00038472

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

00038472

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 11 March, 2020

VOYAGE
DANS L'INDE.

VOYAGE

DANS L'INDE,

PAR

VICTOR JACQUEMONT,

PENDANT LES ANNÉES 1828 A 1832,

PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE M. GUIZOT,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

JOURNAL.

Tome Troisième.

V013
38472

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLI.

1841

VOYAGE

DANS L'INDE,

PAR

VICTOR JACQUEMONT.

JOURNAL.

CINQUIÈME PARTIE.

JANVIER 1831 A FÉVRIER 1832.

VOYAGE DANS LE PENDJAB ET LE CACHEMIR.

Narella. — Souniput. — Soumalka. — Paniput. — Kurnaul. — Azimabad. — Thanesser. — Schâhabad. — Ambalah. — Radjpoura. — Sirhind. — Kunnah. — Dourahé. — Loudhiana.

Filour. — Poghouara. — Djellindœur. — Kopourtalah. — Birowal. — Djoundialah. — Amritsir. — Banianké. — Lahor.

Schâh-Deyrah. — Koutialah. — Mongoké. — Houloukh. — Boutcha. — Ramnaghur. — Bari. — Quedabad. — Naïn. — Pendaden Khan.

Toddialah. — Djillalpour. — Darapour. — Djhèlum. — Soukchainepour. — Mirpour. — Nar. — Nekki. — Toloutchi. — Berali. — Koteli. — Séra. — Prountche. — Kohouta. — Ilahabad. — Hyderabad. — Ouri. — Nouchèra. — Baramoula. — Petonne. — Cachemir.

Première excursion dans le Cachemir, au Pirpenjal.

Deuxième excursion dans le Cachemir, au col de Banehal.

Troisième excursion dans le Cachemir, à Gombour et au lac Voulleur.

Ilahabad. — Baramgouta. — Thanna. — Radjaori. — Naochèra. — Bimber. — Djamou. — Zafferval. — Djesser. — Futtighur. — Amritsir.

Motteval. — Comâne. — Sri-Gôbindpourah. — Heurriana. — Ouchiarpour. — Nounagur. — Tirch. — Leckœur. — Mahel. — Hatteli. — Mondi. — Souket.

Belaspour. — Soubhatou. — Simla. — Soubhatou. — Pinjor. — Bussi. — Ambalah. — Kurnaul. — Paniput. — Souniput. — Dehli.

Le 26 janvier 1831. — A Narella, 15 milles (4 $\frac{1}{4}$ l.) de Dehli.

Mon séjour à Saharunpour et à Dehli s'est prolongé bien au delà de ce que j'avais projeté, et je reprends avec un charme infini ma vie errante et solitaire. Quelque reconnaissance que je doive à la société anglaise en ce pays, pour l'accueil qu'elle m'a fait, je ne puis dire cependant qu'elle offre beaucoup de plaisirs intellectuels. Les femmes sont exactement comme si elles n'existaient pas. Les hommes lisent peu et mal, ou point du tout. Ils viennent tous trop jeunes en ce pays pour avoir eu le temps de compléter leur éducation en Angleterre; ils n'y apprennent pas à aimer les lettres ou les sciences pour elles-mêmes, pour le plaisir qu'on trouve à les cultiver. L'étude, pour le petit nombre des hommes laborieux dans l'Inde, ne se sert jamais de but à elle-même; elle n'est qu'un moyen. — Enfin, on ne se réunit qu'à table, où chacun songe à manger d'abord, puis à boire, sans se soucier de son voisin. Il y a dans ces réunions un calme plat d'idées, mais une circulation très-active de bouteilles.

L'esprit de société est absolument étranger aux mœurs anglaises. On le cultive dans l'Inde comme une plante exotique qui végète dans la serre chaude, mais sans fleurir jamais. Chacun se plaint à Dehli de l'insociabilité des autres, et cependant on dirait qu'il y a en défi.

M. M..., qui avait une jeune belle-sœur à produire, donna dernièrement un bal, suivi d'un magnifique souper. Toute la station avait été invitée; mais c'était la première invitation que beaucoup d'officiers eussent reçue de lui, et ce n'est pas d'usage en Angleterre d'aller pour la première fois dans une maison pour y danser. M. M.... essuya donc la mortification méritée de refus nombreux. — Avant hier, le brigadier C.... donna une partie semblable, mais précédée d'un dîner où il avait invité autant de personnes que sa maison permet. Il avait pour lui, je crois, la bienveillance générale, et l'on trouva l'assemblée nombreuse. Nous étions une trentaine d'hommes, et

il y avait 6 femmes jeunes, et qui toutes dansaient. On dîna, on dansa, on soupa, on resta ensemble 7 ou 8 heures, et je n'observai pendant tout ce temps que des symptômes d'ennui. Chacun semblait avoir fait la plus grande grâce à l'amphitryon, en acceptant son invitation. Quand les Anglais veulent imiter les plaisirs sociaux du continent, ils ne font que jouer à la chapelle.

L'hiver que voici presque fini, a été remarquable par son extrême sécheresse. En général, il y a dans le nord de l'Inde quelques jours de pluie vers Noël. Les froids les plus vifs leur succèdent, et il n'est pas rare que le mois de janvier finisse pareillement, auquel cas le froid se soutient pendant le mois de février. Je n'ai vu depuis que je suis rentré dans les plaines, depuis le 13 novembre, que quelques grains de grêle tombés à Dehli, il y a huit jours.

J'ai déjà suivi au printemps dernier une partie de la route de Dehli à Kurnaul; mais l'interruption de mon journal, pendant la partie de chasse, où j'étais alors engagé, m'oblige à rappeler ici cet itinéraire comme pour la première fois.

La route est tracée entre la Jumna et le canal d'Ali Mardan, jusqu'à 8 ou 10 milles (2 ¼ ou 3 l.) de Dehli; la campagne qu'elle traverse est parsemée de ruines comme les environs d'Agrah. Ce sont les restes des maisons de plaisance des seigneurs de la cour d'Aurengzèb. Elles sont toutes bâties sur un plan presque semblable : un portail massif, comme un cube de maçonnerie, sous lequel est creusée une arche en ogive d'une grande élévation, lieu commun de l'architecture mogole qui admet peu de variations : une enceinte carrée de murailles, souvent flanquées de tours aux quatre coins, crénélées quelquefois dans tout leur développement et chargées de tourelles : la maison d'habitation, au dedans de cette enceinte, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de briques.

L'évêque Héber a inventé, en faveur du climat de l'Inde, une qualité corrosive toute particulière, expliquant par là la dégradation rapide de tous les édifices de cette contrée. Il y en a une explication plus naturelle dans la mauvaise qualité des matériaux employés dans leur construction. Les briques sont très-petites, informes et mal cuites. Le ciment, c'est de l'argile, quand il y en a dans le voisinage; ailleurs, c'est du sable presque pur. Les briques y sont jetées pêle-mêle. Ce qui m'étonne, c'est que de telles masses puissent jamais se tenir debout, non qu'elles s'éboulent après la moitié d'un siècle.

L'aspect de cette campagne est d'une tristesse désolante; elle est couverte

en général de grandes herbes desséchées, de buissons de Jujubiers et de *Capparis aphylla :* dans les ravines, quelques *Justicia adhatoda*, et de loin en loin, quelques Babouls (*Mimosa nilotica?*). Il n'y a de verdure que dans un petit nombre de champs arrosés par l'eau des puits. C'est trop pour un désert; ce n'est pas assez pour un pays habité. Les villages, fort éloignés les uns des autres, sont élevés au-dessus de la campagne sur une butte de terre. Leurs alentours sont couverts d'ossements d'animaux et de fumier de vache, pétri en larges gâteaux qui sèchent au soleil. Parmi ces immondices, errent quelques porcs décharnés d'une figure hideuse. Des chiens affamés et couverts de gale y viennent aussi chercher leur nourriture, qu'une nuée de corbeaux, de milans et de vautours leur disputent souvent. S'il y a quelques figures humaines, ce sont de jeunes enfants tout à fait nus, qui jouent sans rire et sans crier, ou des femmes occupées de la dégoûtante préparation du combustible animal que j'ai dit. Le soir, chaque village s'enveloppe d'un nuage épais de fumée âcre et fétide. Des troupes nombreuses de Jakals l'envahissent, qui vont à la curée après les chiens et les vautours : leurs glapissements sont effroyables. On dirait des voix humaines formant les accents de la douleur la plus atroce.

Narella est un gros village entouré d'un mur en ruine. J'y arrivai de nuit au clair de lune, et trouvai mon camp établi sous un Banyan au milieu de la route, dans un lieu où abondaient les preuves désagréables d'une grande fréquentation.

J'avais remarqué dans les cantonnements de Dehli, en me mettant en marche, un concours de peuple inaccoutumé. Je demandai à ceux de cette foule, qui ils étaient. Ils me dirent qu'ils étaient des teinturiers musulmans, habitants de Dehli, qu'un de leurs confrères, établi au camp, avait invités à un repas. Je demandai à l'amphitryon à quelle occasion il avait donné cette fête : « pour l'amour de Dieu et en son honneur, » me répondit-il. Cependant c'est un pauvre diable sans épargnes, et il traitait plus de cent amis. C'est le caractère des Musulmans. Imprévoyants, dissipés, ils s'endettent là où les Hindous trouvent le moyen de thésauriser; mais ils vivent mieux et plus gaiement.

Je rencontrai sur la route plusieurs dames qui allaient à Kurnaul, sous la conduite d'un officier mari d'une d'elles, et, jusqu'au premier relais, de M. Metcalfe, dont la femme était de la partie. M. Metcalfe me croisa de nouveau, en revenant seul à Dehli dans sa voiture. Il en descendit aussitôt qu'il m'aperçut, et vint me souhaiter bon voyage; non sans insister pour que je redevinsse son hôte à mon retour de Cachemir. D'un Français ou d'un Italien,

j'aurais pu prendre ses offres d'hospitalité pour une gasconnade; mais avec un Anglais, une interprétation pareille n'est pas admissible.

Nous n'attachons pas au mot adieu le sens de son étymologie; je lui préfère la formule anglaise, qui, étant une sentence complète, ne peut être dite sans rappeler ce qu'elle exprime : *God bless you!*

C'est pour la première fois que je voyage avec des chameaux, pour porter une partie de mon bagage. Leur loyer est beaucoup plus cher que je ne pensais. Pour deux de ces animaux et leur conducteur, de Dehli à Loudhiana, 17 jours de marche, il m'en coûte 18 roupies (45^{f}). Chacun est censé porter 5 maunds, ou 200 kilogrammes; mais c'est là la charge de grands et forts chameaux bien nourris, et nullement celle des misérables animaux que l'on trouve à louer. Bikanir et Jaoudpour fournissent les meilleurs chameaux. Ils coûtent une centaine de roupies (250^{f}), et 10 roupies (25^{f}) par mois d'entretien; je parle des chameaux de course que l'on nourrit de ghui et de sucre. Les chameaux de louage ne mangent que les feuilles d'arbres et les jeunes pousses d'arbustes épineux qu'ils trouvent dans la campagne, où on leur donne la liberté, après qu'ils ont accompli leur tâche.

Le 27 janvier 1831. — A Souniput, 14 milles (4 l.) de Narella.

J'ai oublié de dire que la colline de Quartz compacte et granulaire qui passe au travers des cantonnements de Dehli, expire à 3 ou 4 milles ($\frac{3}{4}$ ou 1 $\frac{1}{4}$ l.) au nord. Au delà, je n'ai pas vu une seule pierre. Le sol très-sablonneux n'est que très-faiblement ondulé. Il se couvre, dans les lieux les plus arides, d'une efflorescence saline si abondante, qu'on le dirait couvert de neige. A en juger par le goût, cette efflorescence est formée d'un mélange de Muriate et de Sulfate de Soude. Malgré le bas prix de l'excellent sel du Pendjâb et la détestable qualité de celui-ci, on lessive ces terres salées dans plusieurs lieux autour de Dehli.

La campagne que j'ai traversée aujourd'hui, ressemble exactement à celle que j'ai vue hier.

Souniput est une ville encore considérable, et qui jadis a dû être populeuse. Les trois quarts de ses maisons sont abandonnées et ruinées, et ce sont les mieux construites : remarque que j'ai faite partout. La classe d'habitants que l'on pourrait comparer, par l'apparence de leurs demeures, à la classe moyenne, à la bourgeoisie respectable de l'Europe, semble avoir disparu partout dans l'Inde.

Les parties de la ville actuellement presque abandonnées, couronnent

plusieurs monticules artificiels, élevés au moins de 12 mètres. Les quartiers populeux sont au niveau de la plaine, et s'étendent autour de ces buttes. J'y fis une longue promenade à cheval, arrêté souvent par la foule qui se pressait dans les bazars, et plus souvent par des monceaux de ruines. Elles servent pendant le jour de retraite aux Jakals, qui s'y tiennent silencieux jusqu'au soir. Je vis dans cette promenade deux êtres d'une grande sainteté; un bœuf qui, ayant perdu une de ses jambes, marche assez à l'aise sur les trois qui lui restent, et un abominable Fakir, qui courait les rues d'un air furieux. Il était absolument nu; et c'est le premier que j'ai vu si dépourvu de vergogne. Il me parut qu'il avait le pubis rasé.

La population, comme à Dehli, à Agrah et dans les villes du nord de l'Hindoustan soumises à l'autorité anglaise, sort en général sans armes. Il n'y a guère que sur la route qu'on trouve des gens armés.

Autour de Souniput, il y a une quantité de petites mosquées ruinées et de tombes en forme de mosquées; elles semblent du même âge que les quartiers abandonnés de la ville, du règne d'Aurengzèb sans doute.

Dans la campagne d'alentour, les puits sont communs; ils servent à l'arroser. Elle est à présent même d'un vert brillant. J'y remarque plusieurs *Borassus flabelliformis* d'une grande hauteur. Je ne me rappelle pas avoir vu ce beau Palmier depuis Hammerpour. J'ignore pourquoi il est si rare dans les provinces du Nord; car il paraît végéter ici avec la même vigueur qu'au Bengal.

Le 28 janvier 1831. — A Soumalka, 14 milles (4 l.) de Souniput.

Contrée plate et sablonneuse comme hier, avec les mêmes traits exactement. Passé près de *Gunnour*, gros village entouré de murailles ruinées.

Parmi les herbes desséchées qui couvrent les campagnes incultes, une grande espèce de *Saccharum* domine, et un *Poa* du groupe des *Eragrostis*. Çà et là quelques arbres de *Salvadora:* il a quelque ressemblance avec l'Olivier. Le *Parkinsonia aculeata*, commun dans les villages, s'en écarte peu. Il en est de même d'une grande espèce de *Cactus* du groupe *Opuntia*, qui ne laisse pas d'être commune dans les provinces septentrionales de l'Inde. Elle sert à faire des haies qui occupent beaucoup d'espace, mais au travers desquelles un éléphant même ne saurait passer. Cette plante est mentionnée dans le catalogue de Roxburgh, comme propre à l'Inde. Je doute qu'elle en soit indigène, au moins des provinces du nord; je ne l'y ai jamais vue qu'autour des lieux habités.

Peu de voyageurs sur la route; la plupart vont à Dehli avec des buffles chargés de bois à brûler et de ghui.

Le temps superbe, la nuit calme, la brise, pendant le jour, souffle avec régularité de l'O. au N.O. Point de nuages; mais l'azur du ciel est noirâtre, et l'atmosphère n'a pas de transparence.

Le 29 janvier 1831. — A Paniput, 13 milles (3 ¾ l.) de Soumalka.

Ma caravane s'est grossie hier de deux éléphants appartenant à M. W. Fraser, qu'il m'a prêtés. Il les envoie à Amritsir pour y être vendus.

Jusqu'à 3 ou 4 milles (¾ ou 1 ¼ l.) de Paniput, très-peu de culture. La contrée est couverte des mêmes arbrisseaux épineux que j'ai mentionnés déjà; mais ils sont plus hauts et plus fourrés, et semés d'arbres rabougris, de *Butea frondosa.*

Abondance de gibier, lièvres, cailles et perdrix. Les paons aussi sont très-communs. Il y a une vingtaine d'années, on tuait des lions dans ces jungles, aux mois d'avril et de mai. Il faut maintenant aller beaucoup plus loin à l'ouest pour les trouver.

Autour de Paniput, la campagne est assez cultivée; elle est toute percée de puits dont l'eau, tirée à la surface par des roues à godets de la construction la plus grossière, sert à l'irrigation. Ces puits ont une profondeur moyenne de 10 à 12 mètres.

Paniput est une grande ville, qui, pour l'étendue, ne le cède qu'à Dehli, parmi celles que j'ai vues dans le nord de l'Inde. Elle est entourée de murailles et de remparts qui, par la diversité de leur construction, paraissent avoir été bâtis à des époques diverses, quoique toutes peu anciennes. Son enceinte est très-irrégulière. La plupart des maisons et même des rues sont désertes, comme à Souniput. Ces deux villes, sans doute, sont contemporaines. Seidoura et Bouria, au pied de l'Himalaya, sur la rive droite de la Jumna, et Deobund, entre Saharunpour et Mirout, sont bâties exactement de même; toutes également ruinées aujourd'hui.

Paniput est le chef-lieu d'un district administré par un officier qui réunit les capacités de Juge, de Magistrat et de Collecteur, M. Hugh Fraser.

C'est un lieu célèbre dans l'histoire moderne de l'Inde, par la victoire qu'Abdallah, roi des Afghans, y remporta sur Schâh Alem, et qui anéantit le faible pouvoir qu'avait conservé la maison de Timour, depuis l'invasion de Nadir Schâh.

Séparé de mes gens sur la route, je traversai la ville à pied, suivi d'un seul valet qui portait mon fusil et un paon que j'avais tué. Les enfants se récriaient : « Il a tué un paon ! » Les hommes sans doute n'étaient guère plus

satisfaits ; mais le respect ou la crainte qu'inspire un Européen ne leur permettaient pas d'exprimer distinctement leur déplaisir. Mon valet, qui est musulman, et sans respect pour les paons et les Hindous, se souciait peu du léger sentiment de réprobation qui le saluait à son passage.

Les paons vont toujours par famille. Le plus souvent, il y a plusieurs femelles sous la conduite d'un vieux mâle. Leur chair est très-blanche, sèche, médiocrement dure, et d'un goût assez agréable.

Le 30 janvier 1831. — A Kurnaul, 20 milles (5 $\frac{3}{4}$ l.) de Paniput, et séjour jusqu'au 4 février.

La contrée ressemble à celle d'hier; mais il y a plus de culture. Une branche du canal d'Ali Mardan coule entre la route et la Jumna, et arrose toute la plaine entre elle et le fleuve.

Les bords de ce canal, vers son sommet, sont aussi salubres que le reste de la contrée. Il en est de même, dans toute son étendue, des rives du nouveau canal du Douâb. — Mais le rameau du canal d'Ali Mardan qui se dirige vers Hansi et Hissar, y porte, avec la fertilité, des fièvres terribles qui, dans quelques districts, ont, il y a deux ans, presque entièrement dépeuplé plusieurs villages. Cette branche se perd vers Hissar dans les sables, de même que la rivière de Gagur et tous les autres cours d'eau qui descendent de l'Himalaya entre le Setludje et la Jumna.

Kurnaul a son enceinte de murs ruinés, comme toutes les autres villes de cette province. A l'intérieur, ce n'est qu'un infâme cloaque, un monceau d'immondices. Il y a entre ces amas de fumier, de carcasses d'animaux et de briques, quelques sentiers tortueux difficilement praticables à cheval, et çà et là quelques huttes misérables. Je n'ai encore rien vu de tel dans l'Inde, et il est juste de dire que, même parmi les natifs, la saleté de ce lieu est proverbiale. Paniput aurait quelque droit à une telle réputation. C'est la faute du Magistrat. En contrariant une génération dans un penchant qui n'est que le fruit de l'habitude, on affranchirait de ce penchant la génération suivante. Il sert à peu de chose aux peuples de l'Inde d'avoir un gouvernement européen de vingt siècles plus civilisé qu'eux.

Parmi ces immondices et dans une demeure dont elles sont le digne entourage, habite un homme décoré du titre de Nawâb, chétif pensionnaire de la Compagnie.

Au nord de la ville sont les cantonnements. Kurnaul est une assez grande station militaire, 2 régiments d'infanterie native, 2 de cavalerie, et 3 batteries. Elle est renforcée présentement d'un régiment d'infanterie royale anglaise. Il n'y a point d'autorités civiles.

Contrarié par le mauvais temps, je restai 4 jours à Kurnaul, chez un jeune officier de cavalerie, connaissance du Kanawer. Il me semble qu'il n'y a presque aucune société dans cette station, quoiqu'elle compte une centaine d'officiers européens. — Les courses de chevaux font maintenant quelque diversion à sa monotonie. C'est un amusement propre à la race anglaise. Aux États-Unis, à la Nouvelle-Hollande, il y a chaque année un grand nombre de courses.

Les meilleurs chevaux arabes importés dans l'Inde par les marchands de cette nation, excèdent bien rarement le prix de 3,000 roupies (7,500^f), et la plupart ne se vendent pas plus de 1,000 roupies (2,500^f). Ils ne sauraient lutter de vitesse avec les chevaux anglais, ni je crois avec ceux nés dans les haras du gouvernement indien, de mères indiennes ou arabes et de pères anglais. La valeur moyenne de ceux-ci est de 800 roupies (2,000^f). Ce que les haras en fournissent ne suffit encore qu'à la remonte partielle des régiments de cavalerie anglaise et de l'artillerie légère. Il n'y en a que très-peu dans les corps de cavalerie native. L'allocation faite par le gouvernement pour les remontes en chevaux du pays, n'est que de 400 roupies (1,000^f) par cheval. Les jeunes officiers de la cavalerie indienne à Kurnaul, s'accordent à dire que leurs hommes sont meilleurs cavaliers que les Européens. Ils ont certainement plus de grâce et paraissent plus solides; mais ils n'ont pas de main et ruinent bientôt la bouche de leurs chevaux. J'apprends à Kurnaul un fait singulier. Il y a des corps de cavalerie native régulière, auxquels on permet à la guerre de laisser leurs sabres anglais, et de se servir du Talwar indien. Le sabre anglais est trop lourd pour la force d'un Indien, à moins qu'il ne s'en serve exclusivement pour pointer, exercice qu'on apprend bien difficilement aux natifs : sa garde est trop grande pour la main d'un Indien : il paraît enfin que ce n'est pour lui qu'une arme de parade, dont il se défait le plus tôt qu'il peut, ainsi que de son costume européen.

La plupart des cavaliers sont musulmans et de mœurs peu exemplaires. Chaque homme reçoit 8 ½ roupies (21^f, 25) par mois. Il y a un *Grasseuf* (coupeur d'herbe) pour chaque cheval, et un Saïsse pour trois chevaux : chaque soldat cependant panse son cheval lui-même. Chaque régiment a son chirurgien vétérinaire, qui a rang de lieutenant. C'est la règle dans l'armée anglaise. Un vétérinaire, ici, reçoit 15,000 à 16,000 francs par an. Il a, dans l'armée du roi, le même rang et le même salaire relatif.

Les chirurgiens vétérinaires anglais sortent, il me semble, d'une classe analogue à celle où se recrutent les élèves de l'école d'Alfort. Leur position

comme *gentlemen* est un peu équivoque; mais l'assimilation de leur rang à un grade militaire, les fait admettre d'emblée dans la société des officiers. Ceux-ci, en général, les disent experts dans leur profession.

Mon hôte, à Kurnaul, entretient une femme indienne; circonstance à laquelle il doit de parler l'hindoustani avec une facilité rare. Les natifs, me dit-il, savent reconnaître tout de suite au langage d'un Européen, où il a appris l'hindoustani. Il paraît qu'il y a un *style* particulier en usage dans les Zenanas.

Un vieux Soubehdar de son régiment vint souvent voir mon hôte le matin à l'heure du déjeuner, en visite. Sa conversation était exactement celle d'un homme de la même classe en France, parvenu après de longs services au grade d'officier. Il ne parlait guère que des choses du service, et volontiers de ses campagnes, si on le mettait sur ce chapitre. Cet homme, comme Soubehdar dans un corps de cavalerie, reçoit 80 roupies (200^{f}) par mois, et il est, de plus, monté et habillé gratis. Il a donc la même paye qu'un officier français du même grade, et il peut vivre, sans déroger, pour 20 roupies (50^{f}) par mois, lui, sa femme et trois enfants.

Un camarade de mon hôte qui demeurait avec lui, jeune homme de 23 ans, que voici déjà mis hors de combat par le climat de l'Inde, quitta Kurnaul le 3 février, pour courir la poste en palanquin jusqu'à Calcutta, et s'embarquer pour l'Angleterre. Tous les hommes de son escadron vinrent prendre congé de lui le jour de son départ, non dans leur uniforme, mais dans leur costume indien, en corps d'ailleurs et sous la conduite de leurs officiers, vêtus de la même façon. Je n'avais jamais vu un si grand nombre de natifs avec si bonne apparence. Les cavaliers ne peuvent avoir un maintien plus noble que les Sipahis hors du service, mais leur costume est infiniment plus riche et plus élégant. Les Musulmans qui, dans la cavalerie, sont en majorité, donnent le ton de ce costume recherché aux Hindous, qui le suivent tellement, qu'on ne saurait les distinguer.

J'ai demandé d'ailleurs si, à Kurnaul et à Dehli, les chefs de corps, lorsqu'ils donnaient une fête, un bal, y invitaient quelquefois leurs officiers natifs : jamais. Kennedy est le seul sans doute qui fasse cette politesse à ses Gourkhas.

Dans l'après-midi de ce jour-là, j'allai me promener vers le camp du régiment anglais arrivé le jour même. Toutes les tentes étaient dressées sur une double ligne; mais une foule si compacte les entourait, que je pus à peine regarder à la porte d'une d'entre elles. Autour de ce camp, il y en

avait divers autres : l'un, de marchands qui avaient suivi le corps dans sa marche depuis Mirout ; c'était un bazar : l'autre, de bouviers avec leurs chars : l'autre, de chameliers. Quelques tentes placées derrière l'alignement général, formaient l'hôpital. Il y avait peut-être autour un millier de porteurs. Enfin, on voyait auprès un camp de Sipahis, pour garder le régiment anglais, auquel on craint de faire monter une garde. Chaque homme a un énorme coffre de 2 mètres cubes de capacité : mais ce n'est pas tout ; il a son matelas, sa couchette, sa chaise, objets dont le nombre est souvent multiplié par celui des personnes de sa famille ; car il y a beaucoup de soldats mariés, j'entends mariés avec des femmes européennes, et ils me semblent avoir en général des enfants sans nombre. — Et le gouvernement de ce pays, fort paternel après tout, accorde des allocations supplémentaires de solde, de logement, de moyens de transport pour les hommes mariés. Je plains fort les pauvres natifs qui vivent dans l'atmosphère des corps européens : j'imagine qu'ils endurent bien des mauvais traitements. — A la guerre, les corps européens ne traînent pas cet énorme équipage ; mais leur bagage cependant est immense.

Le 4 février 1831. — A Azimabad, 8 milles (2 ¼ l.) de Kurnaul.

Sur la foi du rétablissement du temps, je me mis en route, commençant par une courte marche. Mon escorte de Sipahis anglais a été relevée à Mirout par une garde semblable des troupes de la *Begum Sumrou*. Ces hommes, au nombre de dix, ont un chameau pour porter leur mince bagage. Ils me paraissent de fort bonnes gens, pour le moins aussi vigilants que les Sipahis. J'ai pour moi deux chameaux du gouvernement, qui me les loue à raison de 9 roupies (22f, 50) par mois, ce qui est censé être le prix de leur entretien ; supposition fort gratuite, car on ne leur donne à manger que des feuilles et des jeunes branches de Bhœur, de Pipul et de Tamarix (*Ficus indica*, *Ficus religiosa*, *Tamarix articulata*).

Je remarquai près de Kurnaul un jardin planté de Bananiers, tous morts du froid du mois dernier.

A un mille (¼ l.) au nord des cantonnements, je sortis du territoire anglais. Mais il y a un si grand nombre de petites principautés sikes nominalement indépendantes, que j'ignore sur les terres de quel prince, c'est-à-dire de quel gentilhomme, je marchai. — La contrée est plate, moins sablonneuse, la terre plus forte ; il y a peu de culture. Les jungles sont composées de *Capparis aphylla* et de *Capparis fragillima* ; *Butea frondosa* ; *Ziziphus*. Ce ne sont que de misérables broussailles.

Passé près de deux pauvres villages dont j'aurais reconnu les habitants pour des Sikes, sans savoir que j'étais entré sur leur territoire. Il y a un maintien national très-particulier, qui est propre à ce peuple : je ne saurais le définir. Je rencontrai un *Souari* ou cavalcade sike : une douzaine de gens à cheval, très-mal montés, si ce n'est un, devant lequel marchaient trois serviteurs qui portaient de longues lances. Ce devait être un des chefs du voisinage. J'allais moi-même à pied, suivi de mon cheval et précédé de mon Tchouprassi, qui porte mon fusil. Celui-ci commanda assez brutalement aux cavaliers qui venaient devant moi de laisser le passage libre. Ils obéirent; mais son altesse, — si le chef de la bande était un Rajah ou un Ranah, — me croisa sans me saluer. Je vins camper près de deux châteaux ruinés. L'un est désert, l'autre enferme un village dans ses murs éboulés. Les puits sont communs dans la campagne et peu profonds, 10^m à 12^m environ. L'eau est bonne, ainsi qu'à Kurnaul. Elle est très-mauvaise à Dehli, surtout après les pluies de l'été : sans doute parce que les sels dont la surface du sol est imprégnée, sont entraînés par les infiltrations jusqu'à la profondeur où se tient l'eau.

Le 5 février 1831. — A Thanessir, 14 milles (4 l.) d'Azimabad.

Contrée plate, terre argileuse et peu fertile, villages rares. — L'aspect du pays, le même que précédemment.

Ciel orageux dès le point du jour, vent d'Est, éclairs, tonnerre très-fort, pluie à diverses reprises pendant tout le jour. J'arrive de bonne heure au galop, trempé de pluie, dans ma tente, que je trouve pleine d'eau et que j'emplis de fumée, en y allumant du feu pour me sécher et me réchauffer.

Thanessir est une principauté. L'excessif mauvais temps m'a empêché de voir le village, près duquel je suis campé. Il est bâti sur une butte, non de terre, mais de ruines; c'est une ruine sur une ruine qui, de loin, n'a rien de pittoresque. Le Ranah, l'été dernier, se permit de faire la guerre à un de ses voisins, à propos d'un village dont tous deux se contestaient la propriété. Il menaçait de pendre plusieurs pauvres diables, si l'agent politique d'Ambalah intervenait. Le capitaine Murray intervint cependant, mais avec prudence, et réduisit à l'obéissance le rétif Radjah, sans qu'il pût accomplir sa menace.

Campé près d'un petit temple hindou, sous de grands Pipuls et des Tamarins. — Il y a près de la pagode un Fakir qui vit dans une hutte : querelle le

soir entre lui et mes gens, qui, Musulmans pour la plupart, s'imaginent de faire coucher sans façon le saint homme à la belle étoile, et il pleut à torrents. Je n'interviens pas, parce qu'il y a un pied d'eau et de boue autour de ma tente, et que je ne saurais mettre le nez dehors sans être trempé. Le bruit d'ailleurs se calme sans moi.

Le 6 février 1831. — Camp près d'un hameau, à 7 milles (2 l.) de Thanessir.

La pluie avait cessé dans la nuit. J'allai le matin à la découverte de Thanessir. J'étais à cheval heureusement; car, quoique j'aie vu Kurnaul, j'ignorais encore jusqu'où peut aller la saleté d'une ville indienne. Après 24 heures de pluie, Thanessir paraissait à son plus grand avantage en ce genre.

Cependant, au milieu des monticules d'immondices et de briques, qui couvrent ici, comme à Kurnaul, la majeure partie de la ville, il y a autre chose que de misérables huttes. Je vis plusieurs belles maisons, telles qu'en habitent les natifs de rang ou de quelque fortune : quelques-unes étaient neuves, et l'on voyait leurs épouvantables figures mythologiques, briller des couleurs les plus fraîches sur leurs murs. C'est un trait des mœurs orientales auquel un Européen ne s'accoutume pas, que la profonde indifférence des Indiens et des Musulmans pour les alentours de leur demeure. Un Européen, même cul-de-jatte, préférerait une baraque au milieu d'un champ près de Thanessir, à un palais dans cet infâme cloaque.

Il reste autour de la ville une muraille ruinée et dont le développement a la forme la plus bizarre. Deux ruines assez grandes qui s'y trouvent enclavées, semblent être les restes d'édifices bâtis longtemps auparavant et autrefois isolés. Ce sont des tours carrées, plus hautes que dans les autres ruines du nord de l'Inde qui paraissent contemporaines de celles-ci. Elles sont unies par des murailles également très-élevées, sans ouvertures ni créneaux. L'édifice entier a plus de hauteur que de base. La crainte d'un ennemi extérieur commun peut avoir forcé à se rapprocher dans le même village, pour la défense commune, de petits chefs qui, méfiants les uns des autres malgré leur alliance, s'emprisonnaient dans de petites forteresses, de peur de surprise. Tel est encore l'état de guerre ou d'alarmes perpétuelles qui désole une multitude de villes de l'Orient.

En dehors des murailles, il y a une ruine musulmane peu ancienne; c'est sans doute un tombeau. On voit s'élever une assez grande et très-élégante coupole de marbre blanc au-dessus d'une haute muraille développée en octogone, dont les angles sont flanqués de tourelles. La coupole doit être

au milieu. Cet édifice est désert, et je cherchai vainement une issue pour y pénétrer.

Le tonnerre grondait encore vers le sud; le ciel était chargé de nuages menaçants; la route détruite par la pluie. Je commandai la halte à moitié chemin, entre Thanessir et Schâhabad, et je campai près d'un petit hameau, sous un bouquet de Tamarins.

Le 7 février 1831. — A Schâhabad, 7 à 8 milles (2 à 2 ¼ l.) du camp d'hier.

Le sol est de plus en plus argileux. Après 24 heures de pluie qu'avaient précédées plus de 4 mois de sécheresse, déjà la terre est couverte de grandes flaques d'eau. La pente descend vers le S.O.; mais elle est si faible, que l'eau coule à peine et se couvre d'herbes grossières, de *Saccharum*, d'*Andropogon*, et, dans les endroits les plus humides, de diverses espèces de *Cyperus*. Elles ont plus de 2^{m} de hauteur. Les villageois y mettent le feu, et d'autres herbes plus menues poussent entre les touffes brûlées de celles qui sont détruites. De vastes troupeaux de bêtes à cornes, d'une maigreur excessive, errent affamés dans cette campagne noircie. Paysage et figures sont d'une égale tristesse.

Autour de Schâhabad, il y a beaucoup de culture : des Blés mêlés de Vesce et d'une très-petite espèce de Lentille. Les moissons sont infestées de Chiendent (*Panicum dactylon*), de *Fumaria*, et du même Asphodèle que j'ai recueilli l'hiver dernier entre Bandah et Kallinger. Le *Lathyrus aphaca*, de plus, est commun ici.

Le temps s'est remis; il a cessé de pleuvoir depuis hier, et aujourd'hui le soleil s'est montré par intervalles. Le vent passe du S.E. au N.O. par le Sud et l'Ouest.

D'immenses volées de canards se meuvent dans le ciel, sous la forme de longues lignes noires. Leurs cris, malgré leur éloignement, s'entendent à terre. Ils se dirigent tous au N.O.

Quelques faibles mouvements de terrain dans la campagne. Surpris de cette apparence, je galopai au travers des champs pour aller les reconnaître. Le sol de ces faibles ondulations était formé de très-menus fragments de briques : elles marquent la position d'une ville ou d'un village : quelle doit être leur antiquité, pour qu'elles se trouvent ainsi nivelées?

Schâhabad est un monceau de ruines et d'ordures, parmi lesquelles vivent 2,000 à 3,000 habitants. Le *Sursouty* coule auprès, ravine où l'eau est stagnante en hiver, mais qui s'emplit en été et devient alors rapide et profonde.

Le 8 février 1831. — A Ambalah, 14 milles (4 l.) de Schâhabad, et séjour le 9.

Le ciel lavé a la transparence qui succède toujours à de fortes pluies. Au lever du soleil, j'aperçois l'Himalaya, que je n'avais pas vu depuis Saharunpour; je n'en distingue cependant que les premières chaînes. Elles s'élèvent avec régularité les unes derrière les autres jusqu'au sommet du *Tchour,* qui termine cette vue. Quoiqu'il n'y ait pas plus de 20 lieues en ligne directe de Schâhabad ou d'Ambalah à la cime de cette montagne, et qu'elle soit élevée de 11,000 p.a. (3,353m) au-dessus des plaines, on ne soupçonnerait pas sa très-grande hauteur. Il est vrai que la transparence de l'atmosphère déguise la distance et semble la diminuer beaucoup.

Il y a moins de terres incultes à mesure que l'on approche davantage d'Ambalah : point de jungles. Le sol paraît plus fertile, les blés plus forts et plus épais. La campagne est si parfaitement nivelée, que la profondeur de l'eau des puits est la même (6m à 8m) dans des villages éloignés de quelques milles les uns des autres. *Les champs ne sont pas arrosés;* au contraire, entre Paniput et Dehli, où le sol est très-sablonneux, il n'y a de récolte d'hiver qu'à la condition d'irrigation. Les districts argileux peuvent s'en passer, sans aucun doute, à cause de la propriété fortement hygrométrique de leur sol. Cette règle me semble applicable à toutes les provinces du nord de l'Inde.

Le vent, retourné au sud, ramena la pluie. Il est rare qu'en cette saison, le temps demeure si longtemps incertain.

Ambalah était une assez grande ville à l'époque de la prospérité des Sikes : il lui reste encore 10,000 à 12,000 habitants. Son apparence est tout à fait semblable à celle des autres villes de la même nation, que j'ai déjà vues sur la rive droite de la Jumna : Seidoura, Bouria, Thanessir, etc., etc.; mais elle est moins ruinée.

Cette ville est depuis plus de 20 ans le chef-lieu d'une Agence politique anglaise, occupée depuis 17 ans par le capitaine William Murray (frère de sir George Murray, actuellement ministre des colonies en Angleterre). J'avais vu cet officier à Simla et à Soubhatou, et je demeurai 2 jours avec lui à Ambalah. Il est certainement un des fonctionnaires les plus zélés, et, je pense, les plus habiles du gouvernement de la Compagnie. C'est à sa conversation que je dois la plupart des détails suivants.

Quand le pouvoir des empereurs de Dehli cessa d'être redoutable à la confédération politique et religieuse des Sikes, cette ligue se désunit peu à

peu, et les chefs ne tardèrent pas à se faire la guerre les uns aux autres. Cette période d'anarchie dura pendant plus de 20 ans avant l'invasion des provinces les plus septentrionales de l'Hindoustan par lord Lake, qui poursuivit Holkar jusqu'à Lahor, où il s'était réfugié chez son allié Rendjit Sing, chef sike, qui avait déjà acquis une grande prépondérance sur tous les autres.

Les Sikes d'entre la Jumna et le Setludje, qui commençaient à redouter les envahissements de ce Radjah, accueillirent amicalement les armées anglaises victorieuses, et leur fournirent quelques contingents de cavalerie qui marchèrent avec elles contre Holkar et ses alliés, les Sikes du Pendjâb.

Les Anglais, auxquels la victoire permit de dicter les conditions de la paix, restituèrent tous les territoires sikes qu'ils avaient occupés pendant la guerre. Cependant, comme l'ambition et la vengeance de Rendjit Sing l'eût appelé infailliblement à la conquête de ceux situés au sud du Setludje, les Anglais leur garantirent leur protection, et ce fleuve devint la limite des envahissements de Rendjit Sing, qui depuis a soumis à son pouvoir le Pendjâb tout entier, Cachemir, et saisi encore d'autres provinces de la monarchie écroulée des Afghans.

C'est plutôt par la puissance de leurs traités que par la force effective d'une armée d'occupation, que les Sikes du *Douâb* (1) ont été si efficacement protégés par les Anglais contre les envahissements du Radjah de Lahor. Ils n'entretiennent que deux régiments d'infanterie native sur la frontière du Setludje, à Loudhiana. Ce protectorat, qui donne sans doute au gouvernement anglais la plus grande influence sur les petits États qui en jouissent, n'est cependant nullement onéreux à ces derniers. Les Sikes protégés ne payent aucun tribut à la Compagnie. Chaque petit prince, chaque chef a conservé l'intégrité de ses droits souverains ou seigneuriaux; mais la Compagnie hérite, devient souveraine et propriétaire des principautés et des domaines auxquels les héritiers légitimes viennent à manquer. C'est ainsi qu'il y a 5 ans, Ambalah, qui appartenait à une vieille Râni, décédant sans postérité, échut au gouvernement anglais, qui depuis 20 ans avait hérité déjà, par le même droit, d'un grand nombre de propriétés beaucoup moins importantes, souvent d'un village isolé, quelquefois d'une portion des terres d'un village. Il se trouve ainsi en contact immédiat avec tous les Radjahs, Sirdars ou Zémindars de la confédération qu'il protége.

(1) Nom donné au pays situé entre la Jumna et le Setludje, par opposition au Pendjâb.

M. Murray estime à 60 lacks de roupies (15 millions de francs) environ, la somme des revenus des Sikes du Douâb, et à 18,000 le nombre des cavaliers qu'ils peuvent armer.

Le Radjah de Patialah est de beaucoup le plus riche de ces chefs; il a 16 lacks de roupies (4 millions de francs) environ de revenu; celui de Khitul a 4 lacks de roupies (1 million de francs). Il y en a plusieurs également riches; mais le plus grand nombre d'entre eux sont de simples gentilshommes de campagne, qui très-souvent sont trois ou quatre à partager le revenu d'un chétif village.

Les plus pauvres de ces hobereaux prétendent à la souveraineté absolue dans leur domaine, au droit de vie et de mort sur leurs paysans, etc., etc., ce que la Compagnie reconnaît en principe. Mais elle emploie très-efficacement son influence sur eux pour restreindre l'exercice de ces droits, qui finiront par passer d'usage.

Il me semble que cet ordre social a plus d'analogie encore avec la constitution de la société polonaise qu'avec le système féodal de la France au quatorzième siècle. Le servage de glèbe est, pour le peuple qui laboure et qui moissonne, la conséquence forcée des droits illimités du seigneur; et celui-ci, quelque mince qu'il soit, ne relève d'aucun voisin plus puissant.

Au temps de la grandeur des Sikes, il relevait du conseil que la confédération formait chaque année pour délibérer sur les intérêts de la nation. C'était de cette sorte de junte que la plupart d'entre eux tenaient le titre de leurs propriétés, sous la condition de fournir en temps de guerre un nombre déterminé de cavaliers. On évalue encore par *chevaux* et par *selles* les ressources d'un village ou d'une principauté. Il y a tel Zémindar qui ne possède que la moitié d'un *cheval* ou d'une *selle*. Ce tarif pittoresque de la fortune des chefs indique encore le contingent que chacun doit fournir au gouvernement anglais, en cas de guerre, si celui-ci le requiert; il s'est à cet égard substitué à l'ancien conseil de la confédération; ce qui n'est que très-juste assurément.

Les Sikes ne forment pas la majorité numérique de la population du pays qu'ils possèdent entre la Jumna et le Setludje. Dans les grands villages et les villes, il y a un grand nombre d'artisans musulmans et hindous; et presque tous les pauvres paysans laboureurs, خالی *Khali*, comme on les appelle, sont Hindous de très-basse caste, چمار *Tchamârs*. Les Sikes proprement dits, bien qu'ils exercent aussi beaucoup de travaux manuels dans les villes et dans les campagnes, constituent spécialement l'aristocratie.

Quoique la route de Kurnaul à Loudhiana passe au travers de leur pays, elle n'en donne au voyageur qu'une idée très-désavantageuse et très-incorrecte,

par une circonstance qui existe également partout dans l'Inde. — L'industrie, la culture, la population, se pressent en Europe sur le bord des routes et des canaux; c'est l'inverse dans l'Inde. Les villageois, dans un district reculé, n'ont à souffrir que de l'oppression de leur maître, tandis que sur le bord d'une route, ils sont soumis à la corvée par tous les passants qui ont la puissance, c'est-à-dire, la force de les y contraindre. Quand j'arrive à mon camp, j'y trouve souvent la litière faite pour mon cheval, et jamais mon palefrenier ne m'a demandé un sou pour le prix de cette paille. Les soldats de mon escorte, mes domestiques, se traitent pareillement à discrétion. Rarement ils payent le combustible que les villageois leur apportent. Si la nuit est obscure et qu'ils craignent de s'égarer en marchant, ils prennent un guide dans le village, et jamais ce pauvre diable ne reçoit de récompense pour sa peine. S'il y a dans le camp du voyageur des éléphants et des chameaux, c'est bien pis : tous les arbres d'alentour sont écharpés, les haies souvent détruites.

Le pays des Sikes du Douâb est une des provinces les plus fertiles et les mieux cultivées du nord de l'Inde, la principauté de Patialah surtout; elle exporte une grande quantité de grains à Kurnaul et dans le Pendjâb, par Loudhiana. Voilà ce que je n'aurais pas soupçonné sans l'assertion du capitaine Murray, car, dans mon excursion du printemps dernier à Khitul et dans les territoires d'alentour, je n'avais vu que des Jungles et des Savanes. Mais en regardant les montagnes du sommet des tours d'Ambalah, je n'ai vu jusqu'à leur pied qu'un immense tapis de verdure presque sans interruption.

Le grain, les autres nécessités de la vie (s'il y en a d'autres en ce pays), et le prix du travail, sont à meilleur marché peut-être ici que partout ailleurs dans l'Inde. Un homme peut se nourrir de farine de froment pour un païce (0^{f},04) par jour. Les gages d'un journalier sont de 4 à 5 païces (0^{f},16 à 0^{f},20). Des milliers se présentent pour travailler à ce prix, et une journée de travail leur procure des aliments pour 5 jours!

Les chefs sikes ne donnent que 2 $\frac{1}{2}$ roupies (6^{f},25) par mois aux soldats de leur misérable infanterie; et chaque homme se fournit à ses frais, et n'est engagé d'ailleurs qu'avec son armement, composé d'un sabre, un bouclier de fer battu, et une pique ou un fusil à mèche. Le capitaine Murray donne 3 roupies (7^{f}, 50) à ses Tchokedars et Burkhondaz : salaire magnifique. Les prisonniers reçoivent 2 roupies (5^{f},00) par mois, et en économisent une.

Dans les domaines qui appartiennent au gouvernement anglais, l'impôt est

très-modéré ; il est évalué aux deux cinquièmes du produit brut de la terre; il est acquitté avec la plus grande régularité. Quoique la même modération et la même équité ne président pas à l'administration de tous les districts possédés par les chefs sikes, la contrée en général est mieux gouvernée pour l'intérêt du pauvre, que les grands territoires anglais d'alentour. La preuve en est dans l'émigration des habitants de ceux-ci, des districts d'Hansi, Hissar et Paniput surtout, qui désertent leurs villages et viennent s'établir dans les États de Patialah. Cinq mille de ces malheureux émigrèrent à la fois, il y a moins d'un an. Ils ne s'étaient déterminés à cette rigoureuse extrémité de quitter leur pays, leurs villages, que par impossibilité de satisfaire aux demandes de la Compagnie, dont ils étaient devenus déjà les débiteurs insolvables, sous un système d'impôts ruineux. Ils furent réclamés à ce titre. M. Murray reçut du moins l'invitation de les faire extraduire par le Rajah de Patialah, chez lequel ils s'étaient réfugiés. Il refusa de le faire, parce qu'il n'avait pas le droit, disait-il, de l'exiger du Rajah, mais réellement parce qu'il trouvait la requête inique. Si ces gens eussent cherché à s'établir sur les domaines soumis à son administration immédiate, il eût été forcé de les renvoyer dans leurs villages à la discrétion de leur collecteur. Le servage de glèbe, un état bien voisin de l'esclavage, existe ainsi dans toute l'Inde, et dans les possessions anglaises comme dans celles des princes natifs, pour la majorité des cultivateurs du sol, par l'arriéré du payement de leurs taxes.

Il semble qu'il y ait quelquefois préméditation de la part du gouvernement, de placer son sujet, son ouvrier, dans cette position de débiteur insolvable, pour faire de lui un esclave, et l'obliger à continuer toute sa vie un travail qu'il abandonnerait aussitôt s'il était libre. C'est évidemment le cas des *Molunghis*, ouvriers des salines si malsaines du Delta du Gange.

Dans les districts anglais si mal administrés, à Paniput, à Hansi, etc., l'impôt est relatif seulement à la superficie, quelle que soit d'ailleurs la qualité des terres. La même règle serait sans inconvénient en Europe, où la part de l'État n'est jamais qu'une fraction des profits de la culture; mais dans l'Inde, où les taxes territoriales sont relativement bien plus élevées, parce qu'elles représentent à la fois et la rente que reçoit chez nous le propriétaire oisif du sol pour son loyer, et l'impôt prélevé sur cette rente, il en est tout autrement. Il arrive fréquemment que la part réclamée par le gouvernement excède ce qui reste du produit brut, après le payement des frais de la culture; ceux-ci ne peuvent pas même être couverts. Ce système absurde, mais très-commode pour les officiers chargés de l'assessement des taxes territoriales,

ruine, dépeuple les provinces dont le sol est ingrat; il en rend la culture impossible en même temps, et favorise celles mieux traitées par la nature.

Le gouvernement laisse une juste latitude aux collecteurs dans l'établissement de l'impôt territorial. Mais des jeunes gens qui veulent se faire une réputation de zèle et d'habileté, abusent fréquemment de cette latitude qui leur est laissée, pour élever les taxes à un taux exorbitant. Ils doublent en un an les revenus de l'État, mais c'est pour les anéantir dans les années suivantes. Leurs exactions ruinent le pays; il reste inculte. C'est l'histoire de la poule aux œufs d'or, dont la fable ne rend pas plus sages bien des officiers financiers de la Compagnie.

Dans certains districts d'Hansi, l'impôt était d'une roupie par bigga, 2^{f}, 50 par 20 ares, plus de 12 francs par hectare. C'est, me dit M. Murray, ce que le territoire, en général très-fertile, d'Ambalah ne pourrait produire moyennement.

J'ai demandé bien souvent, depuis mon départ de Calcutta, à qui appartient la terre dans l'Inde. Cette question de propriété reste douteuse pour presque tous les officiers du gouvernement. Les droits de celui-ci ne paraissent pas être absolument les mêmes dans toutes les parties de l'Inde. — Au Bengal, par exemple, où lord Cornwallis fit un assessement d'impôt qu'il déclara devoir être perpétuel, et que l'on a religieusement conservé jusqu'ici, les Zémindars ne peuvent être dépossédés des terres dont ils payent la rente à l'État, que s'ils viennent à cesser de payer cette rente. Tant qu'ils sont exacts au payement, le gouvernement n'a pas le droit de mettre un autre à leur place. Ils peuvent vendre leurs Zémindaries; leurs enfants en héritent, selon les lois du Code hindou, ou du Coran, suivant leur religion. Ils me paraissent donc avoir aussi incontestablement la propriété du sol de leurs Zémindaries, que nous avons en Europe celle de nos immeubles.

L'impôt qu'ils payent au gouvernement, non sous le nom d'impôt, mais de rente, n'est autre chose que ce que nous appelons taxe ou impôt en Europe. C'est à la condition de le payer qu'ils sont conservés dans la jouissance de leurs Zémindaries. — C'est aussi à la condition de payer l'impôt foncier que nous possédons des immeubles en Europe, et nous sommes expropriés par le gouvernement, quand nous cessons de satisfaire à cette condition, exactement comme le Zémindar du Bengal.

Dans la plupart des autres provinces, les terres sont affermées par larges districts, au plus offrant et dernier enchérisseur; système ruineux pour l'État

et pour le peuple, s'il est mis en pratique par des mains imprudentes. Dans ces provinces-là, évidemment le sol est la propriété de l'État, comme il me parait évident qu'au Bengal il ne l'est pas. Mais il y a d'autres provinces où les droits et les obligations sont bien plus complexes et laissent incertaine la question de propriété. Il me semble que c'est le cas dans les domaines dont le gouvernement anglais a hérité et hérite journellement dans le pays des Sikes protégés, auxquels je reviens après cette longue digression.

Un village, plusieurs villages, ou une partie des terres d'un village ou de plusieurs villages, appartiennent quelquefois à une ville, dans le Douâb sike. C'est ainsi qu'il y a autour d'Ambalah quelques terres dont le revenu appartient à un très-grand nombre d'habitants sikes de cette ville. Chacun des propriétaires de cette sorte de bien communal prend le titre de Sirdar (seigneur) du champ ou du pré, dont il partage avec cent autres le mince revenu. Le capitaine Murray essaya de racheter ces redevances pour les villages ou les terres qui en sont chargés; mais chacun tenait fortement à sa petite fraction de *selle* et de *cheval*, et nul ne voulut traiter pour l'abandon de sa souveraineté sur un espace que couvre l'ombre d'un arbre, et qu'il ne sait d'ailleurs où trouver dans l'indivision de la *selle* et du *cheval*. Murray respecte ces caprices; un officier moins attaché à ses devoirs aurait depuis longtemps proposé au gouvernement d'indemniser bon gré mal gré ces petits propriétaires récalcitrants, et en aurait obtenu l'autorisation.

La scrupuleuse religion avec laquelle le capitaine Murray exécute le traité existant entre la Compagnie et cette foule de parties contractantes, me semble lui avoir acquis une confiance sans bornes. Quand lord Amherst cherchait partout de l'argent pour sa guerre des Birmans, il le sonda sur la possibilité de soumettre à un tribut tous les chefs sikes du Douâb. Murray refusa toute participation à une transaction de ce genre, qui eût été la violation ouverte du traité fait avec eux; mais il obtint du plus considérable (le Radjah de Patialah) un emprunt de 20 lacks de roupies (5 millions de francs), à 5 p. $\frac{0}{0}$. Les revenus de la principauté d'Ambalah et des autres domaines échus par succession à la Compagnie, défrayent la dépense de leur administration, acquittent l'intérêt annuel de cette dette, et fournissent encore un faible surplus.

Depuis Rendjit Sing, qui possède quelques larges domaines sur la rive gauche du Setludje, dont le revenu est de 3 lacks (ou 750,000^{f}), et le Radjah de Patialah, jusqu'au plus mince seigneur sike du Douâb, tous ont près de Murray leur Vakil, ou ministre accrédité. Trois fois par semaine, il tient sa cour ou Durbar, qui dure depuis 8 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir;

j'y restai plusieurs heures avec lui. Cinq cents personnes dans le cours de la journée passèrent devant lui. Il reçoit d'abord les Vakils, suivant le rang des chefs qu'ils représentent. Celui de Rendjit a la préséance, et seul reçoit la distinction d'un siége pour s'asseoir. Vient ensuite le Vakil de Patialah, etc. A la queue de ce corps diplomatique, qui ne laisse pas de ressembler beaucoup à une bande de brigands de mélodrame, sont les chargés d'affaires de pauvres seigneurs qui ne possèdent que le quart ou la moitié d'un village, 1,000 à 1,200^{f} peut-être de revenu. Ils se priveraient de pain plutôt que de ne pas exercer leur droit princier d'avoir auprès de Murray un ministre. Celui-ci est un pauvre Mounschi à 5 ou 6 roupies (12^{f},50 à 15^{f},00) par mois. Chacun passe devant Murray, qui en est rarement quitte pour un salam. Il y a presque toujours quelque petit bout de pétition à lire, réclamations de limites pour la plupart, plaintes contre les bestiaux du prince voisin, ou contre l'eau qui s'égoutte de ses champs, etc. Si Murray n'était là comme arbitre, d'un bout du pays à l'autre on en viendrait sans cesse aux coups; mais telle est sa vigilance, qu'avec toutes ces prétentions opposées d'une noblesse désœuvrée, à cheval et armée, les scènes de violence sont excessivement rares. Il en punit sévèrement les auteurs, toujours à la satisfaction générale. Il interdit l'habitation de leurs chétives forteresses aux chefs qui abusent de la protection de leurs murailles pour nuire à leurs voisins. La crainte de ses réprimandes seule est un frein puissant à l'humeur méchante et turbulente d'un grand nombre. Les natifs de rang sont tous extrêmement jaloux de l'honneur d'être admis à la présence du Gouverneur général, lorsqu'il voyage dans les provinces; l'officier à la merci duquel ils sont pour obtenir cette distinction, a sur eux beaucoup de pouvoir. C'est une grande humiliation pour eux que de n'être pas introduits au *Lâti sâhib*.

Murray avait appris dernièrement qu'un de ses plus minces protégés avait sans façon pendu trois hommes. Il lui exprima aussitôt son étonnement et son mécontentement, demandant avec sévérité la justification d'un tel acte. Le chef vint lui-même à Ambalah, affirmant que les trois hommes pendus étaient des voleurs. De preuves, il n'en put fournir; mais il y avait quelque vraisemblance contre la culpabilité des condamnés, et Murray, obligé de se satisfaire à bon marché, renvoya le chef sans réprimande, mais en lui enjoignant à l'avenir de faire bien attention à qui il pendait, de peur de faire mourir un innocent. — Il ne se coupe plus de nez ni d'oreilles sur la rive gauche du Setludje. Le Radjah de Patialah lui-même n'oserait

ordonner de pareilles atrocités; elles le feraient exclure de la présence du Gouverneur général.

Après le corps diplomatique, il passe au durbar une centaine de pétitionnaires qui appartiennent tous à la même classe. Ce sont des sujets des princes et des chefs sikes, qui viennent se plaindre de leur maître. Toutes ces pétitions sont lues, et presque toutes déchirées sur place, comme inadmissibles; car le traité de la Compagnie avec les chefs sikes lui défend de s'immiscer dans leurs rapports avec leurs sujets. Murray ne se départ de cette règle que dans des cas très-graves.

Enfin, c'est à cette audience que commencent et se vident devant l'Agent politique, tous les procès qui seraient jugés en France par les tribunaux municipaux. Bien entendu qu'il ne s'agit que de ceux élevés entre les habitants des territoires sikes qui appartiennent à la Compagnie. Ces procès sont ici d'un genre singulier, comme dans toute l'Inde au reste. Un homme vient se plaindre que son voisin, dont la maison est opposée à la sienne, l'élève d'un étage, de manière à voir ce qui se passe chez lui, des fenêtres du nouvel étage; ou bien qu'il a percé une fenêtre nouvelle au même effet. Murray n'imite pas les juges de Bénarès pour décider de ces cas : il monte à cheval le lendemain et se rend sur les lieux.

Un pauvre homme vint se plaindre qu'une de ses connaissances qui lui avait promis sa fille en mariage pour son fils, se dédisait sans excuse. Un autre portait une plainte opposée. Murray, jugeant suivant la coutume de la caste des parties, tantôt ordonnait un mariage, tantôt il en empêchait un. — Une fille publique vint se plaindre qu'un jeune homme qui l'avait engagée à 13 roupies (32ᶠ, 50) par mois, et avec qui elle avait demeuré ce temps, refusait de la payer. Le coupable était là, jeune drôle de très-mauvaise mine. Son vieux père aussi était présent, qui pleurait et disait que son fils allait partout, faisant des dettes et le ruinant. La fille fut déboutée de sa requête, et avertie de ne traiter à l'avenir qu'argent comptant.

Souvent un Brahmane vient porter plainte contre un prêtre musulman, qui braille à tue-tête ses prières soir et matin, juste au moment où lui fait ses dévotions et étourdit le voisinage des sons aigus de sa trompette. Le Musulman dit qu'il aurait pris en patience la musique du Brahmane, qui l'interrompait soir et matin dans ses prières, si celui-ci l'eût bien voulu laisser tranquille; mais puisqu'il était traduit devant *Sa Majesté,* il profiterait de l'occasion pour réclamer contre la trompette de son rival. Renvoyés tous deux hors de cause,

avec exhortation de continuer chacun leur tapage à leur gré, sans le trouver mauvais réciproquement.

Les Hindous sont très-tolérants, ce qui tient sans doute en grande partie à ce trait bizarre de leur religion, de n'admettre pas de prosélytes. Il n'en est pas de même des Sikes; ils ont pour les Musulmans une aversion extrême, et dans les États des petits princes natifs, ces derniers n'ont pas la permission de réciter publiquement leurs prières.

Les Sikes ont la réputation d'être plus adonnés à la sodomie qu'aucun autre peuple de l'Inde. Murray prétend connaître assez bien ceux parmi lesquels il vit depuis 17 ans, pour démentir cette accusation. C'était le cas d'un de leurs Radjahs, le père du Radjah actuel de Khitul, vieillard impuissant. Rendjit Sing aussi, probablement, n'est pas exempt de ce vice; mais il n'est point populaire.

Pour en finir du durbar de Murray, un Fakir bien horriblement barbouillé, mais couvert avec décence, défila dans les derniers groupes. Il était venu là comme bien d'autres, pour avoir seulement le plaisir de montrer sa figure à la cour et faire son salam. Ce sont les simples figurants de la pièce.

Les Hindous et les Musulmans de l'Hindoustan parlent en général à voix très-basse aux personnes d'un rang supérieur. Les Sikes ignorent cette recherche de politesse. Ils ne parlent pas; ils crient toujours. Murray a contracté parmi eux et avec eux la même habitude. Je l'ai entendu donner quelques audiences dans une chambre voisine, et je m'imaginais qu'il était en fureur contre des gens qui n'étaient pas plus calmes que lui.

Le capitaine Murray fait seul toute sa besogne : je n'ai pas même vu près de lui un Mounschi. Il lit avec la même rapidité que l'anglais, les plus mauvaises écritures en persan; mais il ne peut comprendre le Gulistan, par où commencent les écoliers.

Il condamne absolument dans tous les officiers qui ont des fonctions civiles ou politiques à remplir, la fantaisie des maîtresses natives. C'est une porte ouverte à toutes sortes de corruptions, et qu'il est impossible de fermer. On a beau fermer à double clef sa sultane, elle communiquera par ses domestiques avec les gens du dehors, se vantera de son crédit et s'en fera un revenu aux dépens de la réputation de probité de l'officier européen. Il y a quelques exemples de dames européennes qui ont rendu ce mauvais service à leurs maris.

Les pouvoirs judiciaires de Murray, et en général d'un Agent politique de son rang, s'étendent jusqu'à condamner à sept ans de travaux forcés. Il réfère

des cas plus graves au Résident de Dehli; mais on peut appeler, je crois, de toutes ses décisions à cet officier : les appels sont rares.

Il vit, depuis 5 ans, dans un petit fort servant jadis de résidence à la vieille *Râni* qui possédait auparavant la principauté d'Ambalah. Sa garde se compose d'une compagnie de Sipahis, fournie par la garnison d'Ambalah. Il a en outre 300 cavaliers musulmans, entretenus aux frais de tous les radjahs et chefs sikes.

Le nombre des filles publiques est immense dans l'Hindoustan, mais dans le Douâb sike surtout, et dans tous les cantonnements de cavalerie. Les Sipahis et les Souvars ont coutume, dans toute l'Inde, d'aller le soir au bazar, flâner et agacer les filles. Les Sipahis, la plupart hindous de haute caste et très-économes, se tiennent souvent à cet amusement gratuit; mais les musulmans dépensent avec elles tout leur argent. Elles ne sont pas aussi méprisées qu'en Europe, parce que dans l'Orient les femmes honnêtes n'ont pas d'autre usage pour leur mari que les filles publiques. Mais cependant c'est une légère disgrâce pour un père, même dans les rangs les plus humbles de la société, de voir sa fille embrasser cette profession. Elles sont toujours exclues de leur famille. Elles passent toutes pour être Musulmanes, et la plupart le sont sans doute.

Les femmes sikes ne sont pas aussi sévèrement gardées que celles des Musulmans, et elles profitent largement du peu de liberté qu'on leur laisse. Celles d'un rang élevé qui deviennent veuves, prennent généralement un amoureux à larges épaules, que la vieillesse ne leur fait pas congédier.

La honte attachée à la mère d'un enfant illégitime fait tenter bien des avortements. Le gouvernement de la Compagnie, dans ses possessions, punit de plusieurs années de travaux forcés celui qui aide une femme à se faire avorter.

Dans la campagne autour de Kurnaul, je vis beaucoup de petites pyramides en maçonnerie, qu'on me dit marquer la place de *Suttis* anciens. Cette pratique est très-rare parmi les Hindous du Douâb sike. Avant l'ordonnance de lord William Bentinck, Murray l'avait entièrement abolie dans son district, par la menace de poursuivre criminellement comme homicide quiconque aiderait une veuve à se brûler. Mais il laissait à chacune le droit de dresser son propre bûcher, d'y porter le corps de son mari, de s'y placer elle-même et d'y mettre elle-même le feu. Aucune ne s'est encore prévalu de ce privilége. — Kennedy, dans les montagnes, avait également prévenu l'ordonnance du gouverneur général. Un Sutti eut lieu, il y a quelques années, dans une de ses vallées. Kennedy en rendit responsable le Ranah de l'endroit, et seul de tous les chefs montagnards, il l'exclut de la présence de lord Amherst, quand

celui-ci vint à Simla. Cette petite injustice individuelle a eu un effet général excellent; il n'y a pas eu de Sutti depuis dans son district.

Il n'y avait guère que les femmes brahmanes qui se brûlassent. Les veuves, dans cette caste, ne peuvent pas se remarier. Comme les mariages se font à 8, 9 ou 10 ans, il arrive fréquemment qu'une petite fille de cet âge devient veuve par la mort de l'enfant avec lequel elle est mariée, et qu'elle n'a jamais vu. Elle est condamnée au célibat toute sa vie. Légalement, elle pourrait se faire Musulmane et épouser un Musulman; mais élevée dans la dépendance de sa famille, qui serait déshonorée par sa conversion, jamais elle ne prend ce parti.

Les Sikes ont en horreur la coutume de fumer; ils laissent cependant les Hindous et les Musulmans qui habitent dans leurs villes, fumer tranquillement à leur porte. Mais ce serait une grossièreté offensante que de recevoir, le houka à la bouche, la visite d'un Sike de haut rang. Murray ne fume jamais devant eux, et il affirme qu'ils lui savent un gré extrême de cette attention.

Ils ont conservé d'ailleurs un grand nombre de superstitions hindoues. Le bœuf est aussi sacré pour eux que pour les Hindous. Ils ne permettent pas aux Musulmans de les tuer. — Ils se souviennent de la caste hindoue d'où ils sortent, et les préjugés de caste vivent parmi eux comme parmi les Hindous, avec moins de force que dans l'Inde, mais certainement bien davantage que dans l'Himalaya. Leurs prêtres sont toujours issus d'Hindous de haute caste: et ils ont pour les plus basses castes un tel mépris, que Murray ne permet pas à un *Tchamâr* ni à un *Metœur* d'entrer chez lui. Les gens de cette caste qui ont une demande à lui faire, la présentent à la porte; il passe dehors, sous la varangue, pour les entendre.

Il y a beaucoup de relations de commerce entre les Sikes protégés du Douâb et les Sikes indépendants du Pendjâb. Les premiers visitent aussi, fréquemment, le Pendjâb, pour satisfaire à des devoirs de dévotion, pour aller faire leurs ablutions à Amritsir. Lorsque je passai à Khitul au printemps dernier, le Radjah (1) de cette principauté était absent avec sa famille dans un de ces pèlerinages au nord du Sethudje. Je vis cependant alors un de ses oncles et quelques autres de ses parents, et nous recevions en même temps des visites des principaux membres de la cour et de la famille du Radjah de Patialah. Tous ces Sikes de haut rang étaient des colosses stupides, à peine capables d'échanger avec nous les formules les plus banales de politesse. Mais chacun avait son Mounschi qui l'assistait, et, au besoin même, il demandait

(1) Ce chef a un caractère particulier de sainteté qui est héréditaire dans sa famille; on ne l'appelle ni Radjah ni Ranah, mais *Bhai* بهای, frère.

l'avis d'un de ses serviteurs, d'un de ses Tchobdars, pour savoir comment il nous dirait bonjour. Je ne me rappelle pas une exception à la stupidité d'aucun de ceux qui avaient qualité pour s'asseoir devant nous. Mais pour la représentation, ils étaient superbes. Leurs Mounschis, au contraire, qui se tenaient derrière eux pour leur souffler les mots à l'oreille, étaient de petits hommes fluets, au regard intelligent, à la face mobile.

Forster et le général Malcolm (qui n'a guère ajouté à ce qu'avait dit Forster avant lui) sont les seuls, je crois, qui aient écrit sur les Sikes. Mais le capitaine Murray a profité des ressources de la position qu'il occupe depuis si longtemps pour étudier leur histoire civile et politique, et il vient d'envoyer au gouvernement un long mémoire qui est le fruit de ses recherches. Il commence en 1740. Afin de mériter son titre d'Agent politique, il a compris dans son travail les Sikes du Douâb, et a même donné à leur histoire contemporaine une grande étendue.

Il estime à 2 ½ croures de roupies, ou 62,500,000f, le revenu de Rendjit Sing, et à 75,000 hommes les forces qu'il peut rassembler. Cependant, il ne paye que 25,000 à 28,000 hommes; le surplus est le produit des contingents qui lui sont dus, et que fréquemment il réclame des chefs qu'il a soumis à son pouvoir. La province de Cachemir a 10,000 hommes de garnison. Rendjit est né en 1780. J'accorderai grande confiance à ce travail de Murray, si jamais il est publié.

A un homme si bien informé, je ne manquai pas de demander son opinion sur la solidité du pouvoir anglais dans l'Inde. Il n'existe évidemment que par la fidélité de son armée native, et quelque longue expérience que nous ayons de celle-ci, dit-il, nous devrions cependant ne négliger aucun moyen de l'assurer davantage par la formation de corps hindous et de corps musulmans, au lieu de mêler dans les mêmes régiments les hommes des deux religions. Il est vrai que dans la révolte du régiment du colonel Cartwright à Barrackpour, au temps de la guerre des Birmans, les autres régiments de Sipahis marchèrent sans balancer contre les révoltés, et que les gardes du corps du gouverneur général, parmi lesquels il ne manque pas d'Hindous, les sabrèrent vigoureusement.

Une autre opinion de Murray, qui n'est partagée par personne à ma connaissance dans l'Inde, si ce n'est peut-être secrètement par lord William Bentinck, c'est le danger d'une invasion russe. Il pense que le gouvernement anglais dans l'Inde ne saurait résister à une armée russe de 100,000 hommes; et il ne regarde pas comme impossible aux Russes de faire marcher une telle force par la Perse, Khiva, Boukhara, Balk, Caboul, Peschawer. Je partage l'avis

de Murray, quant au résultat d'une si formidable agression; mais je suis instinctivement l'opinion populaire du pays, qu'elle est impraticable.

Un trait de la politique anglaise qui trahit la crainte que la Russie lui inspire sur le sort de l'Inde, est la protection qu'elle accorde à la Perse, et son chagrin de contempler chaque jour les progrès de la dissolution de cet empire.

Une personne qui a vu la Russie méridionale et la Perse, est loin toutefois de partager ces craintes; elle affirme que les Russes ont été *malgré eux* entraînés à la conquête d'une grande partie de cette contrée, comme la Compagnie des Indes à celle de toute la péninsule et de l'Hindoustan.

Le 10 février 1831. — A Radjpoura, 13 milles (3 $\frac{3}{4}$ l.) d'Ambalah.

Le vent, après les dernières pluies, a repassé franchement au N.O.; il soufflait avec force ce matin au lever du soleil, quand je quittai Ambalah. Quoique très-chaudement vêtu, je descendis de cheval et marchai une couple d'heures pour me réchauffer. C'est un retour de l'hiver; saison charmante dans l'Hindoustan.

Radjpoura, où je vins camper, est, je crois, le nom d'une maison de plaisance bâtie jadis par les empereurs de Dehli. Elle n'a rien de remarquable que le bon état de conservation de son enceinte. En face est le village, entouré d'une sorte de muraille; la route passe entre-deux. La campagne est parfaitement plate et bien cultivée. Je traversai à gué la rivière de *Togghoeur,* comme on en prononce ici le nom. C'est la plus considérable du Douâb. Je n'y trouvai que $0^m,7$ d'eau, mais je suppose qu'il y en a $2^m,5$ ou $3^m,0$ dans la saison des pluies. Elle est étroite et profondément encaissée : ce n'est pour ainsi dire qu'une grande ravine. On voit près du gué les ruines d'un pont.

Il y a près de Radjpoura un Figuier (*Ficus indica*) célèbre par sa grosseur. Les dévots hindous du voisinage, qui vont y faire leurs dévotions, m'en indiquèrent le chemin.

Je fus très-désappointé : au lieu d'un arbre, j'en trouvai 3 ou 4, et l'espace qu'ils couvraient de leur ombre bien claire, n'avait pas plus de 300 pas de circonférence.

Sur la route, je rencontrai une bande de prisonniers occupés à la réparer: ils étaient enchaînés comme ceux de la Compagnie. Leurs gardiens me dirent cependant que c'étaient les prisonniers du Radjah de Patialah.

Les Radjahs indépendants de l'Inde centrale n'ont pas encore appris nos pénalités européennes. Pour une faute légère, ils coupent une oreille, puis

deux, si la faute est plus grave, ou le nez; et quand ils mettent à mort un criminel, c'est toujours par des moyens cruels. Cette bande de forçats me parut une conquête de la civilisation européenne en ce pays, et je ne saurais dire que je ne la vis pas avec plaisir.

Il m'est resté du bagne de Toulon que je visitai il y a 10 ans, une image si épouvantable, que je refusai de voir celui de Brest, lorsque j'attendais dans cette ville le départ de la *Zélée*. Je ne voudrais pour rien au monde demeurer à Toulon. Le bruit des chaînes des forçats, accouplés deux à deux, qui vont par les rues, retentit encore à mes oreilles et me fait horreur. Dans l'Inde, j'ai vu partout avec indifférence des prisonniers enchaînés et condamnés à la même peine nominale, aux travaux forcés. C'est qu'ils n'ont pas l'air de s'estimer très-malheureux, et, en effet, ils sont pour le pays, bien vêtus, bien nourris, beaucoup mieux sans doute qu'ils ne l'étaient généralement lorsqu'ils jouissaient de leur liberté. Leur travail est si doux, qu'il ne mérite pas ce nom. Ils ne servent guère à autre chose qu'à réparer les routes. Vous les voyez par bandes de 30 à 40, gardés par une demi-douzaine de Tchouprassis. Ils passent la majeure partie du jour accroupis et fumant leur houka. Leur châtiment, qui s'appelle *hard labour*, serait mieux nommé *exemption from labour*. La plupart de ces condamnés sont des voleurs, espèce de criminels qui ne méritent pas dans l'Inde le même mépris que dans une société plus civilisée. Le bas peuple n'y reçoit aucune espèce d'éducation, et un homme de cette classe, pour commettre un crime ordinaire, n'a pas à étouffer les principes d'honnêteté qu'il a généralement reçus de sa famille en Europe, dans son enfance. Ce qui rend pour moi la vue de nos criminels si horrible, c'est la conscience, que je lis dans leurs regards, de l'infamie et de l'exécration dont ils sont l'objet. Il n'y a rien de pareil dans l'Inde : un homme condamné aux travaux forcés ne perd pas sa caste; il se respecte toujours à ce titre.

Le 11 février 1831. — Camp à Sirhind, 17 milles (5 l.) de Radjpoura.

Le plus beau jour, comme hier : l'air si frais, que je trouve agréable de marcher au soleil à midi.

D'Ambalah, j'avais aperçu Nahan qui brillait comme une tache de neige, au sommet de sa montagne verdoyante. J'ai aujourd'hui une bonne vue de l'Himalaya. Le soleil éclaire quelques neiges sur les cimes du Tchour, et au N.O. de cette montagne, le grand Himalaya montre ses pics neigés au-dessus des premières chaînes, qui paraissent dépourvues de frimas. L'éloignement de

ces montagnes est de 25 lieues, et leur angle apparent est fort considérable. Cependant leur vue n'a pas une extrême grandeur.

La campagne est parfaitement plate; il ne manque pas de jungles au bord de la route, dans quelques terrains sablonneux. Ce sont de misérables buissons de *Butea frondosa*. Les feuilles entièrement flétries et desséchées restent sur l'arbre jusqu'à la pousse des fleurs au printemps. Je ne connais pas un arbre plus laid. Ailleurs, des terres incultes portent les traces d'une culture ancienne. Il n'y a que les sols les plus riches qui puissent résister à l'épuisement de deux récoltes de blé, ou de blé et de pois chiches, tous les ans, sans engrais et presque sans labours. Les terres peu fertiles refusent à la fin de produire. On les abandonne; elles se couvrent d'arbrisseaux sauvages, et demeurent *jungles* pour un temps indéfini.

On voit dans la campagne quelques puits, qui servent à l'irrigation des champs dont le sol est le plus sablonneux.

Les Babouls sont communs; il semble qu'on les laisse croître là où ils poussent d'eux-mêmes. Leur bois très-dur est le seul dont les villageois puissent construire leurs chars et leurs charrues. On dirait que l'horizon se termine de tous côtés par une forêt de ces arbres. Leur feuillage léger est du vert le plus éclatant. Ils sont d'autant plus communs qu'on approche davantage de Sirhind.

Sirhind سرهند, *caput Indiæ*, la tête, c'est-à-dire, la porte, la clef de l'Inde. Ce nom indique la grandeur passée de cette ville. C'est, après Dehli, la plus grande ruine que j'aie vue dans l'Inde, mais d'un caractère entièrement différent. Autour du Koutoub, sur le sol de l'ancienne Dehli, on voit encore des restes de l'architecture hindoue, et, entre le Koutoub et la ville actuelle de Schâh-Djéhan-Abâd, et jusque dans l'enceinte de celle-ci, des édifices patans, la mosquée noire, les ruines sur la colline où campa Timour et où William Fraser a bâti sa maison; enfin, les restes plus ou moins bien conservés de très-grands édifices modernes, élevés par les princes de la maison de Baber, le tombeau d'Houmayoun, etc., etc.

A Sirhind, au contraire, quoique le nom de cette ville soit fameux dans l'histoire ancienne de l'Inde, les ruines dont le sol est couvert sur un espace de plus de 15 kilomètres carrés, sont toutes du caractère le plus moderne, et l'on y cherche vainement celles d'un grand édifice. Elle était dans sa plus grande splendeur au commencement du siècle dernier et fut saccagée, rasée dans plusieurs de ses parties par les Sikes, dans le courant du même siècle. Il ne reste debout que les murs, et bien rarement les coupoles d'une mul-

titude de petites mosquées. On ne voit aucune trace d'enceinte fortifiée. Une petite rivière, le *Surrusuretty*, devait la baigner au sud. Les maisons des riches qui avaient de grands jardins, ont encore quelques habitants; ce sont de pauvres villageois qui vivent du grain et des fruits qu'ils y cultivent : mais en général ces ruines sont désertes. Le Baboul s'y est extrêmement multiplié, et forme çà et là des bouquets verdoyants, au-dessus desquels s'élèvent par intervalles les dômes de quelques mosquées. Sirhind, au temps de sa prospérité, devait être la plus jolie ville de l'Inde.

Mes gens ne mangent qu'une fois par jour; mais ce qu'ils engloutissent dans leur unique repas, est énorme. Un kilogramme de farine, $o^{kil.},5$ de pois chiches concassés, $o^{kil.},06$ de ghuy ou beurre fondu, la même quantité de sucre, une cuillerée de sel et quelques piments, voilà la ration de ceux qui se traitent grandement : elle coûte environ $o^{f},11$ à $o^{f},12$. Le sucre coûte 3 païces le ser, ou $o^{f},12$ le kilogramme. C'est une pâte brune assez tenace, très-faiblement cristallisée, abondamment mêlée du bois de la canne. Il a un goût très-particulier, de sel et de caramel. Une grande partie de la matière saccharine y est à l'état de mélasse : et je pense qu'une autre partie est dans un état de décomposition intermédiaire au sucre et à la gomme, ou à la fécule. Cependant $o^{f},12$ le kilogramme!

Ce sucre est le produit du pays, dans lequel il ne manque pas de cannes; mais elles sont toujours plus grêles, plus basses, plus fourrées, à mesure qu'on s'avance davantage au nord, et le prix du sucre n'augmente pas.

Le 12 février 1831. — Camp à Kunnah, 10 à 12 milles (3 à 3 $\frac{1}{2}$ l.) de Sirhind.

Campagne plate et bien cultivée, si ce n'est au bord de la route. J'aperçus une grande troupe d'Antilopes qui passaient à peu de distance, et, autant que je pus juger, sous la conduite de deux vieux mâles très-cornus, beaucoup plus grands, et d'une autre couleur que le reste du troupeau. Celui-ci était d'un fauve clair, avec le ventre blanc; les deux mâles en question étaient noirs avec le ventre blanc. Je courus longtemps à cheval après eux, leur envoyant une balle, quand ils me laissaient approcher jusqu'à 300 ou 400 pas; mais je doute que mon fusil porte si loin; ma vue d'ailleurs me sert mal à cette distance. Kunnah est un gros bourg populeux et fort sale.

Depuis Dehli, je n'ai pas vu un Mûrier. Je note ceci parce que Latreille fait voyager le ver à soie de Chine en Europe par Sirhind, *Serinde*, dont les habitants en ce temps-là s'appelaient *Serès*; de là le mot *Seta* des Latins. Mais Sirhind a une tout autre signification.

Temps calme et doux ; mais les nuages viennent du sud.

Le 13 février 1831. — Camp à Dourahé, 16 milles (4 $\frac{3}{4}$ l.) de Kunnah.

La campagne en général sablonneuse ; — mélange de cultures et de terres incultes comme hier. Aperçu plusieurs petites troupes d'Antilopes. Depuis hier, je n'ai pas traversé le plus petit cours d'eau ; en approchant de Dourahé, il y a quelques faibles mouvements de terrain. Je soupçonne que toute la contrée est élevée de quelques mètres au-dessus de celle entre Ambalah et Sirhind, en une sorte de croupe qui sépare les eaux du Setludje de celles des petites rivières du Douâb, qui se perdent dans les sables du désert avant d'arriver au Setludje.

Dourahéka Séraï est une forteresse dont l'enceinte est assez bien conservée. Il y a auprès un pauvre village, avec des huttes de boue séchée.

J'y trouvai un domestique du capitaine Wade, que j'avais prévenu dès Ambalah de ma prochaine arrivée. Il m'apportait des lettres, et, ce qui eût fait grand plaisir à un autre, un grand panier de provisions : du pain, du beurre, des légumes, etc.

Le temps beau ; la brise faible et incertaine ; nuages.

Le 14 février 1831. — A Loudhiana, 12 milles (3 $\frac{1}{2}$ l.) de Dourahé, et séjour jusqu'au 2 mars.

Fabrication des chales dits de cachemir.

Schah Zéman, Schah Schoudja.

J'arrivai à Loudhiana le 14 au matin ; la distance de Dourahé est d'environ 12 milles (3 $\frac{1}{2}$ l.). Traversé un petit village et passé près de deux hameaux bien ombragés, qui me semblent habités seulement par des Fakirs. A 5 milles (1 $\frac{1}{2}$ l.) de Loudhiana, près du chemin, s'élève une tour de boue semblable aux misérables Tchôkis, ou corps de garde, qui servent d'abri aux soldats de police sur les routes autour de Dehli ; c'est un poste de Rendjit Sing : il me parut désert.

Le sol sablonneux est faiblement ondulé. Il me semble que la pente descend fortement vers le Setludje ; à 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) de Loudhiana, le terrain s'abaisse tout à coup d'une huitaine de mètres. C'est évidemment l'ancien lit de la rivière. Ce délais a une largeur variable de 2 à 3 milles ($\frac{1}{2}$ à $\frac{3}{4}$ l.). Il est parfaitement nivelé, excepté vers Loudhiana, qui est bâti sur son bord, au-dessus d'un autre abaissement subit du terrain. Un Nallah coule au pied de ce second gradin, sous la

ville. C'était jadis une branche du Setludje, mais il ne communique plus maintenant avec cette rivière que pendant les plus hautes eaux, dans la saison des pluies.

Loudhiana est une ancienne ville musulmane, élevée par les premiers conquérants de la maison de Lôdi : elle est ouverte et très-mal bâtie, sans aucune mosquée remarquable. Les Sikes, au pouvoir desquels elle tomba si souvent dans le siècle dernier, durent ne pas épargner ces édifices : toutefois, on ne voit pas de ruines à l'entour. Elle appartient au Radjah de Thindde, un des princes sikes protégés les plus puissants. Cependant c'est la résidence d'un Agent politique, qui y exerce une partie des pouvoirs d'un Magistrat et d'un Collecteur dans les territoires de la compagnie. Il y a aussi une station militaire, composée de deux régiments d'infanterie native et d'une batterie d'artillerie légère. Le gouvernement anglais paye au Radjah de Thindde une indemnité en échange des revenus qu'il perçoit sur la ville, et pour la location du terrain qu'occupent ses établissements.

Loudhiana est le lieu de passage le plus fréquenté, entre le Pendjâb et les pays au nord d'Attock et l'Inde. Il n'y manque pas de banquiers, qui ont leurs premiers correspondants à Amritsir, Lahor, Djegaôdri et Dehli, et qui étendent leurs relations jusqu'à Calcutta, Bombay, Cachemir, Attock, Peschawer, Caboul et Hérât. Jadis il s'y faisait un commerce de transit considérable entre l'Inde et l'Afghanistan, Bokhara, etc. Il est maintenant presque anéanti par l'état d'anarchie qui depuis 20 ans désole les contrées au nord et à l'ouest de l'Attock. La population est d'environ 20,000 habitants, parmi lesquels un grand nombre de tisserands. Ils ne fabriquent que des toiles communes. Le bas prix en est surprenant. Maintenant, 100 mètres courants d'une toile de coton grossière, mais très-solide, et qui sert à l'habillement des basses classes, à la confection des tentes et même à couvrir l'aire des appartements en guise de tapis, ne coûtent que 10 francs, et cette étoffe a $0^{m},6$ de largeur. Au reste, ce prix suit exactement les variations du prix du grain, qui est cette année à bon marché.

Fabrication des chales dits de Cachemir. — Mais Loudhiana possède depuis une vingtaine d'années une industrie nouvelle, qui y acquiert chaque jour un plus grand développement : c'est la fabrication des châles dits de Cachemir.

Elle a été introduite ici par une colonie de Cachemiriens, qui se recrute chaque année à Cachemir. Elle comprend déjà plus d'un millier de ces industrieux ouvriers. Loudhiana a 400 métiers à châles.

Les fabricants vont tous les ans acheter à Rampour, en Bissahir, le *Paschm*, qu'ils appellent *Oûnne*. Tel qu'il est apporté à Rampour par les Kanaoris et les Thibétains, le Paschm dans son état brut, mêlé d'une grande quantité de jarre et fort malpropre, coûte 2 roupies (5f,00) le kilogramme environ. Il est trié et assorti par les fileurs et les fileuses en deux couleurs : le brun A et le blanc B (1). Le premier sert pour les couleurs sombres, le second reçoit toutes les teintures claires et éclatantes.

Le filage est difficile et dispendieux. Le fil le plus fin qui se fasse à Loudhiana, tordu en deux et prêt à passer à la teinture, coûte environ le $\frac{1}{3}$ de son poids en argent; le plus commun est quatre fois moins cher.

Le fil, avant d'être teint, a une mollesse soyeuse qu'il perd toujours plus ou moins par la teinture. Le noir est la couleur qui lui donne le plus de rudesse.

Les couleurs de Loudhiana sont très-solides. Elles résistent parfaitement à des lavages multipliés. Mais elles sont toutes fausses et presque toutes sans éclat.

Le fil Brun N° 1 (طوسی رنگ *tôsi rang*) est filé avec le Paschm brun A et coûte le $\frac{1}{9}$ ou le $\frac{1}{10}$ de son poids en argent; il reçoit les couleurs suivantes, N^{os} 2, 3, 4, 5 et 6.

N° 2. Noir (سیاہ *sia*). Fil double ou دورا *doura*, tel qu'on l'emploie pour la broderie des palmes; il coûte le $\frac{1}{8}$ de son poids en argent.

N° 3. Vert brun sale (جمونی *tchammouni*). Fil double; même usage et même prix que le précédent.

N° 4. Vert bouteille noir très-foncé (طوطی ou طھوطی *thôti*). *Idem.*

N° 5. Bleu indigo (سرمای *sermây*). *Idem.*

N° 6. Violet (سوسمی *sausmi*). *Idem.*

Le fil Blanc N° 7 (سونته *sounte* ou سفید *soufid*) est filé avec le Paschm blanc B. L'échantillon est de qualité commune, et du degré de finesse qui sert à faire la trame des châles les plus communs. Ce fil coûte le $\frac{1}{6}$ de son poids en argent, et reçoit les couleurs suivantes, N^{os} 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16.

N° 8. Jaune mordoré sale (زرد *serd*). Fil double, employé pour les palmes; il coûte le $\frac{1}{6}$ de son poids en argent.

N° 9. Couleur de rouille claire (شکری ou چکری *tchakkeri*). *Idem.*

N° 10. Amaranthe sale et clair (چرای *tchérâi*). *Idem.*

N° 11. Rose amaranthe sans éclat (گلاری *goulâri*). *Idem.*

N° 12. Ponceau (گلناری *goulnâri, rose grenade*). Couleur éclatante : c'est le fil le plus fin de tous, سب سہ مہین *sob seh mehin;* il sert à faire la trame des châles les plus fins qui se fabriquent à Loudhiana, et coûte le $\frac{1}{3}$ de son poids en argent.

(1) Ces échantillons et ceux des fils sont déposés au Conservatoire des arts et métiers, à Paris.

N° 13. Vert de cuivre vif (زنگاری *zangâri*). Teinture fausse, mais très-éclatante : elle est fort dispendieuse. C'est la couleur favorite dans l'Inde : il y en a diverses nuances, plus ou moins estimées. Fil double pour palmes; il coûte le $\frac{1}{4}$ de son poids en argent. Teint d'une autre couleur, il ne coûterait que le $\frac{1}{6}$ de son poids. Pour teindre de cette couleur le poids d'une roupie, il en coûte $\frac{1}{4}$ de roupie ($0^f,60$).

N° 14. Même couleur (زنگاری *zangâri*), mais d'une teinte moins estimée et moins dure que celle du n° 13. Fil le plus fin de tous; il sert, comme le n° 12, à faire la trame des plus beaux châles qui se fabriquent à Loudhiana, et coûte le $\frac{1}{3}$ de son poids en argent.

N° 15. Bleu turquoise (فیروزی *firouzi*). Couleur aussi très-dispendieuse : il en coûte 3 anas ($0^f,45$) pour teindre le poids d'une roupie. Fil double pour palmes : il coûte le $\frac{1}{5}$ de son poids en argent.

N° 16. Bleu d'azur, foncé, très-sale (آسمانی *asmani*). Fil double, pour palmes : il coûte le $\frac{1}{6}$ de son poids en argent.

Un métier s'appelle boutique (دکان *dokân*). La trame est d'abord tendue sur un cylindre qui tourne sur son axe. Les châles ordinaires ont $1^m,20$ à $1^m,25$ de largeur : trois ouvriers y travaillent à la fois, assis sur un banc de la longueur du cylindre autour duquel la trame est enroulée. Chacun a une soixantaine de navettes au moins, qu'il fait jouer avec une grande vitesse, quand il est expert. Généralement, l'ouvrier placé entre les deux autres est le plus habile; et tout en faisant son ouvrage, il tient l'œil sur le travail de ses voisins, les reprend, les guide, les conseille. Au reste, le chef s'aide lui-même souvent d'un coup d'œil sur un dessin fait à la plume qui représente, sans la diversité de leurs couleurs, la forme des palmes qu'il exécute; car il ne voit en travaillant que l'envers très-confus de son ouvrage. Quand il est moins habile, il a devant lui un vieux manuscrit, toujours fort gras et fort déchiré, qui lui apprend quels fuseaux il doit faire jouer, combien de fils de la trame il doit prendre chaque fois, etc., etc.

Les palmes des châles de Cachemir, comme les mots du langage composés d'un nombre limité de lettres ou de syllabes, sont formées de figures élémentaires, dont les diverses combinaisons produisent leur variété infinie. Les enfants, qui travaillent sous la direction d'un ouvrier plus habile, ont coutume d'épeler les mots de ce langage en le lisant; ils annoncent ce qu'ils font, et leur langage est plein de volubilité, pour suivre la vitesse du travail de leurs mains. Leur maître, qui sait par cœur la leçon qu'ils répètent, les arrête à la moindre faute et les remet sur la voie.

Un atelier ne renferme que deux, trois ou quatre métiers, généralement opposés l'un à l'autre par paires. Les châles se font et se vendent toujours par paires, aussi semblables que possible l'un à l'autre.

Il ne s'en fait à Loudhiana que de communs, ou de très-communs : tels que je n'en ai jamais vu en Europe, où je crois qu'ils ne trouveraient pas d'acheteurs. Ces qualités grossières sont les seules qui aient dans l'Inde un débit constant. Les Cachemiriens de Loudhiana disent qu'ils pourraient faire des châles magnifiques, mais qu'ils ne seraient pas de vente.

Une paire de grands châles, de $2^{m},75$ de long sur $1^{m},25$ de large, avec de très-larges palmes de $0^{m},55$ de hauteur, et une rangée de palmettes au dedans de la bordure, de la qualité commune presque seule fabriquée à Loudhiana, à fond rouge, noir ou jaune, coûte 140 roupies sonaut, ou environ 320 francs. La paire occupe pendant trois mois et demi une couple de métiers. Comme trois ouvriers travaillent à la fois sur un métier, cette paire de châles si communs exige environ 600 journées d'ouvrier.

Le salaire moyen des ouvriers est de 2 anas ($0^{f},30$) par jour, ou 4 roupies sonaut ($9^{f},00$) par mois, ce qui fait 84 roupies (environ 190^{f}) pour la façon d'une paire de châles; il reste 56 roupies (environ 130^{f}) pour le prix du fil et le profit du marchand, ce qui est bien peu.

A moins d'une commande expresse, les plus beaux châles (en couleur noire ou rouge) qui se font à Loudhiana, coûtent 250 roupies sonaut (environ 575^{f}) la paire. Ils ont $2^{m},75$ de long, et $1^{m},25$ de large. Les palmes de chaque extrémité ont $0^{m},65$ de hauteur, et les bordures, avec les palmettes qu'elles enferment, $0^{m},27$ de hauteur. La trame est fabriquée avec le fil le plus fin qui se file à Loudhiana, et dont le prix est le $\frac{1}{3}$ de son poids en argent. Mais le fil qui sert aux palmes, est deux fois plus grossier; il ne coûte que le $\frac{1}{6}$ de son poids en argent. Une telle paire de châles occupe 2 métiers pendant 6 mois, et coûte conséquemment 144 roupies (331^{f}) de main-d'œuvre; il y a pour environ 20 roupies (46^{f}) de fil dans la trame, et pour 6 roupies (14^{f}) dans les palmes; c'est donc 170 roupies (391^{f}) pour façon et matière, et il reste 80 roupies (184^{f}) pour le profit du marchand, qui doit faire aux ouvriers l'avance de leur salaire pendant 6 mois, et ceci dans un pays où l'intérêt des petits capitaux est toujours usuraire. Ces châles à 250 roupies (575^{f}) la paire, sont si communs, qu'ils se vendraient bien difficilement en Europe. Ils sont très-lourds; les palmes ont une roideur disgracieuse; le tissu lui-même n'a point cette mollesse particulière que nous aimons en Europe dans les beaux châles de Cachemir : mais ils l'acquièrent par le porter

et le blanchissage. Je n'ai point vu sur les métiers de Loudhiana de châles à fond vert (*zangâri*), ni bleu (*firouzi*); ils seraient trop chers pour être de défaite facile. Je n'y ai pas vu non plus de fonds blancs unis. Les châles blancs sont parsemés dans toute leur étendue de palmettes vertes : ce sont les plus grossiers.

La manufacture commune de Cachemir ne peut lutter avec celle de Loudhiana sur les marchés de l'Inde. La main-d'œuvre est au même prix dans ces deux fabriques, et les produits de celle de Loudhiana ne sont pas grevés des taxes levées sur les autres, depuis Cachemir jusqu'au Setludje. Cette industrie demeure ici exclusivement entre les mains des Cachemiriens, qui, éloignés seulement de 18 jours de marche de leur pays natal, ne cessent d'entretenir avec lui des relations journalières.

La plupart d'entre eux sont Musulmans. Leur teint n'est jamais noir, et presque jamais olivâtre : il est très-brun, mais il s'anime de couleurs plus vives sur les joues. Leur barbe est noire et très-forte : leurs yeux sont de couleur variable : leurs traits sont durs et fort prononcés, mais réguliers.

Il y a peu de villes dont la population soit aussi mêlée; car indépendamment des Cachemiriens, il y a aussi une colonie nombreuse d'Afghans : ce sont des marchands qui sont depuis longtemps établis avec leurs familles, ou des gens venus à la suite des deux ex-rois de Caboul, Schâh Zemân et Schâh Schoudja, pensionnaires, depuis leur chute, de la générosité anglaise. Leur teint plus clair encore que celui des Cachemiriens, leurs traits plus beaux et plus durs encore, les en distinguent aussitôt. Leur costume n'est pas moins différent. Ils portent un énorme turban, des vêtements amples, longs et épais, d'étoffe de laine, souvent garnis de fourrures, à la manière des Persans. Leur physionomie est ouverte et pleine d'honnêteté. C'est une race d'hommes superbe.

Schah Zeman et Schah Schoudja. — Ces deux souverains détrônés sont frères utérins. Schâh Zemân, l'aîné, a environ 60 ans; Schâh Schoudja en a 47. Le premier fut un conquérant. Il envahit jadis le Pendjâb, et menaça les Anglais, dont le pouvoir était loin d'être établi en ce temps dans les provinces septentrionales de l'Inde, comme il l'est depuis la chute de Holkar. Il faisait dans sa nouvelle conquête de Lahor les préparatifs d'une entreprise contre Dehli, lorsqu'une révolte au sein de ses États le rappela en toute hâte. Plus tard il fut détrôné par un de ses frères consanguins, qui lui fit crever les yeux dans sa captivité. La couronne toutefois fut bientôt disputée au vainqueur

par Schâh Schoudja, qui la lui ravit. Schâh Schoudja, roi de Caboul, à son entrée dans la jeunesse, régnait encore lorsque M. Elphinstone fut envoyé en ambassade dans cette contrée ; mais il était au penchant de sa ruine. Un de ses frères consanguins s'était levé en armes contre lui, et s'était déjà emparé de Caboul. M. Elphinstone quitta Peschawer au milieu de la confusion des défaites de Schâh Schoudja. Ce prince finit par tomber au pouvoir de Rendjit Sing, qui étendait ses possessions dans le conflit de ses voisins. Rendjit, sans égard pour le malheur, l'enferma étroitement pour l'obliger à rendre un diamant, que son énorme grosseur a rendu célèbre en Orient et qui, je crois, entra avec Ahmed Schâh dans le trésor des rois de Caboul.

Le capitaine Wade fit dire aux deux princes qu'il désirait me mener à leur audience, et les pria de désigner le moment où il leur plairait de me recevoir. Leur consentement était une chose qui allait de soi-même, et le désir de les visiter, une politesse que je leur offrais, plutôt qu'une faveur qu'il leur demandait pour moi. Ils fixèrent tous deux le jour le plus prochain.

Nous allâmes d'abord chez Schâh Zemân, avec aussi peu de pompe que nous devions en trouver chez lui pour nous recevoir; à cheval sur nos poneys. Un des officiers de sa maison vint au-devant de nous, sur un misérable tattou. Nous entrâmes dans une petite cour bien modeste, où nous descendîmes de cheval. Il y avait plusieurs Afghans de la maison du vieux roi : l'un d'eux, mieux vêtu que les autres, et qui exerce nominalement quelque emploi des plus élevés, nous conduisit dans un très-petit jardin rempli de fleurs, autour duquel sont bâties plusieurs petites maisons du style le plus modeste ; nous montâmes quelques marches et entrâmes dans une d'elles, qui est celle du roi. Le vieillard nous attendait : nous le trouvâmes accroupi au fond de la salle et entouré de coussins. A sa droite, mais à plusieurs pas de lui, un de ses fils était assis par terre, personnage muet et immobile pendant la durée de notre visite. Nous nous tînmes debout à la main gauche du Schâh, et près de lui : comme il ne parle pas hindoustani, Wade lui parla pour moi en persan.

Au reste, le prince était de bonne humeur, autant qu'un roi détrôné, vieux et aveugle peut être. Nous lui fîmes faire les frais de la conversation. Quand il apprit que j'allais à Cachemir, dans les montagnes, il envia mon sort, et nous parla des joies de Caboul. Depuis sa chute et sa cécité, il a fait un voyage à la Mecque, par terre entièrement. Il paraît avoir été traité partout sur la route avec égard : cependant il ne fut pas exempt du droit de passage que lèvent les Arabes sur les pèlerins. Il traversa la Perse sur un éléphant, et le désert dans une litière portée par deux chameaux, voiture bien

incommode. Baghdad est le lieu de sa route dont il a conservé le souvenir le plus agréable. Il y reçut un message du Grand Seigneur, qui lui offrait une pension mensuelle de 6,000 roupies (15,000f) dans une ville de l'Asie Mineure, proposition qu'il a souvent depuis regretté de n'avoir pas acceptée. Malgré ses malheurs, il était encore attaché à sa terre natale. Mais il n'osa point nous dire l'absurde espoir qu'il nourrissait encore à cette époque d'y ressaisir, quoique aveugle, la couronne. Il y a peu de temps qu'il a abandonné tout à fait cette pensée, pour se donner exclusivement à la dévotion. Il dit qu'il n'a plus rien à faire maintenant en ce monde qu'à se préparer à en sortir. Il passe une grande partie des journées à entendre des lectures du Koran, et compte continuellement les grains de son chapelet. Son pèlerinage à la Mecque est son souvenir favori. A recommencer une vie nouvelle, il ne voudrait pas être roi : il serait fakir ou pèlerin. « Quoi de plus heureux, dit-il, que la condition d'un homme sans souci sur la terre, voyageur par vocation, et qui doit porter constamment avec lui l'idée qu'une vie si sainte ici-bas lui prépare la félicité éternelle dans le ciel? » Depuis sa retraite à Loudhiana, il a souvent demandé au gouvernement anglais la permission de faire des pèlerinages; mais il en choisissait toujours les lieux si indiscrètement, que le gouvernement dut lui croire d'autres intentions et refuser sa demande. Le gouvernement d'ailleurs consent à ce que le très-petit nombre de personnes qui ont occasion de le voir, lui et son frère Schâh Schoudja, le traitent avec les honneurs royaux; mais il ne lui conviendrait pas que tous les princes détrônés parcourussent l'Inde sous le caractère royal qu'on leur laisse à huis-clos. Schâh Zemân voulait dernièrement faire un pèlerinage du côté de Guzerat, lorsqu'un des princes musulmans de l'ouest avait pris, contre les Radjahs hindous ses voisins, une attitude menaçante, et semblait prêt à passer le Bas-Indus pour envahir le Sind. On eut la preuve que Schâh Zemân correspondait avec lui, et qu'ils se proposaient de faire une tentative sur l'Afghanistan.

Wade, pour lui indiquer qu'il désirait être congédié, lui fit mes compliments d'adieux, auxquels le vieux prince répondit par quelques mots de politesse, et nous nous retirâmes.

Schâh Zemân a près de 60 ans, mais il ne paraît pas si vieux. Son teint est d'un brun jaune-clair; ses traits, assez beaux. Sa barbe peinte, par la régularité extrême avec laquelle elle se dessine sur son visage et par son épaisseur, ressemble à une barbe postiche et dissimule peut-être son âge. Il

était vêtu avec une grande simplicité; je ne remarquai que l'extrême beauté du châle roulé en turban autour de sa tête.

Malgré son âge et sa grande dévotion, il n'a pas renoncé aux femmes. Il a un petit sérail, sans doute assez inutile, mais où il passe plusieurs heures chaque jour; et j'ai oublié de dire que dans la conversation, il se plaignit de l'épuisement de ses forces, et sachant que j'étais médecin, me demanda quelques remèdes pour les ranimer. Je le renvoyai au docteur Murray, qui, depuis plusieurs années, le visite assez souvent.

Certains jours de fête, les enfants des marchands de joailleries et d'étoffes de la ville sont admis avec les marchandises de leurs parents dans le petit jardin que nous traversâmes pour entrer chez le vieux roi. Les femmes de son sérail s'y promènent alors en liberté, et font quelques petites emplettes à cette foire enfantine. C'est le seul plaisir qui vienne quelquefois rompre la monotonie de leur cloître.

Cette coutume est imitée de la cour de Perse, dont Ahmed Schâh avait copié toute l'étiquette. Elle existait aussi à la cour des Grands Mogols.

Schâh Schoudja, chez qui nous allâmes ensuite, demeure assez près de son frère. Nous fûmes reçus par un de ses officiers dans un assez grand et joli jardin, où il a coutume de recevoir deux fois par semaine, à 9 heures du matin, tous ceux qui se présentent. Mais l'heure était passée : on nous dit qu'il nous avait attendus assez longtemps, et s'était à la fin retiré dans son harem, mais en disant qu'il reviendrait. Nous nous promenâmes une bonne demi-heure sans le voir venir. L'homme qui nous faisait compagnie, était un vieillard d'une belle et douce figure, vêtu avec beaucoup de goût. — Je remarquai la beauté des grandes tresses de cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules, et je m'en étonnais, car tous les Afghans ont la tête rasée. Wade m'expliqua la cause de cette magnifique chevelure : Elle cache des oreilles coupées. C'est peut-être Schâh Schoudja lui-même qui l'a fait ainsi mutiler.

On vint nous dire que le prince nous attendait dans ses appartements. Nous passâmes à travers plusieurs petites cours fort tristes, à la porte desquelles des soldats en guenilles rouges montaient la garde d'un air nonchalant, et nous entrâmes à la fin dans une grande salle, entourée d'une galerie, gardée semblablement. Schâh Schoudja était assis sur une chaise, sans autre cour que quatre misérables eunuques, qui se tenaient debout à distance derrière lui. Nous le saluâmes à la manière indienne, et il ne nous rendit notre salut que par un très-léger mouvement de tête, sans porter la main au front. Nous nous

arrêtâmes à quelques pas; mais il nous fit avancer tout près de lui à sa gauche, et nous nous tînmes debout pendant toute notre visite. Son extérieur me frappa vivement, et ses manières ne me plurent pas moins. C'est un homme de grande taille; fort, sans avoir de l'embonpoint; des traits nobles et réguliers; un maintien plein de dignité et de grâce. Je n'avais encore vu aucun Oriental qui eût un air si distingué. Il comprenait assez l'hindoustani pour que j'essayasse souvent de lui parler sans le secours d'un interprète; mais ses réponses, toujours faites en persan, devaient presque toujours m'être traduites par Wade. Il me questionna beaucoup sur mes voyages, et parut comprendre aisément leur objet. Je lui dis que j'attendais chaque jour des passe-ports de Rendjit Sing pour aller à Cachemir; et il en prit occasion pour parler de Rendjit sans beaucoup de considération, et de Cachemir avec enthousiasme. C'était jadis le plus riche joyau de sa couronne; mais il ne le garda pas longtemps. Il ne le vit que dans les expéditions militaires qu'il y fit pour le ressaisir, et que pour apprendre à le regretter. Au temps de sa prospérité, sous les empereurs mogols, Cachemir rendait annuellement un croure de roupies (25,000,000 francs); mais il n'en tira jamais plus de 28 lacks (7,000,000^{f}).

Le prince nous raconta, en ma faveur, car c'est une histoire que Wade sait par cœur, tant il l'a entendue de fois, quelques détails de sa dernière et malheureuse expédition contre Cachemir : une chute abondante et inattendue de neige lui en ferma l'entrée, lorsqu'il y touchait, et qu'une partie nombreuse de la population l'attendait comme un libérateur. Sa petite armée se composait presque en entier d'Indiens des plaines, que la rigueur subite du climat des hautes montagnes déconcerta et engourdit tellement, qu'il ne put les faire avancer, et il dut faire retraite ou plutôt s'enfuir, sans autre escorte bientôt qu'un petit nombre de serviteurs fidèles. C'est alors qu'il traversa les montagnes de Koullou et voyagea pendant 3 jours sur la neige, avant que d'arriver aux bords du Setludje, en face de Kotgurh.

Cachemir serait, dit-il, une conquête bien facile à un très-petit corps de troupes disciplinées à l'européenne, et il n'en faudrait guère davantage pour faire celle de l'Afghanistan. L'escorte de M. Elphinstone eût suffi pour décider du sort de la guerre, dont l'issue fut si fatale à Schâh Schoudja. Les petites armées afghanes sont non-seulement les plus indisciplinées, mais les plus perfides du monde. Le chef le plus populaire peut se trouver tout à coup déserté de ses troupes en un jour de bataille. La trahison chez ce peuple paraît être un caprice, plutôt qu'une noirceur préméditée.

Ce n'est pas seulement la couronne que Schâh Schoudja paraît regretter de l'Afghanistan, c'est le pays, la terre natale. Il parle avec entraînement des montagnes de Caboul; de leurs forêts et de leurs pâturages; des eaux limpides et glacées de leurs torrents; des plaisirs variés qu'y ramène chaque année la diversité des saisons; des neiges et des chasses de l'hiver; des fleurs et de l'éclat du printemps; des fruits de l'été et de l'automne.

L'objet de mon voyage lui disait assez que j'étais médecin; et il me fit à peu près la même confession que son frère, quoiqu'en termes plus détournés: c'est son estomac qu'il accusa d'inertie. Je lui fis quelques questions sur sa santé, et ses réponses me confirmèrent son apparence florissante. Je lui dis que le défaut d'appétit dont il se plaignait, provenait sans doute du défaut d'exercice, et l'engageai à en prendre davantage ou à manger peu; ajoutant que la modération en toutes choses était un remède à bien des maux, et le meilleur moyen de rétablir l'équilibre des fonctions dérangé par des excès; au surplus, que c'était du docteur Murray qu'il devait attendre les meilleurs conseils sur sa santé.

Il parut fort surpris de me voir des lunettes, et plus encore de la cause pour laquelle j'en portais; il n'avait aucune idée du myopisme. « Comment, dit-il, les médecins européens n'ont-ils pas trouvé de remède au raccourcissement ou à l'allongement de la vue? » — Les lunettes n'en sont-elles pas un admirable remède? lui répondis-je; et il parut frappé de la justesse de mon observation.

Il ne fit point l'éloge de Loudhiana. La monotonie des plaines, les chaleurs insupportables de l'été affectent davantage un montagnard et lui font plus regretter son pays. Wadé lui observa qu'il lui avait souvent conseillé de passer l'été à Simla, et parla avec assurance du consentement du gouvernement à une telle demande de sa part; mais le prince laissa tomber ce propos. Notre visite avait été longue : j'y mis une fin en exprimant au prince mes vœux pour son rétablissement sur le trône de Caboul, persuadé qu'alors je pourrais visiter avec sûreté ce pays encore presque inconnu aux Européens. Schâh Schoudja dit à ce sujet quelques phrases obligeantes de bon goût, et nous congédia.

Il est impossible de paraître plus roi que ce prince détrôné, d'avoir plus de dignité sans morgue ni roideur, plus de noblesse et d'élégance sans affectation.

Son costume était recherché sans être magnifique. Autour de sa tête était roulé en turban un cachemir du tissu et du dessin le plus délicat, d'un vert pâle. Il avait le corps enveloppé dans une large robe de chambre à grandes

manches, de même étoffe que son turban, mais à fond blanc tout couvert d'élégantes palmettes, grandes comme la moitié de la main; cette robe se croisait sur la poitrine par une grande agrafe de pierreries en forme de palme : il portait un poignard très-simple à la ceinture; une longue canne de jonc, à main de cristal de roche; des pantalons de soie rouge et des bas de Cachemir bariolés; des pantoufles vertes, semblables à celles des gens de sa maison.

La chambre où il nous reçut s'ouvrait au ciel dans le milieu, et au centre un faible jet d'eau jouait dans un petit bassin. Cette salle n'était presque qu'une très-large galerie autour d'une petite cour carrée. Elle était dépourvue d'ornements, et les murs semblaient même n'avoir jamais été bien blanchis. L'officier aux oreilles coupées qui nous introduisit, resta debout à quelques pas, droit en face du prince, pendant toute notre visite : chez Schâh Zemân, notre introducteur avait observé le même cérémonial. Tous deux avaient des chaussettes de drap écarlate. C'est d'étiquette en Perse, de ne paraître devant le Schâh qu'en bas rouges. Tous les gens de la maison des deux anciens rois de Caboul, que leur service appelle souvent près de leur maître, portent constamment ces bas de cérémonie.

Le grand nombre de leurs anciens serviteurs qui les a suivis ou rejoints à Loudhiana, ruine ces deux princes; mais ils ont la consolation de vivre ainsi parmi les témoins de leur grandeur passée, et, comme ils leur donnent encore du pain, de n'en être pas moins respectés qu'autrefois. C'est d'ailleurs un noyau de partisans, qu'ils ont toujours sous la main pour les accompagner et les seconder dans l'entreprise qu'ils rêvent constamment contre Caboul. Malgré l'extrême modicité des pensions qu'ils leur font sur la leur propre, et la parcimonie de leurs dépenses personnelles, Schâh Zemân est toujours endetté, et Schâh Schoudja, qui a un établissement bien plus considérable, quoique aussi misérable en apparence, n'en supporte les frais qu'en vendant de temps à autre des pierreries. Il paraît qu'il en a conservé quelques-unes de très-grande valeur; et c'est leur haut prix même qui en rend la vente difficile. Il n'y a plus guère dans l'Inde de gens assez riches pour mettre une très-grande valeur à des diamants.

Dans les premières années de son séjour à Loudhiana, Schâh Schoudja prenait un grand plaisir à assister aux exercices des troupes. On le voyait sans cesse dehors, à cheval presque toujours, quelquefois sur un éléphant; il montrait une activité rare chez les Asiatiques. Lorsque les chaleurs de l'été le confinaient dans sa maison, il se plaignait de cette inaction forcée. Wade alors lui conseilla d'écrire les mémoires de sa vie, et ce fut l'occupa-

tion d'un de ses étés. Wade, qui a lu ces mémoires, les dit écrits avec une pureté et une élégance remarquables. Schâh Schoudja est un prince, fort lettré.

Depuis une couple d'années, il a perdu ses habitudes actives; Wade observe une dépression générale dans ses esprits; et quoiqu'il continue à parler de ses espérances de redevenir roi de Caboul, il est probable qu'il a perdu l'énergie nécessaire pour risquer une dernière tentative. Il sait cependant combien cette conquête serait facile à tout chef entreprenant, et combien surtout elle lui serait aisée, à lui qui a laissé dans le pays le souvenir d'un premier règne très-populaire. Mais il a perdu la confiance, et dans ses forces et dans sa fortune.

Wade a fait traduire pour son usage, de nombreux passages du livre de M. Elphinstone, dont il aime à parler, quoique certainement il lui reproche de lui avoir laissé perdre sa couronne, par le refus que M. Elphinstone dut lui faire de prendre avec son escorte une part dans les opérations militaires qui amenèrent sa chute. L'ambassade anglaise eut beaucoup à se louer de ses égards et de sa courtoisie, et c'est sans doute pourquoi le gouvernement le traite plus généreusement que son frère, qui n'avait aucun titre à son hospitalité.

Quand ces deux frères se voient, c'est sur un pied d'égalité parfaite. Mais Schâh Schoudja s'efforce de prendre extérieurement en toutes choses la préséance sur Schâh Zemân. Il voulait en faire son pensionnaire, et recevoir du gouvernement les 6,000 roupies (15,000^{f}) qu'il leur donne ensemble chaque mois, afin que Schâh Zemân reçût de ses mains ce qui lui revient (2,000 roupies ou 5,000^{f}); cette demande lui fut refusée avec humeur.

Il a souvent exprimé le désir d'avoir une entrevue avec le gouverneur général : mais la difficulté d'en régler l'étiquette fit décliner cette demande à lord Amherst. Lord William Bentinck la voudrait éviter pareillement. Elle ne peut avoir d'objet que le gouvernement puisse accueillir. Ce que Schâh Schoudja lui demande constamment depuis plusieurs années, c'est s'il lui rendrait l'asile qu'il lui donne, et la pension qu'il lui accorde, dans le cas où il quitterait Loudhiana et l'Inde anglaise, pour faire une dernière tentative sur Caboul, et dans le cas où il reviendrait encore fugitif et sans ressource. — A cela le gouvernemnet lui a toujours répondu qu'il était libre de quitter ses territoires et d'entreprendre au dehors telle expédition qu'il lui plairait; mais il a toujours évité de lui dire comment il le traiterait, s'il revenait après cela. — Il n'y a pas de gouvernement en Europe aussi équitable que celui-ci dans sa politique.

Les Afghans qui ont suivi les deux anciens rois, demeurent assez isolés du reste de la population de Loudhiana : je veux parler de ceux de haut rang. Ils savent le garder dans la misère, ils ne s'allient qu'entre eux. Ces seigneurs *Doranis* qui vivent maintenant sur des pensions de 15 à 20 roupies (37f,50 à 50f,00) par mois, trouveraient peu de Musulmans dans l'Inde, assez nobles pour épouser leurs filles ou leur donner les leurs en mariage. Quant aux deux princes, ils ne contracteraient d'alliance qu'avec la maison impériale de Dehli, à laquelle ils ne sont pas étrangers par le sang, Ahmed Schâh ayant épousé une des princesses de la maison de Timour, lorsqu'il prit Dehli après la bataille de Paniput. Leurs sérails sont encombrés d'enfants. Le docteur Murray y a été appelé diverses fois, pour visiter des princesses malades à la dernière extrémité; elles sont traitées comme des esclaves par les eunuques qui les gardent. Murray eut à guérir un cas de fistule anale, chez une des femmes de Schâh Zemân : il ne vit que la partie malade au travers d'un trou fait dans une tenture de soie; mais des femmes plus jeunes rompirent la règle et bravèrent les menaces et les coups des eunuques, pour voir le docteur européen, qu'elles regardèrent avec une excessive curiosité.

Tous les Afghans sont *Sounis*. C'est aussi la secte de la famille de Timour. Le roi d'Oude descend d'une famille persane *chya*.

Quand le commandant en chef, lord Combermère, vint à Loudhiana, Wade eut à résoudre une difficulté d'étiquette considérable. Le général désirait voir Schâh Schoudja. Celui-ci était curieux de voir celui qu'on appelait le héros de Bhurtpour. Mais soit qu'il fût douteux si l'ancien roi accorderait au général anglais un siége aussi élevé que le sien, ou si le général consentirait à faire la première visite, ou insisterait pour qu'elle lui fût rendue, Wade les fit se rencontrer à cheval à une revue, en sorte qu'ils se virent et se parlèrent, sans indiquer les prétentions de leur orgueil. Schâh Schoudja aimait mieux d'ailleurs se montrer sur une selle que sur son trône d'oripeau. Il est superbe à cheval.

Ce n'est pas au Radjah de Patialah, mais, par une anomalie singulière de circonscription de souveraineté, au Radjah de Djhind qu'appartient Loudhiana et son territoire; et le gouvernement anglais ne lui en a pas acheté la souveraineté tout entière, si ce n'est dans l'espace des cantonnements militaires. Dans la ville, Wade perçoit de certains impôts, et le Radjah en lève d'autres; il juge de certains cas litigieux, et le Radjah a un Cotwal pour la police journalière et les disputes du bazar.

Les droits de transit sont perçus par le gouvernement anglais. Leur produit est très-médiocre, quoiqu'ils soient levés sur des valeurs fort considérables. C'est la multiplicité de ces droits qui les rend si onéreux au commerce dans l'Orient : je l'ai dit ailleurs (1).

Rendjit Sing a sur la rive gauche du Setludje, entre Loudhiana et le pied des montagnes, quelques petits territoires dont le revenu s'élève à 3 lacks (750,000f). Il en est souverain dans toute l'étendue du terme; mais les Anglais, par traité, peuvent l'empêcher d'y maintenir plus de troupes qu'il n'est nécessaire pour tenir ces districts en bon ordre; et comme il n'a jamais eu d'autre objet en vue, il ne s'est jamais élevé de réclamations d'aucun côté à cet égard. Wade agit en quelque sorte comme le collecteur du Radjah, fonctions pour lesquelles il ne reçoit de lui aucun salaire. Le Radjah lui laisse non-seulement la collection des impôts, mais une partie de la juridiction, et ce n'est pas une des choses qui l'occupent le moins. Ce district soumis à Rendjit Sing est habité par plusieurs seigneurs sikes, descendants de Gourou Govind Sing (2), Djaguirdars de fait, mais rois de prétention, et qui prétendent se faire la guerre entre eux constamment, ou la faire à leurs voisins. Ils y sont d'autant plus portés, qu'ils n'y courent aucun risque : la sainteté de leur origine fait d'eux des personnages sacrés, qu'il serait sacrilége de tuer. Wade intervient entre eux à l'amiable. Quelquefois c'est au capitaine Murray qu'ils ont affaire. Nulle part les pauvres paysans ne sont plus exposés à se battre malgré eux et à être pillés que dans ce canton turbulent.

Les Anglais, aux termes du traité avec le Radjah de Djhind, ne devraient point permettre que l'on tuât des bœufs à Loudhiana; mais Wade laisse les bouchers musulmans, auxquels les pratiques ne manquent pas pour cette viande, surtout parmi les Afghans, se démêler comme ils le peuvent avec les Sikes qui sont en minorité dans la ville. Il se contenterait de punir ceux qu'on lui amènerait coupables du meurtre d'un de ces animaux; mais en général les paysans sikes se font justice eux-mêmes, à coups de bâton, non-seulement sur le délinquant, mais sur son complice, sur le vendeur du bœuf immolé, lequel est Sike souvent. Comme de raison, les bouchers font payer les

(1) De Loudhiana à Saharunpour, il y a 8 péages! Il y en a plusieurs autres pour atteindre Saharunpour de Dehli. Aux portes de cette ville, plusieurs Djaguirdars du gouvernement anglais conservent dans leurs Djaguirs le droit de rançonner le commerce. — Je trouve, moi, que le gouvernement anglais est absurde dans son respect pour les droits particuliers.

(2) Il y a aussi des descendants de Naneck, et très-nombreux. Ils vivent dans le Pendjâb, riches et respectés.

risques dont leur état est sans cesse menacé. Les Afghans se font remarquer entre tous les autres Musulmans, par leur appétit pour la viande.

Loudhiana a la réputation de fournir des filles à tous les régiments anglais, qui y viennent chacun à leur tour en garnison. Il n'y a pas moins de 3000 filles publiques, sur une population qui sans doute n'excède guère 20,000 habitants. C'est la moitié du nombre des femmes d'âge à faire ce métier. La plupart viennent des montagnes, où elles sont achetées ou volées dans leur enfance par des hommes dont c'est le métier. L'établissement de l'autorité anglaise dans l'Himalaya a diminué, mais n'a pas aboli ce trafic, ou ce brigandage : le gouvernement a reconnu la validité de leurs droits aux propriétaires d'esclaves, mais il a sévèrement prohibé de faire de nouveaux esclaves. Une petite fille de 6 à 7 ans s'achetait et s'achète encore dans les montagnes pour une somme de 40 à 50 roupies (100 à 125^{f}). Ces enfants, menés dans les plaines, sont revendus à des femmes qui s'efforcent de développer leurs agréments physiques et d'en faire des chanteuses et des danseuses habiles. Ainsi formées, elles les vendent à l'âge de 10 ou 11 ans à des natifs assez riches pour entretenir une maîtresse à la maison, quelquefois à des officiers européens; et quand elles ne peuvent les vendre ainsi en gros, elles le font en détail. En général, ces pauvres malheureuses sont fort durement traitées; comme danseuses et chanteuses, elles sont fort mal payées. C'est être généreux que de leur donner 2 roupies (5^{f}) par compagnie composée de deux, et renforcée de six joueurs d'instruments. La masse des natifs qui leur fait exercer d'autres talents, est trop pauvre pour les bien récompenser. Sur ces chétives recettes, la matrone à qui elles appartiennent doit prélever de quoi subsister elle-même, et de quoi les habiller. Elles sont au reste vêtues d'une manière plus éclatante que dispendieuse; elles n'ont d'autres objets de prix que de très-lourds ornements d'or aux oreilles et sur le front.

Leur danse n'est qu'une suite d'évolutions pleines de roideur, sans vivacité, sans gaieté, même sans lasciveté; tout y manque. Au son de quelques risibles instruments à cordes et d'un petit tambour dont jouent alors leurs accompagnateurs, et auxquels elles ajoutent le bruit d'une quantité de grelots qu'elles s'attachent aux jambes, elles se meuvent lentement en cercle, la pointe des pieds en dedans, et avec une sorte de tremblement sur les talons qui fait résonner leurs aigres grelots. Elles déploient lentement leurs bras de diverses façons, toutes anguleuses et désagréables. Elles ouvrent les mains, écartent les doigts, les rapprochent ou les opposent les uns aux autres, en faisant des mines qui semblent dire qu'elles se trouvent charmantes. Elles dansent seules,

et non pas deux à deux, comme je l'ai vu faire à Dehli, où réellement il y avait beaucoup d'*art* dans la danse et le chant de ces filles; ce qui ne rendait pas leur chant plus agréable, mais ce qui rendait leur danse certainement très-gracieuse, très-voluptueuse. — Celles-ci copient leurs sœurs de Dehli, sans les comprendre. Ainsi, il y a une coquetterie piquante dans la manière dont les Nautchvalas de Dehli se couvrent alternativement le visage d'un de leurs voiles, et se le découvrent. Les mouvements de leurs bras sont le langage d'une pantomime d'amour : car là, elles dansent deux à deux, et représentent distinctement une petite scène d'amour; les agaceries, les prières de l'un, la moquerie et le refus de l'autre; les supplications, le désespoir du premier, et alors la pitié, la consolation, l'amour enfin de l'autre; de douces querelles, des réconciliations.

Le 4 mars 1831. — Au camp à Djellindœur.

Le 2 mars 1831. — De Loudhiana à Filour.

Le 3 mars 1831. — De Filour à Poghouara, 10 cosses, évaluées à 14 milles ou 4 lieues. = [Kouletta.]

Le 4 mars 1831. — De Poghouara à Djellindœur, 10 cosses (4 l.). = [Tchaèhrou, Kedjourla, Dokoua.]

Je ne croyais pas qu'il fût possible à un voyageur de mon espèce de visiter le Pendjâb, lorsque je reçus au mois d'août dernier, à Dabling-Doubling, en Kanawer, une lettre de M. Allard qui, ayant entendu parler de moi et de mon voyage sur la frontière du Setludje, m'offrait comme à un compatriote, l'appui de son crédit près de Rendjit Sing, si je désirais étendre mes recherches dans ses États. Je connaissais la situation élevée de M. Allard; j'avais entendu souvent les officiers anglais parler de la haute confiance que le Radjah lui accorde : aussi crus-je que cette ouverture m'assurait du succès d'une démarche, si j'en faisais une auprès de Rendjit Sing, pour obtenir sa permission de visiter Cachemir; mais la correspondance que j'entamai alors avec mon bienveillant compatriote, me fit bientôt comprendre que ce n'était pas chose si aisée. M. Allard me recommanda d'apporter à Lahor une lettre d'introduction pour le Radjah, soit du résident à Dehli, soit de son assistant à Loudhiana. Comme je n'ignorais pas que plusieurs officiers du gouvernement anglais avaient fait au résident à Dehli des demandes semblables sans succès, j'écrivis au gouverneur général, pour lui exposer les chances favorables que me promettait déjà ma nationalité française, l'appui de M. Allard, et pour réclamer de lui, celui qu'il jugerait convenable de m'accorder.

Lord W. Bentinck, je n'en doute pas, consulta le chevalier Metcalfe, qui,

j'en suis persuadé, lui conseilla de ne pas accéder à ma demande. Il me répondit que l'appui de M. Allard était assurément la meilleure recommandation dont je pusse me prévaloir auprès de Rendjit, et que pour faire savoir à ce prince de quelle manière amicale j'avais été accueilli dans les provinces anglaises, je n'avais qu'à lui montrer le passe-port avec lequel j'avais voyagé jusque-là, et dont il ordonnait au résident de Dehli de me remettre une traduction persane.

M. Allard cependant ne cessait d'insister sur la convenance, sur la nécessité presque, de quelque démarche du gouvernement anglais en ma faveur. J'écrivis de nouveau à lord Bentinck, et reçus de lui cette fois une réponse satisfaisante. Il ordonnait au résident de Dehli de me présenter officiellement au vakîl de Rendjit Sing, de lui dire qui je suis, l'objet de mon voyage et la cause de mon envie de le poursuivre dans le Pendjâb, enfin le désir qu'avait le gouvernement anglais de favoriser mes recherches.

Le 2 janvier dernier, j'eus cette conférence avec le résident, M. Martin, et Govind Sing, le vakîl de Lahor. Elle fut conduite avec assez de bienveillance par le premier, et continuée avec chaleur par ses jeunes substituts. Le nom du roi de France avait été prononcé, attendu que je suis *fonctionnaire public*. Le nom du roi d'Angleterre avait été mentionné, comme m'ayant spécialement permis de visiter ses possessions de l'Inde; mais ce qui sonnait plus haut aux oreilles du vakîl sike, j'avais été représenté comme un ami particulier du Gouverneur général.

Govind Sing n'hésita pas à nous promettre le consentement du Radjah, que nous avions, au reste, complétement anticipé dans notre conférence; il m'assura que je trouverais à Loudhiana les passe-ports de Rendjit Sing, pour passer le Setludje.

Je comptais d'autant plus les trouver en y arrivant, qu'il s'était écoulé près d'un mois et demi depuis le jour où il avait dû écrire à sa cour pour les demander. Ma contrariété fut donc extrême en apprenant du capitaine Wade qu'il ne les avait pas reçus; mais le Radjah, qui paraît avoir pour lui une grande inclination, lui avait écrit pour lui dire la communication qu'il avait reçue de son vakîl à Dehli et pour lui demander de plus amples renseignements sur mon compte. Dans sa lettre, Rendjit semblait déterminé à m'admettre, mais désireux seulement de gagner du temps. Il avait, pour me laisser attendre à Loudhiana, l'excuse d'une grande partie de chasse à quelque distance de Lahor, dont M. Allard et le capitaine Wade, désagréablement surpris du retard que j'éprouvais, se prévalurent pour l'expliquer.

Cependant, le jour même de mon arrivée à Loudhiana, le capitaine Wade fit appeler le vakîl de Rendjit, et devant moi lui exprima mon étonnement de ne pas trouver prêts les passe-ports que son frère m'avait promis. Le vakîl en écrivit sur-le-champ à Lahor. — Avant que sa lettre eût eu le temps d'y parvenir et d'obtenir une réponse, il m'écrivit un jour en son propre nom, et de son chef apparemment, pour me demander catégoriquement l'objet réel de mon voyage, les routes que je comptais suivre, le temps de mon séjour dans les États du Radjah, le nombre de mes gens, etc., etc.

Wade jugea sur-le-champ qu'il n'avait pas pris sur lui-même de m'écrire ainsi, et qu'il ne l'avait fait que par un ordre exprès du Radjah. Il le fit appeler de nouveau, et ne lui dissimula pas plus que moi sa surprise et son mécontentement. Je refusai de répondre à sa lettre, parce que le résident de Dehli avait déjà donné à son frère, qui n'avait certes pas manqué de les transmettre au Rajah, tous les renseignements qu'il me demandait. Déconcerté par la vivacité de nos reproches, le vakîl dit qu'il n'avait agi que par l'ordre du Radjah. « Où est cet ordre? » lui dit Wade; et le pauvre diable de diplomate, pris de court, à son très-grand déplaisir, fut obligé de le produire. C'était une note confidentielle que lui seul devait lire. Wade cependant en requit impérativement la lecture. Rendjit ordonnait à son agent de n'épargner aucune ruse, et d'employer toutes les ressources de la subtilité, pour découvrir quel était le motif réel de mon désir de voyager dans ses États. Il l'engageait à ne pas croire aux déclarations faites par le résident et par moi : elles n'étaient que d'honnêtes défaites pour cacher quelque objet secret, etc., etc. Le pauvre vakîl était sur les épines en lisant ces passages que nous entendions, comme le reste, sans faire une seule réflexion. Mais quand il eut fini, je commençai, comme la partie lésée le plus directement, à me plaindre violemment de toutes ces tergiversations, et à exprimer mon mépris pour cette duplicité et ces soupçons. Wade ajouta que ces lenteurs dont je me plaignais si justement, ne blesseraient pas moins le Gouverneur général, et que si tel était le désir du Radjah, il ne pouvait faire mieux. Là-dessus il congédia notre homme.

Cette sortie vigoureuse était inutile, car avant de pouvoir en être informé, Rendjit, sans doute sur le premier avis de mon arrivée à Loudhiana, avait ordonné au fils de son premier ministre, Fakir Schâh-ed-Din, de quitter Lahor et de m'aller recevoir sur la frontière. Le vakîl, averti par sa cour de cet ordre, vint m'en prévenir, afin que je fusse prêt à passer la rivière, quand mon Méhmandar arriverait à Filour. Le 1er mars, Schâh-ed-Din me fit savoir qu'il était arrivé à Filour, et qu'il m'y attendait.

Le 2 mars 1831. — De Loudhiana à Filour. — Je quittai donc Loudhiana *le 2 mars*, et traversai le Setludje; j'étais monté sur un éléphant et escorté de quelques cavaliers sikes de la troupe stationnée à Loudhiana. Mon éléphant fut passé dans un bateau de très-petites dimensions; les cavaliers passèrent dans plusieurs bateaux semblables. En abordant sur la rive droite, je fus reçu avec les honneurs militaires par une troupe de cavalerie, vêtue et armée d'une manière uniforme, moitié à la française, moitié à la sike. Ce qui me frappa plus que leur apparence, ce furent les paroles de commandement que leur chef leur donnait en français. Ces gens appartenaient au corps formé et discipliné par M. Allard.

Ils me servirent d'escorte jusqu'à ma tente, et demeurèrent auprès, rangés en bataille, jusqu'à l'arrivée de mon Méhmandar, Fakir Schâh-ed-Din, qui vint bientôt m'y faire une visite.

En échangeant de part et d'autre les compliments d'usage, le jeune Fakir me mit entre les mains un sac de 101 roupies (252^{f},50), de la part du Radjah, qui, dit-il, lui avait commandé de veiller à tous mes besoins et à y pourvoir jusqu'à mon arrivée à Lahor.

Plusieurs officiers sikes, richement vêtus de satin jaune, formaient la suite de Schâh-ed-Din et se pressaient autour de nous dans ma tente. Mon Méhmandar fit ouvrir cette foule, afin que je visse défiler une nombreuse procession de domestiques, qui déposaient à la porte, chacun en passant, un vase plein de beurre ou ghui, des paniers remplis de farine, de légumes verts, de fruits, de sucreries et de confitures, des cannes à sucre, des œufs, des poules, etc., etc. — Je chargeai le jeune Fakir d'écrire aussitôt au Radjah, pour lui exprimer ma reconnaissance; et après quelques minutes d'entretien, ayant indiqué l'heure à laquelle je désirais partir le lendemain, je le congédiai.

Le soir, j'allai seul me promener autour de mon camp, sur les bords du Setludje. Je craignais d'être obsédé des honneurs importuns de la matinée; mais personne ne vint troubler ma solitude.

Filour est un grand village, parsemé de groupes d'arbres, et dont les divers quartiers sont séparés par des espaces vagues ou cultivés. Lorsque les Anglais établis à Loudhiana y bâtirent un fort, Rendjit creusa un fossé autour d'un ancien sérâï, et sur ses murailles réparées, il fit élever quelques tourelles; voilà le fort de Filour, digne pendant de celui de Loudhiana : jadis il servait de quartier à un des bataillons de son infanterie; il n'est occupé à présent que par un petit nombre d'hommes à pied et à cheval.

La rive droite du Setludje est escarpée, et ses eaux dans cette saison,

où leur niveau est le plus bas, coulent à environ 10[m] au-dessous de la plaine de Filour. Celle-ci correspond ainsi au gradin sur lequel est situé Loudhiana; et comme la rivière a coulé jadis à Loudhiana même, et au sud de cette ville, il s'ensuit qu'elle creusait autrefois sa rive gauche. Elle mord à présent sur sa rive droite. Le sol qu'elle met à nu est un terrain de transport, de sables plus ou moins argileux et micacés. Il ne renferme pas un caillou. C'est évidemment la même nappe de sable qui a couvert toute la contrée au pied de l'Himalaya, depuis Saharunpour, peut-être depuis le Burrampoutre.

Le volume des eaux du Setludje me paraît ici bien moindre que celui des eaux de la Jumna à Kurnaul, au 1[er] avril dernier, et à Bouria, au 16 novembre. Cependant c'est encore une assez grande rivière, même en cette saison, et très-susceptible de navigation. Son lit dans la saison des pluies, je veux dire l'espace qu'elle ne cesse jamais de couvrir alors, a près d'un mille (1600[m]) de largeur; mais dans les plus hautes eaux, elle s'épanche sur une étendue au moins aussi considérable, de la grande île comprise entre son lit et le Nallah de Loudhiana. J'ai vu cet espace représenté sur quelque carte comme un marécage : c'est une erreur, il est entièrement cultivé.

Il n'y a aucune navigation, aucun flottage sur le Setludje.

Les crocodiles n'y sont pas rares, mais ils émigrent plus bas vers Bahawalpour pendant l'hiver. On m'assure qu'il n'y en a qu'une espèce : celle à long museau, qui est si commune dans le Gange et ses affluents.

Le 3 mars 1821. — De Filour à Poghouara. — Le 3 mars, je vins camper à Poghouara, à 10 cosses, dit-on, que j'estime 14 milles (4 l.), au N.O. de Filour, passant près des villages de *Teingue* et *Bara Teingue* d'abord, puis au travers de *Kouletta*, grand village voisin de Poghouara. Ce dernier cependant est plus considérable encore.

Mon Méhmandar voyage à cheval en restant à un mille ou deux ($\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ l.) derrière moi. Son premier soin, en arrivant, est de me faire une visite de politesse, dont la préface quotidienne est un sac de 101 roupies (252[f],50).

A Poghouara, je lui rendis sa politesse; sur le soir, j'allai lui faire une visite : il avait droit à cette attention de ma part; mais il parut flatté de la recevoir sitôt. Je le trouvai installé dans un joli kiosque hindou, au milieu d'un jardin bien arrosé et bien ombragé. Pour passer la journée tout entière, accroupi sur des coussins, à compter les grains de son chapelet, ces pavillons élégants peuvent être assez commodes; mais quoique, pour y habiter, on en ferme d'abord toutes les fenêtres et toutes les portes avec de lourds rideaux,

nous trouverions, nous autres Européens, que le vent y circule en hiver beaucoup trop librement.

Il y a à Poghouara trois beaux jardins semblables à celui où j'allai voir Schâh-ed-Din : ils appartiennent à des trafiquants hindous. Les marchands ou banquiers de cette caste vivent avec une extrême parcimonie, et ils ne se ruinent que pour célébrer les noces de leurs enfants. Ils plantent un jardin, qu'ils entourent d'une épaisse muraille, et au centre duquel ils bâtissent une maison de plaisance toute couverte de peintures mythologiques : ils continuent cependant d'habiter dans une masure et d'y vivre misérablement. Ils spéculent sur les fruits de leur jardin; mais, cinq ou six fois dans le cours de leur vie, ils y donnent une fête superbe, et même s'endetteront pour qu'elle soit plus brillante.

Schâh-ed-Din a hérité de son père le titre de Fakir, je ne sais trop pourquoi. Le père, que Rendjit Sing a mis depuis longtemps à la tête de son gouvernement, supporte ce caractère par une grande affectation d'humilité; mais Schâh-ed-Din n'est humble qu'avec moi. Il le prend de très-haut avec les officiers sikes de l'escorte, et cela sans paraître les blesser. C'est un Fakir de robe courte. Il est très-noir, assez laid, sans maintien, vêtu assez richement, mais sans goût; il porte toujours sur lui une quantité de chapelets, et c'est, je crois, son unique titre à la sainteté. Rendjit, par amitié pour son père, lui a donné quelque Djaguir, et il l'emploie, comme dans cette occasion, à des commissions qui ne doivent être faites que par un jeune homme de bonne famille. Je doute qu'il en fasse jamais un fin diplomate.

Le 4 mars 1831. — *de Poghouara à Djellindœur.* — La même distance que de Filour à Poghouara. Le pays est une plaine très-unie assez richement cultivée; dans les parties où la terre est plus argileuse surtout. Je n'ai cessé de voir depuis Filour une rangée de basses collines au N.E.; c'est évidemment le prolongement des collines du terrain de transport, qui séparent des plaines de l'Hindoustan les premiers dhoûns au pied de l'Himalaya. Ces dhoûns, au nord du Setludje, participent des caractères de ceux de Dehra, de Nahan et de Pinjor. Leur climat est plus chaud et plus humide que celui des plaines adjacentes. Ils sont couverts de forêts de *Sâl* (*Shorea robusta*). Il n'y a d'ailleurs ni Éléphants ni Rhinocéros. Ce dernier animal y existait au temps de la conquête d'Alexandre, selon le rapport de Quinte-Curce. Mais il n'y a aucun doute que le Setludje ne soit maintenant la

limite de l'un et de l'autre. Je crois même certain qu'il n'y a pas de Rhinocéros entre le Gange et la Jumna.

Passé près de trois villages, *Tchaèhrou*, *Kedjourla*, *Dokoua*. Le dernier est fort grand et contient beaucoup de maisons bâties en briques. Entre les deux premiers, qui sont bâtis de terre presque exclusivement, coule le *Beï*, petite rivière bien encaissée, large d'environ 12^m à 15^m, et facilement guéable en cette saison. Ses eaux coulent à peine à 6^m où 7^m au-dessous du niveau de la plaine, mais elles l'affleurent presque pendant l'été.

Il ne manque pas de Babouls (*Mimosa*), dispersés dans la campagne; mais on en réserve le bois pour les parties les plus indispensables de la bâtisse et la confection des ustensiles de l'agriculture. Le seul combustible en usage est le fumier de vache. C'est une sorte de manufacture, dans les villages qui possèdent des troupeaux considérables de bêtes à cornes, que la préparation de ce fumier. — Un grand nombre de femmes y sont employées, qui vont le recueillir dans les champs, et le pétrissent, le réduisent à la forme de larges gâteaux qu'elles font sécher au soleil, souvent en les appliquant contre les murs, dont ils ne se détachent que lorsqu'ils sont secs. Dans la saison des pluies, il serait impossible de les dessécher, et les villageois seraient privés de combustible, s'ils n'en amassaient pendant l'hiver une provision de réserve. Chaque hameau a ses meules soigneusement empilées pendant la saison sèche, et recouvertes de paille et de terre, pour les garantir de la pluie. En quelques lieux c'est l'objet d'un petit commerce. Les maisons bâties en terre sablonneuse s'effondrent dans la saison des pluies, d'autant plus rapidement qu'elles sont toutes à toit plat. Elles sont fort petites. L'apparence de ces villages est des plus étranges. Loudhiana est la première ville que j'aie vu bâtie partiellement de la sorte.

En général, les alentours de ces villages sont assez richement cultivés: des Jujubiers, des Ricins, des Mimoses, ombragent les sentiers qui séparent les jardins. Ceux-ci sont souvent enclos de haies redoutables composées de *Cactus indica* et de cet *Euphorbe arborescent* que j'ai d'abord vu à Saharunpour. Un *Melia*, actuellement dépourvu de feuilles, est peut-être, avec le Baboul, l'arbre le plus commun. Çà et là, quelques Dattiers (*Phœnix sylvestris*).

Les plantes sauvages dont se couvrent les terres incultes ou abandonnées sont les mêmes que dans le nord de l'Hindoustan. L'*Asclepias gigantea* est partout une des plus communes; dans les sables, c'est le *Capparis aphylla*; et çà et là, le *Tamarix articulata*.

L'aspect de la population est le même que dans le pays des Sikes protégés,

au sud du Setludje : le maintien, le costume sont semblables. Il est aisé de distinguer un Sike d'un Musulman et d'un Hindou, quoiqu'on trouvât peut-être qu'ils descendent du même père, sans remonter à beaucoup de générations. Ce n'est pas un peuple, mais une secte, et une secte très-nouvelle. Tous ses adeptes cependant, livrés pendant deux ou trois générations à une seule profession, celle des armes, et réunis en un seul corps, ont contracté des habitudes qu'ils transmettent maintenant à leurs enfants. — Les énormes culottes à plis, étroites et serrées sur le genou, attachées sur les hanches par un cordon passé dans une coulisse, comme dans le pâdjâmah des Musulmans, n'appartiennent qu'aux Sikes. Leur turban, sous lequel ils ne portent aucune calotte comme les Musulmans, est généralement très-petit, plissé avec un art extrême. Sa forme est celle du bonnet phrygien, ou d'un petit casque surmonté d'un cimier très-bas, laissant les oreilles à découvert. Leur tunique, ou veste à manches, est très-juste et dessine parfaitement leurs épaules qu'ils portent généralement en avant, au lieu que les Musulmans les effacent. Cette manière, habituellement disgracieuse, de porter les épaules, est fréquente partout chez les cavaliers. Cependant, les Musulmans dans l'Inde, à cheval, les effacent avec une roideur qui n'est pas sans élégance. Les Sikes aussi forment leur barbe un peu en pointe, et elle se projette au-devant de la ligne de leur profil.

Entre le Setludje et le Béas, ils ne forment pas plus la majorité de la population qu'au sud du Setludje : les pauvres laboureurs dans les campagnes, et les petits artisans dans les villes, sont en général Hindous de basses castes. Les Sikes sont la caste conquérante.

Les Musulmans sont très-nombreux dans le Douâb, entre le Setludje et le Béas. Ils sont employés aussi par le Radjah dans ses armées.

Je n'ai pas encore vu sur la route, ni dans les rues d'une seule ville, un de ces effroyables Fakirs qui sont si nombreux de l'autre côté du Setludje. *Ermite*, serait le mot propre pour traduire *Fakir* en deçà de ce fleuve. Souvent au bord du chemin, au milieu d'une campagne inculte, vous voyez un groupe de Pipuls ou de Bhoeurs (*Ficus religiosa, Ficus indica*), ou d'autres arbres ombrageant un très-petit jardin, entouré d'une belle haie, et parfaitement cultivé. Il renferme aussi une chaumière d'apparence très-propre, ou une petite mosquée en ruine; c'est la demeure de ce qu'on appelle ici un Fakir, espèce de saint homme, qui cultive son petit champ, vit frugalement du peu qu'il produit, et de ce que la charité des passants y ajoute; d'ailleurs travaillant peu et passant la majeure partie du jour accroupi

sur une natte ou un méchant tapis, devant le seuil de son ermitage, fumant son houka et comptant les grains de son chapelet. Il ne manque pas de ces Fakirs sédentaires dans l'Inde, mais ils me paraissent plus communs dans le Douâb. Le houka indique ici qu'ils sont Musulmans. En général, ce sont des vieillards à barbe blanche. Ils sont très-soigneux de leur personne. Leur petit jardin n'est pas arrangé sans quelque goût. Ils paraissent vivre fort heureux, visités, consultés, aidés par les habitants de leur secte du village voisin, et, s'ils ont une grande réputation de sainteté ou de sagesse, par ceux des villages d'alentour.

Djellindœur est une ancienne ville : prise et reprise, saccagée maintes fois par les Sikes, les Afghans et les Impériaux, dans le courant du siècle dernier, il n'y reste aucun édifice important, mais un grand nombre d'habitations particulières assez belles, qui attestent sa splendeur passée.

Adina-Beg, en 1757, y excita les Sikes à la révolte contre l'autorité d'Ahmed Schâh, et défit une division des troupes de ce prince. Timour Schâh, son fils (qui ensuite lui succéda), commandait alors pour lui dans le Pendjâb; il fut obligé d'abandonner Lahor et de se réfugier à Éminabad. Le roi Ahmed, retenu sur la rive droite de l'Indus, par diverses révoltes dans ses provinces occidentales, ne repoussa les Sikes que lorsqu'il marcha contre eux en personne dans sa dernière expédition dans l'Inde, dont la victoire de Paniput (7 janvier 1761) le rendit maître une seconde fois.

Djellindœur est entouré d'une muraille ruinée dont le circuit peut être de 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.). J'invitai mon Méhmandar à visiter la ville avec moi sur mon éléphant. A l'intérieur, elle est comme toutes les villes musulmanes très-modernes du nord de l'Hindoustan : des rues étroites, tortueuses, malpropres; des masures, des maisons neuves, des décombres et des huttes de terre sèche, entassées pêle-mêle. La circulation est rendue presque impossible dans les bazars par les auvents qui se projettent sur la rue et par l'étalage des marchands. A quoi il faut ajouter les bœufs et les vaches qui errent en liberté, marchant indolemment et fort peu disposés à se déranger pour les passants.

Autour de la ville, il y a un grand nombre de petites mosquées et de tombes musulmanes; des jardins richement cultivés, des séraïs, et plusieurs vastes plantations de Mangotiers; quelques-unes sont encloses de murs. C'était dans un de ces vergers qu'était campé Fakir Schâh-ed-Din. Pour lui faire la moitié de la politesse d'une visite, je le conduisis sur l'éléphant presqu'à la porte de son jardin : et comme, en l'y déposant, j'exprimais le regret poli que la porte fût si basse et ne permît pas à l'éléphant de passer dessous, pour

que je le reconduisisse jusqu'à son pavillon, il me proposa sur-le-champ de la faire abattre. Je le laissai cependant regagner à pied sa demeure.

A Loudhiana, on ne peut élever de Mangotiers sans les couvrir pendant l'hiver, durant les premières années de leur plantation. Ces arbres sont assez rares dans cette partie du Pendjâb, où l'on cite les vergers de Djellindœur. Ils n'atteignent ici que de très-médiocres dimensions, et lorsqu'ils sont dans toute leur force, leurs rameaux gèlent quelquefois. A Djellindœur, ils fleuriront dans quelque temps. Je doute que leurs fruits puissent mûrir avant la saison des pluies.

Les environs de Djellindœur sont parfaitement nivelés.

Le 5 mars 1831. — A Kopourtahla, 9 cosses (4 ½ l.) de Djellindœur.

On ne traverse qu'un seul village appelé *Boudara*, à 3 milles (¾ l.) de Kopourtahla.

Kopourtahla est la résidence d'un seigneur sike, *Sirdar Fatha Sing*, qui bâtit en ce moment, hors de la ville, une fort grande et fort belle maison. Voyant près d'elle une mosquée neuve, je demandai qui l'avait élevée. Schâh-ed-Din me dit que c'était la Begum du Sirdar. Cette princesse n'est autre qu'une fille musulmane. Il en a deux enfants qui sont Sikes, et, me disent les longues barbes, aussi bons Sikes que qui que ce soit. La ville est petite, mais paraît florissante.

Je reçus à Kopourthala un message de M. Allard, qui m'envoyait un éléphant, des provisions de bouche, du *vin*, une bande de serviteurs, et, entre autres, un boulanger, avec un nouveau renfort de cavalerie, afin que j'eusse toujours sous la main des gens prêts à courir à Loudhiana ou à Lahor pour y porter mes lettres. L'hospitalité anglaise ne m'a point manqué jusqu'ici; mais je n'ai rien perdu, sous ce rapport, à passer le Setludje.

Le 6 mars 1831. — A Birowal, 8 cosses (4 l.) de Kopourtahla.

Marche de 2 milles (½ l.) plus courte que les précédentes, au travers d'une contrée peu ou mal cultivée généralement, et dont de vastes espaces demeurent couverts d'eaux stagnantes pendant la saison des pluies. La route ne traverse aucun village, mais passe en vue de divers hameaux, tous de l'aspect le plus misérable.

Traversé à gué deux nallahs appelés *Béï*, ce qui est évidemment, dans cette contrée, un terme générique pour *Nallah*. En face de Birowal, passé en bateau le *Béas* ou *Hyphasis*. C'est une grande rivière : son lit, mesuré par

M. Elphinstone, qui la traversa à ce ghaut, a 750^{m} de largeur; mais plus des trois quarts sont à sec dans cette saison.

Le Béas ressemble beaucoup au Setludje. Sa rive gauche, comme celle du Setludje, est très-basse et sujette aux inondations pendant les hautes eaux. Sa rive droite est escarpée et coupée à pic dans un terrain semblable de transport sablonneux. Ces deux rivières s'unissent à 25 cosses (14 $\frac{1}{2}$ l.), me dit-on, au-dessous de Birowal.

Quelques cavaliers sikes qui tiennent garnison à Birowal, et quelques soldats de sa petite forteresse, formaient une ligne au sommet de l'escarpement que j'eus à gravir, après être débarqué. Ils se mêlèrent aux gens de mon escorte, et tous alors, partant au galop dans une grande plaine inculte et ouverte devant nous, firent un hourra terrible : chacun d'eux jouant un simulacre de combat selon la manière dont il était armé. J'admirai l'adresse avec laquelle ils faisaient passer leur lance de droite à gauche, par derrière, et par-dessus leur tête. La manœuvre du fusil à mèche, qui est si long et si lourd, était également élégante. Je n'avais encore rien vu de si pittoresque dans l'Inde que cette gaie et bruyante mêlée. Mais une vingtaine de dragons européens l'eussent fait promptement disparaître, je n'en doute pas.

Birowal n'est qu'un gros bourg, qui n'a d'importance qu'à cause de son bac, le plus fréquenté de tous ceux situés sur le Béas. La plaine, sur la rive droite, est élevée d'environ 12^{m} à 14^{m} au-dessus des basses eaux de la rivière.

Reçu un nouveau message de M. Allard. Il m'envoie un cheval, et me mande qu'il avait préparé mon logement dans un de ses jardins, voisin de sa demeure; mais que le Radjah vient de camper à quelque distance de la ville, et que, voulant m'avoir près de lui, il a ordonné qu'on le préparât dans un autre jardin auprès de son camp.

Le 7 mars 1831. — Au camp à Djoundialah, 10 cosses (5 $\frac{3}{4}$ l.) de Birowal.

Passé près de 4 villages : *Nâgo*, *Tchekkouda*, *Hèkolgoddah*, et *Dhehœur*. La campagne est très-inégalement cultivée : il y a de vastes espaces incultes, sablonneux, arides, couverts de buissons épineux de *Capparis aphylla* et de *Zyziphus*.

Le vent est faible et variable; le ciel couvert. Il est tombé un peu de pluie pendant la soirée. La différence de niveau de cette plaine avec celle de Kopourtahla est très-légère.

Le 8 mars 1831. — A Amritsir, 7 cosses (4 l.) de Djoundialah, et séjour le 9.

Plaine unie, inégalement cultivée; passé à *Manwala* et à *Soultanpenn*,

deux villages assez grands, bâtis de boue. Aucuns ruisseaux, mais beaucoup d'eaux stagnantes. Les puits sont partout très-peu profonds depuis Filour; ils ont 6^{m} à 8^{m}. Trois minarets, dont deux surmontent le même édifice, sans doute une vieille mosquée, s'aperçoivent à une grande distance dans une plaine si unie, et indiquent la position d'Amritsir : la campagne est de plus en plus riche à mesure qu'on approche davantage de cette ville.

Je rencontrai près d'Amritsir un train considérable de chameaux et d'éléphants, de mules de charge, d'hommes à pied et à cheval. C'était la députation que Rendjit envoie à Simla, pour y complimenter le Gouverneur général. Elle ressemblait à une arrière-garde de cosaques, se retirant avec leur butin. Mais ces gens, qui ont si mauvaise mine chez eux, sur la route, sauront faire un superbe effet à Simla. — Ce misérable cortége était fermé par le *Bara Pakhir,* comme on l'appelle, ou le premier ministre du Radjah, qui doit porter la parole au Gouverneur général. Son fils, mon Méhmandar, vint m'informer que son père arrivait et désirait me faire ses compliments. Je descendis de l'éléphant en même temps que le vizir de son mauvais petit palanquin; nous nous embrassâmes sur l'une et l'autre épaule, en débitant chacun nos formules : un cheval fut dessellé à l'instant, sa housse étendue par terre, et nous nous accroupîmes dessus tous les trois. Notre conférence fut des plus courtes et se passa exclusivement en lieux communs de civilités. En la rompant, le vizir m'offrit une énorme grenade de Peschawer.

C'est un homme de 60 ans, de petite taille, de figure assez belle et parfaitement spirituelle, avec une petite barbe grise peinte en noir, ou plutôt en bleu. Son costume était d'une grande simplicité, et ses manières également simples, polies et prévenantes. — Son fils remonta à cheval et m'accompagna jusqu'à ma tente, dressée hors de la ville. Il fume constamment, à cheval, un houka que porte un homme qui court ou marche près de lui, se tenant au bout de la selle.

Amritsir est la plus grande ville du Pendjâb; elle a, au rapport des natifs, 6 cosses (3 ½ l.) de circonférence. Je crois qu'en faisant les déductions convenables pour l'amplification orientale, la petitesse des cosses et la figure irrégulière de la ville, sa surface peut se réduire à un cercle qui aurait 10,000^{m} de circonférence tout au plus. Le chiffre de sa population est compris, je pense, entre 100,000 et 200,000 âmes.

Rendjit s'occupe à l'entourer d'un misérable rempart de terre ou plutôt de sable, que les pluies solsticiales battent en ruine chaque année. Douze portes sont percées dans cette muraille, et plusieurs d'entre elles sont entourées de quelques

misérables ouvrages de défense, qui portent quelques mauvais canons de fonte.

Il y a plus de mouvement, plus de vie dans Amritsir, que dans aucune ville de l'Inde anglaise, et c'est la première ville que je voie dans une période évidemment croissante. Des constructions nouvelles s'élèvent de toute part. Des faubourgs nouveaux occupent déjà les espaces vagues qui restaient entre le contour de la ville ancienne et les ouvrages de défense dont Rendjit Sing vient de l'entourer.

Les rues sont plus larges qu'à Bénarès; cependant, il en est beaucoup où un éléphant ne saurait passer : quelques-unes sont pavées en briques posées de champ, avec un petit canal au milieu pour l'écoulement des eaux; mais, en général, il n'y a aucune précaution prise pour obtenir cet écoulement, et après une petite pluie, dans la saison la plus sèche de l'année, j'y ai vu bien des bourbiers où mon éléphant craignait de s'aventurer.

Au moins la moitié des maisons sont des huttes de boue, de forme cubique, souvent avec un cube plus petit, élevé sur l'un des angles du toit, qui est toujours une terrasse de terre battue. Elles se composent donc d'une ou deux salles au rez-de-chaussée et d'une petite chambre au-dessus.

Les bazars sont très-nombreux : en général, les maisons des marchands sont bâties en briques cimentées avec de la terre. La grossièreté de la maçonnerie n'est surpassée que par la détestable qualité des matériaux de la bâtisse : toutes les murailles sont lézardées d'une manière effrayante avant que le toit soit posé dessus. Rien n'est ajusté d'équerre. Les bois de charpente ne sont pas équarris. Un éléphant de grande taille jetterait aisément par terre la plupart des maisons les plus solides; et les deux longues promenades que j'ai faites sur le mien dans Amritsir ont fait reculer plus d'un mur. Les boutiques des marchands ont souvent un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les riches banquiers, les négociants ont des maisons à 3 et 4 étages, dont la façade est généralement blanchie et couverte de peintures mythologiques très-grossières. Elles sont assez nombreuses. Beaucoup de Seigneurs sikes, appelés Sirdars, ont une habitation à Amritsir, à peu près comme les riches Bengalis en ont une à Bénarès : ils n'y demeurent que lorsqu'ils viennent faire leurs dévotions et leurs ablutions. Ce sont les plus belles de la ville; mais elles sont très-inférieures, et pour la construction et pour les proportions, à celles de Bénarès.

Ce qui est commun à toutes les maisons d'Amritsir, c'est une varangue ou balcon sur leur façade, et à tous les étages, s'il y en a plusieurs. Généralement, c'est un misérable appentis de paille, supporté par quelques Bambous.

Beaucoup de ces balcons ne sont que des claies très-légères, faites avec des tiges luisantes de Roseaux (1), serrées les unes près des autres : et il ne manque pas de huttes qui ne sont bâties que de cette sorte de vannerie, qui se gonfle assez par l'humidité pour être imperméable à la pluie.

L'étage supérieur des boutiques et les maisons plus grandes des gens riches ont leurs balcons et varangues en boiseries découpées à jour. Les fenêtres sont partout très-petites, et ne ferment que par des treillages plus ou moins rudes ou élégants.

Ce sont ces frêles échafaudages placés sur le front des maisons qui rendent les rues si étroites, et que l'éléphant le plus docile est toujours près d'arracher dans son passage.

De distance en distance, il y a, dans les rues, des portes que l'on ferme le soir et qui suppriment toute communication pendant la nuit entre les divers quartiers de la ville. Il est aisé de reconnaître, autour de quelques-uns de ces quartiers, les restes d'une muraille. Chacun jadis avait son maître, ses taxes particulières, sa juridiction, son gouvernement.

Ces anciennes circonscriptions ne répondent plus maintenant à des autorités diverses. Mais il y a des quartiers plus spécialement affectés à telles classes d'artisans, ou à tels magasins. Le sel-pierre de Lahor, dont il passe par Amritsir d'énormes quantités qu'on porte dans l'Hindoustan, a son quartier. Le bois de construction et celui de chauffage ont le leur aussi. Les tisserands de laine, ceux de coton, les cachemiriens, habitent en général des quartiers séparés. Les filles publiques ont le leur, qui n'est pas le plus magnifique de la ville, mais qui en est certainement le plus propre. Beaucoup d'entre elles n'ont d'autre demeure que ces jolies huttes, souvent assez spacieuses, de vannerie de canne. Il y en a toujours quelques-unes accroupies sous la varangue ou sur les balcons, vêtues avec recherche et propreté, généralement de mousseline blanche, rose ou rouge. Les ornements d'or dont elles se chargent le front, et qu'elles pendent à leur nez, passés dans une des narines, les défigurent pour nous autres Européens; mais il leur reste ce que les filles publiques de notre pays n'ont presque jamais, un maintien gracieux.

L'opinion publique ne les dégrade pas comme chez nous. Elles ne sont exposées à aucune insulte ; il serait grossier de ne pas leur rendre le salut

(1) Un des *Saccharum* si communs dans les sables humides et les terres inondées du Pendjâb et de l'Hindoustan.

qu'elles ne manquent pas de faire à un passant de qualité. — Elles souriaient en me faisant leur salam, et c'était bien le moins que mon habit européen, mon grand chapeau de feutre gris et mes *lunettes* les fissent sourire; mais ce sourire même n'était pas sans grâce, ce n'était ni de l'impudence, ni de la moquerie. Elles sont assez claires; c'est-à-dire, d'un buis assez foncé cependant pour que leurs joues ne s'animent jamais de couleurs plus vives que les autres parties de leur visage. Toutes sont extrêmement petites, assez jolies de traits, du buste aussi, mais leurs bras sont trop minces, leurs cuisses plus minces encore, et leurs jambes d'une maigreur difforme; leurs yeux, qui sont très-beaux naturellement, empruntent un éclat et une douceur particulière de la coutume qu'elles ont de noircir légèrement, avec une préparation d'antimoine, le bord de la paupière inférieure.

La profession de fille publique dans l'Inde n'est séparée que dans ses rangs les plus bas, de celle de danseuse et de chanteuse. Mon éléphant me promenait au niveau du premier étage des maisons d'Amritsir de manière à pouvoir toucher les personnes qui y étaient assises, et à voir sur les toits d'un grand nombre. — Tandis que quelques filles, dans leur parure, se montraient aux passants, d'autres à moitié cachées fumaient le houka, et d'autres enfin prenaient leur leçon de musique, chantant plusieurs ensemble à l'unisson, sous la direction de leurs accompagnateurs accoutumés.

Comme j'étais un spectacle, la foule, sans doute, se portait constamment dans les rues où je passais, et elle était des plus serrées : mon éléphant l'ouvrait doucement avec sa trompe. Mais toutes les fenêtres des maisons étaient garnies de têtes qui semblaient et devaient être celles de leurs habitants ordinaires, car le programme de ma marche n'avait pas été distribué à l'avance. Les habitants doivent y être entassés les uns sur les autres.

Un grand nombre de Fakirs vivent sous une claie appuyée contre un mur, qui les garantit de la pluie.

La population est très-mélangée de religions et de peuples divers. les Musulmans et les Hindous y sont pour le moins aussi communs que les Sikes. C'est entre leurs mains qu'est presque tout le commerce, à la prospérité duquel Amritsir doit évidemment son aspect florissant; il y a un grand nombre de Cachemiriens et d'Afghans : les premiers travaillent, filent ou tissent; les seconds spéculent.

Mais il n'y a pas une seule mosquée, et l'exercice extérieur du culte musulman est interdit. Les pagodes hindoues sont très-rares et très-petites; la religion de Naneck n'admet point de rivales à Amritsir.

Cette Rome du Pendjâb n'a point de pape; les descendants de Nâneck vivent tous sur la rive gauche du Setludje. Le gardien de l'*Étang sacré* d'Amritsir n'est qu'un Sirdar fort riche : il n'a aucun caractère sacré; son emploi n'est pas héréditaire dans sa famille.

Celui qui l'occupe à présent, *Sirdar Djouan Sing*, si j'en crois le rapport de mon Méhmandar, refusait de m'admettre dans l'enceinte où est creusé ce bassin célèbre, pour la possession duquel on s'est tant battu dans le Pendjâb pendant le siècle dernier. Plusieurs fois les Musulmans impériaux le comblèrent des ruines des maisons d'alentour : ils le souillèrent du sang des victimes humaines que leur cruelle intolérance leur faisait verser. Mais lorsque la victoire rouvrait aux Sikes les portes d'Amritsir, ils exerçaient des représailles sanglantes, et lavaient du sang des Musulmans les degrés de leur bassin sacré.

Les deux minarets qui le dominent, quoique de style entièrement musulman, ont été élevés par les Sikes, il n'y a pas plus de 30 ans.

Rendjit a une maison dans la ville, sur les bords de ce bassin; il y en a plusieurs autres qui appartiennent aux plus grands seigneurs du Pendjâb.

Les *Akhalis* ou immortels sont proprement les Fakirs sikes. Leur discipline est d'être vêtus de bleu et d'être toujours armés; le bassin sacré d'Amritsir est en quelque sorte leur quartier général, mais souvent ils se répandent dans tout le Pendjâb en bandes nombreuses et formidables. Rendjit, sagement, met à profit leur fanatisme farouche. Il les enrégimente et les emploie de préférence contre des ennemis musulmans. Il en a présentement 4000 ou 5000 dans son armée, qu'il tient vers Attock, prêts à marcher contre un autre fanatique, le Séïd. Je n'en ai rencontré que deux dans les rues d'Amritsir; c'était le soir, leurs armes brillaient à la lueur des flambeaux, la mèche de leurs fusils pendait allumée. Je n'ai jamais vu de figures de plus mauvaise mine.

J'ignore quelle légende fait la sainteté du fameux bassin d'Amritsir; il y en a plusieurs autres dans la ville qui servent aussi aux ablutions, mais sans aucune des vertus admirables attribuées au premier. Les eaux de la ville s'y écoulent dans les grandes pluies. Ils sont très-sales.

Il y a un très-grand nombre de puits avec l'eau desquels s'abreuvent les habitants : ils sont peu profonds, 6 à 7 mètres.

Il existe des écoles où les enfants des deux sexes confondus apprennent à lire et à écrire, au milieu du tumulte des bazars. Les enfants s'y instruisent les uns les autres, comme dans la méthode lancastérienne. Ils les fréquentent dès l'âge de 4 ans et paraissent s'y amuser beaucoup.

A la foule de gens qui se pressent dans les rues si étroites de la ville, il faut

ajouter un nombre infini de taureaux, mis en liberté par la piété des Sikes et des Hindous; d'ânes, de mulets et de tattous, qui cherchent leur nourriture dans les immondices de la ville.

Il n'y a point de singes.

Rendjit bâtit en ce moment un petit palais et plante un jardin compris dans l'enceinte qu'il a tracée autour de la ville : il s'appelle *Rambâgh*. Dans le jardin, j'ai vu de jeunes Mangotiers qui sont une grande rareté à Amritsir. Le palais et ses dépendances sont aussi mal bâtis que le reste des habitations d'Amritsir, et du style ordinaire des provinces sikes, à moitié hindou, à moitié musulman. Ses dimensions sont des plus modestes.

Tout auprès de la ville, à l'O.S.O., il vient de construire une mauvaise forteresse, qu'il a appelée *Govindghur*. C'est un carré, aux angles duquel sont de larges bastions : je n'ai vu que trois de ses faces : il y a deux portes défendues par des ouvrages particuliers : un fossé est creusé à l'entour.

Rendjit a une grande idée de la force de cette citadelle; c'est là, dit-on, qu'il enferme ses trésors, son artillerie, ses diamants, etc., etc. Elle est gardée par 2000 hommes, au rapport de mon Méhmandar; j'estime qu'elle peut avoir de 800^{m} à 1000^{m} de pourtour.

Elle est bâtie de très-petites briques mal cuites, cimentées avec une énorme quantité de terre sans consistance. Si Rendjit a une longue vie, il verra la fin de cet ouvrage.

Dans la ville, je n'ai pas vu de troupes régulières; je ne saurais donner ce nom à quelques bandes de soldats de mauvaise mine qui montent la garde aux portes principales; ils ont cependant une sorte d'uniforme : des pantalons étroits de toile de coton, une veste de drap rouge, avec quelques brandebourgs en guise de revers, un turban bleu, et, pour armes, un sabre et un fusil à mèche qu'ils manient à l'européenne.

On fabrique à Amritsir une grande quantité d'étoffes de laine, semblables à un drap grossier. Elles s'exportent dans l'Inde et dans les autres parties du Pendjâb après avoir été teintes en écarlate très-éclatant, mais peu solide; elles servent aux vêtements des natifs de classe moyenne pendant l'hiver, et à faire des housses et des schabraques pour les chevaux, des rideaux pour pendre aux portes, etc., etc.

Les Cachemiriens font, avec le paschm brun le plus commun, une sorte de drap vigogne très-grossier, fort chaud, mais très-lourd, dont beaucoup de cavaliers sikes ont un grand manteau à manches, avec lequel ils se couvrent en hiver ou pendant la pluie.

Mais la plupart des ouvriers de cette nation sont employés à laver les châles apportés de Cachemir, et destinés pour les marchés de l'Hindoustan. Un châle de Cachemir qui n'aurait pas été lavé, ne serait pas marchand dans l'Inde, et on les lave mieux à Amritsir qu'à Cachemir même. J'ai vu aussi, sous les varangues des trafiquants de cet article, quantité de gens occupés à coudre des bordures à des fonds qui n'en avaient point; d'autres, l'aiguille à la main, réparant les fautes du tissu et faisant ces reprises perdues qu'il est impossible de reconnaître. Enfin, on donne aux produits de l'industrie cachemirienne la dernière façon qu'ils doivent recevoir avant d'être exportés dans l'Inde.

Rendjit a dans la ville d'Amritsir un hôtel des monnaies, où l'on frappe ces roupies grossières, dites roupies de Naneck.

Le 10 mars 1831. — A Banianké, 12 cosses (7 l.) d'Amritsir.

J'étais resté 36 heures campé près d'Amritsir dans l'espérance d'y voir le Bassin sacré et le *Kouhi-nour* (1). Déçu dans mon attente, je repartis aujourd'hui et vins camper à Banianké, passant par les villages de *Kaléwala*, *Boudara*, *Khiâla*, et *Tchopendaye*, et marchant en général vers l'Ouest, peut-être quelques degrés au Sud. Près de Khiâla et de Tchopendaye, il y a un fortin en terre, gardé par quelques hommes armés de fusils à mèche. C'est le château du seigneur. Le pays est très-plat. L'eau séjourne partout après une pluie médiocre, tombée durant la nuit. Dans les lieux habituellement inondés, il y a des taillis clair-semés de *Butea frondosa*, de riches cultures, surtout autour de Banianké, petite ville entourée d'un mur de boue, avec un assez grand nombre de maisons en briques.

Dans l'après-midi, je reçus la visite accoutumée de mon Méhmandar. Il m'annonca qu'il avait reçu l'ordre de me conduire et de m'installer dans un jardin voisin de Lahor, près duquel le Radjah est campé depuis quelques jours.

M. Allard m'en avait déjà prévenu.

Le 11 mars 1831. — A Lahor, et séjour jusqu'au 25.

Impatient d'arriver, je partis le 11 à la pointe du jour de Banianké, à cheval, et, cette fois, accompagné de Schâh ed-Din, qui devait ne point me perdre de vue en approchant de Lahor. — *Tchèhoura*, *Modèh*, *Phoul*, sont de médiocres villages que nous traversâmes, la route faisant une courbe au S.O. La culture disparaît en approchant de la ville, dont les environs sont couverts de Jungles de *Capparis aphylla*, interrompues çà et là de jardins et de vergers enclos de murs.

(1) Le *Kouhi-nour* est le célèbre diamant que Rendjit Sing a pris à Schâh Schoudja.

Devant l'une de ces charmantes retraites, j'aperçus de loin un groupe brillant : c'étaient, me dit Schâh ed Din, MM. Allard, Ventura et Court, avec leur suite. Je doublai le galop, et fus en un instant parmi eux. Ils m'accueillirent comme un ancien ami; après de violentes accolades avec un chacun, M. Allard me prit par le bras, et me menant derrière le jardin, me fit voir une superbe calèche attelée de 4 chevaux, où nous montâmes tous quatre, et qui nous conduisit au travers d'une campagne couverte de grandes ruines musulmanes, comme les environs de Dehli, à l'entrée d'un jardin délicieux qu'on me dit être le mien : c'était un parterre de Giroflées de diverses couleurs, d'Iris, de Pieds d'alouette et de Pavots, coupé d'allées droites, plantées de Rosiers et d'Orangers, de Grenadiers, de jeunes Mangos. Un vaste et élégant pavillon avec de longues ailes de colonnades spacieuses, fermait un des côtés du jardin. — C'était ma demeure. Je la trouvai meublée avec recherche. Au centre, une grande salle oblongue, décorée à la mode persane; les murs, les plafonds blanchis, ornés d'arabesques peintes à fresque; à terre, des tapis superbes; au centre, une table servie avec élégance, devant laquelle nous nous assîmes pour déjeuner.

Un médecin de Philadelphie, que les hasards d'une vie aventureuse ont amené depuis plusieurs années dans le Pendjâb, M. Harland, nous y rejoignit. Disgracié du Radjah, il avait été insulté plusieurs fois par le peuple et s'était réfugié chez M. Allard. Ce jardin que j'habite, est un présent du Radjah à M. Ventura, l'ami de M. Allard. M. Harland suivait la fortune de ses hôtes en venant déjeuner chez moi. Il ne parle point français. Mes compatriotes s'entretenaient en persan avec lui aussi facilement que je le faisais en anglais.

La journée se passa d'une manière charmante, à satisfaire aux besoins les plus criants de notre curiosité réciproque. Le temps était magnifique, comme aux plus beaux jours de mai en France. Nous nous promenâmes lentement parmi les fleurs du jardin, où une multitude de jets d'eau jouaient au bord des allées, dans de longs bassins qui les bordent.

Le soir fut prompt à venir, et mes hôtes me quittèrent. Leur demeure est trop éloignée de la mienne pour y retourner de nuit : malgré leur haute situation et la bienveillance générale dont ils jouissent, ils doivent n'oublier jamais la prudence. Il y a des Akhalis qui rôdent sans cesse et dont le fanatisme sauvage est plus hardi la nuit. Je demeurai seul chez moi, avec des sentinelles nombreuses aux avenues de mon palais, car il mérite ce nom. Une troupe considérable de serviteurs vêtus avec luxe y demeura à mes ordres,

et le soir je m'assis seul devant un dîner superbe, servi comme par enchantement.

Mon Méhmandar, vers la chute du jour, vint me faire une visite. Il avait instruit de mon arrivée le Roi, qui l'avait chargé de m'en féliciter. A ses compliments, le Radjah joignait un présent de 500 roupies (1,250f), et des fruits recherchés, des raisins de Caboul, des grenades de Peschawer, du riz, des oranges, etc., etc.

M. Allard est de Saint-Tropez. Officier de l'ancienne armée, il servit principalement à Naples et en Espagne près de Joseph Bonaparte. Pendant les cent jours, il était Aide-de-camp de Brune, et il faillit périr comme lui. Il passa de France à Constantinople en 1817 ou 1818; il fit quelque séjour en Turquie, et de là vint en Perse, où il demeura quelque temps au service militaire du Schâh. Peu satisfait des avantages qu'il y trouvait, il le quitta pour venir à Caboul, où régnait encore Schâh Ayoud, le plus jeune des fils de Timour Schâh, réfugié actuellement à Lahor et pensionnaire de la charité de Rendjit, comme ses frères, Schâh Zemân et Schâh Schoudja, de la charité anglaise à Loudhiana. Il était avec M. Ventura. Schâh Ayoud ne leur fit point de propositions très-avantageuses, et chez lui, entendant parler de Rendjit Sing, ils se décidèrent à venir dans le Pendjâb, où ils arrivèrent au commencement de l'an 1822. — Rendjit, quoique très-puissant déjà, n'avait pas encore sa fortune de conquérant faite comme à présent. Il engagea MM. Allard et Ventura à son service, et il me semble qu'ils reconnaissent n'avoir eu longtemps qu'à se louer de ses égards et de sa générosité. — Il est vrai que le Radjah eut alors diverses occasions de reconnaître l'efficacité de leurs services, dans une de ses expéditions à Peschawer surtout, où M. Ventura, par une charge désespérée à la tête d'une poignée de cavaliers, rappela au combat et à la victoire l'armée de Rendjit qui avait lâché pied.

Rendjit, lorsque ces Messieurs lui offrirent leurs services, les accueillit avec une grande distinction : sa méfiance cependant était extrême. Il les croyait Russes ou Anglais. M. Moorcroft était alors à Cachemir, où il était venu de Ladak, et le Radjah avait surpris une lettre écrite par lui au prince du Petit-Thibet, dans laquelle il se donnait une sorte de caractère politique. Rendjit fit écrire à ces Messieurs, par un Babou de Calcutta qu'il avait près de lui, une lettre en anglais au nom de M. Moorcroft, signée de lui, par un faux, et dans laquelle M. Moorcroft leur disait qu'il les avait attendus longtemps, et que s'ils voulaient aller le joindre sans délai à Cachemir, ils le trouveraient prêt à exécuter leurs projets. — M. Allard découvrit

à grand'peine le sens de cette lettre, car il ne comprend que quelques mots d'anglais. Cependant il fit enchaîner le porteur, et le menaçant de la bastonnade, lui fit avouer, sous le secret, qu'il était un des domestiques du Radjah lui-même. Ces Messieurs cependant vinrent à Lahor avec le pauvre diable qu'ils gardaient prisonnier, et présentèrent à Rendjit la prétendue lettre de M. Moorcroft, lui déclarant qu'ils se proposaient de pendre le soi-disant domestique de ce voyageur. Rendjit feignit peu de surprise et de colère, leur commanda de lâcher l'homme et les engagea à oublier cette affaire. « En ce « pays-ci, leur dit-il, sans s'expliquer davantage, il n'y a rien que de fort « naturel en tout ceci. Je ne regarde pas à ces choses-là. Lâchez l'homme. » Ces Messieurs jouaient l'incrédulité, et insistaient pour le punir. Il fallut que le Radjah leur réitérât l'ordre de lui pardonner. Ils étaient déjà à son service. Avant de les y admettre, il les avait invités à lui faire leurs propositions en français, puisqu'ils se disaient tels, et il envoya leur écrit à Loudhiana, pour connaître en quelle langue il était rédigé. Il sut que c'était en français, et ses soupçons diminuèrent un peu. C'est l'envoi de cet écrit au capitaine Wade qui a donné lieu probablement à un bruit sans fondement, que j'ai entendu répéter plusieurs fois dans l'Inde, que Rendjit, avant de prendre à son service ces officiers étrangers, en avait demandé la permission au Gouvernement anglais, envers lequel il y était obligé par le traité de sir Charles Metcalfe. Il n'y a aucune clause semblable dans ce traité.

MM. Allard et Ventura surent inspirer à Rendjit une très-haute opinion du caractère français. Leur conduite jusque dans ses moindres détails était calculée pour le soin de leur considération. Rendjit longtemps les paya avec la plus grande exactitude, et indépendamment de leurs appointements, il leur faisait souvent des présents considérables. Quand ils paraissaient à son durbar, il trouvait toujours quelque prétexte pour se lever. — Leur position a cessé d'être aussi avantageuse et aussi agréable. Rendjit, depuis 2 ou 3 ans, est possédé d'avarice, et ils s'en ressentent comme tous les officiers de son gouvernement. Puis, quelques autres Européens ont été attirés à son service par le bruit de leur fortune; mais ils ne surent pas maintenir, dans l'esprit du Radjah, la confiance que MM. Allard et Ventura lui avaient inspirée de la probité et de la dignité européenne.

M. Mevius d'abord vint après eux, se présentant comme ancien militaire prussien. Dans l'Inde anglaise, il avait été Contre-maître d'une indigoterie. Il vint à Loudhiana et écrivit à ces Messieurs pour qu'ils lui obtinssent du Radjah un commandement militaire. Après plusieurs mois de pourparlers,

Rendjit l'agréa. — Il lui permit de discipliner et d'instruire un régiment à l'anglaise, quoique le reste de ses troupes régulières, instruites par MM. Allard et Ventura, ne fissent l'exercice qu'à la française. Il s'acquitta avec succès de son emploi de colonel; mais sa sévérité, quelquefois excessive, le fit haïr de ses troupes. Deux fois elle excita des révoltes dans lesquelles sa vie fut menacée. Il se rendit aussi désagréable au Radjah, qui se décida à la fin à lui donner son congé. En le renvoyant, Rendjit le paya exactement de ce qui lui était dû, s'en fit donner reçu et exigea une sorte de déclaration qu'il n'avait jamais eu à se plaindre de lui. M. Mevius alla à Loudhiana, et il était à Simla l'an passé au mois de mai : de là, il rentra déguisé en Fakir dans les États de Rendjit, en passant le Setludje à Bélaspour; mais il fut arrêté, conduit prisonnier à Amritsir, où était alors Rendjit, qui refusa de le voir, mais qui, par égard pour les sollicitations de MM. Allard et Ventura, le fit reconduire à Loudhiana sous bonne escorte, sans le molester autrement. Je crois que cette tentative de rentrer dans le Pendjâb était la seconde.

A peu près en même temps que M. Mevius, un autre étranger était venu à Loudhiana pour négocier dans un but semblable avec Rendjit Sing, par l'entremise de M. Allard. C'était M. Harland, docteur de Philadelphie, venu à Calcutta comme médecin ou subrécargue d'un navire de Philadelphie qu'il avait quitté pour entrer au service médical de la Compagnie, comme *temporary assistant surgeon*. Il fit dans cette qualité la guerre des Birmans, revint malade dans l'Inde, et continua cependant d'y être employé deux ou trois ans, selon son premier engagement. A la fin, me dit-il, la passion des voyages lui fit quitter le service anglais, lorsqu'il touchait à Luknow 1,500 roupies (3,750^{f}) par mois, et il se proposa de se rendre à Pétersbourg par terre. De Loudhiana, où il avait séjourné deux ou trois mois, pour négocier un emploi près de Rendjit, il descendit le long des bords du Setludje jusqu'à Bahawalpour, et traversant cette rivière et l'Indus passa dans l'Afghanistan. Il quitta l'habit européen et prit le caractère de Saint ou de *Seyd*. C'est ainsi qu'il visita Kandahar, Caboul et Peschawer, d'où il entra par Attock dans le Pendjâb, pour obtenir du service de Rendjit. D'abord il se donna comme médecin et demanda à être employé dans cette qualité. « A quoi bon un médecin? dit Rendjit. » Il le prit cependant et lui donna à guérir un malade qui souffrait d'une fistule. Il réussit à le guérir, et Rendjit le déclara le plus grand des médecins, mais le laissa pourtant sans emploi. M. Harland, voyant alors que Rendjit se souciait peu de la

science, lui demanda à être colonel. Mais Rendjit consentit seulement à en faire le collecteur du petit district de Nourpour, qui rend à peine plus d'un lack (250,000^f) par an, aux chétifs appointements de 500 roupies (1,250^f) par mois. Cependant, s'étant fait des ennemis de tous les favoris du Radjah, celui-ci dernièrement l'a rappelé de sa vice-royauté, et le garde à Lahor sans fonctions.

Pour parler de chacun dans l'ordre de son arrivée en ce pays, je crois que MM. Court et Avitabile doivent venir après le docteur Harland. M. Avitabile est un Napolitain qui servit quelque peu dans nos armées : il semble avoir lié sa fortune à celle de M. Court, lequel, né à Grasse d'un colonel d'infanterie qui commanda, je crois, en Corse, fut élevé au lycée d'Alexandrie, et sortit en 1810 de l'école militaire de Saint-Cyr. M. Court quitta le service français en 1818 ou 1820. — Lieutenant alors, il passa en Perse où il servit plusieurs années avec M. Avitabile : puis, mécontent de sa paye, il vint dans le Pendjâb, où il commande un ou deux régiments d'infanterie. — Clerk l'avait rencontré en Perse, et l'avait distingué.

M. Avitabile, que je n'ai point vu, cumule depuis quelque temps un emploi financier avec la charge d'un régiment. Les autres officiers le désapprouvent d'avoir accepté ce mélange de fonctions, qui l'exposent à des réclamations du Radjah et à des accusations de la nature la plus désagréable. Jusqu'ici, il n'a encore eu aucune querelle avec le Radjah au sujet de ses comptes; mais Rendjit est un si mauvais comptable, qu'avec le plus exact du monde, il aurait des différends, et il est inévitable que M. Avitabile n'ait tôt ou tard à regretter d'avoir accepté ce poste.

Enfin, le dernier venu de tous est un médecin transylvanien, qui depuis 17 ans voyage en Asie pour y faire fortune : il parle de retourner prochainement en son pays par une route où il n'a aucune chance de la trouver, s'il ne l'a faite déjà; mais je crains fort pour lui que ce ne soit parce qu'il a désespéré de la rencontrer jamais. Son nom est Martin Honigberger. Il parle très-bien italien, turc et persan. J'ai vu de son latin écrit qui n'est pas mauvais. Il n'a point voyagé en grand seigneur, et c'est à cette circonstance qu'il doit l'avantage de bien parler tant de langues difficiles. Il a la passion de son art, et en fait la principale affaire de sa vie. Aussi, le dit-on assez bon chirurgien; il m'a paru très-versé dans la matière médicale des Orientaux, et connaissant la nôtre. Il est si familier aux coutumes et au langage de l'Orient, qu'il est venu par terre de l'embouchure de l'Indus à Lahor et a demeuré 15 jours dans cette ville, sans que personne se fût douté qu'il était Euro-

péen. Le Radjah quelquefois lui fait faire du vin ou des liqueurs spiritueuses, et quelques drogues qu'il fait semblant de prendre, et le paye très-mal. Aux yeux des natifs, il ne me semble pas être sur un pied d'égalité avec les autres Européens; tandis que MM. Allard et Ventura occupent au contraire le premier rang dans leur considération. La barbe blanche de M. Allard donne à la haute considération que tous lui portent, comme à son ami, une nuance de plus, qui fait en quelque sorte de lui le chef de cette petite société française, isolée du reste du monde dans un pays étranger.

MM. Allard et Ventura habitent ensemble une grande maison bâtie par eux sur les ruines d'un palais mogol, moitié à l'européenne, moitié à la persane. Un sous-lieutenant anglais s'y trouverait *incomfortable*. C'est que les alentours sont négligés, les varangues et les escaliers sales et dégradés, etc. Cependant les appartements sont décorés avec magnificence : les murailles et les plafonds sont couverts de glaces enchâssées dans une dorure brillante, ou ornés de peintures, d'arabesques, etc., etc. Partout des tapis de Perse ou de Cachemir de la plus grande beauté, des meubles de velours, des tentures de soie, de brocart, etc., etc. — Je *sens* comme les Anglais : je préférerais dans mon habitation la propreté recherchée et l'extrême simplicité d'un bungalow indien, avec son toit de chaume, ses murs blanchis et ses tapis de coton. A toutes les portes, sous toutes les galeries, ce sont des factionnaires, une atmosphère de soldats et d'officiers sikes qui se pressent autour de leurs chefs, pour réclamer, pour se plaindre ou pour faire leur cour. Une partie de la maison reste seule, solitaire, et paraît déserte : c'est la Zenana de M. Allard, où il n'a qu'une femme, et d'où il fait venir souvent deux enfants en bas âge qu'il paraît aimer beaucoup, et qu'il veut ramener en France avec lui. Un petit garçon de 7 ans, qu'il a adopté, est le messager de ses ordres à la Zenana.

M. Ventura n'a qu'une femme, laquelle se considère comme légitime, attendu qu'un prêtre catholique est venu faire une petite cérémonie de mariage pour elle. Cependant elle est Arménienne de religion : d'ailleurs Indienne dans ses habitudes, et dans toute la forme de son existence. Elle habite un grand tombeau mogol, contigu à la demeure de ces Messieurs, et l'une des plus grandes ruines des environs de Lahor. Ces femmes sont gardées et servies par des femmes esclaves, achetées 60 à 80 roupies (150 ou 200^{f}) aux marchands qui les amènent des montagnes, et que l'on traite avec la plus grande douceur. L'esclavage est très-commun parmi les femmes dans le Pendjâb :

presque toutes les concubines et leurs domestiques sont esclaves. Les hommes ne peuvent pas l'être.

Quelquefois ces Messieurs dînent avec leurs femmes en partie carrée dans la Zenana, servis alors à table par les servantes esclaves. Mais ces essais de mœurs européennes sont peu agréables, disent-ils. L'humilité de leurs femmes ne s'y prête pas. Elles ne s'asseyent jamais que sur le coin de leur chaise, craignent de parler, répondent avec embarras, et croiraient mériter d'être fouettées, si elles se permettaient de rire en face de leurs maîtres et seigneurs.

Plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie soumis exclusivement au commandement de ces Messieurs, sont cantonnés autour de leur habitation. Ils vivent au milieu d'un camp permanent, dont la position est excellente sous le point de vue de la défense. Un bras du Râvi coule auprès. La ville est à un millier de mètres de distance.

Quand MM. Court et Avitabile furent admis au service du Radjah, ils voulaient se bâtir chacun une maison près de celle de ces Messieurs; mais Rendjit se chargea d'en choisir l'emplacement, et il le choisit à un myriamètre de là. La maison de M. Court est plus petite, moins magnifique et plus régulièrement persane. Au centre, il y a un petit jardin par où il passe dans son harem, et qui sert également de promenade à ses femmes.

A moins d'une continence absolue, c'est ici pour les Européens une nécessité qu'un harem. S'ils avaient quelque commerce avec les filles publiques de la ville, la dignité de leur caractère serait gravement atteinte dans l'opinion des gens du pays.

Mais je reprends ma propre histoire.

Le lendemain de mon arrivée à Lahor, Rendjit Sing me fit dire qu'il m'attendait dans le courant de la journée, et il ordonna aux officiers français de m'accompagner au Durbar. A 2 heures, je montai en voiture avec MM. Allard et Ventura, et mon Méhmandar : M. Court, qui était indisposé, ne vint pas.

Nous fîmes une demi-lieue dans de mauvais chemins, autour de la ville, parmi des champs, des jardins et des ruines, jusqu'à ce que nous arrivâmes dans un camp d'infanterie régulière; c'était la garde du Radjah. Nous descendîmes de voiture près de quelques carrés de Coquelicots, de Pieds d'alouette et de Giroflées, qui entouraient une chaumière en paille, de forme chinoise, avec une petite tente bariolée de rouge et de blanc, tendue auprès : c'était le

quartier général de Rendjit. Des groupes d'officiers sikes et de serviteurs étaient assis dans ce jardin agreste; on nous conduisit à celui du Roi, qui n'était pas plus magnifique que les autres.

Rendjit était assis sur un coussin, au soleil, dans une allée du jardin; un domestique debout derrière chassait les mouches autour de lui, avec le bout de sa ceinture. A sa droite et à sa gauche, étaient une dizaine de seigneurs accroupis sur un tapis de Perse, tout auprès du Radjah. — Je le saluai, en portant la main droite au front, quand je me trouvai à quelques pas de lui, et il me rendit mon salut de la même manière, mais sans se lever. J'avançai vers lui sur le tapis, et en lui présentant un nazzer de 21 ducats (250f), je commençais un compliment, debout encore, quand il me fit asseoir à sa droite tout près de lui; et, sans attendre la fin de mon discours, il me demanda comment je me portais, si je n'avais pas été fatigué du voyage, et m'assura du plaisir qu'il avait à me voir. Il parlait en hindoustani, que j'entendais fort bien, et il comprit très-bien toute la rhétorique dont j'avais fait provision en cette langue pour le début de l'entrevue. « La renommée m'avait beaucoup parlé de lui, de son courage, de sa sagesse. — J'avais vu souvent Bonaparte, et je désirais depuis longtemps voir le Bonaparte de l'Orient (Ici Rendjit me fit le salut le plus affable). — Tous mes vœux étaient exaucés en me trouvant en sa présence. »

Rendjit me questionna sur mes voyages; il me demanda depuis combien de temps j'avais quitté la France pour la dernière fois, quels pays j'avais vus depuis; il me questionna sur leurs climats, leurs productions, leurs richesses, leur puissance, etc., etc. Mais c'est un effort pour lui que de parler hindoustani, et son pendjâbi, qui m'était souvent peu intelligible, m'était alors traduit par M. Ventura, qui le sait très-bien. Il ne se bornait pas au rôle d'interprète, il entra aussi dans la conversation, où M. Allard se mêla à son tour, et qui devint bientôt générale dans notre petit cercle, quoique le Roi et moi y gardassions la principale part. J'avais le temps d'observer, en écoutant les autres. Le Roi n'avait d'autre marque de sa dignité que sa place au sommet du demi-cercle que nous formions autour de lui, et le carreau sur lequel il était assis. C'est un petit homme maigre d'une assez jolie figure, quoique borgne, par suite de la petite vérole dont il est d'ailleurs peu marqué; l'œil droit, qui lui reste, extrêmement grand, le nez fin et très-légèrement relevé, la bouche bien dessinée, des dents superbes, de petites moustaches qu'il roule sans cesse dans ses doigts, et une longue barbe blanche médiocrement fournie, et qui tombe en pointe sur sa poitrine, sans mouvement. Sa phy-

sionomie exprime une mobilité perpétuelle de la pensée, une grande finesse, une pénétration profonde; et ces indications sont fidèles. Il avait un petit turban de mousseline blanche roulé sans élégance; une espèce de longue tunique avec un petit collet tombant sur ses épaules, comme celui des manteaux de cavaliers en France, et des pantalons étroits, les pieds nus. Son habillement était de tissu de Cachemir, blanc, avec de petites bordures ou des broderies d'or au collet, aux parements et sur les coutures; d'une coupe très-commode et inusitée, ce me semble. Pour ornements, il avait de grandes boucles d'oreilles rondes en or, avec de grosses perles, un collier de perles et des bracelets de rubis presque cachés sous les manches de son habit; au côté, un sabre dont la poignée en or était enrichie de diamants et d'émeraudes.

Wade m'avait recommandé une certaine étiquette à suivre. Rendjit, m'avait-il dit, ne me parlerait que par interprète, et cet interprète devait être mon Méhmandar. Il devait lui parler si bas, et je devais être si loin, que je ne devais rien entendre. Je devais ne point regarder le Radjah, en lui répondant par le canal du truchement. Mais rien de tout cela ne s'observait : j'étais assis à un pas du Radjah, presque en face de lui, avec MM. Allard et Ventura près de moi : le jeune Fakir était derrière et n'ouvrit point la bouche pendant mon audience qui dura 2 heures : enfin il n'y avait pas la moindre étiquette : tantôt je m'adressais directement au Radjah en hindoustani, et il me répondait de même, ou bien M. Ventura nous servait d'intermédiaire.

Wade, sans doute, s'attendait que Rendjit, pour me recevoir, tiendrait un durbar solennel; mais je le vis pour la première fois, dans ce que l'on pourrait appeler une audience particulière, et ne l'ai revu que de cette façon : il ne s'est montré à moi que comme il est partout et tous les jours. Il me dit qu'il savait que j'étais un ami du Gouverneur général, et qu'à ce titre il désirait faire pour moi tout ce qui pourrait m'être agréable. Il me fit sur lord W. Bentinck cent questions : son âge, ses habitudes, ce qu'il faisait avant de venir dans l'Inde, la nature de son pouvoir sur les Gouverneurs de Bombay et de Madras, celle de ses relations avec le Roi d'Angleterre, son caractère enfin, ses talents ? il me demanda pourquoi, à l'exemple des autres Gouverneurs depuis quelques années, il venait à Simla; à quoi Wade m'avait préparé une réponse de politesse diplomatique, savoir, que l'amitié du Gouverneur pour le Radjah lui faisait trouver du plaisir à être plus près de lui; mais je dis la vérité, que c'était pour avoir moins chaud qu'à Calcutta.

Avez-vous été en Angleterre ? — « Sans doute. »

Avez-vous vu le Roi ? — « Assurément, » me dit M. Ventura en français : « as-

surément, » répétai-je en hindoustani. « Le Radjah sait, ajoutai-je, que le Roi d'Angleterre m'a permis de voyager dans l'Inde; j'ai dû le voir pour obtenir cette permission. »

Comment vous a-t-il reçu ? — « Dans son cabinet, assis sur une chaise; il s'est levé quand je suis entré; je l'ai salué en me découvrant, et il m'a fait asseoir sur une autre chaise. »

Mais ce Roi-là, George, est mort : connaissez-vous le nouveau, William ? — « Très-bien son histoire, mais pas sa personne. »

Que faisait-il avant d'être Roi ? — « Il était général de la flotte; il avait passé par tous les grades. »

Est-il beaucoup aimé ? — « Beaucoup. »

Combien a-t-il de revenu ? — « Soixante croures de roupies (1,500 millions). »

Soixante croures ! — « Oui, mais un croure (25 millions) pour lui seul; il ne peut toucher au reste, c'est pour la paye des soldats, des matelots, des officiers du gouvernement, des prêtres, des maîtres d'école, pour l'entretien des routes, la construction des forteresses, etc., etc. »

Combien a-t-il de soldats ? — « Cent mille; mais la plupart hors de l'Angleterre, dans les pays qui lui appartiennent : ainsi, par exemple, il en a 20,000 dans l'Inde. »

Se battent-ils bien ? — « Très-bien. »

Aussi bien que les Français ? — « Presque aussi bien, depuis que Bonaparte leur a appris à faire la guerre. »

Et les Sipahis indiens de la Compagnie sont-ils bons ? — « On le dit. »

Aussi bons que les Européens ? — « Non; mais ils se battent bien, tant qu'ils ont des officiers européens pour les conduire. Au reste, il n'y a pas eu de guerre dans l'Inde depuis que j'y suis arrivé, et je ne sais ces choses-là que par ouï-dire. »

Mais Bhurtpour ! — « Je n'étais pas encore arrivé, et puis Bhurtpour n'était qu'une bicoque qui ne pouvait se défendre contre la science des Européens. »

Bhurtpour une bicoque ! — « Sans doute; il n'y a pas une forteresse dans l'Inde qu'on n'appelât de ce nom en Europe. C'est un jeu que la guerre dans l'Inde ! Dans les batailles de Bonaparte, on tuait 40,000 hommes en un jour. »

C'est ce que m'a dit souvent M. Allard. Avez-vous vu Bonaparte ? — « Souvent. »

De près ? — « Comme je vois Votre Majesté, et, comme V. M., c'était un petit homme, maigre dans sa jeunesse; et comme V. M., par son courage et sa sagesse, il devint Roi (ici Rendjit s'inclina), et le plus grand Roi de la terre. »

Cependant les Anglais le battirent et le prirent. — « Par trahison. »

Quelles sciences savez-vous ? — Je m'apprêtais à faire une longue énumération, quand M. Allard me dit : « Toutes. » Et je répétai de l'air le plus simple que je pus prendre : « Toutes. »

Mais lesquelles savez-vous le mieux ? — « L'astronomie, les mathématiques, l'alchimie, la science des plantes et des minéraux, la médecine..... »

L'art de la guerre aussi ? — ..... Et me voyant embarrassé, M. Ventura répliqua vivement pour moi : « V. M. voit bien que M. Jacquemont sait tout, et l'art de la guerre aussi bien que le reste ; mais il ne descend pas aux détails des commandements : c'est au-dessous de lui ; il se connaît en ces choses-là, mais ne les fait pas lui-même ; » — et j'ajoutai très-gravement que « je connaissais tous les plans des grandes batailles des Rois d'Europe, depuis Alexandre le Grand jusqu'à Bonaparte, les siéges, etc., etc. »

Et la politique ? dit le Radjah. — « Il est très-profond là-dessus, » dit M. Allard.

Quels sont vos principes de gouvernement ? — « Ils dépendent du pays où V. M. suppose que je suis Roi. »

Ici, par exemple ? — « Je suis persuadé que V. M. met en pratique les maximes que je dirais. » — Salut gracieux du Roi à ce compliment, et il me débita quelques propositions machiavéliques assez honnêtes, que je réclamai aussitôt pour européennes, et je lui expliquai comment les Arabes avaient traduit les livres des Grecs, et comment ces versions arabes avaient été traduites plus tard en persan et s'étaient répandues en cette langue jusque dans l'Inde. Mais tout cela n'était que la vieille science de l'Europe, qui est bien petite près de la science moderne.

Je voulais tourner le sujet de la politique, mais le Radjah m'y ramena par cette question :

Quelles conquêtes puis-je entreprendre maintenant ? — « Avec d'aussi belles troupes, aussi bien disciplinées que celles qui nous entourent, V. M. peut conquérir aisément tous les pays de l'Asie qui n'appartiennent pas aux Anglais ni aux Russes. » (Ici un salut des plus affables.)

Mais quelle province dois-je songer d'abord à prendre ? le Thibet ?..... Vous avez été au Thibet ? — « V. M. n'aurait qu'à envoyer son régiment de Gourkhas. Mais le pays est si misérable que mille hommes n'y trouveraient pas de quoi manger. »

Mais à quoi bon prendre un tel pays ? Ce sont des pays riches qu'il me faut..... Ne pourrais-je pas prendre le Sind ?..... On dit qu'il y a là beaucoup d'argent. Mais que diraient les Anglais ? — « V. M. connaît mieux que moi le traité de sir Charles Metcalfe. Si les Anglais n'ont promis aucune protection aux pro-

vinces situées sur la rive droite du Bas-Indus, je ne doute pas que V. M. puisse les envahir sans s'exposer à une guerre avec les Anglais. »

On me parle beaucoup des Russes depuis quelques années..... — « C'est qu'ils ont fait de grandes conquêtes dans la Perse. »

Qu'en disent les Anglais dans l'Inde? — « Ils s'en mettent peu en peine. »

Mais si une armée russe s'avançait pour les y attaquer, que feraient-ils? — Je fus fort tenté de répondre ce que je crois la vérité, c'est-à-dire : Ils feraient beaucoup d'excuses à Votre Majesté pour la nécessité où ils se trouveraient réduits d'envahir vos États et de porter leur frontière du Setludje à l'Indus.... Mais je fis une réponse plus agréable à tout le monde : « Peu leur importerait, dis-je; les Russes, pour pénétrer dans l'Inde, n'auraient-ils pas à traverser les États de V. M. ? V. M. se laisserait-elle tranquillement détrôner par eux? Avec une armée bien disciplinée et commandée par d'habiles généraux français, comme ces Messieurs (montrant MM. Allard et Ventura), qui ont fait la guerre déjà contre les Russes sous Bonaparte, et qui connaissent toute leur tactique, Votre Majesté ne pourrait-elle donc pas épargner aux Anglais le soin de les repousser? Sans la discipline européenne que Votre Majesté a introduite dans son armée, elle ne pourrait opposer aux Russes aucune résistance; mais s'ils se présentaient demain, V. M., j'en suis sûr, les recevrait chaudement....» — Là-dessus, répondant non à mes paroles, mais à une pensée perfide qui lui avait certainement passé dans l'esprit, il protesta de la sincérité de son amitié pour les Anglais.

Les Anglais et moi, dit-il, *il n'y a qu'un cœur entre nous.* Comme je craignais que mes paroles ne fussent rapportées dans l'Inde, je parlai avec chaleur de la puissance immense et de l'admirable bonne foi des Anglais. Je parlai comme si j'eusse été Anglais, et avec d'autant plus de plaisir, que je n'avais qu'à dire des vérités pour soutenir aux yeux du Radjah le caractère semi-officiel dont il me croit certainement revêtu, et auquel je suis redevable des égards qu'il me témoigne.

Pourquoi M. Burnes n'arrive-t-il pas (1)? — « N'est-il pas attendu chaque jour? »

Mais on dit que les gens du Sind n'ont pas voulu le laisser passer. Que feront

(1) M. Burnes, officier de la présidence de Bombay, amène de cette ville des chevaux que le bureau du contrôle envoie en présent à Rendjit. Il doit remonter l'Indus, le Setludje et le Râvi, pour connaître les ressources que ces rivières offriraient à la navigation et au commerce anglais. Il me semble que les chevaux qu'il amène ne sont que le prétexte et le passe-port de son expédition.

les Anglais si cela est vrai? — « Je suppose qu'ils enverront par une autre route les chevaux qu'ils destinent à Votre Majesté. »

Et ils se laisseront manquer ainsi par ces canailles de Sindiens?.....

Rendjit vit dans mes réponses ma répugnance à causer de politique, et, sans transition, il me dit brusquement :

Y a-t-il un Dieu? Comme je lui avais dit d'abord que je savais tout, je ne savais trop que répondre. Pour le faire convenablement, je demandai conseil à M. Ventura, qui me dit d'être vrai sans finesse..... — « Sans doute, » répondis-je, en appuyant mon affirmation des lieux communs de circonstance ; « qui a fait le ciel, la terre, et nous-mêmes, si ce n'est Dieu? »

Mais Dieu lui-même, qui l'a fait? — « Ma science n'embrasse pas ces objets-là. Tous les prêtres d'Europe répondraient pertinemment à Votre Majesté sur ces choses..... »

Ah! ah! les prêtres de ce pays ne resteraient point à court!!! « Pour moi, je ne crois pas à leurs histoires, et me pique à cet égard d'une grande ignorance. »

Mais ne croyez-vous pas qu'il y ait un autre monde, une autre vie? — « C'est ce que nous saurons plus tard; mais de ce pays-là personne encore n'est revenu, si tant est qu'il existe : en sorte que personne n'en peut rien savoir. »

Êtes-vous tous de la même caste en Europe? — « Non, pas tout à fait; il y a parmi les chrétiens deux sectes, comme parmi les Musulmans. »

Mais vous mangez tous ensemble. — « Comme les Musulmans. »

Mange-t-on du bœuf en France? (M. Allard m'avait fait la leçon à l'avance, aussi fis-je à cette demande du Radjah une grimace négative.) — « Manger du bœuf, m'écriai-je, tuer un animal si utile! Non certes, cela ne se fait pas en France, où d'ailleurs on mange peu de viande. »

Mais les Anglais mangent du bœuf!..... — « Oh! les Anglais, sans doute!..... » Et le Roi et ses amis sikes se montrèrent fort scandalisés, quoique ce ne fût point une nouvelle pour eux; l'abomination anglaise les choqua tellement, qu'il y eut une pause.

Le Roi reprit la parole pour me parler de médecine et me demander une consultation. Jadis, il était fort adonné à la boisson; mais son estomac ne supporte plus les liqueurs spiritueuses : à peine s'il peut prendre encore un peu d'opium; et cette impossibilité où il est de s'enivrer sans se rendre tout à fait malade, jointe à l'impuissance prématurée qu'il a provoquée par des débauches excessives, est la perte de tous ses plaisirs. Il ne s'y résigne pas. Par modestie, c'est de la faiblesse de son estomac qu'il se plaint; mais chacun comprend

ce qu'il entend par là, et je ne fis point la sourde oreille. Je lui dis que j'avais causé en très-grand détail de ses maladies (car il est malade imaginaire) avec le docteur Murray; que je méditerais profondément sur elles et consulterais mes livres, avant de lui conseiller quelques remèdes. Il me fit alors de la main un salut, que M. Allard me dit être un signe de congé. Nous nous levâmes, moi avec les genoux brisés de la position incommode que j'avais gardée si longtemps, accroupi, je saluai très-légèrement comme en entrant, et nous nous retirâmes en tournant le dos au Radjah. M. Ventura, qui avait quelque ordre à prendre pour ses troupes, resta quelque temps après nous. Le Radjah, dès qu'il me vit parti, s'écria : « Certainement il est Fran-« çais! Il a changé vingt fois de posture, il a fait des gestes en parlant : il « parle haut, puis il parle bas, puis il rit : je distinguerai toujours aisément « un Français d'un Anglais. » Il ajouta que mes manières lui plaisaient beaucoup, et quoique j'eusse évité, dans cette première entrevue, de lui parler de mon désir de quitter promptement Lahor pour aller à Cachemir, il dit à M. Ventura : « Il veut aller à Cachemir..... Il ira partout où il « voudra, et j'aurai soin de lui. »

Près de lui, à sa gauche, Rendjit avait son principal ministre et favori, *Radjah Théânn Sing :* un petit garçon de 10 ans, fort laid, le fils de Théânn Sing : quelques autres Radjahs du même aloi, et un très-gros homme excessivement laid, seul vêtu à l'européenne, d'un uniforme de fantaisie, comme MM. Allard et Ventura. C'était le général qui commande toutes les troupes régulières qui ne sont pas sous les ordres de ces Messieurs. Tous, à l'exception de nous autres, joignaient les mains en lui adressant la parole; du reste, nous lui parlions comme eux, par *Maharadje* ou *Maharadji*, et en parlant de lui en sa présence, *Radjah Saheb,* ou *Sircar*. Cette dernière expression est la seule dont il se serve pour parler de lui-même : le *Sircar* est charmé de vous voir..... L'estomac du *Sircar* est très-faible, etc., etc. Il n'a également qu'une manière d'adresser la parole : تم *toûm,* vous; ce qui est le langage de la supériorité. — Tels sont les préjugés de dignité et d'importance personnelle que l'on contracte dans l'Inde anglaise, que je me sentais froissé d'abord de cette familiarité.

Rendjit, en discourant, a la pantomime la plus expressive, chose absolument étrangère aux Indiens; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tous ses gestes sont français. Il claque fréquemment du doigt, en écartant le coude et levant la main droite; c'est, chez lui, une manière gaie de dire, « ainsi soit-il! — bravo! — voilà qui est fini! »

Le lendemain, un de ses ministres, *Fakir Nourdîn*, qui est son médecin en même temps, vint me prendre chez M. Allard, pour me conduire de nouveau chez le Radjah. M. Court était mandé avec moi; mais j'arrivai avec le bon Fakir plus d'une heure avant lui.

Je trouvai Rendjit établi à peu près comme la veille et entouré des mêmes figures, mais moins nombreuses encore. Il avait devant lui un carreau couvert de fleurs, et il s'amusait de temps en temps à en effeuiller quelques-unes. Il me fit asseoir tout près de lui, et recommença une conversation aussi décousue que la veille. Le matin, il avait tenu conseil avec M. Ventura, pour savoir s'il me recevrait à cheval, à la tête de quelques régiments disciplinés. Il avait même fait avec lui la répétition d'une parade. Mais peu content de la tenue de ses troupes, il les avait congédiées, disant que je me moquerais de lui, si je voyais cela. Cependant il avait près de sa tente une compagnie d'élite qu'il fit venir, et qui fit l'exercice devant nous : très-bien, à ce qu'il me parut. Mon admiration, qui s'exprimait au superlatif, me valut plus d'un salut du Radjah.

Il me demanda combien il y avait de soldats en France, combien de canons, de forteresses, de cavaliers; la paye d'un chacun, etc., etc. — Je me gardai bien de dire la solde des généraux, car il aurait indubitablement songé à diminuer la paye de MM. Allard et Ventura.

Il me demanda si j'avais vu le roi de Dehli, et, sur ma réponse affirmative, quelles avaient été les cérémonies de ma présentation à son durbar. Je ris tout le premier du nombre infini de révérences que j'avais dû faire, et de la farce de mon déguisement, quand on me revêtit du khélat. Elle mit Rendjit fort en gaieté. « Cependant, ajoutai-je, tout cela ne se fait que pour des personnes de dis- « tinction. » Et comme il paraissait un peu surpris que les Anglais s'y prêtassent, je lui dis « qu'en Europe la coutume était d'entourer d'égards et « de respects extérieurs les princes détrônés, afin de les consoler de leur « chute; que toutes ces formalités ridicules, auxquelles les Anglais se prêtaient « devant le Grand Mogol, ne tiraient point à conséquence, puisqu'elles « étaient volontaires, car ce prince n'a pour vivre que la pension du gou- « vernement anglais. »

Avez-vous vu Schâh Schoudja et Schâh Zemân à Loudhiana ? — « Oui, le capitaine Wade m'a mené chez l'un et chez l'autre. »

Avez-vous fait autant de révérences qu'au vieil empereur de Dehli ? — « Non; une seule en entrant. »

Vous a-t-il fait asseoir ? — « Non; le capitaine Wade et moi, nous sommes

restés debout. — *Vous étiez bien bons, ma foi!* — « Nous rions de cette étiquette asiatique entre nous, et nous nous y prêtons d'autant plus volontiers, que nous avons le pouvoir de nous y refuser. N'est-ce pas du capitaine Wade que les deux anciens rois de Caboul reçoivent tous les mois leur pension? Votre Majesté croit-elle que si le Gouverneur général mettait à la continuation de cette faveur et de leur séjour sur le territoire anglais, la condition que le capitaine Wade et les autres Européens de distinction s'asseyeraient devant Schâh Zemân et Schâh Schoudja, tous deux n'y accédassent aussitôt? » — *Ah! tous ces rois de Dehli et de Caboul sont des imbéciles!..... qui n'ont seulement jamais su être maîtres chez eux!.....* — « Votre Majesté seule, entre tous les rois de l'Orient, a ce secret-là. » (Ici un salam jusqu'à terre, du Radjah.)

Et, pour servir de transition au sujet de la médecine dont il voulait reprendre le chapitre, défaisant ses pantalons, et me montrant la peau nue de son ventre: — *Voyez-vous ça*, me dit-il; *j'étais bien malade il y a 4 ans; mais le docteur Murray m'a fait mettre ce bandage, et je me suis guéri.*

C'était une hernie qui l'avait empêché de marcher et de monter à cheval, et pour laquelle après avoir essayé sans succès les recettes de tous les charlatans du Pendjâb, il s'était enfin résolu d'appeler et de garder près de lui, pendant quelques mois, le docteur Murray.

Comme tous les malades imaginaires, il a ses systèmes en médecine, et j'écoutais tranquillement ses raisonnements sur le chaud et le froid, le sec et l'humide, etc., etc. — Pour moi, je n'étais pas encore suffisamment éclairé sur la nature de ses maladies, pour lui prescrire des remèdes. Je lui tâtai le pouls, je lui fis tirer la langue, répondre à maintes questions, et lui promis de méditer de nouveau sur ce sujet et de lui préparer des remèdes.

M. Court était arrivé pendant ce temps-là et demeurait témoin presque muet de notre conversation, car il ne parle pas pendjâbi, et le Roi comprenait mieux mon hindoustani que son persan. Il ne semblait pas à son aise au durbar, comme MM. Allard et Ventura; toutes ses manières étaient plus asiatiques.

Le Radjah prit l'initiative de mon voyage projeté, et parla beaucoup de Cachemir, où, chose étrange! il n'est jamais allé. Je le fis, moi, comme si j'avais toujours eu son consentement pour effectuer ce voyage.

C'est le paradis terrestre, me dit-il; *mais prenez garde, les gens y sont de grands fripons, menteurs, voleurs*, etc., etc.; *mais les filles y sont bien jolies: qu'en pensez-vous?* — Et en finissant sa phrase, il me montrait cinq filles charmantes qui sortaient d'une tente voisine et venaient vers nous. Le Radjah

les fit asseoir devant moi, et insista, en riant, pour savoir comment je les trouvais.

Elles étaient incomparablement les plus jolies que j'eusse vues dans l'Inde, et je les aurais admirées dans tout pays. Elles étaient parées avec magnificence et avec grâce, à l'exception des ornements d'or et de perles qui pendaient avec trop de profusion sur leur front et de leurs oreilles. D'ailleurs, elles étaient complétement peintes à la mode du pays; leurs lèvres étaient du rouge le plus vif, par l'habitude de mâcher du bétel; le bord de leurs paupières était noirci avec de l'antimoine, et, en dehors de ce petit cercle, il y en avait un beaucoup plus large, barbouillé de blanc : leurs yeux, très-grands et naturellement très-beaux, empruntaient de là un éclat extraordinaire; leur teint n'était que brun; leurs joues rougissaient; leurs traits étaient réguliers et nobles. — « Elles sont charmantes! » m'écriai-je.—Et comme ma physionomie exprimait le plaisir, tandis que je les regardais, Rendjit me plaisantait avec gaieté.

Ah! ah! dit-il, *voilà ce que c'est que d'être jeune!*.... — « Mais avec de si jolies filles, repris-je, je suis persuadé qu'il n'y a pas besoin d'être jeune. »

Rendjit, là-dessus, se mit à rire, et la conversation fût devenue infiniment peu morale, si M. Court ne m'eût averti que je devais paraître tout de glace et affecter du mépris pour l'exhibition du Radjah. Mais je trouvais ces Cachemiriennes réellement si charmantes, et je m'étais tellement prononcé déjà, qu'il n'y avait pas moyen de reculer.

« Savent-elles chanter? » demandai-je au Radjah. — *Voulez-vous les entendre?* — « Très-volontiers. »

Et il les fit chanter à demi-voix plusieurs chansons en cachemiri, en penjâbi et en persan. J'ignore si c'est qu'elles chantaient à voix basse et sans l'accompagnement du tapage exécrable des musiciens qui les accompagnent ordinairement, ou bien si c'est que je les regardais plus que je ne les écoutais, mais leur chant me parut agréable. Je dis cependant d'un air dédaigneux que cela ne pouvait amuser un Européen que pendant quelques instants; alors, voyant que je ne mordais plus à l'hameçon, Rendjit fit taire les filles, et peu après me congédia.

M. Court se retira avec moi. Il me raconta qu'une fois Rendjit l'avait emmené seul avec lui pour faire une promenade en bateau. Il essaya de le griser, et n'y pouvant réussir, il fit venir ces filles-là ou d'autres, et lui fit faire par elles toutes sortes d'agaceries. L'autre faisait le Joseph, et le Roi lui dit à la fin : « Ne sentez-vous donc rien auprès de jolies filles? êtes-vous donc

un eunuque ? » — « Oui, pour des filles publiques, » répondit M. Court. — Et le Radjah, changeant de conversation, les fit retirer.

Peut-être, me dit M. Court, les enverra-t-il chez vous; mais tenez-vous sur vos gardes. D'ailleurs, vous ne vous en amuseriez qu'aux dépens de votre dignité, de votre caractère.

Je craignais fort qu'il ne me les envoyât; car je les trouvais si jolies, que ma vertu redoutait cette épreuve.

D'ailleurs, depuis Loudhiana, je suis encore réduit à ne boire que de l'eau et à ne manger que des légumes et des fruits sucrés. Le Radjah, qui est informé de mes moindres actions, savait cela, et tous les jours il avait la coquetterie de m'envoyer de nouveaux présents de raisins de Caboul. Mon régime frugal est connu de tout le monde, et comme la mode à Lahor est d'admirer tout en moi, il me donne presque un caractère de sainteté.

Rendjit, qui demande des remèdes à tout le monde, n'en prend de personne. Je le savais; mais je savais aussi qu'il s'amuse ordinairement à les faire prendre à ses courtisans, à ses amis ou à ses domestiques. Je ne lui envoyai donc que des pilules très-innocentes, et pour liqueur stimulante, un flacon d'eau-de-vie, auquel on n'eût point fait attention sous le nom de *Brandy cherâb*, mais que j'appelai vieille eau-de-vie de Cognac, *Pourana Coniac cherâb*, indiquant la manière d'en faire un punch agréable, en la mêlant avec un sorbet à l'eau de rose.

Le Radjah me fit remercier; mais il voulait quelque chose de plus compliqué : du mystérieux, du sublime dans ses potions, de la poussière de pierres précieuses, etc., etc. Je le servis donc à son goût; et comme il s'était plaint d'avoir quelquefois des aigreurs d'estomac, je lui prescrivis une préparation de perles calcinées, qui, en définitive, n'était que du carbonate de chaux, et plusieurs autres médecines, également innocentes ou utiles, faites par la voie la plus dispendieuse et la plus détournée; j'y ajoutai quelques pilules de cantharides, en prévenant du danger d'en prendre trop. Cette fois il fut ravi, et son ministre médecin vint me dire que j'avais deviné tous les désirs du Roi. Le surintendant des jardins royaux arriva ensuite avec les fruits les plus rares en cette saison.

Le Radjah quitta les environs immédiats de Lahor, pendant deux jours, pour aller chasser. Il m'avait fait demander avant de partir si je désirais l'accompagner; mais sachant qu'il m'eût fait crever de faim et de fatigue, je m'étais excusé, ajoutant d'ailleurs qu'il me tardait de prendre la route de Cachemir.

A son retour, le 18 mars, Rendjit me fit appeler, avec M. Allard, pour me donner mon congé. Nous le trouvâmes campé dans ce qu'il nomme un autre jardin, c'est-à-dire près d'un autre carré de Coquelicots, plus loin de la ville, mais exactement de la même manière, et entouré de la même demi-douzaine de figures qui s'écartent rarement de lui.

Il ne me parla guère cette fois que de mon voyage, et des mesures qu'il avait prises pour me le rendre agréable; insistant sur le plaisir qu'il avait à me témoigner ainsi son amitié pour le Gouverneur général. Il me présenta le khélat ou habit d'honneur, sans pompe ni cérémonie : cependant c'était celui de la plus haute distinction. Il se composait de 11 pièces, savoir: une paire de beaux châles de Cachemir; deux autres châles moins beaux; quatre pièces de superbe mousseline, et trois pièces de soieries diverses. Ces étoffes lui furent montrées, et il les fit déposer près de moi dans les corbeilles qui les renfermaient. Il ne me donna de ses mains qu'un ornement en pierreries qui se pose sur le turban, le même qu'à Dehli l'empereur avait attaché au devant de mon chapeau. Rendjit habille pour de bon, comme on le fait à Dehli, ceux de ses compatriotes auxquels il confère le khélat; mais il a le bon goût d'épargner cette cérémonie aux Européens, dont la maladresse à se vêtir de ces habillements inaccoutumés, la rendrait toujours ridicule; il leur présente les étoffes nécessaires pour faire un costume indien. Ainsi la mousseline sert à faire le turban, la chemise et la tunique qu'on met par-dessus; la soie, pour les pantalons, selon l'usage des Sikes; et les châles, pour jeter sur une épaule et passer autour du corps. Il remarqua avec plus de grâce que de vérité, qu'il n'y avait rien dans ce khélat qui ne fût fabriqué dans ses États. Il avait raison pour les châles qui viennent de Cachemir et les soieries de Moultan; mais deux des pièces de mousseline sont de fabrique indienne, et deux autres, à mon grand étonnement, se trouvent être anglaises.

Avec le khélat, le Roi fit déposer près de moi deux grands sacs d'argent de 1,100 roupies (2,750^{f}), que je fis enlever pareillement par un domestique, sans y toucher, et un Mounchi lui remit plusieurs pervanas, qu'il me donna les uns après les autres. L'un était un ordre général, ou passe-port, qui commandait à tous les chefs de villages de pourvoir à tous les besoins de mon camp. Un autre, une sorte de lettre d'introduction pour le frère de son favori Thêann Sing, que je devais voir aux mines de sel de Pindaden-khan. Il lui enjoignait de m'en montrer tous les travaux, et de m'offrir, avec les sucreries d'usage, 500 roupies (1,250^{f}); de me fournir une escorte de soldats à pied et des porteurs,

pour m'accompagner à Cachemir et y porter mon bagage. Enfin, il y avait un dernier ordre qui prescrivait au Gouverneur de Cachemir de me montrer toutes les attentions possibles, et de me compter 2,000 roupies (5,000f). La totalité des présents d'argent que j'aurai reçus du Radjah s'élèvera ainsi à 5,000 roupies (12,500f), et son intention est que le khélat qu'il m'a accordé ait la même valeur.

Je lui avais demandé un homme fidèle qui m'accompagnât partout, et lui répondît en quelque sorte de moi. Il a désigné à cet effet l'intendant de son favori Thêann Sing, qui n'est pas moins connu ni moins respecté ou craint que son maître dans les districts des montagnes que j'aurai à traverser, si je ne retourne pas à Simla par le Thibet. Cet homme ne doit me quitter que lorsque je sortirai des États du Radjah.

Je dis à Rendjit, pour lui témoigner ma reconnaissance, que j'espérais pouvoir lui indiquer quelques procédés plus avantageux dans l'exploitation de ses mines de sel, et que j'espérais découvrir d'autres mines dans les montagnes de Cachemir. Il me recommanda d'observer le climat de cette contrée et de lui écrire si je croyais que sa santé dût gagner à l'habiter pendant la saison des grandes chaleurs. Enfin si je voyais là quelque objet qui flattât ma fantaisie, je n'avais aussi qu'à le lui écrire, afin qu'il ordonnât qu'on me l'offrît aussitôt en son nom.

Ce fut son dernier mot; il me congédia alors par son salut accoutumé, et je me retirai avec M. Allard.

Le soir, mon nouveau Méhmendar vint, avec le Djémadar de ma nouvelle escorte, prendre mes ordres. Mais pour partir, il fallait des chameaux, et j'avais oublié d'en demander : il fallut les envoyer chercher à 15 ou 20 lieues, et c'est ce qui me retint à Lahor quelques jours encore après mon audience de congé. J'aurais pu, sans cet oubli, ne rester dans cette ville que 8 jours. Wade, à Loudhiana, me menaçait d'y être retenu peut-être un mois par les caprices du Radjah. Il a donc surpassé de toutes manières, à mon égard, ce que j'attendais de lui.

J'avais été si bien servi près de lui! MM. Allard et Ventura m'avaient fait un tel renom! Quelques jours avant mon arrivée, il leur avait exprimé la crainte que je ne lui demandasse du service.... « Lui! vous demander du « service!.... Vous lui donneriez deux lacks (500,000f) par mois, que vous ne « réussiriez pas à le garder. C'est un homme qui ne voyage que pour la science, « et qui regarde l'argent comme rien. Quand même vous le désireriez, n'y

« comptez pas. » Ils lui avaient fait bien d'autres contes. Le roi de France, par exemple, me faisait venir souvent près de lui, pour s'instruire par mes entretiens. Et quoique je ne fusse pas riche, ma grande réputation me mettait à l'égal de qui que ce fût en Europe!.... Il paraît que je jouai assez bien mon rôle moi-même, et je ne diminuai pas la haute opinion qu'on avait ainsi donnée au Radjah. Un jour, à son durbar (j'étais absent), Thêann Sing, son favori, remarqua que je souffrais beaucoup des yeux; il dit qu'il avait envie de me proposer un excellent remède contre ce mal. Le Radjah se moqua terriblement de son idée de venir me proposer un remède, à moi! — « C'est un homme sage, un demi-dieu. Imbécile! allez donc le faire rire avec « votre remède! »

Rendjit Sing, malgré sa barbe blanche, n'a que 51 ans. Ce n'était au début de sa carrière qu'un Sirdar ou seigneur sike avec 400 à 500 cavaliers. Le Pendjâb, dans ce temps-là, était dans un état continuel d'anarchie par les guerres de village à village que se faisaient les Sirdars, et de temps à autre par les invasions de Schâh Zemân, qui descendait de Caboul avec d'assez grandes armées, pour marcher sur Dehli. Par son courage et son adresse, Rendjit se fit de bonne heure un nom parmi les chefs militaires de cette période. Il envahissait successivement tous les domaines voisins de son héritage et savait les garder; pillait des districts éloignés sur lesquels il tombait à l'improviste avec une poignée d'hommes : il négociait avec les uns, il trahissait les autres. Sa domination et son influence s'étendaient ainsi. Généreux avec les compagnons de ses dangers, il avait les soldats les plus braves et les plus fidèles. Lorsque Schâh Zemân entreprit une dernière expédition contre l'Inde en 1801 (Elphinstone, tome 2), il s'avança jusqu'à Lahor, où un grand nombre de Sirdars sikes parurent à son durbar et reconnurent sa souveraineté. Bientôt le Schâh fut rappelé dans son pays par des troubles intérieurs : il quitta Lahor précipitamment, et en passant le Râvi (voir Elphinstone), il perdit quelques canons. Rendjit s'offrit à les faire retirer de la rivière, et pour la promesse de ce service et quelques autres qu'il rendit à Schâh Zemân dans sa retraite, il se fit céder par ce prince ses titres de possession sur Lahor, qu'il occupa ainsi sans combat et avec une sorte de légitimité. Dès lors commença sa suprématie sur tous les chefs sikes qu'il dépossèda ensuite successivement, sans beaucoup de résistance, mettant partout à leur place des soldats de fortune, qu'il choisissait parmi ses premiers compagnons d'armes. Dans la dissolution de la monarchie de Caboul, un des partis afghans lui demanda son aide dans une entreprise contre Cachemir, occupé par le

parti opposé. Rendjit l'aida à faire cette conquête, mais il la garda pour lui-même. Il occupa ensuite la province de Moultan, soumit au tribut le Nawab de Bahawalpour, qu'il ne pouvait attaquer dans sa capitale située sur la rive gauche du Setludje (que les Anglais, par un traité, lui avaient imposée comme la limite future de ses conquêtes), mais qu'il pouvait facilement déposséder de quelques districts situés sur l'autre rive : enfin il passa l'Indus, saisit *Dheyra-Ghazi-khan,* et ne l'évacua qu'à la condition d'une redevance annuelle. Dans ces dernières années, traversant de nouveau l'Indus à Attock, il envahit le district de Peschawer, resté tributaire de sa puissance : et il acheva la conquête de toutes les principautés des montagnes du versant occidental de l'Himalaya, situées entre le Setludje et l'Indus.

Ses revenus en argent sont actuellement de près de 3 croures de roupies, environ 75 millions de francs. Mais il reçoit en outre un grand nombre de redevances en nature, des contingents de chevaux, de chameaux, d'étoffes, de grains, et enfin de soldats que doivent lui fournir en cas de guerre tous les petits Radjahs de sa création. Il est difficile d'évaluer ces droits. L'estimation de ses dépenses est également difficile. Il est certain cependant qu'elles ne s'élèvent pas à la moitié de ses recettes. Il amasse des trésors. Il est à peu près certain qu'il a 8 croures (200,000,000 de francs) enfouis dans son palais de Lahor; l'avarice est devenue sa passion, depuis quelques années.

Son règne est celui du caprice. Il n'a établi aucune règle. Il n'y a point de division dans les services publics, ni de spécialité dans les emplois. Aux gens de sa cour, à ceux qu'on appellerait des ministres, il fait faire aujourd'hui une chose et demain une autre. Il ne reçoit point de comptes des officiers financiers. Chacun est chargé de faire pour lui une recette déterminée. Si elle n'est pas versée tout entière à la fois, il règle à sa fantaisie le reste des payements : en cas de refus, la bastonnade, mais point d'autres tortures. Très-souvent, à son durbar, il fait administrer par un de ses palefreniers quelques coups de fouet à des trésoriers qui lui semblent infidèles.

Rendjit descend d'une famille de *Djâtes.* Il n'a pris aucun titre depuis son élévation, et se contente de son nom; mais il ne souffre pas que d'autres le portent; il a eu ainsi bien des gens à débaptiser, car il est fort commun parmi les Sikes. Il a une aversion de parvenu pour ce que l'on pourrait appeler l'ancienne noblesse du Pendjâb. Il soumet à de fortes contributions ceux des anciens Sirdars qu'il n'a point chassés; mais tous les seigneurs de sa cour, tous ses généraux, les Radjahs qu'il a créés à la place des anciens, n'étaient jadis que de simples cavaliers dans sa troupe. Il distingua les uns à cause de

leur bravoure, il en avança d'autres pour leurs jolies figures et leurs complaisances. Telle est l'origine de la fortune du Radjah Thêann Sing et de son frère Goulâb Sing. Cependant, pour que rien ne manquât à ses nouveaux nobles, il obligea les anciens à leur donner leurs filles en mariage.

Au reste, ses favoris ne sont pas exempts des caprices de sa cupidité; lorsqu'il a contre eux quelque sujet de mécontentement, il les taxe à des amendes proportionnées à leur fortune : un demi-lack, un lack, deux lacks de roupies, ou quelques milliers de roupies seulement. Ces amendes lui sont toujours payées avec le plus grand secret et la plus grande diligence, pour éviter, s'il est possible, la perte de crédit qui en résulterait pour ses courtisans, si leur disgrâce passagère était connue.

Parmi ses conseillers les plus intimes, il a trois frères musulmans qui cachent leurs richesses sous les dehors de la pauvreté, et se font pardonner leur intrusion par l'humilité de leurs manières. Tous trois portent le titre de Fakir, et leurs enfants le prennent après eux. Ils savent l'arabe et ont lu les ouvrages de médecine écrits en cette langue. De là leur réputation de science profonde. L'aîné, que je rencontrai près d'Amritsir, est en quelque sorte le ministre des affaires étrangères; c'est lui qui tient la plume dans toutes les communications de Rendjit avec le gouvernement anglais. Un autre est son homme de confiance à Govindghur; le troisième, que je vois tous les jours ici, est quelquefois nommé gouverneur de la ville, lorsque le Radjah ne l'emmène pas avec lui dans ses excursions. Ces trois frères ont imaginé un chiffre qui leur sert à correspondre entre eux; et cet artifice, que je crois inusité en Orient, les fait passer pour les plus habiles gens du monde.

C'est aussi par des amendes qu'il punit la plupart des crimes qui viennent à sa connaissance. Un pauvre homme en tue un autre, soit par malice, soit par accident, le Radjah le taxe à 1,000, 2,000 roupies; et s'il ne les a pas, il fait payer sa famille pour lui. Il semble qu'il répugne à son avarice de débourser du numéraire. Il ne tire guère d'argent de son trésor que pour la paye de ses troupes, et pour faire des présents. Mais le traitement fort irrégulier, fort précaire, qu'il accorde aux seigneurs de sa cour, il le paye soit en djaguirs, soit en bons royaux sur les débiteurs de l'État, sur les délinquants ou les criminels mis à l'amende. Ces effets se réalisent sans difficulté, grâce aux vexations que leurs porteurs ont le droit d'infliger à ceux qui doivent les acquitter.

Rendjit demeure rarement 15 jours dans le même lieu. Son activité, que l'âge n'affaiblit pas, et qui n'a plus l'excitation de la guerre depuis qu'il a

soumis toutes les provinces dont il pouvait s'emparer, s'use maintenant à la chasse. Tous les matins, il tient son durbar comme je l'ai vu, et expédie ses affaires presque toujours en plein vent, à moins qu'il ne pleuve. Il écoute et dicte la correspondance avec les provinces, donne ses ordres de toute espèce. Il a toujours près de lui une douzaine de ses chevaux sellés et bridés, et, de distance en distance dans la campagne, autour de son camp, de petites tentes à son usage. Il lève son audience selon son caprice, monte à cheval, galope quelquefois tout le jour, suivi de tout son monde, et s'arrête dans le lieu qui lui plaît. Son dîner, qui se compose d'un peu de riz et une caille, ou la moitié d'une perdrix, avec quelques fruits ou des confitures, le suit partout au galop. Sur les 2 heures, il s'arrête souvent; un tapis est aussitôt déroulé à terre; il s'assied et mange sa petite ration d'opium (3 ou 4 grains). On fait cercle autour de lui, et il passe le temps à causer et à expédier de nouvelles affaires. C'est toujours à ce durbar de l'après-midi que je l'ai vu. Je l'aurais trouvé moins causeur, moins animé le matin, avant qu'il eût pris son opium. Jamais il ne donne d'ordres à l'avance, pour qu'on se tienne prêt à le suivre dans sa vie de nomade. Il ne fait avertir que les officiers français. MM. Allard et Ventura, pour l'y obliger, lui donnèrent, dans les commencements, une leçon un peu hardie. Ils ne tinrent aucun compte de son départ, et demeurèrent où ils étaient avec toutes leurs troupes.

Souvent il emmène plusieurs milliers d'hommes à la chasse, qui est presque toujours la chasse au tigre. Il le tire quelquefois à coups de fusil, monté alors sur un éléphant, ou bien l'attaque à cheval, le sabre à la main.

Sa passion pour les chevaux empêche que les gens de sa cour n'en aient de très-beaux; car il les leur prend aussitôt, en leur en payant le prix toutefois. C'est pour la possession d'un cheval qu'il a fait sa dernière guerre en Peschawer, qui lui a coûté plusieurs millions de francs.

Rendjit a environ 20,000 à 24,000 hommes de troupes régulières, tout infanterie. Il a essayé plusieurs fois d'entretenir aussi quelques régiments de cavalerie, et il en existe nominalement quatre dans son armée; mais ils sont très-inférieurs à tous égards aux corps irréguliers de la Compagnie, tels que celui du colonel Skinner. Il n'a jamais pu se résoudre à faire la grande dépense qu'exige une bonne cavalerie disciplinée à l'européenne; et tandis qu'il se prive de cette force par son avarice, il continue de payer énormément quelques centaines de vieux cavaliers irréguliers, ses anciens compagnons. A quelques-uns il donne plus de 1,000 roupies (2,500^{f}) par mois, et aucun d'entre eux n'a moins de 500 roupies (1,250^{f}).

Aux cavaliers de ses régiments soi-disant réguliers, il donne 28 roupies (70^{f}) par mois, et les hommes doivent s'armer, s'équiper, se monter, et se nourrir, eux et leur cheval.

Ce serait 8 roupies (20^{f}) de plus qu'il n'est d'usage de donner à la cavalerie irrégulière dans l'Inde anglaise, s'il leur donnait réellement ce qu'il leur promet. — Mais toute son armée ne reçoit que 10 mois de paye par an, et elle est très-irrégulièrement, très-mal payée de ces 10 mois. La solde est toujours arriérée de 4, 5, 6 mois; quelquefois un an, et même 14 mois : la cavalerie surtout. Il en résulte que tous les cavaliers sont criblés de dettes, et que lorsqu'ils reçoivent l'ordre de changer de résidence, ils refusent quelquefois de marcher, et cela par l'impossibilité de subsister sur les routes et dans des lieux nouveaux où, inconnus des marchands, ils ne trouveraient point de crédit.

L'infanterie a 7 roupies (17^{f},50) par mois; mais on lui fait des réductions pour son habillement et son armement, qui sont parfaitement uniformes, et, chose singulière dans l'Inde, pour sa nourriture. Il fallait que les préjugés des Sikes fussent bien moins forts que ceux des Hindous, pour que Rendjit pût introduire un tel usage dans son armée. Chaque compagnie de 100 hommes a 4 cuisiniers qui préparent les aliments des soldats. Chaque homme reçoit sa ration dans une écuelle, et mange séparément.

Il ne se passe jamais une année sans quelques révoltes militaires. C'est toujours l'arriéré de la solde qui les excite. Le Radjah compose avec les révoltés, les rappelle à la soumission par de belles promesses, fait fouetter les meneurs, et punit tout le monde par la confiscation d'un mois ou deux de solde. Quand il a gagné de la sorte quelques milliers de roupies, il s'en vante pendant huit jours à son durbar comme d'une affaire admirable.

L'infanterie, à l'exception des mois d'hiver, est vêtue de pantalons blancs étroits, d'une veste blanche et d'un petit turban bleu; la buffleterie est noire; elle est armée d'un sabre et d'un fusil à pierre avec une baïonnette; en ligne, elle a fort bonne mine.

En hiver, elle a un habit de drap rouge, comme les Sipahis anglais; mais ce costume plus dispendieux est rarement renouvelé. Quelques corps de Musulmans, et de ce qu'on appelle dans le Pendjâb de *Pourbiers* (Orientaux), c'est-à-dire, d'Hindous venus de l'autre côté du Setludje et la plupart déserteurs, sont coiffés d'un shako. Les Sikes se feraient tuer jusqu'au dernier plutôt que de recevoir cette coiffure.

Il n'y a point de règle pour la solde des officiers. Tel capitaine ne doit toucher que 28 ou 30 roupies (70 ou 75^{f}) par mois; tel autre, 40 roupies (100^{f}).

Il y en a qui reçoivent jusqu'à 50 et 60 roupies (125 et 150^{f}). A certains colonels, le Radjah donne jusqu'à 50 roupies (125^{f}) par jour, tandis qu'à d'autres il n'en donne que 10 ou 12 (25 ou 30^{f}). Les officiers supérieurs sont payés encore plus irrégulièrement que les soldats.

Néanmoins, tel est le goût des Sikes pour le métier des armes, que Rendjit trouverait assez de volontaires pour porter immédiatement son armée à 80,000 hommes. Il ne s'est pas encore avisé de vendre les grades militaires; mais il y a une telle demande de service, et un tel désir d'avancement, que les acheteurs ne manqueraient pas.

MM. Allard et Ventura lui avaient fait créer une espèce d'ordre militaire; mais il en fit bientôt une telle prostitution, qu'ils l'engagèrent à le supprimer.

Ce qui manque à Rendjit, c'est de l'artillerie. Il est très-fier du nombre de ses canons, mais ils sont détestables et pitoyablement montés et servis. Tous sont de calibre différent; chaque pièce a donc ses boulets qui ne peuvent servir à d'autres. Ces boulets sont de fer forgé; leur forme est grossière. Les canons sont beaucoup plus lourds que des pièces d'un calibre double en Europe, et cependant ils se détruisent après quelques décharges : ils sont fondus à noyau et sans masselotte.

L'arsenal de cette misérable artillerie est dans le palais même du Radjah, à Lahor. C'est là aussi que l'on fait et que l'on répare les fusils de son infanterie. Ils sont également fort mauvais, et crèvent fréquemment entre les mains des soldats.

Au reste, telle est l'humeur des Sikes, qu'on se garde bien de laisser jamais des cartouches aux soldats hors les jours de bataille ou d'exercice. On leur retire même la pierre de leurs fusils. On n'entendrait sans cela qu'une fusillade continuelle d'hommes ou de corps se battant les uns avec les autres. Ils sont comme ces léopards chasseurs que l'on mène à la chasse dans une cage de fer, et qu'on ne lâche qu'en face du gibier.

C'est à tort que j'ai dit précédemment que Rendjit avait formé quelques régiments d'Akhalis qu'il opposait maintenant au Seyd. Ils sont ingouvernables, et le seul moyen d'en avoir raison, c'est de les exterminer. Lahor est, après Amritsir, le lieu où ils s'établissent de préférence. On les voit surtout aux environs, parmi les ruines des palais mogols et des mosquées. C'est leur retraite. Presque tous sont montés sur une rosse et armés d'une lance ou d'un fusil à mèche; d'autres n'ont qu'un arc avec un sabre. Ils sont vêtus de guenilles bleues, et portent pour la plupart un long bonnet pointu de cette couleur, entouré à sa base, sur le front, d'un cercle d'acier

poli, comme le bord de nos chapeaux. Ils sont hideux. Ils vivent de ce qu'ils prennent, si on ne le leur donne pas, et poursuivent d'injures ceux qu'ils n'osent pas rançonner. M. Allard, qui a eu la prudence de se faire leur ami par des libéralités, a été cependant attaqué par eux une fois à coups de pierres; et dans une de mes courses aux environs de la ville, je les ai vus faire contre moi des démonstrations hostiles; sans l'escorte qui me suivait, j'aurais été obligé de fuir à toute bride.

Ils se réunissent quelquefois par centaines et se mêlent au cortége du Radjah; et lorsqu'ils se jugent les plus forts, ils menacent et demandent. Plus d'une fois ils l'ont mis à rançon de la sorte. Mais Rendjit n'a pourtant jamais osé prendre contre eux quelque grande mesure de vigueur. Il les excite à aller à la guerre, lorsqu'elle se fait quelque part, et il recommande à ses généraux de les pousser sur les points d'où il y a peu de chance de revenir, et ils en reviennent moins que d'autres, car ils se battent en désespérés.

C'est pendant les derniers jours de mon séjour à Lahor qu'il a osé, pour la première fois, les expulser de cette ville et de ses environs. Après m'avoir donné mon audience de congé, il passa le Râvi pour aller chasser à une vingtaine de lieues. Quand il fut de l'autre côté du fleuve, il envoya au général sike, qui partage avec MM. Allard et Ventura le commandement des troupes régulières, l'ordre de leur faire vider leurs repaires et de les refouler sur Amritsir. Chaque nichée se trouva surprise, et par de telles forces que la résistance était inutile. On s'est battu pourtant, et il y a eu une vingtaine d'hommes tués. Dans quelques mois ce sera à recommencer.

Rendjit Sing est sceptique pour le moins. Cela ne l'empêche pas d'être superstitieux. Qu'il se lève quand un descendant de Naneck s'approche de lui, qu'il aille deux fois l'an se baigner dans le bassin sacré d'Amritsir, tout cela peut n'être qu'une démonstration politique de respect pour les superstitions de la multitude; mais il invente des dévotions qui ne sont que de sa fantaisie et qui ne doivent être vues qu'avec indifférence, si ce n'est avec déplaisir, par les Sikes. Par exemple, il fait des pèlerinages à des tombeaux musulmans réputés d'une grande sainteté; il fait des aumônes considérables, dont la charité n'est assurément pas le motif; enfin, il marmotte souvent des prières auxquelles personne ne comprend rien. Je l'ai vu à son durbar, distrait en écoutant; et alors qu'il devait répondre, silencieux, absorbé en lui-même : il y avait un mouvement sur ses lèvres, et ses courtisans disaient qu'il causait avec son esprit. L'idée de la mort l'épouvante, et jamais on n'en prononce le nom en sa présence. Quand on ne peut lui laisser ignorer plus longtemps

celle d'un homme qu'il connaissait beaucoup, surtout la mort de l'un des compagnons de sa jeunesse, on dit *qu'il est parti :* le Radjah comprend ce que cela veut dire, fait une grimace, et jamais ne fait allusion à la circonstance.

Il est probable que c'est quelque idée religieuse qui l'empêche de condamner à mort qui que ce soit; car ce n'est pas l'humanité. A un passage de l'Indus avec toute son armée, M. Allard le vit plaisanter et rire en regardant quantité de ses gens qui se noyaient, et dont le fleuve entraînait les cadavres. Je conclurais de tout cela qu'il croit au diable et le sert en jésuite.

On sait combien les Orientaux sont débauchés; mais ils ont de la pudeur à leur manière. Rendjit est d'un libertinage déhonté. Qu'il ait eu et qu'il ait encore avec sa barbe blanche un grand nombre de catamites, il n'y a rien là de choquant en ce pays : mais indépendamment de ses femmes et de ses mignons, il a toujours vécu publiquement avec les filles publiques. Il est leur protecteur, leur patron. Dans les cérémonies les plus brillantes, il y en a plusieurs centaines à Lahor et à Amritsir, qu'il fait habiller ridiculement en Amazones, qu'il fait monter à cheval, et dont il se fait suivre; ce sont ses gardes du corps dans les jours de pompe. Habituellement il en a dans son camp la charge de plusieurs éléphants : elles le suivent partout. Un de ses passe-temps, depuis qu'il ne peut mieux faire, est de regarder les ébats de ces filles avec les jeunes gens de sa cour, auxquels il ordonne de lui donner ce divertissement.

Dans sa jeunesse il s'était épris passionnément d'une de ces femmes. Il fallait qu'elle fût toujours près de lui. Les habitants de Lahor l'ont vu cent fois, à cette époque, avec elle, sur un éléphant, en usant comme dans son sérail; et cela en plein jour, entouré d'une escorte nombreuse, causant et riant pendant ce temps-là avec les cavaliers qui l'environnaient.

Les Sikes ont horreur du tabac; jamais un Musulman ne fumerait dans le Pendjâb devant un Sike de qualité. Cette fille, qui fit faire à Rendjit de si grands tours de force de cynisme, fumait en sa présence, dans son Howda, et on l'a vu l'aider lui-même à allumer son houka; monstruosité épouvantable à Lahor, et la plus grande qu'il ait faite!

Rendjit a deux fils; l'aîné, Kurruk Sing, a 26 ou 28 ans, et ressemble beaucoup à son père extérieurement, mais il est fort bête. L'autre, Cheyre Sing, a moins de 20 ans et n'a aucune ressemblance physique avec Rendjit, mais il est très-intelligent. Tous deux maintenant sont dans le nord du Pendjâb, occupés à faire la guerre au Seyd. Il est probable que la monarchie sike n'aura qu'un roi à la mort de Rendjit; les deux princes sans doute se feront

la guerre entre eux pour la succession, et les grands djaguirdars se soulèveront pour redevenir indépendants. Si, dans la confusion générale, un parti de cavaliers passe le Setludje pour piller quelques villages de Patialah, ce sera sans doute pour les Anglais le prétexte légitime et l'occasion d'envahir le Pendjâb. Le Radjah manifeste la plus grande indifférence pour tout ce qui arrivera après lui, et il ne prend aucune mesure pour que l'ordre public lui survive.

Ses fils, ses femmes ont des djaguirs, et sont exposés comme tous les autres aux caprices de son avarice. Il y a deux ans qu'il a eu la vanité de faire deux nouveaux mariages avec deux enfants, les filles du Radjah de Kangrah, qu'il venait de déposséder de son territoire. Elles ont maintenant 12 à 13 ans. Les pauvres petites, à la mort de leur vieux mari impuissant, seront obligées de se brûler avec son corps. C'est de rigueur dans leur famille, qui est de la plus haute caste.

Au reste, les suttis sont rares dans le Pendjâb. M. Allard m'en a raconté un dont il a été témoin à Lahor. La procession au milieu de laquelle marchait la veuve, faisait un vacarme épouvantable; mais la victime semblait avoir gardé tout son sang-froid. Elle se coucha elle-même sur le bûcher, se dépouilla de ses ornements qu'elle distribua à ceux qui l'entouraient, et quand elle eut fini, elle chercha la position la plus commode, se releva plusieurs fois pour retirer ou placer autrement des bûches qui la gênaient; et quand elle se trouva à son aise, elle se fit couvrir de bois, mais avec les mêmes précautions. On jeta une grande quantité d'huile sur le bûcher où elle était enterrée vivante, et quand on y mit le feu, il s'enflamma avec une telle violence qu'elle dut être étouffée presque aussitôt.

Il est évident que les Indiens ne songent pas à avoir de la pitié pour les femmes qui se brûlent; les Babous philanthropes de Calcutta, qui affectent ce sentiment pour elles, l'ont appris de nous, et ne font sans doute qu'en imiter l'expression. La perspective du bûcher s'offre aux femmes de ce pays pendant toute leur vie; il devient à leurs yeux comme une nécessité naturelle, à l'idée de laquelle je conçois qu'elles puissent se faire, de même que nous prenons presque tous passablement bien notre parti de mourir de maladie. Il est vrai que nous ignorons quand la mort viendra. Nous la voyons du doigt nous montrer l'heure du départ, et les femmes qui se brûlent marquent elles-mêmes cet instant terrible. Mais elles savent, pendant toute leur vie, que quelque jour elles auront à le faire; et quand vient ce moment, elles en ont vu d'avance presque toute l'horreur.

La position des Européens au service de Rendjit Sing n'est pas à envier pour celui qui vient de l'Inde anglaise. Les avantages pécuniaires dont ils jouissent ne sont pas assez grands pour compenser à mes yeux le désagrément d'obéir à un chef aussi capricieux; et pour leur propre considération ils doivent vivre avec trop de magnificence pour pouvoir faire des économies considérables. Le Radjah, pour les attacher au pays, a eu soin de leur y faire enterrer un capital qu'ils perdront entièrement lorsqu'ils le quitteront: ce sont leurs maisons et leurs jardins. Ensuite il les tient au même régime d'arriéré de solde que le reste de son armée. —Il doit un lack (250,000f) à MM. Allard et Ventura, les deux officiers qu'il paraît le plus jaloux de conserver. Tous deux désireraient retourner en Europe : déjà M. Allard parle souvent de son âge et de l'épuisement de sa santé; mais le Radjah fait la sourde oreille à ces propos, et se contente de lui dire qu'il l'enverra à Cachemir l'année suivante.

Rendjit comprend mal les rapports qui existent entre les peuples de l'Europe, de nation à nation. Sur la foi des longues inimitiés de la France et de l'Angleterre, il craignait, lorsque le docteur Murray vint à Amritsir pour le soigner, de le laisser approcher des quartiers de M. Allard, de peur qu'ils ne se battissent; et quand Murray lui dit un jour, qu'il avait reçu une invitation à dîner de cet officier et qu'il comptait s'y rendre le soir, son étonnement fut extrême. « Vous n'êtes donc pas ennemis? » lui dit le Radjah; et les soupçons qu'il avait toujours eus sur ces messieurs se modifièrent sans s'affaiblir. Il leur demeure cependant attaché, parce qu'il a l'expérience de leur fidélité et de leur dévouement. Il paraît depuis ce temps voir sans ombrage qu'ils sont entrés en correspondance habituelle avec Wade et Murray.

De ces relations amicales des officiers français avec les officiers anglais, il conclut sans doute que le Gouvernement anglais ressentirait les offenses qui pourraient leur être faites, et M. Allard, qui partage cette idée, se regarde comme plus en sûreté maintenant qu'avant l'établissement de ces rapports.

Quand le Radjah congédia M. Mevius, il le paya très-exactement de tout ce qu'il lui devait, lui fit même un petit présent, et se fit donner par lui, non-seulement un reçu, mais une sorte de certificat attestant qu'il n'avait jamais eu à se plaindre de lui, comme s'il craignait que M. Mevius ne fût allé se plaindre au Gouvernement anglais, et pour être à même de se disculper de ses imputations par l'envoi de cette note.

Il vient dernièrement d'exiger de M. Harland une attestation semblable, aux mêmes conditions de payement intégral, et au delà.

Au rapport de ces messieurs, le nombre des officiers européens au service

de la Perse est bien plus considérable; ce sont des Français, des Anglais et des Italiens. Ils y sont mal payés et n'ont aucune influence. Ils ne sont réellement que les instructeurs des régiments dont ils ont le commandement nominal. Tous ont des supérieurs persans. M. Allard pense que les Sikes sont infiniment meilleurs soldats que les Persans.

Pour les discipliner, il a dû, dans les commencements surtout, frapper souvent ses hommes à l'exercice, et l'usage en est resté, mais sans excès. Un conscrit, moins intelligent que les autres, est le dernier à comprendre. L'officier sike qui l'instruit s'emporte et le bat, et l'homme frappé n'imagine pas de tuer son officier. On m'avait induit en erreur à cet égard sur la fierté des Sikes : ils n'ont pas les hauts sentiments de dignité personnelle des Hindous de caste élevée qui composent l'armée anglaise dans l'Inde.

En Perse, on bat tout le monde, et il n'y aucune disgrâce à être battu. Colonels et généraux reçoivent la bastonnade, et le premier ministre n'en est pas exempté. Après qu'il a reçu 50 coups de rotin sur la plante des pieds, il va faire sa cour au Schâh, qui lui confère un khélat, et il n'est pas moins respecté qu'auparavant.

La proximité relative de l'Europe, et la beauté du climat dans tous les districts montagneux, sont les seules choses à regretter de la Perse, disent les officiers qui y ont servi.

Ce qui m'a surpris beaucoup, ç'a été d'apprendre que la vie était moins chère en ce pays-là que dans l'Inde. Les chevaux coûtent peu de chose à acheter, et presque rien à entretenir. Les domestiques ne se payent pas plus que dans l'Inde, et un petit nombre suffit. Chaque seigneur monte tous ses gens; et quand il sort, il n'en reste qu'un ou deux à la maison : tous les autres le suivent à cheval. C'est aussi l'usage des Européens.

On n'est admis en présence du Schâh qu'en bas rouges et sans souliers. Les Russes sont les seuls qui aient passé par-dessus cette étiquette. Ils se présentent en bottes et découverts.

Au reste, la présentation au roi consiste à le voir, d'une cour fort éloignée, montrer un moment son nez à une des fenêtres de ses appartements. Chacun se venge sur ses inférieurs de l'humble rôle qu'il joue devant le chef suprême. Un colonel européen, par exemple, ne reçoit pas dans sa chambre un de ses capitaines persans : il se contente de l'écouter et de lui parler par la fenêtre.

La croyance à la possibilité d'une invasion russe de l'Inde s'accroît avec les occasions que chacun a eues d'en connaître les moyens. MM. Allard et Ventura disent que rien ne serait plus facile. Il y a deux routes par lesquelles

pourraient marcher et sur lesquelles pourraient subsister de grandes armées européennes : celle de Boukhara et celle du nord de la Perse. Cette armée pourrait se grossir de 100,000 cavaliers irréguliers avant que d'arriver au Setludje, car l'Inde a conservé chez les Afghans son ancienne réputation de richesse. Tous ces peuples suivraient une armée européenne qui marcherait à sa conquête.

Mais c'est celle de leur pays qui n'offrirait que peu de difficultés; avec un lack de roupies (250,000f), il serait aisé de rassembler des forces assez considérables, pour mettre un homme résolu et habile à même de s'indemniser de cette avance, de se créer une principauté respectable et tout à fait indépendante.

La ville de Lahor. — Le Pendjâb est encore l'Inde; et quand on a vu une ville de l'Inde, on a vu toutes les autres, excepté Bénarès. Des rues très-étroites, tortueuses, où la boue séjourne souvent jusque dans les saisons les plus sèches; quelques-unes garnies de boutiques dont l'étalage, protégé par un auvent, les rend plus étroites encore : toutes les mauvaises odeurs de ces petites fabriques, car la plupart des marchands font eux-mêmes, sur le devant de leurs boutiques, les objets qu'ils vendent, soit des vases ou des ornements de cuivre, soit des sucreries et des pâtisseries exécrables, soit enfin des teintures : des bœufs, des vaches, des chèvres, des ânes errant en liberté : des chevaux remisés sous un appentis qui empiète sur la voie publique, attachés par les pieds de derrière avec deux longues cordes à un pieu fixé au milieu de la rue : des chiens d'une maigreur et d'une voracité hideuses, couverts souvent de maladies dégoûtantes : çà et là de petites places où s'élèvent des monceaux de briques, débris des maisons qui les occupaient anciennement, et des tas de fumier que les habitants du quartier voisin y accumulent : des arbres, surtout des Bhœurs et des Pipuls qui poussent au travers, dépouillés de leurs feuilles par les chameaux et les éléphants qui passent auprès d'eux : voilà l'aspect intérieur de Lahor. — L'exercice public du culte musulman y est permis. Les Sikes ont laissé debout plusieurs mosquées avec leurs minarets, bâties par Djéhanguir. Elles sont revêtues du Grès rouge d'Agrah; les portails et les cornichés sont ornés de mosaïques en marbre noir et blanc, ailleurs de mosaïques en faïence assez bien conservées; les coupoles de quelques-uns de ces minarets sont dorées. Mais ces édifices, et par leurs dimensions, et par leurs proportions, ainsi que par le style de leurs ornements, sont très-inférieurs à ceux d'Agrah et de Dehli.

Les Omrahs de la cour mogole avaient tous sans doute leurs maisons hors de la ville, car il n'y a au dedans aucune ruine de palais considérable. Les

demeures des seigneurs sikes qui suivent partout le roi, ne sont que grandes sans être belles, bâties, comme les maisons les plus communes, de briques mal cuites et mal cimentées, blanchies à la chaux et couvertes de mauvaises peintures.

Le palais du Radjah est compris dans l'enceinte des fortifications dont il a entouré Lahor, et il est à peine séparé par une muraille, des quartiers voisins. Il renferme plusieurs petits jardins et des cours spacieuses. L'ensemble est sans goût et sans magnificence. M. Ventura me montra la porte du quartier des femmes très-négligemment gardée. Ce sont des femmes esclaves qui en font le service intérieur. Il n'y a point d'eunuques. Rendjit paraît fort peu soucieux à cet égard.

Je trouvai dans une cour quantité de vieilles voitures anglaises. Ce sont des présents diplomatiques faits au Radjah à diverses époques. Jamais il n'en fait usage. Il en est de même de presque tous les objets de fabrique européenne qu'on lui donne; il les fait jeter dans un grenier. Pendules, télescopes, machines électriques, et même des fusils, il les y relègue ensemble. Quand il chasse, c'est avec un fusil à mèche. Les dépendances du palais sont occupées la plupart par des arsenaux. Au reste, jamais Rendjit n'habite quinze jours de suite son palais. Quand la saison des pluies l'y confine, il fait dresser une tente dans une des cours et s'y établit pour donner le change à son humeur nomade. Il n'y a point d'artillerie sur les remparts, mais j'ai vu dans la ville plusieurs casernements de canonniers avec leurs pièces.

La population est moins mêlée que celle d'Amritsir, parce qu'il y a beaucoup moins de commerce. Cependant il y a aussi beaucoup de Cachemiriens et d'Afghans, et quelques Persans; point de Juifs ni de Grecs, mais des Arméniens venus de Caboul, où Nadir Schâh les avait fait amener de la Géorgie. Leur teint et celui des hommes de Caboul pourrait presque passer pour européen; les Cachemiriens sont plus bruns. Le reste de la population sike, hindoue ou musulmane, est très-diversement colorée, entre le teint des Cachemiriens et le noir de jais. Cette dernière teinte est moins rare chez les gens de basse caste, et j'ai fait la même remarque dans toute l'Inde. Est-elle devenue si noire parce qu'elle travaille plus que les autres, et qu'elle va presque nue? ou bien ces gens si noirs n'appartiennent-ils aux plus basses castes que parce qu'ils descendent d'une tribu distincte des autres par sa coloration plus foncée, et condamnée, par cette raison, aux travaux les plus pénibles de la société?

Je suppose que la population est d'environ 50,000 âmes; la moitié de celle d'Amritsir tout au plus.

Déjà, du temps de Bernier, Lahor était en décadence. La rivière, à cette époque (1663), s'était déjà éloignée notablement des remparts qu'elle baignait auparavant. Maintenant, il y a une grande plaine entre le sud de la ville et le Râvi. C'est le champ de Mars. Le palais du Radjah le commande, et, vu du dehors, il se développe au-dessus des remparts, d'une manière pittoresque.

De toutes parts alentour ce sont des camps. Rendjit tient dans une activité trop constante ses troupes régulières, pour qu'elles s'amusent à se bâtir des huttes ou des baraques; elles ne vivent que sous des tentes.

Il n'y en a qu'une petite partie qui éprouve les inconvénients d'une telle demeure pendant la saison des pluies; l'armée presque tout entière est alors en congé : il ne reste guère sous les drapeaux que quelques corps de *Pourbis* (Hindoustanis). Le Pendjâb est tellement inondé alors, que les mouvements de troupes y sont impossibles.

Les empereurs mogols avaient construit à 2 lieues de la ville un superbe jardin appelé *Schâhlimar*. Rendjit y va camper quelquefois, mais il le laisse sans entretien. Il est planté d'Orangers, de Cédrats, de Citronniers et de Pamplemousses qui y forment maintenant un taillis impénétrable. De longs bassins y sont creusés, revêtus du marbre blanc de Jaypour, qui a servi également à la construction de plusieurs jolis pavillons. L'eau jouait partout, et sa profusion devait rendre cette retraite délicieuse pendant les chaleurs. Le Mango atteint ici la taille de nos plus grands poiriers, et ses fruits sont très-estimés; mais sans doute parce qu'ils sont presque une rareté.

A Lahor comme à Amritsir, il y a une sorte d'octroi : non-seulement à l'entrée des denrées, mais à la sortie de celles que l'on y fabrique. Il est aisé de penser combien est arbitraire son mode de perception : il y a quelques précédents dans ce genre, une coutume qui forme une espèce de loi; c'est là tout. Rendjit, pour faire plus d'argent, a adopté un système ruineux pour le peuple. Il afferme toutes les perceptions d'impôts au plus offrant et dernier enchérisseur. C'est aux contractants à se tirer d'affaire, et ils le font rarement sans recevoir quelques coups de fouet à la fin de leur bail, et sans dégorger quelques lacks de roupies au delà de leur marché, mais non sans en garder un bon nombre, reste de leurs extorsions. Ce reste, qui existe en *avoir*, après l'avanie royale, amène toujours, au renouvellement de bail de chaque ferme, de nouveaux compétiteurs. Mais le pays gémit sous le fardeau des taxes, et il accueillerait assez favorablement, je pense, une invasion anglaise. C'est qu'il y gagnerait beaucoup. Je crois que l'armée elle-même n'y

résisterait pas vigoureusement et se laisserait aisément persuader de changer de drapeau. Elle n'a aucune garantie pour ses grades ou pour sa solde, et point de pension de retraite. Elle sait avec quelle ponctualité sont payées les troupes de la Compagnie. Mais peut-être chaque soldat sike regarde le caprice de Rendjit comme une loterie qui peut lui donner les épaulettes de colonel ou de général, tandis que, dans l'armée indo-anglaise, l'avancement, toujours très-lent, s'arrête au grade nominal de capitaine. Puis l'humiliation d'obéir à des étrangers, à des *Feringuis!*

Ces anciens compagnons de Rendjit, restés simples cavaliers, et auxquels il donne 500 et 1000 roupies (1250 à 2500^{f}) par mois, sont des chevaliers du seizième siècle en Europe. Ils vont à la guerre armés d'un sabre, d'une lance et d'un bouclier, montés sur un excellent cheval, suivis de quelques domestiques sur des bidets, et ne reconnaissent de chef que le roi.

J'ai parlé de la débauche si commune chez les Sikes. Dans l'armée, presque tous les soldats sont *associés* deux à deux; de là les amitiés antiques, les dévouements sublimes de la Grèce, à la manière de Socrate et d'Alcibiade, de Nisus et d'Euryale. Rendjit, au lieu d'un ami de ce genre, en a plusieurs, et c'est la raison pourquoi il leur est moins attaché et leur fait quelquefois des avanies, quoiqu'il leur fasse d'ailleurs une fortune superbe. Théânn ou plutôt Dhéânn Sing est toujours près de lui, il ne sait s'en passer : cependant, et malgré le titre de Radjah qu'il lui a conféré, il ne lui accorde pas de siége. Le seul natif sans caractère religieux, auquel il accorde cette distinction, est Hera Sing, enfant de 10 ans, et fils de ce seigneur. Amitié désintéressée : elle s'explique par les relations qu'on dit avoir existé entre le Radjah et la mère de cet enfant, à une époque qui lui permettrait d'en être le père. S'il y a quelque objet précieux, une belle pierre, un beau cheval, c'est pour lui que le Radjah l'achète; il lui donne en outre des sommes considérables, et en fait distribuer de très-grandes en son nom comme aumônes. Cet argent, avant d'être distribué aux pauvres, est passé sur la tête de l'enfant.

Rendjit, recevant assis sur une chaise les officiers de la mission que lord Amherst lui députa, il y a 4 ans, pour le complimenter, les fit tous asseoir sur des chaises : cérémonial convenu d'avance par traité. Il est probable qu'il m'eût accordé cette distinction s'il m'eût reçu dans toutes ses pompes royales.

Un canal, dérivé du Râvi à sa sortie des montagnes, arrosait la campagne d'Amritsir et celle de Lahor; mais tous les ouvrages publics des princes mogols ont été détruits ou demeurent abandonnés par les Sikes.

Lahor et tout le Pendjâb sont sous l'influence des pluies périodiques du

solstice. J'ai lieu de croire cependant qu'elles n'y ont pas la même continuité que dans l'Hindoustan. L'hiver y est plus froid; mais le vent de N. O., qui prévaut alors comme dans l'Hindoustan, n'a point la même sécheresse qui le rend si irritant, si désagréable dans cette contrée; c'est qu'il ne passe point sur le désert aride qui borde la rive gauche du Setludje. En revanche, les chaleurs de l'été sont plus fortes. Toute la population alors dort en plein air sur les toits des maisons; les gens riches passent le jour dans des galeries sombres dont les arcades sont fermées par des Tattis, ou paillassons, mouillés constamment par des Bistis (serviteurs chargés de cette besogne) ou par une multitude de petits jets d'eau dirigés contre eux. Cette dernière disposition est invariablement adoptée autour des sérails. L'eau se joue librement aussi dans de petits bassins creusés dans le pavé de ces galeries. — Mais ce qui me semble donner au climat du Pendjâb un avantage marqué sur celui de l'Hindoustan, c'est qu'il a une sorte de printemps. L'influence d'une latitude plus élevée se fait sentir manifestement. Le soleil, pendant l'hiver, n'est pas assez haut pour que sa chaleur soit désagréable. La dernière moitié de février et le mois de mars tout entier sont délicieux; les jardins ont alors presque l'éclat et la fraîcheur que chaque printemps nous procure en Europe. Les Mûriers, les Melia et les Grenadiers, qui y abondent, reprennent leurs feuilles qu'ils avaient perdues. Les Orangers reverdissent d'une teinte plus tendre, et leurs boutons sont prêts à s'ouvrir; c'est le temps de la floraison des Cognassiers et des Poiriers importés du Caboul et du Càchemir.

Les fruits sont tous très-médiocres.

Le 25 mars 1831. — A Schâh Dheyra; tombeau de Schâh Djéhan ? ou d'Aurengzèb ?

C'est ici le tombeau d'un des empereurs mogols : je ne puis savoir lequel. C'est un édifice assez vaste qui forme un carré, au centre duquel est une salle voûtée, éclairée seulement par le jour adouci qui arrive de quatre longues galeries qui y aboutissent, et qui n'y pénètre qu'au travers des dentelles de marbre blanc qui ferment ce sanctuaire, comme dans la tombe de *Nour-Djéhan,* au *Tadge* d'Agrah. La tombe du Padischâh, près de laquelle viennent prier les fakirs musulmans, est au milieu de cette salle : semblable par sa forme et ses ornements de mosaïque à celle d'Agrah. Aux quatre angles de ce monument s'élèvent des minarets revêtus, comme les galeries inférieures, de grès rouge d'Agrah, et de marbre blanc de Jaypour. Il est entouré d'un jardin jadis creusé de bassins et percé d'allées régulières, selon le goût des Persans, mais qui n'est plus maintenant qu'un bois de Jujubiers, de Dattiers et d'Orangers. — Le Râvi, qui coulait jadis sous les murs de Lahor, s'en est

successivement éloigné de 3000^{m} environ, et sa rive droite menace d'emporter bientôt cet édifice.

C'est ici que je viens de dire adieu à M. Allard, qui a voulu m'accompagner jusqu'à ma première étape; je ne l'ai pas quitté sans peine, et je me souviendrai toujours de lui avec plaisir. Nous avons oublié, en nous voyant, la différence de nos âges, de nos habitudes, de nos goûts; nous n'avons cherché l'un dans l'autre que les points qui devaient nous rapprocher. Les faibles traits de notre caractère national français que nous possédons en commun, nous ont peut-être abusés quelque peu sur la ressemblance individuelle de nos caractères particuliers; mais pour n'avoir vécu ensemble que l'espace de quelques jours, nous nous sommes cependant inspiré l'un à l'autre des sentiments d'attachement sincères. Il devait en être ainsi : pour que deux hommes du même pays qui se rencontrent dans une contrée si lointaine, après une longue absence de leur patrie, ne puissent se connaître sans s'aimer, il n'est pas nécessaire que la nature les ait faits d'avance sympathiques l'un avec l'autre; il suffit seulement qu'elle n'ait pas créé d'antipathie entre eux. Il y a ainsi beaucoup de liaisons, d'attachements même, et je dirai d'amitiés, qui ne sont que le fruit des circonstances fortuites où se trouvent placés vis-à-vis les uns des autres ceux entre qui elles s'établissent.

Le 5 avril 1831. — A Pindaden-Khan, et séjour jusqu'au 9 avril.

Le 26 *mars* 1831. — *De Schâh-Dheyra au camp près de Koutiala;* 11 *cosses* (6 $\frac{1}{4}$ *l.*).

Le 27 *mars* 1831. — *De Koutiala à Mongoké;* 7 *cosses* (4 *l.*).

Le 28 *mars* 1831. — *De Mongoké à Oulouk;* 7 *cosses* (4 *l.*).

Le 29 *mars* 1831. — *De Oulouk à Boutcha;* 7 *cosses* (4 *l.*).

Le 30 *mars* 1831. — *De Boutcha à Ramnaghur;* 6 *cosses* (3 $\frac{1}{2}$ *l.*).

Le 31 *mars* 1831. — *De Ramnaghur à Bari.*

Le 1er *avril* 1831. — *De Bari à Quadabad.*

Le Radjah Goulâb Sing.

Les 2, 3, 4 *et* 5 *avril* 1831. — *De Quadabad à Pindaden-Khan, en passant par Naïn, Tchôte et Miani, et séjour jusqu'au* 9 *avril.*

Description géologique des mines de sel de Pindaden-Khan.

Exploitation du sel.

Le 26 *mars* 1831. — *De Schâh-Dheyra au camp près de Koutiala.* — Passé à moitié chemin près du village de *Kala,* auprès duquel je traversai un cours d'eau de 30 mètres de large, et de plus d'un mètre de profondeur. Dans l'Inde, il s'appellerait un *Nalla;* ici, c'est le *Béï,* c'est-à-dire également la petite rivière. Je ne crois pas que ce soit un bras du Râvi. Il coule fort len-

tement. Dans les pluies, il déborde et submerge les campagnes voisines, qui sont couvertes des touffes encore desséchées de ces grandes espèces de *Saccharum* qui se plaisent dans les lieux inondés. Les villages sont rares dans cette campagne, et leur principale richesse consiste en grands troupeaux de Vaches et de Buffles, dont le lait est converti en ghui, pour être vendu, sous cette forme exportable, à Lahor. La condition de ces bestiaux est déplorable.

Le 27 mars 1831. — De Koutiala à Mongoké. — Passé près de deux autres villages, *Kiâpour* et *Rétâli*, bâtis de misérables huttes en torchis. Il y a quelques cultures alentour; mais la campagne en général est inculte et couverte seulement de buissons de *Capparis aphylla.*

Mongoké est un village plus considérable. Ses environs sont assez bien ombragés, soit par des Bhœurs et des Pipuls, soit par cette espèce de Jujubier arborescent si commune dans l'Hindoustan, au nord de Kurnaul, et dans le Pendjâb.

Près des ruines d'un petit temple hindou, je vis une société de Fakirs qui s'étaient établis dans l'endroit le plus agréable. Ils étaient assez nus, assez échevelés, assez poudreux, assez horribles en un mot, et par conséquent assez saints pour pouvoir vivre sans rien faire. La charité des villageois pourvoit à leur subsistance.

Le 28 mars 1831. — De Mongoké à Oulouk. — Il y a plus de cultures et d'habitations entre ces deux villages. J'ai marqué sur ma route *Cépra, Boddouritta* et *Néchaora,* près, ou au travers desquels j'ai passé; mais j'ai aperçu à droite et à gauche plus de 6 autres villages, plus petits, il est vrai. Je ne les ai point marqués, parce que la culture est nomade en ce pays. L'épuisement du sol et les exactions du maître sont la cause de ces migrations. Il y a tels chefs sous lesquels le métier de cultivateur ne nourrit pas son homme. On voit alors des districts tout entiers se dépeupler, et les habitants se porter sur les terres de quelque seigneur voisin, avec leur bétail et leur mobilier qui est presque nul. En quelques semaines, ils se sont bâti de nouvelles huttes, et ils ont bientôt nettoyé leurs environs des broussailles qui les couvraient, et qu'ils font servir à la clôture des champs défrichés. — L'eau se trouve partout à 5 ou 6 mètres, entre le Râvi et le Tchinâb; en sorte que le creusement des puits (objet nécessaire à la culture, parce qu'il n'y a point, sans irrigation, de récolte d'hiver) n'est pas dispendieux, car la terre, quoique sablonneuse et légère, ne s'éboule pourtant pas. C'est avec la roue à godets qu'on

en élève l'eau : elle crie nuit et jour, les bœufs et les buffles se relayant par paires à ce travail.

Oulouk est un gros village avec quelques maisons en briques. Il est entouré de décombres qui montrent qu'il a été jadis plus considérable encore.

Le 29 mars 1831. — De Oulouk à Boutcha. — Campagne bien cultivée et bien garnie de villages; *Tongari*, *Oudowari* et *Nouïhala* sont les plus considérables de ceux près desquels j'ai passé, Oudowari a deux quartiers séparés l'un de l'autre d'une grande portée de fusil. A l'Est, il y a une grande tour de boue : c'est le fortin de quelque Zémindar. La canne à sucre est très-cultivée dans ce district.

Boutcha, qui n'est plus qu'un village, a été une ville. Ses chaumières sont bâties sur une grande butte de briques et de fragments de poteries. Il reste autour quelques ruines de mosquées.

Le 30 mars 1831. — De Boutcha à Ramnaghur. — A mi-chemin, passé au travers d'*Alyghœur* que les Sikes appellent Akhalghœur. C'est une petite ville florissante, avec bon nombre de maisons en briques, quelques-unes très-élevées. Elle est depuis peu entourée d'un fossé et d'un mur épais en terre, dont le développement forme un rectangle presque carré. Il y a auprès une assez belle habitation, au milieu d'un vaste jardin, qui appartient au Radjah Dhéânn Sing, seigneur de la ville.

Il avait plu la veille tout le jour, et j'allais fort pacifiquement au pas de mon cheval dans une couche de boue liquide qui couvrait la campagne, lorsqu'il se mit, sans cause apparente, à se cabrer, et d'une façon si extravagante qu'il tomba à la renverse. Comme il fut assez longtemps à perdre l'équilibre, j'eus tout le temps de voir venir la chute; cependant, je n'étais pas tout à fait dégagé quand il tomba sur moi; mais ce fut si doucement, que ma cuisse et ma jambe droite qui portèrent tout son poids, furent à peine meurtries. Le cheval se releva de lui-même aussitôt; je fis de même, et remontai sur lui sans mot dire, au grand étonnement des cavaliers qui me suivaient : ils s'attendaient à une jambe cassée pour le moins, et à une tempête de jurements. J'en fus quitte pour la peur et pour la boue.

Ramnaghur, que les Musulmans appellent *Resoulghœur*, est une ville de grandeur médiocre, avec un grand nombre de maisons en briques. Elle a une enceinte comme Alyghœur.

Un bras du Tchinâb, qui tarit presque entièrement dans la saison sèche,

passe auprès. De là, au lit principal de cette rivière, il y a environ une lieue.

On voit d'ici parfaitement la chaîne des collines salifères qui bordent la rive droite du Djhelum.

Le 31 mars 1831. — De Ramnaghur à Bari. — Marché droit à l'Ouest, à une médiocre distance du Tchinâb. Bari est un gros village sur ses bords, avec un fort de boue. Cette rivière est la plus large du Pendjâb. Dans cette saison des basses eaux, elle laisse à sec de grandes îles couvertes d'herbes grossières, maintenant desséchées, et de Tamarins.

Passé près de quelques hameaux très-misérables.

A Bari, un officier du Radjah Goulâb Sing se présenta le soir à mon camp, et me fit les compliments de son maître qu'il me dit être campé à Quadabad, ville sur la rive droite du fleuve, et devant laquelle je devais le traverser.

Le 1^er^ avril 1831. — De Bari à Quadabad. — Petite étape. Par les soins du Radjah, je trouvai les bateaux de Quadabad prêts à me recevoir. Le lit du Tchinâb a deux étages (Pl. LIX, fig. I^re^), dont un, plus élevé, est assez uni et presque entièrement à sec en cette saison. Parmi les hautes herbes et les arbrisseaux qui le couvrent, les tigres choisissent leur retraite; c'est là que Rendjit vient les chasser. Dans les plaines du Pendjâb, ces animaux ne se trouvent qu'aux bords des rivières.

L'étage inférieur est le seul qui reste couvert d'eau en hiver, et dans cette saison sa largeur est considérable, de 400^m^ je suppose. Le sable de la berge rapide par où l'on descend du lit estival au niveau de l'eau pour entrer dans les bateaux, s'éboule facilement, et quand plusieurs animaux ont passé, il se fait un vide considérable entre cette berge et le bateau, qui, du temps de Bernier, se comblait de chevaux et de chameaux estropiés par leurs efforts pour s'y élancer. Comme ma suite est moins nombreuse que celle d'Aurengzèb, j'effectuai mon passage du Tchinâb sans aucun accident. La rivière est rapide; mais peu profonde, 1^m^,2 à 1^m^,6 maintenant. Les bacs sont excellents dans le Pendjâb, mais il n'y a pas de ports pour y entrer ni pour en sortir, et dans tous les passages de troupes il arrive des accidents.

Quelques plantes fleurissaient parmi les sables humides du lit du Tchinâb (voir mon catalogue). La rive droite de cette rivière s'appuie à des berges plus élevées que sa rive gauche, ce qui est la règle de toutes les rivières du Pendjâb.

Quadabad est élevé d'une vingtaine de mètres au-dessus de ses basses eaux. Le sol dans lequel est coupé ce talus, est une alluvion sablonneuse très-micacée, sans un caillou. Il ne paraît pas différer du sable que roule aujourd'hui la rivière.

Quadabad est une petite ville fort ruinée.

Avant d'arriver à mon camp, je fus reçu, en descendant du bac, par le Divan de Goulâb Sing, qui m'offrit un nazzer et les compliments de son maître. Il revint peu de temps après, quand j'étais établi à mon camp, pour régler le cérémonial de ma première entrevue avec le Radjah.

Le Radjah était incertain s'il ne devait pas me venir faire la première visite: son Divan me le proposait de sa part; mais j'insistai pour faire moi-même la première visite, alléguant que dans le lieu où j'étais campé, je ne pourrais recevoir convenablement le Radjah, et j'indiquai l'heure où je partirais pour son camp qui était assez voisin. A 3 heures, la députation de Goulâb Sing vint à ma tente, pour me conduire à la sienne. Je montai à cheval, et, suivi de mes cavaliers, de mon méhmandar Bodder-box et de mon djémadar Mirza-Ismael-Beg, tous habillés de leur mieux, je me mis en marche. Goulâb Sing était campé avec un millier de soldats parmi des vergers, derrière la ville, et pour arriver jusqu'à ses tentes, j'eus à traverser sa petite armée.

Je trouvai le Radjah assis presqu'en plein air, sous une petite tente ouverte, sur un petit parterre de fleurs dans un jardin, bordé de chaque côté d'une ligne de soldats et de serviteurs assis sur des tapis. Goulâb Sing vint au-devant de moi; nous nous embrassâmes sur l'une et l'autre épaule, et il me fit asseoir avec lui sur un large coussin de velours brodé d'or. Mes gens avaient apporté mon fauteuil qui demeura inutile, le Radjah insistant avec infiniment de bonne grâce pour que je restasse avec lui sur son coussin, que j'avais des remords de souiller avec mes bottes.

C'est un homme d'une quarantaine d'années au plus, d'une taille moyenne et d'une extrême beauté; une tête superbe, couverte de longs cheveux noirs bouclés; le nez aquilin, d'une finesse extrême; de grands yeux noirs ovales; la bouche petite; les lèvres parfaitement dessinées. Il porte la barbe courte et de grandes moustaches relevées à la Henri IV. L'oreille très-petite et parfaitement dessinée. Ses jambes nues; ses pieds, ses mains superbes. Une large poitrine avec les épaules bien effacées. Ses proportions combinent la grâce avec l'adresse et la force.

Son costume était d'une grande élégance, quoique fort simple et militaire en même temps; un petit turban blanc de la plus belle mousseline, roulé avec

goût et relevé sur l'oreille gauche; un justaucorps de même étoffe; et les énormes culottes sikes qui tombent sur les cuisses en une profusion de plis, et serrent le genou qu'elles cachent à moitié. Il n'avait d'autres joyaux que des boucles d'oreilles et un collier de perles magnifiques. Mais son sabre avait la poignée couverte d'émeraudes, de rubis et de diamants. Il portait attaché sur le dos un grand bouclier de cuir de rhinocéros, verni, d'un noir éclatant.

Les gens qui formaient sa petite cour en étaient les principaux officiers; des Sikes, des Radjepoutes et des Musulmans, habillés tous magnifiquement, la plupart gens de guerre, le bouclier au dos, le sabre au côté, et tenant leur longue arquebuse droite devant eux, la crosse appuyée à terre entre leurs jambes. Les Sikes étaient vêtus de soie jaune, les Radjepoutes de mousseline à franges d'or, et les Musulmans de brocart. Mais la figure la plus pittoresque de cette réunion était un Akhali couvert d'une longue cotte de mailles par-dessus des habits d'un bleu sombre, les bras et les jambes couverts d'une armure d'acier éclatant; et portant sur son haut turban conique plusieurs disques du même métal. Celui-là obéissait bien aux commandements de Gourou Govind Sing, qui prescrit à ses disciples de porter toujours quelque chose d'acier sur leur personne. Quelques chevaux favoris du Radjah, magnifiquement harnachés, formaient au bas de la petite cour un groupe non moins brillant.

Goulâb Sing est l'aîné de deux frères également beaux, Dhéânn Sing et Soutchait Sing. Leur famille est alliée de loin à celle de l'ancien Radjah de Djamou; Goulâb Sing était un simple cavalier à 18 roupies (45 fr.) par mois, au service de ce chef, et fort jeune quand il passa à celui de Rendjit, qui, frappé de sa beauté, en fit un de ses mignons, et rapidement l'éleva aux plus grands honneurs. Il s'attacha ensuite Dhéânn Sing qu'il a élevé encore plus haut, et le plus jeune des trois frères, Soutchait Sing, qui a été sans doute le plus beau des trois, devint à son tour le favori du Roi.

Goulâb Sing, ainsi que ses frères, a une exécrable réputation, non pas à cause du moyen de son élévation, — c'est chose si commune dans le Pendjâb, que personne ne le remarque, — mais à cause de son excessive avarice et des actes tyranniques qu'elle lui fait commettre. Rendjit, depuis plusieurs mois, l'a envoyé à Pindaden-Khan pour veiller à la collection de ses revenus sur le sel de ses mines, et le Radjah a pillé tous les habitants de cette province. Chacun tremble devant lui. Nul, cependant, ne sait mieux cacher les apparences. Il se montra à moi, non-seulement envers moi, mais envers tous ses gens, parfaitement bon homme. Il me demanda d'abord des nouvelles de Rendjit ou

du Sircar dont il ne parle qu'avec un excessif respect, comme un esclave le pourrait faire de son maître; je fis un panégyrique extravagant du Roi, qui, j'espère, lui a été rapporté, car ce n'est qu'à cette fin que je lui prodiguai tant d'éloges. Puis nous parlâmes de nous. Le Radjâh me dit qu'il s'absentait souvent pendant quelques jours de son quartier, à Pindaden-Khan, pour chasser dans les cantons d'alentour, et ajouta obligeamment qu'il était venu à Quadabad pour me voir plus tôt. Il était très-curieux : mon chapeau l'intrigua surtout; il ne pouvait croire que ce ne fût pas une peau d'animal dans son état naturel, avec le poil sur le cuir. Nous causâmes de la suite projetée de mon voyage à Cachemir, où il est allé, et que ses domaines cernent au sud et à l'orient. Le Radjah parlait assez bon hindoustani, et son extrême intelligence suppléait à l'ignorance des mots, quand j'en employais qu'il ne connaissait pas.

Avant de prendre congé de lui, je lui marquai le désir de poursuivre ma route le lendemain. Il allégua quelques affaires à régler, pour se dispenser de marcher avec moi; mais il me promit qu'il me rejoindrait à la seconde ou au plus tard à la troisième marche, et nous nous quittâmes comme nous nous étions approchés. Ses officiers m'escortèrent à cheval jusqu'à mon camp.

Peu de temps après, arriva son présent, consistant en une centaine au moins de pots de pâtisseries et de sucreries, des corbeilles de fruits, des grenades de Caboul, des chèvres, des poules, des moutons, de la farine et du grain pour mon écurie. A ces objets, était jointe une bourse de 500 roupies (1,250 fr.), offerte au nom de Rendjit Sing. J'ordonnai qu'on en distribuât cinquante (125 fr.) aux estafiers de Goulâb Sing qui avaient escorté le convoi; mais ils résistèrent à toutes mes instances, alléguant la défense expresse faite par leur maître. C'est un maître obéi. Je fis ensuite partager entre mes gens, les cavaliers de mon escorte et la bande fort nombreuse du Méhmandar, toutes les provisions pour les hommes et les chevaux. Ce fut un jour de grand régal dans mon camp.

Les 2, 3, 4 *et* 5 *avril* 1831. — *De Quadabad à Pindaden-Khan, et séjour jusqu'au* 9 *avril.* — Le 2 avril, je poursuivis ma route vers Pindaden-Khan. Je voulais faire la route en trois marches; mais je me trouvai si malade, que je fus obligé d'en faire quatre, et de demeurer un jour à Naïn. Un émétique me rétablit.

Ce Douâb d'entre le Tchinâb et le Djhelum est sablonneux et presque désert déjà dans la partie où je le traversai. La campagne inculte est couverte de bois

très-clairs de *Salvadora*, comme près de Khitul. Ces arbres ressemblent à de très-vieux oliviers. De vastes étendues de terrain, dépouillées d'arbres, ne produisent çà et là que quelques plantes de soude. Cette contrée nourrit des chameaux en abondance. A mesure qu'on descend davantage au S. O., elle devient de plus en plus sauvage, et sa faible population finit par ne se plus composer que de pasteurs qui gardent des troupeaux de buffles et de chameaux, et qui n'ont d'autre habitation que les huttes de branchage et de grandes herbes desséchées qu'ils élèvent dans chacun des cantons qu'ils viennent occuper successivement. Ces peuplades de Goukkers portent dans les villes du Pendjâb le beurre qu'elles préparent du lait de leurs buffles.

La chaleur augmentait rapidement de jour en jour, et l'état de faiblesse où m'avait mis l'espèce d'attaque de dyssenterie dont je souffrais, me fatiguait excessivement. J'éprouvais de fréquentes nausées, et, chose bizarre, l'odeur des chameaux les excitait violemment. Je sentais ces animaux d'une grande distance, et la nuit, si l'un d'eux s'approchait de mon camp, je me réveillais tout à coup excessivement malade.

Miari, en face de Pindaden-Khan, est une petite ville compacte.

Le Djhelum ou Hydaspes, qui la sépare de Pindaden-Khan, est beaucoup moins large que le Tchinâb, mais plus profond. Sa rive droite est la plus escarpée et la plus haute. Le sol alluvial de ses bords enveloppe des galets de grosseurs variables de roches primitives : circonstance digne de remarque; car ces galets ne se voient pas sur les bords du Tchinâb, ni du Râvi, ni du Béas, ni du Setludje. Ont-ils été arrachés par la violence des eaux, quand elles s'écoulèrent tout à coup de la vallée de Cachemir qu'elles couvraient auparavant, suivant la tradition?

Description géologique des mines de sel de Pindaden-Khan. — L'Hydaspes, auprès de Pindaden-Khan, coule à peu près de l'Est à l'Ouest, et la haute rangée des collines où s'exploite le sel qui rend ce lieu célèbre dans le Pendjâb, se dirige à peu près parallèlement au cours du fleuve, dont elle n'est éloignée que d'environ un myriamètre.

A peu de distance vers l'Ouest, l'une et l'autre changent de direction : la chaîne des collines salifères s'écarte vers le Nord-Ouest, et l'Hydaspes descend au Sud-Ouest.

Les plaines où coule l'Hydaspes sont, auprès de Pindaden-Khan, formées d'un sol d'alluvion, plus ou moins argileux ou sableux, mais partout d'une grande finesse. Il n'y a point de cailloux. Sa surface est parfaitement nivelée.

Au Nord, s'élèvent les collines salifères dont le profil est assez irrégulier, mais dont tous les sommets cependant atteignent à peu près à la même hauteur : environ 600 m. au-dessus de la plaine.

Celle-ci commence à se couvrir des débris éboulés des montagnes, à 200 m. de leur base. Ce sont des blocs anguleux et des fragments arrondis de Calcaires gris compactes, de Gypses et de diverses variétés de Grès et de Grauwackes.

C'est de cet entassement de débris que s'élèvent abruptement les collines de Gypse et d'Argile rouge muriatifère.

Elles semblent elles-mêmes n'être qu'un immense débris. Cependant, comme elles se lient par une transition manifeste à des terrains supérieurs bien stratifiés, il est évident que leurs parties constituantes, si elles préexistaient à leur arrangement actuel, ont été arrangées ainsi, avant la formation de ces couches qui les recouvrent.

Au reste, ce recouvrement ne s'aperçoit pas d'abord. On voit premièrement ces roches gypseuses isolées par leur sommet aussi bien que par leur base.

Elles sont formées de masses de Gypse, de volume, de figure et de couleurs variables, mais généralement fort grandes et grisâtres, empâtées, pétries dans une Argile rouge de brique, lardée elle-même de petits noyaux gypseux, blancs ou d'un rose pâle, quelquefois lamelleux, et alors d'un rouge foncé.

Ici, le Gypse prédomine tellement, que ses masses sont continues les unes aux autres sur de grandes étendues, et l'Argile rouge paraît n'y former que des veines ou des nids, ou ne l'imprégner que légèrement. Ces grandes masses gypseuses, considérées isolément, feraient croire que le terrain est stratifié. Car elles sont formées vaguement de couches concentriques, et l'Argile autour d'elles a quelque disposition analogue. Mais ces apparences sont purement locales, et elles se répètent contradictoirement dans des masses voisines.

Dans celles où il est le plus exempt du mélange de l'Argile, le Gypse offre rarement une structure compacte. Il se dégrade à la manière d'une Brèche dont le ciment serait sans cohésion. On dirait une Brèche gypseuse agglutinée par du Gypse.

L'Argile rouge pareillement empâte des nids d'Argile jaunâtre ou verdâtre, surtout là où elle a plus de cohésion; elle est rarement homogène.

Lorsque sa masse tout entière n'est que faiblement pénétrée de Gypse, cette substance y est disséminée en rognons. L'Argile verte n'est jamais qu'un accident dans l'Argile rouge.

A ces éléments, s'ajoute le Muriate de soude, qui pénètre plus ou moins abondamment toutes ces roches, et se dépose fréquemment en enduits ou en

petits amas cristallins, en veines dans leurs parties les moins cohérentes. Il forme avec l'Argile des sortes de Brèches. Ces nids, ces veines de Muriate de soude atteignent quelquefois de très-vastes dimensions, en conservant généralement la forme de rognons qui communiquent, par des étranglements, les uns avec les autres. Telles sont les masses que l'on exploite. Elles ont 15^m à 20^m et souvent davantage de diamètre moyen.

Quoique leur forme soit très-irrégulière, cependant leur base en général est plane et leur sommet plus ou moins convexe; et leur section verticale montre des zones parallèles à leur base, et qui s'arquent vers le haut de manière à garder aussi une sorte de parallélisme avec la surface supérieure convexe.

Ces immenses amas de Sel gemme sont enveloppés immédiatement dans des Argiles incohérentes, extrêmement salées. Au voisinage immédiat, au contact, le Gypse est rare. Mais il y en a souvent des masses immenses à quelques mètres.

Le Sel est rougeâtre ou couleur de chair et grenu, ou moins coloré et lamelleux. Il offre surtout cette dernière structure près des bandes qui indiquent la stratification propre de chaque grand amas, ou près des petits filons, des fissures qui les divisent. Ces filons sont remplis d'Argile rouge, au milieu de laquelle se trouvent des cristaux salins d'un médiocre volume, mais d'une régularité et d'une transparence parfaites.

Il n'y a jamais de Gypse dans les masses de Sel. Ces masses solides renferment assez souvent des amas d'un Sel blanc cristallin, mais sans cohésion, qu'on dirait effleuri. Ces amas presque meubles imitent exactement la disposition du Kaolin dans les roches feldspathiques compactes.

La plus grande partie des roches que je viens de décrire sont à découvert; mais à mesure que l'on pénètre plus au Nord dans l'épaisseur des montagnes, on voit le désordre de leur arrangement cesser peu à peu. On observe d'abord de faibles indices d'une stratification ondulée; les Argiles salifères et gypseuses qui enveloppent les grandes masses de Sel commencent à offrir entre elles une sorte de parallélisme. Les masses de Gypse qui y étaient jetées d'abord au hasard, ne viennent plus troubler cet ordre naissant. Le Gypse ne forme plus que des rognons qui ne servent au contraire qu'à mieux marquer les premiers indices de la stratification; car ils y ont la disposition des silex pyromaques dans la craie. Le Sel pénètre uniformément les Argiles et n'y reparaît plus en grandes masses. Bientôt les rognons de Gypse eux-mêmes disparaissent, et cette substance, comme le Muriate de soude, n'est plus disséminée dans l'Argile rouge

qu'en petites lamelles ou en grains; la stratification néanmoins devient de plus en plus manifeste. A leur tour, ces lamelles gypseuses disparaissent; les Argiles sont plus arénacées, plus compactes; elles passent graduellement à une sorte de Grès argileux où le Sel n'est plus discernable à l'œil, et où sa présence n'est plus accusée que par les efflorescences dont se couvrent ces roches exposées à l'air, et les eaux salées qui s'en égouttent. Enfin, au-dessus de ces Grès argileux encore faiblement salins et déjà stratifiés avec une grande régularité, viennent des Grauwackes schisteuses, micacées, tendres et rouges, comme les Grès placés au-dessous, mais nullement pénétrés de Sel, qui s'arrête comme le Gypse au-dessous, et ne reparaît pas dans la série des couches supérieures, dont la Planche LVIIII, fig. I^re^, indique la disposition.

Quelques-unes de ces Grauwackes sont légèrement effervescentes. Ce sont surtout celles qui avoisinent une couche de Calcaire compacte, carrié de petites cellules et parsemé de points verts, lequel est enclavé dans leur masse.

Au-dessus de ce Calcaire, la Grauwacke se répète en couches redoublées qui offrent diverses variétés de couleur et de cohésion, et qui sont recouvertes par une assise très-puissante d'un Calcaire siliceux d'un gris sombre, d'une ténacité excessive, comme les basaltes les plus compactes.

Ni dans le Calcaire de cette assise, ni dans celui moucheté qui s'est montré d'abord, je n'ai pu découvrir de restes organisés.

Des Grauwackes assez semblables à celles qui gisent dessous, surmontent ce Calcaire si compacte. Elles sont toutes effervescentes et généralement rougeâtres, peu cohérentes et plus ou moins micacées. Plusieurs de leurs couches moyennes ont une structure arénacée plus grossière, et passent même à des Conglomérats (Poudingues) grossiers et mal cimentés, formés de fragments arrondis de roches calcaires et argileuses.

Ces Grauwackes par leurs couches supérieures passent à des Calcaires lâches et grossiers, rougeâtres, schisteux ou fissiles, dans la masse desquels gît un banc épais d'une sorte de marbre rouge compacte, qui offre dans quelques-unes de ses parties l'apparence d'une brèche, mais qui n'est certainement pas fragmentaire. Ce qui lui en donne l'aspect, ce sont de petits amas argileux, rougeâtres comme le fond de la roche elle-même, ou verdâtres, qui y sont disséminés, et le défaut d'homogénéité dans la texture des parties calcaires, quelques-unes étant plus spathiques et plus brillantes, d'autres plus compactes et plus ternes.

Au-dessus reparaissent de nouvelles Grauwackes, mais extrêmement fissiles et calcaires: elles sont peu épaisses; mais elles servent d'assise à des bancs très-

puissants d'un Calcaire compacte d'un gris clair jaunâtre à cassure inégale, parsemé de veines spathiques blanches et de nœuds de Silex opaque et blanchâtre, ou jaunâtre, brunâtre et faiblement translucide. Les Silex n'affectent dans ce Calcaire aucune disposition régulière; et ils y sont très-inégalement répandus. Ils n'y forment point des rognons distincts, comme dans la craie, mais des nœuds qui se fondent insensiblement dans la pâte calcaire. Cette immense masse calcaire est partagée en deux par l'interposition d'un système de Grauwackes, assez épais et fort varié dans l'aspect de ses couches. Quelques-unes passent à des Grès à grain fin, très-compactes; d'autres à des conglomérats dont la pâte arénacée très-grossière n'enveloppe que des galets de roches anciennes, principalement feldspathiques.

Les débris organiques sont très-rares dans ce terrain. Je n'ai vu dans les Grauwackes inférieures que quelques reliefs douteux de plantes monocotylédones; et dans le Calcaire blanc compacte qui en forme les assises supérieures, je n'ai trouvé que deux restes de coquilles, appartenant à la même espèce. C'est une très-grande Univalve.

J'ignore si sur d'autres points de cette chaîne de montagnes, les Calcaires qui la couronnent ici, ne sont point recouverts, et si elles ne laissent pas voir à leur base le terrain qui supporte les Gypses et les Argiles muriatifères. Mais autour de Pindaden-Khan, on ne voit rien sous ces Gypses ni au-dessus de ces Calcaires.

La seule roche que je puisse soupçonner de supporter peut-être les premiers, c'est un Grès grisâtre, fin, compacte, dont est formée en entier une grande colline qui s'élève dans l'alignement des premières collines gypseuses muriatifères, mais dont les rapports de gisement avec elles sont fort obscurs.

Ce terrain me paraît représenter la formation du Zechstein. Ce qui le distingue des formations salifères plus récentes, c'est surtout l'absence de lits d'Argiles. Cette substance ne s'y montre guère que dans les parties inférieures, empâtée avec le Sel et le Gypse; mais elle ne reparaît nulle part au-dessus, parmi les couches stratifiées.

Quant au Gypse, il est non-seulement fragmentaire en apparence, mais feuilleté. Il est douteux qu'il y ait de l'Anhydrite. Je n'ai vu aucune trace de son clivage dans l'intérieur des masses de Gypse hydraté, percées dans les travaux souterrains. Aucune des sources salées qui s'échappent de ce terrain, ne dépose de soufre; mais j'ai ouï dire vaguement que le soufre se trouvait dans une autre partie de ces montagnes.

On m'a montré quelques petits morceaux d'une Houille brune et sèche, à

peine combustible, qui se trouve, me dit-on, en petites veines dans les Calcaires du sommet. On l'appelle *Moumiaye*, comme le bitume des montagnes de Perse employé si fréquemment, par les Indiens, comme médicament.

Un grand nombre de couches calcaires compactes du sommet ont un aspect légèrement terreux, et se divisent, par l'exposition à l'air, en masses sphéroïdales de la grosseur de la tête; mais à l'intérieur, ces sphéroïdes ont la texture fine et compacte, la dureté des couches les plus solides. En général, les veines et petits filons de Calcaire blanc spathique sont très-rares dans tous ces Calcaires.

Je ne me suis pas élevé jusqu'au point culminant de la chaîne, et l'on ne me décrit pas d'une manière satisfaisante son relief sur la pente septentrionale. J'ai lieu de croire cependant qu'elle s'abaisse lentement de ce côté, au lieu qu'elle s'élance abruptement des plaines du côté du Sud, par où toutes ses roches ont été soulevées.

Dans la grande coupe naturelle qu'elle offre ainsi de ce côté, les Gypses et Argiles muriatifères qu'on distingue si bien, par leur couleur d'un rouge vif, des roches stratifiées qui les recouvrent, ne s'élèvent pas partout au même niveau au-dessous d'elles. Est-ce qu'elles n'ont pas été soulevées partout à la même hauteur, ou bien qu'elles avaient primitivement une épaisseur inégale?

Le Grès de cette colline dont j'ai indiqué l'isolement dans la zone d'Argiles et de Gypses muriatifères, ressemble beaucoup à celui de certaines variétés qui se trouvent au-dessus en couches régulières dans la série des roches stratifiées. Mais nulle part au-dessus du Gypse, ces couches de Grès n'ont une très-grande épaisseur, et cette colline, qui en est formée exclusivement, a environ 150 m. d'élévation relative; et la stratification, partout si manifeste dans les roches évidemment superposées au Gypse, est ici assez incertaine. Ces considérations me font pencher à croire que cette colline montre la roche sous-jacente au terrain salifère, soulevé ici, au-dessus des plaines. Il reste à expliquer pourquoi sur sa cime, qui n'est point aiguë, il ne reste aucun lambeau du terrain qu'elle supportait. (Voir la Planche LVIII, figure I^re^, qui présente la coupe des collines salifères) (1).

(1) *Mines de Sel de Pindâden-Khan, sur la rive droite de l'Hydaspes.*

(G. *p.* 1 (2).) Gypse en masses amorphes, blanc, grisâtre ou rougeâtre, enveloppé d'Argiles muriatifères rouges (rarement verdâtres). Les masses ont souvent l'apparence d'une Brèche gyp-

(2) Les numéros des échantillons de roches qui se rapportent au voyage dans le Pendjâb et le Cachemir, sont précédés de la lettre *p*.

Exploitation du Sel. — Ces mines et quelques autres tout à fait semblables, mais moins importantes, qui sont ouvertes dans la même rangée de collines, appartiennent au Roi. Et le Radjah Goulâb Sing, que son caprice a fixé depuis

seuse. Il en est de même de l'Argile lorsqu'elle acquiert de la consistance; elle empâte alors, comme des fragments enchâssés, des nodules gypseux et des parties d'Argile diversement colorées.

Le terrain, qui s'élance brusquement hors du sol diluvial des plaines, n'a aucune stratification dans ses parties inférieures : on le dirait éboulé. Si le Gypse provenait de l'Épigénie de l'Anhydrite, cette apparence s'expliquerait par le boursouflement qu'il aurait subi par cette décomposition : mais jusque dans la profondeur des mines, je n'ai vu que le Gypse hydraté.

(G. *p.* 2.) Le même Gypse avec des veines d'Argile rouge salifère.

(G. *p.* 3.) Brèche argileuse en grandes masses comme le Gypse, dans l'Argile rouge friable. Elle enferme des nodules de Gypse rougeâtre et des nodules (fragments) de Gypse blanchâtre et d'Argile verdâtre.

L'Argile rouge manque à ma collection. C'est une terre sans cohésion, ni homogénéité. Elle est toujours pétrie de particules gypseuses, salines, et d'autres variétés d'Argile moins tendre : la Brèche G. *p.* 3 n'est en quelque sorte que cette Argile endurcie.

(G. *p.* 4.) Brèche de Sel et d'Argile rouge, en masses immenses mêlées diversement avec les roches précédentes, surtout au voisinage des masses de Sel.

(G. *p.* 5.) Sel gemme rouge et grenu spathique, ou lamellaire et transparent, en masses amorphes immenses, 30 à 40 mètres de diamètre, qui se joignent le plus souvent les unes aux autres par des étranglements.

Ces masses très-solides, les seules que l'on exploite, renferment des amas de Sel blanc friable et comme poudreux, comme les amas de Kaolin dans le Feldspath compacte.

(G. *p.* 6.) Argile gréseuse très-salée, tendre, qui enveloppe immédiatement les grandes masses de Sel.

Observations. Aucune stratification dans les roches ci-dessus. Les grandes masses de Sel en ont une vague, qui n'est relative qu'à elles-mêmes. Elles forment comme des couches concentriques, traversées de quelques fentes plus rougeâtres où l'Argile s'est accumulée. Dans cette terre rouge, accumulée dans les fentes, on observe des cristaux limpides de Sel. J'y ai cherché vainement d'autres substances.

(G. *p.* 7.) Grès rouge salifère, qui n'est que la partie supérieure plus compacte, moins salifère et stratifiée, des Argiles gréseuses précédentes.

Dirigé E. et O., incliné de 20° à 25° au N., ainsi que toutes les roches ci-après qui, dans l'ordre suivant, le recouvrent en stratification parallèle.

(G. *p.* 8.) Grauwacke assez tendre, d'un rouge obscur ou violette; substance schisteuse qui se couvre, dans ses assises inférieures seulement, de légères efflorescences salines. Elle passe inférieurement au Grès précédent. Au-dessus d'elle, les roches ne sont plus salées et le Gypse a disparu.

(G. *p.* 9.) Calcaire gris grenu à très-petites cellules, parsemé de points verts, très-compacte. Il forme une couche de 2 mètres d'épaisseur, encaissée dans la Grauwacke suivante, laquelle est plus développée au-dessus d'elle qu'au-dessous.

(G. *p.* 10.) Grauwacke tendre et micacée, légèrement schisteuse et effervescente.

(G. *p.* 11.) Calcaire siliceux très-dur et très-tenace. Il forme une couche de 2 à 3 mètres, subordonnée à la Grauwacke précédente dans ses assises supérieures, lesquelles finalement sont recouvertes par une masse d'une roche semblable, épaisse de 20 à 30 mètres.

(G. *p.* 12.) Grauwacke rouge schisteuse, très-faiblement effervescente, en couches redoublées au-dessus du Calcaire précédent.

Elle renferme dans ses assises supérieures la roche (G. *p.* 13).

(G. *p.* 13.) Conglomérat friable, argilo-calcaire auquel elle passe insensiblement, et qui lui-même, acquérant une grande ténacité, passe à la roche suivante.

(G. *p.* 14.) Marbre rougeâtre imitant l'apparence d'une Brèche par les amas de parties hétéro-

quelques mois à Pindaden-Khan, pour surveiller la rentrée de leurs droits, et qu'il avait chargé de me les montrer, m'y accompagna dès le lendemain de mon arrivée, *le 6 avril.* — Notre cavalcade fort nombreuse et très-brillante arriva d'assez bonne heure au village de *Kioula*, autour duquel sont ouvertes les exploitations. Le Radjah, qui depuis ses fonctions de surintendant, n'en avait visité aucune, parce que, me dit-il, c'est noir, humide, malpropre, et nullement un lieu convenable pour des gens comme il faut, ne voulut pas cependant m'y laisser descendre sans m'accompagner. Quelquefois des ouvriers sont enterrés sous des éboulements du Gypse et de l'Argile, et Goulâb Sing s'était grossi singulièrement l'idée du danger. Le voyant se préparer d'une manière assez gauche à cette expédition souterraine, je l'engageai à me la laisser faire sans lui; mais la crainte qu'il ne m'arrivât quelque accident ne lui permit point d'accueillir ma proposition. Il semblait qu'il répondît de moi, à Rendjit Sing, sur sa tête.

J'avais su l'intéresser à mon herborisation; et chaque fois que sur la route de Pindaden-Khan à Kioula, j'étais descendu de cheval pour observer de plus près une plante ou pour la cueillir, il s'était toujours associé à mes recherches avec une complaisance parfaite. Mais je ne pus l'amuser assez dans les mines, pour lui faire oublier ses appréhensions. Il me prit par la main, toutes les fois que les lieux permettaient de marcher deux de front, et de peur des trous et des éboulements, il ne me laissa guère aller, ni observer. Mais c'était avec tant de bonne grâce qu'il me retenait, et je paraissais l'inquiéter tellement, lorsque

gènes argileuses et ferrugineuses, ternes et mates, disséminées dans la pâte spathique. Forme une couche épaisse, peu continue, recouverte de la roche suivante.

(G. *p.* 15.) Calcaire sableux friable, schisteux, rougeâtre; en couches redoublées fissiles. Il passe vers le sommet à G. *p.* 16.

(G. *p.* 16.) Variété du précédent.

(G. *p.* 17.) Calcaire gris, compacte, siliceux, abondamment parsemé de noyaux de Silex blanchâtre et jaunâtre, ou brunâtre clair; assises très-épaisses, très-fendillées.

(G. *p.* 18.) Conglomérat effervescent, empâtant des galets de roche feldspathique, recouvrant les Calcaires compactes précédents.

(G. *p.* 19.) Granite rouge, en galets nuciformes, pisiformes et de la grosseur de la tête, dans le Conglomérat précédent, lequel, dans quelques-unes de ses assises, par l'absence de galets, se réduit à une Grauwacke tendre et grossière.

(G. *p.* 20.) Calcaire compacte identique au n° G. *p.* 17 : avec un fragment de coquille fossile. Recouvre les Grauwackes et les Conglomérats précédents, et constitue le sommet des montagnes. Il est quartzeux comme le n° G. *p.* 17, qui renferme la même coquille.

Il se peut que sa masse, qui a une centaine de mètres d'épaisseur au moins, soit divisée par quelques lits de Grauwacke analogue à G. *p.* 18.

(G. *p.* 21.) Grès calcaire très-compacte, qui forme en entier une colline des plus extérieures du système d'Argile gypseuse muriatifère; obscurément stratifié. Ses rapports en superposition sont indécis. Est-il sous les Gypses ou au-dessus? Je le crois plutôt dessous.

je m'éloignais, que je fis le sacrifice des recherches que je m'étais proposées, et après une assez courte visite dans les mines, je revins au jour, que mon compagnon d'aventures ne revit pas sans une joie manifeste.

Je repris mon herborisation qui ne laissait pas que d'être assez riche, et dans laquelle le Radjah m'assista de nouveau avec gaieté. Toute sa suite, démontée comme nous, nous suivait, et plusieurs de ses mounschis et de ses financiers, vieilles barbes blanches d'une figure grave et d'un air imposant, se montraient fort étonnés du divertissement que je donnais à leur maître, et qu'il les obligeait à partager. Deux fauteuils à coussins de velours comme des trônes de théâtre, étaient portés derrière nous, et lorsque nous trouvions un peu d'ombre, on les y posait et nous faisions une courte halte, entourés de notre état-major accroupi en demi-cercle autour de nous.

Le chétif produit des mines que nous avions vues, me rappela ce que rapportent en France à l'État les impôts sur le sel, et je commençai à dire en gros au Radjah les chiffres de notre budget, puis ceux que j'avais présents à la mémoire du budget anglais et de celui de l'Inde anglaise. La grandeur des nombres l'émerveillait, et ce qui ne l'émerveillait pas moins, c'était que je les connusse si bien. — « Je craindrais d'oublier tout cela, dit-il, si je ne l'avais pas écrit. » — Et il commanda à deux secrétaires d'écrire toutes mes paroles. Je n'ai guère causé avec lui depuis ce jour-là, qu'il ne m'ait fait ainsi sténographier. Rien de plus naturel de sa part et de la mienne. Quoi de plus aisé pour un Européen, dont les connaissances sont toujours immenses auprès de celles d'un Asiatique, quoi de plus aisé, dis-je, que de l'intéresser au plus haut degré par sa conversation; et celui-ci, s'il n'est pas une bête, avec quel intérêt vif et profond ne doit-il pas entendre ces récits d'un monde pour lui si plein de merveilles, ces récits de l'Europe, de ses arts, de sa société?

Les Anglais motivent leur défaut absolu de relations sociales avec les Indiens par le manque, non moins absolu, de sujets de conversation entre eux et les natifs. Il est vrai que l'échange ne saurait être égal : nous avons peu à apprendre des Indiens, même des plus instruits; mais nous avons tant à leur dire!....

Je ne cueillais pas une fleur que Goulâb Sing ne me demandât son nom et son usage, et j'étais obligé d'en inventer un pour chacune aussitôt. Lassé de mentir à la fin, au lieu de faire des remèdes de toutes les plantes de la montagne, j'imaginai de dire que toutes ces pierres, et toutes ces plantes jusqu'aux plus petites, étaient les ouvrages de Dieu, et que les sages, ne pouvant pas plus que les autres connaître l'Être suprême en lui-même, s'efforçaient constamment de connaître tous ses ouvrages. « La science et la sagesse recherchent

tout ce que Dieu a fait. » Cette explication mystique eut grand succès près des Sikes, des Musulmans et des Hindous, qui sont tous plus ou moins tièdes déistes, et elle me dispensera à l'avenir de bien des petits mensonges. Elle a en outre l'avantage de donner une très-haute idée du but de mes études, et je m'aperçois qu'elle me donne une sorte de caractère religieux qui est le plus respectable aux yeux des peuples ignorants.

Mais je reviens aux mines de Sel, que j'ai examinées de nouveau et seul, après les avoir vues d'abord avec le Radjah.

Le Sel se montre à la surface du sol dans les éboulements récents du terrain de Gypse et d'Argile, formant avec ces deux substances des sortes de Brèches dans lesquelles il tient lieu de ciment. Il abonde surtout là où ce terrain est coloré d'un rouge plus vif; mais on n'exploite que celui qui forme de grandes masses compactes sans mélange d'Argile ou de Gypse.

Le hasard, de temps en temps, les fait découvrir dans les escarpements du terrain salifère que les pluies solsticiales dégradent considérablement chaque année; et comme ces grands amas communiquent généralement les uns avec les autres par quelques boyaux, les mineurs passent successivement des uns aux autres, et les premières excavations souterraines faites dans un quartier servent de passage et de débouché aux produits des mines qui communiquent avec elles. Les galeries percées de l'une à l'autre, dans un terrain sans solidité, sont d'une hauteur, et souvent d'une largeur sans raison. Le bois est rare, la pauvreté des mineurs extrême; ils ne font de boisements qu'après l'avertissement d'un éboulement, et quelquefois celui-ci leur est fatal.

Le Sel le plus estimé est rouge et grenu. C'est le plus dur. Le blanc, lamellaire, et fort dur aussi, est moins estimé. Ces deux variétés sont souvent mêlées ensemble, et passent insensiblement l'une à l'autre dans les mêmes masses. On pourrait facilement tailler dans la plupart de celles-ci des masses cubiques de 3 à 4 mètres de côté sans aucune veine argileuse. Mais les plus grandes que l'on en détache, n'excèdent pas $0^{m.\,cube},034$. Deux de ces cubes forment la charge des bœufs qui transportent ce Sel dans tout le Pendjâb et même dans l'Hindoustan. Un chameau en porte 4 à 5. Les ouvriers n'ont d'autre outil qu'un marteau, en forme de pyramide quadrangulaire, dont la pointe d'acier très-dure, est fort aiguë, et dont le manche passe dans une gorge ouverte parallèlement à la base de la pyramide. Le manche est long de $0^{m},8$. Les mineurs ignorent l'art de travailler en gradins renversés. C'est en général sur de grandes surfaces planes qu'ils ont à frapper; aussi font-ils peu d'ouvrage. Un homme très-fort, très-laborieux et très-adroit, n'abat pas en un jour plus de

6 maunds de Sel, environ 240 kilogrammes. Les galeries sont si tortueuses et si montueuses, que cette quantité qu'un mineur détache en un jour, est tout ce qu'un autre homme, son associé, peut transporter à l'entrée de la mine. Cependant la distance moyenne des chambres actuellement en exploitation à l'entrée de leurs galeries, n'excède pas 400 mètres.

Les éboulements sont fort rares dans les chambres d'exploitation. En général, on n'y extrait qu'une petite quantité du Sel de la masse où elles sont creusées; et cette négligence a l'avantage d'assurer la solidité du plafond : il reste toujours un toit fort épais de Sel, qui supporte les terrains meubles d'Argile et de Gypse qui reposent au-dessus. Mais comme il n'y a point de sondes pour mesurer d'abord les dimensions de la masse dont on commence l'exploitation, souvent on la commence près du plancher; et comme les mineurs ne peuvent faire jouer leur marteau à plus d'un pied au-dessus de leur tête, on laisse au toit de la mine une épaisseur dix fois plus grande qu'il ne serait nécessaire pour qu'elle fût parfaitement solide.

Lorsque dans les grandes masses de Sel gemme ou lamellaire, solide, se trouvent des amas de Sel cristallin, blanchâtre et comme effleuri, et pulvérulent, qui s'écroule sous un faible choc, de médiocres éboulements de cette espèce de Sel sont à craindre : ils sont rarement assez considérables pour mettre en danger la vie des mineurs, mais ils couvrent le plancher de la chambre de débris inutiles; car on ne porte pas même au dehors les menus fragments de la variété rouge et grenue la plus estimée. Il n'y a de marchand que le Sel en blocs plus ou moins gros.

Dans les chambres même les plus vastes, on ne réserve point de piliers pour supporter le toit. Cependant ces amas pulvérulents que je viens de dire, ne sont pas la seule cause des éboulements. Il en est d'autres plus dangereux, que des piliers ménagés de distance en distance préviendraient. Ils sont occasionnés par des fentes presque vides, dans lesquelles il ne s'est déposé qu'un peu d'Argile rouge. Elles forment dans la masse des solutions de continuité, souvent fort prolongées, et qui laissent se détacher du toit, des quartiers immenses qui écrasent de leur chute ceux qui se trouvent dessous. Quelques coups de sonde donnés d'abord dans la masse dont on commencerait l'exploitation, feraient connaître ces suites dangereuses et permettraient d'obvier aux dangers qu'elles présentent.

Les chambres les plus vastes ont 15 m. à 25 m. de diamètre, et 7 m. à 8 m. de hauteur; les ouvriers sont timides à les agrandir dans ce sens. Je les parcourais avec des guides nombreux, tous munis d'une lampe; et quoiqu'elles

fussent assez bien éclairées, leurs murailles et leurs plafonds ne scintillaient que faiblement.

Il ne s'amasse un peu d'eau que dans un très-petit nombre des lieux d'exploitation : en général ils sont parfaitement secs. Ces énormes masses de Sel gemme n'offrent aucun passage aux infiltrations, à moins qu'elles ne soient traversées par des fentes qui se prolongent jusqu'au sol de Gypse et d'Argile qui les enveloppe.

Cependant des Stalactites superbes pendent du toit de quelques mines anciennes épuisées, ou abandonnées à cause de leur humidité. Quelquefois les infiltrations salines qui transsudent ainsi au travers du toit, entraînent avec elles des particules d'Argile extrêmement ténues, et les Stalactites qu'elles forment, sont légèrement colorées en rouge.

Toutes les masses exploitées maintenant sont situées dans une petite montagne qui s'élève au N. E. du village de Kioula, bâti à sa base. Cependant on a tiré du Sel à diverses époques de beaucoup d'autres lieux voisins, éloignés de 1,500 m. et 2,000 m. sur la rive opposée du ruisseau salé qui coule près de Kioula. Dans tout le terrain d'Argile et de Gypse salifères autour de ce village, il n'y a rien de si commun que des masses de Sel de plusieurs milliers de mètres cubes. Mais on n'exploite que celles dont la position et la qualité réunissent toutes les circonstances les plus favorables.

Six cents ouvriers travaillent pendant 9 à 10 mois à extraire le Sel de ces mines, que le Radjah leur achète à raison de 6 roupies (15 francs) les 100 maunds (4,000 kilogrammes), à l'entrée de la mine. Il est porté à dos de bœufs à Pindaden-Khan, et le prix de ce transport est le même que celui d'achat. Chaque 100 maunds (4,000 kilog.) à Pindaden-Khan coûte donc 12 roupies (30 francs) au Radjah, qui le vend 1 ¼ roupie (3f,125) le maund (40 kilog.), ou 125 roupies (312f,50) les 100 maunds (4,000 kilog.) : son bénéfice est donc, en nombre rond, de 10 pour 1. Or, aux mineurs et aux bouviers, le Radjah paye environ 45,000 roupies (112,500f) chaque année. En multipliant cette somme par 10, nous avons 4 ½ lacks (1,125,000f) par an de bénéfice pour lui. Des 45,000 roupies payées par le Radjah, il en revient 22,500 aux mineurs. — Or, 22,500 roupies entre 600 mineurs ne font que 37 ½ roupies (93f,75) par an pour chacun, à peine plus de 3 roupies (7f,50) par mois, et ces gens usent de l'huile pour travailler. Ils gagnent certainement davantage. Mais peut-être 600 est-il le maximum occasionnel de leur nombre, et ils chôment 2 ou 3 mois pour le Sel, occupés alors aux travaux de leurs champs.

A raison de 6 roupies par 100 maunds de Sel, données par le Radjah aux mineurs, les 22,500 roupies qu'il leur paye annuellement, représentent 375,000

maunds, lesquels, divisés par 300 (car des 600 ouvriers qui travaillent aux mines, il n'y a que la moitié de mineurs, l'autre moitié se compose de porteurs), donnent un peu moins de 5 maunds (200 kilog.) pour la quantité de Sel abattu chaque jour par un mineur, en supposant qu'il travaille 260 jours dans l'année. Tous ces nombres, déduits de données prises à des sources diverses, s'accordent trop bien pour n'être pas assez exacts.

Les marchands de Lahor, d'Amritsir et des autres villes du Pendjâb médiocrement éloignées de Pindaden-Khan, viennent y acheter le Sel au Radjah; il s'enchérit, avant que d'arriver au lieu de sa destination, du montant des droits de transit qu'il doit acquitter sur la route. Rendjit permet à ses Djaguirdars de lever ces droits.

Le Roi exporte lui-même à Moultan une assez grande quantité de Sel, qui y descend sur l'Hydaspes en 15 jours dans les hautes eaux, et en 25 dans la saison sèche. La charge moyenne d'un bateau est de 250 maunds (10 tonneaux); les plus grands chargent 400 maunds. Ces bateaux remontent à la corde en 45 jours, et quelquefois à la voile en 20 jours. C'est la seule navigation qui se fasse sur l'Hydaspes, et, pour des bateaux d'un si faible tirant d'eau, elle est absolument sans danger. Peut-être admettrait-il avec la même sûreté une navigation bien plus importante?

Il y a des terres ou des sources salines, en divers autres lieux de cette chaîne de basses montagnes, où à des époques reculées on exploitait le Sel également. A présent, les seules exploitations autres que celles de Pindaden-Khan, sont ouvertes à 30 cosses (17 l.) à l'Ouest, à *Beutcha* et *Tchôa*, villages éloignés l'un de l'autre d'une lieue et demie. Leur produit ensemble n'excède pas 100,000 à 200,000 maunds (4 à 8 millions de kilogrammes) de Sel; il est d'une qualité reconnue supérieure encore à celui de Pindaden-Khan, et se vend un peu plus cher.

Le travail dans ces mines est entièrement volontaire. La population des mineurs paraît très-misérable, et, comme celle de Pindaden-Khan, elle est particulièrement livide. Les ouvriers sont presque tous Musulmans.

Le goître, qui est excessivement rare dans les plaines du Pendjâb, est commun au village de Kioula. La position y commande pour ainsi dire cette maladie. Il est situé dans une gorge étroite, dont l'atmosphère étouffée s'embrase pendant le jour, élevée seulement d'environ 150^{m} au-dessus de la plaine de l'Hydaspes.

Une observation barométrique de midi par un temps assez favorable, comparée à une observation faite la veille dans les mêmes circonstances à Pindaden-Khan, m'a donné 508^{m} pour l'élévation relative du village de *Tôbœur*, voisin

de Kioula, et où se réfugient ses habitants dans la saison des pluies, qui menacent chaque année d'emporter Kioula et le sol qui le porte; il est entièrement désert le reste de l'année. C'est principalement entre 150^{m} et 250^{m} d'élévation au-dessus de Pindaden-Khan que le sol est exploité. Les Gypses et les Argiles salées atteignent un niveau plus considérable; mais leur partie supérieure n'est que fortement pénétrée de Sel. Cette substance ne s'y sépare pas des autres en grandes masses pures.

Kioula est bâti sur les Grès et les Calcaires compactes qui recouvrent de leurs assises redoublées les Argiles gypseuses et salifères. Il y a alentour quelques vallons dont l'inclinaison des couches du terrain règle la déclivité. J'estime à une soixantaine de mètres de plus l'élévation moyenne des sommets de la chaîne, et à 150^{m}, celle de quelques cimes plus élevées.

J'ai lieu de croire que ces montagnes, qui s'élancent si abruptement du fond des plaines, vers le Sud, s'abaissent insensiblement vers elles au Nord.

Kousse est une forteresse perchée sur une des cimes les plus hautes, à 6 cosses (3 $\frac{1}{2}$ l.) au N. E. de Pindaden-Khan. Rendjit la fait garder par 800 hommes.

Au Nord de la ligne du faîte de ces collines, et au N.N.O., à 10 ou 12 cosses (6 à 7 l.) de Pindaden-Khan, est *Ketâsse,* le plus célèbre lieu de pèlerinage du Pendjâb. Il est fréquenté par les Sikes et les Hindous. Ceux-ci y viennent jusque de l'Hindoustan. A 2 cosses (1 $\frac{1}{4}$ l.) en deçà de Ketâsse, est la tombe d'un Saint musulman qui attire également un grand nombre de pèlerins de cette religion.

Ketâsse est fréquenté surtout à cette époque, vers le 10 et le 12 avril, qui est le temps d'une foire annuelle qui s'y tient. J'ai vu plusieurs centaines de gens qui s'y rendaient. C'étaient presque tous des Brahmanes, ou des Fakirs, caricatures du genre, quelques-uns tout à fait nus, et tous horriblement barbouillés de noir, de rouge et de blanc. On les appelle *Baïrâguis.* J'ai demandé cent fois à des gens de religion et de castes diverses, si ces affreux Fakirs étaient Hindous, Sikes ou Musulmans, et l'on m'a toujours répondu qu'ils étaient *Baïrâguis.* Il y a un degré d'austérité, c'est-à-dire de nudité et de saleté, qui me semble mettre *ex æquo* les gens de toute religion qui s'en avisent. On ne paraît plus s'inquiéter alors de ce qu'ils étaient auparavant. On ne pense plus qu'à ce qu'ils sont, et plus ils sont hideux, plus on les considère.

Il y a de ces misérables qui ont un serviteur, et qui voyagent sur un tattou, suivis de ce souffre-douleur. Il va sans dire que de tels maîtres ne payent leurs valets qu'en belles promesses sur l'autre monde. Ces pauvres diables sont des espèces d'apprentis Fakirs, qui finissent toujours par se donner de l'avancement. *Naneck,* le fondateur de la religion des Sikes, à en juger par la biographie très-

succincte qu'en donne Sir John Malcolm, était un de ces Fakirs qui ont un valet, et son valet se sanctifia tellement en servant un si saint maître, qu'à sa mort il lui succéda dans le gouvernement spirituel de la Congrégation naissante des Sikes.

Il ne neige jamais sur cette petite chaîne de montagnes, et la végétation de ses cimes m'a offert moins de particularités que je n'en attendais de son élévation. Le *Salvadora*, le *Capparis aphylla*, les *Ziziphus*, si communs dans les plaines sablonneuses du Pendjâb, ne le sont guère moins sur les rochers gypseux, calcaires et gréseux de ces collines. Le *Justicia adhatoda* y est peut-être l'arbuste le plus abondant, ainsi qu'une Mimosée (B. *p.* 122) (1), qui habite également les plaines. Les seules plantes que j'y aie rencontrées pour la première fois sont : le *Rhamnus vesiculosus* (B. *p.* 121); un superbe *Bignonia* en arbre (*Bignonia tropœoli*), et un autre petit arbre dont l'ordre est douteux (B. *p.* 93); une Acanthacée (B. *p.* 97); un *Corchorus* (B. *p.* 99); quelques herbes labiées et légumineuses (Voir le Catalogue de mes herborisations).

C'est un phénomène général que la présence de quelques plantes maritimes littorales, au voisinage des sources salées qui s'échappent de la terre, loin des rivages de la mer. On en trouve un assez grand nombre des bords de l'Océan, aux sources salées de l'Est de la France, à Dieuze, et en Dauphiné. J'ai cueilli dans les marais salés de Syracuse, aux États-Unis, plusieurs littorales de l'Océan américain. Cette règle est ici en défaut. J'ai herborisé avec une grande attention au bord des eaux et parmi les terrains salés de Kioula, et je n'y ai vu aucune plante essentiellement maritime. La seule qui ait cette physionomie est un petit arbuste de la famille des crucifères, à feuilles charnues et salées. Il croît surtout où le Gypse abonde. Dans les eaux salées, j'ai recueilli une Algue, qui me paraît être l'*Ulva intestinalis*, et voilà tout. Il est vrai que la plaine sablonneuse, qui s'étend du pied des collines aux bords du Djhelum, est couverte d'une espèce de Soude (*Salsola*) dans tous les lieux incultes; mais cette plante est également commune dans les plaines sablonneuses et désertes du Pendjâb, et du Nord de l'Hindoustan, qui toutes sont ou salées ou salpêtrées. C'est la nourriture favorite des Chameaux. La nature fortement alcaline de sa cendre est bien connue et mise souvent à profit pour le blanchissage du linge.

Du village de Tôbœur, élevé de 500^{m} au-dessus de la plaine adjacente et favorisé par un ciel transparent, je découvrais une immense étendue du Pendjâb. L'Hydaspes coulait pour ainsi dire à mes pieds, et j'apercevais par intervalles une ligne brillante aux bornes de l'horizon; c'était le Tchinâb. Un seul

(1) Les chiffres précédés des intiales B. *p.* renvoient à la partie du Catalogue de l'Herbier, qui se rapporte aux plantes recueillies pendant le voyage au Pendjâb et au Cachemir.

monticule s'élevait au-dessus de cette monotone étendue, au Sud 10° Ouest. Cette colline s'appelle *Kérana ;* des Fakirs habitent sur sa cime ; c'est un lieu de pèlerinage assez célèbre, avec une légende merveilleuse. A la base, il y a une ville de grandeur moyenne (5 à 6,000 habitants), appelée *Lâlia.* Elle est située dans le Douâb du Djhelum et du Tchinâb, à égale distance à peu près de ces deux rivières ; la contrée alentour est presque déserte.

Je n'ai pu obtenir à Pindaden-Khan aucun renseignement sur l'époque depuis laquelle on y exploite les mines de Sel. Il n'y a à cet égard aucune tradition précise. Cette époque doit être fort ancienne, car ces mines de Sel durent être aperçues des premiers habitants qui s'établirent dans cette contrée. Quinte Curce n'en parle pas. Sa description du Pendjâb n'est vraiment reconnaissable que par le nombre des rivières. La chaîne de montagnes dont je m'occupe, quand même elle ne devrait pas au Sel qu'on en tire une si grande célébrité, forme par son isolement un objet tellement remarquable au travers des plaines de la Pentapotamide, qu'il est singulier que Quinte Curce n'en ait fait aucune mention.

Je comprends mal l'intérêt des conjectures que forment les géographes, à grands frais d'esprit, sur les indications si vagues, de la plupart des auteurs grecs et latins.

Quinte Curce, avant de faire passer l'Indus à son héros, décrit ainsi d'une manière générale la contrée dont il médite la conquête, VIII, 28 :

« India tota ferme spectat Orientem, minus in latitudinem quam recta regione « spatiosa. Quæ Austrum accipiunt, in altius terræ fastigium excedunt ; plana « sunt cætera, multisque inclytis amnibus Caucaso monte ortis, placidum per « campos iter præbent. Indus gelidior est quam cæteri. Aquas vehit a colore « maris haud multum abhorrentes. Ganges amnis ab ortu eximius, ad meri- « dianam regionem decurrit, et magnorum montium juga recto alveo strin- « git. Inde eum objectæ rupes inclinant ad Orientem. Utque Rubro Mari acci- « pitur, findens ripas, multas arbores cum magna soli parte exsorbet. Saxis « quoque impeditus, crebro reverberatur ; ubi mollius solum reperit, stagnat in- « sulasque molitur. Acesines eum ; auget Ganges decursurum in mare inter- « cipit : magnoque motu amnis uterque colliditur. Quippe Ganges asperum os « influenti objicit ; nec repercussæ aquæ cedunt. Dyardenes minus celeber auditu « est, quia per ultima Indiæ currit : ceterum non Crocodilos modo uti Nilus, « sed etiam delphines ignotasque aliis gentibus belluas alit. Erymanthus cre- « bris flexibus subinde curvatus, ab accolis rigantibus carpitur. Ea causa est, « cur tenues reliquias, jam sine nomine, in mare emittat. Multis præter hos « amnibus regio tota dividitur, sed ignobilibus, quia non adeo interfluunt.

« 29. Cæterum quæ propiora sunt mari, aquilones maxime deurunt : ii cohi-
« biti jugis montium, ad interiora non penetrant, ita alendis frugibus mitia. Sed
« adeo in illa plaga mundus statas temporum vices mutat, ut cum alia fervore
« solis exæstuant, Indiam nives obruant : rursusque ubi cætera rigent, illic
« intolerandus æstus existat. Nec cur, ulli se naturæ causa ingessit. Mare certe,
« quo alluitur (India), ne colore quidem abhorret a cæteris. Ab Erythra Rege
« inditum est nomen ; propter quod ignari rubere aquas credunt. Terra lini
« ferax; unde plerisque sunt vestes. Libri arborum teneri, haud secus quam
« chartæ literarum notas capiunt. Aves ad imitandum humanæ vocis sonum
« dociles sunt. Animalia inusitata cæteris gentibus, nisi invecta. Eadem terra
« et Rhinocerotas alit, non generat. Elephantorum major est vis, quam quos
« in Africa domitant; et viribus magnitudo respondet. Aurum flumina vehunt,
« quæ leni modicoque lapsu segnes aquas ducunt.

« Gemmas margaritasque mare littoribus infundit. Neque alia illis major opu-
« lentiæ causa est : utique postquam vitiorum commercium vulgavere in exte-
« ras gentes : quippe æstimantur purgamenta æstuantis freti pretio, quod libido
« constituit.

« Ingenia hominum sicut ubique, apud illos locorum quoque situs format.
« Corpora usque pedes carbaso velant : soleis pedes, capita linteis vinciunt. La-
« pilli ex auribus pendent; brachia quoque et lacertos auro colunt, quibus
« inter populares aut nobilitas aut opes eminent. Capillum pectunt sæpius,
« quam tondent. Mentum semper intonsum est : reliquam oris cutem ad spe-
« ciem lævitatis exæquant.

« 30. Regum tamen luxuria, quam ipsi magnificentiam appellant, supra om-
« nium gentium vitia. Cum rex sane in publico conspici patitur, thuribula ar-
« gentea ministri ferunt, totumque iter, per quod ferri destinavit, odoribus
« complent. Aurea lectica margaritis circumpendentibus recubat : distincta sunt
« auro et purpura carbasa, quæ indutus est : lecticam sequuntur armati cor-
« porisque custodes : inter quos ramis aves pendent, quas cantu seriis rebus
« obstrepere docuerunt. Regia auratas columnas habet : totas eas vitis auro
« cælata percurrit, aviumque, quarum visu maxime gaudent, argenteæ effigies
« opera distinguunt. Regia adeuntibus patet, cum capillum pectit atque ornat;
« tunc responsa legationibus, tunc jura popularibus reddit. Demtis soleis, odo-
« ribus illinuntur pedes. Venatus maximus labor est, inclusa vivario animalia
« inter vota cantusque pellicum figere. Binûm cubitorum sagittæ sunt, quas
« emittunt majore nixu quam effectu; quippe telum, cujus in levitate vis omnis
« est, inhabili pondere oneratur. Breviora itinera equo conficit : longior ubi

« expeditio est, elephanti vehunt currum; et tantarum belluarum corpora tota « contegunt auro. Ac ne quid perditis moribus desit, lecticis aureis pellicum « longus ordo sequitur : separatum a reginæ ordine agmen est, æquatque « luxuria. Feminæ epulas parant. Ab iisdem vinum ministratur, cujus omnibus « Indis largus est usus. Regem mero somnoque sopitum in cubiculum pellices « referunt, patrio carmine noctium invocantes deos.

« 31. Quis credat inter hæc vitia curam esse sapientiæ? Unum agreste et horri- « dum genus est, quos sapientes vocant. Apud hos occupare fati diem, pulchrum; « et vivos se cremari jubent, quibus, aut segnis ætas, aut incommoda valetudo « est : exspectatam mortem pro dedecore vitæ habent. Nec ullus corporibus, quæ « senectus solvit, honos redditur : inquinari putant ignem, nisi qui spirantes « recipit. Illi, qui in urbibus publicis moribus degunt, siderum motus scite « spectare dicuntur, et futura prædicere.

« Deos putant quidquid colere cœperunt; arbores maxime, quas violare capi- « tale est, etc., etc. »

Et ensuite, IX, 2 :

« Hinc (id est e regione quæ extenditur, juxta sinistram ripam Indi, ubi « cum Poro pugnaverat), Poro comite, movit ad Acesinem, amnique superato ad « interiora Indiæ processit. Sylvæ erant prope in immensum spatium diffusæ, « procerisque et in eximiam altitudinem editis arboribus umbrosæ. Plerique « rami instar ingentium stipitum flexi in humum, rursus, qua se curvaverant, « erigebantur; adeo ut species esset non rami resurgentis, sed arboris ex sua « radice generatæ. Cœli temperies salubris : quippe et vim solis umbræ levant, « et aquæ largæ manant e fontibus.

« Hinc per deserta ventum est ad flumen Hyaroten. Junctum erat flumini « nemus, opacum arboribus alibi inusitatis, agrestiumque pavonum multi- « tudine frequens, etc. »

Plus loin, IX, 4 et 5 :

« Relicto igitur Sopithe in suo regno (ad ripam sinistram Hyarotis) ad « fluvium *Hypasim* processit. Biduum apud regem ejus regionis substitit Alexan- « der; tertio die amnem superare decreverat, transitu difficilem, non spatio so- « lum aquarum, sed etiam saxis impeditum.

« Percontatus igitur Phegelam quæ noscenda erant, XI dierum ultra flumen « per vastas solitudines iter esse agnoscit : excipere deinde Gangem, maximum « totius Indiæ fluminum. »

La première remarque que je ferai sur ces passages de Quinte Curce, c'est que de huit rivières qu'il nomme, deux seules, l'Indus et le Gange, conservent

la ressemblance de leurs noms indiens, *Sind* et *Ganga*. Mais quoique après l'*Acesines* (le Tchinâb), il ait énuméré l'*Hydraotes* (le Râvi) et l'*Hyphasis* (le Béas), il fait tomber ce fleuve dans le Gange. Aucune mention du Setludje, à moins que ce ne soit le Setludje qu'il ait appelé *Ganges*. Aucune allusion à la Jumna. Quant au *Dyardenes*, ce peut être le Gogra, ou le Burrampoutre, ou le Godaveri, ou quelque autre fleuve de la presqu'île indienne. L'*Erymanthus* est probablement le Gagur ou Gogra, seule rivière de l'Inde qui se perde avant que d'arriver à la mer.

Au reste, ce que dit Quinte Curce du climat de ces régions, en faisant abstraction de l'absurdité des neiges qui couvrent une partie de l'Inde, confirme qu'il n'avait entendu parler que de l'extrémité N. O. de cet empire. Il a pris le coton pour le lin, plante universellement cultivée dans l'Inde, il est vrai, mais seulement pour ses graines dont on extrait l'huile. Ses usages textiles sont absolument inconnus. Je ne puis deviner quel est cet arbre dont le liber pouvait servir de papier. Ces oiseaux qui imitent la voix humaine, sont les perroquets. Quelques détails du costume qu'il décrit, n'ont point changé depuis 2,000 ans. Tels sont surtout les ornements et le turban. Ce nombre immense de courtisanes qui se meuvent avec le Roi, c'est le sérail de nos jours; ou peut-être des *Nâutchvâlas*, des Bayadères.

Les Fakirs sont bien indiqués : *Agreste et horridum genus*. Et plus loin il y a quelque allusion à des religieux instruits, habitant les villes et étudiant le cours des astres : ce sont les Brahmanes de Benarès, ou leurs prédécesseurs.

Le penchant national vers l'idolâtrie n'est pas oublié, et les arbres en sont encore souvent l'objet, comme au temps qu'il rappelle. De cette vénération pour les arbres, c'est-à-dire pour un petit nombre d'espèces d'arbres, le *Pipul* (*Ficus religiosa*), et peut-être le *Ficus indica*, suit le sacrilége de les mutiler.

Le Pipul est encore sacré, et le *Bhœur* qui ne l'est pas, devient fréquemment un objet de vénération religieuse. C'est l'arbre des temples et des autels. Ce dernier est parfaitement décrit :

« *Plerique rami instar ingentium stipitum flexi in humum, rursus qua se cur-*
« *vaverant, erigebantur; adeo ut species esset, non rami resurgentis, sed arboris*
« *ex sua radice generatæ.* »

Un objet aussi extraordinaire ne pouvait manquer de frapper tous les Grecs de l'armée d'Alexandre.

L'*Hyphasis*, qui à la fin arrêta ce conquérant, si c'est le Béas, comme on l'admet généralement, est en effet une énorme rivière, mais inférieure pourtant au Tchinâb (*Acesines*). Quant au rapport fait à Alexandre, ou du moins répété par

Quinte Curce, qu'à onze jours de marche au delà, au travers de déserts, il rencontrerait le Gange, il est absurde. Le Setludje et la Jumma, deux fleuves aussi grands que le Gange, dans la partie supérieure de leur cours, coulent entre lui et le Béas. Ne serait-ce pas que ce prétendu *Ganges* ne serait que le Setludje? Mais onze jours de marche du Béas au Setludje! Il faut cependant ne pas s'en laisser imposer par le nom. *Ganga*, en indien, est un mot générique qui sert à désigner toute grande rivière, c'est comme *Derya :* seulement on a coutume maintenant de l'appliquer plus particulièrement au Gange.

Le 10 avril 1831. — A Toddialah, 6 cosses (3 $\frac{1}{2}$ l.) de Pendaden-Khan.

Je restai 4 jours à Pindaden-Khan, constamment occupé d'excursions dans les montagnes voisines. Le soir, j'avais coutume d'aller faire une visite au Radjah Goulâb Sing, campé près de moi; et ces visites étaient si loin de m'ennuyer, que je m'y oubliais toujours jusqu'à la nuit. La dernière se passa à régler toutes choses pour la continuation de mon voyage dans les montagnes. Goulâb Sing a été plusieurs fois à Cachemir, dans des expéditions militaires, et connaît tout ce pays. Il semble qu'il demeure responsable au Roi de tout ce qui pourrait m'y arriver. J'aime mieux croire cependant qu'une partie des précautions bienveillantes qu'il ordonne à mon Méhmandar d'y prendre pour moi, lui étaient inspirées par un autre sentiment que celui de la crainte. Il m'a trop plu, pour que je ne lui plusse pas aussi, et je crois avoir fait sur lui une impression agréable dont il gardera le souvenir. Nous avions dans nos dernières entrevues supprimé toute espèce d'étiquette incommode, et ce fut très-sincèrement que je lui exprimai le désir de le revoir dans sa principauté des montagnes, si je retourne par ce chemin de Cachemir à Simla.

Le chemin de Pindaden-Khan à Toddialah est absolument dépourvu d'intérêt. Il est dirigé à l'Est, quelques degrés Nord, et passe à une lieue environ de l'Hydaspes et des montagnes, lesquelles se prolongent droit à l'Est. Il traverse quelques hameaux insignifiants. Toddialah n'est lui-même qu'un petit village.

Le 13 avril 1831. — A Darapour.

Le 11 avril 1831. — De Toddialah à Djillalpour, 6 à 7 cosses (4 l. environ), et séjour le 12.

Le 13 avril 1831. — De Djillalpour à Darapour, 8 cosses (4 $\frac{3}{4}$ l.).

Le 11 avril 1831. — De Toddialah à Djillalpour, et séjour le 12. — Les montagnes continuant de s'étendre droit à l'Est, la route s'en rapproche constam-

ment et atteint leur pied à Djillalpour. L'Hydaspes s'en rapproche aussi constamment et n'en est pas éloigné de plus de 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) près de cette petite ville.

L'atterrissement considérable que j'ai décrit au Nord de Pindaden-Khan, et qui flanque la base des collines salifères, non-seulement tout autour de l'embouchure du vallon de Kioula dans les plaines, mais à plusieurs milles tout le long du pied de ces collines vers l'Ouest, manque entièrement à l'Est. A Djillalpour il est nul, dans la plaine du moins, et ne se retrouve que dans le vallon qui débouche de l'intérieur des montagnes, près de cette ville.

Cette différence s'explique par la nature différente des masses minérales qui en forment, près de Pindaden-Khan et autour de Djillalpour, le rempart extérieur. Au N. de Pindaden-Khan ce sont en effet les Argiles salifères qui là se montrent excessivement développées : roche incohérente qui se désaggrége et s'éboule en masses immenses par la seule action des eaux pluviales, et qui en s'écroulant, laisse sans support les couches plus solides qui la recouvrent, les Grès, les Poudingues et les Calcaires dont on trouve les débris accumulés avec ceux du Gypse au N. de Pindaden-Khan.

Au contraire, vers Djillalpour, les Argiles salifères sont supprimées dans cette formation, qui conserve d'ailleurs la plus grande ressemblance physiognomique avec son type de Kioula, dans la composition de ses couches. Mais la stratification de ces roches est singulièrement dérangée.

J'ai dit qu'au N. de Pindaden-Khan, toutes les roches stratifiées, c'est-à-dire toute la série des couches au-dessus du Gypse salifère, étaient dirigées comme la chaîne elle-même dans cette partie de son étendue, de l'E. à l'O., et inclinaient au N. d'environ 20°, de manière à montrer au S., vers la plaine de l'Hydaspes, leurs tranches légèrement relevées. A Djillalpour, où la direction de la chaîne est encore sensiblement E. et O., la direction des couches est plutôt O.N.O. à E.S.E., que O. à E., et leur inclinaison est au S.S.O.; le degré de celle-ci varie extrêmement. De Djillalpour jusqu'à Darapour, où j'ai cessé de la reconnaître, les couches du rempart le plus méridional de cette chaîne qui flanque ici la rive droite de l'Hydaspes, inclinent invariablement vers les plaines qu'arrose ce fleuve, de 15°, 20°, 40°, et même de 70°.

Ces couches sont toutes formées de Grès divers et de Conglomérats. Les Grès ne sont souvent que des Sables grossiers, verdâtres, micacés, sans cohésion. Ils sont rarement très-solides. Les Conglomérats n'ont pas plus de cohérence. Ce sont des galets toujours arrondis de Grès rouges, durs et rubannés, de Calcaire compacte, de Grès verdâtres médiocrement endurcis, faiblement agglutinés par le même Sable

verdâtre et micacé qui forme de si nombreuses assises exemptes de leur mélange.

Le lit d'un torrent desséché qui débouche de ces montagnes à Djillalpour, m'a permis de voir diverses sections de leurs terrains perpendiculairement à la direction de leurs couches.

Au-dessus de ces Grès et des Conglomérats, j'ai vu reposer des bancs épais d'Argile verdâtre ou rougeâtre, très-mélangée de Sable au contact des Grès. C'est évidemment l'Argile salifère de Kioula, dont elle a non-seulement les couleurs, mais dont elle rappelle encore l'allure par le désordre de sa stratification. Là où elle est fort épaisse, elle n'est guère stratifiée distinctement qu'au voisinage des roches bien stratifiées entre lesquelles elle est comprise. L'intérieur de sa masse ne l'est pas. Les couleurs verte et rouge n'y sont pas distribuées par zones parallèles; elles y forment les accidents les plus irréguliers.

Au voisinage des Grès où ces Argiles sont faiblement stratifiées, elles contiennent de petites couches argileuses, noirâtres, carburées, calcaires.

C'est surtout au centre de leurs masses que se trouve le Gypse. Il y forme de grandes masses irrégulières, grenues, roses, blanches ou rougeâtres, enveloppées immédiatement d'Argiles très-onctueuses rouge foncé, avec des veines d'Argile verte. Il ne manque que le Sel pour reproduire entièrement les roches salifères de Kioula.

Cependant la structure feuilletée du Gypse est ici beaucoup plus prononcée, et dans les masses qui ne sont pas éloignées du Grès stratifié, et qui sont conséquemment enveloppées par des Argiles encore faiblement stratifiées, le Gypse feuilleté participe à la stratification. Ses feuillets sont minces et flexueux. Souvent ils sont composés de Gypse fibreux, dont les fibres sont perpendiculaires aux plans des feuillets.

On trouve également au-dessous et au-dessus de ces Gypses une roche à grain lâche et grossier d'Argile rouge, empâtant des nids gypseux, tendres et grenus, d'une blancheur éclatante. Ce n'est pas une brèche certainement, quoiqu'elle en ait l'apparence. La texture de cette roche est si lâche, qu'elle se laisse comprimer aisément. Quelquefois elle durcit à l'air, mais plus souvent elle s'y délite.

Les Grès et les Poudingues qui servent d'assise à ces Argiles et à ces Gypses, se répètent au-dessus, soit avec les mêmes caractères minéralogiques, soit avec des caractères nouveaux. Ils ont en général plus de consistance, et la couleur rouge y domine plutôt que le verdâtre : le Mica y est beaucoup plus rare.

C'est parmi ces Conglomérats que se trouvent subordonnées plusieurs couches de Calcaire rouge, foncé, grenu, parsemé de facettes spathiques et de parties ocreuses ou argileuses, d'un gris sombre, compacte, mais se divisant natu-

rellement en parties parallélépipédiques, dont les faces sont ternes et terreuses. Elles me paraissent représenter aussi exactement par leur position géognostique que par leurs caractères minéralogiques, les Calcaires rouges que j'ai observés au-dessus des Gypses salifères de Kioula. Les parties étrangères mêlées par petits amas dans la pâte de ce Calcaire, sont contemporaines de sa formation; mais comme à Kioula, il passe insensiblement, par quelques-unes de ses couches, aux Conglomérats qui l'enveloppent.

Ceux-ci contiennent un grand nombre de galets ou de fragments anguleux peu encaissés d'un Grès rouge très-dur, tabulaire, rubanné, que je n'ai vu nulle part reposer au-dessous de lui, et qui me paraît au contraire lui être toujours superposé, et d'un Calcaire siliceux à cassure pseudo-régulière, parallélépipédique, d'une blancheur éclatante, dont le gisement me semble être le même.

Au reste, tout le terrain est fort disloqué, et la nature incohérente d'un grand nombre de ses couches, jointe à leur inclinaison qui approche souvent de la verticale, a produit de vastes éboulements qui rendent très-difficiles à déterminer les rapports de chaque massif de collines, avec les massifs d'alentour. La série géologique que je viens de décrire est bien certainement disposée dans cet ordre, parce que j'ai observé dans plusieurs montagnes indépendantes, la superposition évidente de ces couches diverses. Mais il se pourrait que les termes suivants, incontestablement arrangés entre eux dans l'ordre que je leur assignerai, ne recouvrissent pas ceux de la série que je viens de décrire.

Ce sont d'abord de puissantes assises de Grès rouge, tabulaire, compacte et rubanné : quelquefois il se divise en boules, mais le plus souvent en dalles bien dressées. Au-dessus de lui et en stratification bien concordante, des Calcaires compactes jaunâtres, parsemés de veines spathiques blanches, qui renferment çà et là des gerçures, ou de très-petites cavités allongées. Il est divisé en strates d'inégale épaisseur. Dans quelques-unes, la cassure a un œil terreux, et celles-là se séparent en boules grossières de plusieurs décimètres de diamètre. La surface de quelques autres se carie par l'exposition à l'air, et les parties qui restent en relief sont d'une grande âpreté. Ce Calcaire, qui forme une masse d'environ 50^{m} d'épaisseur, est recouvert par une épaisseur beaucoup moindre d'un autre Calcaire très-siliceux, grenu, très-blanc, et qui se sépare en pièces parallélépipédiques dont la surface est poudreuse. C'est peut-être une Dolomie. Enfin j'ai vu ce dernier recouvert à son tour par de très-grandes masses de Gypse grenu, accompagné de ses Argiles rouges, et je suis certain d'avoir reconnu dans les escarpements inaccessibles qui surmontaient le gisement de ce Gypse, des bandes épaisses et légèrement festonnées d'Argiles rouges et vertes de teintes

diverses, avec leurs Gypses feuilletés. Les éboulements tombés au pied de ces escarpements me donnent aussi à penser que le Grès rouge compacte et rubanné reparaît dans les étages supérieurs.

Les couches de la première série que j'ai décrite, dirigées avec quelques oscillations de l'E.S.E. à l'O.N.O., plongent sous des angles divers du côté des plaines de l'Hydaspes; tandis que celles de la seconde série, dirigées à peu près de même, ont une inclinaison opposée, et assez médiocre, de 15° à 20° au N.E.

Comme c'est le propre des terrains gypseux de n'être pas stratifiés avec une très-grande régularité; comme leurs couches infléchies autour des masses gypseuses se renflent, ou s'étranglent, et n'ont pas toujours une grande continuité, peut-être cette seconde série de Grès rouges, Calcaires compactes, Calcaires quartzeux (magnésiens?) et Gypses avec Argile, ne forme-t-elle qu'un étage géologiquement parallèle à celui que constituent les roches de la première série? J'ai trouvé en abondance, dans le lit des torrents qui sillonnent très-profondément ces collines près de Djillalpour, des galets de roches primitives à Feldspath rouge, comme ceux empâtés dans les Conglomérats qui alternent avec les Calcaires supérieurs près du village de Tôbœur; mais je n'ai pas aperçu en place ces couches de Poudingues. Il est probable qu'ils ne se rencontrent qu'à des niveaux jusqu'où je ne suis pas monté.

Quoique les couches arénacées qui reposent près de Djillalpour évidemment sous le Gypse et les Argiles, n'aient pas une grande ressemblance avec celui de la grande colline isolée de Grès non recouvert qui s'élève à l'entrée du vallon de Kioula, sur la limite extérieure des collines de Gypse et d'Argile salifères, elles me semblent cependant favoriser la supposition que le Grès de cette colline voisine de Kioula est la roche qui supporte son terrain salifère.

Les Conglomérats de ce terrain, malgré son ancienneté, sont si mal cimentés par le Sable qui empâte leurs galets, que si on ne les voyait pas recouverts, on les prendrait dans beaucoup de lieux pour des dépôts de transport.

Des alluvions très-modernes les ont reformés dans le fond des vallées près de Djillalpour, et ont tellement reproduit les caractères de leur agrégation primitive, qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer nettement l'ouvrage récent des eaux, de ces couches anciennes (1).

(1) *Environs de Djillalpour.*

Argiles, Gypses, Grès, Poudingues et Calcaires de la base du terrain dont sont formées les collines qui bordent les plaines du Pendjâb (Ici non salifère, comme il l'est à Kyoula).

(G. *p.* 22.) Grès micacé friable. Le plus souvent ce n'est que du sable sans cohérence, mais toujours nettement stratifié. Sa direction du N.O.—S.E. à l'O.N.O.—E.S.E. Son inclinaison

Djillalpour est une petite ville presque entièrement bâtie de torchis, avec quelques maisons seulement en briques mal cuites. Elle est située à une vingtaine de mètres au-dessus de la plaine de l'Hydaspes, sur un gradin étroit de collines de Grès et de Poudingues anciens. Il y a auprès, dans la plaine, un petit Fort insignifiant. J'y arrivai *le* 11 *avril* au matin, pendant un orage terrible qui se prolongea jusque vers le milieu du jour, et rafraîchit tellement l'atmosphère, que je dus reprendre les vêtements de laine que j'avais quittés à

dans les collines les plus extérieures, sur le bord de la plaine, est souvent au S.O. ou au S.S.O. Plus avant dans l'intérieur de la chaîne, elle est inverse.

Cette roche domine dans la composition des collines extérieures. On peut considérer comme lui étant subordonnées, quelques couches de Grès, formées du même sable, mais très-solides; des couches d'Argile grenue, verdâtres ou rougeâtres, sans cohésion, parmi lesquelles se trouvent comprises d'autres couches de Calcaire argileux carburé(?), épaisses seulement de $0^m,1$ à $0^m,2$, telles que la roche suivante G. *p.* 23.

(G. *p.* 23.) Argile calcaire, noirâtre, assez compacte; en couches minces, dans des Argiles sans cohésion plus faiblement colorées.

(G. *p.* 24.) Gypse granulaire ou fibreux, empâté d'Argile rouge, feuilleté en grand; les fibres perpendiculaires aux plans des feuillets, qui sont légèrement flexueux. Associé aux Argiles tendres qui renferment la roche précédente, et en recouvrent manifestement la masse principale.

(G. *p.* 25.) Gypse grenu et fibreux couleur de chair, avec Argiles vertes et rouges, rubannées : accompagne en très-grandes masses le précédent.

(G. *p.* 26.) Brèche de Gypse et d'Argile rouge, très-tendre : elle durcit quelquefois à l'air et quelquefois s'y délite. Accompagne les Gypses ci-dessus et se trouve également au-dessous et au-dessus d'eux. Cette roche n'a d'une brèche que l'apparence.

(G. *p.* 27.) Calcaire rouge grenu, çà et là semé de facettes spathiques, se séparant selon des plans de division naturelle, droits et terreux, en couches associées au Conglomérat suivant.

(G. *p.* 28.) Conglomérat généralement peu cohérent, composé tantôt de parties miliaires, plus souvent de cette grosseur et quelquefois beaucoup plus gros. Forme des couches qui se répètent fréquemment dans les marnes stratifiées, les Grès qui accompagnent le Gypse précédent, et surtout au-dessus de ce Gypse, associé au Calcaire rouge n° G. *p.* 27, lequel passe quelquefois insensiblement à la structure fragmentaire, en sorte que les limites entre les deux roches sont souvent indécises. Les parties d'un blanc mat très-pur, sont, je crois, le Calcaire siliceux n° G. *p.* 30. Les fragments d'un rouge lie de vin clair proviennent d'un Grès à grain fin compacte, tabulaire, de cette couleur ou de cette apparence (qui manque à cette collection), et qui est puissamment développé entre les brèches et les roches suivantes G. *p.* 29, G. *p.* 30 et G. *p.* 31.

Cependant, comme cette brèche ne renferme presque que des débris de roches (les 3 suivantes), il se pourrait que celles-ci ne fussent pas réellement superposées. Il m'a paru qu'elles l'étaient, mais par induction. Ce que j'ai vu seulement avec évidence, c'est le recouvrement de G. *p.* 29 par G. *p.* 30, et de G. *p.* 30 par G. *p.* 31.

(G. *p.* 29.) Calcaire compacte jaunâtre, avec veines spathiques blanches, veines argileuses, et nids ocreux; repose avec évidence sur le Grès isabelle compacte des fragments du Conglomérat G. *p.* 28, et peut-être sur le Conglomérat. Il est parfaitement stratifié, mais ses couches se divisent souvent en grandes masses plus ou moins arrondies, carriées promptement à l'air (par la destruction des nids d'Argile et d'Ocre). Direction S.E.—N.O. Inclinaison N.E. 15° à 20°.

(G. *p.* 30.) Calcaire compacte blanc, schisteux, fendillé ou poreux; recouvre le précédent.

(G. *p.* 31.) Gypse grenu, en couches courtes et mal dessinées dans des Argiles rouges, incohérentes, au-dessus du Calcaire précédent. C'est le seul Gypse que j'ai vu stratifié.

Loudhiana. Le vent, depuis que je suis entré dans le Pendjâb, est d'une extrême irrégularité dans sa direction ; mais c'est une anomalie dans le cours des saisons. La modération de la chaleur n'est pas moins inaccoutumée dans ce mois-ci.

Je restai campé *le* 12 *avril* à Djillalpour, pour faire une excursion dans les montagnes voisines : outre les observations géologiques qu'elle me donna l'occasion de faire, j'en rapportai plusieurs plantes nouvelles pour mes herbiers (Voir mon Journal d'herborisations).

Le 13 *avril* 1831. — *De Djillalpour à Darâpour.* — Marché pendant 2 cosses (1 ¼ l.) à l'E. quelques degrés N., au pied d'escarpements presque verticaux, formés par les couches de Grès et de Poudingues, qui dans le voisinage immédiat de cette ville se montrent sous le Gypse avec une inclinaison beaucoup moindre. Ici, elles sont relevées presque sur la tranche. Aucun débris à leur pied. Elles s'enfoncent dans l'alluvion de la plaine, et à 2 cosses (1 ¼ l.) de Djillalpour, l'Hydaspes coule à leur base, et ne laisse qu'un sentier étroit, à peine suffisant pour le passage d'un chameau. En été, ses eaux submergent le sentier, et battent le pied de ces hautes murailles. On passe alors par un sentier difficile, sur la croupe des collines.

Schâh-Kommyr est un hameau de l'aspect le plus désolé, bâti sur une sorte d'amphithéâtre qui s'ouvre dans les montagnes vers l'Hydaspes, à 1 cosse (½ l.) de Djillalpour.

A 1 cosse (½ l.) plus loin, est le village plus populeux de *Malikpour* avec une petite forteresse, au sommet d'une pyramide tronquée, à 50^{m} ou 60^{m} au-dessus de la plaine. C'est là que l'Hydaspes commence à battre le pied des montagnes. Celles-ci changent alors légèrement de direction, elles courent à l'E. N. E. Le fleuve en serre tellement le pied, qu'il n'y laisse aucun passage. Le chemin pénètre au travers de leurs gorges dans leur épaisseur, formant la corde de l'arc que décrit leur rempart extérieur. Cependant je n'ai vu que des Poudingues et des Grès. A la fin, on sort de ces défilés, pour entrer dans une plaine assez ouverte où est situé Darapour, chétif village, malgré son nom pompeux. C'est que les montagnes se courbent vers le N. plus sensiblement que le cours de l'Hydaspes. Leurs pentes paraissent aussi plus douces, en même temps qu'elles s'éloignent de la rivière, et leurs formes sont moins hardies. Elles ne présentent plus cette grande muraille à sommet crénelé, comme au Nord de Pindaden-Khan, mais des collines arrondies, liées seulement les unes aux autres par leur base. Au Nord de Darapour, il y en a deux fort remarquables par cette disposition et par la hauteur qu'elles conservent, à peu près égale, si je ne me trompe, aux

faîtes de la chaîne vers Pindaden-Khan. Je les avais très-bien vues de Ramnaghur, il y a quinze jours, et la convexité de la terre à cette distance cachant sous l'horizon leurs bases, par lesquelles elles se lient, elles me paraissaient complétement isolées.

Le 14 avril 1831. — A Djhelum, جهلم, 12 cosses (7 l.) de Darapour.

La corde qui joindrait ces deux points, serait dirigée au N.E.; mais le chemin décrit une courbe, dont la convexité est dirigée vers le Nord. On suit d'abord ainsi la direction du N.N.E.; puis ensuite celle de l'E.N.E. Le cours de l'Hydaspes fait un arc presque inverse : sa convexité regarde le S.E.

Le chemin est tracé dans une plaine fort basse faiblement sillonnée par une foule de cours d'eaux extrêmement larges dans la saison des pluies, ou après un fort orage en tous temps de l'année, mais à sec 24 heures après. Ils descendent tous de l'espèce de fer à cheval creusé dans les montagnes salifères, lesquelles se dirigent au N.N.E. et perdent de plus en plus la régularité de leur plan et de leur ligne de faîtes. Elles s'abaissent assez rapidement. Malgré leur éloignement, il est aisé d'y reconnaître çà et là, dans quelques parties escarpées, des zones de teintes rougeâtres diverses et en général très-obscures, qui sont indubitablement celles des couches d'Argiles, de Grès et de Calcaires. Leurs escarpements ont exactement la même apparence à l'Ouest de Pindaden-Khan, où je me suis assuré qu'elles étaient dues à l'affleurement des couches que je viens de citer. D'ailleurs, les torrents qui en descendent, charrient des Galets de ces Grès rouges de Pindaden-Khan et de Djillalpour, des Calcaires aussi, semblables à ceux que j'ai vus en place : il n'y a point de Galets, de Poudingues, parce que ceux-ci ont si peu de cohésion qu'ils se désagrégent entièrement; mais j'ai reconnu aussi leurs éléments. C'est d'eux que doivent provenir ces Galets de roches primitives à Feldspath rougeâtre, mêlés, mais plus rarement, avec ceux du Grès dans le lit de ces torrents.

Kourd, Khoutalah et *Sougouignan* sont les noms des principaux villages où je passai. Ce dernier est le plus considérable. Il appartient, avec tout le pays d'alentour, à un seigneur sike qui bâtit auprès un petit Fort en briques. La contrée est fertile et assez bien cultivée. Il y a quantité de hameaux dont je n'ai pas pris les noms.

Le massif colossal du *Pirpenjâl* est en face de moi au N.E. C'est sur lui que se dirige ma marche, en en corrigeant les variations. Il paraît encore entièrement couvert de neiges; divers rideaux de montagnes s'élèvent les uns derrière les autres devant ses bases; et chacun, selon son éloignement, a une teinte

plus pâle. La plaine où je suis, et qui s'étend jusqu'à leur pied, est couverte de la plus riche verdure. Çà et là, quelques Dattiers s'élancent en gerbe d'une souche antique, et leurs têtes africaines se dessinent sur ce fond de neiges resplendissantes. C'est un des tableaux les plus agréables que j'aie vus.

Je regagnai les bords du Djhelum, un cosse ($\frac{1}{2}$ l.) avant que d'arriver à la ville de ce nom. La vaste plaine du Pendjâb est ici cachée de toutes parts : au N. et à l'O., c'est la chaîne des montagnes de sel; elle paraît se lier d'une manière obscure vers le N.N.E. aux contre-forts avancés de l'Himalaya. Celui-ci embrasse un arc considérable à l'horizon, au-dessus duquel il s'élance magnifiquement avec ses neiges éternelles. Enfin, la rive gauche du Djhelum est bordée de collines qui ont commencé à paraître en face de Darapour.

Djhelum n'est qu'une petite ville en torchis, avec quelques maisons en briques. Celles-ci portent des balcons qui forment comme un second étage projeté en avant du premier. Ils sont faits de bois de Cèdre (*Déodar*), sculptés avec goût. Ce sont des ouvriers cachemiriens qui exécutent, dans tout le Pendjâb, ces sortes d'ouvrages, fort communs à Amritsir. Quant au bois, c'est le fleuve qui l'apporte de lui-même des montagnes, où il l'arrache. On n'a que la peine de pêcher les troncs énormes qui flottent paisiblement sur ses eaux. — J'ai vu dans la ville beaucoup de familles cachemiriennes qui y habitent. Ce sont de pauvres tisserands. Ils font des couvertures de laine grossières.

Le Roi a fait établir ici un dépôt de Sel de Pindaden-Khan, qu'il y fait transporter à ses frais. Il l'y vend à peine plus cher que dans cette ville : 138 roupies (345^{f}), au lieu de 125 roupies (312^{f},50) les 100 maunds (4,000$^{kilog.}$). On m'a dit qu'il ne s'en vendait pas plus de 10,000 à 12,000 maunds (40 à 48,000$^{kilog.}$). Presque tout est acheté par les Cachemiriens.

Près de Djhelum, il y a une butte assez considérable, entièrement couverte de débris de briques et de poteries. Ce n'est pas la seule que j'aie vue aujourd'hui. Elles marquent l'emplacement d'anciennes villes plus considérables ou mieux bâties, ou mieux défendues, que les villes d'aujourd'hui.

Djhelum est un des ports (*ferries*) les plus fréquentés de l'Hydaspes. C'est là que les caravanes de Peschawer et de Caboul qui se rendent vers le Sud, traversent ce fleuve; c'est aussi la seule route des armées entre Attock et Lahor. La chaîne des montagnes salifères forme à l'Ouest un obstacle au passage des voitures et de l'artillerie; et des sentiers qui la traversent, comme celui de Pindaden-Khan à Ketâsse et à Tawil-Pundy, il y en a peu de praticables aux chameaux. Lorsque de grands mouvements de troupes ont lieu sur ce point, on y fait remonter tous les bacs des passages situés au-dessous, et l'on en réunit

ainsi une soixantaine, chacun capable de porter 6 chevaux au moins et une trentaine d'hommes. Dans la saison sèche, chaque bateau peut faire en un jour au moins 10 voyages; car la rivière est contenue alors dans un lit aussi étroit que la Seine à Paris, et son courant n'excède pas 3,000^{m} ou 4,000^{m} à l'heure: ce lit si étroit est très-profond, 5^{m} à 10^{m}. Les bacs du Djhelum sont les premiers du Pendjâb que je vois manœuvrés à la rame. Ils sont d'une construction massive et solide, comme sur toutes les rivières de ce pays; très-supérieurs à cet égard aux bacs de l'Inde. Chacun est armé de deux rames, l'une attachée à une des extrémités, qui sert à la fois de rame et de gouvernail; l'autre portée alternativement sur le côté du bateau, qui est au-dessous du courant. Un bateau de cette espèce coûte 200 roupies (500^{f}). Ils sont faits de Tchir (*Pinus longifolia*) et de Déodar (*Larix deodar*), dont le Djhelum, dans les hautes eaux, entraîne les troncs arrachés aux montagnes parmi lesquelles il coule entre Cachemir et les plaines. C'est une industrie, ce me semble, à Djhelum que le sauvetage de ces pièces de bois. On débite en planches les plus saines. Les toits des maisons n'ont pas d'autre support.

La célèbre forteresse de Rotâsse, bâtie, dit la tradition de ce pays, par l'empereur Afghan *Cheyre Schâh*, est à une journée de marche de Djhelum vers l'Ouest; perchée sur une colline isolée qui appartient au système des montagnes salifères. Rendjit y tient une forte garnison.

Le 15 avril 1831. — A Soukchinepour, سوكشين پور, 6 cosses (3 $\frac{1}{2}$ l.) de Djhelum.

Traversé le fleuve, non sans dériver beaucoup. Son lit a plusieurs étages, dont le plus profond seul reste rempli en tous temps. Les deux autres sont à sec, une plus ou moins grande partie de l'année, pendant laquelle ils sont cultivés et produisent de belles récoltes de blé et d'orge.

Au reste, ces belles récoltes paraîtraient fort mauvaises dans les provinces fertiles de la France. Il est vrai qu'ici elles rendent au grain 18 ou 20; mais c'est que l'on sème très-clair. Nul doute que le produit d'une surface donnée ne soit inférieur, peut-être de moitié moyennement, à celui de la terre dans les pays riches de l'Europe. Les chaumes sont fort bas; et c'est une remarque que j'ai faite partout dans l'Inde. La hauteur des blés excède rarement 0^{m},9, celle de l'orge 0^{m},5; le grain est petit.

Le Djhelum est la limite de la Canne à sucre dans le Pendjâb. Si elle se cultive au Nord de cette rivière, c'est accidentellement, dans des localités exposées de façon à jouir d'une température hivernale plus douce que la contrée environnante. Les eaux de cette rivière sont plus froides que celles des autres

fleuves du Pendjâb. Cela tient sans doute à la température originelle qu'elles acquièrent dans les lacs de Cachemir et à leur profondeur. Elles nourrissent des Crocodiles, qu'on ne voit paraître que dans la saison des chaleurs. Je ne puis découvrir s'il y en a de plusieurs espèces.

En face de Djhelum, sur la rive opposée, est le village de *Lithyan*, près duquel sont les restes d'un séraï bâti par les empereurs mogols. De là je remontai sur les bords du fleuve, généralement dans son lit d'été, jusqu'à Soukchinepour. C'est un gros village avec une chétive forteresse de boue. Il appartient en Djaguir, avec la contrée d'alentour, à Kurruk Sing, le fils aîné du roi. Les cavaliers de mon escorte, que j'envoie devant pendant la nuit pour faire mon logement, sont porteurs des firmans de Rendjit Sing, qui ordonnent à tous les chefs des villes et des villages de fournir des provisions à mon camp. Ils allèrent chez le Thanadar de Soukchinepour; mais à leur approche, celui-ci s'enferma dans son fortin et refusa d'obéir aux ordres du Roi, que mes cavaliers lui lurent du dehors. Il dit qu'il n'obéissait qu'à Kurruk Sing, et qu'un ordre de Rendjit était pour lui comme non avenu. Bodder Box et mon Djémadar retournèrent eux-mêmes faire nouvelle sommation, et ils se firent suivre de tous mes gens; mais le Thanadar persista si fort dans son refus, qu'il menaça de faire feu sur la petite troupe. Elle se retira donc, et je fis écrire sur-le-champ au Roi une plainte contre ce sujet peu soumis. Peut-être le Radjah se fâchera-t-il violemment, et fera donner cent coups de fouet au Thanadar, plus une amende? Peut-être n'en tiendra-t-il aucun compte? Tout est caprice chez lui.

Le Djémadar m'expliqua qu'il y avait une grande inimitié entre M. Ventura et Kurruk Sing, et que, conséquemment, tous les gens qui dépendent du dernier ne manquent pas une occasion de nuire à ceux que l'on regarde comme les serviteurs de M. Ventura, c'est-à-dire, contre les gens des corps qu'il commande. M. Allard et M. Ventura ne font qu'un, et mes soi-disant lanciers appartiennent aux régiments du premier; de là, sans doute, l'hostilité du Thanadar contre mon escorte. Cependant, comme il faut de toute manière que je dîne aux frais du Roi, ou plutôt de ses sujets, le Djémadar envoya quelques partis à la maraude, dans les villages d'alentour, tous également mal disposés envers nous, mais moins hardis; et je crois qu'il en coûta plus au canton que si les gens de Soukchinepour se fussent expédiés de bonne grâce. Chacun fit ma part, et la sienne aussi, et se servit à discrétion sur le fourrage et les poules des pauvres villageois. On me rapporta même plusieurs jattes de lait. La quantité de toutes choses compensait le délai de leur arrivée. Ces mœurs sont exactement celles des siècles féodaux en Europe. Ces Djaguirdars sont les grands vassaux de la couronne,

toujours prêts à s'en rendre indépendants. Chaque seigneur a sa petite cour modelée sur celle du suzerain, et joue au Roi dans ses domaines.

Le 8 mai 1831. — A Cachemir, et séjour jusqu'au 17 juin.

Relation du voyage de Soukchinepour, sur les bords de l'Hydaspes, à Cachemir (du 16 avril au 8 mai 1831).

Le 16 avril 1831. — De Soukchinepour à Mirpour, et séjour les 17 et 18.
Le 19 avril 1831. — De Mirpour au camp vis-à-vis Tchaômok.
Le 20 avril 1831. — Du camp vis-à-vis Tchaômok à Nâr.
Le 21 avril 1831. — De Nâr à Nekki.
Le 22 avril 1831. — De Nekki à Berali. = [Toloutchi.]
Le 23 avril 1831. — De Berali à Koteli, et séjour les 24 et 25.
Le 26 avril 1831. — De Koteli à Sera.
Le 27 avril 1831. — De Sera à Prountche, et séjour les 28, 29 et 30.
Le 1er mai 1831. — De Prountche à Kohouta.
Le 2 mai 1831. — De Kohouta à Ilahabad.
Le 3 mai 1831. — De Ilahabad à Hyderabad; passage du Pirpenjâl.
Le 4 mai 1831. — De Hyderabad à Ouri.
Le 5 mai 1831. — De Ouri au camp près de Nouchèra.
Le 6 mai 1831. — Du camp près de Nouchèra au camp vis-à-vis Baramoula.
Le 7 mai 1831. — Du camp vis-à-vis Baramoula à Petonne.
Le 8 mai 1831. — De Petonne à Cachemir, et séjour jusqu'au 17 juin.
Description géologique du terrain depuis Soukchinepour jusqu'à Cachemir.

La meilleure des routes qui conduisent du Pendjâb à Cachemir est celle de Bimber. C'est celle que suivaient toujours les empereurs mogols dans leurs voyages d'été à Cachemir. Ils y avaient bâti des sérails de distance en distance, et l'avaient rendue praticable pour les éléphants. — Bernier, dans une de ses lettres, raconte que, dans le voyage où il accompagna Aurengzèb, en 1663, quinze de ces animaux périrent avec les femmes du sérail qu'ils portaient, entraînés tous au fond d'un précipice par la chute de celui qui marchait en tête. — Mais cette route est fermée pendant 6 mois par les neiges. Toutes le sont, à l'exception de deux, celle de Prountche et celle de Mozafferabad.

J'aurais désiré prendre la dernière; mais Rendjit Sing m'en avait dissuadé par la considération du danger où j'y eusse été exposé de rencontrer les bandes fanatiques du Seïd *Ahmed*, et il avait réglé, dans l'intérêt de ma sûreté, que je suivrais la route de Prountche.

Mirpour devait être ma première halte à l'entrée des montagnes. Je devais là

changer mon équipage de voyage, et, par les soins du Roi, le poursuivre avec des porteurs rassemblés d'avance.

Je quittai Soukchinepour *le* 16 *avril,* au lever du soleil, et après avoir marché un myriamètre au nord dans une plaine sablonneuse, unie et cultivée, je me trouvai au pied des premières montagnes de l'Himalaya.

C'est une falaise verticale, noirâtre, aride, brûlée par le soleil, qui n'a pas 50^{m} de hauteur; mais les collines taillées ainsi à pic au-dessus des plaines, s'élèvent ensuite doucement jusqu'à 150^{m} plus haut.

On y pénètre par le lit desséché d'un torrent. Quelques *Nerium,* qui ne me paraissent différer de notre Laurier rose que par la petitesse de leurs fleurs, y croissent parmi les cailloux. Cet arbrisseau est également commun dans des lieux semblables en d'autres parties de l'Himalaya. Je l'ai vu en abondance au-dessous de Nahan.

De là on monte sur la croupe des collines. Elles sont couvertes de buissons de *Justicia adhatoda* et de cette Mimosée (B. *p.* 122) épineuse dont le feuillage, d'un vert clair très-vif, contraste désagréablement avec la couleur rouge du sol. Le *Salvadora,* si commun dans les plaines sablonneuses et désertes du Pendjâb, avec le Câprier sans feuilles (*Capparis aphylla*) qui l'accompagne partout dans les plaines salées, se mêlent çà et là à ces deux arbrisseaux. Rien n'annonce, dans la végétation, que l'on est entré dans l'Himalaya. Le sommet le plus élevé de cette rangée de collines l'est de 529^{m} au-dessus de la mer, de 349^{m} au-dessus de la plaine du Pendjâb à leur pied, et de 173^{m} au-dessus de la vallée de Mirpour. Le chemin, qui est un sentier pierreux où les chameaux ne passent qu'avec peine, ne monte pas aussi haut. Il passe dans une sorte de petit col entre le pied de deux mamelons les plus élevés de la chaîne, à une cinquantaine de mètres au-dessous.

L'aspect des collines, la végétation misérable qui les couvre çà et là sur les pentes qui descendent vers la vallée de Mirpour, sont les mêmes que sur le penchant opposé.

Du haut de ces collines, la vallée de Mirpour semble nue et cultivée. Elle paraît d'autant plus large que les collines qui la bordent immédiatement au Nord sont à peine plus élevées que celles qui la séparent au Sud des plaines du Pendjâb. Un large torrent, à sec en cette saison, et dont le lit est à peine creusé au-dessous de son niveau, y coule de l'E.S.E. à l'O.N.O., et se jette à 2 myriamètres au-dessous dans le Tchaômok. Un faible ruisseau, qui ne tarit pas, se joint à ce torrent au-dessous de la ville qu'il abreuve.

Le fond de cette vallée est assez exactement nivelé en grand, mais le sol

en est coupé par tant de petites ravines, que la culture ne s'y déploie nulle part sur des espaces étendus. Les parties ravinées sont couvertes de broussailles de Jujubiers et de Câpriers, comme dans la plaine du Pendjâb.

Mirpour peut avoir un millier de maisons. Ce sont de mauvaises huttes dont les murailles sont faites de gros Galets unis par de la boue, et supportent des toits en terrasse chargés de terre. Il y a un bazar qui occupe deux ou trois petites rues. La population est hindoue ou musulmane. Il n'y a point de Sikes parmi les cultivateurs. Beaucoup de tisserands cachemiriens y sont établis. Ils font des étoffes de coton et des couvertures de laine.

Une centaine de soldats occupent un chétif fortin de boue d'où leur chef parlait très-haut à mon Méhmandar, qui le requérait de me fournir les objets prescrits par l'ordre du Sircar.

Les plus nécessaires étaient des moyens de transport pour continuer mon voyage. Ils devaient m'être fournis aux frais du Roi. Je promis de les payer moi-même pour en accélérer la réunion, qui se poursuivit avec la même négligence. Je fis menacer le chef d'une plainte au Sircar, et sa réponse prouva plus clairement encore qu'il se souciait assez peu de l'autorité royale. Cette insubordination m'était inintelligible. Mais je ne fus pas longtemps à comprendre qu'elle faisait partie d'un système permanent d'anarchie et de révolte plus ou moins ouverte, qui règne presque partout dans ces montagnes. Dans une excursion hors de la ville, parmi des collines très-âpres et désertes, je rencontrai quelques cavaliers embusqués dans un bois. La mêche allumée de leurs fusils, leur présence en de tels lieux, me parurent suspects. J'étais moi-même armé et à pied, ce qui me donnait sur eux un grand avantage. Je fis bonne contenance et je marchai vers eux. Plusieurs des lanciers de mon escorte et de mes domestiques me suivaient; nous étonnâmes ces gens, et je leur fis demander ce qu'ils faisaient là. Ils répondirent qu'ils étaient venus secrètement la nuit d'un village fort éloigné, où ils demeurent, pour attendre quelques cavaliers d'un autre village qui devaient venir là avec leurs paysans pour faire du bois. Ils se proposaient de les attaquer et de les piller. Je m'étonnais de cette impudence : mais mon Djémadar, qui n'a pourtant que peu d'expérience des montagnes, trouvait l'explication de ces gens très-naturelle et très-innocente. Chaque village se fait la guerre, me dit-il, c'est l'usage.

Mirpour, avec son territoire, appartiennent au Sircar; mais il forme une tache au milieu des possessions du Radjah Goulâb Sing, et la guerre est continuelle entre ces États étrangers. Chaque vallée, d'ailleurs, chaque bourg avait auparavant ses chefs propres, Hindous ou Musulmans, tous chassés

par le Sircar ou par Goulâb Sing, et les nouvelles inimitiés nationales de village à village se compliquent des anciennes. Toutefois, Goulâb Sing est plus le maître chez lui que Rendjit dans ces possessions lointaines. Il y a pour cela deux raisons: il paye ses gens, ses soldats, plus régulièrement, et il fait pendre indistinctement quiconque est fait prisonnier dans ces expéditions de brigandage.

Cependant, j'étais resté campé 3 jours à Mirpour, et *le* 19 *avril* au matin, des 35 porteurs qu'il me fallait, il n'y en avait encore que 20 de trouvés. Excédé de ces délais, je fis partir ces gens avec le bagage le plus nécessaire et pris les devants, laissant derrière mon Djémadar et le Chaïkh, pour aviser aux moyens d'amener le reste.

Suivi de quelques cavaliers, je fis une reconnaissance géologique des collines qui s'élèvent au Nord de la vallée de Mirpour, et dont j'atteignis le faîte par un sentier difficile. Leur végétation se compose des mêmes espèces qui couvrent la première croupe au-dessus des plaines, mais elle est plus fourrée, et elle descend dans un vallon étroit creusé au pied septentrional de ces collines.

J'arrivai assez tard sur les bords d'une rivière rapide, large de plus de cent pas: c'était le Tchaômok, qui reçoit plus bas le torrent de Mirpour. Je la vis traverser par plusieurs paysans qui y avaient de l'eau jusqu'au menton; ils se rendaient à un village situé sur la rive opposée, c'est-à-dire sur la rive droite, et plusieurs de mes gens qui étaient persuadés que c'était la place de mon camp, allaient les suivre. Je les en empêchai par prudence; et remontant sur le bord de la rive gauche, j'allai attendre sous quelques arbres, à un mille au-dessus de ce gué dangereux, l'arrivée de ma caravane. Elle arriva sur une ligne bien des fois interrompue, dont l'arrière-garde, composée de gens et d'ânes, pris de force à Mirpour, était fermée et gardée par le Djémadar et quelques soldats.

C'était en effet du village de Tchaômok que devaient venir les vivres pour toute cette foule; et comme j'étais entré sur les terres de Goulâb Sing, le Chaïkh me promettait tout autre chose que ce que j'avais trouvé à Mirpour. — Le soir, le commandant d'un petit Fort situé à 2 lieues de là, se présenta avec sa suite pour m'offrir ses services. Il promit de pourvoir à tout; mais il se retira à la nuit et n'envoya rien.

Un orage épouvantable dura toute la nuit; et quand je sortis de ma tente, *le* 20 *avril* au matin, presque tous mes gens avaient décampé. Mes cavaliers cependant, parmi lesquels il y a une sorte de discipline, avaient tenu bon contre la pluie. Ils se mirent à la recherche des fuyards, et ramenèrent les 20 Cache-

miriens et quelques-uns des soldats dont le Gouverneur de Mirpour aurait dû me donner 25, pour obéir aux ordres du Sircar. Je pris encore les devants avec une partie de mon bagage portée par ces gens, laissant le reste gissant tristement sur la grève du Tchaômok, sans découvrir dans le voisinage aucun village où le Chaïkh, chargé du transport de mes effets, pût trouver des porteurs pour l'effectuer.

Le Tchaômok est une des plus grandes rivières de l'Himalaya : il a 25 lieues de cours en ligne droite, depuis ses sources principales sous la cime du Pirpenjâl jusqu'à son confluent avec le Djhelum, qui doit avoir lieu à son embouchure dans la plaine du Pendjâb. Il descend du N.N.E. au S.S.O., perpendiculairement à la direction de la chaîne de l'Himalaya. La route de Cachemir remonte dans sa vallée, ou serpente et s'éloigne sur les pentes des montagnes qui en bordent la rive gauche jusqu'à Prountche : elle s'en écarte aussi quelquefois notablement, pour chercher des gués dans les torrents qui s'y déchargent.

J'en rencontrai un médiocre avant d'arriver à *Nâr,* hameau près duquel je campai *le* 20 *avril.* Son élévation absolue est de 496^{m}, et pour y arriver, je dus passer sur une rangée de collines, qui en séparent le vallon étroit et ombragé, de la vallée de Mirpour. Elle n'est guère plus élevée que Nâr. Le sentier est percé au travers d'un bois épais, mais fort bas, de Mimoses (B. *p.* 122), associés aux mêmes plantes que j'avais observées autour de Mirpour, mais parmi lesquelles commencent à paraître quelques-unes de ces espèces si abondantes dans les vallées inférieures de l'Himalaya, et qui descendent au Nord de Saharunpour jusqu'au niveau de la plaine de l'Inde, le *Rottlera* et plusieurs autres genres d'Euphorbiacées, le *Colebrookia,* etc., etc.

Une petite tour de boue, qu'on appelle ici un Fort, gardée par 20 Sipahis, ou, suivant l'expression du pays, par 20 *fusils,* commande le passage. Au delà, on redescend sur les bords du Tchaômok, et désormais séparé de la vallée de Mirpour, on voit augmenter graduellement le nombre des plantes des Dhouns de Dehra et de Nahan. Cependant il n'y a que leurs arbustes et leurs arbrisseaux. Les grandes espèces arborescentes manquent.

Quoique ces collines soient fort basses, puisque Nâr, déjà situé sur la moyenne hauteur de leurs pentes, n'est élevé que de 496^{m}, les chemins y sont détestables ; c'est qu'elles sont formées de couches souvent verticales qui déterminent des escarpements. Quelques cavaliers me suivaient. Deux de leurs chevaux tombèrent et allèrent rouler au fond d'une ravine, d'où on ne les tira que fort meurtris. Si ce sentier était tracé sur le bord de grands escarpements d'un millier de

mètres de hauteur au lieu d'une centaine de mètres, il ne serait pas plus dangereux, mais il le paraîtrait, et je doute que l'on y fît alors passer des chevaux.

J'ai admiré comment ceux de mon escorte, nés dans les plaines du Pendjâb et qui n'avaient jamais marché sur un caillou, se tiraient de ces difficultés. Des Ghountes n'eussent pas fait mieux. Mon bagage était porté par des Tattous des plaines, également neufs aux montagnes. Leur force et leur adresse sont extrêmes. Jamais on ne les a déchargés dans les pas les plus difficiles, où tous mes gens mettaient pied à terre et croyaient nécessaire de soutenir leurs chevaux par la bride ou de les retenir par la queue.

Dans un des détours que je faisais fréquemment au travers des bois, sur les collines, suivi seulement de quelques domestiques, j'aperçus trois figures qui semblaient se cacher dans le feuillage. J'appuyai aussitôt contre mon épaule la crosse de mon fusil, incertain que j'étais du motif qui pouvait avoir amené là ces gens; mais il se trouva que c'étaient de pauvres villageois d'un hameau voisin qui s'étaient enfuis de leurs demeures de peur d'y être pris de force pour aider à porter mon bagage. — Je suis devenu assez du pays pour les avoir fait arrêter par mes domestiques, et les avoir fait conduire sur la route, où ils trouvèrent ma caravane et y aidèrent d'autant. Ils furent payés pour leur peine, comme je le leur avais promis; mais c'était pour ces pauvres gens une chose si inattendue et si extraordinaire que de recevoir un salaire pour une corvée, qu'ils ne reçurent pas sans une défiance risible l'argent qu'on leur donna : et quoiqu'ils eussent été bien traités et bien payés, la nuit ils se sauvèrent.

Tout homme puissant qui voyage dans l'Inde est un fléau pour les lieux qu'il traverse. Les officiers du Gouvernement anglais empêchent difficilement que leurs serviteurs ne commettent, dans les villages où ils passent, bien des actes d'oppression. J'ai vu le capitaine Murray, à Ambalah, en négociation avec le Gouverneur général pour obtenir qu'il ne traversât point son district en se rendant à Simla. Cependant, s'il y a un Européen jaloux de faire respecter les droits des natifs, c'est assurément lord William Bentinck. Mais il a plus de 100 éléphants, plus de 1000 chameaux, des chevaux et des bœufs à proportion, et le soir il faut du fourrage pour tous ces animaux. On paye tant bien que mal les moissons que l'on coupe sur pied; mais tous les arbres sont hachés, on n'y laisse pas une feuille, pas une jeune branche que les chameaux ou les éléphants puissent broyer.

Lorsqu'au mois de mars 1830 j'allai de Delhi à Khitul, au rendez-vous de la grande partie de chasse aux lions organisée par Bacon et Trevelyan, dans chaque village où je passais, on me promettait dans le voisinage une chasse

superbe. C'est que je n'avais que 3 ou 4 éléphants et une douzaine de chameaux, avec une escouade de Sipahis pour escorte. Mais quand la partie se trouva complète à Khitul et qu'elle commença à se mouvoir dans les principautés sikes avec ses 17 éléphants, ses 100 chameaux, ses chars sans nombre et son escorte de 500 cavaliers, avec un train de domestiques de plus de mille hommes, il se trouva que tous les lions qu'on nous avait promis avaient vidé le pays. Bientôt chaque village qui se croyait menacé de notre visite envoya ses notables, pour jurer que de mémoire d'homme jamais lion ne s'était montré dans leur canton, et ils ajoutaient qu'à 20 lieues de là, dans une direction tout opposée, nous en trouverions plus que nous ne voudrions peut-être. C'était à qui ne nous verrait pas, et pour cause. Notre cavalerie et les maraudeurs sans nombre d'un camp si considérable se servaient à discrétion sur la chétive pitance des habitants des villages où nous passions; et quoique nous payassions pour toutes choses, nul doute que l'argent ne restât entre les mains de nos serviteurs. Nous étions comme un fléau qui menaçait d'envahir tout le territoire de Patialah, et dont chaque canton cherchait à se préserver, en l'attirant dans un autre. Notre partie fut bientôt découragée par le manque de gibier, et se termina plus promptement qu'il n'avait été convenu; mais dans les 8 jours que nous parcourûmes les districts de Khitul et de Patialah, nous fîmes certainement plus de dégât que les lions n'en font dans un siècle.

Dans le Pendjâb, qui est l'Asie toute pure, c'est bien pis; il n'y a littéralement d'autre loi que celle du plus fort. Ce qui dans l'Inde anglaise n'est qu'un abus, ici est en quelque sorte un principe. Il n'y a aucun vestige de cette autorité judiciaire des Câdis de la Perse et de la Turquie, qui, s'ils n'osent, ou ne peuvent ou ne veulent juger les grands, exercent néanmoins une police utile, quoique bien imparfaite, sur la masse de la population.

Je vis arriver à Nâr, bien plus tôt que je ne l'espérais, le reste de ma caravane. Bodder Box me conta qu'il avait passé sur des outres remplies d'air la rivière que l'orage de la nuit avait rendue inguéable, et le fruit de son expédition était une vingtaine de prisonniers qui apportaient mon bagage; parmi eux se trouvaient des Cachemiriens qui, se fiant à ma promesse de les payer, me suivirent jusqu'à *Koteli;* le reste était des gens de Tchaômok qui désertèrent dans la nuit. Bodder Box m'amenait aussi un homme qu'il appelait le *Kotoual* de ces cantons, c'est-à-dire, le juge, le magistrat. Il ne me parut être qu'un soldat montagnard, plus actif et plus intelligent que les autres.

Les gens de Nâr me dirent qu'il y avait dans leurs bois quantité d'ours et de sangliers fort dangereux. Les léopards aussi y sont communs, mais moins

redoutés des hommes que les ours. Je partis de bonne heure, *le 21 avril* au matin, pour *Nekki*, laissant encore derrière moi une arrière-garde qui attendait des hommes pour se porter en avant. La nuit avait été très-obscure et très-pluvieuse, et les soldats avaient fait si mauvaise garde autour des prisonniers de Bodder Box, qu'à l'exception des Cachemiriens, tous les autres avaient décampé.

Nekki est élevé de 744^{m}; et pour y monter de Nâr, on traverse deux petites chaînes parallèles, d'une hauteur au moins égale à celle-là. Là seulement commence à paraître le *Pinus longifolia*, qui n'occupe dans cette partie de l'Himalaya qu'une zone bien plus étroite que dans les montagnes entre le Gange et le Setludje, où ses limites sont le niveau de la plaine de l'Inde, et l'élévation absolue d'environ 1,900 ^{m} ou 2,000 ^{m}.

Les vallons très-étroits et très-profonds creusés entre ces montagnes, ne sont pas sans ressemblance par leur végétation avec quelques-uns de ceux que j'ai vus entre Soubhatou et Nahan. Ils ont aussi le même parallélisme et la même direction; mais ils sont absolument déserts. Leur aspect est pittoresque, avec un charme sauvage et gracieux tout ensemble, qu'on a rarement l'occasion d'admirer dans l'Himalaya. Si un ruisseau y coule, la végétation sur ses bords est riche et variée. Des pelouses étroites verdissent çà et là, où les montagnes opposées ne se joignent pas exactement par leurs bases, et, sur ces gazons, des Dattiers sauvages épanouissent leurs gerbes empanachées. Ce Palmier, le seul qui croisse dans cette partie de l'Himalaya, se trouve aussi, et semblablement associé, dans les basses montagnes du défilé de Keyri-Pass; mais là ce n'est ordinairement qu'un grand buisson, au lieu qu'ici sa gerbe s'épanouit presque toujours au sommet d'une tige de 3^{m} à 4^{m}. J'ai vu cet arbre dans les bois jusqu'auprès de Prountche; sans être commun nulle part, il se trouve dans toute cette zone, comprise entre 500^{m} et 1,000^{m} d'élévation absolue, qui se développe dans cette partie de l'Himalaya sur une surface horizontale si étendue.

La trace des pétioles de ses frondes laisse souvent, sur le tronc de cet arbre, des impressions si parfaitement régulières, qu'elles rappellent celle des troncs dont les Schistes bitumineux du terrain houiller ont gardé les empreintes. Je pensais d'abord que le nombre des lignes spirales enroulées ainsi devait être constant dans l'espèce; mais l'examen d'un grand nombre d'individus m'a prouvé que ce faisceau spiral se compose de 5, tantôt de 6, quelquefois de 7 et même de 9 séries de frondes.

Le *Pinus longifolia* ne se mêle pas avec d'autres espèces d'arbre dans les forêts : là où il commence à paraître, il domine, et presque exclusivement, et

il atteint presque partout les plus grandes dimensions que je lui ai vues seulement dans quelques parties de la vallée de la Jumna. Ses forêts ont le caractère particulier à celles formées de toutes les autres espèces de ce genre d'arbres, et me rappellent surtout les forêts de Pin Weymouth (*Pinus strobus*) du Canada, quoiqu'elles soient plus belles. Mais le port de ces deux arbres, la couleur de leur feuillage et de leur écorce se ressemblent complétement. Leur feuillage clair ombrage à peine le sol sur lequel ils croissent. La monotonie des forêts de Pins n'est pas compensée, comme celle des forêts de Sapins, par le caractère étrange de leur sombre grandeur. Diverses Graminées molles et étiolées languissent sous l'ombre incertaine des Pins de l'Himalaya. J'y ai vu aussi dans toute la région de cet arbre, entre Nâr et Prountche, un Cytise remarquable par son abondance et par sa ressemblance avec le Pois de Guinée (*Cytisus Cajan*).

De la première chaîne, couverte de Pins, je descendis dans un vallon agréablement varié de prairies, de bois et de cultures. Ce n'est qu'un petit plateau élevé d'une vingtaine de mètres au-dessus des eaux du Tchaômok par ses alluvions diluviennes. Là, je commençai à voir une espèce d'Olivier (*Olea dubia N.*) qui ressemble beaucoup par le port à l'Olivier d'Europe, et qui est un des arbres les plus communs dans cette partie de l'Himalaya, depuis 500^{m} jusqu'à 1,500^{m} de hauteur absolue. Le Grenadier l'accompagne partout et disparaît en même temps sur le versant indien, entre Kohouta et Ilahabad : et en descendant à Cachemir du Pirpenjâl, tous deux reparaissent en même temps au-dessus d'Ouri. Le *Carissa*, si commun dans les Dhouns inférieurs entre le Gange et le Setludje, ne l'est pas moins dans cette région, mais il ne monte pas aussi haut que le Grenadier ni l'Olivier. Le *Melia Azedarach*, دريخ en Pendjâbi, est fort répandu, surtout auprès des habitations, et cette circonstance me fait douter qu'il soit indigène.

Il y a autour de Nekki quelques collines herbeuses que les Pins n'ont pas envahies. Une grande et superbe espèce d'*Indigofera* et le *Bauhinia purpurea* les décoraient de la parure la plus gracieuse.

Nekki, hameau de trois maisons éloignées les unes des autres, est situé presqu'au sommet d'une de ces croupes de montagne disposées avec une telle régularité, dans cette partie de l'Himalaya, parallèlement les unes aux autres. J'y montai par un sentier impraticable aux chevaux, le long de pentes assez rapides pour que le danger d'une chute ne fût pas plus grand, si elles étaient verticales.

La nuit approchait. Tous mes gens et tout mon bagage étaient arrivés au

camp. Bodder Box seul était resté derrière, et je songeais fort peu à lui, lorsque son domestique arriva tout haletant et me rapporta que son maître avait fait une chute de cheval et s'était cassé le bras. Je partis aussitôt pour aller lui porter secours, et courus pendant la première heure si vite au travers de ces chemins difficiles, parmi les pierres et par-dessus les troncs d'arbre renversés dans les forêts, qu'aucun des gens dont je m'étais fait suivre ne pouvait m'atteindre. Quand le jour eut disparu complétement, je marchai lentement et avec prudence. Après 3 heures de marche, je trouvai dans un vallon Bodder Box fort commodément étendu sur son lit, sous un grand arbre dans une clairière de la forêt, et entouré d'une vingtaine de soldats ou de domestiques; il ne s'attendait guère à ma visite, qui, en ce pays, de moi à lui, était une marque extrême de condescendance et d'intérêt, et il fit de son mieux pour m'en témoigner sa reconnaissance : mais la douleur lui arrachait des gémissements pitoyables. Je voulus voir sa blessure pour la connaître, car il n'était pas en état de me répondre de façon à m'instruire s'il s'était cassé ou simplement démis le bras. Je fis donc enlever les linges dont on l'avait déjà enveloppé, et lui pris le bras estropié pour le faire mouvoir et déterminer sa blessure. Mais cet homme poussa de tels cris, il fit de telles plaintes, que, ne voulant pas être son médecin malgré lui, je lui déclarai que je le laisserais se guérir lui-même par les soins de son domestique ou des médecins du pays. Sa lâcheté me dégoûtait : d'autant plus que cet homme est d'une force extraordinaire. Je me contentai de recommander qu'on cassât une bouteille de mauvais rack dont le blessé avait déjà trop bu, de peur de s'évanouir, disait-il; et j'appris que c'était l'usage général dans le Pendjâb, de faire boire jusqu'à l'ivresse complète les blessés sur lesquels on a quelque opération à pratiquer; ivres-morts, ils sont insensibles et se laissent opérer fort paisiblement. Je revins la nuit même à mon camp, marchant au clair de la lune dans les bois et le long des précipices : et la lune était encore bien jeune et le ciel était nébuleux; aussi cette marche fut-elle très-longue. J'avais une vingtaine d'hommes avec moi; quelques-uns d'abord restèrent en arrière, je m'arrêtai pour les attendre, et de nouveau me remis en marche. Je m'aperçus qu'un de mes cavaliers manquait; nul ne songeait à l'attendre : je fis faire halte et tirai plusieurs coups de fusil à double charge. L'homme égaré rejoignit, rappelé par ce signal. Sans beaucoup d'ordre et de prudence, des accidents étaient à craindre dans les chemins difficiles qu'il fallait suivre. Je disciplinai ma petite troupe, je marchai devant, précédé seulement du plus intelligent et du plus actif de mes Cachemiriens, et fis garder la queue au Djémadar. Il était plus de 2 heures du matin quand j'arrivai à Nekki,

mais ce fut sans le moindre accident. Je me regardais comme moralement responsable de la vie de mes gens, et je dus plusieurs fois les menacer pour qu'ils prissent les précautions minutieuses que je leur commandais pour leur sûreté; et quoique je fusse épuisé de fatigue, cette longue marche de nuit me parut n'avoir duré qu'une heure. L'excitation intérieure ne me laissa pas sentir que je m'étais refroidi près du lit de Bodder Box; mais le mal se déclara deux jours après: la récompense de mon humanité fut une inflammation de poitrine cruellement douloureuse.

Le 22 *avril,* je partis de Nekki au point du jour pour *Berali,* où mes gens avaient hâte d'arriver, car ils devaient y trouver des provisions. Aucun ne manqua à l'appel du matin, et ma caravane se mit en marche en bon ordre et me devança bientôt.

La petite chaîne sur la déclivité S. O. de laquelle est situé Nekki, atteint à peu de distance une hauteur au moins de 1,000^{m}; mais elle s'abaisse rapidement à la rencontre du Tchaômok qui coule perpendiculairement à sa direction; l'espèce de col par où on la traverse au delà de Nekki n'est élevé que d'une centaine de mètres au-dessus de ce hameau.

On en descend dans un vallon où coule un torrent dont la source doit être éloignée, à en juger par sa grandeur; et après l'avoir traversé, on commence aussitôt à gravir les pentes opposées d'une autre chaîne non moins élevée. Je trouvai au pied de cette montagne quelques soldats sikes de plus mauvaise mine encore que ceux de mon escorte de Mirpour. Ils me firent leur salam, et dirent qu'ils étaient envoyés par le commandant de la forteresse de *Toloutchi,* située sur la cime de la montagne, pour me montrer le chemin et renforcer mon escorte. Leur chef, disaient-ils, m'attendait au sommet de la montagne, pour me faire moulakâte et m'offrir un nazzer. Ce rapport n'avait rien que de vraisemblable, et je fis marcher ces gens en avant de ma caravane, sans leur permettre de s'y mêler. Car quoique je n'eusse pas le droit d'être difficile sur les figures, marchant moi-même à la tête d'une petite guerrilla de l'aspect le plus patibulaire, j'étais choqué cependant de l'air farouche de ces soldats.

Un de mes cavaliers, plus actif et plus intelligent que tous les autres, se mêla parmi ces gens et vint me rapporter que la forteresse sur la cime de la montagne appartenait au Sircar, quoique enclavée dans les possessions de Goulâb Sing, et qu'elle était gardée par un officier dudit Sircar, appelé *Néhal Sing.* J'avais compris d'abord qu'elle était occupée par un ancien chef dépouillé par Rendjit de toutes ses autres possessions.

Cependant, comme je gravissais la montagne, de nouvelles figures venues

d'en haut parurent dans ma troupe. J'entendis quelques altercations vers la tête de ma caravane, et je compris que son passage était l'objet de quelques difficultés; déjà mes gens n'avançaient plus sans hésitation. Je les pressai de m'en découvrir la cause : ils n'avaient qu'un sentiment vague de défiance. J'appelai quelques-uns des nouveaux volontaires de mon escorte, et leur commandai d'aller faire cesser ce bruit, et de faire passer tout mon bagage avant moi. Ils obéirent sans réplique.

Comme j'approchais de la cime, une nouvelle guerrilla descendit à ma rencontre, et vint m'apporter le salam du gouverneur qui était sorti de la forteresse, me dit-on, et s'était avancé sur la route pour me présenter ses respects et m'offrir quelques présents.

Je remarquai que tous ces gens avaient la mèche de leur fusil allumée; je demandai à mon djémadar si c'était un signe d'hostilité ou une marque de respect; et il me répondit qu'il pensait que c'était pour me faire honneur. C'est la mèche du fusil allumée ou éteinte qui fait, pour ces bandes indisciplinées, la différence de la grande et de la petite tenue militaire.

Des escarpements défendent la cime de la montagne et cachent le plateau qui la couronne jusqu'au moment où l'on y met le pied.

Je me trouvai alors sur une vaste pelouse unie, couverte de groupes de figures armées. Le Fort s'élevait au loin, et, près du point où j'avais abordé, un antique Figuier sacré étendait ses vastes ombrages. Ma caravane s'était arrêtée sous son couvert; j'appelai un domestique et lui demandai pourquoi elle ne continuait pas sa marche. Il me répondit qu'on ne le permettait pas.

Indigné, je commandai aux soldats de la forteresse qui se pressaient autour de moi d'aller chercher le gouverneur sur-le-champ; mais ils me montrèrent un groupe nombreux qui s'avançait vers moi et me dirent que c'était Néhal Sing.

Cette nouvelle troupe me sembla plus suspecte encore que les groupes épars dans la plaine. Elle était très-nombreuse. Mes cavaliers m'indiquèrent comme le gouverneur un homme presque aussi misérablement vêtu que les autres, et qui seul entre tous était sans armes. Un serviteur près de lui amenait une chèvre. Par respect pour le rang de Néhal Sing dans l'armée de Rendjit, je descendis de cheval pour recevoir son moulakâte. Il me débita les formules d'usage chez un inférieur qui accoste un supérieur, et conclut sa harangue par l'offre de la chèvre, s'excusant sur sa pauvreté et la misère du pays pour ne pas m'offrir un nazzer plus considérable.

J'eus peine à contenir mon indignation et à l'écouter jusqu'au bout : au lieu

de lui répondre par les paroles d'usage, je lui demandai avec véhémence s'il était vrai que ce fût par son ordre que mes gens eussent reçu la défense d'avancer. Il fit une réponse évasive. Je l'interpellai plus vivement. Je lui demandai s'il avait une telle audace. Il s'excusa, mais assez mal, et m'offrit de me donner une forte escorte pour me protéger dans le reste de ma marche. « Qu'ai-je « besoin de votre escorte, lui répondis-je, n'en ai-je pas une pour veiller à la « sûreté de mon bagage? » — Il me montra d'un air soupçonneux les groupes armés qui couvraient la plaine. J'ignorais la mesure de son autorité sur ses soldats, et crus prudent de prendre une escorte de lui-même. Sous sa conduite, ma caravane aussitôt se remit en marche, mais bientôt je la vis s'arrêter à une petite distance. Je demandai à Néhal Sing la cause de ce délai. D'un air pensif, ce chef me dit alors qu'il était résolu à ne point m'accorder le passage.

« Vous l'oseriez! lui dis-je. Ne savez-vous pas que je suis l'hôte de votre maître? « pensez-vous qu'il vous pardonne un tel affront fait à son autorité? Si vous « me refusez le passage, eh bien! je me retire aussitôt et je reprends la route de « Lahor, pour informer le Roi de cet outrage. » —*Mais je ne vous laisserai pas retourner à Lahor,* reprit Néhal; et, d'un ton plus résolu, il ajouta: *Vous êtes mon prisonnier.* — Je regardai les avenues de la montagne; elles étaient toutes occupées par ses soldats. Je cherchai autour de moi les cavaliers de mon escorte; ils étaient perdus dans la foule des soldats sikes. Je leur commandai de se rapprocher et de ne pas souffrir que ces soldats se pressassent autour de moi; ils se dégagèrent de la foule au milieu de ses murmures et vinrent se ranger autour de moi, sans éprouver cependant d'opposition. J'interrogeai leurs regards. Je voulais y lire la colère; ils semblaient soumis et résignés: un seul, qui s'était constamment montré très-jaloux du soin de ma personne, me rendit un coup d'œil d'intelligence, et qui disait: Je suis prêt. Si j'avais reçu des autres le même encouragement, j'aurais cédé sans doute au désir furieux que j'éprouvais de tuer Néhal Sing. Il y eut une pause. Je calculai les chances. La vie du chef m'appartenait, car je tenais un pistolet à la main dans ma poche, je pouvais le décharger sur sa poitrine, et en montrer un autre au premier homme qui eût levé son sabre sur moi. Une décharge générale, et presque à bout portant, de plus de 200 fusils devait suivre immédiatement celle de mon arme. Si mes gens en même temps tombaient tous à coups de sabre sur cette affreuse canaille, quoiqu'ils ne fussent qu'un contre vingt ou trente, ils me semblaient avoir bonne chance de la mettre en fuite; mais un grand nombre eût péri à la première décharge, et le reste aurait pu être tué de loin, sans possibilité de défense, par les groupes stationnés alentour.

Je renonçai donc à tout projet de résistance, et, comprenant qu'il fallait négocier, je rappelai tout mon sang froid : je m'étudiai à paraître ne songer nullement à ma propre sûreté, j'affectai même de ne pas admettre l'idée qu'elle pût être compromise. « Vous voulez, dis-je à Néhal, du ton le plus calme, me faire « prisonnier. Vous n'ignorez pas à quelle terrible vengeance vous vous expo- « serez par là de la part du Roi : qu'attendez-vous donc de moi, pour vous faire « oublier votre ruine prochaine ? »

Le roi! reprit Néhal avec colère, *je n'attends rien de lui et je ne crains rien de lui!* Cet homme alors commença un long discours, dans lequel il exposa tous les torts du Roi envers lui. Depuis 3 ans il n'avait pas reçu de solde, ni lui ni ses soldats. Il était allé une fois à Lahor faire hommage au Roi; il lui avait offert un cheval en nazzer, et le Roi cette fois lui avait donné un ordre de 10,000 roupies (25,000 fr.) sur son trésor. Mais le Radjah Dhéann Sing avait défendu qu'on le payât, et il était revenu ici avec le papier, sans argent. Il avait écrit plusieurs fois au Roi, pour se plaindre; mais Dhéann Sing, par qui seul ses plaintes pouvaient arriver au Roi, les avait toujours interceptées. Et pourquoi cette inimitié de Dhéann Sing contre lui ? parce que, fidèle au Roi, il avait constamment refusé, depuis plusieurs années, de remettre sans son ordre, au Radjah Goulâb Sing, cette forteresse dont il avait reçu la garde. Goulâb Sing l'y avait assiégé deux fois avec plusieurs milliers d'hommes, et il l'avait repoussé. — Ce seigneur s'était vengé de cet affront de la manière la plus cruelle. Il avait fait saisir sa femme et ses enfants, et, dans leurs villages respectifs, les familles de ses soldats, et depuis un an il les tenait captives dans le fort de Khotas, et il ignorait le traitement infâme peut-être qu'elles y recevaient! . . . . . *Eh bien!* ajouta-t-il, *vous êtes l'ami du Roi, vous êtes l'ami de Goulâb Sing, et c'est à cause de cela que je vous garderai prisonnier. Vous me répondrez de la liberté de ma femme et de nos familles, et des dettes du Roi. Le Roi et Goulâb Sing me feront justice pour que je vous remette en liberté. Je n'ai pas d'autre moyen de les y contraindre, mais je les y contraindrai par là.*

« Ils le feront certainement, répliquai-je; mais croyez-vous qu'après cela leur « vengeance vous laisse un instant de repos ? » — *Je ne crains pas la guerre*, reprit Néhal Sing; *moi et mes soldats que pouvons-nous y perdre? Voici 3 ans que nous savons nous défendre ici contre le Radjah Goulâb Sing; mais vous voyez notre misère. Depuis un an, nous n'avons pas mangé de pain. Nous n'avons pour subsister que les feuilles des arbres de nos forêts et les racines sauvages des herbes de nos montagnes!* Néhal s'animait, en parlant, au son de ses paroles; il s'exaspérait : la multitude féroce qui nous entourait partageait ces

impressions. Elle interrompait quelquefois le discours de son chef par des murmures menaçants d'approbation. Ceux qui l'écoutaient avec calme examinaient de temps en temps la mèche de leur fusil et en secouaient la cendre. Plusieurs fois j'interrompis moi-même Néhal Sing pour commander silence à la foule qui couvrait ses paroles, et quelques-uns des soldats plus près de nous voulant parler en même temps que lui, je fis ce qu'il paraissait ne pas oser faire, je les interpellai nominalement, et, d'un ton ferme et méprisant, je leur commandai de se taire devant moi. Ils se turent, et, confus de ma hauteur insultante, ils s'éloignèrent pour cacher leur honte aux autres.

Mon calme et ma fermeté en imposèrent à Néhal Sing. Je le vis indécis. « Écartez vos gens, lui dis-je, et venez à l'ombre de cet arbre : je n'ai pas écouté « sans intérêt le récit de vos malheurs et je pourrai peut-être y mettre un terme. » — Ce chef me suivit sans paraître me comprendre. Il fit étendre à terre le manteau d'un de ses gens, et m'invita à m'y asseoir avec lui. Je me montrai surpris et offensé de cette présomption d'égalité, et commandai à mes domestiques de m'apporter une chaise. « Vous savez, dis-je à Néhal Sing, tous les égards « que j'ai reçus du Roi et de Goulâb Sing. Faites rentrer tous vos soldats « dans la forteresse, ne retenez pas davantage ma caravane, et j'intercéderai « moi-même près du Roi en votre faveur. C'est là seule manière dont le hasard, « qui m'a fait vous rencontrer, puisse tourner à votre avantage. » — Il fit un signe négatif et regarda ma caravane arrêtée à peu de distance. Il y eut encore une pause, mais cette fois ses réflexions intérieures me paraissaient d'une nature défavorable. Les regards qu'il jetait sur mon bagage étaient menaçants. Je crus devoir faire la part de la tempête, et j'ajoutai : « Je voudrais pouvoir soulager « votre misère, mais je n'ai guère d'argent au delà de mes besoins d'ici à Cache- « mir. Je crois cependant que je pourrai vous donner 500 roupies (1,250 fr.) » Il saisit aussitôt l'idée d'une rançon qui paraissait offerte volontairement, mais il rejeta d'abord cette première offre. 500 *roupies ! s'écria-t-il ; qu'est-ce que cela ? Nous sommes* 400 *hommes ici.* — « Vous seriez 10,000 que je ne « vous en donnerais pas davantage, parce que je n'en ai pas davantage à vous « donner. » — *Non, il me faut* 6,000 *roupies* (15,000 fr.) ! Je levai les épaules, sans répondre autrement, et il y eut encore une pause. Les soldats sikes s'étaient de nouveau rassemblés en foule autour de nous et se récriaient bruyamment contre la modicité de mon offre. Ils paraissaient désapprouver leur chef, et ne pas le voir sans dépit assis par terre devant ma chaise. « Écartez ces gens, dis-je « à Néhal Sing, si vous voulez continuer cet entretien. » Mais il n'avait sur eux qu'une faible autorité, et comme il me paraissait regretter de s'être avancé

d'abord si loin et disposé à battre en retraite, pour peu que je lui en facilitasse les moyens, je parus ne pas remarquer la difficulté avec laquelle il se faisait obéir, en remplissant cette pause nouvelle d'actions insignifiantes qui n'avaient d'autre objet que d'en prolonger la durée; j'appelai mon maître d'hôtel et lui demandai à boire. Je trouvai son sorbet trop sucré et j'en demandai un autre. Je me plaignis de la chaleur, et j'appelai un de mes serviteurs pour tenir un parasol au-dessus de moi, un autre pour chasser les mouches à l'entour.

« Si vous croyez, repris-je, qu'il dépend de moi de vous donner plus que je ne « vous offre, vous n'avez qu'à en chercher davantage dans mon bagage. » — Il parut accepter avec empressement la proposition d'une visite de mes effets; je le repris aussitôt avec dédain : — « Croyez-vous donc, poursuivis-je avec mépris, « que je puisse vous avoir dit un mensonge ? Les gens de ce pays sont des misé-« rables, qui se parjurent pour une roupie, mais vous devez savoir ce que c'est « que la parole d'un seigneur chrétien. »

Il hésitait entre le désir de s'approprier mon argent, et la crainte des conséquences. Comme un parti moyen, il me demanda 2,000 roupies (5,000 fr.). Ses gens l'entendirent et se récrièrent. Ils s'impatientaient de ces délais, et menaçaient d'emmener mon bagage dans la forteresse.

« Pas plus 2,000 roupies que 6,000, dis-je à Néhal Sing, et vous savez pour-« quoi ! » — *Eh bien !* reprit-il, *si vous n'en avez pas davantage, ce n'est pas la peine pour moi de l'accepter : je vous laisserai continuer votre route, mais tout votre bagage restera ici jusqu'à ce que je sois payé de toutes les dettes du Roi, et il m'en répondra.* — Il me déclarait par là qu'il avait abandonné le dessein d'attenter à ma liberté. Je parlai plus haut encore qu'auparavant.

« Voyager sans mon bagage, y pensez-vous ? lui dis-je; sans tentes, sans « meubles, sans linge, sans mes livres ? Ce que vous me proposez là est absurde: « où mon bagage est arrêté, je demeure. » — Je changeais adroitement les rôles. — « Comment, repris-je, pour le chétif avantage de quelques centaines de rou-« pies, pouvez-vous aujourd'hui vous priver des effets de ma protection ? Vous « vous plaignez du Roi, de Dhéann Sing, de Goulâb Sing; mais c'est des deux « radjahs seulement que vous devriez le faire. Le Roi ignore les injustices qui « vous sont faites. Il a ordonné qu'on vous payât : vous avez ses mandats, où « sont-ils ? Ne puis-je pas le faire instruire des ordres secrets donnés par son « vizir pour qu'ils ne fussent pas acquittés ? Vous dites que vos pétitions ne lui « arrivent jamais, que Dhéann Sing les intercepte; mais ne puis-je pas les lui « faire parvenir sûrement ? Je suis l'ami de M. Allard. M. Allard voit le Roi tous

« les jours. Écrivez au Roi, donnez-moi votre pétition, et je prierai M. Allard de « la lui lire. »

Sans parler davantage des conditions de ma liberté, j'ajoutai :

« Montrez-moi ces mandats royaux. » — Néhal dit qu'ils étaient dans la forteresse. — « Envoyez-les chercher. » Et montrant un petit vallon ombragé qui me paraissait être dans la direction de Berali, — « Allons là-bas pour éviter la chaleur « d'ici. » Je demandai à mon maître d'hôtel du lait à boire. Il me regarda d'un air stupide ; je savais fort bien qu'il ne pouvait s'en être procuré. Je le bourrai cependant. — « Prenez avec vous quelques soldats de Néhal Sing, lui ordonnai-je « brusquement, et allez-en chercher dans le hameau le plus voisin. » L'homme n'osait s'éloigner ; encore moins dire à quelques-uns des soldats sikes de le suivre. — « Eh bien ! dis-je à Néhal Sing, n'avez-vous pas entendu que j'ai besoin « de lait ? envoyez-en chercher sur-le-champ. » — Je me levai pour aller vers le vallon que j'avais montré à Néhal. Il me suivit, et bientôt me devança. — J'abusai jusqu'à l'impolitesse de la liberté qui m'était implicitement rendue. Je remontai à cheval et je fis quelques tours au galop sur la pelouse, avant que d'en descendre : je m'arrêtai maintes fois pour examiner une herbe de plus près, et la faire recueillir dans le carton porté à cet effet par un de mes gens. J'appelai les soldats sikes, pour leur en demander le nom. Je leur fis vingt questions sur le climat du lieu qu'ils habitaient, sur ses productions. Néhal Sing, qui s'était arrêté pour m'attendre, quand je l'eus rejoint, régla sa marche sur la mienne et eut à répondre à cent questions de ce genre. Nous passâmes près de ma caravane, qui ne bougeait : « Eh bien ! dis-je aux porteurs et à mes domestiques, qu'y a-t-il ? « Pourquoi ne marchez-vous pas en avant ? » — Ils se levèrent sans que personne dît mot, et je ralentis encore ma marche, afin qu'ils passassent tous devant. Je fis faire halte dans le vallon. Un ruisseau y coulait, je m'y assis commodément à l'ombre ; Néhal Sing reprit sa place à terre. En attendant que ses bons royaux arrivassent du Fort, je l'entretins des choses les plus étrangères possibles à l'objet de notre entrevue. Les questions et les remarques que j'avais faites à Néhal Sing sur les herbes, la *terre*, l'*air* et les *eaux* des montagnes, avaient inspiré à ses gens une déférence nouvelle pour moi. Plusieurs d'entre eux qui répondirent avec justesse à mes questions, reçurent un mot d'éloge et en parurent fiers. Ils causèrent avec les cavaliers de mon escorte et avec mes domestiques, et ils surent par eux que mon bagage, quoique si considérable, n'avait presque aucune valeur.

Comme l'idée de me retenir prisonnier était universellement abandonnée, je dis à Néhal Sing de désigner quelques-uns de ses soldats pour servir d'escorte

à plusieurs de mes gens que je voulais envoyer sans délai à Berali, afin d'y trouver prêts, lorsque j'y arriverais, mes tentes et mon déjeuner. Il n'osa point faire d'objection, mais donna l'ordre si mollement, qu'il resta sans exécution. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir.

Enfin, les bons royaux arrivèrent du Fort; il y en avait pour 10,000 roupies (25,000 fr.). — « Si j'avais 10,000 roupies avec moi, dis-je à Néhal, je vous les « donnerais avec plaisir pour ce papier. N'est-ce pas de l'argent que cet ordre « du Roi? Il ne s'agit que de l'informer de la défense secrète faite par Dhéann « Sing au trésorier de vous payer. » — *Si M. Allard,* dit Néhal, *voulait remettre au Roi ma pétition, je serais sûr d'obtenir justice.* — « Vous l'obtiendrez, « repris-je, et M. Allard, qui est mon ami, ne s'épargnera aucune peine pour « cela, comptez-y. » — J'écrivis donc selon son désir à M. Allard, pour lui dire en peu de mots la rencontre fâcheuse que je venais de faire, la probabilité que je m'en tirerais moyennant rançon; mais la possibilité qu'au moment de la conclusion, Néhal Sing ou ses gens ne changeassent d'avis et ne m'emmenassent prisonnier dans le Fort de Toloutchi, et je l'engageai donc à ne rien brusquer, jusqu'à ce qu'il me sût en sûreté, loin de Néhal Sing. — Celui-ci se chargea de l'envoi de ma lettre, et il la reçut avec des démonstrations de reconnaissance. Cependant, je ne crois pas qu'il ait songé un moment à en faire usage. Ses gens, qui meurent de faim depuis trois ans, avec 10,000 roupies en papier, parurent attacher fort peu de prix au chiffon que reçut leur chef. Je tâtai alors celui-ci pour découvrir si je ne pourrais pas continuer ma route sans payer, et les réflexions qu'il avait faites l'eussent, je crois, empêché d'insister sur les 500 roupies que je lui avais offertes d'abord; — mais voyant que ses soldats découvraient l'objet de mes manœuvres et murmuraient hautement, j'abandonnai cette idée, et appelant mon trésorier, je lui dis de me détailler les fonds dont il avait la charge. Il résulta de son rapport que j'avais 700 et quelques roupies (environ 1,800 fr.). — « Je me gênerai pour vous tenir ma « promesse, dis-je à Néhal Sing; mais les seigneurs européens n'ont qu'une « parole. Je vous ai promis 500 roupies : — *Sunker!* donnez 500 roupies à « Néhal Sing. » — Mon homme compta cette somme, ferma le sac et l'offrit à Néhal Sing. Celui-ci d'un air confus, me dit qu'il ne l'accepterait pas, si je refusais de toucher cet argent et de lui toucher la main, tandis qu'on le lui donnerait. *Je ne le reçois,* dit-il, *qu'à titre d'étrennes, de Bakchich. Il faut que vous déclariez que c'est votre bon plaisir de me le donner, que vous êtes satisfait de me le donner, et je suis le plus dévoué de vos serviteurs et le plus fidèle de vos amis.* Mon coquin, en exigeant cette déclaration, songeait évidemment aux

conséquences de l'aventure, et je suis persuadé qu'il m'eût laissé alors partir de grand cœur sans me voler. — Mais l'humeur indisciplinée de ses soldats rendait la chose impossible. Il n'était déjà que trop impopulaire parmi eux, pour me laisser aller à si bon marché; et dans la crainte d'un pillage général de mon bagage, je me hâtai de consentir à la prière demi-impérative de Néhal Sing. « Je lui dis que je le tenais effectivement pour le plus fidèle de mes serviteurs « et que j'étais charmé de lui faire ce petit présent. » — Cela dit, il me fit une salutation profonde et me demanda mes ordres pour envoyer quelques soldats à Berali, à l'effet d'y tout préparer..... Il m'offrit de m'y faire escorter par une centaine d'hommes. — « Je n'en ai aucun besoin; retournez chez vous avec tous « vos gens; il me suffit d'en avoir une demi-douzaine pour me montrer le « chemin. » Je remontai à cheval; ma caravane sans perdre de temps se remit en marche, et, la fermant moi-même, je m'éloignai de Toloutchi. Plusieurs fois je retournai la tête, pour voir si Néhal faisait rentrer ses soldats dans le Fort, et j'eus la satisfaction de les voir tous s'en aller avec lui. Lui-même se retourna plusieurs fois et de la main me répéta ses salutations, jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue. Les guides qu'il m'avait donnés, quand ils se trouvèrent à leur tour perdus dans la foule de mes gens, devinrent plus humbles que les miens ne s'étaient montrés sur le plateau de Toloutchi, et ils décampèrent les uns après les autres dans les forêts de Pins où nous marchions, comme s'ils eussent craint que je ne leur fisse payer leur insolence du matin. En se sauvant, ils volèrent la chèvre que Néhal Sing m'avait offerte en nazzer. J'arrivai à Berali sans faire aucune autre rencontre. C'est un petit village qui jadis a été considérable. Il appartient à Goulâb Sing, et les habitants me dirent qu'ils étaient exposés aux excursions de la garnison de Toloutchi. Néhal Sing, cependant, qui, en me demandant son congé (*Rokset*) lorsqu'il m'avait quitté (car il m'avait mystifié jusqu'à ce point), Néhal Sing, qui, dis-je, m'avait demandé tout bas de lui envoyer une bouteille de vin, eut l'impudence d'envoyer un domestique pour la chercher. Je l'avais promise formellement et la fis donner à son valet; mais celui-ci eut l'impudence bien plus grande d'en demander deux. Je le fis fouetter, et fouetté il s'en retourna avec sa bouteille.

Comme je ne me croyais pas à l'abri d'une attaque nocturne des gens de Néhal Sing, je fis établir mon camp dans une position avantageuse pour la défense, et fis prendre à tous les miens les précautions nécessaires pour recevoir chaudement ceux de Toloutchi, s'ils se présentaient. Le Kotoual de Nâr reparut, sans que j'aie pu jamais découvrir exactement par où il avait passé, car il ne s'était pas aventuré sur le plateau de Toloutchi. Il fit armer les villageois et

les échelonna pendant la nuit sur les avenues qui conduisent de Berali à Tolout-chi; mais aucun ennemi ne se présenta.

Je ne quittai pas cependant Berali sans plaisir, *le* 23 *avril* au point du jour, Koteli, où je devais arriver ce jour-là, étant une petite ville avec une forteresse et une bonne garnison, où je n'avais rien à craindre des arrière-pensées de mon fidèle serviteur Néhal Sing.

La route est détestable : elle monte et descend sans cesse, très-rapidement, sur des pentes escarpées. Nulle part deux chevaux n'y peuvent passer à la fois, et souvent il n'y a aucun espace hors du sentier, où, en cas de rencontre, un voyageur puisse se ranger, pour laisser passer l'autre. Ces collines sont couvertes des arbrisseaux que j'ai déjà indiqués entre Nâr et Nekki, mais on y trouve encore quelques autres espèces des Dhoûns de Dehra : l'une d'elles est une Malpighiacée sarmenteuse (B. *p.* 185) dont les thyrses magnifiques répandent une odeur admirable. Elle court sur les buissons autour de Berali. — Plus loin, dans les forêts, entre Koteli et Prountche, elle grimpe jusqu'au sommet des plus grands arbres, et embaume les forêts d'un parfum enivrant.

Je fis à peu de distance de Berali une rencontre qui me parut d'abord assez fâcheuse. C'était celle d'une armée mécontente, revenant de Cachemir, où elle était bien payée par son chef, le dernier Souba de ce royaume, *Kir Param*, pour passer dans le Pendjâb à la solde de Rendjit Sing, qui lui volera de temps en temps un mois de paye. Quelques-uns de mes gens se prirent de querelle avec des soldats; et l'on en serait venu des paroles aux coups de bâton d'abord, et bientôt aux coups de sabre, si je n'eusse interposé mon autorité. Je fis une halte de plusieurs heures, pour laisser passer l'armée. — Plus de 1,200 cavaliers passèrent devant moi, sans que je visse aucun homme qui eût sur les autres la moindre autorité. C'étaient des Sikes dans toute leur irrégularité native. Ils étaient bien montés sur de grands chevaux du Pendjâb, de bonne mine; d'autres sur des Yabous (bidets). Chaque cavalier avait un ou deux tattous ou une mule pour porter son bagage, et plus souvent deux domestiques ou même trois, qu'un seul. Les femmes ne manquaient pas, portées dans des litières fermées. Un grand nombre d'enfants en bas âge se trouvaient dans cette caravane, sans leur mère, portés par des domestiques, ou attachés sur des mulets. La discipline introduite par MM. Ventura et Allard dans les corps qu'ils ont formés, est odieuse aux vieux cavaliers sikes, qui affectent pour les régiments réguliers une sorte de mépris. Les gens de mon escorte ne reçurent guère de paroles amies de la multitude qui passa devant nous.

Après la cavalerie vinrent des soldats à pied, vêtus et armés uniformément,

en partie à l'européenne. Ceux-là avaient quelques chefs qui leur firent présenter les armes quand ils défilèrent devant moi.

Le commandant de cette petite armée était à l'arrière-garde. C'était un Musulman de bonne mine, appelé *Chaïkh Nour Mouhammed.* Il descendit de cheval dès qu'il m'aperçut, et m'approcha, en m'offrant une poignée de roupies en nazzer, dans son châle. Je le fis asseoir sur l'herbe auprès de moi, et le gardai jusqu'à ce que le dernier de ses hommes eût passé. Il savait qui j'étais, parce que j'étais annoncé et attendu sur la route qu'il venait de suivre, et me donna mille marques de respect. Je lui racontai mon aventure de la veille ; et il m'offrit d'attaquer le lendemain ou le soir même Néhal Sing dans sa forteresse et de le faire mourir. Il assura que c'était un bandit dont le Roi ne demandait pas mieux que d'être débarrassé, et qui jouait de son reste depuis quelque temps, mettant à contribution, pillant tous les voyageurs qui passaient près de sa forteresse. Nour Mouhammed s'offrit à remettre lui-même dans peu de jours à M. Allard, qu'il devait rencontrer sur la route de Lahor, ce que je pourrais avoir à lui envoyer. J'écrivis donc sur-le-champ à M. Allard pour lui conter mon aventure de la veille, et le prier de presser le Roi, pour qu'il me fît une éclatante réparation. Le Chaïkh m'assura que je n'avais pas besoin de réclamer justice de Rendjit Sing, qu'il la ferait sans délai, et complète, lorsqu'il apprendrait mon affaire. Je le dissuadai de rien entreprendre contre Néhal, puisque c'était au Roi à le punir.

Nour Mouhammed me dit qu'il regrettait Cachemir et le service de Kir Param. Il parla de la beauté des femmes de ce pays, et mêla à son discours quelques citations de poésie persane. Je le questionnai sur les opérations militaires qui depuis si longtemps se poursuivaient avec tant de mollesse contre le Seïd, et il ne me parut pas regarder comme impossible que le Seïd à la fin, sachant Cachemir dégarni de troupes, ne tentât un dernier coup sur cette province et ne s'en emparât. Il me dépeignit la population de Cachemir comme excédée de la domination sike et jalouse de retourner à des maîtres musulmans ; et il me donnait clairement à entendre que ses vœux étaient pour le Seïd. Il exalta le caractère de son maître Kir Param, vanta la noblesse de son origine, l'ancienneté de sa famille, sa générosité, sa magnificence, et ne ménagea pas les termes en parlant des extorsions que le Sircar lui avait faites. Je n'ai pas entendu parler de ce Chaïkh depuis ce jour-là ; et quand j'irai aux informations sur lui, je découvrirai peut-être que c'est un coquin accompli ; mais il me parut un des hommes les plus polis, les plus sensés et les plus respectables que j'aie vus dans l'Inde.

Avant d'arriver à Koteli, mes gens me montrèrent un homme pendu à un arbre, au bord du chemin. Il avait les mains attachées derrière le dos, et les jambes nues. Il paraissait avoir été pendu le jour même ou la veille. Ce spectacle me fit une horreur inexprimable. C'était la première fois qu'il s'offrait à ma vue.

Je regardai ceux qui m'entouraient pour chercher à découvrir en eux quelque impression semblable. Ils n'en avaient éprouvé aucune. Le bas peuple chez nous regarde avec la même indifférence les mêmes spectacles. L'idée de la mort n'a point pour lui l'horreur qu'elle inspire aux hommes des classes polies. Il semble qu'on apprécie le bienfait de la vie, comme on doit le faire, et qu'on mesure sa valeur à l'étendue du développement que l'on a donné à ses facultés de tout genre. Il en est un grand nombre que n'exercent jamais la plupart des hommes, ceux que le soin de leur subsistance a condamnés dès leur enfance, et pour toute leur vie, à un travail mécanique sans relâche, et que cette nécessité a privés de toute éducation : tels sont les pauvres ouvriers des campagnes et les artisans des grandes villes. L'immense majorité de l'espèce humaine n'a guère d'autres idées que celles qui se rapportent aux moyens de subsister. Elle subsiste au jour le jour, jusqu'au terme de son existence, et meurt sans avoir vécu. Dans l'Orient, ceux qui ont du loisir, en usent si peu pour cultiver leur propre intelligence, que le cercle des idées d'un Roi n'est guère plus étendu que celui des idées d'un pauvre paysan, et le cercle de ses affections ne l'est pas davantage. La vie! ils ignorent ce que c'est. C'est si peu de chose pour eux, qu'ils la voient ôter ou l'ôtent eux-mêmes à un de leurs semblables avec une indifférence profonde; et sans beaucoup de courage, ils s'exposent facilement aussi à la perdre.

Tant de causes de destruction nous entourent naturellement, et nous nous plaisons souvent à augmenter tellement le nombre des chances funestes, que l'existence humaine n'est qu'une plus ou moins longue gageure contre la mort. Mais l'enjeu d'un chacun est si différent, qu'il est tout naturel que lorsque la nature d'elle-même jette les dés, dans une maladie par exemple, dans un naufrage, ou que nous les jetons nous-mêmes pour elle comme dans une bataille, il est, dis-je, tout naturel que chacun éprouve des degrés d'anxiété très-différents. Je repasse alors tous les jours déjà écoulés de ma vie; ma mémoire m'en rend l'idée claire et distincte. Mais ce n'est pas seulement le passé de ma vie, qui au moment de la perdre se déroule à ma pensée tout entier, mon imagination en a si souvent anticipé l'avenir, que ces rêves imaginaires, en général si agréables et si brillants, s'y réveillent en même temps et agrandissent pour ainsi dire indéfiniment en moi l'idée actuelle de l'existence. La mort doit me paraître bien plus

horrible qu'au pauvre matelot qu'elle saisit dans le naufrage. S'il a un père, une mère, il peut alors y songer. S'il a une femme et des enfants, leur pensée aussi se réveillera en lui et avec plus de force que celle de ses parents; mais ses affections domestiques sont beaucoup moins vives que les miennes. Il a peu pensé toute sa vie, au passé, à l'avenir, aux objets ou aux êtres éloignés de lui. L'espace et le temps ont étroitement confiné ses idées aux choses du jour actuel. Le nombre de celles qu'il embrasse et perçoit distinctement au moment de mourir, est prodigieusement petit, comparé à ce que je pense alors. Il peut mourir avec une indifférence relative, et doit mourir ainsi, et il voit réellement mourir ainsi les autres. Ainsi meurent les soldats à la guerre.

Koteli est un gros bourg situé sur les bords du Tchaômok, mais à une centaine de mètres au-dessus de ses eaux, sur le bord d'une plaine élevée, plus étendue qu'aucun autre des plateaux diluviens de l'Himalaya; sa forteresse carrée, avec quatre tours aux angles, est commandée par les montagnes auprès desquelles elle est bâtie. Il y a, ce me semble, bien peu d'art dans la construction de tous ces fortins de l'Himalaya, et souvent peu de discernement dans le choix de leur position. Ils sont en général bâtis de galets cimentés par de la terre. Les murailles sont couvertes d'un toit de chaume sous lequel les assiégés, garantis de la pluie et du soleil, dirigent leur fusillade par de longues et étroites ouvertures, qui prétendent à la forme de meurtrières. Les tours des angles ressemblent à de grands colombiers : elles sont aussi percées de meurtrières, et grossièrement crénelées au sommet. Leur toit de chaume, quelquefois recouvert de terre battue, s'appuie sur les créneaux, et il reste tout juste, entre l'intervalle de ceux-ci et le dessous du toit, assez de place pour qu'un homme puisse passer la tête et ajuster son fusil. Il n'y a jamais qu'une porte, massive autant que possible. De canons au dedans, jamais; et pour les attaquer, jamais les assiégeants n'en amènent; aussi échouent-ils souvent dans leurs siéges: des milliers d'hommes se retirent après plusieurs attaques inutiles contre ces tas de pierre et de boue. Sans canon, il faudrait, pour les enlever, des hommes plus résolus que ne sont en général les soldats de ce pays. Ceux qui sont derrière la muraille, empruntent d'ailleurs de cette position toute l'assurance qu'un tel abri donne aux Turcs. Il me semble que la plupart du temps il serait aisé d'incendier leurs chétives fortifications, où le bois et la paille ne manquent pas.

Le Gouverneur de Koteli réside dans le Fort, où il a 200, 300 ou 400 hommes sous ses ordres. Il perçoit les revenus d'un district très-étendu, mais presque désert, y administre la justice, il y est enfin, de par ses soldats, maître absolu, jusqu'à ce qu'il plaise à son maître Goulâb Sing de le rappeler et de

le faire fouetter pour tirer de lui tout l'argent qu'il a fait au delà de ses recettes avouées. On l'appelle *Kardar,* ce qui veut dire *Agent.* Le sens générique très-étendu de ce mot le fait sonner plus haut aux oreilles pendjabiennes que celui de *Killadar,* ou gardien, gouverneur de la forteresse.

Je campai sous des mûriers, tout au bord et dans le lit du torrent, au pied des escarpements du sol diluvial qui supporte Koteli. Le Kardar vint bientôt avec sa petite cour me faire moulakâte et m'apporter son nazzer. C'étaient des provisions de bouche fort désirables. Je gardai cet homme assez longtemps à causer. C'était un Kschattri de Resoulghœur, jadis un Mounschi. Il me parla de Néhal Sing comme d'un brigand accoutumé à piller les passants, et de ses soldats, comme d'une bande de voleurs. De temps en temps, il envoyait de son Fort de Koteli, des partis à la recherche des maraudeurs de Néhal; et sa coutume invariable était de pendre les prisonniers qu'on lui ramenait. Rendjit Sing, qui jamais ne condamne à mort et ne souffre pas qu'on applique la peine capitale dans ses États, laisse là-dessus carte blanche à ses vassaux dans leurs fiefs : Goulâb Sing et les autres usent largement du privilége, et les Kardars de Goulâb Sing, à ce qu'il paraît, ne s'en font faute. — « Quand je vins ici, « me dit l'homme de Koteli, je trouvai le pays infesté de voleurs. J'en fis pendre « 200 la première année : les autres allèrent chercher fortune ailleurs, et main- « tenant il me suffit de faire pendre un homme de temps à autre pour main- « tenir l'ordre. » Je lui demandai si l'homme pendu que j'avais vu le matin sur la route, l'était de sa façon. « De tel côté, reprit-il, oui! il doit y en avoir « un de pendu. Je ne sais trop ce qu'il avait volé, mais c'était un voleur, et « j'ordonnai qu'on le pendît. » — Ce scélérat ne me cacha point qu'il traitait comme les voleurs, les villageois lents à payer leur cote. — « Je n'ai pas d'autre « moyen, me dit-il, de les faire payer. Si je saccage leur village, si j'emmène « les bestiaux, il devient impossible aux paysans de payer cette année-là et les « années suivantes; au lieu qu'en me contentant d'en faire mourir un, je n'ap- « pauvris pas le pays, et les autres villageois effrayés payent exactement. »

Avant de lui permettre de se retirer, je recommandai à cet homme de chercher quelque autre moyen de faire payer ses Zémindars. « Impossible, dit-il; « les coquins (*Haramzadas*) tiennent tellement à leurs sous (*Païces*), qu'ils « se laisseraient battre indéfiniment sans dégorger. Ils ne craignent absolument « que la corde. »

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que le Kardar n'avait pas exagéré en paroles les prouesses de sa justice. A la fraîcheur du soir, je voulus faire une promenade sur les bords de la rivière; mais à peu de distance de mon

camp, je sentis des exhalaisons infectes, et je vis plusieurs cadavres pendus aux arbres d'alentour, et des nuées de corbeaux qui en déchiraient les lambeaux. Je revins à ma tente, poursuivi par cette infection; j'y fis brûler des parfums, mais inutilement; et pendant trois jours que je restai à Koteli, j'y fus, imaginairement sans doute, assiégé sans cesse par ces horribles émanations. — Je réfléchis alors sur les bienfaits de la domination anglaise pour les peuples de l'Inde qui lui sont soumis, et je l'appelai de mes vœux les plus ardents sur ces provinces désolées. Ce n'est pas que je n'aie rencontré dans l'Inde même plusieurs Anglais éclairés, et, par leur position, plus à même que moi de connaître la condition réelle des populations de l'Inde anglaise, contester les bénéfices qu'elles retirent du gouvernement européen. Leurs objections n'ont jamais ébranlé ma conviction, et je ne doute pas que, s'ils voyageaient comme moi dans le Pendjâb, hors de toute influence européenne, ils ne partageassent bientôt mon opinion.

Un des reproches les plus graves que font ces personnes au gouvernement de la Compagnie est d'abaisser tous les natifs au même rang, de dégrader les classes élevées par l'inaction, et comme une conséquence de celle-ci, à la misère, à laquelle il les condamne, en ne leur ouvrant aucune carrière. Elles remarquent que dans les principautés qui sont soumises seulement à l'influence politique indirecte des Anglais, mais qui ont gardé tout entier leur propre système de gouvernement, dans le pays d'Oude et dans les États du Rajpoutana, à Jaypour, à Kotah, Odeypour, etc., il y a de grands seigneurs riches, des cours plus ou moins somptueuses, enfin des signes de richesse qu'on ne trouve nulle part dans les États de la Compagnie; un mouvement, une apparence de vie qu'on chercherait vainement dans ceux-ci. Cela est vrai. Mais conclure de cette observation, c'est ne prendre de la question qu'une vue bien incomplète et bien étroite. On estime (sans doute par exagération) la population de l'Inde à 80 millions d'âmes. Qu'importe-t-il à la cause de l'humanité que sur le nombre il n'y ait ou qu'il n'y ait pas quelques milliers de grands seigneurs, de princes et de courtisans inutiles à la masse, riches et oisifs? Dans un pays où il n'y a pas de classe moyenne, de professions libérales, il est évident que les hautes classes sont si excessivement peu nombreuses, qu'on peut les omettre entièrement dans le calcul du bien-être et du mal-être de la population, et que les classes inférieures seules doivent être comptées. Or, la richesse a-t-elle d'autre source que le travail? Et le travail, a-t-il d'auxiliaires et de protecteurs plus puissants que la paix et la sécurité? et y a-t-il un seul prince indien, même parmi ceux qui

croient prudent d'imiter l'ordre des provinces anglaises, qui donne à ses sujets les mêmes garanties pour leurs personnes et leurs propriétés? Nulle part dans l'Inde, certainement, il n'y a plus de grands seigneurs riches que dans le Pendjâb, et nulle part aussi tant de misère dans le peuple: c'est évidemment la richesse des premiers qui fait la pauvreté de celui-ci. La richesse générale doit être, à raison de la population, moindre que dans les provinces anglaises, parce qu'il y a moins de travail; mais la grande différence est surtout dans son inégale distribution. Cette inégalité est monstrueuse dans le Pendjâb.—Le Gouvernement anglais ne fera que justice, si, après la conquête tôt ou tard inévitable du Pendjâb, il enlève à tous ses Sirdars sikes leurs Djaguirs.

Il y a dans le Pendjâb une fraction monstrueusement grande de la nation qui ne subsiste que par son fusil, et ce n'est pas la plus mal vêtue ni la plus mal nourrie. Celle que le prince entretient à sa solde n'est absolument que le moyen de sa puissance et l'instrument de sa tyrannie. Ce qu'il laisse sans emploi, en va chercher près des seigneurs, et ceux enfin que les Sirdars n'engagent pas, pillent et tuent pour piller, et s'ils ne trouvent rien à voler, meurent de faim plutôt que de travailler. Ils se jettent dans les montagnes qui, du Setludje à l'Indus, ne s'élèvent que lentement à des hauteurs inhabitables, et dont la configuration leur permet aisément de se soustraire aux poursuites faites contre eux, et ils y vivent sur le malheureux paysan.

Voilà les gens dont le Kardar de Koteli pendit 200 dans la première année de son administration : lui-même ne fait pas d'autre métier; mais il a commission pour cela de Goulâb Sing, qui a commission de Rendjit. Il en est ainsi dans tout le Pendjâb.

Mon Tabédar, Bodder Box, arriva à Koteli un jour après moi, porté sur un brancard. Il me dit qu'il avait vu Néhal Sing en passant à Toloutchi, et qu'informé auparavant de mon aventure, il lui en avait parlé et l'avait menacé des conséquences les plus funestes. Je crois qu'il mentit, et qu'il passa sans voir Néhal; et que, s'il le vit, il lui parla à mains jointes, car c'est le métier de cet homme d'être lâche; les gens de plume ont dans le Pendjâb une réputation proverbiale de poltronnerie.

Un de mes cavaliers, pourri de syphilis, avait failli mourir la veille sur son cheval. J'avais plusieurs fois ordonné à cet homme de rejoindre son corps. A Koteli seulement, j'appris la cause de sa persistance à me suivre. Il était Brahmane, Brahmane de l'Hindoustan, et ne regardait comme de sa caste aucun Brahmane du Pendjâb, encore moins ceux des montagnes. Il craignait de

mourir de faim et de soif si, en retournant seul à son corps, il était surpris en route par une attaque plus violente de sa maladie. Il continuait à me suivre malgré ma défense, parce qu'un autre cavalier de mon escorte était Brahmane aussi et de sa caste; et il espérait qu'en cas de maladie, son camarade préparerait ses aliments, et lui apporterait de l'eau à boire. Mais celui-ci déclara qu'il n'en ferait rien, attendu qu'il n'avait pas de pire ennemi que ce camarade. Je lui dis que je l'y contraindrais; il me répondit d'un ton soumis, mais résolu, que j'étais le maître de le faire battre, mais qu'il se laisserait tuer plutôt que de rendre le plus petit service à son *frère*. Il fallut menacer le malade pour l'éloigner.

Je fus retenu 3 jours à Koteli, par la difficulté de trouver des porteurs. Je souffrais cruellement d'une inflammation de poitrine. La sensation que j'éprouvais m'était nouvelle et m'alarma. Je ne pouvais respirer qu'avec lenteur, sous peine de déchirements atroces. Tout mouvement brusque me causait aussitôt la même douleur. Quand ma caravane fut reposée, il fallut cependant faire deux longues marches pour gagner Prountche, à cause de l'impossibilité de trouver des vivres ailleurs qu'à Sera, sur la route. Le chemin se trouva heureusement moins mauvais qu'entre Mirpour et Koteli, et je pus en faire à cheval la plus grande partie. Il monte et descend constamment sur les pentes des montagnes qui bordent la rive gauche du Tchaômok, et serpente au travers de bois d'Oliviers, de Celtis, de Grenadiers, de Bauhinia, de Poiriers, embellis de Lianes dans les lieux les plus chauds et les plus humides. — Le Dattier que j'ai indiqué précédemment y est commun, mais ce n'est qu'un buisson : on dirait un immense Chardon. Le Pin est rare sur les pentes inférieures : il ne revêt que les cimes. Avant d'arriver à *Soubœur*, on traverse un torrent dont la vallée rappelle plus qu'aucune autre de cette partie de l'Himalaya, les dhoûns de Dehra. Soubœur est une si petite forteresse, que j'aurais pu me donner le plaisir de la prendre pour me venger de Toloutchi. Elle est gardée par 15 hommes.

Sera est un très-médiocre village, élevé de 200^{m} environ au-dessus du Tchaômok, et agréablement situé. J'ai trouvé 835^{m} pour son élévation absolue. — J'avais rencontré plusieurs hommes chargés de riz qui descendaient à Koteli. Ils venaient de Prountche. Au delà de Sera, la vallée du Tchaômok s'élargit considérablement et devient peu flexueuse : la culture et les habitations y descendent. J'en ai vu peu d'aussi larges dans l'Himalaya. — L'Aulne, si commun dans ces montagnes à l'Est du Setludje, paraît sur les bords du torrent. Les plantes du dhoûn deviennent plus rares, la végétation prend un caractère plus décidément montagnard.

Je passai à gué le Tchaômok au-dessus de Prountche, conséquemment au-

dessus d'un large torrent qui y descend de *Kohouta*, et quoique diminuée d'un si grand nombre d'affluents et divisée en quatre bras, le passage de cette rivière ne fut pas sans danger. Les montagnards d'un hameau voisin se trouvèrent placés d'avance sur le bord, pour faire passer ma caravane. Armés de bâtons, ces hommes s'élancent trois ou quatre ensemble, et marchent au travers du torrent en s'appuyant les uns contre les autres et sur leurs bâtons; l'un d'eux, soutenu par les autres, porte un fardeau. Les voyageurs passent appuyés sur deux de ces robustes montagnards. Ils aident les chevaux en les soutenant par la bride, par la queue, et par les cordes qu'on attache à la selle. Cependant si, malgré ces précautions, le pied manque à ces animaux, ils sont emportés et perdus sans ressource. L'eau était glacée : j'en avais jusqu'à la ceinture, et elle monte quelquefois davantage; cependant jamais le torrent ne cesse d'être guéable. Mais dans les hautes eaux, on le passe le matin seulement, et alors avec beaucoup de danger pour des hommes chargés.

Prountche est une petite ville d'environ 1,000 maisons; mais elle forme plusieurs quartiers séparés par des vergers. Elle est entourée de rizières dont le produit suffit et au delà aux besoins de la population. Le reste s'exporte dans les parties inférieures de la vallée. Il y a un Fort mieux bâti que la plupart des autres, et gardé comme celui de Koteli par une garnison de 300 hommes, sous le commandement d'un Kardar. J'étais tellement malade le jour où j'arrivai, que je ne pus recevoir que le lendemain la visite du Kardar. Je m'empressai d'abord de me faire appliquer des sangsues. Le mal était violent; je ne fis pas la moitié du remède. On me mit sur la poitrine 63 sangsues, toutes celles qu'on put trouver, et je fis couler pendant plusieurs heures le sang de leurs plaies. Pour réparer cette grande perte de sang, je changeai mon régime végétal des jours précédents, pour la nourriture la plus succulente. Je fus soulagé de ma douleur de poitrine aussitôt après la saignée, et en 3 jours mes forces étaient revenues.

Le lit du Tchaômok à Prountche est élevé d'environ 1004^{m}, et le territoire arable de cette ville ne l'est guère au-dessus de la rivière. Quelquefois il est couvert, pendant un jour ou deux, d'un pied de neige, mais il y a des hivers où il n'en tombe pas. Les pluies de l'été y sont plus fortes que dans le Pendjâb.

C'est là que je vis le premier Platane. Autour de la ville il y a des vergers agréables de Mûriers blancs et de Poiriers. Ces deux arbres croissent en abondance spontanément dans les bois d'alentour. Je n'y ai pas vu, et nulle part, dans les forêts de ces montagnes, je n'ai trouvé d'arbustes de cette famille. A Berali il y a encore quelques Bananiers, mais leurs fruits y mûrissent mal,

et la plante elle-même a perdu tous les traits de sa magnifique végétation sous le tropique.

Le Kardar de Prountche, par ses attentions, me fit oublier toutes les difficultés que j'avais rencontrées depuis Mirpour. J'ignore le revenu exact du district qu'il administre, mais il est fort étendu, et quoique faiblement peuplé, je suppose qu'il produit au delà d'un lack de roupies (250,000f). Il y a une espèce d'ordre parmi les soldats indisciplinés qu'il commande. Ils forment un certain nombre de petites guérillas de 15, 20 ou 50 hommes, ayant chacune leur chef, appelé Djemadar; mais la paye des hommes et des chefs est fort variable. Ils en reçoivent une partie en nature, en riz, et le reste en argent. — Quand cet homme vint me faire sa visite, je le reçus en plein air, à l'ombre des arbres sous lesquels j'étais campé. — Un Fakir suivait sa petite cour, la plus décente que j'aie vue dans les montagnes; mais le Fakir ne l'était guère. Il s'assit sans façon sur le tapis en face de ma chaise, et fit toutes sortes de grimaces hideuses. Comme on paraissait le traiter avec respect, et que sa folie était plutôt gaie que triste, je ne le fis pas écarter. — C'était un homme de 35 ans, qui eût pu servir de modèle au gladiateur antique, et pour les proportions du corps et pour la ressemblance de la tête. Personne ne savait de quel pays il était venu; car il était déjà complétement aliéné quand il était arrivé à Prountche, longues années auparavant. Il n'affectait aucune austérité religieuse, et n'avait pour subsister que la bienveillance excitée par sa folie. Musulmans et Hindous disaient : « Le doigt de Dieu l'a touché, il est sacré, » et personne ne connaissait sa religion. — Les montagnes de l'Himalaya *produisent* peu de Fakirs, mais il en passe sur cette route un très-grand nombre qui se rendent à Cachemir, où il y a des lieux de pèlerinage célèbres parmi les Hindous et les Musulmans. Ils vivent sur la route de la charité des voyageurs. Plusieurs avaient suivi ma caravane depuis Mirpour, et quoiqu'ils ne fussent que de la plus mince qualité, de simples idiots vagabonds, sans pratiques austères sur eux-mêmes, mes gens prirent soin d'eux. Le soir ils eurent toujours leur morceau à manger. Les Musulmans se montraient les plus charitables envers eux, comme ils le sont pour les chiens sans maître qui suivent mon camp, malgré l'horreur que le Koran leur commande pour ces animaux. J'ai demandé plusieurs fois dans le Pendjâb et dans l'Inde pourquoi on ne tuait pas tous ces animaux inutiles et dangereux, car la rage n'est pas rare parmi eux, et toujours cette question parut choquer les gens à qui je la fis. Tous les ans, à Loudhiana, Wade, au commencement des chaleurs, ordonne de les abattre. — Musulmans et Hindous les rassemblent alors par cen-

taines, et, pour les sauver de l'arrêt cruel de Wade, ils les transportent sur l'autre rive du Setludje.

La population de cette partie des montagnes est mêlée de Musulmans et d'Hindous; il n'y a point de Sikes. Avant que Rendjit en fît la conquête, elles étaient soumises à une multitude de petits seigneurs musulmans, dont quelques-uns portaient le titre indien de Radjah, des chefs hindous qu'ils avaient eux-mêmes dépossédés. L'ancien Radjah de Prountche vint me faire une visite. Je lui fis donner un tabouret pour s'asseoir; mais il était accompagné d'un Seïd d'une grande sainteté, son parasite; il donna le siége au saint homme, et s'assit lui-même par terre avec les gens de sa suite. Il vit dans un village voisin que Rendjit lui a laissé en djaguir, et ne s'y occupe que de son salut. Le Seïd était un vieillard d'une figure douce et superbe, et traitait l'ex-Radjah comme un fils. Il avait voyagé dans toute l'Inde et dans le Turkistan. Je voulus le faire causer de sa religion : il était d'une ignorance excessive.

Ce ne sont pas les anciens chefs dépossédés par Rendjit qui rendent constamment si turbulente la population des montagnes. Ils connaissent trop sa puissance pour risquer de la provoquer, et de perdre les petites pensions qu'il leur fait. Ce sont les familles ou les castes militaires qui, laissées sans emploi par le gouvernement sike, s'en donnent elles-mêmes, et rendent souvent nécessaire la terrible justice du Kardar de Koteli.

Les maisons sont très-mal bâties, et nulle part ne le sont exclusivement de bois, comme dans les hautes vallées de l'Himalaya anglais : elles ont, comme dans le Pendjâb, leurs toits en terrasse de terre battue. Le costume n'a aucune particularité qui le distingue de celui des plaines.

Pirpenjâl est le nom de la chaîne neigeuse qui sépare Cachemir des plaines. Il m'a été impossible de découvrir des noms particuliers pour chacun des cols par où on la traverse. De Prountche, il y a un chemin à Radjaori, sur la route de Bimber à Cachemir. La distance est de 24 cosses (14 l.). Il y en a 22 (12 ½ l.) au col de cette route, et c'est des montagnes voisines que descend le Tchaômok: à Prountche, quelques-uns appellent cette rivière *Lehainkahair,* et m'ont assuré qu'à Koteli on l'appelait *Bodesta;* mais ces dénominations sont tout à fait ignorées du grand nombre.

Le 1^er^ mai, je quittai cette ville, escorté de trois guérillas, qui formaient une cinquantaine d'hommes, et je vins camper à *Kohouta.*

C'est un petit hameau composé d'habitations éparses sur les pentes inférieures des montagnes qui bordent la rive gauche du torrent que reçoit le *Lehainkahair,* un peu au-dessous de Prountche. Il est élevé de 1443^m^. Le torrent,

divisé en deux branches seulement, fut très-difficile à passer. Il était aussi profond et plus rapide encore que le *Lehainkahair;* je le passai à gué cependant sans accident, aidé des mêmes gens qui m'avaient servi au passage du premier. L'armée de Kir Param, quelques jours auparavant, y avait perdu plusieurs chevaux.

Aucune des plantes des dhoûns inférieurs de l'Himalaya, que l'on voit jusqu'à Prountche, ne remonte dans cette vallée; la neige y tombe en trop grande quantité pendant l'hiver. Les montagnes s'y abaissent par des pentes rapides, couvertes de bois de Micocouliers et d'Oliviers aux expositions méridionales, et de forêts de Pins à l'aspect du nord.

A une lieue au delà de Kohouta, le torrent reçoit 3 branches à peu près égales, qui se réunissent là pour le former; elles descendent toutes de vallons presque droits, qui ont leur sommet sous les cimes de la chaîne. Il n'y a de passage praticable qu'au haut du plus occidental de ces vallons. Celui-là monte presque droit au nord. Quelques hameaux y sont dispersés. Le plus élevé de tous s'appelle *Ilahabad:* c'est là que j'allai camper *le* 2 *mai.* Sa hauteur absolue est de 2122 mètres.

A environ 1600^{m} ou 1700^{m}, le Grenadier, l'Olivier, et les plantes qui suivent ces deux arbres disparurent. Le *Pinus longifolia* disparut lui-même un peu plus haut. J'entrai dans la région des Viornes, des Chèvrefeuilles, du Buis, du Chêne à feuilles de châtaignier et du *Chêne protée,* enfin, du *Pinus attenuata* et des Sapins. La végétation herbacée était tout alpine.

La neige n'avait quitté que depuis quelques jours la pelouse où je campai. Les gazons avaient tout l'éclat de leur première séve. Les bosquets d'Églantiers, de Chèvrefeuilles, de Viornes et d'Épines-vinettes, commençaient à se couvrir de fleurs : c'était une scène de fraîcheur suave, que je n'avais pas vue depuis un an, et je ne me lassais pas de l'admirer. Le col paraissait fort voisin; il n'était, en effet, éloigné que d'une couple de lieues.—De grandes taches de neige brillaient sur les pentes verdoyantes qui y conduisent; on en voyait la terre encore couverte partout, sous les sombres forêts de Sapins des cimes. Au Sud, la vue s'égarait parmi les lignes vaporeuses des montagnes inférieures, entassées les unes sur les autres comme les vagues immenses d'une mer bleuâtre. L'aspect de mon camp ne défigurait pas le premier plan de ce beau paysage.

Le 3 *mai,* je passai l'Himalaya, favorisé par un temps magnifique. En une couple d'heures de marche, j'atteignis le Col de *Pirpenjâl.* Sa hauteur, calculée d'après une bonne observation du baromètre faite à midi, n'est que de 2,681^{m}. Les montagnes qui le dominent immédiatement sont élevées de 300^{m}

à 400^{m} au-dessus, et aisément accessibles. Elles forment une chaîne sensiblement dirigée de l'E. à l'O., dont les cimes s'élèvent rapidement et paraissent se soutenir sur une étendue considérable, à une hauteur beaucoup plus grande à l'Est qu'à l'Ouest.

A l'exposition du Sud, vers le Pendjâb, leurs pentes supérieures sont gazonnées, et la forêt d'Ilahabad expire dans le vallon qui conduit au col avant d'en atteindre le sommet. Mais sur le revers septentrional, les Pins, les Sapins et les Ifs montent jusque sur l'arête du col, et bien plus haut encore, jusque sous toutes les cimes des montagnes d'alentour. La vallée d'Hyderabad qui descend au Nord, exactement à l'opposite de celle d'Ilahabad, était couverte de forêts épaisses jusqu'aux bornes de la vue, et un épais manteau de neige était encore étendu partout sous leurs sombres ombrages.

Un vent furieux soufflait au col; il venait du Sud : et quoique sa température fût de 15°, et que le soleil dardât ses rayons dans toute sa force, le froid était insupportable. Je montai sur les cimes voisines : et à l'abri de cet ouragan, à plusieurs centaines de mètres plus haut, je trouvai la chaleur incommode. Sur les crêtes étroites qui dominent les pentes méridionales et septentrionales, le vent soufflait avec beaucoup moins de violence qu'à un niveau plus bas, dans l'étroite et profonde échancrure du col; c'est une remarque que j'ai faite partout dans l'Himalaya. Les courants ascendants diurnes montent lentement des vallées inférieures; leur vitesse augmente à mesure qu'ils se réunissent dans des vallées plus étroites et plus inclinées; ils s'écoulent avec impétuosité au travers des cols les plus bas.

La végétation de ces cimes ne diffère que par un très-petit nombre d'espèces ajoutées ou soustraites de celle des lieux semblables, et également élevés dans l'Himalaya entre le Setludje et le Gange. La différence de niveau des zones occupées par chaque plante est à peine sensible. J'ai cru remarquer seulement, qu'en général, chacune des espèces vraiment montagnardes descendait ici un peu plus bas.—Parmi les plantes que je vis là pour la première fois dans l'Himalaya, je ne citerai entre autres que la Couronne impériale. Elle est commune dans les forêts humides, vers 2,500^{m}. La culture dans nos jardins n'a rien ajouté à sa beauté naturelle. Les fleurs de la plante sauvage sont même d'une couleur plus éclatante.—Un *Caltha*, qui me semble identique par tous ses autres caractères à celui qui croît au bord des ruisseaux près des neiges fondantes autour de Kédar-Kanta et vers les sources de la Jumna, occupe ici les mêmes stations; mais ses fleurs sont toujours blanches.—Un Brahmane demande l'aumône au sommet du col : c'est un Saint

ou *Pir.* Les passants, quelle que soit leur religion, marmottent quelques prières, et ajoutent une pierre à la pile où sont fichés de petits drapeaux par les plus dévots. Cette superstition est universelle dans l'Himalaya. Je voulus obliger le Brahmane à s'expliquer là-dessus; et tous mes gens, Hindous et Musulmans, devinrent aussitôt théologiens et du même avis pour m'assurer que les cimes des montagnes étaient, plus particulièrement qu'aucun autre lieu, le séjour d'esprits malfaisants qu'il était prudent de se concilier par des offrandes et des prières. Je demandai au vieux Brahmane s'il en avait jamais vu; il me répondit hardiment que non, et que, s'il en avait vu, il ne serait pas là pour me parler d'eux. Ces divinités malfaisantes sont sœurs de celles qui hantent les forêts du Bahar et du Bengal, et auxquelles je vis tant de chapelles élevées sur la route de Calcutta à Bénarès. Elles tuent pareillement ceux à qui elles se manifestent. Je poussai à bout ces pauvres gens en leur demandant de quelle façon ces diables tuaient leurs victimes, et si quelqu'un d'entre eux avait perdu de par elles un frère, un parent ou un ami.

Le col, malgré l'énorme quantité de neige accumulée encore jusqu'à plus d'une lieue au-dessous du côté du Nord, est praticable toute l'année; c'est par là qu'en hiver passent les courriers de Cachemir pour aller dans le Pendjâb. Surpris par le mauvais temps, à l'abri des forêts qui montent au Nord jusqu'à sa cime, ils ne craignent ni la tourmente ni le froid excessif; et du côté du Sud, ils n'ont à franchir qu'un très-petit espace dépourvu de bois. Surpris par le mauvais temps dans cet espace, ils peuvent en quelques minutes atteindre ou regagner la limite supérieure des bois d'Ilahabad, y trouver un abri et y allumer du feu. — Le commerce toutefois abandonne cette route pendant l'hiver, et les chevaux ne commencent à y passer que vers la fin d'avril.

La neige, d'abord dure et profonde, rendait facile la descente au milieu des forêts; mais au bout d'une lieue, elle ne formait plus que des voûtes légères qui s'enfonçaient sous le pied, et la marche de ma caravane fut extrêmement ralentie, jusqu'à ce que nous fûmes descendus assez bas pour n'en plus trouver du tout.

Le Prunier à grappes (*Prunus padus*) abonde dans ces forêts, avec les Érables et le Marronnier d'Inde qui l'accompagnent dans d'autres parties de l'Himalaya. Le Marronnier y est tellement commun, qu'il forme souvent, sur de vastes étendues, l'essence de la forêt. C'est le même arbre que dans l'Himalaya anglais, et nullement l'espèce de nos parcs. Son écorce se déchire naturellement en longues lanières étroites, qui se séparent du tronc, d'abord par en bas, et qui s'en écartant et se recourbant en dehors à mesure qu'elles se dessèchent, hérissent le tronc de l'arbre d'une façon tout à fait extraordinaire; on dirait

la tige d'un palmier renversé. J'ai aperçu aussi quelques Noyers dans ces forêts: c'était la même espèce que la nôtre. Dans les clairières, vers 2000^{m} de hauteur absolue, un Pêcher nain, le premier que j'aie vu décidément sauvage dans l'Himalaya, n'est pas rare.

Hyderabad, malgré la pompe de son nom, n'est, comme Ilahabad, qu'une seule maison. La vallée légèrement contournée vers le N. O., à mesure qu'elle descend, ne permet de l'apercevoir que lorsqu'on est fort près du sommet du col: ce contournement arrête promptement les regards. Des cimes fort élevées, à en juger par la quantité de neige qui les couvre encore au S., bornent l'horizon au N.E. et au N. Les plus éloignées sont situées au delà du Djhelum.

Hyderabad est bâti au-dessous du confluent de deux torrents déjà très-forts et inguéables, dont l'un descend de la vallée qui monte au col, et l'autre d'un vallon situé à l'ouest de celui-là. On passe ce dernier sur un pont. Le hameau est élevé de 1,983 mètres.

De là à *Ouri*, il y a une journée de marche plus longue que les précédentes. Le chemin descend plusieurs fois jusqu'au fond de la vallée sur les bords du torrent, et remonte quelquefois jusqu'au-dessus d'Hyderabad. Il serpente au travers des bois jusqu'à peu de distance d'Ouri, où la vallée, jusque-là très-étroite, s'élargit tout à coup en une vaste plaine cultivée, élevée de 1,434 mètres.

Cette vallée est une des plus pittoresques que j'aie vues dans l'Himalaya. Mais sa beauté manque de variété. Ce ne sont que de belles forêts sur des pentes rapides; çà et là des rochers escarpés, un torrent furieux, de la neige sur les cimes, et une cascade que je ne dois pas oublier. Cependant, dans les Alpes, on la remarquerait à peine.

Le *Déodar*, que je n'avais pas encore vu cette année depuis mon entrée dans les montagnes, paraît au-dessous d'Hyderabad, et bientôt remplace exclusivement l'*Abies* mêlé plus haut au *Pinus attenuata*. Il atteint d'énormes dimensions.

Vers 1,700^{m} de hauteur absolue, le Grenadier reparaît dans les bois avec les arbrisseaux qui avaient disparu à la même hauteur entre Kohouta et Ilahabad. Mais depuis le col de Pirpenjâl, le plus commun est le *Fothergilla*, dont le port est exactement celui du Noisetier. — Avant d'arriver à Ouri, je traversai un hameau près duquel je vis pour la première fois le Peuplier d'Italie. Une autre espèce de ce genre se trouve dans les forêts entre Ilahabad et Hyderabad: c'est un très-grand arbre, semblable par le port au *Populus nigra*, et le même qui croît sauvage entre Mattialah et Nagkundah. Mais le Peuplier d'Italie n'est pas indigène.

Je campai à Ouri, *le 4 mai*, sous un immense Platane et près d'une forteresse gardée par un ancien chef montagnard, devenu vassal de Rendjit Sing et qui a conservé un djaguir considérable. La population tout entière se rassembla autour de mon camp pour me voir. Le costume européen était nouveau pour elle. J'examinai de mon côté avec une curiosité au moins égale, ce peuple nouveau pour moi, car j'étais entré dans le pays de Cachemir, quoique je ne fusse pas encore dans sa vallée. Le costume, le langage et les traits physiques des habitants offraient déjà dans leur mélange une forte proportion de ceux de Cachemir. Les hommes avaient d'énormes turbans; les Hindous étaient presque tous Brahmanes; de grands yeux très-ouverts; le front étroit et élevé, etc., etc. Les femmes, comme en Kanawer, avaient une longue tresse de laine brune attachée à leur chignon. La couleur de la peau était aussi moins foncée que de l'autre côté des montagnes. Cependant Ouri, si rapproché de leur faîte, est encore soumis en partie à l'influence du climat des pentes méridionales. Les pluies solsticiales y tombent aussi, mais affaiblies.

A juger du climat par les productions, celui d'Ouri doit avoir quelque ressemblance avec le climat du bas Kanawer; le *Dictamnus* est commun dans les bois d'alentour, avec plusieurs autres plantes qu'à l'Orient du Setludje je n'ai rencontrées qu'au Nord de l'Himalaya. Le *Daphne,* si abondant en Kanawer, ne l'est pas moins ici; et enfin ce Fresne qui du bas Kanawer remonte dans la vallée du Spiti et du Gumdo au delà de tous les autres arbres, le *Fraxinus Therebinthus,* forme des taillis autour du village.

Le 5 mai, au-dessous d'Ouri, je traversai le torrent qui descend d'Hyderabad. Grossi de plusieurs affluents dans sa course de ce lieu à Ouri, il est déjà inguéable. A 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) au-dessous du pont, il se jette dans le Djhelum, dans la vallée duquel je passai, en gravissant une crête médiocre qui sépare les bassins des deux rivières, au-dessus de leur confluent.

Les montagnes entre lesquelles se précipite le Djhelum sont très-escarpées, et le sentier étroit tracé sur leurs pentes est quelquefois suspendu sur des précipices. De magnifiques forêts de Cèdres et de Pins couvrent les pentes septentrionales. Sur la rive opposée, les montagnes tournées à l'aspect du Sud sont dépourvues de bois, mais elles sont gazonnées jusqu'à leur cime, revêtue de neige en cette saison.

La route de Mozafferabad à Cachemir est tracée sur la rive droite de la rivière. A 2 lieues d'Ouri, je l'ai reconnue à une ruine mogole. C'est un séraï, bâti sur le plan de ceux que firent élever les empereurs de Dehli sur les routes royales.

Buniar n'est qu'une maison isolée, dans un vallon couvert de forêts et sillonné par un large torrent qui se jette dans le Djhelum.

J'allai camper, *le* 5 *mai*, à 2 lieues au delà, près du fort de *Nouchèra*. Il est situé au bord du Djhelum, dans un lieu où les montagnes laissent une grève étroite entre leur base et sa rive. Le tube barométrique qui me sert depuis Lahor, s'y vida de mercure, et je n'y fis pas d'observation; mais le niveau doit être de 40^{m} à 50^{m} au-dessous de celui de Cachemir.

Nouchèra est une forteresse bâtie par les Sikes, il y a une dizaine d'années; elle est gardée par 300 hommes. Je n'en ai vu aucune aussi misérable. Il n'y a pas de ferme en France qui ne soit cent fois plus défendable.

Sur l'autre rive du Djhelum, à une longue portée de fusil, est une autre forteresse plus ancienne, mais semblable d'ailleurs à Nouchèra. Elle commande la route de Mozafferabad. Il y avait un djoula permanent pour communiquer de l'une à l'autre : il n'en reste plus que les attaches. Le Djhelum peut avoir à Nouchèra 80^{m} de large. C'est un torrent furieux et très-profond. Le gouverneur du Fort vint me voir. Il me dit que la neige couvrait la terre pendant 3 mois, et atteignait jusqu'à 1^{m},6 de profondeur. La gelée cependant ne doit pas être rigoureuse, car il y a de superbes Micocouliers autour de la forteresse, et des Grenadiers sauvages partout dans les bois. L'été est très-chaud. Les pluies solsticiales sont légères. Quelques vignes courent sur les murailles de Nouchèra. Ce sont les premières que j'aie vues depuis mon entrée dans les montagnes.

Près du hameau de Bouniar, et au bord du chemin qui serpente au travers de superbes forêts, sont des ruines qu'on me dit être celles d'un séraï mogol. Mais ce sont évidemment les restes d'un édifice hindou d'une haute antiquité, et sans doute d'un temple. L'architecture massive des vieux édifices hindous plaît singulièrement à celui qui n'a vu pendant une année que les frêles décorations des monuments mogols.

Un orage des plus violents tomba pendant la nuit; mais la constance de mes gens de Prountche était à l'épreuve de la pluie, et ma caravane se trouva complète *le* 6 *mai* au matin.

Les montagnes, au delà de Nouchèra, continuent à s'éloigner davantage du lit du Djhelum. Entre leur base et la rivière, il y a une plaine diluviale, élevée et fort inégale, de plus en plus étendue. Elle est couverte de rizières; mais la vallée forme un arc dont la courbure y emprisonne étroitement la vue. On arrive ainsi comme par surprise à un point où la scène change tout à coup. On descend dans une grande vallée herbeuse, parfaitement nivelée, au bord de laquelle coule paisiblement le Djhelum, appuyé sur sa rive droite à la base des

montagnes. L'atmosphère était chargée de brouillards qui cachaient les limites de cette vallée, et je me crus entré dans le bassin de Cachemir. Elle en est cependant séparée par une faible arête de montagnes, et le pays de Cachemir proprement dit ne commence qu'au delà. Un torrent médiocre coule dans cette vallée; il descend du S.E.; sa rive droite s'appuie à la base des montagnes, ou plutôt des collines, qui bornent Cachemir à l'Ouest, et dont l'élévation n'excède pas 200^{m} ou 300^{m}. Il y a un hameau sur leur penchant. L'Iris de nos jardins (*Iris Germanica*) croît partout alentour; une autre espèce du même genre couvre, de ses touffes serrées, de vastes espaces. Sur la colline, je trouvai en abondance ce Cerisier nain si remarquable de Kanawer, et, parmi plusieurs autres plantes, une Anémone qui me semble nouvelle. A la cime, est une plaine fortement ondulée et cultivée, et ce n'est qu'en arrivant sur la pente orientale, qu'on découvre la vallée de Cachemir. Sans doute que par un jour serein qui permet aux regards d'embrasser toute son étendue, ce doit être une vue bien extraordinaire; mais des brumes épaisses ne m'en laissaient apercevoir que d'une manière confuse, la partie inférieure, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur, et l'aspect n'en différait pas sensiblement dans son caractère général, de celui du premier vallon où je venais de passer. Je descendis de là au village de *Khampour,* et allai camper en face de la ville de *Baramoula*, située sur la rive opposée du Djhelum. Je regardai longtemps avec étonnement cette ville, d'un aspect tout européen. Ce n'étaient plus ces huttes de boue durcie au soleil, avec leurs toits de terre, mais des maisons semblables aux nôtres par leurs formes et leurs proportions : plusieurs à 5 ou 6 fenêtres de face et 3 ou 4 étages; des toits inclinés comme les nôtres; des fenêtres plus petites que les nôtres, mais percées également. — Ces maisons étaient alignées sur le bord du Djhelum, comme sur un quai. Quelques-unes étaient peintes. Leur aspect sans doute était bien délabré et bien misérable, mais il me rappelait étrangement une grande rue de ces anciennes villes de Picardie, dont les bâtisses sont mêlées de bois et de briques. Ce qui complétait la ressemblance, c'étaient les mosquées, semblables à des églises surmontées d'un clocher très-haut et très-effilé.

Il y a en face de Baramoula, un pont d'une longueur considérable. Il a sept piliers formés de troncs d'arbres grossièrement équarris et posés les uns sur les autres par lits qui se croisent alternativement. La rivière est profonde, mais peu rapide. La tête du pont sur la rive gauche du Djhelum est défendue par une grande forteresse, bâtie sur le modèle que j'ai décrit précédemment, mais avec plus de solidité qu'à l'ordinaire. C'est la résidence d'un Sirdar, jadis un des plus puissants du Pendjâb, mais que Rendjit a dépouillé de toutes ses pos-

sessions, et auquel il n'a laissé qu'un djaguir. Il garde le fort de Baramoula avec 500 hommes de garnison. C'est la clef du Çachemir, et je m'étonne que Rendjit l'ait confiée à un mécontent, tandis que ce pays est si souvent menacé d'une invasion par le Seïd. Ce Sirdar affecte à Baramoula une sorte d'indépendance du gouverneur de Cachemir. Il obéissait cependant au dernier Souba, Kir Param, qui était maître absolu dans toute l'étendue de son gouvernement; mais il se soucie fort peu de son remplaçant intérimaire, et ne tint aucun compte des Pervanas du Radjah que mes gens lui portèrent, pour requérir les provisions nécessaires dans mon camp. Il ajouta même à ses refus quelques réflexions insultantes pour Rendjit Sing. Ses soldats faisaient aux miens une mine menaçante, et quelque désir que j'eusse de passer le pont et de visiter la ville, je demeurai par prudence dans mon camp, et y consignai toute mon escorte. Bernier raconte que de son temps, une des mosquées de Baramoula sous laquelle est enterré un saint musulman, était un lieu de pèlerinage très-fréquenté par ceux de cette religion. Il s'y faisait des miracles, des cures merveilleuses. J'envoyai mon Djémadar aux informations; mais les miracles sont sur leur déclin partout, même à Cachemir; personne ne comprit celui qui faisait, il y a un siècle et demi, la réputation de Baramoula, et que Bernier eut presque à se repentir d'avoir voulu voir de trop près.

Cette arête de montagnes que l'on traverse pour passer du premier vallon que j'ai décrit, dans la vallée de Cachemir, s'appelle aussi Baramoula. Elle se prolonge sans s'abaisser jusqu'au bord du Djhelum, au-dessus duquel elle forme de grands escarpements. Le Djhelum, étroitement resserré entre le pied de ces escarpements et la base également escarpée des montagnes de sa rive droite, s'élance avec fracas au travers de cette ouverture, et reprend au-dessous son cours tranquille, jusqu'à une gorge où sa pente devient torrentueuse jusqu'à ce qu'il débouche dans les plaines du Pendjâb. — La légende populaire de Cachemir dit qu'autrefois la montagne de Baramoula se continuait avec celles de la rive droite du Djhelum, et que les eaux du fleuve, retenues par cette haute digue, s'étendaient comme un lac sur toute la contrée; mais qu'une divinité puissante fit sortir la vallée de Cachemir de dessous les eaux, en creusant dans la montagne la gorge de Baramoula, par où elles s'écoulèrent. Comme le mot Dieu ou Divinité ne veut rien dire, si ce n'est une cause inconnue, la légende de Cachemir est sans doute véridique; car cette arête de Baramoula, dont la charpente intérieure est composée de roches anciennes cristallisées, est recouverte d'une énorme épaisseur de terrains de transport stratifiés, qui prouvent que non-seulement les eaux ont monté jadis jusqu'à sa cime, mais encore qu'elles

l'ont recouverte, et pendant une certaine durée. Les preuves de ce fait abondent dans toutes les parties de la vallée. — Mais quel est ce Dieu, c'est-à-dire cette convulsion de la nature qui culbuta une partie de cette haute barrière?

La curiosité des habitants de Baramoula donna un véritable assaut à mon camp. L'ampleur, la longueur et l'excessive malpropreté de leurs vêtements les eussent distingués suffisamment des habitants du Pendjâb, quand ils n'en auraient pas différé par leurs traits. Je ne les décrirai avec détail qu'après les avoir dessinés plusieurs fois. Plusieurs bandes de femmes, qui n'étaient pas des chanteuses de profession, s'assirent à une distance respectueuse derrière la foule des hommes, et chantèrent à l'unisson quelques airs cachemiriens les plus lamentables. J'avais été salué à la montée de la colline de Baramoula par un de ces chœurs, accouru sur mon passage d'un hameau voisin. Je n'avais rien fait pour obtenir une telle réception, que je n'oublierai jamais. Mais Thomas Moore l'a méritée mille fois. Je n'avais jamais vu auparavant d'aussi affreuses sorcières.

Une pluie violente, accompagnée d'un vent furieux qui soufflait de l'Est, me débarrassa de leurs exorcismes et de l'importune curiosité des hommes. Cette tempête dura toute la nuit et refroidit considérablement la température.

Bodder Box, qui en arrivant à Baramoula avait pris aussitôt les devants en bateau pour préparer mon logement à Cachemir, m'avait envoyé dans la nuit une couple de bateaux que je trouvai prêts *le 7 mai* au matin. Ils me parurent si misérables, que je refusai de m'en servir, au grand étonnement de mes gens qui ne comprenaient pas que je préférasse faire la route à cheval.

Le Djhelum, au-dessus de Baramoula, remonte à l'E. N. E., sans faire, il me semble, de très-grands détours. Les montagnes, qui au-dessous de cette ville se rapprochent presque jusqu'à se toucher, s'éloignent graduellement de ses bords, sur la rive gauche surtout. L'espace compris entre la rivière et la base des montagnes est une prairie très-unie, très-basse et très-humide, coupée d'une foule de petits canaux fangeux qui obligent un cavalier à des détours continuels. Cette prairie n'a pas encore plus d'une lieue de largeur à deux lieues au-dessus de Baramoula. Le chemin la quitte à cette distance et monte sur des collines basses, liées à l'arête de Baramoula. Leur sommet s'aplatit en larges plateaux plus ou moins ondulés, revêtus du même sol alluvial que la crête de Baramoula et pareillement cultivés. Les espaces incultes sont gazonnés.

Ce plateau, considéré en grand, se relève fortement vers les pentes N. E. de la chaîne du Pirpenjâl, qui sépare le pays de Cachemir du Pendjâb : et il est sillonné de vallons dont la direction générale croise à angle droit celle

de la vallée du Djhelum, dans laquelle ils débouchent. Il s'abaisse en quelques endroits, insensiblement vers cette vallée : en d'autres lieux, il se dessine nettement au-dessus d'elle, découpé en caps et en golfes. Il paraît avoir été cultivé jadis dans toute son étendue, mais il est aujourd'hui presque désert. Il n'y a guère de hameaux et de cultures que dans ses vallons.

Le plus considérable de ceux-ci descend presque en ligne droite du S. au N. Une rivière lente et profonde y coule; sa source doit être éloignée; on la traverse sur un pont à moitié chemin de Baramoula à Petonne.

Le Peuplier d'Italie et le Platane sont les arbres qui dominent dans le paysage : le premier est moins beau qu'en Europe; mais le Platane est colossal. Il ombrage et dérobe à la vue presque tous les hameaux. Le Djhelum, dans le lointain, serpente dans la vallée et y forme de larges détours. Les montagnes de sa rive droite paraissent la serrer souvent. Elles s'élèvent abruptement au-dessus d'elle. En face du vallon que j'ai indiqué tout à l'heure, elles s'éloignent et reculent considérablement derrière l'alignement général de leur immense falaise, et forment un golfe profond où s'épanche le Djhelum; c'est le *Voulleur*, ou grand lac de Cachemir.

Je rencontrai, avant d'arriver à Petonne, plusieurs soldats sikes qui allaient à Cachemir; ils venaient de Mozafferabad; c'étaient des gens de l'armée de Cheyr Sing, maintenant aux prises avec le Seïd. Au plus fort de la guerre, ils quittaient l'armée pour aller se faire payer à 60 lieues de là, à Cachemir, de leur solde arriérée. Telle est la discipline sike.

Petonne est un médiocre village situé presque au milieu du fond de la vallée. Il y a un petit temple hindou, d'apparence très-moderne.

Le ciel s'était éclairci, et après le déluge de la veille, l'atmosphère avait une transparence admirable. L'horizon tout entier se terminait à des montagnes couvertes de neige; leurs pentes, sans avoir le vif éclat de la verdure des Alpes, avaient cependant une teinte plus relevée que les montagnes herbeuses de l'Himalaya, à l'Est du Setludje. Le paysage avait une fraîcheur que je ne lui avais encore vue nulle part dans ces montagnes.

Le 8 mai 1831. — De Petonne à Cachemir. — A 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) au delà de Petonne, je passai près de ruines hindoues très-anciennes. Elles sont du même style que celles d'auprès de Bouniar. Ce sont les restes d'un temple de petites dimensions, mais d'une structure massive. Les bas-reliefs, dont plusieurs parties de cet édifice étaient ornées, sont presque effacés par l'érosion de la pierre, qui est pourtant un marbre noirâtre d'une grande dureté. On aperçoit de là

Cachemir dans le lointain, ou plutôt la colline de *Perbette*, au pied de laquelle la ville est située, et dont un Fort couronne le sommet. Cette colline est à l'Est quelques degrés Sud de Petonne. A 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) plus loin, on traverse une petite rivière qui descend du S.O.; puis une autre beaucoup plus considérable, appelée *Erterotte*, qui coule du S.E. De là à Cachemir, on ne marche plus que sur d'étroites et basses chaussées au travers de marais. Ils s'étendent à plus de 2 lieues des bords du Djhelum. La vallée s'élargit considérablement, surtout sur la rive gauche de ce fleuve.

Plusieurs monticules à cimes plates et à pentes gazonnées, mais fort roides, s'élèvent abruptement du fond de ces prairies marécageuses entre l'Erterotte et le Djhelum. On dirait de loin de grandes citadelles. Je gagnai leur base non sans peine, et me convainquis que, malgré leur apparence, elles sont l'ouvrage de la nature. Cependant plusieurs d'entre elles ont jadis porté des habitations, car j'ai trouvé à leur surface des fragments de poterie; mais pas un morceau de brique ni de pierre.

A deux lieues de la ville, un officier sike avec une suite nombreuse, vint me recevoir de la part du gouverneur, et m'informer que celui-ci avait envoyé son bateau pour me conduire à la demeure préparée pour moi. Je quittai la route directe de Cachemir et gagnai les bords du Djhelum, à quelque distance au-dessous de la ville. Tout l'état-major sike de Cachemir m'attendait là : je descendis dans le bateau du gouverneur et y admis quelques officiers. Les autres se placèrent dans d'autres bateaux, et cette petite flottille entra bientôt dans la ville, au milieu du tapage effroyable des rameurs qui derrière moi se querellaient pour la préséance d'un bateau sur l'autre, et se battaient en passant l'un près de l'autre à grands coups de rame sur la tête. Un des bateaux les plus chargés faillit être culbuté, mais pas un officier n'interféra pour rétablir l'ordre. J'en témoignai ma surprise à ceux qui m'entouraient; ils me répondirent que c'était l'usage des bateliers de Cachemir que de se battre ainsi, et qu'il serait injuste de les en empêcher.

Le bateau qui me portait avait une quinzaine de mètres de longueur, et deux mètres de largeur environ; il était terminé également en pointe fort aiguë à ses deux extrémités. Les rameurs, assis deux à deux sur des bancs, étaient armés d'une pelle de bois, dont le limbe circulaire ou en forme de fève, était porté par un manche d'un mètre (Planche LX, fig. 1). C'est exactement l'aviron antique que les sculpteurs grecs mettent dans les mains de Caron. Le rameur saisit cet aviron des deux mains, l'une au sommet du manche, l'autre vers la partie inférieure, et penchant légèrement le corps en dehors, sur le

bord du bateau qui est fort ras sur l'eau, il y plonge son aviron, qu'il pousse en arrière. Il donne peu de jeu à son corps. Tout le mouvement est dans ses bras. Il est évident qu'il rame sans force et se fatigue promptement. Il y avait trente rameurs sur mon bateau : quatre rameurs européens l'eussent fait marcher plus vite. La campagne au-dessous de la ville n'est élevée que d'une couple de mètres au-dessus du Djhelum. Mais la ville l'est de quatre mètres au moins : différence que j'attribue entièrement à l'entassement des terres apportées continuellement depuis sa fondation, et qui me semble indiquer une origine plus ancienne que celle qui lui est assignée par la tradition populaire. L'entrée de Cachemir n'a de frappant que l'originalité de ses constructions. Le Djhelum traverse la ville, dont il laisse la plus grande partie sur sa rive droite. Il a 5 à 6 mètres de profondeur, une centaine de mètres de largeur moyenne; son courant est faible; il coule entre des quais de pierre qui tombent en ruine et qui eux-mêmes ont été bâtis en entier des débris d'autres édifices, et, par le style des ornements qu'on aperçoit encore sur un grand nombre de ces pierres, d'édifices hindous. Les maisons se pressent au bord de ce quai, qui n'a guère moins de 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) de longueur; elles sont bâties de bois, de briques séchées au soleil ou cuites, et quelquefois de pierre. En général l'étage inférieur est de brique cuite ou de pierre. Au-dessus, il y a un étage en brique séchée, ou en pisé, entremêlé de bois. Puis un troisième et quelquefois un quatrième étage en bois. Le toit est médiocrement incliné. Il est couvert en planches et en écorces de bouleau, et quelquefois chargé d'une couche de terre battue. Les fenêtres sont alignées par étage, comme dans les maisons d'Europe; mais elles sont très-petites, car les étages sont très-bas. Elles sont souvent munies de cadres de croisées semblables aux nôtres, sur lesquels on colle en hiver du papier huilé, en guise de vitres. En été, rien ne les ferme. Les meilleures maisons ont toujours une partie de leurs ouvertures garnies de persiennes en bois, dont le grillage élégamment symétrique est imité exactement du dessin de ces grilles de marbre prodiguées par les empereurs mogols dans les palais et les tombeaux de Dehli et d'Agrah. Derrière sont les appartements des femmes, qui peuvent voir au travers sans être vues. Les mosquées sont nombreuses. Ce sont en général de petites maisons carrées, bâties plus solidement que les autres, et dont le toit en forme de pyramide quadrangulaire très-surbaissée, est chargé d'une épaisseur considérable de terre qui se couvre comme les vieux murs d'herbes sauvages, et est surmonté d'un petit clocher de bois de la forme des nôtres, avec quatre lucarnes ouvertes vers sa base; la flèche du clocher porte souvent un ornement de cuivre qui a la forme d'une caisse de

tambour très-courte; aux quatre coins du toit de la mosquée pendent des ornements de bois en forme de cloche, qui me rappellent les temples des Lamas, comme les clochers me rappellent les églises chrétiennes. Je passai sous plusieurs ponts, tous bâtis comme celui de Baramoula. La foule les couvrait pour me voir; de chaque fenêtre il sortait deux ou trois têtes, et je me formai l'idée d'une population très-nombreuse. Mais quoique cette partie de la ville qui borde la rivière en soit la plus riche et la mieux bâtie, je n'avais pourtant jamais vu une si grande collection d'aussi misérables et d'aussi sales baraques. Il n'y a pas une maison bâtie d'équerre. Neuves et vieilles penchent également, les unes d'un côté, les autres de l'autre. Un grand nombre s'écrouleraient sans les longues poutres dressées contre elles pour les soulager. Ajoutez la diversité des matériaux de construction, non pas seulement dans les maisons voisines, mais dans les divers étages du même bâtiment; la nature de ces matériaux, la dégradation du tout, l'excessive malpropreté, le délabrement, la misère..... Voilà Cachemir. Dehli est magnifique auprès de Cachemir! et que serait Dehli en Europe?

Je descendis de mon bateau auprès du quatrième pont; et traversant à pied quelques rues excessivement sales et étroites, j'arrivai au jardin préparé pour moi. C'est une enceinte carrée, d'un hectare au moins d'étendue, où un seigneur Afghan avait commencé à construire une habitation solide. Il ne reste qu'une plate-forme et un long bassin sans eau. Kir Param, aux deux angles qui dominent le Dol, a élevé deux misérables pavillons, dont un seul était logeable. J'y trouvai mon Tabédar déjà établi, et le fis déloger aussitôt, avec une sévère réprimande.

Description géologique des terrains depuis Soukchinepour jusqu'à Cachemir. — Le Djhelum cesserait peut-être d'être navigable à Soukchinepour. Son lit y est obstrué d'une bande de roches, qui sans paraître à la surface, même en cette saison, produisent une sorte de rapide. Ce fleuve y fait aussi une forte courbure et remonte vers le N.O.

Soukchinepour n'est qu'à un myriamètre des montagnes de la chaîne de l'Himalaya. La plaine s'étend à leur pied, parfaitement nivelée, composée jusqu'à une profondeur assez grande, ainsi qu'on peut le voir dans les ravines qui la sillonnent, des Sables et des Argiles de la grande alluvion du Pendjâb; ce n'est que dans le lit des torrents qui descendent des montagnes que l'on trouve des cailloux. Là où les eaux de notre époque n'en apportent point, il n'y en a pas un seul.

Il en est de même au pied des montagnes de Nahan, entre le Setludje et la Jumna. La plaine s'étend sans aucun redressement sensible et sans un caillou à sa surface, jusqu'à leur base très-abrupte.

Ces premières collines de l'Himalaya ont un aspect entièrement différent de celui qu'elles présentent entre le Setludje et le Gange ; et elles le doivent à la différence complète de la végétation qui les couvre. Dans l'Inde, elles sont chargées de riches forêts où le Sal (*Thorea robusta*) domine, associé à une grande variété d'arbres de la Flore équinoxiale. Ici la plaine est nue jusqu'au pied des montagnes, et les premiers gradins de celles-ci, âpres et pierreux, ne sont couverts que de rares buissons de *Justicia adhatoda,* et de cette Mimosée et de ce *Nerprun* que j'ai recueillis sur les collines de la chaîne salifère.

Le véritable Himalaya semble être séparé des plaines par plus d'une vallée longitudinale : les montagnes qui divisent ces diverses vallées paraissent ne s'élever que médiocrement au-dessus de celles placées en avant.

Mais il y a de très-grandes ressemblances géologiques avec les traits de la chaîne de collines, qui du Setludje au Gange forment le premier gradin de l'Himalaya.

A 4 cosses (2 ¼ l.) N.N.E. de Soukchinepour, j'arrivai à l'entrée d'un vallon dont le lit desséché est la porte de ces montagnes. C'est comme à Mohuntchouki ; c'est comme au-dessous de Nahan.

Ce sont aussi les mêmes roches qui se montrent au jour les premières : des Grès très-tendres, formés de Sables mal cimentés ; des Molasses. Ici leurs premières couches sont verticales. Leur direction est celle de la falaise qu'elles constituent, savoir : de l'E.-8°S. à l'O.-8°N. Le lit du torrent que j'ai indiqué forme une vaste échancrure dans ce terrain, et coupe ses couches à peu près perpendiculairement à leur direction. Je suis monté par là sur la crête de leurs escarpements qui dominent immédiatement la plaine, et j'ai vu cette haute muraille de Molasses se prolonger très-loin à l'Est, dans l'alignement exact que j'ai indiqué, E.-8°S. Vers l'O., il m'a paru qu'elle le gardait également et demeurait tout à fait indépendante de l'extrémité orientale des collines de la chaîne salifère. Celle-ci s'abaisse extrêmement en approchant de l'Himalaya, et elle m'en paraît séparée par un espace étroit qui n'est pas élevé au-dessus du niveau des plaines environnantes.

La stratification des Molasses est nettement indiquée par des bancs plus solides qui survivent à la destruction de couches plus tendres. Ces bancs plus solides s'élèvent ainsi au-dessus du reste du terrain, comme des murailles parallèles, dirigées à l'O.-8°N. Au reste, ils n'ont eux-mêmes qu'une faible cohé-

sion. Leur surface seule, qui s'est noircie à l'air, y a acquis quelque dureté; l'extérieur de leur masse s'écrase sous le marteau. Les couches comprises entre celles-là ne se tiennent debout qu'à la faveur de cet encaissement; leur composition d'ailleurs est la même. C'est le même Sable d'un gris verdâtre, micacé, et toujours effervescent.

En remontant dans le lit du torrent au fond duquel est le chemin de Mirpour, et en coupant ainsi presque à angle droit la direction des couches, on les voit bientôt cesser d'être verticales. Elles plongent d'abord très-légèrement vers le Sud. Cette inclinaison devient ensuite plus manifeste, et elle augmente tellement, qu'elles finissent par être presque horizontales.

Il est à remarquer que les premières strates verticales ne sont pas visiblement brisées. Au contraire, celles qui font cette évolution de la verticale à l'horizontale, sont toutes brisées de fissures nombreuses, perpendiculaires à leur plan.

La cohérence de ces roches diminue à mesure qu'elles se rapprochent d'une position horizontale. Toutes deviennent également molles, et il est souvent difficile de reconnaître alors qu'elles sont stratifiées. On dirait d'immenses amas de Sable de transport plutôt que de sédiment, faiblement agglutinés par le tassement et quelques infiltrations calcaires. Ces strates obscures sont aussi plus argileuses.

Exposées à l'air, elles prennent la teinte sombre des Molasses plus cohérentes dont les couches verticales forment la première falaise de ces montagnes, au-dessus de la plaine du Pendjâb.

Des taches blanches se dessinent sur ce fond noirâtre. Elles indiquent la section d'amas ou de rognons aplatis, lenticulaires, d'une roche en tout semblable à celle qui les enveloppe, à l'exception de sa cohésion qui est plus grande. Ce ne sont pas des rognons de roches préexistantes enveloppées postérieurement, mais simplement des parties du dépôt sableux où le ciment calcaire, qui l'agglutine en général si faiblement, a été plus abondant. C'est par une sorte d'efflorescence que ces rognons contemporains de la masse blanchissent ainsi à l'air. Leur cassure fraîche n'en diffère pas.

Ces Molasses, formées d'abord d'un Sable très-fin, deviennent peu à peu plus grossières. Enfin elles passent à de véritables Poudingues. Le même Sable qui les composait d'abord exclusivement, empâte faiblement des galets de roches quartzeuses diverses. Les premières de ces couches de Poudingues alternant avec des couches de Molasse, rappellent distinctement la stratification, qui s'y était fort effacée. Les couches, encore assez fortement inclinées, n'ont plus la

direction des premières observées. Elles sont dirigées du S.E. au N.O., et plongent au S.O.

Les pentes des montagnes se couvrent d'une grande épaisseur des mêmes galets qu'enveloppent leurs Poudingues; ces immenses amas de cailloux cachent presque partout les coupes naturelles du terrain qui en montreraient la structure.

Cependant on l'observe encore dans quelques ravines, trop escarpées pour que ces cailloux puissent rester suspendus à leurs pentes; et au-dessous de l'épais chapeau de cailloux dont le sol inférieur est recouvert, celui-ci n'offre plus que des Argiles sableuses, rougeâtres le plus souvent, quelquefois grisâtres ou même verdâtres, très-obscurément stratifiées.

Ces Argiles sableuses me paraissent néanmoins superposées aux premiers bancs de Poudingues et se lier intimement aux Molasses si tendres qui enveloppent ceux-ci.

Les galets désagrégés couronnent le faîte de cette rangée de collines et paraissent composer en entier la masse des mamelons assez considérables qui s'élèvent çà et là sur son dos.

J'ai monté sur le plus élevé de ces mamelons, qui domine au N. le col par où passe le chemin de Mirpour, et j'ai observé qu'il formait avec les autres qui indiquent la ligne du faîte, une parallèle assez exacte avec la falaise extérieure des couches de Molasses verticales. La direction est E.-5°S. à O.-5°N.

On descend de là à Mirpour par des pentes moins roides, et pendant plus de 50^{m} de descente verticale, sur des galets désagrégés, qui non-seulement recouvrent la surface du sol, mais en constituent toute l'épaisseur, comme on le voit au S., du côté opposé, dans des escarpements coupés dans leur masse, presque sous le sommet.

En descendant plus bas vers Mirpour, dès qu'on atteint les côtés du berceau assez profondément excavé de sa vallée, ces galets ne sont plus que superficiels, et l'on voit se dégager de dessous leurs amas des Sables argileux qui n'en renferment jamais, et qui n'offrent d'ailleurs aucun indice de stratification. Leur grain est de plus en plus fin, à mesure que l'on descend davantage, et dans le fond de la vallée ce sont des Argiles très-fines et très-douces, d'une assez grande fertilité.

Les Argiles, plus ou moins grasses ou sableuses, se dégradent partout en terrasses faiblement inclinées, supportées par de médiocres escarpements verticaux. Ailleurs elles s'excavent en petits bassins profonds de 10^{m} à 15^{m}, à bords

droits, et qui se déblayent par une profonde échancrure latérale dans une ravine voisine.

Il n'y a enfin sur le versant septentrional de cette petite chaîne de collines aucune marque certaine de stratification, soit dans les Galets accumulés à sa cime, soit dans les Argiles de ses pentes moyennes et du fond de la vallée de Mirpour (Planche LVIII, fig. 2.).

Il m'est impossible de me rendre compte de ces dispositions. Si les couches de Molasses et de Poudingues que l'on voit sur le versant méridional, se montraient sur la pente opposée, j'en conclurais, d'après leur inclinaison et leur direction, que l'axe géographique de cette petite chaîne a été celui d'un redressement, qui s'est fait comme autour d'un cylindre pareillement dirigé. Mais on ne voit avec évidence que la moitié de ce travail, sur le versant méridional. Il se peut toutefois que ces Argiles sableuses, non apparemment stratifiées et entièrement dépourvues de couches endurcies de Molasses ou de couches de Poudingues intercalées, répondent à celles qu'on voit au sud, sous les grands amas de Galets des cimes, et dont la stratification serait aussi très-douteuse, si on ne les voyait se lier graduellement par leur base à des Molasses encore manifestement stratifiées.

D'où proviennent ces grands amas de Galets sur le faîte des collines? Je remarquerai d'abord qu'ils sont en tout semblables à ceux des Poudingues sur lesquels ils reposent : généralement de la grosseur du poing; jamais plus gros que la tête. Leur très-grande majorité est de Quartz grenu, jaunâtre ou grisâtre, schistoïde. Une variété également schistoïde, d'un rose terne, est la plus commune après celle-là; puis une autre, semblable à la première par ses couleurs claires et ternes, mais dont la texture grenue est si fine qu'elle passe souvent à la compacte, et qui est toute mouchetée de taches ocreuses. Ces parties ocreuses se décomposent et se détruisent rapidement à l'air, et la surface des Galets de cette variété paraît ainsi toute trouée.

En continuant cette énumération dans l'ordre décroissant de l'abondance de chaque espèce, je citerai ensuite des Galets d'une Grauwacke lie de vin, à grain très-fin, compacte; quelquefois semblable à une Brèche argileuse très-compacte, dont les parties contemporaines certainement, mais de couleur et de dureté inégales, donnent à la roche une apparence fragmentaire, et la font se décomposer d'une manière très-inégale. — Des roches de Quartz noir compacte, quelquefois avec un œil argileux, empâtant des noyaux ou de petites veines irrégulières de Quartz compacte blanc, de manière à imiter certains Trachytes à pâte d'Obsidienne. — Enfin, des débris imparfaitement arrondis et

assez rares de roches altérées, mais que je crois reconnaître comme des Grunsteins.

Je ne pense pas que ces Galets aient été transportés au lieu où on les trouve à présent. Je crois plutôt que leur accumulation sur la ligne du faîte de cette chaîne, provient de la décomposition sur place des Poudingues si peu cohérents dans lesquels, au-dessous d'eux, on voit encore des Galets tout à fait semblables enchâssés. Je présume que c'était de couches de cette nature que le sommet de ces collines était composé, et que les météores atmosphériques auront entraîné peu à peu le sable sans cohérence qui séparait leurs interstices plutôt qu'il ne leur servait de ciment. Les eaux capables d'entraîner les parties les plus ténues, n'auraient pu entraîner pareillement les Galets: ceux-ci seuls seront restés à leur place, témoins de la lente destruction des couches auxquelles ils appartenaient. Les Argiles et les Sables non stratifiés qui forment les pentes inférieures de ces collines du côté du Nord, seraient le produit de la même opération. Ce serait le ciment sableux et argileux des couches de Poudingues, dont les Galets seuls sont restés désagrégés sur les cimes.

Dans cette explication cependant, quelques-uns de ces Galets auraient dû souvent s'ébouler aussi et rouler sur les pentes d'alluvions pluviales, et y être enveloppés par les terres nouvelles qui chaque année venaient se déposer au-dessus d'elles; et j'ai dit que dans les coupures extrêmement nombreuses de ce sol d'Argiles sableuses, il n'y a jamais de Galets. Ils sont même assez rares à la surface. On ne les trouve en abondance que dans les ravines qui les sillonnent.

Les seules parties solides qui se trouvent dans ce terrain meuble, sont d'une nature singulière et qui se montre bien fréquemment dans les alluvions des plaines de l'Inde. Ce sont des masses de Kankar. Çà et là, le sol en est couvert. Ce sont de petites concrétions tuberculeuses, tout à fait semblables pour l'apparence aux excréments des Lombrics terrestres. On dirait la substance même du sol agglutinée par des sucs calcaires. Mais cette forme, la seule sous laquelle j'eusse vu le Kankar jusqu'ici dans les plaines de l'Inde, n'est point la seule sous laquelle je l'ai observé ici. Il forme de très-grandes masses tuberculeuses de plus d'un mètre de diamètre dans la profondeur du sol, dans lequel elles semblent se développer comme par une sorte de végétation obscure. La cassure de ces masses est évidemment celle d'un Calcaire concrétionné d'un gris sale, et souvent fort compacte.

Comment se forment ces concrétions à la surface du sol, ou au-dessous de sa

surface, là où aucune source calcaire, ou même aucune source quelconque ne s'infiltre? Je l'ignore absolument.

Les Molasses et les Poudingues manifestement stratifiés, verticaux, ou très-fortement inclinés de la falaise méridionale de ce premier gradin de l'Himalaya, ont la plus grande ressemblance avec ceux qui forment la falaise méridionale et S.E. des collines de la chaîne salifère autour de Djillalpour, et sur lesquelles cependant reposent des Gypses, des Argiles et des Marbres. Non-seulement il me serait impossible de distinguer ces roches les unes des autres, mais plusieurs circonstances de leur gisement sont identiques. Les unes et les autres s'élèvent verticalement des plaines, et d'abord leurs directions sont sensiblement semblables. Ces falaises ont la même couleur noirâtre; leur aspect est exactement le même.

J'y ai vainement cherché quelques débris organiques.

Une ressemblance que je dois rappeler, est celle qu'offrent ces Molasses avec les Grès tendres et verdâtres des premiers gradins de l'Himalaya, non-seulement au-dessous de Nahan, mais en plusieurs endroits du Keyri-pass. Mais dans la vallée au-dessous de Nahan surtout, la ressemblance est parfaite. Rien n'y manque, il y a jusqu'à ces grandes masses irrégulières d'Argiles rouges et vertes, enveloppées dans les sables, qui peu à peu s'agglutinent de manière à former des Molasses, d'abord obscurément, puis manifestement stratifiées. Mais où conduiraient ces rapprochements? Ces Argiles de Djillalpour, si semblables à celles de Nahan, sont recouvertes par des Gypses, et ces Gypses sont les mêmes qui, à Pindaden-Khan, accompagnent les immenses amas de Sel gemme (1).

(1) *Collines entre Soukchinepour et Mirpour: premiers gradins de l'Himalaya* (16 *et* 17 *avril* 1831).

(G. *p.* 32.) Molasse des couches les plus cohérentes : ces couches sont verticales et dirigées E.—10°S. à O.—10° N.

(G. *p.* 33.) Galet de Quartz grenu, schistoïde. Variété de beaucoup la plus abondante dans les Poudingues associés aux Molasses précédentes et dans les amas très-épais de Galets au sommet des collines.

(G. *p.* 34.) Galet du même lieu : variété moins commune.

(G. *p.* 35.) Idem, variété très-commune.

(G. *p.* 36.) Idem, variété moins commune.

(G. *p.* 37.) Idem, variété moins commune encore.

(G. *p.* 38.) Idem, idem.

(G. *p.* 39.) Idem, idem.

(G. *p.* 40.) Kankar. Calcaire concrétionné superficiel, qui se lie au sol endurci de la surface, autour de Mirpour.

(G. *p.* 41.) Le même, moins terreux; carrié, mais très-compacte; en masse plus grande au-dessous de la surface du sol.

On aperçoit bien de Mirpour le massif neigeux de Pirpenjâl, dont le centre se relève exactement au N.E. Au N.E.-4° N., se relève le col par où l'on passe du Pendjâb en Cachemir. C'est le sommet d'un vallon encore rempli de neige.

La plaine du Pendjâb, le long de l'Himalaya, est plus basse que celle de l'Hindoustan au pied de la même chaîne de montagnes.

Les observations barométiques que j'y ai faites, sans observations correspondantes, et que je ne puis calculer avec plus d'exactitude qu'en me servant des moyennes des mêmes heures (l'heure de midi autant que possible), dans les mêmes mois à Calcutta, ne peuvent évidemment me donner que des approximations bien grossières du niveau, puisqu'il ne s'agit que de très-médiocres différences, 200^{m} environ. Cependant, tous ces résultats sont dans le même sens; et il m'est permis d'en conclure que le Sursouty et les autres petites rivières qui descendent de l'Himalaya entre la Jumna et le Setludje, et qui vont toutes se perdre dans les sables de Bikanir, avant d'atteindre le Setludje, de la direction duquel elles se rapprochent, marquent à peu près exactement le faîte de deux versants opposés, dont l'un, étendu au S.E., constitue les plaines de l'Hindoustan, et l'autre, s'abaissant au N.O., forme les plaines du Pendjâb jusqu'à l'Indus.

Le plus élevé de tous ces douâbs serait donc celui compris entre la Jumna et le Setludje, à moins que ce ne soit celui du Gange et de la Jumna. Quoi qu'il en soit, le Setludje, à son entrée dans les plaines, est sensiblement moins élevé que la Jumna à sa sortie des montagnes. Le Béas sera encore un peu plus bas. Le Râvi, le Tchinâb et le Djhelum iront ainsi successivement en s'abaissant, et l'Indus, qui occupe le fond de ce grand bassin, sera probablement à son débouché de l'Himalaya, le plus bas de tous ces grands fleuves.

J'ai trouvé 168^{m} pour le niveau absolu des eaux moyennes du Djhelum à Pindaden-Khan; et comme j'ai déduit ce nombre, d'observations beaucoup plus favorables que celles que j'ai faites ensuite à Darapour, plus près de l'Himalaya, je préfère établir sur elles le niveau de la plaine du Pendjâb au pied des escarpements par lesquels s'annonce brusquement l'Himalaya entre Soukchinepour et Mirpour. Or, la distance en ligne droite de Pindaden-Khan à ces escarpements est d'environ 10 myriamètres. Le fleuve ne décrit que de faibles courbures, et le développement de son cours reste au-dessous de 15 myriamètres. Sa vitesse moyenne, jusqu'à Soukchinepour, est tout au plus de 15 kilomètres à l'heure. Je crois donc pouvoir estimer à 180^{m} le niveau du torrent par le lit duquel on

entre dans l'Himalaya, de Mirpour à Soukchinepour, à son entrée dans les plaines.

Je trouve pour Mirpour, situé comme Dehra au fond de la première vallée de l'Himalaya, une hauteur absolue de 356^{m}, c'est-à-dire, 176^{m} seulement au-dessus de la plaine.

La direction de la vallée de Mirpour n'est pas exactement parallèle à la falaise extérieure de l'Himalaya. Elle se rapproche davantage du N.O.

Le torrent qui y coule, y débouche suivant cette direction, dans une rivière assez considérable qui n'a d'autre nom que celui de *Dèhria* (rivière), ou de *Tâbi,* autre mot générique qui a la même signification, et que j'appellerai le *Tchaômok,* du nom d'un assez gros village situé sur sa rive droite, à 5 cosses (3 l.) de Mirpour. Elle descend de Prountche, c'est-à-dire, à peu près du N.N.E.

La vallée de Mirpour n'est point immédiatement dominée au Nord, comme le Dhoûn de Dehra, par de hautes montagnes de 1000^{m} à 1500^{m} d'élévation relative, qui cachent la chaîne plus éloignée des neiges éternelles. On en découvre, comme je l'ai dit, le massif de Pirpenjâl, et on le voit s'élever au-dessus d'une multitude de longues croupes, qui paraissent alignées les unes derrière les autres comme des gradins dont la hauteur croîtrait progressivement avec leur éloignement. Cette apparence est réelle.

Presque tous les accidents du terrain entre Mirpour et Koteli, la direction des vallées, celles des plateaux étroits et allongés qui couronnent quelques-unes des croupes qui les séparent, les pentes souvent escarpées de ces montagnes, et enfin la *direction de leurs couches,* oscillent plus ou moins autour du N.O., mais s'y peuvent rapporter en général, et ne s'en écartent jamais jusqu'au N. ni jusqu'à l'O., quoique la moyenne de toutes leurs directions serait peut-être orientée de quelques degrés à l'Ouest du Nord-Ouest.

La direction de tous ces accidents est donc sensiblement parallèle à celle de la chaîne de l'Himalaya tout entière.

Or, la direction moyenne de la route de Mirpour à Koteli étant au N.-10° E., j'ai donc dû monter sur tous ces gradins dont je coupais la direction presqu'à angle droit, et descendre dans les vallées qui les séparent.

J'ai pénétré ainsi à environ 5 myriamètres dans l'intérieur des montagnes (perpendiculairement à leur direction), sans avoir encore traversé ou laissé de côté sur ma route aucune crête qui atteignît ou du moins qui dépassât 1000^{m} de hauteur absolue; aucune crête sur laquelle il neigeât quelquefois.

Le premier gradin au N.N.E. de la vallée de Mirpour a exactement la même composition minéralogique que celui qui sépare cette vallée des plaines

du Pendjâb, et il ne le surpasse guère en élévation. Leurs pentes opposées, celles qui se regardent vers le fond de la vallée creusée entre elles, se correspondent absolument par leur composition. A la base, c'est la même terre argileuse, souvent rougeâtre, dont la surface s'endurcit fréquemment en concrétions de Kankar, et sur le sommet, une large et épaisse traînée de Galets des mêmes roches et de la même grosseur.

Là où ces Galets sont faiblement agglutinés par la terre rougeâtre qu'ils recouvrent, leurs masses sont taillées verticalement et montrent dans leur arrangement une sorte de stratification horizontale. Ils sont posés presque toujours à plat.

Au Nord de Mirpour directement, je n'ai reconnu nulle part, dans ce premier gradin, les Grès, les Molasses stratifiées qui se montrent partout à nu sur la pente occidentale du gradin qui sépare Mirpour des plaines; mais ces roches en forment sans doute aussi la charpente intérieure. En effet, la rivière de Tchaômok qui, à peu de distance au-dessus du village de ce nom, débouche dans la vallée de Mirpour, au travers de toutes ces croupes parallèles orientées à peu près au N.O., a mis ces couches à nu, à la base d'un gradin qui m'a paru le prolongement du premier qui s'élève au Nord de Mirpour. Et ce sont identiquement les mêmes roches que dans les escarpements au-dessus de Soukchinepour; des Grès micacés effervescents, généralement fort tendres, et souvent si peu cohérents qu'on les prendrait pour des dépôts récents de sables endurcis. Ils noircissent à l'air. La stratification est indécise dans les parties les plus tendres. Mais çà et là, des couches d'un grain très-fin et très-serré, compactes, indiquent celle-ci avec précision. Or, ces couches, entre Tchaômok et Nâr, à la base des croupes dont la cime est couverte d'une si grande épaisseur de Galets (40^{m} au moins), sont verticales et dirigées à l'O.N.O.

Les Galets dont elles sont couvertes se voient épars en petit nombre sur les pentes inférieures. Ils deviennent de plus en plus abondants à mesure qu'on s'élève au-dessus du lit de la rivière. A 100^{m} au-dessus, ils forment par leur entassement un chapeau épais sur la cime de presque toutes les collines. Les Échantillons (G. *p.* 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48) de ma Collection montrent leurs variétés diverses les plus saillantes. Les Variolites sont de beaucoup les plus abondantes. Cependant il y a encore de ces Quartz grenus, schistoïdes, qui se voient en si grande quantité entre Mirpour et Soukchinepour, mais ils sont rares. Aucun Gneiss, aucun Granite; mais des roches argileuses et quartzeuses dont les parties, diversement colorées et diversement dures, leur

donnent l'apparence de roches fragmentaires, ce qu'elles ne sont pas certainement.

Quant à la grosseur et à la forme des Galets de ces dépôts considérables, elles sont les mêmes que dans les amas qui couronnent la croupe étendue entre la vallée de Mirpour et Soukchinepour.

Ces Galets sont les mêmes que ceux dont est rempli le lit du Tchaômok, et qu'il paraît y apporter encore des parties supérieures de son cours.

Il n'y aurait aucun intérêt à poursuivre dans ses détails topographiques la description géologique du terrain que j'ai traversé, et où j'ai dû faire tant de détours pour venir de Mirpour à Koteli.

Il suffit de noter qu'en général, à mesure que l'on pénètre plus avant dans l'intérieur de ces montagnes, le grain des Molasses devient plus fin et plus serré. J'ai dit la direction moyenne autour de laquelle oscillait celle de leurs couches; mais leur inclinaison est loin d'avoir la même constance; elle est assez souvent verticale sur de grandes étendues, et alors les montagnes ont la forme d'immenses murailles dont la crête est acérée de longs feuillets aigus, parallèles les uns aux autres et aux flancs de la montagne; et j'ai cru remarquer que c'était dans les montagnes de cette forme que le Grès en général était plus dur et plus libre d'associations étrangères.

Cependant, il est plus commun de voir les Strates de ce terrain inclinés de 30° à 60°, soit au S.O., soit au N.E. Il m'a été impossible de déterminer si ces inclinaisons inverses étaient l'effet de renversements. J'ai seulement observé qu'ils ne sont jamais graduels. C'est toujours une vallée profonde, une faille immense qui sépare les croupes de montagnes dont la stratification offre ces oppositions.

Il suit de là qu'il est impossible de déterminer l'ordre de superposition géologique de ces roches, depuis les premiers escarpements de Soukchinepour jusqu'à Koteli; de reconnaître si les couches des gradins plus avancés dans la profondeur de ces montagnes, étaient primitivement inférieures ou supérieures à celles de la falaise de Soukchinepour, ou si elles n'en sont que le prolongement, c'est-à-dire, de déterminer si toutes ces croupes parallèles ne sont autre chose qu'un système de rides produites à la surface d'une contrée formée auparavant d'assises horizontales, ou à peu près telles, composées de ces roches de sédiment.

Entre Nâr et Nekki, la Molasse alterne, mais sans régularité, avec des masses plutôt que des couches de Marne rouge. Ce sont d'abord des veines, de petits amas; ils s'étendent à mesure que l'on s'avance dans la profondeur de cette chaîne. Ces Marnes, souvent endurcies, sont feuilletées : leurs feuillets très-

courts sont flexueux, et souvent on trouve entre eux du Calcaire spathique dont le gisement rappelle exactement celui du Gypse, à Djillalpour, et même à Pindaden-Khan. Au contact de ces amas marneux et calcaires, le grain de la Molasse est plus fin, sa cohérence est plus forte. Les indices de sa stratification, que ces deux circonstances rendent ailleurs plus manifestes, sont au contraire en général fort obscurs au voisinage de ces amas ou de ces couches marno-calcaires.

L'Argile rouge, au lieu de se rassembler en amas distincts, semble quelquefois se répandre avec uniformité dans la masse des roches sableuses : de là des Grès d'un rouge lie de vin, plus ou moins schisteux et terreux. Ils sont traversés de veines et de petits filons de Calcaire spathique blanc.

Là où les Grès offrent cette couleur rougeâtre, due à une pénétration d'Argile rouge et des veines spathiques, leur cohérence est plus grande, leurs strates mieux prononcés, mais leurs couches tellement fendillées, tellement rompues par de grandes fissures droites, qu'il est difficile de distinguer ces fissures de leurs plans, et de reconnaître conséquemment leur gisement.

Cependant, autour de Koteli, au bord de la rivière où ces Grauwackes rougeâtres, plus ou moins compactes, ou schisteuses, plus ou moins fines, ou grossières, avec petits filons abondants de Spath calcaire blanc, sont associées en majorité avec des Molasses tendres, micacées et verdâtres comme celles des falaises de Soukchinepour, il est aisé de reconnaître la direction de leurs couches. Elles courent verticalement au N.O. Chacune d'elles est disloquée, mais conserve nettement tous ses rapports avec les voisines.

A Koteli, ce sont ces roches rougeâtres, veinées de Spath calcaire, qui forment la base du terrain; mais les Molasses tendres y reparaissent cependant pour montrer que ce terrain est le même qu'entre Soukchinepour et Mirpour; et là où ces Molasses acquièrent quelque épaisseur, on y voit aussi des amas de Marne rouge endurcie et feuilletée, entre les feuillets de laquelle se trouve du Spath calcaire.

Ces retours de la Molasse tendre, grossière, verdâtre, parmi les Grauwackes rougeâtres plus compactes, sont de plus en plus rares à mesure que l'on avance davantage au N.E. de Koteli. Vers Prountche, au contraire, les Grauwackes deviennent graduellement plus compactes. Dans quelques-unes, on ne voit que des grains quartzeux avec quelques paillettes de Mica, cimentés par un suc quartzeux: il serait aisé de les prendre pour certaines variétés de Quartz grenu. Les veines et petits filons de Spath calcaire qui traversent ces roches, se fondent dans leur pâte.

En même temps que leurs caractères minéralogiques montrent ces modifications graduelles, la dislocation de toutes les couches augmente de manière à laisser presque partout douteuse la stratification. J'ai déterminé cependant encore des couches verticales, mais elles étaient dirigées au Nord.

Nulle part, les dislocations ne sont plus complètes, et la confusion de la stratification plus grande, que dans les localités où le Calcaire, au lieu de ne se montrer dans la masse des roches arénacées que sous la forme de veines et de petits filons, spathiques, les pénètre tout entières. — On voit entre Sera et Prountche plusieurs exemples de ce phénomène obscur. — Parmi les masses toutes crevassées des Grauwackes, on observe des masses d'une apparence semblable d'un Calcaire grenu, à grain très-fin (presque compacte), d'un gris sombre (magnésien?), empâté de Silex, tellement qu'il fait feu dans presque toutes ses parties, mais où le Silex se sépare en veines et en amas. Comme il est de la même couleur sombre que la pâte silicéo-calcaire de la roche, on l'en distingue mal dans les cassures fraîches; mais comme il se dégrade plus lentement par l'action des météores, on voit sur les surfaces anciennes ces veines de Silex en relief sur le Calcaire. Leur disposition est singulière: elles sont plissées, tordues, étirées de mille façons (1).

J'ai vainement cherché du Gypse dans ces localités si bouleversées; mais ces Calcaires siliceux le représentent, en tant qu'agent de dislocation.

Je rappelle encore que les amas de Marne rouge dans ces Molasses ont la même disposition que dans les roches tout à fait semblables avec lesquelles elles sont associées à Djillalpour, et que le Calcaire se trouve ici dans ces Marnes en feuillets courbes, comme le Gypse dans certaines masses de Marne à Djillalpour : enfin, qu'à Pindaden-Khan le Muriate de soude a souvent cette même disposition dans la même Argile, qu'il a surtout la disposition du Silex dans les Calcaires entre Koteli et Sera; et je conclus de là que le Sel, le Gypse, le Calcaire spathique et grenu, et le Silex enfin, auront pénétré dans ces roches par des moyens semblables.

Je n'hésite donc plus à regarder la chaîne des collines salifères comme appartenant au même terrain que les premières croupes de l'Himalaya. Il y a identité de composition minéralogique dans les roches de leurs falaises extérieures : identité de dégradation à l'air, d'apparence, de direction enfin. La différence n'est que dans la nature des ingrédients qui y ont été postérieurement

(1) Parmi les cailloux roulés du terrain de transport étendu sur les collines au Nord de Tchaômok (voir les échantillons G. *p.* 42 à G. *p.* 48), il y en a un d'apparence fragmentaire, qui provient évidemment de ces masses de Calcaire et de Silex, si bizarrement empâtés l'un avec l'autre.

déposés, sans doute par l'effet de vapeurs qui auront traversé leur masse disloquée et fendillée : là, du Gypse et du Muriate de soude; ici, du Carbonate de chaux.

L'absence presque absolue de débris organiques (car je n'en ai trouvé que dans les Calcaires compactes au-dessus des Argiles salifères), dans un terrain de sédiment si développé, ne doit pas être perdue de vue.

La composition minéralogique et les caractères géologiques des diverses croupes que j'ai traversées obliquement entre Soubhatou et les plaines de Seidoura, au-dessous de Nahan, ne sont pas sans ressemblance avec la description que je viens de faire :

Parallélisme remarquable dans les principaux accidents du terrain, et entre eux et la direction générale de la chaîne de l'Himalaya;

Parallélisme de la direction des couches avec celle de la chaîne, là où la stratification est déterminable. — Stratification plus apparente là où les roches ont plus de cohérence, et alors, redressement complet de leurs couches.

D'ailleurs, ce sont aussi des Grès verdâtres et micacés, d'un grain plus ou moins fin, plus ou moins grossier. — Là où leur mollesse devient extrême, ils semblent n'être pas stratifiés, comme à la descente de Nahan vers les plaines.

L'Argile rouge s'y mêle également. Elle durcit les couches gréseuses qu'elle pénètre uniformément; et elle ne pénètre ainsi que celles des chaînons déjà séparés des plaines par deux ou trois gradins moins élevés. L'Argile s'en sépare aussi et se rassemble en couches obscures de Grauwackes rougeâtres faiblement schisteuses et peu micacées, associées aux roches plus compactes.

Et dans la chaîne la plus basse des montagnes, dans celle qui surgit la première des plaines, et dont les Grès mal cimentés ne paraissent en beaucoup de lieux (vallée de Pinjor) que d'immenses dunes de sables à peine agglutinés par le tassement, l'Argile, tantôt rouge, tantôt verte (comme dans le terrain salifère de Pindaden-Khan et le terrain à Gypse de Djillalpour), forme, au milieu du sable, des masses de plusieurs dizaines de mètres d'étendue, de forme irrégulière (voir la coupe du terrain entre Djaïtok et les plaines de l'Inde, Pl. XXXXIX). Plusieurs des variétés de Grauwackes à grain fin, peu micacées, très-compactes, très-tenaces, et d'un gris verdâtre sombre, des environs de Prountche (G. *p.* 59), ont la ressemblance la plus parfaite avec des roches de Mossouri et de Landaor.

Autour de Prountche, sur l'une et l'autre rive du *Lehainkahair* et du *Betar*, en montant vers Kohouta, l'espèce de roche qui domine dans la composition du terrain est celle-là.

Quelquefois ses couches bien distinctes sont flanquées, je dis flanquées parce qu'elles sont toujours verticales ou à peu près, de couches plus minces de Schiste rouge argilo-calcaire. Là, au contraire, où les Grauwackes sont moins manifestement stratifiées, l'Argile rouge calcaire forme des masses irrégulières assez compactes, à cassure inégale.

Jusqu'auprès de Kohouta, des Strates de Grès schisteux verdâtre, micacé, très-tendre, tel enfin qu'il paraît dans les Molasses près de Mirpour, se montrent pour rappeler la continuité du terrain.

Le principe calcaire pénètre si abondamment certaines masses de Grauwacke qu'elles passent à des Calcaires gréseux un peu micacés. Ailleurs, les grains quartzeux disparaissent entièrement. Le Calcaire grenu, d'un gris sombre, n'est parsemé que de paillettes de Mica; mais on y voit souvent de petits amas d'Argile rouge, effervescente, compacte, qui en bigarrent agréablement la cassure sur laquelle se détachent en outre des veines de Spath calcaire blanc. Si les parties argileuses étaient susceptibles de poli, ce serait un marbre rougeâtre fort semblable à celui que j'ai trouvé au-dessus des Argiles et des Grès salifères près de Pindaden-Khan; rapport qui confirme le rapprochement que j'ai fait de ces terrains (1).

(1) (G. *p.* 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48.) Cailloux roulés, épars sur les pentes des montagnes, entre Mirpour et Nâr, dans la vallée du Tchaômok, jusqu'à plus de 100^{m} au-dessus des eaux de cette rivière. Ce sont les mêmes qu'elle roule encore dans son lit actuel. Ils sont rangés ici dans l'ordre de leur plus grande fréquence. Les Variolites sont des plus abondantes. Ce sont à peu près toutes les mêmes espèces de roches qui forment l'amas si épais de Galets dont est couronné le faîte de la petite chaîne qui sépare les plaines du Pendjâb de la vallée de Mirpour, mais dans un ordre de fréquence inverse. Entre Mirpour et les plaines, les Variolites sont les plus rares, et les Quartz grenus schistoïdes les plus communs. Ici, le Quartz schistoïde est le plus rare de tous.

D'ailleurs, le volume des Galets, dans ces divers dépôts, se ressemble autant que leur nature. Les plus nombreux sont deux fois gros comme le poing; les plus petits, comme la moitié du poing, et les plus gros de tous, trois ou quatre fois comme la tête. En général, ils sont oblongs et aplatis. Il ne se trouve jamais parmi eux de blocs ni de fragments anguleux.

Là où ils sont amoncelés sur une très-grande épaisseur, ils sont quelquefois empâtés, mais sans cohérence, dans une terre rouge qui appartient au même transport. C'est comme entre Mirpour et les plaines.

(G. *p.* 49.) Grès tendre très-effervescent, de la variété qui domine entre Mirpour et Koteli. La stratification est quelquefois obscure dans les masses les plus tendres; cependant elle est très-fréquemment indiquée avec netteté dans les lieux où cette roche se durcit. Alors ses strates sont bien définies, comme celles de G. *p.* 50.

(G. *p.* 50.) Grès très-calcaire, en couches subordonnées aux précédentes, entre Tchaômok et Nâr. Les couches sont verticales et dirigées au N. O.

(G. *p.* 51.) Grès micacé très-effervescent, fissile, très-tendre, d'une des variétés les plus répandues entre Nâr et Nekki.

(G. *p.* 52.) Schiste argileux, gréseux, rougeâtre, effervescent, en couches subordonnées au Grès précédent, entre Nâr et Nekki.

J'ai vainement cherché à distinguer plusieurs terrains de transport. Je n'en reconnais qu'un seul.

Il a formé dans la vallée de Mirpour des buttes, mais plus souvent des croupes allongées qui ont plus de 30^{m} de hauteur, et qui sont entièrement composées de Galets arrondis ou ellipsoïdes, des mêmes roches qu'on voit sous la même forme au sommet de la chaîne qui sépare Soukchinepour de Mirpour, et du premier gradin des collines, au Nord de Mirpour.

C'est de la vallée du Tchaômok que sont descendus la plupart de ces matériaux. Cependant, quelques-uns de ses affluents que j'ai traversés entre Nâr et Koteli, ont notablement ajouté à leur quantité. On trouve des lambeaux d'alluvion ancienne sur les flancs de leurs vallons jusqu'à 50^{m} et 60^{m} au moins de hauteur, au-dessus de leurs eaux actuelles. Ce sont des Galets gros comme le poing ou comme la tête, de Quartz grenu schistoïde, de Grauwacke analogue à celle des environs de Prountche, et quelques Variolites. Toutes ces pierres sont arrondies; mais je dois faire observer que j'ai traversé tous ces vallons près de leur embouchure dans le Tchaômok, et que plusieurs ont un cours assez étendu.

(G. *p.* 53.) Petites couches calcaires entre les feuillets des parties les plus argileuses du Schiste précédent.

(G. *p.* 54.) Grès grossier effervescent, où l'Argile qui, avec le Calcaire, empâte les grains de Quartz et les paillettes de Mica, se rassemble çà et là en amas brunâtres qui donnent à la roche une apparence de Brèche.

Entre Nâr et Nekki.

Subordonné au Grès G. *p.* 51 du voisinage des couches schisteuses G. *p.* 52.

(G. *p.* 55.) Grès micacé, rougeâtre, de la variété dominante autour de Koteli. En couches verticales, alternant avec G. *p.* 56.

(G. *p.* 56.) Grauwacke schisteuse, rougeâtre, avec veines et petits filons de Spath calcaire. Couches verticales dirigées au N.O. — A Koteli.

(G. *p.* 57.). Calcaire compacte, gris noirâtre (Magnésien?), uniformément pénétré de Quartz, et où le Silex forme çà et là des veines distinctes. En masses épaisses toutes fendillées : se montre fréquemment entre Koteli et Prountche, au milieu des Grès et des Grauwackes précédents, dont la stratification est alors méconnaissable.

(G. *p.* 58.) Marne endurcie en couches confuses, quelquefois très-schisteuses, associée aux couches distinctes suivantes G. *p.* 59.

(G. *p.* 59.) Grauwacke très-compacte, très-cohérente, d'un vert noirâtre sale, effervescente, en couches inclinées de 80° ou verticales, dirigées au N.O. Quand ces roches sont moins compactes, la stratification est moins manifeste. Petits filons et veines de Calcaire spathique dans G. *p.* 58 et G. *p.* 59.

(G. *p.* 60.) Calcaire grenu avec quelques grains de Quartz et quelques paillettes rares de Mica, et petits amas argileux, effervescents, d'une Argile identique à celle qui forme des amas distincts dans les Grauwackes G. *p.* 59. Veines et petits filons, amas de Calcaire spathique en masses très-étendues, associées aux deux roches précédentes. Ces trois derniers échantillons proviennent de la vallée du Betar, entre Prountche et Kohouta.

Les plaines basses de la vallée du Tchaômok, comme celles de Berali et de Koteli, sont formées par une alluvion de cette rivière. A Koteli, j'en ai vu la coupe dans les escarpements situés au bord du Tchaômok. Ils ont environ 50^{m} de hauteur verticale. La plaine alluviale de Berali est au moins aussi élevée au-dessus des eaux actuelles du Tchaômok; elle a au moins 4000^{m} de largeur moyenne; parfaitement nivelée dans toute cette étendue.

Elle est formée de blocs moyennement gros comme la tête, et qui atteignent jusqu'à 0^{m},5 de diamètre. Cependant il y en a encore un grand nombre de la grosseur du poing : les plus petits sont les mieux arrondis, mais les plus gros n'offrent aucun angle, même émoussé.

Ils paraissent avoir été déposés tumultueusement, car des blocs ellipsoïdes reposent souvent debout sur une de leurs extrémités. Leur axe forme avec l'horizon toutes sortes d'angles.

Ces blocs et ces Galets sont grossièrement cimentés par une terre rougeâtre, argileuse et micacée, qui sans doute provient des Schistes argileux rougeâtres associés aux Grauwackes dans les parties moyennes et supérieures de la vallée du Tchaômok. Ils appartiennent eux-mêmes en grand nombre aux Grauwackes les plus compactes du sommet de cette vallée, telles que déjà on les voit autour de Prountche. Le reste est de roches quartzeuses, peut-être primitives, que je n'ai pas encore vues en place; et enfin de Variolites à grains verts, dans une pâte rouge brun, ou dans une pâte verte elle-même. — Koteli est bâti sur le bord des escarpements de ce terrain de transport, au-dessus du Tchaômok.

Il atteint au village de Sera un niveau relatif plus considérable, et que je n'estime pas au-dessous de 80^{m}; mais il n'y forme pas une vaste plaine nivelée comme à Koteli; ce n'est qu'une suite de terrasses, assez larges à la vérité, et raccordées par des talus rapides.

Entre Sera et Prountche, je ne l'ai vu qu'à des niveaux relatifs moindres, de 20^{m} à 40^{m} environ. Il forme, sur les flancs de la vallée du Tchaômok, le territoire cultivable des petits hameaux épars au pied des montagnes qui encaissent cette vallée.

A mesure qu'on s'élève dans la vallée, les blocs de ce terrain de transport sont plus gros. A Prountche même, qui est bâti sur un dépôt très-épais (30 à 40 mètres) de cette espèce, il y en a d'un mètre cube de solidité; aucun des blocs qui excèdent deux fois la grosseur de la tête, ne sont globulaires ou ellipsoïdes; ils n'ont que leurs angles très-émoussés, arrondis.

Le promontoire alluvial de Prountche s'avance entre les deux rivières du Tchaômok et du Betar, et doit sa formation à toutes les deux. Ce terrain est

très-développé dans la vallée du Betar entre Prountche et Kohouta; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il y est composé des débris des mêmes roches qu'on voit à Prountche dans l'alluvion, bien au-dessus du confluent de la vallée du Tchaômok avec celle du Betar; d'où je conclus que l'une et l'autre vallée sont dominées jusqu'à leur sommet par des montagnes de même nature.

Le territoire arable du hameau de Kohouta est porté sur un plateau de terrain de transport, composé de blocs anguleux, mais à angles émoussés, presque tous des roches voisines, variétés de la Grauwacke verdâtre ou rougeâtre et des Calcaires gréseux qui lui sont subordonnés. Il s'élève à plus de 150^{m} au-dessus du lit du torrent. Dans celui-ci, j'ai trouvé quelques Galets arrondis de Granite. Ils sont rares. Les roches variolitiques sont communes sous la même forme, toutefois, sans l'être autant et sans offrir les mêmes variétés que dans le lit du Tchaômok en face du village de ce nom.

La cohésion des roches augmente considérablement. Elle devient surtout constante dans toutes celles qui ne sont pas schisteuses, à mesure que l'on s'élève de Prountche vers le col de Pirpenjâl; mais leur nature ne change pas. La variété dominante est une Grauwacke ou une roche de Quartz grenu, d'un gris verdâtre, faiblement micacée, toujours effervescente, excessivement tenace, à stratification plus ou moins obscure. Mais elle est presque toujours verticale là où elle est distincte, et ses couches sont dirigées entre le N. et l'O. variablement. Sur les bords du torrent que l'on traverse entre Kohouta et Ilahabad, ces roches, par leur couleur verte, les enduits talqueux ou chloriteux qui recouvrent leurs fissures et leur tendance à la structure variolitique, rappellent fortement celles des bords de la Jumna entre Tahnao et le village supérieur. Elles se rapprochent également de la pâte verdâtre de la plupart des Variolites que roule le Tchaômok, et que roule aussi le torrent précité, et qui, entre Mirpour et Nâr, abondent parmi les Galets du terrain de transport. Ces Variolites proviennent sans doute de couches ou de masses d'un gisement analogue à celles-ci, et qui n'en diffèrent que par une structure variolitique plus prononcée.

Ces masses, où la couleur verdâtre est plus marquée, ainsi que la tendance à la structure variolitique, paraissent être enveloppées de toutes parts, et là où leur stratification est décidée, elles sont toujours comprises entre des Strates argileux, schisteux, rougeâtres, non-seulement effervescents comme elles et plus qu'elles, mais traversés de petits filons et parsemés d'amas de Spath calcaire. Quelques très-minces feuillets de cette Argile rouge schisteuse occupent souvent les fissures qui divisent les masses compactes et verdâtres, et c'est par ces Schistes que se détermine la stratification.

Au reste, il serait peut-être plus exact de considérer ces roches quartzeuses, grenues, verdâtres, variolitiques quelquefois, comme formant plutôt d'immenses amas dans les Schistes argileux, que des couches épaisses comprises entre celles du Schiste. J'ai reconnu avec certitude que tel était leur gisement, par rapport aux Schistes, près d'Ouri, dans un lieu où les caractères minéralogiques et du Schiste et de la Grauwacke sont identiques à ceux qu'ils offrent sur les bords du torrent d'Ilahabad, entre ce hameau et Kohouta.

A mesure que l'on s'approche davantage du faîte de la chaîne qui sépare le bassin de Cachemir des plaines du Pendjâb, les grands accidents du terrain perdent la régularité qu'ils offrent dans leur direction au N.O. dans ses étages inférieurs. Celle-ci ne se retrouve plus que dans l'orientement de la ligne du faîte elle-même.

Il y a des terrains de transport d'une épaisseur très-considérable, élevés de plus de 150^{m} au-dessus du fond des vallées, presque en face d'Ilahabad, à environ 5 kilomètres du faîte de la chaîne. Ils sont formés de grands blocs d'un ou de plusieurs mètres de côté, à peine émoussés sur leurs angles, et qui tous appartiennent aux variétés des roches qui composent le faîte des montagnes.

Ce sont des Grauwackes gris-verdâtre, plus ou moins cohérentes, et des Grauwackes rougeâtres schisteuses. Au col, leur stratification est manifeste, les couches minces de Grauwacke compacte survivant à la destruction des couches de Grauwacke schisteuse, et formant sur la croupe des montagnes, comme de petits sillons parallèles, dirigés à l'Ouest, qui est en ce lieu l'orientement de la ligne du faîte de la chaîne. Stratification verticale.

La vallée d'Ilahabad par où l'on monte au col est sensiblement dirigée du N. au S., et celle qui en descend à l'opposite vers Hyderabad, du S. au N.

Le col, élevé seulement de 2,681^{m}, n'est que médiocrement dominé à l'Ouest; peut-être de 400^{m} à 500^{m}. Les montagnes qui le dominent à l'Est, s'élèvent au moins à 1000^{m} plus haut. La hauteur moyenne à laquelle se soutient la ligne du faîte de l'Himalaya dans cette partie de son étendue, se trouve ainsi de 1500^{m} au moins inférieure à celle qu'elle atteint entre le Gange et le Setludje.

Il y a identité de composition géologique dans les pentes septentrionales et dans les pentes méridionales de la chaîne. Le torrent que l'on traverse entre le col et Hyderabad au-dessous de ce hameau, coule au fond d'une gorge profonde, et, dans les escarpements élevés de ses rives, on voit, sur une assez grande étendue, des Grauwackes verdâtres, compactes, quelquefois comme serpentineuses, former des couches de 1^{m} à 2^{m} d'épaisseur, très-régulières, verticales, dirigées au N.O. et alternant avec des Grauwackes schisteuses

rougeâtres. Ces couches se répondent exactement d'un bord à l'autre du torrent qui les coupe obliquement.

Le terrain de transport dans la vallée d'Hyderabad et d'Ouri, a encore plus de développement que dans celle d'Ilahabad et de Kohouta.

Déjà à Hyderabad, situé il est vrai au confluent de deux torrents considérables, il s'élève sur d'assez vastes étendues, jusqu'à plus de 100^{m} au-dessus de leurs eaux, composé essentiellement de blocs à peine émoussés des diverses variétés les plus cohérentes des Grauwackes d'alentour.

Tout le territoire arable d'Ouri, qui a plus de 100 hectares de superficie, est composé d'un terrain semblable, pareillement élevé au-dessus du torrent dans cette partie de son cours. Mais à Ouri, déjà plus éloigné de 2 myriamètres qu'Ilahabad du point de départ des torrents diluviens, lequel évidemment a été la ligne de faîte de la chaîne, les blocs sont moins gros et leurs angles plus émoussés. Enfin, parmi ceux de Grauwackes, il n'est pas rare d'en trouver de Granite, et déjà, des blocs moins gros, ou de très-grands Galets mal arrondis de Variolites. J'ignore de quelles cimes sont descendus ces fragments de roches feldspathiques cristallisées. Du col de Pirpenjâl, il m'a paru que les sommets d'alentour étaient composés des mêmes Grauwackes qu'on voit au col même, et que j'ai suivies à 200^{m} ou 300^{m} plus haut vers l'Occident.

Au reste, ces fragments de Granite du sol de transport d'Ouri, et qu'on voit en assez grand nombre dans le lit du torrent qui coule auprès, sont semblables à ceux qui se montrent plus rarement dans le Betar, entre Prountche et Kohouta, et à ceux bien plus abondants qu'on remarque à peu de distance au N.E. d'Ouri, dans le terrain de transport de la vallée du Djhelum.

Cette alluvion est supportée par les mêmes roches qu'on voit autour de Hyderabad. Ce sont des Grauwackes rougeâtres, argilo-calcaires, très-finement micacées, plus ou moins schisteuses, régulièrement stratifiées en couches verticales dirigées de l'E.—15° S. à l'O.—15° N. (Pl. LIX, fig. 2.)

Le torrent qui descend du col de Pirpenjâl, coule ici parallèlement à la direction de ces couches, et entre quelques-unes d'elles. On les voit sur sa rive droite envelopper, comme d'une écorce en lambeaux, une masse immense ou plutôt une petite colline de Grauwacke verdâtre compacte, non stratifiée, mais traversée par un grand nombre de fentes droites qui se croisent sous toutes sortes d'angles.

Cette masse immense se termine d'un côté par une surface plane, parallèle aux plans du Schiste qui s'applique contre elle, et, à ne la voir que de ce côté, on croirait que c'est une couche subordonnée d'une énorme épaisseur; mais on

la voit se terminer inférieurement de la manière la plus brusque et comme posée sur la tranche des feuillets du Schiste qui s'écrasent, se confondent et se contournent à son approche.

Le Spath calcaire abonde encore en veines et en petits filons dans les Grauwackes schisteuses des environs d'Ouri, et de la localité que je viens de décrire; et la Grauwacke compacte de l'immense amas qui s'y trouve si singulièrement disposé, est effervescente. Mais un peu plus loin, au N.E., quand on passe du vallon d'Ouri dans celui du Djhelum, la Grauwacke schisteuse rougeâtre passe graduellement à des Schistes argileux, rougeâtres ou verdâtres, satinés ou onctueux au toucher, de la pâte la plus fine, et où le Mica n'est pas discernable.

Ces Schistes, dont la stratification est obscure et contournée, deviennent de moins en moins effervescents jusqu'à ce qu'ils cessent absolument de l'être.

Le rôle que jouait le Spath calcaire est rempli par le Quartz. Il y forme de petits filons dont les accidents rappellent d'abord avec une fidélité parfaite ceux du Spath calcaire; puis bientôt, au lieu de petits filons assez droits, ce sont des veines qui participent aux contournements de la roche, et qui s'y renflent çà et là en nœuds plus ou moins gros, de forme lenticulaire. Les variétés rougeâtres du Schiste s'associent à des variétés verdâtres dont les feuillets sont encore plus flexueux, qui deviennent graduellement prédominantes, et qui enfin, par leurs caractères minéralogiques, aussi bien que par tous les accidents de leur gisement, offrent une réssemblance complète avec les Schistes argileux, micacés et talqueux de la montagne de Jâkô, près Simla.

Ce qui y ajoute le dernier trait, ce sont des masses de Dolomie qui se trouvent enveloppées par ces Schistes, là où leur structure est contournée au plus haut degré, et qui elles-mêmes, dans leur structure intime, méconnaissable dans une cassure fraîche, mais dévoilée par les lentes altérations que subissent ces Dolomies exposées à l'air, participent à ces contournements si flexueux, à ces torsions bizarres.

Les Schistes qui servent d'écorce à ces vastes amas calcaires sont d'un gris lustré, et ont l'éclat gras de la Plombagine. Ils pénètrent çà et là en veines flexueuses dans les Dolomies. J'ai observé plusieurs de ces masses de Dolomies sur les pentes des montagnes qui bordent la rive gauche du Djhelum, entre Ouri et Nouchèra : elles me rappellent, par leur gisement, les masses calcaires avec Silex d'entre Koteli et Sera, et surtout les Dolomies des environs de Soubhatou, et celles de Mottialah, entre Simla et Kotgurh.

En continuant de remonter les bords du Djhelum, les Schistes reprennent

la structure droite, mais le Quartz les pénètre de plus en plus et uniformément, au point que la roche dominante est une espèce de Quartz schistoïde, quelquefois micacé; elle forme d'immenses escarpements verticaux au-dessus du hameau de Buniar et de Nouchèra. Sa stratification est très-indécise; elle se divise en pièces parallélépipédiques pseudo-régulières; mais les côtés de ces pièces sont généralement verticaux.

C'est entre des montagnes de cette nature que le Djhelum, à Baramoula, s'échappe de la vallée de Cachemir. Là seulement les Quartz schistoïdes sont peut-être pénétrés plus généralement de matières argileuses et mouchetées de points jaunâtres, sans doute ferrugineux.

Le Djhelum, au-dessous de Baramoula, roule des blocs nombreux de Granite. Ils sont également communs dans le sol de transport déposé çà et là jusqu'à plus de 100^{m} au-dessus des eaux de cette rivière. Enfin, près de Nouchèra, j'en ai vu des blocs de plusieurs mètres, avec les angles presque vifs, solides, épars sur les pentes des montagnes de Quartz schistoïde, mais isolés. Ont-ils été portés là par le même accident qui a produit le sol de transport, qui ne s'élève pas aussi haut? C'est de quoi je demeure incertain.

De la gorge où se précipite le Djhelum, on entre d'abord, à 2 lieues au delà de Nouchèra, dans un vallon qui ne s'étend que sur sa rive gauche, mais il coule avec lenteur; c'est proprement la vallée d'un autre torrent médiocre qui descend du S. E., entre la chaîne des montagnes neigeuses et un rameau qui sépare de cette vallée celle de Cachemir, et ferme cette dernière à Baramoula, où son élévation n'est que de 200^{m} environ. Ce premier vallon est nivelé également comme l'entrée de la vallée de Cachemir, et son niveau n'est moindre que de 2 ou 3 mètres. Le rameau très-abaissé de montagnes qui s'avance entre le confluent de ce premier torrent avec le Djhelum se compose presque entièrement de dépôts de transport, mais tout à fait différents de ceux qu'on voit au-dessous, dans la partie torrentueuse du cours du Djhelum. Ici ce sont des sables fins ou grossiers, où la grosseur inégale des parties permet généralement de reconnaître une stratification horizontale. Dans quelques parties, ces sables sont agglutinés de manière à ressembler singulièrement à certaines Molasses des environs de Mirpour. Certains Strates sont remplis de cailloux roulés de Granite, de Quartz schistoïdes, de Grauwackes rougeâtres et verdâtres, semblables aux roches si développées entre Koteli et Ouri; et enfin j'y ai aussi trouvé des Amygdaloïdes pareilles à celles du terrain de transport et du lit des torrents qui coulent au nord et au sud du col de Pirpenjâl. Ces Galets sont quelquefois assez fortement agglutinés par le sable qui les enveloppe, pour former une

sorte de Poudingue. D'autres Strates en sont exclusivement formés sans mélange de parties plus fines.

Les caractères de ce dépôt sont donc ceux d'un terrain déposé par des eaux relativement tranquilles. Il est donc absolument distinct des dépôts de transport qui se voient au-dessous en maintes places et qui sont l'ouvrage d'une révolution violente et passagère. De l'existence du premier, on peut conclure que les eaux ont couvert pendant un temps assez long, toute la vallée de Cachemir, jusqu'à plus de 150^{m} au-dessus du niveau qu'elles atteignent actuellement.

La vallée de Cachemir, où l'on entre à Baramoula, est d'abord étroite et parfaitement plate; plus haut, elle s'élargit considérablement et offre des ondulations de terrain. La partie basse, qui est bien de niveau, n'est guère qu'un marais, et le chemin de Baramoula à la ville de Cachemir, l'évite et passe sur les faibles collines qui s'élèvent avec continuité des bords du Djhelum, à une ou deux lieues de distance, vers les hautes montagnes couvertes de neige de la grande chaîne de Pirpenjâl. Ces collines s'avancent par une multitude de petits caps dans le marais qui occupe le fond de la vallée; quelquefois elles en naissent insensiblement; ailleurs, elles s'élèvent brusquement au-dessus.

Elles sont couvertes d'une très-grande épaisseur de terre végétale, et, comme leurs pentes sont généralement douces et gazonnées, ce n'est que dans un très-petit nombre de lieux que des coupures accidentelles du sol permettent d'en reconnaître la disposition et la composition intérieure. Or, ces collines sont composées intérieurement (peut-être, il est vrai, seulement jusqu'à une certaine profondeur) de sables et de cailloux, mais de sables surtout, semblables à ceux du dépôt horizontal des environs de Baramoula.

Leurs strates sont en général moins marqués que dans la montagne de Baramoula; mais ils sont indiqués quelquefois d'une autre façon par des masses qu'agglutine une matière calcaire, lesquelles masses sont disposées dans des plans parallèles et horizontaux, comme les Silex dans la craie aux environs de Paris. Ces concrétions, que dans l'Inde on appellerait *Kankar*, sont semblables à celles des environs de Mirpour; mais dans la vallée de Cachemir, elles forment dans le sol de transport dont il est question, des couches épaisses, d'un à deux mètres, assez étendues.

Entre Petonne et la ville de Cachemir, plusieurs buttes s'élèvent brusquement de la partie la plus basse de la vallée. Elles se lient les unes aux autres par des arêtes plus basses, extrêmement mousses. Elles sont aussi formées de sables.

J'y ai vainement cherché des coquilles lacustres (1).

Fabrication du papier à Cachemir. — Le papier de Cachemir est le plus beau qui se fasse dans l'Inde. Il avait, au temps de Bernier, la réputation dont il jouit à présent. Ce qui le distingue surtout, c'est sa blancheur et son extrême poli.

Trois matières filamenteuses diverses servent à sa fabrication. Ce sont :

1° Des vieux chiffons d'étoffe de coton ramassés dans le pays, c'est-à-dire, à peu près exclusivement dans la ville même de Cachemir, et qui s'y vendent 3 roupies les 2 ½ maunds, 7f,50 les 100 kilogrammes. C'est la matière première des qualités inférieures de papier.

2° De vieilles cordes et de vieilles tâtes.—*Tâte* est le nom hindoustani et cachemirien d'une étoffe plus grossière que les tapis les plus communs, épaisse de

(1) (G. *p.* 61.) Grauwacke effervescente, verdâtre, très-compacte, à structure pseudo-régulière, fendillée : stratification obscure; mais ses masses sont flanquées verticalement de Schiste argileux rouge avec veines et amas calcaires. Les fissures dont elle est remplie sont recouvertes de la même Argile en minces enduits. Entre Kohouta et Ilahabad.

(G. *p.* 62.) Argile rouge schisteuse, avec amas de Spath calcaire. Elle flanque les masses verticales stratifiées de la Grauwacke précédente. De la vallée d'Ilahabad.

La couleur est quelquefois bien plus prononcée que dans l'échantillon G. *p.* 61, et alors les plans de division naturelle de ces roches sont glacés d'une matière verte qu'on dirait serpentineuse.

(G. *p.* 63.) Grauwacke schisteuse effervescente, avec petits filons de Spath calcaire : en couches verticales dirigées à l'O.-15° N. De la rive droite du torrent d'Ouri. Enveloppant la roche suivante.

(G. *p.* 64.) Grauwacke verdâtre compacte, très-tenace, effervescente, qui forme un immense rocher d'une seule masse, non stratifiée, mais divisée par une multitude de petites fissures droites dirigées en tous sens. Posée sur la tranche de quelques couches de la roche précédente et appliquée contre le plan de quelques autres.

(G. *p.* 65.) Schiste argileux, fissile, satiné, flexueux, contourné, non effervescent, auquel passent insensiblement des Schistes effervescents à feuillets droits, analogues à G. *p.* 63.

(G. *p.* 64 B.) Veines ou nœuds de Quartz dans le Schiste précédent.

(G. *p.* 65 B.) Schiste argilo-talqueux verdâtre, très-flexueux, associé à la variété rouge, et renfermant comme elle des veines et des noyaux de Quartz.

(G. *p.* 66.) Schiste argileux (carburé), très-légèrement effervescent, excessivement contourné dans sa stratification, passant d'une part aux variétés précédentes G. *p.* 65 et G. *p.* 63, et de l'autre enveloppant de grands amas irréguliers de Calcaire compacte.

(G. *p.* 67.) Calcaire gris compacte, magnésien? (il est peu effervescent), en masses subordonnées aux Schistes G. *p.* 63, G. *p.* 65, mais immédiatement enveloppées du Schiste G. *p.* 66. Quoique sa cassure soit unie, sa destruction à l'air y démontre une structure intime, contournée, comme celle du Schiste G. *p.* 66 qui l'enveloppe et qui pénètre même par veines et petits amas dans ses masses (G. *p.* 63, G. *p.* 67).

Entre Ouri et Nouchèra, sur les bords du Djhelum.

(G. *p.* 68.) Quartz schistoïde, obscurément stratifié, des montagnes entre Nouchèra et Baramoula. Il forme les charpentes du cap qui sépare la vallée du torrent de Dériah de celle du Djhelum.

(G. *p.* 69.) Sable concrétionné par du Calcaire en masses amorphes, dans le terrain de transport de sable, dans la vallée de Cachemir.

0^{m},01 à 0^{m},005, tissée de ficelles de 0^{m},002 de diamètre, et qui sert à faire dans le Bengal et tout le nord de l'Inde, sans en excepter le Pendjâb, les sacs dans lesquels se transportent le grain, le sucre, le sel, la chaux, toutes les denrées viles. — On en fait le bât des bœufs de charge et des chameaux, etc.

Il me reste à déterminer la plante qui en fournit la filasse, et si c'est dans toute l'Inde la même plante. — Ces tâtes et les cordes de la même filasse sont apportées à Cachemir par le commerce, sans qu'il s'en doute. Ils servent d'enveloppe au sucre, au sel du Pendjâb, et aux autres denrées qui y sont apportées de l'Inde. Les armées sikes y apportent sans cesse, aussi, les cordes qui servent à attacher les pieds des chevaux. Le vieux tâte coûte de 12 à 15 francs les 40 kilogrammes.

Cette substance sert exclusivement à la fabrication des plus belles qualités de papier. On en mêle un peu à la pâte des qualités moyennes pour leur donner de la force.

3° Enfin la filasse de chanvre. Le chanvre croît spontanément autour des lieux habités ou cultivés, dans tout l'Himalaya, et en quantité suffisante pour être récolté presque partout. Les montagnards brûlent l'huile de ses graines, et font de mauvaises cordes de sa filasse. A Cachemir, on apporte celle-ci aux papetiers de la ville, grossièrement tissée. Elle est plus colorée que celle du chanvre cultivé en Europe, ce que j'attribue au rouissage imparfait qu'on lui fait subir. Elle coûte 10 francs les 100 kilogrammes.

Elle sert exclusivement à la fabrication d'une espèce de papier, fort blanc et extrêmement mince, dont on ne fabrique qu'une médiocre quantité à cause de ses usages limités. Cette qualité de papier ne sert pas à écrire, mais seulement à faire les enveloppes des lettres et des objets précieux. La cire à cacheter qui tombe chaude sur elle, pénètre sa substance intimement. Il n'y a pas de scellés plus solides.

Les moulins qui servent à diviser et broyer ces diverses substances sont tous situés derrière *Schahlimar*, et mus par le ruisseau que les empereurs mogols ont amené, par un aqueduc, dans les jardins de ce palais. Leur construction est uniforme et très-grossière.

La roue est composée de pièces de bois grossièrement équarries, et croisées les unes avec les autres à angle droit, comme le représente la figure 2, planche LX. L'arbre qui sert d'axe à cette roue, porte à son extrémité opposée une seule dent, laquelle rencontre l'extrémité du levier d'une sorte de martinet, qui se lève ainsi une fois, à chaque tour de roue. Ce marteau est armé seulement d'une pièce de bois fort dur, qui retombe à chaque tour de roue dans une petite auge ou mor-

tier, dans lequel un ouvrier jette à chaque coup une poignée de la substance à broyer, convenablement trempée et lavée d'abord sur des claies dans l'eau du torrent.

Le travail de ces marteaux est d'une grande lenteur. Après une première opération, la matière filamenteuse, très-grossièrement divisée, est formée en gâteaux carrés et plats, du poids de quelques livres. Cette pâte de carton séchée à l'air, est de nouveau reportée sous le bocard, jusqu'à trois fois, jusqu'à ce qu'elle devienne assez fine pour servir à fabriquer des papiers de qualité moyenne.

Avant de la passer et de la sécher en gâteaux, à chaque mouture nouvelle on la lave à grande eau pour la blanchir: l'eau seule ne suffirait pas pour décolorer la pâte de *tâte*. Celle-ci est jetée sous le bocard avec de la soude extraite dans le Pendjâb, des cendres de l'espèce de *Salsola* qui y est si commune, ainsi que dans toutes les plaines sablonneuses et salées du nord de l'Hindoustan.

Quand la pâte a reçu le degré de finesse désiré, elle est portée à la ville.

On la délaye dans une grande cuve, longue de 2^m au moins, large de plus de 1^m et pareillement profonde. Cette opération est toujours faite dans de l'eau de puits très-pure, et l'on n'ajoute aucune drogue à cette eau.

Le papetier agite la pâte avec un bâton de manière à en faire flotter à la surface de l'eau la quantité qu'il désire. Alors il étend à la surface du bain un cadre de bois léger, grillé de règles parallèles, qui chacune ont la forme d'un prisme triangulaire, et qui présentent par-dessous le cadre un de leurs côtés, et par-dessus un de leurs angles (Planche LX, fig. 3). Ce petit appareil flotte, même chargé du suivant.

L'ouvrier étale dessus une natte carrée (Planche LX, fig. 4), faite très-artistement de longues pailles très-fines, attachées ensemble par une dizaine ou une douzaine de coutures de soie, espacées de $0^m,03$ à $0^m,04$.

Cette pâte est plus ou moins fine et plus ou moins serrée, selon le degré de finesse du papier que l'on veut faire. Lorsqu'elle est bien étendue sur le cadre, l'ouvrier immerge dans la cuve environ la moitié de la hauteur de ce système, de manière à donner à l'eau du bain un tel mouvement, qu'elle passe comme un courant fort lent sur la natte qu'il remet horizontale. Il imprime en même temps au cadre de petits chocs qui répartissent avec égalité sur la natte la pâte qui s'y dépose. Quand la pâte seule est restée sur la natte, il recommence cette opération, en sorte que chaque feuille de papier est toujours formée par deux dépôts de pâte sur la natte, à la suite de deux immersions consécutives.

La natte chargée de pâte s'égoutte facilement, portée comme elle l'est seulement sur les arêtes des règles prismatiques du cadre sur lequel elle est étendue.

Par de petites secousses, l'ouvrier en hâte l'égouttement, et lorsqu'il le juge suffisant pour en détacher la feuille de papier, il la déroule sur une grande planche inclinée, placée près de lui ; en pressant et frappant légèrement la natte par-dessous, il exprime ainsi la plus grande partie de l'eau qui restait dans la pâte molle du papier et qui la faisait adhérer à la natte. Il empile au fur et à mesure de son travail, les feuilles de papier les unes sur les autres.

Lorsqu'il y en a une centaine ainsi empilées sur la planche, on porte cette planche au grand air, et on l'incline au moins de 45°. Le papier s'y égoutte à peine, mais il se raffermit par ses bords surtout, qui sont seuls exposés à l'évaporation ainsi que la feuille supérieure.

Au bout d'une couple d'heures, un ouvrier détache toutes ces feuilles une à une et les applique sur un mur enduit d'Argile, très-sablonneuse, mais très-fine et bien dressée. Cette opération exige beaucoup d'adresse. La pâte du papier, encore excessivement humide, se rompt facilement, ou bien une feuille adhère à l'autre, et alors, quand on en détache une, on emporte souvent quelques lambeaux de celle qui est dessous. Les feuilles trop injuriées sont rejetées à la cuve ; celles qui ne sont que peu endommagées sont réparées plus tard.

On applique ainsi 8 feuilles les unes sur les autres contre la muraille. Celle-ci en absorbe avec force l'humidité, et à l'extérieur, l'air les dessèche rapidement. Au bout de quelques heures, elles ont acquis assez de fermeté pour être détachées de nouveau les unes des autres, sans précautions ni accidents. On les étale dans la cour de l'atelier pour achever leur dessiccation.

Quand celle-ci est complète, le papier est dans l'état de l'échantillon n° 1 (1). — On remarque dans cet échantillon qu'un des bords est beaucoup plus épais que le reste de la feuille : l'ouvrier à la cuve le fait toujours ainsi à dessein. C'est par ce bord qu'on saisit ensuite chaque feuille et qu'on commence à la détacher des feuilles sous-jacentes, pour les appliquer contre le mur. S'il n'avait pas plus de force, il se déchirerait toujours.

Dans cet état, le papier à Cachemir et dans toute l'Inde n'a aucun usage. Il n'est pas marchand.

Il est d'abord rogné et passe au *frotteur*.

Le frotteur, armé d'un morceau de terre à potier, brûlée au feu et boursouflée comme une éponge, ou plutôt comme une ponce, frotte les deux faces de chaque feuille étendue sur celles qui sont au-dessous. Il passe vivement et hardiment sa ponce sur le papier sans presser fort. Cette pierre, qui a l'effet d'une

(1) Ces échantillons de papier sont déposés au Conservatoire des arts et métiers, à Paris.

lime, emporte, arrache tous les flocons de pâte qui forment de fortes inégalités à la surface du papier : l'ouvrier en rend toute la surface légèrement pelucheuse et la dispose merveilleusement à boire la colle.

Ainsi préparé, comme l'échantillon n°2, le papier passe au colleur.

La colle dont il l'enduit est faite de farine de riz; elle a la consistance de l'empois ordinaire. On n'y ajoute aucune drogue ni matière colorante.

Le colleur a la main droite armée d'une sorte de moufle, de la forme d'un soulier, avec un trou sur le côté intérieur, pour le passage de son pouce. Cette moufle est faite d'un feutre de laine très-dur et très-épais; et sa partie inférieure, avec laquelle le colleur étend la colle sur le papier, a toute la dureté d'une forte semelle. Avec le bout de ce gant, il saisit la quantité de colle qu'il veut, environ 10 à 15 grammes au moins, et il l'étend vivement sur le papier, sans craindre d'appuyer beaucoup : jamais le papier ne se déchire dans les divers collages et lissages qu'il reçoit.

C'est le colleur qui répare toutes les feuilles endommagées. Dans les premières opérations, il colle lestement de petits morceaux de papier sur les déchirures, et bouche les trous de la même manière.

Chaque feuille, collée d'abord d'un côté, est suspendue dans l'atelier, comme du linge à sécher, à des cordes attachées au-dessous du plafond.

Quand elle est suffisamment séchée, elle est rendue au colleur, qui la colle de l'autre côté, puis la colle une seconde fois du premier côté, et une seconde fois encore du second côté.

Collée ainsi deux fois sur chacune de ses faces, la feuille de papier est dans l'état de l'échantillon n° 3.

Elle passe alors au polisseur. Celui-ci la pose sur une planche de bois très-dur et très-poli, inclinée et légèrement convexe, comme une surface cylindrique. Il la frotte fortement avec un galet de Granite de la grosseur du poing, mal poli, comme il arrive toujours au Granite et à toutes les pierres composées de parties inégalement dures. Cette circonstance est ici indispensable. Il faut que la pierre soit assez polie, pour qu'en appuyant avec force sur le papier, elle y coure facilement sans l'arracher; mais elle doit en même temps le limer légèrement, et rendre de nouveau sa surface pelucheuse, mais beaucoup plus finement pelucheuse qu'elle ne l'était par suite du premier frottage à la pierre ponce.

La forte pression qu'exerce l'ouvrier dans cette opération, serre le grain du papier et amincit considérablement chaque feuille, sans lui ôter de son poids. Elle fait entrer profondément la colle dans sa pâte, et, en rendant sa surface pelucheuse, elle la prépare à recevoir le dernier collage. L'échantillon n° 4 vient

d'être ainsi lissé pour la première fois; mais il est d'une autre qualité que les autres échantillons que j'ai recueillis.

De là, le papier retourne au colleur, qui le colle de nouveau deux fois sur chaque face, exactement comme dans le premier collage. Il est alors dans l'état de l'échantillon n° 5.

Il retourne au polisseur, qui l'étend de nouveau sur la planche décrite ci-dessus, mais qui, cette fois, le frotte de toute sa force avec un morceau de Jaspe ou d'Agate parfaitement poli, de la forme et de la grandeur du dessous d'une cuiller, enchâssé dans un morceau de bois que l'ouvrier saisit des deux mains et sur lequel il appuie de tout le poids de ses épaules. Quand une face est suffisamment lisse, il polit l'autre, et revient ensuite à la première, pour en polir toutes les parties qui auraient pu rester un peu mates.

Cette opération est fort longue, à cause de la petitesse du polissoir dont se sert l'ouvrier, et peu importe sa grandeur, puisque ce doit être une surface sphérique ou sensiblement telle, et que la planche sur laquelle est posé le papier qu'il lisse, est elle-même légèrement convexe et oppose sa convexité à celle du polissoir. — Un bon ouvrier, dans les longs jours de l'été, ne polit que 36 feuilles d'une qualité ordinaire, ou même commune. Il ne polit que quelques feuilles de qualités supérieures. Il est le mieux rétribué, parce que sa besogne est la plus difficile. La convexité, quoique très-légère, de la planche sur laquelle il travaille, permet à son polissoir de glisser très-facilement sur le papier, sans jamais rencontrer d'obstacle, mais elle a évidemment l'inconvénient de déformer le plan de la feuille de papier. Si quelques parties ont été plus polies que d'autres, comme elles ont subi dans le polissage une très-forte pression, elles se sont plus étendues que les parties voisines et elles godent. L'ouvrier jaloux de bien dresser son papier, n'a d'autre remède à ce mal que de polir davantage et d'étendre par conséquent les parties voisines. Souvent, quand une feuille paraît finie, ses bords, ou un de ses bords, se trouvent trop petits pour le milieu, ou le milieu étant tendu, les bords godent.

Cette façon est la dernière que reçoive le papier. Les qualités supérieures en sortent parfaitement polies et dressées. Les qualités communes le sont moins bien.

L'échantillon n° 6 montre le polissage d'une qualité très-ordinaire. Il montre aussi l'imperfection du *dressage* : un des bords gode.

Poli de cette façon pour la dernière fois, le papier est formé en rouleaux de 24 feuilles, comme en Europe, et qu'on appelle du même nom (دسته *Dosteh*), c'est-à-dire, *main*. Il est marchand.

Le plus commun coûte environ o^{f},75 à o^{f},80 la main; le plus beau 6 à 7 francs.

La fabrique que j'ai visitée le 4 *juin* emploie 12 ouvriers : l'un ramasse les chiffons dans la ville; trois les pilent aux moulins de Schahlimar; huit travaillent à l'atelier, où il y a deux cuves, un seul frotteur, un seul colleur, mais plusieurs polisseurs. Ces derniers gagnent 3 anas de Cachemir par jour, environ o^{f},30. Les autres ne gagnent que o^{f},20 ou o^{f},25, et cela dans les longs jours d'été, car ils sont payés à la tâche. Mais ils travaillent mollement. Cette petite fabrique, qui n'a point de rivale à Cachemir, paye 9 roupies de *masoul* ou patente, par mois, au Radjah, 16 francs, et elle ne travaille que pendant 8 mois de l'année. En hiver, il gèle dans les ateliers tous les ans, pendant 6 semaines, ce qui évidemment les fait chômer, et avant que le travail soit rendu absolument impossible par la gelée, le froid le rend trop douloureux pour qu'on s'y livre. Les ouvriers et leurs familles n'ont alors pour subsister que leurs économies de la belle saison.

Au reste, il est évident que dans un pays où l'art de savoir écrire est fort rare, où il n'y a à peu près aucune correspondance épistolaire entre ceux qui le possèdent, et où les gouvernements ignorent jusqu'au nom de la bureaucratie, la consommation de papier est très-limitée. Il y a à Cachemir une quinzaine de fabriques pareilles à l'atelier que j'ai visité, et c'est tout. La valeur du papier exporté annuellement dans l'Inde et le Pendjâb n'excède pas quelques milliers de roupies. Il sert dans les chancelleries de quelques princes indiens, mais, en vérité, fort rarement. Il m'a paru être dans l'Inde une sorte de curiosité. Les plus belles qualités sont employées à Cachemir même par une nombreuse population de calligraphes qui vivent à faire des copies du Koran, du Schah Nameh, de Hafiz, et de quelques autres ouvrages célèbres de l'Orient.

Sur les marges et dans le cadre qui entoure le texte de chaque feuille, les copistes font peindre des arabesques ou des ornements, et accumulent dans un volume une si grande quantité de main-d'œuvre, que telle copie du Koran coûte 1,000 et 2,000 roupies (1,800^{f} et 3,600^{f}), ce qui représente 6,000 ou 12,000 journées de travail. Ces livres s'exportent en Perse et à Constantinople par l'Inde et Bombay. Il paraît qu'il ne se fait plus aucune espèce de commerce entre Cachemir et la Perse, par la route directe de Paischawer et de Caboul. Les Afghans pilleraient même et sans scrupule, malgré leur dévotion, un marchand qui n'aurait dans son bagage que des copies du Koran.

Tous ces beaux manuscrits qui ont été apportés de la Perse dans les bibliothèques de l'Europe, sont faits sur du papier de Cachemir, porté en Perse à cet effet, ou, plus souvent, ils ont été copiés à Cachemir. Nul papier ne convient

autant à l'écriture persane ou arabe. Mais son emploi dans les transactions habituellement si stupides et si indifférentes des petites cours nominales de l'Inde, pourrait avoir un inconvénient qui est sans doute la raison pourquoi on s'y en sert si rarement; il est tellement poli, qu'il est aisé d'en enlever l'encre sans faire de tache. Il serait donc facile d'altérer des pervanahs; et quand ceux-ci ont rapport à des matières de finances et contiennent des chiffres, les inconvénients du papier de Cachemir seraient évidents. Ce défaut devient au contraire un avantage très-précieux pour la copie des livres, puisqu'il permet de réparer quelquefois les erreurs du copiste sans qu'on en puisse voir la marque.

L'exportation autrefois était un peu plus considérable qu'à présent : elle a été réduite par les perfectionnements introduits dans la fabrication du papier à Shéalkôte, où se fabrique le meilleur du Pendjâb. Ce papier du Pendjâb est beaucoup moins beau que celui de Cachemir, mais il est plus fort, parce qu'il est toujours fabriqué de *tâtes*, et parce que sa pâte est moins pilée, mais plus filamenteuse. Il est impossible d'en effacer l'écriture sans le barbouiller.

Chaque feuille, comme on l'a vu, reçoit huit collages, et j'ai estimé la quantité de colle employée dans chacun à 15 grammes environ, du moins dans les premiers collages : chaque feuille reçoit ainsi au moins 100 grammes de colle. C'est sans doute à cette énorme quantité de matière amylacée que le papier de Cachemir et le papier de toute l'Inde, car il est partout également collé, doit la funeste propriété d'être attaqué si facilement par les insectes.

Le papier fait avec la filasse de chanvre, et dont j'ai parlé d'abord, pour dire qu'il ne servait qu'à faire les enveloppes les plus sûres, si elles sont scellées avec de la cire à cacheter, n'est pour ainsi dire qu'un lâche réseau de fibres végétales dans une grande pellicule de gomme, à laquelle elles servent de support.

Il y a à Cachemir 700 ou 800 copistes. Ils ne travaillent que de commande. Chacun a divers échantillons de ce qu'il sait faire, sept ou huit manières de transcrire le Koran, ou le Schah Nameh, et le très-petit nombre d'autres livres qui sont l'objet d'un petit commerce régulier; et sur chacun de ces modèles est écrit le prix de la feuille ou de l'ouvrage entier, transcrits de cette façon et enjolivés de tels ornements. De bons copistes, mais qui ne sont peut-être pas les meilleurs de tous, se payent à raison de une roupie par mille distiques du Schah Nameh et de Hafiz. Ils en écrivent deux cents en un jour, c'est le maximum, et gagnent conséquemment 3 anas ou $0^f,25$ à $0^f,30$ cent. Le Schah Nameh a 60,000 distiques. Une belle copie doit donc coûter d'abord, 12 roupies pour six mains de papier à 2 roupies; 60 roupies pour le copiste, et, quelque simple que

soit l'encadrement des pages, pour peu qu'il y ait de couleur et de dorure, au moins 30 roupies, en tout 100 roupies de Cachemir ou environ 180 francs.

Le Koran est plus cher, parce qu'aucun des copistes n'en comprend le texte, ni les commentaires arabes beaucoup plus étendus dont on l'accompagne presque toujours. Ils écrivent plus lentement et font des fautes, qui, découvertes par quelques Mollahs dont cette révision est le métier, doivent être corrigées et ne le peuvent être qu'avec beaucoup de peine et de temps.

Sous les rois de Caboul, sans remonter à plus de vingt-cinq ans, le commerce de librairie était beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui : il décline chaque jour rapidement. Les copistes autrefois gagnaient 8 et 10 anas par jour ; et maintenant, à 2 ½ anas, ils sont heureux de trouver de l'ouvrage. — Ils sont tous Musulmans. — Plusieurs vieux copistes savent par cœur le Koran tout entier, sans en comprendre un seul mot. — D'autres que des copistes font aussi ce tour de force de mémoire.

L'intelligence de l'Arabe est bornée à un très-petit nombre d'individus, et se perdra prochainement sous la domination sike.

Le 27 juin 1831. — A Cachemir, et séjour jusqu'au 10 juillet.

Première excursion dans le Cachemir, au col de Pirpenjâl, du 18 au 26 juin 1831.

Le 18 juin 1831. — De Cachemir à Ramouh. = [Rambagh, Cralpour, Khanpour, Ramouh.]

Le 19 juin 1831. — De Ramouh à Choupienne. = [Seraï de Schahdji Meurtg, Choupienne.]

Description du terrain de Choupienne.

Le 20 juin 1831. — De Choupienne à Doubjonn. = [Hirpour, Doubjonn.]

Les 21, 22 et 23 juin 1831. — De Doubjonn au camp sur la pente septentrionale du col de Pirpenjâl, et reconnaissance de ce col et des montagnes environnantes. = [Hinglari ; Bourdje-ghoulam-hossein.]

Le 24 juin 1831. — Du camp sur la pente septentrionale du Pirpenjâl à Hirpour.

Le 25 juin 1831. — De Hirpour à Ramouh.

Le 26 juin 1831. — De Ramouh à Cachemir.

Description géologique du terrain entre Hirpour et le col de Pirpenjâl.

Le 18 juin 1831. — De Cachemir à Ramouh. — J'ai commencé, *le 18 juin*, la série d'excursions que je me propose de faire autour de Cachemir. Je visiterai successivement tous les cols par où l'on entre dans ce pays. J'ai commencé par celui qu'on appelle plus particulièrement *Pirpenjâl,* et qui est la route de Bimber à Cachemir. Je visiterai ensuite le col par où on passe de Cachemir à *Kichetouar,* et je terminerai ces reconnaissances par les passages qui conduisent au Thibet.

Je laissai mon Tabedar, Bodder Box, à la ville, avec son bras démis, qui me l'eût rendu plus qu'inutile; mais l'espion du Roi, *Olassi Ram,* m'a demandé la

permission de me suivre, et je me suis gardé de la lui refuser. Le plus utile de mes acolytes était *Mirza*. Il connaît parfaitement son pays, et j'aime à l'en entendre parler, parce qu'il ne le fait pas avec indifférence. *Boman Sing*, le Gouverneur, m'a fourni 25 soldats à pied pour grossir mon escorte. Ma caravane, d'ailleurs, était légère. Je laissai à Cachemir une bonne partie de mon bagage, et 22 porteurs suffirent au transport de tous mes effets.

Je traversai la ville dans sa largeur moyenne; elle est fort étroite. Il n'y a presque pas de maisons sur la rive gauche du canal ouvert à *Schirgoddi*, dans le Djhelum, et qui y rentre vers le bas de la ville. — Les habitants de Cachemir commencent à s'habituer à mon costume européen, et m'importunent moins par leur curiosité, quand je passe dans les rues. Le nombre des gens qui me demandent l'aumône est immense, et ces pauvres ne se lassent pas de me demander, quoiqu'ils doivent savoir que je n'ai pas encore donné une roupie à un mendiant qui n'était ni cul-de-jatte, ni aveugle. Dans l'Inde, ce fléau de la mendicité est du moins strictement réduit aux Fakirs de profession.

Je passai derrière Schirgoddi, et de là, marchant à peu près vers le Sud, je trouvai bientôt une petite chaussée, qui est le reste de la route faite jadis par les empereurs mogols. Le *Doudganga* ne tarde pas à s'en rapprocher, et jusqu'à *Rambâgh*, il coule presque droit près de cette chaussée. La campagne est élevée plus qu'il n'est nécessaire pour être à l'abri des inondations, et elle est presque sèche dans la plupart des terres actuellement en culture; mais il y a, çà et là, des prairies marécageuses que l'eau couvre en partie; ce sont des rizières abandonnées. Les hameaux sont très-petits. Deux ou trois maisons les composent le plus souvent; elles sont également disséminées dans la campagne.

Les plus grands hameaux sont des espèces de casernes où habite une grande partie de l'armée sike. Ce sont de mauvaises baraques imparfaitement alignées.

Rambâgh est un médiocre jardin dans le goût du pays, commencé par Kir Param, pendant son administration. On le termine malgré son départ. Le *Doudganga* suit le bord de la route jusque-là. Au-dessus, il fait un détour, et regagne le voisinage de la route au delà, à une médiocre distance, pour s'en éloigner et s'en rapprocher encore. Il coule très-lentement. Je vis deux hommes qui se laissaient doucement entraîner par le courant, assis sur un petit train de bois. Beaucoup de petites rivières de Cachemir servent à cette sorte de navigation avant d'entrer dans le Djhelum.

Cralpour, à une lieue au delà de Rambâgh, est encore dans la vallée, mais déjà elle s'élève sensiblement. Ce n'est qu'un faible village, mais il est ombragé

des plus magnifiques Platanes. Le Doudganga, à cette hauteur, coule appuyé sur sa rive gauche à une petite falaise, qui meurt dans la vallée à 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) au-dessous. A 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) au-dessus, cette falaise, dirigée d'abord sensiblement au Sud, se courbe à l'Est, et la rivière s'enfonce dans cette direction.

A une lieue au delà de Cralpour, on arrive au pied d'un plateau élevé assez abruptement d'une cinquantaine de mètres au-dessus de la plaine. Il supporte le village de *Khanpour*, où l'on passe, et le séraï du même nom. Ce plateau, compris entre les rivières *Ramouche*, à l'E., et *Doudganga*, à l'O., s'élève par une pente douce et continue vers les montagnes. Sa surface est peu ondulée, mais elle est sillonnée de larges et profondes ravines. Le village assez compacte de *Bâdi* est situé au fond d'une de ces ravines, à 4000^{m} environ au S.O. du séraï de Khanpour.

Ce séraï est bâti sur le plan de ceux de l'Inde. C'est une enceinte carrée, où l'on entre par deux grandes portes opposées l'une à l'autre. Au milieu est une cour sur laquelle s'ouvrent une vingtaine de loges. Il tombe en ruine. Quelques pauvres paysans s'en sont emparés. Les empereurs mogols avaient bâti de ces séraïs sur toute la route de Dehli à Cachemir, de six cosses en six cosses (de 3 $\frac{1}{2}$ l. en 3 $\frac{1}{2}$ l.). C'est la distance de celui-ci à la montagne d'*Hari-perbette*.

Le plateau de Khanpour est généralement inculte; mais il a été autrefois entièrement couvert de rizières. On en descend à Ramouh par une ravine étroite et rapide, qui sillonne les escarpements par lesquels il se termine au-dessus de la vallée du Ramouche. Cette falaise, élevée d'au moins 60^{m}, montre parfaitement la disposition du terrain. (Voir Planche LIX, fig. 3.) Il est formé d'assises de Sables, les unes plus fines, les autres plus grossières, avec des lits où se trouvent épars des Galets, et quelques-uns entièrement formés de Cailloux rouillés sans mélange de Sables. La stratification est nettement indiquée soit par la diversité des couleurs, soit par celle des parties qui composent chaque lit. Dans ceux formés de Sable fin, on observe le même phénomène que présentent souvent les Grès anciens, c'est-à-dire, des lits qui ne sont point stratifiés dans leur masse, parallèlement aux plans qui les terminent inférieurement et supérieurement. Quelques couches de Sable sont légèrement argileuses, les supérieures surtout; et à la surface du plateau, il y a du Kankar en concrétions éparses, plus ou moins abondantes.

Les Galets qui se trouvent à diverses hauteurs sont en général de la grosseur du poing. Ils sont tous formés de roches dont le Quartz fait la base et dont la structure est souvent variolaire ou porphyroïde.

Le Ramouche descend des montagnes, appuyé sur sa rive gauche à une falaise sur tous les points de laquelle on peut répéter ces observations.

Ce terrain de transport m'a paru être très-faiblement incliné vers le Sud, comme s'il se relevait vers les montagnes, ainsi que le relief de sa surface. Il n'y a sur celle-ci aucun bloc épars, aucune trace de courants postérieurs à ceux des eaux qui ont déposé les Sables et les Galets dont leurs assises sont formées.

Ramouh est un village d'une centaine de maisons, agréablement situé sur le penchant du plateau, en un lieu où il s'abaisse vers la vallée par une pente moins rapide. Il est entouré de beaux vergers, de Noyers et de Micocouliers qui forment comme une forêt qui ombrage une pelouse superbe. C'est dans ce lieu pittoresque que je campai. La chaleur était très-forte. Le soir au coucher du soleil, je sortis de ma tente pour respirer la fraîcheur. *Mirza Hedr* que j'aperçus de loin, au travers des arbres, vint près de moi; quelques gardes s'approchèrent aussi : je les renvoyai et ne gardai que le Cachemirien, avec lequel je me promenai bien avant dans la nuit; notre conversation sans témoins me plaisait. Cet homme est plein de sens. Il est dans l'adversité : il me parla longuement de l'oppression épouvantable qui pèse sur son pays depuis l'établissement de la domination sike. Quelque injuste, quelque violente que fût celle des Afghans, la masse de la population la regrette cependant, et appelle de ses vœux des conquérants nouveaux. Chaque année la culture perd du terrain, des villages sont abandonnés par leurs habitants, qui s'enfuient vers Caboul, dans les plaines du Pendjâb ou dans d'autres parties de l'Himalaya, pour chercher des maîtres moins durs.

Les revenus territoriaux sont affermés, généralement à des Pundits de Cachemir. Le gouvernement laisse à ces fermiers le droit d'arracher aux malheureux cultivateurs bien au delà de la rente qu'il exige d'eux; pourvu qu'ils payent avec exactitude, leur conduite est approuvée. Ils lèvent l'impôt en nature : il dépasse de beaucoup la moitié du produit brut de la terre. Et bien plus, les paysans sont obligés de porter à la ville, c'est-à-dire moyennement à 2 journées de marche de leur demeure, leur récolte dans les magasins du Roi. C'est à dos d'hommes que se fait la plus grande partie de cet immense transport.

Les fruits de plusieurs espèces d'arbres, des Noyers surtout dont il y a de vastes vergers autour de beaucoup de villages, sont la propriété exclusive du Roi. Les villageois n'ont que le droit de les porter gratis à la ville. Ce n'est que par fraude qu'ils en détournent quelque peu à leur usage.

On conçoit qu'ils n'ont garde de planter, et qu'ils doivent même chercher à

détruire les arbres anciens. La campagne de Cachemir ressemble bien peu au vaste jardin dont Bernier disait, il y a 160 ans, qu'elle offrait l'apparence.

Ce qui réconciliait sans doute puissamment les vaincus avec leurs maîtres, sous la domination afghane, c'était l'identité de religion. Selon l'usage universel des pays musulmans, il y avait alors à Cachemir, des juges, des Cadis, sans doute bien souvent corrompus et vénaux, mais enfin ils pouvaient être justes quelquefois, et cette possibilité prévenait une multitude de spoliations, dont les auteurs ont maintenant une impunité certaine. Il n'y a point de Cadis parmi les Sikes : c'est à leur seigneur directement que vont se plaindre les opprimés. Il n'y a que lui du moins près de qui ils le puissent faire; mais ils ne le font pas, parce que cette démarche serait vaine. Les gouverneurs sikes de Cachemir, sans officiers judiciaires nommés par eux pour rendre la justice en leur nom, ne tiennent eux-mêmes aucune espèce de tribunal régulier. Quand le Soubah est un homme ferme et impérieux, le sort des habitants est moins misérable: il n'y a alors qu'un despote au lieu de mille. Tel était Kir Param. Mais le meilleur des Sikes est encore bien méchant, disent les Cachemiriens. — Les Sikes qui se rendent si odieux à la population par leurs exactions et leurs violences, se soucient fort peu de la blesser en même temps dans ses opinions religieuses. Ils ont fermé la grande mosquée de Cachemir, imposé diverses restrictions à l'exercice public de certaines cérémonies mahométanes : ils punissent de mort celui qui tue un bœuf ou une vache. Le meurtrier d'un homme est rarement mis à mort. S'il est riche, il paye une grosse amende; s'il est pauvre, on lui coupe le nez et les oreilles. Au reste, les supplices sont rares, parce que les grands crimes, en y comprenant le meurtre des vaches, sont presque sans exemple. —La législation afghane était terriblement sanguinaire. Une centaine d'hommes étaient décapités chaque année dans ce petit pays; les mutilations étaient fréquentes. Il y avait des peines sévères et cruelles pour les infractions aux lois religieuses; mais ces cruautés étaient populaires, comme l'inquisition en Espagne, au temps de sa splendeur.

Le 19 juin 1831. — De Ramouh à Choupienne. — Je traversai d'abord obliquement la vallée du Ramouche, qui n'est que le lit d'un torrent excessivement large au temps des pluies, et très-médiocre à présent, que presque toutes les neiges sont fondues et que les pluies n'ont pas encore commencé. Il descend des montagnes de la grande chaîne de Pirpenjâl, à l'Ouest du col de Bimber.

La rive droite est beaucoup moins élevée et moins abrupte que les falaises de Ramouh sur sa rive gauche, et cette circonstance est commune aux deux autres

vallées de l'*Arobol* et du *Sounnegueul* que l'on croise obliquement comme celle du Ramouche, avant d'arriver à Choupienne. Ces torrents ont tous le même caractère. Le Sounnegueul et l'Arobol s'unissent et entrent dans le *Béhatte* à *Arvogni*. Les pierres roulées dont leur lit est rempli, sont les mêmes que l'on observe dans le terrain de transport qui forme les plateaux entre lesquels ils coulent; ce sont des roches quartzeuses ou argilo-quartzeuses, de couleurs brunâtres, parsemées de noyaux de Quartz blanc ou d'un verdâtre clair. Il y a peu de roches granitoïdes.

Le cours naturel des eaux a été étrangement détourné pour les besoins de l'agriculture. Ces plateaux qui s'élèvent à 40^{m} ou 50^{m} au moins au-dessus des torrents qui coulent au pied de leurs falaises, sont ou étaient couverts de rizières qu'il faut inonder. C'est sur leur bord le plus élevé que l'on fait couler les canaux d'irrigation, dont la prise d'eau se fait à la sortie des hautes montagnes, dans les torrents du Ramouche, d'Arobol et de Sounnegueul, alors que la pente de ceux-ci est encore très-rapide. La masse des eaux ainsi dérivée est énorme; ce sont de véritables torrents que l'on a amenés au sommet des plateaux, et qui de là se répandent à leur surface, souvent au gré de leur relief, comme des cours d'eau naturels. Il y en a qui sont à peine guéables. — Quelques-unes des assises du sol de transport étant formées de galets, ces rivières factices qui les ont mises à découvert sur quelques points en ont entraîné les cailloux et en ont également garni leur lit, en sorte que rien ne manque à la ressemblance, et que l'on est souvent incertain de l'origine des ruisseaux qui coulent sur les pentes les plus basses de ces plateaux.

A moitié chemin de Ramouh à Choupienne, on passe près du séraï de *Schahdji-Meurtg*. Avant que d'y arriver, on voit dans les bois une petite mosquée musulmane, où la tombe d'un Seyd attire beaucoup de Fakirs.

Le Micocoulier, le Poirier sauvage, et une grande espèce d'*Evonymus* sont les arbres qui forment ces bouquets au penchant des plateaux. Cette magnifique espèce de Rose (*Rosa suaveolens*) des Dhoûns de Dehra les décore. Un Jasmin, qui me semble être celui de nos jardins, les parfume.

En approchant de Choupienne, on voit ces plateaux se lier insensiblement à la base des hautes montagnes dont les pentes inférieures s'adoucissent extrêmement, comme pour se raccorder avec eux.

Il me paraît qu'aucune source ne s'échappe du flanc des montagnes, qui s'écoulerait d'elle-même sur les plateaux inférieurs; et comme les eaux n'ont pu être amenées artificiellement à la surface de ceux-ci qu'à une certaine distance des montagnes, leur sommet vers la base de ces dernières semble n'avoir

jamais été cultivé. Il est revêtu de forêts de Cèdres et de *Pinus attenuata.* Quelques-uns de ces arbres descendent jusque dans le fond des vallées.

Choupienne est situé sur le penchant occidental d'un plateau borné à l'Ouest par la vallée du Sounnegueul qui descend du col de Bimber. C'est, après Cachemir, la ville la plus considérable de ce pays. Il peut y avoir 3000 ou 4000 maisons. Deux ou trois mille ne sont habitées que par des marchands. Il n'y manque pas de familles de Pundits. Tout cela paraît fort pauvre. La demeure du Thanadar a la prétention d'être une forteresse. Il l'occupe avec 200 soldats.

Cet homme vint me faire le Moulakâte aussitôt après mon arrivée. On devine aisément que dans un pays si mal gouverné, le pouvoir militaire et l'autorité civile se confondent souvent dans les mêmes mains. Le Thanadar est Kardar en même temps ; il lève certaines branches du revenu royal.

Description du terrain de Choupienne. — La position de Choupienne est remarquable à cause du voisinage d'une colline isolée qui s'élève brusquement à un mille ($\frac{1}{4}$ l.) vers l'E.S.E., et que son isolement et sa forme permettent d'apercevoir et de reconnaître de fort loin.

Cette colline a pour base un plateau d'alluvion composé de lits de sables alternant avec des lits de cailloux roulés. Elle est formée de trois arêtes principales, à angles mousses, mais à pentes fort rapides, qui se joignent en un sommet aigu. La cime est une troncature de quelques mètres carrés. La colline est de tous côtés trop bien gazonnée pour laisser voir clairement sa structure intérieure. Je regarde cependant comme certain que sa charpente est une protubérance de roches quartzeuses anciennes, qui dominent dans la composition des hautes montagnes de la chaîne méridionale voisine. Cette roche fait saillie à la surface, en plusieurs lieux. Elle ne se découvre pas sur d'assez grandes masses pour que l'on y puisse reconnaître les allures ordinaires de son gisement ; mais sur toutes les faces de la colline, elle se montre avec des caractères minéralogiques semblables, ce qui éloigne l'idée que ces masses ont été transportées et ne sont qu'enterrées dans le sol, d'où elles se dégagent en partie, idée que repoussent également leurs formes anguleuses et leurs grandes dimensions. Il n'y a rien de pareil dans le terrain d'alluvion des plateaux d'alentour.

Mais la cime de cet îlot a été recouverte par les eaux douces. Le sol de ses pentes est formé de Sable argilo-calcaire, à la surface duquel sont éparses d'abondantes concrétions de Kankar, comme sur le plateau de Khanpour, et comme sur les plateaux diluviens de la vallée de Mirpour, à l'entrée de l'Hima-

laya. Le Kankar ne se trouve jamais dans les lieux qui n'ont gardé aucune autre trace du séjour ou du passage des eaux.

Mais ici, les dépôts diluviens n'ont sans doute qu'une épaisseur médiocre. L'îlot quartzeux de Choupienne n'est pas enterré sous des lits stratifiés de Sables, de Galets et d'Argiles; il paraît n'être recouvert en quelque sorte que d'une croûte sableuse et calcaire.

J'ai trouvé 2,285^{m} pour la hauteur absolue du sommet de la colline de Choupienne; celle de Cachemir étant de 1,635^{m}, la différence du niveau est donc de 650^{m}. Or, le terrain alluvial se montre maintenant sur de vastes étendues, à une élévation plus grande encore au-dessus du fond de la vallée.

D'autre part, la *colline de Soliman,* près de Cachemir, qui s'élève abruptement de la partie la plus basse de la vallée, et qui ne s'unit aux montagnes de la rive droite du Béhatte que par un col élevé seulement de quelques mètres au-dessus d'elle, n'atteint que la hauteur absolue de 1,953^{m}, c'est-à-dire qu'elle reste à 332^{m} au-dessous du sommet de Choupienne. Et cependant cette montagne ne montre à sa cime, ni sur ses flancs, aucun indice de submersion ancienne. Il en est de même de la *colline d'Harriperbette,* dont l'élévation au-dessus de Cachemir est encore moindre, et dont l'isolement et l'indépendance géographique des hautes montagnes, sont absolus.

On pourrait peut-être conclure de là que les eaux douces ont occupé jadis dans le bassin de Cachemir un niveau absolu supérieur à celui de la montagne de Choupienne, et que les deux collines de Soliman et d'Harriperbette ne se sont soulevées que postérieurement à leur écoulement, ou dans la catastrophe même dont cet écoulement a été un des accidents.

Je ne crois pas cependant qu'une telle conclusion soit nécessaire. Le terrain d'alluvion peut aussi avoir éprouvé lui-même, depuis sa formation, des changements de niveau. Dans les falaises du Ramouche, du Doudganga et les autres que j'ai eu l'occasion d'observer en venant de Baramoula à Cachemir, je n'ai, il est vrai, aperçu nulle part la trace de dislocations violentes; mais il m'a paru qu'en général le terrain se relevait faiblement vers la base des montagnes sur lesquelles il s'appuie, et peut-être le lit actuel du Béhatte n'est-il qu'un pli de l'écorce terrestre, au Sud et à l'Ouest duquel cette écorce tout entière, sans se rompre ailleurs, se serait doucement relevée, exhaussant ainsi davantage les parties du sol alluvial les plus éloignées de la rive gauche du Béhatte. Mais que l'on admette cette hypothèse, ou qu'on lui préfère la première, il n'en demeure pas moins évident que les collines de Soliman et d'Harriperbette n'ont apparu que postérieurement à la retraite des eaux, puisqu'elles ne por-

tent, même sur leurs bases, aucun indice de leur séjour, et il n'est guère douteux que le phénomène de leur apparition ne soit contemporain de la rupture des digues puissantes qui les retenaient.

Quant à l'origine de ces eaux qui ont jadis empli le bassin de Cachemir, elle est manifeste par la nature des dépôts qu'elles ont formés; elle est manifeste et prochaine. Les eaux descendaient des montagnes de la chaîne voisine du Pirpenjâl, puisque le sol alluvial est composé de débris des roches dont ces montagnes sont formées.

Les parties de ce sol sont d'autant plus ténues qu'on les examine dans des lieux plus éloignés de ceux d'où elles ont été entraînées. Ainsi, dans les îlots d'alluvion que j'ai décrits sur toute la route de Petonne à Cachemir, et qui s'élèvent de la partie la plus basse de la vallée à peu de distance du Béhatte, il n'y a que des Sables fins et des Argiles grossières, mais point de cailloux roulés.

Les lits de cailloux se montrent çà et là, parmi des sables grossiers, dans les promontoires que traverse cette route de Baramoula à Cachemir, comme dans les falaises de Ramouh. Les cailloux sont d'abord de la grosseur d'une noix. Plus haut, plus près des montagnes, leur grosseur augmente graduellement.

Les caractères du Kankar sont identiques avec ceux qu'il offre dans la vallée de Mirpour : le mode de sa formation est également obscur. Aucune source, de quelque nature que ce soit, ne s'échappe des terrains à la surface desquels on le trouve disséminé en concrétions amorphes.

La ville de Choupienne est élevée moyennement de 2,182^{m}. — Elle est très-sensiblement au Sud de Cachemir. La plaine ou plutôt le plateau au-dessus duquel s'élève la colline, se prolonge encore d'environ 1 $\frac{1}{2}$ lieue au Sud. Là il expire à la base des montagnes de la chaîne de Pirpenjâl, dont la direction est ici à peu près de l'E. à l'O. Ce plateau, arrosé avec profusion, est assez richement cultivé.

Le 20 juin 1831. — *De Choupienne à Doubjonn.* — Le Thanadar de Choupienne demanda à m'accompagner dans les montagnes. Il voulait, pour me faire honneur, emmener toute sa garnison, mais peu de ses gens partagèrent avec lui la faveur de se morfondre à ma suite sur les cimes de Pirpenjâl : ma caravane se fournit à Choupienne de vivres pour 6 jours; et, le 20 juin, j'allai camper au milieu des forêts de Pins, à 6 ou 7 cosses (3 $\frac{1}{2}$ ou 4 l.) plus loin, dans

une clairière herbeuse qui s'appelle *Doubjonn,* et où Kir Param a fait bâtir dernièrement quelques rudes abris.

J'avais relevé de la montagne de Choupienne le col de Bimber à l'O. — 10° S. environ. C'est la direction dont s'écarte assez peu dans ses détours la profonde et étroite vallée du Sounnegueul, qui descend de ce col. *Hirpour,* séraï ruiné près duquel est un faible hameau, un poste militaire et un péage, est à peu près dans la même direction à 3 cosses (1 ¾ l.) de Choupienne. Le Sounnegueul, torrent qui n'est pas guéable en cette saison des basses eaux, se dévie, en face de Choupienne, de sa direction primitive, pour faire avec elle un angle considérable, et couler au Nord-Est.

La haute falaise qui borde sa rive gauche en face de Choupienne est principalement formée d'assises de cailloux roulés, de la grosseur de la tête. Le plateau, dont cette falaise est la section, est très-uni et s'élève rapidement vers les montagnes.

Au contraire, le plateau (d'ailleurs également diluvial) de la rive droite de cette rivière, s'abaisse vers la vallée, par une succession d'étages ou de pentes peu rapides. Quelques-uns de ces étages sont séparés les uns des autres par des plateaux d'une certaine étendue, sans qu'il y ait en face sur la rive opposée, aucune disposition correspondante. *Hirpour* est situé sur un de ces plateaux, qui est fort peu élevé au-dessus des eaux actuelles du Sounnegueul, mais cependant tout à fait en dehors de leur portée. C'est là que commencent les forêts, pour ne s'arrêter qu'au niveau qui marque la limite supérieure de la zone qu'elles occupent. Il n'y a pas un Cèdre dans cette vallée, ni dans les vallons qui s'y ouvrent, depuis sa base jusqu'à leur sommet. Dans la région inférieure, sur les gradins les plus bas qui se confondent presque avec le fond de la vallée, et dont l'élévation moyenne est de 2,500^{m}, les forêts sont composées d'un mélange d'espèces d'arbres assez nombreuses. Ce sont des Pins et des Sapins : *Abies circularis* N. et *Abies taxifolia* N., *Pinus attenuata,* des Ifs, des Érables, des Fusains, çà et là quelques *Æsculus* et quelques Noyers, des *Prunus padus* (qui descendent dans cette partie de l'Himalaya à un niveau bien plus bas que dans les hautes vallées de la Jumna et du Pâbeur), des Poiriers sauvages, et une très-grande espèce de Peuplier, plus voisine du Blanc de Hollande que du Tremble, mais qui me paraît différer de l'un et de l'autre; une Polémoine, bien voisine de la nôtre, fleurit sous ces ombrages avec un *Epimedium* qui me semble nouveau, et un assez grand nombre de plantes, un *Tamus,* divers *Polygonatum,* un Lis sans doute de la section des Martagons; mais l'espèce la plus commune est peut-être le *Podospermum,* si abon-

dant entre Ilahabad et Ouri. — L'Érable s'arrête à une médiocre hauteur et n'atteint nulle part, je crois, à 3,000^{m}. Cependant c'est une des espèces de l'Himalaya anglais et qui descend à peine, autour de Jumnoutri et de Kédar-Kanta, à ce niveau, qu'elle n'atteint pas même ici. J'aurais dû citer parmi les arbres, une espèce fort remarquable d'Alisier dont les fruits encore verts sont déjà de la grosseur d'une petite pomme. Je crois que c'est la même espèce que j'ai vue mûre dans la haute vallée du Pâbeur, où on la mange et où on la cultive presque.

Le petit poste de Hirpour, station élevée d'environ 2,500^{m}, me reçut sous les armes, enseigne déployée. Je note ce fait à cause de sa rareté. — Les drapeaux dans l'Orient ne sont qu'un jouet d'enfant. Les soldats les prennent et les laissent selon leur caprice, et n'attachent à leur conservation aucune de nos idées. Le chef de cette guérilla me dit qu'il était là depuis 3 ans, avec les mêmes hommes, tous Pendjâbis, et que, malgré la sévérité de l'hiver, ils s'y portaient tous fort bien. La terre demeure couverte de neige pendant 3 mois. Il y en a jusqu'à 2 mètres d'épaisseur, mais je suppose exagérée la durée du grand froid. Cependant le torrent gèle toujours, m'affirme-t-on, pendant un espace de temps considérable.

A 2 cosses (1 $\frac{1}{4}$ l.) au delà d'Hirpour, on traverse le Sounnegueul sur un pont de bois. Dès lors, la route s'élève rapidement au-dessus du fond de la vallée, et se tient, jusqu'à Ilahabad, toujours à une grande hauteur au-dessus d'elle. Doubjonn est élevé d'environ 2,800^{m}. C'est une clairière herbeuse et fertile, au milieu des forêts de Pins et de Sapins.

Les 21, 22 *et* 23 *juin* 1831. — *De Doubjonn au camp sur la pente septentrionale du col de Pirpenjâl.* — *Le* 21 *juin*, j'allai camper à 1 cosse ($\frac{1}{2}$ l.) au delà du dernier séraï bâti sur la pente septentrionale du col par les empereurs mogols.

Le Sounnegueul ne reçoit aucun affluent considérable sur sa rive gauche, celle que suit le chemin : les torrents que celui-ci traverse descendent de gorges qui montent rapidement sous les cimes.

A 1 cosse ($\frac{1}{2}$ l.) au delà de Doubjonn, on passe devant un fortin moins respectable qu'un moulin à vent; mais il serait difficile à des gens à pied de passer ailleurs, et pour des bêtes de somme il n'y a pas d'autre passage. Ce poste, gardé par une trentaine d'hommes, s'appelle *Hinglari.*

A 2 cosses (1 $\frac{1}{4}$ l.) au delà est un autre poste appelé *Bourdge Ghoulam Hossein.* Ghoulam Hossein est un Saint, mort depuis longtemps, auquel la légende des montagnards attribue divers miracles, entre autres la construction d'une partie

de la route, qui est supportée par un mur vertical, ouvrage très-inférieur à ceux qu'exécutent sans ingénieurs et sans miracles les villageois des Alpes. — Il y a une cinquantaine de soldats dans le Fort. En face de ce lieu, le Sounnegueul reçoit sur sa rive droite un affluent considérable; ce torrent descend d'une vallée qui paraît se prolonger considérablement, et qui remonte jusque sous un col de la chaîne de Pirpenjâl.

On passait autrefois de Cachemir dans le Pendjâb par un col situé au sommet de cette vallée; mais depuis un grand nombre d'années ce passage paraît avoir été fermé ou être devenu extrêmement difficile à cause de grands éboulements de montagnes, et il est abandonné.

La preuve qu'il était fréquenté autrefois, c'est que les Afghans avaient bâti une forteresse, plus grande que toutes les autres, au sommet d'un mamelon isolé qui s'élève au confluent du Sounnegueul et de ce torrent. Ce Fort, actuellement abandonné, commande un séraï bâti aussi par les Afghans sur le modèle des séraïs mogols, dans une petite prairie située pareillement au-dessus de la jonction des deux rivières.

Les pentes le long desquelles la route est tracée, sont tournées à peu près vers le Sud. Elles commencent à se dépouiller de forêts bien avant les pentes opposées. Les Pins et les Sapins s'arrêtent avant que l'on arrive au séraï d'Ilahabad, où ils se réfugient dans des gorges étroites et ombragées. A ce niveau, 2,800^{m}, et à l'exposition du midi, il n'y a plus guère que des bosquets de Rosiers, de Ronces, de Saules, d'Épines-vinettes et de Lilas. Ce dernier arbrisseau est la même espèce que j'ai trouvée sur les avenues du col de Bouroune. Ses feuilles sont glauques, et ses fleurs blanches sont presque inodores.

C'est au niveau où la forêt expire que commencent à paraître un grand nombre de plantes alpines nouvelles. La plus abondante et la plus remarquable à la fois est un Euphorbe, qui représente exactement notre *Euphorbia auricoma*, si ce n'est lui-même. Une autre espèce du même genre est mêlée avec lui, et forme aussi, dans l'herbe des prairies dont les pentes sont couvertes, de belles gerbes d'un vert doré. Une Buglose superbe se montre avec elles, et une petite Anémone qui varie par presque tous ses caractères. La distinction des espèces de ce genre est difficile dans l'Himalaya; c'est celui de la famille des Renonculacées qui s'y reproduit le plus souvent. Il n'y a point ici de Renoncules exclusivement alpines; mais l'espèce des plaines du Nord de l'Inde, qui me paraît être le *Ranunculus acris*, s'élève jusqu'aux niveaux les plus hauts. Une Ancolie, qui n'est pas rare, me paraît être l'espèce nouvelle que j'ai découverte l'an passé en Kanawer, entre Kanum et Soungnum.

Le séraï d'Ilahabad doit être élevé d'environ 3000^{m}; le Sounnegueul coule à une centaine de mètres au-dessous, et reçoit là un autre torrent d'un volume au moins égal. Il descend d'une vallée plus étendue que celle d'Ilahabad, et qui, à 5 cosses (3 l.) de ce lieu, se termine à un col par où l'on passe, même à cheval, mais non sans difficulté, dans le Pendjâb. On appelle cette vallée et ce col, *Darhâl*, du nom d'un gros village, le premier que l'on rencontre sur le versant opposé des montagnes. Ce village est à 14 cosses (8 l.) d'Ilahabad. —D'après ce que l'on m'a rapporté de ses productions, son niveau absolu ne doit pas excéder 1,300^{m} à 1,400^{m}, si même il atteint à cette élévation. Cependant le col de Darhâl doit être encore plus élevé que celui d'Ilahabad, car il ne s'ouvre qu'un ou deux mois après lui, et se ferme plus tôt. On peut fixer sa hauteur à 3,800^{m} ou 3,900^{m}; on descend donc 2,600^{m} ou 2,700^{m} sur une route de 7 à 8 cosses (4 l. à 4 $\frac{3}{4}$ l.) : chute énorme, mais qui est en rapport avec la rapidité de la descente du col d'Ilahabad vers Radjaori.

La route de Darhâl, au surplus, est peu fréquentée. Kir Param la prit pour quitter Cachemir: c'est qu'il emportait un bagage immense et d'une grande valeur, qui eût été soumis à des droits de passage considérables sur la grande route de Bimber; au lieu que la route de Darhâl passe au travers du pays du Radjah de Radjaori, qui n'osa réclamer de lui les redevances que Goulâb Sing eût eu le pouvoir, comme il avait le droit, de les exiger.

De Darhâl, on regagne Radjaori : et loin que cette route soit la plus longue, elle est de 2 ou 3 cosses (1 $\frac{1}{4}$ l. ou 1 $\frac{3}{4}$ l.) plus courte que celle de Pirpenjâl.

La vallée dite de Darhâl est agréablement ombragée de forêts de Bouleaux; elles en occupent tous les fonds et s'élèvent considérablement sur les pentes des montagnes entre lesquelles elle est creusée. Au-dessus, sont des pâturages fertiles. Aucun Fort, aucune habitation de ce côté, si ce n'est quelques chalets pour les gardiens des troupeaux qu'on y mène pendant l'été. Ce sont des chevaux, des vaches, et surtout des buffles. Ces animaux ne paraissent aucunement souffrir de la fraîcheur des nuits.

On compte 3 cosses (1 $\frac{3}{4}$ l.) d'Ilahabad au col qui s'appelle du même nom. Le chemin monte au fond d'un large berceau herbeux où paissent de nombreux troupeaux. Le Sounnegueul, qui a ses sources sous le col même, coule dans une ravine qui s'appuie sur sa rive droite à des pentes rapides, tournées au Nord et couvertes de forêts de Bouleaux. J'établis mon camp sur ses bords, dans un lieu abrité des vents fougueux qui soufflent habituellement du col, et où mes gens trouvèrent des chalets abandonnés. — L'élévation absolue de ce lieu est de 3,098 mètres.

J'ai demeuré là près de trois jours; et quoiqu'on dise qu'il pleuve constamment sur le Pirpenjâl, je n'y ai eu qu'un mauvais jour : c'était celui où je montai au col et sur les cimes qui le dominent à l'ouest, *le 22 juin.*

Le col est une ouverture assez large, entre deux montagnes pyramidales tout à fait pareilles et presque isolées par leurs bases des montagnes contiguës et plus élevées, alignées comme elles sur la ligne de faîte de la chaîne.

Il est gardé par une cinquantaine de soldats entassés dans deux petits Forts qu'en Europe on n'appellerait pas même des corps de garde. Un petit temple, aussi misérable que ces huttes, est bâti auprès. Hindous, Sikes et Musulmans y font leurs dévotions aux divinités du lieu; les plus dévots y attachent de petits drapeaux préparés sans peine à l'avance avec une guenille accrochée au bout d'une baguette. — Bernier raconte des superstitions dont ce lieu était le foyer, et dont on y a perdu la tradition. Il était fort mauvais physicien, et la manière dont il raconte ces niaiseries permet de penser qu'il y croyait lui-même un peu. Le temple n'a plus de desservant, et les soldats de la petite garnison se permettent à présent de parler à voix haute, et de tirer des coups de fusil sans crainte de provoquer les orages. Ils demeurent là 12 mois de l'année, à peu près enterrés dans la neige pendant l'hiver; battus du vent, contre lequel leur habitation n'est qu'un pauvre abri; sans moyen de se bien chauffer; et cependant, tout Pendjâbis qu'ils sont, ils ne se plaignent pas excessivement de la rigueur du froid. Ils s'y portent bien.

Une mauvaise observation du baromètre faite à 8 heures du matin, par un temps calme qui laissait la température incertaine, m'a donné 3,655^{m} pour la hauteur du col. L'erreur va peut-être à 200^{m}, si toutes ses causes possibles ont agi dans le même sens.

La face occidentale des montagnes est très-escarpée; on dirait que le terrain manque tout à coup sous le col : la route qui en descend vers Radjaori semble s'enfoncer et se perdre dans un précipice, au fond duquel on aperçoit un séraï : sa distance en ligne droite est beaucoup moindre que celle d'Ilahabad, mais il est peut-être à 1000^{m} au-dessous du col. Il n'y a point de pentes herbeuses. Les escarpements sont nus ou ne portent que des Pins qui s'élèvent dans leurs crevasses. Ce paysage a une grandeur sauvage et une âpreté que fait sentir plus vivement le contraste des formes adoucies des montagnes et de leur riche verdure du côté de Cachemir.

Les deux vallées dont les sommets se rencontrent au col, sont dans le prolongement exact l'une de l'autre. Ce qui leur est commun, c'est le défaut absolu d'arbres sur leurs pentes exposées au midi.

Si chétif que soit le Fort qui défend ce passage, la nature des lieux cependant le rend formidable à un ennemi qui se présente du Pendjâb. Mais j'ai trouvé à une faible distance à l'ouest, et à une hauteur médiocre au-dessus, un autre passage praticable pour des gens de pied. Ils y seraient même couverts jusque sous l'arête du partage des eaux par des forêts de Bouleaux.

On m'a dit qu'entre ce col et celui par où je suis entré dans le pays de Cachemir, il n'y en avait qu'un autre, et à peine praticable, par où l'on se rend à Prountche. Je doute peu qu'on en trouvât d'autres si on les cherchait bien. Il n'y a dans cette chaîne aucune des difficultés dont sont hérissées les hautes Alpes : pas de glaciers : peu de neiges après le mois de juin : aux plus grandes hauteurs, les nuits ne sont pas très-froides; des hommes habitués à la fatigue, peuvent y dormir sans abri. Mais les mœurs des montagnards sont ici parfaitement opposées à celles de nos montagnards d'Europe : il n'y a pour eux aucune espèce de chasse : le sentiment de curiosité inquiète qui nous excite dans des lieux inconnus, est absolument étranger à leur nature : chacun suit la route de ses pères, et nul ne songe à en chercher de nouvelles.

L'angle que font les vallées de Darhâl et de Pirpenjâl, au lieu où elles se rencontrent en face du séraï d'Ilahabad, me donne à croire que le col de Darhâl ne doit être éloigné que de 2 ou 3 lieues de celui-ci. Les cimes qui surmontent le faîte de la chaîne dans cet intervalle sont probablement élevées d'un millier de mètres, peut-être de 1,200^{m} au-dessus du col de Pirpenjâl. Les sommets occidentaux le sont moins. Ils paraissent tous facilement accessibles, et j'avais commencé à les gravir, lorsque la pluie et les brouillards me forcèrent à y renoncer : le point le plus élevé que j'aie atteint l'est de 4,369^{m}. L'*Andromeda ericæfolia N.* et l'*Azalea sulphurea N.* atteignent presque à ce niveau.

Plusieurs oiseaux habitent ces hautes régions. Pendant 2 jours que je les ai parcourues, je n'y ai pas entendu la voix d'un *Tchoukkour;* mais j'ai tué diverses espèces de l'ordre des Passereaux, dont plusieurs sont communes. Ces oiseaux nichent à terre sous les touffes d'herbes. Quelques Aigles planaient dans les airs; j'en ai approché un d'assez près pour être assuré qu'il diffère de l'espèce qui est commune à Simla ; mais je n'en ai pu tuer aucun.

Plusieurs des gens qui me suivaient se plaignirent de maux de tête violents, et la plupart éprouvaient une très-forte disposition au sommeil. Je ne pouvais m'arrêter quelques minutes pour me reposer, sans en avoir plusieurs à réveiller, même quand il pleuvait. C'étaient peut-être les premiers effets de l'influence de l'air raréfié. On les éprouve en Europe à des hauteurs moindres que celles-là. Cependant, mon expérience en Kanawer m'a rendu fort sceptique à cet égard;

et, dans le cas présent, j'observerai que les gens qui, pendant la marche, s'étaient plaints de céphalalgies, de retour au camp, vinrent me demander des remèdes pour rétablir le cours de leur digestion. Ils avaient un peu de fièvre. Je les purgeai et les fis jeûner 24 heures, et tous se rétablirent parfaitement.

Le 23 *juin*, je parcourus les montagnes au pied desquelles j'étais campé. Leurs pentes inférieures et moyennes étaient couvertes de forêts de Bouleaux. Je n'en avais encore vu de près qu'une seule dans l'Himalaya, et c'était en automne et en Kanawer. Je fis dans celles-ci une riche herborisation. Une des plantes les plus communes qui fleurissent au-dessous est une *Cortusa* charmante, peut-être l'espèce des Alpes. Le Bouleau lui-même me paraît être le nôtre. Sa taille et son port sont les mêmes; mais les feuilles de son liber sont beaucoup plus nombreuses ici. On dépouille ces arbres presque partout pour vendre leur écorce à Cachemir, où elle sert à plusieurs des usages du papier, mais surtout à la couverture des maisons. Elle ne se pourrit point par l'humidité.

Au sommet de ces forêts, il y a des buissons de ce superbe Rhododendron que je vis pour la première fois à Jumnoutri (*Rhododendron campanulatum*), et d'*Azalea pontica*. Dans une de leurs clairières, j'y retrouvai ce *Gualtheria* que je n'avais pas vu depuis, quelques Genévriers et quelques Saules rabougris; et puis l'on ne voit plus que des herbes.

Parmi celles-ci, l'une des plus communes est un *Lithospermum*, qui a le port d'un *Echium*, ou plutôt le port d'un *Satyrium*, par ses longues bractées divergentes qui sortent de son épi, formé de fleurs serrées les unes contre les autres; ces fleurs, dans le même épi, sont toutes de couleurs diverses, comme celles de l'œillet de poëte, mais plus riches encore. Le *Caltha* abonde; toujours ses fleurs sont blanches, ou même bleuâtres en dehors; la plante est généralement petite. Deux *Rhubarbes*, dont une me paraît être celle que j'ai appelée *Rheum humile* en Kanawer. L'autre diffère de toutes celles que j'ai vues jusqu'ici dans l'Himalaya. Les montagnards mangent leurs feuilles cuites, comme les Dauphinois préparent celles du *Rumex alpinus;* mais elles ont le goût désagréable de la racine. On ne fait de celle-ci aucun usage. La Rhubarbe employée par les médecins à Cachemir, est apportée du Thibet. Sur des pentes pierreuses, dans des localités semblables à celles où croît dans les Alpes le *Chieranthus alpinus*, fleurit ici une plante congénère de celle-là, et qui lui ressemble étroitement par tous ses caractères, sans oublier celui du parfum exquis de ses fleurs. Dans les fentes de quelques rochers, j'ai trouvé l'*Argemone nepalensis*.

Sans monter à une grande élévation, je passai de la vallée d'Ilahabad dans celle de Darhâl, en gravissant la croupe des montagnes qui les séparent : cette dernière vallée est plus variée et plus pittoresque. — Je regrettai que la situation des vivres dans mon camp ne me permît pas de le porter pendant quelques jours dans cette vallée : tous mes gens criaient famine.

Les 24, 25 *et* 26 *juin* 1831. —*Du camp sous le col de Pirpenjâl à Cachemir.* — Je redescendis à Hirpour *le* 24 *juin*, et rentrai *le* 26 à Cachemir, suivant la même route que j'avais prise en venant. Il y en a une plus directe de Doubjonn à Ramouh, mais elle est si difficile que les Harkarahs eux-mêmes prennent toujours l'autre.

Plus de cent Chevaux paissaient dans les prairies autour de mon camp. Il n'y avait pas un seul Ghounte vigoureux parmi eux. C'étaient tous de misérables Tattous, tous dans la plus déplorable condition. Les Ghountes du Spiti, qui n'ont presque rien à manger, même en été, étaient gras à plein ventre. Ces chevaux et les bêtes à cornes mêlées avec eux viennent de la vallée. Leurs maîtres payent quelques roupies au Sircar pour acheter le droit de les envoyer dans ces pâturages; mais cette redevance a été tellement augmentée depuis l'établissement de la domination sike, que beaucoup de pâturages restent déserts, les villageois préférant garder leurs bestiaux près d'eux toute l'année, à payer un si haut prix. Le lait des vaches et des buffles est converti en ghui qui est porté à la ville, où il paye encore des droits considérables. Il n'y a presque aucune denrée qui ne soit taxée, et qui ne le soit arbitrairement : et le mode de perception de cette multitude d'impôts livre à la rapacité d'une foule d'agents du rang le plus bas, le petit avoir de tous les pauvres gens.

Description du terrain entre Hirpour et le col de Pirpenjâl. —Les roches que j'ai vues dominer dans les lieux les plus élevés que j'aie visités, sont des Schistes le plus souvent argileux; quelquefois des Ardoises. Leur direction varie de l'O. — 30° N. à l'O. — 35° N. Elles sont inclinées de 70°, au N. — 30° ou 35° E. Leur direction se rapproche ainsi de celle de la chaîne.

Ces Schistes argileux se pénètrent de Quartz et passent graduellement à des Quartz schisteux pareillement stratifiés; ceux-ci à des roches de la même nature, mais compactes, et dont la stratification s'efface : enfin, l'Amphibole se mêle au Quartz, et çà et là le Feldspath s'y ajoute, de manière à former des Syénites qui n'offrent aucun indice de stratification. Cependant, ces roches granitoïdes, parmi lesquelles je n'ai pas aperçu de véritables Granites, sont peu développées. On les

trouve moins souvent en place qu'en blocs immenses, roulés de la cime des montagnes sur leurs pentes, où leur extrême solidité les défend contre l'influence des météores. Elles descendent aussi en cailloux roulés dans le lit des torrents.

Le Mica n'est pas moins rare que le Feldspath dans la composition de ces montagnes. Le Schiste argileux passe quelquefois au Schiste micacé, mais il n'y a pas de véritable Micaschiste. Les Schistes micacés sont surtout développés autour du séraï d'Ilahabad et dans la vallée de Darhâl. La direction des roches commence là à varier : elles sont dirigées à l'O.-20° N.; et en descendant vers Hirpour, elles tournent à l'O.-15° à 10° N. et jusqu'à l'O.-5° N.; leur inclinaison se rapproche d'autant du Nord.

Mais elles ne varient pas seulement dans leur direction. La pâte argileuse des Schistes se pétrit de cristaux de Pyrite de fer, jaune ou brune. Le Quartz en même temps la pénètre intimement, leur donne de la cohésion çà et là, et s'en sépare en nodules globuleux ou amygdalaires d'un blanc mat. De là des roches porphyroïdes, essentiellement quartzeuses, dont la pâte est du Quartz argileux compacte, grisâtre, brunâtre, rougeâtre ou noirâtre, parsemé de taches blanches. Elles offrent de très-nombreuses variétés, parmi lesquelles il est facile de reconnaître les Porphyres quartzeux si communs sur la pente occidentale de l'Himalaya, sous la forme de Cailloux roulés, soit dans le lit actuel des torrents, soit dans les vieux dépôts d'alluvions.

Dans les surfaces exposées à l'air, les nodules blancs quartzeux et les cristaux de Pyrite se détachent souvent. Ces roches semblent alors toutes bulleuses.

Ces Porphyres quartzeux par développement intérieur, alternent fréquemment avec des Schistes argileux qui ne contiennent d'autres substances étrangères que des grains de Pyrite. Ils sont d'ailleurs stratifiés presque aussi manifestement qu'eux.

D'autres roches, également singulières, sont subordonnées à ce système schisteux. On les trouve surtout associées au Schiste micacé plutôt qu'au Schiste argileux. Ce sont des Calcaires auxquels il est impossible de ne pas donner le nom de Brèches, quand on ne voit que leurs surfaces anciennes dégradées par l'action de l'air, mais dont la cassure fraîche inspire quelque doute sur leur nature classique. — Leurs parties dissemblables par la couleur, les unes blanches, d'autres grises, d'autres noires, enfin plus ou moins effervescentes selon la proportion de Quartz, et peut-être de Magnésie, dont elles sont mélangées, se fondent intimement par quelques côtés, tandis que, par d'autres, elles restent parfaitement distinctes les unes des autres. Leur stratification n'est pas moins ambiguë que celle des Poudingues de Valorsine. Mais les Poudingues

de Valorsine ne sont pas recouverts; et les roches dont il s'agit alternent à diverses reprises avec des roches régulièrement stratifiées, lesquelles par une suite de transitions insensibles passent à des Syénites. Elles renferment des grains disséminés de Pyrite, comme les Schistes qu'elles accompagnent. D'ailleurs, elles varient extrêmement par la grandeur et la coloration diverse de leurs parties. Il y-en a de grisâtres et de brunâtres où brillent des grains quartzeux d'un éclat gras et des lamelles spathiques; elles sont semées de taches ocreuses, résultant de la décomposition de cristaux pyriteux. Enfin, quoique plus souvent ces roches alternent assez brusquement avec le Schiste micacé (entre Ilahabad et Hinglari), on les voit cependant comme se développer aussi du Schiste argileux et des Porphyres quartzeux.

Il est impossible de séparer en diverses formations les roches si variées de ce système, car elles offrent le phénomène d'alternances répétées qui introduisent chaque terme au milieu des autres. Il n'y a ici qu'un terrain ancien, et ce terrain est le même que celui dont sont formées les montagnes entre Prountche et Baramoula.

C'est autour de Doubjonn que commence à se montrer le sol alluvial. J'ai vainement cherché à observer sa superposition aux roches anciennes. Il est d'abord composé de pierres arrondies, plus grosses que la tête, accumulées en désordre, sans sable pour remplir leurs interstices. En descendant vers Hirpour, on voit sur la rive gauche du Sounnegueule une falaise de 60^{m} au moins, qui montre comment ses parties s'atténuent à mesure qu'on s'éloigne du point de départ des courants diluviens; les Galets sont moins gros, leurs intervalles sont occupés par du sable grossier, leur disposition est moins confuse; dès que l'on peut y distinguer des lits, l'inclinaison de ces lits est manifeste, ils plongent tous fortement vers la vallée de Cachemir.

Cette inclinaison est-elle le résultat d'un relèvement postérieur à leur dépôt?

Est-elle une disposition primitive résultant de l'inclinaison du plan sur lequel ces couches se seraient déposées? C'est ce qu'il ne m'est pas encore permis de décider.

Le 28 juillet 1831. — A Cachemir, et séjour jusqu'au 16 août.

Deuxième excursion dans le Cachemir, au col de Banehal, du 10 *au* 28 *juillet* 1831.

Le 10 *juillet* 1831. — *De Cachemir à Kréou, et séjour le* 11. = [*Pandretonne, Zevonne, Balahama, Vouïenne, Kréou. Mines de fer de Char*].

Le 12 *juillet* 1831. — *De Kréou à Medrou.*

Le 13 *juillet* 1831. — *De Medrou à Bidjbéara.* = [*Merhanme*].

Le 14 *juillet* 1831. — *De Bidjbéara à Islamabad, et séjour le* 15. = [*Source de Motonne, ruines de Srinaghur*].

Le 16 *juillet* 1831. — *D'Islamabad à Schâhabad, et séjour le* 17. = [*Source d'Atchbol*].

Le 18 *juillet* 1831. — *De Schâhabad à Vernâgue, et séjour les* 19, 20 *et* 21. = [*Le col de Banehal*].

Le 22 *juillet* 1831. — *De Vernâgue à Saganme.* = [*Mines de fer de Sôf*].

Le 23 *juillet* 1831. — *De Saganme à Côleganne, et séjour le* 24.

Le 25 *juillet* 1831. — *De Côleganne au Cassaba de Kournarvao.*

Le 26 *juillet* 1831. — *Du Cassaba de Kournarvao au camp près d'Islamabad.*

Le 27 *juillet* 1831. — *Du camp près d'Islamabad à Toursou.*

Le 28 *juillet* 1831. — *De Toursou à Cachemir.* = [*Ventipour, Kakapour, Pampour, Vouïenne, Zevonne*].

Prières pour la pluie.

Visite a Mohammed Schah Saheb.

Revenus, impôts.

Fabrication des Chales a Cachemir.

Le 10 *juillet* 1831. — *De Cachemir à Kréou, et séjour le* 11. — La route de Cachemir à Islamabad est tracée entre le pied des montagnes et la rive droite du Béhatte, qui en est généralement fort rapproché. Je quittai Cachemir le 10 juillet, et pris d'abord cette route; elle contourne l'arête méridionale de la montagne de Soliman, Pl. LXX, sur les bases de laquelle sont des dépôts d'alluvions, élevés au moins de 30^{m} au-dessus de la rivière. Ils m'avaient échappé jusqu'alors. Ces dépôts se montrent en beaucoup de lieux sur les caps et dans les golfes de la chaîne de montagnes qui borne au nord le bassin de Cachemir. A 1 $\frac{1}{2}$ cosse (1 l.) de la ville, je traversai un hameau appelé *Pandretonne.* Il est habité par quelques familles d'Hindous. Le Béhatte coule auprès. De vastes plantations de Saules l'entourent. C'est un lieu frais et agréable. Il y a une pagode fort ancienne, bâtie au milieu d'un bassin carré d'où sort une faible source. Je l'ai dessinée, parce qu'elle est mieux conservée que la plupart des édifices indous qui restent à Cachemir, et qu'elle est caractéristique de cette sorte d'architecture, Pl. LXV. Mon dessin montre comment elle est bâtie de tranches régulières, posées les unes au-dessus des autres. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que ces pierres ne sont unies par aucun ciment. Il n'y en a jamais dans les anciennes constructions de Cachemir.

Le temps a rendu tout à fait méconnaissables les figures et les reliefs qui ornaient certaines parties de ce petit édifice.

J'ai relevé de là, à l'E.-28°S., le cap le plus avancé vers la vallée. Il n'y a en dehors de cette ligne que des golfes peu profonds.

A $\frac{1}{2}$ cosse ($\frac{1}{4}$ l.) de Pandretonne, le chemin passe sous un monticule arrondi au sommet, qui est le dernier gradin d'une grande arête de rochers qui s'avance vers la rivière et lui fait faire un coude. Il y a à sa base une misérable mosquée en ruine, et un faible hameau. La mosquée a été élevée par *Haboukhrotoune*, femme d'un des rois tartares de Cachemir, appelé *Youssouf Schâh*, et porte le nom de cette princesse. En face, sur la rive opposée du Béhatte, est le village de *Ladjienne*, petit, mais serré.

La face de cette arête, tournée vers le sommet de la vallée, est couverte jusqu'à 60^m ou 80^m de hauteur, de terrain de transport : ce sont les débris de roches voisines. Ces fragments, très-variables par la grosseur, sont tous anguleux, Pl. LIX, fig. 4. Les roches ainsi recouvertes requièrent un examen attentif, mais je les crois pétro-siliceuses ; elles ressemblent infiniment à certains Klingsteins volcaniques de l'Auvergne, particulièrement à ceux du Méren et de la roche saxadoise. — Leur division est polyédrique, et dans quelques places, sur de petites étendues, elle est presque colonnaire. — Mais ces polyèdres allongés, prismatoïdes, se croisent en tout sens ; disposition qui, au reste, n'est pas étrangère aux roches trachytiques ni même aux Basaltes. Sous le marteau, elles sont très-sonores ; leurs teintes les plus communes sont le vert grisâtre ou le vert jaunâtre sale ; ce sont les mêmes qui paraissent former la masse intérieure de la montagne de Choupienne. Elles se lient par des passages nombreux aux roches de la colline de Soliman.

Lorsque le Quartz se sépare de la pâte de ces roches en nodules blancs qui leur donnent la structure porphyroïde, elles paraissent obscurément stratifiées, comme dans la montagne de Soliman et en plusieurs lieux de cette chaîne jusqu'à Zevonne. J'ai relevé plusieurs fois, dans cet intervalle, leur direction au S.E., et leur inclinaison (qui est de 50°) au N.E. ; mais on voit les parties stratifiées (si cette stratification est réelle) se lier aux masses polyédriques et pseudo-colonnaires.

Au delà de ces arêtes, dont la base descend jusqu'au bord du Béhatte, un golfe considérable pénètre dans les montagnes : c'est le *Pergunnah de Veuhou*. Il a la forme d'un fer à cheval peu régulier, du fond duquel s'avance une croupe de montagnes qui le subdivise en deux. *Zevonne* est à sa limite occidentale : c'est un assez gros village. — Là, je quittai la route qui continue à

suivre en général les bords du Béhatte. J'entrai dans cette anse de Veuhou.

Balahama, hameau que je traversai ensuite, est remarquable par un bouquet de grands Cèdres. Le Déodar, lorsqu'il croît isolé au fond des vallées, ne se ressemble pas. Une idole est posée contre le pied du plus vieux de ces arbres. Plusieurs de mes gens, Pendjâbis et Indiens, reconnurent le dieu sans difficulté.

Vouïenne est un grand village à l'extrémité de cette arête qui subdivise le territoire de Veuhou. Cette arête est formée de couches calcaires compactes grises ou noirâtres, dirigées au N.-5°E, et inclinées de 70° à l'O.-5°N. Au reste, la stratification toujours évidente est fort contournée. Les couches, épaisses d'un mètre environ, sont nettement séparées les unes des autres par un Calcaire peu différent dans sa cassure de celui de leur intérieur, mais qui prend à l'air une couleur ocreuse. Ces petites couches pénètrent en veines nombreuses dans l'intérieur des bancs. Les couches calcaires n'ont pas été plissées et contournées de la sorte sans se rompre et se fendiller en une multitude de pièces. Le Calcaire ferrifère semble avoir postérieurement pénétré dans toutes ces fissures. Plusieurs sources abondantes s'échappent de la base de cette montagne; l'une d'elles est très-sulfureuse, mais froide comme les autres. Les plus remarquables viennent au jour dans le jardin qui entoure la tombe d'un Séïd, en grande vénération parmi les Musulmans.

Kréou, le chef-lieu de ce Pergunnah, est situé à l'autre extrémité de cette large arête calcaire. Des sources très-abondantes s'en échappent. Les Hindous viennent de loin s'y baigner. C'est un lieu de pèlerinage assez fréquenté par eux. Les Pundits de Cachemir y viennent tous, plusieurs fois l'an, y faire leurs ablutions. Les Sikes, chez lesquels la superstition hindoue des ablutions dans des eaux saintes n'est pas affaiblie, épargnent ce village, dont l'aspect est très-agréable. Des Platanes immenses étendent leur ombrage au-dessus du bassin d'où naissent les fontaines sacrées.

Char est un village de forgerons et de mineurs, à $\frac{1}{2}$ cosse ($\frac{1}{4}$ l.) au delà de Kréou. Le Minerai que l'on y travaille est tiré des montagnes situées au fond de ce golfe de Veuhou. — J'allai visiter ces mines.

Les montagnes où elles sont ouvertes sont formées du Calcaire cité, ici fort régulier dans sa stratification, dirigé au N.N.O. et incliné de 25° à l'E.N.E. — La couche exploitée a $0^m,9$ d'épaisseur : je n'ai pas suffisamment déterminé sa nature minéralogique. Elle est comprise entre deux couches solides, faiblement ferrugineuses. Puis au-dessus vient un banc de Schiste argileux pourri,

puis le Calcaire du corps de la montagne avec ses caractères accoutumés. L'étendue des travaux et le petit nombre des ouvriers qui y sont occupés, doit faire regarder comme très-ancienne l'exploitation de ces mines, auxquelles la tradition populaire accorde une antiquité fabuleuse. Je n'ai visité qu'une petite partie de la mine, mais assez pour me convaincre de la régularité parfaite de la couche de fer oligiste. Il faut ramper sur un plan très-dur, incliné de 25°, couvert çà et là d'un gravier qui roule sous les pieds et les mains. L'eau remplit l'espace occupé jadis par la partie de la couche qu'on a extraite. Ce n'est pas de trop des mains et des pieds nus pour se tenir sur ces pentes rapides. J'étais chaussé, et je dus reculer de bonne heure devant le danger d'un faux pas qui m'eût entraîné dans le fond inondé des travaux.

La couche exploitée affleure en plusieurs lieux les pentes de la montagne. Il m'a paru cependant que plusieurs autres exploitations fort petites se faisaient dans des couches plus minces et plus pauvres, supérieures à la couche principale.

Il était nuit quand je revins à Kréou. Le chef de ce village hindou est un Musulman de bonne mine, qui m'attendait avec son petit conseil municipal pour me faire son salam. Cette chétive dignité est depuis longtemps dans sa famille, qui ne semble pas pour cela beaucoup moins pauvre que les autres paysans.

Le 11 *juillet,* je donnai un jour de repos à mes gens, fatigués de la longue marche de la veille, et j'allai à Char voir les forgerons : le Kardar de Kréou m'accompagnait. Je voulais obtenir quelques résultats numériques sur les éléments de cette industrie ; mais après une enquête d'un quart d'heure, je trouvai que de plus de dix témoignages, il n'y en avait pas deux qui s'accordassent, en sorte que je renonce à mentionner aucun des chiffres que j'obtins. Je dirai seulement qu'il y a 12 fourneaux : ils travaillent à la catalane. Chaque cuite dure 30 à 36 heures, et produit une loupe de 2 ou 3 maunds (80 à 120$^{kilog.}$), selon la qualité du Minerai. Le four a la forme d'un prisme rectangulaire percé de deux ouvertures latérales pour les soufflets, et échancré à sa base, par où coule le laitier. Un souffleur est accroupi de chaque côté du fourneau, et fait jouer alternativement deux petits soufflets de la construction la plus grossière. Le vent est conduit dans le fourneau par un gros tuyau de terre argilo-calcaire, dont le bout ne tarde pas à fondre et à tomber dedans. Chaque cuite consomme 40 de ces tuyaux. Les forgerons savent très-bien que, sans l'addition de cette terre, le Minerai ne fondrait pas.

Le fer de loupe se vend 4 roupies le maund, environ 10^{f},00 les 40$^{kilog.}$,00. On

le forge à la ville, où il coûte en barres 10 roupies le maund, environ 25^{f},00 les 40$^{kilog.}$,00. Il est fort mauvais.

Ce prix, comparé à celui des autres objets nécessaires à la vie, est exorbitant. Le prix du fer, en France, est à celui du pain comme 2 à 1, ou plutôt 7 à 4; en Angleterre, comme 1 à 1; à Cachemir, il est au prix du riz comme 50 est à 1.

Chaque fourneau chôme par intervalles, lorsque les ouvriers vont les uns à la mine, et les autres à la forêt pour faire du charbon. Le village entier paye 800 roupies (2000$^{f.}$) par an au Sircar, qui ne laisse aux malheureux forgerons que de quoi subsister.

On m'amena, à *Char,* un malade; c'était un vieillard à l'agonie, un forgeron. Il avait deux femmes beaucoup moins âgées que lui: c'étaient elles qui l'avaient porté. La fin du vieillard était évidemment trop imminente pour que je donnasse à ces pauvres femmes la moindre espérance; toutes deux sanglotaient. Je leur donnai de l'argent qu'elles prirent sans y faire attention. Je n'avais pas tourné les pieds, que le moribond expira. Je fus alors rappelé par une scène affreuse du désespoir le plus violent; les deux veuves se jetèrent sur le corps inanimé, elles l'étreignaient de toutes leurs forces en poussant de grands cris et en s'arrachant les cheveux. Leurs clameurs attirèrent toutes les autres femmes du village, qui s'y joignirent. Les hommes, interdits et silencieux, regardaient, immobiles, cette scène d'épouvante et de délire. Il y avait quelque chose de menaçant et d'effrayant dans ces voix confuses et discordantes : c'étaient les accents de la démence. — Homère les eût comparés aux croassements d'une nuée de corbeaux qui voltigent au-dessus de celui qu'une flèche vient de percer. Cet oiseau si défiant abandonne alors son naturel. Je ne sais pas d'oraison funèbre plus lugubre que leurs clameurs en voltigeant autour de celui qui ne s'envolera plus avec leur essaim. Leur vol n'est pas alors leur vol accoutumé; leur voix si rauque est gémissante. On dirait qu'ils savent ce que c'est que la mort, et qu'ils en expriment toute l'horreur.

D'autres oiseaux montrent cet effroi quand on tue leur femelle devant eux; mais il y en a, je crois, très-peu chez lesquels cet instinct singulier ne soit pas excité seulement par la différence des sexes.

J'ai depuis repassé à Veuhou, et observé à la fin la superposition de ses Calcaires aux roches quartzeuses. Elle se voit dans une ravine déserte, creusée dans la chaîne de montagnes qui séparent le lac de Doll de la baie de Veuhou, à 2 lieues de Vouïenne. Les couches calcaires, dans ce district, sont très-contournées; mais sur les pentes escarpées des montagnes leurs contournements

paraissent bien plus singuliers par le mode de décomposition que subit cette roche, et la diversité des teintes correspondant à celle de ces modes. Ces accidents de la décomposition à l'air et de la coloration sont indépendants de la continuité des couches, et me semblent ainsi indiquer avec évidence des altérations chimiques dans la masse des montagnes, produites postérieurement après leur dépôt par strates successifs. L'introduction du fer oxydulé dans le terrain est sans doute aussi un événement contemporain de celui-là, s'il n'est pas à lui seul cet événement tout entier.

Les roches quartzeuses qui supportent immédiatement les Calcaires, n'offrent que de vagues indices de stratification; elles appartiennent aux variétés les plus compactes et les plus homogènes du système dont elles font partie. Ce n'est apparemment que du Quartz compacte, pénétré d'Argile. Leur couleur est d'un vert sombre : on y découvre cependant une multitude de points rougeâtres; je crois que ce sont de très-petits cristaux de Pyrite de fer en décomposition. D'autres ont gardé leur éclat métallique.

Au contact du Calcaire, on dirait que la roche quartzeuse a éprouvé une altération. Des veines de Silex corné se traînent dans sa pâte compacte. La continuité de celle-ci est aussi interrompue par de petites cavités de formes diverses, dont elle est toute cariée en certains endroits. Il y en a de remplies par une sorte d'oxyde de fer très-siliceux, qui s'en détache aisément.

La première couche de Calcaire est noirâtre, schisteuse, micacée, et très-argileuse. Elle est aussi fortement pénétrée de Quartz qui lui donne une dureté considérable. Le fer y joue le même rôle que dans la roche de Quartz compacte située dessous, et dont elle ne diffère peut-être pas beaucoup minéralogiquement; mais elle est nettement stratifiée. Elle suit les ondulations assez faibles de la surface des couches quartzeuses sous-jacentes sur lesquelles elle repose.

Au-dessus paraît une couche assez épaisse de Calcaire noirâtre peu argileux et nullement quartzeux, très-faiblement micacé, pétri de petites coquilles bivalves toutes brisées.

C'est dans l'épaisseur de cette masse schisteuse que se montre une apparence de continuité, un banc parfaitement compacte, épais d'un mètre, d'un marbre gris-noirâtre, dont la cassure n'offre que des petites lamelles miroitantes, soit de la couleur du fond de la roche, soit jaunâtre, et qui sont évidemment la trace d'organisations coquillières. Il reste d'ailleurs des moules de coquilles fort nombreux : des *Cardium* ou des *Terebratules*. L'épaisseur de la coquille est occupée par du Spath calcaire blanchâtre.

C'est d'une pierre tout à fait semblable qu'est bâti le *Schâhlimar*. Les débris

évidents de fossiles disparaissent rapidement dans les Strates schisteuses qui recouvrent ce banc compacte; mais dans la cassure des roches où l'on n'aperçoit plus de formes organiques distinctes, on voit briller encore les facettes spathiques qui déposent de leur nature toute coquillière. Quelques couches paraissent arénacées; le mica y brille en lames très-petites; puis la texture de ces roches, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle de leur formation, devient de plus en plus fine et plus compacte, et elles n'offrent bientôt plus d'autres caractères que ceux que j'ai décrits à Vouïenne.

Le premier banc compacte et distinctement coquillier est incliné d'environ 30° au S.E. et dirigé au N.E. Mais comme la roche qu'il supporte n'est pas stratifiée, il me semble que son inclinaison et sa direction doivent varier d'un lieu à l'autre, comme les inégalités de la surface sur laquelle il s'est déposé.

Au reste, je n'ai observé le contact des deux roches quartzeuse et calcaire que sur une étendue fort médiocre, et la surface de la première paraissait n'avoir subi là aucune dégradation. Une ligne assez droite marquait la jonction.

Le 12 juillet 1831. — *De Kréou à Medrou.* — Je montai à la cime de *Vestervonne;* c'est une grande montagne à pentes douces, à sommet arrondi, qui s'élève immédiatement au-dessus de la vallée du Béhatte, à l'extrémité d'une arête considérable qui sépare le Pergunnah de *Veuhou* de celui de *Voulleur.* Sa position isolée, en avant des larges vallées de Voulleur et de Veuhou, en fait un des points les plus remarquables du paysage et qu'on aperçoit de presque partout, dans la moitié supérieure du royaume de Cachemir.

Ses pentes méridionales sont nues; mais à toutes les autres expositions, elle est bien boisée. C'est là que les forgerons de Char vont faire leur charbon. — Je montai à cheval jusqu'au sommet, en suivant leurs sentiers incertains. Je fis dans les bois une riche herborisation. Je n'y ai pas vu un seul conifère; c'est un mélange de Marronniers (*Æsculus hyppocastanoïdes*) de petites stature; de *Prunus padoïdes N.;* d'Érable (une seule espèce, celle recueillie avec le fruit au Pirpenjâl); de Viornes; de *Xitosteum;* de *Cratægus* et *Mespilus* divers; et, vers la cime, de Bouleaux. Le sommet de la montagne est un petit plateau à peine convexe et herbeux. Il est accessible de tous les côtés, excepté du Sud-Est.

J'ai trouvé, pour sa hauteur absolue, 3088^{m}. Le Bouleau descend à plus de 500^{m}. au-dessous; il se mêle dans cette zone à une espèce d'*Indigofera,*

la même qui abonde dans la vallée de Cachemir. Mais il n'y a ni *Rhododendron campanulatum,* ni *Azalea sulfurea,* ni *Andromeda ericoïdes.*

La cime de cette montagne est un des points de vue les plus avantageux pour saisir la topographie de la province de Cachemir.

On dit que ses forêts sont très-giboyeuses : le Chevrotin du musc s'y trouve, comme en plusieurs autres lieux de ce pays; mais le musc qu'il produit n'a que peu de parfum, et n'est pas estimé. D'après la description qu'on m'en a faite, je soupçonne aussi qu'on y trouve cette grande espèce de *Cervus* qui est assez commune dans les Dhouns de Nahan et de Dehra. On tue pendant l'hiver un assez grand nombre de ces animaux, qui s'approchent alors des villages. J'ignore où ils se réfugient dans l'été. Depuis un an, j'ai souvent visité les parties les plus élevées des montagnes, et je n'ai aperçu qu'une seule fois, sur les glaciers de l'Yurpo, quelques Antilopes.

Le *Fasianus impeyanus* existe en Cachemir, avec une autre espèce différente de celle que j'ai réussi à tuer et qui peut être l'*Argus*. On apporte ces oiseaux pendant l'hiver aux marchés de la ville. Jamais on n'y en voit dans l'été. — Une espèce de Léopard de la taille d'un Mâtin est loin d'être rare, me dit-on, dans la région inférieure des forêts; pressés par la faim, ces animaux entrent quelquefois dans les villages : plusieurs hommes ont été dévorés par eux autour de la *Montagne de Soliman.* Il faut que je ne sois pas mangeable, puisque me voici depuis plus de 2 ans dans l'Inde, y voyageant par milliers de lieues, et que je n'en ai pas encore vu un seul. Les Ours, au rapport de tous, ne seraient pas moins communs, et il y en aurait même trois espèces. Les *Goujours,* ou pâtres des montagnes, sont les seules gens qui sachent saisir tous ces animaux.

Le Pergunnah de Veuhou n'est arrosé que par les sources qui viennent au jour au fond de son cirque : il ne descend aucun torrent considérable et permanent des hautes montagnes qui l'enceignent au Sud. Quoiqu'elles atteignent certainement à plus de 4000^{m} de hauteur absolue, elles sont entièrement découvertes de neiges : elles paraissent très-âpres. On m'a dit, à Kréou, qu'il y avait cinq jours de marche jusqu'à leur cime; mais je doute fort d'un si grand éloignement. Elles sont désertes. Au delà, c'est le Thibet. Il est probable qu'on y peut passer; mais s'il existe un sentier praticable, il n'est assurément que bien rarement suivi.

La culture du Safran est confinée à ce Pergunnah. On a essayé, à d'autres époques, de cultiver cette plante en d'autres districts, mais sans jamais réus-

sir. — Cependant le sol où elle prospère en Veuhou existe ailleurs. C'est une alluvion calcaire blanchâtre, extrêmement fine et naturellement presque stérile, assez élevée au-dessus des plus hautes eaux du Béhatte pour demeurer toujours sèche et dépourvue d'ailleurs de tous moyens d'irrigation artificielle. On forme le sol en sillons de $2^{m.}$ de largeur, afin qu'il s'égoutte encore mieux. Les bulbes sont encore en cette saison parfaitement inactives; elles ne poussent leurs racines et leurs tiges qu'en automne. Le Safran ne fleurit qu'en octobre. Tous les trois ans on arrache toutes les bulbes qui se sont extrêmement multipliées, on donne au terrain une façon très-profonde, et on en replante le nombre convenable. Chaque année cette culture requiert beaucoup de main-d'œuvre. En même temps on ne souffre qu'aucune herbe adventice ne croisse dans les champs de Safran. Le produit est très-éventuel; j'ignore sa moyenne relativement à une certaine surface. Quant au produit absolu, il est fort médiocre. Le Radjah prélève pour l'impôt la moitié de la récolte; c'est une recette de quelques milliers de roupies. Le prix du Ser cachemirien (environ $1^{kilog.}$) est de 12 à 24 roupies ($30^{f.}$ à $60^{f.}$) : moyennement 20 roupies ($50^{f.}$). Il est présentement au plus bas prix, à 12 roupies ($30^{f.}$).

Le Safran est l'unique base des teintures jaunes du Cachemir, qui sont en conséquence peu solides. C'est, de plus, l'épice de la cuisine des gens aisés. L'exportation dans le Pendjâb et l'Inde diminue depuis longtemps chaque année; autrefois cette denrée était beaucoup plus chère. Il en était ainsi de tous les produits du sol et de l'industrie cachemirienne. Depuis la conquête sike, tous les prix ont énormément baissé : c'est que le numéraire est devenu excessivement rare. Les empereurs de Dehli, dans le siècle de leur puissance, le XVII^{e} siècle, venaient dépenser à Cachemir les trésors qu'ils avaient tirés de leurs possessions dans l'Inde. Bernier dit que le prix fixé par Aurengzèb, pour le transport à dos d'homme du bagage de son camp, de Bimber à Cachemir, était de 20 roupies les 100 livres, ce qui faisait 16 roupies le maund ($40^{f.}$ les 40 kilog.). C'est 4 ou 5 fois davantage qu'aujourd'hui.

Il y a 20 ans, sous la domination afghane, le prix du Riz et des autres articles nécessaires à la vie excédait leur prix actuel presque dans la même proportion. Le numéraire était commun : c'est que le roi de Caboul entretenait dans ce pays une armée bien plus nombreuse que celle de Rendjit, et que tous les tributs levés sur le pays passaient à la solde de l'armée, qui ne faisait pas d'économies. La petite armée sike de Rendjit, mal payée, économise cependant; les Sikes, à cet égard comme à beaucoup d'autres, ont des habitudes intermédiaires entre celles des Musulmans et des Hindous.

Au reste, la condition des classes laborieuses sous les Afghans n'était guère meilleure qu'à présent. Elles travaillaient comme aujourd'hui pour voir consommer par d'autres le fruit de leur travail.

Le Pergunnah de Voulleur est, comme celui de Veuhou, une vallée latérale du Béhatte, et se termine à cette rivière; mais ce vallon est beaucoup plus profond que celui de Veuhou, et il a lui-même de petits vallons latéraux dont le niveau ne s'élève que lentement et que la culture occupe. Son chef-lieu est un gros bourg qui s'appelle *Trâl,* ou *Cassaba-Trâl.* Voulleur est arrosé par deux larges torrents, presque à sec en cette saison, et par une multitude de grands ruisseaux qui descendent de tous côtés des montagnes. Ce n'est qu'une grande et magnifique rizière.

La grande arête qui unit Vestervonne aux montagnes élevées qui s'entassent les unes sur les autres, au fond de Veuhou, se déprime en une sorte de col par où l'on passe directement de Kréou à Cassaba-Trâl. Je descendis de Vestervonne sur le sommet de cette crête, quelquefois aiguë, ailleurs fortement émoussée en une large chaussée herbeuse. Le point le plus bas est une petite plaine avec quelques chaumières. — De là, je descendis dans la vallée de Voulleur, et, arrivé à son fond, je suivis le pied des pentes escarpées de Vestervonne jusqu'au village de *Medrou,* où mon camp était préparé.

La masse entière de Vestervonne est formée de roches quartzeuses verdâtres, compactes ou porphyroïdes. Les variétés compactes dont la cime de la montagne est formée, sont pyriteuses; elles empâtent aussi çà et là de petits noyaux ou des veines courtes de Jaspe verdâtre ou blanchâtre; ailleurs le Quartz blanc compacte s'y sépare de la pâte verdâtre en très-grandes masses. Elles présentent çà et là, selon la continuité de cette roche, des apparences de stratification qui se démentent subitement et se contredisent d'un lieu à l'autre. Du col que j'ai indiqué, en descendant vers Voulleur, on voit au-dessus de ces roches quelques lambeaux du terrain calcaire qui les recouvre avec tant d'évidence en Veuhou. Ces lambeaux disloqués sont inclinés comme les pentes qu'ils recouvrent, c'est-à-dire, au S.S.E.; ce sont des Grès calcaires et des Grauwackes tendres à grain très-fin, schisteux, parmi lesquels est un banc de Calcaire compacte, jaunâtre, pétri de fragments spathiques et grisâtres de coquilles qui rappellent celles de Veuhou, comme la position même de la couche coquillière. Les couches plus compactes qui sont au-dessus de celle-là sont veinées de fer oxydulé, et paraissent dépourvues de débris organiques.

Il est très-probable que ce lambeau calcaire est le prolongement irrégulier de celui décrit en Veuhou au-dessus des couches quartzeuses.

Le 13 juillet 1831. — De Medrou à Bidjbéara. — J'allai camper de Medrou à *Bidjbéara.* Je traversai d'abord la vallée de Voulleur entre la montagne de Vestervonne et celle de *Dadinah,* qui forment comme deux caps immenses à l'entrée de cette large baie; et, suivant la base des collines alluviales adossées contre la pente occidentale de Dadinah, je passai à *Merhanme,* et de là, descendis à Bidjbéara, au bord du Béhatte.

Les deux torrents qui sillonnent très-profondément le terrain alluvial si épais, qui remplit le fond du bassin de Voulleur, ne roulent guère que des Galets quartzeux porphyroïdes; d'où il résulte que les Calcaires de Veuhou n'ont qu'un faible développement dans les montagnes qui enceignent le fer à cheval profond de Voulleur. Quant à celle de *Dadinah,* elle est exclusivement quartzeuse. Les roches de sa base sont d'un vert clair sale; les noyaux de Quartz blanc qu'elles empâtent, globuleux souvent avec de très-petites géodes dans leur antre, sont enveloppés à l'extérieur d'une écorce mince noirâtre, qui peut-être est de l'Amphibole. Il faut comparer ces roches à celles du pont de la Jumna au-dessus de Tahnao.

La montagne de Dadinah porte deux cimes assez aiguës, mais moins élevées que celle de Vestervonne au-dessus de l'arête par laquelle elles se lient aux montagnes de la grande chaîne orientale du Cachemir. Elle sépare le Pergunnah de Voulleur de celui de *Dotchenne-Para.* Schâh-Djéhan, qui de même que tous les autres empereurs mogols passait en fêtes brillantes tout le temps de son séjour à Cachemir, traînant sa cour et son harem après lui, avait créé deux Pergunnahs nouveaux dont le revenu était assigné à ses femmes. L'un comprend tous les villages qui bordent la rive gauche du Béhatte, depuis Cachemir jusqu'à Vernâgue, c'est *Sahireh mouzeh bâla,* c'est-à-dire, tous les villages supérieurs. L'autre est formé d'une bande également étroite, prolongée de la ville jusqu'à Baramoula, sur la rive droite de la rivière, c'est *Sahireh mouzeh pâïn,* c'est-à-dire, tous les villages d'en bas. Le village de *Merhanme,* cependant, quoique situé sur la rive droite, appartient à la première de ces divisions. Il est peu considérable.

Bidjbéara est une petite ville de 1,500 à 2,000 maisons, située sur la rive gauche du Béhatte, au pied d'une large colline peu élevée du terrain alluvial, appelée *Sakder,* qui, suivant la tradition, portait jadis une ville hindoue et des temples nombreux. Il n'y a aujourd'hui sur le plateau de Sakder

qu'une misérable petite mosquée bâtie sur le tombeau d'un Saint de peu de renom. Sa surface est cultivée tout entière, et la terre y est profondément mélangée de fragments de poterie ; mais je n'y ai pas trouvé une seule pierre pour déposer en faveur de la ville antique, et je doute fort de son existence. La position est mal choisie pour une ville, car il faut descendre jusqu'à la rivière pour puiser de l'eau, et la rivière coule à 50^{m} au moins au-dessous du plateau supérieur. Les fragments de poterie attestent néanmoins qu'il y a eu là des habitations nombreuses. Un autre indice, à défaut de celui-là, serait l'abondance de l'Harmale (*Peganum harmala*), plante qui ne se trouve nulle part en Cachemir qu'autour des habitations actuelles ou abandonnées, autour des villes et des grands villages, jamais près des hameaux. Dans le Pendjâb, elle est commune presque partout, et s'éloigne des lieux habités.

On montre, comme les débris de la ville hindoue, un très-grand nombre de pierres arrachées évidemment à d'antiques pagodes, et qui forment aujourd'hui la base des piles du pont, et soutiennent une sorte de quai tout le long de la ville. Peut-être que, si l'on ne trouve aucun fragment de pierre à la cime du plateau, c'est que les Musulmans se seront fait un point de dévotion de ne pas y en laisser un seul.

Plusieurs riches Djaguirdars musulmans demeuraient à Bidjbéara, sous la domination afghane. Privée des richesses qu'ils y dépensaient, et d'ailleurs sans manufactures, cette petite ville décline rapidement.

Schâh-Djéhan avait bâti en face une résidence d'été, sur le modèle accoutumé des princes mogols : une vaste enceinte carrée avec un bassin au milieu qui s'ouvre en croix, et des jets d'eau dans chacune de ses branches; à l'extrémité de chacune un pavillon, quelques plates-bandes et de grands Platanes. Ces arbres sont d'une taille colossale et d'une beauté extraordinaire : c'est presque tout ce qui reste de la magnificence de Schâh-Djéhan. Il avait renversé des temples hindous pour bâtir Bidjbéara. Depuis, les Afghans ont démoli ses canaux et ses palais pour en apporter les pierres à Cachemir, où ils les employaient à des travaux de défense aujourd'hui bien méconnaissables.—Un très-grand canal avait été construit par Schâh-Djéhan pour amener l'eau dans les jardins de Bidjbéara. Il avait sa prise d'eau dans le *Vechao*, sur la rive droite de cette rivière, à une lieue ou deux de *Kaïmou*. Il existe encore, et ne sert plus qu'à l'irrigation des terres comprises entre lui et le Béhatte.

Le 14 juillet 1831. — De Bidjbéara à Islamabad, et séjour le 15. — J'allai à Islamabad, en faisant un détour assez considérable, pour visiter la source

de *Motonne* et les ruines de *Srinaghur*. J'eus à traverser toute la partie inférieure de Dotchenne-Para, qui n'est qu'une grande rizière coupée d'une multitude de canaux, tous dérivés du *Lideur*. Ce torrent, le plus considérable de tous les affluents du Béhatte, est divisé en face de Motonne en plusieurs branches séparées par de vastes espaces couverts de galets, qu'il entraîne seulement dans ses plus hautes eaux. Je le trouvai guéable avec des précautions. C'est une chose inouïe en cette saison. Il ne l'est ordinairement qu'en hiver, et ne l'est pas toujours alors. Il y a un pont construit plus haut, au-dessus, avant que son lit s'étende aussi démesurément. Il n'amène que des galets de roches quartzeuses, compactes ou porphyroïdes.

Le volume des eaux du *Lideur* confirme ce qu'on m'a rapporté unanimement de l'éloignement de sa source, qui est à 5 ou 6 journées de marche d'Islamabad. On m'a dit aussi qu'il continuait à suivre, dans la partie supérieure de son cours, la direction suivant laquelle il débouche des montagnes de Dotchenne-Para dans la vallée, à la rencontre du Béhatte. Son cours formerait ainsi un angle obtus avec celui de cette rivière. Vers le 15 août, des centaines de pèlerins hindous remonteront cette vallée pour s'aller baigner à une petite source, d'ailleurs fort insignifiante, qui s'ouvre dans la haute vallée du Lideur. Elle s'appelle *Ambernâte*. C'est de tous les pèlerinages hindous le plus fameux en deçà du Setludje. On le range avec Jumnoutri et Gangoutri. Les deux premières marches au delà d'Islamabad pour y arriver, sont dans la partie cultivée de Dotchenne-Para : il y a ensuite trois marches dans une contrée inhabitée, et qu'on représente comme presque entièrement dépourvue de végétation. Ce lieu est si sacré, que les pèlerins doivent quitter leurs souliers et se dépouiller de tous leurs vêtements, trois lieues avant que d'y arriver. Un des miracles qu'y admirent les Hindous, consiste en quelques couples de pigeons nichés parmi les rochers au-dessus de la fontaine, et qui, dit-on, ne meurent jamais.

Au delà d'Ambernâte, au sommet de la vallée du Lideur, est un col qui mène au Thibet. C'est une des routes par où l'on passait autrefois dans le pays : elle est à peine fréquentée aujourd'hui.

Motonne vient après Ambernâte dans la hiérarchie des eaux saintes de Cachemir. Les Hindous paraissent ne pas tenir compte des pollutions musulmanes de Schâh-Djéhan, qui construisit des jardins autour de la source, et enferma celle-ci dans un beau bassin de pierre. L'eau monte en un très-large volume du fond d'un petit bassin très-profond, situé au pied de montagnes de Calcaire compacte (le même qu'en Veuhou), dont les bases sont recouvertes ici jusqu'à une hauteur considérable par le sol alluvial. Elle déverse de là dans

un autre bassin beaucoup plus grand et également très-profond. Tous deux fourmillent de poissons auxquels les dévots jettent du riz, et qui d'ailleurs en ont une certaine quantité allouée par Rendjit pour leur nourriture. Les Hindous se déshabillent là sans façon, ne gardant que leur étroit langouti. Ils se font raser. Les plus dévots font le sacrifice de leur barbe; mais c'est le plus petit nombre d'entre les Sikes qui se sépare de cet ornement. Rasés, ils font leurs ablutions, d'abord dans le petit bassin, puis dans le grand, où ils portent dans le creux de leur main un peu d'eau du premier, et reviennent au bord de celui-ci, où un Brahmane les assiste dans leurs dévotions. Le prêtre marmotte quelques paroles sacramentelles, que le pénitent (car les pauvres diables qui sortent de l'eau très-froide de la source ont l'air fort contrit) répète les mains jointes. D'une cassolette de cuivre, le Brahmane tire alors un peu de terre jaune et rouge dont il barbouille le front et les oreilles du pèlerin, qui se relève purifié de tous ses péchés passés, donne quelques sous au purificateur, et pour purifier également ses vêtements, en général fort sales, jette dessus quelques gouttes de l'eau sainte. Je fis remarquer à un des soldats de mon escorte, jeune Gourkha fort alerte et fort gai, que sa chemise, après l'aspersion, avait encore grand besoin d'être lavée; mais il me donna le plus formel démenti. Les Hindous, je devrais dire les Indiens, car les Musulmans sont de même à cet égard, sont essentiellement malpropres. Ce n'est pas pour se laver qu'ils se baignent; ce n'est pas le goût de la propreté matérielle qu'ils satisfont dans leurs ablutions, c'est une terreur de souillure imaginaire qui les poursuit et qui les tourmente. Tel Pundit, à Cachemir, se baigne soir et matin, et plonge à diverses reprises sa tête sous l'eau, qui reprend en sortant du canal des vêtements d'une horrible malpropreté. C'est le cas journalier des neuf dixièmes de cette caste. Ils ne paraissent nullement incommodés de l'odeur qu'ils portent ainsi partout avec eux. Les Musulmans sont encore pires; le dessous chez eux reste souvent aussi malpropre que le dessus.

L'eau s'échappait autrefois du grand bassin dans un canal de pierre, dans lequel jouaient de nombreux jets d'eau. Il ne reste plus de tout cela que des arbres superbes : et c'est une plus grande magnificence que les fabriques mesquines de Schâh-Djéhan.

Les Sikes ont bâti autour du grand bassin plusieurs vastes pavillons où demeurent ceux d'entre eux qui viennent y faire leurs ablutions. Une de ces chambres était occupée par un Pundit cachemirien d'une haute naissance, nommé *Icher Dâsse*, qui m'envoya un message pour m'exprimer le désir qu'il avait de me faire une visite. Je le reçus le pied dans l'étrier. — C'était un homme d'une trentaine d'an-

nées, aussi blanc que moi, mais un des types les mieux caractérisés de la figure cachemirienne, Pl. LXI, LXII, LXIII, LXIV : la ligne générale du profil convexe, depuis le sommet du front jusqu'au menton; le nez pointu, les lèvres bien dessinées, les yeux très-ouverts, le pli de la paupière fort grand. C'est un pensionnaire de Rendjit à 15 roupies (37f,50) par jour; son père était le trésorier des rois de Caboul pour Cachemir et plusieurs autres de leurs possessions, et cet office était depuis longtemps héréditaire dans sa famille, ruinée maintenant par les avanies que leur firent subir les derniers gouverneurs afghans, avant de faire place aux Sikes. On leur prit 20 lacks de roupies (5,000,000f). Cette grande fortune s'en alla comme elle était venue, par le pillage. — Leur maison, du temps de leur prospérité, était l'asile de tous les pèlerins hindous attirés à Cachemir par la dévotion. Ils nourrissaient constamment deux ou trois mille Fakirs, les habillaient et ne les laissaient pas repartir pour le Pendjâb ou pour l'Inde, sans leur donner encore quelque argent. Sur sa modique pension, Icher Dâsse (اشر داس), fils de *Divan Nân Dranme*, trouve encore de quoi faire des charités à un grand nombre. Il passe le temps en dévotions, et en excursions, pendant l'été, aux sources saintes dont ce petit pays abonde. — L'un de ses protégés (par lui fort insuffisamment entretenu quant au costume, car il n'avait pour tout habillement qu'un langouti des plus indécemment étroits) vint me faire son salam, presque d'un air de connaissance et en fort bon hindoustani. C'était un homme du Guzérate, qui avait parcouru en Fakir presque toute l'Inde; mon habit européen lui était familier. Il me conta comment il s'était engagé dans cette vie. Son père tenait une petite boutique, et les profits de son chétif commerce ne lui permettaient pas de donner à ses enfants à manger selon leur faim. Un Fakir d'une grande sainteté venant à passer par là, remarqua l'enfant qui se battait avec un frère plus âgé pour reprendre son pain que celui-ci lui avait enlevé de force. Il lui dit que, s'il voulait le suivre, il aurait toujours à manger son soûl. L'enfant, qui avait faim, prit son parti sur-le-champ. Ses parents ne firent aucun effort pour le retenir. Il suivit le Fakir, devint son valet, son disciple, et subsista à l'ombre de la sainteté de son patron. Il passa avec lui une vingtaine d'années à voyager; mais, il paraît, sans acquérir assez de sainteté personnelle pour prendre la responsabilité de sa subsistance, en entreprenant seul de nouveaux voyages. Son maître ou Gourou, comme il l'appelle, mourut ici, il y a quelques années, et lui, maintenant, vit des aumônes des pèlerins qui viennent se baigner à la fontaine. Icher Dâsse est de tous le plus généreux. Il y a à Motonne plusieurs gardiens ou docteurs du *Granth*, le livre sacré des Sikes, écrit par Gourou Govind Sing.

Ces gens vinrent me demander l'aumône; et comme je ne pouvais quitter ce lieu sans la faire à quelqu'un, je fis donner 20 roupies (50f,00) au Fakir du Guzérate, le laissant maître de garder tout cet argent pour lui ou de le partager avec les prêtres sikes. Son histoire m'avait amusé, et c'est pour cela qu'il fut l'objet de ma préférence. Il se plaignait fort d'être nu, et me promit de se bien vêtir et nourrir, maintenant qu'il en avait les moyens, grâce à ma générosité. Il me dit qu'à Jaguernautte les Anglais exigeaient une certaine redevance des pèlerins jaloux de voir de près les idoles, et que beaucoup de Fakirs arrivaient là sans le sou : mais il se trouvait toujours quelques riches qui payaient volontiers pour l'admission des pauvres. Mon homme raconta aux Cachemiriens et aux Sikes ébahis, les merveilles européennes de Calcutta, dont il me parut qu'il ne s'était jamais fait honneur auprès d'eux.

La vocation de la plupart des Fakirs, me dit-il, est semblable à la mienne. C'est la faim qui nous chasse enfants de la maison paternelle. L'oisiveté ambulante des gueux a d'ailleurs ses plaisirs, fort connus de ceux d'Europe. Ceux qui se livrent de bonne foi à ce métier, deviennent bientôt maniaques ou imbéciles; les autres restent des fainéants, comme mon homme de Motonne, ou ils deviennent d'horribles scélérats, des meurtriers par profession.

Kahour-Para est un petit Pergunnah qui ne comprend qu'un vallon qui débouche dans la vallée du Lideur. Celui de Motonne est strictement réduit à un plateau alluvial qui s'élève entre la vallée du Lideur et celle de l'*Arhepotte*. Les montagnes de Kahour-Para, à la base desquelles il s'adosse, sont formées de Calcaires compactes, en couches épaisses très-fendillées et contournées. Il est probable que cette roche existe au-dessous du plateau alluvial à un niveau supérieur à celui de la vallée, car on la voit reparaître à Islamabad, et former le long de l'Arhepotte une grande falaise qui se termine par une colline assez aiguë, au pied de laquelle est située la ville de ce nom. Le Calcaire d'Islamabad est exactement semblable à celui des montagnes de *Kouthehâr;* ses couches épaisses n'ont en grand qu'une faible inclinaison ondulée.

Le plateau de Motonne est presque entièrement cultivé en céréales diverses. Il n'est pas susceptible d'irrigation, et par conséquent se refuse à la culture du riz. Il en est ainsi des gradins de toutes les montagnes calcaires. C'est que les montagnes de cette nature ne laissent échapper de sources qu'à leur base.

C'est sur ce plateau, et vers la base des montagnes de Kouthehâr contre lesquelles il se redresse, que sont les ruines de Srinaghur, les plus grandes qui restent en Cachemir, Pl. LXVI, LXVII, LXVIII.

Je ne les ai point visitées sans un vif intérêt. Tout concourt à en rehausser

l'effet pittoresque. Le site est désert, aride. On n'aperçoit qu'un arbre auprès d'une chaumière, du côté des montagnes. Les plus voisines de celles-ci ont une teinte grisâtre et triste, comme la couleur des ruines elles-mêmes. Derrière elles, s'élèvent par rangées successives d'autres chaînes, dont les plus lointaines cachent leurs cimes sous des neiges éclatantes.

Le plan Pl. LXVI donne une idée de cette antique structure. Le temple était assis sur une base rectangulaire presque carrée. Ce n'était pour ainsi dire qu'un cube de pierres supportant une pyramide quadrangulaire, dans la masse duquel diverses petites salles auraient été percées, tant le plein l'emporte sur le vide dans cet édifice. Cette structure si massive fait complétement illusion sur la petitesse des dimensions, et donne à ces ruines un air de grandeur que celles-ci sembleraient devoir exclure. Les toits sont écroulés, et le jour qui tombe d'en haut éclaire vivement les salles et les réduits intérieurs du temple, qui ne communiquent ensemble que par des ouvertures basses et étroites. Partout, sur les murailles, dans des niches peu profondes, et dans des cadres dont la forme répète toujours celle du temple à l'extérieur (un triangle équilatéral au-dessus d'un carré du même côté), sont sculptés des bas-reliefs de proportions très-diverses selon celles de leurs cadres. Le temps a effacé leurs contours, la pierre s'est exfoliée, des familles de mousses et de lichens s'en sont emparées, mais les attitudes de ces figures sont celles données par les sculpteurs de l'Inde à leurs divinités.

Je n'ai vu aucune ruine qui m'ait donné l'idée d'une aussi haute antiquité. L'architecture de cet édifice semblerait devoir lui assurer une existence indéfinie, comme aux pyramides d'Égypte; il est construit, dans toute son étendue, de tranches posées successivement les unes au-dessus des autres, sans ciment; et cependant il est tellement ruiné dans quelques-unes de ses parties, que l'on ne peut en saisir le dessin originaire. Peut-être que les tremblements de terre, qui sont fréquents encore à ce jour en Cachemir, l'ont souvent ébranlé. Une de ses parties, que, dans la vue Pl. LXVIII, on aperçoit à droite de l'édifice central, a perdu son aplomb.

Cet étrange monument est entouré d'une enceinte qui me rappelle ces arcades antiques qu'on voit près du Couttoub, à Dehli, et que l'on dit être une des ruines de l'antique cité indienne de Dehli; et, chose bizarre! il ne s'élève pas au milieu de la figure de cette enceinte. Celle-ci est un rectangle allongé, percé à l'une et à l'autre de ses extrémités, au milieu de ses petits côtés, d'une porte, dont une est encore debout. C'est une structure plus massive encore le temple intérieur. Le rectangle est divisé en deux parties égales dans le sens

de sa longueur, par deux autres portes assez petites. La première de ces parties est vide. La deuxième est occupée par le temple, dont la base n'est pas de niveau avec les arcades qui l'entourent, mais élevée de deux mètres au-dessus. Du côté du Nord, la colonnade extérieure est assez bien conservée. Au Sud, il n'en reste debout que quelques lambeaux interrompus. A l'Est et à l'Ouest, elle est entièrement écroulée.

Toutes ces colonnes étaient cannelées. Leurs socles et leurs chapiteaux étaient très-ornés. Quelques-unes montrent les traces de cet antique travail; mais en général, leur socle et leur chapiteau, rongés par le temps, ne sont plus qu'une roche informe. Leur fût a perdu sa forme cylindrique : souvent ce n'est plus qu'un prisme grossier.

La petite butte sur laquelle s'élève le temple est couverte de blocs amoncelés et de terre, qui cachent peut-être des degrés en pierre par où l'on y montait. Les débris de la colonnade extérieure sont restés à la place où ils sont tombés. Cette ruine est intacte, du moins dans sa dégradation. C'est le temps seul qui l'a faite. Le fanatisme des princes musulmans l'a respectée, retenu par la difficulté de déplacer ces grandes masses de pierre, éloignées de plus de deux lieues du Béhatte.

Srinaghur en sanscrit et en cachemirien signifie *la maison du soleil*, et je remarque que cet édifice est tourné vers l'Orient. J'ai vainement cherché à y découvrir quelques traces d'aqueduc ou de réservoir.

Malgré sa grandeur, son antiquité et son nom si pompeux, les Hindous ne le vénèrent aucunement. Ce n'est pas un lieu sacré pour eux. Leur dévotion est toute pour les sources. Ils paraissent avoir complétement perdu la tradition de ces superstitions antiques de leur culte, dont Srinaghur et plusieurs autres temples ruinés étaient les autels.

Srinaghur était sans doute un temple isolé. Il n'y a sur le plateau de Motonne aucune autre ruine, aucun fragment de poterie mêlé parmi la terre végétale, aucune trace d'antiques habitations; enfin, il n'y a pas d'eau pour abreuver les habitants d'une cité.

C'est très-probablement des montagnes de Kahour-Para, toutes voisines, que les pierres dont cet édifice est construit furent tirées. C'est un Calcaire compacte, noirâtre, parsemé de veines spathiques ou ocreuses, sans fossiles reconnaissables, et enveloppant çà et là des parties schisteuses qui s'exfolient à l'air.

Le temple de Srinaghur est élevé de 194^{m} au-dessus de Cachemir, suivant

une observation du baromètre faite à une heure défavorable. Je soupçonne cette hauteur trop forte.

Le plateau de Motonne occupe presque tout entier l'espace compris entre le Lideur et l'Arhepotte. Ses falaises, au-dessus de l'une et de l'autre de ces vallées, sont assez rapides. Sa composition est identique à celle du plateau de Sakder, et de ces collines à cime plate également isolées qui s'élèvent au bord du Béhatte, entre Cachemir et Baramoula. Ce sont des Sables fins où l'égalité des parties ne permet pas de reconnaître de traces de stratification. Ici, ils sont fortement calcaires. Je n'y ai pas trouvé le plus petit Caillou : ni dans leur masse intérieure, ni à leur surface.

Cette alluvion si épaisse se montre également à l'embouchure de la vallée de Veuhou et de celle de Voulleur. Elle s'applique sur les bases de la montagne de Vestervonne. Au-dessus du village de Merhanme, elle forme un plateau élevé presque autant que celui de Motonne, et d'une assez grande étendue. Ce n'est qu'au niveau le plus bas, dans le lit des torrents des vallées qui le sillonnent, et au fond des ravines dont il est coupé, principalement en Veuhou, vers *Balahama*, et en Voulleur, près d'*Arampour*, que j'ai observé des lits de Galets parmi les sables de ce terrain. Dans l'une et l'autre vallée, c'étaient des Galets quartzeux. Ces lits avaient peu de continuité et de régularité. Les plus gros de leurs Galets n'excédaient pas la grosseur du poing. Ils étaient très-arrondis.

Le plateau de Motonne, qui s'abaisse doucement de la base des montagnes vers la vallée du Béhatte, se relève brusquement, avant de se terminer, en une arête assez haute et assez large. C'est une croupe de Calcaire compacte, semblable aux Calcaires des montagnes qui dominent immédiatement Srinaghur; elle porte un sommet assez aigu, que sa forme fait reconnaître de très-loin. Il y a des traces d'alluvion jusque vers la cime de cette grande colline. Au S.O. elle est coupée assez abruptement, et ses couches sont partout à nu.

Islamabad est situé au pied de ces escarpements, entre la falaise et la rivière d'Arhepotte qui descend du Pergunnah de Kouthehâr. C'est après Cachemir, de beaucoup la plus grande ville de ce pays. J'estime qu'elle peut avoir 6000 ou 8000 maisons. Elle est bâtie exactement de même. Il n'y a qu'un petit nombre de familles de Pundits.

Il y a ici une profusion de sources, toutes très-abondantes. Les empereurs mogols avaient décoré les alentours de la plus belle, et je campai à Islamabad sous un des platanes de Schâh-Djéhan. Elles montent toutes du fond de petits bassins qu'elles ont creusés dans l'alluvion de la plaine, au pied des escarpe-

ments calcaires. — L'une d'elles, froide comme les autres, est sulfureuse. Aucune n'a grande sainteté auprès des Hindous.

Deux Kardars résident à Islamabad : l'un avec une cinquantaine de soldats, qui veille à quelques petits postes placés vers les cols des vallons du Béhatte supérieur; l'autre qui perçoit les impôts auxquels sont soumises les fabriques de la ville, et les droits de douane, dans tout le haut Cachemir. Le premier était un jeune officier sike, fort stupide, à moitié prêtre et à moitié soldat. On l'appelait Gourou, ce qui lui valut les honneurs d'un tabouret dans la visite qu'il me fit. Le collecteur, également Sike, n'était guère moins stupide.

Il y a présentement environ 360 métiers à châles, en activité. Leur nombre autrefois excédait 800. On n'y fabrique que des châles fort communs : soit *Djamèwars,* soit *Dôchâlahs.* Les plus chers ne coûtent pas plus de 250 roupies (625$^{f.}$) la paire. Ils sont très-grossiers et très-légers. Ils s'exportent exclusivement dans l'Inde, et y restent. Rendjit en garde aussi qu'il donne en présent. Ces 360 métiers produisent au delà de 3000 roupies (7500$^{f.}$) par mois, c'est-à-dire, 10 roupies (25$^{f.}$) chacun, ce qui fait 3 roupies (7$^{f.}$,50) par tisserand : c'est plus que le salaire des tisserands.

On dit qu'on a souvent essayé de fabriquer, à Islamabad, les qualités de châles les plus belles, et que l'on n'y a jamais réussi. Tous les Cachemiriens concluent de cette expérience, sans doute mal faite, qu'il y a dans l'air de leur ville quelque chose de particulier et de nécessaire à la belle fabrication, qui n'existe en aucun autre lieu de leur pays.

On fabrique aussi, à Islamabad, une sorte de tapis faits d'une quantité de petits morceaux de *Pettou* ou drap du pays, de couleurs diverses et éclatantes, découpés avec art et cousus ensemble de manière à imiter le dessin bizarre des palmes des châles, ou des tapis de Perse. Ils sont très-agréables à l'œil, mais légers et peu solides. Leur bas prix est extrême, 1$^{f.}$,50 le mètre carré. Ils sont cousus par des enfants qui travaillent tout le jour pour un païca, environ (0$^{f.}$,25). Ces tapis s'exportent dans le Pendjâb et dans l'Inde, où l'on en fait des couvertures pour les chevaux.

C'est à Islamabad que se teignent tous les cotons imprimés dont est vêtu le peuple des villes et des campagnes dans tout le royaume, et l'on dit pareillement que cette fabrique, essayée à diverses reprises en d'autres lieux par des teinturiers d'Islamabad, n'a réussi en aucun. On appelle ici *Tchitz,* comme dans l'Inde, ces cotons imprimés. L'étoffe se tisse dans tous les villages de Cachemir. Elle a une demi-aune de largeur. Peinte, elle coûte une roupie (2$^{f.}$,50) pour

8 ou 14 aunes (l'aune équivaut environ au mètre). La moins grossière l'est encore plus que les toiles peintes qui servent dans l'Inde à couvrir l'intérieur des tentes. Les dessins sont des palmettes de deux couleurs sur un fond d'une troisième couleur. Il y a généralement beaucoup de goût dans leur assortiment. Celle de ces étoffes dont il se fabrique le plus, est d'un vert bleuâtre sombre, couverte de très-petites palmettes jaunâtres. Une grande chemise faite de cette étoffe, avec de très-longues et de très-larges manches descendant jusqu'aux pieds, doublée de coton blanc en dessous, coûte une roupie et dure 6 mois. On l'appelle *Courtah*. C'est le costume de presque tous les artisans à Cachemir. La plupart ne portent aucun autre vêtement en dessous. Les couleurs peu vives sont toujours peu solides. Au reste, on ne les met jamais à l'épreuve. Les Cachemiriens gardent leur courtah nuit et jour, pendant 6 ou 8 mois, jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux, sans jamais le laver. Je leur ai souvent reproché leur saleté; mais ils m'ont toujours répondu qu'ils n'avaient pas d'autre habit que celui que je voyais sur leur dos, et que, pour le laver, ils seraient obligés d'être tout à fait nus. Presque tous disaient vrai.

Les autres couleurs, plus gaies, servent à la parure des femmes du peuple; elles s'en habillent les jours de fêtes.

Je restai *le* 15 *juillet* à Islamabad pour retourner aux ruines de Srinaghur. Un nombre immense de malades assiégeaient mon camp quand j'y revins. — C'étaient des ulcères affreux, presque tous vénériens; des écrouelles, des tumeurs blanches, et tous les cas possibles de cécité. La goutte sereine était le plus rare chez ces aveugles. Les cataractes étaient communes; l'épaississement et diverses autres altérations morbides de la cornée l'étaient davantage encore. La garnison sike était, je crois, là tout entière, mais sans offrir la moindre diversité de cas : c'étaient tous des vénériens. Il ne manquait pas de Musulmans ni même de Pundits parmi les malades de cette espèce. Je n'avais pas de mercure à leur donner, et je me bornai à des prescriptions de régime dont ils parurent tous fort satisfaits. Ils me dirent qu'il n'y avait pas à se préserver de ce mal en ce pays, parce que toutes les femmes en étaient infectées; il est non-seulement beaucoup plus commun en Cachemir que dans le Pendjâb, mais la différence des climats et les hivers froids de Cachemir le rendent ici beaucoup plus grave et plus tenace.

La petite vérole aussi fait chaque année, au printemps, un grand nombre d'aveugles.

L'Arhepotte forme, en face d'Islamabad, une multitude de détours. Ses bords sont occupés par des jardins de plantes potagères. Les plus communes

sont des pastèques, des concombres, des citrouilles, des aubergines et des amaranthes. Il y a aussi une espèce de chou-rave. Le chou pommé est inconnu en Cachemir. Le pourpier sauvage, comme chez nous, s'y cultive aussi quelquefois. Point de plantes ombellifères dans les jardins : les Cachemiriens n'emploient de cette famille que la graine de coriandre comme épice. Les oignons sont petits et médiocres. L'ail est fort en usage; le poireau, inconnu. L'oseille, commune dans la région élevée des montagnes, est inusitée. Il y a aussi autour d'Islamabad d'assez vastes cultures de tabac : il est d'une qualité inférieure à celui du Pendjâb. L'usage du houka est universel dans toutes les castes et classes d'habitants. On ignore depuis quel temps il est établi.

Il y a ici, depuis une dizaine d'années, un fakir venu de l'Inde, et qui est de beaucoup le plus saint du royaume. Il vit dans un carrefour, nu, exposé toute l'année au vent, au soleil, à la pluie et à la neige. Le jour il reste toujours assis, les cuisses ouvertes et les jambes ployées dessous. Il s'étend la nuit pour dormir, mais suspend souvent son sommeil pour reprendre son attitude fixe du jour. Il n'a point parlé depuis dix ans, et depuis cette époque il paraît n'avoir jamais été malade. Kir Param alla faire une visite à ce Diogène, qui le traita avec moins de cérémonie encore que Diogène vis-à-vis d'Alexandre, car il ne leva pas même les yeux sur lui. J'allai voir ce malheureux. Je le trouvai entouré d'une centaine de pots de terre pleins de riz apprêté, de sucreries et d'autres mets qui lui sont apportés tous les jours par un grand nombre d'habitants, musulmans et hindous. La dévotion de quelques-uns va jusqu'à enlever les vases dans lesquels il satisfait aux besoins de la nature. Son attitude, ses regards étaient plutôt d'un maniaque que d'un imbécile. Il était d'ailleurs bien en chair, et, comme il convient à un caractère de cette sainteté, passablement affreux par la poussière et la cendre dont il avait le corps couvert. Il y avait sans doute une nuance de dégoût et de mépris dans l'expression de la pitié qu'il m'inspira. Ismael Beg et Ahad Mirza, Pl. LXIV, fig. 1, m'accompagnaient. Ils me répondirent, comme si je leur parlais, « Mais ce pauvre n'est pas à mépriser; il ne « se soucie de personne, il ne craint personne, il ne demande rien à personne, « n'a besoin de personne. » Son indépendance des hommes leur paraissait le mettre au-dessus de tous. — « Quoi! » dis-je à mes dévots musulmans, « il ne « fait aucun usage de ses membres, il ne se rend aucun service à lui-même, et « il n'a besoin de personne! N'a-t-il pas besoin qu'on lui apporte à manger? « N'a-t-il pas besoin d'un méteur pour enlever ses excréments? Il est mille fois « plus dépendant des autres que vous et moi. » — Mes dévots musulmans se rendirent d'abord à l'évidence de mon raisonnement; mais l'impression logique

fut bientôt oubliée; et l'habitude de leur pensée, reprenant le dessus, ils auraient recommencé la dispute un quart d'heure après.

L'Arhepotte s'unit au Béhatte à un mille au-dessous d'Islamabad, et ce n'est qu'au-dessous de leur confluent que la rivière prend ce nom. Au-dessus elle s'appelle *Sanderânne.*

Le 16 *juillet* 1831. — *D'Islamabad à Schâhabad, et séjour le* 17. — J'allai camper à Schâhabad, me détournant de la route accoutumée pour visiter les sources *d'Atchbol.* — Ces fontaines, les plus abondantes de toutes en Cachemir, sortent de la base des montagnes qui séparent la vallée de Kouthehâr de celle de Bringue. Atchbol est un des lieux que les empereurs mogols avaient le plus décorés. Il y reste encore, outre les beaux Platanes accoutumés, quelques ruines de leur palais, une salle de bains et des kiosques dégradés. Un Musulman de Cachemir, à qui sa réputation de haute piété a valu un faible djaghuir de Rendjit Sing, s'est établi dans ces jardins, et habite un assez joli pavillon qui s'élève au milieu d'un bassin d'eau courante. L'une des sources jaillit à près d'un mètre au-dessus de son bassin; c'est une rivière qui sort de la terre. D'autres s'ouvrent près de là, non moins considérables. Plusieurs d'entre elles se réunissent avant que d'arriver au village voisin, et forment un large torrent profond d'un mètre; il n'arrive au Sanderânne qu'après avoir été divisé en de nombreux canaux pour l'irrigation des rizières. Les Hindous ne visitent pas ce lieu.

Le Pergunnah de Kouthehâr n'est que d'un faible produit : son étendue cultivable est médiocre. Sa vallée doit s'étrécir très-rapidement en pénétrant dans les montagnes. Il n'y a au travers de celles-ci aucune route fréquentée par le commerce; mais, suivant le rapport qu'on m'a fait, il y a un sentier très-difficile qui mène au Thibet.

Les montagnes peu élevées qui dominent immédiatement Atchbol, comme celles situées au-dessus de Srinaghur, sont formées de Calcaire compacte. Mais il n'y a presque point de Galets de cette nature dans le lit de l'Arhepotte; ils sont tous quartzeux et porphyroïdes, d'où l'on peut conclure que la formation calcaire n'occupe qu'une zone assez étroite à la base de la chaîne qui borne au N. E. la vallée de Cachemir.

A la base de ce promontoire calcaire qui s'avance entre le Bringgui et l'Arhepotte, il n'y a aucun plateau alluvial analogue à celui de Motonne ni de Merhanme.

J'en suivis les bords à l'entrée de la vallée de Bringue, avant de traverser le

Bringgui, torrent qui se divise en plusieurs branches sur un lit large et peu profond. Il n'y a dans cette saison que quelques filets d'eau qui se traînent dans un immense courant de Galets. Ce transport flanque la base des montagnes de la chaîne d'Atchbol jusqu'à une vingtaine de mètres au-dessus du fond de la vallée. Toutes ces pierres roulées sont du Quartz verdâtre, compacte ou porphyroïde.

La chaîne qui sépare la vallée du Bringgui de celle de Sanderânne, expire en faibles collines, dont les dernières, les plus basses, sont sensiblement au sud d'Atchbol. Elles sont composées, comme celles d'Islamabad, de couches faiblement inclinées et légèrement flexueuses de Calcaire compacte. Quelques-unes sont tendres et gréseuses, jaunâtres, et renferment des fragments de coquilles absolument indéterminables. Il y a des traces de sédiment très-fin jusque sur leurs cimes, élevées de plus de 200^{m} au-dessus de la vallée.

Elles sont couvertes de bois et de buissons : *Berberis, Rosa, Jasminum officinale, Fothergilla, Rubus, Viburnum,* au-dessus desquels s'élèvent quelques *Pinus attenuata* et quelques *Déodars.* — Une Pivoine, des Pruniers, des Pommiers et des Poiriers sauvages, dont les carpelles sont tantôt glabres et tantôt velues, et dont le feuillage également rappelle celui de l'espèce de Montpellier, abondent dans ces bois.

Schâhabad est situé sur le revers occidental de ces collines, à peu de distance du Sanderânne. — Ce n'est qu'un gros village sans manufactures, chef-lieu ou Cassaba d'un Pergunnah de ce nom, qui termine au S.E. le pays de Cachemir; il n'a de territoire arable que la vallée du Sanderânne qui est fort étroite. — J'y arrivai trempé depuis le matin et souffrant; et j'y demeurai campé le 17 *juillet* pour me reposer. Le temps jusque-là, depuis les premiers jours de juillet, avait été superbe : la pluie ne dura qu'un jour; le ciel s'éclaircit dans la même soirée, et depuis jusqu'à ce jour (6 *août*), il ne s'est brouillé que deux ou trois fois pendant moins d'une demi-heure. Une tempête, qui souffle du S. ou du S.E., s'élève tous les jours de l'année à Schâhabad sur les trois heures de l'après-midi. Elle règne à la même heure dans toute la vallée du Sanderânne, et dès avant midi, bat, dit-on, avec fureur toutes les cimes des montagnes de cette frontière.

Le 18 *juillet* 1831. — *De Schâhabad à Vernâgue, et séjour les* 19, 20 *et* 21. — Vernâgue est un médiocre village à 2 lieues au sud de Schâhabad, sur la rive opposée du Sanderânne, et à la base des montagnes qui séparent de cette vallée le vallon qui conduit au col de Banehal. Une grande source s'en

échappe, que l'on appelle généralement, à Cachemir, la source du Béhatte. Elle monte du fond d'un grand bassin octogone, autour duquel est bâtie une sorte de seraï de même figure, assez bien conservé. Une inscription persane, gravée sur une table de marbre noir, nomme Djéhanguir comme le décorateur de ce lieu agréable. La source de Vernâgue est d'un bleu laiteux fort intense. C'est la seule eau de cette couleur que j'aie vue en Cachemir; sa température est de 10° centigrades. On la regarde comme mauvaise à boire; mais je ne lui ai trouvé aucun mauvais goût. Quelques Pundits habitent auprès, pour administrer aux pèlerins hindous les sacrements de Brahma; mais ils sont fort misérables. Ce lieu a peu de sainteté et n'est que peu fréquenté des dévots.

Il est remarquable que les montagnes de la base desquelles s'échappe la source de Vernâgue sont calcaires. Je n'en ai encore vu aucune de ce volume sortir au pied de montagnes quartzeuses.

C'est la même formation qu'en Veuhou et qu'à Motonne. Seulement ici, parmi les couches compactes, il y en a de schisteuses et d'argileuses.

L'eau qui sort du grand bassin se disperse dans une multitude de canaux qui décoraient jadis un jardin royal; ce n'est plus maintenant qu'un marécage. Des vergers de Pommiers et de Poiriers que, sans le voisinage d'un lieu habité, j'appellerais des bois, couvrent la base des montagnes au delà de la source. Je campai au-dessous.

Je voulais visiter, le lendemain, le sommet des montagnes de ce district; mais je reçus dans la journée un courrier de M. Allard qui m'apportait des lettres d'Europe; et le lendemain, un autre messager parti de Lahor avant le premier et venant par une autre route, m'apporta de nouveaux volumes de correspondance européenne à dévorer. — C'était tout ce qui m'avait été écrit par ma famille et par mes amis depuis la révolution de juillet jusqu'au mois de décembre. Lord Bentinck avait contribué à la richesse de cet envoi par les journaux de Paris du mois de janvier et du mois de février. — Il fallait profiter, pour répondre à plusieurs de ces lettres, du retour des courriers qui me les avaient apportées; et d'ailleurs ce n'était pas assez que d'en avoir dévoré la lecture, il fallait la savourer. — Je prolongeai donc mon séjour à Vernâgue pour m'imbiber des choses de l'Europe, afin de n'y plus repenser en reprenant mes travaux.

Le 21 *juillet* je montai au col de Banehal. Le vallon qui en descend à Vernâgue est fort incliné, cultivé dans sa partie inférieure, boisé vers le sommet. Le col est une large échancrure faiblement dominée par les montagnes voi-

sines. Il y a comme un petit plateau dont les pentes sont quelque temps indécises; cependant elles ne tardent pas à se précipiter vers le sud. Le village de Banehal qu'on aperçoit au fond de ce vallon méridional et à peu près à la même distance du col que Vernâgue, paraît être plus bas que ce village. Le torrent qui y coule joint le Tchinâb à 20 cosses (11 ½ l.) de là, entre Kichetouar et Djamou. Quoique dans les eaux du Pendjâb, quoiqu'à l'ouest de la ligne de leur partage entre le Béhatte et le Pendjâb, Banehal est un Pergunnah de Cachemir, et de temps immémorial a fait partie de ce pays. Les Zémindars sont tous Musulmans, et, par le langage, les mœurs et le costume, ne diffèrent aucunement des habitants de la vallée du Béhatte. Cette anomalie, cette discordance de la division politique avec la division naturelle, n'est pourtant qu'apparente. Le col de Banehal n'est pas une dépression de la grande chaîne du Pirpenjâl, mais simplement d'une chaîne secondaire parallèle au Pirpenjâl, beaucoup moins élevé que lui, et qui se lie avec elle au sommet de la Zillah de *Kournarvao* et vers le col de Bohœur. Entre Banehal et Pougol, village à 7 cosses (4 l.) au delà sur le même torrent, passe l'axe de la grande chaîne de Pirpenjâl, profondément échancrée pour laisser passer celui-ci. Cette barrière isole bien davantage Banehal de Pougol que de Vernâgue. Les chevaux ne peuvent la franchir, tandis qu'ils vont aisément de Schâhabad à Banehal. Elle est la limite politique de Cachemir comme elle est aussi en quelque sorte sa limite naturelle. Au delà, c'est le pays du Radjah Goulâb Sing. Autre climat, autres productions, autre langage, autres mœurs. A Pougol, il y a beaucoup de K'hahs; c'est une caste répudiée par les Hindous et les Musulmans, qui n'a point de langage propre, mais des mœurs si singulières, que certainement elle est d'une origine bien étrangère à ces lieux. Elle admet la pluralité des maris, ou plutôt comme en Kanawer, ne permet qu'une femme en commun à tous les frères d'une même famille. Le district habité par les K'haks s'étend vers Kichetouar. Les Afghans l'appelaient *Khahrasâl* خهراصال; et au temps qu'ils occupaient Cachemir, ils avaient coutume d'y faire chaque année une expédition pour le ravager.

Le col de Banehal est élevé de 2960 mètres. Au Nord il est boisé plus ou moins jusqu'au sommet; mais ses pentes méridionales, beaucoup plus rapides, sont presque nues. C'est la route la plus courte de Cachemir à Djamou : elle n'est praticable qu'aux gens de pied, qui y passent toute l'année, comme d'Ouri à Prountche, en choisissant dans l'hiver les jours de beau temps. Les accidents y sont fréquents. Le vent de S. et de S.O. y souffle presque toujours avec violence, et souvent avec fureur, à partir de 11 heures du matin. Les voyageurs

retardés par les difficultés du chemin encombré de neiges pendant l'hiver, et qui atteignent la cime après midi, y sont quelquefois emportés par l'ouragan dont elle est battue, et précipités dans des vallons rapides où ils périssent misérablement. Le commerce ne fréquente cette route que pendant 8 mois; l'hiver, les Harkarahs seuls y passent. Il y a à Vernâgue et à Banehal un poste de douanes gardé par quelques soldats.

Je montai sur des cimes voisines, élevées d'environ 300^{m} au-dessus du col. Elles sont herbeuses comme lui; les mêmes plantes fleurissent dans leurs gazons. La plus remarquable est une grande et belle espèce de *Dracocephalum* que je n'avais pas encore rencontrée; un *Orchis* bien voisin du *Conopsea,* que je crois avoir déjà récolté près des sources du Guirri, à une élévation et dans une station analogues; une Osmonde, voisine de l'*Osmunda interrupta,* et la même sans doute que j'ai trouvée à la montagne d'Hattou. — Les bois sont composés d'un mélange d'Érable, d'*Æsculus,* de Bouleau, de *Prunus padoïdes,* de ce *Staphylea* que j'ai vu d'abord sous le col de Prountche, des deux *Viburnum* accoutumés (*Viburnum lantanoïdes* N. et *Viburnum daphnoïdes* N.), de quelques *Abies* et *Taxus,* de quelques Cèdres, mais de ces arbres conifères fort peu, et d'un *Corylus* arborescent qui a exactement le port du Tilleul. Point de Chênes, ni de Rhododendrons, ni d'*Andromeda venenosa,* comme à l'Est du Setludje. — Sur les cimes, à 3300^{m}, il n'y a aucune de ces espèces décidément alpines de l'Himalaya, telles que le *Juniperus,* l'*Azalea sulfurea,* et l'*Andromeda ericoïdes.*

Les roches du col de Banehal et des cimes qui le dominent sont des variétés de cette roche de Quartz si variée de cette partie de l'Himalaya. Sur les sommets, elle est presque compacte; cependant on y aperçoit çà et là des Nodules d'une coloration plus claire ou plus vive, qui peut-être sont des noyaux empâtés. Ces variétés passent à d'autres d'une structure évidemment hétérogène, où la pâte verdâtre de Quartz compacte enveloppe des noyaux de Quartz incolore ou blanchâtre, des points pyriteux, et peut-être des lamelles d'Amphibole et de Mica. Celles-ci, à leur tour, passent à des variétés variolitiques qui conservent toujours leur nature quartzeuse. Aucunes ne sont stratifiées; elles se divisent en masses énormes, terminées généralement par des faces planes.

Ces roches sont évidemment recouvertes par des couches de Calcaire compacte, qui constitue la base des montagnes autour de Vernâgue et leurs pentes moyennes; mais je n'ai pas vu leur superposition, et je ne sais à laquelle des deux formations calcaire et quartzeuse rapporter plusieurs lambeaux de roches en général micacées et schisteuses, passant d'une part au Schiste argileux le

mieux caractérisé, et de l'autre à une sorte de Lydienne argilo-ferrugineuse. Ce système schisteux, qui n'a pas une grande épaisseur, est certainement placé entre les roches quartzeuses et les calcaires. Sa stratification m'a paru fort contournée et comme moulée sur les montagnes quartzeuses qu'il recouvre. Il se lie à celles-ci par ses fausses Lydiennes, et aux Calcaires par ses Schistes argileux; car le Calcaire, autour de Vernâgue, est souvent pénétré d'Argile et schisteux, quoiqu'il conserve d'ailleurs toutes les allures qui lui sont propres. Néanmoins je regarde plutôt ces couches schisteuses comme appartenant à la formation quartzeuse.

Le 22 juillet 1831. — *De Vernâgue à Saganme.* — J'allai camper à Saganme, le chef-lieu du pergunnah de Bringue. Je traversai d'abord, en face de Vernâgue, l'étroite vallée du Sanderânne. Le pergunnah de Schâhabad se prolonge jusqu'au sommet de cette vallée; elle conduit à un col appelé le col de *Boheur*, éloigné d'environ 12 cosses (7 l.) de Vernâgue, et par où l'on va à Kichetouar. Le chemin est très-difficile et n'est guère fréquenté que par les montagnards des cantons adjacents. Il n'y a au-dessus de Vernâgue que cinq hameaux ou villages dans la vallée, éloignés d'un cosse ($\frac{1}{2}$ l.) l'un de l'autre. Du dernier au sommet de la montagne, il y a un jour de marche sans habitations. Dans l'un de ces villages, quelques douaniers cachemiriens résident pendant 4 mois de l'année, ce qui est le seul temps pendant lequel il serait possible à des hommes chargés de franchir le col de Boheur. Sans fardeau, les montagnards y peuvent passer pendant 8 mois. Il est sans doute élevé d'environ 3500 mètres.

J'ignore quel développement a la formation calcaire dans la partie supérieure de la vallée du Sanderânne; elle recouvre, comme je l'ai dit, la base et les pentes moyennes des deux chaînons entre lesquels est creusé le vallon de Vernâgue au col de Banehal, et paraît, à en juger par les formes des montagnes, s'étendre également, au moins à leur pied, vers le haut Sanderânne, sur sa rive gauche, tandis qu'elle compose à elle seule au moins l'extrémité de la chaîne qui sépare le pergunnah de Schâhabad de celui de Bringue; mais tous les Galets du Sanderânne sont de nature quartzeuse, verdâtres, et généralement porphyroïdes ou variolitiques.

Je traversai, à angle droit sur sa direction, la chaîne qui sépare les vallées du Bringgui et du Sanderânne, à environ 2 cosses (1 l.) au-dessus du col par où je l'avais déjà traversée en allant d'Atchbol à Schâhabad. Sa composition est ici la même que là. Il y a peu de couches compactes et spathiques. Les

Calcaires sont en général jaunâtres, terreux et schisteux. On voit plusieurs lits évidemment arénacés, et quelques rares débris de coquilles excessivement brisées et indéterminables. Toutes ces couches sont elles-mêmes disloquées; elles appartiennent certainement à la partie inférieure de cette formation. Elles sont presque horizontales.

Des bois peu épais, formés presque exclusivement d'arbres de la famille des rosacées, occupent les vallons peu profonds dont ces montagnes peu élevées sont creusées. Le Poirier, le Pommier et l'Abricotier y sont également communs, avec une espèce de Prunier qui est peut-être la souche du Prunier Mirabelle. Ses fruits, d'un jaune mat et peu acerbes, sont fort petits. L'Aubépine ou son représentant (recueilli vers Ouri), est aussi fort commune dans ces bois. Le Noyer n'y est pas rare. Dans les lieux secs et découverts, est le Cerisier nain à feuilles cotonneuses en dessous, que j'ai trouvé d'abord en Kanawer et retrouvé auprès de Baramoula. Il y a quelques *Æsculus*. Le *Corylus* abonde avec le *Fothergilla;* çà et là, quelques Ormes peut-être d'une espèce particulière : ils sont remarquables par la petitesse de leurs feuilles. Quelques *Pinus attenuata*, des Déodars de petite taille. Point d'Amandiers ni de Pêchers. Ces deux arbres certainement ne sont pas indigènes en Cachemir, non plus que le Platane, qui même ne se ressème pas autour des lieux où on l'a planté. Il ne se propage que de boutures. Je ne serais pas surpris que ses graines fussent stériles. Le Peuplier d'Italie est également étranger, et le Saule blanc l'est peut-être aussi. Je n'ai pas vu de Grenadiers sauvages depuis que j'ai passé Baramoula.

Une très-petite source sort de ces Calcaires dans un de ces vallons boisés. C'est la seule que j'aie vue s'échapper de cette roche un peu au-dessus du niveau de la vallée. — On voit auprès les ruines d'une très-petite pagode hindoue. Je traversai la vallée du Bringgui, pour aller visiter un village de forgerons, nommé *Sôf*, et situé à la base des montagnes qui la bordent au Nord. Sôf est, avec Char en Veuhou, la seule fabrique de fer qu'il y ait en Cachemir. Les procédés de fabrication sont absolument semblables, et l'importance de celle-ci n'est pas plus grande. Le minerai est le même. On le tire à une lieue de là, et à 200^{m} environ au-dessus de la vallée des montagnes de Calcaire compacte qui dominent la vallée du Béhatte et celle de Bringue, depuis Atchbol. La couche exploitée ressemble tellement à celle de Char par son épaisseur et le cortége des couches qui l'accompagnent, que je la regarde comme en étant le prolongement. Elle est dirigée au S.E., et inclinée de 20° au N.E., gisement qui rappelle assez exactement celui de la couche de fer de Veuhou, mais qui me paraît d'ailleurs peu important dans une formation dont les couches sont tellement

tourmentées. Les exploitations sont moins étendues qu'en Veuhou. La couche a été attaquée sur un grand nombre de points qu'elle affleure. Le lieu où on l'exploite s'appelle *Gonnar*. L'alarme était au village de Sôf quand j'y passai. Le Kardar venait d'y arriver pour lever l'impôt; opération qui n'est qu'une scène de pillage. A Saganme, où j'avais ordonné que l'on formât mon camp, tous les villageois s'étaient enfuis au bruit de mon approche.

C'est au sommet de la vallée du Bringgui qu'est le col qui conduit à Kichetouar par la route accoutumée. Sa distance est d'environ 15 cosses (8 $\frac{3}{4}$ l.) de Saganme. La vallée remonte d'abord au S.E., puis elle tourne à l'Est dans sa partie supérieure. Le col ne doit être que d'une élévation médiocre, puisqu'il est ouvert pendant 11 mois de l'année. Du col à Kichetouar, il y a, dit-on, 7 ou 8 journées de marche pour les hommes chargés. Le Tchinâb, qu'on ne traverse à Kichetouar que par un djhoula, rend cette route impraticable aux cavaliers. A moitié chemin vers le col, dans le fond de la vallée du Bringgui, il y a un poste de douane, gardé par quelques soldats dans un fortin qui commande le passage du torrent. — C'est ce qu'on appelle une des grandes routes de Cachemir : elle ne laisse pas que d'être fréquentée.

Une vallée fort étroite, mais très-profonde et d'une longueur considérable, divise la grande masse des montagnes qui séparent la vallée du Bringgui de celle d'Arhepotte. Elle forme une zillah à part qu'on appelle *Nao bougue nahet.* Sôf est situé à l'embouchure de cette vallée dans celle du Bringgui. A son sommet est une plaine déserte, ou plutôt sans doute un berceau herbeux très-élargi entre des montagnes qui le dominent faiblement; sa longueur est une journée de marche, 8 ou 9 cosses (4 $\frac{3}{4}$ l. à 5 $\frac{1}{4}$ l.). Au delà, on descend vers le Tchinâb qui s'appelle *Tchonndeurbagha*, et que l'on traverse au moyen d'un djhoula permanent; sur la rive gauche de cette rivière sont deux districts musulmans tributaires de Cachemir depuis un temps immémorial. Le gouverneur de Cachemir envoie tous les deux ou trois ans une centaine de soldats pour les ravager. Cette communication entre Cachemir et la haute vallée du Tchinâb n'est interrompue que pendant 3 mois par les neiges. Elle est, au reste, en tous temps difficile et peu fréquentée. L'été de ces malheureux districts musulmans soumis aux exactions périodiques du gouverneur de Cachemir, est représenté comme aussi pluvieux que celui de ce pays. Il y a du riz en petite quantité : point de vignes.

Le 23 juillet 1831. — De Saganme à Côleganne, et séjour le 24. — J'allai de Saganme à Côleganne. Marche longue et pénible au travers d'un pays couvert

de rizières et coupé de canaux fangeux pour leur irrigation. Côleganne est le plus gros village du pergunnah de Déosœur, lequel est un de ceux qui ont le plus de territoire dans la vallée. Il est situé sur la rive droite d'un grand torrent appelé *Véchao,* divisé en plusieurs bras séparés par de grandes îles de Galets, et qui vient des montagnes de la grande chaîne de Pirpenjâl entre le Sounngueul et le Sanderânne. Ses eaux réunies dans un seul canal formeraient un volume bien supérieur à celui du Sounngueul et du Sanderânne.

Il y a à Côleganne une *Ziarette* que ne cessent de visiter les habitants musulmans de cette province. La tombe du Saint est, comme dans toutes les autres Ziarettes des villages, entourée d'un treillage en bois, qui imite exactement le dessin symétrique des ouvrages en marbre qui admettent la lumière dans les édifices mogols à Delhi et à Agrah.

La sainteté du lieu fait respecter, par les chasseurs, d'immenses volées de Hérons établis depuis des siècles sur d'antiques Platanes qui ombragent la Ziarette, la mosquée et les environs de ce village. C'est l'oiseau célèbre qui fournit ces plumes si estimées dans l'Inde pour en faire des aigrettes. Il appartient à la deuxième section de ce genre. Mais par un caprice étrange de la mode, ce n'est pas des belles aigrettes blanches qu'il porte sur les flancs qu'on fait usage. Ce qu'on recherche en lui, ce sont deux plumes noires, longues et étroites, qu'il porte sur la tête, parmi une huppe formée d'autres beaucoup moins longues. Cet ornement n'a absolument que sa rareté et sa cherté pour le recommander.

Le nom de cet oiseau, en persan, est حواصل *Havâzil;* en cachemirien, برگ *Brag;* les Sikes l'appellent لمتينگ *Lomtingue.* Il est à peu près de la taille du Héron commun. Il a le bec très-fort, et ne se nourrit que de poissons et de reptiles. Une liqueur horriblement fétide suinte de ses narines; sa chair est infecte; cependant les Musulmans la mangent. Sur les arbres au sommet desquels il niche, il est peu défiant, parce qu'ils sont pour lui un asile sacré; mais à terre, où il est de bonne prise, il ne se laisse pas approcher. Il se tient le jour sur les bords du Véchao, en troupe généralement. Le mâle et la femelle ont tout à fait le même plumage. Celle-ci est peut-être un peu plus grande.

Cet oiseau, dit-on, n'habite que le Cachemir et le Caboul. Il n'émigre pas. Dans le Cachemir, il ne se trouve qu'en un petit nombre de lieux; partout, on le respecte sur les arbres qui lui servent de demeure, et quoiqu'il soit très-facile à tuer au vol, quand il y revient ou qu'il s'en échappe, les chasseurs de ce pays, avec leur long fusil à mèche, sont si gauches à toucher un objet qui n'est pas fixe, qu'ils ne le tirent guère que posé à terre, lorsqu'ils parviennent à l'appro-

cher. D'autres l'attirent dans des filets, en attachant dans un lieu préparé d'avance convenablement, un de ces oiseaux captif et aveuglé. Dans ce cas, ils se contentent d'arracher à chaque prisonnier les deux longues plumes de sa huppe et le remettent en liberté. On dit que ces plumes se renouvellent deux fois l'an.

Elles se vendent une roupie (2f,50) chacune; tantôt plus et tantôt moins, selon leur longueur. Jadis elles étaient soigneusement réservées pour le Grand-Mogol, qui en faisait présent à ses Omrahs; Rendjit ne paraît pas aussi jaloux de leur possession exclusive. Chaque année en produit environ 3,000. Le petit plumet que l'on en forme s'appelle *Côlegui;* chez les Sikes il ne se compose que de 40 à 100 plumes. Il n'y a parmi eux que les grands seigneurs qui les portent au côté de leur turban, ou des soldats connus par leur extrême bravoure. S'il y a parmi eux quelque chose qui ressemble à nos décorations militaires, c'est le Côlegui.

Les Afghans en étaient bien plus jaloux. Au lieu d'une aigrette, le gouverneur afghan de Cachemir en portait quatre à son bonnet, et toutes d'une grosseur monstrueuse. Nul autre que lui, sous peine de mort, ne pouvait s'accorder cette distinction; au lieu que, chez les Sikes, un homme du commun qui l'usurperait ne serait que ridicule. Cependant les Patans n'avaient pas aboli l'usage, dit-on fort ancien, qui fait porter un côlegui à toutes les jeunes filles le jour de leur mariage. Cet ornement se loue pour l'occasion.

Au Sud de Côleganne s'élève une chaîne placée en avant de celle de Pirpenjâl, et qui en est séparée par la vallée de *Kournarvao,* qui forme une zillah indépendante de Déosœur. Ce chaînon, moins élevé que le Pirpenjâl, lui est parallèle. Il jette peu de rameaux : c'est une longue croupe au-dessus de laquelle s'élèvent plusieurs cimes, les unes herbeuses, d'autres boisées. Le col de Banehal est sur son prolongement. Elle porte quelques cultures jusqu'à une élévation de plus de 2,500 mètres. C'est du maïs. Les Ours, dit-on, y font de grands ravages.

J'allai, *le* 24 *juillet,* dans l'après-midi, visiter cette montagne, et, découvrant de sa cime la vallée de Kournarvao, creusée entre elle et le Pirpenjâl, et, dans quelques vallées latérales de celui-ci, des amas de neiges qui me semblaient des glaciers, je résolus de les visiter le lendemain.

Le 25 *juillet* 1831. — *De Côleganne au Cassaba de Kournarvao.* — Traversant cette croupe de montagnes à angle droit sur sa direction, je vins descendre au Cassaba ou chef-lieu de Kournarvao. C'est un assez grand village

agréablement ombragé de Pommiers et de Noyers, au milieu d'un petit bassin arrondi et uni qui n'est qu'une magnifique rizière. Le chemin qui la sépare de *Déosœur* est lui-même flanqué à sa base, au-dessus du Véchao, par une haute et épaisse chaussée d'alluvion, qui, malgré l'extrême voisinage des montagnes d'où ces matériaux ont été arrachés, n'est composée que de Sables et d'Argiles ténues, sans mélange de Galets. Le corps de la montagne est formé de roches quartzeuses, verdâtres, rarement porphyroïdes ou variolaires. Elles sont pour la plupart pénétrées abondamment d'Argile, et la structure schisteuse y prédomine. Il n'y a aucun doute que les Schistes micacés, associés aux roches quartzeuses sous le col de Banehal, n'appartiennent à cette formation. Cette petite chaîne de montagnes s'abaisse de part et d'autre par des pentes très-rapides. Sur ses sommets herbeux, j'ai recueilli en abondance une Scabieuse à fleurs roses et à feuilles entières qui me semble nouvelle. Elle fleurissait parmi d'autres plantes communes à la même élévation autour de Simla.

La vallée de Kournarvao a 5 ou 6 cosses (2 à 3 ½ l.) de longueur. Sa surface n'est pas unie. Elle est presque partout couverte d'une épaisseur considérable de Galets, mêlés çà et là de terre végétale, et revêtue alors d'une végétation agreste. La culture n'y est qu'une exception; mais les petits espaces qu'elle occupe paraissent être d'une extrême fertilité. A 2 cosses (1 ¼ l.) au-dessus du Cassaba, est un village appelé *Tchimiœur*. Il y a en outre plusieurs petits hameaux épars. Cette vallée ne se rétrécit pas à mesure qu'elle s'élève; les montagnes auxquelles elle se termine forment une sorte de nœud qui unit à la grande chaîne de Pirpenjâl la chaîne secondaire dont le col de Banehal est une des dépressions.

La configuration des lieux m'avait fait la veille une illusion complète sur leur distance. Ces neiges, qui me paraissaient descendre de Pirpenjâl en une sorte de glacier jusqu'au fond de la vallée de Kournarvao, je ne les atteignis qu'après 4 heures de marche au delà du *Cassaba*, et à un niveau absolu de près de 3000 mètres. Elles remplissent de larges et profondes ravines qui se réunissent à ce point en un vallon qui descend presque droit au Nord, dans la vallée de *Kournarvao :* au point où elles se réunissent, elles forment un véritable glacier, qui, mesuré sur lieu, est peu en rapport avec l'Himalaya, et qui n'a aucune ressemblance avec ces immenses torrents de glace qui descendent des hautes Alpes jusqu'au fond de leurs vallées. — Ici la neige fond incessamment pendant 7 à 8 mois de l'année; elle s'imbibe alors de l'eau produite par la fonte des couches extérieures. L'hiver vient ensuite, et ses gelées sont assez fortes pour saisir cette masse tout entière et n'en faire qu'une pièce de glace parsemée de petites bulles d'air captives. Point de fentes

qui la divisent; point de moraines accumulées sur ses bords; et la surface tout entière de ce petit glacier est tellement recouverte des débris qui tombent des ravines supérieures, de terres éboulées, de quartiers de roche, et des dépouilles des forêts, qu'il serait malaisé de déterminer exactement ses étroites limites, si elles n'étaient marquées avec précision par un fossé profond rempli d'une boue liquide assez difficile à franchir. Il y a entre Kanum et Soungnùm, vers le sommet de la vallée qui descend en face de ce dernier village, un glacier du genre de celui-ci, mais plus étendu, et recouvert d'une couche si épaisse de terre végétale, qu'une végétation brillante s'y est établie.

L'heure avancée, et l'extrême difficulté de la marche au travers de bois peu élevés, et fourrés d'arbrisseaux épineux, de ronces, de rosiers et d'épines-vinettes, ne me permirent pas d'atteindre la limite supérieure de la végétation arborescente. J'en étais encore éloigné considérablement; elle n'expirait qu'au sommet de ces ravines emplies de neiges. Plus haut, c'étaient des pentes verdoyantes très-longues et très-rapides; elles se terminaient çà et là à des pics de grandeurs diverses, et en général assez aigus. Ce sont les plus hautes sommités apparentes du Pirpenjâl; mais certainement elles ne dépassent guère 5000^{m} de hauteur absolue. Elles sont déjà à toutes les expositions entièrement dépouillées de neiges, excepté dans les ravines, où elles s'accumulent pendant l'hiver.

Il n'y a donc pas de neiges perpétuelles dans cette partie de l'Himalaya, qui atteint cependant et garde, sur une longueur de plusieurs myriamètres, leur limite sous l'équateur dans les Andes.

Les causes de leur disparition annuelle à une élévation de 1000^{m}, plus grande encore, à 2° au Sud de cette région, en Kanawer et en Spiti, ne peuvent être invoquées ici. Le Thibet forme une si vaste contrée élevée tout entière à un énorme niveau au-dessus de la mer, qu'il doit jouir et qu'il jouit en effet, relativement à la température, d'un climat fort différent de celui qu'indiquerait la seule considération isolée de son élévation absolue. En outre, ce climat, par des causes inconnues jusqu'ici, est d'une extrême sécheresse. L'atmosphère n'y rend que rarement à la terre la petite quantité de vapeur aqueuse qu'elle contient : la pluie, pendant plus de la moitié de l'année, est un accident fort rare. La neige, en hiver, est peu abondante. Mais cette chaîne de Pirpenjâl s'élève assez brusquement entre les plaines du Pendjâb et la grande vallée de Cachemir : elle se couvre en hiver d'une très-grande épaisseur de neige; et quand vient la saison des chaleurs, ces neiges sont protégées contre l'ardeur du soleil par des brumes épaisses qui enveloppent habituellement les cimes de cette chaîne.

J'avoue que la similitude du résultat produit par des causes absolument contraires m'inspire quelque doute sur la réalité de celles-ci, et que j'ignore encore pourquoi la zone des neiges perpétuelles sous l'équateur en Amérique, en est libre sous le 34e degré de latitude en Asie.

Je n'ai point vu de roches granitiques parmi les débris entraînés des cimes dans les ravines de ces montagnes. Toutes les roches que j'ai observées, soit en place, soit déplacées, étaient des variétés de Quartz verdâtre, compacte, ou porphyroïde, ou argileux.

Je n'ai fait dans cette excursion fatigante qu'une assez pauvre herborisation. J'ai retrouvé cette Belladone à fleurs verdâtres que je n'avais encore vue qu'une seule fois en Kanawer; une des nombreuses espèces d'*Impatiens*, à petite fleur rose, également indigène du Bas-Kanawer. — La composition des forêts ne diffère pas beaucoup de celle du col de Bimber. Les Cèdres manquent également. Je n'ai pas vu le *Phallus impudicus;* mais l'exécrable odeur de ce champignon singulier ne peut se méconnaître, et j'ai certainement passé près de lui.

Au débouché de ce vallon neigeux dans la vallée de Kournarvao, est un faible hameau de *Goudjours*. On appelle ainsi une tribu de pâtres, dont les habitations d'hiver sont situées au-dessus du niveau de tous les autres villages et de celui où le riz peut se cultiver. Leur avoir consiste dans leurs troupeaux de bêtes à cornes, de buffles principalement, qu'ils mènent l'été dans les herbages les plus élevés des montagnes, où ils ont des chalets pour demeure dans cette saison. Ils payent au Gouverneur de Cachemir 3 roupies (7f,50) par an, par tête de bétail, indépendamment des droits de transit levés sur le produit de leurs troupeaux, qu'ils portent chaque semaine à la ville, en beurre et en fromage. Ils vivent de laitage et de maïs, dont ils cultivent quelque peu autour de leurs habitations d'hiver. Celles-ci sont toujours situées dans un lieu où ils puissent amasser pendant l'été une grande quantité de foin pour l'hiver. Comme l'Himalaya ne produit pas plus de *prairies* dignes de ce nom en Cachemir qu'au delà du Setludje, ces herbages, dont se nourrissent ces bestiaux en hiver, sont extrêmement grossiers, et lorsque le printemps est tardif, la famine dévore une partie des troupeaux. Le buffle supporte beaucoup mieux le froid que le bœuf ordinaire. Il donne beaucoup de lait; mais le beurre qu'on en extrait est moins estimé. Au reste, le meilleur est exécrable.

Il y a des Goudjours au sommet de presque toutes les vallées qui descendent des montagnes environnantes dans le bassin de Cachemir, dans la chaîne septentrionale vers le Thibet, aussi bien que dans la chaîne méridionale vers le Pendjâb. Ils sont tous Musulmans et parlent le pendjâbi des montagnes, mais

non le cachemiri : ils ont conservé leur teint foncé qui les distingue assez bien des Cachemiriens, et la variété de leurs traits pendjâbis, dans laquelle ne se montre que rarement le type cachemirien. Ils ne s'allient qu'entre eux, et n'ont avec les Cachemiriens que des relations de commerce, soit pour vendre leur laitage, soit pour acheter du maïs dont ils ne cultivent pas assez pour leurs besoins. Leur costume est celui des paysans cachemiriens : une longue chemise de laine grossière.

C'est une race robuste et active; beaucoup d'entre eux sont chasseurs. C'est au piége, en hiver, qu'ils attrapent la plupart des animaux dont ils recherchent la chair ou la dépouille. On les dit cependant exposés, par leur genre de vie, à de fréquentes rencontres avec les ours, et l'avantage leur reste souvent, quoiqu'ils soient mal armés. Quelques-uns ont un fusil ou une pique; mais la plupart n'ont qu'un long et lourd bâton pesamment ferré. Ils s'en servent avec une grande dextérité, et savent tuer un ours d'un seul coup appliqué sur la tête. — Les Cachemiriens les respectent à cause de leur courage relatif. Du reste, à aucune époque, on n'a essayé d'en faire des soldats. On les soupçonne d'enfreindre souvent dans leurs solitudes la loi sike qui protége plus la vie d'un bœuf que celle d'un homme, et les Cachemiriens de la plaine leur savent bon gré de ne pas s'abstenir de ce que le Koran permet. Ils sont de paisibles voisins.

On ignore à quelle époque sont venus s'établir en Cachemir ces colonies pendjâbiennes. Leur émigration est certainement fort ancienne.

Ils m'ont assuré que, dans cette saison, on pouvait passer presque partout sur les pentes méridionales du Pirpenjâl; mais ils n'ont aucun intérêt à rechercher ces passages. La contrebande n'offre pas d'assez grands bénéfices pour faire oublier son châtiment dans un pays où chaque village presque a sa douane, et où les droits à payer dans chaque lieu sont fort modiques. Les péages sont d'autant plus rapprochés les uns des autres, et leurs tarifs d'autant plus bas, que le pays, par sa configuration, offre plus de facilité à les éviter. Ce système prévient assez efficacement la contrebande, mais il rend si coûteuse la perception de la douane, que son produit tout entier suffit à peine à l'entretien des douaniers. Le Kardar d'Islamabad, qui collecte cet impôt dans tout le Cachemir méridional, m'a assuré qu'un très-petit nombre des postes nombreux sous sa surveillance offrait un excédant de la recette sur la dépense. Mais l'objet de ces postes de douanes n'est pas tant fiscal que politique. Ces douaniers sont le premier anneau d'une chaîne immense d'espionnage qui porte au Gouverneur de Cachemir et au Sircar la connaissance de tous les détails que sa prudence ou sa cupidité peut désirer. Notre police parisienne ne sait rien

en comparaison de celle du Cachemir, du Pendjâb et même de l'Inde anglaise. Dans les grandes villes, chaque quartier ou chaque petite subdivision a ses donneurs d'avis, qui rendent compte chaque jour à un chef de tous les accidents domestiques survenus dans leur faubourg. Les chefs transmettent au Kotoual cette masse d'informations. Le Kotoual porte au Gouverneur le choix de ces délations ou de ces mensonges, qui, de nouveau triés, vont jusqu'au Roi. Il y a des contre-polices; et comme dans la hiérarchie orientale chacun a un immense pouvoir sur son subordonné, ceux-ci redoutent de faire à leur supérieur des rapports incomplets ou inexacts. — Le Gouverneur de Cachemir est ainsi très-certainement beaucoup mieux informé que le Préfet de police de Paris.

Quand cette immense police s'applique à la protection des intérêts privés, elle se montre quelquefois merveilleusement efficace. Des voleurs ont été arrêtés dans l'Inde à 200 ou 300 lieues de l'endroit où ils avaient commis leur vol, suivis à la trace par des *Métœurs* (balayeurs). Les gens de cette caste, qui ont accès deux fois le jour dans toutes les maisons, soit musulmanes, soit hindoues, et qui par la nature même de leur service (ils enlèvent toutes les immondices) connaissent déjà bien les détails domestiques de chaque maison sans faire une seule question aux autres serviteurs, sont tous à la merci du Kotoual; il n'a pas d'espions plus utiles. Dans le Pendjâb, tous les grands seigneurs entourent leurs ennemis ou leurs rivaux de cette atmosphère d'espionnage dont chacun ne s'aperçoit que le jour où ce fléau amène sa ruine. Si un favori est disgracié, le Sircar est aussitôt informé de l'espèce, de la quotité et de l'asile de toutes ses propriétés. Il résiste rarement à la tentation de les saisir, et quoiqu'il ne donne aux délateurs officieux aucune part du butin, ceux-ci se trouvent assez récompensés par la ruine de leur ennemi, pour ne jamais lui laisser ignorer les moyens de la consommer. En Cachemir, chaque Pergunnah a son établissement d'Harkarahs, qui passent leur vie à courir de la campgne à la ville, pour y porter les nouvelles de chaque jour. Cette institution est fort ancienne.

Indépendamment des sentiers qui peuvent conduire de Kournarvao dans le Pendjâb, il y a deux routes fréquentées par les voyageurs; l'une mène à Banehal, l'autre rejoint au-dessous de Banehal la route de Djamou. Ces communications sont assez nombreuses pour que le poste de douane situé dans la vallée de Kournarvao soit gardé par une quinzaine de soldats. Les Cachemiriens de Déosœur et de Chara, les gens de la Zillah, exportent par là quelque peu de riz, qui est toujours plus abondant au delà qu'en deçà des montagnes de Pirpenjâl.

Le 26 juillet 1831. — Du Cassaba de Kournarvao au camp près d'Islamabad. — J'allai camper près d'Islamabad, au confluent du Sanderânne et de l'Arhepotte, là où, devenu navigable, le Sanderânne prend le nom de Béhatte. Du Cassaba au débouché de la vallée de Kournarvao, il y a environ 2 cosses (1 l.) : peu de cultures. Le fond très-inégal de la vallée est encombré de Galets amenés par plusieurs médiocres torrents. Peu d'habitations. Dans un bassin semblable à celui du Cassaba, mais demeuré inculte, une mosquée. La petite chaîne qui sépare Kournarvao de la vallée du Véchao, se termine assez abruptement à l'Ouest par un cap autour duquel tourne le torrent de Kournarvao, et dont il rase le pied : il s'unit un peu plus loin au Véchao, lequel apporte toutes les eaux qui descendent de la grande chaîne du Pirpenjâl, à l'Est de la vallée d'Hirpour. Dans les très-hautes eaux, le Véchao, grossi de cet affluent, ne forme en face de Côleganne qu'une immense nappe d'eau; mais dans cette saison extraordinaire par sa sécheresse, il se divise en plusieurs faibles bras, dont la diversité de la température indique la diversité d'origine; ceux de la droite, qui viennent de Kournarvao, sont froids : les autres, qui viennent de plus loin, le sont moins.

Le Véchao n'entraîne des montagnes d'où il descend, que des Galets de roches quartzeuses. Il est probable cependant qu'il y a sur les cimes de la chaîne, comme au sommet de la vallée de Hirpour, du Granite amphibolique en petite quantité; mais cette roche ne se divise qu'en masses immenses qui restent le plus souvent éparses à la base des pics d'où elles se sont détachées, noircissant à l'air et perdant la vivacité de leurs angles, mais sans subir d'autre influence de l'action prolongée des siècles et des météores.

Après avoir passé le Véchao, le pays, jusqu'à Islamabad, n'est qu'une rizière. Il n'y a de chemins au travers que sur le sommet des petites berges gazonnées et glissantes élevées dans chaque champ pour retenir les eaux au-dessus. Les gens à pied y marchent assez sûrement; mais je trouvai moins désagréable de marcher jusqu'au genou de mon cheval dans l'eau et dans la boue, que de craindre à chaque instant d'y tomber, et je marchai droit à travers champs.

La vaste plaine comprise entre le Sounnegueul et le Véchao est arrosée ou plutôt inondée, comme le requiert sa culture, par des canaux dérivés de ces deux rivières. J'en eus plusieurs à traverser. C'étaient, malgré la sécheresse de la saison, de véritables torrents. Cette grande rizière est parsemée d'un très-grand nombre de petits villages, tous bien ombragés de Platanes et entourés de misérables vergers de Noyers et de Pommiers.

A Kaïmou, je retrouvai le Véchao transformé en une rivière lente et pro-

fonde, coulant à angle droit sur sa direction à Côleganne et à peu près parallèlement au Béhatte, entre deux escarpements médiocres dans le sol alluvial. Je le passai à gué, ce qui n'est presque jamais possible : à moins que les eaux ne soient extraordinairement basses, il n'est pas guéable.

Cette rivière est navigable jusqu'à une lieue au-dessus de Kaïmou : là elle fait un coude en montant vers Côleganne, et ce n'est plus qu'un torrent. On embarque sur elle tous les produits de Déosœur, et d'*Adevenne*, autre vaste Pergunnah du Douâb du Véchao et du Sounnegueul.

Un canal fort large et fort profond, qui a sa prise d'eau sur la rive droite du Véchao, à l'angle que fait cette rivière entre Côleganne et Kaïmou, arrose l'espace compris entre elle et le Béhatte jusqu'à leur confluent. Schah Djéhan le fit construire pour amener l'eau dans les jardins de Bidjbéara. Il conserve partout son caractère de canal, maintenu entre deux fortes chaussées à un niveau considérable au-dessus des plaines, qu'il traverse lentement.

Le Béhatte, à son confluent avec l'Arhepotte, n'est encore qu'une médiocre rivière. Cependant, malgré les basses eaux, il n'était pas guéable. On le passe sur un pont appelé *Kanebol* : c'est le port d'Islamabad, dont il est éloigné d'un mille environ. Je trouvai là, réunis d'avance, tous les bateaux nécessaires pour le transport de ma caravane à Cachemir.

Le 27 juillet 1831.—*Du camp près d'Islamabad à Tsoursou.*—J'allai, descendant lentement le cours du fleuve, camper à *Tsoursou*, gros village situé sur ses bords dans le Pergunnah de Voulleur.

A peu de distance au-dessous du pont de Kanebol, le Béhatte reçoit le Lideur qui y entre par trois canaux, dont un n'est pas moins considérable que le Béhatte lui-même. Celui-là est navigable jusqu'à un mille ($\frac{1}{4}$ l.) environ.

Plus bas, le Béhatte forme de grandes sinuosités, l'une desquelles fait une presqu'île de la grande colline alluviale de Sakder et de la ville de Bidjbéara, située à sa base S. E.

C'est à 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) environ au-dessous de Sakder qu'il reçoit le plus grand de ses affluents ; savoir : le Véchao, le Sounnegueul et l'Arebol réunis. Le Sounnegueul et l'Arebol, qui s'étaient séparés vers Hirpour, se réunissent d'abord au village de *Wauti*, dans le Pergunnah de *Chaôrèh ;* plus bas ils reçoivent le Véchao. C'est dès lors une grande rivière large et profonde, lente et sinueuse comme le Béhatte lui-même, dont au reste tous les affluents ont le caractère, dans la partie navigable de leur cours. C'est par là que les bateaux

remontent le Véchao vers Kaïmou, et l'Arebol et le Sounnegueul jusqu'à leur confluent.

La pente du Béhatte est très-faible ; sa vitesse moyenne au-dessus de Cachemir n'excède pas 1000^{m} par heure. La vallée dont il suit le fond est parfaitement plate jusqu'à un myriamètre environ de sa rive gauche, et 2 ou 3 kilomètres de sa rive droite, lorsque celle-ci n'est pas resserrée par les caps des montagnes. Tous ses affluents, qui gardent leur caractère torrentueux jusqu'à cette distance de ses bords, le perdent alors tout à coup ; leur lit se resserre et se creuse profondément dans un sol alluvial qui ne renferme pas un caillou, et ils forment mille détours avant de l'atteindre : souvent les rivières qui s'unissent, forment un angle obtus avec la direction de leur affluent. Leurs bords sont coupés presque à pic dans ce sol meuble et fertile qui se couvre tous les ans spontanément d'une superbe récolte de Chanvre. On le recueille, soit pour en faire du papier ou des cordes, soit pour en extraire cette poussière enivrante que tant de fumeurs orientaux mêlent à leur tabac. C'est là surtout l'usage de cette plante. La préparation de la poudre est très-simple : on fait sécher au soleil les plantes mûres, puis on les bat légèrement sur de grandes toiles. Il se détache de toutes les parties de la plante des grains verdâtres d'une poussière qui est plus abondante vers la sommité. Cette poussière rassemblée est triée suivant sa finesse ; la plus fine est la plus estimée. Quelques fumeurs l'emploient dans cet état, sans aucune autre préparation, en mêlant une pincée au tabac dont ils chargent leur houka ; mais la plupart la réduisent en une sorte de pâte, en y mêlant un peu d'eau, et ils enveloppent un petit morceau de cette pâte humide dans le tabac de leur houka. Il s'en consomme beaucoup à Cachemir où toutes les basses classes du peuple en font usage, et il s'en exporte aussi une grande quantité dans le Pendjâb et au delà de l'Indus. Les droits perçus par le Gouvernement sur cette drogue s'élèvent, m'a-t-on dit, à 30,000 roupies (75,000^{f}) ; mais je soupçonne ce rapport très-exagéré. Le prix de cette poudre n'est que de 2 à 3 roupies (5^{f},00 à 7^{f},50) le ser à Cachemir. Dans l'Inde et dans l'Afghanistan, elle se vend jusqu'à 15 roupies (37^{f},50). On en prépare aussi dans ces contrées, mais d'une qualité inférieure. — L'odeur de cette drogue diffère peu de celle des jeunes feuilles de chanvre que l'on vient de froisser. Cependant elle a quelque chose d'aromatique qui n'est pas désagréable. — Tous mes bateliers en font usage, sans doute modérément, car je n'en ai jamais vu un seul ivre. Au reste, ce n'est pas l'ivresse du vin qu'elle produit quand elle est prise avec excès : c'est une béatitude hébétée et stupide. Les Fakirs en

font grand usage, et c'est pour la plupart d'entre eux la raison suffisante de leurs soi-disant contemplations.

Le 28 juillet 1831. — De Tsoursou à Cachemir. — Le Béhatte reçoit près de *Tsoursou* toutes les eaux du Pergunnah de Voulleur, par trois canaux, dont aucun n'est considérable.

La tradition populaire place à quelques milles au-dessous de ce village, sur la rive droite de la rivière et sur un plateau alluvial qui descend des pentes de la montagne de Vestervonne, l'antique cité indienne de Cachemir. Il n'y a plus maintenant en cet endroit qu'un médiocre village appelé *Ventipour*. J'ai vainement cherché dans ses environs les traces d'une grande cité. Le sol, inculte sur le plateau alluvial, n'est couvert d'aucun débris de pierres calcaires ni de poterie. Il n'y a qu'une ruine isolée : c'est celle d'un temple assez semblable à celui de Srinaghur : son enceinte d'arcades est entièrement écroulée ; mais toutes les pierres restées sur place en marquent aussi exactement les dimensions que si elle était restée debout ; et dans les débris amoncelés, il est aisé de reconnaître que le style des ornements est le même qu'à Srinaghur : les proportions de l'édifice toutefois différaient sensiblement. Le temple, élevé, comme celui de Srinaghur, sur une petite butte, est presque au milieu de la cour. Celle-ci a 67^{m} de longueur et 56^{m} de largeur, approximativement. L'édifice est orienté comme Srinaghur. Il ne reste debout que le portail occidental, qui était sans doute l'entrée principale, comme à Srinaghur. Les mêmes figures sont sculptées en relief dans les niches peu profondes creusées dans son énorme épaisseur ; celles-ci sont encadrées dans un carré surmonté d'un triangle équilatéral, figure qui se retrouve répétée partout. C'est aussi la même pierre calcaire d'un bleu noirâtre, coquillière et polissable, mais également rongée par le temps. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de ville considérable au-dessus de ces ruines, parce que l'emplacement est défavorable. Il n'y a pas d'eau. C'est comme sur le plateau de Sakder : il faut descendre jusqu'à la rivière pour en puiser. Enfin, le plateau de Sakder est couvert de fragments de poterie, et il n'y en a pas autour de Ventipour.

Quoi qu'il en soit, la tradition est si universelle qu'il est difficile d'en rejeter le témoignage. Cette ville fut détruite, dit-on, par les premiers conquérants musulmans, qui bâtirent la ville actuelle de Cachemir. Ils l'exploitèrent comme une carrière, et c'est de là qu'ils tirèrent toutes les pierres dont sont bâtis les quais de Cachemir. S'il en est ainsi, pourquoi n'en reste-t-il pas une seule éparse sur la plaine aride qui domine Ventipour ? On dit que le fanatisme des Musulmans les porta à effacer toute trace de ces temples d'idoles ; pourquoi donc

en auraient-ils respecté un, et laissé au temps seul le soin de le détruire?

Le Béhatte reçoit le Ramouche à *Kakapour,* gros village situé sur sa rive gauche, en face du Pergunnah de Veuhou. Les bateaux remontent cette rivière jusqu'au village de *Mouronne,* à plusieurs milles au-dessus de Kakapour. Plus haut, son cours est droit et torrentueux.

A *Pampour,* il y a un pont de plusieurs arches sur le Béhatte. Ses piles, comme à Bidjbéara et partout ailleurs, sont formées de bois empilés. Là je quittai mon bateau et je montai à cheval pour revoir Vouïenne et visiter le fond de Veuhou. J'ai rapporté précédemment les observations géologiques que j'ai faites dans cette excursion. Il me reste à circonscrire plus exactement le lieu où se cultive maintenant le Safran. Quoique sa culture ait occupé jadis toute l'étendue du sol alluvial calcaire de ce district, elle est maintenant confinée à une sorte d'île allongée entre le Béhatte et un marais où viennent se perdre quelques eaux du Veuhou. Ce terrain est parfaitement égoutté naturellement par la convexité de toutes ses pentes et l'élévation de son niveau au-dessus des eaux qui coulent ou qui stagnent à sa base. — Pampour est une petite ville. Au village de *Zaour,* il reste une très-petite pagode auprès d'une faible source : elle rappelle celle de Pandretonne.

Je retrouvai mon bateau près de Zévonne. Il me ramena à Cachemir. Le Béhatte ne fait nulle part plus de détours qu'au-dessus de la ville. Il reçoit, en face de la Montagne de Soliman, une faible branche du Doude-Ganga.— J'avais été 19 jours absent.

Prières pour la pluie. — Pendant la première quinzaine du mois d'août, la chaleur est devenue extrême à Cachemir; mon pavillon, tendu de toiles constamment mouillées, était inhabitable dans l'après-midi; la sécheresse menaçait de détruire la récolte du riz; c'était une désolation générale. A la fin, le commandant Boman Sing se décida à permettre ce qu'il avait défendu d'abord, il y a un mois, lorsque toute la population musulmane, alarmée déjà du cours extraordinaire et funeste de la saison, était allée lui demander la permission de faire à la mosquée d'*Azerette boll* une procession et des prières à l'effet d'obtenir du ciel de la pluie : Boman Sing avait refusé, non par fanatisme, mais parce que, après les scènes de violence dont le Mohrrum avait été l'occasion, il craignait de les voir se renouveler dans un si grand concours de peuple.

Le 9 août, chassé de chez moi dès le matin par l'excessive chaleur, et forcé d'aller chercher sur le lac quelque souffle d'un air moins chaud, j'aperçus un

nuage immense de poussière qui s'élevait au-dessus de la ville, du côté d'*Azerette-Boll.* Je me fis mener en face de ce village. La foule qui se pressait alentour n'était pas moins compacte que celle de Paris dans les grands jours de fête; elle couvrait toute la campagne. Les Moullahs, dans la mosquée, lisaient les recettes que donne le Koran pour faire de la pluie; quelques Musulmans, d'une condition plus relevée, étaient seuls admis auprès d'eux. Je rencontrai sur le lac mon ami Mohammed Schâh Saheb qui revenait de ces rogations, qu'il était allé appuyer du crédit dont il passe pour jouir auprès de Dieu. Mais la foule, qui ne pouvait être admise dans l'intérieur de la mosquée, paraissait se soucier fort peu d'y pénétrer. Son maintien n'était nullement religieux. Pour les pauvres gens, un jour de fête est toujours une fête. C'est assez pour eux d'échapper au pesant esclavage de leurs pénibles travaux quotidiens, c'est assez pour eux d'être oisifs pour être gais; le repos est du bien-être réel.

Les corps d'artisans marchaient ensemble, formés en colonnes étroites. Chaque homme portait une bannière de forme, de grandeur et de couleur diverses, selon son goût. Les habitants des campagnes, accourus de 10 cosses (6 lieues) à la ronde, et parés de leurs meilleurs habits, se pressaient en petites troupes, au-dessus desquelles flottaient moins de bannières. La ville était déserte : il n'y restait que la population femelle; car les Hindous aussi étaient allés demander de la pluie, non au soi-disant poil de la barbe de Mahomet, mais à une pierre qu'on dit être le reste d'une idole antique, sur les pentes de la colline d'*Hari-Perbette.* Boman Sing, avec ses Sikes, ouvrait ce cortége, grossi de tous les Punditтes de Cachemir.

Le jour était bien choisi pour demander au ciel de la pluie, car il en promettait. Les montagnes étaient couvertes de nuages orageux, et les faibles brises qui soufflaient par intervalles se levaient de tous les points de l'horizon. Le soir, il tomba quelques gouttes d'eau. Déjà les Musulmans et les Hindous commençaient à se quereller et à s'en disputer l'honneur, quand, pour les mettre d'accord, le vent se leva avec fureur et emporta bientôt tous les nuages. On recommença les prières le lendemain; mais ce jour-là, le Collecteur de l'impôt sur les châles, à qui le chômage des métiers coûte environ 10,000 fr. par jour, défendit aux tisserands de quitter leur ouvrage; la procession fut beaucoup moins nombreuse : néanmoins elle fut suivie d'une pluie abondante qui dura sans continuité pendant deux jours. L'atmosphère s'est considérablement refroidie; les montagnes ont peu reverdi, mais les torrents sont toujours à sec.

Les Musulmans disent que les Hindous khalsats et punditтes ont tout gâté

par leur participation aux prières publiques; ils affirment que s'ils fussent restés tranquillement chez eux, tandis que les fidèles allaient invoquer à Azerette-Boll l'intercession du prophète, les rizières seraient maintenant inondées. — Les Hindous rétorquent l'argument avec succès, et chacun a le plaisir d'être persuadé qu'il a raison.

J'ai fort embarrassé les docteurs musulmans, en leur disant avec la plus grande gravité, que la prière est une injure à Dieu, si le dogme du fatalisme qu'ils professent, ou si celui de l'omniprescience de Dieu que les chrétiens admettent, est véritable. Si, dès le jour de la création du monde, Dieu a ordonné qu'aujourd'hui, à Cachemir, il ne pleuvrait pas, croyez-vous son ordre révocable au gré des prières de cent mille coquins qui ne songent pas à lui? S'il est écrit là-haut qu'il pleuvra ce soir, à quoi bon prier pour la pluie? et s'il est écrit qu'il ne pleuvra pas, à quoi bon encore prier pour qu'il pleuve? La prière, dans tous les cas, n'est-elle pas une présomption que les volontés de Dieu sont mobiles? n'est-elle donc pas une chose impie?

Je leur ai dit aussi que, si le dogme du fatalisme était vrai, les hommes, privés alors de libre arbitre, ne pouvaient être responsables de leurs actions. Les plus grands criminels, comme les plus vertueux, ne font les uns et les autres qu'accomplir passivement leur destinée. — A cela, mes docteurs n'ont opposé que de si pitoyables arguments, que je leur en ai fait reconnaître aussitôt l'inanité, et ils se sont retirés d'un air pensif, avouant qu'ils ne savaient pas me répondre, et se récriant sur ma sagesse.

L'influence que j'ai exercée sur les idées des gens qui me servent depuis plusieurs mois, est à mes yeux la preuve que si les Anglais dans l'Inde établissaient quelques relations sociales avec les natifs, ils pourraient à la longue modifier leurs mœurs, et les améliorer bien plus puissamment par la réforme graduelle de leurs idées que par la législation. Je crois avoir complétement déshonoré dans leur esprit la mendicité religieuse. — « Si un Fakir est agréable à Dieu, dix mille Fakirs le lui seront bien plus encore; la perfection serait que tous les habitants de cette ville fussent Fakirs. » — Et mes gens sont les premiers à me dire : « Mais de quoi vivraient-ils? » — Ils conviennent maintenant que l'égalité des naissances mâles et femelles est la preuve que Dieu destine une femme à chaque homme; ils avouent tous les maux de la polygamie, et ils ne me nient plus que ce soit la punition de son injustice.

Visite à Mohammed Schâh Saheb. — Dès le lendemain de mon arrivée à Cachemir, au mois de mai, plusieurs Musulmans pauvrement vêtus, mais du

maintien le plus respectable, l'un d'eux était un Seïd, m'apportèrent un certificat donné, il y a 9 ans, à Peschawer par M. Moorcroft, au père de leur patron. M. Moorcroft s'y louait de tous les services qu'il avait reçus de ce seigneur, dont il rappelait la généalogie. C'était l'aîné d'une famille princière assez considérable du Turkistan, chassée depuis plus d'un siècle, et réfugiée depuis ce temps à Cachemir. M. Moorcroft avait rencontré vers Ladak l'héritier de ce titre, et il avait dû à son intervention amicale près des chétives autorités de cette partie du Thibet, la faculté d'y voyager sans obstacles. A Cachemir, il le visitait sans cesse, et ce fut avec lui qu'il commença son voyage au Nord, si funestement terminé.—En quittant Cachemir, M. Moorcroft avait obtenu de Rendjit un djaguir de 5,000 roupis (12,500$^{f.}$) pour ce seigneur, en considération de sa naissance et de sa haute réputation de piété et de sagesse : c'était presque un saint. Il n'avait eu, pour se maintenir honorablement depuis l'expulsion des Afghans, que les tributs volontaires de la charité et du respect de ses admirateurs. Le fils aîné, reconnaissant du bienfait procuré à sa famille par M. Moorcroft, et devenu, par la mort de son père, le chef de cette famille, m'envoyait complimenter à mon arrivée. Il croyait que j'étais le compatriote de M. Moorcroft. Je lui fis expliquer sa méprise ; mais l'explication ne parut rien changer au désir qu'il témoignait de me montrer son amitié. Ses gens vinrent tous les jours, apportant les primeurs de la saison et quelques curiosités de peu de valeur. Ils m'annonçaient toujours comme prochaine la visite de leur maître qui ne venait pas, et le jour définitivement marqué pour la visite, ils apportèrent un dîner superbe qu'ils dressèrent dans mon jardin à la mode de leur pays, et essayèrent d'une défaite nouvelle pour un nouveau délai de leur maître à me venir voir. Je me fâchai, et leur commandai d'emporter leur dîner et de dire à Schâh Saheb que je ne recevrais rien de lui avant sa visite. Il vint deux jours après, et je crois que sans ma brusquerie il ne l'eût pas fait, car ses gens me laissèrent voir qu'ils regardaient mon exigence comme fort dure, leur maître, disaient-ils, n'étant jamais sorti de sa maison pour faire de visite à qui que ce soit.

Schâh Saheb vint avec toute sa famille : c'est un homme de mon âge, presque aussi blanc que moi, à grands traits. Son jeune frère, plus brun que lui, et son beau-frère (dont la famille est aussi originaire du Turkistan) ont la physionomie tartare. Ils avaient à leur suite une troupe nombreuse de Seïds, d'Hadgis, de Saints de tous les pays et de tous les degrés. La maison de Schâh Saheb est à Cachemir l'asile de tous ceux d'un caractère un peu élevé. Quelques-uns de ces voyageurs étaient spirituels, et je leur fis faire les frais de la conversation. Je remarquai surtout un Seïd de Boukhara qui avait résidé

longtemps dans l'Inde : à son teint, à ses traits et à sa manière de s'exprimer en hindoustani, je l'aurais pris pour un Européen déguisé. C'est une chose bizarre que la ressemblance de cette langue dans la bouche des étrangers, quel que soit leur idiome propre. Les Persans la parlent comme les Anglais. — Un autre Seïd était allé à Constantinople, mais au temps où Mahmoud massacrait ses janissaires. C'était, disait-il, un mauvais pays pour ceux qui n'avaient pour vivre d'autre état que leur sainteté. Tous s'accordaient dans leurs plaintes sur l'endurcissement des cœurs et la difficulté des temps. Ils faisaient de leur patron actuel une magnifique exception. Celui-ci était vêtu avec une grande simplicité, mais la mousseline de son large turban était extrêmement belle. Il me parut obséquieux, bavard et peu spirituel. Il sembla se retirer très-satisfait de la manière dont je l'avais reçu, lui et ses acolytes. Mais peu de jours après, ses gens vinrent timidement me sonder sur ma disposition à rendre la visite qu'il m'avait faite. Les questions d'étiquette sont si graves, qu'avant de faire une réponse je consultai M. Allard par correspondance. Je ne reçus son *exequatur* qu'à mon retour de ma dernière expédition, et je fis aussitôt annoncer à Schâh Saheb ma visite pour le lendemain.

Sa maison n'est séparée de la mienne que par un canal. Je fis charger mon bateau d'autant d'hommes qu'il en peut porter, et assez satisfait de la bonne apparence de ma petite troupe, je descendis à la porte du jardin de mon voisin. Ses gens accoururent et me dirent d'un air consterné que leur maître était en prières. Je marquai de l'humeur, et signifiai ma résolution de ne pas l'interrompre et de retourner chez moi : mais avant que je commençasse à exécuter ma menace, Schâh Saheb arriva à la hâte, et après avoir traversé plusieurs petites cours et monté un escalier détestable, nous entrâmes dans une petite chambre où deux fauteuils tendaient leurs bras pour nous recevoir. — L'élite de sa compagnie et tous mes gens s'assirent sur une grande toile blanche tendue à terre. En une si sainte réunion, je crus ne pouvoir faire mieux que de causer religion ; et comme je mêlai quelque blâme aux éloges que je donnai au christianisme, ces dévots musulmans ne parurent s'offenser nullement de quelques censures sévères de l'islamisme. Je leur parlais de l'un et de l'autre comme si j'eusse été en dehors de tous deux, c'est-à-dire avec beaucoup de sincérité. Schâh Saheb, qui ne contribuait à la conversation que par des lieux communs de politesse orientale, l'interrompit bientôt pour me dire qu'un repas était préparé dans la chambre voisine, et me supplier de le partager avec lui. Je m'excusai sur mes habitudes sobres ; mais il me pressa tellement, que je me laissai vaincre, très-résolu d'avance à céder,

car j'étais curieux de voir comment les gens comme il faut à Cachemir s'y prennent pour déjeuner.

Il était deux heures après midi : c'est l'heure où ils prennent leur second thé. On avait dressé une table pour moi. Elle était chargée de confitures, de sucreries et de pâtisseries, toutes fort mangeables. Le thé que prennent les Cachemiriens à cette heure est préparé d'une façon très-singulière. Il est bouilli avec du beurre frais et une très-petite quantité de ce sel alcalin dont les efflorescences sont si abondantes dans la vallée du Spiti, et qui est un mélange de carbonates, de muriates et de sulfates de soude et de potasse (1). On y ajoute aussi un peu de lait. Il résulte de là un liquide trouble de couleur isabelle rougeâtre, d'un goût étrange assez semblable à la sauce d'un ragoût, un peu salé, un peu amer, mais que je trouvai assez agréable. Il y avait en outre du thé fait à peu près selon notre manière, qui est pour les Cachemiriens le thé du matin. Il était très-fort et très-mauvais. — La porcelaine dans laquelle il était servi n'était pas commune. Je n'en ai jamais vu de pareille en Europe, soit pour la forme, soit pour le travail et la disposition des couleurs. Elle vient, comme le thé, par terre : et j'imagine qu'elle est fabriquée dans une province de la Chine, dont les produits ne vont pas à Canton. Le thé est, comme celui qui arrive en Kanawer, transporté dans des sacs de cuir. Il y en a deux sortes, du noir et du vert, toutes deux fort grossières et absolument sans parfum. Mais les Cachemiriens paraissent tenir davantage à la couleur et à l'apparence de leurs mets qu'à leur goût; et pourvu que, bouilli avec le sel alcalin, il donne au lait une couleur rouge intense, ils estiment que leur thé est excellent. Mon secrétaire Mirza, le Djémadar et quelques cavaliers musulmans de mon escorte, assis à terre, autour et au-dessous de la table, firent honneur à la partie solide du repas. La maison de mon hôte avait l'air fort patriarcale par les rapports des maîtres avec les serviteurs. Ceux-ci étaient fort respectueux, fort attentifs, mais ils se comptaient évidemment comme des membres de la famille : ils faisaient les honneurs de la maison comme tels, plutôt que comme des mercenaires. Cela me plut beaucoup.

Comme j'allais quitter la table, le majordome apporta un paquet que Schâh Saheb ouvrit devant moi, en me priant d'accepter comme une marque de souvenir quelques étoffes qu'il renfermait. C'étaient des soieries de Chine de peu de prix, une pièce de *Pachemina* du Thibet et une de *Touze*. Schâh Saheb

(1) Vers Ladak, et dans toute la région des chèvres à Paschm, le sol des vallées et des pentes des montagnes se couvre d'une efflorescence semblable. On apporte ici ce sel de Ladak. Il n'a pas d'autres usages. Il est, j'ignore pourquoi, assez cher.

me montra ensuite sa maison; c'est presque un faubourg à elle seule. Il y a une petite mosquée bâtie par son père, et sous laquelle il est enterré. En hiver, elle est chauffée par-dessous, comme un *Ammânme*, et c'est là que Schâh Saheb passe la journée. Il y a plusieurs corps de logis indépendants les uns des autres. Le plus vaste n'est percé que de très-petites fenêtres grillées, et est occupé par ses femmes. Il y en a 5 dedans; trois au maître de la maison, qui n'est pas un saint fort austère, une à son jeune frère, et sa sœur, épouse du jeune beau-frère que j'ai dit. Elles ont chacune leurs appartements séparés. Les autres maisons sont plus petites, et leur apparence plus misérable. Schâh Saheb habite tantôt l'une et tantôt l'autre, selon sa fantaisie ou la saison. Ses frères pareillement. D'autres servent d'habitation aux voyageurs qu'il accueille et qu'il héberge pendant leur séjour à Cachemir. Elles sont toutes bâties de briques séchées au soleil; et leurs petites fenêtres n'ont que des carreaux de papier. Au dedans, les murs de quelques-unes sont blanchis à la chaux; elles sont toutes si basses que je n'ai pu me tenir nulle part debout. Les portes n'ont pas plus de $1^{m},3$ de haut. Les escaliers sont dans les mêmes proportions. On dit que le froid serait insupportable en hiver dans des chambres plus spacieuses. — Dans l'une d'elles, cependant, j'ai aperçu une mauvaise petite cheminée; mais on la construisit autrefois pour faire politesse à M. Moorcroft, et elle n'est d'aucun usage. — On ne fait du feu dans toutes ces chambres que dans une chaufferette en terre que chacun porte avec soi et qu'il passe sous l'immense chemise (*le Courtah*) qui lui sert de vêtement en cette saison. Les riches, quand ils sortent de leur *Ammânme* ou étuve, n'ont d'autre manière de se chauffer. Nulle part de meubles. — A terre une toile blanche en forme de tapis, dans les chambres habitées: un coussin pour le maître de la maison; voilà tout. Il y a généralement plusieurs petites niches creusées dans la muraille de chaque chambre : le soir on y pose une lampe.

Le temps des repas, celui des prières, absorbent la plus grande partie du jour. Mon ami Mohammed mène une vie fort indolente. Son unique affaire est le soin de ses propriétés : elles consistent en quatre villages. Lui et la légion de fainéants qu'il héberge, mangent tout ce que produisent de bon plusieurs centaines de familles industrieuses, et ne laissent à ces pauvres gens que juste ce qu'il leur faut de riz pour subsister.

C'est plus qu'il n'en reste aux Zémindars, qui ont pour maître immédiat le roi.

Schâh Saheb me rendit quelques jours après une seconde visite dont l'empressement était, je crois, le désir de recevoir les cadeaux que j'avais fait

préparer pour lui. C'étaient de bonnes et grandes pièces de percale anglaise, du casimir d'Europe, et de la soie de Moultan, qui lui seront fort utiles. Il fit quelque difficulté de les accepter, alléguant contre la réciprocité, que j'étais dans son pays et hors du mien ; mais comme il avait grande envie de céder, il ne me fut pas difficile de le vaincre.

Aad Mirza m'avait dit que de tous les présents que je pourrais faire à Schâh Saheb, un présent en argent lui serait certainement le plus agréable. Je suis encore trop Européen pour avoir le courage d'offrir brutalement à un homme comme il faut un sac d'argent. — Il y a peut-être aussi un peu d'avarice, ou plutôt de pauvreté dans mon sentiment là-dessus. Il n'y a rien qui puisse dissimuler le poids d'un sac d'argent, tandis que la rareté des objets qu'on peut offrir à la place peut être interprétée en faveur et à la décharge de leur quantité; au reste, j'ai donné beaucoup plus que je n'ai reçu.

Revenus. Impôts. — Cachemir, depuis sa conquête par les Sikes, rapporte moyennement 40 laks de roupies (10 millions de francs) à Rendjit Sing. C'est là du moins approximativement la somme que s'engage à lui payer l'officier nommé à la charge de Soubehdar. C'est ce que Kir Param a payé très-exactement dans les trois années de son administration. Une dizaine de laks (2,500,000$^{f.}$) restent dans le pays pour la solde des troupes qui l'occupent.

Ce n'est pas la coutume de Rendjit de donner des appointements aux officiers de son gouvernement chargés de la recette des taxes ; cependant il donnait à Kir Param, et en salaire fixe et très-magnifique, deux laks (500,000$^{f.}$) par an.

Après 3 années d'une administration que le trésorier de Rendjit devait trouver très-régulière, et que les Cachemiriens avouaient être la moins cruelle à laquelle ils eussent été soumis, Kir Param, que l'on croyait dans les bonnes grâces de Rendjit, fut rappelé à Lahor. Il y porta des présents pour une valeur de plusieurs laks ; mais ce n'était pas assez pour satisfaire l'avarice du Radjah. Rendjit le fit saisir, enfermer, et après plusieurs mois de captivité, il ne lui rendit la liberté qu'après avoir tiré de lui 19 laks (4,750,000$^{f.}$).

Kir Param avait un agent qui conduisait à Cachemir toutes les affaires du Gouvernement. C'est le seul homme puissant dans leur pays sur lequel les Cachemiriens ne font aucune plainte. Rendjit le fit enfermer comme son maître, et lui fit donner la bastonnade pour le faire dégorger. Il rendit 3 laks (750,000$^{f.}$).

J'ai demandé si Kir Param, après son avanie de 19 laks, et son agent, après en avoir dégorgé 3, étaient plus pauvres qu'avant de venir à Cachemir, et

tout le monde s'est moqué de moi. Kir Param y a gagné encore une dizaine de laks (2,500,000f.), et son agent huit (2,000,000f.).

La prison, la torture et l'avanie sont la chose sur laquelle compte tout officier de finance pendjâbienne à la fin de son exercice. Il raisonne, calcule là-dessus, et vole en conséquence, afin qu'après avoir été rançonné par le Radjah, il lui reste encore de quoi se consoler des coups de fouet qu'il aura reçus.

Ces indignes traitements n'ont rien qui déshonorent dans le Pendjâb un homme de la plus haute caste, ni de la plus haute naissance. Kir Param, depuis qu'il les a éprouvés, n'en est pas moins respecté.

Il est rare que le Radjah arrache du voleur tout le fruit de ses rapines. Mon Mehmandar, Bodder Box, m'assure cependant qu'il a eu le malheur d'être un exemple assez rare de ce cas. Il avait eu pendant un an la charge de la collection des taxes d'un district de 4 laks (1 million) vers Moultan. Remplacé après cet intervalle, il fut saigné, non-seulement de tout ce qu'il avait fait au delà de sa recette nominale, mais obligé d'emprunter 20 mille roupies (50,000f.) à des amis pour satisfaire aux exigences du Radjah. C'est depuis ce temps-là, me dit-il, qu'il vit au jour le jour, le mieux qu'il peut (le coquin m'a déjà empruté 200 roupies (500f.) qu'il ne me rendra jamais), et se hâte de dépenser tout l'argent qui lui vient, de peur que le Radjah ne lui enlève son trésor, s'il en formait un.

Néanmoins, peu de gens font comme lui. Plus le Radjah devient avare, plus ses collecteurs deviennent rapaces, et l'on dit qu'un homme résolu, habile à arracher le dernier sou du pays commis à sa charge, et bien déterminé à se parjurer de toutes les façons, et à se laisser torturer avec courage en rendant ses comptes, peut encore faire une grande fortune.

40 laks (10 millions) sont la somme versée annuellement dans les coffres du Radjah; mais ce n'est qu'une fraction de ce qui est payé par les Cachemiriens.

L'impôt sur les châles rapporte environ 12 laks (3 millions). Le reste est le produit de la terre et d'une foule d'impôts indirects et personnels.

Un seul homme perçoit le premier. Il siége tous les jours dans une sorte de tribunal, assisté d'experts, en présence de tous les marchands de châles. On apporte tous les châles enlevés des métiers, on les évalue, et avant de les rendre timbrés à leurs propriétaires, on fait payer comptant à celui-ci le quart de leur valeur estimée. Des peines très-sévères sont infligées aux tisserands qui travaillent en cachette: il ne se fabrique ainsi que quelques bordures étroites.

Le Receveur, toujours pressé d'envoyer chaque mois à Lahor son douzième, et de réaliser ses droits sur tout le travail déjà fait, ne laisse jamais un châle sur le métier jusqu'à ce qu'il soit fini. Chaque jour ses agents vont dans tous les ateliers, et dès qu'ils trouvent quelques décimètres de châle tissé, ils le coupent et l'apportent devant leur maître pour être évalué, timbré et soumis au droit. L'impatience du Receveur à percevoir la taxe ne permet pas aux Tisserands de faire jamais au delà d'un mètre d'ouvrage. C'est ainsi que, parmi des milliers de châles que j'ai vus à Cachemir, il n'en est pas un qui ne fût composé d'au moins cinq pièces cousues ensemble. Dans ceux d'un grand prix, bordés d'immenses palmes sur les côtés comme aux deux bouts, et d'un travail très-fin, il y a dix, douze et vingt pièces dans un seul châle. Jamais les dessins ne se raccordent assez exactement pour que ce rajustage ne soit manifeste à l'œil le moins exercé. Mais ce qui, je crois, leur ôterait chez nous la plus grande partie de leur valeur, n'en diminue rien dans l'Inde ni dans la Perse. D'ailleurs, il n'y a plus d'exceptions à la règle : tous les châles de Cachemir, depuis plusieurs années, sont ainsi formés de pièces et de morceaux cousus ensemble.

Ce n'est pas seulement l'obligation où il est d'envoyer régulièrement à Lahor le produit du mois échu qui fait adopter, au Kardar des châles, un mode de perception si odieux, c'est la crainte perpétuelle d'être remplacé du jour au lendemain, et de laisser à son successeur une avance de fabrication non encore taxée. — Les Tisserands ont offert souvent de payer pour ce qu'ils ont d'ouvrage fait, lorsque l'on vient les visiter; mais comme la taxe est proportionnelle à la valeur de leur ouvrage, et que l'estimation ne peut se faire que dans le tribunal public du Kardar, assisté de ses experts et des arbitres des marchands, force est de couper impitoyablement sur le métier le peu d'étoffe déjà prête.

Au-dessous du Kardar, il y a une multitude d'agents munis d'un pouvoir tyrannique, discrétionnaire, qu'ils font racheter chèrement aux Tisserands.

Le Kardar lui-même vole énormément. Avant le titulaire actuel de cet emploi, il était occupé par son frère aîné, qui le remplissait déjà du temps des Afghans, car ils sont d'une famille hindoue (kschattrie de caste) de Peschawer. Il y a un an, Rendjit appela l'aîné à Lahor : et quoiqu'il eût été, comme Kir Param, toujours fort exact à remettre au trésor royal le montant stipulé de ses recettes, le Radjah réclama de lui une somme énorme, 14 laks (3,500,000$^{f.}$). L'homme jura qu'il ne possédait rien. Rendjit le fit torturer. On lui brûla l'extrémité des doigts, en les enveloppant de linges huilés qu'on allumait ensuite. Il dégorgea alors; et Rendjit ayant trouvé le

moyen de le faire payer une fois, fit répéter le supplice jusqu'à ce qu'il eût tiré de cet homme son dernier écu. Il est maintenant dans la misère. — *Davissa*, le fermier d'aujourd'hui, malgré le sort malheureux de son frère, demanda à le remplacer, dans l'espoir de rétablir la fortune de sa famille, et il obtint sa place. Depuis 6 mois à Cachemir, il fait argent de tout, paye exactement le Sircar et amasse de quoi payer l'avanie, et demeurer, il s'en flatte, encore riche après cela. Il compte sur la torture au bout de son exercice : mais il se promet d'être courageux et de se laisser mutiler sans faire d'aveu ni restitution.

Les Musulmans se résignent plus difficilement que les Hindous à cette fin de comptes. Ce n'est pas seulement qu'ils soient moins avares, mais que le supplice pour eux peut être poussé jusqu'à la mort; au lieu que les financiers hindous, surtout ceux de haute caste, Brahmanes, n'ont pas cette crainte. Ils sont toujours sûrs de la vie. Il n'y a pas d'exemple que Rendjit en ait fait mourir un : il les respecte, exactement, comme les Hindous respectent leurs bœufs, qu'ils accablent de coups, mais qu'ils auraient horreur de tuer.

Le revenu territorial de Cachemir a souvent été perçu par un seul fermier général; il l'est actuellement par plusieurs. Le plus considérable d'entre eux s'appelle *Gouneiche Punditte*. Gouneiche va tous les ans à Lahor pour y rendre ses comptes, y être emprisonné et fouetté; il revient ensuite à Cachemir, où il reprend ses affaires et augmente, s'il le peut, la circonscription de sa recette. Quelques-uns le disent riche de plus de 20 laks (5 millions), d'autres le disent pauvre. Les premiers disent que s'il ne s'enrichissait pas à ce métier, il ne le continuerait pas. Ceux-ci expliquent sa persévérance par sa pauvreté et l'espoir de tromper un jour le Radjah. Quoi qu'il en soit, c'est un des hommes les plus considérables de ce pays. Sa famille, depuis le temps de la conquête par Akbar, occupe les plus grands emplois de finances; il vit ici 11 mois de l'année sur un grand pied, entretenant plusieurs centaines de serviteurs, et périodiquement, à la fin de l'automne, il se fait porter en palanquin à Lahor pour être battu pendant un mois et vilipendé de toutes les manières. Nul autre qu'un Punditte cachemirien n'accepterait un tel emploi, dans la crainte d'être torturé jusqu'à la mort. Sous la domination afghane, aucune caste n'avait le privilége de la vie sûre. Les exécutions de fermiers généraux n'étaient pas rares. Ils étaient alors même presque tous Punditte. Ils s'estiment à présent fort heureux.

Ces supplices n'ont rien d'odieux pour le peuple; au contraire, ils sont plutôt populaires. Il les regarde comme une juste vengeance contre ses oppres-

seurs. Quoique de tous les Soubehdars sikes, Kir Param fût celui dont le peuple eût le moins à se plaindre, la nouvelle de sa disgrâce et de ses malheurs causa ici une joie publique. Elle était fondée ; car le moins oppressif de ces Gouverneurs est encore un tyran bien cruel.

Les Sikes du Pendjâb ont une telle idée de la caste des Pundittes cachemiriens, qu'il répugne à un grand nombre d'entre eux d'aider à leurs malheurs. Plusieurs Kardars cachemiriens, détenus à Lahor, et destinés à la torture par le Radjah, se sont évadés plus d'une fois par la connivence de tous leurs gardiens, et vainement le Sircar donna l'ordre de les poursuivre et de les remettre en prison : les Sikes n'obéissaient pas à cause de la vénération qu'ils avaient pour le Punditte; les Musulmans, par la crainte de s'attirer la haine des Sikes. Plusieurs revinrent ainsi à Cachemir sans avoir passé par la justice du Radjah, et se riant de son impuissance.

Les fermiers généraux ont un ou plusieurs agents principaux dans chaque Pergunnah de leur recette, et, dans chaque village, dans chaque hameau, un agent du rang le plus humble. C'est toujours un scribe Hindou ou Punditte. Cet homme mange une poule tous les jours aux frais de ses administrés, qui en élèvent beaucoup, mais n'en mangent guère. Il saisit tous leurs produits, leur laissant le strict nécessaire pour subsister; souvent moins que le nécessaire. Ce caractère est abominable. Il est exécré des paysans, qui sont tous Musulmans. Chaque année, poussés au désespoir, les habitants de chaque village se défont de leur Punditte et s'enfuient. On pend tous ceux que l'on saisit, et l'on détruit entièrement le village. Tuer un Punditte, c'est, aux yeux des Sikes, une aussi grande abomination presque que de tuer un bœuf.— Le détail de la comptabilité est immense. Chacun des fermiers généraux, comme Gouneiche Punditte, entretient à la ville une armée de commis, occupés du matin au soir à tenir les écritures de la ferme.

Fabrication des châles à Cachemir (1). — Le Paschm est apporté de Ladak plus ou moins mêlé de poil. Après avoir acquitté tous les droits, il se vend au bazar 3 ou 4 roupies (7^{f},50 ou 10^{f},00) le ser (le kilogramme environ).

On en sépare, à la ville, la majeure partie du poil le plus grossier. Après ce triage, il se vend 5 roupies le ser (12^{f},50 le kilogramme).

(1) Quarante-sept échantillons de fils de diverses couleurs, employés à la fabrication des châles, ainsi que deux échantillons d'Alouanne et d'Ourmok, recueillis par Victor Jacquemont, sont déposés au Conservatoire des arts et métiers, à Paris.

C'est ce Paschm ainsi trié qu'achètent les femmes des tisserands et qu'elles filent au rouet à main.

D'un ser (1 kilog·,00) de ce Paschm, elles ne font qu'un quart de ser (0 kilog·,250) du fil le plus soyeux et le plus fin. C'est qu'avant de le filer, elles le trient encore elles-mêmes, non plus seulement pour séparer le poil du Paschm, mais pour classer celui-ci en qualités diverses, selon les degrés divers de sa finesse, et du plus beau, un ser (1 kilog·,00) de Paschm trié d'abord grossièrement pour la vente au bazar, n'en produit qu'un quart (0 kilog·,250). Le résidu sert à filer des fils plus gros et moins soyeux.

A travailler tout le jour à leur rouet, les femmes ne gagnent qu'une demi-roupie (1 f·,25) par mois. Du fil le plus fin, elles ne font que 1 ¼ ser (1 kilog·,25), ou 1 ½ ser (1 kilog·,50) par an.

Elles le vendent au fur et à mesure qu'elles le font, comme leur misère les force également à n'acheter que par très-petites quantités le Paschm qu'elles emploient.

Une classe de marchands appelés *Tarferoches* (تارفروش) (marchands de fil) achètent d'elles ce fil, et payent au gouvernement le droit sur le filage.

C'est de ces Tarferoches que les maîtres de métiers, appelés *Karkhandars* (کارخاندار) l'achètent en gros pour le faire teindre d'abord. Le plus haut prix qu'ils leur donnent pour le fil le plus fin et le plus blanc, est de 25 à 30 roupies le ser (62 f·,50 à 75 f·,00 le kilogramme). Pour le plus commun, 8 ou 7 roupies (20 f·,00 ou 17 f·,50) : je soupçonne un peu moins.

Le fil est simple ou double.

Le fil double, qui n'est que très-lâchement tordu, sert à former la trame de toutes les espèces de châles. Le fil simple, en travers.

La trame des châles les plus fins a 2200 fils; celle des plus grossiers, 1600 fils : elle est tendue sur une sorte de métier à broder, et mouillée fréquemment avec une colle très-claire de farine de riz, qui donne au fil de la force et l'empêche de plucher. Le métier, devant lequel 3 tisserands sont assis, est chargé quelquefois de 3000 fuseaux pour la broderie.

On ne prend jamais dans celle-ci plus de 4 fils de la trame à la fois. Les meilleurs ouvriers, qui font les ouvrages les plus difficiles avec le plus d'activité, gagnent 5 annas (0 f·,80) par jour, moyennement 2 annas (0 f·,32) ou 2 ½ (0 f·,40) plutôt. Mais ce salaire n'est que nominal, parce qu'ils sont obligés de se fournir de riz chez leur maître, qui est lui-même obligé de l'acheter du gouvernement, à raison de 3 roupies et 2 ½ annas (7 f·,90) le *kharouar* ou 2 ½ maunds (100 kilo-

grammes). L'État oblige le Mâlick à acheter de lui, chaque année, 15 kharouars à ce prix, quelquefois 18 et 22, par métier.

Le Mâlick le vend de force à ses tisserands dans la proportion où il est obligé de l'acheter du Sircar. Néanmoins il y a toujours un excédant sur leur salaire, qu'il leur donne en argent; une ou deux roupies (2^{f},50 à 5^{f},00). Il supporte une partie de l'impôt: les ouvriers le reste. Tous les ouvriers sont payés à l'avance au moins de 2 mois, quelques-uns de 6 et 8 mois. Ils s'enfuient quelquefois avec leur avance. Ils travaillent tous à la tâche.

Une fois par mois le Collecteur de l'impôt fixe avec des arbitres la valeur de toutes les pièces de châles et de Djamévars qui ont été faites dans le mois écoulé. Le Mâlick, pour obtenir son timbre, acquitte immédiatement un droit de 50 p. 100 de leur valeur.

Quand le Collecteur a l'ordre de transmettre au gouvernement, en châles, une partie de l'impôt établi sur leur fabrication, les Karkhandars lui abandonnent un tiers de leur fabrication pour obtenir son timbre sur le reste.

La cupidité du Collecteur lui fait prélever des droits sur les châles longtemps avant qu'ils soient finis : et comme pour estimer la valeur de l'ouvrage déjà fait, il faut que cet ouvrage paraisse à son examen public, il le fait couper sur le métier dès qu'il a une valeur de 30, 40 ou 100 roupies (75, 100 ou 250 francs). Un châle à palmes très-hautes et à larges bordures, d'un travail très-fin, tel que la paire coûte 2000 roupies (5000 francs), est toujours ainsi coupé en 15 ou 20 morceaux dans le cours de sa longue fabrication: les châles communs, en cinq ou six. Ces pièces sont cousues ensemble et rapportées avec beaucoup d'art par une classe d'ouvriers appelés *Raffaguers,* qui réparent en outre les accidents survenus dans le cours ordinaire de la fabrication, et qui n'auraient pas d'autre emploi, n'était la détestable oppression du gouvernement. En général, cet assemblage coûte autant de roupies qu'il y a de pièces à rapporter dans un châle. Malgré l'adresse des Raffaguers, il est toujours facile de trouver leurs coutures, même dans les plus beaux ouvrages. Il paraît qu'en Perse, et dans le reste de l'Orient, leur nombre ne diminue aucunement le prix des châles.

Quand même le système absurde et odieux de la collection de l'impôt n'obligerait pas les Karkhandars à composer ainsi un châle de plusieurs pièces, ils ne feraient d'une seule que les châles les plus communs, qui pourraient être commencés et finis sur le même métier en 4 ou 5 mois. Mais comme un seul métier serait occupé pendant des années entières, 6, 7 et 8 ans pour faire un *Djamévar* ou un *Douchalah* de la plus belle espèce, ils en feraient faire les bor-

dures sur des métiers distincts, les palmes sur d'autres, et le fond ou *Zamine* sur un autre encore, de manière à pouvoir le compléter en un an. Si un châle, en effet, restait des années sur le métier, sa valeur intrinsèque au jour de sa vente serait énormément élevée par l'intérêt de toutes les sommes payées jusque-là par le fabricant pour sa fabrication.

Le fond uni des châles n'est presque jamais tissé sur le métier; c'est une pièce d'*Alouanne* autour de laquelle on coud les palmes et les bordures. La différence de prix entre l'Alouanne la plus fine et la plus grossière est insignifiante sur la petite quantité qu'il faut de cette étoffe pour faire le fond d'un châle, et je crois pourtant que c'est la finesse du fond qui, en Europe, règle surtout la valeur des châles. Les plus chers n'ont jamais le fond très-fin, parce que s'il l'était, il ne pourrait soutenir le poids d'énormes bordures et de palmes hautes de $0^{m},70$ à $1^{m},00$.

La trame des bordures est toujours de soie, lorsqu'elles sont tissues avec le reste de la largeur du châle, comme lorsqu'elles le sont séparément pour y être rapportées ensuite.

Dans les châles dont la trame est du fil le plus fin, dans les plus beaux, dans les plus chers qui se fassent, on n'emploie jamais que du fil assez gros pour la broderie des palmes et des bordures. Le travail, sans cela, serait d'une lenteur bien plus grande encore.

Mais cette économie est la plus mal entendue. Les palmes et les bordures ont une lourdeur et une roideur disgracieuses. C'est une énigme pour moi, à Cachemir, que les éloges qu'on donne à Paris à ses châles pour la beauté des plis qu'ils font en tombant. Je soupçonne qu'on leur fait subir dans l'Inde quelque apprêt particulier pour les vendre en Europe, et qui leur donne cette qualité.

Les châles les plus chers qui se fassent, sans commande expresse, coûtent environ 2500 ou 3000 roupies (6250 ou 7500 francs) la paire. Ils s'exportent en Perse, et de là en Russie, où ils se vendent. Leur fond uni se réduit presqu'à rien par l'énorme hauteur des palmes et la largeur excessive des bordures. J'ignore à quoi ils servent. Leur poids est beaucoup trop considérable pour qu'ils puissent être agréables à porter.

Les plus beaux *Djamévars* coûtent 1200 à 1500 roupies (3000 à 3750 francs) la pièce. On appelle de ce nom cette espèce de châles sans bouts ni bordures, mais rayés en long de diverses couleurs ou semés de dessins sur un fond d'une seule couleur. Les Djamévars de haut prix sont aussi d'un poids excessif. Ils se vendent en Perse où on les coupe pour en faire des vêtements d'hiver pour les gens riches, particulièrement pour les femmes.

Ceux rayés se vendaient surtout en Turquie, où ils servaient de ceintures. Mais les coutumes européennes adoptées depuis quelques années par le Grand Seigneur et introduites par lui dans le costume de sa cour et de son armée, ont presque annihilé la demande de Djamévars pour la Turquie. En Perse, on les porte aussi en ceintures. Ceux de qualité très-commune s'achètent aussi dans le nord de l'Inde, où ils servent aux personnes qui ne peuvent faire la dépense d'une paire de châles. Les Djamévars se portent toujours simples. Leurs dimensions sont les mêmes que celles des châles. Les plus communs coûtent environ 70 roupies (175 francs). On recherche la nouveauté dans les dessins. Ceux d'aujourd'hui sont presque tous du plus mauvais goût. Ces dessins sont faits par de pauvres peintres qui n'ont pas d'autre occupation. Dessinés et peints sur le papier, un ouvrier expert les traduit dans la langue des fuseaux; il écrit le nombre de fuseaux nécessaires à faire jouer sur la trame, et, par des signes qui ne laissent pas de ressembler à des hiéroglyphes, le jeu de ces fuseaux. Son papier est posé sur le métier, en face de l'ouvrier assis au milieu, qui le lit en travaillant pour se guider, ainsi que ses deux acolytes.

Les dessins d'aujourd'hui n'ont plus l'agréable bizarrerie de ceux d'autrefois, ils ne sont que baroques. Ceux que le goût européen condamnerait le plus sévèrement, sont les plus recherchés en Orient. Les plus estimés, aujourd'hui, représentent des figures grossières de vases à fleurs, de maisons et même d'animaux.

Les teintures sont très-médiocres. Toutes les nuances du jaune se préparent avec le safran et sont peu solides. Celles du bleu avec l'indigo, à l'exception d'un bleu marin appelé *Féroze,* qui se prépare, comme le vert-pomme, avec la couleur extraite d'une sorte de drap vert grossier, qui vient d'Europe, et qui n'a pas d'autre usage que de céder sa teinture aux châles de Cachemir. Ces deux couleurs sont de beaucoup plus chères que toutes les autres. Après elles, vient l'écarlate, toujours fait de cochenille, très-éclatant, mais d'une teinte fausse. Le ponceau, le cramoisi et les autres dégradations du rouge jusqu'au violet, se font avec un mélange de cochenille et d'un bois de teinture apporté de l'Inde. Toutes ces nuances sont peu solides. Le noir est fait avec du sulfate de fer, qui entre aussi dans la composition du vert sombre, avec l'indigo et le safran. L'alun sert de mordant à toutes ces couleurs.

La plus populaire dans le Pendjâb et dans l'Inde est l'écarlate, puis peut-être le blanc. Le noir a peu de faveur : il s'exporte en Turquie et en Europe. Tout ce qu'il y a de plus laid en dessin et en assortiment de couleurs va à Boukhara.

L'apprentissage est long et difficile. Il faut 5 à 6 ans pour faire un ouvrier médiocre. Et telle est l'idée qu'ont de leur état les Tisserands de châles, qu'ils ne le font presque jamais prendre à leurs enfants. Je n'ai pas vu une seule barbe blanche dans leurs ateliers : c'est qu'avant 50 ans presque tous les *Chalbates,* comme on les appelle, sont infirmes ou aveugles.

Le nombre actuel des métiers est de 9000. Il n'était que de 5000 il y a deux ans, sous l'administration de Kir-Param, qui pressait davantage sur cette industrie. Mais avant Kir-Param il y avait jusqu'à 15,000 métiers en activité.

Les fabricants ou Karkhandars ne trafiquent pas sur leurs produits. Ils ne sont pas assez riches pour cela. Chacun, selon les prix du marché, met de l'ouvrage sur les métiers. Le plus riche n'en a pas plus de deux cents. Au fur et à mesure que son ouvrage est prêt pour la vente, il le vend à Cachemir sans jamais réaliser de très-grands bénéfices; mais aussi il ne fait presque jamais de pertes. Il n'entreprend jamais, sans commande expresse, de très-beaux ouvrages.

Les ateliers sont de mauvaises petites maisons, grandes pour Cachemir, et des mieux bâties qu'il y ait : en briques sèches ou en pisé grossier; à deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Chaque étage ne forme qu'une salle qui admet 10 à 12 métiers. Ces salles n'ont pas $1^{m},85$ de hauteur. En hiver, leurs petites fenêtres sont fermées avec du papier; et chaque Tisserand, sous sa grande robe, place à terre, entre ses pieds, une chaufferette. Il est aisé de concevoir l'infection qui doit résulter d'un tel entassement d'hommes et de feux dans un si petit espace.

C'est une opinion générale que l'air de Cachemir est le seul dans lequel on puisse travailler avec succès à la fabrication des châles très-fins. Le fait est qu'à Lahor, Amritsir, Loudhiana et Nourpour, où des colonies assez nombreuses de Cachemiriens se sont établies depuis plusieurs années, et ont transplanté l'industrie de leur pays, qu'à Islamabad même, et qu'à Pampour, éloigné seulement de quelques lieues de Cachemir, on ne fabrique que des châles communs. Mais l'identité du climat de Pampour et d'Islamabad avec celui de Cachemir ne permet pas d'attribuer à la différence des climats celle des produits fabriqués à Cachemir et dans le Pendjâb.

Tous les Tisserands sont Sounnis. Leurs maîtres, les Karkhandars, le sont aussi. Le plus riche d'entre eux, qui occupe 200 métiers, ne possède pas un demi-lak de roupies (125,000 francs). Pour un Mogol ou un Afghan, pour le fils d'un homme qui jouissait sous la domination afghane du plus petit Djaguir, quelque misérable qu'il puisse être aujourd'hui, c'est déroger que de se faire

fabricant de châles. La majeure partie des châles fabriqués à Cachemir est achetée par un très-petit nombre de marchands persans, Hadgis pour la plupart, fort riches, et respectables en apparence. Ils les expédient en Perse par Bombay et Bouschir; ils en envoyent aussi en petit nombre à Calcutta où ils ont des correspondants, et dans quelques autres grandes villes de l'Inde, à Dehli, Bénarès, Luknow et Hyderabad. Pas un châle ne va directement en Perse par Attock et l'Afghanistan. Les droits de passage qu'ils ont à payer de Cachemir à Bombay, sont proportionnés au poids, non à la valeur des ballots. Ils sont très-considérables dans le Pendjâb et fort légers dans l'Inde. En Perse, ils sont encore moindres.

Le reste des châles est acheté des Karkhandars par la classe assez nombreuse des banquiers ou usuriers indous du Pendjâb établis à Cachemir, et est exporté par eux à Lahor et à Amritsir pour la consommation du Pendjâb, et de là une partie encore est exportée dans l'Inde par d'autres chétifs spéculateurs.

La consommation du Pendjâb se borne à peu près exactement à ce que Rendjit-Sing distribue en cadeaux; mais cette quantité est très-grande.

Plusieurs grands seigneurs sikes, qui imitent envers leurs petites cours et leurs troupes la magnificence de Rendjit-Sing, ont, à Cachemir, chacun un agent pour surveiller la fabrication des châles qu'ils font faire chaque année.

L'Empereur de Dehli a le sien aussi, et sa commande annuelle est de 4 lacks de roupies (1 million de francs). Comme il ne donne en Khélat que des chiffons de mousseline, il est probable que Sa Majesté spécule, ou que son agent spécule à l'ombre de son nom. Le Roi d'Oude se fournit aux marchands de Luknow.

Rendjit fait fabriquer pour son propre usage deux tentes en châles chaque année. Les négociants persans dont j'ai parlé, en firent faire une dernièrement, pour laquelle ils payèrent 22,000 roupies (55,000 francs) de droits à Cachemir seulement. Ils la disaient ici commandée par Futteh-schâh; mais ils voulurent la vendre au Gouverneur Général qui n'en avait pas besoin; ils la veulent faire acheter maintenant au Roi d'Oude. Ils en demandent 80,000 roupies (200,000 francs).

Cachemir, outre ses 30,000 tisserands de châles, maintenant à l'ouvrage, a plusieurs milliers de brodeurs qui imitent rapidement à l'aiguille les palmes et les bordures tissues si lentement. Ils travaillent sur la même Alouanne qui sert à faire le fond des châles, et se servent de fil de soie ou de paschm. Les deux genres d'ouvrages se montrent quelquefois dans le même châle; les bouts et les bordures étant tissus au métier, et quatre palmes aux coins du fond brodées à l'aiguille.

Ce genre d'ouvrage est fort léger et beaucoup moins cher que la broderie tissue : il est fort estimé dans l'Inde, à Dehli surtout. On m'assure qu'il n'y a pas moins de 7000 brodeurs occupés maintenant. Je ne crois pas que cette espèce de châles s'exporte en Europe, et je doute qu'elle y fût recherchée.

L'Alouanne ne sert pas seulement à faire le fond des châles. Une grande quantité de cette étoffe (qui ressemble beaucoup au mérinos) s'emploie, sans avoir reçu aucun ornement, à faire des habits, l'espèce de manteau appelé *Tchôrah,* etc., etc. Il y en a de deux largeurs : de $0^{m},7$ et de $1^{m},4$. La première coûte, selon la qualité, de 2 ½ à 5 ou 6 roupies ($6^{f},25$ à $12^{f},50$ ou $15^{f},00$) le *Gor,* ou aune de Cachemir, qui n'a que $0^{m},85$. La seconde largeur coûte le double. La première, à 3 ou 3 ½ roupies ($7^{f},50$ ou $8^{f},75$) le gor, est déjà fort belle. La plus fine, à 5 ou 6 roupies ($12^{f},50$ ou $15^{f},00$), ne s'emploie guère à faire des habits : elle est toujours de la plus grande largeur, en pièces de 4 ou 5 gors ($3^{m},40$ ou $4^{m},25$), et s'exporte en Perse, où les gens riches la portent en turbans. On la teint rarement, mais presque toujours la pièce, à ses deux bouts, porte une petite bordure d'un travail commun.

C'est cette belle Alouanne dont les plis ont tant de grâce et de noblesse.

L'Alouanne est peu solide. Mais on fait avec le paschm une autre étoffe appelée *Ourmok* qui l'est extrêmement. L'Ourmok ressemble singulièrement au plus beau bouracan anglais. C'est une étoffe excessivement serrée et roide, et qu'on a peine à croire tissue du même duvet dont est faite l'Alouanne, si douce et si moelleuse. Elle coûte beaucoup plus cher, le double au moins. Elle ne s'emploie guère hors de la Perse, où les gens riches en font des *Tchôrahs* ou manteaux de cheval. Elle est toujours teinte, et presque toujours en couleurs sombres ou ternes. Enfin, du paschm on fait encore une autre étoffe dont la fabrication, aujourd'hui presque abandonnée, était assez étendue du temps de la domination des Afghans. C'est une espèce d'Ourmok fine et légère, dont le fond, de couleur variable, est toujours rayé en long et en travers, et divisé ainsi en petits carreaux. La pièce a les mêmes dimensions qu'un châle, ou un gor de plus, et porte une bordure étroite aux deux bouts. On l'appelle *Longui.* C'est le turban favori des Afghans en hiver. Ils le portent aussi en ceinture. La couleur la plus commune des Longuis est un bleu d'azur foncé et terne, rayé de rouge. Quelquefois on coud une bordure tout le long, de chaque côté, qui se raccorde avec celle des bouts. Il y a aussi des Longuis à fond blanc, rayés de noir. Ils coûtent environ 50 roupies (125 francs) la pièce. Ils durent très-longtemps, comme l'Ourmok.

La fabrication de l'Alouanne, de l'Ourmok et des Longuis est très-facile :

elle occupe plusieurs milliers de tisserands qui travaillent pour la plupart chez eux. En supposant de 40,000 à 45,000, ou 50,000 même, le nombre des hommes occupés par le travail du paschm, c'est rester sans doute au-dessous de la vérité. Ces 50,000 mâles adultes sont mariés presque tous; car les plus pauvres, à Cachemir, se marient dès qu'ils ont 6 ou 7 roupies (15$^{f.}$,00 ou 17$^{f.}$,50) pour payer le prêtre et acheter deux habits. La fécondité des femmes de Cachemir mérite d'être proverbiale; et, en supposant 3 enfants vivants actuellement dans chaque famille, cela fait, avec les mères et pères, environ 250,000 âmes.

Troisième et dernière excursion dans le Cachemir, du 16 août 1831 au... (1).

Le 23 août 1831. — A Gounndeh-Seursing, et séjour le 24.

Le 16 août 1831. — De Cachemir à Schâhlibâgh, et séjour les 17 et 18.

Le 19 août 1831. — De Schâhlibâgh à Pandjgranme, et séjour les 20 et 21.

Le 22 août 1831. — De Pandjgranme à Nounnhœur, 7 cosses (4 l.). = [Télebol, Moullah-Schâh-Bâgh, Gounnderbol, Nounnhœur.]

Le 23 août 1831. — De Nounnhœur à Gounndeh-Seursing, 10 cosses (5 $\frac{3}{4}$ l.), et séjour le 24. = [Akhaal.].

Le 16 août 1831. — De Cachemir à Schâhlibâgh, et séjour les 17 et 18. — J'ai

(1) Le Journal de Victor Jacquemont ne contient qu'une partie de la relation de cette troisième excursion dans le Cachemir, jusqu'au 2 septembre 1831 : il est interrompu depuis cette époque jusqu'au retour à Dehli, le 16 décembre 1831, soit que cette partie de son voyage n'ait pas été rédigée, soit que le manuscrit ait été perdu. M. James Nicol, son exécuteur testamentaire à Bombay, a informé sa famille de cette lacune, en lui transmettant ses papiers, et a annoncé qu'il en ignorait la cause. On voit par la *Correspondance de Victor Jacquemont* (3^{e} édition, 2 volumes in-18, publiée par Henri Fournier, éditeur, rue Saint-Benoît, n° 7, à Paris), qu'il termina sa troisième excursion et rentra à Cachemir vers le milieu de septembre. Rappelé par Rendjit Sing, il quitta cette ville le 19 septembre 1831, pour se rendre près de lui, à Amritsir, où il arriva le 10 octobre, en passant par Bimber, Djammou, Zafferval, Djesser et Futtighur.

Il séjourna à Amritsir jusqu'au 17 octobre 1831, jour où il quitta cette ville, accompagnant jusqu'au 21 octobre, à Houchiarpour, le Maharadjâh Rendjit Sing, qui se rendait au delà du Setludje, à Ropour, où il devait avoir une entrevue avec lord Bentinck, Gouverneur général de l'Inde.

D'Houchiarpour, Victor Jacquemont se dirigea vers la première chaîne de l'Himalaya, en passant par Hatteli, et poussa jusqu'à Mondinaghur, où il séjourna le 1er novembre jusqu'au 7 du même mois, pour voir des mines de sel. Il se dirigea de là vers le Setludje, qu'il traversa le 9 novembre 1831 pour rentrer dans les possessions anglaises à Bélaspour.

Il se rendit de Bélaspour à Simla auprès du capitaine Kennedy, et à Soubhatou, sa résidence d'hiver, où il demeura depuis le 18 novembre jusqu'au 3 décembre 1831.

Passant ensuite par Bussi, Ambalah, Kurnal et Paniputt, il arriva le 16 décembre 1831, à Dehli, qu'il avait quitté le 26 janvier précédent, pour entreprendre son voyage dans le Pendjâb et dans le Cachemir.

commencé une nouvelle excursion qui sera la dernière de celles que je ferai en Cachemir, avant de quitter ce pays. Elle sera aussi la plus longue. Je m'y suis préparé par un repos plus prolongé à la ville. Je vins *le* 16 *août* à Schâhlibâgh. Quoique j'eusse fait prévenir plusieurs jours auparavant Boman-Sing de mon voyage projeté, l'escorte de 20 hommes que je lui avais demandée, ne se trouva pas prête au moment de mon départ, retenue par la difficulté d'obtenir un mois de solde. Olassi-Ram aussi était derrière, retardé par quelque autre raison du même genre. Il n'arriva à Schâhlibâgh que dans la nuit avec les sipahis. Je lui pardonnai son délai, parce qu'il m'apportait des lettres de l'Inde et des journaux de Paris. C'était le Galignani's Messenger du mois de mars. Le moyen de les réserver pour les moments perdus de mon voyage! La chaleur, d'ailleurs, était excessive; et ma demeure de Schâhlibâgh me plaisait tant, que j'y restai 2 jours.

De tous les palais bâtis par les empereurs mogols en Cachemir, Schâhlibâgh est le seul qui reste debout, Pl. LXIX. Les ruines des autres montrent qu'ils étaient tous bâtis sur un plan assez uniforme. A Schâhlibâgh, il y a plusieurs salons, que traverse un long canal qui descend de l'un à l'autre par une petite cascade. L'édifice principal est au centre d'un bassin où l'eau tombe, par une belle cascade, d'un canal supérieur. Une foule de niches sont creusées dans les murailles. Le jour, on y place des fleurs; la nuit, des lumières dans des verres de couleur; et la tradition dit qu'il n'y a rien de si éblouissant que ces cascades et ces jets d'eau, à la clarté des lumières. Je n'ai vu Schâhlibâgh que dans sa parure diurne, le jour où Boman-Sing m'y reçut. Maintenant tous les bassins sont à sec; mais la saison est extraordinaire. Cependant le bois de Pommiers, de Poiriers, de Mûriers et d'Abricotiers, qui a envahi les jardins de Djéhanguir, reste d'un vert éclatant, et les gigantesques Platanes qu'il a plantés, étendent sur ce lieu agréable leurs frais ombrages. On ignore d'où viennent les colonnes hindoues qui supportent cet élégant édifice. Leur socle est d'un travail exquis. Leur chapiteau, dont la forme bizarre et compliquée mériterait un autre nom, est d'un style tout différent, et rappelle les ornements si prodigués dans le temple de Bindrabund. Leur fût, toujours d'un seul bloc, est un prisme à 12 pans. Elles sont faites d'une des variétés de Calcaire compacte coquillier de Veuhou, susceptible du plus beau poli. Leur couleur, en général, est très-sombre; et les veines ocreuses dont la pierre est parsemée y font un effet superbe. Elles sont pétries de fragments de Coquilles bivalves indéterminables, et j'y ai vu aussi quelques Bélemnites, genre de fossiles qu'aucune couche de ce terrain ne m'a offert en place.

L'édifice principal n'est qu'une vaste salle avec deux pièces plus petites à chacune de ses extrémités, et, de chaque côté, une large galerie. C'est un pavillon de plaisance, mais nullement une maison habitable. Les empereurs mogols, dans leurs jardins et leurs palais de Cachemir, vivaient dans des tentes. Ces kiosques élégants ne leur servaient qu'à tenir leur cour, occupation principale des rois et des grands de l'Asie. Kir-Param venait souvent passer 15 jours à Schâhlibâgh. Il s'y enfermait avec une troupe de danseuses favorites; et pour se donner le plaisir de croire qu'il en était jaloux, il faisait garder les avenues du jardin aussi sévèrement qu'elles l'étaient au temps des empereurs mogols.

Les racines des arbres d'alentour soulèvent les fondations de Schâhlibâgh. Ses toits en terre, si épais, écrasent ses murailles; et avant peu d'années cet édifice aura disparu comme les autres.

Il y eut un orage violent dans la nuit du 18 au 19 août.

Le 19 *août* 1831. — *De Schâhlibâgh à Pendjgranme, et séjour les* 20 *et* 21.

C'est par une pluie battante que j'allai camper le 19 août au matin, de Schâhlibâgh au village de *Pendjgranme,* éloigné d'environ 2 cosses (1 l.), sur la rive gauche du torrent qui arrose la campagne entre Schâhlibâgh et le pied des montagnes qui s'élèvent au nord. Les pluies l'avaient enflé, il était difficilement guéable. Au reste, son cours ne laisse pas que d'être étendu, et son volume est toujours assez considérable. Sa vallée est creusée au nord des montagnes des Pergunnahs de Veuhou et de Voulleur, et n'est séparée de la vallée du Lideur que par une chaîne de montagnes que l'on traverse aisément pendant 8 mois de l'année. Cette route n'est fréquentée que par les villageois. C'est la plus directe de Cachemir à Ambernâte. De Pendjgranme à *Palgranme,* le dernier village de la vallée du Lideur, il y a 3 journées. Quant à la vallée de Pendjgranme, à 2 cosses (1 l.) au-dessus de ce village, elle n'a plus d'habitations. On la représente comme très-étroite, boisée et très-sauvage; une assez grande quantité de bois de chauffage en descend à la ville, transportée à dos d'homme; c'est du Pin (*Pinus attenuata*), du Sapin (*Abies complanata*), et du Bouleau surtout.

Mon cicerone Ahad Mirza m'avait assuré que la glace qu'on apporte tous les jours à Cachemir en été, se formait pendant la nuit sur une cime des montagnes qui avoisinent Pendjgranme, et son témoignage était confirmé par une quantité d'autres gens de la ville. Comme on n'aperçoit dans cette direction aucune montagne d'une très-grande élévation, je répugnais à le croire, et

c'était pour visiter ce lieu suspect que j'étais venu à Pendjgranme. Mais là je sus bientôt des villageois que cette glace n'était *autre chose* qu'un banc épais de neige qui s'accumule en hiver dans une ravine étroite et élevée.

Le 21 *août,* j'y montai, ayant été retenu, le 20, prisonnier sous ma tente par une pluie continuelle. Je traversai la vallée de Pendjgranme et entrai dans une autre qui débouche derrière Schâhlimar, auprès de la première. Étroite et sauvage dès sa base, son inclinaison est très-forte. A 3 cosses (1 $\frac{3}{4}$ l.) environ au-dessus de son entrée, je trouvai le lit de neige en question dans une portion rétrécie de la vallée. Ce lieu est élevé sans doute d'environ un millier de mètres au-dessus du lac. J'avais apporté uu baromètre; mais il pleuvait tellement, que je craignis de m'en servir, et ne fis pas d'observation. Je ne vis dans cette excursion que le sentier difficile où j'ai marché; car j'étais enveloppé de nuages si épais, qu'ils faisaient mur devant les objets les plus prochains. Je n'ai pas laissé cependant que d'en rapporter un assez grand nombre de plantes, dont la plus remarquable est une grande espèce de *Cimicifuga,* nouvelle pour moi.

Les montagnards taillent de larges saumons dans cette glace, les enveloppent de longues herbes, et les lient en une lourde botte qu'ils portent à la ville, où leur prix varie comme la température. Quand il fait très-chaud, la glace se vend à Cachemir $0^{f.},10$ le kilogramme : et la consommation est assez grande, pour qu'une soixantaine de porteurs s'occupent incessamment. La demande est nulle dans les jours tempérés et pluvieux. Je trouvai cependant quelques hommes qui préparaient leur charge. Ils me dirent que le temps changerait peut-être le lendemain, et que comme il n'y aurait d'autre glace que la leur, ils feraient un superbe voyage. Ces pauvres gens passent leur vie à spéculer, comme nos joueurs de bourse. Leur pénible métier les enrichit peu.

Les médecins de Cachemir prescrivent souvent la glace comme remède. Elle a, suivant eux, d'admirables vertus rafraîchissantes; la neige au contraire est échauffante. Mon Cicerone Mirza, qui a peu d'estime pour la science médicale de ses compatriotes, triompha quand il découvrit que cette soi-disant glace n'était que de la neige endurcie.

Les Cachemiriens ignorent l'art de produire un froid artificiel plus considérable que celui de la glace, en la pilant avec du sel. Pour rafraîchir leurs boissons, ils se contentent d'y jeter quelques morceaux de glace.

Pendjgranme est habité exclusivement par des *Chyas.* Je n'ai aperçu aucune différence dans leurs traits avec ceux de la population *sounnie.* Ce *pergunnah de Pâque* est un de ceux où les Chyas sont le plus nombreux. Ce sont des gens

de cette caste qui empiètent sur le Doll, et cultivent toutes les terres conquises sur lui entre Hari-Perbette et la mosquée de Sóliman. Il n'y a pas de mosquées dans leurs villages; et les Sounnis parlent d'eux comme d'une race détestable d'impies, quoiqu'ils les reconnaissent pour Musulmans. Lorsqu'on les presse de s'expliquer, dans l'habitude du langage, ils disent cependant, en parlant d'eux-mêmes, *Musulmans*, par opposition aux *Chyas*, au lieu de dire Sounnis. Ils ne mangent pas ensemble et ne s'allient pas. Les *Chyas*, dans leur manger, ont presque les mêmes terreurs de souillure que les Hindous. Une inimitié profonde existe toujours entre les villages voisins des deux sectes. On ignore entièrement leur histoire.

Le torrent de Pendjgranme ne roule que des roches quartzeuses : quelques-unes porphyroïdes, mais la plupart de Quartz schisteux, blanchâtre, verdâtre ou violâtre, faiblement argileux ou talqueux. C'est de roches de cette nature que sont formées les montagnes dans lesquelles est creusée la partie inférieure de cette vallée. Leur stratification est très-obscure. Le torrent qui descend de la vallée vers le sommet de laquelle gisent ces lits de neige qui servent de glacière à Cachemir, roule, outre ces roches quartzeuses, des roches granitoïdes; et j'ai vu celles-ci en place, et même assez développées, à la base même des montagnes, dans le cap qui sépare cette vallée de celle de Pendjgranme. Elles se lient par des passages insensibles aux roches quartzeuses des montagnes environnantes. Leur base est pareillement quartzeuse; leurs couleurs dominantes sont les mêmes: le gris ou le verdâtre clair. Seulement, l'Argile a disparu, et c'est le Mica qui la remplace, aggloméré çà et là en petits amas. Le Feldspath manque. Dans certaines variétés, on voit le Mica se répandre avec une grande uniformité dans la pâte quartzeuse de ces roches, et ses paillettes, de plus en plus divisées et plus rares, finir par disparaître et ne laisser qu'une structure obscurément schisteuse.

A mesure que l'on s'élève, la structure granitoïde s'efface. Les roches deviennent plus schisteuses par un mélange plus considérable de parties talqueuses ou argileuses, ou très-finement micacées. Puis ce sont des Schistes micacés blanchâtres, parfaitement caractérisés; puis enfin, dans la ravine des neiges, des Schistes argileux, satinés d'abord et doués d'une sorte d'éclat gras, comme des Schistes talqueux, mais qui passent au Schiste argileux d'un bleu noirâtre sombre, à cassure tout à fait matte. Entre Hirpour et le col de Pirpenjâl, j'avais déjà observé des passages tout à fait semblables.

Le 22 août 1831. — *De Pendjgranme à Nounnheur.* — Le torrent de Pendjgranme, grossi de celui qui descend des montagnes qui servent de glacière

à Cachemir, entre dans le Doll près de *Saïf-Khan-Bâgh,* et n'est connu à Cachemir que sous le nom du village de *Télebol,* le dernier qu'il arrose, avant de se jeter dans le lac. On l'y traverse sur un pont, car il n'est pas guéable. C'est, au reste, la seule rivière que reçoive le lac de Cachemir; et comme elle est moins considérable que celle qui en sort au pied de la montagne de Soliman, il est évident que le lac lui-même contient des sources abondantes. Celles-ci montent de son fond, principalement en face d'Azerette-Bol et des jardins de Saïf-Khan, là où sa profondeur atteint 4 ou 5 mètres. Le Télebol, avant de se jeter dans le lac, arrose de vastes rizières entre le fond du lac et la base des montagnes qui s'élèvent au nord. Sa rive droite s'appuie à une berge très-élevée de sol alluvial, exclusivement composée de parties très-fines. Cette berge est le bord d'un plateau qui s'étend à la base des montagnes et qui en forme le premier degré. Il a de 30^{m} à 50^{m} de hauteur au-dessus du lac. Il n'y a point de galets épars à sa surface. *Moullah-Schâh-Bâgh* en est le point le plus élevé; c'est un groupe de platanes superbes, au sommet d'un petit cap qui s'avance médiocrement vers la plaine : on y voit le sol alluvial s'appuyer contre les pentes fort roides des montagnes de roches quartzeuses porphyroïdes. Ni l'un ni l'autre ne sont distinctement stratifiés. Cependant, le premier renferme vers sa base et sa partie moyenne, des bancs peu continus, mais sensiblement horizontaux, de Calcaire concrétionné, qui ne diffèrent que par leurs grandes dimensions des concrétions calcaires éparses en tant de lieux et appelées Kankar. Quelques-uns de ces bancs sont superficiels et inclinés comme les pentes qu'ils recouvrent. Ils empâtent des fragments plus ou moins anguleux de roches quartzeuses éboulées des montagnes voisines. Ils sont l'ouvrage de sources calcaires qui ne coulent plus.

Les platanes de Moullah-Schâh-Bâgh n'ombragent plus qu'une misérable masure. Ce sont les débris de la demeure du prêtre favori de Schâh-Djéhan. Il était fort riche, et il bâtit sur les pentes supérieures de la colline d'Hari-Perbette la seule mosquée en pierre que j'aie vue en Cachemir. C'est sans doute la seule ainsi construite, car elle n'a d'autre nom que celui de la mosquée de pierre : *Poter Ka Mosdjed.*

Une ligne tirée du promontoire de Moullah-Schâh-Bâgh à angle droit sur la direction du Béhatte, sépare les pergunnahs de *Pâque* et de *Lâl.*

Celui-ci est arrosé par une des plus grandes rivières de Cachemir, appelée *Sind* (et sur quelques cartes *Tchôta Sind* ou Petit Sind), au sommet de la vallée de laquelle est le col qui mène en Ladak, que je m'étais proposé de visiter.

Gounnderbol, à un cosse (¼ l.) au N. N. O. de Moullah-Schâh-Bâgh et à l'entrée de cette vallée, est un assez grand village. Il y a un poste de douanes d'un revenu considérable, aux dépens du commerce avec le Thibet.

Nounnheur est la cassaba ou chef-lieu de *Lâl.* C'est un grand village peu compacte, à égale distance de la rivière (le Sind) et du pied des montagnes. Sa campagne n'est qu'une rizière fertile. J'y arrivai en même temps que ma caravane, et désignai pour camper un lieu retiré et herbeux tout à fait agréable; mes serviteurs indiens semblaient approuver mon choix, mais les Cachemiriens, après avoir trouvé contre mon goût plusieurs objections stupides, m'avouèrent que c'était un ancien cimetière, et qu'ils y auraient peur la nuit. Le pauvre Mirza paraissait si consterné de mon projet, que je consentis à chercher un autre emplacement. Il me mena dans le jardin d'un Punditte qu'il vantait beaucoup. J'envahis donc sans façon la propriété du Punditte; et comme je n'en étais pas satisfait, je galopais à l'entour, pour chercher un lieu plus convenable, quand j'entendis la foule des villageois pousser tout à coup derrière moi les cris les plus pitoyables : c'est que je prenais droit le chemin de la Zenana du Punditte. J'expliquai à celui-ci mon ignorance et ma méprise, et il me servit de guide lui-même dans un verger voisin, où il me trouva suffisamment loin de ses femmes, et où Mirza se crut aussi assez loin des esprits du cimetière.

Le 23 *août* 1831. — *De Nounnheur à Gounndeh-Seursing, et séjour le* 24. — Une très-longue marche. A peu de distance au-dessus de Nounnheur, la vallée du Sind se rétrécit considérablement. La rivière s'appuie à la base des montagnes qui bordent sa rive gauche. Le sentier serpente à une centaine de mètres au-dessus de son lit et au-dessous de bois peu élevés, mais assez épais, de Poiriers sauvages, de Saules, de Noyers et d'Érables. Plus haut, les montagnes sont couvertes de forêts de Pins (*Pinus attenuata*). C'est de là que descend presque tout le bois de chauffage consommé à la ville.

A 3 cosses (1 ¾ l.) environ au-dessus de Nounnheur, le Sind reçoit sur sa rive droite un affluent très-considérable. C'est le *Ganga,* la plus pure des rivières de Cachemir. La partie inférieure de la vallée de cette rivière forme plus qu'un angle droit avec celle du Sind, au lieu où toutes deux se réunissent.

Elle paraît descendre du N. N. E. ou N. E.; elle n'a de cultures et d'habitations que dans sa partie inférieure, jusqu'à 3 ou 4 cosses (1 ¾ ou 2 ¼ l.) au-dessus de son confluent avec le Sind. A 2 ou 3 journées de marche au delà, et sans

doute à un niveau très-considérable, est un lac d'environ 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) de longueur, et de près d'un mille ($\frac{1}{4}$ l.) de largeur, que les Hindous de Cachemir appellent *Gangabol*, ou la source du Gange, et qu'ils vénèrent comme les Indiens vénèrent le Gange à Hurdwar. C'est dans ce lac qu'ils vont jeter les ossements de leurs parents, recueillis parmi les cendres de leur bûcher. Plusieurs centaines de pèlerins visitent chaque été Gangabol, pour accomplir ce pieux devoir; ils disent ce voyage très-pénible. Ils ont plusieurs jours à passer dans des montagnes inhabitées. La coutume religieuse leur impose d'aller à pied, sans serviteurs. La dernière marche est dans une vallée herbeuse dépourvue de bois et ouverte aux vents. Chaque année, les Cachemiriens qui ont ce pieux devoir à remplir, se réunissent pour faire le pèlerinage en commun. Quelques jours après qu'ils ont jeté dans le lac les os de leurs parents, le lac, disent-ils, devient ivre, s'agite et les rejette sur ses bords.

Une de ces caravanes fut surprise, il y a plusieurs années, par le mauvais temps dans les hautes régions et plusieurs des voyageurs moururent de froid. C'est depuis un objet de terreur pour les Punditties cachemiriens. Chaque famille, après la mort d'un de ses membres, garde ses os retirés du bûcher, et après bien des années, le plus hardi des survivants va donner à Gangabol, à plusieurs morts à la fois, leur dernière sépulture. De faibles torrents tombent dans le lac, des montagnes d'alentour, qu'on m'a représentées comme chargées de glaciers. L'eau du lac est verte, et la rivière qui en sort ne reçoit sans doute que peu d'affluents dans son trajet jusqu'à sa jonction avec le Sind, car ses eaux sont d'une limpidité parfaite. Elle n'est nulle part guéable.

A deux cosses (1 l.) au delà de celui-ci, est le village d'*Akhaal*, sur la rive gauche du Sind. Sa vallée, assez large jusque-là et fortement ondulée par les mouvements du sol alluvial qui en occupe le fond, est couverte de rizières ou de bois de Poiriers, et d'Abricotiers sauvages, d'Ormes, de Saules, de *Celtis*, d'Ifs et de Marronniers. Les pentes des montagnes qui flanquent cette rive, tournées vers le nord, sont chargées de forêts de Pins et de Sapins. Il n'y a que des bouquets de bois épars sur les pentes opposées.

A Akhaal commence le domaine d'un petit Seigneur montagnard appelé *Ressoul Malik*. Il y avait envoyé plusieurs de ses gens pour me recevoir; c'étaient de vieux soldats Patans ou métis d'Afghans, devenus laboureurs et chasseurs. Ils étaient blancs comme des Européens. — Le pays de leur maître est fort misérable. Au delà d'Akhaal, la culture n'est plus qu'une exception dans la vallée du Sind. A 3 cosses (1 $\frac{3}{4}$ l.) celle-ci tourne à l'E.N.E., et re-

çoit de l'E.S.E. une autre vallée étroite et sauvage, par où les chasseurs disent que l'on peut passer dans la vallée du *Lideur,* vers Palgranme. Des pics fort élevés la dominent. Leurs formes sont d'une âpreté rare dans l'Himalaya. Le torrent qui descend de cette vallée est aisément guéable. Il s'unit au Sind dans des bois où j'ai aperçu pour la première fois dans l'Himalaya un Frêne qui, par sa taille, son port et son feuillage, me semble peu différer du nôtre. L'Aune et le Charme, si communs dans cette chaîne de montagnes entre le Gange et le Setludje, manquent en Cachemir.

C'est à un cosse ($\frac{1}{2}$ l.) au delà du confluent des deux rivières et sur la rive droite du Sind qu'on trouve le hameau de *Gounndeh-Seursing,* où réside le Seigneur de ce canton, *Ressoul Malik.* Le Malik, dont la maison est perchée sur un rocher escarpé, en descendit à cheval pour me faire son salam, lorsque j'arrivai à mon camp situé dessous. Il me demanda la faveur de faire apporter le repas qu'il avait ordonné de préparer pour moi. Comme il pleuvait et que mes tentes étaient encore derrière, je lui accordai la faveur bien plus grande de monter sur son rocher et de visiter sa maison. Elle est bâtie misérablement de bois et de briques séchées au soleil, comme celles des plaines, mais à plusieurs étages, et de la pièce la plus élevée, qui est la salle d'honneur, la vue est extrêmement belle. Au-dessous, ce sont des vergers herbeux qui descendent par une pente douce vers le Sind, appuyé à la base des montagnes de sa rive gauche. Celles-ci sont couvertes d'épaisses forêts et sillonnées de neiges vers leurs cimes. Celles de la rive droite forment d'immenses escarpements hérissés de pics aigus. Dans la vallée il y a encore quelques rizières, mais elles ne vont pas plus haut. L'élévation absolue de ce lieu est de 2216^{m} ou 581^{m} au-dessus de Cachemir.

Quelques tapis grossiers étaient étendus à terre dans la salle préparée pour me recevoir, mais pas un seul meuble. Les murs crépis d'argile étaient creusés de niches destinées, les unes à recevoir des lampes le soir, les autres à servir de dressoirs pour y placer de menus objets. Ces niches peu profondes sont prodiguées dans l'architecture domestique de l'Orient. Le Malik me présenta ses deux fils. On apporta le thé dans de lourdes et larges aiguières de forme antique, et une tasse de porcelaine commune de Chine. Je dis au Malik que je le verrais avec plaisir prendre son repas, dont c'était l'heure accoutumée. Les serviteurs n'attendaient que le signal, et apportèrent à l'instant un tapis de toile peinte qu'ils étendirent à terre devant le Malik et mes cavaliers musulmans. Un homme portant un panier de grandes galettes de froment, à peine cuites, en jeta deux devant chaque convive; un

autre couvrit la nappe de grands vases, tous remplis du même mets, du mouton apprêté avec du beurre et du safran; puis un serviteur fit le tour de la nappe, versant de l'eau sur les mains à chacun. —Le maître de la maison alors tira à lui un des plats qu'il plaça entre lui et son voisin de droite, Mirza-Ahad; chacun l'imita, on courut sus au dîner. Ce fut une vraie curée, et telle que je n'en ai jamais vu. Manger de la sorte est une opération fort dégoûtante; chacun saisit, empoigne un quartier de viande par l'os qui y tient, et en dénude celui-ci comme par miracle : puis il plonge dans le plat un grand morceau de galette qu'il sauce artistement. Les os sont posés sur la nappe qui est fort sale. Il n'y a pas de vases à boire sur la nappe, ce n'est pas l'usage de boire en mangeant, on boit après. Pas un mot ne s'échange durant cette joute de mâchoires; on se tait par respect pour l'Amphitryon, et parce que ce serait une duperie de causer. — En peu de minutes tout fut dévoré; alors commença un concert de hoquets qui s'élève toujours à la suite des repas musulmans. Une distribution générale de thé bouillant y mit fin. — Les Orientaux ne connaissent pas le plaisir de manger : ils ne savent pas le prolonger en l'associant à d'autres. Toute la science de leur sensualisme est confinée à la débauche, où l'on dit qu'ils sont tous raffinés. Je n'ai eu aucune occasion de connaître leurs découvertes en ce genre; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les filles publiques dans l'Inde ont peu de goût pour les Européens; et certes en vigueur nous surpassons de beaucoup les Indiens. — Je terminerai cette digression par une autre observation : l'excès des plaisirs vénériens chez les Européens amène souvent le marasme ou produit des symptômes différents de ceux qu'éprouve de ces excès la constitution des Orientaux. L'impuissance chez ceux-ci dans les hautes classes est commune à trente ans. Souvent elle est beaucoup plus précoce. Cependant les malades gardent à tous égards la plus belle santé avec tous ses signes.

Il plut pendant presque toute la journée du 24 *août;* je restai à Gounndeh-Seursing.

Le Malik profitant d'une courte éclaircie, vint me faire une visite le matin: il était suivi de son orchestre montagnard, dont il me vanta tellement la musique, que, malgré l'appareil effrayant d'énormes tambours, je consentis à l'entendre; et réduisant au silence les instruments les plus fâcheux, la sérénade devint très-supportable. Il y avait cinq flûtes de la forme et de la longueur des nôtres, ouvertes seulement à l'extrémité et percées de cinq trous, quatre dessus et un dessous. Les sons ne diffèrent pas de ceux de notre flûte; leur étendue est de plus de deux gammes. Deux très-petits tambours,

d'un ton sourd et sec, avaient seuls licence d'accompagner ces flûtes qui jouèrent à l'unisson plusieurs petits airs fort simples, fort monotones, mais mesurés et phrasés comme dans la musique européenne. Cela ressemblait à de la bonne musique d'aveugles au village, et nullement à la barbarie stupide et discordante de la musique de l'Inde, du Pendjâb et de Cachemir. Un des musiciens, vieillard d'une figure extraordinaire par l'expression d'une méditation profonde, se hasardait quelquefois à quitter l'unisson et à jouer à la tierce ou à la quinte au-dessus. Le Malik me dit que ces flûtes venaient du Thibet, et que ses gens étaient allés y apprendre la manière de s'en servir. L'an passé, dans le même pays, j'ai vu un autre instrument européen bien plus compliqué, la clarinette avec deux de ses clefs et son bec à anche; et j'avais déjà été frappé de l'apparence européenne des airs que l'on me jouait avec cet instrument.

Le 25 août 1831. — A Sounnmeurgue.

J'allai camper à 8 cosses (4 ¾ l.) plus haut, dans la vallée du Sind, près du dernier de ses hameaux, appelé *Sounnmeurgue.*

Derrière Gounndeh-Seursing, une médiocre cascade tombe des roches nues et escarpées de ces montagnes. Sur les gradins étroits entre ces murailles verticales qui s'élèvent en reculant, les unes au-dessus des autres, j'ai retrouvé cette grande espèce de Genévrier qui paraît en Kanawer vers Kanum, et qui remonte dans la vallée du Spiti au-dessus de toutes les autres espèces d'arbres. — Elle est commune ici sur les montagnes les plus arides, à l'exposition du sud : plus bas sont des bois d'Abricotiers avec des buissons de *Fothergilla*, de *Spiræa* et de *Celtis* (voir mon Catalogue). — A l'exposition opposée, des Érables, des *Æsculus* et des Noyers occupent la zone inférieure des forêts, qui plus haut sont exclusivement composées de *Pinus attenuata* et des deux espèces d'*Abies* de l'Himalaya.

A 4 cosses (2 ¼ l.) de Gounndeh-Seursing, sur la rive droite du Sind, est le hameau de *Dôgnaguère.* J'y trouvai un Hindou de Peschawer, qui occupait le dernier poste de douanes de Cachemir vers le Thibet. Il ne fait qu'écrire l'espèce et la quantité de marchandises qui passent (1). C'est à Gounn-

(1) Cet homme n'était jamais allé dans l'Inde; mais il parlait parfaitement hindoustani. C'est une chose bien singulière que la ressemblance de cette langue dans la bouche des étrangers, de quelque nation qu'ils soient. Européens, Persans, Cachemiriens, Afghans, tous parlent le même hindoustani, emploient les mêmes tours, s'attachent aux mêmes locutions, font les mêmes fautes. Mon douanier peschaori me dit qu'il pouvait y avoir 2000 familles hindoues à Peschawer: la plu-

derbol que se perçoit l'impôt. Au-dessus de Dôgnaguère, on entre dans un défilé qui a plus d'un cosse ($\frac{1}{2}$ l.) de longueur ; les montagnes se rapprochant de part et d'autre resserrent étroitement le Sind, qui se précipite avec fracas sur un lit encombré de roches : le sentier, tracé sur sa rive droite et qui s'élève un peu au-dessus d'elle, est extrêmement difficile. Il se trouva impraticable à mon cheval et aux chevaux pendjâbis de mes cavaliers. Les Tattous de Cachemir s'en tirèrent néanmoins assez facilement. Une partie de ce passage est ombragée par un bois épais de Marronniers, de Pruniers à grappe, d'Ifs, d'Érables, etc., etc. Le chemin contourne ensuite la base d'immenses escarpements, au pied desquels sont accumulés çà et là de grands quartiers de roches éboulées. Sur la rive gauche, il n'y a aucun espace entre le pied des escarpements et les eaux furieuses du Sind. Quelques glaciers courts et épais se montrent suspendus aux pics aigus dont les montagnes sont hérissées. Des Pins et des Sapins montent hardiment le long de ces murailles gigantesques jusque près des glaciers. De nombreuses cascades tombent de ceux-ci, et sillonnent de leurs nappes blanchissantes la sombre verdure des forêts. L'Himalaya ne m'avait encore montré nulle part tant de beautés alpines.

En sortant de ce défilé, on entre dans une scène toute nouvelle. La vallée de nouveau s'élargit, mais en un large berceau herbeux qui rappelle également les fertiles prairies des vallées des Alpes. Toutes les pentes inférieures et moyennes des montagnes sont couvertes de pâturages et de forêts ; leurs cimes seules sont nues et désolées. De toutes parts leur hauteur est très-grande ; quelques-unes, tournées au nord, sont cachées sous de vastes manteaux de neiges perpétuelles.

Dans une des vallées qui s'ouvrent dans celle du Sind, et dont le sommet s'adosse au sommet de la vallée du Ganga, on aperçoit les ruines d'un village détruit, il y quelques années, par une avalanche. Sounnmeurgue s'an-

part d'une caste peu élevée, peu nombreuse dans l'Hindoustan, appelée روڑ *Rora*, marchands pour la plupart, scribes, usuriers ; aucun n'est riche. L'oppression des Afghans est cruelle : il n'y a point de pagodes ; c'est en secret, dans l'intérieur de leurs maisons, que les Hindous font leurs dévotions. Le peuple musulman est entièrement gouverné par les Moullahs, qui sont très-nombreux, intolérants, rapaces. Schoudja-oul-Molouk était extrêmement aimé à Peschawer de toutes les castes. A Caboul, il y a encore un grand nombre de familles hindoues : à Kandahar, quelques-unes encore. Il n'y en a pas à Meschhed ni dans le Khorassan. Mon homme était allé à Balkh et à Boukhara. Quelques Hindous de Peschawer y vont chaque année pour trafiquer. L'établissement des Hindous à Peschawer date du temps d'Acbâr, suivant la tradition. Malgré la défense faite par les Chasters aux Hindous de passer l'Indus, les Indiens de Peschawer et de Caboul s'allient avec leurs coreligionnaires indiens de la même caste. Dans le Pendjâb, aucune caste d'Hindous ne refusa de passer l'Indus à Attock, quand Rendjit Sing alla faire la guerre à Peschawer. Or, il y a dans son armée plusieurs milliers d'Hindoustanis, la plupart de haute caste.

nonce de loin par ses chétives cultures d'Orge, de Pois et de Sarrasin (*Panicum fagopyrum* et *tataricum*), les seules moissons qui mûrissent à ce niveau. C'est un misérable hameau de quelques maisons, situé au confluent du Sind et d'un torrent qui descend d'entre des montagnes très-élevées et très-escarpées, et tombe sur sa rive droite. Il est bâti exactement comme ceux de la vallée de Cachemir, dont la construction est déjà absurde dans le climat tempéré de cette vallée. Son élévation absolue est de 2,785 mètres.

Ressoul Malik, qui ne m'avait pas prévenu de son dessein, arriva à Sounnmeurgue peu de temps après moi, suivi d'une troupe de serviteurs, tous montés comme lui, lourdement chargés, armés, et galopant avec aisance au travers des montagnes (1). Il venait me faire les honneurs de ses montagnes.

Le 26 août 1831. — A Bâltol.

J'allai camper à 5 cosses (3 l.) de Sounnmeurgue, au confluent du Sind avec un large torrent qu'il reçoit sur sa rive gauche, et dont la vallée remonte, dit-on, à la rencontre de celle du *Lideur;* mais il reçoit encore un autre affluent considérable sur sa rive droite. Dans cet intervalle, aucun de ces torrents n'est guéable.

La pente du Sind est médiocre au-dessus du défilé de Dôgnaguère. Entre Sounnmeurgue et *Bâltol* (nom de la prairie où j'allai camper), il cesse plusieurs fois d'être torrentueux. Sa vallée est creusée en un assez large berceau herbeux et boisé dans quelques endroits. Ses bois sont composés de cette espèce de Peuplier si variable par la forme de ses feuilles, que j'ai trouvée plusieurs fois éparse dans les forêts moyennes des pentes méridionales de l'Himalaya, près de Simla et d'Ilahabad, sous le col de Pirpenjâl, et que l'on cultive en Kanawer et au Thibet, à Békœur; elle est mêlée ici à deux espèces arborescentes de Saule, et au *Pinus attenuata.* A l'ombre de ces bois rampent les tiges d'une espèce de *Rubus* qui rappelle le *Rubus saxatilis* des Alpes. Dans les prairies de cette région, les grandes herbes les plus communes sont, trois

(1) Les chevaux de Cachemir sont fort petits ; ils ne semblent pas bâtis solidement. Ceux qui viennent à Cachemir du Thibet sont plus petits encore et plus laids. Ils sont tous fort vigoureux. C'est une niaiserie, à mon sens, que les proportions exigées par nos amateurs de chevaux, entre la taille, le poids du cavalier, et la hauteur et le poids de sa monture. Pour faire de l'équitation savante, pour franchir des haies et des fossés, ces proportions peuvent être requises ; mais pour aller droit son chemin tout le jour, à quelque allure que ce soit, un très-petit cheval porte souvent mieux qu'un grand, et généralement, je crois, aussi bien son homme, quelle que soit sa taille.

espèces de Scabieuse, dont deux lui appartiennent exclusivement. Un *Senecio*, très-voisin du *Senecio jacobœa*, si ce n'est lui-même; un *Solidago* qui ne ressemble pas moins à notre *Solidago virga aurea*, sont également abondants.

Quelques rudes abris ont été élevés dans la vallée pour les troupeaux qui y paissent pendant l'été.

Bâltol est un de ces chalets. Un peu plus haut, il y en avait jadis un autre habité même pendant l'hiver, et entouré de quelques champs de Sarrasin; une avalanche l'a écrasé, et au-dessus de Sounnmeurgue, il n'y a plus maintenant d'habitations permanentes. Bâltol est élevé de 2,952 mètres.

Le 2 septembre 1831. — A Bandehpour.

Le 27 août 1831. — De Bâltol à Gombour.

Le 28 août 1831. — De Gombour à Sounnmeurgue.

Le 29 août 1831. — De Sounnmeurgue à Gounndeh-Seursing.

Le 30 août 1831. — De Gounndeh-Seursingue à Ousoune.

Le 31 août 1831. — De Ousoune à Safapour, et séjour le 1^er^ septembre.

Le 2 septembre 1831. — De Safapour à Bandehpour.

Le 27 août 1831. — De Bâltol à Gombour. — Ressoul Malik m'avait décrit Bâltol comme situé à une très-petite distance du col, et en effet il n'est éloigné que d'une lieue d'une arête qui joint deux grands massifs de montagnes chargées de glaciers, et où l'on monte de Bâltol par des pentes rapides. — Mais par un singulier hasard de la configuration de ces montagnes, ce n'est pas là le point de partage des eaux. Cette arête est creusée d'une étroite et profonde échancrure par où s'échappe le Sind, qui tombe dans la vallée de Bâltol d'une autre vallée beaucoup plus élevée, où il se précipite, avec un large volume déjà, des glaciers des montagnes supérieures. Une autre singularité de la configuration de ces lieux, c'est que le partage des eaux de l'Hydaspe et du Béhatte se fait dans cette haute vallée, dont les pentes indécises les conduisent d'un côté vers Cachemir et de l'autre vers le Thibet. Ces pentes inverses ne forment aucune éminence sensible au point où elles s'opposent l'une à l'autre, et sans le cours des eaux, l'œil aurait peine à découvrir de quel côté elles s'abaissent. La ligne de partage qu'il est malaisé de marquer avec précision, est élevée de 3,575 mètres. C'est à peu près la hauteur de l'arête que l'on gravit au-dessus de Bâltol.

Des neiges abondantes s'accumulent pendant l'hiver dans le fond de cette vallée, où elles roulent des pentes des montagnes entre lesquelles elle est creusée; et dans plusieurs endroits, elles n'y fondent jamais entièrement. Le

Sind s'est creusé de larges voûtes au-dessous d'elles : on le passe sur ces arches épaisses de glace sous lesquelles il disparaît plusieurs fois. La véritable source de cette rivière est dans un très-petit lac peu profond, situé à quelques mètres seulement au-dessous de la ligne du partage des eaux dans le fond de la vallée, et d'où s'échappe un faible ruisseau. A peu de distance de là, ce ruisseau reçoit le large torrent qui tombe en cascades dans la vallée des glaciers qui la dominent au sud.

La rivière qui coule à l'opposite vers le Thibet, et que l'on appelle ici le *Gombour*, du nom d'un chalet situé sur ses bords, n'a point de source permanente comme le Sind. Ce n'est qu'au printemps, à la fonte des neiges, qu'elle reçoit quelques eaux du point le plus élevé de la vallée des *Drounes* (1). Elle naît un peu au-dessous de la jonction de deux grands torrents qui descendent, l'un des montagnes méridionales qui fournissent au Sind un si grand volume d'eau, l'autre des montagnes situées au N. et au N.O. Les premières forment un vaste massif d'une très-grande élévation, qui envoie aussi des affluents au Lideur, et peut-être même au Tchinâb; les secondes appartiennent à un système non moins élevé, d'où descend le Ganga de Gangabol, le Madmod qui se jette dans le grand lac de Cachemir (le Voulleur), et des branches considérables du Sind de Mozafférabad.

Au reste, le Gombour lui-même n'est très-probablement que la branche la plus orientale de cette rivière. Aucun des montagnards que j'ai consultés sur son cours n'a su me dire ce qu'il devenait au-dessous de *Drâsse;* mais comme entre Cachemir et l'Indus, à Secunderabad dans le petit Thibet, on traverse trois rivières qui toutes descendent vers ce fleuve, le Gombour est sans doute l'une d'elles.

Une absurde légende hindoue fait du col de Bâltol un des lieux que révèrent le plus les Cachemiriens de toute religion; tous descendent de cheval pour le passer. Il y a, comme partout sur les cols de l'Himalaya, un grand tas de pierres que chaque passant grossit d'une, et des petits drapeaux plantés au-dessus par les plus dévots.

A cette hauteur il n'y a plus de Pins ni de Sapins, mais le Bouleau égaye des teintes molles et riantes de sa verdure les pentes des montagnes voisines, jusqu'à 300^{m} au moins plus haut. Il n'y a donc pas de différence sensible entre le niveau le plus élevé que cet arbre atteint ici, et celui auquel il parvient dans l'Himalaya anglais.

(1) *Droune*, nom cachemirien et thibétain de l'espèce de marmotte qui y est si commune.

Drâsse est, au delà du chalet de Gombour, le premier village de Ladak, à 12 cosses (7 l.) plus loin. Il n'est habité que par des Musulmans. J'ai vu des gens de ce village qui venaientà Gounndeh-Seursing; ils avaient déjà quelques faibles traits de la physionomie tartare, surtout dans la direction oblique des yeux. Ce n'est qu'à 5 marches au delà de Drâsse qu'habitent les Lamas ou *Bhôutes,* comme on appelle ici les Thibétains idolâtres. Quant à la distance de Cachemir à Ladak, elle se parcourt dans le même temps exactement que celle de Cachemir à Lahor ou à Peschawer; un courrier agile fait cette route en 9 ou 10 jours. Il y a de 20 à 22 marches pour les hommes chargés. La route n'est qu'une succession de montagnes et de vallées sans vastes plateaux. Les Yâks commencent avec les Lamas, et sont précédés là, comme en Kanawer, par le Zo, ou le bâtard de leur espèce avec la vache ordinaire. On dit que le climat de Drâsse est déjà beaucoup plus sec que celui de la vallée du Sind; mais ce n'est qu'à une quarantaine de cosses (23 l.) au delà, que l'aspect du pays est partout aride et désolé.

Gombour a été le terme de mon excursion. La rivière descend au-dessous en faisant des détours qui la dérobent promptement à la vue. Les montagnes entre lesquelles elle coule ferment l'horizon à peu de distance.

Quoique hors des eaux de Cachemir, le chalet de Gombour et toute sa vallée d'où descendent le Sind et la rivière de ce nom, appartiennent à Ressoul Malik. Il m'y avait précédé pour visiter ses troupeaux qui y paissent pendant l'été. C'étaient quelques moutons et plusieurs centaines de chevaux. Les bêtes à cornes ne montent pas au-dessus de Bâltol. Je trouvai le chalet disposé pour me recevoir. Des tapis étaient étendus sur l'herbe, et le Malik me pria de prendre le thé.

Cet homme est l'arrière-petit-fils d'un Cachemirien auquel Aurengzèb avait confié la garde de la vallée du Sind et de la route du Thibet. Ce prince avait commis d'autres gardiens à l'occupation de la vallée du Lideur, de celle du Madmod, du narvao de *Dessœur,* de celui de Kréenne, etc., etc. — Ils étaient tous frères. — Leur dignité est restée héréditaire dans leur famille. Quelques-uns dont le poste est plus important, avaient jadis des dotations pour l'entretien de leurs soldats. Rendjit ne paraît rien craindre pour Cachemir que du côté de ses États, car il n'a placé de garnisons sikes que sur les frontières du Pendjâb : il n'y a pas un seul homme à lui sur la frontière du Nord. Il n'a en effet rien à redouter du Thibet, ni du petit Thibet.

Ressoul Malik, de Djaguirdar, est devenu tributaire. Il paye 3,000 roupies (7,500 francs) par an au Gouverneur de Cachemir. Sa condition paraît

misérable, et elle le serait excessivement sans les secours qu'il reçoit du Radjah de Ladak. Il peut avoir une centaine de soldats. Mais ses soldats vivent plus de leur charrue que de leur fusil. Il leur a abandonné la culture des terres de sa vallée, et, pour redevance, il exige d'eux quelques grains et quelques services militaires. Ils sont excessivement pauvres, et ne parlent pas avec éloge de la justice de leur maître. Cependant ils lui sont tous très-dévoués. Ce sont nos vieilles mœurs féodales. Ressoul, il y a quelques années, eut un différend pécuniaire avec le Gouverneur de Cachemir. Il fut mandé à la ville; ce qui n'est un voyage sans danger pour lui et les autres Maliks, que lorsqu'ils sont en parfaite intelligence avec le vice-roi. Il refusa ouvertement. On envoya une troupe nombreuse de soldats sikes pour le prendre. Averti à temps, il s'échappa de Gounndeh-Seursing avec tous ses gens, tout son avoir, et alla s'établir au hameau de Sounnmeurgue. Il y demeura sept mois, défendant avec succès le défilé de Dôgnaguère contre l'armée du vice-roi. L'attaque devait être bien molle, pour n'être pas victorieuse, car ces lieux, pour être très-difficiles, sont pourtant très-accessibles. Le Malik m'avoua, en riant, que ce passage était sa forteresse, et que sans la retraite qu'il peut toujours aller chercher derrière, il serait à la disposition de la cupidité des Gouverneurs de Cachemir. Un autre vice-roi vint succéder à celui contre lequel il guerroyait; il fit sa paix avec lui, et, depuis, il n'a pas été inquiété. Il va une ou deux fois par an à la ville. Il est allé plusieurs fois à Ladak, et il a su donner au Radjah une idée très-exagérée de sa puissance et de son influence à Cachemir. Le Radjah croit que sans son appui il serait exposé à des incursions sikes, et il lui fait chaque année des présents pour reconnaître des services imaginaires.

Tout le paschm employé dans les manufactures de châles du Cachemir, passe par cette route. La rébellion de Ressoul fut une grave calamité pour Cachemir, parce qu'elle suspendit l'arrivée de cette marchandise; l'immense population des tisserands resta sans laine à filer ni à tisser; le revenu royal fut arrêté à sa source; et le Malik qui faisait sentir ainsi son pouvoir au vice-roi, n'eut pas de peine à capituler, quand il fut las de la guerre. On n'a pas essayé depuis de l'enlever par surprise, pour le punir de sa résistance passée, parce que le Radjah de Ladak qui est son ami, arrêterait à Ladak même les caravanes de paschm qui se rendent en Cachemir, et renouvellerait le fléau que la rébellion de Ressoul infligea déjà une fois à ce pays.

Ressoul décrit Ladak comme un très-gros bourg d'environ 400 à 500 maisons. Elles sont bâties de briques séchées au soleil, et faites d'une terre sablonneuse, et s'éboulent souvent dans les fortes pluies. Celles-ci sont au reste très-

rares. Autour de la demeure du Radjah, il y a quelques peupliers d'Italie, et, comme M. Csoma de Körös me l'avait dit, ce sont les seuls arbres de la contrée, qui ne produit aucune espèce de fruits et nul autre grain que du Sarrasin, de l'Orge et du Millet. La route n'est pas excessivement élevée, car elle est fréquentée toute l'année. Elle n'est interrompue, en hiver, que par les jours de tourmente. Il y périt chaque année plusieurs voyageurs, que le froid saisit ou que les avalanches écrasent. Plus souvent les porteurs s'échappent avec la vie sauve, en abandonnant sur la neige leur fardeau, qu'ils retrouvent au printemps quand les neiges sont fondues. Toutes les marchandises viennent enveloppées de peaux, de manière à ne pas craindre cette épreuve. Les chevaux de Ressoul Malik et ses paysans font une grande partie des transports de Ladak à Cachemir. C'est là son revenu principal.

Tout le commerce de Cachemir avec le Thibet est entre les mains de Musulmans Chyas, d'extraction persane, qui habitent Ladak : il passe pour être très-avantageux. Cachemir reçoit du paschm; quelques alouannes, ou pacheminas tissées au Thibet, et qui s'exportent vers l'Ouest et le Nord-Ouest, après avoir été teintes à la ville; du thé, dont il n'entre pas plus de 7,000 à 8,000 livres par an; de la porcelaine, dont il ne vient presque plus depuis la conquête sike (1); un peu d'or et d'argent en lingots; du musc, et autres menus articles; des fruits secs, des prunes surtout qui viennent de Cashgar. Le Cachemir exporte, en échange, des grains (tous ceux du Pergunnah de Lâl), des étoffes grossières de coton, du fer, des épices de l'Inde, des armes; et, depuis la conquête des Sikes, qui défendent sous peine de mort d'abattre les bœufs, quelques bêtes à cornes de la vallée du Sind et des vallées voisines. On m'a dit à Gounderbol, et Ressoul Malik me l'a répété, que l'importation annuelle du paschm était de 700 à 800 charges, et le poids de chaque charge de 78 sers, ce qui fait environ 60,000 sers ou kilogrammes. Chaque ser ou kilogramme, soit de paschm, soit de thé, paye une roupie (2^{f},50) de droit en Cachemir. Après l'avoir acquitté, le paschm se vend à la ville de 3 à 4 roupies (7^{f},50 à 10^{f},00) le ser,

(1) Les Hindous, par préjugé religieux, ne se servent pas de porcelaine, qu'ils croient faite d'une terre impure. Cette prohibition ne s'étend pas aux Sikes. Mais les Sirdars Khalsats du Pendjâb n'ont point de goût pour cette sorte de magnificence, commune au contraire chez les Seigneurs musulmans. Du temps des Afghans, de belles porcelaines venaient par terre à Cachemir. Elles ne trouveraient plus d'acheteurs à présent. Le peu qui s'y importe chaque année est de la qualité la plus commune, mais très-différente par ses peintures de la porcelaine commune de Chine à fond blanc et à dessins bleus qui s'exporte en si grande quantité de la Chine par mer. Elle n'est pas très-chère : une assiette coûte $\frac{1}{2}$ roupie (1^{f},25); c'est néanmoins un prix assez élevé pour n'en permettre l'usage qu'à un très-petit nombre de familles musulmanes à Cachemir.

et le thé de 8 à 9 roupies (20^{f},00 à 22^{f},50). Le transport de Ladak à Cachemir (22 jours de marche) se paye aux porteurs à raison de 1 roupie par *Trak* (six sers de Cachemir) ou 2^{f},50 les 6 kilogrammes. Tous les hommes robustes portent 13 traks, quelques-uns davantage; mais un plus grand nombre, moins sans doute, en sorte que mon évaluation de l'importation du Thibet est probablement un peu trop forte.

Ladak, décidément, ne produit pas de paschm. Ressoul Malik y a vu des chèvres à duvet, mais elles avaient été amenées de plus loin vers l'Est. Le territoire le plus voisin qui en produise, est à 15 jours de marche au delà; et la majeure partie vient de beaucoup plus loin, de six semaines ou deux mois de marche dans la même direction. Ce rapport s'accorde avec celui des marchands kanaoris qui vont chercher cette denrée à deux mois de marche au N. E. de *Skialkhur*, et quelques-uns, pour l'obtenir à meilleur marché, plus loin encore. Je ne doute donc pas que les chèvres à duvet que j'ai vues en Spiti, ne fussent introduites de ces contrées orientales par les caravanes de Kanaoris, à leur retour.

Le *Tousse*, qui est le duvet très-analogue au paschm, mais plus fin encore et mêlé d'un poil court, grossier et cassant, toujours de couleur uniforme, fauve gris, et qui doit être le produit d'une espèce d'Antilope, vient des mêmes contrées, et entre à Cachemir par la même route.

Ressoul Malik m'a peint toutes les peuplades Thibétaines entre ses montagnes et Ladak, comme des gens tout à fait inoffensifs; c'est comme les populations bouddhistes que j'ai vues en Spiti et à Békœur. La sûreté est complète sur les routes pour les voyageurs, de la part des gens du pays; mais quelquefois des hordes musulmanes qui habitent vers le Petit-Thibet, sont venues à Drâsse piller les caravanes.

La condition du Malik Ressoul est celle d'un vassal équivoque. Elle ressemble à celle de tous les autres Maliks de Cachemir. Habitués sous les empereurs mogols et les Gouverneurs afghans à l'exercice d'une autorité indépendante dans leurs districts, ces Seigneurs démentaient, par leur caractère résolu, la lâcheté du caractère national cachemirien. Plusieurs, depuis la conquête syke, ont refusé obéissance aux Vice-Rois de Rendjit; on les a presque tous pris les uns après les autres. Les moins turbulents ont été relâchés, en laissant pour otage à la ville un de leurs enfants, ou une de leurs femmes: d'autres y sont gardés prisonniers. Celui de Schâhabad, qui occupait l'extrémité S. E. de la vallée de Cachemir, était le plus hardi de tous. Prisonnier, il s'échappa, et, suivi de ses montagnards, il pilla la plaine d'alentour; on l'a repris depuis, et il est étroitement enfermé. Dans quelques vallées, les monta-

gnards donnent à leur Malik le titre de Radjah, ou de Padischâh. Ressoul est appelé de ce dernier titre. Ces chefs ne poussent jamais très-loin leur oppression sur leurs paysans, parce que c'est de la fidélité de ceux-ci que dépend leur sûreté. Plusieurs sont très-populaires dans leur clan. Ils s'allient généralement dans les familles les uns des autres; le fils aîné de Ressoul, âgé de 20 ans, est fiancé depuis plusieurs années à la fille d'un autre Malik. Le mariage ne peut se célébrer, parce que la jeune fille est prisonnière à la ville, où elle sert de caution pour la conduite de son père. Ressoul a trois femmes. C'est un mangeur d'opium, assez hébété par ce poison. Il entretient un pauvre Moullah, qui montre à lire et à écrire en persan à ses fils. Mais il a près de lui un saint homme, qui n'est qu'un idiot de son village, et qu'il respecte bien autrement; l'idiot l'accompagne partout, et le précède plutôt qu'il ne le suit : partout, sans façon, il prend la préséance sur le Malik, qui le trouve fort bon. Il prétend que cet homme fait des miracles, et croit que s'il le fâchait, il lui arriverait toutes sortes de malheurs. Ressoul espérait que j'aurais, au près de Rendjit, le crédit de lui faire remettre une partie de son tribut annuel, si je m'intéressais en sa faveur : c'était là la raison suffisante des attentions qu'il me montra. Peut-être espérait-il un présent d'argent? Je ne lui en fis aucun; mais je récompensai magnifiquement tous ceux de ses gens qui me furent de quelque service.

Je fis, dans les montagnes de Bâltol, une très-riche herborisation. Dans la haute vallée des *Drounes*, je retrouvai plusieurs plantes que je n'avais encore vues qu'en Kanawer, vers Békœur, et en Hangarang, et un *Papaver* nouveau, de ce groupe montagnard qui se distingue par ses fleurs jaunes. Un des Saules gazonnants des montagnes qui séparent Kanum de Soungnum, est commun. Je désirais faire une excursion sur les cimes; et je l'aurais pu, si j'étais venu camper le 26 août à Gombour, au lieu de m'arrêter à Bâltol, qui est à 500^{m} plus bas. Mais la famine commençait à menacer ma caravane, qui n'avait emporté de Nounhœur que pour six jours de vivres. J'évalue hardiment à plus de 2,000^{m} l'élévation des pics méridionaux au-dessus de Gombour, et je crois qu'ils peuvent en avoir davantage et atteindre environ 6,000^{m} de hauteur absolue. Au sud du Setludje, je n'ai vu dans l'Himalaya d'aussi grands glaciers que dans la vallée d'Yurpo. Cependant ils ne ressemblent encore aucunement à ces larges fleuves de glace qui descendent des hautes Alpes jusque dans leurs vallées moyennes. Ici, comme vers Békœur, ils restent suspendus sur les massifs les plus élevés entre les bases des pics qui les surmontent.

La haute vallée où le Sind et le Gombour se séparent est habitée par de nombreuses familles de Marmottes, dont l'espèce commune, m'a-t-on dit, au

Thibet et au Petit-Thibet, ne se trouve nulle part ailleurs sur les confins de Cachemir ; je la crois nouvelle. Je joins ici la description de cet animal dont je rapporte la dépouille, et dont je regrette de n'avoir pu préparer le squelette. Dans la même région, parmi les pierres et les éboulements, habite une espèce de Rat absolument dépourvue de queue, à grandes oreilles presque rondes, à pattes velues jusqu'aux ongles, mais qui me paraît singulière, surtout par le système de ses dents. Je l'avais déjà vue en Kanawer, à la vallée d'Yurpo. J'en rapporte cette fois la dépouille.

Le 28 août 1831. — De Gombour à Sounnmeurgue. — Je repassai, le 28 août, à Sounnmeurgue. Les gens de Ressoul Malik m'y apportèrent un Ours monstrueux, qu'ils avaient tiré la veille dans les forêts voisines. Mais déjà la putréfaction avait commencé, et les chasseurs avaient d'ailleurs tellement traîné leur proie sur les pentes pierreuses des montagnes, qu'à peine lui restait-il un poil sur la peau. Je m'assurai cependant que l'animal était d'un brun uniforme. Il ne me parut pas différer de l'Ours brun d'Europe. C'est, me disent les montagnards, l'espèce la plus commune. Il y en a une autre noire, et une d'un fauve blanchâtre, qui peut-être n'est qu'une variété de celle que j'ai vue. Toutes deux sont rares. Ces animaux ravagent les moissons de Sounnmeurgue, et descendent de tous côtés dans la plaine de Cachemir, pendant la nuit, pour dévaster les champs de maïs. Tous ces champs sont gardés alors par des hommes qui les écartent aisément en allumant de grands feux, ou en jetant des cris.

Ces animaux, comme en Europe, évitent l'homme, plutôt qu'ils ne le fuient, lorsqu'ils le rencontrent dans les montagnes. Dans la plaine, ils sont plus poltrons. Leur chasse est dangereuse, parce qu'ils chargent invariablement le chasseur qui les blesse sans les abattre. Les plus adroits ne l'attaquent jamais sans avoir un compagnon qui réserve sa balle pour tirer l'animal presqu'à bout portant, lorsque, blessé, il s'élance sur le premier chasseur. Son sabre est la dernière ressource de celui-ci; mais il est rare qu'il soit réduit à s'en servir. Les gens qui se livrent à cette chasse, se servent avec une grande adresse de leur fusil à mèche, et manquent rarement de frapper l'Ours dans la tête.

Le régime de ces animaux est mixte. Ils vivent principalement de fruits sauvages qui abondent dans les forêts, tels que les pommes et les poires, les baies du *Prunus padoïdes N.* et quelques autres, des grains cultivés; mais on dit que, pressés par la faim, ils ne dédaignent pas la chair des cadavres. Leur

graisse est employée comme un médicament par les stupides médecins de Cachemir.

Le 29 août 1831. — De Sounnmeurgue à Gounndeh-Seursing. — Je vis, à Gounndeh-Seursing, une autre preuve de l'adresse des gens de Ressoul Malik. C'était une Antilope femelle qu'ils avaient tuée avec son chevreau, sur les montagnes déchirées qui dominent ce village. Cet animal, disent-ils, y est commun. En hiver, pressé par la faim, il descend dans les vallées, s'approche des habitations et se laisse prendre assez aisément. En été, il se réfugie sur les cimes les plus hautes et les plus escarpées, où il est presque impossible de l'atteindre. Comme sa chair est très-bonne à manger, malgré mes recommandations expresses, les chasseurs jugèrent que je ne pourrais rien faire de mieux de leur gibier qu'un rôti; et, en honnêtes Musulmans, ils lui coupèrent la gorge, et le vidèrent, afin qu'il pût se conserver jusqu'à mon retour. La première opération était pour me persuader qu'ils l'avaient tué selon la règle prescrite par Mahomet, quoique la pauvre bête eût reçu auparavant une balle droit au milieu du front. Il n'y avait plus moyen d'en faire même un bon dessin, tant sa dépouille était mutilée. Le poil était court, fauve brun, avec du blanc sous le ventre; les cornes petites, légèrement arquées en arrière, et obscurément annelées. Celles du mâle, me dit-on, sont très-grandes.

Depuis que j'ai quitté les montagnes de Ressoul Malik, ses chasseurs m'ont apporté, à plus de 20 cosses (11 ½ l.) de Gounndeh-Seursing, une autre proie. C'était l'espèce de Tigre qui habite à Cachemir, et la même, je pense, qui se trouve dans la zone moyenne et tempérée de l'Himalaya. Quelque diligence qu'ils eussent faite pour me la remettre, avant que la putréfaction s'en fût emparée, elle était déjà assez avancée pour me faire douter du succès de mon opération, quand j'entrepris de dépouiller l'animal. Un temps doux et pluvieux vint la contrarier plus encore, et après plusieurs jours de soins pénibles, j'ai dû me décider à l'abandonner. Je joins ici la description faute de mieux.

C'était un mâle adulte : les formes de la panthère d'Afrique, les jambes également courtes et fortes. Du nez à la naissance de la queue, 1^{m}·,3 de longueur : la queue 0^{m}·,9. Mais la robe diffère de celle de la panthère et du léopard. Elle est beaucoup moins belle. Sa couleur est d'un fauve gris sale; plus foncé sur les épaules et sur la tête, plus clair sous le ventre, mais blanche nulle part. Toutes les parties du corps mouchetées de taches noires qui, plus rapprochées trois à trois, quatre à quatre ou cinq à cinq, forment des yeux dont les plus grands n'ont que 0^{m}·,03 de diamètre. Au centre de ces anneaux, la couleur

fauve plus foncée. Sur les fesses et sur les pattes de devant, en dehors, les taches plus rapprochées forment des cercles pleins tout noirs. Sur la tête, les joues et les pattes, la moucheture noire ne figure pas d'anneaux, non plus que sur la queue qui n'est nullement annelée. Les yeux sur le corps sont semés avec assez d'uniformité, mais ne peuvent, de quelque façon qu'on les considère, se rapporter à un certain nombre de rangées. Le poil sur la nuque et sur le cou n'est pas plus long qu'ailleurs. Les moustaches grises. C'est en dedans du coude seulement qu'il y a un peu de gris blanchâtre, très-clair. — Poids, environ 150 à 160 livres. — Nom vulgaire, *Souh :* en persan, *Palang.*

Ce Tigre habite sous les bois de Cachemir, jusqu'au niveau de 2,500^{m} à 2,600^{m} environ, et vit ainsi dans une région dont le climat ressemble beaucoup à celui du centre de la France. Il enlève les moutons, attaque les chevaux, les bêtes à cornes, et l'homme quelquefois en hiver lorsqu'il est pressé par la faim. Celui que l'on m'apporta avait été tué près d'Akhaal, où il avait dévoré un cheval. — Sa fourrure est très-peu recherchée à cause de ses teintes ternes. Peut-être n'est-ce qu'une panthère modifiée par le climat ? — Les chasseurs de Ressoul Malik étaient de vieux Afghans expérimentés dans leur art. Ils m'assurèrent qu'il y avait dans leur pays un animal absolument semblable à celui-ci ; et de plus, le tigre rayé ou *Cheyr,* (شیر). Des gens du Petit-Thibet, qui étaient alors près de moi, le reconnurent aussi pour l'espèce de leur pays, mais ils me dirent qu'il y était rare.

J'ai vu dans la haute vallée de la Jumna, à un niveau semblable à celui des vallées latérales de Cachemir, la dépouille d'un tigre qui, de mémoire, me paraît n'en différer aucunement. Cette espèce appartient donc à toutes les parties de l'Himalaya.

La graisse de ce tigre est employée par les médecins de Cachemir comme un remède contre la fièvre. Sa chair, séchée au soleil par minces lanières, est un spécifique contre les revenants. Beaucoup de paysans en conservent dans leur maison pour écarter ces hôtes incommodes.

Le 30 *août* 1831. — *De Gounndeh-Seursing à Ousoune.* — Je dis adieu à Ressoul Malik, et vins camper à *Ousoune,* village situé sur la rive droite du Sind, à peu de distance au-dessous de son confluent avec le Ganga. On traverse ce torrent sur un pont. Ses eaux sont parfaitement limpides, et c'est sans doute la cause de la vénération dont elles sont l'objet. La vallée du Ganga a son Malik aussi, mais elle ne mène nulle part qu'à Gangabol, et ce chef ne subsiste guère que des aumônes des pèlerins hindous. Comme ceux-ci

visitent en bien plus grand nombre la vallée d'Ambernâte, la condition du Malik de la vallée du Lideur est beaucoup moins misérable.

Un de mes cavaliers hindous, auquel j'avais donné 20 jours de congé pour faire ce dernier pèlerinage, vient d'en revenir. Il estime à 5,000 le nombre d'hommes composant la pieuse caravane à laquelle il se joignit à Motonne, pour aller à Ambernâte. Il y avait des Fakirs de toutes les parties de l'Inde. Deux de ces imbéciles ascétiques s'y donnèrent la mort, parce qu'ils n'y voyaient pas les merveilles dont ils s'étaient flattés dans leur voyage, ce qu'ils attribuaient à leurs péchés, et pour faire pénitence, ils s'ouvrirent le ventre à coups de couteau. — Cette vallée du Lideur n'est pas sans quelque ressemblance avec celle du Sind : elle est avec celle-ci la plus longue du pays de Cachemir, et elle reçoit au moins quelques affluents du même système de montagnes dans sa partie supérieure. Enfin, elle conduit aussi au Thibet. — Les gens de Ressoul Malik m'apportèrent un animal qui ne se trouve, dit-on, que dans leur vallée et dans celle du Lideur aussi, vers Palgranme. C'est un *Pteromys* dont l'espèce est peut-être nouvelle. Le *Phasianus impeyanus* abonde dans l'une et l'autre, m'assure-t-on, mais on ne réussit à prendre et même à voir cet oiseau sauvage que pendant l'hiver.

Le 31 *août* 1831. — *D'Ousoune à Safapour, et séjour le* 1^er^ *septembre.* — Je contournai les bases du massif considérable de montagnes qui sépare la vallée du Sind du grand bassin du Voulleur. Le Sind perd sa vitesse au débouché de sa vallée. Les bateaux le remontent jusqu'à un cosse ($\frac{1}{2}$ l.) au-dessus de Schâdipour, où il entre dans le Béhatte.

Safapour est un grand village composé de plusieurs hameaux rapprochés les uns des autres, sur la rive septentrionale d'un petit lac appelé *Manès-Bol.* Ce lac, de forme allongée, a une dizaine de mètres de profondeur moyenne, et se décharge par une petite rivière dans le Béhatte au-dessous de *Soumbol.* Il ne reçoit aucun ruisseau. Il est situé entre la base des grandes montagnes du massif indiqué ci-dessus, et une grande colline à cime arrondie, élevée de 337^m^ au-dessus du lac, dont on peut considérer le niveau comme semblable à celui de Cachemir, et qui ne se lie à ces montagnes que par un col étroit, élevé de quelques mètres. Je décrirai séparément leurs connexions géologiques, et noterai ici seulement que c'est sur les bords du Manès-Bol que se prépare toute la chaux qu'on emploie à Cachemir.

L'empereur Akbar avait bâti un palais sur les bords de ce lac. — Il est entièrement ruiné. Plusieurs sources peu abondantes sortent à Safapour du

terrain alluvial. Il y en a de bien plus abondantes dans le lac, puisque son canal de décharge est une petite rivière.

Par sa masse, sa hauteur, ses connexions avec les montagnes voisines, sa forme et sa végétation, la colline de Manès-Bol ressemble infiniment à celle qui porte la pagode de Soliman (1).

(1) Roches recueillies dans le Cachemir et pendant la route en retour de cette province à Dehli.

Première excursion dans le Cachemir.

Montagne de Choupienne.

(G. *p.* 70.) Roche compacte de Quartz légèrement argileux verdâtre. De la montagne de Choupienne. En grandes masses anguleuses, qui percent çà et là sur ses pentes. Je soupçonne que l'intérieur de la montagne en est formé. Cette roche abonde entre Prountche et le Pirpenjâl, sur le penchant aride des montagnes, et elle est plus commune encore entre le Pirpenjâl et Baramoula. A quoi est due la coloration en vert?

(G. *p.* 71.) Calcaire concrétionné, qui se trouve partout à la surface de la montagne précédente, surtout au sommet, sur le terrain d'alluvion. C'est le Kankar de l'Inde et de Mirpour, et de plusieurs lieux de la vallée du Cachemir. Il atteint ici, ainsi que le terrain de transport ancien, un niveau très-considérable.

Montagnes de la chaîne du Pirpenjâl.

(G. *p.* 72.) Granite syénitique de quelques cimes du Pirpenjâl, autour du col qui mène à Bimber. Il forme de grandes masses non stratifiées, enclavées dans des Schistes divers passablement stratifiés. Cette roche est plus commune en blocs épais sur les pentes des montagnes et dans le lit des torrents, qu'en place. Elle est très-tenace.

(G. *p.* 73.) Variété de la précédente.

Le Mica est fort rare dans les roches de ce canton.

Celles-ci passent à des roches quartzeuses ou argilo-schisteuses.

(G. *p.* 74.) Quartz grenu en bancs assez obscurément stratifiés. Il forme plutôt d'immenses amas aplatis, compris entre les plans des couches beaucoup mieux formées des roches suivantes.

(G. *p.* 75.) Schiste argileux, pétri de Pyrites de fer souvent brunes, qui alterne fréquemment avec les suivants.

(G. *p.* 76.) Schiste noirâtre, faiblement tachant, peu ou point pyriteux.

(G. *p.* 77.) Quartz schisteux pyriteux.

(G. *p.* 78.) Quartz argilo-schisteux, dans lequel les parties quartzeuses et les parties schisteuses commencent à se séparer.

(G. *p.* 79.) Calcaire (magnésien) quartzeux et argileux, pseudo-fragmentaire. Si c'est une brèche, les parties en ont été fondues ensemble, en couches qui alternent avec les précédentes et qui sont stratifiées comme elles. Il y a des noyaux amygdalaires et des cristaux rhomboïdaux de Calcaire blanc spathique.

(G. *p.* 80.) Schiste argileux compacte, parsemé de grains pyriteux et de nodules quartzeux. Cette roche a souvent une couleur plus brunâtre que bleuâtre, une structure à peine schisteuse. Les nodules quartzeux y sont beaucoup plus communs. Ces nodules se détachent d'eux-mêmes, ainsi que les cristaux de Pyrites sur les surfaces exposées longtemps à l'air. La roche paraît alors criblée de petites cavités.

(G. *p.* 81.) Brèche calcaire, argilo-quartzeuse. Roche qui ne diffère guère du n° G. *p.* 79 que par la finesse de ses parties. Gisement semblable.

La végétation du lac sur ses bords, où l'eau est peu profonde, ressemble également à celle du Dol. Le *Nelumbium* y est commun.

Toutes ces roches, depuis le n° G. *p.* 72, indiquent fidèlement la nature du terrain primitif du versant méridional des montagnes du Pirpenjâl, depuis les cimes élevées d'environ 4500^{m} jusqu'à 2300^{m} ou 2500^{m} au-dessous. On ne peut les séparer en diverses formations, car le phénomène d'alternance s'y répète sans cesse, et introduit plusieurs fois chaque terme au milieu des autres.

Au-dessus du séraï d'Ilahabad, jusqu'au col et sur les cimes qui le dominent à l'ouest, la direction oscille faiblement autour de l'O.—30°N. Au-dessous d'Ilahabad jusqu'à Doubjoun, elle oscille plus généralement et davantage autour de l'O.—10°N. Mais l'inclinaison est toujours vers le N.E., quelques degrés plus ou moins; son angle avec l'horizon est d'environ 70°.

Deuxième excursion dans le Cachemir.

(G. *p.* 82.) Trapp, de la base des montagnes entre la colline de Soliman et le rameau occidental de Veuhou. C'est une des roches qui se trouvent à la colline de Soliman. Elle forme de grands quartiers de montagnes, associée à des roches semblables à G. *p.* 83, G. *p.* 89 et G. *p.* 93. Elle présente quelquefois des indices de stratification. Deux échantillons ensemble. Division souvent pseudo-rhomboïdale.

(G. *p.* 83.). Quartz compacte, verdâtre, d'apparence pseudo-siliceuse, parsemé de très-petits nodules de Quartz réguliers et de points pyriteux. Associé au précédent. Division pseudo-tabulaire et colonnaire, comme le Klingstein. Très-sonore sous le marteau. Entre la montagne de Soliman et l'arête de Zevonne.

(G. *p.* 84.) Calcaire gris ou noir, compacte, de Vouïenne. En couches dirigées au N.-5°E., inclinées de 70° à l'O.-5°S. De la croupe à l'extrémité de laquelle sont situés les bourgs de Vouïenne et de Kréou. Il est très-contourné. Cependant les couches sont parfaitement distinctes, quoique extrêmement tordues, plissées; et elles sont séparées quelquefois par de petits lits d'un Calcaire peu différent de celui-ci dans sa cassure fraîche, mais qui s'exfolie en un Ocre jaunâtre. J'ignore ses rapports de superposition avec les roches du système précédent. C'est dans ce Calcaire que sont exploitées les mines de fer de Kréou.

(G. *p.* 85.) Mine de fer oolitique miliaire. Elle forme une couche épaisse de o^{m},8 à o^{m},9, dirigée au N.N.O. et inclinée de 25° à l'E.N.E., intercalée parmi des Calcaires analogues aux précédents.

Le plancher de cette couche est semblable au toit; c'est :

(G. *p.* 86.) Une couche très-solide, épaisse de o^{m},3 à o^{m},4, de Calcaire très-compacte.

Au-dessus de cette couche vient :

(G. *p.* 87.) Une assise de Schiste argilo-calcaire micacé de o^{m},5 à o^{m},8 d'épaisseur.

Le Schiste se lie par ses caractères oryctognostiques au Calcaire.

(G. *p.* 88.) Calcaire noirâtre, compacte, avec veines spathiques : cassure inégale. Au-dessus et au-dessous de la couche de mine de fer. Stratifié pareillement.

(G. *p.* 89.) Quartz compacte verdâtre, avec nodules de Quartz blanc. Forme la base méridionale et le sommet de la montagne de Vestervonne. Stratification douteuse. Le Quartz blanc s'y développe jusqu'à devenir, sur quelques parties de la montagne, la roche dominante.

(G. *p.* 90.) Grès schisteux calcaire, au voisinage de la roche précédente, sur le col qui sépare Veuhou et Voulleur.

(G. *p.* 91.) Autre variété du même.

(G. *p.* 92.) Couche de Calcaire coquillier, enveloppé par les Grès précédents. Du même lieu. Je crois que ce Calcaire appartient à la formation moyenne.

(G. *p.* 93.) Roche de Quartz compacte, verdâtre, avec noyaux globuleux de Quartz blanc. Variété très-commune à la montagne de Soliman et ailleurs. De la base des montagnes qui limitent le Pergunnah de Voulleur, à l'Est.

Au bord du lac, vers le col de la montagne de Manès-Bol, on voit les ruines d'une petite pagode à moitié submergées. Aucune tradition ne s'y rat-

Ravine où se voit la superposition du Calcaire coquillier aux roches quartzeuses, dans le Pergunnah de Veuhou.

(G. *p.* 94.) Quartz compacte, argileux, vert noirâtre, parsemé de grains pyriteux et de grains rougeâtres, que je crois être des Pyrites décomposées. Variété assez répandue dans la chaîne qui sépare le Pergunnah de Veuhou de celui de Pâque. Point de stratification distincte au voisinage du Calcaire et au-dessous de lui.

(G. *p.* 98.) Quartz compacte, gris verdâtre, pyriteux, en masses non stratifiées, qui recouvrent néanmoins le précédent, auquel elles passent insensiblement, et recouvertes immédiatement par le Calcaire : cette roche, au contact du Calcaire, est comme cariée, et ses cavités sont remplies d'une sorte de Silex anguleux, faiblement enchâssé dans du fer oxydé qui forme un petit lit entre cette roche et le Calcaire qu'elle supporte immédiatement.

(G. *p.* 99.) Grauwacke calcaire, plus argileuse et plus siliceuse peut-être, faiblement micacée. Elle forme une couche assez distincte au-dessus du Quartz siliceux précédent, et s'empâte avec lui par un lit de fer oxydé qui adhère fortement aux deux roches, et les pénètre.

(G. *p.* 100.) Calcaire argileux, faiblement schisteux et micacé, coquillier, qui forme un banc d'un mètre au-dessus de la Grauwacke précédente, dont il ne se distingue pas nettement.

(G. *p.* 101.) Calcaire compacte ou sublamelleux, coquillier, formant un banc d'un mètre bien distinct, au-dessus de la variété schisteuse et coquillière précédente. Il abonde en débris fossiles, mais tous de la même espèce (*Cardium* ou Térébratule?). Le palais de Schâhlimar est bâti de cette pierre. Le Calcaire schisteux et coquillier recouvre aussi ce banc, auquel il sert de support.

(G. *p.* 102, 103, 104.) Au-dessus de celui-ci, viennent des bancs nombreux, indistinctement coquilliers, compactes ou schistoïdes, d'une apparence terreuse. Il se peut que quelques-uns d'entre eux soient distinctement coquilliers. Une substance ferrugineuse, semblable à celle qui forme un petit lit entre les masses supérieures des roches quartzeuses et la première couche de Grauwacke calcaire, existe aussi entre plusieurs de ces bancs.

(G. *p.* 105.) Ils sont recouverts par la variété compacte du présent numéro, dont les couches redoublées forment le promontoire large et élevé qui s'avance vers le Béhatte, du fond du fer à cheval du Pergunnah de Veuhou, et au pied duquel sont situés les villages de Vouïenne et de Kréou. C'est au milieu des couches de ce Calcaire que se trouve subordonnée la couche de fer oligiste, exploitée par les forgerons de Char. Ces roches sont inclinées d'environ 30° au S.E., et dirigées au N.E.

Col et vallée de Banehal.

(G. *p.* 106.) Quartz verdâtre compacte, empâtant de très-petits nodules contemporains d'une autre teinte. Point stratifié : se divise en immenses blocs polyédriques. C'est la roche des cimes qui dominent le col de Banehal.

(G. *p.* 107.) Le même avec une structure manifestement hétérogène, et des grains pyriteux. Allures pareilles. Passe de l'un à l'autre dans le corps de la même montagne.

(G. *p.* 108.) Le même avec une structure variolitique. C'est une des variétés les plus communes dans toutes les montagnes de Cachemir.

Cette roche est recouverte par la roche suivante, ou plutôt celle-ci lui est juxtaposée.

(G. *p.* 109.) Grauwacke argilo-quartzeuse, cariée ou fendillée, et dont les fissures sont remplies de fer oxydulé. Cette roche alterne obscurément avec la suivante.

(G. *p.* 110.) Schiste argileux.

(G. *p.* 111.) Schiste micacé, qui forme des bancs continus, alternant avec le Schiste argileux précédent.

(G. *p.* 112.) Calcaire argileux schisteux, qui recouvre parallèlement les Schistes précédents, et qui appartient à la base d'un épais système de couches de Calcaire compacte absolument semblable

tache. Il est probable cependant qu'il y avait autrefois dans le voisinage de ce lac d'autres édifices de ce culte : le pont élevé sur le canal par où il se

à celui de Veuhou; lesquelles couvrent la base des montagnes qui bordent de part et d'autre la vallée du Sanderânne au-dessus de Schâhabad.

Il y a ici comme une sorte de transition des roches quartzeuses aux Calcaires par ces Schistes variés. Je n'ai point vu nettement leurs superpositions. G. *p.* 109, G. *p.* 110 et G. *p.* 111 appartiennent-ils au système du Quartz ou à celui du Calcaire? Je l'ignore. La stratification des bancs schisteux est vague, peu continue.

Mines de sel de Mondi, et bords du Soukaite.

(G. *p.* 130.) Roc salé qu'on exploite, en masses amorphes ou amas fort étendus, toujours d'une couleur lie de vin claire, de l'apparence d'un Grès assez grossier, empâtant de menus fragments de Calcaire argileux. Des veines d'un rouge plus foncé traversent ces amas, dans lesquels d'ailleurs on ne trouve jamais de fissures ou de géodes tapissées de cristaux de sel.

Il y a plusieurs de ces amas exploités. Au contact de l'amas salifère, dans l'un d'eux, est une Argile d'un blanc verdâtre, presque pure, excessivement douce et onctueuse, en pâte tenue presque liquide par les infiltrations salées de ces roches. Ailleurs, ces masses amorphes sont enveloppées d'un Grès blanc très-fin, sans ciment apparent, divisées en pièces rhomboïdales. Ailleurs encore, de Grès argileux tout à fait semblables par le grain et la couleur, mais qui sont faiblement ou à peine salés.

(G. *p.* 131.) Idem.

(G. *p.* 132.) Grès calcaire bréchiforme, à pâte argilo-calcaire. Une des roches au contact des amas salins exploités.

(G. *p.* 133.) Argile rouge compacte, en masses peu étendues, allongées en lits onduleux dans les masses d'Argile rouge tendre qui enveloppent les masses de Grès salifères. Elle constitue aussi des quartiers de montagnes ou des masses immenses, amorphes, mais divisées généralement pseudo-régulièrement rhomboïdalement.

(G. *p.* 134.) Calcaire argileux et quartzeux, compacte, rougeâtre, stratifié, mais dont les couches sont singulièrement tordues, plissées. Il est probable que cette apparence tient plutôt au hasard d'une pseudo-cristallisation. Il forme d'immenses amas dans la composition du terrain salifère, en général à quelque distance des amas salifères.

(G. *p.* 135.) Petits amas et veines de Calcaire blanc et rouge et d'Argile schisteuse verdâtre, luisante, dans les masses d'Argile verte friable, au voisinage des amas de Grès salifères.

(G. *p.* 136.) Argile verdâtre sombre, siliceuse, compacte, en grands amas subdivisés rhomboïdalement en petit. Constitue des quartiers de montagnes : passe à l'Argile molle, friable, schisteuse, rougeâtre et verdâtre, au Grès rhomboïdal grisâtre, et à des Grès rougeâtres et verdâtres, sans stratification bien distincte. Au voisinage immédiat des roches salifères, cette roche-ci ne paraît qu'un accident dans les Argiles verdâtres molles et schisteuses qui les enveloppent. A mesure qu'on s'en éloigne, les autres dominent dans toutes les directions, jusqu'à Mondi.

(G. *p.* 137.) Veines de Calcaire saccharoïde dans l'Argile verte et endurcie G. *p.* 136. L'Argile au contact de ces veines est plus schisteuse, plus onctueuse, plus luisante et plus colorée. Là où elle en est exempte, elle est âpre ou terreuse au toucher.

(G. *p.* 138.) Très-petites veines de Gypse blanc ou rosé, dans les parties les plus schisteuses, les plus onctueuses (on dirait les plus talqueuses) des masses d'Argile endurcie.

(G. *p.* 139.) Veines de Calcaire compacte gris, caverneux, avec grands cristaux de Spath calcaire et cristaux de Pyrite. Le Spath calcaire paraît avoir occupé, çà et là, la place abandonnée par des cristaux pyriteux dans les roches précédentes.

Ces 10 échantillons montrent la composition du terrain dans le voisinage immédiat des mines de *Betangue*.

décharge dans le Béhatte, est bâti de grandes pierres chargées de sculptures hindoues.

(G. *p.* 140.) Schiste micacé, alternant avec le Schiste argileux et des Grès schisteux, à Mondi.

(G. *p.* 141.) Roche de Quartz et d'Argile compacte, vert sombre, fissile ou schisteuse : accompagne la précédente; comprise comme elle dans le système des roches argileuses et arénacées, salifères, de Mondi. Sur les bords du Soukaite, au-dessus de Mondi.

(G. *p.* 142.) Variété beaucoup plus compacte, nullement schisteuse, de la même roche.

Chaque partie de ce terrain considérée à part, surtout en petit, paraît presque toujours stratifiée. Mais il n'y a aucun accord entre la stratification des roches les plus voisines. Cela tient-il à des dislocations postérieures à la consolidation de ces roches ou aux caprices mêmes de leur consolidation originelle? Ces roches si dures, si homogènes, G. *p.* 141 et G. *p.* 142, sur les bords du Soukaite, ont une fausse apparence d'énormes filons qui traverseraient la masse des montagnes de Grès effervescent et de Schiste argileux tendre. Mais il y a passage continuel des unes aux autres, et souvent parallélisme manifeste de stratification.

(G. *p.* 143.) Calcaire compacte, gris, veiné de blanc, sans vestiges organiques reconnaissables : forme une colline de 100^{m} environ sur la rive gauche du Soukaite, à 4 cosses (2 $\frac{1}{2}$ l.) de Mondi.

Ses relations avec les roches précédentes et suivantes ne sont pas très-distinctes. Il me paraît cependant compris parmi elles. Il y a une grande analogie minéralogique et de gisement avec le Calcaire que j'ai recueilli l'an passé entre Soubhatou et Simla, lequel recouvre des roches schisteuses et arénacées tout à fait semblables à celles de Mondi, et passe même à ces roches. Il paraît en être de même ici.

(G. *p.* 144.) Grès micacé, en lits peu épais et peu continus dans des Schistes argileux, pourris, bleuâtres, ou verdâtres, ou rougeâtres, parsemés de veines lâches de Calcaire spathique.

(G. *p.* 145.) Grès semblable au précédent, formant d'immenses masses, de vastes quartiers de montagnes; fendillé en toutes directions; offrant çà et là d'obscurs indices de stratification, qui s'évanouissent complétement un peu plus loin. Quand cette roche passe à un Grès si tendre qu'on dirait de grands amas de sables à peine endurcis par le tassement, des lits mieux consolidés courent sans continuité dans ces masses arénacées.

(G. *p.* 146.) Leur pâte est plus fine et plus compacte dans le présent échantillon. C'est toujours dans les variétés les plus compactes que les indices de stratification locale sont le moins obscurs.

(G. *p.* 147.) Argile rougeâtre compacte, formant des quartiers de montagnes qui ne sont que des amas juxtaposés aux roches arénacées compactes ou friables G. *p.* 144, G. *p.* 145, G. *p.* 146. — Le plus souvent cette variété compacte ne forme que des lits peu continus au milieu de masses immenses sans cohésion.

(G. *p.* 148.) Argile très-compacte rose, pénétrée de Calcaire et parsemée de très-minces veines spathiques, en masses que l'on dirait boursouflées dans les Argiles tendres analogues à G. *p.* 147. Cette roche se développe souvent en masses immenses, intercalées au hasard parmi les Argiles rougeâtres et les Grès.

Les cinq numéros précédents représentent la composition des montagnes entre Soukaite et les bords du Setludje, à Belaspour. Les roches argileuses de ce canton rappellent exactement par leur allure le district salin de Mondi et celui de Pindadenkhan.

Montagnes de Soubhatou.

(G. *p.* 149.) Argile compacte stratifiée en petit, ou plutôt schisteuse et non stratifiée. De la croupe des montagnes qui portent Soubhatou. A divers étages de sa hauteur.

(G. *p.* 150.) Calcaire granitoïde en amas amorphes d'assez peu d'étendue, empâtés dans les parties les plus tendres, les plus pourries de ces Argiles.

(G. *p.* 151.) Variété du même. Elle paraît former des blocs empâtés dans l'Argile schisteuse,

Je restai le 1^er^ *septembre* à Safapour pour visiter les montagnes voisines, et répondre à de nombreuses lettres reçues du Pendjâb. Il y en avait une du Radjah Goulâb-Sing.

Le 2 septembre 1831.—*De Safapour à Bandehpour.*—Le 2 septembre, j'allai à *Bandehpour*, village situé au fond du vaste bassin dont le lac de *Voulleur* occupe la plus grande étendue; et pour faire l'histoire de ce lac, j'anticiperai sur l'ordre de mes marches suivantes, dans lesquelles j'en ai fait le tour complet et l'ai traversé suivant son plus grand diamètre.

Ses dimensions sont difficiles à évaluer, parce qu'elles varient considérablement selon la hauteur des eaux. Ses bords sont tellement plats qu'une crue d'un ou deux mètres inonde autour de lui de vastes espaces et couvre de très-grandes îles basses qui interrompent, dans les saisons sèches, la continuité de ses eaux. En prenant pour ses limites la base des montagnes qui l'entourent dans la majeure partie de sa circonférence, son diamètre moyen est de 4 cosses (2 $\frac{1}{2}$ l.) environ. C'est le Béhatte qui s'épanche dans une anse basse et profonde, et qui y dort avant d'en ressortir. Le Voulleur en effet, malgré son étendue, ne reçoit qu'un assez médiocre volume d'eau des torrents qui y descendent des montagnes d'alentour. Le plus considérable est le *Madmod* qui y entre par son extrémité la plus reculée, descendant des montagnes qui séparent Cachemir du Petit-Thibet; à l'Est du Madmod, l'*Arine* qui descend du même massif que le Ganga, mais dont le cours a beaucoup moins de développement, et dont les eaux n'ont qu'un volume médiocre; et enfin l'*Araganme*, dont la source dans les montagnes ne remonte pas à plus de 4 lieues.

Il n'y a de cultures autour du lac qu'à l'embouchure de ces vallées. Des prairies marécageuses occupent partout ailleurs l'espace compris entre le pied des montagnes et ses bords, lorsqu'il ne le baigne pas : ce qui n'a lieu qu'à l'Ouest, vers la montagne dont la cime porte la tombe de *Babah-Schoukour-Dîn*, un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés en Cachemir. A la base de cette montagne, le lac a environ 30^m^ de profondeur, et c'est la plus grande qu'il atteigne. Il n'en a partout ailleurs qu'un, deux ou trois.

Les eaux du Voulleur couvrent un espace très-considérable, en dehors de

plutôt que des amas nés par voie de segrégation. Quelques-uns de ces blocs offrent, par le phénomène de la segrégation, l'apparence de Brèches.

(G. *p.* 152.) Lits calcaires épais de 0^m^,1 seulement, ou 0^m^,2, qui courent sans beaucoup de continuité dans les masses d'Argile pourrie ou de Grès très-tendre.

(G. *p.* 153.) Calcaire compacte ou légèrement schisteux, pétri de coquilles bivalves, brisées en bancs épais schisteux, contournés, tordus de mille façons dans les Argiles et les Grès précédents.

son bassin nettement circonscrit par les montagnes. Le Béhatte n'y entre pas par une seule branche, mais par deux bien distinctes. La première, qui est de beaucoup la plus considérable, descend de Soumbol, en faisant beaucoup de détours. L'autre se sépare à Schâdipour du cours de la rivière, et, par une courbe peu arquée et peu ondulée, arrive au lac beaucoup plus près du point où toutes ses eaux s'écoulent par un seul canal, vers Sôpour et Baramoula; on l'appelle le *Nâla de Schâdipour :* il s'ouvre sur la rive gauche du Béhatte, droit en face de l'embouchure du Sind dans cette rivière : on dirait que c'est le Sind lui-même qui traverse le Béhatte.

Le Nâla de Schâdipour, avant d'entrer dans le Voulleur, reçoit deux affluents au moins aussi considérables que lui. L'un est le *Soukenague*, appelé aussi *Aretrott*, du nom d'un village où il passe. L'autre est le *Nâla de Ferozpoura*, qui emprunte son nom à une vallée des montagnes de Pirpenjâl de laquelle il descend. Il y a au sommet de cette vallée un passage qui conduit vers Prountche. La source de l'Aretrott est également située dans des montagnes par où l'on passe vers Prountche : c'est la vallée et le col de *Tôsse Maïdann*.

La branche principale du Béhatte qui descend de Soumbol dans le Voulleur, se divise également en plusieurs autres, qui toutes s'élargissent en entrant dans le lac; celui-ci se décharge pareillement par diverses branches qui s'unissent successivement les unes avec les autres, en même temps que leur lit s'étrécit et que leur courant est plus sensible. De là cette large ceinture de marais qui borde la rive méridionale du Voulleur, et l'indécision de ses limites.

Le territoire arable des vallées du Madmod, de l'Arine et de l'Araganme, au fond du bassin du Voulleur, forme un petit Pergunnah appelé *Kouiama :* Bandehpour en est le village principal. Le lac lui-même et les vastes marais qui l'entourent forment un district à part, appelé le *Mahâli Singarah*, ou domaine des châtaignes d'eau. C'est que cette plante, qui abonde dans ces eaux peu profondes, est l'unique ressource des habitants assez nombreux de ce canton. L'espèce me paraît différer spécifiquement du *Trapa natans* de l'Europe par ses fleurs plus grandes et la longueur des cornes de sa semence. On la pêche au fond de l'eau dans la vase, à la fin de l'automne et pendant tout l'hiver. Le Sircar prélève les trois quarts de la pêche. Le quart laissé aux paysans suffit à leur nourriture pendant tout le reste de l'année qu'ils passent dans une oisiveté presque complète. Quelques-uns seulement s'occupent pendant l'été à pêcher du poisson qu'ils font sécher ou qu'ils fument, et qui, à la ville, sert à la nourriture des pauvres gens pendant l'hiver. D'autres coupent

et sèchent l'herbe grossière des marais pour la nourriture des chevaux pendant la même saison.

Dans ce pays de la misère, je n'ai rien vu de si misérable que les habitants de ce district. Ils n'ont d'autres habitations que de très-petites huttes fort basses, faites de roseaux. On dirait le terrier d'un animal. C'est là-dessous que vit toute la famille, dans un pays où l'hiver est toujours assez froid, sans l'être jamais excessivement, et où la gelée se prolonge moyennement plus qu'à Paris, sans être jamais forte, il est vrai.

Le Dol, aussi, fournit au trésor royal quelque revenu par l'impôt sur la pêche des châtaignes d'eau que l'on en tire. On pile les graines, qui se séparent aisément, lorsqu'elles sont mûres, de leur péricarpe corné, et l'on en fait une sorte de farine précieuse pour la population hindoue de Cachemir, qu'elle dispense de jeûner deux fois par mois, ainsi que le veulent ses prétendus chasters, parce que la châtaigne d'eau est considérée par les plus rigides de cette caste comme un fruit et non comme un grain. Les plus pauvres punditles s'en nourrissent presque toujours, parce qu'elle coûte moitié moins cher que le riz.

La majeure partie de la population des bords du Voulleur, surtout dans le Mahâli Singarah, est de caste chya. Malgré les exhalaisons des vastes marécages au milieu desquels elle habite, elle n'est point fiévreuse. C'est une chose remarquable que l'extrême rareté des fièvres intermittentes en Cachemir, parmi tant de causes qui les développent partout ailleurs.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGE

DANS L'INDE,

PAR

VICTOR JACQUEMONT.

JOURNAL.

SIXIÈME PARTIE.

FÉVRIER A OCTOBRE 1832.

VOYAGE DE DEHLI A BOMBAY.

Koutoub. — Gourgaon. — Sohna. — Nhoun. — Naguina. — Ferozpour. — Ramgurh. — Alwar.
Radjgurh. — Bessona. — Gouddah. — Kalakoh.
Gouddah. — Saïntol. — Boudje. — Jeipour.
Bacrota. — Mahel. — Doudou. — Kischenghur. — Adjmir.
Nassirabad.
Bhinnaï. — Adjouta. — Lambou. — Belara. — Hummirghur. — Tchittour. — Nimhairra. — Nimutch.
Mallarghur. — Mundissour. — Kotchnara. — Beraode. — Katchrode.
Passerode. — Oudjin.
Samair. — Indor.
Mhow.
Djolona. — Naltcha. — Mhandou. — Naltcha.
Gueri. — Mundleysir.

Moultan. — Bikonngaon. — Seursode. — Kâtela-Djeranda. — Assirghur. — Bourhanpour. — Antourly. — Idulabad. — Bôgueur. — Tolligaon. — Adjuntah. — Ceyllour. — Bunkinolla. — Phoulmurry. — Aurengabad.

Doulatabad. — Ellora.

Gargaon. — Pahaira-Gaou. — Tchaudeh-Djeour. — Amednagghur.

Soupa. — Serrour. — Goundapour. — Lôni. — Pouna.

Tolligaon. — Karli. — Tanna.

Le 18 février 1832. — A Naguina,

Le 14 février 1832. — De Dehli au camp au Koutoub.

Le 15 février 1832. — Du camp au Koutoub à Gourgaon.

Le 16 février 1832. — De Gourgaon à Sohna. = [Pâdschâhpour].

Le 17 février 1832. — De Sohna à Nhoun.

Le 18 février 1832. — De Nhoun à Naguina.

Le 14 février 1832. — De Dehli au camp au Koutoub. — Mon séjour à Dehli s'est prolongé bien au delà du temps que je comptais y demeurer. Je le regretterai peut-être quand le vent brûlant du mois de mai commencera à souffler au renversement de la mousson, et me surprendra à quelques centaines de milles encore de Bombay. Mais il me restera de ma longue résidence à Dehli des souvenirs si agréables et si doux, que, pour en acheter la jouissance, cela vaut bien la peine de m'exposer à souffrir passagèrement. Car j'oublierai bientôt l'incommodité de l'extrême chaleur, dans les dernières journées de mon voyage à Bombay, et jamais je n'oublierai William Fraser.

Sentant l'un et l'autre combien de peine nous éprouverions à nous dire adieu, nous étions tacitement convenus de nous l'épargner. Ému profondément par nos dernières conversations si élevées, si sérieuses, si tristes, je n'eus pas la force de quitter cet homme excellent sans lui serrer la main. J'essayai de lui dire encore quelques mots de tendresse. J'avais le cœur trop gros pour parler, lui aussi, et nous nous éloignâmes brusquement l'un de l'autre. Je croyais que c'était pour ne plus nous revoir, au moins en Asie.

Quand cette douloureuse angoisse fut passée, je me retrouvai seul, à cheval, marchant lentement entre les tombes et les édifices ruinés qui bordent les avenues de Dehli. C'était dans l'après-midi du *14 février*. La fraîcheur de l'air rendait le soleil agréable, malgré sa vivacité. Il baissait déjà à l'horizon, et éclairait admirablement les coupoles dorées des minarets et les dômes de marbre blanc des mosquées qui s'élèvent au-dessus de la ville et de ses remparts. — Dehli, vu ainsi du dehors, ne dément pas les idées de splendeur et de magnificence qu'on attache à l'ancienne capitale de l'empire mogol. Ses belles murailles

crénelées n'avaient été flanquées par Schâh-Djéhan que de faibles tours peu nombreuses, qui font à peine saillie au-devant d'elles. Les Ingénieurs anglais les ont fortifiées de larges bastions percés chacun pour neuf bouches à feu; ils ont creusé davantage les fossés et élevé les glacis. Leurs travaux n'ont pas fait de Dehli une ville forte, mais du moins ils ne lui ont pas ôté sa physionomie tout à fait orientale. Les gazons des glacis sont semés de tombes éparses, qu'ombrage souvent de son feuillage triste le *Salvadora* à larges feuilles. — Le faîte des maisons atteint à peine le sommet crénelé des remparts, que dépasse rarement la cime toujours fleurie, si molle et si gracieuse, des Babouls et des Mimes. Au-dessus de cette zone variée s'élancent çà et là des Dattiers solitaires, et les minarets des mosquées, qui rivalisent avec eux d'élégance et de légèreté. Je passai devant la porte de Cachemir, celle de Lahor, celle d'Adjmir, les plus passagères de la ville, avec celle qu'on appelle la porte de Dehli. C'était l'heure où le travail du jour va cesser, et où chacun va regagner sa demeure. Je rencontrai quelques chars à bœufs chargés de grain ; quelques troupes de buffles, d'ânes et de mulets chargés de fumier de vache desséché, qui sert de combustible à toute la population hindoue de Dehli, pour la préparation de ses aliments; des voyageurs montés sur des bœufs ou de misérables chevaux; quelques-uns d'une classe plus relevée, traînés lentement dans des *Carantchis*, mais le plus grand nombre à pied, qui arrivaient sans doute au terme de leur voyage. — Je cherchais à pénétrer le secret de toutes ces physionomies, dont l'expression générale était une sorte d'impassibilité que je n'ai jamais observée chez les peuples d'Europe, et je doutais si l'Orient, avec sa barbarie, avait rien à envier à notre civilisation. La misère, le dénûment, l'abrutissement, le malheur en un mot, d'une portion considérable de la population de nos grandes villes, sont affreux. Les pauvres, chez nous, paraissent sentir toute l'horreur de leur misère. Il y a des faubourgs à Paris, et je me rappelle des rues à Londres, où je n'ai jamais passé sans avoir le cœur navré. Dans les grandes villes de l'Inde, je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Sans doute j'y ai vu bien de la misère aussi, mais elle paraît portée avec tant de légèreté, que j'en vois le spectacle sans souffrir. Les soucis de l'avenir attristent souvent, chez nous, jusqu'à l'existence aisée des classes moyennes. La vie sensitive des Orientaux est moins complexe. A les regarder vivre, on dirait que c'est là la seule occupation de leur vie, et qu'ils cherchent, désirent à peine quelque chose au delà du sentiment présent de leur existence. Les idées religieuses ne les préoccupent pas. Ils n'espèrent rien de la mort; mais elle est pour eux sans terreur. Ils n'y pensent pas, parce qu'ils ne pensent pas même à l'avenir le plus prochain, au jour du lendemain. Il leur suffit de n'a-

voir pas faim pour ne pas souffrir. Le froid de leurs hivers si secs et si sereins émousse encore leur sensibilité déjà si obtuse, plutôt qu'il ne l'excite douloureusement. Ils ont si peu de besoins, qu'il leur suffit du plus faible travail pour acheter les objets qui leur sont nécessaires. Il leur reste du loisir, qu'ils passent dans une inaction complète du corps et de l'esprit. Ils sont absolument dépourvus d'imagination; mais les fumées du tabac leur apportent sans doute des rêves confus qui valent mieux peut-être que les plaisirs et les peines de l'imagination. Ils ne connaissent pas les transports de bonheur d'une sphère plus élevée de passions et de pensées; mais nous, qui pensons et qui sentons dans cette sphère, que de désespoir, que de douleurs n'y trouvons-nous pas aussi ! Et ces peines, ils les ignorent.

J'aurais voulu alors changer mon existence pour la leur, car je souffrais vivement par mon imagination et ma sensibilité. Je songeais à l'ami que je venais de quitter, à la probabilité de ne le revoir jamais; je songeais à ces lieux qui avaient vu naître notre amitié, et qui, à ce titre, me seront toujours chers; et en les regardant encore, je me disais que c'était pour la dernière fois.

Quand le jour eut baissé davantage, je tournai encore la tête pour dire à Dehli un dernier adieu; mais je ne vis plus qu'une vapeur bleuâtre, et j'éprouvai cet indéfinissable sentiment de tristesse que cause à la mer l'éloignement du rivage.

Mon camp devait être établi au Koutoub, devant le mausolée de *Sofder-Djung*, l'aïeul du Roi de Lucknow, et je visitai une dernière fois ce beau lieu. Ce tombeau est un des édifices les plus élégants que les Musulmans aient laissés. Il serait un chef-d'œuvre de goût, sans la bigarrure de ses couleurs. Le marbre blanc y est partout enchâssé dans la pierre rouge et matte d'Agrah, avec une variété du même grès, d'un jaune pâle. Il faut ne voir que la forme. C'est celle d'un dôme sans pesanteur, assis sur un cube, aux quatre angles duquel s'élèvent des minarets surmontés de coupoles légères, et dont la frise porte une rangée d'ornements semblables d'une très-petite dimension, qui la couronnent d'une sorte de balustre. Les quatre faces de l'édifice sont semblables. Chacune est percée d'une arche en ogive festonnée et fortement creusée en niche, ce qui donne à la base un air singulier de légèreté. La tombe de Sofder-Djung repose au centre d'une salle spacieuse qui occupe tout l'intérieur de l'édifice. Elle est de marbre blanc, chargée, selon la coutume musulmane, d'arabesques et d'inscriptions en relief du Koran, magnifiquement sculptées. Ce bel édifice a pour base une large plate-forme carrée qui l'élève d'environ 3 mètres au-dessus du sol, et ajoute singulièrement à son effet. Il est bâti au milieu d'un jardin d'orangers,

percé de quatre allées principales qui font face à chacun de ses côtés. Le milieu de chaque allée est creusé en bassin, où l'eau est sans cesse renouvelée. Le Roi d'Oude entretient quelques Moullahs qui récitent chaque jour des prières sur le tombeau de son aïeul.

J'avais visité ces lieux deux fois auparavant, dans un autre de mes passages à Dehli ; mais je les avais visités en compagnie, et en compagnie mal assortie à de tels objets. Je n'en ai réellement admiré toute la beauté et senti tout le charme qu'en les voyant pour la dernière fois, seul.

Entre la ville actuelle de Dehli, ou plutôt Schâh-Djéhan-Abad, et le mausolée de Sofder-Djung, s'étend un vaste désert de ruines ; c'est le site de la ville ancienne, que, par un caprice de prince asiatique, Schâh-Djéhan obligea les habitants à abandonner pour aller habiter la ville nouvelle qu'il avait bâtie à la place, et par laquelle il voulait perpétuer le souvenir de son nom.— L'observatoire est la plus remarquable de ces ruines. Je crois qu'il avait été bâti par *Houmayoun* : sa construction m'a rappelé celui de Benarès. Il y a aussi un grand nombre de tombeaux, lourdes structures patanes que le temps a plutôt noircies qu'ébranlées. Ce sont de vastes dômes portés sur quatre arches massives, sans sculptures, et sans autres ornements que quelques bigarrures d'émail grossier, enchâssé dans la maçonnerie de leurs portails. Akbar est le premier des petits-fils de Timour qui ait prodigué le marbre blanc de Jeipour dans les édifices qu'il éleva. Encore, le mausolée qu'il bâtit à son père, et qui est un des plus beaux monuments de Dehli, n'est-il revêtu que de mosaïques de faïence émaillée.

Il ne reste debout aucuns pans de murailles qui indiquent, comme à Agrah, les limites de l'ancienne cité ; mais on trouve partout des traces d'habitations anciennes dans l'espace compris entre la ville actuelle, la tombe d'Houmayoun, le Koutoub et le mausolée de Sofder-Djung. L'ancien Dehli, s'il avait jamais occupé à la fois tout cet espace, aurait eu de 8 à 9 milles (2 ¼ à 2 ½ l.) de diamètre ; c'est-à-dire, qu'il eût été trois fois plus grand que Paris. Cette supposition n'est nullement probable. Il est vraisemblable que la ville a changé continuellement de place, depuis le Koutoub jusqu'aux bords de la Jumna, vers la tombe d'Houmayoun, et dans la direction de Schâh-Djéhan-Abad. Il n'y a rien de si commun en Orient que ces villes presque nomades. L'immense majorité de leur population, les pauvres, habite des huttes ou des chaumières, faciles à rebâtir au prix de quelques journées de travail, si même elles ne se peuvent déplacer. Les riches sont sans affection pour la maison de leurs pères. Leur principale ambition est d'en bâtir une nouvelle qui porte leur propre nom. Ainsi, rarement les palais servent à plus d'une génération.

Il était nuit quand j'arrivai au Koutoub. J'y rencontrai un autre voyageur. C'était un jeune officier appelé Low, qui venait d'Agrah pour faire changer d'air à sa jeune femme malade. Il se souvint de m'avoir vu souvent à Calcutta, chez M. Pearson, et je ne pus me défendre de renouer connaissance avec lui.

Seul ensuite dans ma tente, je pensais avec tristesse à l'isolement de ma situation. Ce matin encore, me disais-je, j'avais près de moi un homme qui se fût jeté au-devant de moi contre le danger, qui m'aurait consolé dans le malheur, et je venais de le quitter sans doute pour toujours. J'accusais ma sensibilité. J'étais bien injuste envers ma propre nature. La venue d'un messager de Fraser me tira de cette rêverie mélancolique. Il m'apportait quelques lignes de son maître, écrites peu d'heures après mon départ. Elles étaient infiniment touchantes. Fraser m'écrivait que, depuis bien longtemps, il n'avait éprouvé une si profonde impression de tristesse, et que, s'il n'avait craint de me fatiguer, il m'aurait accompagné au Koutoub. Il craignait de venir troubler ma solitude, mais il désirait me rejoindre à la marche suivante. Je lui répondis que j'avais plus besoin de lui que lui de moi, et que je l'attendais le lendemain à Gourgaon. Son homme repartit, et je me couchai content. Je ne regrettai plus d'être sensible.

Le 15 février 1832. — Du camp au Koutoub à Gourgaon. — Le Koutoub est une colonne effilée en cône, haute de 81 mètres, d'une largeur très-considérable à sa base, et formée de diverses zones ou étages d'un style différent, séparés les uns des autres par une balustrade qui forme autour d'elle comme autant d'anneaux. Sur chacun de ces balcons s'ouvre une porte qui donne dans l'escalier en spirale par où l'on monte au sommet de l'édifice. Le tronçon inférieur est cannelé bizarrement, de telle sorte que sa coupe horizontale offrirait la figure d'un cercle, dont la circonférence serait festonnée d'arcs et d'angles droits alternant les uns avec les autres. L'étage au-dessus n'est relevé que de côtes en arêtes vives. Le troisième est un cône dont la surface unie est creusée de sillons peu profonds qui imitent le travail régulier d'un ouvrage fait de brique. D'en bas, on ne distingue pas les ornements de la tranche supérieure. Cet immense édifice, construit de la pierre rouge d'Agrah, de sa base à son sommet, est couvert de versets du Koran; mais il n'est musulman qu'à la surface. Sa masse est bâtie de la roche excessivement dure de Quartz grenu dont sont formées les basses collines d'alentour. C'est une structure hindoue plus ancienne que l'invasion de Mahmoud, et convertie à l'islamisme par un des Empereurs patans. La légende hindoue varie sur l'époque et l'objet de sa construction. Je crois

même que les vieilles chroniques persanes de Dehli s'accordent mal sur la date de sa transformation en un minaret. — Les inscriptions arabes dont il est couvert sont sculptées en relief dans la pierre rouge ; le marbre blanc est enchâssé dans cette pierre en arabesques sans goût. Il revêt presque entièrement le tronçon supérieur de la colonne. Elle est si grande, que la bigarrure de ses couleurs et la complication de ses cannelures ajoutent à la magnificence de son effet, sans rien ôter à sa grandeur. C'est le monument le plus riche que j'aie vu ; mais sa richesse ne me dit rien.

A sa base sont les ruines du péristyle d'un temple ou d'un palais hindou. C'était un édifice de proportions médiocres, comme le temple du soleil à Cachemir. Quelques galeries sont encore debout, supportées par des colonnes à fût carré ou polygonal, dont le socle, le chapiteau et souvent le milieu sont travaillés avec goût. Leur caractère est massif et sévère. Leurs pierres, choisies parmi les bancs les plus durs des roches quartzeuses voisines, sont juxtaposées sans ciment. Leurs sculptures n'ont pas souffert des injures du temps ; mais les conquérants patans ont dévasté le temple, et de ses débris ont bâti des mosquées ou des mausolées à leurs princes. L'un de ces monuments, où se voit encore la tombe de *Schemseddine Schâh,* que les Musulmans nomment comme le second architecte du Koutoub, est le plus remarquable par les ornements sévères de son dôme ruiné. Près de là s'élève un cylindre épais de fer forgé, haut de plus de 10 mètres. Il porte des inscriptions indiennes que personne encore n'a pu déchiffrer. On l'appelle le *Lâth* ou pilier (Phallus aussi) de *Pirthao,* le dernier Roi hindou de Dehli. La tradition orale seule lui en attribue l'érection. Il n'existe aucun document écrit de ces temps, pour nous si modernes. La légende hindoue dit que cette colonne s'enfonce jusqu'à la base de la terre. Les Musulmans, qui espéraient découvrir un trésor, ont fouillé à une profondeur considérable, sans avoir, que je sache, atteint la base du pilier. A ne considérer que la partie élevée au-dessus du sol, c'est de beaucoup la plus grande pièce de fer forgé que j'aie jamais vue. Le métal en est tendre et fort malléable à froid. Le *Pirthao-Lâth* est dans l'enceinte du péristyle ruiné dont j'ai parlé auparavant. En dehors et à peu de distance, on voit la base d'une tour commencée sur le plan du Koutoub, mais dans des proportions tout à fait babéliques. Quelques-uns disent que c'est le commencement d'un édifice entrepris par un Empereur patan qui voulait faire un pendant au Koutoub.

Entre ces ruines, le sol est fortement ondulé. Des bancs épais de roches d'une couleur sombre festonnent diversement sa surface. Des arbustes sauvages qui gardent leur verdure en hiver, croissent partout dans leurs fentes et sur les

ruines elles-mêmes. C'est une scène singulièrement désolée, mais pittoresque. Le mauvais goût de l'ingénieur chargé de la réparation du Koutoub, dont le sommet s'écroulait, a gâté l'effet de quelques-unes de ses parties les plus voisines de la colonne, par l'introduction de misérables ornements chinois. Mais les pluies solsticiales ont déjà fait justice de ces pyramides d'opéra, et ces colifichets d'ailleurs sont si petits, que sous le Koutoub et parmi les tombes musulmanes d'alentour, il faut les chercher pour les apercevoir. J'avais vu déjà deux fois ce lieu singulier, mais je n'en avais point encore senti le charme autant qu'à ma dernière visite. Il faut le voir seul. — Le soir, des bandes innombrables de Chacals sortent des tombes et déchirent l'air de leurs cris affreux. Le jour, on y voit des Hyènes. Des Tigres s'y montrent quelquefois.

A un mille ($\frac{1}{4}$ l.) au delà du Koutoub, il y a un village où Schâh-Alem a bâti un misérable palais qu'il habitait dans la saison des chaleurs. Il y est enterré. L'Empereur actuel y va souvent, surtout en été. Jadis le Résident l'accompagnait dans ces excursions. Cette marque de respect n'est plus d'usage. L'an dernier j'ai vu Acber-Schâh revenir un jour du Koutoub où il avait passé une semaine; son cortége ressemblait bien peu à la magnificence de celui que l'imagination fertile des pauvres peintres de Dehli lui donne encore dans leurs dessins enluminés. C'était une grande troupe d'hommes, de chevaux, de chameaux, d'éléphants, de palanquins et de chars à bœufs, le tout orné de guenilles de couleur écarlate, qui se mouvait sans ordre dans un nuage de poussière: une farce d'opéra dans la rue. — Le vieux prince était porté dans un lourd palanquin, autour duquel couraient une quantité de serviteurs déployant devant lui les insignes de la royauté, l'éventail, le parasol rouge, les masses d'argent, etc., etc. Un autre tenait à la main son houka, dont le long tube flexible permettait au vieillard de s'en servir commodément. Quelques femmes favorites étaient portées derrière le Roi dans des palanquins fermés de jalousies, et précédées chacune d'un éléphant dont le haouda était une cage grillée de la même forme. Elles étaient au plus fort de la cohue. Quelques centaines de soldats de la maison même du Roi, habillés et armés à la manière orientale, marchaient sur les flancs de cette foule, que précédait une troupe de chameaux couverts de housses écarlates, et qui portaient chacun un homme et un petit pierrier. Cette chétive artillerie se mit en batterie près de la porte de la ville, et tira une salve quand l'Empereur passa. Il se rend aussi cet honneur à lui-même quand il rentre dans son palais. La populace oisive de la ville se pressait sur le passage du cortége, et laissait voir plus de curiosité que d'intérêt.

Les ruines musulmanes s'étendent à une distance considérable au delà du Koutoub vers le sud-ouest. Ensuite est une plaine où l'on n'aperçoit plus que quelques tombes éparses parmi les cultures. Avant d'arriver à Gourgaon, on passe une seconde rangée de collines dirigées comme la première au sud ou au sud-sud-ouest, composées des mêmes roches quartzeuses, mais un peu plus élevées.

Gourgaon est le chef-lieu d'un petit district qui appartient à la Begum-Sumrou, enclavé dans le territoire anglais. Les Anglais y avaient jadis une assez forte garnison, et l'ancien espace de leurs cantonnements militaires, resté soumis à leur autorité, sert de résidence à l'officier civil qui administre la justice et perçoit les impôts dans les districts méridionaux de l'intendance de Dehli. Bacon, qui passe l'hiver aux courses de chevaux de Caunpour, Allyghur, Mirout et Kurnaul, et le reste de l'année à les dresser pour cet exercice, avait écrit à ses officiers natifs, pour que ma caravane fût bien approvisionnée et bien gardée sur ses terres. Le *Nazir,* sorte de juge inférieur, vint m'offrir ses civilités, et me fit son compliment en excellent anglais. C'était un grand et gros Brahmane, âgé de 30 ans environ, né à Dehli, mais emmené fort jeune à Calcutta, où il avait été élevé par les missionnaires. Il me raconta qu'après lui avoir appris l'anglais, ils avaient voulu le convertir; mais il avait cessé de croire à sa religion, et ne trouvait pas la nôtre plus raisonnable. D'ailleurs, il était de la secte des *Védantis,* ou sectateurs des *Védas,* unitaire par conséquent. Il se conforme aux observances extérieures de sa religion, pour ne pas être honni par les autres. Il me jura qu'il n'avait aucune objection religieuse à manger de la chair de bœuf; mais que n'en ayant jamais mangé d'aucune espèce, ce genre d'aliment lui répugnerait excessivement. Placé entre la nécessité de tuer un bœuf ou un homme, pour se nourrir de leur chair, il n'hésiterait pas plus que moi à tuer le bœuf; mais ce serait pour lui un aliment dégoûtant, affreux, comme pour nous de la chair humaine.—L'impression des Hindous, quand ils nous voient manger de la chair de bœuf, est exactement celle que nous ferait éprouver la vue d'un repas de cannibales : c'est du dégoût et de l'horreur. Quand nous mangeons devant eux du porc, nous ne leur inspirons que du dégoût sans horreur, mais le dégoût le plus excessif: ils pensent de nous ce que nous penserions de gens qui mangeraient des matières fécales. Le Gouvernement anglais emploie depuis 25 ans son influence près des princes radjpoutes ses tributaires ou ses protégés, pour abolir dans leurs États la coutume de tuer la plupart des filles au berceau, dans toutes les familles d'un sang illustre: il professe de la sympathie pour ces victimes, et de l'horreur pour toute espèce

de sacrifices humains. Eh bien! toutes les castes d'Hindous ont infiniment plus d'horreur pour les sacrifices de bœufs, que l'on permet dans toutes les provinces de l'Inde soumises à l'autorité britannique, que n'en inspirent aux Anglais les infanticides et les suttis qu'ils cherchent à leur faire abolir. Plusieurs officiers politiques, qui diffèrent d'ailleurs extrêmement dans leurs vues et leurs principes de gouvernement, s'accordent à proscrire le porc de leurs tables. Fraser en exclut également le bœuf; mais il est le seul à ma connaissance assez peu Anglais pour cela. Il n'y a qu'un petit nombre d'Anglais qui aient cherché à comprendre le sentiment des Indiens sur ces choses, et presque tous sont portés à mépriser ces ménagements. Lord William Bentinck, dans son camp de Ropour, sur le territoire d'un seigneur sike, en face de l'armée sike de Rendjit-Sing, laissa tuer des bœufs, malgré les représentations de Clerk, l'Agent politique qui contrôle toutes ces principautés sikes de la rive gauche du Setludje. Le chef sur le territoire duquel les bœufs ont été abattus, n'est plus regardé qu'avec mépris par ses voisins; comme le serait chez nous un petit prince d'Allemagne ou d'Italie, qui laisserait le chef d'une armée alliée passant sur son territoire, y commettre gratuitement des atrocités inouïes, sans chercher au moins à les prévenir par les plus énergiques représentations.

Le jour était tombé, la lune s'était levée, j'avais congédié mon Brahmane, et je me promenais triste et rêveur dans la plaine déserte où ma tente était dressée; je pensais encore à Fraser que je n'espérais plus revoir, malgré son billet de la veille, quand je vis de loin s'avancer une figure blanche que je reconnus bientôt pour lui. Il venait m'accompagner jusqu'à la frontière, à deux journées de marche au delà. Nous nous revîmes avec le plaisir de gens qui s'étaient crus perdus l'un pour l'autre. La solitude désolée où nous nous trouvions nous faisait jouir plus vivement de notre réunion. La fraîcheur de la nuit invitait au mouvement; nous nous promenâmes longtemps dans ce site désert; nous parlâmes de Dehli au passé, de l'Himalaya, de Cachemir, de la gaieté du ciel de l'hiver dans l'Hindoustan, du calme et de la sérénité des nuits. Nous sentions de même toutes ces choses..... nous étions heureux! Nous fîmes ensuite, sous l'une des plus mauvaises tentes de l'Inde, le plus mauvais dîner qui ait été mangé ce soir-là par des Anglais, du lait, des galettes et un poulet mal apprêté, mais nous avions la joie au cœur, et notre bon appétit fit le reste du miracle. Avec cette maigre chair, nous fîmes un repas délicieux: Ma tente nous abritait à peine. L'air devint plus vif. Je couvris mon hôte d'un manteau de Cachemir. Il fournit son contingent aux aisances communes par une boîte de cigares excellents. Nous veillâmes tard dans un état délicieux de bien-

être physique et de satisfaction, de sérénité intérieure. Qu'il suffit de peu au bonheur!

Le 16 février 1832.—De Gourgaon à Sohna.—Assez longue marche que je fis à pied avec Fraser. La route unie au travers d'une contrée sablonneuse, ne passe sur aucunes collines; mais celles-ci vont s'élevant davantage à mesure qu'on avance vers le S. O. Elles forment de longues croupes qui courent généralement au S. S. O.; et à quelques milles déjà, avant d'arriver à Sohna, enferment entre elles, comme dans une sorte de vallée fort large, parfaitement plate et droite, également dirigée au S. S. O, le territoire de ce bourg. *Padschâhpour* est à mi-chemin de Gourgaon à Sohna. C'est une petite ville qui a été plus considérable autrefois, du temps des Empereurs patans. Elle est de ce côté la limite du territoire de la Begum.

Les possessions de cette princesse sont tout éparpillées sur l'une et l'autre rive de la Jumna. Il en est de même de celles de beaucoup d'autres chefs. Ces partages de terre furent faits par le Gouvernement après la conquête du nord de l'Inde par lord Lake. Les Anglais s'arrondirent dans les provinces qu'ils voulaient garder sous leur autorité immédiate; ils occupèrent les points militaires, et obligés souvent d'empiéter pour cela sur les terres de leurs faibles alliés, ils les indemnisèrent par la cession de terres d'une étendue ou d'un produit égal, dans le Douâb et d'autres provinces conquises. Aucun des princes rationnés de la sorte ne prétendait plus à de la puissance; ils ne songeaient plus qu'à des revenus, et, sous ce rapport, ils ne perdaient rien aux arrangements que le Gouvernement anglais leur imposait. — Fraser, qui n'est pas grand admirateur du système de la Compagnie, ni du talent et de l'activité de ses officiers, me confirme ce que j'ai entendu dire à tous, que le sort des paysans dans les provinces anglaises est moins misérable que dans les autres. La Begum-Sumro ne tire que 8 laks (2,000,000f.) de ses domaines, qui, sous une meilleure administration, en produiraient quinze, sans augmenter les impôts.—Cependant son petit État est un des mieux administrés; mais ici le meilleur est détestable. La moitié de la recette reste dans les mains de ceux qui la font.

L'hiver, dans le nord de l'Inde, est généralement si sec, et la nature très-sablonneuse du sol y rend cette sécheresse si contraire à la végétation, qu'on n'y obtient guère deux récoltes en un an sur le même terrain que par le secours des irrigations. La récolte d'été est toujours assurée par les pluies périodiques du solstice. Mais celle de l'hiver, livrée aux chances des saisons, est si précaire, qu'il y a peu de lieux où on se résigne à ensemencer, à moins que l'on ne puisse

arroser. Une partie des terres de l'Intendance (*Commissionership*) de Dehli est arrosée par le canal d'Ali-Mardan-Khan; mais ses eaux sont froides en hiver, et ne produisent jamais sur les récoltes le même effet que les eaux tièdes des puits. L'Orge et le Pois chiche sont les principales cultures de l'hiver. Il y a moins de Blé : peu de Lentilles. Du Colza ou *Seurson*, et du *Cousom* ou *Carthamus tinctorius* en petite quantité; jamais de Riz. Cette plante, dans le nord de l'Inde, ne mûrit que dans l'été, et, sur la rive droite de la Jumna, elle est fort peu cultivée, si ce n'est à la base des montagnes, où le sol est plus fertile et les pluies peut-être plus abondantes.

C'est une question généralement irrésolue que de savoir qui, dans l'Inde, est le véritable propriétaire du fonds de la terre. En présence des faits, cette question est oiseuse, et toute discussion qui s'engage à son sujet ne peut être qu'une querelle de mots. Le Gouvernement dans l'Inde dispose à son gré du produit de la terre. L'impôt territorial, c'est la rente de la terre tout entière, au lieu d'en être, comme en Europe, une partie; et cette rente ou impôt, comme on voudra l'appeler, c'est le Gouvernement qui la détermine, qui l'élève ou l'abaisse selon les offres des fermiers. Il est donc évident que le Gouvernement exerce sur le sol tous les droits que sa propriété seule confère chez nous, et qu'il doit en être regardé comme l'unique possesseur. Toutes les terres sont ainsi aliénées à l'État; nul ne fait d'acquisitions territoriales, parce que, si le Gouvernement reconnaissait à un sujet le droit de propriété sur le fonds d'une terre, il ne se trouverait personne d'assez fou pour acheter, c'est-à-dire, donner de l'argent en échange d'une propriété purement nominale, sans produit aucun, et par conséquent sans valeur. La terre n'a de prix, dans l'Inde, que pour celui qui la travaille et subsiste par son travail sur elle. Elle paye ce travail, et c'est tout!

L'établissement et le mode de collection de l'impôt foncier varient considérablement dans les diverses provinces de l'Inde. Ainsi, lord Cornwallis abandonna réellement la propriété des terres du Bengal à ceux qui en étaient les fermiers alors, quand il leur en abandonna le fermage à perpétuité aux conditions existantes, et ne se réserva le droit de le leur retirer que pour la non exécution de ces conditions. — Au Bengal, la terre a des maîtres à peu près comme elle en a en Europe; ils ont même sur les propriétaires fonciers européens cet avantage, que l'impôt établi sur leurs terres est déclaré immuable par l'État.

Dans la plupart des autres provinces de l'Empire anglais, le Collecteur de chaque district afferme chaque village ou chaque canton au plus offrant et dernier enchérisseur, en exigeant toutefois du contractant des garanties de

payement. S'il ne paye point, le Collecteur saisit ses garanties et même sa personne, et cherche un autre fermier. La plus grande partie du territoire anglais est soumise à cette règle, qui est commode pour les officiers du fisc, mais ruineuse pour les paysans et en définitive pour l'État. Enfin, dans la province de Dehli, c'est directement avec les cultivateurs que le Gouvernement traite de la rente des terres. Le Collecteur de chaque district connaît tant bien que mal la surface arable de chaque village, soit par d'anciennes traditions de l'administration mogole, soit par les opérations très-exactes du cadastre qui se poursuit dans toutes les provinces anglaises. Il calcule leur produit brut probable, estime sa valeur moyenne, retranche du total les frais de culture qui sont assez faciles à déterminer par approximation, et du net ainsi évalué, il ne doit laisser au paysan qu'un sixième. Telle est la base prescrite par le Gouvernement. Mais le dévouement officiel des Collecteurs leur fait souvent enfler le produit net de la terre, au point que les cinq sixièmes qu'ils prétendent en prélever, en font réellement les six sixièmes, et quelquefois les sept sixièmes. Le devoir du *Commissionner* est de veiller à ce que l'impôt soit réparti avec égalité. Toutes les répartitions faites par les Collecteurs sous ses ordres ont besoin de sa sanction, et j'ai vu Fraser au travail, refuser assez souvent la sienne, et motiver son refus sur l'inexactitude des estimations diverses par lesquelles le Collecteur était arrivé au chiffre qu'il proposait pour l'impôt d'un village. Ce n'est que lorsque les paysans refusent de souscrire aux conditions qui leur sont offertes ainsi, que l'administration traite du revenu des terres de leur village avec un fermier responsable. Dans tous les cas, c'est toujours par les habitants de chaque village que les terres de ce village sont cultivées. Il n'y a point de populations agricoles nomades. Dans chaque village, la culture de chaque champ est héréditaire dans chaque famille; et si ce champ n'est pas la propriété de l'État, il est celle de cette famille. A la mort de son chef, le droit de cultiver ce champ qui résidait tout entier en lui, se partage entre ses fils, s'il en laisse plusieurs. Cependant, il y a une preuve que ce droit héréditaire ne constitue aucune sorte de possession, c'est que le fermier étranger auquel le Gouvernement donne à bail le village dont les habitants refusent de souscrire à ses exigences, a le droit d'en faire cultiver les terres par des travailleurs étrangers, s'il en trouve, et de laisser sans travail et sans pain les indigènes: droit terrible, dont la menace seule suffit pour faire travailler ceux-ci à toutes les conditions que veut leur dicter le fermier étranger.

La paix profonde et l'aisance relative dont jouissent les habitants des provinces anglaises, y favorisent puissamment l'accroissement de la population. La

précocité des mariages est ici loin d'être contraire à la fécondité des femmes. Les champs de chaque village vont ainsi se divisant de plus en plus. Ils deviennent trop petits pour fournir à chaque famille la quantité de travail nécessaire à sa subsistance. Il n'y a que l'impossibilité absolue d'y trouver assez de travail pour pouvoir vivre, qui chasse les paysans de leurs villages et leur fasse chercher fortune ailleurs, de quelque autre manière.

Quelque simples que soient les procédés et les instruments de la culture indienne, les paysans sont tellement pauvres, qu'ils ne peuvent guère défricher les terres incultes dont chaque village possède une plus ou moins grande étendue. Il est vrai que ces terres sont toujours, comme de raison, les plus mauvaises; mais les meilleures, pour produire, veulent être labourées, ensemencées, et, pour produire beaucoup, arrosées. Il faut pour cela percer des puits, acheter des bœufs, des semences, et ce n'est qu'après une longue suite d'années prospères, que les paysans ont les moyens de faire ces dépenses. Au reste, les villages sans djungles ni djîles, sans terres vagues, inondées et herbeuses, ou couvertes de broussailles, sont les plus misérables de tous. Les plus riches sont ceux où la proportion des terres incultes est la plus grande. Ces landes et ces marais nourrissent un bétail plus abondant; chaque villageois y entretient facilement sa vache et son buffle, se nourrit du caséum de leur lait, et vend le beurre. La proportion des têtes de bétail aux habitants est beaucoup plus petite dans les villages dont le territoire, uniformément riche et productif, est soumis à la culture; le régime des habitants y est plus misérable. L'excès de population dans maints districts du nord de l'Inde est un fait qu'un voyageur découvrirait seul mal aisément, car le pays en général paraît fort peu peuplé. Les villages sont éloignés les uns des autres, et généralement très-petits; mais une hutte de 2^{m} à 3^{m} environ de côté, qui ne servirait en France que d'écurie à une vache ou à un âne, sert ici de demeure à toute une famille. Les animaux couchent dehors. Il n'y a aucune espèce de bâtiments pour contenir les récoltes ou les provisions de la famille. Le peu que chacune possède est entassé dans la hutte où elle se retire en hiver, pendant la nuit, et dans les pluies de l'été.

Les paysans ou Ryots ne songent pas à amasser. Parmi les dépenses d'une famille de cette classe, estimées par William Fraser, j'ai vu figurer une somme de 10 roupies ($25^{f},50$) pour l'habillement, les ornements des femmes, etc., etc., et une somme pareille pour les mariages. Ce que le paysan gagne au delà de ce que le Gouvernement entend lui laisser gagner, il le dépense en mariages. Hindous et Musulmans sont à cet égard aussi imprévoyants et aussi extravagants les uns que les autres.

Sohna est une petite ville musulmane entourée d'un assez grand nombre de tombes patanes, et située à la base d'un plateau dont la falaise, haute de 100 à 150 mètres, court jusque vers Nhoun et Ferozpour, au S.S.O. Il y a une source sulfureuse chaude, vénérée des Hindous, au lieu où elle sort de terre, et qui est reçue immédiatement dans un bassin en pierre, où presque tous les habitants viennent se baigner tous les matins. Ils y restent plongés jusqu'au cou pendant plusieurs minutes; la température est celle d'un bain chaud. Musulmans et Hindous de haute et moyenne caste s'y baignent ensemble sans dégoût. Les Tchamârs et les Metœurs sont seuls exclus de cette grande piscine; ils prennent le bain dans une plus petite, contiguë à la première, et qui ne s'emplit que de l'eau qui a servi aux autres. L'efficacité de ces eaux contre la lèpre et les autres maladies de la peau est bien connue, et elles sont constamment fréquentées par quelques malades des provinces voisines.

Mais leur usage habituel est sans doute malsain, car la population de Sohna, dont la situation est d'ailleurs parfaitement salubre, a l'air maladif; son teint est clair, mat et terreux, comme dans les vallées basses et humides de l'Himalaya, que les fièvres périodiques envahissent chaque automne, et qu'elles n'abandonnent jamais complétement.

Le 17 février 1832. — *De Sohna à Nhoun.* — Le plateau qui domine immédiatement Sohna s'étend vers Rewarri. Sa surface est peu ondulée. Elle est formée de la roche nue du Quartz grenu et de ses variétés, sans aucun dépôt de transport ni sol végétal; mais ses roches sont fort brisées, et dans leurs intervalles il ne manque pas de végétation. Ce sont des arbustes épineux, Mimoses et Jujubiers, et quelques graminées. Parmi les herbes, j'y trouvai une Hyacinthe fort voisine du *Hyacinthus serotinus* qui croît dans les lieux semblables du midi de la France, et plus voisine encore d'une autre espèce congénère, très-abondante dans les vallées moyennes de l'Himalaya en deçà et au delà du Setludje; un Pourpier que je n'avais pas encore rencontré, et un très-petit arbuste dont toutes les parties exhalent une odeur aromatique délicieuse : c'est un Basilic. Dans la saison des pluies, cette végétation, si misérable à présent, ne laisse pas que d'être assez riche, et fournit un pâturage abondant à de nombreux troupeaux de Chèvres.

Quelques grandes ravines sillonnent ce plateau. Ailleurs ses falaises se creusent en golfes profonds. Il y coule un filet d'eau paresseux, bordé de Dattiers sauvages. Chacune de ses anses, chacun de ses vallons, a son hameau, peuplé de chévriers maintenant paisibles; mais avant la conquête de cette province

par les Anglais, ces bergers étaient tous brigands. Ils faisaient des excursions continuelles dans les plaines d'alentour, rançonnant les villageois sans les maltraiter, quand ils ne trouvaient aucune résistance. Mais si les habitants essayaient de défendre leurs propriétés, des scènes de violences et de meurtres étaient inévitables. C'étaient des voleurs à cheval, des Pindaris; ils pillaient jusqu'aux territoires de Burtpour et d'Agrah. Les habitants de Sohna, qui ne pouvaient se défendre contre eux dans leur petite ville toute ouverte, avaient bâti sur la montagne qui la domine immédiatement, une assez grande forteresse où ils pouvaient se réfugier avec leurs propriétés dans les moments de danger.

Ces montagnards avaient, dans la sûreté de leur retraite, une confiance qui ne prouvait rien autre chose que la lâcheté de ceux qui n'avaient jamais su les en chasser. Il y a fort longtemps, un de leurs villages fut signalé comme le point de départ d'une petite expédition de brigandage. On en nommait les chefs, qui avaient été reconnus dans tous les lieux qu'ils avaient pillés. Fraser, dans une nuit sombre et pluvieuse, accompagné seulement de deux Harkarahs, partit de Sohna, et, par les plus âpres sentiers des collines, arriva sans bruit à ce village, y saisit successivement les quatre voleurs les plus fameux, qu'il trouva endormis dans leurs huttes comme tous les autres villageois, ramena ses prisonniers à Dehli, les jugea, les condamna à travailler sur les routes, enchaînés: ils y sont encore après plus de 20 ans. Depuis ce jour, pas un crime n'a été commis par les montagnards. Ils ont entièrement abandonné leur ancien métier de voleurs, et sont devenus de paisibles et indolents bergers. Ils sont de race *Meo* ou *Mewattis*, et Musulmans; mais, comme tous les convertis de cette caste, ils ont gardé une foule de superstitions hindoues. Leur mahométisme consiste à être circoncis et à ne pas manger de porc, voilà tout. Les *Meos* ou *Mewattis*, car c'est le même nom, sont une des races indigènes du nord de l'Inde. Ils forment le fond de la population des campagnes à l'ouest et au sud de Dehli, jusqu'à la frontière de Burtpour, dont le territoire est peuplé surtout de *Djâtes* et de Radjpoutes; là, ils ne se trouvent plus qu'en une faible portion vis-à-vis des autres castes; mais les Radjpoutes sont une race de conquérants étrangers, et il n'y a pas de Djâtes qui ne fassent remonter leur origine à des familles radjpoutes. Les *Meos* sont comme les Djâtes, un peuple essentiellement agriculteur et au besoin guerrier. Ils sont extrêmement avides de viande, de celle de chèvre surtout, et de liqueurs spiritueuses dont les Djâtes ne boivent pas. Ils ne prennent pas d'opium comme les Radjpoutes. Ils sont fort noirs, mais pas plus, il me semble, que les Radjpoutes qui habitent à peu près la même latitude. Il y a dans tout leur air quelque chose qui les fait distinguer assez aisé-

ment des Radjpoutes; mais la différence échappe quand on veut la définir. Je dirai seulement que les angles de leurs visages sont mousses, au contraire des Radjpoutes dont les traits sont remarquablement anguleux. Ils ont le bas de la figure allongé, le nez aquilin et assez gros, les yeux ovales, la bouche médiocre, avec les lèvres assez fortement prononcées. Ils ressemblent aux Indiens des tableaux de l'Américain Turnbull. La conversion à l'islamisme de ceux qui professent ce culte, date des premiers Empereurs patans de Dehli. Ceux qui sont restés Hindous ne forment qu'une seule caste, qui n'a d'autre désignation que son nom national. Ils s'appellent Meos hindous par opposition aux autres, Meos musulmans.

La route de Sohna à Nhoun passe près d'un vaste Djhil allongé dans le sens de l'espèce de vallée formée par les collines de Sohna et une autre rangée à peu près parallèle, qui court au S.E. de la première, et forme la limite de l'État de Burtpour. Le Djhil a plusieurs lieues de longueur, mais n'a point de profondeur. Il reçoit les eaux d'un district assez étendu et n'a point de canal de décharge. Son eau est douce. Cependant diverses tranches du sol sont très-salées, et les eaux qui y séjournent servent à faire du sel. La fabrication rapportait naguère 4 laks (1,000,000$^{f.}$) au Gouvernement anglais par les droits qu'il levait sur ce produit. Elle est maintenant presque tombée, par la concurrence du sel du lac de Sumbul, qui, malgré la distance, peut se vendre à Dehli à plus bas prix que le sel de Nhoun. Le sol de toute cette plaine est une alluvion sablonneuse, sans lits de cailloux qui y indiquent une stratification quelconque, et, autant que j'ai pu m'en assurer par l'inspection du déblai des puits creusés nouvellement, sans fossiles. A 5, 6, 7 ou 8 mètres de la surface, on trouve la première couche d'eau qui, presque partout, est douce. A 3 ou 4 mètres plus bas, en beaucoup de lieux, on trouve de l'eau salée. Il y a donc deux sortes de puits; ceux d'eau douce, pour abreuver la terre, les hommes, le bétail, et ceux d'eau salée pour la fabrication du sel. L'eau est également abondante dans les uns et dans les autres. Aucune couche d'Argile ne sépare la zone supérieure des eaux douces, de la zone sous-jacente des eaux salées. La salure de celles-ci est beaucoup moindre que celle de l'eau de mer; mais leur saveur est plus amère encore, soit par l'abondance du sulfate de soude, soit par celle du muriate de magnésie. L'eau salée des puits est élevée à la surface par l'appareil ordinaire d'un sceau en cuir, monté par des bœufs qui tirent à une corde engagée dans une poulie. Chaque puits occupe ainsi trois hommes et deux paires de bœufs ou de buffles. L'eau est conduite par de petits aqueducs dans des bassins profonds de $0^{m},70$ à $1^{m},00$, dont le fond et les côtés sont enduits seulement de terre argileuse et d'un ciment calcaire. L'entretien de ces bassins, qui sont en petit l'image de

nos marais salants, et le tirage de l'eau sont fort dispendieux, et le sel ainsi préparé est d'ailleurs le moins estimé qui soit porté à Dehli. Cependant il s'en fait encore quelque peu dans le voisinage immédiat de Nhoun.

Rien de capricieux comme la salure du sol. Ici sa surface même est fortement imprégnée de sel, et on la voit s'en couvrir d'efflorescences dans les temps secs: tout près de là, le puits le plus profond ne s'emplit que d'eau douce : à côté, c'est de l'eau douce à la surface, et de l'eau salée plus bas. Les terres salées sont généralement stériles. Elles se couvrent de plantes de *Salsola* et de *Capparis aphylla*, de Babouls (*Mimosa nilotica?*). Cependant il y a des plantes dont le sel, sous une certaine forme, favorise la végétation. C'est toujours avec l'eau salée que se fait l'irrigation des cultures de tabac.

On me fit voir au-dessus du Djhil plusieurs troupes de Pélicans. J'y tuai un *Recurvirostra* dont les caractères s'accordent parfaitement avec la description de l'espèce européenne dans le Règne animal de Cuvier.

Nhoun est une petite ville bâtie sur une butte de terre qui l'élève au-dessus d'une plaine très-basse, sans pente pour s'égoutter. C'est là que je quittai Fraser sans lui dire adieu. — La journée que nous passâmes ensemble, bien qu'elle dût être la dernière, n'en fut que plus animée. Nous cherchâmes tout naturellement à jouir l'un de l'autre, comme des gens qui jouent de leur reste. Notre conversation était sérieuse et enjouée; jamais triste.

Le 18 février 1832. — De Nhoun à Naguina. — Je partis au lever du soleil, mais Fraser avait déjà décampé. Il ne me restait plus de lui que sa tente, qu'on chargeait sur un chameau. Si j'eusse été plus matinal que lui, j'aurais fait comme il fit, pour rester sous l'impression agréable de notre dernière soirée de la veille.

Le territoire de Nhoun finit à 4 milles (1 l.) au S.E. On entre alors dans la principauté de Ferozpour. Je trouvai sur la frontière une troupe de cavaliers musulmans de bonne mine, envoyés par le Nawab au-devant de moi. Ils m'escortèrent à Naguina, village médiocre près duquel le Nawab a bâti un joli Bungalow qui lui sert quelquefois d'habitation en été, et qu'il offre à tous les voyageurs anglais.

Le 19 février 1832. — A Ferozpour.

L'aspect de la campagne est le même. Le jeune Nawab, *Schemseddine-Khan*, vint à cheval au-devant de moi jusqu'à 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) de la ville. J'étais à pied quand il me joignit; il descendit de cheval à quelque distance. Nous nous embrassâmes; et, quoiqu'il m'offrît de retourner à pied à la ville si je le

préférais, j'épargnai cette épreuve à sa politesse, et nous montâmes à cheval tous les deux. Il me conduisit à une jolie maison de plaisance bâtie moitié à l'italienne, moitié à l'indienne, meublée à la manière d'Europe, et où nous trouvâmes servi un élégant déjeuner à l'anglaise. Schemseddine traite avec cette hospitalité tous les voyageurs anglais qui lui sont adressés. Il s'excusa sur le ramazan pour ne pas partager mon repas. Je supposai qu'il avait son déjeuner prêt chez lui, en dépit du ramazan; et je l'engageai à s'aller reposer, en attendant que j'allasse lui faire une visite.

A l'heure convenue, il m'envoya un éléphant et une calèche, dans laquelle je montai, et qui me conduisit au Fort, dans lequel est le palais du Nawab. Le Fort est médiocre; ses épaisses murailles et ses tours sont de boue. Il y a quelques canons. La porte était gardée par une centaine de soldats misérablement accoutrés à la manière européenne. Le palais est petit, mais assez joli. La salle où le Nawab me reçut était ornée de quelques meubles anglais. Schemseddine est un joli jeune homme d'une vingtaine d'années, et de manières les plus agréables, comme tous les grands seigneurs de Dehli. Je l'essayai sur une foule de sujets divers, sans pouvoir cependant le faire causer avec animation. Il m'avoua qu'il n'avait aucune connaissance de l'arabe. Mais il lit le persan avec la plus grande facilité, comme tous les Musulmans d'un rang élevé dans l'Inde, et le parle un peu. Il lit, chaque mois, le *Djâmi-Djéhan-Namah*, journal persan, qui s'imprime mensuellement à Calcutta, et qui n'a, je crois, nulle part plus de lecteurs qu'à Dehli. Il doit à sa lecture une connaissance curieuse des choses de l'Europe. Il savait qu'une île venait d'être soulevée du fond de la Méditerranée, et qu'un officier anglais y avait arboré le pavillon de sa nation pour en prendre possession. Mais il ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu parler de *Bonaparte-Badschâh*.

Ferozpour est une principauté de 4 laks (1 million de francs) de revenus, jadis dépendante d'Alwar et de Jeipour, et affranchie par sir David Ochterlony qui était lié intimement avec le premier Nawab, père de Schemseddine, lequel avait joint l'armée de lord Lake avec un corps de cavalerie qu'il commandait dans la dernière guerre contre les Mahrattes. Le Nawab ne paye pas de tribut à la Compagnie, qui l'a institué; mais il est obligé de lui fournir 50 cavaliers en temps de guerre. Il en entretient toujours 200, et 500 fantassins noblifiés par le titre de bataillon. Aux termes de son institution, il est maître absolu, Malik, dans sa principauté : cependant le Résident de Dehli, près de qui il a son Vakil accrédité, n'hésiterait pas à intervenir dans son administration si elle était fréquemment marquée par des actes cruels. Schemseddine a un frère utérin

plus jeune que lui, qui vit avec lui et de par lui; et un autre, né d'une autre mère, que je voyais sans cesse chez Fraser, à Dehli. Ces deux jeunes gens se haïssent mortellement, selon l'usage des demi-frères, et le Nawab ne voulait donner à l'autre aucune espèce de secours. Je voyaïs celui-ci chez Fraser, parce qu'il devait à son influence une décision du Résident qui obligeait le Nawab à céder quelques villages à son frère. Le Nawab a une maison à Dehli, et y va souvent. Il y visite aussi Fraser, qui était, comme sir David Ochterlony, l'ami de son père. Schemseddine se plaît surtout aux combats d'éléphants, et il entretient une vingtaine de ces animaux.

Près du Fort, qui est une construction toute nouvelle, est la ville, dont le nom désigne le fondateur. Elle fut bâtie ou rebâtie par Feroz-Schâh. Elle est entourée d'une assez forte muraille flanquée de petites tours. Elle peut contenir 2,000 à 3,000 maisons; la population est généralement musulmane, et paraît tout au plus stationnaire. Il y a quelques forges catalanes, où l'on traite un minerai de fer assez pauvre qui vient des montagnes voisines. Le fourneau a la forme d'un prisme à base rectangulaire qui s'effile faiblement en pyramide renversée. Le minerai est jeté sans cesse par en haut, mêlé avec le charbon; le vent est produit par deux petits soufflets à main, faits de la peau d'une chèvre, que les ouvriers remplissent constamment d'air; ils font bâiller son ouverture, et la ferment tant bien que mal, en rapprochant deux petits bâtons auxquels sont cousus les bords de cette bouche, et qui représentent la charnière de certaines bourses d'une forme surannée. Chaque cuite dure une vingtaine d'heures et produit moyennement 3 ou $3\frac{1}{2}$ maunds (120 ou 140 kil.) de fer. La loupe de fer qui reste au fond du fourneau après la fusion des parties étrangères, est forgée dans un atelier voisin. Elle ne produit qu'un fer aigre; il se vend à raison de 7 sers par roupie ou 7 kilog. pour $2^{f.},50$, ou $0^{f.},35$ le kilogramme.

La fabrication diminue chaque année, par la difficulté, chaque année plus grande, de faire du charbon. Il vient des collines voisines, où je ne sais de quel bois on le prépare, car elles sont à peu près nues. Les forgerons payent un impôt particulier au Nawab, et sont fort misérables.

En sortant du Fort j'allai voir les mines. Elles sont situées à 3 milles ($\frac{3}{4}$ l.) de la ville, au sommet d'un vallon étroit, creusé dans le plateau qui s'étend entre Ferozpour et Rewarri. Ce vallon n'est, pour ainsi dire, qu'une immense crevasse très-sinueuse dans la masse des montagnes. Un ruisseau y coule, qui se perd plusieurs fois dans le sol caverneux qui lui sert de fond; ses bords sont ombragés de Dattiers sauvages qui s'y pressent. Leur grande végétation forme un contraste

bizarre avec la stérilité des collines, qui ne nourrissent que de faibles arbustes épineux : des *Carissa*, des *Ziziphus*, et le *Justicia adhatoda* qui vient partout.

Pendant la saison des pluies et l'automne, l'air de ces vallons est presque mortel. On voit encore au sommet des collines qui commandent ce défilé, les ruines de plusieurs forteresses élevées dans les temps de troubles par les seigneurs du voisinage. Toutes furent évacuées par leurs possesseurs, aussitôt après que la paix eut été donnée à ces contrées par la conquête anglaise. Elles servaient de tombeaux à leurs garnisons. — Le Bambou, dont il y a quelques touffes éparses çà et là dans les fonds les plus humides, indique toujours, s'il ne la produit, l'insalubrité des lieux où il se montre.

Schemseddine-Khan a bâti un pavillon de chasse dans le vallon des mines. Ses murailles sont percées de meurtrières par où le Nawab de Ferozpour tue à son aise, à coups de fusil, les Tigres qu'on attire près de là par l'appât d'un morceau de chair attaché au pied d'un arbre.

Le 20 février 1832. — A Ramgurh. = [Naogaon.]

Longue marche que je commençai de grand matin, comme le temps menaçait de pluie. Le Nawab, moins matinal, me trouva parti déjà, quand il vint pour prendre congé de moi au pavillon, et ne me joignit qu'à deux milles ($\frac{1}{2}$ l.) de là. Il voulait m'accompagner jusqu'à sa frontière, ce que je ne souffris pas; et après quelques mots de politesse et une poignée de mains, je le congédiai fort satisfait apparemment. La veille au soir, son Vakil était venu me demander en son nom une lettre pour M. Martin, le Résident, et pour Clerk; c'est-à-dire un reçu d'attentions et d'hospitalité de sa part.

Naogaon, à moitié chemin de Ferozpour à Ramgurh, est le premier village du district d'Alwar. Ramgurh, où je campai, en est un très-considérable; il n'y a pas moins de 2,000 maisons, excessivement petites et misérables, des huttes carrées de $2^m,3$ de côté, avec une poignée de paille pour toute couverture. La direction moyenne de la route est au S.S.O. ou quelques degrés davantage à l'Ouest. C'est la direction des falaises des collines qui bordent de chaque côté cette espèce de vallée. Du fond de celle-ci, s'élèvent abruptement des collines isolées, allongées du N.N.E. au S.S.O, toutes alignées fort exactement les unes sur les autres. Le premier de ces singuliers îlots est tout près de Ferozpour, entre cette ville et Naguina. A 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) au S.S.O. de Ferozpour, on en trouve un second appelé, d'après le hameau qu'il porte, *Mahôli*; le troisième, *Solepour*. — Je décrirai séparément leur structure géologique. On dirait les débris d'un immense filon. Ils sont formés de couches dressées presque ver-

ticalement. A mesure qu'on avance au S.S.O., leur hauteur est plus considérable. Je ne les ai pas mesurés. Mais cependant j'estime qu'ils s'élèvent d'une centaine de mètres au-dessus de la plaine.

Le 21 février 1832. — A Alwar, et séjour le 22.

Orage terrible dans la nuit du 20 au 21 février. Mais le sol est si sablonneux, qu'il avait bu, au lever du soleil, les torrents de pluie qui n'avaient cessé de tomber pendant plusieurs heures. Telle est presque toujours la conséquence d'un changement de vent, pendant les mois d'hiver. Lorsque le vent passe de son rumb accoutumé du N.-O. au S.-E., le ciel se couvre pendant plusieurs jours. Le vent tombe, et ne se fait sentir que par intervalles. La température de l'air s'élève de plusieurs degrés. Cette crise se termine par des pluies douces qui durent plusieurs jours, ou par une tempête, après laquelle le vent repasse au N.-O. par le sud, et le froid des nuits devient plus vif. Noël est l'époque accoutumée du premier de ces météores. Quand il se reproduit trois fois dans un hiver, le prix des grains baisse dans tout le nord de l'Inde. Mais quelquefois, au lieu de plusieurs jours de pluie, la crise est une tempête accompagnée de grêle, et alors des districts entiers sont ruinés.

A quelques milles de Ramgurh, les collines de gauche et de droite cessent d'être taillées en falaises orientées régulièrement, comme elles l'étaient jusque-là. Elles s'ouvrent, se creusent, s'étendent en toutes sortes de directions, sans qu'il soit possible de rapporter à une direction dominante le plus grand nombre des accidents du sol. La régularité reparaît, en approchant d'Alwar, qui est situé au pied d'une rangée de collines, à sommet uni, plus hautes que celles des environs de Ferozpour, mais dans une direction tout à fait semblable.

Alwar est, depuis une vingtaine d'années, la capitale d'un petit État indépendant qui n'était autrefois qu'un des grands fiefs de Jeipour. La ville est petite, mal bâtie; entourée d'un misérable rempart de boue, avec quelques petits canons sur les bastions qui défendent les portes. — Il y a, aux environs, quelques ruines d'édifices très-modernes, bâtis par des seigneurs radjpoutes et remarquables seulement par leur architecture presque toute musulmane. A l'intérieur, il y a des temples hindous, d'un style également mixte. Le palais du Radjah est un grand bâtiment presque cubique, percé d'une quantité de très-petites ouvertures, et que je ne puis mieux comparer qu'à l'extérieur d'une petite salle de spectacle. Ses murs sont couverts de peintures grossières, suivant le goût du Radjpoutana. Les sujets les plus prodigués sont des combats d'éléphants, et le cortége d'un prince, monté sur son éléphant, et éventé par le Mohut et par

un valet assis derrière; deux ou trois cavaliers armés d'arcs et de piques galopent au-devant du radjah. Ailleurs, des histoires de la mythologie hindoue : Krischna, appuyé sur sa maîtresse, le bras passé autour de son cou. D'autres figures de femmes entourent ces amants heureux et s'étudient à leur complaire. La figure du dieu, ou celle du prince, sont toujours les plus finies dans ces peintures. Les autres sont presque en abrégé comme l'etc... au bas d'une lettre. Image de la monarchie absolue, où le peuple n'est là que pour la forme. Des croisées plus grandes se projettent au-devant de l'édifice, ornées de balcons et surmontées d'une sorte de demi-dais que supportent de petits piliers d'une extrême légèreté. — Un petit jardin entoure ce palais. J'y remarquai plusieurs grands arbres d'*Annona undulata* et plusieurs autres productions du Bengal : on les couvre ici pendant l'hiver, dans leur jeunesse : la chaleur réverbérée par les montagnes fait le reste. Le prédécesseur du radjah actuel a creusé à leur pied un bassin très-profond, et a bâti auprès un très-vaste pavillon de marbre blanc, qui est d'une grande élégance et d'une grande richesse. Les montagnes s'élèvent à une centaine de mètres au-dessus du palais par des pentes très-rapides, mais accessibles pourtant. A leur sommet est un Fort très-orné, qui sert de résidence au Radjah dans les grandes chaleurs. Il est joint à la ville par une épaisse muraille crénelée qui grimpe, pour ainsi dire, sur la déclivité des montagnes. C'est une coutume radjpoute, d'enfermer ainsi, dans une même enceinte, une ville ou un village en plaine et un Fort situé sur une colline voisine. Je n'ai pas visité le Fort. Le demander eût été m'exposer à un refus certain, bien qu'il n'ait aucune réputation d'inexpugnabilité.

Le 23 février 1832. — A Radjgurh. = [Mélakeri, Radjpour.]

Le Radjah d'Alwar n'était pas dans sa capitale. Il l'avait quittée depuis quelques jours avec son armée qu'il y avait rassemblée, pour joindre le Gouverneur général dans sa marche de Jeipour à Burtpour; et l'on me dit qu'il était avec son camp à Radjgurh, à une longue étape au delà. Je donnai à Alwar un jour de repos à mes gens; et, le 23 février, marchai à Radjgurh, 12 cosses (7 l.). Au sud, il y a des chaînes de collines très-régulièrement continues, alignées au S.S.O. L'espace entre elles est ainsi une sorte de vallée. Les îlots isolés qui sortent abruptement de son fond, sont tous alignés les uns sur les autres, comme entre Ferozpour et Ramghur, mais plus nombreux et plus hauts; le sol est de plus en plus sablonneux. Mais la campagne est presque partout creusée de puits peu profonds, jamais salés; et la majeure partie des terres est couverte de riches moissons. *Mélakeri* est un gros village entouré d'un mur de boue, à mi-chemin.

Traversé une petite rivière qui descend lentement au lac de Digue. — En approchant de Radjgurh, il y a de la confusion dans les collines isolées qui naissent du fond de la vallée. Elles sont de deux espèces : les unes, comme précédemment, en forme d'immenses pans de murailles, alignées au S.S.O., stratifiées, à couches verticales, dirigées ainsi; d'autres, à formes arrondies comme des segments de sphère, sans aucune stratification généralement et sans aucun ordre entre elles.—Radjgurh est une grande forteresse avec une ville au dedans, qui couvre le sommet et une partie des pentes d'une de ces collines. Près de là est *Radjpour*, qui ressemble, à tous égards, à Radjgurh. Presque chaque colline à l'entour porte à son sommet une forteresse. Les environs sont fort agréables. La plaine est richement cultivée et bien ombragée de Babouls, de Nîmes, de Figuiers d'Inde, de Pipules, de Morinda, de Jujubiers (Bêres), et d'autres arbres qui marquent de loin la place des puits, car c'est près d'eux qu'ils croissent de préférence. La stérilité des pentes des montagnes fait paraître plus riante la verdure de cette plaine, et prévient le sentiment de satiété et de monotonie que fait naître la vue d'une plaine immense magnifiquement cultivée jusqu'aux bornes de l'horizon.

J'avais rencontré sur la route un grand nombre de gens de toute sorte qui se rendaient au camp. La plupart scribes ou autres serviteurs aisés du Radjah ou de ses nobles, montés sur des chevaux, ou des chameaux, ou commodément voiturés sur des chars à bœufs fort légers. Le camp du Radjah, situé près de Radjgurh, donnait à ses environs une vie, un mouvement, un bruit inaccoutumés. — Je ne savais, dans cette confusion, de quel côté chercher ma tente, et ne la trouvai qu'à grand'peine. Cette foule ne regardait qu'avec une parfaite indifférence ma figure et mon costume européens, si même il n'y avait un léger sourire peu bienveillant sur le visage de ceux qui devinaient mon embarras. — Mon camp était fort loin de celui du radjah, au delà de Radjgurh, dans un site solitaire et désolé. Le soleil allait se coucher quand j'y arrivai; et j'étais à cheval depuis le point du jour. Le Radjah, auquel j'avais envoyé la veille une karita du Résident de Dehli avec une autre de moi-même, qui savait mon intimité avec Fraser et de qui j'avais le droit d'attendre les plus grandes attentions, avait envoyé un domestique pour me faire ses compliments, et une charge de sucreries. Informé du rang de ce messager, je le fis chasser sans l'admettre en ma présence, et lui fis dire qu'ayant communiqué moi-même avec le Radjah par écrit, je ne recevrais de sa part aucun message verbal, quel que fût le rang du messager. A l'entrée de la nuit, il en vint un autre qui se traitait de Vakil. Il apportait, avec les compliments de son maître, plusieurs charges de

vivres pour mes gens; mais il ne reçut pas de moi meilleur accueil. Il revint très-tard avec le *sine quâ non* de mon acceptation de ces choses : une karita du radjah. Le vakil était intelligent, et je lui reprochai sans ménagement l'absurde et dangereux système d'inhospitalité de son radjah à l'égard des officiers anglais. A sa question, si je désirais voir le radjah le lendemain, je répondis que j'avais hâte de sortir de son territoire, et nul désir de voir un hôte si peu attentif; l'homme se retira confondu.

Le 24 février 1832. — A Bessona, 4 cosses (2 $\frac{1}{4}$ l.).

Bessona est le premier village du district de Jeipour. Aucunes limites naturelles entre les deux États. La vallée qui paraît plus resserrée autour de Radjgurh par le grand nombre des collines qui s'élèvent de son fond, s'ouvre au delà par l'écartement plus considérable des chaînes qui la bordent à l'E. et à l'O. et par la rareté des îlots qui y sont épars. Bessona est entouré d'une forte muraille de boue. Quelques gens armés de fusils à mèche se tenaient à la porte, qui paraissaient peu disposés à m'y laisser entrer, si j'en avais eu le désir; bien que je fusse précédé de deux cavaliers radjpoutes que le Vakil de Jeipour à Dehli avait envoyés avec moi. De ma tente, dressée au bord de la route, j'eus bientôt le spectacle de l'armée du Radjah d'Alwar qui, partie comme moi de Radjgurh, le matin, allait camper à Gouddah, 4 cosses (2 $\frac{1}{4}$ l.) plus loin. Elle fut plusieurs heures à défiler : c'étaient des milliers de chars à bœufs chargés de tentes et d'effets d'habillement ou de campement, de grain et de fourrage sec pour les bestiaux. Chaque char, suivi de quelques soldats, en shakos troués et en habits rouges déguenillés, armés de fusils de munition anglais hors de service. Les officiers de ces pauvres diables en uniformes de fantaisie, couchés sur les chars. Un nombre immense de chameaux, de bœufs, de buffles et de chevaux de charge; des cavaliers mal montés, armés de lances ou de fusils à mèche. Plusieurs milliers de serviteurs du radjah qui portaient à pied de grands drapeaux triangulaires; d'autres, de simples guidons tout brillants d'oripeau; des compagnies entières de tambours à cheval, derrière lesquels ne marchait aucun soldat. Des instruments semblables montés sur des chameaux; quelques-uns même, d'un immense volume, attachés sur des éléphants; des pierriers sur des chameaux. Des troupes d'éléphants, chacun monté d'un homme qui portait de grands drapeaux. Des massiers sans nombre, qui brandissaient fièrement leurs masses d'or ou d'argent; des corps entiers de trompettes à pied et à cheval; de tout enfin, de tout ce qui fait du bruit et de la couleur, de tout, excepté des soldats. Le Radjah marchait sur un éléphant, au plus bruyant et au plus brillant de

cette méprisable cohue. Cela s'appelait une armée radjpoute. Trente mille hommes au moins passèrent devant moi : il n'y en avait pas le quart d'armés. Quelques centaines des vieux cavaliers de Rendjit-Sing n'en feraient, j'en suis certain, qu'une boucherie facile.

Le Radjah, en passant devant ma tente, envoya un Vakil me faire ses compliments et s'informer de ma santé. Un autre de ses gens m'apporta en même temps des lettres du camp du Gouverneur général, qui devait arriver le lendemain à *Kalakoh,* sur la route de Jeipour à Burtpour, et y rester le 25 et le 26 février, pour y recevoir le Radjad d'Alwar. Ce spectacle devait être nouveau pour moi; je désirais d'ailleurs renouveler mes adieux à milord et à milady Bentinck, et je me décidai à gagner leur camp; un mot au radjah fut expédié aussitôt, pour le prier de faire tenir une couple de chevaux de selle prêts sur la route de Gouddah à Kalakoh.

Le 27 février 1832. — A Gouddah.

Le 25 février 1832. — De Bessona au camp du Gouverneur général à Kalakoh, et séjour le 26.
Le 27 février 1832. — De Kalakoh à Gouddah, 8 *cosses* ($4\frac{3}{4}$ *l.*).

Le 25 février 1832. — De Bessona au camp du Gouverneur général à Kalakoh, et séjour le 26. — Le 25 février, à la pointe du jour, je partis pour Gouddah, où je trouvai le camp du radjah, qui venait de le quitter. Je montai un de ses chevaux préparé pour moi, et, suivi de deux cavaliers radjpoutes, je me jetai au galop au plus fort de la foule. Au delà de ce village, le sol de la plaine est tout coupé de ravines. C'est là que je retrouvai le cortége du radjah, dans une confusion bien plus grande encore que la veille. J'y perdis mes cavaliers, et, poussant toujours au plus épais de la foule pour en gagner la tête, je trouvai un autre relais de chevaux, au bord d'une petite rivière qui coule à l'Est. Elle était presque sans eau. Mais en été, elle est rapide et profonde, et c'est de ses alluvions qu'est formée la plaine ravinée qui s'étend sur ses bords, jusqu'à une couple de milles, car on y trouve partout, enfouies, deux espèces de coquilles qui sont aussi les plus communes à présent dans les eaux de la rivière. — A quelques milles de là, je trouvai les tentes du radjah et de ses principaux officiers, et j'aperçus le camp anglais qu'en séparait un ruisseau. Une batterie de 6 pièces de campagne était dressée sur une des faces du camp radjpoute. Les autres côtés étaient gardés par des postes nombreux de soldats à pied. A 10 heures du matin, j'étais arrivé au camp du Gouverneur général.

Son aspect est sans aucune magnificence. Mais il est très-remarquable par

l'ordre et la régularité qui y président. La suite du Gouverneur général en voyage se compose de deux Secrétaires d'État, M. Prinsep et M. Macnaughten ; leurs Sous-Secrétaires et Assistants ; un Secrétaire privé, M. Packenham ; un Secrétaire pour les affaires militaires, le major Benson ; et, dans son excursion actuelle au travers du Radjpoutana, du Résident d'Adjmir, le colonel Lockett, et du colonel Skinner. J'oublie le chapelain et le médecin du Gouverneur général.

Chacun des voyageurs a une double suite de tentes ; elles partent le soir et se trouvent tendues chaque jour le matin. Celles du Gouverneur général ne se distinguent que par leur grandeur et leur entourage de *Kennâtes*. Celles de ses Secrétaires privés et des Secrétaires d'État sont alignées sur celles-ci, à droite et à gauche, et forment avec elles le côté d'une sorte de rue, dont l'autre est formé par la tente de réception du Gouverneur général et celles des autres officiers de sa suite. La tente d'un chacun garde chaque jour sa situation relative, fixée par le rang du maître. Sur les côtés de cette rue centrale, la rue d'honneur, sont des rues perpendiculaires, de tentes plus petites. Ce sont les bureaux des Secrétaires d'État, les cuisines, etc., etc.

Le Gouverneur général, en voyage, a pour escorte un régiment d'infanterie native, deux escadrons de ses gardes du corps, et généralement deux autres escadrons de cavalerie native ; mais jamais un soldat européen, si ce n'est quelques canonniers d'une faible batterie pour servir les saluts, quand ils sont commandés par l'étiquette. Cette force n'est destinée qu'à faire la police intérieure du camp, et elle y suffit à peine. Les vols de nuit n'y sont pas sans exemple. Le cas d'une agression ouverte à repousser n'est pas prouvé : il ne s'est pas encore présenté depuis qu'il y a des Gouverneurs généraux dans l'Inde et depuis qu'ils y voyagent.

Les troupes de l'escorte campent à quelque distance du Gouverneur général, et leurs lignes forment un quartier séparé, dont la position relative varie suivant la configuration des lieux, mais sans rapport avec la défense du camp.

Le Bazar, porté sur des chars à bœufs et des chameaux, se meut avec la même vitesse que les tentes qui voyagent de nuit. Il forme une rue distincte, composée d'une double rangée de petites tentes, sous lesquelles les marchands exposent leurs denrées. On n'y trouve que des provisions de bouche et le combustible nécessaire pour les préparer ; du grain pour les animaux ; quelques forges de maréchalerie. Les prix sont fixés par un officier de la suite du Gouverneur, et varient fréquemment, de manière à assurer toujours aux marchands un bénéfice suffisant pour les attirer en grand nombre, sans pourtant charger

trop les soldats de l'escorte et l'immense population de serviteurs de toute espèce qui font le service du camp. En général, l'abondance y règne.

Lord Bentinck, même en hiver dans les provinces septentrionales, part avant le jour, et fait quelques milles à la lueur des torches, de façon à avoir terminé entre 8 et 9 heures l'étape du jour. Tous les officiers de sa suite l'imitent; en sorte qu'après le déjeuner chacun est au travail, comme dans ses bureaux à Calcutta. La besogne ne manque à personne, car, outre une partie des affaires ordinaires du gouvernement qui s'expédient par le Gouverneur général en voyage, il y en a une multitude de locales qui appellent chaque jour de nouvelles décisions. Le but ostensible des voyages des Gouverneurs généraux est de connaître mieux les détails pratiques du gouvernement, d'en découvrir les abus et de les corriger. A cet effet, le Gouverneur général requiert de tous les officiers civils dont il traverse le district, des informations minutieuses, des mémoires écrits sur leur administration. Il provoque d'eux des projets nouveaux d'amélioration, de simplification, de contrôles, d'économie. Mais en général tout cela n'est qu'un prétexte à la curiosité très-naturelle de l'homme qui occupe la haute dignité de Gouverneur général. Obsédé par la chaleur et l'étiquette de Calcutta, il met en avant la raison d'État pour visiter les provinces. — Lord Amherst, en voyage, ne faisait rien que lire des romans, écrire à ses amis, et signer quelques ordres préparés dans les bureaux des Secrétaires d'État qui gouvernaient sous son nom. Lord William Bentinck qui ne fume pas, qui ne lit pas, qui n'écrit pas, est bien obligé de s'occuper des affaires, et il le fait avec une passion tout à fait préjudiciable à leur bonne expédition. C'est avec ses secrétaires privés qu'il travaille, et il ne laisse aux Secrétaires d'État que le soin d'enregistrer ses ordres et d'y apposer leur contre-seing; ils n'ont pas le droit de le refuser, à moins de se démettre de leur emploi, mais il n'engage jamais leur responsabilité, qu'ils mettent à couvert par l'insertion de leurs objections ou de leurs protestations sur la minute des ordres du Gouverneur, qui doit être envoyée à la cour des directeurs et au bureau du contrôle. Quand un projet a été présenté depuis un mois au Gouverneur général, et que le public peut croire qu'il a été pendant ce temps suffisamment examiné par lui et son conseil, vient sa décision suprême, qui n'est souvent que l'ouvrage de son caprice ou du caprice d'un de ses affidés, à la suite d'une conversation décousue sur cet objet, et le public en général est mécontent de toutes ces innovations ambulantes. Elles heurtent généralement des intérêts privés, sans être d'aucun avantage à l'État. Au reste, il serait peut-être aussi difficile au Gouverneur général de rendre son gouvernement plus agréable au grand nombre, s'il permettait aux

Secrétaires d'État d'y prendre la part réelle pour laquelle leur expérience semble les qualifier mieux que lui et ses secrétaires privés. — Il y a divergence absolue d'opinions, sur toutes les questions possibles, parmi tous les hauts fonctionnaires. Cette opposition de vues politiques et administratives parmi des hommes que leur talent ou leur expérience paraissent mettre également en état de bien juger des unes et des autres, je l'observe partout depuis le jour de mon arrivée dans l'Inde.—Dans aucun autre pays, je n'ai rien vu de pareil: et je ne m'en étonne pas, car, dans cette singulière fabrique de la puissance anglaise dans l'Inde, tout est artificiel, anomal, exceptionnel. Dans la discussion des mesures du gouvernement, il faut faire entrer la considération d'une foule d'objets, qui, en Europe et dans toute société organisée naturellement par soi-même, seraient étrangers à ces questions. Il n'y en a aucune en ce pays qui n'ait une face politique, sous laquelle il serait dangereux de la méconnaître. C'est ainsi que le système de la diffusion des connaissances européennes parmi les Indiens a ses partisans, ses adversaires, et ses indifférents. — Quelques-uns déplorent la liberté que lord Bentinck permet à la presse de Calcutta. D'autres trouvent que sa tolérance à cet égard rachète amplement l'illibéralité de ses autres actes. Et il ne manque pas de gens qui lèvent les épaules aux espérances et aux craintes que la presse inspire aux uns et aux autres; elle n'a, à leurs yeux, aucune puissance pour le bien ni pour le mal. — La substitution de la langue et des lois anglaises, aux lois de Menou, au Koran, et à la langue persane dans l'administration de la justice, ne divise pas moins les politiques. — Les événements du jour sont jugés avec la même divergence d'opinions. Par exemple, M. Martin voyait dans le tumulte causé au mois de décembre dernier, à Calcutta, par une bande nombreuse de vagabonds, les *Moulavies*, le symptôme d'un mécontentement universel dans la population native; il voyait un signe alarmant de la faiblesse du gouvernement, dans son inhabileté à étouffer ce tumulte dans les 24 heures. Les désordres plus graves, causés maintenant par l'insurrection d'une tribu indigène des montagnes de Ramgur et de Birboum, les *Côles*, l'effrayent beaucoup, et en effrayent beaucoup d'autres. Fraser se contentait d'en sourire. On commente, avec la même opposition de jugement, la suppression, récemment ordonnée par le Gouverneur général, de la Résidence de Dehli, et la création d'une Résidence nouvelle à Adjmir. On dit, ce me semble avec raison, que Dehli, qui a été si longtemps la capitale des dynasties impériales de l'Inde, commande moralement le respect et l'obéissance des Indiens; qu'il n'est pas politique de répudier cet héritage de souvenirs que la conquête avait placé dans les mains des Anglais; que Dehli devait toujours rester un

des grands centres du pouvoir anglais; que les attributions de son Résident ne sauraient être trop élevées; que les États radjpoutes, tributaires ou protégés gratuitement, obéiront moins volontiers au Résident d'Adjmir, qu'ils ne le faisaient à celui de Dehli, où, depuis tant de siècles, ils avaient porté leurs tributs et fait acte de vasselage; enfin, que la famille impériale, malgré son abaissement et son insignifiance actuelle, mérite des égards et des ménagements politiques; qu'il était agréable à l'Empereur de n'avoir de rapports qu'avec un officier du rang le plus élevé, et que l'influence de cette famille déchue pourrait renaître un jour. Les partisans de la mesure ne lui trouvent aucun avantage politique, et la défendent seulement sur le motif d'économie. Elle doit épargner à l'État, dans quelques années, quelques milliers de roupies par an. Mais ils disent qu'il est d'une indifférence absolue aux intérêts de la Compagnie que le chef de l'administration anglaise à Dehli, s'appelle un *Résident* ou un *Commissioner,* et que les principautés radjpoutes soient contrôlées par lui ou par un officier résidant à Adjmir.

Je revis au camp plusieurs de mes anciennes connaissances et en formai de nouvelles. Je garderai toujours le souvenir du colonel Skinner, un des noms les plus connus dans le nord de l'Inde. C'est le fils d'un officier anglais et d'une mère indienne. A 15 ans, son père lui donna un cheval, un sabre, un bouclier, un fusil à mèche, quelques roupies; et, ainsi équipé, il le mit dehors de chez lui, en lui souhaitant bonne fortune. — Le jeune homme était résolu. Il chercha avec ardeur cette fortune, et il la trouva. Il entra au service de *Scindia,* dont le général Perron commandait alors les armées; il s'y fit distinguer bientôt, par sa bravoure, son adresse, son activité, et leva une troupe de cavaliers auxquels il enseigna à obéir comme les soldats européens le font à leurs chefs, mais qu'il équipa et arma à la mode indienne, et qu'il instruisit à se servir de leurs armes, le sabre et le fusil à mèche. Quoique bien jeune encore à cette époque, son nom était déjà grand, comme chef de partisans, quand Perron quitta le service des Mahrattes. Skinner, ou *Secunder,* comme l'appellent les natifs, en le quittant également, passa à celui des Anglais, mais à la condition, par lui fidèlement exécutée, de ne jamais combattre contre son ancien maître. En dépit des règlements de la Compagnie qui excluent de son service les fils de mères indiennes, Skinner, depuis longtemps, a le brevet de lieutenant-colonel, et, sous le commandement de lord Combermère, il a été décoré de l'ordre du Bain. Il commande un corps nombreux de cavalerie irrégulière, dont le dépôt est à Hansi, où il réside lui-même habituellement sur un djaguir qu'il a reçu du gouvernement. Il élève sur son domaine des chevaux et des bœufs, fait de l'indigo,

trafique sur d'autres denrées encore; et quand ses spéculations sont fructueuses, il dépense son argent comme un natif. Il a bâti une pagode, une mosquée, et c'est à ses frais que s'élève depuis plusieurs années l'église de Dehli, qui déjà lui a coûté plus d'un demi-lak. Il assiste au service anglican le dimanche, prie quelquefois dans la mosquée le vendredi, et penche plutôt pour l'islamisme que pour le christianisme. Ses mœurs sont un singulier mélange des mœurs européennes et des mœurs asiatiques. Mais elles sont douces et bienfaisantes, et il s'est acquis une bienveillance presque universelle. Il n'a d'ennemis que quelques gens ennemis de sa couleur (qui est extrêmement foncée), et quelques envieux de sa fortune. Il parle le persan comme l'anglais. L'hindoustani est sa langue maternelle. Quelque révolution qui pût arriver dans l'Inde, Skinner retomberait toujours sur ses pieds. — C'est un homme d'une cinquantaine d'années, et déjà chargé d'embonpoint. Cependant il n'a rien perdu de son adresse aux exercices militaires, où il excellait dans sa jeunesse. Aucun de ses cavaliers ne tire avec plus de justesse que lui son fusil à mèche, par-devant, de côté, et par-derrière, sur son cheval lancé au galop. Son corps est composé d'hommes choisis, Musulmans de haute caste pour la plupart; il les préfère de beaucoup pour le métier des armes à toutes les castes d'Hindous. Ce corps a une haute réputation à la guerre. On le dit infatigable et d'une bravoure éprouvée, d'une adresse meurtrière à l'ennemi. En temps de paix, il se fait remarquer par sa parfaite discipline. — Fraser, qui est lié intimement avec Skinner, eut jadis la fantaisie de vouloir être son major; et lord Hastings, qui était alors Gouverneur général et Général en chef, lui donna ce titre. Mon intimité avec lui me servit d'introduction auprès du colonel; si bien que après un quart d'heure passé avec lui, il me semblait déjà une vieille connaissance. A moitié Indien par sa naissance et ses mœurs, et cependant parfaitement familiarisé avec nos usages, le colonel Skinner est un homme infiniment curieux à connaître. Il ne parle volontiers que des choses de ce pays, parce que ce sont les seules qu'il sache bien. Si j'étais commandant en chef dans l'Inde, j'aimerais à le consulter souvent. Il a vu plus la guerre peut-être que qui que ce soit. Il blâme sans réserve le sabre anglais, dont sont armés les 10 régiments de cavalerie native régulière. Il dit qu'il n'a jamais vu un natif apprendre à s'en servir adroitement. Il n'approuve pas plus les éternelles revues de troupes, grandes manœuvres, toujours sur un sol bien uni et tel que l'occasion le présente rarement en un jour de bataille.

Il était à Ropour, à l'entrevue du Gouverneur général avec Rendjit, et pense que Rendjit a presque détruit son armée, en y introduisant partiellement la dis-

cipline européenne. — Il parle hautement du talent militaire et du caractère des Français qui furent ses premiers chefs: Perron, De Boigne, etc.

Le Radjah d'Alwar avait déjà fait une visite au Gouverneur général, il y a deux mois, lorsque lord William Bentinck se rendait à Adjmir pour y tenir son congrès radjpoute. Mais il n'avait pas été reçu avec la même étiquette qui avait été observée à Adjmir avec des seigneurs d'un rang moins élevé que le sien, et il revenait à la charge auprès du Gouverneur général, parce qu'on lui avait donné à entendre qu'il recevrait une sorte de réparation.—L'entrevue ayant lieu cette fois sur le territoire du Jeipour, le Gouverneur général considérait le Radjah comme son hôte. Trevelyan et Blake allèrent au-devant de lui, avant qu'il arrivât à son propre camp. A 3 heures de l'après-midi, le Radjah vint chez le Gouverneur général. Il fut salué, à son entrée au camp anglais, d'une salve d'artillerie. Son cortége était un choix dans ce que j'avais vu de plus brillant dans la foule du matin et de la veille. *Bonnéh-Sing* et ses courtisans étaient sur des éléphants. Lord Bentinck le reçut à l'entrée de sa tente, mais sans en sortir; et après l'avoir embrassé, le conduisit par la main à la place préparée pour lui. C'était un fauteuil à la droite du Gouverneur général, et au sommet d'un fer à cheval dont les seigneurs d'Alwar occupaient la droite et l'état-major anglais la gauche; tous assis sur des siéges semblables à ceux du Gouverneur général et du Radjah. M. Prinsep était à la droite du Radjah et servait d'interprète. Lord Bentinck, à sa gauche, avait le colonel Lockett, qui, dans le camp, en présence des natifs, avait la préséance sur tous les autres officiers anglais.

Le Radjah est un homme d'une trentaine d'années, fort grand, et d'un embonpoint excessif; d'ailleurs, d'une figure commune, et d'un caractère également commun. Il était vêtu assez richement, mais sans goût. Sa suite, en habits de brocart neufs et roides, était remarquable par sa laideur et son manque d'air et de grâce. On eût dit une douzaine de masques des rues, au temps du carnaval. C'est qu'ils portaient pour l'occasion un habit qui n'était pas leur habit ordinaire. Ils étaient tous, comme le Radjah, armés, mais tous nu-pieds, au lieu que Bonnéh-Sing, par-dessus ses larges pantalons d'or et de soie, portait de vieilles demi-bottes à l'européenne. C'était la partie politique de son équipement, et il regardait sans cesse, avec une satisfaction infinie, ces bottes auxquelles il devait de ne pas être nu-pieds en notre présence. Elles sont, pour nous, un expédient commode à la cour des Radjahs du Radjpoutana, qui, tenant toujours leur durbar sur un tapis couvert de mousseline blanche, attendent de nous que nous nous déchausserons pour marcher dessus. — A Kotah, à Jeipour, à Oudipour, les Agents politiques ou Résidents se prêtaient

à cette exigence des Radjahs; et quand le Gouverneur général entra dans le Radjpoutana, cet hiver, les princes, qu'il devait y recevoir à son audience, firent sonder M. Prinsep par leurs vakils, pour savoir si le Gouverneur général et sa suite suivraient la coutume établie par les Agents. M. Prinsep répondit par le refus le plus formel, et dans le conseil ambulant de lord Bentinck, il y avait à peine division sur cette question. Ce fut une offense à tous les princes qui visitèrent le Gouverneur général. On chercha à l'amoindrir par le soin de porter toujours des bottes en les recevant et en leur rendant leurs visites. C'était une sorte de compromis. — Les Radjahs s'en saisirent eux-mêmes; et pour ne pas faire plus pour nous que nous n'avions fait pour eux, se pourvurent de bottes pour leur entrevue avec le Gouverneur général. C'est donc la chaussure diplomatique dans l'Inde? Maintenant le précédent est établi, et il n'y a pas de cour radjpoute où un officier anglais ne puisse prétendre à paraître botté.

Bonnéh-Sing parla hindoustani et persan. Il y a peu de princes radjpoutes qui connaissent cette dernière langue au delà de ce qui est strictement nécessaire pour comprendre leur correspondance avec le gouvernement anglais. — M. Prinsep tenait le Radjah en conversation. Au bout d'un bon quart d'heure, un domestique apporta au Gouverneur général une boîte de parfums. Lord Bentinck ouvrit une des fioles d'essence, en versa une goutte sur les habits du Radjah, et le reconduisit par la main à la porte de la tente, où il l'avait reçu. — Aucun Khélat ne fut présenté au Radjah qui était venu sans doute dans l'espoir d'en recevoir un, car le Radjah de Kischenghur même avait reçu cette distinction. Trevelyan insistait le matin près de lord Bentinck, pour qu'elle lui fût accordée. Prinsep soutint qu'il n'y avait aucun droit, et que son manque habituel d'égards envers les Européens ne lui donnait aucun titre à une faveur: son avis a prévalu.

Le lendemain, à la même heure, le Gouverneur général rendit au Radjah sa visite. Nous étions une douzaine à sa suite. Tous, montés sur des éléphants, et sans autre escorte que les gardes du corps. — Lord Bentinck, comme la veille, était en habit d'officier général, et seul sur son éléphant. Deux domestiques étaient assis derrière lui; et l'un d'eux tenait, au-dessus de sa tête, le plus mauvais parapluie de calicot vert que j'aie jamais vu. C'était en guise de parasol. Il y avait une affectation de négligence dans le costume de notre troupe. Quelques-uns étaient en casquette, d'autres en redingote: j'étais le seul habillé. Nous fûmes reçus, à la sortie de notre camp, par les seigneurs de la cour d'Alwar, et à quelque distance par le Radjah lui-même, monté comme la veille sur un éléphant; le Gouverneur général le fit marcher à sa droite. M. Prinsep reprit,

comme à l'audience, la droite du Radjah et ses fonctions d'interprète. De là, jusqu'à sa tente, notre cortége marcha entre deux haies de soldats à pied, de cavaliers, et de canonniers montés avec leurs pierriers sur des chameaux, au milieu d'une décharge continuelle de toutes sortes d'armes à feu. Le Radjah écrasait entièrement le Gouverneur général; et ce n'était pas par accident. Son haouda était exhaussé de trois pieds au moins au-dessus de son éléphant, dont la housse couverte d'or cachait cet artifice. Lord Bentinck est inattentif à ces choses, auxquelles les natifs cesseront bientôt d'affecter de l'importance, quand ils verront que nous n'y en mettons aucune. Les dernières files de soldats entre lesquelles nous passâmes étaient costumées à l'européenne, à peu près comme les Sipahis de la Compagnie l'étaient il y a 50 ans; et, parmi leurs officiers, nous vîmes quelques figures si plaisantes, qu'elles excitèrent l'hilarité de notre partie. C'étaient des vieillards radjpoutes, avec leur barbe écartée à droite et à gauche du menton vers les épaules, des guenilles d'écarlate en forme d'habits, des pantalons à l'indienne, qui laissaient une partie de leur ventre nue, des bottes à revers et des chapeaux à trois cornes, d'une longueur excessive, comme on les portait du temps de lord Clive.

La tente où le Radjah nous reçut, était plus grande encore que les tentes de réception du Gouverneur général, mais simple, et doublée intérieurement de toile commune. Le durbar était disposé comme la veille, avec cette différence seulement que le Radjah et le Gouverneur général étaient assis sur des fauteuils différents des autres, et couverts d'argent. Bonnéh-Sing était fidèle à ses bottes de la veille. Après un quart d'heure de paroles insignifiantes, échangées entre lui et Prinsep, qui traduisait au Gouverneur général cette plate conversation, le Radjah huila d'essence de rose le Gouverneur général, et son frère remplit, au très-grand détriment de nos habits, la même cérémonie avec nous. Bonnéh-Sing ayant accompagné lord Bentinck jusqu'au dehors de sa tente, le pria de rester pour voir ses chevaux. Lord Bentinck y consentit. Les deux chaises d'argent furent aussitôt apportées; la suite du Gouverneur général demeura debout autour de lui. Une trentaine de chevaux harnachés avec luxe défilèrent devant nous : il n'y avait pas un arabe parmi eux : tous chevaux indiens et quelques-uns de Perse. La mode radjpoute de leur harnachement était nouvelle pour moi : elle est très-lourde, et cache trop l'animal. La selle est le *tchaïjamah* ordinaire ; c'est une sorte de matelas posé en travers sur le dos du cheval. Elle est couverte de soie ou de brocart, ou de velours brodé. De ses quatre coins, pendent deux gros nœuds de rubans brodés, ou de lourdes franges d'or et de soie, qui descendent jusqu'à la hauteur du genou. La cri-

nière est tressée avec de larges rubans semblables, qui tombent lourdement et de chaque côté sur le cou du cheval. Par-dessus est un large collier d'argent ou de pierres communes montées en or; et souvent, au lieu d'un collier, il y en a deux et trois. La tête est presque entièrement cachée par les lames d'or et d'argent qui descendent du front, et par les nœuds et les glands qui pendent des oreilles au-devant des yeux. Un châle de Cachemir sert de martingale. Aux pieds sont des anneaux d'argent. Un écuyer monta plusieurs de ces chevaux, et leur fit faire, devant nous, divers exercices de manége plus singuliers qu'élégants, et leur commandait à peine par la bride, et nullement par le mouvement des jambes que le cheval ne pouvait sentir au travers de l'énorme épaisseur d'ornements dont ses flancs étaient couverts. Tout son art consistait dans la manière dont il balançait son corps sur ses cuisses et en portait le poids à droite ou à gauche, en avant et en arrière, par secousse ou graduellement. C'est le principe presque exclusif de l'équitation des Indiens. Cette voltige, après tout, ne serait pas regardée chez Astley ni chez Franconi.

Un autre spectacle était préparé pour le Gouverneur général : c'était une lutte de pugilistes. Lord Bentinck exprima sa répugnance à les voir se battre avec les poings fermés, et ils luttèrent simplement pour se terrasser. L'arène était ce qu'elle doit être fidèlement à l'étymologie de ce mot, un carré de sable, légèrement humide et profondément défoncé. Les lutteurs étaient des Musulmans pendjâbis et des Indiens de diverses castes du Radjpoutana. Ils étaient nus, à l'exception d'une étroite ceinture, et point huilés. Ils luttèrent deux à deux, chacun à leur tour; se saisissant par le corps, la tête ou les membres, et cherchant à se renverser. C'est un des exercices des boxeurs anglais, mais il était nouveau pour moi; et comme on ne s'y portait pas de coups, je le regardai avec une curiosité sans dégoût. Cependant la violence des efforts des pugilistes était telle, que plusieurs saignaient du nez et de la bouche avant d'être engagés une minute. Ils ne s'étaient pas saisis l'un l'autre après quelques feintes pour s'éviter ou s'attaquer, que déjà ils étaient hors d'haleine. Enlacés ensemble, ils restaient des minutes entières immobiles, pour reprendre leurs forces et faire un nouvel effort; et, pendant ce temps-là, chacun faisait encore une dépense de forces excessive : c'était une sorte de neutralité armée, de trêve, qui épuisait les combattants de part et d'autre. Quelques-uns, terrassés une première fois, refusaient de se rendre; et le vainqueur, pour s'assurer l'avantage jusqu'à la fin, se jetait sur leur dos et cherchait à les étouffer dans le sable. Mais l'homme terrassé, le corps entièrement supporté sur la terre, paraissait reprendre ses forces plus vite que son adversaire, malgré la position

excessivement gênante souvent, dans laquelle il était tombé, et, quelquefois réussissant à dégager un de ses membres et à saisir une des jambes du vainqueur, il faisait un effort immense, roulait avec son adversaire sur le sable, et, le saisissant par le corps, le soulevait comme une plume et le rejetait presque mort sur le sable. — Au signal d'un des gens du Radjah, les deux jouteurs se relevaient, faisaient une cabriole étonnante, et allaient reprendre leur place. L'avantage resta généralement aux Pendjâbis : ils étaient plus fortement musclés que les Indiens. Les uns et les autres avaient la tête petite de l'athlète. Ces gens sont au service du Radjah, auquel chacun d'eux coûte un chevreau tous les jours. La violence de leurs exercices leur fait digérer facilement une énorme quantité de nourriture : d'ailleurs, sobres sur la boisson. — Je n'avais jamais vu les forces humaines mises en action de cette sorte. Mais les officiers anglais qui se souvenaient d'avoir vu dans leur pays des exercices du même genre, n'admirèrent que l'agilité de quelques-uns des boxeurs indiens. Ce spectacle leur plaisait tant, que nous ne quittâmes le camp du Radjah qu'à l'approche de la nuit, et à la lueur des torches.

Le nautche qui avait été célébré à notre arrivée dans la tente de réception, était misérable par le petit nombre, la figure et le costume des danseuses.

Tel est le cérémonial des entrevues du Gouverneur général avec les princes indiens. Selon l'ancienneté de leur maison et leur importance actuelle, il fait quelques pas de plus hors de sa tente pour les recevoir quand ils viennent, et, quand il leur rend leur visite, il consent à n'être pas accueilli par eux si loin de la leur; ou bien il s'assied avec eux sur un canapé, tandis que leur suite et la sienne s'assoient sur des fauteuils ordinaires; ou il leur offre un khélat, dont un fusil de chasse, une montre d'or, et un éléphant font souvent partie. Un nautche remplit toujours le vide des visites qu'il rend; et, pour joindre son camp, chaque chef rassemble toujours le plus grand nombre d'hommes possible, et les habille de son mieux. C'est pour eux un honneur très-dispendieux, et rarement un honneur. Leurs prétentions manquent rarement d'y souffrir. Et, par exemple, des divers Radjahs réunis dernièrement à Adjmir, il n'y en a pas un qui ne soit retourné chez lui mécontent. Le Ranah d'Oudipour, le Radjah de Jeipour, celui de Boundi, Amîr-Khan, le Maharao de Kotah, et le Radjah-Rana de la même principauté, avec d'autres d'un rang moindre, étaient là, et le Gouverneur général ne sut pas flatter l'amour-propre des uns sans offenser les autres; et les mieux traités même se trouvèrent désappointés.

Alwar est une principauté toute nouvelle, de la création de sir David

Ochterlony. C'était auparavant une province de Jeipour, dont le territoire s'étendait presque jusqu'aux portes de Dehli. Le gouvernement anglais en fit un petit État indépendant pour le donner à un seigneur radjpoute, qui avait joint l'armée de lord Lake avec un corps nombreux de cavalerie. Le revenu en est de plus de 20 laks (5 millions). Le Maharao mourut sans enfants; mais il avait adopté pour fils un de ses neveux, et ce fils adoptif fut agréé par le gouvernement anglais pour successeur de cette petite couronne: c'est Bonnéh-Sing. Il a un frère aîné, qui est un personnage tout à fait insignifiant. Il ne paye aucun tribut au gouvernement pour la protection qu'il en reçoit; mais il entretient 5,000 cavaliers montés à ses frais, qu'en temps de guerre il devrait donner à la Compagnie. Jeipour ne voit qu'avec envie ce nouvel État né de son démembrement; et sur la frontière qui les sépare, assez souvent les villageois armés en viennent aux mains. Ces violences ont toujours un prétexte dans l'incertitude des limites des deux États; et malgré le soin que les Résidents de Dehli ont apporté à les faire marquer avec exactitude, ils n'ont pas réussi à faire toujours garder la paix aux deux partis.

Aux termes des traités, les princes tributaires ou protégés du Gouvernement anglais n'ont le droit de communiquer les uns avec les autres que pour leurs affaires de famille, leurs mariages, etc., dans lesquelles la Compagnie s'abstient scrupuleusement d'intervenir. Or, il y a quelques mois, le Radjah d'Alwar exprima le désir de se rendre à Jeipour, et, sans attendre l'agrément du Résident, se mit en marche pour cette ville. M. Martin vit dans cette démarche une infraction au traité par lequel il tient sa couronne, et lui interdit le voyage de Jeipour. A cette occasion, il pressa le Gouverneur général de faire un exemple de ce chef indocile, et d'apprendre l'obéissance aux autres, en exigeant de celui-ci une amende d'un lak de roupies (250,000$^{f.}$). Heureusement pour le Radjah, un secrétaire du Gouverneur général, en ce temps-là, arriva au camp de lord Bentinck et plaida sa cause, comme il plaide, envers et contre tous, celle de tous ces petits princes soumis au contrôle de la résidence de Dehli. Il paraît l'avoir gagnée. Je doute que le Radjah en soit plus reconnaissant envers le Gouvernement, et mieux disposé à son égard. Il fit valoir pour excuse, que ses communications avec la cour de Jeipour n'avaient d'autre objet que de terminer la longue querelle qui subsiste entre ces deux États depuis leur séparation; il désirait aller à Jeipour pour reconnaître le jeune Radjah comme son supérieur, lui offrir un nuzzer, en recevoir un khélat, et vivre désormais en bon voisin avec lui. Dans les idées du pays, il le pouvait faire sans se déshonorer; car, bien que de la même caste que la famille régnante de Jei-

pour, *Cutchewouaï* (?), il appartient à une branche moins noble de cette caste. Le Gouverneur général ne voit dans cet hommage que le désir de se faire légitimer dans la possession de la principauté que la Compagnie lui avait donnée, et cet hommage serait une insulte pour elle, puisqu'il implique qu'il y avait d'autres droits que les siens.

Fraser est systématiquement ennemi de tous ces petits princes et du droit de propriété territoriale tel qu'il existe dans l'Inde. Il s'est rendu très-odieux aux classes élevées des villes qui devaient leur opulence à la possession de djaguirs, parce qu'il a retiré ces djaguirs à tous ceux qui ne pouvaient justifier de l'origine de leur propriété dans leur famille. Il n'a pas de sympathie pour le Nawab ou le Khan oisif qui vit à la ville, dans l'indolence et la mollesse, du travail des paysans de quelques villages. Je sens et pense comme lui. Les riches, dans l'Inde, ne servent en rien aux pauvres. Ils ne font jamais de leur loisir et de leur richesse un usage qui tourne au profit des pauvres, comme il arrive en Europe, où les travaux de l'intelligence occupent une partie de ceux qui ne travaillent pas de leurs mains, et vivent du travail manuel des autres. Il est sans doute utile qu'il y ait une petite fraction de la société humaine entretenue par le reste pour cultiver sans souci les sciences et les arts, dont les progrès augmentent toujours en définitive le bien-être de la masse entière. Mais il n'y a rien de pareil dans l'Orient; et si c'est la raison d'utilité publique qui crée les droits particuliers, cette classe de riches n'en a aucun à sa richesse. — D'ailleurs, il a toujours suffi à Fraser de remonter à une seule génération, pour trouver que l'usurpation au détriment de la couronne en était le principe, et il a cru qu'il ferait justice à la société entière en rendant ces terres à la couronne, représentée par le Gouvernement anglais. Une des mesures de son administration les plus décriées par ceux qui se croient les meilleurs amis des natifs, est la dépossession d'une quantité d'habitants de Panput, qui s'étaient arrogé la propriété de la majeure partie des terres de ce district, et vivaient dans l'aisance à la ville. Fraser les a condamnés à travailler pour subsister; mais en donnant leurs revenus au Gouvernement, il le met à même de décharger d'autant d'autres districts où la quotité de l'impôt réduisait les cultivateurs à une misère excessive.

C'était une politique bien étrange que celle du Gouvernement anglais qui se dessaisissait gratuitement des provinces que le sort des armes lui avait données, et dont l'occupation ne présentait pas plus de difficultés que la conquête. Les revenus d'Alwar, tels qu'ils sont perçus actuellement par le Radjah, ne suffiraient-ils pas à défrayer la dépense de l'administration civile et judiciaire,

et d'un établissement militaire respectable? Assurément, et toutes ces choses payées, il y aurait encore du reste dont on pourrait faire la remise aux cultivateurs, aux travailleurs, ou qui servirait à payer les dettes de l'État. La ville d'Alwar serait moins florissante qu'elle n'est, à présent qu'une grande partie du produit du travail de toute la principauté s'y consume par la cour du Radjah; mais le pays serait-il moins riche et moins heureux? Certainement il y aurait pour la masse plus de sûreté, plus de justice. Les seuls qui souffriraient, seraient les quelques milliers d'oisifs qui, dans les jours d'apparat, portent devant leur Radjah, aussi inutile qu'eux, des hallebardes, des drapeaux et des masses d'argent, valetaille à pied et à cheval, que l'on décore du nom de haute classe, quand elle est assez riche pour être portée en palanquin ou montée sur des éléphants.

Les avocats peu nombreux de l'indépendance des États protégés ou tributaires, prétendent que la condition des paysans eux-mêmes y est moins misérable que dans les provinces soumises au Gouvernement anglais. Ils disent que le Gouvernement de la Compagnie, quoiqu'il vise toujours à l'équité, est souvent accablant pour les cultivateurs par le taux de l'impôt territorial, et contre lui les malheureux cultivateurs sont sans ressource; ils n'ont que celle de déserter leur demeure et d'aller chercher du travail ailleurs; au lieu que, dans les principautés indépendantes, le peuple, s'il est trop chargé, se révolte contre son maître, et quelquefois réussit à le chasser. Ces petites monarchies absolues, tempérées ainsi par les émeutes et les révolutions, sont moins opprimées que les provinces de la Compagnie. J'ai entendu citer, à l'appui de cette théorie, l'expulsion assez récente du Radjah de Kischenghur, mais c'est un exemple mal choisi. —Le Radjah de Kischenghur, par les traités de sir David Ochterlony, était reconnu par le Gouvernement anglais comme chef indépendant et maître (Malik) de sa principauté. Elle serait de 4 laks (1 million) par an, si le revenu de toutes les terres passait au trésor du prince; mais plus de la moitié était occupée par des Djaguirdars. Le Radjah voulut les déposséder; mais chacun d'eux annonça qu'il défendrait son domaine. Avant d'en venir à l'*ultima ratio regum*, le Radjah alla à Dehli pour se faire bien expliquer par le Résident quels droits lui garantissait son traité avec le Gouvernement anglais. On lui répéta qu'il était maître de faire ce qu'il voudrait de ses Djaguirs, mais qu'il ne recevrait du Gouvernement aucune assistance pour l'exécution de ses projets. Là-dessus il forma à Dehli une armée de quelques mercenaires, et marcha contre Kischenghur pour consommer l'expulsion de ses Djaguirdars. Ceux-ci se réunirent, lui offrirent bataille et le défirent complétement. Il vit, depuis ce temps, exilé sur les

territoires voisins, sans pouvoir rentrer dans son domaine, à quelque condition que ce soit.

Or, la reprise des Djaguirs ne devait pas nécessairement changer la condition des paysans; il méditait la ruine de sa petite et inutile noblesse, et c'est elle qui lui résista et qui le chassa. Les cultivateurs de la terre n'étaient pour rien dans cette agression ni dans cette résistance; et c'est toujours ainsi que les choses se passent dans l'Inde. Le peuple qui travaille, le peuple qui laboure, sème et récolte, le peuple ne compte pour rien. Il n'y a de guerre qu'entre ceux qui se disputent la jouissance du produit de son travail au delà de ce qui est strictement nécessaire à sa subsistance. Ce peuple est protégé par l'Administration anglaise contre une foule de vexations dont il a à souffrir sous le despotisme des Princes indiens, et la preuve qu'il sent ce bienfait, chaque jour l'apporte : car, dans les délimitations de territoire, qui vont sans cesse se rectifiant sur les frontières des provinces anglaises et des principautés indépendantes, les villages contestés demandent toujours à appartenir à la Compagnie. Prinsep m'a assuré la généralité de ce fait sans réplique.

Lord et lady Bentinck n'ont rien épargné pour me rendre aussi agréable que possible les deux journées que je passai dans leur camp. Je demeurai de longues heures en tête à tête avec eux. Lord Bentinck était curieux de savoir mon opinion sur bien des choses qui m'avaient dû frapper de ce côté-ci du Setludje et de l'autre. Sans nommer personne, je lui avouai ma surprise du peu de talent et d'activité des officiers de son Gouvernement, et l'amenai sans peine à convenir lui-même que si la machine marchait, il en fallait remercier surtout le bon Dieu. Il fit une réflexion qui me plut beaucoup : après une pause, il se récria sur l'étrangeté de notre position, celle d'un homme de Londres et d'un homme de Paris, causant à leur aise sous une tente commode, au milieu d'une plaine déserte dans le Radjpoutana, et les maîtres de ce pays et d'un immense Empire! —Un aide de camp entra là-dessus, et lui dit que le cortége du Radjah d'Alwar approchait, et je le quittai pour qu'il s'habillât.—Le soir, à dîner, lady Bentinck fit jouer pour moi la Parisienne que je ne connaissais pas, et qui ne me parut qu'une suite de lieux communs élégamment arrangés. C'est le plus noble luxe de la maison du Gouverneur général que cet excellent orchestre qui le suit en voyage. Le dimanche, l'orchestre se tait le soir, à l'heure du dîner, pendant lequel il exécute des symphonies les autres jours; mais le chapelain, qui lit le service le matin, le requiert pour accompagner le chant de quelques psaumes. La musique passable est si rare dans les stations anglaises des provinces du nord, que chacun va au service du Gouverneur général pour en entendre de la bonne.—Après la

Parisienne, l'orchestre exécuta plusieurs symphonies de Rossini. Ces sons m'étaient bien connus! ils réveillèrent en moi bien des souvenirs.

J'ai dit que la raison d'État n'était réellement pour rien dans ces longs voyages des Gouverneurs généraux, et je crois qu'ils sont loin d'être indifférents aux intérêts de la Compagnie; c'est l'opinion de presque tous les hommes distingués avec lesquels j'ai causé de ce sujet, que ces voyages nuisent à la considération du Gouvernement. Le Gouverneur général est une sorte de roi qui ne gagne rien à se montrer; en se montrant à tous, il détruit le prestige des populations qui ne voient plus en lui qu'un homme comme tous les autres. Lord Bentinck, je ne sais pour quel motif, désirait réunir à Adjmir tous les Princes radjpoutes, et plus de la moitié d'entre eux s'excusèrent pour manquer à cette sorte de congrès. Plusieurs montrèrent assez peu d'égards au Gouverneur général; entre autres le jeune Radjah de Jeipour, ou plutôt le ministre dirigeant de cet État, *Songuidji*. Lord Bentinck a fait semblant de ne pas apercevoir ces impolitesses. Je ne sais jusqu'où irait sa patience, tant est grande la peur qu'il a d'une guerre : non qu'il en redoute l'issue pour les armes anglaises, mais par la certitude qu'il a que la plus courte et la plus heureuse absorberait, et au delà, le fruit des économies qu'il a faites dans les dépenses du Gouvernement. Il laisse trop connaître, je crois, jusqu'où va son amour pour la paix. Et d'ailleurs, quels que soient ses avantages dans l'Inde, une paix trop longue a aussi bien des inconvénients : l'armée s'amollit, s'appesantit; l'esprit militaire s'y éteint. La domination anglaise dans l'Inde est un état de choses forcé, critique, qui ne peut rester longtemps stationnaire. Il faut qu'il avance ou qu'il recule jusqu'à ce qu'il tombe.

Le 27 février 1832. — *De Kalakoh à Gouddah.* — Une heure avant le jour, le Gouverneur général leva son camp pour continuer sa marche vers Burtpour; et je retournai à Gouddah où j'avais laissé mon équipage de voyage. Deux Assistants m'accompagnaient, l'un, pour aller juger quelques disputes au sujet de limites entre Alwar et une principauté limitrophe; le second, pour chasser avec le Rao-Radjah. Ils me laissèrent à Gouddah pour continuer leur course à cheval jusqu'à Radjgurh. Rien ne leur manquait de ce qui pouvait leur être fourni par le Radjah; chevaux, éléphants, tentes, escorte, etc. Ces fonctionnaires, d'une honnêteté à toute épreuve, risquent ainsi de se laisser influencer par les empressements des Radjahs. Quand ils voyagent ou qu'ils chassent dans les provinces de la Compagnie, personne ne leur offre cette hospitalité intéressée, et c'est peut-être là, à leur insu, le motif le plus puissant de leur

bienveillance pour les petits États indépendants. — Dans la journée, l'armée du Radjah passa devant ma tente, dans une confusion bien plus grande encore que je ne l'avais vue. Chacun, après avoir rempli son rôle aux spectacles des deux jours précédents, avait serré son costume et repris ses habits ordinaires. L'impression que cette foule rapportait de l'entrevue de son Radjah avec le Gouverneur général était facile à reconnaître. Je ne reçus pas un salut au milieu de ces gens, si ce n'est de quelques soldats, qu'à leur manière tout à fait militaire de saluer, je reconnus pour avoir servi sous des officiers européens, dans quelques corps anglais. Ils gagnent 5 roupies (12^{f},50) par mois au service du Radjah, et c'est le prix général dans les autres États radjpoutes; mais ils sont payés fort irrégulièrement, volés quelquefois, sans avancement ni pensions. La plupart sont des étrangers, des hommes du pays d'Oude. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de troupes plus méprisables.

Le 28 février 1832. — A Saïntol, 8 cosses (4 $\frac{3}{4}$ l.).

Jusqu'à Gouddah, la direction dominante des collines est au S.S.O.; mais elles s'écartent considérablement à partir de Bessona. A Gouddah, elles ne forment plus une chaîne continue que vers le N.O. Au sud, la plaine s'étend jusqu'aux limites de l'horizon. Il s'y élève encore çà et là des collines isolées, mais qui percent au hasard, sans alignement constant. L'une des plus remarquables par la roideur de ses pentes et son sommet déchiré, est à moitié chemin de Gouddah à Kalakoh et à *Saïntol.* J'estime leur hauteur relative à une centaine de mètres. Saïntol est un assez grand village, entouré d'un mur de boue, au milieu d'une plaine sablonneuse, médiocrement cultivée.

Le 29 février 1832. — A Boudje, 8 cosses (4 $\frac{3}{4}$ l.).

Boudje est situé au penchant oriental d'une longue croupe de collines, dirigée du nord au sud, mais qui jette des rameaux dans diverses directions. Au voisinage de ces collines, il y en a d'isolées entre lesquelles est une sorte de col à peine élevé au-dessus de la plaine, et par où passe la route de Djeipour. C'est un site singulièrement désert. Il n'y a de cultures en cette saison qu'autour des puits. Le reste de la campagne est aride et stérile. Le *Capparis aphylla,* le Jujubier, et un petit arbrisseau de la famille des Borraginées, avec un Genêt à rameaux redressés et tendres, forment le fond de la végétation. Le Figuier d'Inde est le seul grand arbre qui jette un peu d'ombre sur cette campagne désolée.

Le 1er mars 1832. — A Jeipour, et séjour les 2, 3 et 4. — 8 cosses (4 ¾ l.).

A l'ouest des collines de Boudje, est une plaine étendue comme elles du N. au S., et que sépare, de la plaine de Jeipour, une autre rangée de collines plus hautes que les précédentes, et dont le faîte uni paraît de loin inaccessible. En approchant de sa base, la nature du sol, en beaucoup de lieux, change tout à coup. Au lieu des Alluvions sablonneuses, rougeâtres ou grisâtres, mêlées de Gravier granitique, amphibolique et micacé, c'est du Sable blanc d'une extrême finesse et d'une stérilité absolue, un désert en miniature; et il forme non-seulement de larges taches dans la plaine, mais il couvre çà et là les pentes des montagnes jusque sous leur sommet : on dirait des dunes au bord de l'Océan. La route pénètre dans les montagnes par un défilé tortueux. C'est le lit d'un ruisseau à sec dans cette saison : il est peu incliné, et s'élargit considérablement en plusieurs endroits, où s'élèvent des temples hindous, que l'on voit aussi couronner les mamelons des collines. C'est un site étrange, dont la superstition hindoue devait s'emparer comme elle l'a fait, pour y dresser des autels. Les pentes rapides des montagnes sont couvertes de quartiers de roches éboulées; il ne pousse dans leurs fissures que quelques arbustes épineux, surtout un Euphorbe en forme de cierge. Plus haut, le vallon se resserre, et là il est fermé par une haute muraille crénelée qui ne laisse d'autre passage qu'une porte défendue par deux tours. On traverse ensuite les cours d'un édifice assez vaste, d'une construction moderne fort élégante, et qui sert d'habitation à des Fakirs. Au delà est une oasis charmante dans ce désert. La route monte entre deux jardins magnifiques, bordée de chaque côté d'arcades légères, surmontées de coupoles gracieuses. Une source abondante entretient une humidité perpétuelle dans cette gorge, où la réverbération des montagnes élève toujours considérablement la température. Le Bananier, le Mango, y déploient tout le luxe de leur végétation. L'Oranger, le Jasmin et la Rose y embaument l'air. C'est un lieu enchanté. Il sert de demeure à la Reine de Jeipour, au temps de certaines fêtes religieuses.

Au-dessus de la source, il n'y a pas un arbre, pas un buisson. Les roches arides des montagnes ne sont cachées çà et là que par d'épais manteaux de sable blanc qui remplit le creux du vallon. On arrive ainsi à un col d'où la colline s'abaisse doucement à l'ouest vers Jeipour, qui n'en est pas éloigné de plus d'un mille (¼ l.). La ville paraît comme un immense jardin au milieu d'un désert de sable qui, du côté de l'ouest et du midi, se perd aux limites de l'horizon blanchâtre, et que dominent au nord de hautes collines arides. C'est un tableau que l'imagination placerait en Égypte plutôt que dans l'Inde.

Ses détails pourtant sont indiens. Des *Bhœurs* et des *Pipuls* (*Ficus indica* et *Ficus religiosa*) sont plantés en allée dans le sable mobile, du ghaut aux portes de la ville; et parmi les tombes musulmanes qui s'élèvent au bord de la route, croissent le *Salvadora* et le *Nîme* (*Melia azedarach*), comme dans les cimetières de Dehli.

Des cavaliers radjpoutes avaient été envoyés au-devant de moi pour me conduire au lieu où ma tente était dressée. C'était au milieu du désert, quoique aux portes de la ville. Le vent qui soufflait de l'ouest avec violence, élevait dans l'air des tourbillons de sable, dont les parties les plus fines pénétraient dans ma tente. Mes gens, les soldats de mon escorte, fatigués d'une longue marche de nuit, avaient essayé de préparer leurs simples aliments et y avaient renoncé. Le pain fait pour moi n'était pas mangeable à cause du sable qui s'était mêlé à la farine. J'allais faire recharger les chameaux pour chercher au loin un site abrité, quand un officier du Radjah se présenta chez moi. Il venait m'offrir une maison dans la ville. J'acceptai sur-le-champ, et remontai à cheval aussitôt pour prendre possession de ma nouvelle demeure. Elle mérite une description; mais je commencerai par celle de Jeipour où elle trouvera place.

Jeipour est une ville toute moderne, bâtie il y a 108 ans par *Jeï-Sing*, l'un des Princes les plus célèbres de sa longue race, et qui, sous le faible Mohammed-Schâh, était le plus puissant des vassaux de l'empire mogol, ou plus exactement de ses protecteurs. Sa forme, quoique peu régulière, est à peu près celle d'un carré. Son plus grand diamètre atteint près de 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.). Elle est percée très-régulièrement de rues qui se coupent à angle droit et qui sont orientées exactement sur les quatre points cardinaux. Un grand nombre de ces rues, toutes celles qui aboutissent aux portes de la ville, sont fort larges : 30 ou 40 mètres. Presque toutes sont bordées d'édifices réguliers, de palais, et surtout de temples ou Takhourdouars, quelques-unes de fort belles maisons, demeure des plus riches habitants. Dehli a une rue semblable, c'est le *Chandni-Tchôke*. A Jeipour, toutes celles qui lui ressemblent portent le même nom. Ce sont les principaux bazars. De chaque côté, sous les arcades des palais, des temples et des maisons, sont les boutiques des artisans que l'on voit travailler presque en plein air à leurs métiers; des tailleurs, des cordonniers, des orfévres, des armuriers, des pâtissiers, confiseurs, chaudronniers, etc., etc. — Les marchands de grain occupent des huttes de paille assez spacieuses, construites d'une sorte de treillage grossier, et qui forment comme une autre rue au milieu des rues principales. Ces échoppes s'enlèvent lorsque le Radjah sort de son palais. Leur présence accoutumée nuit beaucoup à l'aspect intérieur de la ville. Elles en-

combrent également les places et les carrefours. Les îles formées par l'intersection des rues principales sont percées de rues plus petites, d'allées tortueuses qui se terminent la plupart en culs-de-sac, et aboutissent à de petites maisons, demeure des pauvres et des classes moyennes. Il n'en est pas une où un char à bœufs puisse passer. Les toits sont de chaume, ou bien ce sont des terrasses de maçonnerie, mais toujours les murailles sont en pierre; et c'est là surtout ce qui donne à Jeipour un air de prospérité que n'a aucune autre ville dans l'Inde, et peut-être dans toute l'Asie. Les maisons communes sont bâties de la pierre des collines d'alentour, variétés de Micaschiste et de Quartz micacé plus ou moins schisteux. Celles d'un ordre plus élevé, bâties des mêmes matériaux, sont crépies d'un ciment de chaux d'une blancheur éclatante. Ce ciment est poli quelquefois comme du Stuc. Enfin, la plupart des temples et des palais sont revêtus de marbre blanc. Il n'y a ni masures, ni ruines, ni décombres. La ville a l'air de ce qu'elle est, d'une ville toute neuve, qui n'a jamais subi les horreurs de la guerre.

Elle est, comme Dehli, plantée d'arbres divers, de Bhœurs et de Pipuls, de Nîmes et de Dattiers surtout; j'oubliais le gracieux Baboul. En marchant dans les rues, on ne voit guère que les Dattiers, dont la gerbe de feuillage s'épanouit souvent à une assez grande hauteur, et les Pipuls et les Bhœurs auxquels la superstition des Hindous n'ose pas disputer le sol dont ils s'emparent. Les Babouls, les Nîmes et les Jujubiers (Ber) n'ombragent guère que les cours des maisons, et leur cime s'élève peu au-dessus d'elles.

En général, l'architecture de Jeipour est d'un style fort élégant. La muraille qui entoure la ville est assez haute et crénelée; flanquée de petites tours, comme les remparts de Dehli. Il n'y a point de fossés. Les portes, au nombre de sept, sont toutes semblables les unes aux autres; chacune d'elles forme une sorte d'ouvrage avancé en dehors du relief de la fortification. A l'extérieur, c'est une vaste cour carrée, fermée par une muraille qui se raccorde avec les remparts, et qui est toute percée de meurtrières et crénelée à son sommet. Il serait difficile d'y monter de l'artillerie. Une première porte sépare cette enceinte de la campagne au dehors; une autre, de la ville. La première est percée dans une structure massive, assez semblable à nos arcs de triomphe, et porte à chacune de ses extrémités une de ces coupoles élégantes que les Musulmans élèvent au sommet de leurs minarets et aux angles des murailles de leurs jardins. Les temples, qui sont si nombreux, ont emprunté bien des détails de leur construction à l'élégante architecture des mosquées. Il y en a, à la vérité, quelques-uns de la forme mitrale des pagodes anciennes de Benarès et des cités antiques de l'Inde, mais elles

n'en sont guère que des ébauches. Ce riche travail des vieilles structures hindoues, comme au péristyle du Koutoub, n'a pas été imité. Les autres sont des dômes assez semblables à des mosquées. Généralement ils s'élèvent au milieu d'un jardin d'Orangers, dont les allées sont creusées en bassins de marbre blanc, et dont l'enceinte est une épaisse muraille creusée de niches symétriques richement sculptées, et percées d'arcades, au travers desquelles la vue seule peut passer, car elles sont fermées de larges tables de marbre blanc ou de Grès rouge découpé, comme à Dehli et à Agrah, en réseaux de dentelles sur une variété infinie de dessins. Ce sont ces arcades qui bordent la plupart des rues principales. Les Brahmanes qui desservent ces temples vivent dans l'enceinte de leurs jardins. Ce sont eux qui les ont bâtis, non du produit casuel des offrandes qu'ils reçoivent, mais du revenu régulier des terres qu'ils possèdent, comme les moines jadis chez nous. Le tiers du territoire de la principauté de Jeipour appartient depuis des siècles à des confréries ou associations de cette caste. Leurs temples sont des sortes d'abbayes ou de couvents, et à Jeipour, comme dans plusieurs villes du midi de l'Europe, ces édifices religieux, par leur nombre et leur étendue, donnent à la ville sa physionomie particulière. J'estime que la surface occupée à Jeipour par les temples et leurs jardins n'est pas moindre du tiers de toute la ville.

Les palais du Radjah en occupent peut-être une égale. Le plus remarquable à l'extérieur est le *Hawa Mahal,* ou palais aérien. Sa façade borde une des principales rues, celle qui conduit à la porte d'Adjmir. On dirait une sorte de grande fabrique chinoise, formée d'une multitude de petits kiosques accolés et superposés les uns aux autres; et cette bizarre construction est toute percée à jour par une infinité de petites ouvertures. De là son nom, qui signifie plutôt le palais aéré qu'aérien. A l'intérieur il n'a rien de particulier. C'est une quantité de petites chambres qui s'ouvrent sur de larges balcons qui occupent trois des côtés d'un carré. Ce carré est une cour qui est vide.

Le *Hawa Mahal* est compris dans l'enceinte du palais, laquelle est, comme je l'ai dit, une portion très-considérable de la ville. Il y a deux entrées principales, l'une pour les Takhours, les gentilshommes, les Brahmanes; l'autre pour les gens de caste basse et moyenne. C'est la seule permise aux marchands et aux banquiers.

On entre d'abord dans une très-vaste cour, comme une sorte de seraï; des chambres sont disposées tout autour, et servent d'habitation aux troupes qui gardent le palais. Cependant, il y a aussi quelques tentes dressées dans la cour, et plusieurs pièces de campagne sur leurs affûts, gardées par leurs canonniers.

De là, passant sous une grande porte d'un travail commun, on arrive à une cour plus petite, au centre de laquelle est le *Diwani Khas* ou salle d'audience, où le Radjah écoute les plaintes, reçoit les pétitions et rend la justice. C'est une copie du *Diwani Khas* de Dehli, sur une échelle un peu plus grande, bâtie pareillement tout entière de marbre blanc, mais sans les mosaïques qui ornent la salle d'audience du Grand Mogol à Dehli. De là, par des passages étroits on me mena à la salle de réception du Radjah; c'est une grande salle oblongue, ouverte sur un petit jardin par de grandes arcades. Au fond est une autre salle plus petite, où être reçu par le Radjah est, dans l'opinion des Radjpoutes, la plus haute distinction qu'il puisse accorder. Cette espèce de petit sanctuaire n'a pas été profané par les bottes du Gouverneur général quand il rendit au Radjah sa visite: la réception eut lieu dans la grande salle qui lui sert comme d'antichambre.—Il n'y a pas moins d'une dizaine de palais qui communiquent tous ensemble, soit par des jardins, soit par des galeries couvertes. A l'exception du Diwani Khas, ils n'ont rien de remarquable par leur grandeur; mais tous sont des constructions fort élégantes. Chacun d'eux a son nom, qui désigne en général la nature particulière des matériaux dont il est construit, ou le style de sa décoration intérieure. Ainsi, il y en a un revêtu entièrement de marbre blanc, sculpté en panneaux et en lambris bordés d'un étroit filet de marbre noir. C'est le plus gracieux à la fois et le plus noble. Les fleurs en relief sur les panneaux, de même que sur les piliers du Diwani Khas, sont des Iris, comme au Tadje d'Agrah et à Dehli. Les colonnes sur lesquelles s'appuient les arches, et quelquefois tout le plafond de ces édifices, sont généralement en forme de balustres, comme dans les constructions mogoles modernes, et les arches elles-mêmes festonnées comme dans les palais de Dehli, Pl. LXXII, fig. 5 et 6. Un autre des pavillons du palais de Jeipour est revêtu de stuc parfaitement poli, d'un blanc de lait le plus agréable, et ses piliers, ses colonnes, ses lambris, ses panneaux et ses corniches sont bordés d'un liséré étroit de bleu d'azur. Ailleurs, sur un fond de stuc semblable, sont peintes à fresque des arabesques d'un goût exquis, en imitation de celles qui, dans les monuments d'Agrah et de Dehli, sont incrustées en mosaïques dans le marbre blanc.

Il y en a un lambrissé en bois peint et vernissé à la manière chinoise. Une autre suite d'appartements est toute resplendissante de glaces incrustées dans un ciment d'écarlate ou d'azur, chaque pièce de glace encadrée elle-même d'or. Une autre est revêtue de pièces d'émail blanc orné de dessins en bleu, que l'on prendrait pour de la porcelaine de Chine.

De petites niches terminées au sommet par un demi-cercle, Pl. LXXII, fig. 8,

sont creusées d'environ un demi-pied dans les panneaux de ces appartements. Ces niches, qui sont un des détails caractéristiques de l'architecture domestique de toute l'Inde jusqu'à Cachemir, servent aux Orientaux de tables pour poser le très-petit nombre de menus meubles qu'ils possèdent, mais surtout le soir, des flambeaux. Le jour, dans l'habitation des riches, elles sont occupées par des vases de fleurs. Dans le palais de Jeipour, il y a des appartements où ces niches sont fermées par deux petites portes de laque ou d'ivoire curieusement travaillé, qui s'ouvrent pour montrer les peintures exécutées sur le fond. Les sujets sont empruntés aux légendes religieuses. La déesse Kali s'y retrouve sans cesse avec son long collier de crânes humains et ses autres attributs meurtriers : telle à peu près que je l'ai vue dans les temples bouddhistes des Lamahs du Spiti et à Békhœur. Des sujets plus agréables sont représentés sur les panneaux d'autres salles : les portraits des Radjahs de Jeipour et leurs prouesses ou leurs amusements. Dans toutes ces peintures, la figure du prince est toujours du double plus grande que les autres, et l'on n'en fait pas seulement un colosse, mais aussi un monstre d'embonpoint. Ce dernier détail est le plus vrai dans toute l'Inde. Je n'y ai pas encore vu un homme du peuple gras, au lieu que parmi les riches oisifs, c'est une exception fort rare, même à l'âge de trente ans, de n'être pas chargé d'embonpoint. Un grand et gros homme est toujours celui qui paraît le plus noble aux Orientaux, et, selon leur goût, ce qu'il y a de plus vulgaire, c'est d'être maigre; parce que c'est en effet ce qu'il y a de plus commun ou de plus ordinaire. Ces peintures, qui sont toutes de petites dimensions, sont plates et roides, mais brillantes comme les peintures persanes ou cachemiriennes, si communes dans les manuscrits persans; ici, c'est le Radjah indolemment accroupi sur son coussin, occupé à se faire éventer par des jeunes filles, dont il a un nombre égal de chaque côté, debout, droites comme des I, qui portent chacune un éventail d'une forme différente. Là, c'est une chasse. Le Radjah, monté sur un éléphant, poursuit un tigre. Ses nobles l'entourent à cheval, armés d'arcs et de fusils à mèche. Ailleurs, on le voit lui-même à cheval, à la tête d'un cortége brillant. La scène est quelquefois placée dans le sérail, mais on n'en voit que les jeux les plus innocents. C'est l'éternelle figure du Radjah assis près de sa maîtresse, et fumant son houka, avec les acolytes femelles qui l'éventent. Les figures ne disent jamais rien. Il y en a qui ne sont qu'un accessoire au milieu d'un paysage; celui-ci beaucoup moins méprisable qu'elles, car ses lignes sont passablement en perspective : mais les teintes sont tout à fait plates.

Le seul meuble que j'aie vu dans tous ces appartements, c'est un épais tapis,

fait comme un matelas de coton piqué, entre deux toiles grossières, et que l'on ne déroule que lorsqu'ils doivent être habités; on couvre alors ces tapis d'une toile blanche plus fine. — Les fenêtres sont fort petites. Leurs carreaux sont de Mica ou de verre d'Europe coloré diversement : presque toutes sont condamnées. L'air entre de reste dans ces appartements par les grandes arcades, qui s'ouvrent sur leurs cours, ou leurs jardins, ou leurs balcons intérieurs, et qui ne sont fermées que par des tapisseries ouatées ou *Perdahs*, semblables au mince matelas étendu à terre. Les Perdahs sont de toile blanche ou peinte, ou ornés de dessins, de manière à se raccorder avec les panneaux de chaque chambre. En hiver, quand on les abaisse, ils sont une protection suffisante contre le froid. En été on les détache; ils disparaissent. Ce sont les portes de séparation intérieure dans toutes les maisons. Ces *villas* du palais de Jeipour sont à un ou deux étages, rarement trois, fig. 3 et 4, Pl. LXXII. Leurs toits sont en terrasses, garnies tout autour de basses balustrades, ornées le plus souvent de petits pavillons à leurs angles, ou d'une salle de repos longue et étroite sur un de leurs bords. La figure 3, Pl. LXXII, en montre la disposition : c'est une coupe faite à angle droit sur la façade extérieure d'un de ces palais. En bas, un petit jardin avec quelques Cyprès, des Orangers, une profusion de fleurs, des jets d'eau. Du jardin, par un petit nombre de marches, on monte au rez-de-chaussée, divisé en trois pièces, *a*, *b*, *c*, ou seulement en deux dans le sens de sa profondeur. Chacune de ces pièces est souvent élevée d'une marche ou deux au-dessus de la précédente, et la troisième, quand elle existe, de plusieurs marches. Leurs plafonds se correspondent toujours de l'une à l'autre; mais leurs planchers ayant des niveaux différents, la salle qui donne sur la rue ou sur la façade extérieure, est la plus basse de toutes. Ce n'est ordinairement qu'un petit réduit, le plus orné de toute la maison. Souvent il se projette sur la façade extérieure en un balcon très-saillant qui porte des colonnes très-grêles, et qui forme comme une grande cage de verres de couleur, accolée à la façade. Les salles *a*, *b*, *c*, ne sont séparées les unes des autres que par une rangée de colonnes et par les rideaux ou perdahs qui pendent entre leurs arcades.

Le premier étage n'a qu'une pièce dans le sens de sa profondeur *b'*. Au-dessus de la première salle *a* du rez-de-chaussée, c'est une terrasse *a'*; la salle *b'* est simple ou divisée en deux comme le rez-de-chaussée. Enfin, le second étage *b''*, c'est le toit, autre terrasse plate, entourée comme *a'*, de balustrades, avec un pavillon à ses angles. Les escaliers sont sur les côtés. Dans plusieurs des palais de Jeipour, au lieu de monter par degrés, ils s'élèvent doucement en plans inclinés sur lesquels il serait facile de rouler de l'artillerie. Je croyais que

c'était là leur objet, mais les gens du palais me dirent que les Radjahs de Jeipour ne montaient pas à pied d'un étage à l'autre, du moins qu'ils avaient quelquefois la fantaisie de ne pas prendre cette peine, auquel cas, on les hisse dans un grand fauteuil à quatre roulettes.

Chaque étage est ainsi en retraite sur l'étage au-dessous. Des anneaux de fer sont scellés au pourtour de chacune des terrasses *a'* et *b''* dans leur maçonnerie; ils servent à retenir les cordes qui soutiennent les tentes que l'on élève quelquefois sur chacune, surtout dans la saison des grandes chaleurs, pour faire de l'ombre au-devant de la salle qui s'ouvre sur la terrasse.

Le sérail donne sur le jardin d'un de ces petits palais. Sa grande façade toute droite est percée d'un nombre infini de très-petites ouvertures, par où l'on peut voir sans être vu. C'est sans doute le derrière que l'on aperçoit : et c'est plus que je n'avais encore vu nulle part en Asie.

Outre les petits jardins qui décorent plusieurs des villas du palais, il y en a un fort grand, enfermé dans la même enceinte; et dans ce jardin, une vaste pièce d'eau creusée de main d'homme. On y nourrit des Crocodiles et des Gavials qui se montrent chaque jour à la voix des gens chargés de leur nourriture. Quoiqu'ils en reçoivent une abondante, ils sont d'un naturel féroce, et personne n'ose se baigner dans leur bassin. Les Gavials passent ici pour n'être pas moins féroces que les *Mogueurs* ou Crocodiles, tandis que les riverains du Gange et de toutes les rivières du Pendjâb les regardent comme inoffensifs pour l'homme. Il n'y a aucune place où ces animaux puissent venir à terre pour manger et s'accoupler. J'ignore s'ils s'accouplent dans l'eau, car je n'ai pu découvrir si leur nombre augmentait, mais certainement ils mangent dans l'eau. A Kotah, un autre Radjah radjpoute entretient aussi dans les bassins de ses jardins ces deux sortes de Crocodiles, communes dans la rivière de Tchumbol, mais on les dit si bien apprivoisés qu'ils ne sont pas dangereux pour l'homme. Un grand bateau d'agrément pourrit à moitié noyé dans le bassin du palais de Jeipour. Sa proue se termine en une tête de cheval. C'est le yacht royal.

Le Vakil qui me montrait le palais, en était très-fier, comme le sont en général de leur ville tous les gens de Jeipour; il finit par me montrer les étables; celles des Éléphants, dont il me dit que le Radjah entretenait quarante. Ils sont dressés la plupart à combattre les uns contre les autres, séparés d'abord par un faible mur qui est détruit dans cette lutte. C'est exactement le spectacle décrit par Bernier à Dehli sur le Reti, à l'exception que les Mohouts périssent beaucoup plus rarement qu'il ne les y fait mourir.

L'observatoire se compose des mêmes appareils grossiers que celui de Dehli. L'un et l'autre ont été bâtis par Jeï-Sing, le fondateur de Jeipour. Il est bien conservé; mais la tradition de son usage s'éteint parmi les Brahmanes. Jeipour a cessé d'être un foyer de science indienne.

L'arsenal est misérable. On y fond de mauvais canons de bronze par des procédés fort semblables aux nôtres et qui sont sans doute empruntés à l'Europe. J'y ai vu quelques pièces en fer forgé de dimensions énormes, construites d'après le principe que j'ai expliqué à Kallinger. C'est la seule manière connue dans l'Inde de faire des canons en fer. Ils ne sont presque d'aucun service.

Le palais que j'habitais était une petite ville à lui seul. Un riche marchand le bâtit au temps de la fondation de Jeipour, et depuis longtemps il est devenu une propriété du Radjah, comme il arrive souvent de la propriété des marchands. Il reste inoccupé et est toujours offert aux voyageurs anglais qui se font annoncer au Gouvernement par quelque haute autorité. C'est une quinzaine de petites maisons qui communiquent ensemble par leurs toits en terrasse, ou par leurs balcons, ou des galeries inférieures. La plupart sont construites pour servir de sérail. Alors c'est une cour carrée bâtie sur ses quatre côtés, avec des chambres ouvertes sur cette cour et fermées à l'extérieur; mais point d'écuries, ni de cuisines, ni de garderobes. Les Orientaux, en quelque sorte, campent dans leurs maisons. Une salle quelconque est bientôt transformée en cuisine au moyen de quelques briques, ou de terre pétrie, que le cuisinier façonne en fourneau pour soutenir les vases dans lesquels il prépare les aliments. Un large fragment de poterie sur un petit tas de sable ou de foin que l'on étend sans plus de cérémonie sur l'aire d'une autre salle, en fait des lieux d'aisances. Les chevaux sont attachés dans les cours.

Quelques-unes des terrasses de ce palais dominaient presque toute la ville, où il occupe une position fort centrale, et la laissaient voir en panorama. La rue sur laquelle sa principale façade est située, est celle qui conduit à la porte d'Adjmir. C'est une des plus belles et des plus fréquentées. Il forme le coin de cette rue avec une place ouverte en face d'un riche Takhourdouar. Le seul édifice de quelque élévation à Jeipour est une tour octogone d'une trentaine de mètres de hauteur; elle s'élève de l'enceinte d'un des Takhourdouars. Il n'y a qu'un petit nombre des plus grandes maisons dont les terrasses atteignent à la moitié de cette hauteur.

La vue est bornée à l'Est par la haute chaîne de collines que j'ai traversées pour venir à Jeipour, et où l'on remarque le ghaut ou col qui sert de passage. Au nord, sont d'autres collines qui se lient à celles-là; mais elles dominent im-

médiatement la ville. Leur sommet le plus voisin est armé d'un Fort assez considérable dont l'artillerie commande celle-ci. Il y a un petit palais que le Radjah habite quelques jours en été. Je le suppose élevé de 100 à 120 mètres au-dessus de Jeipour. C'est de la base de cette grande colline, inaccessible de ce côté, que sortent les sources qui emplissent le grand bassin du palais et qui abreuvent la partie basse de la ville. La partie la plus haute, élevée seulement de 4 à 5 mètres au-dessus de celle-ci, est abreuvée par des puits très-peu profonds, dont l'eau est également excellente. Une gorge sépare les collines du nord de celles de l'ouest avec lesquelles elles forment une ligne presque parallèle, allongée du nord au sud (quelques degrés ouest). Sous leur sommet, à quelques milles, et directement au nord, s'élève la tour solitaire de *Jeïgueuri* ou *Dia-Bourdje*, et au-dessous se voit le sommet des palais d'*Amber*. Au sud-est de la mer de sable mobile qui ceint Jeipour dans cette direction au sud et au couchant, s'élève un îlot de rochers très-âpres, d'une teinte sombre et de l'effet le plus étrange. Il est couronné d'un Fort appelé *Futtigurh*.

Ce désert de sable s'avance constamment vers l'Est, poussé par les vents dominants de l'ouest. Déjà le sable a enterré complétement le rempart de la ville de ce côté, et s'est même élevé au-dessus de son sommet. Jeipour, de ce côté, paraît bâti au fond d'un creux, et n'a plus aucune défense. Maintenant que l'obstacle opposé jadis par sa haute muraille à l'invasion du sable n'existe plus, les tourbillons que le vent élèvera de cette dune, retomberont dans la ville elle-même. Elle tend à s'enterrer, Pl. LXXII, fig. 1. Cette opération de la nature est déjà accomplie : déjà le sable s'est accumulé à la base intérieure du rempart oriental, jusqu'à atteindre son sommet en quelques lieux; et telle a dû être la rapidité de ses envahissements, que, malgré le peu d'ancienneté de Jeipour, déjà ce talus intérieur qui élève en quelques parties son niveau à celui du sommet de sa fortification, porte des maisons. Ailleurs, les tourbillons de sable sont portés par le vent sur les pentes des montagnes voisines. Il recouvre d'une épaisseur considérable la déclivité occidentale de la chaîne du ghaut; et s'il n'encombre pas cette gorge délicieuse, c'est qu'un ouragan y règne toujours, qui ne lui permet pas de se précipiter de l'atmosphère, et qui l'emporte au delà lorsque le vent est assez fort partout ailleurs pour l'y élever. Au reste, ces tempêtes de sable franchissent non-seulement le ghaut, mais elles passent par-dessus tout le faîte de la petite chaîne dont il est la plus forte échancrure; au delà est une large vallée où sa violence s'apaise, et où ce sable retombe. C'est ainsi que se sont formés ces déserts en miniature, semés entre le ghaut et les collines de Boudje, ces accumulations si bizarres de sable sur les pentes et dans les

anfractuosités des montagnes. Elles s'y distribuent comme la neige sur les cimes des Alpes les plus battues du vent, et couvrent d'une éternelle stérilité les places qu'elles atteignent.

Jeipour est ainsi entouré de toutes parts d'une scène de désolation, si ce n'est au nord, où les eaux qui filtrent de la base des montagnes voisines entretiennent une verdure brillante et une fraîcheur délicieuse. La route d'Amber, qui est celle de Dehli, passe au milieu de ce vallon, étroitement bordée d'une suite non interrompue de temples, de Takhourdouars (monastères) et de palais. L'un de ceux-ci est bâti au centre d'un lac peu profond, entouré de prairies jusqu'à la base des collines : c'est *Gounaiche-Mahal*, le plus considérable de tous. Son architecture bizarre rappelle le *Hawa-Mahal.* La reine l'habite quelquefois. De magnifiques Mangos, des Bananiers superbes se pressent dans les jardins entre lesquels la route est tracée, et que l'œil parcourt en liberté au travers des arcades ouvertes ou découpées à jour qui forment l'enceinte de chacun. C'est une scène de féerie. A une petite lieue de la ville finissent ces beaux lieux, là où le long vallon si frais et si fertile se resserre en une gorge, et où l'on s'élève dans les montagnes. L'entrée de cette gorge est fermée par une haute et épaisse muraille crénelée, pareille à celle qui barre le ghaut entre Boudje et Jeipour; elle court sur la pente des montagnes jusqu'à leur faîte, et s'étend tout le long de leurs arêtes jusqu'à plusieurs milles de distance. Ce sont les restes d'un système de fortifications très-étendues qui défendaient tout ce massif de collines au nord de Jeipour, et au centre duquel était la ville d'Amber.

Les montagnes ne nourrissent qu'une végétation rabougrie, où domine un Euphorbe en arbre et en forme de cierge, le même que j'ai commencé à voir près de Ferozpour et qui abonde dans toute cette longue chaîne de collines, étendue de Dehli vers Oudipour; quelques autres arbustes épineux, et un arbre nouveau pour moi (B. 65), de petite taille, d'un feuillage clair que l'hiver dessèche et brunit. Des guirlandes de fleurs desséchées pendent aux branches de ceux qui ombragent le chemin, offrande pieuse des voyageurs hindous. Leurs autels ne sont pas moins rustiques. Ce sont des pierres jetées à l'entrée d'une caverne ou sur les racines noueuses des arbres, et généralement poudrées de couleur rouge. C'est un étrange contraste avec le vallon de *Gounaiche-Mahal.*

Cependant, cette gorge si âpre et si sauvage s'élargit bientôt. Un lac en occupe le fond, et sur les pentes des collines qui le dominent à l'ouest, paraissent les hautes murailles, les portails superbes, les riches palais d'Amber. Je n'ai rien vu de si pittoresque en Europe, parmi ce que le moyen âge nous a laissé de

ruines. Amber d'ailleurs, qui a tout le charme triste d'une ruine, n'en est pas une. Il n'y a qu'un siècle qu'il a cessé d'être la résidence du Radjah de Jeipour, et depuis la fondation de la ville nouvelle, il est constamment entretenu, et par intervalles habité par les descendants de Jeï-Sing, qui sont justement fiers de ce magnifique monument de l'ancienne splendeur de leur maison. Ce n'est pas un palais; c'est une ville de palais unis les uns aux autres pour former un système de défense commune. Au gré des accidents du sol, ses murailles s'élèvent ou s'abaissent, se couronnent de créneaux élégants ou se percent seulement de rares meurtrières, enfin se dressent comme les escarpements des rochers, là où l'inaccessibilité de leur base leur sert suffisamment de défense.

On y monte par un large chemin en zigzag, d'un accès facile aux chevaux, et dont la partie supérieure est protégée par une haute et épaisse muraille, et passant sous une seconde porte, on entre dans une très-vaste cour occupée par la garde du prince, quand il visite ce beau lieu. Des Brahmanes et des Fakirs y demeurent, et sur un autel domestique, qui n'est remarquable que par l'extrême vénération que lui portent les Hindous et les Radjpoutes surtout, y font tous les jours le sacrifice d'une chèvre à la déesse Kali. Le jour du desserré, c'est un buffle qu'ils immolent, selon la coutume universelle des Radjpoutes; sans doute ils y égorgeaient autrefois des victimes humaines, comme on le pratiquait encore il y a peu d'années dans plusieurs des principautés de l'Himalaya soumises à des chefs radjpoutes, et comme le pratiquent encore aujourd'hui quelques tribus indigènes de l'Inde centrale, menant une vie presque sauvage au milieu de leurs forêts épaisses et que les miasmes mortels de leurs vallées isolent, au milieu de cette immense contrée, du commerce des populations environnantes moins barbares qu'elles.

Le palais d'Amber, bâti par le Radjah *Mân-Sing*, il y a plusieurs siècles, avant la conquête de l'Inde par les Mogols, est d'une architecture tout à fait indienne. Tout y est plus grand, plus massif, plus solide que dans les constructions modernes des princes de la maison de Timour, et dans celles élevées d'après le goût qu'ils ont introduit. Ce qui m'a frappé d'abord, c'est la ressemblance d'une multitude de détails dans l'architecture de ce palais, avec ce qui reste de ruines hindoues éparses dans la vallée de Cachemir. Presque toutes les colonnes sont, comme celles du palais de Schâhlibâgh, des prismes à douze pans; leurs socles et leurs chapiteaux sont les mêmes; les frises sont décorées des mêmes ornements. D'ailleurs, la distribution intérieure de cet édifice est celle que le climat et les mœurs polygamiques conseillent; comme dans le palais de Jeipour, comme dans tout l'Orient, ce sont des cours ou des jardins carrés

que l'on couvre d'une large tente ou *sayavan*, entourés sur leurs quatre faces de salles qui s'ouvrent sur des portiques. Chacune de ces cours ou de ces petits jardins a son bassin et souvent son jet d'eau. L'eau est apportée du vallon inférieur par des hommes ou des mulets. Le marbre blanc est la pierre la plus prodiguée à Amber. Toutes les colonnes sont taillées d'une seule pièce. Le Grès rouge d'Agrah y a été aussi employé, ainsi que la roche de Quartz rougeâtre compacte dont est formée la colline sur la pente rapide de laquelle le palais est bâti. C'est cette forte inclinaison de sa base qui rend son aspect si magnifique, en déployant toutes ses parties comme un amphithéâtre. Le harem a servi sans doute de modèle à celui du palais de Jeipour. On l'aperçoit à peine, tant ses approches sont masquées de constructions, toutes sans ouvertures sur le sérail; mais comme il est très-haut, pour commander tous les autres édifices, le sommet d'une de ses murailles se voit au-dessus d'un jardin. Quoique inhabité, le domestique du Radjah à qui je demandai ce que c'était, tremblait presque en me répondant. — Les Radjpoutes cependant passent pour être beaucoup moins stricts que tous les autres Indiens sur la réclusion de leurs femmes.

Les terrasses de chacun des édifices du palais d'Amber forment comme d'immenses degrés sur les pentes de la montagne et en dépassent le sommet. De là, on découvre la ville ancienne d'Amber, qui occupe le fond de divers vallons aboutissant ensemble dans celui que le lac embellit. A l'ouest, au sommet d'une colline plus élevée encore et séparée de celle d'Amber par un de ces vallons, est le fort de *Jeighur*, célèbre par sa force et son antiquité. L'hiver avait bruni ce paysage, et dans le cadre sévère de ces collines sauvages, le lac avec ses kiosques de marbre blanc et la magnifique verdure de ses jardins, formait un tableau ravissant. Ces jardins sont dignes du joli nom qu'ils portent : ils s'appellent *Dil Aram*, la paix de l'âme.

La ville d'Amber tombe en ruine; on dirait une cité marquée par une providence funeste, visitée par un fléau destructeur. Pas un habitant, pas une voix, que le murmure monotone de la prière d'un Brahmane resté fidèle à quelqu'un des vieux temples.

Jeipour ou Djeipour, depuis plusieurs siècles, est l'État le plus puissant du Radjpoutana. Son revenu a dépassé un croure de roupies (25 millions de francs), quoique les deux tiers du sol appartiennent aux Takhours et aux Brahmanes. Sa puissance brilla d'un dernier lustre au déclin de la grandeur mogole, sous Mohammed-Schâh, et plia bientôt après devant celle des Mahrattes qui envahirent alors toutes les contrées de l'Inde que les Anglais ne possédaient pas. Alors, Jeipour paya à ses conquérants le tribut que depuis des siècles l'Empereur de Dehli re-

cevait de lui. Lord Lake le délivra à la fin des Mahrattes; mais les Anglais se déclarèrent héritiers des droits des vaincus. Jeipour, pour le prix de son indépendance nationale et de la protection qui lui est garantie contre tout ennemi du dehors, paye à la Compagnie un tribut annuel de 7 laks (1,750,000f.). Son revenu actuel n'est que de 30 laks (7,500,000f.) environ. C'est un des États les plus lourdement imposés du Radjpoutana.

Le Radjah actuel est un enfant de 14 ans qui règne nominalement presque depuis sa naissance, époque à laquelle son père mourut. La régence, pendant sa minorité, appartient à sa mère par la coutume du pays, qui est celle des provinces voisines; ces régences de femmes sont généralement funestes aux États indiens, ce que la stupidité nécessaire des femmes, de celles surtout d'un rang élevé, explique suffisamment. Il n'est pas rare qu'elles déshonorent leur veuvage. Leur favori est alors le maître absolu dans l'État. A Jeipour, il n'y a qu'une voix sur le commerce de la Râni avec le Divan ou Ministre *Djouta-Râm-Sungui.*—Du rang obscur de Vakil ou agent du dernier ministre, issu d'une caste sans noblesse, *Sungui* ou *Bunia* de naissance, *Djouta-Râm*, depuis plusieurs années, gouverne sans contrôle la Râni, et, ce qui n'est pas douteux, l'État de Jeipour.

M. Martin lui avait fait annoncer mon approche par le Vakil radjpoute accrédité à Dehli. Le colonel Lockett lui avait écrit au même sujet, et moi-même je m'étais annoncé par une lettre. Cependant la disposition malveillante de ce Gouvernement pour la Compagnie rendait pour moi fort douteuse une bienveillante réception. En effet, elle ne fut d'abord que si strictement polie, que je me fâchai, et traitai avec rudesse le Vakil de Djouta-Râm. Ma hauteur fit le meilleur effet. Ces gens, d'abord si indifférents, devinrent empressés autour de moi et fort attentifs. Le Ministre pourtant manqua à me visiter le lendemain de mon arrivée. Il vint le jour d'après, le 3 mars. J'étais allé à Amber le matin, où, par ses ordres, je n'avais trouvé partout qu'une extrême politesse et nul désir de me rien cacher. Il était nuit quand il arriva; il venait sans pompe, sans cortége, et l'on ne m'instruisit de son arrivée que lorsqu'il était déjà entré dans la salle de réception. C'est un homme de 40 ans, d'une assez belle tournure, et d'une figure intelligente, mais sans aucune noblesse; il était vêtu fort simplement, comme les Vakils qui l'accompagnaient. Il était venu seulement parce qu'il croyait devoir cet égard aux recommandations puissantes que j'avais apportées. Cependant sa visite fut longue, et il n'avait manifesté aucun désir de se retirer, quand je le parfumai d'essence de roses et le congédiai.—Je le fis causer du jeune Radjah. Il a grand soin de l'élever dans du coton, et de ne lui pas faire apprendre le persan. On lui enseigne le sanskrit, et on lui montre à tirer

de l'arc dans sa chambre; c'est le plus martial des exercices qui lui soient permis. Il ne manque à ce régime que des liqueurs fortes et de l'opium, pour faire de cet enfant un imbécile. Djouta-Râm, ou *Sunguidji* plutôt, car c'est ainsi que tout le monde l'appelle familièrement, et que je lui parlai moi-même, m'assura cependant qu'il ne lui en avait jamais laissé goûter. — Je désirais voir le jeune Radjah; mais comme Sunguidji ne me proposa pas de lui faire tenir un durbar pour me recevoir, je ne jugeai pas à propos de le demander.

Sunguidji est censé régler les affaires de l'État avec la Râni, au travers d'une tapisserie. Le jour où je visitai le palais, je l'y trouvai dans le Diwani Khas, au milieu d'un peuple de gens d'affaires, jugeant, administrant, écoutant des plaintes, vérifiant des comptes, etc., etc. Il est aimé des gens de sa caste qu'il protége, et, pour un favori, il n'est pas trop haï du reste. Cependant, tout le monde s'accorde à dire qu'il dispose des trésors de l'État comme des siens, et qu'il a fait passer à Calcutta, à Dehli, à Bénarès, des sommes immenses détournées par lui.

Il entretient 2,000 cavaliers à la solde de l'État, auquel les Takhours en doivent cinq mille autres. — L'infanterie du Radjah ne se compose pas de moins de 20 bataillons; mais il n'en a que deux au complet. Les autres sont de 300, 200 et 150 hommes. Les plus forts bataillons sont commandés par des hommes de couleur, sans doute Portugais, mais qui ont la réputation d'être Français; les autres, en général, par des Musulmans qui ont appris un peu de discipline européenne dans les armées de Scindia ou d'Holkar. Cette infanterie est armée de fusils anglais rebutés, et habillée de guenilles rouges en forme d'habits. Sa paye est nominalement de 5 roupies (12^{f},50) par mois; mais sa solde est toujours fort arriérée, et, à l'époque des payements, il se fait presque toujours quelque réduction. Il n'y a de passablement payés que deux bataillons qui restent toujours à la ville et gardent le palais. La position des officiers européens, ou plutôt chrétiens, car on les dit si noirs que je ne puis les croire Européens, est équivoque; ils ne seraient pas reçus par des officiers anglais. Il n'y a aucun commerce entre eux et les Anglais qui passent. Ils sont mal payés, mais vivent commodément à la manière des Indiens.

Il y a à Jeipour un mouvement, une vie que Dehli même est loin de montrer. Il n'y a pas un Anglais qui ne soit frappé de cette différence en faveur des capitales d'États indépendants qui ont conservé leur prince et sa cour. Beaucoup en concluent qu'il y a plus de richesse sous les Gouvernements indigènes que sous celui de la Compagnie. Il est évident à mes yeux qu'il y en a moins réellement, par la raison qu'il y a moins de travail, et que ce qui nous frappe est l'extrême inégalité dans la répartition de la richesse. Les taxes, dans ces prin-

cipautés sont portées en argent à la capitale, où les cultivateurs portent ensuite leur grain et leurs autres denrées pour ravoir leur argent, afin de pouvoir payer l'Agent du fisc au terme suivant. En définitive, leur grain est mangé à la ville par quelques milliers d'oisifs attachés, sous une multitude de dénominations diverses, au service du prince. Et bien repus, il reste encore à ces oisifs de quoi acheter le produit du travail d'une quantité d'artisans, lesquels, par cet échange, acquièrent l'argent nécessaire à l'achat de leurs aliments. — Les campagnards rattrapent ainsi de la population ouvrière de la ville, le reste des roupies qu'ils avaient payées au Radjah. La population se compose donc de trois éléments distincts : 1° la majorité, les cultivateurs, qui travaillent et ne gagnent par leur travail que la plus chétive subsistance; 2° les artisans, qui mangent une partie du grain récolté par les cultivateurs, sans leur fournir aucun des produits de leur industrie; 3° les oisifs, valets de tous degrés, entre lesquels se partagent les revenus publics, et qui en achètent une partie du produit du travail des cultivateurs et la presque totalité du produit du travail des artisans. Ce sont les mieux nourris et presque les seuls logés et vêtus. Ils sont la haute classe du pays; celle qu'au grand regret de jeunes gens qui ont moins de lumières que de bonnes intentions, le Gouvernement anglais tend rapidement à détruire partout où il agit immédiatement. En justice, il me paraît que cette classe de parasites n'a aucun droit d'exister. Dans les sociétés européennes, il n'en est pas tout à fait ainsi des classes riches qui vivent, par le vice des Gouvernements, du travail des pauvres; parce qu'il arrive assez souvent que ces riches par le travail du peuple, font de leur loisir un usage qui tourne au profit du peuple. Je veux parler des découvertes qu'ils font dans les sciences, et des progrès que ces découvertes feront faire tôt ou tard aux arts; des ouvrages d'imagination ou des œuvres d'arts. Dans quelque degré d'aisance qu'ait été maintenu par la société un homme tel que Laplace, ou Berzelius, ou Walter Scott, ou Rossini, pendant toute la durée de son existence, certes, quand il quitte la scène de ce monde, il n'est en dette vis-à-vis d'aucun de ceux qu'il y laisse. Il a restitué au centuple tout ce qu'il peut avoir reçu de la société. Mais en Asie, il n'y a ni Laplace, ni Berzelius, ni grands artistes; la haute classe, la classe oisive, y est un *non sense* politique. Si elle n'existait pas, le laboureur vendrait à l'artisan l'excédant de son grain, et en recevrait des vêtements, des ustensiles de ménage, etc., etc.; il consommerait enfin lui-même ce que maintenant l'oisif salarié consomme à sa place, et l'artisan ne perdrait rien à trafiquer directement avec le laboureur, au lieu de le faire avec l'oisif. La part de l'un en aliments,

et de l'autre en produits industriels, se grossirait de tout ce qui est consommé actuellement par l'oisif au détriment de l'un et de l'autre.

Je doute que Jeipour contienne plus de 50,000 âmes; mais les quelques milliers d'oisifs qui vivent de par le prince, vont et viennent par la ville bien vêtus, quelques-uns même bien montés, et contribuent surtout à lui donner un aspect animé. Leur costume offre quelques particularités par lesquelles il est plus facile de reconnaître les habitants du Radjpoutana que par les traits physiques. Leur turban est plus haut que dans l'Hindoustan, blanc ou rouge, ou bariolé de ces deux couleurs, et roulé autour d'une coiffe qui s'élève en pointe sur l'un des côtés. C'est une coiffure infiniment élégante. Elle est plissée avec beaucoup d'art, et souvent même cousue. La plupart portent en outre un mouchoir blanc, passé sous le menton et noué par-dessus le turban, qui cache les oreilles et leurs joues. Une veste à manches étroites, de toile de coton imprimée, indienne ou anglaise, est serrée autour de la taille par une ceinture rouge ou blanche. Au-dessous de la ceinture, tombe une sorte de jupon qui descend à mi-jambes et forme une immense quantité de plis verticaux: il est de mousseline blanche commune. Les uns ont les jambes nues sous ce jupon, d'autres portent des pantalons étroits. Dans les rues, à pied, chaque homme est armé d'un sabre ou d'un kandjar persan, passé dans sa ceinture. A cheval, le bouclier rond de cuir, pendu au dos, est une partie nécessaire du costume. En général, les soldats portent une barbe de longueur médiocre, séparée sur la ligne moyenne du menton, et dirigée horizontalement à droite et à gauche. Plus elle est noire, roide et plate, plus elle est laide enfin, et plus elle est admirée.

Les domestiques de tous degrés qui meublent le palais, car dans l'Inde la plupart des domestiques ne sont guère autre chose que des meubles dont le service consiste à être présent de telle heure à telle heure, dans une certaine attitude, sont les originaux de ces figures si roides peintes autour du Radjah dans tous les dessins indiens. Ils sont le silence et l'abnégation de soi-même personnifiés. Ils ont l'air d'automates. Cependant, la roideur de leur maintien n'est pas sans grâce. L'étiquette est extrême dans les cours du Radjpoutana.

J'avais entendu dire fréquemment que les femmes, à Jeipour et dans tout le Radjpoutana, jouissaient de plus de liberté que dans le reste de l'Inde. J'ignore en quoi consiste cette liberté; mais je n'en ai vu aucune dans les rues que de la classe la plus pauvre, comme partout ailleurs.

La race, en général, n'est pas belle. Le nez est plutôt en bec à corbin qu'aquilin; les autres traits du visage sont durs et anguleux. La physionomie est bête et méchante. L'usage de l'opium est peut-être ce qui la rend si peu intelligente; il

est universel parmi toutes les classes qui ne sont pas les plus misérables. Les Brahmanes sont extrêmement nombreux; ils forment la haute classe avec les Radjpoutes. Ceux-ci sont subdivisés en une multitude de clans, dont le plus nombreux s'appelle *Kotchouahi* (كچواهی); c'est le clan du Radjah. Il n'y a point de Kschattris. Dans les campagnes, il y a beaucoup de Brahmanes, des *Goudjeurs* ou pâtres, quelques Djâtes, etc. L'esclavage est commun pour les hommes comme pour les femmes, mais fort doux pour les uns comme pour les autres. Il échappe entièrement à l'observation d'un voyageur.

Jeipour est l'entrepôt d'un commerce considérable entre le nord et le sud-ouest de l'Inde. Les produits de Cachemir le traversent dans leur route vers Bombay. Les Afghans y passent également, avec les fruits de leur pays et quelques chevaux. Djoudpour, Bikanir et Djessalmir communiquent par cette ville avec Dehli, Agrah et Bénarès. Il y a des marchands opulents. Il y a peu de Musulmans; cependant ils ne sont pas molestés; ils ont leurs mosquées dans les quartiers les plus retirés de la ville. La monnaie est frappée au nom de l'éternel Schâh-Alem, en caractères persans; grossière comme toutes les monnaies indiennes, mais d'un métal aussi pur et du même poids que les roupies anglaises.

Ce nom de *Radjpoute* (issu de Rois) sonne bien haut aux oreilles de quelques officiers anglais, et le colonel Tod, dans le volumineux ouvrage qu'il vient de publier, n'a rien négligé pour en rehausser l'éclat. On parle d'un sentiment d'orgueil national, d'une certaine fierté de leur indépendance, qui seraient particuliers aux peuples du Radjpoutana. Je le nie entièrement. Le peuple, dans le Radjpoutana, est comme dans tous les autres pays et ceux de l'Asie surtout, le peuple qui laboure, sème, moissonne, travaille et vit de son travail. Or, ce peuple-là me paraît se soucier aussi peu de son Radjah, que dans les provinces anglaises il ne se soucie de la Compagnie. Il ne connaît guère du Radjah que ses officiers, que ses valets qui le taxent, le pillent et le battent. Il n'a pour les Européens aucune disposition de bienveillance ni de malveillance. Quand il en voit passer un, comme le passant est toujours couvert d'un bon habit, monté sur un bon cheval, et suivi de quelques serviteurs, comme c'est à ses yeux un seigneur, il le salue assez volontiers à cause de son habit, de son cheval et de ses domestiques, de même que, dans les provinces anglaises, nous sommes salués par les paysans. Mais quand un Européen passe dans les rues de Dehli, surtout s'il y a quelque pouvoir, s'il y est un des officiers du Gouvernement, il reçoit à chaque pas les *salams* de presque tous les natifs bien vêtus qu'il rencontre, et à Jeipour non plus qu'à Lahor, il reçoit à peine une marque de respect. C'est qu'à Dehli, sur dix personnes de cette description, il y en a huit au moins qui, plus ou

moins directement, dépendent de cet officier, et ont quelque chose à craindre ou à espérer de lui. Ce sont des hommes à la solde de la Compagnie pour la plupart, et leur salut n'est pas seulement un acte de courtoisie, de servilité asiatique, comme quelques-uns l'appellent, mais un acte de subordination. Ce sentiment de fierté nationale accordé aux Radjpoutes, et dont le signe visible est une indifférence affectée, si ce n'est même de la rudesse, vis-à-vis du petit nombre d'officiers anglais qui traversent le Radjpoutana, est borné aux classes élevées et oisives, aux *Takhours* ou propriétaires nobles des campagnes, et à ceux qui appartiennent au service du Prince; en un mot, à l'aristocratie de naissance et de position. Ces gens-là se trouvent fort bien de leurs Radjahs et de leurs Gouvernements, sous lesquels ils jouissent d'avantages qu'ils perdraient bientôt ainsi que leur nationalité, si l'administration anglaise envahissait leurs provinces. Ils aiment leur indépendance nationale en tant qu'elle leur rapporte. L'intérêt se mêle en tout pays à ce sentiment, mais je crois qu'il en est ici le principe presque exclusif.—L'action du Gouvernement anglais dans l'Inde tend à abaisser toutes les classes au même niveau. C'est là surtout ce que lui reprochent les Natifs qui ont reçu quelque éducation, ou qui se croient bien nés. Il ne manque pas non plus d'officiers européens qui censurent cette tendance politique. Ils voudraient que le Gouvernement s'appliquât à élever au-dessus du peuple une classe polie, lettrée, instruite et riche par l'exercice de ses talents. Tel est le but de ceux qui favorisent la propagation des connaissances européennes parmi les Natifs. Ils disent hautement que la suprématie anglaise ne peut pas être éternelle en Asie, et que c'est un devoir envers l'humanité que de préparer l'Inde à se gouverner elle-même, en élevant par une éducation libérale la capacité morale et intellectuelle de ses habitants. Et tel est l'esprit de réforme de notre temps, qu'on entend souvent ce langage dans la bouche même des officiers du Gouvernement anglais. Il est bien aveugle à mon sens. — Si je croyais que la fondation des écoles anglaises dans les villes principales de l'Inde fût un moyen d'accélérer la chute de la puissance anglaise dans ces contrées, certes je fermerais ces écoles, car j'ai l'intime conviction qu'aucun Gouvernement national ne leur assurerait la jouissance des biens qu'elles doivent au Gouvernement anglais, la paix extérieure et intérieure, et la justice égale pour tous. Il vaut mieux pour les peuples de l'Inde être gouvernés par une aristocratie étrangère d'un pays très-civilisé, que par la leur propre, ignorante, lâche et cruelle.

Dans les provinces éloignées de Calcutta, j'ai rencontré des hommes éclairés et humains qui s'alarmaient de ce cri de réforme jeté tous les matins à Calcutta

par les journaux, et complaisamment porté par la poste dans tout le reste de l'Empire. Les plus violentes de ces feuilles sont rédigées par des hommes de couleur ou des Portugais indiens, ou par des Anglais sortis généralement des derniers rangs du service civil ou militaire. La plus grande partie de leurs colonnes est occupée par une correspondance réelle ou fictive, sous des noms supposés, dans laquelle sont examinés et presque toujours censurés les actes du Gouvernement. Les correspondants, en blâmant la recette du Gouvernement, en ont toujours une autre à proposer, et ils la livrent généreusement au public. Le ton de ces publications est souvent bas et toujours ironique. Elles n'osent pas blâmer en face. Leur critique, pour être mêlée de louanges évidemment fausses, n'en est que plus amère. Lord Bentinck leur laisse toute liberté, parce qu'il les regarde comme inoffensives. Je pense comme lui. C'est que, dans ce pays, il n'y a pas de public à tromper, ou à séduire ou à exciter; à qui parler, enfin. Quant aux hommes de couleur, quand le Gouvernement les relèvera de certaines incapacités dont ils sont frappés, et qui leur ferment l'entrée de quelques carrières ouvertes aux Natifs musulmans et hindous, ce sera un acte de justice, sans doute, mais il sera blâmé par toute la population native. Cette classe disgraciée est peu nombreuse, et n'aura jamais dans l'Inde aucune espèce d'importance, aucune chance de pouvoir. Elle est naturellement regardée avec un extrême mépris par les Hindous et les Musulmans, en raison de la tache indélébible de son origine illégitime. Depuis 60 ans, elle fournit des tambours à l'armée native : c'est en cette seule qualité qu'elle soit admise à y servir, et c'est la plus basse de toutes. Elle donne aussi des scribes à toutes les administrations; et à Calcutta, elle fait un commerce de détail, exerce quantité de métiers, et fournit enfin un grand nombre de domestiques.

Mais je reviens à Jeipour. Depuis l'année 1818, je crois, un Agent politique anglais résidait près de cette cour. Le Gouvernement du Radjah, jaloux de ne laisser prendre aucun pied à cet intrus, bâtit pour sa demeure une belle maison européenne à 2 lieues de la ville, en sorte qu'il n'y avait aucune espèce de propriété immobilière. Je comprends mal quels étaient ses devoirs, car il avait pour instructions de ne s'immiscer dans aucune des affaires intérieures de l'État. Cependant son influence était grande lorsqu'il lui plaisait de l'exercer. A Bhurtpour, la position de l'Agent politique est à peu près la même, et le colonel Lockett qui l'a occupée dans ces dernières années, n'y restait pas sans action : aussi sa nomination à la nouvelle résidence d'Adjmir est-elle reçue avec une humeur hautement exprimée par tous les États radjpoutes soumis désormais à sa surveillance. Les ministres de chacun craignent qu'il ne contrôle leur autorité. L'Agence politique

de Jeipour avait été supprimée il y a 2 ans, comme dépense inutile et impolitique. Car, pour demeurer fidèle aux traités, l'Agent devait rester témoin impassible d'une multitude de vilenies, et sa non-intervention pouvait être regardée comme une sorte de sanction du Gouvernement anglais à ces mesures. La petite cour de Jeipour considéra follement cette suppression comme une conquête. Les Agents d'Oudipour et de quelques autres principautés radjpoutes furent supprimés en même temps par le même motif d'économie. Le Radjpoutana tout entier se crut rendu à une indépendance parfaite. Cependant, depuis ce temps, il ne leur a pas été fait grâce d'une roupie du tribut qu'ils payaient auparavant.

Le seul officier de la Compagnie qui réside maintenant à Jeipour est un modeste nouvelliste, ou *Akhbar-nevisse*, qui, moyennant 100 roupies (250$^{f.}$) par mois, expédie chaque jour à Dehli une couple de pages de nouvelles. Il vint me voir aussitôt après mon arrivée, me prévint par sa jeunesse, sa belle et intelligente figure, et l'élégance polie de ses manières. Je le traitai avec des égards qu'on refuse en général à l'humilité de son rang, et le vis tous les jours plusieurs heures pendant mon court séjour dans cette ville. Il est regardé à Jeipour comme un espion, ce qui est réellement son caractère officiel, et quoique admis de droit au Durbar, il n'y apprend rien d'intéressant à faire connaître au Résident de Dehli. *Sunguidji* ne traite au Durbar que le menu des affaires. Les mesures importantes sont résolues et ordonnées derrière le Perdah ou tapis; et ce n'est qu'à force d'adresse que l'Akhbar-nevisse en découvre quelques détails. Son journal est comme notre ancien *Journal de Paris*, il est rempli de meurtres obscurs, d'accidents, de naissances et de mariages, de vols, etc., etc.

Je retrouvai aussi à Jeipour M. Ralph, ancien officier de cavalerie au service de la Compagnie, que j'avais connu chez Fraser. J'allai dîner un jour avec lui. Je le trouvai fort commodément installé dans un petit séraï qu'il occupait entièrement à lui seul, moyennant 4 annas (0$^{f.}$,60) par jour. C'était une cour spacieuse où ses chevaux et ses chameaux étaient attachés : deux très-petites chambres fort propres et une salle plus grande avec des arcades ouvertes sur la cour. Les kannates de sa tente servaient de portes et de divisions intérieures à cette bicoque, où il vit avec une quinzaine de domestiques, la plupart nés dans sa maison, qu'il traite avec une extrême douceur, et qui lui paraissent entièrement dévoués.—Après le dîner, qui fut aussi simple et aussi peu cérémonieux que ceux qu'il avait partagés avec moi, il me donna, ou plutôt se donna le spectacle d'un Nautch, car je lui avais dit que j'étais parfaitement insensible à ce genre de plaisir. Effectivement, il m'endormit bientôt, à l'extrême mortification des *Kandjeris*. Leur chant aigre, perçant et faux, ne troubla nullement mon som-

meil. Mais l'on s'habitue à tout, même à cette musique. Avec le temps, je ne l'ai trouvée qu'ennuyeuse, puis elle a fini par m'être indifférente. Je regardai la danse avec plus d'attention, et découvris à la fin qu'une des deux filles qui figuraient ensemble ou alternativement devant nous, dansait d'une manière admirable. Sa pantomime représentait le jeu du cerf-volant. Elle l'enlevait d'un air craintif, incertain; lui rendait la corde; le regardait monter avec fierté, glorieuse de bonheur: et lancé dans les plus hautes régions de l'air, à peine visible, elle suivait avec un redoublement d'intérêt et d'anxiété, ses caprices, ses écarts. Sa physionomie, ses attitudes exprimaient dans le plus beau langage de la poésie les fortunes diverses de cette création imaginaire. Cette fille était très-noire, et je n'avais remarqué d'abord que sa laideur; sa danse me la fit oublier, je finis par la trouver presque belle. La fierté passionnée de son action me la fit admirer, je ne vis plus en elle qu'une jeune fille grande, bien faite, ardente; c'était l'imagination qui lui prêtait de belles formes, car elle était couverte d'une si énorme quantité de vêtements, qu'on ne pouvait que les deviner. Comme dans l'Hindoustan, comme à Cachemir, sa robe, attachée très-haut sur la taille, était d'une ampleur excessive, et formait un nombre infini de plis à la façon des draperies de certaines statues antiques. En dansant, même dans les mouvements les plus lents, elle imprimait à cette masse de draperies un mouvement de va-et-vient autour d'elle-même. Toutes les danseuses indiennes font de même, car il n'y a pas de danse sans cela dans l'Inde; mais beaucoup n'y réussissent que par un effort sans grâce, au lieu que celle-ci agitait ses draperies par un mouvement à peine perceptible, qui montrait toute l'élasticité de sa taille.

Excitées par nos *Schabâches* ou bravos persans, nos danseuses exécutèrent plusieurs autres petites pantomimes beaucoup moins innocentes que celle du cerf-volant. Elles étaient plus lascives que voluptueuses, mais point brutales.

Il était plus de minuit quand je quittai M. Ralph. Il me dit que cette musique monotone et ces danses gracieuses étaient les seuls plaisirs qu'il pût goûter. Quoiqu'ils soient bien peu chers, car chaque danseuse ne reçoit qu'une roupie pour la soirée et paye son orchestre là-dessus, il ne peut plus se les permettre que rarement; il me savait gré du prétexte que je lui avais fourni par ma visite, de se donner son divertissement favori.

Les danseuses sont, dans le Radjpoutana comme dans le reste de l'Inde, presque toutes esclaves. Elles trouvent sans doute le moyen de se racheter quand elles sont vieilles, ou bien alors on leur rend gratuitement la liberté, et elles deviennent à leur tour propriétaires de jeunes esclaves qu'elles instruisent dans leur art. Les Musulmanes se prostituent à tout le monde. Les danseuses Hin-

doues, elles sont en petit nombre, ont leurs scrupules dans la débauche, et refusent souvent de se donner aux Musulmans, et même aux Européens. Pour les unes et les autres, c'est le comble de l'infamie que de permettre quelques familiarités aux musiciens qui leur servent d'accompagnateurs, les suivent partout, et ont tout l'air de ce qu'ils sont, de *patiti*, ou soupirants malheureux : gens d'ailleurs de bonne mine, Musulmans à longues barbes bien peignées, vêtus avec recherche, et vis-à-vis des spectateurs, d'un air singulier de présomption, d'impudence et d'esprit.

Si l'on compare l'éducation des Kandjeris de l'Asie à celle du reste de la population dans ces contrées, et si l'on se rappelle la dégradation brutale, stupide, des malheureuses qui vivent en Europe du même triste métier, le libertinage de l'Orient paraîtra presque noble, au lieu que chez nous il est généralement d'une hideuse bassesse, surtout aux yeux des hautes classes de la société.

Les filles indiennes du degré le plus bas, celles qui suivent les cantonnements militaires, et n'ont de commerce qu'avec les Sipahis, éprouvent quelquefois et inspirent plus souvent des passions violentes, prouvées par de grands crimes. Généralement elles sont elles-mêmes les victimes de la jalousie qu'elles font naître entre deux soldats. Rarement celui qui se croit le moins aimé tue son rival, c'est la fille qu'il assassine. Lui-même a toujours fait alors le sacrifice de sa vie, se laisse pendre sans résistance, et reçoit avec calme une mort ignominieuse. Ces meurtres de filles sont fréquemment commis ou tentés par les soldats sikes, à Cachemir; mais là, ce sont presque toujours des scènes d'ivresse, au lieu que dans l'Inde, ces soldats, dont l'amour fait des meurtriers, ne vivent que de végétaux pour la plupart et ne boivent jamais que de l'eau; ils tuent à la belle manière d'Othello.

Le 9 mars 1832. — A Adjmir, et séjour jusqu'au 13.

Le 5 *mars* 1832. — *De Jeipour à Bacrota.*

Le 6 *mars* 1832. — *De Bacrota à Mahel.*

Le 7 *mars* 1832. — *De Mahel à Doudou.*

Le 8 *mars* 1832. — *De Doudou à Kischenghur.*

Le 9 *mars* 1832. — *De Kischenghur à Adjmir, et séjour jusqu'au* 13.

Je quittai Jeipour *le* 5 *mars*, et en 5 jours arrivai à Adjmir, après avoir fait halte à *Bacrota*, *Mahel*, *Doudou* et *Kischenghur*.—La distance excède 80 milles (231.). La première marche, de moitié plus courte que les suivantes, fut pourtant la plus pénible, à cause du sable profond où les roues des chars s'enterraient jusqu'au moyeu. L'eau est à quelques pieds sous ce sable; et si l'on entreprenait de creuser des puits et de mettre en culture tout ce désert, un an suffirait à le

changer en une campagne fertile; mais alors il faudrait attaquer par des irrigations et des ensemencements ou des plantations la totalité du désert à la fois, autrement les sables qu'on laisserait à leur stérilité naturelle et au caprice des vents, enterreraient bientôt les oasis de culture. Cependant, près de *Bacrota*, l'eau stagne à la surface dans les plus faibles dépressions d'un sol peu accidenté. Elle est saumâtre. Le sable alentour se couvre d'efflorescences épaisses de Carbonate de soude. Le *Panicum paspalon* y croît seul avec l'*Asclepias gigantea*. Autour des hameaux, il y a des Figuiers d'Inde et des Dattiers sauvages.

Mahel n'est qu'un petit village; la culture forme des taches moins rares sur son territoire aride.

Doudou est un gros bourg, assez voisin du *Sambeur*, ou lac salé, d'où s'exporte dans toutes les provinces voisines une immense quantité de sel. Il est fort grand, mais peu profond. Ses dimensions, m'a-t-on dit, augmentent considérablement dans la saison des pluies, pendant laquelle aussi sa salure diminue, ce qui prouve combien son fond doit être plat. On n'aperçoit en effet, dans les vastes plaines où il est situé, que quelques collines isolées, semblables à celles qui, dans d'autres directions, percent de distance en distance la mer de sable qui couvre toute cette contrée. La rive orientale du lac appartient à Jeipour, et sa rive occidentale à Djoudpour. Le Radjah de Jeipour a, sur sa rive, le monopole de ce sel. Il le vend à raison de 1 roupie (2^{f},50) par charge de bœuf, aussi lourde qu'un bœuf la puisse porter, c'est-à-dire, près de 150 kilogrammes. A Jeipour, le prix est déjà doublé.

A peu de distance au delà de Doudou est la frontière de *Kischenghur*, petit État fort anciennement indépendant, et que les Anglais ont respecté. La ville tombe en ruine; mais elle a dû être fort considérable. Elle est située d'une manière tout à fait pittoresque, au pied d'une petite chaîne de collines, dirigée à peu près au S.O., et couvertes d'Euphorbes. Elle est entourée d'une muraille assez haute et très-épaisse, au dedans de laquelle est une autre enceinte également forte, qui forme comme une grande citadelle au milieu d'une ville, elle-même fortifiée.—La campagne autour de Kischenghur est jonchée de tombes musulmanes et de ruines de mosquées. Cependant, c'est une ville radjpoute. Le Radjah, qui a provoqué la révolution récente de Kischenghur, avait passé toujours pour être légèrement aliéné. Il vit retiré et assez misérable à Djoudpour. La régence est exercée, au nom de son fils mineur, par une Râni.

Les collines s'élèvent et s'élargissent à partir de là vers Adjmir; et bien que leur direction générale soit au S.S.O., elles jettent des rameaux ou éperons qui, se joignant les uns aux autres, forment quelquefois des espèces de cirques

ou de bassins. Tel est le site d'Adjmir. Il est charmant. Cette ville est bâtie sur les pentes inférieures très-adoucies d'une des plus hautes collines de cette contrée, célèbre par le Fort antique qui en couronne le sommet. D'autres collines s'élèvent alentour, qui donnent à l'espace laissé entre elles l'aspect d'une vallée dont Adjmir occupe le sommet. La ville est entourée d'une haute muraille d'un blanc éclatant, qui en dessine avec netteté les contours sur la pente grisâtre des collines. La plupart de ses maisons sont de la même couleur. La vallée au-dessous est bien arrosée et richement cultivée. Il y a un grand nombre de jardins de rosiers, dont les fleurs servent à faire de l'essence. Je n'avais encore rien vu dans l'Inde de si joli. Quant au lac d'Adjmir, il est trop vanté. Ce devait être d'abord une petite lagune à l'extrémité d'un vaste cirque à fond plat, entouré de tous côtés par des collines, dont un faible rameau le séparait presque entièrement de la vallée d'Adjmir. Un des Empereurs mogols, Schâh-Djéhan, compléta l'ouvrage de la nature, en élevant une forte chaussée sur les bancs de roches qui prévenaient l'écoulement complet des eaux. Maintenant elles sont retenues et forment un lac artificiel qui, dans cette saison extrêmement sèche, a plusieurs mètres de profondeur vers la chaussée, et une couple de milles de circonférence. Il augmente au moins du double pendant les pluies d'été. Sur cette chaussée, toute revêtue de marbre blanc, l'Empereur mogol construisit plusieurs vastes pavillons de la même pierre et d'un goût exquis. Ils dominent le lac d'un côté, et de l'autre un jardin délicieux appelé *Douletbâgh*.

Adjmir est une ville très-ancienne. Elle était une des plus célèbres du Radjpoutana à l'époque de la conquête de l'Hindoustan par les premiers sultans de la maison de Ghizni. Le premier qui s'en empara fut *Schehab-Eddine* شهاب الدين, en l'an 582 de l'hégire. Il renversa ses pagodes, dont il ne reste plus que quelques colonnes, épargnées à cause de la curieuse conversion que le conquérant fit subir au temple qu'elles soutenaient. Il le couvrit de versets du Koran, magnifiquement sculptés. Il n'y a rien de si beau au Koutoub. La pagode était toute de marbre blanc. Ses colonnes, chargées d'ornements, sont les plus bizarres que j'aie vues. Leur fût, toujours d'une seule pièce de marbre, paraît formé de plusieurs tronçons d'un style absolument différent, posés les uns sur les autres. Les détails rappellent ceux des galeries du temple indien qu'on voit encore près du Koutoub. La légende donne à cet édifice une origine miraculeuse. Il serait sorti de terre en 2 jours. Quelques Fakirs habitent parmi ses ruines, mais il a cessé d'être vénéré.

Cette ville est devenue fameuse par le tombeau d'un saint, *Khodjah-Mouïne-Eddine* خواجه معين الدين, Seïd de Ghizni, qui y mourut il y a plusieurs siècles,

dans un âge très-avancé. L'Inde n'a pas de lieu de pèlerinage plus fréquenté par les Musulmans; ils ne le reconnaissent inférieur qu'à la Mecque et à Meschhed. Une immense population de mendiants religieux, *Pirzadehs* pour la plupart, ou fils de saints, c'est-à-dire, fils de misérables mendiants comme eux, occupent toutes les avenues du monument, et vivent des aumônes des dévots qui le visitent. Il n'y a pas vingt ans que sir David Ochterlony, qui réglait alors en maître absolu les destinées du Radjpoutana dont les Mahrattes venaient d'être définitivement expulsés, croyait aussi devoir faire ses dévotions à la tombe de Khodjah-Mouïne-Eddine, et présentait humblement un nazzer devant elle. Il n'est plus question de nazzer aujourd'hui. Loin de là, les officiers anglais se refusent à ôter leurs souliers pour passer le seuil de l'édifice, et comme, à moins de recourir à la force, c'est la condition nécessaire de leur admission, ils ne le visitent pas. Lord Bentinck négocia dernièrement avec la canaille mendiante qui garde le tombeau, pour le voir sans se déchausser; mais il crut ne pas devoir insister, et il ne l'a pas vu. — Un jeune officier civil, arrivé dans l'Inde après moi, me faisait les honneurs d'Adjmir, où il est employé, et comme il se serait cru déshonoré s'il s'était déchaussé pour me montrer la tombe du saint, il chercha à m'y introduire par surprise; mais nous étions tellement observés, que les portes à notre approche se fermaient comme d'elles-mêmes; nous nous retirâmes donc fort honteux, je l'étais du moins; et d'autant plus qu'il n'y a au dedans rien qui mérite d'être vu. Le saint est enterré sous une tombe très-simple de marbre blanc, autour de laquelle sont de petites mosquées en miniature. Les dévots jettent dessus des guirlandes de roses et de jasmin, dont il se fait un commerce actif à la porte principale. Les fainéants qui vivent de leur charité, sont plus de mille.

L'affluence des pèlerins musulmans donne à Adjmir l'aspect d'une ville musulmane; cependant la population de 30,000 âmes ne compte que 5,000 à 6,000 Musulmans. Les Hindous appartiennent aux mêmes castes qui dominent à Jeipour. Dans les derniers siècles, Adjmir était le chef-lieu d'une province d'Oudipour ou Meiwar, gouvernée par un Soubehdar. Après en avoir chassé les Mahrattes, les Anglais la gardèrent pour eux, non pour ses revenus qui sont à peine de 4 laks (1 million de francs), mais pour avoir au milieu du Radjpoutana un centre d'action politique et de force militaire. Il y a 14 ans qu'ils l'occupent. Du palais de Schâh-Djéhan ils ont fait un arsenal bien approvisionné. Une division, composée de trois bataillons d'infanterie, d'un régiment de cavalerie, d'une couple de batteries et d'une compagnie de pionniers, est cantonnée à 5 lieues de là, au milieu d'une plaine ouverte. Les divisions de Nimutch et de Mhow s'approvisionnent également à l'arsenal d'Adjmir. La ville n'a d'autre garnison que

deux compagnies d'infanterie, dont une garde l'arsenal. Elles sont relevées tous les mois par des détachements de Nassirabad.

Il y a encore quelques hommes qui tiennent garnison dans le fort de Taraghur; mais l'ordre est donné de faire sauter les portes de cette forteresse et de l'abandonner. Taraghur, comme bien d'autres édifices hindous qui n'y ont pas plus de titre sans doute, passe pour avoir été bâti par le grand Radjah *Pirthiradj*, celui que défit le sultan Schehab-Eddine. C'est une très-vaste forteresse élevée sur le sommet de la montagne au pied de laquelle la ville est située. Sa hauteur au-dessus de la plaine est de 350^{m} environ. Schehab-Eddine l'emporta d'assaut; mais elle échappa continuellement à l'autorité des Empereurs de Dehli. Akbar la reprit, par surprise dit-on, et l'embellit, la fortifia davantage encore. Le système de fortification est le même qu'à Adjghur, Kallinger, et qu'à Jeipour : c'est une haute et épaisse muraille crénelée, qui court sur toutes les arêtes les plus vives de la montagne. Cette enceinte, dont le développement est très-considérable, protége le plateau ondulé qui forme le sommet de la montagne. Deux bassins très-profonds y ont été creusés dans le roc vif, où l'eau qui se rassemble après les pluies, ne tarit jamais. Il y a encore quelques ruines hindoues, mais de peu d'intérêt. Des Fakirs musulmans se sont établis dans ces lieux et y ont pullulé. Ils y vivent parmi les tombeaux de leurs pères. La plupart vont mendier le jour près du tombeau de Khodjah-Mouïne-Eddine. Ces gens, que l'on tolère dans l'enceinte du Fort, s'avisèrent d'une malhonnêteté envers nous : j'étais avec le jeune M. Fagan, qui affirmait n'avoir jamais rencontré l'obstacle que l'on voulait élever devant nous. Assuré de notre droit, je me fis justice aussitôt. Moyennant un coup de pied dans le derrière appliqué au plus insolent, toute la bande fut d'une extrême politesse. Il n'y eut qu'un cri pour dire que nous étions les maîtres, etc., etc. — « Certainement, m'écriai-je, je suis le maître ici; et vous méritez que pour vous le prouver je vous en chasse tous à l'instant. »

Si la piété de ces gens était sincère, je la respecterais; mais elle ne leur est qu'un prétexte pour obtenir de nous des égards que nous refusons aux Natifs de la plus haute classe.

Il était nuit quand nous redescendîmes à la ville. Nous rencontrâmes des filles qui montaient au Fort, dans leur costume de Nautch. Je pensais qu'elles allaient chez les Sipahis; mais elles nous dirent que c'était chez les Pirzadehs, chez les saints mendiants. Les gueux de nos grandes villes d'Europe n'ont pas poussé l'épicuréisme si loin.

Le démantèlement du Taraghur déplaît aux Natifs, à cause du respect qu'ils

portent à tout ce qui est ancien. Mais c'est le système du Gouvernement anglais de détruire toutes les forteresses dans l'Inde. Je l'approuve entièrement. L'armée de la Compagnie ne doit jamais avoir l'air de se tenir sur la défensive. Elle doit établir, comme elle le fait partout, ses quartiers dans les campagnes les plus ouvertes, et paraître toujours prête pour l'attaque. Elle a bien cette apparence; mais il s'en faut qu'elle soit réellement préparée. Partout, les moyens de transport lui manquent. Chaque officier devrait être obligé d'entretenir un certain nombre de mulets ou de chameaux, pour être prêt à entrer en campagne du jour au lendemain. Je crois qu'il existe des ordonnances à ce sujet; mais elles ne sont pas exécutées.

Adjmir était administré financièrement et judiciairement par un officier subordonné au Résident de Dehli, qui lui servait en outre d'intermédiaire dans ses relations politiques avec Djoudpour, et quelques petits États voisins. Je doute du succès de la nouvelle combinaison de lord Bentinck. On n'y parle encore que du congrès sans objet qu'il vient d'y tenir. — La cour de Jeipour paraissait craindre vivement que l'audience du Gouverneur général au jeune Radjah ne fût un piége pour se saisir de sa personne. L'enfant tremblait et faisait pitié à voir quand il descendit de son éléphant devant la tente de réception. Mân-Sing, le Radjah de Djoudpour, manqua au rendez-vous, et donna pour excuse la terreur qu'il avait de ses sujets. Il écrivit qu'il n'osait jamais sortir de son palais de peur d'être tué. La vérité est, qu'il avait tout récemment fait auprès de Rendjit-Sing une démarche qui était une violation de son traité avec le Gouvernement anglais. Il craignait d'être arrêté à Adjmir. — Un soldat de fortune, qui, pendant les troubles du demi-siècle dernier, a joué un rôle si important dans le Radjpoutana et a réussi à se faire légitimer par les Anglais dans la possession d'une petite principauté indépendante (*Tonk* en est la capitale, 6 à 8 laks, 1,500,000$^{f.}$ à 2,000,000$^{f.}$, de revenu), *Amir-khan,* était venu sans crainte. Fidèle à son vieux caractère de partisan, et peu soucieux de la consigne des sentinelles anglaises postées aux portes de la ville, il les força à la tête de son nombreux cortége de cavaliers. Les Sipahis, qui sont extrêmement jaloux de l'honneur de la Compagnie qu'ils servent, croisaient déjà la baïonnette, quand Trevelyan, qui passait par là, prit sur lui la responsabilité de changer la consigne pour éviter les malheurs incalculables qu'un coup de fusil tiré imprudemment pouvait amener. Cependant on délibéra aussitôt chez le Gouverneur général sur les mesures à prendre contre l'insolent Nawâb. Quelques-uns voulaient exiger de lui une forte amende; mais avec ses 1,500 hommes d'escorte, au milieu de plus de cent mille Radjpoutes armés, le Gouverneur général trouva ce parti

trop violent. Amir-khan mit fin à cette délibération délicate, en envoyant sur-le-champ au Gouverneur général une lettre d'excuses sur le désordre du matin, qu'il rejeta sur l'empressement de ses cavaliers patans à prier sur la tombe de Mouïne-Eddine.

Le Ranah d'Oudipour, par l'ancienneté de sa maison, a sur les autres chefs radjpoutes une prééminence incontestée. Il obtint quelques honneurs que les autres ne reçurent pas : celui de s'asseoir avec le Gouverneur général sur une sorte de trône fait pour l'occasion. Mais il se commit d'ailleurs des centaines de fautes contre l'étiquette qui le mortifièrent cruellement; on représente comme d'un ridicule achevé la visite que le Gouverneur général lui rendit. Lord Bentinck devait être reçu par le Ranah à une certaine distance de la porte de sa tente; mais le Ranah, pour aller recevoir là le Gouverneur général, devait être prévenu officiellement de son approche. On oublia cette précaution, et quand le Gouverneur général arriva dans son palanquin à la place où le Ranah devait l'accueillir, il n'y avait pas de Ranah. Lord Bentinck, qui ne s'est pas encore habitué à respecter l'étiquette, voulait se faire porter plus loin. M. Prinsep, le Secrétaire d'État et son conseil d'office, représenta énergiquement que le Gouvernement anglais serait déconsidéré aux yeux des gens du pays, si le Gouverneur général n'insistait pas [illegible] les honneurs qui lui étaient dus, et il ordonna aux porteurs du lord de mettre [illegible] palanquin à terre. Lord Bentinck ne savait que penser, et se donnait au diable. — Après une pause, on aperçut de loin le Ranah dans son palanquin, prêt à marcher au-devant du Gouverneur général; mais quoiqu'il le vît parfaitement, il n'avait reçu aucun message pour l'instruire de son arrivée, et refusait de bouger. A la fin il avança de quelques pas. Lord Bentinck voulait marcher en même temps; Prinsep, furieux, ne lui voulait pas permettre; il faisait de longs raisonnements politiques à lord Bentinck sur la nécessité de ne pas bouger que le Ranah ne fût venu à l'endroit convenu : mais lord Bentinck voyant le Ranah faire vers lui un second mouvement, se fit porter en avant. Ils s'étaient offensés l'un l'autre, et l'entrevue fut peu cordiale. Quelques officiers de la suite du Gouverneur général étaient entrés avec leurs parasols dans l'enceinte des Kannates du Ranah, ce qui fut pris par lui comme un affront sanglant, car il ne permettait cette liberté à aucun autre Radjah radjpoute, de même que l'Empereur de Dehli la défendait jadis à toutes personnes de son cortége. Tous ces chefs mécontents demandent maintenant au Gouvernement anglais la remise d'une année de leur tribut pour les indemniser des dépenses que leur a causées leur voyage à Adjmir.

Les montagnes d'Adjmir s'étendent jusqu'à environ 130 milles (38 l.) au

S.S.O. dans la direction d'Oudipour, en une multitude de croupes parallèles, allongées dans cette direction, et placées sur le prolongement les unes des autres; des buttes isolées sont semées dans les longues et étroites vallées comprises entre toutes ces petites chaînes parallèles. Le diamètre moyen de cette bande montagneuse n'est guère que de 15 milles (4 ¼ l.). Le niveau absolu de ses vallées diffère assez peu du niveau d'Adjmir, et l'élévation relative de Taraghur au-dessus d'Adjmir me paraît être l'élévation moyenne de ces petites chaînes au-dessus des vallées.

Cette contrée, si nettement limitée par la nature, s'appelle *Mhairwarra*, du nom de la race indigène qui l'habite, les *Mhairs*. Elle sépare *Marwar* de *Meiwar*, et nominalement était divisée elle-même entre ces deux principautés; mais elle ne leur a jamais appartenu de fait. Les Mhairs, loin de payer aucun tribut aux Radjahs d'Oudipour et de Djoudpour, ne subsistaient de temps immémorial que par le brigandage qu'ils exerçaient dans les plaines de Marwar et de Meiwar. Le grand Djeï-Sing de Jeipour est le seul chef qui les ait soumis pour quelque temps.

En 1818, lorsque le Gouvernement anglais occupa Adjmir, il réclama aussi une partie du Mhairwarra, qui nominalement avait toujours fait partie du soubah d'Adjmir, et il allait se déclarer maître de tout le Mhairwarra, quand les Radjahs d'Oudipour et de Djoudpour rappelèrent leurs prétentions à la possession de cette contrée. Elle était alors dans un tel état de misère et d'anarchie, que le Gouvernement admit, sans l'examiner, la validité des réclamations des deux princes radjpoutes. L'Agent politique d'Adjmir fit avec les chefs des villages Mhairs soumis à son autorité, un traité par lequel ils s'engageaient à ne plus faire d'incursions dans la plaine, et à ne plus rançonner les voyageurs qui traverseraient les montagnes. Pour en assurer l'exécution, il établit plusieurs faibles postes de soldats de police dans le Mhairwarra. Les Mhairs reprirent bientôt leurs anciennes habitudes et massacrèrent les postes anglais. Le Gouvernement en fit un exemple sévère. Un corps nombreux de troupes envahit leur territoire, et leur fit une guerre d'extermination. Leurs chétives forteresses, leurs villages, le peu de culture qu'ils avaient, on détruisit tout. Les Mhairs, après quelques vaines tentatives de résistance, avaient abandonné toutes leurs vallées et s'étaient réfugiés dans leurs montagnes les plus âpres, où les troupes anglaises ne leur faisaient éprouver que des pertes légères; mais la famine les y poursuivit, et après plusieurs mois de misère, les obligea à venir implorer la grâce du Gouvernement anglais.—Celui-ci, qui avait déployé contre eux la plus extrême rigueur pendant la guerre, ne voulut pas leur laisser perdre le fruit de cette

sanguinaire leçon. Au lieu de rétablir les faibles postes qui avaient été détruits dans l'insurrection, il ordonna la formation d'un cantonnement militaire au milieu de leur pays. Le commandement fut donné au major *Henri Hall,* avec des pouvoirs civils et judiciaires absolus. Le major Hall choisit *Béawr* (Béaur) pour le quartier général de son proconsulat. C'était un des plus grands villages du Mhairwarra, au milieu d'une de ses vallées les plus ouvertes; il mit le feu aux bois qui couvraient une plaine voisine, et là, se bâtit une demeure. — En peu de mois, il y avait formé un corps d'infanterie fort de 1000 hommes, composé moitié de Mhairs, de ces mêmes gens qui toute leur vie n'avaient subsisté que par le brigandage, et moitié d'Hindoustanis, qui devaient apprendre à ces sauvages l'obéissance militaire, en leur en montrant l'exemple, et les tenir en échec dans le cas où ils formeraient de nouveaux plans de rébellion. Les Mhairs qui n'avaient manié qu'un arc et des flèches grossières, avec le sabre et le bouclier, apprirent avec une rapidité merveilleuse l'usage du mousquet. Une lutte d'émulation s'éleva entre eux et leurs instructeurs, qu'ils ne tardèrent pas à surpasser. C'est en 1822 que M. Hall commença cette belle expérience de civilisation. — Je suis allé d'Adjmir à Béaur pour en admirer les étonnants résultats. J'ai eu l'avantage d'être l'hôte de M. Hall, qui vit là dans une paix profonde, n'ayant auprès de lui d'autres Européens que deux officiers anglais qui l'assistent dans son commandement militaire, un médecin et deux sous-officiers, au milieu de peuplades barbares qu'aucune force jusque-là n'avait pu dompter. Il m'a montré son peuple, car les Mhairs, depuis 10 ans, sont un peuple nouveau qui lui doit l'existence; il était jaloux de me les montrer, autant que j'étais curieux de les voir. Une centaine de Mhairs furent appelés des villages d'alentour, hommes de tout âge et de toute profession. Le major passa une revue et ordonna les manœuvres les plus difficiles. C'était un simulacre de combat. Je me souvenais d'en avoir vu représenter plusieurs fois par des régiments de ligne, mais jamais avec la même activité, si ce n'est à Soubhatou par le bataillon Gourkha de Kennedy.

Les Mhairs, dès la création de ce corps, se montrèrent si excellents soldats, si obéissants, si disciplinés, si actifs, si fidèles et surtout si intelligents, que c'est dans leur nation que M. Hall a recruté depuis ce temps-là pour remplir toutes les places vides. Il n'y a guère à présent d'Hindoustanis que ceux qui avaient été incorporés d'abord, et qui formaient en quelque sorte le noyau du bataillon. Les Mhairs sont beaucoup plus intelligents qu'eux, et apprennent bien mieux surtout l'art du commandement. C'est encore un trait de ressemblance avec les Gourkhas.

Sous le gouvernement de M. Hall, le district du Mhairwarra qu'il administrait pour la Compagnie, ne tarda pas à devenir productif; le brigandage cessa. De voleurs héréditaires, les Mhairs devinrent des cultivateurs laborieux; et malgré le peu de fertilité naturelle de leurs vallées et la stérilité de leurs montagnes, ils produisirent bientôt beaucoup au delà de leurs besoins. M. Hall exigea d'eux alors une taxe territoriale. Chaque village, chaque hameau, en régla à l'amiable la quotité avec lui. Elle était fort légère d'abord; mais l'extension rapide de la culture lui permit d'exiger qu'elle fût augmentée, à mesure que les moyens de l'acquitter devenaient plus considérables; et ces augmentations graduelles ont toujours été consenties avec une singulière facilité par les villageois. Cette contrée, dont l'occupation militaire semblait d'abord ne devoir être qu'une charge pour la Compagnie, parut ainsi pouvoir devenir une acquisition lucrative. Le Gouvernement regretta alors d'en avoir laissé une grande partie aux Radjahs d'Oudipour et de Djoudpour. Il s'était assuré que ces Princes n'avaient aucun titre réel à la propriété de ces districts, et qu'ils n'y avaient jamais exercé la moindre autorité: les Mhairs avaient toujours été indépendants de leurs voisins radjpoutes. Mais ces deux chefs réclamèrent le droit qu'ils tenaient du traité de 1818, et la Compagnie, dont la règle en politique est une observation religieuse de ses traités, ne leur en contesta point la souveraineté. Cependant, comme cette souveraineté n'était encore que nominale par l'ineptie et la faiblesse des gouvernements de Meiwar et de Marwar, qui n'avaient su en aucune façon réformer les montagnards de leurs districts, et que ces districts, toujours en guerre, offraient un asile aux malfaiteurs qui s'échappaient d'Adjmir et du Mhairwarra anglais, la Compagnie fit souscrire les deux Radjahs à un nouvel arrangement, par lequel l'administration de leurs districts passa au Commandant de Béaur; en retour elle s'engagea à leur remettre les revenus qu'il saurait en retirer, à l'exception de 15,000 roupies (37,500f.) par an, qu'il prélèverait sur la part de l'un et de l'autre Radjah, pour défrayer une partie de l'établissement militaire et civil auquel la contrée tout entière doit sa tranquillité, son industrie et sa richesse nouvelle.

Le Mhairwarra, soumis ainsi dans toute son étendue à l'autorité anglaise, se civilise également dans toutes ses parties. Le revenu a été porté en 10 ans, de zéro à 2 laks de roupies (500,000f.), et il n'y a pas une province de l'Empire où son recouvrement soit plus facile. Il est en pleine progression géométrique.

Cette contrée qui, géographiquement et géologiquement aussi, est le prolongement de la bande de montagnes sur la lisière ou au milieu desquelles j'ai voyagé depuis Dehli, et qui s'étend jusqu'à la forteresse de *Radjghur*, ressemble sous

tous les autres rapports au district montagneux des *Mhéos* et des *Mewattis*. Les Mhairs sont presque le même peuple. Ils vivaient comme les Mhéos dans des hameaux situés parmi leurs collines les plus âpres, sans vêtements, sans culture, laissant quelques faibles troupeaux de chèvres à la garde de leurs enfants et de leurs vieillards, et sortant sans cesse de leurs retraites pour piller les habitants des plaines adjacentes. Une bonne partie d'entre eux était montée sur des tattous, dans ces excursions de brigandage. Ils ne formaient, comme les Mhéos, qu'une seule caste, les Mhairs. Depuis quelques siècles, comme chez les Mhéos, une division s'est opérée par la conversion d'une partie d'entre eux à l'islamisme ; et de même que les Mhéos musulmans s'appellent *Mewattis*, les Mhairs musulmans s'appellent *Mhairwattis*. Ils sont avides de chair et de liqueurs spiritueuses comme les Mhéos ; aussi peu scrupuleux sur le choix des aliments. Le mahométisme des Mhairwattis consiste à pratiquer la circoncision et à s'abstenir de porc. Les Mhairs n'avaient aucune répugnance pour sa chair, et c'est seulement depuis la formation du bataillon de Béawr, que les Sipahis hindoustanis leur ont appris leur préjugé. La plupart d'entre eux cependant continuent à s'en nourrir. Ils mangent même la chair de bêtes mortes, des bœufs et des buffles. Les Mhairs, comme les Radjpoutes, immolent des buffles le jour du Desserré : et ce jour-là seulement ils tuent ces animaux pour les manger. Les Musulmans paraissent d'un accord commun se regarder comme d'une caste supérieure aux Hindous. Il n'y a ni Brahmanes, ni Moullahs dans leurs villages, ni pagodes, ni mosquées : mais chacun a son Fakir qui sert de prêtre. Ils n'ont au reste presque aucunes pratiques religieuses.

Les femmes étaient esclaves à l'époque de l'occupation anglaise, et elles le sont encore. Il y avait contre elles, dans cette bizarre société, un usage plus cruel que l'esclavage, et c'est à celui-là que M. Hall s'attaqua d'abord et qu'il réussit à déraciner. Parmi les tribus radjpoutes, surtout dans celles de très-haute caste, les parents font mourir leurs filles en bas âge, de peur de ne pas pouvoir les marier dans leur caste ou dans une caste aussi haute que la leur ; chez les Mhairs, l'infanticide des filles avait un principe assez semblable. C'était une honte pour des parents que de donner leur fille en mariage sans recevoir en échange de l'époux une très-forte somme d'argent, 300 et 400 roupies (750$^{f.}$ et 1000$^{f.}$). Les femmes surtout tiraient vanité du prix payé pour elles. Plutôt que de consentir à un marché modéré, les parents gardaient leurs filles, dont la virginité prolongée était elle-même ignominieuse pour la famille, et ils étaient exposés à les voir se donner pour rien à un jeune homme, ce qui était le comble de l'infamie. Pour éviter tous ces soucis, les pères tuaient leurs

filles au berceau. M. Hall avait, dans la très-grande mortalité des enfants femelles, la preuve que leur mort n'était pas toujours naturelle; mais les Mhairs, qu'il ne pouvait convaincre criminellement faute de preuves, sans trop nier le crime dont il les soupçonnait, et qu'il leur reprochait, en accusaient leur ancienne coutume nationale qui rendait les mariages si dispendieux et par là si rares. Ils prièrent M. Hall d'abolir cette coutume par une loi, *Houkm*, de façon à sauver l'honneur de ceux qui se marieraient à de moindres frais. M. Hall décréta alors un tarif du prix des femmes, qui, selon la fortune présumée des parties, selon le nombre des bestiaux qu'ils possèdent, varie, je crois, de 30 à 60 roupies (75$^{f.}$ à 150$^{f.}$). Les mariages, depuis ce temps-là, sont devenus bien plus nombreux; la mortalité des enfants femelles va de pair sensiblement avec celle des enfants mâles, preuve que l'infanticide a cessé.

Cependant la population femelle adulte est en telle minorité, par rapport à la population mâle, et la demande de femmes est telle, que les vieilles même sont recherchées et se vendent. A la mort de son père, le fils vend sa mère; et si elle se vend 40 et 50 roupies (100$^{f.}$ ou 125$^{f.}$), celle-ci est extrêmement satisfaite. Elle jouit dans sa vanité de femme, et regarde avec compassion et mépris la veuve sa voisine, qui continue à vivre dans la maison de ses enfants au lieu d'être achetée par un nouvel époux.

Loin que cette coutume soit abominable dans un état de civilisation si grossier, elle est humaine et utile; elle protége les femmes contre les violences excessives de leurs maris. Quelques décès de femmes, qui ne paraissaient pas naturels à M. Hall, provoquèrent de sa part une enquête, il y a quelques années. Les Mhairs appelés pour se justifier, vinrent sans crainte; ils sourirent des soupçons de M. Hall, et lui demandèrent s'il était probable que lui consentirait à tuer un cheval, un bœuf ou un éléphant dont il pourrait toujours se défaire en le vendant s'il ne lui plaisait plus. Les accusés bornèrent leur défense à dire qu'ils n'étaient pas assez sots pour tuer leurs femmes qui leur avaient coûté tant d'argent.

L'existence des femmes est la même que dans le reste de l'Inde, parmi les mêmes classes. Les Mhairwattis épousent les filles des Mhairs hindous sans disgrâce, mais ne leur donnent point les leurs en mariage sans déshonneur. Cette coutume doit, avec le temps, gagner toute la population à l'islamisme.

L'Intendant de Mhairwarra a le droit de porter des condamnations capitales, dont l'exécution requiert la confirmation du Résident de Dehli. M. Hall n'a jamais usé de ce pouvoir. Son code pénal n'est pas sanguinaire; mais les peines modérées qu'il inflige aux criminels sont bien rarement évitées par eux, tant sa

police est active. Le seul bâtiment public à Béawr est une prison. Il y a plusieurs hommes condamnés à travailler enchaînés, sur les routes. Ce sont les plus grands malfaiteurs; des assassins souvent coupables de plusieurs meurtres. Ils sont condamnés pour la vie; mais M. Hall use toujours à propos de son droit de grâce pour les libérer, quand ils paraissent moins dangereux. D'autres sont condamnés pour un temps déterminé. Cette prison est la seule dans l'Inde qui ne coûte rien à l'État, et les prisonniers y sont mieux nourris et mieux vêtus que dans toutes les autres. On leur fait payer, après leur libération, par des reprises sur le produit de leur travail, ce qu'ils ont coûté à l'État pendant leur captivité au delà de la valeur de leur travail. Tel est l'attachement de ce peuple à son pays, que les libérés retournent toujours à leurs foyers. Ils sont gardés en prison par des soldats, souvent par des gens même de leur village, par leurs parents; et il n'y a pas un seul exemple d'évasion favorisée par les soldats préposés à la garde des prisonniers. Cependant, si les prisonniers sont les plus mauvais sujets du pays, les soldats ne sont pas les meilleurs. M. Hall a admis au service surtout, les hommes qui avaient trop longtemps subsisté par le sabre pour pouvoir changer de gagne-pain. Ils étaient brigands, il les a faits soldats; ce n'était que modifier leur métier sans le changer entièrement. Ceux qui, sous le régime de l'indépendance de leur peuplade, avaient été les plus mous au brigandage, furent les premiers à se livrer au travail des champs. Sous le Gouvernement anglais, la demande de service militaire était beaucoup plus considérable dans les commencements qu'aujourd'hui. Sa diminution est la meilleure preuve de la bonne administration de M. Hall; car il est bien connu dans l'Inde, que c'est dans les provinces ou les États les plus mal gouvernés que se recrutent les armées de la Compagnie, et en partie celles des princes indiens. Elle n'est nulle part aussi grande que dans le Pendjâb, malgré la condition actuellement assez misérable des troupes de Runjit-Sing. M. Hall, qui a graduellement élevé les conditions d'admission au service militaire pour la taille, etc., etc., n'a plus, en temps ordinaire, que le nombre d'enrôlements volontaires nécessaire pour tenir son corps au complet; mais dans les années de cherté, il se présente beaucoup plus d'hommes qu'il n'en peut admettre.

Les Mhairs m'ont paru plus clairs de couleur que les Mhéos. Il y en a très-peu de noirs ou presque noirs. Il n'y a point de coïncidence habituelle de cette couleur avec certains traits du visage, qui puisse faire soupçonner que ces hommes si noirs sont d'une autre origine que le reste. Dans la foule de ceux que M. Hall avait fait venir, j'en ai choisi trois dont la ressemblance m'a paru caractéristique de leur nation, et j'ai dessiné leur profil.

Pl. LXXIII, est le profil d'un vieillard musulman, à la place duquel dix autres auraient pu poser, tant ils lui ressemblaient.

Pl. LXXIV, est un Mhair indou, assez laid; selon la laideur de sa race.

Pl. LXXV, est choisi pour sa beauté. A l'inspection du corps de M. Hall, j'ai vu une vingtaine d'hommes qui lui ressemblaient extrêmement. Il représente bien la beauté des Mhairs. Ces trois profils sont parfaitement ressemblants. Le major Hall n'a pas moins approuvé le choix des modèles que la ressemblance des portraits.

J'ai conversé longtemps avec ces villageois, à l'aide d'un interprète; mais celui-ci ne faisait que traduire mon langage correct dans l'hindoustani grossier du peuple; dans sa propre langue (l'interprète était le premier venu des domestiques hindoustanis de mon hôte), je comprenais sa version comme les Mhairs qui l'écoutaient; et je comprenais également de la bouche même des Mhairs leurs réponses faites dans ce jargon; mais ils ont un patois à eux, qu'ils parlent entre eux, et que je ne comprends pas plus que celui des Mhéos ou des Goudjeurs.

Les Mhairs hindous ne visitent aucun des lieux de pèlerinage de leur religion. Ils ne vont pas même à Pokœur, non plus que les Mhairwattis ne vont à Adjmir à la tombe du Seïd.

Ce peuple paraît bien sentir le bonheur relatif dont il jouit depuis sa soumission à l'autorité anglaise. Les vieillards me parlaient volontiers de la vie aventureuse, mais toujours misérable, qu'ils avaient si longtemps menée, et ce n'était pas pour la regretter qu'ils en parlaient. M. Hall paraît autant aimé d'eux que craint et respecté.

Mhairwarra réalise depuis plusieurs années l'utopie administrative que rêvent pour Adjmir ceux qui voudraient en faire une petite province modèle, afin de montrer aux populations des États indépendants au milieu desquelles elle est isolée, les bienfaits de la loi anglaise. Il est vrai que Mhairwarra a sur eux cet avantage, c'est que tous les habitants y étant également pauvres, travaillent tous également. Il n'y a point de classe oisive comme les Djaguirdars et les Zémindars des États radjpoutes; il n'y a pas dans tout le Mhairwarra un homme de cette classe moyenne que les réformateurs voudraient créer où elle n'existe pas, et élever, étendre où elle existe déjà dans l'Inde. Les chefs des villages, qu'on appelle *Patèl,* sont des paysans comme les autres, également grossiers, mais également laborieux. Et là où chacun travaille et ne consomme rien en objets de luxe inutiles, il y a abondance du peu qui suffit à la vie. Voilà ce qu'on devrait songer surtout à donner à l'Inde, du pain et du riz à discrétion,

avant d'encourager la civilisation factice d'un petit nombre d'Indiens qui ne sont propres à rien qu'à consommer le produit du travail d'un grand nombre de pauvres paysans.

Mais ce petit pays perdu au N.O. de la carte de l'Inde, y est à peine nommé; et M. Hall a autant de modestie qu'il a prouvé d'habileté dans son ouvrage social. Mhairwarra n'est connu de personne, et court le risque de retourner à son ancien état de barbarie turbulente, ou d'être réduit au niveau de la misère qui pèse en général sur les districts agricoles de la Compagnie, car on dit que lord Bentinck, dans ses pensées d'économies quelquefois peu judicieuses, a parlé de licencier le corps de Béaur et de supprimer cette Agence politique. Ce serait l'acte le plus mauvais de son gouvernement.

Les *Minas* sont une autre race indigène que je n'ai pas eu occasion de voir; ils habitent surtout au pied des montagnes de Mhairwarra, du côté de Meiwar. Ce sont les plus hardis voleurs de cette province. On me les a dépeints comme semblables aux Mhairs, sous beaucoup de rapports.

Pôkeur, que je n'ai pas visité, est à 4 ou 5 milles (1 ou 1 ¼ l.) d'Adjmir, au N.O. C'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté par les Hindous, qui vont s'y baigner dans un petit lac peu profond. L'eau en est douce comme celle du lac d'Adjmir, mais mauvaise à boire.

La montagne de Taraghur, au pied de laquelle Adjmir est situé, est composée de roches quartzeuses plus ou moins micacées, qui forment une multitude de passages entre le Quartz compacte ou grenu et le Micaschiste. Cependant, les roches dominantes sont des Quartz grenus, mélangés de paillettes de Mica. Là où le Mica domine, il y a quelque apparence de stratification locale qui n'est qu'un accident, qu'un hasard. Les parties stratifiées en apparence doivent être considérées seulement comme des amas. Des veines de Plomb carbonaté s'étendent dans ces roches immédiatement au-dessus de la ville, et y sont exploitées depuis un temps immémorial. Le Gouvernement a pris la gestion et la responsabilité de ces travaux, que j'ai visités en détail avec le capitaine Dixon, leur directeur. La montagne est toute percée de boyaux extrêmement bas et étroits pour la plupart, ouverts à la recherche de veines métalliques. Celles-ci n'ont aucune régularité ni dans leur forme ni dans leur gisement. Elles se trouvent également dans le Quartz grenu friable, et dans le Quartz grenu ou micacé le plus dur. M. Dixon a percé un puits d'aérage, et une galerie pour l'écoulement des eaux, dans le quartier le plus miné de la montagne, et depuis ce temps on a repris l'exploitation dans quelques ouvrages que le gaz acide carbonique avait envahis. Les mineurs y avaient longtemps travaillé, là où leur

lampe s'éteignait par le manque d'air. Au milieu des parties dures de la roche, il y en a dont les grains quartzeux et les lamelles micacées sont presque désagrégées. Elles forment des veines, des amas irréguliers assez semblables par leurs accidents aux veines métalliques; mais elles ne contiennent pas de minerai. L'eau y court avec abondance après la saison des pluies, et en petite quantité dans les 6 premiers mois de l'année. Les mineurs travaillaient avec la plus grande économie. Cependant M. Dixon a récemment déblayé quelques-unes de leurs galeries, dont les vastes dimensions ne permettent pas de soupçonner l'usage. Sur le bord de la principale, est un puits qu'on déblaye actuellement, et dont on ignore encore la profondeur.

Le minerai est un mélange de Plomb carbonaté et de Quartz granuleux. On le broie avec des massues de bois, et on le lave dans des paniers. Ainsi bocardé et lavé, on le pétrit avec du fumier de vache, et séché de nouveau, on le fond dans de très-petits fourneaux semblables à ceux qui servent dans tout le Radjpoutana à réduire en loupe le minerai de fer. La pâte de minerai et de fumier de vache est jetée par en haut dans le fourneau, avec du charbon de bois et une espèce d'Argile rouge ferrugineuse qui aide la fusion du Quartz. Le laitier s'écoule par la base du fourneau, au fond duquel le Plomb se rassemble. Deux soufflets à main sont mis en jeu pendant la fonte qui dure 12 heures. Vers la fin de l'opération, la scorie qui couvre le bain de Plomb reste pâteuse et ne peut s'écouler au dehors. Elle retient beaucoup de Plomb. On la broie et on la lave pour en extraire le métal qu'elle retient mécaniquement engagé. Le mélange du minerai avec le fumier de vache a l'avantage de soumettre toutes ses parties à l'action du feu.

Il y a une dizaine d'années, le Plomb se vendait 100$^{f.}$ les 100 kilog. La Compagnie maintenant ne l'achète que 75$^{f.}$ les 100 kilog., prix auquel reviendrait le Plomb d'Europe, transporté à Adjmir par le Gange et la Jumna jusqu'à Agrah. Quelques perfectionnements apportés par M. Dixon aux détails de la fabrication, permettent aux ouvriers de le livrer à ce prix, qui les paye suffisamment de leur travail. Au reste, elle est très-peu importante. Le produit total des mines n'est que de 15,000 à 20,000 roupies (37,500 à 50,000$^{f.}$) par an.

Le minerai contient en général un peu de Carbonate de cuivre; et çà et là, dans ses fissures, des cristaux de Galène. Ceux-ci sont séparés et vendus par les mineurs dans leur état naturel. Les gens du pays les broient finement et se servent de leur poussière pour se noircir les cils et le bord des paupières. — Les mineurs sont de toutes castes.

M. Dixon perce un puits artésien dans le sol de transport non stratifié qui

couvre la base de la montagne et emplit la vallée. En plusieurs autres lieux de l'Inde, on en perce également, là où ne se présentent aucunes des circonstances dans lesquelles seules le percement de ces puits a été fait avec succès en France et en Angleterre.

Il y a des veines calcaires parmi les roches primitives des environs d'Adjmir, vers Kischenghur. On en extrait cette chaux si blanche dont est enduite la muraille qui entoure la ville.

Le marbre blanc prodigué dans le Douletbâgh est le même que celui employé à Jeipour et à Adjmir. Il vient du pays de Djoudpour, où sans doute son gisement est le même que celui du marbre plus saccharoïde des édifices d'Agrah et de Dehli, lequel provient des carrières ouvertes entre Agrah et Jeipour.

Le 14 mars 1832. — A Nassirabad, et séjour le 15. = [Radjghur.]

Nassirabad est le nom d'un vaste cantonnement militaire fondé par sir David Ochterlony, et ainsi nommé par les natifs à cause du titre de *Nassir,* qui était un de ceux dont l'empereur de Dehli l'avait gratifié; la distance d'Adjmir est de 14 milles (4 l.) au S.E. A moitié chemin, on traverse obliquement la chaîne de collines qui ferme à l'Est la vallée d'Adjmir et qui est la plus orientale de ce système de rides alignées au S.S.O. Elle en est aussi une des plus basses; le col par lequel on la traverse n'est pas élevé de 100^{m} au-dessus des plaines adjacentes.

Après qu'on l'a passé, on voit s'étendre à perte de vue la plaine du Radjpoutana, vers le Sud et l'Est. Elle est sablonneuse et stérile, couverte d'une faible épaisseur de gravier quartzeux ou granitique grossier, au-dessous duquel paraît la roche elle-même qui affleure continuellement la surface du sol, comme autour d'Adjmir, dans les vallées du Mhairwarra et entre Adjmir et Bugrou. Les Babouls sont plus rares et plus rabougris que dans toutes les autres plaines du Radjpoutana. Il y a une *Cassia* qui ne commence à se montrer que sur la pente orientale de la chaîne des collines.

Nassirabad est ainsi au milieu d'un désert; mais il l'égaye extrêmement. Cette station, forte de trois régiments d'infanterie, d'un de cavalerie, d'une couple de batteries, et de compagnies de sapeurs et de pionniers, a environ 60 officiers européens. Cette petite société anglaise n'a rien oublié pour ses récréations. Elle a une salle de spectacle, un jeu de paume, etc., etc. Chaque maison est entourée d'un jardin clos d'une haie de *parkinsonia.* Les bazars forment un gros bourg populeux.

Cette division militaire s'appelle le *Radjpoutana field force,* et elle est en effet composée de manière à se suffire parfaitement à elle-même, pour l'offen-

sive et la défensive qu'elle est toute prête à prendre. Sa force, d'environ 4,000 hommes, serait formidable dans les commencements d'une insurrection. Le régiment de Béaur en fait aussi partie.

Je ne restai là qu'un jour, chez le capitaine Barnett, dont l'hospitalité est extrême. Le brigadier Wilson m'accueillit comme un ami du colonel Fagan. C'est le militaire le plus spirituel que j'aie vu dans l'Inde.

M. Barnett me fit voir un spectacle nouveau, un *Nautch* d'hommes. Un seul des danseurs méritait d'être remarqué; c'était un jeune homme de vingt et quelques années, assez beau, vêtu comme une femme, ses longs cheveux noirs bouclés tombant sur ses épaules jusqu'aux reins. Il chanta d'abord avec ses camarades à l'unisson, quelques-unes des poésies populaires d'Hafiz, en s'accompagnant sur les ridicules petits instruments à cordes des Indiens. Cette musique était fort admirée dans son espèce. Elle était moins aigre que celle des femmes; mais dans le chant de celles-ci, malgré ses éclats aigres et déchirants, et tout son mauvais goût, il ne laisse pas que d'y avoir de l'artifice; il veut être appris, et me semble difficile à imiter; tandis que le chant de ces hommes n'était qu'un marronnement monotone, jamais aussi désagréable qu'il arrive souvent au chant des femmes de l'être; mais, non plus, jamais agréable, comme celui-ci l'est plus rarement.

Mais les tours d'adresse du virtuose furent étonnants. Aux sons monotones, mais bien mesurés, de son chétif orchestre, le jeune homme valsa sans presque changer de place, de droite à gauche, avec une rapidité extrême, jamais moindre de 42 tours en une minute et quelquefois de plus de 70. Tournant sur lui-même avec cette vitesse, il dégaina un sabre affilé, et le remit plusieurs fois dans le fourreau. L'orchestre redoubla de vitesse, le jongleur suivit en mesure; il dégaina le sabre de nouveau, et, tournant la convexité du fourreau vers lui, à hauteur de la tête, il remit la lame dedans avec une extrême lenteur, la faisant passer contre le sourcil d'abord, puis sur la joue, puis sur le cou. Plusieurs de ses exercices étaient d'une noblesse parfaitement classique. Après qu'il les eut variés considérablement, il posa les sabres à terre, et reprit le chant, sans paraître aucunement fatigué d'avoir valsé plus d'une demi-heure à ce train furieux. On lui donna alors deux turbans, l'un rouge et l'autre blanc, qu'il déroula. Chaque pièce avait une vingtaine d'aunes de longueur. Selon l'usage, il les roula élégamment en ceinture autour de ses reins, et il recommença à valser, comme précédemment, sur lui-même, à une vitesse moyenne de 62 tours par minute. Il soutint cet exercice pendant une heure et un quart. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut fait des deux pièces d'étoffe une sorte de chandelier à

branches, ou le squelette d'un pin, avec le tronc et plusieurs étages de rameaux en verticille, chacun s'épanouissant en une large rose ou cocarde. Chaque étage alternativement de couleur différente, Pl. LXXII, fig. 7.

La modiste la plus adroite aurait peine à imiter un pareil ouvrage en un jour. Le jongleur le termina en une heure et un quart, déroulant au fur et à mesure l'une et l'autre ceinture, qu'il avait attachées autour de lui avec des soins particuliers, conservant à ses bras les attitudes les plus gracieuses, et tournant sur lui-même par un pas de valse avec une vitesse extraordinaire. Je demandai si tant de force, tant d'aplomb, de sûreté dans la vue, de précision dans les mouvements, ne requéraient pas un régime particulier de continence et de sobriété. Nullement: les jongleurs musulmans s'enivrent quand ils en ont l'occasion et se livrent également à la débauche.

A 7 milles (2 l.) à l'Ouest de Nassirabad, parmi les collines de la chaîne qui sépare cette plaine de la vallée d'Adjmir, la plus orientale du Mhairwarra, sont les ruines d'un palais, ou d'une forteresse plutôt, appelée *Radjghur*, et dont l'histoire est tout à fait inconnue. L'édifice est petit et peu remarquable; mais la muraille d'enceinte est haute et épaisse, bâtie des mêmes matériaux, du même style que celles de Taraghur et d'Amber. Cette muraille enceint une étendue assez considérable de la montagne. Là aussi est un lac, comme à Adjmir, mais beaucoup plus petit et sans profondeur. C'est, néanmoins, un site fort agréable. Les roches sont de Quartz schisteux micacé, ou de Micaschiste; et il y a çà et là d'immenses filons de Quartz compacte, qui sortent des Schistes en murailles perpendiculaires, d'un effet très-singulier.

Le 23 mars 1832. — A Nimutch, et séjour jusqu'au 26.

Le 16 mars 1832. — De Nassirabad à Bhinnaï.

Le 17 mars 1832. — De Bhinnaï à Adjouta.

Le 18 mars 1832. — D'Adjouta à Lambou.

Le 19 mars 1832. — De Lambou à Bunnira.

Le 20 mars 1832. — De Bunnira à Hummirghur.

Le 21 mars 1832. — De Hummirghur à Tchittour.

Le 22 mars 1832. — De Tchittour à Nimahairra.

Le 23 mars 1832. — De Nimahairra à Nimutch, et séjour jusqu'au 26.

Bhinnaï est un petit village du territoire anglais d'Adjmir, avec un Fort ruiné, sur le sommet des collines qui le dominent. Au delà, la plaine de Meiwar est parfaitement ouverte jusqu'auprès de Tchittour. Le sol en est pierreux ou sablonneux, et très-maigre. Les villages sont très-éloignés les uns des autres, et la culture est étroitement confinée autour d'eux. On commence à y voir des champs

de pavots, que l'on cultive pour en tirer l'opium. Il y a en outre de l'orge, du coton, et des pois chiches. Les terres incultes se couvrent d'une herbe rare et courte, et çà et là de faibles arbrisseaux épineux, des Jujubiers, des *Capparis Aphylla*, et des Babouls rabougris.

Le coton est grossier, mais d'un prix extraordinairement bas, $0^{f},25$ le kilogramme : cependant le grain est à peu près au même prix qu'à Dehli. Les maisons des paysans sont très-petites, leurs murailles faites de boue ou de briques séchées au soleil, leurs toits en chaume. Les puits peu profonds et jamais saumâtres. La terre ne se couvre nulle part de ces efflorescences salines si abondantes en tant de lieux entre Dehli et Adjmir. Les rivières et les ruisseaux, presque tous à sec en cette saison, coulent généralement de l'Ouest vers le *Bunasse* à l'Est. Le Bunasse lui-même, qui s'unit au-dessous de Tchittour au *Goumairi*, a sa source dans les lacs d'Oudipour. Quelque pauvre que soit cette province du Radjouarra, celle de Djoudpour ou Marwar l'est encore bien davantage. La population des campagnes est composée principalement de *Goudjeurs* ou bergers (qui passent partout pour être indigènes de la contrée qu'ils habitent), de Brahmanes et de Radjpoutes. Il y a peu de Musulmans. Ils sont plus nombreux, relativement, dans les villes. De celles-ci, *Sanganir* et *Bunnira* sont les plus remarquables. Sanganir est entouré d'une très-forte muraille peu élevée, et flanquée de petites tours. L'enceinte de Bunnira est en ruine. A Bunnira, on fabrique une variété d'ustensiles en fer, qui, pour être de bon service, devraient être faits d'acier. Mais l'art de convertir le fer en acier est absolument inconnu dans le N. et le N.O. de l'Inde. On fabrique des lames de sabre avec du fer; et je pense que les plus estimées en Perse sont de fer très-légèrement aciéré; ou, si elles sont d'acier, elles ne sont pas trempées, car je n'ai jamais vu une lame d'Asie qui eût la moindre flexibilité. Le fer, à peine aciéré, paraît susceptible d'acquérir un tranchant beaucoup plus mordant que l'acier le plus dur, sur des substances molles, des vêtements de coton et de la chair; les Indiens et les Pendjâbis ne font aucun cas de nos sabres flexibles d'Europe. A Rampour, sur la rive droite du Chumbol, près de la frontière de Kotah, on forge des sabres peu estimés. Les meilleurs se font de vieilles lames qu'on forge de nouveau.

C'était le temps du *Houli*, les saturnales des Hindous. Bunnira, qui est une petite ville populeuse, offrait un spectacle hideux. Ses habitants de tout âge se poursuivant les uns les autres, pour se jeter de l'eau colorée en rouge; criant comme des enragés, et cependant ne se pouvant faire entendre au-dessus de la formidable musique de plusieurs bandes de Brahmanes, assemblés autour des

pagodes et y donnant à leurs dieux un concert à briser toutes les vitres, s'il y en avait à Bunnira. Dans le bazar que je traversai, était une grande figure de bois peint grossièrement, sculptée, et représentant un de ces dieux de forme tout à fait humaine. Il était assis dans l'attitude la plus indécente que j'aie jamais vue à une idole hindoue (1).

Sungrar, à 12 milles (3 ½ l.) au Nord de Tchittour, est un faible village au pied d'une colline d'où coulent des sources, qui donnent à la végétation d'alentour une vigueur qu'elle n'a pas dans le reste de cette contrée. C'est une futaie magnifique de Pipuls, de Bhœurs et de Tamarins, au-dessus desquels s'élancent de nombreux Dattiers. Ce lieu est un coupe-gorge fameux dans la province.

La forteresse célèbre de *Tchittour* n'est pas sans analogie avec Adjghur et Kallinger. Son enceinte défend toute la cime d'un plateau qui s'élève de toute part abruptement, de la plaine de Meiwar au-dessus du confluent du Bunasse et du Goumairi, et qui a plusieurs milles de circonférence. Je n'estime pas à plus d'une centaine de mètres son élévation au-dessus de la plaine. — Le Goumairi, qui descend des plaines voisines de Malwa, coule au pied de la falaise occidentale de Tchittour. C'est, dans la saison des pluies, une rivière assez large, très-rapide et très-profonde. On la passe alors sur un pont en pierre, l'un des plus élégants que j'aie vus dans l'Inde. Dans les autres mois de l'année, ce n'est qu'un faible cours d'eau. Entre la rivière et la base des escarpements est un médiocre village, au-dessus duquel monte le sentier qui conduit à la porte du Fort; il est taillé dans le roc. La stupide jalousie du Ranah d'Oudipour ferme l'entrée de Tchittour aux voyageurs européens. Le major Cobbe et le colonel Todd seuls ont obtenu la permission de le visiter. Le colonel Todd en a publié une vue et une description minutieuse. Le plateau de Tchittour m'a paru sensiblement allongé du Nord au Sud, et ses pentes rapides n'offrent de verdure qu'à l'aspect du couchant. C'est par là qu'on y monte. On aperçoit aisément d'en bas le sommet d'une tour et de plusieurs pagodes, qui s'élèvent au-dessus des remparts.

Tchittour passe pour être inexpugnable. Mais je crois que c'est faute d'une artillerie assez grosse et assez nombreuse, que les empereurs de Dehli ont toujours été réduits à prendre cette forteresse par trahison ou par famine. Le Ra-

(1) Rudis erat imitatio hominis insidentis, staturâ naturæ bis majoris, ac vestiti ad morem Indiæ. Nuda autem genitalia ejus, ultrà proportionem figuræ ingentissima; penis erectus ad glandem floribus et pannis coloratis ornatus erat, quos viri et mulieres ipsæ et pueri ponebant, ridentes.

nah d'Oudipour n'y entretient à présent que 200 ou 300 soldats, et le gouverneur a la réputation d'être intéressé dans tous les vols et les brigandages qui se commettent sur le territoire d'alentour. Une centaine de familles de cultivateurs habitent dans l'intérieur du Fort et cultivent le plateau, qui produit des récoltes suffisantes pour une médiocre garnison. L'eau n'y manque pas.

Le Ranah d'Oudipour est d'une tribu radjpoute appelée *Sisaodia.* Aucun des princes radjpoutes ne lui dispute la préséance. Ses revenus sont d'environ 20 laks (5 millions de francs). Bien administré, son pays en produirait 80 ou 100 (20 ou 25 millions de francs). Il ne paye aucun tribut. Du temps des Empereurs mogols, cette principauté avait une importance politique qu'elle a entièrement perdue, depuis qu'un pouvoir plus fort a remplacé l'autorité précaire des successeurs de Timour. On dit que c'est au durbar d'Oudipour que vivent toutes les vieilles traditions de l'orgueil radjpoute. L'étiquette y est extrême. A l'Ouest et au Nord, la province d'Oudipour ou Meiwar confine à celle de Djoudpour ou Marwar.

Des collines, que je suppose être le prolongement de Mhairwarra, séparent les deux États. Le pays est pauvre, sans l'être autant que Marwar, et en général plat; mais à une trentaine de lieues, à l'O.N.O. d'Oudipour, s'élève la montagne primitive d'*Abou,* le colosse du Radjwarra. Todd en fixe barométriquement la hauteur absolue à environ 4,500 pieds anglais (1,372$^{m.}$), ce qui doit porter, je crois, à 3,000 pieds (914$^{m.}$) sa hauteur relative; car, par la disposition des cours d'eau sur la carte, elle est placée dans les plaines les plus élevées de Meiwar. D'après une conversation avec le colonel Todd à Londres, il me semblerait que le caractère de la végétation, jusqu'à la cime, est tropical.

On m'a représenté les collines qui entourent le lac d'Oudipour, comme plus basses que celles d'Adjmir; le lac lui-même est plus profond que celui d'Adjmir, mais paraît n'être cependant aussi qu'un vallon fermé par la nature.

Climat.—De Calcutta au pied de l'Himalaya, sur les bords du Setludje, la violence des pluies solsticiales diminue graduellement.—Le froid et la sérénité des hivers augmentent également; mais la violence et la chaleur de la mousson du S.O. s'accroissent aussi à mesure qu'on s'avance au N.O. Agrah passe pour avoir les étés les plus brûlants; Dehli vient après : et quelques-uns prétendent qu'ils sont encore plus intolérables à Loudhiana. Peut-être cette progression de la chaleur estivale se soutient-elle dans le Pendjâb jusqu'à la chaîne des collines salifères qui bordent la rive droite du Djelum.

Entre Jeipour et Dehli, il y a peu de différence. Cependant le désert de sable qui entoure immédiatement Jeipour y élève peut-être encore davantage la température. Le climat de cette ville passe pour très-salubre.

Le petit nombre d'officiers européens qui habitent Adjmir, vantent aussi celui de cette province.

Les variations de la température y sont extrêmement grandes à la fin de mars, quand l'hiver finit, et que les vents chauds n'ont pas encore soufflé entre Nassirabad et Tchittour. Après une nuit calme et sereine, le thermomètre, au lever du soleil, descendait jusqu'à 4° et 5° au-dessus de zéro, et dans l'après-midi, il montait jusqu'à 25° et 27°.

La mousson ne se renverse pas brusquement du N. O. au S. O. Le vent tourne doucement à l'O. et au S. O. dans le mois de mars; et ce n'est en général que dans la première semaine d'avril, qu'ayant atteint le S. O., il souffle avec impétuosité. La température du milieu du jour s'élève ainsi très-graduellement depuis le mois de mars jusqu'en été; mais le changement de la température nocturne est subit. Les nuits continuent d'être froides; 3, 4, 5 et 8°, jusqu'à l'époque où soufflent les vents chauds. Alors, et dès les premiers jours, la chaleur nocturne au lever du soleil n'est pas moindre de 18° à 20°.

Meiwar produit des chameaux en abondance, mais ils sont moins estimés que ceux de Marwar: ceux-ci sont les plus vites à la course. Jeipour en produit d'également bons. On appelle *Sânni* les chameaux légers. Leur allure est un trot aisé, à très-grands pas, dans lequel tous leurs membres et leur long cou se balancent avec une élasticité singulière, qui est loin d'être disgracieuse. Ils sont moins grands et ont les membres beaucoup moins épais, et surtout la tête beaucoup moins grosse que les chameaux de charge, élevés dans les haras de la compagnie à Hissar et dans tout le N. O. de l'Inde.

Un Sânni qui soutient sa course pendant douze heures, à une vitesse moyenne de 5 à 6 milles (1 ½ à 1 ¾ l.), est réputé excellent. Si on les force au delà de 6 ou 7 milles (1 ¾ à 2 l.) à l'heure, ils ne peuvent supporter de longues marches. Adjmir est célèbre pour la vitesse de ses Sânnis. Les meilleurs coûtent jusqu'à 300 roupies (750 fr.): c'est le double du prix d'un très-fort chameau de charge. Un chameau commun coûte, dans le Radjpoutana, environ 80 roupies (200 fr.).

Jeipour nourrit une race particulière de moutons assez grands, médiocrement cornus, à cornes en spirales roulées presque dans le même plan, et dont la toison, plus longue et plus fine que celle des troupeaux de toutes les autres provinces de l'Inde, garnit les jambes jusqu'au pied. Toutefois leur toison n'a

de finesse que relativement à l'extrême grossièreté des autres laines indiennes. Malgré son bas prix, il s'est trouvé qu'elle ne pouvait être avantageusement exportée en Europe.

Dans le Meiwar, j'ai vu plus de chèvres que de moutons. Les bœufs et les buffles sont également communs; comme dans tout le N. et le N. O. de l'Inde, les buffles paraissent ne souffrir aucunement de la sécheresse habituelle du climat et de la contrée sablonneuse. La couleur blanche est celle qui domine dans les troupeaux de bœufs : un blanc sale grisâtre. Il y en a quelques-uns de noirs ou d'un brun noirâtre : la couleur baie est la plus rare.

Le bétail est, comme partout ailleurs dans l'Inde, dans un état pitoyable de maigreur en hiver. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne soit pas absolument détruit par la famine chaque année. Les bœufs sont de petite taille; mais comme dans toutes les parties de l'Inde, il y a des races plus hautes et plus sveltes qui servent à traîner les chars légers dans lesquels voyagent les gens de la classe moyenne.

Un poste de cavalerie irrégulière, au service de la compagnie, est stationné près de Tchittour, sur les bords du Goumairi. Ses patrouilles protégent la route de Nassirabad et de Nimutch. Les hommes isolés sont quelquefois attaqués. Ces cavaliers reçoivent 20 roupies (50 fr.) par mois; se montent, s'habillent et s'entretiennent à leurs frais. Ils sont mieux montés, mieux vêtus, et paraissent beaucoup moins pauvres que ceux de M. Allard, qui reçoivent 22 et 25 roupies (55^{f},00 et 62^{f},50) par mois.

Nimahairra, où je campai le 22 *mars*, est un grand village qui fait encore partie de Meiwar, mais il appartient à Amir-Khan, ce soldat de fortune patan, auquel les Anglais ont laissé la propriété et la souveraineté absolue de maints districts épars dans le Radjpoutana et les provinces voisines. Il réside à Tonk. Au sud de la principauté de Kotah, il a encore les districts de *Perowa*, entre le Chumbol et le Kally-Sind, et *Chuppra*, entre le Perbutti et le Newass. Le collecteur des revenus du chef patan faisait sa tournée financière, avec quelques centaines de cavaliers campés près du village, et tous Musulmans. Il avait prouvé, quelques jours auparavant, les droits souverains de son maître, en pendant plusieurs des voleurs qui infestent cette route.

J'arrivai le 23 *mars* à *Nimutch*, station militaire fort semblable à celle de Nassirabad, établie pareillement au milieu de principautés indépendantes. Nimutch n'est plus dans le Meiwar; la limite ancienne de Meiwar et de Malwa est près du village de *Naogaon*, là où le sol de la plaine change de nature, et devient ce terrain noir, trappéen, qui paraît descendre des montagnes de

Vindhya. Avec la nature du sol, changent ses productions; et, par elles, l'aspect de la contrée, qui continue d'ailleurs à offrir le même relief non accidenté.

Les forces militaires de Nimutch forment, comme celles de Nassirabad, une petite division de 4000 hommes et au delà, pourvue de son artillerie, de ses pionniers et de sa cavalerie, prête à entrer en campagne au premier ordre. Il y a, ce que je n'ai pas vu à Nassirabad, un Fortin destiné à servir de refuge aux femmes et à tous les autres habitants du camp qui ne pourraient pas le suivre dans ses mouvements militaires, et où il suffirait de laisser avec eux une poignée d'hommes valides pour les protéger efficacement pendant un espace de temps considérable, contre une petite armée native mal pourvue d'artillerie. Il n'y a pas moins de 60 à 80 officiers européens; et le même nombre de maisons, chacune entourée d'un jardin, dont le sol, naturellement fertile, ne demande en cette saison que d'être arrosé pour produire avec abondance des fruits, des légumes et des fleurs. Cette petite société anglaise a sa salle de spectacle, sa salle de bals et de réunions, et se bâtit maintenant un vaste salon de lecture. Elle a ses courses aussi; et le dimanche, son service anglican.

J'y restai 3 jours, pendant lesquels j'eus occasion de voir un assez grand nombre de ses membres, chez mon hôte, le docteur *Ludlow*, médecin en chef de l'armée dans toutes les provinces de l'Ouest. Je trouvai là une famille suisse de Berne, celle du major *Wild*, qui me plut davantage que tout le reste. Les médecins, même les jeunes, ont déjà oublié toute leur anatomie; ils n'ont que les notions les plus élémentaires de chimie, de physique et de physiologie. A 40 ans, ils ont tout oublié; et toute leur science médicale consiste dans une très-petite part d'expérience. L'ancienneté cependant les amène de force à la tête de leur service, où, après toutes les réductions de lord Bentinck, un *superintending surgeon* reçoit 60,000 francs par an, et un membre du bureau de santé à Calcutta, plus de 100,000f. Chaque régiment, fort de 700 hommes l'un dans l'autre, a deux chirurgiens, un major et un aide. En général, l'un des deux est absent. Mais, à l'hôpital, il n'y a habituellement qu'une vingtaine d'hommes. C'est le maximum des malades que voie un médecin dans l'Inde; je parle de ceux employés dans le service ordinaire. Ces vingt hommes ont tous leurs préjugés médicaux et leurs préjugés de caste : ils répondent très-mal aux questions qu'on leur adresse pour connaître leur maladie. Le vocabulaire du médecin est d'ailleurs peu étendu, et il ne comprend son malade qu'en gros. Où acquièrent-ils de l'expérience? Dans une station civile, c'est bien pis. Peut-être là n'ont-ils qu'une famille européenne à soigner, ou une couple d'hommes sans famille. Cependant ils sont censés avec l'âge acquérir de

l'habileté, et montent en grade à mesure qu'ils descendent en capacité. Je n'ai pas encore vu un médecin dans l'Inde, qui sût très-bien la chimie ni l'anatomie. La direction de leurs courtes études paraît avoir été encore moins philosophique qu'elle ne l'est en France.

Sir David Ochterlony avait eu son quartier général à Nimutch, et alors il avait bâti une fort belle maison, princière pour l'Inde, et telle peut-être qu'il conviendrait à tous les officiers d'un rang très-élevé d'habiter. Cet homme-là avait de la grandeur, de la magnificence, qu'il faisait payer aux petits princes indiens soumis à son contrôle : son salaire n'y eût pas suffi. Mais il dépensait avec prodigalité l'argent qu'il amassait par des moyens peu légitimes, et personne n'y trouvait à redire. Maintenant on lui élève un obélisque à Calcutta. Il est mort à temps. Lord Bentinck sans doute l'aurait éloigné du service.

J'ai vu à Nimutch, chez le docteur Ludlow, comment se font ces observations météorologiques qui, de tant de points de l'Inde, sont adressées à Calcutta et publiées dans les gazettes. Les instruments sont mauvais, au moins très-grossiers, jamais comparés; et les observateurs sont si ignorants, qu'ils n'ont pas la moindre idée de la possibilité que leurs instruments soient défectueux, et sont absolument étrangers à la critique des observations. J'ai vu des thermomètres placés à $0^{m},60$ de terre, sous un paillasson porté sur quatre bâtons : il était censé accuser la température de l'air libre. — Un pluviomètre en fer-blanc, dont l'entonnoir, ou cuvette, circulaire dans le principe et ayant alors un rapport déterminé avec le cylindre plus petit dans lequel l'eau se rassemble, avait perdu ses proportions originelles par des contusions qui avaient changé son ouverture en un ovale. Tantôt on établit cette grossière machine à terre dans un jardin, tantôt sur le toit d'une maison : et souvent c'est un domestique indien fort peu intelligent et encore moins scrupuleux, qui note les observations, ou plutôt les va faire dehors, et les rapporte verbalement à un autre natif scribe, qui les inscrit sur un grave registre, qu'au bout de l'année on envoie au bureau de santé à Calcutta.

Le climat est, dit-on, très-tempéré. L'hiver se fait sentir beaucoup moins vivement qu'à Nassirabad, et la différence de latitude (2°) est assez considérable pour l'expliquer : la couleur noire du sol lui fait sans doute aussi absorber plus de chaleur pendant le jour. — Les vents chauds d'avril, mai et juin, sont moins violents et moins chauds qu'à Nassirabad : les pluies ne sont point plus fortes : la mortalité est décidément moindre; elle n'est peut-être nulle part aussi petite dans aucune station de la présidence de Calcutta.

Le Papayer, sans atteindre aux dimensions qu'il acquiert dans le Sud de

l'Inde et aux Antilles, mûrit parfaitement ses fruits qui, à Delhi, ne mûrissent pas en perfection. — *L'Annona squammosa* ou *Costard apple*, abonde dans les jardins : ses fruits y deviennent délicieux. Ceux du *Litchi* (*Euphoria Litchi*) qui ne se trouvent pas dans les jardins du nord de l'Inde, se voient ici. Le Mango et le Tamarin sont des arbres beaucoup plus grands que dans les provinces septentrionales; cependant ils n'atteignent pas encore à toute leur taille. Les oranges sont meilleures que généralement dans l'Inde.

Géologie. — *Description des terrains depuis Dehli jusqu'à Tchittour.* — La colline de Quartz grenu stratifié de *Subjimundi*, à l'O. de Dehli, n'est que la plus orientale et la plus basse d'un système de rides, marquées par des collines successivement plus étendues et plus hautes à mesure que l'on marche au S. O.; toutes dirigées au S. S. O. Leurs couches, quand elles sont stratifiées, ont invariablement la même direction.

Jusqu'à *Sohna*, ces collines ne sont formées que des mêmes variétés de Quartz grenu ou compacte des environs immédiats de Dehli. Quelques paillettes de Mica y sont dispersées, avec des points ferrugineux. Dans le plateau qui domine Sohna, le Mica est assez commun dans quelques strates et assez régulièrement disposé dans le Quartz, pour faire de la roche presqu'un Micaschiste noirâtre.

A 3 milles ($\frac{3}{4}$ l.) au nord de *Ferozpour*, on exploite des mines de fer dans une vallée creusée au milieu de ces roches de Quartz (1). La stratification de ces roches, dans ce quartier-là, est en général assez obscure; les vallées ne sont que d'immenses crevasses dans un plateau épais. Les roches de leurs parois sont excessivement disloquées, rompues, et réunies de nouveau par du minerai de Fer : il en résulte des brèches de Quartz à pâte ferrugineuse. Elles n'ont aucune espèce de stratification, et se lient tellement aux roches environnantes de Quartz compacte ou grenu, qu'il est impossible de les regarder comme l'ouvrage des eaux.

Une série de collines d'une cinquantaine ou une centaine de mètres de hauteur, dont la composition est parfaitement représentée par les échantillons

(1) (G. *s.* 1.) (a) Fragment de la mine de fer de *Ferozpour*.
Les roches quartzeuses de Dehli, recueillies précédemment, lui servent de matrice. Celle-ci y forme probablement des *filons* très-irréguliers.

(a) Les numéros des échantillons de roches qui se rapportent au voyage de Dehli à Bombay sont précédés de la lettre *s*.

G. *s.* 2, 3, 4 et 5 (1), surgissent abruptement du fond de la vallée entre *Ferozpour* à *Ramgurh,* sur une ligne orientée au S. S. O., ou quelques degrés, tantôt au S., tantôt à l'O. de cette direction générale. Chacune de ces collines est une crête étroite, une sorte de muraille dirigée elle-même très-exactement selon la ligne générale de direction du système, à couches toujours à peu près verticales, lorsqu'elles sont bien stratifiées. Quand elles ne sont pas absolument verticales, c'est généralement vers l'E. que penchent ces couches, Pl. LXXI, fig. 1re. Celles de la base sont les moins nettes; leur stratification est souvent très-indistincte. Ce sont d'épaisses assises de Quartz grenu, plus ou moins grossier, plus ou moins micacé, gris ou rougeâtre; les mêmes roches enfin que celles de la colline de Subjimundi, à Dehli; elles sont presque toujours fort disloquées. La stratification de ces collines ne devient souvent parfaitement distincte que vers leur sommet, sur leurs crêtes; et c'est là seulement qu'on observe les roches argileuses G. *s.* 3 et 4, qui ailleurs sont étrangères à la composition de ce terrain.

Toutes ces collines isolées ne portent pas sur leur crête ces murailles de couches hétérogènes; mais la stratification des couches qui forment la crête, est toujours parfaitement déterminée, quelle que soit sa nature, alors que celle des autres ne l'est qu'obscurément.

Entre *Ramgurh* et *Alwar,* la direction des falaises du plateau quartzeux, à l'O. et à l'E., perd sa régularité. Cette haute terre est creusée d'anses très-profondes. L'espèce de très-large vallée tout à fait plate qui, de Sohna à Ramgurh, était comprise entre ces deux falaises, s'ouvre dans diverses directions. Il n'y surgit plus seulement ces croupes en arêtes alignées les unes sur les autres, mais, avec des collines de cette description, il s'en élève d'autres en forme de dômes surbaissés, tout à fait isolées les unes des autres. Celles-ci sont formées des mêmes roches de Quartz compacte ou grenu, en assises épaisses, obscures, disloquées, qui constituent les plateaux.

Les pentes rapides des montagnes au pied desquelles *Alwar* est situé, sont

(1) (G. *s.* 2.) Roche de Quartz grenu, grisâtre, à grains plus ou moins fins. En couches parfaitement stratifiées, dirigées au S.-30°O., et inclinées de 75° à 80°. E.-30°S.

(G. *s.* 3.) Argile schisteuse, blanchâtre, assez tendre. En bancs peu épais, très-réguliers, qui alternent avec le n° G. *s.* 2.

(G. *s.* 4.) Variété rougeâtre, plus siliceuse et plus compacte, de la même roche; stratifiée pareillement; passant et alternant avec elle, ainsi qu'avec le n° G. *s.* 5.

(G. *s.* 5.) Quartz grenu, grisâtre, traversé de petits filons et renfermant des veines de Quartz blanc, compacte.

Les échantillons G. *s.* 2, 3, 4 et 5 proviennent de la colline qui porte le hameau de *Sólpour* à 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.), au S. S. O. de Ferozpour.

formées de roches semblables, d'apparence granitoïde; les grains de Quartz y étant souvent de deux couleurs, gris et rose sale, et les paillettes de Mica y étant communes. La stratification est tout à fait indistincte.

Entre *Alwar* et *Radjgurh,* les montagnes les plus éloignées forment à l'E. et à l'O. des falaises assez continues, et laissent entre elles, comme précédemment, une sorte de vallée, dont la direction moyenne est aussi au S. S. O. Du fond de cette vallée, surgissent, comme entre Ferozpour et Ramgurh, une quantité de collines : les unes segments de sphères, indépendantes les unes des autres; les autres, en croupes allongées toujours dans la même direction S. S. O. ou à peu près. Celles-ci sont toujours bien stratifiées. Quelques-unes ne sont formées que de diverses variétés de Quartz compacte ou grenu, de couleurs et d'épaisseurs très-distinctes. D'autres, et la première de celles-ci est à 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) au Sud d'Alwar, renferment des roches d'une tout autre nature. Les échantillons G. *s.* 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 montrent la composition de cette première montagne (1).

(1) (G. *s.* 6.) Quartz grenu avec paillettes rares de Mica. En couches assez distinctes de la base de la montagne, et parfaitement régulières sur toute sa face occidentale.

(G. *s.* 7.) Vers le sommet, les couches quartzeuses sont plus minces, plus micacées, et traversées de veines ferrugineuses, ou percées de petites cavités tapissées de fer oxidulé.

Ces couches quartzeuses alternent subitement avec des lits minces et réguliers d'un Calcaire noir, *amphibolique,* ou argileux, ferrugineux, dont la cassure offre des parties noires lamelleuses, miroitantes, enchâssées dans une pâte peu abondante, brunâtre, cristalline, grenue à très-petits grains d'un éclat vif. Cette pâte se détruit plus facilement à l'air que les parties noires enchâssées, et celles-ci se détachent en relief sur les surfaces exposées à l'air. Je n'ai pas essayé leur fusibilité.

Ce Calcaire singulier est très-compacte. Ses lits, intercalés d'abord à ceux du Quartz, résistent mieux à l'influence de l'atmosphère, et s'élèvent au-dessus d'eux en petites murailles verticales, car l'inclinaison de tout le système est ici sensiblement nulle. Après quelques alternances avec le Quartz, c'est celui-ci qui n'alterne plus qu'en couches subordonnées avec celles du Calcaire, qui forment la moitié orientale de la montagne. C'est sur la crête que les deux roches se pénètrent l'une l'autre. En s'éloignant du contact avec les couches quartzeuses, les couches calcaires deviennent moins régulières dans leur stratification. A la base orientale de la montagne, elle est peu distincte, si ce n'est là où des lits de la même nature, mais d'un aspect différent, à cassure égale, tabulaires, courent dans sa masse.

Sur la crête de la montagne, G. *s.* 7 est le lit de Quartz au contact immédiatement du n° suivant.

(G. *s.* 8.) Est le premier lit calcaire engagé dans le Quartz.

(G. *s.* 9.) En diffère à peine. Cet échantillon montre le mode de destruction de cette roche, à l'air, qui fait une analyse mécanique de ses parties, et il représente bien la roche de toutes les parties orientales de la montagne.

(G. *s.* 10.) Est un des lits homogènes tabulaires, dressés verticalement dans la masse moins nettement stratifiée de G. *s.* 9.

(G. *s.* 11.) Est un passage de cette variété compacte et tabulaire du Calcaire noir, homogène ou moucheté, à la roche suivante G. *s.* 12.

(G. *s.* 12.) Sorte de Vaque, molle et poreuse, d'un brun clair, où l'on aperçoit encore enchâssées les parties noires miroitantes dans les premiers échantillons.

Il y a plusieurs collines à crête acérée, composées géologiquement comme celle-ci, et toutes sur le même alignement, ou parallèlement à la direction principale, et à peu de distance en dehors. Leurs couches s'éloignent si peu de la verticale, qu'il est impossible de déterminer les rapports de superposition primitive des Calcaires et des Quartz ainsi juxtaposés, Pl. LXXI, fig. 1re. Car, bien qu'elles inclinent plus souvent de quelques degrés à l'O., cette disposition peut n'être que l'effet d'un léger renversement après le redressement complet; néanmoins, comme dans la masse des plateaux quartzeux, je n'ai observé nulle part des Calcaires semblables, je les regarde ici comme posés sous le Quartz.

Autour de *Radjgurh,* les deux falaises qui déterminaient l'espèce de vallée étendue d'Alwar jusque-là, se rapprochent; leurs bords se festonnent; le médiocre intervalle laissé entre elles est rempli de collines rondes ou en crêtes qui sortent brusquement de terre. Le fort de Radjgurh, et beaucoup d'autres dans le voisinage, sont au sommet de ces monticules. Ce point est, comme Alwar, un nœud où se rompt la direction régulière des principaux accidents du sol; mais cette régularité reparaît au delà, à une très-petite distance de Radjgurh jusque vers *Bessona.*

A l'E. et à l'O., la vallée court entre des falaises comme auparavant. Elle est semée de collines ressemblant à des îlots arrondis et alors formés de Quartz grenu disloqué, dont la stratification est indéterminable, ou de croupes aiguës au sommet, d'une composition analogue à celle représentée par la dernière série, mais dont les termes calcaires ont cependant un aspect fort différent. Les échantillons G. *s.* 13 à 21 donnent la composition de l'une de ces collines, la dernière de l'État d'Alwar avant d'arriver à Bessona, première ville du Jeipour (1).

(1) (G. *s.* 13.) Quartz grenu, granitoïde, de la variété la plus répandue dans toute la contrée d'Alwar, et qui forme la base et les pentes occidentales de la dernière montagne de cette province avant d'arriver à Bessona. Stratification assez indécise, si ce n'est vers le haut de la colline (elle a environ 100m de hauteur), où ses couches verticales courent au S. S. O., comme la montagne elle-même. Sur la crête, les couches mieux définies s'appliquent contre la roche suivante.

(G. *s.* 14.) Calcaire saccharoïde, lamelleux, jaunâtre ou brunâtre, mélangé de parties plus sombres, verdâtres, *amphiboliques* (?).

(G. *s.* 15.) Échantillon qui montre les deux couches au contact. Après quelques intercalations de grosses veines calcaires dans le Quartz, le Calcaire forme comme une énorme couche assez exempte de lits quartzeux, et dont les deux échantillons suivants montrent les principales variétés.

(G. *s.* 16.) Marbre blanc, grenu, mélangé de parties également grenues, brunâtres, que je crois être du Fer carbonaté ou de la Chaux carbonatée ferrifère, et parsemée de cristaux d'*Amphibole verte* (?).

(G. *s.* 17.) Marbre blanc saccharoïde, assez tendre ou friable (mêlé de grains de Quartz), semé de très-petites veines brunâtres de Fer oxydé ou carbonaté.

Le Quartz bientôt ne se montre plus que comme un étranger dans ces bancs de marbre. Il y forme des espèces de végétations dont les racines s'évanouissent dans la pâte grenue du Marbre,

Autour de *Jeïpour,* il n'y a plus guère de régularité dans les accidents du sol. Quelques chaînes de collines sont orientées du N. au S., et elles se raccordent les unes aux autres par de larges éperons transverses. Ailleurs, vers *Amber,* les collines se pressent trop les unes sur les autres pour offrir des alignements. Leur stratification est tout à fait indistincte, ou plutôt contournée de la manière la plus capricieuse.

Leur base, comme depuis Dehli, est enterrée dans du sable ici fort micacé, mobile au gré du vent, stérile, sans galets ni aucune sorte de stratification. Point de menus blocs épars sur le sable, aucune trace du passage violent des eaux. Le vent transporte le sable sur les montagnes, et il s'y accumule en masses immenses, à des niveaux très-élevés, là où il rencontre des obstacles, ou bien là où la configuration des lieux calme la tempête qui l'emportait.

Entre *Jeipour* et *Kischengurh,* la plaine est tout à fait ouverte : on n'y aperçoit de monticules épars qu'à une distance considérable vers le S. O., et ils sont rares. Mais avant que d'arriver à Kischengurh, on voit souvent affleurer à la

et que l'on n'aperçoit bien que sur la tranche des couches exposées aux dégradations de l'atmosphère.

(G. *s.* 18.) Cet échantillon montre bien les implantations du Quartz dans le Calcaire. La stratification du Calcaire est moins prononcée que celle du Quartz ; mais ces végétations quartzeuses hérissent les tranches du Calcaire de petites crêtes orientées au S. S. O.

En passant de la crête assez étroite de cette montagne sur son bord oriental, le Quartz disparaît presque entièrement. Le Calcaire n'est plus mélangé que de Fer (Fer carbonaté ou Chaux carbonatée ferrifère), et ce minerai forme presque à lui seul quelques couches dont le Calcaire lui-même est à peu près exclu.

(G. *s.* 19.) Montre cette combinaison du Fer et du Calcaire sur la face orientale de la montagne.

(G. *s.* 20.) Fragment de roche amphibolique très-comp[acte], trouvé près du sommet de la montagne, et qui provient sans doute d'une de ces veines [amphiboliques] que j'ai vues en place dans le Calcaire, mais qui étaient beaucoup moins riches en [amphibole].

(G. *s.* 21.) Micaschiste dont est formée entièrement la [montagne située entre *Gouddah* et *Kalakoh*, qui est une des dernières dans cette direction, alig[nées] sur les précédentes. Cet échantillon représente bien la roche dominante des collines des en[virons] de Jeipour : Micaschiste grisâtre, quelquefois grenatique, quelquefois passant au Quartz s[chisteux micacé].

(G. *s.* 22.) Granite à Feldspath rose et à grains de Quartz [schisteux]. Il forme des mamelons sans stratification à la base de quelques collines entre *Boudj[pour]* et *Jeipour.* Ce sont comme de grands amas liés à des Quartz compactes, ou schisteux et mic[acés]. J'avais déjà vu des fragments granitiques depuis Alwar, mais rares. Ils proviennent sans doute [d'amas semblables au milieu des roches schisteuses.

Ces granites, généralement à petits grains, ont presque toujou[rs] perdu leur cohésion. Le mode de désagrégation de leurs parties les ferait prendre pour des co[nglo]mérats anciens. Cependant je n'ai certainement vu aucunes roches conglomérées. Le Quartz [com]pacte de la montagne de Subjimundi, à Dehli, se désagrége dans maints de ses bancs, d'u[ne] telle manière aussi, qu'on le prendrait pour un Grès très-grossier, formé de Sable quartzeux à [grain]e cimenté.

surface de la plaine, les roches quartzeuses et schisteuses des environs de Jeipour et d'Adjmir, et surtout celle G. *s.* 23 (1).

La plaine est semée aussi de protubérances quartzeuses de Quartz blanc compacte, empâtant quelquefois des cristaux d'Amphibole. Ces protubérances sont le sommet, mis à nu par la dégradation du Micaschiste, d'énormes amas lenticulaires ou globuleux de Quartz, Pl. LXXI, fig. 2.

Les collines au pied desquelles *Kischengurh* est situé et qui s'étendent de là vers *Adjmir,* sont formées principalement de Quartz schisteux, plus ou moins micacé. Les affleurements quartzeux et amphiboliques sont très-fréquents dans la plaine à leur base; leur stratification est équivoque, ou nulle ou variable (2).

A la base de la montagne de *Taraghur,* au-dessus d'Adjmir, on exploite des mines de Plomb dans le Quartz grenu, micacé et schisteux. Ce sont des amas irréguliers assez peu volumineux, ou des veines de Plomb carbonaté, en petits cristaux disséminés dans les interstices des roches quartzeuses (3). Il n'y a point de filons. Les veines métallifères s'étendent indistinctement dans les parties les plus dures et les plus molles des roches. Les parties non métallifères tendres forment souvent, au sein des parties dures, des veines très-analogues aux veines métallifères par toutes leurs allures. Ces veines pourries servent de voie d'écoulement aux eaux pluviales, qui s'infiltrent au travers de la masse entière de la montagne. Quelquefois elles sont presqu'en creux; sans doute parce que les eaux qui y ont circulé pendant des siècles ont emporté, petit à petit, les grains de Quartz désagrégés qui les emplissaient d'abord. En général les

(1) (G. *s.* 23.) Roches syénitiques ou granitiques amphiboliques, d'une extrême cohésion, qui s'élèvent en crêtes à la surface du s[illegible] en sortent comme des murailles ou comme des mamelons isolés. Ce sont probablement des fi[illegible]s, dykes, ou boursouflures. La dureté et la cohésion de ces roches étant beaucoup plus grand[illegible]ue celles des roches schisteuses et micacées qu'elles traversent, celles-ci sont presque toujours dé[illegible]tes à leur base; c'est du milieu du Sable que l'on voit sortir les Dykes syénitiques.

(2) (G. *s.* 24, 25, 26.) Ces éch[illegible]illons représentent bien les roches dominantes des montagnes qui entourent le *lac d'Adjmir,* de [illegible]*raghur* et des chaînes de collines du *Mhairwarra.* — G. *s.* 24 est un Micaschiste dont le Quartz est g[illegible]u, souvent friable, et le Mica argentin. On en exploite les bancs les plus durs à Adjmir, où ils s[illegible]vent aux constructions. — G. *s.* 26 est une roche composée des mêmes éléments, mais à très-g[illegible]nds cristaux. Le Mica y forme souvent d'assez grandes lames pour être exploité, et sert en [illegible]ise de vitres. Le Quartz est altéré dans quelques-unes de ses parties devenues blanches, mat[illegible]ou d'un éclat nacré, feldspathiques, friables. — G. *s.* 25 montre la juxtaposition des deux roches; [illegible]e passage est tantôt graduel, tantôt subit. Cependant les parties à grands cristaux ne forment q[illegible]de vastes amas au sein du Micaschiste. Elles en sont un accident. Il y a des quartiers de montag[illegible], toutefois, qui en sont formés tout entiers, surtout vers *Béaur,* où ces roches, à grands crista[illegible] de Quartz et de Mica, affleurent plus souvent à la surface du sol dans le fond des vallées, qu[illegible] Micaschiste à petits cristaux.

(3) (G. *s.* 27.) Mine de [illegible]mb carbonaté.

veines métallifères, exploitées seulement pour le Plomb qu'elles renferment, montrent des traces de Cuivre carbonaté. Ses cristaux sont implantés pêle-mêle avec ceux du Plomb carbonaté dans les cavités des veines. Il y a aussi, dans celles-ci, des cristallisations confuses de Quartz et de Galène.

En plusieurs autres lieux des environs d'Adjmir, il y a des indices de mines semblables; mais elles sont trop pauvres pour être exploitées. Là où c'est le Quartz compacte ou grenu, violet ou rougeâtre, qui domine dans la composition des veines (1), il y a souvent des lits peu étendus, mais assez épais, de fer oxydulé, lequel se montre aussi dans les veines de Plomb carbonaté.

Au delà d'*Adjmir*, vers le S.O., est la longue chaîne de montagnes de *Mhairwarra*, qui s'étend jusque vers *Oudipour*.

La direction générale de cette bande montagneuse, qui sépare les plaines de *Meiwar* de celles de *Marwar*, est entre le S.S.O. et le S.O.; elle est formée de croupes parallèles les unes aux autres, semblablement dirigées et souvent placées exactement sur le prolongement les unes des autres. Dans les vallées situées entre elles, s'élèvent souvent des monticules isolés. C'est exactement la même configuration qu'entre Ferozpour et Radgurh.

Au delà d'Hissar, dans le désert de Bikanir, il y a des monticules isolés et des arêtes de roches qui percent à la surface du sable. D'après la description que M. Bacon m'en a faite, je ne doute pas que ce soient des roches semblables à celles-ci, sans doute les rides les plus occidentales et les moins hautes du système. (Voir dans l'ouvrage du colonel Todd la description du site de Djoudpour, et se méfier de ses déterminations géognostiques. Les amateurs anglais appellent *Sandstone* les Quartz compactes ou grenus des environs de Dehli. Je crois me rappeler que Todd assoit Djoudpour sur du Sandstone : c'est probablement du Quartz granuleux, qui fait partie du système que je décris depuis Dehli.)

Les collines de *Radjghur*, à 7 milles (2 l.) à l'O. de Nassirabad, sont le prolongement de celles qu'on traverse en allant d'Adjmir à Nassirabad; elles sont la rangée la plus orientale du Mhairwarra; mais, en petit, il y a beaucoup de désordre dans leur alignement. Elles forment un de ces nœuds dont j'ai parlé plus haut, autour desquels se rompt la régularité des accidents du sol et l'uniformité de sa composition géognostique. La masse de ces collines est formée essentiellement de roches quartzeuses, plus ou moins micacées, G. *s.* 28 à 31 (2).

(1) (G. *s.* 27. A.) Quartz grenu qui accompagne le Plomb carbonaté, alternant en masses irrégulières avec le Micaschiste.

(2) (G. *s.* 28.) Roche quartzeuse micacée.

(G. *s.* 29.) Micaschiste bien caractérisé. Ces deux roches alternent ou passent l'une à l'autre.

Près du petit lac de Radjghur, au S. O. et au milieu d'une sorte de petit cirque de collines quartzeuses et micacées, composées des quatre dernières roches, s'élève en croupe obtuse, à une hauteur de 50^{m}, un mamelon qui ne se lie qu'obscurément par sa base aux collines d'alentour, et qui est formé de roches absolument différentes, G. *s.* 32 à 41 (1).

Cette colline est-elle contemporaine du système des collines environnantes? ou bien le produit d'un soulèvement postérieur? Il n'y a pas ici de couches tertiaires, ni même de lits de transport qui puissent résoudre cette question. Mais cette colline, allongée ainsi au S. S. O., représente la composition minéralogique de

Elles affleurent fréquemment le sol de la plaine entre Nassirabad et la base de ces collines. Le Quartz et des roches syénitiques font saillie au-dessus d'elles dans la plaine, comme entre Bugrou et Kischenghur. Stratification équivoque.

(G. *s.* 30.) Provient d'une de ces veines et de ces filons amphiboliques.

(G. *s.* 31.) Provient d'une de ces masses de Quartz qui se montrent fréquemment parmi les roches schisteuses, soit à la surface de la plaine, soit parmi les collines.

(1) (G. *s.* 32.) Calcaires saccharoïdes, parsemés de paillettes de Mica, d'Amphibole noire, qui s'y étend en petites veines, de cristaux de Fer carbonaté ou de Chaux carbonatée ferrifère, avec des enduits cuivreux (Cuivre carbonaté). L'inégale dureté des parties de cette roche rend les progrès de leur dégradation à l'air fort inégaux, et donne à sa surface un aspect boursouflé. On la voit en place à la base du mamelon, sur une étendue considérable, sans stratification bien déterminée.

(G. *s.* 33.) Même roche, sur une des parties de laquelle on voit adhérer un Calcaire terreux, mat, d'un blanc jaunâtre, que les n^{os} G. *s.* 34 et 35 représentent avec les caractères qu'il offre dans les masses très-étendues qu'il forme au-dessus d'elle.

(G. *s.* 34 et 35.) Calcaire compacte jaunâtre, parsemé de veines minces de Calcaire compacte blanc, ou de Mica, ou de Talc blanchâtre. On le voit en place sur les pentes inférieures et moyennes de la colline, vers l'ouest, et en fragments épars plus haut, où la végétation gêne l'observation. A l'air, il se carie. Aucun indice de stratification.

(G. *s.* 36.) Se voit en masse dans les Calcaires précédents. C'est une roche de nature semblable, qui n'en diffère que par sa texture cristalline, où je soupçonne qu'il y a des masses d'Actinote décomposée.

(G. *s.* 37.) Chaux carbonatée ferrifère; mélangée, dans quelques-unes de ses parties, d'oxyde de Fer très-abondant, et parsemée de veines calcaires, micacées ou stéatiteuses, comme les trois roches précédentes. Je ne l'ai trouvée qu'en fragments sur les pentes formées de ces trois roches. Elle n'est certainement qu'une de leurs variétés.

Au pied et sur les pentes de la colline se trouvent les quatre roches suivantes :

(G. *s.* 38.) Amphibole verte, en masses fibreuses, friables : fragments anguleux détachés et éboulés évidemment de la masse de la montagne.

(G. *s.* 39.) Roche noire, très-compacte, poreuse, boursouflée, dont les cavités sont remplies souvent de Spath calcaire.

(G. *s.* 40.) Variété de la même, moins bulleuse, mais scoriacée dans quelques-unes de ses parties.

(G. *s.* 41.) Autre variété de la même, à pâte compacte, lamelleuse, parsemée de très-grandes bulles.

Ces trois derniers termes, G. *s.* 39, 40 et 41, sont évidemment des produits ignés. Ils portent de l'action de cet élément, des traces qu'offrent rarement les roches dites primitives, la boursouflure surtout.

celle que j'ai décrite près d'Alwar, et où je vis pour la première fois les roches quartzeuses et micacées alterner évidemment avec les roches amphiboliques et calcaires. L'autre colline que j'ai décrite à la limite du territoire d'Alwar, près de Bessona, avait une composition analogue. Là, se trouvent aussi ces marbres saccharoïdes jaunâtres, pétris de veines amphiboliques (et talqueuses) qui dans les deux premières localités étaient des roches d'amphibole compacte. Il est donc infiniment probable que ces fragments de roches noires et boursouflées de Radjghur proviennent de lits ou de filons, ou d'épanchements de même nature.

J'ai vainement cherché à les voir en place; la colline était couverte d'Euphorbes épineux, qui la rendaient tout à fait inaccessible de divers côtés et à la cime.

L'analogie (similitude) de composition minéralogique avec la colline d'Alwar et celle de Bessona, justifie pleinement leur rapprochement géognostique. Ainsi ce singulier mamelon de Radjghur s'est soulevé en même temps que tout le reste de la chaîne dont il fait partie, et il marque probablement la place d'une des parties les moins solides alors de la croûte terrestre, laquelle, entièrement disloquée, laissa épancher ou soulever à la surface quelques matières retenues liquides ou pâteuses au-dessus d'elle. L'action du feu peut aussi avoir remanié quelques roches de l'écorce anciennement consolidée; les roches amphiboliques surtout.

L'écorce la plus extérieure du globe, dans cette partie du monde, était sans doute formée de Micaschiste, de Quartz schisteux micacé, et de Quartz grenu, compacte ou schisteux. L'apparence locale de stratification que présentent souvent ces roches, est produite sans doute par le calme relatif de cet océan de matières fondues. Elle devait se consolider par des sortes de couches sous-jacentes les unes aux autres, à mesure que le refroidissement s'étendait au travers des enveloppes déjà atteintes par lui et solidifiées. Si l'on verse dans un vase d'eau une goutte de liqueur colorée, d'une densité un peu différente de celle de l'eau, et qu'on agite alors tout le liquide, la goutte colorée, en se mêlant à l'eau, y fera une foule de traînées colorées, de nuages, de tourbillons, de stries entrelacées les unes aux autres, qui représenteront fidèlement les caprices de la stratification contournée qu'offrent souvent les roches primitives schistoïdes.

Là où l'écorce du globe s'est soulevée par grandes pièces sans se diviser, et forme des plateaux, je n'ai observé dans cette chaîne de montagnes (de Dehli à Béaur) aucune autre roche que le Quartz, le Quartz micacé, le Micaschiste schisteux, et le Quartz grenu ou compacte. L'Amphibole et le Feldspath ne se montrent pas sur ces plateaux. Les roches où ils existent ne sont peut-être pas con-

temporaines (dans leur consolidation ou dans leur apparition à la surface terrestre) des roches quartzeuses et micacées : peut-être ne remplissent-elles que les fissures, que les crevasses de l'écorce quartzeuse et micacée dont celle-ci fut divisée quand elle fut soulevée. Les roches calcaires et les Amphibolites qui les accompagnent, n'ont sans doute aussi apparu à la surface qu'à l'époque du soulèvement.

La route que j'ai suivie de *Nassirabad* à *Tchittour,* est sans intérêt géologique. Au sud, et à 16 milles (4 $\frac{3}{4}$ l.) de Nassirabad, près du village de *Bhinnaï,* est un groupe assez considérable de collines de roches quartzeuses et micacées, tout à fait semblables à celles des environs d'Adjmir, mais sans aucun accident digne de remarque. Leur stratification est obscure, et leurs alignements sont incertains. Mais, dans la plaine très-unie qui les sépare de Nassirabad, et dans celle qui s'étend au delà, jusqu'au village de *Lambou ,* et dont aucune autre colline n'interrompt l'uniformité, le roc vient sans cesse effleurer le sol : il est schisteux et micacé. Des veines ou filons amphiboliques se dessinent très-fréquemment en relief à sa surface, et leur direction est assez constante au S.S.O., ou entre le S.S.O. et le S.O. — Entre *Lambou* et *Sanganir,* on passe au pied d'un autre groupe de collines, semblable à tous égards à celui de Bhinnaï. Les plus élevées peuvent avoir également 200$^{m.}$ de hauteur relative. Il y en a d'autres entre *Hammirghur* et *Gungran;* et, si on les considère ensemble, on les trouve alignées en grand les unes sur les autres, dans la direction de cette partie de la route qui monte au S.S.O. Elles expirent tout à fait au delà de Gungran. Mais à 4 milles (1 l.) avant d'arriver à Tchittour, elles se relèvent et forment une faible crête, qui se dirige droit au sud sur Tchittour.

La route de Tchittour traverse cette arête par une de ces dépressions, à peine élevée de 10$^{m.}$ au-dessus des plaines adjacentes, et montre la coupe, fig. 3, Pl. LXXI.

Cette longue croupe, dressée en lame de couteau, du N. au S., est formée, dans sa partie orientale, d'un Granite sans Mica, à Feldspath décomposé en une sorte d'Argile verdâtre, lequel se divise en une foule de pièces terminées par des surfaces droites (La matière verte est-elle bien du Feldspath décomposé ?)(1).

(1) (G. *s.* 42 et 43.) Granite sans Mica à Feldspath décomposé en une sorte d'Argile verdâtre. De la crête à 4 milles (1 l.) avant d'arriver à Tchittour.

Il passe graduellement, par la disparition de la pâte verte, à une roche de Quartz granulaire désagrégée, dont il n'y a pas ici d'échantillon parce qu'elle n'a aucune cohésion et tombe en sable quand on la frappe avec le marteau. Mais il y a un passage évident entre le Quartz granulaire et les bancs G. *s.* 44.

(G. *s.* 44.) Bancs de Quartz compacte, grisâtre, parsemé de petites cavités rares, qu'emplit une

Des bancs calcaires, G. *s.* 51 et 52, affleurent à la surface du sol depuis *Tchittour* jusqu'au delà de *Nimahairra,* entre cette ville et *Nimutch,* et sont

Argile verte semblable à celle de la roche granitoïde précédente. Celle-ci n'était pas stratifiée; mais ces bancs de Quartz compacte, auxquels elle passe insensiblement, le sont évidemment. Elle forme des couches presque verticales, qui pourtant s'enfoncent faiblement à l'O. et se dirigent droit au S.

A partir de cette couche vers l'O., toutes les roches sont bien stratifiées et toutes en stratification parallèle.

Ces bancs de Quartz compacte, gris ou rosâtres, renferment, subordonnés, quelques lits rendus fissiles, ou même schisteux, par l'interposition de petites couches argileuses verdâtres et violettes entre celles du Quartz. Ces lits minces et fissiles de Quartz ainsi mêlés d'Argile, sont en outre traversés plus fréquemment que les précédents, qui les enveloppent, de petits filons de Quartz blanc.

(G. *s.* 45.) Est un de ces lits.

Ces lits fissiles et argileux se répètent plus fréquemment à mesure que l'on considère les bancs quartzeux plus à l'O. L'Argile y forme à la fin des lits continus où le Quartz ne court plus qu'en petites couches très-minces, peu continues.

Après elles, c'est-à-dire au-dessus, puisque tout le système plonge à l'O., sont des bancs de Quartz compacte, qui se divisent facilement en masses grossièrement parallélepipédiques, selon des plans de séparation naturelle, enduits d'Argile ferrugineuse. Ces Quartz sont cariés en général, et leurs cavités tapissées d'oxyde de Fer argileux comme le n° G. *s.* 46.

(G. *s.* 46.) Quartz carié où la surface des cavités est tapissée d'oxyde de Fer.

(G. *s.* 47.) Bancs peu épais de Fer oxydé, mêlé de veines argileuses et effervescent dans plusieurs de ses parties. Alternent avec G. *s.* 46.

(G. *s.* 48.) Argiles schisteuses blanchâtres, verdâtres, rouges ou violettes, où le Quartz reparaît encore en petites couches grisâtres, siliceuses, et en petits filons cristallins. Alternent, comme les bancs précédents, avec G. *s.* 46.

Mais les tranches de ces lits argileux ne font qu'affleurer la plaine, et il n'y a aucune coupure du sol qui permette d'en étudier les allures. Elles paraissent beaucoup moins inclinées que les bancs quartzeux redressés, qui forment l'arête qu'on a traversée, et d'autant moins inclinées qu'on les considère plus loin de la base occidentale de cette arête.

(G. *s.* 49.) A l'O. de la roche précédente, et au-dessus d'elle, sont d'autres variétés d'Argile compacte ou schisteuse ou fissile, beaucoup plus effervescentes, et peintes de la façon la plus bizarre par l'oxyde de Fer. La fig. 4, Pl. LXXI, montre la disposition des couleurs, qu'on voit encore mieux dans l'échantillon.

Ces Argiles sont feuilletées. Elles paraissent avoir été blanches originairement. L'oxyde de Fer y a pénétré par l'intervalle de leurs feuillets, tous marqués d'une ligne rouge, et s'est, de là, répandu dans la masse.

La multitude des plans de séparation parallèles de cette roche rend douteuse la véritable inclinaison de ses couches. Mais elle se lie par des passages géognostiques aux précédentes, et participe sans doute à leur stratification.

(G. *s.* 50.) Des couches de Quartz, ou plutôt de Silex gris schisteux comme elles, se montrent au milieu des Argiles précédentes. Leurs fissures, à peine sensibles, sont enduites de Fer oxydé, et enfin au-dessus de ces couches de Quartz paraît le Calcaire G. *s.* 51 et 52.

(G. *s.* 51 et 52.) Calcaire compacte, grisâtre, à cassure esquilleuse ou inégale : à pâte très-fine, semblable au Calcaire lithographique. En bancs très-réguliers, peu inclinés. Ces bancs, épais de quelques décimètres, et rarement davantage, sont séparés quelquefois par de petits lits de Fer oxydé, mêlés de Chaux carbonatée.

sensiblement horizontaux. La célèbre forteresse de Tchittour défend toute la cime d'un plateau élevé de 50^{m}_{pi} à 80^{m} au-dessus des plaines environnantes, à pentes abruptes sur toutes ses faces, et de 4 milles (1 l.) environ de circonférence. Sa base est formée de ce Calcaire, et sa cime a sans doute la même composition.

Ce Calcaire ne m'a jamais offert aucun débris organique. Ses caractères sont constants. Je n'ai vu, parmi ses couches, aucune couche d'Argile, ni de Marne, ni de Grès.

A quelle formation appartient-il? à quelle formation appartiennent les roches quartzeuses G. *s.* 42, 43, 44, etc., qui se voient au-dessous de lui et qui paraissent l'avoir soulevé? G. *s.* 42 et 43 paraissent des roches cristallisées. Mais avant que d'arriver au Calcaire, plusieurs des termes suivants paraissent des roches sédimentaires; et les unes se lient tellement aux autres, qu'il est presque impossible d'admettre pour les unes et pour les autres un mode de formation différent.

La rivière qui s'unit au Bunasse au-dessous de Tchittour, et qui passe au pied occidental de la colline de Tchittour, après l'avoir contournée au S., a son lit creusé au milieu de ces Calcaires, qui ont servi à la construction du joli pont jeté sur elle, en face de cette forteresse.

De Tchittour et de Nimahairra, on voit à l'E. un rideau de collines, dont le faîte très-peu élevé paraît uni. Je présume que c'est le bord d'un plateau semblable à celui de Tchittour, composé semblablement, mais beaucoup plus étendu.

Le 5 avril 1832. — A Oudjin, et séjour jusqu'au 9.

Le 27 mars 1832. — De Nimutch à Mallarghur.

Le 28 mars 1832. — De Mallarghur à Mundissour.

Le 29 mars 1832. — De Mundissour à Kotchnara.

Le 30 mars 1832. — De Kotchnara à Beraode.

Le 31 mars 1832. — De Beraode à Katchrode, et séjour le 1^er^ avril.

Le 2 avril 1832. — De Katchrode à Rutlam.

Le 3 avril 1832. — De Rutlam à Katchrode.

Le 4 avril 1832. — De Katchrode à Passerode.

Le 5 avril 1832. — De Passerode à Oudjin, et séjour jusqu'au 9 avril.

Le Malwa. — Ce nom, très-ancien, ne répond plus à une grande division politique, et n'a jamais été celui d'une contrée nettement circonscrite par la nature. C'était, disent les Hindous, l'empire du Radjah *Bikramut*, dont Oudjin était la capitale, il y a 1800 ans. Malwa est à présent partagé entre une foule de princes indiens, dont Scindia et Holkar sont les plus puissants, et reçoivent

tribut de la plupart des autres. Cependant la principauté indépendante de Bhopâl faisait aussi partie autrefois du pays appelé Malwa, borné à l'est par le Bundelkhund; au nord par le Radjwarra, et spécialement par le Meiwar, qui le limite aussi en partie à l'ouest, avec Guuzerate; au sud enfin, par la rivière Nerbuddah. Les Anglais n'y possèdent que l'espace occupé par les cantonnements militaires de Nimutch (qui, quoique déja situés dans cette province, s'appellent *Meywar fieldforce*) et de Mhow près d'Indour.

Le Radjah de Gwalior, *Scindia*, pouvoir nouveau, sorti d'une caste obscure du Deccan, il y a environ 70 ans, et qui alors conquit la majeure partie de Malwa et du Bundelkhund, aux dépens de l'ancienne famille Radjpoute des Radjahs de Gohud, occupe encore la majeure partie de Malwa.

Le territoire qui entoure Nimutch lui appartient. Il est maître ou suzerain de tout le pays que j'ai traversé depuis Nimutch jusqu'ici (Oudjin).

L'aspect de cette contrée a des traits généraux que je noterai avant de marquer les détails de la route que j'ai suivie.

C'est une plaine faiblement ondulée qui s'élève au sud jusqu'aux montagnes de Vindhya. Les rivières y coulent du sud au nord, et s'unissent toutes au Chumbol, qui lui-même a sa source au pied de la chaîne de Vindhya, près de la ville ancienne de Mhandou. Le sol est d'une nature toute particulière: il est composé de débris de roches trappéennes décomposées sur place, ou charriées par les eaux. C'est un terreau gras et noir, d'une extrême fertilité, qui diminue lorsqu'il est mélangé de pierres trappéennes qui ont échappé à la décomposition. Ailleurs, cette alluvion est plus argileuse et moins colorée; sa fertilité est moindre. Enfin, quelques plaines plus élevées sont formées et comme pavées de roches trappéennes compactes, que ne recouvre aucun sol végétal. Il n'y a là de végétation qu'une herbe courte et quelques faibles arbrisseaux qui poussent dans les fentes des pierres. Toutes les rivières sont trop voisines de leurs sources, pour qu'il y en ait aucune de considérable. Nulle part, les puits ne sont profonds : leur profondeur moyenne est de 6 à 8 mètres : leur eau souvent boueuse.

Les villages sont plus rares ou plus nombreux et plus grands, selon la qualité des terres et l'espèce de la culture. Dans les districts fertiles, où le pavot est la principale récolte d'hiver, la population est très-serrée. Les villages sont bâtis de boue en général ou de briques séchées au soleil, comme en Meiwar; mais les maisons sont toujours couvertes de tuiles grossières. Elles sont très-petites. Presque tous les villages ont un mur d'enceinte en boue séchée, et ruiné. Leur défense est beaucoup plus faible que dans les États de Jeipour et d'Oudipour.

Ils sont entourés de beaux groupes d'arbres qui ombragent des puits pour abreuver les habitants. Ce sont des Tamarins, des Bhœurs, des Pipuls, des Bassia, etc., etc. Les hameaux voisins communiquent souvent ensemble par d'étroites allées pittoresques, bordées et ombragées de Mimoses, de Dattiers sauvages, de Mangos et de Tamarins, liés par des Lianes ou des Cactus et des Euphorbes épineux.

Le Dattier borde tous les ruisseaux, et croît en abondance dans les lieux pierreux et humides. Le *Butea frondosa* est spontané partout, et se mêle aux massifs qui entourent les villages. On y voit aussi plus rarement le Cotonnier.

Le 27 mars 1832. — De Nimutch à Malarghur. — C'est un assez gros village qui appartient au Nawâb de Djaorèh (Jowra).

Le 28 mars 1832. — De Malarghur à Mundissour. — C'est une ville de 10,000 à 15,000 habitants, située sur la rive gauche de la rivière de Sao (Sow). Elle appartient à Scindia.

Quelques faibles collines s'élèvent à une lieue de la route sur la droite entre Malarghur et Mundissour. Elles sont sur le prolongement de collines semblablement élevées et configurées que j'avais aperçues la veille sur ma droite, à une distance plus grande, et que des eaux stagnantes et profondes, dans de longues ravines du terrain trappéen, m'avaient empêché de visiter. Elles forment une petite chaîne dirigée sensiblement du nord au sud, à cime généralement unie, et qui s'élève de 50 à 60^{m} au-dessus des plaines environnantes. Elles sont couvertes d'une espèce de *Carissa* (voir mon catalogue), différente de celle qui croît si abondamment au pied de l'Himalaya et dans ses vallées inférieures; ses fleurs sont plus grandes, et n'exhalent pas un parfum moins suave. Leur verdure est gaie et brillante. Ce bel arbrisseau, qui croît sauvage dans les lieux montueux de Malwa, s'y cultive aussi autour des villages, et sert à enclore les jardins, etc., etc.

Mundissour, comme toutes les petites villes et les gros bourgs de Malwa, fait un commerce considérable d'opium et de coton. Cette ville a donné son nom au traité qu'y fit le général Malcolm, au mois de décembre 1817, après la bataille de Mehidpour, où il défit tous les chefs de cette province et des provinces voisines, qui voulaient recommencer une guerre de Pindarris. C'est en conséquence de ce traité que les Anglais, pour tenir en bride ces chefs turbulents, formèrent les stations militaires de Nassirabad, Nimutch et Mhow.

Le Sao coule sur des roches trappéennes à nu dans son lit. En face de la

ville, sur la rive droite de la rivière, il y a plusieurs pagodes qui paraissent anciennes.

Le 29 *mars* 1832. — *De Mundissour à Kutchnara.* — Ce n'est qu'un village.

Le 30 *mars* 1832. — *De Kutchnara à Beraode.* — Longue marche, 25 milles (7 $\frac{1}{4}$ l.) environ. Je passai par Djaorèh ou Jowra, chef-lieu d'une petite principauté musulmane, dont le Nawâb est vassal de Scindia. Djaorèh a 10,000 ou 12,000 habitants. Une petite rivière y passe, qui s'enfle tellement dans la saison des pluies, qu'elle sépare complétement alors, pendant des intervalles assez longs, les deux parties de la ville. On y bâtit un joli pont, très-solide, en belles pierres porphyroïdes, apportées de Rutlam.

Le 31 *mars* 1832. — *De Beraode à Katchrode, et séjour le* 1^er^ *avril.* — Katchrode est une petite ville appartenant à Scindia; elle fait un commerce considérable de coton, d'opium et de tabac. Le tabac de Malwa est le plus estimé de toute l'Inde. *Bhilsa,* qui produit le plus fameux, est un village de Bhopâl, dont le sol est, comme celui de Malwa, une terre noire trappéenne. Mais il se consomme dans l'Inde, sous le nom de *Bhilsa,* une quantité de tabac cent mille fois plus grande que Bhilsa n'en produit. Le meilleur, après Bhilsa, se recueille autour de Katchrode, et s'y vend aux marchands de Dehli et d'autres grandes villes fort éloignées qui viennent l'y acheter. C'est aussi à Katchrode que la plupart des princes indiens envoient faire leurs provisions, instruits qu'ils sont qu'à Bhilsa ils n'achèteraient sans doute que le tabac de Katchrode, qui s'y exporte en grande quantité, pour y être vendu sous le nom de Bhilsa. Au reste, Katchrode lui-même a une telle réputation, qu'il s'y vend aussi une grande quantité de tabacs récoltés dans des districts assez éloignés, et qui s'y apportent pour y être mieux vendus à la faveur de la réputation de cette ville. Le plus cher que j'aie pu y trouver, était encore à fort bas prix: environ un franc le kilogramme. C'étaient des feuilles sèches en gâteaux, avec leurs côtes. Son odeur est agréable, sa couleur assez claire. Je l'ai fumé dans son état naturel, et ne l'ai pas trouvé bon. La plante qui le produit est le *Nicotiana tabacum*, mais une variété à feuilles plus arrondies que lanceolées, et qui, dans ce sol si fertile, excède rarement un mètre de hauteur. Serait-ce une *hybride* du *Nicotiana tabacum* et *Nicotiana rustica*? Mais je n'ai vu nulle part, cultivée dans l'Inde, cette dernière espèce.

Les nuits étaient encore froides à mon départ de Nassirabad; et, dans le

jour, l'ardeur du soleil était encore modérée. Quand j'arrivai à Tchittour, les matins étaient encore froids. Marchant une couple d'heures au clair de la lune, j'étais exposé pendant 3 heures à l'air froid du matin, et déjà la chaleur du jour était telle, que le thermomètre, dans ma double tente, exposée, il est vrai, tout en plein au soleil, contre lequel cette contrée de Meiwar, dénuée d'arbres, n'offre aucun abri, se tenait à 34° et 36°. De si grands changements de température, éprouvés pendant plusieurs jours dans l'espace de quelques heures, avaient rappelé une vieille disposition morbide qui, l'an passé, dans les montagnes du Pendjâb, s'était réveillée avec violence. Je souffris de nouveau d'une inflammation douloureuse des bronches et de toute la membrane pulmonaire. Des sangsues appliquées au début de l'inflammation, l'auraient sans doute arrêtée. On n'en trouva point à Tchittour; et à Nimutch, où j'arrivai en toute hâte, mon hôte avait une telle prévention contre leur emploi, que par considération pour ses cheveux blancs, je m'abstins d'en faire usage, et me contentai de boire une tisane expectorante, légèrement émétisée et mêlée d'extrait de jusquiame : remède à la mode parmi les médecins anglais dans l'Inde. J'en éprouvai peu de soulagement, et repartis de Nimutch aussi souffrant que j'y étais arrivé. — *Le* 30 *mars,* à Kutchnara, le vent chaud du S.O. commença à souffler : les nuits, depuis ce jour-là, sont chaudes. Je fis quelques longues journées, et, quoique toujours à cheval, j'en ressentis quelque fatigue. L'inflammation des bronches augmenta; je perdis presque entièrement la voix. A Katchrode, je trouvai ma tente tendue sous un vaste groupe de grands arbres. Un puits était auprès, je la fis mouiller. La température y restait de 2° ou 3° au-dessous de celle de l'air à l'ombre, et me parut si agréable, le lieu d'ailleurs était si charmant, pour un malade fatigué des scènes désolées du Radjwarra, que je résolus de faire une halte de 2 jours pour me soigner.

Les 2 *et* 3 *avril* 1832. — *De Katchrode à Rutlam et retour.* — Mais le soir même du jour de mon arrivée à Katchrode, je reçus un message si obligeant du capitaine Borthwick, que je modifiai mes projets, pour voir Rutlam avant que de pousser à Oudjin, et après un seul jour de repos, je partis le 2 *avril*, longtemps avant le lever du soleil, pour Rutlam. Un palanquin m'attendait à moitié chemin; et j'arrivai sans fatigue chez l'inconnu dont l'hospitalité était allée me chercher si loin.

M. Borthwick est un Agent politique dont la résidence officielle est à Mehidpour, où il commande un corps de 1000 chevaux et de 500 fantassins, composant la totalité des contingents que Scindia, Holkar, et plusieurs autres

des chefs de Malwa sont obligés, par traité, d'y entretenir à la disposition du Gouvernement anglais. Il a un lieutenant (le capitaine Macmahon) qui commande ces troupes, et lui-même visite alternativement les diverses parties de la province soumise à son contrôle. C'est un officier de l'armée de Madras, venu dans ce pays avec sir John Malcolm; il y occupe son emploi actuel depuis la bataille de Mehidpour, où il assistait. Djaorèh et Rutlam sont les lieux où il réside le plus souvent. Je passai avec lui toute la journée du 2 avril; et ayant visité les carrières, dont j'étais curieux, je revins à Katchrode le 3 *avril*, comme j'étais allé à Rutlam.

Rutlam est une petite ville populeuse et le chef-lieu d'une seigneurie qui relève de Scindia. Le Radjah est *Rhator* de caste, et allié à celui de Djoudpour. Ses revenus sont de 2 laks (500,000$^{f.}$), et il paye 80,000 roupies (200,000$^{f.}$) de tribut à Scindia.—Dans le S. O. de Malwa, il y a plusieurs autres petits princes radjpoutes qui ne règnent qu'à des conditions aussi onéreuses. Celui de Rutlam, à peine âgé de 20 ans, reçut dans son enfance, du capitaine Borthwick, les mêmes soins que sir David Ochterlony donna à l'éducation du Radjah de Nahan; comme lui, il parle et écrit le persan, est en état de faire ses affaires lui-même, s'abstient de liqueurs fortes et d'opium, et paraît reconnaissant envers M. Borthwick, et montre une grande déférence pour ses conseils.—Je fus témoin, pendant les quelques heures que je restai à Rutlam, de l'espèce d'interférence dont ne peuvent se dispenser les Agents politiques placés, comme tant d'autres le sont dans l'Inde, dans une position pareille à celle de M. Borthwick. Plusieurs Patèles (chefs de village) vinrent, consternés, rapporter à M. Borthwick, que le bruit courait que le Radjah avait nommé de nouveau, pour Collecteur de leur district, un homme rapace, que M. Borthwick lui-même avait fait renvoyer par le Radjah, une première fois. Déjà les habitants désertaient dans les cantons d'alentour. Il est enjoint à M. Borthwick, par le gouvernement, de laisser le Radjah se démêler avec ses sujets comme il l'entend; mais dans la pratique c'est impossible. Il est impossible de ne pas chercher à prévenir le mal dont on est témoin. Des gens de la ville vinrent se plaindre de diverses vexations. M. Borthwick leur dit à tous de s'aller plaindre au Radjah; à quoi ils répondirent que de pauvres gens comme eux n'avaient pas les moyens d'approcher de lui, que sa porte ne s'ouvrait qu'à ceux qui avaient quelque argent à donner aux valets qui la gardent. M. Borthwick là-dessus envoya chercher un des officiers du Radjah et lui enjoignit d'introduire les plaignants au Durbar. Une remontrance faite sous une forme amicale préviendra la réintégration du mauvais Collecteur.

Pour éviter les querelles de vassal à suzerain, entre Scindia et les petits

Radjahs ou Nawâbs ses tributaires, le tribut est versé entre les mains de Scindia par l'officier du Gouvernement anglais. Le Vakil de Scindia vint se plaindre qu'un des seigneurs vassaux de son maître, sous le prétexte de se bâtir une maison nouvelle, élevait un Fort considérable. Il apportait un plan de la Killa qu'il dénonçait. Si c'est contre les traités, M. Borthwick, sans employer la force, fera aisément démolir son ouvrage au seigneur qui voulait se retrancher. N'était-il pas là, Scindia eût envoyé un corps de troupes pour tout détruire; des coups de fusil s'en seraient suivis, quelques hommes tués, quelques villages pillés. C'est à prévenir constamment ces maux que sert l'intervention anglaise dans les provinces de l'Inde que la Compagnie n'administre pas souverainement.

Les 4 et 5 avril 1832. — De Katchrode à Passerode et à Oudjin, et séjour jusqu'au 9. — En revenant à Katchrode le 3 *avril*, j'y trouvai le Divan du Nawâb de Djaorèh, que M. Borthwick avait invité à m'accompagner jusqu'à Oudjin pour me montrer cette ville. M. Borthwick désirait d'ailleurs me faire connaître cet homme, qui a la réputation d'être un des natifs les plus intelligents. Avec lui, je suis venu jusqu'ici (Oudjin), campant le 4 *avril* à Passerode, village de Scindia, situé à moitié chemin entre Katchrode et Oudjin.

Le Divan du Nawâb de Djaorèh. — Schaikh-Ally-Azim est un Musulman sounni, qui affirme que son aïeul vint de l'Arabie dans l'Inde, du temps d'Houmayoun. Sa famille, longtemps établie à Ferozpour, près de Dehli, avait été déplacée jusqu'à Mundissour en Malwa, par les événements politiques de la fin du siècle dernier. Il entra fort jeune au service des princes mahrattes; plus tard, il passa à celui des Anglais, dans des capacités diverses, et ayant fini par servir sir John Malcolm d'une manière très-utile dans sa courte guerre et sa pacification de Malwa, il obtint de M. Borthwick l'administration de la principauté de Djaorèh, dont le Nawâb était un enfant au berceau. Il y a plusieurs années qu'il remplit ces fonctions à la satisfaction parfaite des sujets de son maître et du capitaine Borthwick. C'est un homme de 50 ans, fort arabe de figure, sensé, intelligent, et qui possède une masse étonnante de connaissances locales : par exemple, sur la géographie de l'Inde centrale. J'ai vu peu de natifs qui me plaisent autant.

Principauté de Djaorèh. — Elle est toute nouvelle. C'est un démembrement des États d'Holkar, dont un soldat de fortune patan, compagnon et compatriote d'Amîr-Khan, s'empara alors que celui-ci fit sa part dans le Radjpoutana

Toutefois, le premier Nawâb avait reçu quelque éducation de plus qu'Amir-Khan. Il mourut, il y a plusieurs années, laissant un fils au berceau, le Nawâb *Ghrôce-Khan*.—Les revenus de Djaorèh, sous l'administration du Schaikh, s'élèvent maintenant à 4 laks de roupies (1 million de francs), et augmentent annuellement. Cette principauté relève de Scindia, et, entre autres signes de vasselage, il est interdit d'y abattre des bêtes à cornes. — Elle fournit à l'Agent politique anglais de Mehidpour un contingent de 500 cavaliers et de 500 fantassins. M. Borthwick fait dépenser, en travaux d'utilité publique, une partie des revenus. On donne au jeune Nawâb une bonne éducation, mais tout asiatique. Il apprend le persan et l'arabe. Je m'étonne que le Gouvernement anglais, qui se montre si jaloux de répandre dans l'Inde l'usage de la langue anglaise et les connaissances européennes, ne se prévale pas des droits de tuteur qu'il est appelé à exercer quelquefois sur des princes indiens mineurs, pour leur faire donner une éducation européenne.

Population du Malwa. Les Radjpoutes. — Le Schaikh, qui connaît bien Malwa, le Radjpoutana et les provinces de la Compagn[ie] dont je ne douterais pas davantage sans son témoignage, paysans, qui sont dans l'Inde (il faut toujours se le rap[peler]) jorité de la population, est moins misérable sous l'adm[inistration] que sous celle des princes indiens.

L'esclavage en Malwa n'est pas très-commun, et com[mence] enfance, quand ce n'est pas avec la naissance même. Les [filles] droit prostituées à leurs maîtres. Il y a des gens qui [font] de voler des enfants pour les vendre. Ils sont d'une [infamie] regardés avec horreur.

La population de Malwa est extrêmement mélangée. [Les] *Bhîls*, les *Minahs* et les *Côlis* passent pour être [les] nnes tribus indigènes de cette contrée. Ce sont mainten[ant] es d'Hindous. Ils sont cultivateurs ou voleurs : jamais n['habitent] r des bourgs ni des villages, où les autres habitants [ne] pas : leurs huttes sont bâties autour des villages, à quelqu[e] de *Paria* est inconnu dans le nord de l'Inde : dans le sud raient appelées *Parias*.

Dans quelques provinces voisines de Malwa, vers le G[olfe] les Bhîls ont été complétement chassés par les conquérant

cultivaient autrefois. Ils se sont réfugiés dans les forêts épaisses dont ces provinces sont couvertes, et ils n'y vivent que par le brigandage.

Ces trois castes réunies sont assez peu nombreuses en Malwa.

Trois autres castes de cultivateurs beaucoup plus nombreuses, sont les *Dhakœurs*, les *Andjnahs* et les *Dhanghuis*. — Les Dhakœurs, les Andjnahs et les Dhanghuis passent pour être venus de Marwar après la première invasion de l'Hindoustan par *Sultan Mahmoud Ghiznevin*. C'étaient des cultivateurs de ce pays-là qui fuyaient dans une direction opposée à celle par où venaient les conquérants musulmans. Les Patans de Ghizni venaient alors dans l'Inde par Schikarpour, ou le Sind, le désert, Marwar, etc., etc.

Schaikh-Ally-Azim, qui ne sait pas un mot d'anglais et qui ignore toutes les théories historiques du colonel Todd sur les Radjpoutes, s'accorde, avec un vieillard d'Oudjin, dont je parlerai bientôt, et qui est également bien instruit de toutes les traditions populaires de la contrée, à dire que les Radjpoutes n'ont en deçà du Setludje que depuis les premières invasions musulmanes de [illegible] habitaient le Pendjâb et le Sind, et fuirent au sud, comme les pays (les Dhakœurs, les Andjnahs et les Dhanghuis) devant Ghizni et de Ghour.

[illegible] entre le Gange et l'Hydaspe, où les Radjpoutes sont partout bien connu qu'ils ne sont pas une race indigène de ces mon- ndants de conquérants venus des plaines. Les *Kossyahs*, du Gogra); les *Kannètes*, entre le Gange et le Tchinâb; et -être les *Khaas* (Kossyahs?), cette caste sauvage, renié s Hindous, et que les Afghans jadis, quand ils occupaie -Sing depuis, poursuivent vainement dans leurs montagn ènes de l'Himalaya. Mais on ignore de quelles plaines nts radjpoutes. Tout ce que la tradition rapporte d'e d'en bas. On sait encore que plusieurs des chefs radjp t établis depuis 700 à 800 ans dans les montagnes nui. Cette époque coïncide fort bien avec celle des premi e par les Patans. Mais si les Radjpoutes n'étaient q s du Sind et du Pendjâb, est-il probable qu'ils auraient e dans l'Himalaya? Les populations montagnardes sont gé- lliqueuses que celles des plaines : comment celles de l'Hima- été conquises depuis le Gange jusqu'au Djhelum, par les plaine, fuyards démoralisés?

evant les hordes musulmanes des Patans, les Radjpoutes du

Pendjâb et du Sind s'étaient établis dans le Radjwarra et les autres pays de plaines du nord de l'Inde, et s'y étaient recrutés, fortifiés, avant que d'entreprendre la conquête de l'Himalaya, cette supposition est-elle plus probable? Après la première irruption des Musulmans dans l'Inde, sous Sultan-Mahmoud-Ghiznevin, ces débordements du peuple conquérant se répétèrent sans cesse. Après les Patans, ce furent les Afghans, puis les Mogols. Ils réussirent très-promptement, après avoir établi leur empire dans le Sind et le Pendjâb, à occuper l'Hindoustan d'une manière permanente. Serait-ce donc au milieu de ces irruptions continuelles et si formidables du peuple alors vainqueur, que les Radjpoutes fugitifs auraient été capables de former, dans les provinces où ils s'étaient arrêtés, une puissance assez forte, non-seulement pour se maintenir dans leur nouvelle patrie, dans le Radjpoutana, contre les agressions musulmanes, mais encore pour tenter des conquêtes au loin, dans un pays pauvre et hérissé d'obstacles presque insurmontables? Malgré l'autorité des traditions populaires, il est donc douteux pour moi que les Radjpoutes du Radjwarra, du Bundelkhund et des autres provinces de l'Inde septentrionale et centrale, y aient été refoulés du Sind et du Pendjâb, par les premières irruptions musulmanes. Je crois leur établissement dans l'Inde d'une date plus ancienne. Je crois qu'ils y sont venus en conquérants dès le principe, et non en fugitifs. Et quant à leur établissement dans l'Himalaya, il me paraît moralement impossible qu'il ne soit pas antérieur à cette époque. Il me semble probable que, puisque dans le Radjpoutana et dans l'Himalaya on les désigne unanimement comme une race étrangère, la vallée de l'Indus, le Sind, Marwar peut-être, Bikanir et le Pendjâb, en tout ou en partie, étaient leur terre indigène. Ils auraient conservé dans leurs traits quelques traces de leur origine, si elle était plus septentrionale, comme Todd le veut; et surtout il serait resté quelques débris de leur nation dans le pays dont ils sont sortis.

Pour revenir à la population de Malwa, où les Radjpoutes qui m'ont mené si loin, sont fort peu nombreux, les Brahmanes en forment une partie considérable, également répandus dans les villes et les campagnes. Dans les villes, il y a aussi des *Kaëtes,* venus jadis d'Agrah, de Dehli et d'autres provinces de l'Hindoustan, d'où les Padischâhs les envoyaient ici pour lever le tribut. Les Kschatris sont assez rares, et les Banians nombreux; les uns marchands, les autres cultivateurs. — Enfin, on y compte encore diverses castes hindoues du Decca confondues sous le nom de Mahrattes, et venues de cette contrée, il y a 60 à 70 ans, avec Mahado-Maradje-Scindia, et depuis sous Holkar. Les Mahrattes de Malwa se sont retirés principalement à Goualior et à Indour, près

princes de leur nation, et les servent. On appelle Pundites par courtoisie, tous les Brahmanes deccanis; c'est comme à Cachemir. Au reste, il y a aussi des Brahmanes en Malwa qui se disent sortis de Cachemir, et même des Kschattris, quoique cette caste soit actuellement étrangère au Cachemir.

Les Musulmans sont la plupart d'origine patane. Les uns, fils des anciens conquérants; les autres, venus avec Amir-Khan, du Rohilkund, il y a une trentaine d'années. Peu d'Hindous ont été convertis dans cette partie de l'Inde. Mais il y a en Malwa une secte musulmane que je n'avais pas encore observée, c'est celle des *Bhoras*.

C'est un peuple à part par ses coutumes religieuses, son origine et ses occupations.

Les Bhoras, suivant leur tradition, sont venus d'Arabie dans le Gouzerate, vers l'an 1100, et du Gouzerate, où ils sont encore plus nombreux que dans aucune autre partie de l'Inde, ils ont passé successivement dans plusieurs des provinces occidentales. Ils estiment leur nombre actuel dans toute l'Inde à cent mille familles. Ils professent l'islamisme, et observent la plupart de ses pratiques beaucoup plus rigoureusement que les autres habitants musulmans de ces contrées. Ils ne coupent jamais leur barbe, si ce n'est au-dessus des lèvres, sont toujours vêtus de blanc, ou du moins s'abstiennent de vêtements de couleurs éclatantes, de liqueurs spiritueuses, de tabac. Ils pratiquent la circoncision sur leurs enfants mâles et femelles à l'âge de 7 ans, n'exercent jamais la profession de soldat, ne portent jamais d'armes. Leur turban est plus large, et leurs vêtements sont en général plus amples et plus longs que ceux des autres Musulmans. Tous vivent de négoce; les uns sont artisans, les autres marchands. Ils font même la banque et prêtent à intérêt sous un autre nom; car l'usure, *Béaze*, étant interdite aux Musulmans par leurs lois religieuses, les Bhoras l'exercent sous l'artifice du *Hila*, c'est-à-dire que, lorsqu'ils prêtent de l'argent pour un temps déterminé, ils règlent à l'amiable avec l'emprunteur, l'intérêt mensuel ou annuel, et, après avoir calculé le montant jusqu'au terme du remboursement, ils ajoutent ce montant au capital prêté, et prennent de l'emprunteur un reçu du total. D'ailleurs, ils ne trafiquent ni de liqueurs spiritueuses, ni de drogues enivrantes, et s'interdisent ainsi, par scrupule religieux, le commerce du tabac et de l'opium. Ils distillent des eaux de senteur, travaillent les métaux, et trafiquent de grains et d'étoffes principalement.

Ils forment une caste autant qu'une secte : ne se marient qu'entre eux, et n'admettent pas de prosélytes.

Ils rejettent quelques articles de foi des Sounnis et des Chyas, haïssent ces

deux sectes, les Sounnis surtout, et sont reniés par l'une et par l'autre. Les Sounnis cependant les regardent comme une secte de Chyas.

Au contraire des autres Musulmans, leur parcimonie est extrême, et contribue, avec leurs habitudes industrieuses, à les tenir toujours au-dessus de la pauvreté. Les riches d'entre eux cachent leurs richesses. Ils n'ont pas l'ostentation commune aux Musulmans.

Les Anglais leur attribuent une origine juive, que bien des traits de leurs mœurs justifient, et que leurs traits physiques ne démentent pas. J'ai même découvert qu'ils ne mangent pas la chair de quelques animaux défendus par Moïse, et en usage parmi les autres Musulmans de l'Inde, le lièvre, par exemple. Mais les livres de Moïse sont sacrés pour les Musulmans comme pour les chrétiens, et l'observation plus rigoureuse des commandements de Moïse ne saurait être une preuve d'origine hébraïque. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Bhoras viennent des parties les plus occidentales de l'Asie. Leur tribu, disent-ils, avant son émigration dans l'Inde, était soumise aux sultans d'Égypte.

Il y en a quelques familles établies dans presque tous les bourgs de Malwa. Elles vivent de petit négoce, et tiennent leurs écritures commerciales dans le dialecte indien de Gouzerate. La connaissance du persan est commune parmi elles. Celle de l'arabe y est moins rare que parmi les autres Musulmans.

Productions du Malwa. — Toutes les terres du Malwa produisent en été une abondante récolte de céréales ou de graines légumineuses ou oléagineuses. La Canne à sucre y réussit beaucoup mieux que dans le sol pauvre des provinces septentrionales.

En hiver, on ne risque guère que des semailles d'Orge ou de Pois chiches, sur ces terres qui ne reçoivent pas d'irrigations; elles sont ensemencées principalement en Pavots, et fumées préalablement avec du fumier de mouton.

Les Pavots sont plus bas sur leur tige que les OEillettes du nord de la France; leurs têtes moins grosses et moins serrées; leurs fleurs, toujours simples, sont de couleurs très-variées; et ces champs, en fleur depuis le mois de février jusqu'aux mois de mars et d'avril, donnent aux campagnes de Malwa l'aspect d'un vaste jardin. Le Bigga de terre, qui est ici de 100 coudées de côté (environ 20 ou 25 ares), produit moyennement 6 sers d'Opium ou environ 6 kilogrammes. Le produit s'élève jusqu'à 10 sers; dans les mauvaises années, il n'est que 2 à 3 sers.

Le prix actuel de l'Opium (qui est fort bas depuis un an) est à 12 roupies (30$^{f.}$) le ser ou kilogramme.

Quand les têtes de pavots, après la chute des fleurs, ont acquis à peu près toute la grosseur qu'elles doivent atteindre, on pratique sur chacune, avec la pointe d'un couteau, neuf incisions longitudinales, rapprochées trois par trois. L'opium en découle par très-petites gouttelettes laiteuses et rougeâtres, d'une saveur âcre et caustique. Chaque matin, les paysans, munis d'une sorte de large serpette, dont la concavité s'adapte à la convexité des têtes de pavots, enlèvent ces gouttelettes en passant le tranchant mousse de leur instrument de bas en haut contre chacune des plaies faites aux pavots. L'opium s'accumule sur le plat de la lame, et pour empêcher qu'il ne se colle aux pavots, dont on continue à le détacher, chaque travailleur a, sur la lame de sa serpe, un flocon de coton imbibé d'huile de pavots qu'il touche du bout du doigt, et dont il graisse légèrement le tranchant de la lame. La quantité de suc laiteux recueillie sur chaque tête est fort petite, et l'huile dont on graisse continuellement la lame de la serpe, se mêle ainsi à l'opium en quantité très-notable; suffisante, je n'en doute pas, pour modifier sensiblement la saveur de l'opium, et en élever le poids.

On ne fait ici aucun usage des têtes de pavots, lorsqu'on les a brisées pour en enlever la graine, au lieu que, dans le Radjpoutana, les têtes desséchées de la plante qui a servi à produire l'opium, sont un article de commerce et se voient partout dans les bazars. Les pauvres radjpoutes en boivent une forte décoction en guise d'opium.

J'avais vu les Sikes, dans le Pendjâb, prendre leur opium, en grande quantité, comme il m'avait paru; car j'avais évalué souvent la dose de l'après-midi (celle du matin est égale) à 15 ou 20 grains ($0^{gram.},80$ ou $1^{gram.},06$). Les Radjpoutes en prennent généralement bien davantage, et ceux qui se passionnent pour cette drogue, en mangent chaque jour une quantité incroyable : le poids de 2 roupies tous les jours (6 gros environ ou $25^{gram.},0$). Il y a à Rutlam un Rhator, parent du Radjah, qui va jusqu'au poids de $2\frac{1}{2}$ roupies, une once ($30^{gram.},0$). C'est un homme de moyen âge, mais on le dit plein de santé et d'activité. L'opium n'enivre pas ceux qui ont coutume d'en prendre beaucoup. Cependant son action est très-diverse. Il hébète, assoupit les uns, et excite au contraire les autres. Rendjit me disait l'an passé que, sans sa pilule d'opium (de 4 à 5 grains, $0^{gram.},21$ à $0^{gram.},27$) dans le milieu du jour, il n'était propre à rien. C'est pour lui, comme pour beaucoup d'autres qui en élèvent la dose à l'énorme quantité que j'ai dite (une once), un stimulant des facultés de l'esprit.

La plante du Coton (*Gossypium herbaceum*) reste plus petite en Malwa,

malgré la fertilité du sol, que dans aucune autre province de l'Inde. Mais elle croît très-serrée, et se couvre de fleurs depuis le bas jusqu'en haut. La récolte est extrêmement abondante. La qualité du Coton est une des meilleures qui se recueillent en ce pays. Le prix actuel est de $0^{f},10$ le kilogramme, au lieu de $0^{f},20$ que j'ai dit plus haut; 20 sers pour une roupie, et la roupie de Malwa, celle d'Holkar ou de Scindia, ou des petits princes leurs vassaux, est d'un cinquième plus faible de valeur que la roupie sonnaute. Le coton et l'opium sont portés à Baroche et embarqués là pour Surate et Bombay. La pièce de toile très-commune dont s'habillent les gens de la campagne, et qui est fabriquée dans leurs familles, longue de 15^{m} à 16^{m} et large de 1^{m}, coûte une roupie, ou 2^{f}. Une pièce partagée en trois suffit à vêtir un homme. Il roule un des morceaux en turban autour de sa tête, un autre autour de la ceinture, qui couvre aussi les cuisses, et du troisième il fait un châle ou manteau qu'il jette sur ses épaules. Chaque bourg a quelques familles de teinturiers, en général Musulmans. Ils teignent en rouge et en bleu, par des procédés grossiers, ces étoffes communes, et impriment sur elles de rudes dessins.

Costumes du Malwa. — Les femmes s'habillent de ces toiles de couleur. Leur costume est le même que dans le Radjpoutana, et dans toutes les provinces septentrionales de l'Inde, y compris le Pendjâb. Leur jupon descend jusqu'à la cheville; il est serré sur les hanches par un cordon passé dans une coulisse en haut; le ventre, l'estomac et les flancs sont nus; la gorge seule est couverte par un très-petit corset qui ne sert qu'à cacher ou à soutenir les seins. Au travail des champs, elles n'ont pas d'autres habits. Mais celles qu'on voit sur les routes, ou dans les villages autour des puits, portent sur la tête une sorte de grand voile de très-grosse mousseline rouge ou bleue, ou bariolée de ces deux couleurs, qui tombe jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux genoux, et qu'elles abaissent au-dessous des yeux, quand elles rencontrent un étranger. Leurs bras sont couverts de bracelets de cuivre, de fer, d'argent, d'ivoire, et surtout de bois peint, du poignet souvent jusqu'à l'épaule. Les vieilles ne renoncent pas à cet ornement. Leurs bracelets de bois verni en écarlate ressemblent beaucoup à des cornets à jeter les dés. Elles portent des anneaux de cuivre ou d'argent aux doigts des mains, et surtout des pieds; et d'autres anneaux massifs aux jambes, qui tombent sur le talon et le cou-de-pied. Il n'y a guère que les jeunes femmes qui portent un anneau pendu au nez.

Les femmes du peuple que l'on rencontre partout, sont, comme dans le reste

de l'Inde, d'une grande modestie. Elles se cachent toujours de ceux qui les regardent.

Le Schaikh Ally-Azim est cependant convenu que la fidélité est plutôt l'exception que la règle dans les familles des cultivateurs de Malwa et des autres provinces de l'Inde, qu'il a eu occasion de connaître également bien. De temps à autre, la jalousie fait commettre des meurtres dans les classes pauvres.

La population est armée. Il n'y a guère que les cultivateurs au travail qui soient sans armes. Partout ailleurs chaque homme porte un sabre, ou une petite pique semblable à celle du Radjpoutana, haute de 1^{m},6, dont le fer allongé en pyramide quadrangulaire est fixé sur un léger bambou. Avec cela un bouclier de cuir noir pendu au dos. Dans le Radjpoutana, sur les routes, on voit aussi beaucoup de gens qui portent à la main un petit arc de bambou et quelques flèches. Ils viennent de la contrée montueuse entre Meiwar et Malwa, à l'ouest.

Animaux du Malwa. — Le Mogueur et le Gavial habitent les rivières. Le Tigre est rare. Le Lion et l'Ours sont inconnus. Les Antilopes sont communes comme dans tout le centre et le nord de l'Inde. Pour la première fois, près de Tchittour, je réussis à en tuer une; c'était une femelle adulte dont j'ai conservé la dépouille. Elle appartenait à l'espèce commune du pays qu'on y appelle *Hazenne,* et qui ne s'accorde pas très-bien avec la description de Cuvier. Ces animaux ne se laissent pas approcher. J'en avais tiré très-souvent, mais toujours à d'immenses distances, 400 ou 500 pas. J'en comptai 294 pour la distance à laquelle le hasard me fit toucher celle-ci. — La portée des armes à feu est plus grande que notre défaut d'adresse ne nous le fait croire généralement. Mon fusil est d'un faible calibre, et ses canons peu épais. Je le charge peu. Cependant, à 294 pas, la balle passant dans les épaules, cassa les deux humérus et ressortit par une ouverture aussi petite que celle par où elle était entrée. — Le Paon, qui est presque domestique partout en Radjwarra, et qui y est si commun, se laisse moins approcher en Malwa. Il y est aussi moins commun. Ces oiseaux m'ont paru un peu moins grands que ceux qui vivent complétement sauvages dans les bois de la plaine, entre Dehli et Ambalah, et surtout du pied de l'Himalaya. — Les Singes sont rares. Je les ai entendus quelquefois, mais ne les ai vus qu'à Katchrode, où ils vivent en troupes dans les vergers de Mangos.

Les étangs, les mares, les djhils, si communs dans les plaines sablonneuses du Radjwarra, ne se voient plus en Malwa. Il n'y a d'eaux stagnantes que dans des ravines étroites et profondes, creusées çà et là dans le roc. Je n'y ai vu que quelques Pluviers; au lieu qu'en Radjpoutana, les eaux stagnantes sont

couvertes d'oiseaux aquatiques : ce sont de nombreuses espèces de Canards, surtout, et une assez grande variété d'Échassiers. Parmi ceux-ci, j'ai remarqué une *Spatule,* qui ne diffère du *Platalea leucorodios* (Cuvier) que par l'absence d'aigrette, et près de Ferozpour une Avocette (*Recurvirostra*) en tout semblable à l'espèce dont Cuvier donne la description. La Grue commune, *Ardœa Grus,* se voit dans toutes ces provinces par couples qui paissent dans les champs, et s'envolent d'aussi loin qu'elles se voient approcher.

Les *Syrrhaptes* ou *Rook,* Pigeons des Anglais, si communs autour de Dehli et dans toutes les provinces septentrionales, le sont également en Radjpoutana. En Malwa, j'ai tiré plusieurs fois, mais sans succès, un oiseau qui me paraît être le même, si ce n'est une espèce du même genre, un peu plus petite.

Oudjin. — C'est une grande ville très-ancienne et très-sainte parmi les Hindous, la capitale du Malwa. Elle est située sur les bords et sur la rive droite d'une petite rivière appelée le Sipra, qui descend des montagnes de Vindhya, et dont les eaux, après avoir coulé sous ses murs, gardent jusqu'à leur réunion avec celles du Tchumbol, la réputation d'une grande pureté.

Cette ville appartient au Radjah de Gwalior, Scindia, et surpasse de beaucoup en étendue Gwalior, où il réside. Elle n'est point fortifiée. Les Indiens exagèrent follement sa population qu'ils ignorent, et que je ne pense pas être plus du tiers de celle de Dehli : 40 à 50,000 âmes peut-être. Elle a dû être beaucoup plus considérable autrefois, car on voit un très-grand nombre de maisons sans habitants, la plupart tombées en ruine.

Les rues sont tortueuses et étroites, comme dans toutes les villes indiennes. Les principales sont pavées. Les maisons ont en général leur base bâtie en pierre, une sorte de basalte très-dur, et leur étage supérieur en briques simplement séchées au soleil, dans les quartiers les plus pauvres, et en briques cuites, dans les quartiers les plus riches. Il n'y en a qu'un très-petit nombre avec des toits en terrasse; presque toutes sont couvertes en tuiles.

Au centre de la ville où sont les bazars principaux, et où aboutissent les rues le mieux habitées, il n'y a aucun espace vague, aucune cour plantée d'arbres, comme dans la plupart des villes de l'Inde. Vue en projection horizontale d'un de ses édifices les plus élevés, cette partie de la ville paraît extrêmement compacte. Il n'y a que les dômes et les minarets de quelques petites mosquées et les pagodes éparses çà et là, qui y interrompent la monotonie des toits de tuile des maisons. Cet aspect d'Oudjin est singulièrement européen.

Sur les bords du Sipra, est un assez beau quai bien pavé, d'où l'on descend

à la rivière par des degrés peu nombreux, car elle est très-peu profonde. Près de chacun de ces petits ghauts, sont installés des Brahmanes sur une aire de terre battue et enduite chaque jour de fumier de vache. Ils font dire leurs prières aux Hindous qui viennent s'y purifier, et les barbouillent de couleur sur le front et les tempes, chacun selon sa caste. Ceux qui ont la plus grande réputation de sainteté, ont le plus de pratiques, et amassent bon nombre de sous dans leur journée. Les hautes et moyennes castes d'Hindous se baignent dans la partie la plus élevée du courant. Il est interdit aux Musulmans de le faire. Les basses castes, Tchamars, etc., etc., se baignent au-dessous. Peu de temps après l'établissement des Européens en Malwa, il y eut des rixes à Oudjin entre eux et les Hindous de cette ville, au sujet des ablutions dans le Sipra, que les Européens, dans la saison des chaleurs, voulaient faire dans le même lieu où ceux-ci vont se purifier.

Un édifice élégant s'élève sur le quai, en face des eaux les plus pures du Sipra. C'est une maison bâtie il y a 25 ans par un riche *Gouchaine Catchiguir,* avec un jardin derrière et une pagode au milieu. C'est celle que l'on avait préparée pour me recevoir et où je demeurai. Sa façade correspond à la base d'un talus fort roide et assez élevé, qui borde dans toute son étendue le cours du Sipra, en sorte que le rez-de-chaussée du jardin correspond au second étage sur le quai. Sur cette base, la pagode domine considérablement le quai de la rivière. Il y en a plusieurs autres au-dessous, bâties pareillement sur le bord du plateau au pied duquel coule le Sipra, et qui empruntent de leur position une apparence de grandeur qu'elles ne doivent guère qu'à l'élévation de leur base.

Le quai occupe tout l'espace entre la base du plateau et le bord de la rivière. Toute la ville, ainsi, est située sur une plaine, élevée dans ses parties les plus basses, d'une quinzaine de mètres au-dessus du Sipra. Toutes les rues qui y montent du quai sont extrêmement roides.

On montre aux étrangers un vaste étang retenu à une hauteur assez considérable au-dessus de la rivière, et tout près d'elle. Il s'appelle *Eursoddi-Ka-Talâb,* et passe pour avoir été creusé par *Khrodje-Saké,* un des premiers princes musulmans de Malwa. Je soupçonne qu'il n'en a été que le réparateur, car sur le bord occidental du bassin, on voit des pagodes ruinées qui paraissent fort anciennes.

Sur le bord opposé, et à plusieurs mètres au-dessus de l'étang, sont les ruines d'un palais bâti par les premiers conquérants de cette partie de l'Inde, sortis de la ville de Ghor. Il y a quelques années, on en distinguait encore l'amkhâsse et les autres salles principales d'un palais indien; mais ce n'est plus

qu'un monceau de briques depuis le siége que Scindia fut obligé, il y a trois ans, de faire, pour chasser d'Oudjin un de ses parents, *Man-Sing-Rao-Patonn-Kœur,* qui, sous le titre de Gouverneur, s'en était fait le maître absolu, en bannissait par ses exactions toute la population, et refusait d'en payer les revenus au Radjah de Goualior. L'artillerie, placée sur la rive gauche du Sipra, battit en ruine les restes du palais des princes ghoris.

A peu de distance de là est un temple hindou, dont la légende attribue la fondation à *Bikramut-djît,* qu'elle fait régner il y a 1700 ou 1800 ans sur tout le pays de Malwa. Aurengzèb renversa le temple; mais il fut relevé peu de temps après par *Ram-Tchunder,* divan de *Ranou-dji-Scindia.* C'est une grande pagode en forme de mitre, composée d'une multitude de mitres plus petites, implantées les unes sur les autres, avec un portique très-profond, soutenu par des colonnes nombreuses, et si serrées les unes près des autres, que deux personnes ne sauraient passer entre elles de front. La lumière pénètre à peine au fond du temple, où l'on ne distingue qu'à la lueur de quelques lampes, certaines idoles grossières, et le Lingam, auquel une troupe nombreuse de Brahmanes fait des offrandes journalières et présente celles des dévots qui viennent de toutes les parties de l'Inde se purifier à Oudjin.

Cette pagode, qu'on appelle *Mahenne Kâl,* malgré sa construction moderne, est du style antique de l'architecture indienne : on dit qu'elle fut rebâtie selon le modèle de celle qu'Aurengzèb avait renversée. Il y a derrière un petit bassin profond, contenant une eau verte croupissante, où les dévots se baignent, et sur les degrés par où ils descendent, un grand nombre de petites chapelles avec leurs Lingams et leurs idoles, l'image grossière d'un bœuf, ou simplement une pierre ramassée sur la route et couverte de vermillon sur ses angles.

L'eau du bassin, malgré son apparence peu engageante, a pour les dévots d'une foi suffisante les goûts les plus divers et les plus agréables, selon les saisons de l'année. En été, c'est du cherbetté; en automne, du lait; du miel en hiver, etc., etc. On n'en boit qu'après avoir passé par les mains des Brahmanes qui fréquentent ce lieu et qui vivent de la crédulité des dévots. Les Fakirs de quelque renom sont hébergés par ces Brahmanes, qui forment une espèce de confrérie fort hospitalière envers ceux qui ont été initiés à d'autres associations du même genre.

En allant de *Mahenne Kâl* au *Djonnteur Mhèl,* on traverse un des faubourgs les plus misérables de la ville, mais qui enferme la ruine la plus belle peut-être et la plus ancienne d'Oudjin. C'est une porte assez semblable à nos arcs de triomphe, et du plus beau style de l'architecture indienne. C'est le

reste d'un palais de *Bikramut-djît;* on y sacrifie des buffles le surlendemain du jour du Desserré.

Le Djonnteur Mhèl est un observatoire bâti par Djey-Sing, mais qui ne se compose que d'un très-petit nombre de constructions, et des appareils qu'on voit encore à Jeipour et même à Dehli. Quelques Brahmanes très-ignorants y vivent des aumônes du peu de voyageurs oisifs qui le visitent.

Au centre de la ville, dans sa partie la plus populeuse et la mieux bâtie, est le palais appelé *Aveli* de *Mahèna-Baille.* C'est une assez grande maison bâtie sur le plan de celles de Jeipour, et qui n'est remarquable que par la petitesse de celles qui l'environnent, quoiqu'elles soient les meilleures de la ville. Elle servit de demeure à la mère du Radjah *Daolut-Rao-Scindia,* qui la bâtit sur l'emplacement d'un vieil édifice ruiné. Elle porte son nom, *Mahèna-Baille.* Le Gouverneur d'Oudjin y réside actuellement, avec une partie de la troupe qui y assure son autorité.

Le palais du Radjah est de construction moderne, petit et misérable. Il y a plus de 25 ans que le Radjah de Goualior n'a visité la véritable capitale de ses possessions.

Les Bhoras ont leurs quartiers séparés dans la ville, que ne ferme aucune enceinte, aucune barrière, mais où nul autre ne réside que ceux de leur caste. Ces quartiers, au nombre de trois, contiennent ensemble environ 1,400 maisons, dans lesquelles vivent 2000 familles, car beaucoup de familles pauvres n'occupent que la moitié d'une maison. Leur aspect est tout à fait remarquable. Les rues des quartiers bhoras sont beaucoup plus étroites que dans le reste de la ville, où elles sont bien pavées de grandes dalles, creusées de rigoles pour l'écoulement des eaux, et tenues dans un état de propreté que je n'ai observé nulle part ailleurs dans l'Orient. Les maisons sont bâties en pierre de la base jusqu'au toit; les portes et les fenêtres en bois, petites et massives, souvent très-ornées de sculptures. En tout, il y a un air d'aisance, d'entretien, de comfort tout à fait étranger à l'Orient. Pas une ruine, pas une masure. Les habitants sont comme leurs maisons. Il n'y en a pas un dont le costume soit brillant, mais parmi eux il n'y a pas un homme en guenilles, pas un F[illegible]ir! Tout indique en eux des habitudes de travail, d'ordre et d'économie vraiment européennes. Outre le Schaikh Ally-Azim, j'avais pour guide à Oudjin un vieillard appelé *Moullah-Issa*, un des plus riches marchands d'Oudjin, un des plus intelligents de ses habitants, et le chef de la caste des Bhoras. Il me fit voir sa maison qui, pour être une des meilleures du quartier bhora, ne représente pas moins la distribution intérieure et l'ameublement des autres. Les

pièces du rez-de-chaussée sont tout à fait ouvertes sur la cour, et servent de cuisine, de hangars ou remises; la nuit, les domestiques y couchent. Il y a généralement deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Chacun a des chambres fermées qui servent à la demeure des femmes; les autres chambres sont divisées en deux dans leur profondeur, ayant une sorte d'antichambre ouverte en balcon sur la cour, et la chambre du fond séparée de cette antichambre par des tapisseries ou des boiseries. Ce sont les salles d'honneur. Elles sont longues et étroites, munies de tapis grossiers, mais épais et durables, et de coussins et d'oreillers pour le maître de la maison et ses hôtes. A l'une des extrémités et quelquefois à toutes les deux, est suspendu par quatre chaînes attachées au plafond, comme le plateau d'une grande balance, un tcharpoy de 1^{m},6 de long, couvert d'un mince matelas avec son oreiller. On s'y repose le jour et la nuit, s'y balançant quand la chaleur est incommode. Quelques coffres pesants, placés à terre dans les coins, contiennent l'argent, tous les ustensiles de quelque valeur, les vêtements, une douzaine de volumes manuscrits chez les plus lettrés, et d'ordinaire le Koran seulement. La vaisselle, qui est de cuivre étamé, est exposée dans une grande niche, semblable au fond d'une armoire sans battants. Quelques bouteilles d'Europe sont placées dans la même niche, comme objets d'ornement. Elles renferment des eaux de senteur pour l'usage de la maison, et les essences les plus précieuses de sa boutique, quand le maître de la maison est un distillateur d'otten, profession commune chez les Bhoras. La plupart des maisons ont un puits très-étroit, percé dans leur cour. La charpente des plafonds est très-solide, et les solives ornées de sculptures. Moullah-Issa estimait à 7,000 ou 8,000 roupies (14,000$^{f.}$ ou 16,000$^{f.}$) la dépense pour bâtir une maison semblable à la sienne.

Les Bhoras ont plusieurs mosquées, toutes bâties sur le même plan et fort différentes de toutes les mosquées de l'Inde. Au centre d'une petite cour carrée, pavée, et élevée de quelques degrés au-dessus de la rue, est un petit bassin rempli d'eau, que des bistis y apportent: c'est pour les ablutions. Autour de cette cour, sur les quatre côtés, s'ouvrent des salles peu profondes, couvertes de tapis, et dont le plafond en boiserie est chargé de peintures vernissées, d'arabesques, etc., etc., mais sans représentations d'êtres animés. Une multitude de petites lampes de couleur sont posées dans des niches et suspendues en guirlandes au plafond de chaque salle.—Elles donnent l'idée de maisons communes, élevées et entretenues par des contributions volontaires, bâties peu à peu, surchargées à la longue d'ornements qui les encombrent; au lieu que les mosquées, ailleurs, sont l'ouvrage d'un seul homme riche et orgueilleux, nues et promp-

tement ruinées après sa mort. Le même esprit d'ordre qui préside à l'arrangement des maisons des Bhoras, règle aussi celui de leurs mosquées. Chacune a son tombeau, et quelques-unes en ont plusieurs. Le plus révéré contient les restes de *Schaikh-Houssein-dji*, un homme de cette tribu mort du temps d'Aurengzèb. Les Bhoras fréquentent plus leurs mosquées que les autres sectes de Musulmans. Leurs Moullahs ne sont pas tous exclusivement prêtres. Celui qui me servait de guide, est un des plus riches marchands d'Oudjin. Son nom, Issa (Jésus), n'est pas rare dans cette caste, où les noms usités dans l'Ancien Testament sont communs, comme on reste dans l'Asie occidentale chez les Musulmans: Soliman, Yousouf, Ibrahim, etc., etc.

Le 9 [illegible] visitai les ruines situées hors de la ville. La plus remarquable est un palais qu'on dit celui d'*Houchaing-Ghori*, et qu'on appelle *Mhèl Kaliadèh*, du nom d'un village voisin, sur la rive gauche du Sipra, à 4 milles (1 l.) au sud d'Oudjin. Cet édifice, déjà vieux de 7 siècles environ, est de ce style massif et rude qui caractérise les constructions des premiers conquérants musulmans de l'Inde. Une partie des eaux du Sipra, détournées de leur cours, y coulent dans plusieurs bassins élevés les uns au-dessus des autres, où elles tombent successivement en petites cascades selon le goût des Orientaux. Aurengzèb, je crois, si ce n'est un de ses ancêtres, Djéhanguir, ajouta quelques embellissements à ces lourdes structures patanes; mais celles-ci sont encore debout, et l'ouvrage du prince mogol est déjà plus ruiné qu'elles.

Le Mhèl Kaliadèh était entouré d'une forte muraille qui l'enfermait au milieu d'une espèce de vaste parc. *Houchaing-Schâh* était Roi de tout le pays de Malwa, et indépendant des Padischahs de Dehli qui, en ce temps-là, je crois, étaient cependant aussi des Afghans de Ghori. Mais il est évident que pendant les premiers siècles de l'occupation de l'Inde par les Musulmans, chaque province avait son Pacha et formait, durant sa vie, si ce Pacha était un homme à talent, un État indépendant. Nous cherchons toujours dans l'histoire une unité qui n'y existe pas, ou du moins qui n'existait pas dans la réalité des choses, surtout en Orient. Les premiers Empereurs ou Sultans de Dehli étaient les princes de Dehli et des provinces voisines, comme les premiers évêques de Rome n'étaient évêques que de leur diocèse. — Il a fallu plusieurs siècles pour établir dans l'Inde une monarchie musulmane, si toutefois l'on peut dire qu'il fut une époque où l'Inde tout entière obéissait à un seul maître. Le royaume dont Oudjin était la capitale, dans les premiers siècles de l'occupation de l'Inde par les Musulmans, n'était peut-être pas moins puissant que celui de Dehli. Gouzerat, en ce temps-là, formait une autre principauté

musulmane tout à fait indépendante. A Dehli, il reste des souvenirs de suzeraineté des Empereurs patans sur les provinces. Mais ce pays-ci n'a reconnu les Empereurs de Dehli que depuis les derniers siècles, alors qu'il devint réellement une province de l'Empire mogol.

Sur la même rive du Sipra, à une moindre distance d'Oudjin, on voit l'ébauche d'une ville commencée par un prince mahratte, *Mâhado-Maradje-Scindia*, il y a 55 ans. L'enceinte, qui a plus d'un mille (¼ l.) de circonférence, est à peine terminée. Au dedans il y a plusieurs hameaux. On y montre aussi les fondations d'un palais. Le seul ouvrage fini est un ghaut sur le bord de la rivière, avec plusieurs pagodes. Le prince mahratte voulait fonder une ville, pour laisser un nom. Le lieu avait été choisi par son caprice seul. Il n'a aucune chance de se peupler. On l'appelle *Berounghur*.

La ville actuelle d'Oudjin est, dit-on, moderne. La ville ancienne est située un peu au sud sur la même rive du Sipra. Sur son emplacement, il n'y a qu'une ruine qui en conserve le souvenir. Ce sont les restes d'un temple assez semblable aux antiques galeries qui entourent le Kouttoub à Dehli, mais plus massif encore, et qui le paraît davantage, surtout par l'excessive solidité des matériaux dont il est bâti: c'est une roche basaltique grisâtre, extrêmement dure et tenace. Au dehors, le temple n'a plus rien de remarquable; mais on descend dans de vastes souterrains, formant des salles spacieuses, revêtues de basalte, supportées par des colonnes de basalte, et qui communiquent les unes avec les autres par des escaliers ou d'étroites galeries dont les murailles sont creusées de niches remplies d'idoles. Ces caves ont été taillées dans le roc; mais après avoir terminé les excavations, on y a transporté les blocs qui en forment le revêtement et le plafond. Les Brahmanes qui vivent là, assurent qu'il y a un souterrain qui conduit à Bénarès; ils montrent un trou rempli de décombres, qu'ils donnent comme son entrée.

On appelle ce lieu *le souterrain du Radjah Beurtheri*, à peu près contemporain du fameux *Bikramut-djît*. Ces caves sont situées tout au bord de la rivière. Elles sont creusées dans le Basalte compacte, non stratifié, sur lequel elle coule, et, vers leur sommet, peut-être dans le sol argileux noirâtre qui recouvre cette roche, et qui n'en est, je crois, qu'une altération superficielle. Près de ces ruines, sur le bord du Sipra, j'ai vu un grand bloc de Basalte grossièrement sculpté, et montrant les restes d'une figure de style entièrement égyptien. Sans doute, si l'on fouillait le sol alentour, on y trouverait bien d'autres restes de l'antique Oudjin.

J'oubliais de citer encore, entre les caves du Radjah Beurtheri et la ville ac-

tuelle, un bassin très-spacieux profondément creusé dans le roc, et sur les bords duquel s'élèvent deux grandes pagodes assez semblables à celle de Mahenne Kâl, construites pareillement sur l'emplacement de pagodes très-anciennes renversées par les princes musulmans. Ce lieu s'appelle *Tangue Pâle. Kânme* est le nom de l'étang. Il est couvert de *Nelumbium*, dont les Brahmanes de Mahenne Kâl viennent cueillir des feuilles chaque matin, pour les sacrifices innocents qu'ils offrent à leurs dieux.

Il y a autour du grand bassin de *Kânme* plusieurs pagodes beaucoup plus petites, fort ruinées, qui sont sans doute d'une haute antiquité. J'y ai vu des pierres sculptées, fort extraordinaires. C'étaient des reliefs qui rappellent quelques-uns de ceux qui couvrent le portail de plusieurs églises gothiques très-anciennes. Cela représente toujours un magot mâle et un magot femelle debout l'un près de l'autre, regardant en face, les mains jointes à la hauteur de la poitrine.

Mahado-Maradje-Scindia, celui qui commença la ville de Berounghur, a élevé sur les ruines de l'ancienne ville d'Oudjin un des temples les plus élégants que j'aie vus dans l'Inde. Le style en est hindou et musulman à la fois; mais l'effet singulièrement harmonieux. Le plafond de son dôme est orné de peintures moins grossières qu'elles n'ont coutume de l'être en ce pays. Elles représentent d'abord, comme de raison, le Radjah sur son éléphant. Son armée vient derrière; on y voit une grande variété de costumes et d'équipements militaires; ce sont sans doute ceux des peuplades nombreuses qui marchaient sous les bannières du prince mahratte. Quelques Européens à cheval figurent dans le cortége du prince, suivi immédiatement de soldats en uniforme européen. L'un d'eux, sans doute, est M. de Boigne ou le général Perron, et les autres leurs adjudants.

Le Gouverneur, que je n'avais pas pu recevoir plus tôt à cause d'une extinction de voix presque complète dont je souffrais, vint me voir la veille de mon départ. C'est un Brahmane du Deccan. On les appelle ici par courtoisie *Punditties*. Il avait avec lui plusieurs hommes de sa caste et de sa nation, dont les manières me rappelèrent fortement celles des Punditties cachemiriens. Le Gouverneur, ou Aumildar, s'appelait *Nantia*. Il paraissait fort doux; mais les habitants se plaignent beaucoup de ses extorsions. Cette grande ville d'Oudjin n'a que 70,000 roupies (140,000$^{f.}$) de revenu, malgré les droits qu'on y lève sur toutes les denrées qui y passent ou que l'on y consomme. Nantia-Dji me dit que les castes de Brahmanes y étaient aussi nombreuses que les familles brahmanes, et ne se mêlaient jamais dans leurs alliances.

Le Radjah de Goualior est le plus riche des princes hindous soumis au contrôle des Anglais. Les revenus de cet État sont de 70 à 80 laks de roupies (14 à 16 millions de francs). Mais il fournit un contingent de 4,000 ou 5,000 cavaliers. Le Radjah actuel est un mineur qui touche à sa majorité. Goualior, Oudjin et Bhouranpour, les trois plus grandes villes de ses possessions, sont à plus de cent lieues l'une de l'autre, et séparées par des provinces qui ne lui appartiennent pas. Ce n'est pas ici comme à Jeipour et dans le Radjpoutana, et si l'on n'y aime pas davantage les Anglais, du moins on ne le leur fait pas apercevoir. Mais la population est sans nationalité. Le Radjah est un étranger de basse caste, dont la famille n'a pas encore, pour se légitimer, un siècle de souveraineté. Les marchands hindous ou musulmans (ceux-ci tous Bhoras) appellent décidément de leurs vœux l'administration anglaise. — La soldatesque qui entoure le Gouverneur, paraît excessivement misérable. Son chef vint me demander mes ordres à mon arrivée. Je le pris pour un domestique. C'était un beau vieillard vêtu à l'européenne, selon la mode d'il y a soixante ans, mais sans bas, et avec un turban d'or et d'écarlate au lieu de chapeau. J'ai vu peu de figures aussi comiques que celle-là. C'était la gravité importante, mais toute bénigne, d'un suisse d'église: l'habit de suisse, le turban à la turque, une grande barbe blanche séparée en deux sur le milieu du menton à la manière des Radjpoutes, et une quantité énorme de sabres, poignards, et pistolets hors de service, passés dans sa ceinture.

Le 10 avril 1832. — A Samair.

Je quittai Oudjin ce matin, et vins camper à Samair, gros village qui appartient à Holkar. La route reste longtemps voisine du Sipra, et descend quelquefois sur ses bords. Au-dessus, c'est une plaine fort unie et généralement cultivée; mais le sol est peu profond et la culture moins riche que dans d'autres parties du Malwa : les Mangos restent rabougris.

Le 11 avril 1832. — A Indour, et séjour jusqu'au 13.

Indour est une ville médiocrement ancienne, assez peu considérable d'ailleurs. Une très-petite rivière la traverse. J'y arrivai au point du jour, et j'y trouvai la population tout entière, hommes et femmes, qui, avec toute la gravité possible, y faisait ce que le manque de lieux d'aisances dans leurs maisons les oblige chaque matin d'aller faire dehors. Les gens recherchés sortent de la ville, et vont dans la campagne, emportant à la main un vase de cuivre plein d'eau pour se laver après l'opération. Mais les paresseux, les gens grossiers

et les gens pressés ne vont pas si loin. Auprès de ceux qui se soulagent, on en voit d'autres faire leurs ablutions du matin et se laver la bouche avec l'eau presque dormante du faible ruisseau qui a servi deux pas plus haut à tout autre usage. L'eau croupirait dans une mare, qu'elle serait regardée comme également pure, malgré les immondices qu'on y jetterait chaque matin. Il n'y a pas un Hindou qui ne préférât se laver la bouche avec la vase liquide et empestée d'un cloaque, à se servir de l'eau la plus limpide puisée dans le vase d'un Musulman. Ces bizarres notions de pureté et d'impureté paraissent contemporaines des plus anciennes sociétés humaines en Asie. C'étaient celles des Juifs du temps de Moïse.

Le terrain sur lequel Indour est bâti est fort accidenté : les rues sont tortueuses et d'une largeur très-variable. La plupart des maisons ne sont bâties que de briques mal cuites, ou simplement séchées au soleil; un très-grand nombre ont leurs murs en boue. Les toits sont, comme à Oudjin, en tuiles excessivement grossières, posées sur une légère charpente de menus bambous liés ensemble par faisceaux, pour leur donner de la force. En général, les maisons sont beaucoup plus petites et plus misérables qu'à Oudjin. Les Musulmans ont quelques petites mosquées; il y a plusieurs pagodes de forme mitrale, peu anciennes. Leur idole la plus ordinaire est un bœuf grossièrement sculpté. Ces temples sont, comme ceux d'Oudjin, bâtis de pierre basaltique et blanchis comme eux à la chaux. Ce qui donne aux caves du Radjah Beurtheri un aspect si singulier, c'est surtout la couleur noire des pierres dont elles sont revêtues, et la manière dont leurs voûtes sont construites.

Indour est la capitale d'Holkar, dont le pouvoir qui menaça jadis l'Inde entière de sa suprématie, est devenu tout à fait insignifiant. Cette cour mahratte est une des plus pauvres de l'Inde. L'élégance asiatique, l'étiquette qui, par l'importance des dehors, cherche à cacher dans les cours musulmanes et radjpoutes l'insignifiance du fond, n'a pas été acquise par les Mahrattes, ces parvenus du Deccan. Le palais habité par le Radjah n'a rien de remarquable; mais il en bâtit un nouveau qui sera fort grand pour un palais indien. Cette famille si déchue a cependant, comme Scindia à Gwalior, les honneurs d'un Résident anglais attaché près d'elle. Je retrouvai dans ce poste M. Martin, qui était arrivé depuis quelques jours seulement à Indour, et m'avait passé sur la route à *Bilouara*.—Son prédécesseur était un M. Wellesley. Il y a bâti une fort belle maison, la plus durable que j'aie vue dans l'Inde, où je trouvai M. Martin déjà établi, et se plaignant de manquer de logement. A vivre comme je le fais,

content sous une tente, j'en suis venu à trouver honteux ces besoins de luxe qu'acquièrent les Anglais dans l'Inde.

Cette résidence vient immédiatement après Dehli, Hyderabad, Luknou, et depuis peu Adjmir. Le contrôle politique du Résident ne s'étend que sur des petits États assez voisins; il est l'arbitre de leurs querelles; il a aussi quelques devoirs financiers et judiciaires, comme *Commissioner,* ou Intendant du petit district de *Nimar,* territoire situé entre le pied des montagnes de Vindhya et la rive droite de la Nerbuddah.

Le Radjah actuel, fils du fameux Holkar que lord Lake poursuivit jusqu'au delà du Béas, à Amritsir, est un jeune homme de 25 ans, perdu de débauche. Il passé pour être déjà impuissant, et s'en console en regardant faire les autres. Holkar est de caste *Dunkœurs :* caste des plus basses chez les Mahrattes; les Scindia sont de meilleure caste, quoique aussi de fort humble degré.

Le docteur de la résidence, M. William Wilson, mon hôte, donne journellement des soins à la mère du Radjah, qui est fort malade. Il la voit sans difficulté. Elle paraît constamment au Durbar. — Holkar rend au Résident toutes ses visites. — Sir John Malcolm était en Malwa ce que sir David Octherlony était dans les provinces septentrionales de l'Inde, un véritable Vice-Roi. Ceux qui jugent avec le plus de sévérité ses ouvrages littéraires et son administration récente à Bombay, rendent justice et accordent les plus grands éloges à son gouvernement de Malwa. Il était très-populaire parmi les Indiens. C'est lui surtout qui a commencé à civiliser les Bhîls. Il tenait table ouverte pour tous leurs chefs, c'est-à-dire qu'il leur faisait donner de l'eau-de-vie à discrétion. Un jour, il apprit qu'un parti de Bhîls épiait l'occasion de piller un trésor qu'il allait expédier de Mhow, sous une escorte assez faible. Il les attira près de lui, leur offrit du service qu'ils acceptèrent avec joie, et les commit à la garde du trésor qu'ils étaient venus pour attaquer. Ils reconnurent sa confiance par leur fidélité. On cite de lui beaucoup de traits semblables. Il avait vécu 40 ans dans l'Inde, et il en parlait avec facilité divers dialectes; mais ses habitudes toutes militaires et orientales le rendaient peu propre aux fonctions de Gouverneur.

Les environs d'Indour sont plats. Entre cette ville et Samair, on passe sur une croupe de roches trappéennes, élevée seulement de quelques mètres au-dessus de la plaine, et qui s'allonge au S.O. A 6 ou 8 milles ($1\frac{3}{4}$ à $2\frac{1}{4}$ l.) à l'E.S.E. de la ville, s'élèvent plusieurs collines isolées les unes des autres, hautes d'environ 160 à 200 mètres, Pl. LXXVI, fig. 1. Leur apparence a cela de particulier, qu'elles semblent composées de deux pièces : d'un plateau uni AA, élevé d'environ 100^{m} au-dessus de la plaine par des pentes médiocrement ra-

pides, et d'un monticule conique, espèce de mammelon superposé à ce plateau, et qui s'élève d'environ 65^{m} au-dessus de lui par des pentes abruptes. Plusieurs des montagnes au S.E. d'Indour offrent cette configuration. Le niveau de leurs premiers étages, de leurs plateaux inférieurs, paraît se correspondre assez exactement de l'une à l'autre, Pl. LXXVI, fig. 2, comme s'ils avaient formé jadis partie d'une plaine continue. Mais il n'y a rien dans la structure géognostique de ces montagnes, qui confirme cette supposition. Elles sont formées de roches trappéennes, assez diverses, mais sans aucune espèce de stratification, et leur étage inférieur ne porte aucun dépôt alluvial, non plus que la plaine d'alentour.

Les eaux pluviales qui s'amassent en été dans ces montagnes, en sortent à leur pied en faibles sources, qui donnent à la végétation des parties voisines de la plaine, une vigueur et un éclat qu'elle n'a pas autour d'Indour, dont le sol noir et léger manque en général de profondeur.

La Résidence est située entre la ville et ces collines, dans un site qui serait désert sans elle. Mais le Résident est gardé par une forte escorte d'infanterie et de cavalerie, et plusieurs officiers sont attachés à son établissement, dont les habitations, généralement élégantes et entourées de jardins, semblent disposées comme des fabriques dans un parc, pour servir à son ornement. Tous les Assistants, MM. Robinson, Johnson et Douglas, sont militaires. M. Martin n'a pas un employé civil sous ses ordres. Le médecin, qui est homme de sens, dit que les militaires valent mieux pour ces fonctions politiques. Je le crois. Ce qu'il y a de certain, c'est que Malwa, soumis exclusivement au contrôle d'officiers de l'armée, est dans un état parfaitement satisfaisant pour le Gouvernement anglais.

A Tchittour et à Nimutch, en trois jours, j'ai perdu deux baromètres, et n'ai pu réussir à en reconstruire un. C'est donc sur la foi des traditions du général Malcolm que j'accepte 1900$^{p.\ a.}$ (579$^{m.}$) pour la hauteur absolue d'Indour. Mais je soupçonne cette mesure d'être un peu trop forte. Le climat passe pour agréable. En toutes saisons, les matinées sont fraîches. On dit que les vents chauds s'y font déjà sentir avec force, et cependant il n'y a encore nulle part de tattis. On ne les mouille jamais avant 11 heures, et le soir ils sont inutiles comme le matin. Les pluies sont très-fortes. Mais le médecin regarde ce climat comme plus agréable que salubre. Celui de Mhow est exactement le même.

Le 14 avril 1832. — A Mhow, et séjour le 15.

J'allai *le 14 avril* à ces cantonnements, et y restai le 15, chez un jeune officier appelé Montmorency.

Mhow a, comme Nimutch et Nassirabad, environ 4000 hommes de troupes, infanterie, cavalerie et artillerie. En 10 jours, et à marches forcées en 8 jours, cette division pourrait être à Nimutch, où dans le même temps celle de Nassirabad pourrait arriver. Ainsi, dans ce court espace de temps, le Gouvernement aurait, au milieu des provinces indépendantes de l'ouest, une armée de 10,000 à 12,000 hommes, suffisante pour entreprendre et achever avec succès toutes sortes d'opérations militaires dans ces contrées, excepté le siége de quelques forteresses.

Mhow a l'air tout à fait européen. Il y a une église avec un clocher, dans le lieu le plus élevé des cantonnements. C'est là ce qui rappelle le plus l'Europe.

Il n'y a pas moins de 70 à 80 officiers européens à Mohw. Plus du quart d'entre eux sont mariés. Ils ont bâti un vaste salon de lecture, déjà bien fourni de livres, mais qui reste absolument désert, excepté à l'heure où arrivent les journaux de Bombay et de Calcutta. Ils ont une salle de spectacle. Le général Duncan me pressait d'y rester un jour de plus, afin de paraître à un bal masqué qu'il se proposait d'y donner.

Le 2 mai 1832. — A Moultan.

Le 16 avril 1832. — De Mhow à Djolona, 15 *mil.* (4 $\frac{1}{4}$ *l.*).

Le 17 avril 1832. — De Djolona à Naltcha, 15 *mil.* (4 $\frac{1}{4}$ *l.*).

Le 18 avril 1832. — De Naltcha à Mhandou, 7 *mil.* (2 *l.*).

Le 19 avril 1832. — De Mhandou à Naltcha, et séjour le 20.

Le 21 avril 1832. — De Naltcha à Gueri.

Le 22 avril 1832. — De Gueri à Mundleysir, et séjour jusqu'au 1^er^ mai. = [*Mheysœur.*]

Le 2 mai 1832. — De Mundleysir à Moultan, 15 *mil.* (4 $\frac{1}{4}$ *l.*).

Le 16 avril 1832. — De Mhow à Djolona. — Entre Mhow et Djolona il y a quelques collines, assez semblables à celles que j'ai visitées près d'Indour. Le *Boswellia* y abonde également, avec les autres arbrisseaux qui les couvrent. Dans la plaine, je trouvai un *Solanum* qui me paraît différent de tous ceux que j'ai vus dans l'Inde jusqu'ici. Le *Carissa*, que je recueillis pour la première fois sur les collines arides voisines de Mundissour, est beaucoup plus grand dans le sol fertile de la plaine.

Le 17 avril 1832. — De Djolona à Naltcha. — C'est une plaine presque unie. Il me semble qu'elle s'abaisse graduellement depuis Mhow de l'E. à l'O.,

comme la vallée de la Nerbuddah, qu'on ne voit pas, s'abaisse au-dessous de ces montagnes dans la même direction, qui est celle du cours de cette rivière. A mesure que le lit de la rivière s'élève, en remontant à l'E. vers Jubbulpour, il est probable que les montagnes et le plateau qui le dominent au N., Malwa d'abord, Bhopal ensuite, etc., s'élèvent d'une manière correspondante.

Naltcha est un gros bourg qui appartient au Radjah de Dhar, seigneur radjpoute qui relève d'Holkar, comme le Radjah de Rutlam. Quoiqu'il ne soit situé qu'à 3 milles (¾ l.) de la crête du plateau du Malwa, il y coule un ruisseau assez considérable, qui est une des branches supérieures du Tchumbol. Il y a autour de beaux vergers de Mangos.

Le 18 avril 1832. — De Naltcha à Mhandou. — A 7 milles (2 l.) au S.O. de Naltcha sont les ruines de Mhandou, que j'allai visiter le 18 *avril*. J'ai vu dans l'Inde peu de lieux aussi pittoresques. La plaine de Naltcha est assez unie jusqu'à une lieue de ce village. Plus loin, de hautes collines isolées la dominent, semblables à celles des environs d'Indour. A mesure qu'on avance au S.O., elles se rapprochent davantage les unes des autres; la plaine, entre elles, se resserre et disparaît bientôt. On se trouve alors parmi les montagnes qui s'élèvent au partage des eaux de la Nerbuddah et du Tchumbol, au sommet du plateau de Malwa et sur la crête assez unie de la chaîne de Vindhya, qui s'élève du fond de la vallée de la Nerbuddah et supporte au S. ce vaste plateau.

Si l'on ne considère que leur élévation relative au-dessus du plateau de Malwa, ces montagnes ne méritent que le nom de collines; car je doute qu'elles s'élèvent à plus de 150$^{m.}$ à 200$^{m.}$ au-dessus des parties voisines de la plaine de Malwa et des pentes des montagnes de Vindhya.

Elles forment une zone montagneuse large de plusieurs milles, au partage des eaux des deux rivières.

Ces lieux sont déserts et sauvages. Ces montagnes sont couvertes de bois, dans cette saison, presque entièrement dépouillés de feuilles; on dirait l'hiver de nos climats sous l'été du tropique indien. A 3 ou 4 mil. (¾ à 1 l.) de Naltcha, on commence à voir, dans ces bois, des ruines musulmanes, des tombeaux et des mosquées. Plus loin on traverse un vallon marécageux sur une haute et large chaussée de pierres tout effondrée. Au delà, on monte une côte rapide, dont le large pavé n'a souffert presque aucune dégradation. Cette route se contourne, et conduit à un portail massif, flanqué de tours et d'épaisses murailles dressées sur le bord d'un plateau ondulé et au sommet de

ses pentes les plus rapides : c'est l'entrée principale de l'ancienne ville de Mhandou.

Mais au lieu d'une ville, on ne trouve au dedans de ces murs qu'une forêt déserte, des palais, des tombeaux et des mosquées ruinées.

La plus grande et la plus belle, celle qui paraît avoir occupé la position centrale dans cette ancienne et immense cité, est une des mieux conservées; c'est la *Djama Mosjid,* ou mosquée publique. Son aire est élevée de plusieurs mètres au-dessus des alentours, et l'on y monte par un large et bel escalier; elle est à ciel ouvert, carrée, et chacun de ses côtés est bordé par une galerie basse, profonde, supportée par plusieurs rangées de piliers énormes.

C'est un édifice grand pour l'Inde, lourd, sans élégance, mais qui plaît par sa grandeur massive. Derrière est le mausolée de *Schâh-Houchaing-Ghori,* qu'on regarde comme le fondateur de *Mhandou.* — Il est bâti de marbre blanc, du style massif des plus vieux édifices patans. Ce monument, le mieux conservé de tous à Mhandou, s'élève au milieu d'une cour carrée, au fond de laquelle est une galerie profonde, supportée par des colonnes de style hindou, comme celles du vieux temple d'Adjmir, que le colonel Todd a dessiné dans son ouvrage, mais d'un travail beaucoup moins fini et évidemment musulman. Les plus extérieures de ces colonnes portent une frise couronnée de créneaux; le toit n'est pas soutenu par des arcs, mais par de longues architraves de pierre semblables à des solives équarries, qui s'appuient quatre à quatre par leurs bouts sur chacune des colonnes. Le tombeau du Sultan est au centre du mausolée. Il y en a auprès plusieurs autres, qu'on dit ceux de quelques-unes de ses femmes et de ses enfants.

La forêt assiége ces édifices, qu'elle enferme déjà étroitement. Elle a presque entièrement envahi divers palais qui en sont voisins, et dont les restes qui servent de support à de très-grands arbres, sont du plus bel effet. Partout les étages supérieurs sont écroulés. On voit des pans de murailles près de tomber. Le *Bhœur* et le *Pipul* sont les plus destructeurs de ces arbres. Des *Capparis* de deux espèces, et plusieurs autres arbrisseaux ornés de fleurs élégantes, décorent ces ruines et travaillent à les niveler. Un des palais était bâti entre deux magnifiques bassins; il les a comblés presque entièrement de ses débris. De grands arbres penchent leurs cimes au-dessus de leurs eaux dormantes, dont les restes d'une abondante végétation aquatique élèvent chaque année le fond.

Il y a près de là un puits curieux : il est creusé en cylindre et on descend jusqu'au niveau de l'eau, par des souterrains voûtés, dont la fig. 2, pl. LXXII, représente la coupe.

Avec de bons guides, il faudrait plusieurs jours pour visiter tous les restes de Mhandou, et je n'avais pour m'y conduire qu'un officier musulman, étranger à cette province, et qu'un jour à y passer. Notre expédition était pour lui presque aussi nouvelle que pour moi. C'était un petit voyage de découvertes, dans lequel la recherche des plantes et l'examen des roches disputaient mon attention à celui des édifices. Je remarquai pourtant et examinai avec soin une mosquée moins grande que la mosquée publique, et qui n'est pas moins bien conservée. Son entrée s'ouvre dans un sentier difficile; tout le reste est caché par la forêt qui l'enveloppe. Les dômes noircis d'un assez grand nombre de mausolées se montrent au-dessus des bois, dans les parties les plus pierreuses, où les arbres restent rabougris. Enfin, à plus d'une lieue de la Djama Mosjid, sur le sommet aplati d'une colline qui domine presque immédiatement la vallée de la Nerbuddah, j'ai visité les ruines d'un palais, qui paraît avoir été en même temps une forteresse.

Tout cela s'appelle Mhandou, comme si c'étaient les ruines d'une ville de ce nom. Mais je ne crois pas que tous ces édifices aient eu jamais une enceinte commune. Car son diamètre serait de plus de 2 lieues. Il me paraît plus vraisemblable que la ville et l'enceinte n'auront jamais eu d'existence qu'en projet. Si tout l'espace qui sépare les plus distants de ces édifices avait été bâti, Mhandou eût été la ville la plus considérable de l'Inde, et ferait une plus grande figure dans son histoire moderne.

Autour de la mosquée publique, et dans la forêt sur les bords du chemin qui conduit à la petite mosquée, le sol est jonché de décombres. J'ai reconnu quelques rues par la base des murs de leurs maisons, qui s'élèvent encore au-dessus des débris; mais, en général, on ne trouve dans la forêt aucune trace d'habitations. Mhandou n'aura sans doute jamais consisté qu'en un assez petit nombre de très-longues rues qui aboutissaient aux édifices principaux dont les ruines se tiennent encore debout. Les mausolées qu'on aperçoit dans plusieurs parties de la forêt, prouvent que ces bois n'ont jamais été habités; car les Musulmans élèvent toujours ces édifices dans des lieux solitaires. Aucun ruisseau ne coule à Mhandou, et le nombre des bassins et des puits qu'on y retrouve, n'est pas en rapport avec les besoins d'une grande ville.

J'ignore à quelle époque Mhandou a été abandonné par ses habitants. Il ne reste plus maintenant que quelques Fakirs qui se sont logés dans la grande mosquée, et quelques familles de paysans qui cultivent quelques fonds humides. Ils doivent y être décimés chaque année par les fièvres de l'automne. L'atmosphère

d'une si grande forêt, après les pluies, doit être et est effectivement d'une excessive insalubrité. Cependant, je ne puis adopter l'étymologie que j'ai entendu proposer pour le nom de cette ancienne ville, *Mânda,* maladie. Une ville qui aurait mérité un tel nom dès le premier jour, lorsqu'un nom lui fut donné, n'aurait pas été bâtie.

Sir John Malcolm, pendant son gouvernement de Malwa, habitait souvent à Naltcha; il a dû visiter soigneusement Mhandou, et profiter de sa position pour rechercher l'histoire de ces ruines. Des pierres différentes entrent dans leur construction : du marbre blanc, qui me paraît le même que celui d'Adjmir; un calcaire compacte, rouge de brique, décrit dans mon Catalogue minéralogique sous le n° G. *s.* 86, et dont je n'ai pu découvrir le site naturel; enfin les Trapps noirs et grisâtres, compactes, et certaines amygdaloïdes fort belles, mais sans solidité, qui constituent avec les Trapps le terrain de ces montagnes.

La forêt a fourni un grand nombre de plantes à mon herbier. L'arbre le plus commun est un *Boswellia* déjà cité. Le *Bassia* y atteint de grandes dimensions, et est également très-commun; on l'appelle *Mohouhoua,* nom qu'il porte dans d'autres provinces de l'Inde, où il croît aussi spontanément. Les paysans ramassent à terre ses fruits, qui se détachent en mûrissant (ses corolles) et qui ressemblent à de grosses groseilles d'un blanc laiteux, d'une saveur sucrée et nauséabonde. Ils en distillent le jus, après l'avoir fait fermenter. C'est la liqueur favorite des Bhîls. Je l'ai goûtée : elle est exécrable.

L'OEgle marmelos n'est guère moins commun, mais peut-être il n'est pas indigène de ces montagnes. Cet arbre est commun en Oude, car tous mes domestiques de ce pays-là le connaissent : *Bêle* est son nom indien. L'écorce de son orange est presque ligneuse. Sa pulpe est assez douce, et a le goût de l'écorce de l'orange. C'est un fruit médiocre, du moins lorsqu'il croît ainsi sans culture. Je ne l'avais jamais vu.

Dans des marécages, autour desquels on n'aperçoit aucune trace d'habitations anciennes, j'ai vu quelques plantes d'une espèce de *Pandanus;* mais je ne doute pas qu'il n'y ait été planté autrefois. C'est la même espèce qu'on cultive dans quelques jardins à Jeipour, à Adjmir, à Alwar même, pour extraire de ses fleurs une essence très-estimée comme parfum.

Mais le plus remarquable des arbres de cette forêt est un arbre qui passe dans le pays pour ne croître nulle part ailleurs qu'à Mhandou, et qu'on appelle *Imli* de Mhandou (*Imli tamarindus*). Il a absolument le port des *Adansonia* que j'ai vus dans le jardin botanique de Calcutta. Son tronc est monstrueux à la base. Rez terre, sa circonférence est de plus de 13$^{m.}$; à 1$^{m.}$,50 au-dessus, elle

est de 8m. peut-être. A 3m. de terre, elle est de 5m. au plus, et là il se divise en quelques grosses branches. Sa cime est large et peu élevée, ses rameaux alternes, son bois tendre et spongieux, son écorce lisse et grise. Je n'ai vu ni ses fleurs, ni ses feuilles, pas même ses bourgeons; mais ses fruits desséchés pendaient aux rameaux. Ce sont des capsules indéhiscentes de la forme et de la grandeur d'un concombre, velues, ligneuses. En les ouvrant, on y trouve 8 ou 10 cloisons incomplètes, à peu près comme dans l'orange; mais il ne reste plus des membranes qui les formaient que leurs plus grosses nervures. Néanmoins chaque loge renferme plusieurs graines, 4 à 6, enveloppées dans le fruit sec d'une poudre terreuse acide (pulpe desséchée). Ces graines sont réniformes, noires, luisantes, de la grosseur d'un petit haricot, et elles sont attachées à l'angle interne de la loge. C'est donc un *Adansonia* par le fruit, aussi bien que par le port. Je doute que cet arbre soit indigène de cette contrée. Je ne l'ai vu nulle part ailleurs, il est vrai, cultivé. Mais il en est de même de l'*OEgle marmelos*. Le Sultan *Houssaing-Ghori* aimait sans doute les jardins.

A part ces trois plantes, l'*OEgle marmelos*, l'*Adansonia*, et le *Pandanus*, toutes les espèces d'arbres des montagnes de Mhandou y paraissent indigènes; et pour décrire la forêt, je n'aurai qu'à déterminer toutes les espèces que j'y ai recueillies. Elle représente parfaitement toutes les forêts qui couvrent les montagnes de Vindhya, vers leur sommet et leur partie moyenne. Il y a même un grand nombre d'espèces que je n'ai jamais vues en Malwa, et qui, abondantes à Mhandou, ne le sont pas moins dans les lieux sauvages de la vallée de la Nerbuddah, entre autres un *Bignonia* (B. 163).

Plusieurs des arbres de cette forêt, le *Boswellia* par exemple, habitent également les basses montagnes de l'Himalaya, entre les plaines et les dhoûns inférieurs; mais les forêts de ces dhoûns n'étaient que partiellement dépouillées, quand je les parcourus, précisément à la même époque de l'année, en 1830 et 1831, au lieu qu'ici elles le sont entièrement. C'est au commencement des vents chauds que tombent les feuilles de l'année précédente; et ici elles tombent toutes, mais quelquefois avant leur chute, les feuilles nouvelles se sont déjà développées tellement que l'arbre paraît toujours également feuillé. C'est le cas pour le *Mangotier*, le *Melia azidarachta*. Le Tamarin, dans ces provinces du moins, se dépouille presque entièrement pendant la dernière quinzaine d'avril: le *Ficus religiosa* pareillement. C'est l'époque où le paysage de l'Inde est le plus misérable.

Mhandou appartient au Radjah de Dhar, comme Naltcha. Ce bourg-ci donne son nom au ghaut le plus fréquenté entre la vallée de la Nerbuddah et le

plateau de Malwa, et le seul, je crois, du moins dans c
de Vindhya, qui soit praticable aux voitures du pa
Mhow à Mundleysir est par le ghaut de *Jânme*, où les b
peuvent passer. Les routes de pied pour les montagnards
bre ; les pentes des montagnes de Vindhya sont généralem
sont sillonnées de ravines qui, se réunissant deux à deux, s
base en vallons. Le sommet des montagnes est partout acce
dans ces vallons et ces ravines, mais les pentes des montag
sont aussi presque partout. Elles sont vertes de f
de Mhandou. Maintenant que tous l. ont dépouillés, ces forêts par
sent très-claires; mais au temps des pluies, on assure qu'elles sont très-
épaisses.

Je n'ai vu nulle part d'escarpements verticaux ; et il m'a paru qu'en général la pente des montagnes se brisait plusieurs fois en étages entre leur base et leur sommet. Quelques-uns de ces contre-forts qui ont de l'eau toute l'année, sont habités et cultivés par des Bhîls. Ces gens étaient presque tous voleurs de profession, et la Compagnie, pour protéger le commerce et les voyageurs sur cette route, en fait la police elle-même. Ce devoir appartiendrait à Holkar qui le néglige, et au Radjah de Dhar qui est encore plus impuissant.

Le 19 *avril* 1832. — *De Mhandou à Naltcha, et séjour le* 20. — La chaleur était déjà très-grande le jour, au soleil. J'y avais été exposé dans mon excursion à Mhandou, et je restai 2 jours ensuite à Naltcha pour me reposer.

Plusieurs de mes gens furent malades : c'étaient des embarras gastriques et des fièvres consécutives; je les guéris par des purgatifs, mais ils sont restés très-faibles.

Le Tassildar de Naltcha revint me voir. Il me dit que les bras manquaient à la terre dans la principauté de son maître, et nia que la mauvaise administration fût la cause de leur rareté. Des maladies contagieuses ou endémiques sévissent dans ce district avec une violence inaccoutumée, et emportent une grande partie de la population. Le reste abandonne le pays.

e jour où j'allai à Mhandou, il y avait une grande foire dans le voisinage, et les figures ne manquaient pas à ce paysage austère. Ces voyageurs étaient de pauvres marchands, et des paysans plus pauvres encore ; leurs denrées, du sucre, du sel, du grain, du ghui, quelques épices, des étoffes grossières. Les paysans étaient vêtus de leur mieux ; les femmes surtout, qui étaient nombreuses. Un grand nombre étaient attirés par le même sentiment qui mène chez nous aux

nt rien à y acheter ni à y vendre : la curiosité, étexte de se reposer du travail. Je ne fus pas peu avec leurs maris jusque dans le mausolée d'Hou- toutes choses d'un air curieux. Elles formaient un n des hommes, et d'un groupe à l'autre il ne passait pas pas de gaieté; mais il y avait de la curiosité, et cela n'était Bhîls manquent rarement de commettre des vols et des vio- casions. Le Djémadar qui me servait de guide, me demanda eiller.

Le 21 avril 1832. — De Naltcha à Gheuri. — Près de Naltcha, la pente du plateau penche vers la vallée de la Nerbuddah. A 3 milles (¾ l.) à l'E., il finit, et l'on commence à descendre le ghaut. C'est une mauvaise route où les chars du pays, malgré leur charge légère, se brisent sans cesse, et qu'il serait facile et peu coûteux de rendre praticable à des carrosses. Après avoir descendu, on a souvent aussi quelque peu à monter. A moitié chemin, mais non à moitié de la hauteur à descendre, est une petite plaine cultivée et habitée par quelques familles de Bhîls. Il y a là un grand séraï bâti par les Empereurs de Dehli : il sert de poste aux Anglais, qui y entretiennent quelques soldats de police pour protéger cette partie de la route. Ensuite on descend une pente longue et rapide, laquelle conduit au bord d'un torrent paresseux et profond dans cette saison, furieux dans les pluies. De là à *Gheuri*, autre poste anglais également gardé par des troupes irrégulières du bataillon local de Mundleysir, la pente est insensible.

Gheuri est dans une gorge assez ouverte, sans un arbre que quelques Nîmes. Les montagnes d'alentour y réverbèrent la chaleur du soleil, et y élèvent la température à un degré effrayant. Aujourd'hui (2 *mai*, à Moultan), le thermomètre est à 42°, et je ne souffre aucunement; je suis parfaitement frais et éveillé, et le 21 *avril*, à Gheuri, j'étais anéanti par la chaleur. Holkar a là quelques-uns de ses cavaliers mahrattes qui vivent en fort bonne intelligence avec les hommes de la Compagnie, qui en général sont ou des Mahrattes ou des Musulmans.

Le 22 avril 1832. — De Gheuri à Mundleysir, et séjour jusqu'au 1er mai. — De Gheuri à *Mheysœur*, 5 cosses (3 l.). C'est le pays plat de Nimar; sauvage, pierreux, inculte jusqu'à 2 cosses (1 ¼ l.) au-dessous de Mheysœur; au delà passablement habité et cultivé.

Mheysœur est une petite ville ancienne, je crois, avec un Fort, bâti sur un monticule de sol alluvial, au-dessus des bords de la Nerbuddah. Elle appartient à Holkar, qui depuis plusieurs années y fait annuellement une dépense considérable pour la construction d'un ghaut et d'un palais.

Le ghaut est terminé. C'est un escalier d'une très-grande largeur qui descend dans la Nerbuddah, jusqu'à quelques pieds au-dessous de ses plus basses eaux. Il monte à un palais qui n'est pas achevé, mais auquel plus de mille ouvriers travaillent. Ce sera un des édifices modernes les plus finis de toute l'Inde et un des plus durables. Il est chargé d'ornements empruntés au vieux style indien et au style mogol. L'architecte y en a ajouté d'une espèce nouvelle pour moi dans ce pays : ce sont des figures humaines. En général chaque p[illegible] gardée par deux Tchobdars, de grandeur naturelle, sculptés dans le même basalte grisâtre dont tout l'édifice est construit; ces figures sont peintes. Les soubassements sont gâtés par de détestables bas-reliefs qui représentent des combats d'éléphants et des chasses au tigre. Il n'y a point de sujets religieux.

La rivière est profondément encaissée par des roches de trapp, ou des falaises alluviales. On ne la voit qu'en arrivant sur ses bords. Son aspect est étrange, et ne ressemble à aucun autre. Sa largeur est d'environ 600 à 800^{m}, sa profondeur très-faible en cette saison : ses eaux bleues. Son lit est obstrué de roches, son courant impétueux. Ses bords sont élevés de 20 à 30^{m} au-dessus des basses eaux; formés de bancs de roches noires, qui s'abaissent par gradins grossiers, et dont les formes sont peu pittoresques. Sur la rive opposée, le pays est faiblement ondulé : on y voit peu de grands arbres; mais l'eau est bleue et rapide, et elle coule sur des roches, et c'est assez pour donner à la Nerbuddah une beauté que je ne trouve pas au Gange, ni à la Jumna, ni à aucune des grandes rivières du Pendjâb. Ces grands fleuves qui descendent de l'Himalaya ont tous le même caractère; qui en a vu un, a vu les autres. Ils se ressemblent comme les plaines alluviales parfaitement nivelées qu'ils arrosent.

J'avais marché au clair de lune de Gheuri à Mheysœur. Le jour ne faisait que poindre, quand j'y arrivai. Je trouvai les rues encombrées de gens qui y dormaient : presque toute la partie mâle de la population. Les riches sur des Tcharpoys, les pauvres à terre, enveloppés dans la pièce d'étoffe qui, le jour, leur sert de turban et de ceinture; on dirait des morts dans leur linceul. Ils dorment sur le dos, parfaitement immobiles. Une heure seulement avant le lever du soleil, en venant de Gheuri, j'avais senti quelque fraîcheur; toute la nuit m'avait paru aussi intolérablement chaude que le jour. Tel est le climat

de Nimar, dès les premiers jours d'avril; c'est de même à Dehli, Agrah, dans le Pendjâb, dans tout l'Hindoustan.

Le Fort est petit et n'est susceptible d'aucune défense contre la plus faible batterie. La ville est bâtie comme Indour. Les meilleures maisons n'ont pas de toits en terrasse. Mheysœur est un des passages les plus fréquentés de la Nerbuddah.

Mundleysir est à 4 milles (1 l.) à l'E. de Mheysœur, pareillement situé sur les bords élevés de la Nerduddah : ce n'est qu'un gros village. A l'époque où les Anglais établirent un Résident à Indour (après la bataille de Mehidpour, décembre 1817, laquelle anéantit les restes de la puissance mahratte), en 1818, une Agence politique subordonnée à cette Résidence fut instituée à Mundleysir. Les Anglais, par le traité de Mundissour, avaient acquis quelques terres dans le pays de Nimar (la vallée de la Nerbuddah), sur l'une et l'autre rive de ce fleuve. Elles étaient exposées aux déprédations des Mahrattes et des Bhîls qui trouvaient un refuge sur les terres de Scindia et d'Holkar, lesquelles enclavent celles de la Compagnie. Pour rendre efficace l'autorité de l'Agent politique, on l'autorisa à former un corps provincial, composé surtout, comme la plupart des autres corps de cette dénomination, de soldats hindoustanis qui n'avaient pu obtenir du service dans l'armée de ligne. Il leva aussi un corps *local,* appelé corps de Bhîls, parce que l'objet en était de prendre à la solde du gouvernement une partie de ce peuple de voleurs, pour faire la police du reste, comme M. Hall l'a pratiqué avec tant de succès contre les Mhairs à Béaur.

Mais comme le major Hall avait trouvé impossible de bien gouverner les districts anglais du Mhairwarra, tant que les cantons laissés au Radjah de Djoudpour ne furent pas placés sous son administration, de même l'officier de Mundleysir exigea qu'on lui cédât l'administration de toute la province de Nimar. Holkar fut obligé d'en abandonner le gouvernement; mais il reçoit tous les revenus que l'agent anglais lève dans les districts qui lui appartiennent. Il gagne pécuniairement à cet arrangement, parce que la collection du tribut se fait mieux par l'administration anglaise que par la sienne. Le peuple y gagne comme le Radjah, parce qu'il est délivré des vexations d'un gouvernement natif, et l'ordre s'est établi. Au reste, ce pays de Nimar est inculte en grande partie; et malgré son étendue, ses revenus, tant pour Holkar que pour la Compagnie, atteignent à peine 3 laks (600,000 [f.]) par an.

Le corps provincial de Mundleysir a été licencié avec tous les autres, il y a 2 ans; et à la mort récente du colonel Delamaine, le chef de cette Agence, lord

Bentinck ne donna à son successeur que le titre d'Assistant du Résident d'Indour; c'est une économie sage.

Le capitaine Sandys est cet officier. M. Martin lui avait annoncé mon arrivée prochaine; il m'attendait, et m'accueillit avec la plus cordiale hospitalité. J'ai passé 10 jours chez lui. Malgré la différence de nos opinions sur les choses les plus importantes de la vie, et celle de nos habitudes d'esprit, de nos âges, son état de veuf et de père de famille, nous nous sommes liés promptement; et j'ai la confiance qu'il ne m'oubliera jamais, comme je me souviendrai toujours de lui avec douceur et reconnaissance. Il est le seul Européen à Mundleysir, avec un médecin (M. Steart) et les officiers de 2 compagnies d'infanterie de ligne qui descendent des cantonnements de Mhow et se relèvent tous les 6 mois.

Outre cette force, il a 150 cavaliers du corps *local* de cavalerie irrégulière dont Bopawur est le dépôt, et qui sont disséminés dans Malwa, comme le corps de Skinner dans le nord de l'Hindoustan. Enfin, il a le commandement du corps local de Bhîls formé par son prédécesseur. Ces Bhîls ne servent qu'à la police. Ils sont sans uniforme et sans armement régulier. Ils s'arment eux-mêmes à leur fantaisie; d'arcs et de sabres. Il y a peu de fusils à mèche parmi eux. Ils ne diffèrent aucunement, par l'apparence, des Bhîls voleurs contre lesquels ils sont employés.

Depuis plus de 13 ans que cette Agence est établie, il n'y a eu que deux exécutions capitales, pour des meurtres accompagnés de circonstances atroces. Les meurtriers vulgaires n'ont été et ne sont encore punis que par la peine des travaux forcés à temps ou à perpétuité. La déportation n'a pas été essayée. La sanction du Résident d'Indour est nécessaire à l'exécution de toutes les sentences de l'Agent politique dont la pénalité excède 2 ans de réclusion ou de travail forcé. D'un petit Fort qui se trouvait là, on a fait une prison. Il y a 60 prisonniers: la plupart Bhîls, et voleurs de grand chemin. Plusieurs condamnés, après avoir fait leur temps de prison, ont commis un nouveau crime exprès pour y retourner. Là, ils reçoivent chaque jour de meilleurs aliments que la plupart n'en avaient chez eux en liberté; ils sont sûrs d'avoir à manger; au lieu que dans leurs retraites sauvages, beaucoup de ces Bhîls des bois et des montagnes ne subsistaient que de fruits sauvages, de racines, et de quelque peu de grain grossier. Leurs chaînes sont aussi légères que le permet le soin de leur sûreté; leur travail est doux; il dure moins d'heures que celui des hommes libres. Dans cette saison, un Bisti les suit au travail pour leur donner à boire tout le jour, selon leur besoin. Enfin, ils jouissent d'un bien-être physique relatif, suffisant pour les dédommager de la perte de leur liberté. Jamais de tentatives d'évasion.

Cette peine portée si doucement par les criminels qui y sont soumis depuis quelque temps, est cependant fort redoutée de ceux qui ne l'ont pas subie. Elle réunit donc tous les avantages que l'esprit de justice peut désirer. La société est *préservée,* et n'est pas *vengée.* Les châtiments corporels sont rarement infligés, ici, comme dans toutes les autres prisons de l'Inde. Peut-être ce mode de punition a-t-il été trop abandonné?

M. Sandys, seul pour exercer tous les pouvoirs en Nimar de même que Kennedy à Soubhatou et M. Hall à Béaur, gouverne par les règles simples de l'équité de même que ces officiers. Là où il y a un appareil compliqué de légalité, de pouvoirs judiciaires échelonnés les uns au-dessus des autres, et où les officiers judiciaires et financiers sont tenus de se conformer à une multitude de règlements du gouvernement, la loi donne trop souvent le démenti à la justice. L'introduction des formes de la procédure judiciaire européenne dans l'Inde est un anachronisme monstrueux. Je n'en sais pas de meilleure preuve que la popularité de l'administration anglaise, là où elle est dégagée de toutes ces formes; peu de procès, peu de contestations, etc., etc. Un Câdi honnête et intelligent est la meilleure espèce de juge pour les Orientaux; c'est là ce que devraient être les officiers judiciaires anglais dans l'Inde. Je ne puis croire qu'il fût difficile de trouver des hommes capables de remplir ces fonctions à leur honneur et à l'avantage des peuples indiens. C'est l'opinion de Fraser, que son caractère absolu ne doit pas faire exclure comme juge dans cette question, car personne n'est plus effrayé que lui de la responsabilité d'un jugement. C'est l'opinion d'un très-grand nombre d'hommes sensés, que j'ai consultés.

Les Bhîls, dont il y a quelques familles éparses sur le plateau de Malwa, particulièrement dans ses parties occidentales, habitent principalement le bassin de la Nerbuddah et du Tapti, et surtout les montagnes entre lesquelles coulent ces deux rivières, ainsi que la contrée sauvage et montueuse qui les sépare. J'ai dit leur genre de vie. Ils cultivent peu, habitent les lieux écartés, le voisinage des forêts, vont presque nus. Leur pauvreté est extrême. La polygamie est en usage parmi eux, comme parmi toutes les autres castes. La pratique de l'infanticide ignorée. Tous mangent des poules et des œufs; tous même mangent du bœuf. L'islamisme en a converti quelques-uns à la pratique de la circoncision et à l'horreur du porc. Ceux qui ne se sont pas faits musulmans, mangent la chair de cet animal. Comme tous les sauvages, ils sont avides de chair. Un des crimes qu'ils commettent le plus souvent, est le vol de bestiaux, de bœufs surtout, qu'ils enlèvent pour les manger. Ils sont passionnés pour les liqueurs fortes; ils sont chasseurs aussi bien que voleurs. Leur arc est un bam-

bou fendu en deux, long de 1m,6; sa corde, une lanière d'écorce de bambou : c'est exactement l'arc des montagnards de l'Himalaya, dans la haute vallée de la Jumna et de ses affluents, du Buddiar, de la Tonse, du Pabœur; mais leurs flèches sont meilleures: elles sont faites de roseau, armées d'une pointe de fer (non d'acier), en forme de fer de lance. Leur adresse m'a paru médiocre, et la distance à laquelle ils lancent leurs flèches, petite. Outre le gibier et les fruits que leurs bois leur fournissent, ils y trouvent aussi des ruches d'abeilles sauvages dont le miel est excellent.

Ils n'ont pas de prêtres; mais, à la manière des Hindous, ils adorent des pierres. Ils n'ont aucune idée de la mythologie compliquée des Hindous; mais comme tous les peuples sauvages, ils croient aux bons et aux mauvais génies, aux mauvais surtout, aux sorciers et aux vampires!

Un Bhîl, amené devant M. Sandys, quand j'étais là, se défendait d'une accusation de vol portée contre lui, et disait : « J'ai, sans savoir pourquoi, le renom de voleur; et, que je vole ou non, tout le monde dit que je vole. C'est comme les vampires, qu'ils aient ou non sucé le sang d'un homme, leurs lèvres sont toujours sanglantes. » Cette comparaison est un proverbe parmi les Bhîls; mot pour mot, dans le langage de cet homme : *Si un vampire a mangé ou non un homme, sa bouche toujours rouge, toujours!*

Ils se rasent une partie de la tête comme les Hindous, laissent croître leurs moustaches, et coupent leur barbe au menton.

J'en ai examiné un grand nombre pour trouver en eux quelques traits caractéristiques. Parmi une soixantaine, il y en avait plusieurs qui ressemblaient à chacun des trois hommes dont j'ai dessiné le profil, Pl. LXXVII, LXXVIII et LXXIX. En général, ils ont l'œil très-couvert par l'arcade du sourcil; le fr très-proéminent au-dessus de la racine du nez. Le nez en général aquilin, m courbé et terminé très-diversement. Le trait le plus commun est l'enfoncem de l'œil, et la forme pointue du menton. Les joues sont creuses, les pommett assez saillantes. La barbe peu forte, rare sur les joues, noire comme les cheveux; la peau fort colorée. Cependant les Bhîls sont moins noirs que les basses castes d'Hindous (les Behras) du pays d'Oude. Leur taille est petite.

La Pl. LXXVII est le chef d'un village voisin de Mundleysir.

Les Pl. LXXVIII et LXXIX sont des prisonniers; c'est pour cela qu'ils sont si bien vêtus. S'ils étaient libres, ils seraient trop pauvres pour avoir d'autre vêtement qu'une ceinture étroite et un turban.

Ils brûlent leurs morts comme les Hindous : ceux qui s'appellent Musulmans enterrent les leurs. L'Agence anglaise de Mundleysir a réprimé leurs brigan-

dages; ils ne commettent plus aujourd'hui que des vols isolés. Mais ces crimes isolés sont encore communs. Nimar n'a pas reçu de l'administration anglaise tous les bienfaits qu'elle a donnés au Mhairwarra. On a comprimé les penchants des Bhîls, mais on ne les a pas changés.

Ce peuple fournissait de nombreuses recrues aux Pindarris, et retournerait volontiers à son ancien genre de vie. Il y a dans la prison plusieurs détenus politiques; des hommes qui ne sont accusés d'aucun crime, mais qu'on craint de laisser libres, à cause de leurs anciennes relations avec les Pindarris. Ce sont presque les seuls prisonniers qui paraissent malheureux de leur captivité.

La Nerbuddah, à Mundleysir, est sensiblement de la même largeur qu'à Mheysœur. Son lit est également encombré de roches; et, dans cette saison, où les eaux sont très-basses, il est guéable en quelques endroits; avec difficulté pourtant, à cause des grosses roches cachées sous l'eau. Les bacs, malgré leur fond plat, les touchent souvent, et pour approcher du bord il faut les traîner sur les roches. Dans la saison des pluies, la rivière monte de 10 à 12^{m}. Les eaux alors sont boueuses, toutes les roches de son lit sont submergées; mais il y a de nombreux rapides où la rivière tombe en basses cataractes d'un étage sur un étage plus bas; son extrême rapidité en rend le passage difficile. Elle charrie en cette saison-là des bois arrachés aux forêts des montagnes où elle a sa source. Couchés sur une peau de buffle enflée d'air, les habitants de Mundleysir se lancent sur la rivière pour aborder ces pièces de bois et les remorquer au rivage. Il y en a qui n'ont pas alors d'autre occupation.

La Nerbuddah coule ainsi sur des roches depuis sa source jusque près de son embouchure à Baroche, et, malgré le volume de ses eaux, elle n'est pas navigable. Sa pente est très-inégale et très-forte. Mundleysir, nivelé par des procédés que j'ignore, est élevé de 500 pieds (152^{m}) au-dessus de la mer, dont la distance est assez petite.

On dit excessivement sauvage et pittoresque la partie supérieure du cours de cette rivière. Ses rapides deviennent des cataractes; et souvent elle coule au pied de hautes montagnes basaltiques, surplombant au-dessus d'elle.

A Mundleysir, comme à Mheysœur, la base des montagnes de Vindhya est à une dizaine de milles (3 l.) de ses bords. Mais de la plaine ou vallée de Nimar, il s'élève des collines trappéennes souvent voisines des rives de la Nerbuddah.

Le climat de Nimar est très-chaud dans cette saison, et n'est jamais froid en hiver. Les Bananes y mûrissent toute l'année sans interruption, ainsi que les Papayes. Malgré sa chaleur, on ne le regarde pas comme malsain; mais le Cho-

lera-Morbus qui y paraît tous les ans, s'y montre habituellement sous sa forme la plus terrible: il n'y a pas de cas de guérison naturelle. Les villages que ce fléau dévaste, perdent tous leurs habitants. Le Docteur Steart, par un traitement qui lui appartient, et qui est d'une extrême simplicité, puisqu'il consiste seulement à faire boire aux malades une solution d'ammoniaque et à les saigner, les sauve tous sans exception. Les habitants regardent le Cholera comme contagieux par contact. M. Steart n'a pas cette opinion, et il me semble que sa contagiosité est fort mise en doute par les médecins dans toute l'Inde.

Mundleysir est un des ports les plus passagers de la Nerbuddah. C'est la route d'Indour à Bombay et dans le Deccan. Elle est fréquentée surtout par les caravanes d'opium qui descendent de Malwa. Elles payent à Indour, au Résident, un droit très-considérable pour leur passage sur les terres de la Compagnie, de là à Bombay, et elles ont en outre un nombre infini de péages à passer dans les États des princes indiens.

De Mundleysir à Mhow seulement, Holkar a trois péages. Il n'y a pas d'objet qui ne soit taxé; même le bétail, et les voyageurs eux-mêmes. Le péage, il est vrai, est très-faible à chaque poste; mais les collecteurs de cet impôt savent en lever plusieurs fois le montant à leur profit, en menaçant de délais les voyageurs qui désirent avoir leur bagage examiné et taxé tout de suite. Une caravane de 40 chameaux qu'on arrête un jour sous quelque mauvais prétexte, coûte 15 roupies (37 f., 50) de plus au propriétaire; indépendamment des chances commerciales qu'il perd en arrivant un jour plus tard au but de son voyage.

Le Gouvernement anglais, qui de ses douanes intérieures et maritimes ne retire guère au delà de 60 laks (15 millions) par année, devrait ne conserver que les douanes maritimes, abolir entièrement tout droit de passage à l'intérieur et se déclarer maître des routes dans toute l'Inde, pour y supprimer ce droit odieux. Il serait aisé de trouver un prétexte pour dépouiller les princes indiens d'un droit inique que les traités leur garantissent, il est vrai, mais que la justice devrait leur faire ôter. Un vol commis sur leur territoire pourrait être considéré comme la preuve, qu'avec le produit de leurs péages ils n'entretiennent pas, pour la sûreté du commerce et des voyageurs, les troupes dont l'entretien est l'objet avoué de ces droits.

Les officiers d'un certain âge (40 ans) s'accordent à regarder l'armée native de la Compagnie comme moins bonne qu'il y a 20 ans. Ils blâment l'excès de jurisprudence militaire européenne qu'on y a introduit. Jadis les officiers avaient à un bien plus haut degré la confiance et l'affection des Sipahis. Depuis la révolte de Madras, le Gouvernement, dans les trois Présidences, s'est attaché à

dépopulariser ses officiers européens, de peur que, forts de l'attachement de leurs Sipahis, ils ne voulussent faire la loi aux Gouverneurs. Jadis les Sipahis ne regardaient pas plus haut que leur capitaine et leur colonel; ils se croyaient obligés d'obéir à tous leurs ordres, légitimes ou non. Ils ne croyaient pas que leurs officiers européens pussent les mal commander. Cette confiance n'existe plus. On a fait des Sipahis des casuistes politiques. On leur a appris qu'ils devaient fidélité à la Compagnie, d'abord, avant leurs officiers, et que si leurs officiers étaient rebelles à la Compagnie ils devaient cesser de leur obéir. Or, ces hommes simples, qui étaient susceptibles de dévouement personnel, d'attachement à leur chef immédiat, à leur capitaine, à leur colonel, sont absolument étrangers à nos sentiments abstraits d'honneur et de fidélité. Pour n'avoir plus la même confiance qu'ils avaient autrefois dans leurs officiers, ils n'en seront pas plus fidèles à la Compagnie, si une occasion de la trahir avec de grandes chances de succès s'offre à eux. C'est une faute immense du Gouvernement.

Jadis, quand un Sipahi avait dans son village quelque affaire de famille à régler avec le Collecteur, ou le Juge, son capitaine lui donnait une recommandation pour l'officier civil de son district, et l'officier civil honorait toujours la traite tirée par le capitaine sur son obligeance. L'affaire du soldat recommandé, ou de sa famille, était examinée avant son tour sur la liste des affaires à juger. Il approchait du magistrat, sans avoir rien à payer aux Punditтes et aux Câdis qui l'entourent. C'était par ce moyen et d'autres semblables que le soldat sentait la puissance et la bienveillance de son chef et s'attachait à lui. Maintenant défense est faite aux officiers de recommander ainsi aux autorités civiles les hommes de leur corps, et aux officiers civils de donner la moindre attention à de les recommandations, s'il leur en parvient. On leur enjoint de n'accorder de veur à qui que ce soit, de peur que la justice n'en souffre. Mais y a-t-il aune proportion entre les très-petites injustices de l'ancien système et la perte de ses avantages politiques?

C'était alors pour une famille un titre à la faveur du Gouvernement que d'avoir un de ses membres au service de la Compagnie; on a aboli les petits priviléges qui y étaient attachés, et le service n'est plus recherché par la même espèce d'hommes.

La désertion de l'armée native; si elle tombait aux mains d'un chef habile qui la dirigeât aussitôt contre les corps de troupes européennes éparpillées dans cet immense pays, serait la ruine du pouvoir anglais dans l'Inde. Ce qui est rassurant, c'est qu'il semble que le fanatisme seul pourrait causer une telle désertion; qu'un chef musulman ne pourrait pas conséquem-

ment entraîner plus d'un dixième ou d'un huitième de l'armée, puisque c'est là tout ce qu'elle renferme de Musulmans, et que si le chef de la rébellion était un Hindou, il serait aisé aux Anglais d'appeler aux armes toute la population musulmane autour du noyau de soldats de cette religion qui lui resteraient fidèles.

Malgré cela, l'enthousiasme religieux est une contagion qui se déclare d'une manière si inattendue, et qui se propage avec une telle vitesse parmi des populations ignorantes comme celles de l'Inde, qu'il me paraît devoir être la source au moins des plus grands embarras pour le gouvernement européen dans l'Inde. Il n'y a pas un an que, dans l'ouest de Malwa, entre Oudgin et Bhopâl, un fanatique, sorti du rang le plus obscur, mais avec une grande réputation de sainteté, appela à lui toutes les populations d'alentour. Il avait déjà réuni, en peu de jours, une multitude armée, formidable par son nombre, lorsque le capitaine Borthwick fit marcher sans délai contre lui le capitaine Mac-Mahon, qui commande à Mehidpour les divers contingents des princes de Malwa. Le Saint s'avança contre les forces anglaises, porté dans une litière, ombragé d'un superbe *Chata*. Ses gens le suivaient avec une incroyable confiance. Il leur avait persuadé que d'un mot, que d'un signe, il ferait fondre les canons anglais. Comme il les encourageait, en leur prêchant son invulnérabilité, il fut tué sur la place par une décharge de mitraille, la première tirée par les Anglais. Avec lui tomba le prestige de ses partisans, qui tournèrent aussitôt la bride ou les talons, et que la cavalerie de M. Mac-Mahon tailla en pièces dans leur fuite.

Sans cet heureux coup de canon, si M. Mac-Mahon n'avait remporté sur les rebelles qu'un avantage douteux, peut-être que huit jours plus tard, la division de Mhow n'eût pas suffi à étouffer la révolte. Or, il n'y a pas de si bonne administration qui puisse prévenir ce genre d'attaques. Elles sont aussi impossibles à prévoir qu'à prévenir. Du jour au lendemain, il n'y a pas de lieu où il ne puisse éclater de rébellions de ce genre. De là, la nécessité pour le Gouvernement de troupes suffisamment nombreuses et toujours disponibles au premier besoin. Je fis, avec le major White et M. Sandys, l'estimation de la dépense de l'armée du Bengal, qui, depuis les réductions de lord Bentinck, n'est forte que de 86,000 hommes, y compris les troupes européennes et natives de toutes armes. L'entretien annuel de cette armée peut être évalué à 3 ½ croures de roupies (87,000,000f.).

Le 2 mai 1832. — De Mundleysir à Moultan. — Je quittai Mundleysir, tra-

versai la Nerbuddah, et vins camper à Moultan, village à 14 milles (4 l.) de Mundleysir.

La rive gauche de la Nerbuddah est élevée comme l'autre. Le terrain alluvial y est stratifié. C'est une Argile grisâtre qui provient de la décomposition des roches trappéennes. Il n'y a point de cailloux roulés. Au delà, comme sur la rive droite, à très-peu de distance du bord de la rivière, les roches se montrent partout à la surface du sol; ce sont les mêmes Trapps qu'à Mundleysir et que sur le plateau de Malwa. Le sol argileux d'alluvion ne se voit qu'au bord de la rivière. Plus loin, c'est la terre noire de Malwa, qui provient des roches trappéennes décomposées sur place.

A 4 milles (1 l.) de Mundleysir environ, près du village de *Dôgon*, je passai la petite rivière de *Yedda*, qui coule entre de petits escarpements de Trapps en bancs horizontaux, qui se divisent par blocs anguleux. Moultan est un médiocre village.

Le 3 mai 1832. — A Bikoungaon, 16 milles (4 ¾ l.).

Entre Mundleysir et Moultan, il n'y a de cultures qu'autour de quelques villages. Dans cette marche, on n'en voit presque aucune. La contrée est fortement ondulée, et couverte de bois clairs et bas : des Mimoses sans fleurs; des Jujubiers; çà et là, des *Boswellia,* des *Butea frondosa* surtout, et des *Bassia.* Celui-ci est dans tout le pays de Nimar un grand arbre, de la taille et de la forme du noyer. Son tronc excède un mètre de diamètre. Près des bords de la rivière, ce *Bignonia* à fleurs blanches et régulières que j'ai pour la première fois à Mhandou, est un arbre de moyenne taille. Il y a plus de *Carissa;* de même que depuis Nimutch, j'ai cessé de voir le *Capparis Aphylla,* caractéristique des sables salés du N.O. de l'Inde et du Pendjâb. Le *Mimosa nilotica* a aussi disparu sur la rive méridionale de la Nerbuddah.

Au-dessus des fortes ondulations de la plaine, s'élèvent de faibles collines allongées en croupes le plus souvent, et qui sont dirigées sensiblement de l'E. à l'O. C'est aussi la direction de la plupart des bancs de roches qui affleurent la surface du sol.

Les villages sont bâtis en boue, et entourés au moins en partie d'un mur élevé, mais mince et ruiné, également de boue, flanqué de tours aux angles. Je n'ai rien vu de si misérable en apparence. La réalité est ici d'accord avec elle.

Entre Moultan et Bikonngaon, ce n'est qu'un bois de l'espèce que j'ai décrite; mais plusieurs ruisseaux, à sec en cette saison, coulent en été dans des ravines nombreuses. Tous ces fonds humides sont des bois épais de Dattiers sauvages; c'est la retraite des tigres, dont cette contrée de Nimar abonde. Mes gens virent deux de ces animaux, et l'un mit la confusion dans ma caravane. Les soldats déchargèrent sur lui leurs fusils, mais sans effet.

Bikonngaon n'a aucune culture. Ce n'est plus qu'un poste gardé par une vingtaine de cavaliers placés là par Holkar. Il y a quelques marchands qui tirent des villages voisins les denrées qu'ils vendent aux voyageurs. Cependant ce village est entouré de vastes vergers de Mangos, qui attestent qu'il a dû être autrefois considérable.

J'y trouvai un parc de mille bêtes à cornes envoyées par le gouvernement de Madras, de Seringapatam à Hissar. Un officier sans brevet du commissariat général, commandait ce convoi : c'était un homme de cinquante ans au moins, brun comme un mulâtre, mais de très-bonne mine. Il m'accosta, comme je passais près de sa petite tente; et, me prenant sans doute, à l'extrême négligence de mon costume, et à ma misérable monture, pour une personne de sa classe, il lia conversation avec moi. Je le trouvai bien informé, et lui fis des politesses, auxquelles il fut d'autant plus sensible, qu'il avait promptement compris sa méprise. Il était venu de Seringapatam en 3 mois. Les bœufs qu'il amenait, étaient tous d'un blanc grisâtre, sveltes de proportions, légers à la course, très-forts, me dit-il, quoique leur taille ne soit que moyenne. Leurs cornes sont droites, longues et couchées en arrière. Ces animaux me rappelèrent ceux que j'avais vus à Pondichéry, attelés par les natifs à des chars légers, et qui trottaient long-temps, assez vite. Ils appartiennent à l'une de ces races du midi de l'Inde, amélior par Hyder-Ali, pour le service de son artillerie. La Compagnie paraît avo donné une extension considérable à cet établissement. Six de ces bœufs traînen une pièce de 6, aussi lestement que 4 chevaux. Au lieu que les bœufs du nord qui sont plus grands et plus lourds, ont les allures beaucoup plus lentes. Mais il est question maintenant d'atteler de mules l'artillerie à pied. En trois mois de route, depuis Seringapatam, de 1,000 animaux, 12 seulement ont péri; 2 enlevés par les tigres; la plupart des autres morts de la variole ou vaccine.

Il y a peu d'animaux dont la castration modifie autant les formes que les bœufs dans l'Inde. Les taureaux ont jusqu'à la tête formée autrement que les vaches et les bœufs. La loupe de graisse que portent sur les épaules toutes les races de bêtes à cornes de l'Inde, est excessivement grosse chez les taureaux, et très-petite chez les bœufs et les vaches. Enfin, les taureaux ont les épaules, le

cou et la tête d'un gris noirâtre, tandis que les autres sont tous blancs. Ce caractère de la couleur noire des mâles existe aussi parmi les races de bœufs blanchâtres du nord de l'Inde.

Dans le Nimar, les bêtes à cornes sont d'une race particulière. Leur couleur est presque toujours d'un roux ardent; leur tête, plus large et plus courte; leur fanon moins pendant que dans les bœufs du nord. Leurs cornes assez courtes, sont dirigées d'abord en dehors et en arrière, puis elles rentrent en dedans en se courbant vers le haut. Aucune autre race indienne n'offre, que par exception très-rare, ce pelage et surtout cette courbure des cornes. Ils sont de taille moyenne et assez actifs. En général, les bœufs dans l'Inde, de toutes races, sont plus actifs qu'en Europe.

Le conducteur anglais vint me voir le soir. Je le fis causer de politique indienne. Il disait que les Indiens étaient comme ses bœufs, faciles à gouverner par la douceur. Les soldats anglais ont le plus parfait mépris pour toutes les troupes natives; ils caractérisent ainsi les armées des trois Résidences :

Bengal Sipahis : — Good for running.

Madras Sipahis : — Good for mutinying.

Bombay Sipahis : — Good for deserting.

Cependant, d'après le témoignage de mon voyageur (qui à la vérité est un peu suspect, puisqu'il appartient maintenant à l'établissement de Madras), les troupes noires de Madras, à la guerre, sont un peu moins mauvaises que les autres. Sans un régiment d'Européens pour leur donner l'exemple, toutes les troupes indiennes, dit-il, ne sont bonnes à rien du tout. Les Birmans avaient une grande terreur des Européens; mais pas la moindre peur des Sipahis.

Je crois les Sipahis du Bengal les plus fidèles. Il a éclaté parmi eux des conspirations; elles ont toutes avorté. Mais il paraît que leur projet était toujours de respecter la vie de leurs officiers européens. Il y a plus : c'est que les officiers indiens restaient étrangers à ces trames, et qu'elles leur étaient cachées par les soldats. Au lieu que dans l'armée de Madras, où ces conspirations ont été formées beaucoup plus souvent, toujours les Djemadars et Soubehdars s'entendaient avec les soldats, et les officiers anglais devaient être massacrés.

Le 4 mai 1832. — A Seursode, 15 milles ($4\frac{1}{4}$ l.).

Plaines très-ondulées ; presque désertes. J'ai mal à propos exclu le Baboul (*Mimosa nilotica*) des Jungles de Nimar : il s'y trouve, comme en Malwa, mais moins commun. Entre Bikonngaon et Seursode, on trouve

Tchairouèle, village médiocre, avec un poste de soldats pour la sûreté de la route.

Le 5 mai 1832. — A Kâtela-Djéranda, 15 à 16 milles (4 ¼ à 4 ¾ l.).

Passé à *Pundanah*, gros village autour duquel il y a des cultures étendues. Entre Pundanah et Kâtela, traversé une petite rivière qui se jette dans la Nerbuddah, à 50 ou 60 milles (14 à 17 l.) au-dessus de Mundleysir.

Assirghur se voit parfaitement d'ici. C'est une assez grande montagne, à pentes très-rapides, à cime plate, qui s'élève comme un tronçon de tour au-dessus de la contrée, jusqu'à 160^{m}, j'imagine. A l'E., il y a d'autres montagnes à peu près de la même hauteur au-dessus de la plaine et de la même forme, mais moins escarpées cependant. A l'O., il y a comme une petite chaîne plus basse que la montagne d'Assirghur, mais assez continue. Derrière coule le Tapti. Elle est le point culminant du Nimar entre les deux rivières.

Depuis mon départ de Mundleysir, la température du vent à l'ombre, entre midi et 3 ½ heures, varie de 42° à 43° centigrades. Il n'a pas la régularité de direction et de force qu'il possède ordinairement en cette saison. A Mundleysir, ce temps passait pour plus désagréable qu'aucun autre, même plus chaud, mais régulier; il accablait les Européens que je voyais là. J'éprouve de ce climat un effet tout différent. Ma santé, depuis ces grandes chaleurs, est parfaite; aucune disposition au sommeil, aucune pesanteur dans la tête : loin de là, je sens une sorte d'excitation inaccoutumée, nerveuse, comme après avoir pris une tasse de café très-fort. — Hier, pour la première fois dans l'Inde, j'ai, par choix, dormi en plein air, mais habillé. Je marche de bonne heure, mais n'arrive à mon camp que sur les 9 heures. Hier et aujourd'hui que le vent soufflait déjà à cette heure et rendait un parasol difficile à porter, je suis resté constamment exposé au soleil que ne cachait aucun nuage, car il n'y en a presque jamais dans le ciel en cette saison. Je m'enveloppe la tête et le visage de linges blancs, et porte par-dessus un chapeau de feutre gris très-léger. Il ne s'échauffe pas du tout.

Je ne mange pas de viande depuis 4 jours, et ne prends qu'une très-petite quantité d'aliments. Je ne bois que de l'eau ou de la limonade et du thé froid; et ne trouve pas qu'il y ait un seul degré de chaleur de trop à 42° et 43°. C'est que, par la respiration pulmonaire et la transpiration cutanée, je vaporise la plus grande partie du liquide que je bois. De là, rafraîchissement continuel de l'intérieur du corps et de la surface. — La sécheresse est extrême. La reliure de mes livres se déjette comme s'ils avaient été présentés au feu. Le bois de

mes fusils se resserre en même temps que les pièces en fer et en acier s'étendent : ces armes se détériorent.

Comme la température de l'air excède de 2°, 3° ou 4° celle du sang, toute la nature solide est chaude à toucher; les corps très-conducteurs, exposés à l'ombre tout le jour, un marteau, par exemple, le canon d'un fusil, sont d'une chaleur incommode. Le papier sur lequel j'écris est chaud à la main. Je refroidis les corps que je touche quelque temps; je ramène leur température à celle de mon sang, 2° ou 3° plus bas que celle de l'air ambiant. C'est une sensation aussi singulière que nouvelle. Je ne puis mieux comparer le caractère de cette chaleur qu'à celle que l'on éprouve près d'une forge, ou de tout autre vaste foyer ardent.

Depuis le 14 *février*, jour de mon départ de Dehli, je n'ai eu de pluie qu'à Radjgurh, près d'Alwar, pendant la moitié de la nuit; à Nassirabad et à Nimutch, quelques gouttes seulement. Un orage passa au-dessus de Mundleysir quand j'y étais, et tomba sans doute dans le voisinage. Le ciel est généralement d'une pureté parfaite; sa couleur est claire : les nuits sont sereines.

Le climat du N. et du N.O. de l'Inde est ainsi, pendant 8 mois, d'une sécheresse excessive, et d'une admirable sérénité.

Le 6 mai 1832. — A Assirghur.

A 3 milles ($\frac{3}{4}$ l.) de Kâtela, on traverse une chaîne de collines qui forment le partage des eaux du Tapti et de la Nerbuddah. Au nord, vers la Nerbuddah, elle s'abaisse insensiblement, Pl. LXXVI, fig. 4; c'est toute la contrée qui s'élève à la fois. Au sud, elle s'abaisse tout à coup. C'est, sur une petite échelle, la configuration de Malwa et de la chaîne de Vindhya. Cette petite chaîne d'entre les deux rivières est aussi parallèle à leur cours et à la chaîne de Vindhya. Elle s'aperçoit aisément du haut des montagnes de Vindhya, et porte le nom de chaîne de *Sôtpour, Sôtpourka-pahar.*

Entre sa base méridionale et la colline d'Assirghur, la plaine est excessivement coupée de ravines et mamelonnée. C'est dans cette plaine montueuse et au pied d'une des crêtes de la montagne d'Assirghur qu'est situé le village de ce nom. Jadis c'était une ville; car on voit aux alentours une quantité de tombes et de mosquées en ruine.

La montagne d'Assirghur est moins abrupte qu'elle ne le paraît à quelque distance. Au N.N.E, elle jette un éperon par où l'on monte presque jusqu'à sa cime par une pente naturellement accessible aux chevaux. Il y a un autre chemin qui descend au village par une autre arête beaucoup plus rapide, qui, avec peu

d'art, a été rendue pareillement accessible. Mais partout, le sommet de la montagne est entouré d'escarpements verticaux, comme les flancs d'une tour. Un mur très-épais est dressé sur le bord de ces escarpements. Sa circonférence n'a pas moins d'un demi-mille (800$^{m.}$), si elle n'est pas encore plus considérable. Elle est flanquée de quelques bastions, établis là où la configuration de la montagne offrait quelque angle saillant, quelque point avantageux. Chacun de ces bastions, qui sont au reste peu nombreux, est armé d'un canon monstrueux, long d'environ 6 ½ mètres, formé de barres de fer liées ensemble comme les douves d'un tonneau et recouvertes de bronze, qui paraît avoir pénétré dans les interstices de ces barres et les avoir empâtées en une seule masse, bien qu'il ait été coulé sur le moule de fer par portions détachées. Ces pièces sont les plus grandes que j'aie vues. Elles sont montées sur des pivots, mais si peu maniables malgré cela, qu'il est difficile de les charger et de les remettre en batterie une fois en un jour. Elles sont donc tout à fait inutiles. Malgré cela, elles portent les noms les plus pompeux dans les inscriptions persanes dont elles sont décorées. Les noms d'Aurengzèb et d'Akbar sont répétés partout à Assirghur sur ces inutiles canons, et sur les murailles dans des tablettes de Trapp enchâssé. Le sommet du plateau est fort ondulé. Il y a deux très-vastes bassins où se rassemble l'eau des pluies, et où elle se conserve bonne toute l'année : elle abreuve la garnison. Il y a aussi des citernes et un puits. Les deux entrées du N.N.E. et de l'O., au-dessus du village d'Assir, sont défendues par divers ouvrages avancés, dont l'occupation me semble n'offrir presque aucun avantage aux assiégeants pour forcer les derniers retranchements. Avec une garnison dévouée, Assirghur ne doit être prenable que par la famine. Il a cependant changé de maître bien souvent dans les derniers siècles de l'histoire indienne. Sa prise par les armées combinées de Madras, de Bombay et du Bengal, après leur guerre victorieuse contre les Mahrattes, en 1818, fit une grande sensation dans l'Indè. Scindia, dont la bataille de Mehidpour avait anéanti l'armée, occupait encore Assirghur; et tant que cette forteresse lui serait restée, il eût passé pour conserver quelque puissance. D'ailleurs, c'était un asile aux Pindarris et aux bandes déprédatrices de toute espèce qui s'organisaient si aisément dans cette partie de l'Inde, pour ravager les provinces d'alentour. Lord Hastings résolut donc de porter le dernier coup aux Mahrattes. On montre la place où étaient établies les batteries anglaises. Elles ruinèrent maintes parties de la muraille et tous les ouvrages avancés qui défendent les gradins inférieurs de la montagne. Assirghur fut emporté sans peine.

Cette forteresse a, comme la plupart des forteresses de l'Inde, une légende

toute fabuleuse. Les Indiens attribuent à des dieux qui se faisaient la guerre, l'honneur de sa construction; mais je doute même qu'elle soit très-ancienne. Ses murailles sont mal bâties. Il n'y a aucun reste de pagodes, et dans les constructions musulmanes dont les débris couvrent son plateau, j'ai vainement cherché des pierres sculptées par les Hindous, des inscriptions indiennes. On n'y voit aucun des caractères d'antiquité de Kallinger et d'Adjghur, et j'incline à croire que, malgré sa légende mythologique, Assighur ne fut bâti que par les premiers conquérants musulmans de l'Inde. C'est leur système de construction grossière et précipitée. Je n'en excepte qu'un ouvrage appelé les *sept portes*, sorte de poterne gigantesque par où l'on descend de l'intérieur du Fort dans les forêts qui couvrent les pentes moyennes et inférieures de la montagne vers le sud : passage ouvert pour le cas d'une retraite nécessaire. Il y a là un travail qui me semble excéder la faible mesure de patience des Musulmans. La haute muraille dressée sur le bord des escarpements basaltiques qui couronnent le sommet de la montagne, me paraît n'ajouter presque rien à sa force naturelle. Un mur de $1^{m},8$, percé de meurtrières et crénelé à son sommet, serait une meilleure défense.

Les Empereurs mogols avaient bâti un petit palais dans le Fort; il est entièrement ruiné. Mais Aurengzèb y a construit une mosquée qui est encore debout. Elle est sur le point le plus élevé du plateau, et commande les précipices les plus profonds; à ses extrémités s'élèvent deux minarets lourds et sans élégance, d'une hauteur médiocre, mais qu'on aperçoit de très-loin, des plaines et des collines du Nimar, à cause de l'élévation de leur base. La mosquée sert d'hôpital au régiment qui tient garnison dans le Fort.

Après la conquête, c'était l'armée du Bengal qui envoyait là un de ses bataillons. Ensuite le poste fut remis à l'armée de Bombay, ainsi que Mhow. Depuis plusieurs années, Mhow est redevenu une brigade du Bengal, mais Assirghur est resté à Bombay.

La contrée que commande cette importante forteresse est sauvage et presque déserte. A sa base, on aperçoit le faible village d'Assir, et sur le fond grisâtre de la campagne, çà et là, quelques petites taches vertes. Ce sont des groupes de Mangos et des vignobles. Sur quelques-unes des collines de la chaîne de Sôtpoura, on distingue des ruines d'antiques fortifications, de tombes et de mosquées; comme si jadis Assir avait été une ville considérable. Au S. et au S.O., on aperçoit par intervalles les eaux du Tâpti, et la ville de Bourhanpour sur ses bords. Mais la forêt qui monte jusqu'au pied des escarpements de la montagne paraît s'étendre, surtout du côté de l'E. et du S., jusqu'aux bornes

de l'horizon. Elle est formée des mêmes arbres que celle de Mhandou. Son aspect maintenant est encore celui de l'hiver dans nos climats. Mais des Lianes de la famille des Apocynées s'y développent tout à coup dans la saison des pluies, qui enlacent alors tous les arbres et la rendent presque impénétrable. Il n'y a pas de Bambous. Je n'en ai pas vu non plus à Mhandou ni à la descente du ghaut de Naltcha. Ces forêts qui semblent désertes, recèlent des hameaux de Bhîls et d'autres basses castes d'Hindous indigènes, également sauvages. Leur insalubrité est extrême, surtout après les pluies. *La mal'aria* qui y règne alors, atteint tous les étrangers qui les traversent; ils en rapportent des fièvres opiniâtres. Les Bhîls ont un singulier préjugé à l'égard du développement de ces miasmes; ils l'attribuent à la racine d'une graminée qui, d'après quelq[illegible] tiges brisées, me paraît être une espèce de *Calamagrostis*.

Ces forêts abondent en gibier : Nilgao, Antilopes, Anes, Sangliers. — Les Tigres et les Léopards y sont communs. Ces derniers grimpent la nuit dans le Fort et y enlèvent des chiens. Enfin, j'ai trouvé un vieux squelette, très-mutilé, de la tête d'un bœuf sauvage, animal qui se trouve aussi dans ces forêts, à une trentaine de milles d'Assirghur à l'E. Les cornes, par une exposition de plusieurs années à l'air, étaient exfoliées, et je n'ai pu déterminer si elles étaient lisses ou annelées. Leur forme néanmoins était celle du bœuf plutôt que celle du buffle, et leur courbure appartenait également aux deux espèces. On m'a dépeint cet animal comme semblable au buffle par sa peau et sa couleur, mais on le dit d'un naturel très-timide. Il me paraît certain que ce n'est pas le buffle sauvage, qui, fort commun dans les forêts humides des plaines au pied de l'Himalaya, a les cornes immenses et droites, et est d'un naturel féroce.

Je ne pouvais être accueilli avec plus d'hospitalité dans la présidence de Bombay, que n'en montra à mon égard le major Charles Davies, commandant d'Assirghur. Il descendit du Fort pour venir au-devant de moi, et m'en montra toutes les parties. Les seuls habitants d'Assirghur, en outre de la garnison, sont quelques prisonniers d'État. Nous en vîmes plusieurs. Ce sont généralement des hommes d'un rang élevé, soupçonnés ou convaincus de crimes particuliers, d'assassinats et d'empoisonnements de palais, ou des chefs coupables de trahison. Ils ont des fers légers, suffisants pour prévenir leur fuite, et jouissent d'ailleurs de toute la liberté compatible avec leur position. Ils prennent en général un grand soin de leur personne; tiennent leurs chambres admirablement propres, et cultivent quelques plantes de Basilic, à la porte de leur prison. A les juger par leur physionomie, je les croirais tous gens à garder où ils sont. J'ai vu rarement une collection de figures aussi in-

telligentes, aussi résolues, aussi fausses. Il n'y a pas un seul de ces prisonniers qui s'avoue coupable, et sans doute pas un seul qui soit innocent.

L'aspect de la garnison était nouveau pour moi. Je n'avais pas encore vu de troupes de l'armée de Bombay. Leur costume ne diffère de celui des troupes du Bengal que par la chaussure. Au lieu de souliers, les Sipahis de Bombay portent des sandales à semelles très-épaisses. L'accoutrement est le même, mais la tournure des hommes est toute différente. Ils ne me paraissent pas avoir ces manières militaires qui distinguent dans l'Hindoustan les Sipahis de tout le reste de la population. Ici, les hommes sont moins grands, plus noirs et moins soigneux de leur personne. Ils paraissent plus vifs et plus intelligents. On dit qu'ils ont en effet cet avantage sur les soldats hindoustanis. Il y a dans le corps de M. Davies un certain nombre de ces derniers, comme dans tous les régiments de Bombay, où ils vont chercher du service, attirés par la paye plus avantageuse de cet établissement. Les *Bourbias* ou Hindoustanis se distinguent au premier abord, et par leurs traits et par leurs manières, des Mahrattes, des Malabars, des Deccanis et autres.

Dans les mois d'hiver, la garnison d'Assirghur descend presque tout entière dans la plaine qui est au bas de la montagne, pour s'y exercer aux manœuvres accoutumées.

Une paix profonde règne depuis plusieurs années dans le pays montueux qui sépare le Tâpti de la Nerbuddah. Mais il ne se relève qu'avec une extrême lenteur de la ruine où l'avaient plongé les guerres des Mahrattes et les dépréda-tions des Bhîls et des Pendarris.

Bikonngaon, qui n'est plus qu'un village, était une ville avant cette époque de dévastation; et il y a un grand nombre de hameaux auxquels il ne reste plus un seul habitant. Le Gouvernement a, par de très-petites pensions, acheté la paix de quelques chefs bhîls plus turbulents que les autres, distingués par l'humble titre de *Naiks*. Il en a emprisonné quelques autres qui s'étaient signalés par leurs brigandages; et ainsi le pays demeure actuellement dans une paix profonde. L'occupation d'Assirghur a un puissant effet moral sur ces populations. La garnison de cette forteresse qu'on voit de loin, paraît menacer tous ceux tentés de mal faire.

Entre Katchrode et Oudjin, sur les bords du Tchumbol, j'avais vu quelques *Ticks* (*Tectona grandis*) rabougris. A Indour, ce bois est communément employé dans la charpente. Il vient de quelques parties de la chaîne des montagnes de Vindhya que je n'ai pas visitées. Il abonde dans les forêts du Nimar, vers *Sourate* et *Baroche*, où le voisinage de la mer rend le climat plus humide,

et vers *Baïtoul* également, et les parties les plus orientales de ce Douâb montagneux, dont l'humidité augmente aussi avec l'élévation au-dessus du niveau de la mer. Dans sa partie moyenne, il n'y a ni *Ticks* ni Bambous.

L'espace qui, sur la carte de Carey, est laissé en blanc avec la désignation de *unexplored hilly tract,* est cette partie la plus boisée des montagnes de Sôtpour. Les hameaux de Bhîls y sont encore plus rares qu'ailleurs. Elle n'est traversée que par quelques marchands de Malwa qui portent leur opium à Sourate et à Bombay.

Le 7 mai 1832. — A Bourhanpour, et séjour le 8; 14 milles (4 l.)

La première moitié de la route passe au travers d'une plaine très-montueuse et coupée de ravines. Ensuite elle est plus unie, en approchant des bords du Tâpti.

Bourhanpour est une grande ville encore, débris d'une très-grande ville qui paraît avoir atteint, sous Aurengzèb, la plus haute mesure de sa prospérité; c'était, sous les Empereurs mogols, la capitale de la puissance musulmane dans cette partie de l'Inde, comme Assirghur en était la citadelle. Elle appartient maintenant à Scindia.

Sa forme est celle d'un demi-cercle appuyé sur le Tâpti, dont les bords escarpés ou très-rapides sont élevés de 20$^{m.}$ à 25$^{m.}$ au-dessus des basses eaux. Bourhanpour est entouré d'un faible rempart de briques, flanqué de petites tours, et qui, de toutes parts, tombe en ruine. La partie de cette muraille la moins dégradée est celle qui s'élève au-dessus des bords de la rivière. L'escarpement des rives s'ajoutant à sa hauteur, en agrandit beaucoup l'effet; et vu de la rive opposée, Bourhanpour paraît encore assez imposant. Au-dedans, c'est une des villes les plus ruinées que j'aie vues dans l'Inde. Le Soubehdar, ou Gouverneur, estime que les quatre cinquièmes des maisons sont abandonnés; ce qui me paraît assez juste. Mais il estime qu'il y en a encore 20,000 d'habitées; ce qui, à raison de 5 personnes par maison, porterait la population de cette ville à 100,000 âmes; estimation qui me semble au moins deux fois trop forte. Ses maisons sont petites, mal bâties de pierre, de bois et de boue, et n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée; leurs toits sont couverts en chaume ou en tuiles. Les maisons des marchands aisés ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée; elles sont bâties en bois de Tick, très-orné de sculptures. Les meilleures sont, comme à Oudjin, celles des Bhoras, dont il y a ici plusieurs centaines de familles qui vivent dans un quartier séparé. Il y a aussi à Bourhanpour une colonie de marchands goudjerates; ils sont tous Hindous, Banyans de caste pour la plu-

part, et occupent, comme les Bhoras, un quartier distinct qu'ils ferment la nuit, et où aucune autre caste ne peut habiter.

La population hindoue de toute la ville n'excède pas de beaucoup numériquement la musulmane : l'une et l'autre sont mêlées de castes très-diverses.

Le Soubehdar s'est vanté qu'il avait 400 soldats, 200 qui veillent à la garde des portes, et 200 qui font la police à l'intérieur. Il mentait sans doute. Je n'ai vu aux portes, avant et après le lever du soleil, que quelques misérables qui dormaient, sans armes. C'est à peu près ainsi dans toute l'Inde, en deçà du Setludje; il y a un désarmement assez général. La majeure partie de la population, il est vrai, chose inouïe en Europe, est, à la lettre, armée d'un sabre, mais un sabre qui n'a jamais été tiré du fourreau, et qu'on ne porte guère que par maintien. Il n'en est pas ainsi dans le Pendjâb, où l'on peut dire que la population vit la mèche allumée, toujours sur le qui-vive et prête à faire feu.

Avant l'occupation d'Assirghur par les Anglais et la pacification de tout le pays de Nimar, Bourhanpour, malgré les 400 hommes de garnison dont se vante le Soubehdar, était fréquemment attaqué par les Bhîls, armés seulement d'arcs grossiers. Au reste, cette ville était elle-même un nid de Pindarris.

Les Musulmans, s'ils ne l'ont pas bâtie les premiers, n'y ont pas laissé debout une seule pagode ; et les Hindous, quoiqu'ils y soient très-nombreux, et y possèdent la majeure partie du commerce, n'en ont élevé aucune. Leurs idoles, ou pierres grossièrement sculptées et barbouillées de vermillon, sont posées au pied des figuiers, dans les carrefours, ou dans de misérables réduits. Il y a un très-grand nombre de mosquées, toutes petites et mal bâties, à l'exception de la mosquée publique, *Djama Mosjîd*, qui est plus vaste. C'est une grande salle divisée, dans le sens de sa longueur, par cinq rangées de 14 piliers chacune. Point de coupole sur le sommet, qui est une terrasse unie. Aux deux extrémités, deux minarets d'une trentaine de mètres de hauteur, sans élégance. Cet édifice, bâti sous Aurengzèb, est bien conservé; mais il n'a ni grandeur, ni beauté. Les Bhoras ont leur mosquée à part, dénuée des ornements de celles d'Oudjin. Le seul reste de la magnificence mogole est un palais bâti par Akbar sur les bords du Tâpti (à peu près comme le palais impérial l'est à Dehli, sur les bords de la Jumna), au milieu de la ville, dont il est séparé par une enceinte particulière. Il s'appelle aussi le *Lâl Killâh*, du nom de la couleur rougeâtre qu'il doit à sa bâtisse en brique. On y voit encore des salles décorées de marbre blanc, des jardins, les restes d'une mosquée, etc., etc. Le rempart, qui forme de ce palais une citadelle dans la ville, tombe en ruine. Sa position, sur le bord de la rivière, est très-belle; on y descend par des es-

caliers rapides, pratiqués dans l'épaisseur de la maçonnerie qui s'élève perpendiculairement du lit du Tâpti.

Bourhanpour a une fabrique qui lui est propre. C'est celle d'une espèce particulière d'étoffe de coton claire et roide, mêlée souvent d'or et de soie, dans les bordures ou dans le corps même de la pièce. Les dessins des bordures sont toujours de soie, lourds et plats : leur travail est à peu près le même que celui des châles de Cachemir. Les dimensions de cette étoffe sont assez semblables à celles des grands châles : 1^{m},1, ou 1^{m},3 de large, et 4^{m} de long. Les bords, généralement cousus à la pièce, sont un galon de soie broché d'or; les bordures ont 0^{m},6 de hauteur. Les plus belles étoffes sont les plus simples, brochées d'or seulement en travers des fils rouges de la trame. Les plus estimées sont de soie, coton et de couleurs fausses et crues, opposées sans goût et formées en palmes très-grossières, qui ressemblent plus aux cases d'un damier qu'aux palmes des châles de Cachemir. On les appelle *Doria Calabottou*. Leur prix s'élève jusqu'à 500 roupies (1250^{f}). J'en ai vu de 200 roupies (500^{f}) qui, je suppose, s'imiteraient aisément en Europe pour le quart de cette somme, si ce n'est pour beaucoup moins. Cette étoffe se porte par les riches à Goualior, dans le Deccan, et, au rapport des marchands, elle s'exporte jusque dans le Pendjâb. Elle est beaucoup moins riche que le *Khesse* de Moultan, si recherché et si employé dans le Pendjâb.

De cette gaze de coton, car les fils de cette étoffe sont tellement espacés, que c'est plutôt une gaze qu'une mousseline, on fait aussi des turbans, généralement teints en rouge massaca, ou en gris brunâtre, couleur qu'on appelle ici *Agraï*. Ceux qui n'ont qu'une étroite bordure d'or, selon l'usage des Dastars, à l'un des bouts, et qui sont d'une assez grande finesse, larges de 0^{m},3, et longs de 20^{m} environ, coûtent une vingtaine de roupies (50^{f}). Il y en a où l'or forme des raies dans toute la longueur de la pièce. Ils coûtent jusqu'à 100 roupies (250^{f}). Il y a 500 métiers de ces diverses étoffes.

Le fil d'or qu'ils consomment est aussi manufacturé à Bourhanpour. Je n'ai pas vu faire le fil d'argent le plus gros, qui reçoit la dorure. On dit qu'il contient 75 parties d'argent et 3 $\frac{3}{12}$ parties d'or, proportion que je crois exagérée.

Ce fil est passé à la filière dans un atelier où les ouvriers font tout à la main. Eux-mêmes font et réparent sans cesse leurs filières; ils les ouvrent avec la pointe d'un poinçon d'acier dans une petite plaque de fer, de l'épaisseur et de la forme d'une cuiller. Le fil à filer est enroulé autour d'une large bobine, et à mesure qu'il passe au travers de la filière que l'ouvrier tient à la main, il s'enroule dans la gorge d'un autre disque. Un homme, en un jour, file, au dernier degré de finesse, environ 12 grammes du gros fil.

Le fil le plus fin est aplati au marteau à la main, sur une enclume. L'ouvrier qui fait cet ouvrage, le plus difficile de tous et le mieux payé, lamine 13 fils à la fois; ils passent sur sa petite enclume à peu près parallèlement les uns aux autres. L'enclume est parfaitement dressée, et le marteau de même parfaitement plan. L'ouvrier ne frappe jamais qu'une fois sur les mêmes fils.

Le fil d'or laminé est roulé à la main, d'une manière assez expéditive, autour d'un fil de soie jaune.

Le fileur qui affine le fil au second degré de finesse, gagne 2 anas, ou 0f.,30 par jour, et en prépare 12 grammes, ou le poids d'une roupie. Le lamineur en lamine le même poids dans un jour: son salaire est double.

Le prix moyen de la farine de blé avec le son, à Bourhanpour, est de 20 à 22 kilogrammes pour une roupie (2f.,50). Ainsi un fileur qui travaille 27 ou 28 jours par mois, et gagne 3 ½ roupies (8f.,75), peut acheter 70 à 80 kilogrammes de farine, ou près de 150 kilogrammes de pain grossier. Il n'en mange pas moins de 60 kilogrammes par mois. Mais c'est là tout ce dont il a besoin, et s'il n'est pas marié, du prix du reste, il a plus qu'il ne lui est nécessaire pour s'habiller et s'entretenir. Le plus pauvre vit ainsi dans une aisance relative (relative à son ambition, à ses désirs de bien-être), bien inconnue aux classes manufacturières en Europe.

Bourhanpour a aussi une petite verrerie, qui chôme la majeure partie de l'année, faute de consommation. Le verre se fait avec des galets de quartz qu'on recueille dans le lit du Tâpti, et qu'on mêle, après les avoir pulvérisés, avec de la soude de Djoudpour. La verrerie est extrêmement grossière et chère. On ignore l'art de dresser le verre en vitres.

J'ai vu aussi une papeterie. La pâte se fait exclusivement de Tâtis qu'on broie sous un lourd marteau, mis en mouvement par un atelier de 6 hommes qui sautent tous à la fois sur la queue de son levier. Ces six hommes se relèvent une fois le jour par six autres. De là l'extrême cherté du papier. J'estime que du papier semblable coûterait à Paris trois fois moins cher. Il se colle avec de la colle de farine de blé, et une fois seulement sur chacune de ses faces.

Scindia n'a aucun territoire, hors des murs de Bourhanpour. Le district d'alentour appartient à la Compagnie ou à Holkar, et est administré par le capitaine Sandys. Bourhanpour n'a que 40,000 roupies (100,000f.) de revenu; et cependant tout y est taxé.

Les Brahmanes sont très-nombreux : il y a peu de Radjpoutes.

En face de Bourhanpour, sur la rive opposée du Tâpti (qu'on prononce Tâpi), est la petite ville de *Djohainabad;* elle est toute ruinée et presque déserte.

Mais elle a un territoire étendu, qui produit 60,000 roupies (150,000f.) par an. C'est l'apanage de l'oncle maternel du jeune Scindia.

Le 9 mai 1832. — A Antourly.

Passé le Tâpti à gué, à 5 milles (1 ¼ l.) au-dessous de Bourhanpour. Il a $0^{m.},3$ d'eau en cette saison; mais il est très-profond dans les pluies, parce que, resserrée entre des bords très-élevés, cette rivière ne peut s'étendre. Elle a, ici, moyennement de $80^{m.}$ à $100^{m.}$ de largeur. Les eaux sont si basses en hiver et au printemps, que les Crocodiles disparaissent alors. Sur sa rive gauche ou méridionale jusqu'à Antourly, c'est une plaine alluviale, sèche, coupée de ravines très-larges et très-profondes, couverte de broussailles et de cultures. Une troupe de Sangliers traversa cette plaine devant moi. Ils étaient beaucoup plus grands que dans le Pendjâb. Je n'étais pas monté de façon à les atteindre, ni armé pour les attaquer. Il faut manier le sabre avec l'adresse des Indiens pour se servir de cette arme à la chasse du sanglier; les Anglais ne l'attaquent qu'avec une lance à fer large et plat, très-acéré, et dont le bois, fait d'un bambou de $1^{m.},5$ à $2^{m.},0$, porte à sa base $0^{kilog.},5$ de plomb. Cette arme est parfaitement en main et d'un usage facile.

Antourly est un grand bourg de cultivateurs, avec les restes d'un mur de boue.

Les gens de la campagne sont activement occupés en cette saison à fouler et vanner le reste de leur grain; opération qui, dans la saison des pluies, leur serait impossible à exécuter, car ils n'ont ni granges ni greniers. Mais l'hiver, et le printemps surtout, sont si secs, que toutes les récoltes restent en tas, dehors, dans ces deux saisons. Les bœufs foulent le grain. Pour le séparer de la paille, au lieu de le vanner, on le jette en l'air; le vent, qui souffle constamment, emporte la paille à quelques pas de là; le grain retombe à sa place. Ainsi nettoyé, on le conserve dans des silos aériens. Ce sont des vases de terre qui ressemblent aux fontaines des ménages, à Paris, et plus souvent d'immenses paniers, plus grands que les plus grosses barriques, enduits extérieurement et intérieurement d'un mélange d'argile et de fumier de vachepétris ensemble. Ces vases sont posés sur une sorte de chantier qui les isole de l'humidité du sol et des ravages des insectes. Leur couvercle est scellé de la matière qui sert à remplir les interstices de la vannerie. Le grain s'y conserve pendant des années. Il faut observer qu'il est excessivement sec quand on l'y dépose. C'est ainsi qu'on le conserve dans tout le pays de Malwa.

Le 10 mai 1832. — A Yedlabad.

Marché à peu de distance du Tâpti, dans une plaine souvent alluviale et ravinée, où je retrouve le *Capparis aphylla*, que je n'avais pas vu depuis mon entrée en Malwa. Traversé le *Pournah* à une couple de milles au-dessus de son confluent avec le Tâpti. Le volume de ses eaux me paraît être à présent double de celles du Tâpti. En été, il monte aussi davantage. Sa source est moins éloignée à l'Est que celle du Tâpti, mais son bassin est beaucoup plus large.

Du reste, l'aspect de ses bords ressemble beaucoup à celui des bords du Tâpti. Il coule sur les mêmes roches; et son lit est aussi généralement recouvert de sable, au travers duquel les Trapps s'élèvent en bancs, comme des écueils; tous à découvert dans cette saison. Les mêmes coquilles dans les deux rivières, ainsi que dans la Nerbuddah.

Le Tâpti se grossit, avant que d'arriver à Sourate, d'un très-grand nombre de petites rivières qui descendent sur sa rive gauche, des montagnes qui supportent le grand plateau du Deccan. Sa rive droite, bordée de très-près par la chaîne des basses montagnes de Sôtpoura, ne reçoit que des torrents insignifiants.

Mais, comme la Nerbuddah, cette rivière n'est navigable que tout près de son embouchure dans la mer. A quelques milles au-dessus de Sourate, son lit est encombré de roches, et son cours est interrompu par des rapides.

Yedlabad est à 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) du Pournah, et en est séparé par un ruisseau qui doit s'y jeter vers son confluent avec le Tâpti. C'est une petite ville de 500 à 600 maisons de pierre et de boue, entourée d'un assez bon mur, et défendue par une chétive forteresse, qui couronne la cime d'une colline au pied de laquelle la ville est bâtie. En face de cette colline-là, il y en a une autre un peu moins élevée, sur laquelle monte la muraille d'enceinte de la ville. Entre les deux collines, et dans une sorte de col, fermé par cette muraille, s'ouvre une des portes de la ville. C'est un site étrange. Les plaines d'alentour sont accidentées par de fortes ondulations, au-dessus desquelles s'élèvent çà et là des collines de $40^{m.}$ à $80^{m.}$, les unes coniques à sommet aigu, d'autres allongées en croupes; toutes noirâtres ou rougeâtres, et qui paraissent affreusement stériles. Dans les pluies, elles se couvrent d'herbes; mais les chaumes, blanchis et desséchés, sont brisés et emportés en poussière par le vent.

Le 11 mai 1832. — A Bôgueur.

L'aspect de la contrée semblable à celui d'hier; des ondulations et des ravines. Les collines en croupes et en petits plateaux; quelque peu de culture; et en général un jungle bas et clair. Quelques *Borassus flabelliformis* se voient toujours à l'horizon depuis Bourhanpour. Peu de Dattiers sauvages. Quelques Babouls; pas un Tick; ni, depuis que j'ai quitté Dehli ou ses environs, pas un Sissou (*Dabergia sissou*).

Autour de Bourhanpour, il y a quelques jardins d'où l'on apporte au marché de cette ville, comme à celui d'Oudjin, et en général de toutes les grandes villes, diverses espèces de Concombres, des Cannes à sucre fraîches, des Melongènes, des Melons petits et exécrables, des Patates douces, quelques Ignames, des Bananes douces (la Banane verte et farineuse des Antilles me paraît inconnue dans l'Inde), des Oignons, de l'Ail, du Poivre rouge, des Amarantes, et cette espèce de *Trigonella* que j'ai recueillie dans le Radjpoutana et le Pendjâb, où elle est abondamment cultivée; elles se cuisent toutes deux et se mangent comme légumes.

Mais autour des petites villes et des hameaux, il n'y a pas un jardin. Il n'y en a jamais autour des maisons dans presque toute l'Inde, parce qu'il n'y a pas de maisons éparses dans la campagne. Elles sont toutes serrées les unes contre les autres, pour la protection commune des habitants. Il n'y a que les ermites (Fakirs) qui s'aventurent à demeurer au milieu des campagnes, parce qu'ils y sont protégés par la sainteté de leur caractère. Tout autre serait mis sans cesse en réquisition pour porter le bagage d'un voyageur monté et armé; et s'il avait dans son jardin quelques fruits ou quelques légumes, ce ne serait pas lui qui les mangerait, mais les passants de cette espèce. Ainsi la nourriture des paysans, dans la majeure partie de l'Inde, est monotone au delà de toute comparaison. Tous les matins, avant l'aube du jour, on entend dans chaque chaumière le bruit sourd de la meule à bras sous laquelle les femmes broient grossièrement le grain qui doit servir ce jour-là à la subsistance de la famille. Jamais on n'en moud au delà de ce qui est nécessaire aux besoins d'un jour, comme si l'on craignait d'attirer les voleurs par la possession d'un trésor qui leur manque souvent, un peu de farine. Certes, ce n'est pas actuellement le motif de cette mouture journalière dans les villes, ni dans la plupart des campagnes : évidemment là, on ne moud chaque matin la quantité de pain seulement nécessaire pour un jour, que par le même motif qui limite chez nous à la consommation d'un jour la cuisson des aliments. Mais je croirais que dans le principe c'était aussi par prudence.

Autour des bourgs et des villages, on ne voit que des monceaux de fumier desséché, mêlé de carcasses de bœufs, d'immondices de toute espèce. Des chiens couverts de lèpre y cherchent leur nourriture. Des ânes d'une extrême petitesse et d'une maigreur effroyable leur disputent ces immondices. Des volées de Corbeaux et de Vautours partagent encore avec ces animaux. Le gros bétail du village y demeure renfermé la nuit; au point du jour on le met dehors: il reste sur ce fumier, image de la faim, de la faiblesse et de la résignation, immobile pendant des heures entières. Il vit de tiges de Sorgo qu'il trouve mêlées dans ces ordures; mais les bœufs et les buffles, pressés par la faim, ne sont pas plus difficiles souvent que les ânes et les chiens. A ce tableau, il manque quelques porcs d'une figure hideuse, et quelques femmes qui ramassent dans des paniers, pétrissent avec de la paille hachée, et font sécher, sur les murs de boue du village, le fumier des vaches et des buffles; puis quelques tisserands, peut-être, à l'ouvrage; quelques figures d'hommes presque nus, accroupis sur leurs talons. Les femmes sont plus laborieuses que les hommes. Outre la mouture et la collection du combustible, ce sont elles aussi qui, tous les matins, vont faire la provision de l'eau nécessaire à la consommation du jour, pour toute la famille; dans ce pays-ci, à un puits ou à un ruisseau, mais plus généralement dans le reste de l'Inde, à un étang. Elles en emplissent deux vases qu'elles posent l'un au-dessus de l'autre sur leur tête. Les riches ont ces vases faits de cuivre ou de laiton; les pauvres, de terre. Mais chaque homme a, en outre, un vase de la même forme, beaucoup plus petit, mais proportionnellement beaucoup plus épais, de la capacité d'un litre, dans lequel seul, lui seul boit. L'importance d'un villageois ne laisse pas que de se mesurer au poids de son vase à boire. Les hommes ne se séparent guère de ce meuble. Tous les cavaliers l'ont suspendu à leur selle : au lieu d'un, souvent ils en ont deux. C'est le meuble favori des Indiens; des Hindous surtout. L'universalité de son usage est sans doute la cause de la grande consommation de cuivre que fait l'Inde.

Bôgueur est un gros bourg qui appartient à la Compagnie. Il a son mur de boue ruiné, suivant l'usage de la province.

Le 12 mai 1832. — A Tolligaon, 16 milles (4 ½ l.).

Plaines montueuses et basses collines; ravines et ruisseaux. Le dernier, à *Samroud*, gros bourg, descend du col d'Adjuntah, et paraît devoir être difficilement guéable dans les hautes eaux, pendant la saison des pluies. Tout le pays appartient à la Compagnie.

Je trouvai sur la route, avant le point du jour, un camp de Mahrattes qui venaient de Goualior, et se rendaient à Pouna, escortant deux femmes du sérail de Scindia ; une de ses femmes et sa mère. Il y avait plus de 2,000 hommes, dont la moitié au moins paraissaient des soldats; presque tout cela monté sur des tattous. J'ignore quel est le chef de cette expédition. Je n'y ai vu que des cavaliers mal montés et en guenilles. A la tête de cette petite armée, marche un palanquin fermé et couvert de toiles. Les deux dames y sont assises. Point d'eunuques, point de femmes à cheval autour d'elles; rien que des cavaliers pour les *garder*. La nuit tous les fusils marchaient mèche allumée. La plupart de ces gens sont des Mahrattes, laids, noirs et de mauvaise mine. Des milliers de drôles de cette espèce, lâchés dans le Pendjâb, trouveraient les paysans de ce pays-là fort capables de les éloigner de leurs villages. Mais les paysans indiens n'ont pas le nerf des Pendjâbis. De faibles corps de bandits à cheval ruineraient impunément les villages, et, dans leur fuite devant des corps de troupes régulières, ne seraient jamais arrêtés par les populations armées. C'est ainsi que les Pindarris ont été si longs à réduire. Sans doute que la plupart de ces gens-ci ont fait jadis le métier de Pindarris. La bataille de Mehidpour en a fait des gens fort polis. Les Sikes, avec le temps, le deviendront autant que ces Mahrattes.

Tolligaon est un bourg médiocre, dans une plaine assez unie.

La difficulté de m'entendre avec les gens du pays augmente tous les jours. Des 14 soldats de mon escorte, il y en a 12 du Concan que je comprends très-mal et qui ne me comprennent pas du tout. Les deux autres sont des Pourbis. Ils me servent d'interprètes avec leurs camarades, mais ils ne comprennent guère les paysans d'ici. L'homme qui m'est le plus utile, est un domestique qui a été longtemps à Nagpour.

Des Bhils, des Brahmanes, des Banyans, dans les villages: très-peu de Musulmans. Sol noir et rouge de Malwa. Peu de cultures : du Sorgo principalement, à juger par les chaumes qui restent dans les champs, coupés à $0^{m},3$ de terre. Dans les bois, qui ne sont guère que des broussailles, un *Morinda*, que je ne connais pas, et un *Therminalia* (?) qui m'est également inconnu. Çà et là, quelques *Bombax* (ou *Eriodendron*). Près d'Assirghur, il y a quelques *Baobabs* de petite taille.

D'ici aux montagnes d'Adjuntah, la plaine est plus unie. Les montagnes forment comme une grande muraille à sommet assez uni, mais évidemment fort découpée en golfes et promontoires.

Le 13 mai 1832. — A Adjuntah. = [Ferdapour.]

Dix à 12 milles (2 ½ à 3 l.) jusqu'au pied des montagnes, sans une habitation. Cependant une grande partie de cette plaine est susceptible de culture, et il y avait autrefois des hameaux, maintenant tous déserts. Il y a peu d'objets aussi mélancoliques. De ces hameaux, bâtis en pisé, il ne reste plus que quelques pans de la muraille qui les entourait, et les murs de quelques maisons, lavés par les pluies, effilés en arêtes par son action. Quand le temps aura nivelé complétement avec le sol de la plaine, les débris de ces villages, il ne restera plus que le *Datura stramonium* pour marquer la place qu'ils ont jadis occupée.

Les montagnes ne sont pas coupées en une falaise droite, dirigée de l'E. à l'O. C'est bien là leur direction générale; mais elles sont découpées en golfes profonds, et s'avancent dans la plaine en caps très-saillants. Il y a ainsi, à leur base, entre les racines de ces caps, des vallons dont le fond, d'abord de niveau avec la plaine, s'élève rapidement ensuite jusqu'au sommet des montagnes.

Ferdapour est un large séraï bâti par les empereurs mogols, dans un de ces vallons à la remonte du col d'Adjuntah. Jadis il y avait aussi un hameau: ce n'est plus qu'un désert. On monte au sommet des montagnes par un de ces larges éperons qui se détachent de la masse principale du plateau, et s'avancent dans la plaine. A très-peu de frais, on y ferait une route excellente. Au reste, elle n'est à présent que mauvaise; les voitures du pays, à peine chargées, y montent à grand renfort de bœufs et de gens, sans casser trop souvent.

La plaine, inculte à la base des montagnes, n'est couverte que d'un bois clair et très-bas. Les montagnes sont presque nues. Je n'y ai vu que les mêmes arbres et les mêmes arbrisseaux qui se montrent partout, depuis Naltcha; plus, un *Bauhinia*, que peut-être je n'ai pas remarqué à Mhandou, seulement parce qu'il était ailleurs dépouillé de son feuillage.

Le dérangement de mes baromètres ne m'a point permis de prendre la hauteur approximative de ces lieux. Mais le plateau sur le bord duquel Adjuntah est situé, est beaucoup moins élevé au-dessus de la plaine adjacente que le plateau de Malwa à Indour et à Mhow, au-dessus de la vallée de la Nerbuddah à Mundleysir et à Mheysœur. Peut-être la différence d'élévation relative n'est-elle que la moitié de celle des montagnes de Vindhya. Les empereurs mogols avaient pris plus de soin pour armer et défendre ce passage, que pour le rendre plus facile. Sa partie supérieure occupe toute la largeur de la crête par où l'on gagne le plateau. De part et d'autre les pentes sont très-rapides; cependant,

pour gagner le plateau, il faut passer sous un portail massif, défendu par deux petites tours. Ces ouvrages sont abandonnés et tombent en ruine. Le plateau paraît d'abord assez uni, rocheux, stérile et désert. Cependant, avant que d'arriver à Adjuntah, qui n'est qu'à 2 ou 3 milles ($\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ l.) du faîte des pentes, on a déjà passé sur des ondulations assez fortes et dans des dépressions assez profondes. Le sol est couvert de fragments anguleux de roches; sa teinte est rougeâtre ou noirâtre, suivant la prédominance des Trapps ou des Amygdaloïdes. Il est couvert d'arbrisseaux rares et rabougris. Il n'y a de verdure en cette saison que celle des Mangos, dont il y a quelques arbres épars dans la campagne.

L'aspect d'Adjuntah est des plus singuliers, je veux dire celui de son enceinte, car c'est à peu près là tout ce qui reste de cette ville. C'est un très-grand polygone d'un mille ($\frac{1}{4}$ l.) au moins de circonférence, défendu par une excellente muraille, assez haute et crénelée, flanquée de grands bastions d'une figure tout européenne, et, çà et là, de tours indiennes, le tout parfaitement bien bâti en pierres. Il n'y a pas de fossés au pied des murailles; mais du côté du S. O., qui est la partie la plus basse de ce polygone, l'eau s'accumule en grande quantité au pied des murailles, dans la saison des pluies, et la porte de la ville ouverte à cette exposition, a son seuil élevé de plusieurs pieds au-dessus de la campagne. On y entre par un pont en pierre jeté sur cette dépression du sol qui s'emplit d'eau en été.

Le sommet crenelé de la muraille s'éboule en quelques endroits, mais il y a des côtés du polygone qui n'ont encore souffert aucune injure du temps. Adjuntah a été fortifié ainsi par un des Soubehdars du Deccan; je n'ai pu déterminer sous quel Padischâh. Il me semble que déjà, sur la frontière des États du Nizam, les gens affectent de rapporter le peu de dates historiques qu'ils connaissent, à l'administration des Soubehdars d'Hyderabad plutôt qu'à la succession des empereurs mogols.

A l'intérieur, il y a une sorte de citadelle ou séraï, actuellement déserte. La ville est petite et misérable. La plupart des maisons sont abandonnées. Il y a au dedans et au dehors quelques petites mosquées, et, à côté de la porte du Ghâut, un bassin profond revêtu de pierres, près duquel sont quelques débris d'un temple hindou certainement. Ce bassin est précieux aux habitants de la ville, car l'eau est rare alentour.

Je reçus à Adjuntah un message obligeant du colonel Seyer qui commande à Aurengabad une division de l'armée du Nizam, et qui me semble être le *Burra-sahib* de la province, par l'importance de son commandement militaire. Je reçus la visite des minces autorités de la ville. Le Kamisdar était un Mahratte de

mauvaise mine; le chef militaire, un Tessaldar d'un corps de cavalerie irrégulière, semblable pour l'apparence aux corps de cavalerie locale du Bengal; il réside ici avec une poignée de cavaliers et quelques hommes à pied, pour la protection de la route. Jadis c'était un coupe-gorge. Mais les Bhîls ont quitté leurs habitudes de brigandage ici comme en Nimar, et il ne se commet plus que de loin en loin des crimes isolés. L'officier musulman était couvert de légères blessures reçues dans ses rencontres avec les Bhîls : des coups de lance et de flèches. Le Nizam et le Gouvernement de Bombay ont enrégimenté les plus enragés de ces vieux voleurs, et les autres, peu à peu, s'habituent à cultiver la terre et à vivre honnêtement. Kunhur est le principal centre de cette civilisation progressive des Bhîls. Moitié par les bons procédés, moitié par la terreur, on les a complétement réduits en peu d'années.

Autour d'Adjuntah, il n'y a point de terres arables. Le roc, presque partout à nu, ne porte que des broussailles.

La population ne subsiste que par le passage continuel des voyageurs, car c'est un des plus fréquentés entre Malwa et le Deccan. Jadis cette ville avait une importance militaire qu'elle a perdue avec l'établissement de l'influence anglaise dans toutes les contrées voisines. Le col d'Adjuntah est en effet un des plus faciles de toute cette chaîne des basses montagnes qui supportent au nord le plateau du Deccan.

Quelque faible que soit la différence de niveau de cette partie du plateau avec les plaines montueuses de Nimar, je trouvai dans la température une différence extrêmement sensible, surtout à l'économie animale. Les nuits, ici, dans cette saison, ne sont pas chaudes comme dans le Nimar; vers le lever du soleil, il y a presque de la fraîcheur dans l'air. Je trouve agréable, à cette heure-là, de descendre de cheval, et de marcher quelques milles. Autrement mon vêtement, qui à la vérité est le plus léger possible, me paraîtrait trop frais.

Le 14 mai 1832. — A Ceyllour, 19 milles (5 ½ l.).

Plaines sèches, pierreuses, ondulées, au-dessus desquelles s'élèvent çà et là de petits plateaux de 60^{m} de hauteur. Quelques buissons, quelques petits arbres comme en Nimar. Le sol pierreux, blanchi par l'herbe desséchée dont il se couvre dans la saison des pluies. La contrée en général misérable et sauvage. Les villages rares et petits : tous entourés d'un mur très-haut et peu épais, de boue, comme en Nimar. A 5 milles (1 ¼ l.) avant Ceyllour, passé une petite rivière, qui est une des branches supérieures du Pournah.

Ceyllour est un assez grand village avec un haut mur de boue; à l'intérieur, il y a une citadelle de boue également. C'est la demeure d'un Djaguirdar musulman que l'on traite ici de Nawâb. Je reçus de lui plusieurs messages aussitôt après mon arrivée, exprimant le désir de me voir. Ne pouvant le recevoir commodément dans le jour, j'indiquai la soirée pour sa visite. Je suppose que le pauvre diable était resté à cheval tout le jour, à la tête de son misérable cortége, prêt à faire sa sortie de sa chétive forteresse sur mon camp, au moment où je donnerais le signal. Il vint avec un compagnon, apparemment du même rang, sans doute un parent, tous deux passablement montés, mais suivis seulement d'une vingtaine de serviteurs à pied, mal armés. Il n'est arrivé dans sa Seigneurie que depuis deux mois, et se plaint du mauvais état dans lequel il la trouve. Ses terres sont désertes. Tous les paysans se sont enfuis. Mais il se promet d'être bon prince et de ramener ses sujets à leur village et à leurs charrues. Tous les hobereaux parlent ainsi, mais ils agissent presque tous autrement. C'est dans l'Inde à qui ne *travaillera* pas. Dès qu'un homme a passé un mauvais sabre dans sa ceinture, il se regarde comme fait pour être entretenu par quelque autre; les Anglais n'ont pas assez fait la guerre à cette oisiveté armée. Mon gentilhomme se dit obligé d'entretenir 25 cavaliers et autant de soldats à pied. Je suppose qu'il se vante, car son Djaguir n'est, d'après lui-même, sous une bonne administration, que de 22,000 roupies (55,000$^{f.}$); j'ignore à quel titre il a reçu cette faveur de la cour du Nizam; sa famille est d'origine pendjabienne, fort récemment venue dans l'Inde. Il parlait, ainsi que son acolyte, fort bon hindoustani, presque la même langue qui est parlée à Dehli par la haute et moyenne classe. Les cavaliers d'Adjuntah parlaient aussi passablement ce patois. Mais le reste de la population m'est souvent inintelligible.

Le 15 mai 1832. — A Bunkinolla, 9 milles (2 ¼ l.). — [Bowen.]

Plaines assez unies; il n'y a de collines que dans l'éloignement, au sud: celles qui s'élèvent sur le bord même du plateau, au sommet des pentes par où il se précipite dans la vallée du Tâpti. Passé à *Bowen,* assez gros village situé sur la rive gauche du Pournah, une des branches supérieures du Godavery. Le Pournah a sa source près de Kunnur. A Bowen, c'est déjà une rivière d'une centaine de mètres dans la saison des pluies. Son lit de roches est couvert de sable en général; et ses eaux, en cette saison, n'ont pas 0^{m},3 de hauteur. Il coule entre deux bords escarpés de sol alluvial, formé de couches horizontales de sables de divers degrés de finesse. Les plus gros cailloux qui s'y trouvent,

n'excèdent pas la grosseur du poing. Ce sont les variétés de roches trappéennes qui forment exclusivement la masse de ces montagnes.

Le 16 mai 1832. — A Phoulmurry, 14 à 15 milles (4 à 5 l.).

Plaine également unie, et généralement cultivée. Le sol noir de Malwa. Traversé une petite rivière tout à fait semblable au Pournah, qui a sa source près de celle du Pournah, et qui s'unit à cette rivière à quelques milles au delà : c'est le *Gurgah*.

Phoulmurry est un assez gros bourg avec une muraille flanquée de quelques tours en pierre; il y a un Nawâb, comme à Ceyllour. Ici le Nawâb a un joli jardin planté de Cyprès assez beaux et d'arbres fruitiers. Les environs immédiats sont cultivés en jardins, bien arrosés et bien ombragés. Parmi les arbres, je remarque plusieurs Cocotiers assez beaux. Ce sont les premiers que j'aie vus, depuis mon passage à Benarès. Leurs fruits mûrissent bien, dit-on.

Phoulmurry est situé d'une manière très-agréable, sur les bords d'une des branches du Gurgah, et paraît avoir été jadis assez considérable. Tous les bords de la rivière sont plantés de superbes vergers de Mangotiers et de Tamarins. Les Mangos ont atteint presque toute leur grosseur, mais ils sont verts, et leur suc, épais et blanchâtre, est encore très-acide. Tous mes gens s'en nourrissent, parce qu'il ne leur en coûte que la peine de les abattre. Ils les mangent cuits, sans autre épice que du sel; et il n'y a plus de malades dans mon camp. Les fruits du Tamarin sont recueillis assez négligemment. Ils n'ont qu'une très-faible valeur. Les Indiens un peu aisés, les petits marchands et artisans passablement payés, pilent leur pulpe avec du sucre, et en font un cherbette, assez peu engageant, d'un acide peu agréable, mais laxatif, et très-estimé par eux. C'est la boisson de tous ceux qui ont le moyen d'y atteindre, et auxquels il en coûte, pour s'en abreuver, peut-être $0^{f},03$ par jour.

Près de ma tente, je trouvai, en arrivant à Phoulmurry, tendues sous le même groupe de Mangotiers, celles de deux médecins de l'armée de Madras, avec lesquels je passai une partie de la matinée. Ils étaient tout à fait nouveaux pour moi. Costume, équipage, tout en eux différait de ce que j'ai vu au Bengal.

Les officiers du Gouvernement du Bengal ont un luxe inconnu à ceux des autres Présidences. Ils regardent leur service comme supérieur à celui de leurs camarades de Bombay et de Madras. Quoiqu'ils le soient bien peu, ils sont pourtant plus Asiatiques qu'eux; entretiennent un nombre beaucoup plus considérable de serviteurs, sont plus familiers au langage des natifs, n'en parlent ja-

mais d'autre à leurs gens; leurs manières, en général, me semblent devoir commander le respect des natifs bien plus que celles des officiers de Madras, et c'est ce qui a lieu effectivement. Nulle part, le nom européen n'a le prestige dont il est entouré dans les provinces septentrionales de l'Inde, là où aucun natif ne parle anglais, où les officiers du Gouvernement sont peu nombreux, et sont les seuls Européens qui y habitent. Mes deux médecins de Madras étaient dans l'Inde, l'un depuis 5 ans, l'autre depuis deux. Ils ne parlaient ni tamoul, ni hindoustani; et au delà des choses les plus usuelles, ne savaient se faire comprendre des Sipahis de leur escorte que par l'aide de leurs domestiques, lesquels parlaient anglais. Ceux-ci étaient tous des Parias, des gens sans caste. Il y a des préjugés dans l'Inde que nous ne violons qu'aux dépens de notre considération parmi les natifs. L'idée de manger des aliments préparés par un écorcheur de bêtes mortes ou par un vidangeur, n'est pas plus répugnante à un Européen, que celle d'un cuisinier Tchamar ou Mehtœur, à un Indien. Les officiers de Madras qui entretiennent des femmes indiennes, n'en ont jamais aussi que de très-basse caste; autre disgrâce pour le nom anglais parmi les natifs. Pour toutes ces raisons, les officiers du Bengal ont presque un peu de mépris pour leurs camarades, qu'ils appellent, par dérision, *Molle,* du nom d'une espèce de *Carry* assez mauvais, fort usité à Madras. Telle est la jalousie des gens de Madras contre ceux de Calcutta, que les mesures de réduction qui ont rendu lord Bentinck si impopulaire au Bengal, ont causé la plus vive satisfaction à Madras. Les salaires du Bengal étaient généralement un peu plus élevés que ceux de Bombay et de Madras. Lord Bentinck a abaissé ceux du Bengal au niveau des autres Présidences. L'armée de Madras se souvient aussi que, lors de sa révolte contre le Gouvernement de M. Barlow, l'armée du Bengal se montra fort disposée à marcher contre elle. Enfin, il me semble qu'il y a parmi les officiers de Madras un sentiment de jalousie contre ceux du Bengal, semblable à celui des Américains contre les Anglais. Ils ont la conscience d'être moins recherchés, d'avoir de moins bonnes manières; sujet de mortification pour les Anglais.

Du reste, l'importance des fonctions des officiers civils et militaires dans les Présidences, est la même, à l'exception d'un très-petit nombre d'emplois qui, dans le Bengal, en ont davantage : savoir, celui de conseiller, et d'adjudant général de l'armée. Mais le service du Bengal est de beaucoup le plus recherché, et avec raison, à cause du climat surtout, qui est si beau et si salubre dans toutes les provinces du nord, pendant 4 ou 5 mois de l'année.

Il n'y a presque aucun contact entre les officiers des diverses Présidences. Ils

ne voyagent jamais de l'une dans l'autre, si ce n'est ceux du Bengal qui vont quelquefois chercher un passage à Bombay. Mes docteurs de Madras étaient d'une ignorance incroyable sur toutes les choses de ce pays; ils n'avaient absolument aucune idée des éléments de la population de l'Inde, ni de la géographie, des revenus, etc., etc. Ils ignoraient jusqu'au nom de l'Himalaya et de Rendjit-Sing, et n'en paraissent pas pour cela plus habiles médecins.

Le 17 mai 1832.—A Aurengabad, et séjour les 18, 19 et 20.

A quelques milles à l'O. de Phoulmurry s'élèvent des collines à cimes étendues et aplaties, quelques-unes isolées, mais la plupart liées ensemble par leurs bases. Leur cime pierreuse est généralement inculte et couverte d'arbrisseaux sauvages. La route d'Aurengabad monte entre deux de ces collines par une pente assez douce, et après avoir passé un col médiocrement abaissé au-dessous de leurs sommets, on descend par une gorge rapide dans la plaine d'Aurengabad.

L'approche de cette ville s'annonce, comme dans toute l'Inde, par l'aspect dépouillé de la campagne. C'est que le transport par terre est si cher dans l'Inde, que le prix du combustible serait au-dessus des moyens de la population s'il venait de plus loin que de quelques lieues. Il résulte de là que, autour des grandes villes, il ne reste jamais un buisson; et quand la culture ne s'empare pas des lieux abandonnés par la nature sauvage, il se forme ainsi, autour des villes, des déserts qui verdissent dans la saison des pluies, mais qui ne présentent en tout autre temps que l'image d'une stérilité affreuse.

Aurengzèb fonda cette ville pour perpétuer son nom. Les trois quarts de son étendue ne sont plus que ruines et décombres. Des demeures abandonnées des pauvres, il ne reste plus déjà de traces. Leurs débris se confondent avec la surface ondulée et pierreuse du sol sur lequel cette ville est bâtie. Mais du côté de l'E. et du N., on voit encore debout les murailles et les portails de vastes seraïs, et les arcades ruinées qui supportaient, au-dessus des galeries des palais, leurs voûtes effondrées. Des mosquées et des tombeaux sont mêlés parmi ces ruines, dont la seule admirée est un mausolée élevé par Aurengzèb à la mémoire d'une de ses femmes. On le décrit généralement comme une imitation, en petit, du Tadje d'Agrah. J'ai entendu dire que quelques-unes de ses parties étaient même plus admirées que les parties correspondantes du Tadje: par exemple, ses minarets; or, à mon goût, il n'y en a nulle part, dans l'Inde, d'aussi disgracieux. Le cercueil, comme à Agrah, est placé dans une cave au centre de l'édifice; mais le plafond de cette cave est ouvert, et le jour faible

qui y descend est plus mélancolique que l'obscurité ou que la clarté des flambeaux. Au dedans comme au dehors, je trouve de très-grandes différences entre cet édifice et le Tadje d'Agrah, et presque toutes sont à la défaveur de celui-ci.

Le Tadje lui-même, qui lui est si supérieur par ses dimensions, n'en a que de médiocres, et emprunte de la nature des matériaux magnifiques dont il est construit, une grande partie de sa beauté. Dans le mausolée d'Agrah, il n'y a que du marbre blanc; et partout il est orné de sculptures ou d'arabesques ou de mosaïques enchâssées. Celui d'Aurengabad est bâti grossièrement des pierres communes d'alentour, crépies à la chaux. Jadis, sans doute, cet enduit avait le poli du stuc : mais la pluie au dehors l'a dépoli, dégradé, souvent enlevé tout à fait, et à l'intérieur aussi, il s'est détaché en maintes places par grandes portions, ce qui laisse voir maintenant la bâtisse grossière que cet enduit couvrait. Il n'y a de marbre que dans la balustrade qui entoure la tombe, et le grillage symétrique qui ferme les fenêtres. Point de mosaïques; pas même d'inscriptions, comme elles sont si communes dans les édifices religieux d'Agrah et de Dehli; point de versets du Koran écrits en lettres de marbre noir incrusté dans le marbre blanc. L'effet général, certainement, rappelle celui d'Agrah, mais vainement on cherche dans les détails l'élégance parfaite du mausolée de Schâh-Djéhan. — D'ailleurs, il est situé pareillement au milieu d'un jardin planté de Cyprès, et dont l'allée principale est occupée par un canal. Ici ce canal est sans eau, et les arbres poussent sauvages dans le jardin. Cet abandon, au reste, sied à la condition déjà ruinée de l'édifice. Ce qui m'en plaît davantage, c'est le site où il est placé; au dehors de la ville, il regarde une baie que forme la plaine au fond des montagnes voisines. Le vallon est uni et cultivé; mais les montagnes sont désertes; et vers la partie moyenne de leurs pentes, on aperçoit l'ouverture de plusieurs souterrains. J'allai les visiter après avoir vu le Tadje; et quoique j'eusse pour compagnon, dans cette excursion, un officier qui réside depuis plus de dix ans à Aurengabad, et qui est fort curieux d'antiquités, j'eus le plaisir de voir des caves qu'il n'avait jamais visitées et dont il ignorait l'existence même; mais elles étaient connues de nos guides.

La partie de la montagne dans laquelle elles sont creusées, est formée d'un banc très-épais de Trapp amygdaloïde, dans lequel il n'y a aucun plan de séparation naturelle des parties de la roche. Le banc tout entier ne forme qu'une masse continue; assez tendre, il paraît, dans l'intérieur; mais qui, par l'exposition à l'air, durcit considérablement. La masse entière du banc a été

enlevée sur une surface rectangulaire de $6^{m},5$ à $10^{m},0$ de côté, et de $5^{m},0$ à $6^{m},5$ de profondeur, à l'exception de piliers qui ont été ménagés sur plusieurs rangées, et qui se coupent à angle droit.

La fig. 1re, Pl. LXXX, indique l'esprit de ces constructions en général. Souvent il n'y a qu'une salle; quelquefois, au fond de celle-là, il y en a une autre plus petite, comme dans la figure ci-dessus, avec une idole dans le fond, et la représentation grossière d'un bœuf sur un piédestal en face de l'idole. La hauteur de ces chambres varie comme l'épaisseur du banc dans lequel elles sont excavées. Presque toutes sont d'un travail très-fini.

Les colonnes ménagées dans la masse du roc sont du travail le plus bizarre et le plus compliqué. Elles se tournent en cylindres, se cannellent en prismes, s'effilent en cônes et se renflent en sphères ou en polyèdres sphéroïdes.

Celles, fig. 5 et 6, Pl. LXXX, ne sont pas sans ressemblance avec celles du temple Djaine d'Adjmir et du Kouttoub.

D'autres, fig. 4, Pl. LXXX, dont le fût offre cette complication de lignes, ou n'est simplement qu'un prisme à base carrée et peu orné sur ses pans, portent vers leur sommet, sur chacune de leurs faces, un arc-boutant formé de figures humaines, montées sur les épaules les unes des autres. La tête de la plus élevée supporte le plafond. Les pieds de la plus basse s'appuient sur la colonne. Est-ce une imitation très-ornée des vieilles colonnes hindoues de Cachemir, dont Djéhanguir décora le palais de Schâhlimar? je veux dire de ce style dont les exemples sont communs dans les plus anciens édifices hindous du nord de l'Inde. Peut-être en est-ce le premier modèle? — Sur quelques-unes de ces colonnes, il y a une quantité de petites figures humaines sculptées en bas-relief. Elles ne sont pas sans ressemblance avec les magots qui couvrent quelques-unes de nos anciennes églises.

Le jour pénètre assez bien dans ces salles souterraines, puisqu'elles s'ouvrent par le flanc de la montagne, qui, dans quelques-unes de ses parties, est verticale, mais jamais surplombée. Cependant il y en a dont l'aire paraît avoir été recouverte d'une très-grande quantité de sable, qui enterre la base des colonnes et comble la chambre tout entière, jusqu'à la moitié de leur hauteur, surtout vers l'ouverture sur la pente de la montagne. Ces chambres-là sont plus obscures. Il m'est impossible de comprendre quelle cause naturelle a pu combler ainsi ces souterrains. Le sable dont ils sont remplis, n'est, il est vrai, que le débris des roches dont toutes ces montagnes sont formées, mais il est très-divisé, et, dans cet état de division, il ne se trouve que dans le sol alluvial de la plaine au-dessous, et jamais sur les pentes des montagnes. — Dans

une chambre que je visitai, il y avait des restes évidents de couleur sur quelques parties des murailles. Aucune inscription.

Ces souterrains me rappelèrent d'abord celui d'Oudjin. Mais celui d'Oudjin est entièrement fermé à la lumière du jour. Il s'ouvre, non pas latéralement dans les escarpements d'une montagne, mais verticalement sur la surface horizontale d'un banc épais de roches trappéennes compactes, médiocrement élevé au-dessus des eaux de la Sipra. Enfin, ses murailles sont garnies d'une muraille artificielle faite de pierres de taille; et il y a aussi une voûte artificielle qui supporte celle taillée dans le roc vif, au lieu qu'à Aurengabad le roc n'a d'autre étai que quelques-unes de ses parties réservées çà et là en piliers et en colonnes.

L'entrée de ces salles est souvent obstruée par des arbrisseaux sauvages; et il n'y a pas de doute qu'il en existe un grand nombre dans cette contrée qui ont échappé à la connaissance des Européens.

Le plateau sur le bord occidental duquel ces cavernes sont creusées près d'Aurengabad, me paraît s'étendre avec assez de continuité au nord jusque vers Douletabad et Ellora; et les gens du pays assurent qu'il existait jadis une communication souterraine entre ces caves et celles d'Ellora. Partout où il y a des souterrains, en tout pays, il existe de ridicules légendes sur leur étendue.

J'ai dit que près d'Adjuntah il y avait des caves semblables. Leurs peintures passent pour les mieux conservées; mais en général toutes ont à peu près la même forme et sont sans doute contemporaines, ou du moins sont l'ouvrage du même peuple; la question est de savoir quel est ce peuple.

La population d'Aurengabad est peut-être de 30,000 âmes : ses éléments sont aussi divers qu'à Bourhanpour. Les Bhoras y ont aussi une grande partie du commerce dans leurs mains. Il y a peu de races aussi distinctes par le genre de travail qu'elle exécute dans les sociétés très-diverses au milieu desquelles elle est disséminée. — Les Bhoras d'Aurengabad brodent avec de la soie, du fil et des paillettes d'or, et les élytres de plusieurs espèces d'insectes brillants, des écharpes d'un goût très-extraordinaire. Leurs dessins m'ont paru européens, et je crois que Bombay est leur marché. On fabrique aussi dans cette ville du *Kinkhab*, ou brocart d'or, qui a la réputation d'être le plus beau qui se fasse dans l'Inde. La soie vient du Bengal. Le fil d'or se fait dans la ville. Cette fabrique jadis était très-considérable. Elle tombe chaque année, faute de consommation.

Les Bhoras ont leur mosquée à part, où les autres Musulmans ne sont pas

admis, du moins à l'heure des prières. Il paraît qu'ils tiennent secrets beaucoup d'articles de leur croyance. Entre autres coutumes juives, ils ont un grand prêtre. C'est plutôt une espèce d'évêque. Il fait des tournées pastorales de temps à autre, et visite toutes les mosquées de sa religion.

Je passai 3 jours à Aurengabad chez le colonel Seyer, commandant d'une des divisions militaires du Nizam, forte de trois régiments d'infanterie, d'une batterie d'artillerie, et d'un régiment de cavalerie. Le Nizam entretient dans ses vastes possessions environ 8000 hommes de troupes de l'armée de Madras, sous le titre de *force auxiliaire;* et le même nombre de troupes appelées *force subsidiaire;* levées, payées et commandées en son nom par des officiers anglais, nominalement à son service. Cette masse de troupes régulières, divisées en un petit nombre de fortes brigades ou divisions, maintient seule l'ordre dans les États de ce prince. Il a une armée irrégulière bien plus nombreuse, mais absolument inutile.

La *force subsidiaire* du Nizam, dont M. Seyer commande une division, ressemble à tous égards aux Sipahis de la Compagnie. Les recrues viennent la plupart du même pays, d'Oude. Ils reçoivent la même paye, portent le même uniforme, et participent à tous les avantages des troupes propres de la Compagnie. En général, les régiments du Nizam sont commandés par de simples capitaines des armées du Bengal, de Madras et de Calcutta. C'est avec le grade de major seulement, que M. Seyer a commandé depuis 10 ans sa division. Ce haut commandement pourrait même être rempli par un capitaine. D'ailleurs, c'est à peu près comme dans les corps locaux ou provinciaux de la Compagnie : les régiments sont loin d'avoir le même nombre d'officiers européens que ceux de l'armée de ligne de la Compagnie.

Jusqu'à ces dernières années, le Résident anglais à Hyderabad avait l'immense pouvoir de nommer à tous les commandements dans cette force subsidiaire; et le brevet royal, la commission donnée par le Roi d'Angleterre à tous les officiers de la Compagnie, n'était pas une condition nécessaire pour obtenir les emplois d'officiers. C'est ainsi qu'à présent, plus de la moitié des officiers subalternes, de ceux qui remplissent avec ce grade les fonctions de capitaine, sont des half-castes que leur naissance excluait de l'armée de la Compagnie. J'ai vu beaucoup de ces officiers métis à Aurengabad, chez le colonel Seyer et ailleurs, à de grands dîners. Leur fusion avec les officiers d'origine européenne pure et à brevet était parfaite. Ils vivent ensemble habituellement à une table commune. C'était la carrière la plus honorable ouverte aux métis dans l'Inde que ce service du Nizam, puisque, au dedans des États du Nizam,

il mettait les officiers métis sur un pied d'égalité complète avec les officiers anglais de la Compagnie, de même qu'en deçà du cap de Bonne-Espérance, les officiers de la Compagnie avec ceux de l'armée royale. Depuis deux ans, cette carrière leur est fermée. Le Gouverneur-général a retiré au Résident d'Hyderabad son immense patronage, et l'a partagé entre lui, le Gouverneur de Madras et celui de Bombay. Et en outre, les officiers seuls de l'armée anglaise (de celle du Roi ou de la Compagnie) seront éligibles désormais à des emplois d'officiers dans la *force subsidiaire* du Nizam. Cette restriction me paraît une rigueur inutile, qu'aucun motif de saine politique n'a pu dicter. Malgré la proportion assez grande des officiers métis, la *force subsidiaire* du Nizam était certainement, quant aux officiers, aussi fidèle et dévouée au Gouvernement de la Compagnie qu'aucun de ses régiments. Les officiers anglais y donnaient le ton en toutes choses. Quant aux soldats, ils se regardent comme les hommes de la Compagnie, et nullement ceux du Nizam; ils sont reçus au service par leurs officiers anglais, renvoyés, avancés et payés même par leurs officiers anglais; ils sont donc à tous égards les soldats de la Compagnie. Leur entretien, après tout, ne coûte rien au Nizam. Après la chute de Tippou-Sahïb, la Compagnie, qui ne savait que faire de ses nouvelles conquêtes dans le sud, fit présent au Nizam de plusieurs districts de la principauté de Mysor, pour reconnaître ses bons services pendant cette guerre, dans laquelle il avait assisté les Anglais contre Tippou avec un contingent de cavalerie. Ces districts, le Nizam les a rendus à la Compagnie pour défrayer la dépense de la *force subsidiaire*, ou plutôt il leur en a remis l'administration et les revenus, n'en gardant que la souveraineté nominale.

Le régiment de cavalerie qui complète la division du colonel Seyer, est composé tout différemment de son infanterie. Les cavaliers sont tous Musulmans, et presque tous Sounnis. Ce sont des gens d'Hyderabad, de familles respectables, surtout ceux qui se montent eux-mêmes. Ils reçoivent par mois 50 roupies d'Hyderabad, équivalentes à 35 roupies sicca (87f,50). Leur uniforme et leur discipline sont à peu près les mêmes que ceux des corps locaux de la Compagnie, mais ils sont mieux montés, mieux habillés. Ils sont traités avec beaucoup de considération. Chacun de leurs régiments n'a, je crois, que trois officiers anglais. Il y a non-seulement des Djemadars et Souhehdars, mais un Ressaldar natif pour chaque régiment, et ce dernier est une personne de rang. Ce Ressaldar, s'il a le moyen de faire cette lucrative avance, monte à ses frais 100 ou 200 cavaliers, engage ceux-ci moyennant une faible solde, et reçoit du Gouvernement 50 roupies (87f,50) par mois pour chaque homme. Ce système

donne beaucoup d'influence à l'officier natif : et l'esprit de ces corps, quoique commandés par des officiers européens, est secrètement hostile aux Anglais. Ce sentiment d'hostilité, qui prévaut généralement dans tout le Deccan chez la population musulmane, a sa source dans les préjugés religieux. — Il y a quelques années qu'un officier anglais, qui commandait le Ressala de la division du colonel Seyer, fut massacré par ses cavaliers. Il les avait aigris par l'obligation de devoirs auxquels ils n'étaient pas accoutumés ; il voulait les plier à toute la discipline de la cavalerie régulière de l'armée anglaise. Il y eut une révolte ; les mutins se séparèrent de leurs camarades. Le colonel les suivit seul, et leur promit leur pardon s'ils voulaient désigner et saisir leur chef. Il y eut parmi ces gens un moment d'hésitation, et celui qui se connaissait coupable, craignant d'être livré par ses camarades, s'approcha du colonel, auquel il prétendait avoir une communication à faire, et, à bout portant, lui tira un coup de pistolet : les autres le voyant tomber blessé, et craignant d'être impliqués dans cet assassinat par les dépositions du mourant, l'achevèrent à coups de sabre. Plusieurs furent arrêtés et pendus : tous les autres furent chassés. On remplaça l'imprudent colonel par un officier plus discret, qui n'a pas eu une seule difficulté avec ses gens depuis qu'il les commande.

Quelques jours avant mon arrivée à Aurengabad, M. Seyer avait été obligé d'aller à plus de 100 milles (29 l.) au sud de son quartier général, avec quelques-unes de ses forces, pour réduire un district qui s'était révolté contre l'autorité du Nizam. Et tandis que j'étais avec lui, il reçut la nouvelle que de nouveaux désordres avaient éclaté d'un autre côté ; mais ils n'étaient pas assez sérieux pour qu'il se mît en campagne lui-même, et il se contenta d'y envoyer un escadron de cavalerie. — Partout les exactions et la tyrannie sans contrôle des officiers fiscaux provoquent des rébellions. Il en est ainsi depuis plus de 50 ans.

Aurengabad, comme toutes les villes, bourgs et districts ruraux du Deccan, a un Câdi. Par une exception unique peut-être dans ce corps, celui d'Aurengabad passait pour être assez intègre. Comme j'arrivais chez M. Seyer, il vint en même temps lui conter qu'une autre longue barbe de la ville étant allée récemment à Hyderabad avec 3000 roupies qu'elle avait données au ministre, avait obtenu sa place. Le vieillard attendait son successeur chaque jour. Avant le changement de système introduit par lord Bentinck dans les fonctions des Résidents aux cours étrangères tributaires, M. Seyer eût représenté cette vilenie au Résident à Hyderabad, lequel en aurait témoigné son mécontentement au ministre, lequel eût gardé les 3000 roupies qu'il avait reçues, et aurait replacé l'honnête homme dont il avait vendu la place : maintenant ces gens

ont carte blanche, et usent de l'impunité. On dirait vraiment que le changement de système, plus libéral en apparence, a pour objet caché de porter au plus haut degré le mécontentement et l'exaspération de la population; que c'est un système prémédité de pessimisme administratif, pour amener l'évidence de la nécessité de faire une réforme complète, de réduire le Nizam à la condition d'un riche pensionnaire, et de le priver de toute autorité dans ses États. Je suis persuadé cependant que jamais tel plan machiavélique n'a existé. C'est avec les intentions les plus désintéressées et les plus libérales, les meilleures enfin, que lord Bentinck fait tout ce mal. Il n'y a ici qu'une voix sur les effets désastreux du système qu'il a ordonné.

Le climat d'Aurengabad passe pour salubre. Les pluies commencent généralement vers le 10 juin : quelquefois un peu après, mais plus souvent un peu avant. Il est rare que la pluie dure tout le jour : ce sont de très-fortes et très-fréquentes ondées, dans l'intervalle desquelles le soleil se montre habituellement. La température cependant est assez rafraîchie par ces pluies, et c'est la saison réputée la plus agréable de l'année à Aurengabad. Il y a quelques fièvres vers leur terminaison, mais rarement d'un caractère dangereux. On s'y plaint du froid de l'hiver; cependant on n'y fait pas de glace, et le raisin qui est cultivé assez abondamment autour de la ville, et qui s'exporte de là dans toutes les provinces d'alentour jusqu'à Bombay et Hyderabad, mûrit en février et mars. L'hiver doit donc être extrêmement doux. La vigne fleurit deux fois l'an : dans les premiers jours des pluies, mais le raisin ne parvient jamais à maturité; puis à la fin de l'automne, en décembre, et c'est la récolte qui mûrit.

La plaine autour d'Aurengabad est formée en général de roches trappéennes en place, plus ou moins décomposées; et sa fertilité dépend du degré plus ou moins avancé de leur décomposition. Il s'en échappe plusieurs sources assez abondantes, qui coulent toute l'année. Un officier de la garnison m'a assuré qu'il avait remarqué depuis un an une coïncidence constante entre la quantité des eaux de ces sources et les phases de la lune. Chaque lune a deux périodes d'accroissement, séparées par deux périodes de diminution dans leur abondance. Mais les procédés par lesquels il essaye de mesurer ces phénomènes sont grossiers, et je le soupçonne d'apporter peu de critique dans ses observations. Cependant il se propose de les continuer avec plus d'exactitude, et de les publier alors.

Il est certain qu'il existe des phénomènes très-particuliers de l'intermittence des sources dans maintes contrées. Les physiciens ont pourvu à leur explication d'une manière plus ingénieuse peut-être que vraie. Si la terre presque

tout entière est encore fluide, et si sa mince écorce solide est soumise à notre insu aux marées qui doivent élever et abaisser la masse entière du globe fluide, on conçoit que ces changements de figure ne peuvent avoir lieu que par le jeu des parties disloquées de l'écorce pierreuse. Ainsi, certains bancs, certaines fissures, certaines cavités où s'amassent et où coulent les eaux qui doivent ressortir quelque part ailleurs en fontaines, peuvent éprouver des compressions et des dilatations périodiques, intermittentes. Ce système me semble ouvrir une série d'explications pour les sources intermittentes, plus satisfaisantes que la théorie généralement admise.

Il y a quelques Baobabs épars autour de la ville; deux sont très-gros, sans atteindre aux dimensions colossales de ceux de Mhandou. Je rappellerai ici que ces derniers ont de 10$^{m.}$ à 13$^{m.}$ de circonférence vers leur base. Or, je crois que cet arbre est si lent à pousser, qu'on a estimé à 6000 ans l'âge de quelques-uns des plus gros, aux îles du Cap-Vert. Il me faudra recourir à la source originale de cette computation, dont le résultat est consigné dans tous les livres élémentaires de botanique. Mais en le supposant même dix fois trop élevé, ces Baobabs de Mhandou ne pourraient provenir de graines apportées d'Afrique par les conquérants portugais. Si la croissance de cet arbre, au contraire, est aussi rapide que celle de la plupart des autres, ces Baobabs de Mhandou pourraient avoir 150 à 200 ans; 300 ans peut-être. En ce cas, je supposerais volontiers que les conquérants portugais, relâchant au Cap-Vert dans leur voyage à la côte de Malabar, auront apporté le fruit très-singulier de cet arbre plus singulier encore par la forme de son tronc, et qu'ils l'auront planté sur la côte de l'Inde, d'où il aura passé dans quelques autres parties de cette vaste contrée. Je m'attends donc à voir le Baobab commun à Goa et dans les anciens établissements portugais. Si je ne l'y trouve pas, la présence de cet arbre à Mhandou et dans le Deccan demeurera pour moi une énigme.

A 40 ou 50 milles (12 à 14 l.) d'Aurengabad, il y a un lac, dans la direction d'Hyderabad, qu'une personne peu instruite me représente comme le cratère d'un volcan, à cause de sa forme enfoncée et circulaire; il s'appelle *Lounar* (*Sel* en indien). Jadis, le fond de ce lac se couvrait chaque année d'une croûte épaisse d'une terre salée et amère (sans doute un mélange de muriate et de sous-carbonate de Soude) qui s'exportait dans tout le Deccan et se vendait aux *Dhôbis* (blanchisseurs) : on l'appelait *Pierre de savon*. C'était une source très-notable de revenu pour le prince. On assure même que plus anciennement, ce lac de Lounar produisait non-seulement cette terre salée, mais des *Cauris* (*Cypræa moneta*), ou une coquille si semblable, qu'elle passait éga-

lement comme monnaie dans tout le Deccan. Le Gouvernement ayant laissé dégrader quelques chaussées qui empêchaient un ruisseau considérable de se jeter dans ce lac, pendant la saison des pluies, ses eaux maintenant sont presque douces, ne déposent plus de sel, et ne nourrissent plus de *Cauris*. Cependant, quoiqu'il n'y ait pas 50 ans qu'il ait cessé d'en produire, je n'ai pu me procurer à Aurengabad chez les habitants les plus vieux et les plus éclairés, une seule de ces coquilles. Je suppose qu'elles n'ont jamais existé.

Lord Clare est venu à Aurengabad dans une visite qu'il fit aux caves d'Ellora, peu de temps après son arrivée dans l'Inde. Il y a laissé la réputation d'un homme assez aimable comme homme privé, et très-passable, il paraît, comme homme public. On m'a conté de lui, qu'il y a peu de temps, il dit à un employé civil très-élevé en rang du Gouvernement de Bombay, lequel faisait attendre, au delà de tout délai raisonnable, un travail dont il avait été spécialement chargé par le Gouverneur : « Monsieur, je suis venu dans l'Inde, non pour travailler beaucoup moi-même, parce que je ne sais pas les choses de ce pays, mais pour faire travailler les autres qui, jusqu'ici, en ont pris trop à leur aise avec le Gouvernement. Ainsi donc, si vous ne vous hâtez de terminer le travail que je vous ai ordonné, je choisirai quelque autre personne pour le faire à votre place, et pour en recevoir le prix à votre place. » — C'est donc un Gouverneur de l'école de lord Bentinck. Le colonel Sèyer est d'avis que tous deux ont raison.

On m'a parlé d'un plan nouveau, maintenant en discussion, pour le Gouvernement de l'Inde. Il n'y aurait plus désormais d'employés civils. Les fonctions civiles, financières, judiciaires et politiques seraient toutes remplies par des officiers choisis dans l'armée. Ce projet me paraît excellent. Il relèverait l'armée dans l'opinion des Indiens. Il relèverait en même temps le service civil, je veux dire les fonctions civiles. Il n'y a pas de doute qu'il ne fournît au Gouvernement des officiers plus actifs et plus habiles; il lui permettrait de choisir, au lieu qu'à présent il ne choisit pas. Il emploie dans les fonctions civiles tous ceux qui viennent d'Angleterre avec une commission *ad hoc*. Les ignorants, les paresseux, les stupides, il les emploie, et quoiqu'il les paye énormément, ils sont toujours mécontents. Au lieu que des officiers militaires mis à leur place, qualifiés mieux qu'eux pour l'occuper, s'estimeraient heureux, et seraient tout zèle, toute reconnaissance pour le Gouvernement, à moitié prix de ce qui lui en coûte à présent pour être servi avec mollesse et dédain.

Le 22 mai 1832. — A Ellora, et séjour les 23, 24 et 25.

Le 21 mai 1832. — D'Aurengabad a Douletabad ou Déoguir.

Le 22 mai 1832. — De Douletabad à Ellora, et séjour les 23, 24 et 25. = [*Róza.*]

Le 21 mai 1832. — *D'Aurengabad à Douletabad.* — Douletabad est la forteresse la plus célèbre de l'Inde. Elle appartient au Nizam; et sans un ordre exprès de la cour d'Hyderabad, on ne la peut visiter. J'avais pris mes précautions dès Indour, et je trouvai chez le colonel Seyer, en arrivant à Aurengabad, le Perwanah du Nizam à son Killadar, pour qu'il m'y admît. Un courrier du colonel Seyer porta le Perwanah au Gouverneur, la veille de mon départ, et en arrivant, le 21 *mai* au matin, aux portes de la forteresse, j'y trouvai les gens prêts pour me recevoir et m'offrir le salam de leur chef.

C'est une montagne conique, Pl. LXXVI, fig. 5, à pentes très-rapides (45° et au delà du côté du S. et du S.O., un peu moins du côté de l'E.), élevée d'environ 160$^{m.}$ à 195$^{m.}$ au-dessus de la plaine qui l'entoure de toutes parts, et taillée en cylindre vers sa base. Le cône naturel qui termine la montagne, repose donc sur une tranche de cylindre. Ce cylindre a environ 1000$^{m.}$ de circonférence, et au moins 50$^{m.}$ de hauteur. A sa base, est creusé un fossé de 13$^{m.}$ à 16$^{m.}$ de large, et de 10$^{m.}$ à 13$^{m.}$ de profondeur, vertical sur les deux bords: un mur épais de 1$^{m.}$ à 1$^{m.}$,3 domine ce fossé en dehors, ainsi qu'un glacis qui se nivelle par une pente rapide avec la plaine environnante.

La montagne tout entière, malgré ses grandes dimensions, n'est qu'un seul bloc, sans couches ni fissures. On voit à peine une touffe d'herbe le long des escarpements taillés à sa base. C'est un mur vertical, élevé, pétri, cimenté d'un seul jet. Il va sans dire qu'il est inaccessible au dehors; mais il y a un passage souterrain ouvert à la base de ces escarpements, et par où l'on monte jusqu'à leur sommet, à la base du cône qui les coiffe. L'entrée inférieure n'est accessible que par une échelle double, qui descend du glacis dans le fossé, et remonte du fossé au seuil de la porte étroite de l'escalier. En général, l'escalier est aisé: cependant il est étranglé en quelques parties. Il est percé près de la circonférence de la montagne, dans son intérieur, et reçoit deux fois du jour par une trouée faite à celle-ci; mais, en général, il est tout à fait obscur, et l'on n'y circule qu'à la lumière des torches. Il s'ouvre au sommet sur les pentes rapides du cône primitif. — Son ouverture peut se fermer par d'immenses plaques de fer excessivement épaisses qu'on pose dessus, comme un couvercle sur l'orifice d'un vase, et que l'on rive dans les roches avec d'énormes barres de fer. J'estime

que souvent l'escalier s'approche jusqu'à 6[m]. de la face extérieure de la montagne.

Le sommet de celle-ci, qu'on a laissé comme la nature l'a fait, est couvert d'Euphorbes épineux, de Câpriers, d'Eriodendron, d'Erythrina et de Boswellia. Ses pentes sont si rapides, qu'il a fallu partout tailler le roc pour faire un chemin vers la cime. Là où les pentes de ce cône s'adoucissent, on a élevé des murailles crénelées qui se raccordent à leurs deux extrémités avec d'autres parties de la montagne naturellement inaccessibles. En sorte que des assiégeants qui se seraient rendus maîtres de l'escalier souterrain, et qui auraient réussi à faire sauter la pesante trappe de fer qui en ferme le sommet, auraient encore beaucoup à faire pour occuper la place, c'est-à-dire, le cône du sommet, si la garnison avait bon courage.

Sur le cône boisé du sommet, il n'y a qu'un très-petit nombre de constructions autres que celles destinées à sa défense. Schâh-Djéhan, qui avait certainement la bosse de la *constructivité*, comme les castors et les marmottes, y a bâti un petit palais, grand pour le lieu, mais simple et sans ornements : c'est presque le seul lieu logeable. Ailleurs, il y a quelques très-petites mosquées avec un bout de galerie auprès, sous laquelle vivent quelques Fakirs. Le point le plus élevé est taillé et bâti en une large tour, armée d'un grand canon semblable à ceux d'Assirghur. Il y en a un autre un peu plus bas, et plusieurs monstrueux fusils à mèche, d'une livre de balles, montés comme de petites coulevrines sur un pivot. Les canons ne peuvent avoir été fabriqués que sur la montagne même, ce qui, au reste, ne devait pas être plus difficile là qu'ailleurs.

Il y a de l'eau toute l'année en petite quantité dans quelques réservoirs creusés dans le roc, vers la base du cône; ces réservoirs sont pour ainsi dire suspendus au-dessus des escarpements.

Au pied de cette forteresse extraordinaire, et à l'Est, il y en a une seconde bâtie dans la plaine et sur ses glacis, avec de hautes et épaisses murailles crénelées, bastions, etc., etc., suivant la coutume indienne. Ce Fort est enfermé dans un autre également défendu; et cet autre est compris lui-même dans l'enceinte fortifiée de la ville de Douletabad. Ainsi, avant d'arriver à la porte de l'escalier souterrain qui conduit au sommet de la montagne, il y a une triple enceinte de fortifications à forcer. Cette triple enceinte me paraît ne rien ajouter à la force de cet ouvrage gigantesque, non plus que les retranchements élevés sur le cône du sommet. Il me semble que les assiégés peuvent se murer par leur escalier, de manière à le fermer tout à fait. Je crois leurs canons tout aussi inutiles que leurs ouvrages extérieurs dans la plaine.

Douletabad est un monument gigantesque, comme les pyramides d'Égypte. Musulmans, aussi bien qu'Hindous, s'accordent à le regarder comme l'ouvrage des dieux. Son nom hindou était *Déoguir;* et ce n'est qu'assez récemment qu'il a été changé par les empereurs de Dehli pour celui de Douletabad, qui est aussi celui de la ville, et de la triple forteresse qui défend au S. E. l'approche de sa base. Cette ville a été bâtie par un des empereurs patans de Dehli, *Mohammed-Touglick-Schâh,* qui régnait vers l'an 1330; et qui, par un caprice assez commun dans l'histoire des princes de l'Inde, obligea les habitans de Dehli à quitter cette ville et à émigrer dans la ville nouvelle de Douletabad.

Ce Fort n'a jamais été pris que par famine ou par trahison. M. de Bussy, qui a laissé un grand et beau souvenir dans ces provinces, dont le nom est rappelé dans les chansons populaires de l'Inde centrale comme le bienfaiteur des pauvres, et qui a tous les respects et l'admiration des Anglais, ses anciens rivaux, M. de Bussy le prit par un stratagème assez commun dans l'Inde. Il y fit admettre, dans des palanquins fermés, et sous le nom des femmes du Gouverneur, un certain nombre d'hommes déterminés, qui firent la garnison prisonnière et ouvrirent la porte à leur général. Mais le Gouverneur était lui-même dans le secret de M. de Bussy, qui avait acheté secrètement sa connivence. L'introduction des gens en palanquins n'était que pour sauver les apparences de la trahison du Gouverneur.

J'ai fait le tour de Douletabad sans apercevoir sur ses remparts la marque d'un coup de canon. La roche dans laquelle ces remparts sont taillés est une Amygdaloïde, sans aucun plan de séparation naturelle, qui s'écraserait un peu sous le choc d'un boulet, mais n'éclaterait ni ne s'éboulerait. On voit encore, en quelques lieux, les coups de pic par lesquels, à force de patience, on a donné à la montagne sa forme actuelle.

L'officier de la garnison qui me servait de guide me dit qu'elle était forte de 400 fusils: s'il y en a 50, c'est beaucoup. Le Gouverneur, peut-être, reçoit la paye de 400 soldats, mais il n'en entretient que fort peu. Sur la montagne, je n'en ai pas vu un seul: lui et ses gens habitent en bas, dans l'enceinte qui touche à l'entrée souterraine. Or, en temps de guerre, cette enceinte, du moins par des assaillants européens, serait forcée en un jour ou deux: il resterait donc à la garnison à se barricader, à murer l'escalier, puis à aller habiter le sommet de la montagne; le cas d'un bombardement n'a pas été prévu, parce que les Indiens ne savent pas se servir du mortier. Il serait aisé d'écraser le peu d'habitations qu'il y a sur le sommet, et d'y éclaircir singulièrement la garnison sans abri.

La ville de Douletabad, qui n'avait d'autre raison suffisante pour exister que le caprice d'un prince absolu, est entièrement déchue de sa grandeur factice. Elle n'a plus aujourd'hui que quelques milliers de pauvres habitants.

On ignore entièrement quand et par qui cette extraordinaire forteresse fut bâtie. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est que les premiers conquérants musulmans de l'Inde la trouvèrent telle qu'elle est. On n'y a découvert aucune inscription, aucune ruine de temples hindous, qui paraisse contemporaine de sa construction. Mais l'entrée du passage souterrain qui conduit au sommet de la montagne, est décorée de colonnes et de piliers tout à fait dans le même style d'architecture que les caves d'Ellora.

On ne voit pas présentement ce qu'on a fait de l'immense déblai de rochès enlevées pour tailler les escarpements de la montagne. Il est probable que l'on en a formé au moins une partie des glacis qui l'entourent. Cependant, en diverses places, j'ai vu que ces glacis étaient formés par le roc dans sa position naturelle. Alors, sans doute, le déblai aura été porté plus loin dans la plaine, pour raccorder avec son niveau ces glacis naturels.

Le 22 mai 1832. — De Douletabad à Ellora, et séjour jusqu'au 25. — Le col qui sépare la montagne conique de Douletabad du plateau qu'elle flanque, ne s'abaisse pas tout à fait au niveau de la plaine.

Sur le plateau, dont le sommet est pierreux, ondulé, aride et désert, il y a un grand nombre de ruines, sans doute toutes musulmanes. Les seules reconnaissables sont des tombes. On y trouve très-communément des pièces de monnaie en cuivre, de l'Empereur Mohammed-Togluck, le fondateur de Douletabad, lequel, pour couvrir le déficit de ses finances, s'avisa d'un expédient tout à fait asiatique, rapporté par Ferischta. Il décréta que son cuivre monnayé aurait la valeur de l'argent.

Une assez belle route avait été construite pour monter de la plaine de Douletabad sur le plateau. Mais elle n'est plus accessible qu'aux chevaux et aux chameaux.

Rôza est une ville médiocre par son étendue et presque déserte, située sur ce plateau; elle n'a guère plus d'autres habitants que les mendiants religieux qui vivent, parmi les tombeaux, de la charité de ceux qu'y attire la réputation de leur sainteté.

Le monument le plus célèbre est la tombe de l'Empereur Aurengzèb : elle est d'une extrême simplicité. Dans la même mosquée est enterré le fils du Saint musulman *Khodjah-Mouïne-Eddine*, dont le tombeau est à Adjmir. Chaque

mosquée à sa tombe ou ses tombes, où reposent des Seïds, des Scheikhs et des Pyrzadehs de grand renom. Chacune a ses Fakirs, plus bruyants, plus importuns que les pauvres de nos églises. Je n'en visitai qu'un petit nombre, parce que la sainteté de ces morts fait seule le mérite de leurs sépultures, dont l'architecture est misérable. De la mosquée d'Aurengzèb, j'entrai dans une autre, située en face, et qui est la plus grande de la ville. C'est un cimetière de saints, dont le plus fameux est *Bourhân Eddine Aolia*.

Les honneurs rendus à son tombeau ressemblaient assez à de l'idolâtrie. Il était, comme tous les autres de quelque renom, couvert d'une draperie et de fleurs de jasmin qu'on renouvelle tous les jours. Quelques Derviches brûlaient devant lui des parfums, dont l'agréable fumée n'était pas perdue pour la troupe fainéante des mendiants qui regardaient un Nâtche, qu'on célèbre aussi presque tous les matins en l'honneur du mort, et presque sur la pierre même sous laquelle il repose.

Rôza est le premier endroit où j'aie vu les coupoles des mosquées surmontées d'un croissant. Cet emblème de l'islamisme paraît généralement inconnu dans l'Inde et à Cachemir.

Ce lieu a une telle réputation de sainteté, que les morts de qualité viennent d'assez loin s'y faire enterrer. J'y ai vu les tombeaux de plusieurs membres de la famille du Nizam, morts la plupart à Aurengabad et à Bourhanpour.

Les Fakirs ont un Djaguir de dix à douze villages aux environs, ce qui fait à peine deux roupies (4 f.) par an pour chacun. Malgré cela, ils ne paraissent pas très-misérables. Ils vivent dans les mosquées désertes; presque tous y ont des femmes. Le jour où je passai à Rôza, il y avait un mariage dans la sainte congrégation. Les préparatifs me rappelèrent les festins d'Homère. Quelques bouchers, dans l'intérieur même de la mosquée, dépeçaient des viandes pour le repas commun. Auprès d'eux, des boulangers pétrissaient de la pâte grossière et en formaient de larges et épaisses galettes. Les Derviches allaient et venaient, et d'un air radieux regardaient ces apprêts. L'amphitryon était un de ces saints gueux.

Rôza a une bonne enceinte flanquée de tours. Il n'y reste d'ailleurs aucun monument remarquable. On ne voit pas où ont vécu ces morts illustres. Peut-être y avait-il autrefois une ville entre Rôza et Douletabad, sur le plateau.

On descend de Rôza dans la plaine d'Ellora, qui n'en est pas éloignée de plus de deux milles ($\frac{1}{2}$ l.).

Ellora est une petite ville, ou plutôt un gros bourg, avec un mur de pierre et de boue, et quelques centaines de misérables maisons. Sa population est

composée de cultivateurs hindous de castes diverses, et de Brahmanes oisifs en grand nombre.

Un ruisseau, qui descend des montagnes de Rôza, y coule, et se rend de là dans le Godavery. A 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) à l'O., est un *djhîl*, qui, dans la saison des pluies, devient une grande et belle pièce d'eau circulaire au fond d'une plaine cultivée : maintenant il est presqu'à sec.

Le village lui-même n'est qu'à quelques centaines de pas du pied des collines, qui se creusent en une baie peu profonde, formant un grand arc de cercle. C'est dans cette sorte d'amphithéâtre que sont creusées les caves auxquelles Ellora doit sa célébrité. La direction générale des collines est du N. au S.; les caves sont ouvertes à l'Occident.

Rien n'annonce le voisinage de ces monuments extraordinaires. Les collines qui les recèlent dans leur sein, sont couvertes de lianes et d'arbrisseaux qui masquent l'entrée de plusieurs, et d'ailleurs on n'y monte que par des ravines étroites et tortueuses. Cette nature sauvage et solitaire encadre admirablement ces merveilles de l'art des temps anciens.

Mes guides, qui étaient de pauvres Brahmanes d'Ellora, accoutumés à montrer les caves aux voyageurs, me conduisirent d'abord à la plus septentrionale, appelée *Adnâte-Subbah*.

C'est une petite salle de 3^{m},5 à 4^{m},0 de côté, haute seulement de 2^{m},0, et dont le plafond uni est supporté par six piliers. Au fond est une porte qui conduit à une plus petite chambre, où est l'idole *Adnâte*, grande figure nue, assise sur un piédestal, les jambes croisées, les mains jointes et posées sur les cuisses. L'entrée de cette cave n'y laisse pénétrer qu'un jour affaibli. Sur ses murailles sont de grandes figures sculptées en relief, enterrées jusqu'au genou dans de la terre qui y a été apportée, et qui en couvre l'aire d'un mètre au moins d'épaisseur. Il y a 40 ans, elle était partiellement comblée comme aujourd'hui; on ignore par qui et pour quelle raison.

Les piliers qui supportent le plafond de cette chambre sont grossièrement équarris. Le travail d'une des murailles est plus fini; mais la rudesse et les petites proportions de tout le reste rendent peu remarquable l'effet de l'ensemble.

En marchant de cette cave au S., vers Rôza, le long des collines escarpées que j'ai décrites ci-dessus, *Djaguernâte-Subbah* se montre immédiatement. La base des collines a été coupée à pic sur une longueur de 20^{m} environ, et, dans cet escarpement artificiel de la roche, on a creusé deux vastes chambres l'une au-dessus de l'autre. L'étage inférieur est presque entièrement comblé de terre, et

l'on pourrait à peine y pénétrer en rampant. Son plafond, très-épais, qui sert d'aire à l'étage supérieur, repose sur des colonnes dont les chapiteaux se montrent seuls au-dessus de la terre accumulée autour d'elles. On arrive à la salle supérieure par un escalier latéral, ouvert sur la petite cour formée en avant de ce bizarre édifice par le déblaiement de la roche. C'est une vaste salle de 18$^{m.}$ de longueur sur 15$^{m.}$ de profondeur, haute de 4$^{m.}$ environ, ouverte entièrement dans toute sa longueur sur l'escarpement de la colline, et conséquemment parfaitement éclairée. Son plafond, chargé de toute la hauteur de la colline, est supporté par 12 colonnes disposées de manière à former, au centre de la chambre, une sorte de salon entouré d'une galerie. Au fond, est une chambre beaucoup plus petite, où l'idole colossale de *Djaguernâte* est assise sur un piédestal, les jambes croisées, et les mains jointes posées sur les cuisses, comme l'idole d'*Adnâte* dans la première cave. Derrière cette idole, sont sculptées en relief sur la muraille, plusieurs figures beaucoup plus petites qui s'éventent. Les murailles de la grande salle sont couvertes de bas-reliefs qui reproduisent le groupe du fond.

La façade de cette étrange construction ne montre d'autre plein que l'épaisseur de la roche ménagée entre les deux étages, pour servir de plafond à l'un et de plancher à l'autre; et une sorte de balcon, ménagé au-dessus, et couvert de sculptures, où se voient une multitude de figures humaines et de figures d'animaux, parmi lesquelles les plus grandes sont celles de deux éléphants.

Les colonnes qui portent le plafond de cette salle sont d'un style massif, mais superbe. Elles devaient être massives pour soutenir la charge énorme qui pèse sur elles; mais l'extrême richesse de leur travail masque leur lourdeur. Elles appartiennent à ces ordres d'architecture si magnifique et si colossale, que crée, dans chacune de ses étonnantes compositions, l'imagination si féconde et si orientale de Martin.

Djaguernâte-Subbah communique par un escalier souterrain avec Adnâte-Subbah qui en est tout voisin, mais à un niveau un peu inférieur. Les sculptures de ces deux salles sont semblables. Je n'y ai reconnu aucun des lieux communs de la mythologie hindoue. Les figures sont nues, à l'exception d'une ceinture, et de sexe peu prononcé. Elles sont ou droites, debout, ou assises, et portent de l'épaule gauche au côté droit, le cordon brahmanique; elles n'offrent pas ces combinaisons monstrueuses de membres d'hommes et d'animaux, si communes dans la sculpture indienne.

Au delà, et à très-peu de distance, est *Indra-Subbah*. Le talus de la base des collines a été pareillement échancré sur une largeur d'une quinzaine de mètres, et une profondeur égale. Cela a produit une cour terminée au fond par un

escarpement artificiel d'une vingtaine de mètres de hauteur, et bordée de chaque côté par une muraille également coupée dans le roc, qui s'élève de l'entrée vers le fond. A l'entrée, on a réservé, dans le roc, une épaisse muraille crénelée et une porte d'un style sévère. Au milieu de la cour, a été ménagée pareillement une pagode, ou temple, d'un dessin très-compliqué et très-riche. Les Brahmanes prétendent que c'est une imitation de la forteresse de Déoguir.

A gauche du temple, s'élève un obélisque taillé comme lui dans la masse du rocher, et, en face de l'obélisque, à droite de la porte, un éléphant plus grand que nature.

Au fond de la cour, dans la face perpendiculaire de la roche sont creusées deux vastes salles formant deux étages. L'inférieur est resté seulement ébauché. L'étage supérieur, où l'on monte par un escalier latéral, consiste en une grande et magnifique salle à peu près carrée, ouvrant au fond sur une petite chambre qui renferme l'idole d'Indra, semblable à celle d'Adnâte et de Djaguernâte.

Les colonnes qui supportent le plafond de la grande salle sont d'une richesse extrême; leur chapiteau est une sorte de vase à ventre cannelé, couvert d'une large couronne, et implanté par sa base dans le fût qui est un prisme quadrilatère légèrement effilé en pyramide, comme un tronçon d'obélisque, et qui lui-même est posé sur un socle cubique, chargé de sculptures élégantes, pl. LXXX, fig. 3. Toutes les parties se lient les unes aux autres et se raccordent avec un art merveilleux. L'effet général est d'une noblesse parfaite. Je n'ai pas besoin de parler de son originalité. Ce vase, qui sert de chapiteau à une colonne, est répété avec diverses modifications dans d'autres temples à Ellora, toujours de la manière la plus heureuse. Ce me paraît être l'idée mère de nos chapiteaux corinthiens.

Les murailles de cette salle sont couvertes de figures en bas-relief, la plupart assises comme l'idole dans la niche du fond; cependant on en voit plusieurs dans des attitudes variées; quelques-unes forment des danses. La plupart représentent des femmes. Toutes sont excessivement mal sculptées. De chaque côté de la porte conduisant à la niche du fond où est l'idole d'Indra, sont deux figures colossales, placées debout. Elles semblent en garder l'entrée.

A gauche de la cour du temple, s'ouvre, dans la tranche de la colline, une autre salle beaucoup moins grande que celle que je viens de décrire, mais d'un travail encore plus riche. Le style en est assez semblable; elle a, comme la salle précédente, une idole accroupie dans un cabinet. Les Brahmanes l'appellent *Peresram,* et la salle elle-même *Peresram-Subbah :* elle est contiguë à Indra-Subbah, et y communique par un passage de quelques marches.

La face de la cour opposée à Peresram-Subbah n'est excavée qu'au niveau de la cour même, en une galerie peu remarquable; mais en dehors de l'enceinte de ce temple singulier, et du côté droit de la cour, s'ouvre une chambre fort médiocre avec un cabinet au fond, et une idole comme dans les autres. Le style de sa décoration est très-simple et absolument différent de tout le reste.

De Peresram-Subbah, il y a un passage souterrain à Djaguernâte-Subbah, qui en est tout voisin. Ainsi toutes les excavations que je viens de décrire, communiquent directement les unes avec les autres, quoiqu'elles aient toutes des façades et des ouvertures distinctes. Elles forment le groupe le plus septentrional, remarquable par l'absence de figures mythologiques hindoues, de monstres fabuleux et de peintures obscènes. Le style des sculptures de ce groupe est éminemment égyptien. Les jambes de certaines figures paraissent couvertes d'une étoffe légère, drapée autour d'elles à la manière dont le sont aujourd'hui les Indiens. Celles qui ont la tête couverte portent une espèce de tiare étrangère au costume actuel. Les figures de femmes ont souvent les bras ornés de bracelets, selon la coutume moderne.

En suivant au travers des ravines et des broussailles les sinuosités de la grande baie creusée dans les montagnes, la première cave qui se présente au sud des précédentes est celle de *Doumar-Leyna*. Ici la base des montagnes était naturellement escarpée. Une ouverture large de 15^{m} à 20^{m}, et haute de 4^{m} au moins, mène d'un vestibule peu profond dans une très-grande salle carrée, vers le fond de laquelle a été ménagé, dans la masse de la roche, un temple dont le sommet soutient, comme un pilier, l'énorme poids du plafond de cette salle. Ce temple est creusé lui-même à l'intérieur; on y monte par quelques marches. Il est dédié à Mahadéo, dont l'idole y est représentée. La salle serait mal éclairée, si la lumière n'y pénétrait que par son entrée, sur le flanc de la montagne. Mais une large tranchée verticale a été ouverte dans le rocher, et sur cette tranchée, qui forme une longue cour étroite, resserrée entre de hautes murailles verticales, s'ouvre, à gauche de la salle, une sorte de large vestibule pareil à celui de l'entrée principale. Le jour y pénètre affaibli. En face de ce vestibule latéral, et à droite de la salle, il y en a un autre, plus vaste encore, où une vive lumière entre de la manière la plus inattendue par deux larges ouvertures donnant sur le flanc même de la montagne. Ce magnifique temple de Doumar-Leyna occupe l'intérieur d'un cap qui sépare de la vaste baie creusée dans les collines d'Ellora à Rôza, une petite anse semi-circulaire. L'une de ces ouvertures est une porte où aboutit un escalier rapide, taillé dans le roc, qui conduit à un bassin très-profond, empli par les cascades qui, dans la saison des

pluies, y tombent des escarpements d'alentour: l'autre est une large fenêtre au bord de laquelle on peut s'asseoir, suspendu au-dessus des précipices qui dominent ce vallon.

D'épaisses colonnes sculptées moins richement que celles d'Indour-Subbah, mais non moins belles, et d'un dessin tout à fait différent, séparent la salle principale de ses trois vestibules.

A l'entrée de chacun des trois vestibules de Doumar-Leyna, sont deux lions couchés, passablement sculptés. Ce sont des lions très-certainement, et non des tigres: ils [illegible] au bout de la queue. Les murailles sont cha[illegible]portent une crinière et une touffe [illegible] plus communs de la myth[illegible]rgées de sculptures; mais ici ce sont les sujets les tant ou ébranlant l'Olym[illegible]ologie hindoue: Rawana, avec ses dix bras, suppor- une femme dans ses br[illegible]pe de Mahadéo; ou bien le dieu est représenté assis avec tchaori pour chasser les[illegible]s, et entouré de figures plus petites, dont une tient un Charles Mallet (1). Il [illegible] mouches. Ce groupe est figuré dans le Mémoire de Sir Sykes, dans une autre[illegible]ffère à peine d'un bas-relief dessiné par le capitaine femelles, portent le cor[illegible] excavation voisine (2). Tous ces personnages, mâles et hadéo et de Parwatti q[illegible]don brahmanique. C'est de ce tableau des noces de Ma- *lais nuptial.* [illegible]e ce temple tire son nom: Doumar-Leyna signifie *Pa-*

En face de ce bas-reli[illegible]ef, on en voit un autre qui représente *Bodder* dans une attitude forcée, employ[illegible]ant ses huit bras à tuer ou à détruire. M. Sykes l'a des- siné dans la Planche 3[illegible]ointe à son mémoire.

Les autres tableaux[illegible] sont plus compliqués et renferment un plus grand nombre de figures. Je[illegible] suis trop ignorant de la mythologie hindoue pour les comprendre et en rec[illegible]nnaître les personnages par leurs noms. Mais tous leurs sujets ne sont que de[illegible] lieux communs, pour quiconque a fait quelque étude de ces fables stupides[illegible] J'y remarque le bœuf *Nandi*, idole si fréquente dans les temples hindous; et u[illegible]e figure de squelette que je n'avais encore observée dans aucun, mais qui[illegible]est bien connue dans la légende brahmanique.

Le petit temple m[illegible]nagé dans l'intérieur et vers le fond du salon principal, est dédié au Lingam, [illegible]ui y est dressé sur un grand piédestal. Les portes de cette chapelle sont gardées[illegible]par des figures colossales, sculptées debout, de toute la hauteur du temple, c'[illegible]st-à-dire de 4^{m},5.

La longue galerie [illegible]ercée verticalement dans l'épaisseur de la montagne pour

(1) Asiatick Researches, Volume VI, page 397. London, édition 1801.

(2) Transactions of the litteray Society of Bombay. Volume III, Planche II, figure 2.

donner du jour au vestibule septentrional de Doumar-Leyna, renferme elle-même plusieurs petites caves, mais dénuées d'ornements. Elle a 2^{m},6 de largeur et 20^{m} de hauteur à son extrémité. L'entrée en est masquée sur le flanc de la montagne par des blocs de rochers qui y sont tombés et des arbres qui y ont pris racine.

L'escalier qui du vestibule méridional conduit au bassin circulaire où tombent les cascades dont j'ai parlé, est entièrement dégradé; et il a cessé d'être praticable, tant sont rapides les pentes sur lesquelles il a été taillé. Il est toutefois évident que jamais il n'a descendu jusqu'au niveau où l'eau monte à présent dans le bassin; et M. Mallet, supposant qu'il dut y atteindre originairement, et qu'il n'a été taillé que pour y conduire, conclut de son hypothèse que ce sont les eaux des cascades qui ont creusé ce bassin depuis la construction de Doumar-Leyna, de toute la différence du niveau qui existe aujourd'hui entre son fond et le bas de l'escalier : différence qui est de 10^{m} à 13^{m} verticalement. Cette action supposée des eaux pluviales était en accord avec les idées qu'on avait de la puissance de cet agent, au temps où le chevalier Mallet écrivait (1794), lorsque c'était à elle qu'on attribuait tous les accidents du relief du globe. Mais aujourd'hui que l'on a mieux mesuré les limites de cette action érosive, cette supposition est tout à fait inadmissible.

Il est probable que cet escalier descendait jusqu'au fond du petit vallon, et que les degrés inférieurs auront été, non pas effacés par l'action lente et continue des météores atmosphériques, mais qu'ils auront été entraînés avec les roches dans lesquelles ils étaient taillés, par suite de l'éboulement de celles-ci.

Le capitaine Sykes assigne à ce bel ouvrage des dimensions plus grandes que le chevalier Mallet, des mesures duquel j'ai vérifié l'exactitude. D'après celles de M. Sykes, j'ai calculé que pour creuser ce temple, il a fallu extraire environ 17,000 mètres cubes de roc. Toutes les parties ménagées en piliers et en colonnes pour supporter le plafond, sont sculptées avec magnificence; les murailles sont chargées de bas-reliefs. On peut apprécier par là le temps ou le nombre d'ouvriers qu'il a fallu pour excaver Doumar-Leyna.

Plusieurs caves ont été percées vers la base escarpée des collines qui forment ce demi-cercle, au centre duquel est ce bassin que M. Mallet a tellement creusé par l'effort des eaux, depuis l'excavation de Doumar-Leyna. Il faut, pour en approcher, descendre dans une ravine profonde, par où s'échappent les eaux des cascades supérieures, après qu'elles ont empli le bassin, traverser cette ravine, et remonter parmi les éboulements et les broussailles jusqu'à la base des escarpements. L'excavation dont l'entrée s'offre la première au sud de Doumar-

Leyna, est appelée *Djenouas* par les Brahmanes. Le roc surplombe au-devant : elle est beaucoup plus large que profonde. Aucune colonne, aucun pilier, n'y a été réservé pour soutenir le plafond. Dans le fond et sur les côtés, sont creusées plusieurs petites chambres. Les murs ne portent qu'un petit nombre de sculptures : ce sont des figures mâles et femelles, coiffées de tiares ou mitres, sans attributs bien caractéristiques. Quelques-unes ont plusieurs têtes.

Un peu au sud de cette cave, on en voit une autre du même nom ; fort large pareillement et peu profonde, et conséquemment bien éclairée, avec un cabinet à chacune de ses extrémités latérales ; elle sert comme de vestibule à une salle carrée, au centre de laquelle est un petit temple semblable à celui de Doumar-Leyna. Il est dédié au Lingam.

L'entrée du vestibule, sur la face escarpée de la montagne, n'est supportée que par deux colonnes, nonobstant sa largeur. Une rangée de colonnes sépare le vestibule de la chambre carrée du fond.

Les colonnes sont très-ornées. Des figures colossales, debout, gardent l'entrée du temple, où le Lingam est dressé sur son support accoutumé.

La cascade qui anime ce site dans la saison des pluies, tombe au-devant de l'ouverture de la première de ces caves.

Près des deux *Djenouas*, un peu plus loin, est *Kômar-Warri*, *Kounar-Warra* selon M. Sykes. C'est une grande salle beaucoup plus large que profonde, avec un cabinet à chacune de ses extrémités, et un troisième au fond et au milieu, près de la porte duquel sont deux figures colossales debout. Les murs n'offrent pas un seul bas-relief. Elle n'a point de colonnes, mais des piliers unis, à base carrée, sans socle, sans chapiteau, ni ornement d'aucune espèce. Le roc surplombe considérablement en avant de l'entrée de cette cave. Son nom, qui signifie, selon les Brahmanes de l'endroit, la *Maison du Potier*, a trait sans doute à quelque circonstance ignorée de son histoire.

Enfin, et toujours dans la petite baie dont Doumar-Leyna occupe le cap septentrional, est une dernière excavation plus petite que les précédentes, auxquelles elle est contiguë, et appelée *Telika-Makane* ou la *Maison de l'Huilier*. Tout le travail en est fort grossier. Elle emprunte son nom d'une sorte de petite auge circulaire creusée dans son aire, assez semblable à celle dans laquelle on écrase les graines oléagineuses dans toute l'Inde, pour en extraire l'huile. Une partie de cette cave a été murée. J'ignore pourquoi.

Ces quatre caves, les deux *Djenouas*, *Kounar-Warra*, et *Telika-Makane*, forment un petit groupe très-marqué par leur position topographique, dans cette espèce de cirque au fond duquel tombent les cascades de Doumar-Leyna,

et par le plan assez uniforme de leur construction. A défaut de tableaux mythologiques hindous, le Lingam ne laisse pas de doute sur leur origine brahmanique.

Il y a surabondance de preuves d'une origine semblable dans les caves suivantes, dont la première est *Nil-Khânt.* Son entrée est à un niveau supérieur à celui des précédentes. C'est une grande salle carrée, ouverte sur toute sa largeur et parfaitement éclairée. Au fond est un cabinet ou chapelle dont le Lingam est l'idole. Quelques Fakirs se sont établis dans cette cave; ils y dorment et y préparent leurs aliments. Le Lingam est humecté par leurs soins. Les murailles sont décorées de quelques bas-reliefs, parmi lesquels je remarque la figure de *Ganesa*, accroupi, avec sa trompe d'éléphant qui le rend si reconnaissable.

Nil-Khânt est le nom indien d'un oiseau fort commun dans l'Inde, *Coracias Indica,* sacré pour les Hindous et les Sykes, et regardé par eux comme un augure de prospérité. Cet oiseau passe pour avoir été l'une des incarnations de Mahadéo. C'est à ce titre qu'il est sacré; son nom signifie *Gorge bleue :* j'ignore pourquoi, car ce sont les ailes qu'il a bleues: sa gorge est brunâtre.

L'excavation suivante s'appelle *Ramissœur.* C'est un vaste vestibule, large de 30$^{m.}$, peu profond, supporté par 10 colonnes qui y dessinent au milieu un salon, séparé seulement par une rangée de 4 colonnes d'un autre salon carré au centre duquel est une chapelle dédiée au Lingam.

Toutes les parties de cette cave sont admirablement travaillées. Les murs sont chargés de bas-reliefs; les corniches et plafonds ornés des arabesques les plus élégantes; enfin, les colonnes sont d'une magnificence et d'une originalité extrêmes, pl. LXXX, fig. 2. Leur chapiteau est un quadruple groupe de petites figures, qui s'appuient sur la partie supérieure du fût par les pieds et par la tête; leurs bras touchent au plafond qu'elles supportent en arc-boutant; ces figures sont sculptées avec plus d'art que l'on n'en voit généralement à Ellora; leur agroupement est loin d'être disgracieux; elles m'ont rappelé le chapiteau bizarre des colonnes antiques de Schâhlimar, en Cachemir.

M. Sykes a expliqué fort en détail les nombreuses scènes mythologiques représentées en bas-reliefs sur toutes les murailles de ce temple. Rawana, ébranlant l'Olympe de Mahadéo, y est reproduit sans aucune différence notable avec le même sujet, tel que je l'ai vu d'abord à l'entrée de Doumar-Leyna. Le bœuf Nandi et plusieurs figures de squelettes se voient dans d'autres compositions. Une autre représente des femmes dansant au son d'instruments semblables à ceux usités aujourd'hui dans ce pays. Enfin, on voit dans un de ces bas-reliefs,

deux personnages mâle et femelle (Siva et Parwatti), jouant aux dés, avec des dés faits exactement comme ceux en usage maintenant dans l'Inde, c'est-à-dire des prismes à 4 pans.

A quelques centaines de pas au sud de Ramissœur, est le *Keylas*, la plus grande et la plus magnifique de toutes ces excavations. Ici les montagnes, à leur base, se terminaient par des escarpements d'une dizaine de mètres, supportant un talus qui s'élève rapidement à plus de 30^{m}; leur masse a été déblayée sur une largeur de 50^{m}, et une profondeur de 80^{m}. Cela a produit une vaste cour de ces dimensions, ouverte seulement vers le ciel et du côté de son entrée, vers la plaine d'Ellora; encaissée par ses trois autres côtés, entre les immenses murailles verticales taillées dans le roc.

Une ville de temples et de palais a été ménagée dans le roc solide, comme si l'ouvrier avait tracé sur le flanc des montagnes une masse de roc de 80^{m} de long et de 50^{m} de largeur, et de 30^{m} de hauteur, pour faire sortir de ce bloc gigantesque ces palais et ces pagodes.

L'entrée du Keylas se présente comme celle d'un palais indien. C'est un portail massif chargé de créneaux et de tourelles, uni de chaque côté à la masse des montagnes par une muraille crénelée. Le portail est creusé de chambres où l'on monte par des escaliers, et dont une paraît avoir dû être le *Naobot-Khaneh*, ou salle du concert. Ces appartements communiquent avec une suite de temples, dont un a le bœuf Nandi pour idole, un autre le Lingam, et dont le plus vaste, situé au centre de la cour, rappelle, par sa forme mitrale et les détails compliqués de son architecture, les pagodes modernes de Benarès et d'Oudjin. Il a environ 30^{m} de haut. A l'extérieur de cette pagode, est un vaste salon dont le plafond est supporté par de superbes colonnes, et dont tous les murs sont ornés de bas-reliefs, comme toutes les parties intérieures et extérieures de cet extraordinaire édifice. La grande pagode est flanquée de quatre autres, dont la hauteur est moitié moindre. Elles communiquent toutes ensemble à chacun de leurs étages, soit par des escaliers et des passages intérieurs, soit par des balcons extérieurs.

Les sculptures intérieures rappellent, par leur style, leurs sujets et leurs proportions, celles des autres temples brahmaniques d'Ellora; mais celles dont l'édifice tout entier est couvert extérieurement, méritent une description séparée. Les soubassements du groupe central formé de la grande pagode et des quatre pagodes plus petites dont elle est flanquée, se raccordent avec un art extrême. Des éléphants y sont sculptés, qui se montrent de face, serrés les uns contre les autres, fléchissant la tête, comme s'ils portaient tout le poids

de l'édifice. Il n'y a rien de plus étrange et de plus beau que ce cordon d'éléphants. C'est au-dessus d'eux que se voient, encadrés dans des compartiments qui répondent aux faces diverses de chaque chapelle, cette singulière suite de bas-reliefs, où les curieux de la légende hindoue reconnaissent les sujets de tant de contes brahmaniques. La plupart représentent des batailles et des scènes de débauche. Les acteurs de celles-ci sont les personnages les plus fameux de l'Olympe indien, les incarnations les plus révérées de l'Être suprême: c'est l'union de Mahadéo et de Parwatti, ou d'autres personnifications du principe générateur et vivifiant de la nature. Mais ces représentations de l'union des sexes sont variées à l'infini, et l'artiste paraît s'être complu dans leur obscénité.

Dans plusieurs des tableaux de batailles, il est aisé de reconnaître des scènes de l'antique épopée indienne, de la guerre des divinités de l'Inde et de Ceylan. Les singes de Serindib prennent part aux combats. Les combattants sont armés d'arcs et de sabres droits, comme ceux fabriqués et usités encore dans cette partie de l'Inde et le pays de Guzerate. Il y a des guerriers montés sur des éléphants, d'autres sur des chars traînés par des chevaux. Mais je n'ai pas réussi, non plus que le chevalier Mallet, à y découvrir un seul homme à cheval. Les figures n'ont souvent pas plus de 0^{m},3 de hauteur.

De l'entrée du portail jusqu'à la dernière des pagodes qui flanque le temple principal, il y a plus de 65^{m}. Le groupe du Keylas s'étend sur toute cette longueur, et le sommet mitral du grand temple atteint 30^{m} de hauteur; et ce n'est qu'un seul bloc de pierre!

A l'entrée de la cour rectangulaire dont cet extraordinaire édifice occupe le centre, deux éléphants plus grands que nature sont debout, un de chaque côté, en face l'un de l'autre. Un peu plus loin, derrière eux, s'élèvent deux obélisques de 13^{m} de hauteur. Le temple du bœuf sacré *Nandi* est situé entre eux.

Tout le pourtour des escarpements artificiels qui ferment trois des côtés de la cour du Keylas, est percé de chambres souterraines qui y communiquent: ce sont des salles d'une profondeur variable, mais la plupart d'une très-grande longueur. Il y en a deux et trois étages les uns au-dessus des autres. Les unes sont dépourvues d'ornements, leurs murs sont nus, et les rangées de piliers qui y ont été réservés, sont des prismes à base carrée. D'autres sont supportées par des colonnes d'une richesse extrême; leurs corniches sont du travail le plus élégant, et leurs murailles décorées de sculptures. Les figures de leurs bas-reliefs sont en général mitrées, et toutes d'êtres humains. Elles sont posées dans des attitudes très-diverses. Il y en a de couchées; d'autres debout, dans des attitudes de repos; d'autres forment des danses. Aucune n'est accroupie à la ma-

nière de l'idole de l'Indra-Subbah, de Peresram et des autres caves du groupe septentrional que j'ai visitées d'abord. Il est indubitable qu'elles sont toutes brahmaniques.

Exposé aux injures de l'air, le Keylas a souffert davantage de l'action du temps que les temples souterrains d'alentour; quelques parties de sa structure, taillées dans des veines de roc moins solide, se sont éboulées. Les arêtes vives sont émoussées. Les obélisques qui décorent l'entrée de la cour, ont perdu les figures sculptées sur leur sommet; cependant ces dégradations sont bien légères dans la masse du monument. Il faut descendre, pour les apercevoir, à l'inspection des détails, et leur complication est si grande, que malgré leur parfaite symétrie, on remarquerait à peine la place des pièces détruites, si leurs débris éboulés ne la faisaient chercher involontairement.

Le Keylas, infiniment plus grand et plus extraordinaire que le temple de Doumar-Leyna, m'a paru moins beau. Il faut un effort de l'esprit pour en comprendre toute la grandeur et toute l'étrangeté. Il est nécessaire de se représenter qu'il a fallu creuser de main d'homme dans le flanc des montagnes cette vaste cour où ces temples s'élèvent, et les sculpter dans le roc qui occupait jadis cet espace. On dirait d'abord des temples bâtis, comme le sont tous les édifices humains, de pierres apportées d'ailleurs, taillées séparément et assemblées; et alors leurs dimensions, quoique grandes pour un monument indien, ne le sont pas assez pour frapper un Européen qui n'y admire que l'excessive originalité et la richesse de leur architecture. Mais quand il vient à observer que toute cette complication de pagodes, de colonnes, de dômes effilés en mitres qui s'implantent les uns sur les autres et atteignent jusqu'à 30$^{m.}$ de hauteur au-dessus de l'aire d'où il les contemple, que toute cette bizarre structure n'a pas un joint, et qu'il réfléchit que ce n'est qu'une seule masse de roc sculptée sur place, continue avec la masse même de la montagne, alors le Keylas grandit tout à coup dans l'esprit, qui, au lieu d'un édifice humain, n'y voit plus qu'une sculpture de géants.

Et ce n'est pas seulement la grandeur de l'ouvrage que l'on admire alors avec étonnement, mais la prodigieuse fertilité d'imagination de son auteur, quel qu'il pût être.

Je ne sortis du Keylas qu'après y avoir passé plus de trois heures à en voir rapidement toutes les parties, et j'éprouvai, en en sortant, ce sentiment particulier de fatigue, de l'impuissance, qu'on emporte toujours d'une visite au Louvre également prolongée. On jouit mal de chaque chose, quand on veut jouir de toutes, parce que l'aptitude à la jouissance est bornée: et il est impos-

sible de faire un choix parmi tant de détails intéressants. On veut tout saisir, tout embrasser.

D'après les mesures approximatives que j'ai prises au Keylas, j'ai calculé que plus de 100,000 mètres cubes avaient été déblayés dans le roc vif. Ce n'est là que la vingtième ou la trentième partie de la masse des pyramides d'Égypte. Mais dans les pyramides il n'y a que du travail, et ici, il y a un art prodigieux. Il a fallu non-seulement une intelligence supérieure pour concevoir une structure si compliquée dans la masse du rocher; mais, pour l'en faire sortir avec toute la richesse d'exécution de ses détails, et la symétrique correspondance de ses parties, il a fallu un nombre très-considérable assurément d'ouvriers fort adroits, dirigés, surveillés constamment dans leur travail par des chefs habiles. Si grossière que soit la sculpture des bas-reliefs dont tout l'intérieur des temples est décoré, et dont ils sont presque également ornés à l'extérieur, depuis la base jusqu'au sommet, elle ne peut avoir été faite que par des hommes dont c'était la profession; et si le nombre n'en était pas très-considérable, ils ont dû y être occupés bien des années.

Il est vrai que le déblaiement de la majeure partie du roc n'était qu'un travail mécanique; mais la roche dans laquelle le Keylas est excavé, est, comme dans tout ce système de collines, une amygdaloïde très-cohérente, très-tenace, et de plus, souvent fort dure, lorsque sa pâte passe à celle du basalte. Elle est entièrement dépourvue de stratification, et ne peut se faire éclater par grandes pièces. L'une des caves de l'Indra-Subbah, qui n'a pas été terminée, montre par quels procédés timides, lents et laborieux, se faisait le déblaiement, même à une distance considérable des parties du roc qu'il fallait réserver: c'était à coup de pic, ou de marteau frappé sur une pointe d'acier: les éclats, moyennement, sont plus petits que la main. Cette prudence était nécessaire, car il court dans la roche des veines de quartz qui en rompent quelquefois la continuité. Un travail plus hardi, des chocs plus violents auraient pu détacher entièrement ces veines quartzeuses de la pâte de la roche, à laquelle elles n'adhèrent que faiblement, et compromettre l'exécution du plan de l'architecte. Les 100,000 mètres cubes excavés au Keylas, ont donc dû coûter infiniment plus de temps et de travail qu'il n'en faudrait aujourd'hui, surtout avec l'emploi de la poudre, pour faire un pareil déblai de roches dans des circonstances ordinaires.

A 300 ou 400 pas au sud du Keylas, est un autre temple appelé *Dosse-Aoutar*. On entre d'abord dans une cour peu spacieuse, creusée comme celle du Keylas dans l'épaisseur de la montagne, à sa base. Au centre de cette cour, dont les murs latéraux, taillés dans le roc, ont à peine $8^{m.}$ à $10^{m.}$ d'élévation, est

un petit temple sculpté, comme celui du Keylas, dans une partie du roc ménagée à cet effet, et d'un style tout à fait particulier. Ce n'est qu'une chapelle de forme à peu près cubique, un peu plus basse et moins large qu'elle n'est longue; creusée à l'intérieur. On dirait presque une tombe chrétienne ou musulmane. Elle a de petites fenêtres percées seulement par les ouvertures symétriques d'une sorte de découpure taillée dans la pierre, qui m'a rappelé le *screenwork* (1) prodigué dans tous les monuments des Mogols. Au fond de la cour est une salle carrée de 30^{m}. de côté, supportée par 20 piliers, ouverte à la base échancrée des collines. On y monte par un bon escalier pratiqué dans leur épaisseur. Au fond de cette salle, dont les murailles, peu ornées, n'offrent d'autres sculptures que quelques personnages de la mythologie hindoue, est un cabinet dédié au Lingam de Mahadéo. Le Lingam est dressé sur son piédestal accoutumé, au centre de cette petite chambre, et en face de Mahadéo assis. — Au niveau de la cour, le roc est excavé sous ce grand salon en une galerie à peu près de même largeur, mais beaucoup moins profonde. — La galerie inférieure et l'étage supérieur ont à peu près la même hauteur, environ 5^{m}.

L'excavation où me menèrent ensuite mes guides, peu éloignée de la dernière, s'ouvre immédiatement sur le talus escarpé de la base des montagnes. C'est une salle carrée de 13^{m}. de côté. Son plafond est supporté par 12 colonnes, dont le fût épais et cylindrique, ou évidé à sa base, et renflé plus haut en forme de vase, est cannelé en torsade. Aucune autre cave ne m'avait offert ce genre d'ornementation. Ces 12 colonnes enferment ou dessinent un salon carré. De celles qui supportaient le plafond surplombant de la salle au niveau de la façade, il n'en reste que deux debout. La lumière entre ainsi sans obstacle dans cette cave, que les Brahmanes d'Ellora appellent la maison de Rawana, à cause d'un bas-relief sculpté sur une de ses murailles; répétition exacte du tableau décrit à Doumar-Leyna, et tant de fois reproduit au Keylas et dans toutes les caves brahmaniques.

M. Sykes a décrit tous les bas-reliefs de cette cave et de la précédente. Il remarque, dans celle-ci, l'absence du Lingam dans sa chapelle, malgré sa dédication évidente à Siva, et paraît regarder l'une et l'autre comme une sorte de transition entre les temples brahmaniques de Doumar-Leyna, du Keylas, et de leurs intermédiaires, et des excavations bouddhistes qui viennent après.

A peu de distance de là, et fort près l'un de l'autre, sont deux temples appelés *Tine-Tâl* et *Dô-Tâl*.

Le premier se montre au dehors, comme la façade d'une grande maison à

(1) Travail à jour dans la pierre, semblable à celui que présentent plusieurs édifices gothiques.

trois étages, percée de 10 larges et hautes fenêtres de front, séparées chacune par un pilier épais. Au-devant de cette face coupée verticalement dans la masse des collines à leur base, est une cour carrée aussi large et à peu près aussi profonde qu'elle.

Cette façade a environ 30^{m} de largeur. Le temple inférieur, creusé au niveau de la cour, est moins profond que les deux supérieurs; le moyen l'est davantage; le troisième a 16^{m} de profondeur. Au fond de chacune de ces vastes salles est un sanctuaire dont la porte est gardée de chaque côté par une figure colossale, debout; là, se voit une statue non moins colossale de Bouddha, assis, les jambes croisées, la plante des pieds relevée, dans son attitude de méditation la plus ordinaire. Les murailles de chaque salle sont divisées en grands compartiments qui correspondent aux rangées de piliers qui supportent le plafond de chacune d'elles; et dans chacun de ces cadres est répétée en relief la figure colossale de l'idole du sanctuaire.

On monte d'un étage à l'autre par de superbes escaliers creusés dans le roc; les seuls vraiment beaux que j'aie vus dans l'Inde.

Aucune des excavations d'Ellora ne se présente à l'extérieur d'une manière aussi imposante. A l'intérieur, les *Tine-Tâl* ne sont pas moins remarquables par l'extrême simplicité de leur architecture, qui en fait paraître les proportions plus grandes: leurs piliers sont carrés sans aucun ornement; les plafonds sont unis. Sans la figure de Bouddha, sculptée en bas-relief sur les murs et dans le sanctuaire du fond, on dirait que ces grandes excavations ont été faites pour la demeure des hommes. La lumière la plus vive en éclaire toutes les parties. Je trouvai l'étage du milieu occupé par un Fakir hindou, qui y était déjà établi lorsque le capitaine Sykes visita ces caves, en 1819. Cet homme était Brahmane; et cependant il adorait ces figures de Bouddha, dont il a barbouillé un grand nombre, comme les Hindous barbouillent leurs idoles. Il me demanda poliment l'aumône, que je lui refusai avec la même politesse; et comme ne se tenant pas pour battu par mon refus, il me dit que tous les Européens qui venaient voir son dieu, étaient dans l'habitude de lui faire un présent. J'entrai en conversation avec lui, pour lui apprendre qu'il se trompait sur la nature du dieu qu'il avait adopté ici pour l'objet de son culte; que ce n'était pas un dieu hindou, mais celui de peuples qui n'avaient pas de distinction de caste et qui mangent la chair du bœuf. Il me répondit que son dieu était Mahadéo, et un fort grand dieu; que depuis bien des années il n'en adorait pas d'autres, et que, grâce à lui, il n'avait jamais manqué du nécessaire; et il retira ainsi sa demande d'aumône sans m'importuner davantage.

M. Sykes trouve un curieux rapprochement entre les deux cultes brahmanique et bouddhiste, dans le fait de ce Brahmane mendiant, qui reconnaît une idole de Bouddha pour un de ses dieux. Un pareil témoignage, à mes yeux, n'a pas plus de valeur que n'en aurait celui d'un paysan italien qui verrait dans une statue grecque un saint du Calendrier, ou une madone. Ce mendiant, content dans sa nudité et son dénûment, a paru à M. Sykes un être digne d'envie. J'avoue que je ne lui en porte aucune, quoique son existence soit moins misérablement métaphysique que ne la représente cet écrivain. En effet, il ne lui a trouvé d'autre propriété au monde qu'une gourde, et un chiffon grand comme la main, dont il se couvre la ceinture; et il a oublié d'indiquer un houkha fort simple, mais muni de toutes les pièces nécessaires à bien fonctionner. Le philosophe de M. Sykes s'enivre, s'hébète à fumer du tabac, qu'il mêle sans doute d'opium ou de chanvre. Ses heures de méditation religieuse, de contemplation intérieure, de communion avec la divinité, ce sont ses heures d'ivresse. Je l'ai vu qui préparait son repas du matin, et il y apportait plus de soin que les pauvres cultivateurs hindous. Le nombre des Fakirs qui deviennent réellement et sincèrement assez maniaques pour s'infliger, sans aucun signe de douleur, des pénitences cruelles, est fort petit. J'ai surpris quelquefois, dans un lieu écarté, au bord d'un ruisseau, faisant les apprêts de leur repas dans la chaleur du jour, ceux que j'avais rencontrés le matin ou le jour d'avant dans un village, s'y faisant horribles, hideux, pour commander la charité des paysans. Je les avais vus nus, le corps couvert de cendres, tatoué d'ocre de diverses couleurs, les cheveux épars, emplis d'ordures, le regard stupide et farouche, la bouche fermée: dans leur halte du jour, ces mêmes hommes étaient tout différents. Pour préparer leurs aliments, ils s'étaient dépouillés de leur simple costume de Fakirs, dont l'eau du torrent voisin avait facilement enlevé la trace; ils parlaient entre eux, joyeusement occupés des apprêts de leur dîner. L'un allumait le feu, un autre pétrissait sur une pierre plate la farine dont la charité des villageois avait empli leur bissac. Un troisième se servait, comme d'un pilon, du pesant bâton ferré, massue redoutable, dont il était armé sur la route, et pilait dans le creux d'une roche un grand nombre d'épices diverses, du sel, des piments, du turmeric, du cardamome, du poivre, etc., etc., dont la petite bande était bien approvisionnée. Le beurre ou l'huile ne manquait pas, pour graisser ces gâteaux savamment épicés déjà, et dont chaque convive savourait les copieux morceaux; un houkha ensuite était allumé, qui, pendant une heure, circulait à la ronde; après quoi, venait la sieste provoquée par ces fumées enivrantes de chanvre et d'opium; et après la sieste chacun faisait son sac,

où, sous le plus petit volume, il renfermait tout le mobilier réellement nécessaire au bien-être d'un Indien, le chargeait sur ses épaules; alors, barbouillée de nouveau des cendres refroidies du foyer, bien repue, bien reposée, et de nouveau bien horrible à voir, la bande joyeuse reprenait sa marche, prête à paraître sourde et muette et possédée du diable en vue du premier hameau.

J'ai rarement surpris de cette façon des mendiants de cette espèce, sans qu'ils me demandassent quelque présent; ce qui me permettait aussitôt de lier conversation avec eux. Je les félicitais de la bonne chère qu'ils faisaient, et ils répondaient d'un air hypocrite que c'était Mahadéo qui leur faisait cette faveur, mais qu'ils l'achetaient par bien des peines, marchant toute leur vie d'un temple à l'autre, nus, sans souliers, etc., etc. Je riais de leurs jérémiades, et leur faisais presque toujours déposer, par mes plaisanteries, leur caractère emprunté de pauvres pénitents; tous me paraissaient extrêmement attachés à leur genre de vie, dont Gil-Blas a si bien peint les plaisirs. Quant à Mahadéo et à ses innombrables acolytes, ils s'en occupaient assurément fort peu, et n'en connaissaient guère plus que moi. Très-peu de ces vagabonds savent lire, de quelque caste qu'ils soient sortis. La charité de mes domestiques et des cavaliers de mon escorte leur avait fait admettre un de ces mendiants à Cachemir dans mon jardin, où ils le nourrissaient grassement. Ils l'avaient recueilli dans les montagnes de Prountche. C'était un nain d'une forme et d'une figure hideuse; à peine pouvait-il marcher. Il mangeait tout ce qui lui était donné par mes gens hindous et musulmans indistinctement: et le temps qu'il ne mangeait pas, fumait, ou semblait méditer profondément sur un livre qu'il tenait à la main. Il appelait ce livre, qu'il avait acheté à Cachemir pour quelques païces, son schaster. Ennuyé de la présence de cet hôte qui attirait à lui mes serviteurs, je fis un jour, en présence de tout mon camp, la revue sévère de ses titres au caractère sacré dont il jouissait; et tout d'abord je le convainquis de tenir au rebours du véritable sens, l'almanach qu'il prétendait savoir lire: sur quoi je le fis chasser.

Je doute que le Ghosaine-Brahmane, qui vit en ermite dans le temple bouddhiste de Tine-Tâl, soit plus savant.

Il est d'ailleurs bien connu qu'il y a dans toutes les parties de l'Inde et jusqu'en Cachemir, des tombes musulmanes que les Hindous visitent en pèlerinage. Le Deccan a son Saint musulman sous la protection de qui cette province est placée, et qui n'est pas moins vénéré des Hindous que des Mahométans. Rendjit et ses Sikes, malgré leur haine fraîchement envenimée contre l'Islamisme, font leurs prières au tombeau de plusieurs *Pyrs* de cette religion; enfin les Brahmanes de Cachemir, et tous les gouverneurs sikes de cette pro-

vince, Kschattris ou Khalsats, vont prier avec les Musulmans à la Zéarotte de Schaikh-Nourdine.

Est-il surprenant, après cela, de voir un gueux ignorant, né dans une caste hindoue, prendre une idole de Bouddha pour une des innombrables figures de sa légende.

Le temple de *Dô-Tâl,* à 200 pas au delà du précédent, n'a, comme l'exprime son nom, que 2 étages, consistant chacun en une vaste salle fort semblable à celles de Tine-Tâl, ornée des mêmes idoles. Sa façade s'ouvre sur une cour creusée pareillement dans le roc. L'effet général est semblable à celui de Tine-Tâl, mais moins grand. Les piliers carrés qui supportent les plafonds de Dô-Tâl portent quelques ornements que je n'ai vus nulle part ailleurs à Ellora. Ce sont des cercles à la circonférence desquels s'appuient des arcs, plus ou moins ouverts, de cercles plus petits.

On me mena ensuite au temple de *Biskerma,* sans m'en faire voir un autre intermédiaire, que je trouve décrit dans les Mémoires du capitaine Sykes, et d'autres voyageurs qui ont visité Ellora. Les Brahmanes d'Ellora lui ont donné le nom ridicule de *Doukhya-Ghur* (la Maison de la douleur), parce que, d'une figure de Bouddha représenté dans une des quatre attitudes de la méditation, posant l'index de la main droite sur l'un des doigts de la main gauche, ils ont fait un être fabuleux, *Biskerma,* l'architecte divin de tous ces temples, qu'ils supposent s'être blessé le doigt en travaillant.

Le temple dédié par les Brahmanes au culte de Biskerma, et appelé par eux *Mestrika-Makanne,* la maison du charpentier, est peut-être la plus singulière de toutes ces excavations. Sa forme rappelle l'intérieur d'une cathédrale gothique. Le porche, sculpté dans un escarpement de la roche déblayée à la base des collines pour faire une cour au-devant de ce bizarre édifice, ressemble à celui de nos églises : il est chargé d'ornements. Les colonnes qui en supportent l'entrée, très-rapprochées les unes des autres, ne laissent pénétrer au dedans qu'une lumière peu vive. C'est par une grande ouverture, terminée en ogive, que le jour entre principalement. Il tombe d'abord sur une galerie tout à fait semblable à celle où l'on place les orgues dans nos cathédrales. La courbure de la voûte paraît être celle de la membrure d'un navire; on dirait que le temple tout entier n'est qu'un vaisseau renversé. Cette comparaison s'est offerte à toutes les personnes qui ont visité Biskerma. Ce qui la suggère au premier moment, ce n'est pas seulement la forme de la voûte, mais les nervures ménagées en relief dans le roc, en imitation parfaite de la membrure d'un vaisseau.

L'aire du temple est un fer à cheval très-allongé. Il y a comme une sorte de

nef séparée du pourtour extérieur par une rangée de piliers qui dessinent, par leur alignement sur cette aire, un autre fer à cheval semblable et plus petit. Au fond est ce que j'appellerai le chœur, et dans ce chœur l'autel qui occupe la même place que dans les églises catholiques.

L'idole ici, c'est un Bouddha assis sur un large segment de sphère entre deux Tchobdars. Il n'y a d'ailleurs ici, non plus que dans toutes les caves au sud des Kaylas, aucune sculpture qui rappelle un des sujets de la mythologie brahmanique. Ce segment sphérique est un des signes les plus certains pour distinguer les temples bouddhistes de tous les autres que l'on pourrait confondre avec eux dans l'Inde et les îles voisines, à Ceylan. M. Sykes, par une étrange erreur, a cru y voir le sommet déprimé du Lingam. C'est le *Dagob* ou *tumulus*, qui est censé recouvrir les ossements, les reliques d'un saint, d'un Bouddha, ou de l'éléphant, de l'animal qui le portait pendant sa vie : objets d'adoration parmi les Bouddhistes; et, parmi les Hindous, objets d'horreur et d'abomination, comme tout ce qui se rapporte à un être mort.

J'estime à 4,800 ou 5,100 mètres cubes le roc déblayé, tant pour l'excavation du temple que pour celle de la cour creusée au-devant. C'est le seul temple, à Ellora, dont le plafond soit en voûte.

Dhair-Wara, où l'on passe de Biskerma par un étroit sentier sur le bord d'un précipice au-devant duquel tombe une cascade dans la saison des pluies, est la dernière et la plus méridionale des caves d'Ellora. C'est une grande salle de 25$^{m.}$ de profondeur, de 16$^{m.}$ de largeur, avec plusieurs sanctuaires latéraux, semblables à celui du fond, et contenant également les idoles colossales de Bouddha. Son architecture est extrêmement riche, mais sans aucune sculpture brahmanique. Les côtés de la vaste cour ouverte dans le roc, au fond de laquelle ce temple est creusé, sont percés d'un grand nombre de petites caves ou cellules, circonstance commune à presque tous les monuments que je viens de décrire comme consacrés à Bouddha.

Dhair est le nom d'une des tribus déprédatrices, originaires des montagnes qui entourent au nord le Deccan. Ces hommes, comme les Bhîls des montagnes de Vindhya et de Sôtpoura, les Ghoundes de la haute vallée du Tâpti, à l'Est d'Assirghur, les Ramoussis et les Coulis des ghâtes au nord de Bombay, ne quittent leurs forêts et n'entrent passagèrement dans les sociétés de cultivateurs de la plaine que pour y remplir les fonctions de Tchaokidar ou garde champêtre. La plupart des villages du Deccan ont au service de leur petite communauté quelques familles de ces montagnards qui vivent en parias, hors

des murs; et dans beaucoup de villages, dont les habitants brahmanes se piquent de grande pureté, ils ne peuvent même jamais y entrer. Peu scrupuleux sur le choix de leurs aliments, passionnés pour les liqueurs fortes et le régime de la chair, ils mangent jusqu'à celle des bêtes mortes. J'ignore quelle circonstance a valu au dernier temple bouddhiste d'Ellora le nom de Dhair-Wara; mais il passe pour un lieu pollué, et plusieurs Brahmanes d'Ellora refusent d'y entrer.

J'ai fait tant de fois, depuis mon arrivée dans l'Inde, l'observation que je vais mentionner ici, que sans doute je l'aurai déjà notée plusieurs fois dans mon Journal. C'est une sorte d'apologie, sinon d'éloge, de l'institution et du préjugé de castes, tels qu'ils existent dans l'Inde. Sans doute ils sont funestes aux sociétés indiennes à bien des égards. Ils opposent, à mon avis, un obstacle insurmontable à tout changement notable, à toute amélioration importante dans la condition morale et même physique des Indiens. — Mais enfin, dans l'Inde, les petits ne souffrent pas moralement de l'orgueil des grands. Le mépris, l'horreur des hautes castes pour les hommes de basse caste ne donne jamais à ceux-ci un sentiment de peine. Ils ne sont pas humiliés de leur dégradation. Ils n'en souffrent jamais. Chaque caste et chaque subdivision de caste forme comme une petite société à part dans la communauté générale. Ses membres jouissent entre eux du sentiment de leur égalité, et avec les autres membres de la communauté générale, leurs rapports sont déterminés, avant la naissance des individus, par une discipline traditionnelle, discipline de fer, et contemporaine de l'établissement des Gouvernements hindous. Le Dhair du Deccan, comme le Bhîl du Malwa, relégué hors de l'enceinte du village dont il garde la nuit les propriétés, n'est pas plus humilié devant un Brahmane ou un laboureur, d'être ce qu'il est, Bhîl ou Dhair, qu'un soldat ne rougit de monter la garde à la porte de son colonel. Cet homme, que nous appelons un Pâria, un *Outcast,* a sa caste aussi, et ne tient pas moins qu'un Brahmane aux préjugés et aux coutumes de sa caste. Le Dhair du Deccan, par exemple, qui se nourrit de la chair des bœufs et des buffles, des chameaux morts de maladie ou de vieillesse, n'a pas moins d'horreur que le Brahmane de la chair des cochons domestiques. Il a ses idées particulières de pureté et de souillure relatives à sa caste, et ces notions bizarres règlent, dans la caste la plus basse, la plus infâme aux yeux des autres, le régime alimentaire des individus, et le rapport des deux sexes, tout aussi bien que dans les hautes castes, quoique différemment. Il n'y a aucun sentiment de malveillance ni de pitié dans les hautes castes, pour les basses castes; et dans celles-ci, aucun sentiment d'envie, de

haine, de vengeance contre les castes supérieures. Toutes admettant l'origine divine de la division des castes, personne ne me semble avoir d'humeur contre elles. Ce n'est pas une institution humaine et qui se puisse changer. Si elle est injuste, à quoi bon s'en plaindre dès lors; et ceux que son injustice favorise doivent-ils en être responsables? Est-ce leur crime?

Ces préjugés bizarres qui condamnent une nation à être pauvre et faible, parce qu'ils y étouffent le germe de presque toutes les ambitions, en murant chaque individu dans sa caste, ont une heureuse influence sur le bonheur des individus. Il n'y a pas dans l'Inde un être humain qui rougisse de sa condition. Les pauvres, dans l'Inde, ne souffrent que de leur misère : au lieu que, dans les sociétés européennes, ils souffrent et de leur misère et souvent des passions haineuses que leur inspire le spectacle de l'existence aisée des classes supérieures. Enfin, aux États-Unis, où il n'y a guère de pauvres, où les moins fortunés sont à peu près aussi bien vêtus et nourris que les riches, les classes inférieures de la société mènent l'existence la plus malheureuse, persécutées constamment par l'idée de leur infériorité et de leur dégradation.

Il y a ainsi aux États-Unis de si cruelles et de si amères souffrances dans l'exercice des professions les plus humbles, et surtout dans celle de domestique, que les personnes nées dans les rangs les plus pauvres font des efforts extraordinaires de travail pour monter dans l'échelle sociale. De là, production, richesse individuelle et richesse nationale : mais peu de bonheur, il me semble. Ces hommes libres travaillent comme des nègres, et y sont contraints, pour ne pas se trouver bientôt parmi les plus malheureux de tous les parias, parmi les classes les plus humbles de la république américaine. — Un Bhil ou un Dhair du Deccan, serviteur fort mal payé d'une communauté villageoise, ou bien le Tchamâr de ce village, tous regardés par les autres paysans comme des êtres impurs dont le contact serait une pollution, relégués comme des pestiférés hors du village, veillant le jour et la nuit à la garde de ses récoltes et de son bétail, nus, au soleil, à la pluie, aussi mal nourris que mal vêtus, ces gens-là se considèrent comme ne manquant en rien à ce qu'ils regardent comme leur dignité; ils n'ont à rougir et ne rougissent en effet devant qui que ce soit de leur condition : leur sort est digne d'envie, si on le compare à celui de l'Américain, bien vêtu et bien nourri, qui est au service d'un autre.

En Europe, jusqu'à la révolution française, il y avait partout une sorte de coutume plus ou moins fortement établie, qui bornait généralement l'ambition du fils à l'exercice du métier de son père. Les lois fermaient, comme elles le font

encore dans beaucoup d'États du continent, l'entrée de certaines professions à de certaines classes de la population. Ce système intermédiaire en quelque sorte à l'institution indienne des castes et au principe d'égalité politique moderne, était essentiellement transitoire, parce qu'il était odieux aux classes proscrites, et que celles-ci devaient s'ameuter pour le renverser. Elles l'ont renversé en France il y a 44 ans; et il n'est pas tombé chez nous sans faire sentir dans tous les autres États de l'Europe le contre-coup de sa chute. Là où il existe encore, sanctionné par la loi, il est menacé de ruine prochaine. L'Europe tout entière imitera la France.

L'ordre de choses qui lui a succédé immédiatement et qui règne encore dans ce pays (la France), n'est cependant pas heureux. Il y a une disposition générale à s'élever au-dessus de la condition de son père, à exercer une profession plus lucrative, plus considérée. Il y a surtout une tendance à déserter les métiers pour les professions, comme si le travail manuel avait quelque chose d'ignominieux. De là, pour une place si chétive qu'elle soit, ou la licence d'exercer une profession dite libérale, dix concurrents qui se présentent. Un seul réussit. Celui-là, j'admets qu'il soit heureux; mais ses rivaux moins fortunés ne sont-ils pas bien plus à plaindre que s'ils n'avaient jamais visé plus haut qu'à apprendre et exercer le métier de leur père, l'industrie de leur famille? Le système de l'égalité et de la libre concurrence à tous les emplois éveille en un mot bien plus d'ambitions qu'il n'en peut satisfaire; et il se peut, il me paraît même probable, que dans le nouvel ordre de choses créé par la révolution, malgré l'augmentation de l'aisance de la masse, il y a plus d'individus mécontents de leur sort qu'autrefois. Ce malaise social me paraît encore n'être que transitoire; le mal porte avec lui son remède. Le nombre extrême des concurrents fera baisser le prix de la denrée qu'ils offrent. L'inégalité encore monstrueuse qui existe entre le salaire des travaux intellectuels et manuels, ou des professions et des métiers, diminuera graduellement. Il me semble du moins que la concurrence devra tendre à l'effacer, si les institutions politiques d'ailleurs n'ont pas une tendance vicieuse et plus puissante.

Je reviens aux caves d'Ellora. Une circonstance commune à toutes ces caves, c'est qu'elles ont été jadis crépies à la chaux, et couvertes de peintures. Presque toutes montrent encore des croûtes de mastic calcaire adhérentes à leur plafond, à leurs piliers, qui déforment les sculptures déjà fort lourdes dont la plupart sont ornées. De la peinture ancienne, il ne reste que des traces, d'après lesquelles cependant il m'a paru qu'elle n'était guère meilleure que la peinture actuelle des Hindous à Jeipour, et là où il est resté des princes riches.

Cet ignoble badigeonnage, qu'il est si aisé de restaurer par la pensée, quand on en a vu quelque part un modèle, devait dissimuler le caractère de grandeur et d'étrangeté de ces ouvrages bizarres. Les Kaylas surtout devaient y perdre en apparence, et ne plus sembler qu'une construction ordinaire. Les caves d'Ellora n'ont sans doute jamais été plus belles que nous ne les voyons aujourd'hui. Le *Ghosaine* du *Tine-Tâl* a barbouillé de rouge les figures de Bouddha de ce temple; et dans plusieurs autres excavations, l'idole principale a été traitée de la même façon par les Brahmanes du village voisin, ou par les dévots qui y viennent en pèlerinage.

Les eaux pluviales ont entraîné de la terre dans l'étage inférieur de quelques temples, et les ont en partie comblés. Une seule cellule, tout à fait insignifiante par ses dimensions, a été fermée de main d'homme. Nulle part on ne voit de traces de violence. Quelques colonnes, quelques piliers, quelques corniches se sont éboulés; mais les siècles seuls les ont renversés. Aucun iconoclaste n'a mutilé les temples d'Ellora.

Mais qui les a creusés? Quel est leur âge? Les temples du groupe central des Kaylas et de Doumar-Leyna sont incontestablement brahmaniques; ceux du groupe méridional, bouddhistes; enfin, le groupe d'Adnâte et l'Indra-Subbah, au nord, malgré les figures de Bouddha qui s'y trouvent, paraît équivoque à quelques antiquaires qui le soupçonnent d'être Djaine.

M. Charles Mallet, qui le premier a décrit ces merveilleux ouvrages, s'est attaché davantage à en mesurer minutieusement toutes les parties qu'à pénétrer le mystère chronologique et mythologique de leur origine. Bien que le groupe central des Kaylas et le groupe méridional soient si manifestement distincts, il a entièrement confondu leur nature, admettant tous les noms du Panthéon hindou que les ignorants brahmanes d'Ellora qui lui servaient de guides, donnent aux figures de Bouddha. Le groupe d'Indra-Subbah, septentrional, est le seul qu'il ait soupçonné de n'être pas purement brahmanique. Il aura sans doute appris sur les lieux que des bandes de Goudjeratis venaient quelquefois en pèlerinage aux temples d'Adnâte, de Peresram et d'Indra, et que ces Goudjeratis étaient regardés par les Brahmanes comme des Hindous schismatiques, et désignés par eux sous les noms de *Sews* et de *Jutties;* et c'est à ces schismatiques qu'il attribue la construction des temples souterrains de ce groupe.

M. William Erskine a confirmé de tout le poids de son assentiment la justesse de ce soupçon; il regarde les caves du groupe septentrional comme des temples *Djaines.* On n'y voit pas cependant ce qu'il indique comme le signe

le plus certain d'une telle origine : les 24 figures nues et debout, les 24 saints des Djaines.

C'est sur un des piliers du temple Bouddhiste de *Tine-Tâl*, qu'est gravée la seule inscription qu'on n'ait encore pu déchiffrer, et que l'on suppose contemporaine de ces édifices. Toutes les autres sont modernes, et ont été gravées sans doute par les voyageurs qui les ont visités, ou les ermites qui s'y sont établis : elles sont tout à fait insignifiantes. C'est donc à la critique historique à deviner l'histoire de ces monuments.

M. Erskine s'y est exercé avec une grande sagacité et de vastes connaissances. Les résultats de son travail sont fort singuliers : contrairement à l'opinion généralement admise de l'antériorité du Bouddhisme au Brahmanisme, M. Erskine arrive à regarder le Brahmanisme comme le culte le plus ancien. Et les Djaines seraient une secte schismatique sortie non pas directement du Brahmanisme, mais du Bouddhisme, laquelle, vers l'époque où le Bouddhisme pur aurait été proscrit de l'Inde continentale, se serait graduellement rapprochée du Brahmanisme.

Le Brahmanisme des temps anciens, d'après M. Erskine, différait considérablement du culte actuel des Hindous. Sa légende n'admettait qu'un petit nombre d'incarnations de la Divinité. L'Olympe indien, comme l'Olympe grec et romain, ne s'est peuplé que graduellement du nombre énorme de ses habitants de tout grade. Chaque poëte a ajouté à ce nombre, et dans l'Inde, la fécondité déréglée des imaginations les plus monstrueuses, trouvait faveur auprès de la crédulité de la multitude. Les Bouddhistes, d'après l'ingénieux écrivain dont je rapporte ici sommairement les idées, ne se seraient séparés des Brahmanes qu'il y a environ 2000 ans, alors que le Brahmanisme était relativement simple encore; mais les Bouddhistes niaient toute incarnation de la Divinité. Les figures de Bouddha que nous voyons dans leurs temples ne représentent pas des dieux. Ce sont des images humaines, celles d'hommes voués à une vie de piété et de méditation, de saints ou de sages, car c'est là peut-être la signification du mot Bouddha, qui acquirent durant leur vie, par la pratique d'une haute vertu, un pouvoir surnaturel, et qui restèrent l'objet d'un culte après leur mort. Les Bouddhistes ont ainsi un grand nombre de Bouddhas. Ils n'avaient point de divisions de castes; du moins il n'y a point d'institution semblable à Ceylan, en Ava, et dans toute l'Asie orientale, Bouddhiste à ce jour.

Les Djaines, sortis des Bouddhistes, limitèrent à 24 le nombre de leurs saints ou Bouddhas. Ils n'avaient d'abord point de divisions en castes; mais leurs restes, encore nombreux dans l'Inde occidentale et méridionale, les ont

adoptées depuis longtemps avec un grand nombre de superstitions hindoues, et se sont tellement rapprochés du Brahmanisme pur, qu'ils n'en forment plus qu'une secte plus ou moins hétérodoxe, mais avec laquelle les Brahmanes eux-mêmes, et les Hindous de leur persuasion ne refusent pas de s'unir par des mariages. Les Djaines sont très-nombreux en Goudjerate, dans le Marwar; il y en a quelques-uns en Meiwar et en Malwa, et dans l'ouest du Deccan, à Pounah même. Ils s'y trouvent dans tous les rangs de la population. Ils fréquentent les temples hindous, admettent apparemment toutes les incarnations hindoues de la Divinité. Le vulgaire d'entre eux connaît sans doute à peine les points de doctrine théologique qui séparent légèrement leur secte du reste des Hindous; mais il paraît que jusqu'à ce jour, il y a des prêtres djaines, Brahmanes djaines qui gardent l'ancienne tradition des 24 saints, et qui rejettent secrètement la doctrine des incarnations de l'Être suprême (1).

M. Sykes a trouvé la figure de Bouddha dans plusieurs des temples brahmaniques de Pounah. Ces Brahmanes étaient peut-être Djaines. Mais cette supposition n'est point nécessaire. Les Hindous ne sont pas difficiles en fait d'idoles: pour peu qu'elles soient bien stupides et bien affreuses, ils les adorent de leur mieux. L'Hindouïsme d'ailleurs n'a point et n'a jamais eu d'unité de doctrines. Il n'y a pas de hiérarchie parmi ses prêtres: chaque province de l'Inde, et, dans chaque province, chaque caste a ses croyances particulières. Les Hindous n'ont pas un livre de leur loi, comme les juifs, les chrétiens et les musulmans. On sait combien sont nombreux leurs schasters, leurs vedas et leurs pouranas; combien tous ces livres diffèrent; l'excessive difficulté de les comprendre, tant à cause de l'obscurité de la pensée de leurs auteurs, que de la complication de la langue samscrite; de là l'infiniment petit nombre de Brahmanes capables de les lire. Ce n'est donc pas par leurs livres que les Hindous règlent les cérémonies de leur culte et toutes leurs observances religieuses, mais par les traditions locales de province, de village, de caste ou de famille.

Le Bouddhisme a existé jadis dans toutes les parties de l'Inde, car on trouve dans toutes ses provinces des monuments de ce culte. Ils abondent surtout dans l'Inde occidentale. *Gaya*, si vénéré des Hindous, est une ruine bouddhiste, visitée à ce jour même par des pèlerins du Thibet; l'idole si fameuse de *Djaguernâte* paraît être une image de Bouddha.

(1) Le colonel Tod décrit la belle ruine d'Adjmir comme les restes d'un temple djaine. J'ignore absolument sur quoi il fonde cette détermination. Les 24 saints y manquent. Peut-être est-il d'une construction postérieure à l'époque de la pureté du culte des Djaines?

Malgré les renseignements ingénieux sur lesquels M. Erskine fonde son opinion, je répugne à l'admettre. Elle est directement contraire à tout ce que nous savons de l'histoire des religions. Une religion qui sort d'une autre, et qui est tolérée par elle pendant des siècles, qui compte une vaste portion de la population d'un pays parmi ses sectateurs, ne saurait être détruite par celle d'où elle est sortie. L'histoire nous montre le culte le plus nouveau qui supplante toujours à la fin le culte le plus ancien. C'est ainsi que le Christianisme a succédé en quelque sorte au Judaïsme; qu'il a complétement supplanté le Polythéisme grec; et que le Protestantisme, sorti du Catholicisme, l'a dépossédé, comme en Angleterre et dans diverses parties de l'Allemagne, ou que du moins il n'a été étouffé par lui dans aucune des contrées où il avait acquis quelque développement. Il me semble donc plus naturel de regarder le culte aboli comme le plus ancien.

Mais les monuments souterrains d'Ellora sont tous dans le même état de conservation; ils paraissent tous contemporains les uns des autres. Comment concevoir que des cultes rivaux aient travaillé en paix les uns près des autres? et si, malgré la similitude apparente de l'âge de ces temples, ils ont été creusés à des époques différentes, comment concevoir que la secte victorieuse soit venue bâtir parmi les temples de la secte proscrite, et les ait respectés? L'Hindouïsme, il est vrai, n'admet pas de prosélytisme, et par conséquent n'a aucune raison d'être persécuteur. Mais tel est l'Hindouïsme de nos jours et celui des derniers siècles : à une époque plus reculée, il admettait assurément des prosélytes; il le faut bien croire, à moins qu'on ne regarde les innombrables castes de l'immense population hindoue, comme la descendance d'une seule famille; il est impossible jusqu'ici de décider s'il est sorti du Bouddhisme, ou s'il lui a donné naissance; mais le Bouddhisme, à une époque inconnue, a existé dans toute l'Inde, et le nombre et la grandeur de ses ruines attestent qu'il y était le culte d'une grande partie de la population; or, comme il n'y a plus aujourd'hui, ni depuis plusieurs siècles, un seul Bouddhiste sur le continent, il est évident que le Brahmanisme a converti ou exterminé la secte qui a disparu. Pourquoi a-t-il respecté ses temples? pourquoi ne les a-t-il pas convertis à son usage, comme le Christianisme l'a fait partout, pour les édifices des cultes qu'il supplantait : à Rome, dans toute la Grèce, et jusque dans l'Inde même, où les conquérants portugais convertirent en une église catholique, une des caves brahmaniques d'Éléphanta; comme les Musulmans enfin l'ont fait à Constantinople?

J'ignore si, dans les contrées situées à l'Est de l'Inde, l'idole de Bouddha

porte le cordon brahmanique, mais il en est paré dans tous les temples d'Ellora; ce qui me donne à penser que ce n'était pas alors le signe exclusif d'une caste particulière, mais seulement une marque de distinction et sans doute d'extrême piété et de sainteté, ou bien que les Bouddhistes de l'Inde ancienne différaient des Bouddhistes actuels des contrées à l'Est du Gange, par une hiérarchie de castes semblable à celle des Hindous brahmaniques.

Je soupçonne enfin que le Bouddhisme et le Brahmanisme ont pu coexister dans l'Inde, non-seulement sans se persécuter, mais sans se renier réciproquement. Les Hindous de nos jours sont divisés en adorateurs de Vischnou et en adorateurs de Siva ou Mahadéo, sans que les Vaischnavas contestent la nature divine de Siva, ni que les sectateurs de Siva excluent de leurs temples la figure de Vischnou. Chacune des deux sectes se contente de réclamer la préséance pour le dieu dont elle embrasse plus particulièrement le culte. C'est ainsi que, dans la Grèce antique, Minerve avait son temple auprès du temple de Vénus; qu'Apollon, dans une ville voisine, à Delphes par exemple, effaçait tous les autres dieux, même Jupiter. Chaque province, chaque peuplade avait choisi dans l'Olympe une divinité qu'elle honorait presqu'à l'exclusion des autres, dans ses cérémonies religieuses. Ces dieux rivaux vivaient en paix, et leurs sectateurs se regardaient comme unis par les liens d'une foi commune. Au-dessus de tous les dieux de l'Olympe, il y avait le grand dieu, le dieu inconnu, le Fatum, quelquefois appelé Jupiter par les sages, celui auquel Socrate sacrifia avant de mourir, et tous les autres n'étaient que des personnifications de ses attributs; comme les Hindous ont leur Brahma, ou Fatum, ou dieu inconnu, incompréhensible, la cause première de tout ce qui existe, qui n'a pas de temples élevés en son honneur, dont le nom ne se trouve jamais dans les légendes, et n'est mentionné que dans les livres de métaphysique;—notion élevée de la Divinité défigurée sans cesse dans les livres des Juifs par des incarnations continuelles, dans lesquelles on le voit marcher, monter, descendre, s'asseoir, parler, se mettre en colère, se réjouir, se repentir, se reposer.

Les Hindous brahmaniques n'adorent pas directement l'Être suprême, parce qu'ils ne savent sous quelle forme l'adorer, et parce qu'ils regardent son essence comme entièrement métaphysique, insaisissable et incompréhensible. Brahma, Vischnou et Siva ne sont pour les Brahmanes lettrés que la personnification des trois principaux attributs de ce dieu inconnu; ils représentent sa puissance créatrice, conservatrice, destructive. Comme l'espérance et la crainte agissent plus fortement sur l'esprit des hommes que la reconnaissance, Brahma ou le symbole de la puissance créatrice, puissance inerte dans l'univers actuel,

reçoit peu d'hommage. C'est le principe conservateur Vischnou, et le principe destructeur Siva, et principalement celui-ci, auquel on élève des temples. Mais ces trois symboles ne sont pas adorés sous leur type originel, mais sous les types divers des nombreuses incarnations qu'ils ont éprouvées. Les idoles des temples brahmaniques représentent surtout les incarnations de Siva et de Vischnou : incarnations multiples et de sexes divers pour chacune de ces deux personnes dans chacune de ses apparitions sur la terre.

Il est donc inexact de dire que les Hindous admettent les incarnations de la Divinité, de l'Être suprême, du grand dieu inconnu, de celui qu'ils appellent Brahma. Tous les dieux de leur Panthéon ne sont, à parler rigoureusement, que des incarnations des symboles des trois grands attributs de la Divinité. Or, l'incarnation du symbole d'un attribut est une phrase vide de sens, de laquelle il est impossible de faire sortir la doctrine de l'incarnation de la Divinité elle-même.

Je ne me suis laissé entraîner dans cette digression théologique, que pour prouver que si les Bouddhistes de l'Inde antique, comme les Bouddhistes actuels de l'Asie orientale, niaient l'incarnation de la Divinité, les Hindous n'admettaient pas davantage cette doctrine : qu'ainsi, à cet égard, les deux cultes ou les deux sectes différaient moins qu'on ne l'avance généralement; et si elles se rapprochaient d'ailleurs par une égale soumission à la hiérarchie des castes, comme le cordon brahmanique des idoles de Bouddha dans les temples d'Ellora permet de le supposer, on peut concevoir alors aisément qu'elles aient vécu ensemble, confondues, honorées, protégées également par les gouvernements d'alors. Dans le cours des siècles, une des deux sectes, la Bouddhiste, se sera graduellement éteinte, comme nous voyons la secte des Djaines, si florissante il y a 400 ans dans toute l'Inde occidentale, perdre chaque jour du terrain et se fondre chaque jour plus intimement dans le Brahmanisme pur, sans violence ni persécution.

M. Wilson suppose que les temples d'Ellora ont pu être creusés par des bandes nombreuses de Djoguis, de Sanyassis et autres associations religieuses ambulantes. Mais le calcul que j'ai fait plus haut de la quantité de pierre arrachée de l'intérieur des montagnes pour creuser ces singuliers souterrains, et l'art extrême qui a présidé à l'ensemble et à tous les détails de leur exécution, prouvent qu'elle a exigé un concours de forces mécaniques et de talents pratiques, dont le gouvernement d'une nation nombreuse peut seul disposer. Ce gouvernement devait être celui dont le prince résidait à Déoguir, ou Douletabad, car cette forteresse extraordinaire porte l'empreinte du même génie qui a creusé les temples d'Ellora et des montagnes d'alentour, d'Aurengabad et d'Adjuntah.

Déoguir et Ellora ne se ressemblent pas seulement par le caractère commun de hardiesse bizarre et de patience extraordinaire qui ont présidé à leur construction, mais par les détails de quelques-unes de leurs parties. La galerie souterraine, par où l'on passe avant d'arriver à la base des escarpements artificiels de Déoguir, est portée sur des piliers et des colonnes réservées dans l'épaisseur du roc, comme celle des temples d'Ellora. C'est le même style sévère et grandiose, la même richesse, la même fécondité dans l'invention des ornements qui décorent ces vestibules souterrains. Les restes de la route qui conduit au travers des montagnes de Rôza, de Déoguir à Ellora, attestent par leur grandeur, qu'elle fut l'ouvrage du même peuple, de la même dynastie.

Je crois donc avoir montré, comme l'hypothèse la plus vraisemblable sur l'origine des caves d'Ellora, que les temples brahmaniques, bouddhistes et djaines (si ces derniers diffèrent réellement des temples bouddhistes), ont été creusés dans le même temps par des sectes diverses d'un peuple dont les Radjahs habitaient Déoguir, qu'ils avaient aussi construit, et que les Radjahs protégeaient également, sans doute parce que chacune de ces sectes était unie aux autres par un assez grand nombre de croyances et d'institutions communes, pour ne former toutes ensemble qu'une seule nation et qu'une seule religion.

Il reste à déterminer l'âge absolu de ces monuments. M. Erskine, le seul auteur qui ait osé leur donner une date positive, ne fait remonter leur antiquité qu'à environ 800 ans : c'est-à-dire, deux siècles seulement avant l'invasion du Deccan par les Mahométans. Or la tradition de l'origine de tels édifices ne peut guère s'effacer dans un espace de temps aussi court, et les premiers historiens mahométans du Deccan ne font aucune mention des caves d'Ellora; et quant à Déoguir, ils ne font que rapporter la légende hindoue qui fait remonter sa construction à des âges fabuleux. La date de M. Erskine me paraît donc très-improbable; mais je ne vois aucun moyen de déterminer la date réelle. Mon impression est que ces monuments sont d'une très-haute antiquité.

Leur première vue, comme celle du Niagara, a plutôt excité ma surprise que mon admiration : mais je suis resté quatre jours à Ellora, campé près d'une pagode moderne et d'un mausolée mahométan d'une grande beauté, sous un bouquet de Tamarins d'une grandeur colossale, dans un site retiré, gracieux et pittoresque; connaissant les sentiers et les ravines qui conduisent à chacune des caves, je les ai revues seul, à des heures diverses du jour; et c'est alors seulement que j'ai senti toutes leurs beautés. Cependant, il n'y a pas de culte qui parle moins à l'imagination que celui auquel étaient consacrés les temples

d'Ellora. Le Panthéon hindou est trop merveilleux pour exciter notre sympathie. Ce qui nous attache à la mythologie des Grecs, c'est en grande partie la figure entièrement humaine de leurs dieux. Nous nous intéressons à eux comme à des hommes, héros de vieilles légendes. Dans l'Olympe hindou, il n'y a que des monstres. Il n'est fait que pour inspirer du dégoût. — Bouddha, dans l'attitude de la contemplation, est la seule figure humaine que l'on voie parmi les sculptures d'Ellora; et quand on a voyagé quelques années dans l'Inde, on a observé trop souvent l'original de cette statue, pour n'en pas détourner les yeux avec pitié et avec mépris. Ce n'est en effet que la figure d'un de ces Fakirs que l'on voit garder des heures entières la même attitude, dans un état de stupeur, dont la répétition fréquente produit en eux un idiotisme maniaque ; loin d'être de la méditation, c'est un sommeil apparent de toutes les facultés sensibles et intellectuelles, pendant la veille du corps, mais une veille rigide, d'un caractère particulier.

Les limites du Brahmanisme et du Bouddhisme ne sont certainement pas aussi tranchées qu'on les représente. Dans les temples des Lamahs du haut Kanaor et du Spiti, l'idole qui occupe la niche d'honneur ne représente jamais Bouddha dans son attitude contemplative, mais une des incarnations de Siva ou Mahadéo. Il est aisé de le reconnaître à ses attributs; et je n'y ai vu nulle part le *Gop* ou *Tumulus* qui supporte la figure de Bouddha, dans le temple de *Biskerma* à Ellora, et que M. Erskine indique comme un de ses attributs les plus constants.

Ellora est un lieu de pèlerinage assez fréquenté des Hindous, non pas tant à cause de ses temples souterrains que d'un bassin profond creusé près du village, et où les pèlerins viennent faire leurs ablutions. Ce bassin a une légende pleine de merveilles.

Le 26 mai 1832. — A Ghargaon.

Je quittai aujourd'hui Ellora, pour marcher vers *Ahmednagghur,* sans voir *Kanneir,* qui n'est qu'à 8 ou 10 cosses (4 ¾ à 5 ¾ l.) au nord de Rôza, et où l'on civilise tout doucement les Bhîls, comme à Mundleysir.

Le 27 mai 1832. — A Pahera-Sangom.

Je vins camper aujourd'hui à Pahera-Sangom, au confluent du *Godavery* et du *Pahera.*

Le pays entre Ellora et le Godavery est une plaine fort unie, couverte de sable alluvial plus ou moins fin, noirâtre, qu'affleure souvent le roc vif; tou-

jours une des variétés des roches amygdaloïdes que j'ai décrites depuis Mhandou. — Le sol alluvial montre une épaisseur de plusieurs mètres sur les berges rapides des rivières qui sillonnent cette plaine, et dont la *Sioune* est la plus considérable. Il est endurci en quelques endroits, surtout dans le lit desséché des torrents, en une sorte de mollasse très-friable, sans stratification. L'endurcissement paraît dû à des infiltrations calcaires qui se seraient répandues d'une manière très-irrégulière dans la masse du sable.

Les villages sont rares, très-misérables, semblables à ceux que j'ai décrits entre Adjuntah et Aurengabad. Point de puits, et partant, pas de cultures d'hiver. Cette plaine est probablement élevée, comme la ville d'Aurengabad, d'environ 430 à 460^{m}. Tel est sans doute le niveau du Godavery à sa jonction avec le Pahera. Le Godavery, que les gens du pays appellent exclusivement le *Ganga*, a environ 100^{m} de largeur. Son lit est creusé assez profondément dans le sol alluvial. Ses bords sont escarpés. Le Pahera a tout à fait le même caractère. Mais cette rivière est entièrement à sec, au lieu qu'il coule un filet d'eau dans les sables du Godavery. Le sable des deux rivières est composé des débris de roches amygdaloïdes et trappéennes.

A leur confluent est le village de *Tokah*, où les Peschwas de Pouna ont bâti, dans le dernier siècle, un ghaut superbe, par où l'on descend, par un vaste bassin creusé naturellement dans le lit du Godavery, immédiatement au-dessus de sa jonction avec le Pahera. C'était alors une ville de quelque importance; il n'y reste plus que des pagodes et quelques familles de Brahmanes. Amir-Khan a détruit tout le reste, il y a une trentaine d'années. Ce partisan a laissé un nom terrible dans cette partie du Deccan. Tokah est un des lieux de pèlerinage pour les Deccanis.

Dans la saison des pluïes, les deux rivières coulent à plein bord, profondes de 5 à 7^{m}, et très-rapides, me dit-on. On les traverse, au-dessous de leur confluent, dans des bacs, dont la proue se termine en tête de cheval sculptée en bois, comme dans les gondoles du Radjah de Jeïpour, et du Ranah d'Oudipour. —Au-dessous de la jonction des deux rivières, sur la rive gauche du Godavery, est un grand village appelé *Kaégaon*, habité presque exclusivement par des Brahmanes, et sur la rive droite celui de *Pahera-Sangom*, peuplé semblablement. Chacun de ces villages avait, sous le gouvernement des Mahrattes, des Djaguirs qu'ils ont conservés, en changeant de domination. Le prince musulman d'Hyderabad n'en a pas dépouillé les Brahmanes de Kaégaon, qui est le dernier village de son territoire; car c'est le Godavery qui sépare ses États de ceux de la Compagnie actuellement, et du Peschwa avant l'année 1817.

Ces Brahmanes sont de deux castes, ou de deux nations distinctes : des Brahmanes deccanis ou mahrattes, comme ils s'appellent; ce sont les propriétaires des Djaguirs; ils sont regardés comme la plus haute caste: et des Brahmanes goudjeratis, dont le nom indique l'origine étrangère, qui leur servent de domestiques, ou vivent à des titres divers dans leur dépendance. — Les Brahmanes deccanis boivent l'eau puisée par les Brahmanes goudjeratis et mangent les aliments cuits par eux, mais ils ne s'allient pas par le mariage. J'ai cherché vainement, soit dans la coloration de leur peau, soit dans les proportions de leur corps, ou dans leurs traits, quelques signes caractéristiques de l'une et de l'autre race.

Mais, quoique la nature du sol et sa configuration soient exactement semblables sur l'une et l'autre rive du Godavery, l'aspect du pays est moins misérable sur la rive anglaise que sur celle du Nizam.

Le 29 mai 1832. — A Tchandeh.

Le 28 mai 1832. — De Pahera-Sangom à Heora.

Le 29 mai 1832. — De Heora à Tchandeh.

Marché au travers d'une plaine unie, couverte d'alluvions sablonneuses que les roches affleurent assez rarement; cependant, sur des espaces étendus, le sol végétal est formé de la roche décomposée sur place : alors il a la couleur noire et la nature grasse du sol de Malwa. Ce sont les terres les plus généralement cultivées. Le sol alluvial moins fertile est plus souvent abandonné, et ne se couvre que d'arbustes chétifs.

Héora, à 10 milles (3 l.) de Tchandeh, est une petite ville entourée d'un grand mur de boue et protégée par une petite citadelle, où réside un Djaguirdar musulman.

Tchandeh paraît avoir été moins ravagé dans les dernières guerres. Un ruisseau y coule et arrose quelques jardins alentour. C'est un grand village habité surtout par des Dhangueurs, basse caste de Mahrattes, celle d'où Holkar est sorti.

Le 30 mai 1832. — A Djeour.

La plaine du Godavery se prolonge unie, jusqu'à environ 10 milles (3 l.) au sud; là, elle se termine à la base d'une falaise assez escarpée, haute d'environ 300 mètres, et qui court de l'O. à l'E. Une route excellente conduit au sommet de ces montagnes, qui, du côté du sud, s'abaissent très-doucement

vers les plaines d'Ahmednagghur, lesquelles sont beaucoup plus élevées que celles du Godavery. Ces montagnes s'appellent *Djeour* et *Gaëmoukh*. Elles forment au-dessus du plateau du Godavery, un étage semblable à celui des montagnes d'Adjuntah, qui supportent le plateau du Godavery au-dessus de la vallée du Tâpti, Pl. LXXXIII, figure 4, et elles séparent les eaux du Godavery de celles de la Kischtna, dont le bassin supérieur est beaucoup plus élevé. Ces montagnes de Djeour ne sont ainsi que la falaise d'un plateau taillé presqu'à pic au N., et incliné très-faiblement au S., comme le plateau d'Adjuntah, de Kunnair, de Douletabad et d'Aurengabad. Sur la crête même de sa falaise, il est surmonté, comme celui d'Adjuntah, de monticules élevés d'une centaine de mètres au-dessus de la ligne moyenne de son faîte. Ses pentes sont dépouillées de forêts. Elles sont herbeuses dans la saison des pluies. Dans les ravines, il y a quelques arbrisseaux.

Du sommet, on descend dans un vallon circulaire doucement incliné au Sud et dominé de toutes parts, excepté dans cette direction-là, par les collines qui surmontent la crête de la falaise et s'élèvent aussi sur d'autres parties du plateau. Il y a un petit village appelé *Imanpour*, et une mosquée isolée, entourée de vergers de Mangos. C'est un site singulièrement retiré et pittoresque. Mais dans cette saison, il manque d'eau. De la mosquée, le gouvernement de Bombay a fait un Bungalow pour les voyageurs. Elle est bâtie jusqu'au sommet en pierres de taille, plus massive et plus solide peut-être qu'aucun édifice musulman que j'aie encore vu dans toute l'Inde, et d'une forme un peu différente de celle des mosquées de l'Indoustan.

Le 31 mai 1832. — A Ahmednagghur, et séjour le 1^er^ juin.

J'avais reçu, à Aurengabad, une invitation du Collecteur d'Ahmednagghur, à descendre chez lui. Mais à Djeour, j'en reçus une autre de ce magistrat, datée d'une partie éloignée de son district, où il avait dû se rendre sur-le-champ pour affaires de service. Il s'excusait de son absence forcée, et insistait cependant encore pour que je descendisse chez lui où je devais trouver sa maison et ses gens prêts pour me recevoir durant mon séjour. Comme d'Ahmednagghur à Bombay, il y a des Bungalows à chaque étape, bâtis par le gouvernement pour la commodité des voyageurs, l'offre d'une maison sans un hôte était inutile, et j'envoyai aussitôt un billet à l'assistant de M. Townsend (dont j'ignorais jusqu'au nom) pour l'informer de mon arrivée et du contre-temps que j'éprouvais de l'absence de son chef. Le jeune homme (M. Stracey) me répondit aussi-

tôt par une invitation de faire de sa maison la mienne pendant mon séjour. On ne pouvait faire mieux au Bengal.

Du plateau de Djeour, on descend par une pente douce dans les plaines d'Ahmednagghur. Elles sont ondulées, parsemées de collines détachées, et d'un aspect bien stérile en cette saison.

Ahmednagghur était la capitale d'un des cinq royaumes fondés dans le Deccan par les conquérants mahométans du treizième siècle, et qui ne furent complétement soumis à l'empire Mogol que par Aurengzèb. C'est une ville de 30,000 âmes, je suppose, entourée d'une assez forte muraille flanquée de tours, mais sans fossé; bâtie misérablement, et sans autres édifices remarquables que ses mosquées, qui le sont seulement par le style massif de leur construction, car leurs dimensions sont peu considérables. — Cette ville est abreuvée par l'eau de la Sinah, qui coule auprès et qui y est amenée par un aqueduc.

La population est mêlée d'Hindous, de Mahrattes, de Musulmans, de Bhoras et de Parsis; il y a aussi un grand nombre de chrétiens, portugais ou métis, en général aussi noirs que les Indiens. J'avais été déjà frappé de leur nombre à Aurengabad, où ils ont une église catholique. Mais il est plus considérable à Ahmednagghur; leur apparence est également misérable et dégradée. Ils vivent du plus petit commerce de détail, ou se louent comme serviteurs aux officiers européens, dont il y a un grand nombre ici. Quelques-uns de ces chrétiens sont venus ici à la suite des Anglais, lorsqu'ils occupèrent le territoire du Peschwa. Mais la plupart sont les descendants d'Indiens convertis au christianisme par les missionnaires portugais, il y a deux siècles, ou les descendants de Portugais, venus avec ces missionnaires, peut-être des facteurs commerciaux. Ils paraissent n'avoir jamais éprouvé de persécution sous leurs maîtres musulmans ou mahrattes.

Ahmednagghur a une assez forte garnison de troupes de la Compagnie. A un mille ($\frac{1}{4}$ l.) de la ville est une forteresse bâtie par les anciens princes mahométans et de grand renom parmi les natifs. Les Anglais y ont fait quelques améliorations qui la rendent fort tenable contre les attaques d'armées natives: elle leur sert d'arsenal et de magasin, pour leurs troupes dans le Deccan. J'y remarque, comme à Dehli, au fort William et au fort d'Adjmir, plus de bouches à feu que la Compagnie n'a de canonniers. Il me semble que l'on a fait dans toute l'Inde des dépenses de matériel inutiles.

A 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.) d'Ahmednagghur est un vaste mausolée élevé à la mémoire d'un des sultans de cette principauté. Il rappelle ceux de Dehli par ses dimensions plutôt que par l'élégance de son architecture. Elle est lourde et massive

comme celle de tous les monuments élevés dans l'Inde par les Patans. J'ignore son âge, mais ne suppose pas qu'il ait plus de 300 ans. Il est entouré de vastes bassins, comme il y en avait à Mhandou et à Oudjin. Autour s'étendaient des jardins appelés *Furriabâgh.* Un médecin de la Compagnie, M. Graham, a entrepris d'y planter des Mûriers, et dans le mausolée du sultan, j'ai trouvé un missionnaire méthodiste américain, et une famille de paysans chinois qui filaient de la soie. Le missionnaire était, comme les prêtres de sa secte et de sa nation, un homme de manières simples et communes; il vit avec sa famille des secours de quelque société biblique américaine et de l'hospitalité charitable du docteur écossais. Il y a deux autres missionnaires américains à Ahmednagghur. Ils sont tous depuis longtemps dans l'Inde, et me paraissent exactement l'espèce de prêtres chrétiens qui ont le plus de chances de succès dans l'apostolat. Ils sont résignés à mourir dans l'Inde et paraissent fort détachés des choses de la terre. Sortis d'un rang peu élevé dans la société de leur pays, ils sont simples, sans s'étudier à l'être, et sans affectation. Étrangers aux langues polies de l'Orient, ils connaissent parfaitement les dialectes provinciaux. L'austérité paisible de leur vie est faite pour commander le respect des Indiens; et cependant leurs travaux n'obtiennent d'autre récompense que, de loin en loin, la conversion d'un enfant de basse caste, dont l'acquisition au christianisme est pour notre religion une disgrâce plutôt qu'un succès, aux yeux de toute la population indienne. Ils ne reçoivent aucun secours du gouvernement et obtiennent auprès de lui peu de faveur. Il n'en accorde pas davantage aux missionnaires anglais d'une secte moins éloignée de l'Église anglaise, ou à ceux même de cette Église. Mais ces derniers sont maintenus dans une aisance plus que suffisante par les sociétés bibliques de l'Angleterre, et leurs succursales de Madras, de Calcutta et de Bombay.

Le gouvernement de cette Présidence accorde plus d'encouragements à l'éducation des vers à soie qu'à la diffusion du christianisme. C'est une industrie toute nouvelle dans le Deccan. — Sir John Malcolm, pendant son administration, abandonna à son compatriote, le docteur Graham, la jouissance des jardins de *Furriabâgh,* d'une étendue de 240 hectares, et arrosés par un canal dérivé de la rivière voisine, pour y planter des Mûriers. La plantation couvre déjà un espace considérable de terrain. Les arbres sont plantés très-près les uns des autres en forme de haies; coupés rez terre, ils poussent en buissons. Leur feuille est très-tendre, mais paraît fort aqueuse. Ce mode de culture du Mûrier est celui adopté au Bengal, me dit-on. Il me paraît très-inférieur à celui d'Europe. Mais on prétend ici que le Mûrier d'Inde, *Morus indica,* ne saurait croître en

arbre, comme le *Morus alba* d'Europe, comme si tout l'Indoustan n'était pas parsemé de Mûriers (*Morus indica*), aussi grands, et plus grands même que nos Mûriers du midi de la France.

Au lieu de faire venir du Bengal des ouvriers pour filer la soie, M. Graham a envoyé en Chine, d'où il est parvenu à en avoir quatre, mais à un prix exorbitant: 40 à 70 roupies (100 à 175$^{f.}$) par mois. Ces gens se sont établis dans une des salles du mausolée, avec leurs ustensiles chinois, et vivent là, en apparence satisfaits. Ils sont d'une adresse extrême, et font tout ce qu'ils veulent de leurs mains. Mais des trois qui restent, car un est mort, il n'y en a qu'un qui ait appris assez d'hindoustani pour communiquer passablement avec son maître; il doit souvent servir d'interprète entre lui et ses camarades. Ils vivent entièrement à part des natifs qu'ils paraissent mépriser singulièrement, et demeurent ainsi étrangers à leur langue. M. Graham, cependant, compte sur eux pour apprendre aux gens du pays à filer la soie.

Le gouvernement supporte une partie des dépenses de M. Graham, auquel il laisse cependant une responsabilité suffisante, à mon avis, pour le ruiner en peu d'années.

Ahmednagghur, sa forteresse et les constructions d'alentour, sont bâtis d'une variété de trapp noirâtre, homogène et compacte. C'est presque du basalte. C'est la roche qui forme presque entièrement les collines voisines de la ville. La chaux se fait avec du kankar qu'on trouve épars en certains lieux sur le sol végétal.

La plupart des officiers civils du gouvernement demeurent dans l'enceinte de la ville. Leurs maisons et celles des officiers militaires dans leurs cantonnements sont petites et de misérable apparence en comparaison de celles du Bengal et de l'Hindoustan. Elles n'ont pas de Vérandahs. Presque toutes sont dépourvues de Punkahs, et l'usage des Tattis est loin d'être général. Je n'ai pas vu une maison native qui annonçât l'opulence. Il n'y a pas de natifs d'un rang élevé. La richesse est dans les mains des banquiers et des trafiquants, dont un grand nombre sont des Maronaris. La population musulmane est beaucoup plus distincte comme race, de la population hindoue, que dans les provinces méridionales du Bengal; c'est qu'au Bengal, un très-grand nombre de Musulmans sont les descendants d'Hindous convertis à l'islamisme. Les conversions paraissent avoir été fort rares dans le Deccan.

Ahmednagghur, d'après les observations barométriques de MM. Sykes et Shortreed, est élevé d'environ 2,200$^{p.\,a.}$ (670$^{m.}$) au-dessus du niveau de la mer.

Le 3 juin 1832. — *A Serrour.*

Le 2 juin 1832. — D'Amednagghur à Soupa.

Le 3 juin 1832. — De Soupa à Serrour.

Bonne route au travers d'un pays coupé de collines pierreuses et de vallons. Le sol et la roche noirs. Autour des hameaux quelques arbres, des Mangos et des Pipuls ou des Bhœurs. Ils sont situés dans les fonds où l'eau est rare dans cette saison. Pas un arbre, pas un buisson sur les collines. Rien que de l'herbe desséchée, semblable à de la paille hachée. Le bétail n'a pas d'autre nourriture. Les champs cultivés, dont la récolte a été enlevée vers le mois de novembre, diffèrent peu en apparence des espaces incultes. On ne les labourera qu'après les premières pluies. La terre est tellement durcie par la sécheresse, que la charrue maintenant ne saurait y entrer.

Cette campagne, jaune et noire, est la plus laide que j'aie jamais vue. Dans la saison des pluies, elle doit être au contraire fort gracieuse, par la verdure dont elle est couverte.

Avant d'arriver à Serrour, on passe près d'un assez gros village appelé *Warigohouanne,* remarquable, comme la plupart de ceux de cette contrée, par ses pagodes mitrales élancées. L'on traverse à gué la rivière de *Gour,* qui est très-considérable pendant les pluies.

Serrour a un aspect singulier de désolation. Ce n'est qu'un camp anglais, dans une contrée qui semble déserte, et le camp lui-même tombe en ruine. Jadis, c'était un cantonnement très-considérable; mais depuis plusieurs années les troupes qui y stationnaient, en ont été retirées pour la plupart. Il n'y reste plus que quelques compagnies de mineurs et une poignée de cavalerie irrégulière; faible dépôt d'un de ces corps de *Local horse,* dont il y a plusieurs au Bengal. Ceux-ci sont les plus mal montés, armés et équipés, que j'aie vus; ils ressemblent plutôt à des Pindarris qu'à des soldats. La plupart sont employés par les collecteurs dans leurs districts, pour assurer la rentrée de l'impôt. Les sapeurs du génie sont, comme toutes les troupes de Bombay, de stature moindre que ceux du Bengal. La plupart sont Concanis, et de basse caste, quoique le préjugé des natifs de haute caste contre le service de cette arme, ait beaucoup baissé ici comme au Bengal. Il y a aussi des pionniers, qui tous sont de très-basse caste.

Le médecin de cette station cultive la vigne sur une assez grande échelle pour faire du vin. Son raisin mûrit au mois de février et de mars. Il lui revient à o$^{f.}$,80 la bouteille, dit-il, mais sans compter le prix de l'eau-de-vie qu'il se pro-

pose d'y ajouter. Car dans l'ingénuité de son éducation anglaise, il ne croit pas pouvoir appeler *Wine,* ni boire sous quelque nom que ce soit, le jus fermenté des raisins. Il paraît occupé de la recherche d'une liqueur spiritueuse indienne qui puisse donner à son vin la force convenable, sans un goût désagréable. Celle en usage dans le pays s'appelle *Meora,* du nom du fruit d'où on l'extrait, le *Bassia;* elle vient du sommet des vallées des rivières du Deccan au voisinage des Gates, où cet arbre est commun. Mais l'eau-de-vie de Meora a une odeur fortement acide et empyreumatique, et il en faudrait sans doute fort peu pour infecter une grande quantité de vin. La vigne se cultive comme à Aurengabad et à Bourhanpour. Je doute du succès de cette expérience.

Le 5 juin 1832.—A Lôni.

Le 4 juin 1832. —*De Serrour à Coundapour.*

Le 5 juin 1832.—*De Coundapour à Lôni.*

De Serrour à Coundapour, le pays s'ouvre un peu; il y a plus de culture.

De Coundapour à Lôni, mêmes aspects. Lôni, comme tous les villages du Deccan, est entouré d'un mur de boue, éboulé en quelques parties. Les cultivateurs des terres d'alentour vivent dans le village, avec le petit nombre d'artisans dont les services nécessaires à la communauté sont payés pour la plus grande partie, par une allocation de terres, franches d'impôt. L'intérieur du village est d'une saleté et d'une misère hideuses. Mais on n'y voit pas de mendiants. Il n'y a qu'un très-petit nombre de familles musulmanes. Quelques *Dhairs* (les Bhîls de cette partie du Deccan) ont leurs huttes hors du village, dont ils sont les gardes champêtres et les gendarmes. Ils sont plus sales et plus nus que les autres habitants, mais d'ailleurs ne sont pas plus pauvres, je crois. Il y a, dans le 3e volume des *Transactions of the litterary Society of Bombay,* un mémoire statistique sur ce village, qui est extrêmement intéressant; il montre à fond sa constitution, qui est celle de toutes les communautés villageoises de l'Inde, du Pendjâb et du Cachemir; plus ou moins altérée aujourd'hui par les gouvernements mahométans et européens.

Il y a près de Lôni un beau verger de Mangos. Les fruits commencent à mûrir. Leur chair est filandreuse. Entre Coundapour et ce village, j'ai traversé la *Bimah,* grande rivière pendant les pluies, à sec maintenant. Près de ses bords, et du gué où on la traverse, s'élève un obélisque de Basalte, entouré de Cyprès : monument élevé à la mémoire des officiers et soldats d'un faible corps de troupes, moindre de mille hommes, qui, le 1er janvier 1818, furent surpris par toute l'armée du Peschwa, forte de 20,000, et qui, après un combat meur-

trier et excessivement opiniâtre, restèrent, le soir, maîtres du champ de bataille. De 8 officiers européens (dont deux étaient des médecins), 3 furent tués et 2 blessés. Les noms des morts et des blessés de tout grade sont gravés sur la base de l'obélisque, en caractères romains, nagaris et goudjerattis. Le hameau près duquel eut lieu cette action s'appelle *Korigaon.* C'est une des plus belles des armées anglaises dans l'Inde. La petite troupe anglaise était presque entièrement composée de soldats indiens.

Le 6 juin 1832. — A Pouna, et séjour jusqu'au 16 septembre.

Situation et aspect de Pouna. — En partant de Lôni, on passe sur la croupe de quelques collines. Au delà, la route est tracée généralement dans une plaine assez unie, brûlée maintenant par le soleil et presque sans marques de culture, mais qui en est couverte, cependant, dans la saison pluvieuse. Quelques collines isolées, à croupe arrondie, s'élèvent çà et là, et l'horizon, à l'ouest, se termine à une rangée de montagnes, hautes en apparence de 300$^{m.}$ à 400$^{m.}$ au-dessus de la plaine, et dont le faîte est découpé d'une manière pittoresque. *Pouna,* qui semble de loin, en cette saison, une Oasis au milieu du désert, paraît situé au pied de ces montagnes dont il est cependant éloigné de plusieurs milles. Le clocher blanchi d'une église qui se dessine nettement sur le fond plus sombre des montagnes dans l'éloignement, lui donne de loin un air singulièrement européen, que ne démentent pas les casernes des troupes anglaises cantonnées autour de cette ville. Je traversai le lit de la rivière de *Mouta-Moula,* où ne coulait qu'un filet d'eau. Pouna est situé sur sa rive droite, ou plutôt sur la rivière de *Monta,* immédiatement au-dessus de son confluent avec celle de *Moula.* Les cantonnements européens sont à l'Est de la ville, et n'en sont séparés que par un espace occupé, et déjà abondamment peuplé, par leurs propres bazars.

Ils n'ont pas l'élégante et compacte régularité de ceux de Mhow, de Nimutch et de Nassirâbad. Les maisons des officiers civils sont mêlées parmi celles des militaires. Toutes sont fort petites comparativement avec celles du Bengal. Elles n'ont que le rez-de-chaussée. Leurs toits de chaume ou de tuiles débordent rarement les murailles : il n'y en a pas une seule couverte en terrasse. Chacune est entourée d'un petit jardin, sans fruits, et par conséquent sans autre verdure en cette saison que celle des haies de *Cactus indica,* qui les entourent, et quelques arbres de *Melia Azedarach.*

Je descendis au Bungalow des voyageurs, où le frère de Bacon, qui a appris au Bengal l'hospitalité indienne, vint me chercher pour m'établir chez lui,

aussitôt qu'il sut mon arrivée. Mais comme j'avais résolu de passer dans cette ville la saison des pluies, je le priai de chercher une maison à louer, et après avoir été son hôte quelques jours, je ne fus plus que son voisin.

Climat. — Dans les derniers jours de mai, dès mon départ d'Ellora, le temps avait subi un changement sensible. Le jour, le vent chaud soufflait assez constamment, mais avec une intensité modérée, et le caractère d'excessive sécheresse qu'il avait depuis son commencement. Il venait du S.-O., et passait graduellement à l'O. vers l'époque du coucher du soleil. Alors s'élevait une bourrasque dont la violence augmentait jusqu'à 11 heures du soir, et tombait vers une heure ou deux du matin. Ce vent était humide, comme si c'était l'air de la mer passant par-dessus les Gâtes. Le ciel se troublait, menaçait d'orage. Je croyais chaque jour que la mousson allait se déclarer, et le lendemain matin je trouvais l'azur du ciel sans un nuage.

Les derniers jours de mon voyage ont été ainsi assez désagréables, car, au coucher du soleil, j'étais obligé de me coucher moi-même, à cause de l'impossibilité de tenir une bougie allumée dans ma tente, même en l'entourant d'une haute verrine. Les tourbillons de poussière, qui dès 4 ou 5 heures s'élevaient dans l'air, pénétraient partout, et tous mes aliments étaient fortement assaisonnés de sable. Mais ces inconvénients sont fort légers, en comparaison de la pluie dont on m'avait menacé dès le 1^er^ *juin*, époque qu'on m'avait dit être celle du commencement de la mousson, dans les parties occidentales du Deccan, Ahmednagghur et Pouna. La mousson de cette année n'a commencé que vers le 20 *juin*, ce qui est une semaine plus tard que l'époque moyenne où elle se déclare; et à Ahmednagghur elle n'a commencé que plusieurs jours après Pouna. Ainsi l'époque moyenne de son établissement ne diffère pas sensiblement de celle où elle se déclare au Bengal, ou dans l'Hindoustan.

Mais ici elle a un caractère tout à fait différent. Nous avons eu dans les derniers jours de *juin* quelques fortes ondées, qui tombaient surtout pendant la nuit, sans éclairs, ni tonnerre; et dès leur commencement, le vent chaud du jour cessa d'être assez régulier pour continuer l'usage des Tattis. Le ciel était nuageux, le soleil très-chaud. Très-graduellement, ces ondées perdirent leur violence, et se changèrent en pluies beaucoup plus fréquentes, dans l'intervalle desquelles le ciel restait couvert; depuis le 10 *juillet* jusqu'à ce jour (14 *août*), le soleil s'est rarement montré, et il y a eu des semaines où je n'ai pas vu le plus petit coin d'azur. C'est presque comme à Simla dans cette saison : il bruine, quand il ne pleut pas. La température est tellement rafraîchie, que tout le

monde a repris des habits de drap, et je couche avec deux couvertures. Peut-être que sans l'extrême humidité, on n'éprouverait pas le besoin de tant de vêtements; car le thermomètre centigrade varie de 20° à 28°; et la nuit, dans les appartements fermés où je couche si couvert, il se maintient à 21° ou 22°. Il n'y a point de cheminées dans les maisons à Pouna, sans quoi je ferais souvent du feu.

Cependant, cette année, disent tous les habitants de Pouna, est beaucoup plus pluvieuse que de coutume. La pluie surtout est plus continue que dans les années ordinaires. Ils sont loin de s'en plaindre, parce que l'année étant plus pluvieuse, est plus fraîche encore. La pluie a été en outre, dans le mois de juillet, plus abondante qu'à l'ordinaire. Depuis les premiers jours d'août, il a bruiné davantage qu'il n'a plu; et dans les intervalles, le soleil s'est montré quelquefois au travers d'un ciel blanchâtre. Mais il n'y a pas de jour qu'il n'ait bruiné ou plu à plusieurs reprises; et si courtes qu'aient été mes excursions, je suis toujours revenu un peu mouillé. Je n'ai pas encore vu un éclair, ni entendu un coup de tonnerre.

Peu ou point de vent la nuit. Il se lève le matin de l'O.-S.-O., ou du S.-O., et tourne dans le jour avec le soleil, augmentant dans sa force et dans sa continuité. Il est généralement très-fort le soir. Sa température varie légèrement autour de 21° centigrades. Mais à marcher contre lui, sa force le fait paraître d'une fraîcheur désagréable au travers de vêtements épais. Chacun se boutonne jusqu'au menton. Il emporte presque toujours avec lui quelques gouttes fines de pluie, qui tombe plus abondante dès qu'il mollit.

Les derniers jours des vents chauds, avant le commencement de la mousson, sont, dans toute l'Inde, les plus chauds de cette saison. — C'est précisément l'époque où j'arrivai ici, et je trouvai tous les habitants de Pouna se plaignant de leur chaleur extraordinaire. Cependant le thermomètre atteignait rarement à 38° ou 39°. Tout le monde alors sortait en voiture dans le milieu du jour: quelques-uns même, à cheval, comme moi qui étais obligé de le faire. Je regarde donc Pouna comme jouissant d'un climat singulièrement tempéré pour sa latitude et son élévation qui, d'après les observations barométriques de M. Shortreed, est d'environ 1,900$^{p.\,a.}$ (579$^{m.}$).

L'hiver est tempéré. On n'a point essayé d'y produire de la glace.

C'est le *Sanitarium*, au premier degré, de tous les officiers du gouvernement de Bombay; de ceux surtout qui sont stationnés dans le voisinage, et principalement des habitants de Bombay. Ils viennent passer à Pouna la saison des pluies, qui est accablante et malsaine dans tout le Concan, sans l'être moins

dans les îles de la côte, Salsette et Bombay. Les invalides vont aux mois de mars et d'avril, au commencement des vents chauds, dans les montagnes de *Mahableghur,* près de *Sattarah.* C'est un canton des Gâtes, où leur niveau se tient, sur une étendue assez considérable, à 1,310^{m} au-dessus de la mer, et dont le climat demeure tempéré dans cette saison. Presque tous les invalides de Mahableghur quittent ces montagnes, quand les pluies commencent, et descendent à Pouna, qui est suffisamment frais et qui est beaucoup moins humide. Les gens tout à fait malades vont aux montagnes appelées *Nilgerri,* où ils se rendent facilement, allant par mer jusqu'à Manjalor.

Le climat tempéré de Pouna est très-salubre pour les Européens. Aussi en a-t-on fait la résidence de plusieurs corps anglais. Deux régiments d'infanterie, un de cavalerie, et plusieurs batteries d'artillerie y sont cantonnés. Mirout, la plus grande station militaire que j'eusse vue jusqu'ici, n'a que deux régiments européens, un de cavalerie, et un d'infanterie.

Mortalité. — Je me suis procuré le rapport officiel du mouvement des hôpitaux européens de Pouna, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, 1829, 1830, 1831. Il en résulte que parmi les troupes européennes, la mortalité moyenne de ces trois années a été :: 1 : 51, et que parmi les troupes indiennes, dans le même temps, la mortalité moyenne a été :: 1 : 117. Chacune de ces trois années offre quelques cas isolés de choléra. J'ignore l'âge moyen des troupes anglaises et des troupes indiennes; mais je crois celui des troupes indiennes plus considérable de 2 ou 3 années. Il y a très-peu d'hommes de 40 ans dans les régiments anglais. Il y en a aussi peut-être davantage de cet âge parmi les Sipahis.

Les Sipahis sont beaucoup plus exposés au soleil que les soldats anglais; leur service est beaucoup plus pénible. Cependant la mortalité est deux fois plus grande parmi les troupes anglaises que parmi eux. Mais le régime alimentaire des uns et des autres explique, à mon avis, cette différence. Le régime des Sipahis est exclusivement végétal, mais abondant. Ils vivent de riz, ou de galettes faites de farine de froment, d'herbes cuites, le tout fortement épicé, largement assaisonné d'huile et de beurre; et ils ne boivent que de l'eau. Le soldat anglais mange 0$^{kilogr.}$, 75 de viande, des légumes, 0$^{kilogr.}$, 75 de pain : sa boisson est du grog. Un très-grand nombre s'adonne à l'ivrognerie.

Choléra-morbus. — Mort de Soudine. — Dyssenterie. — Nonobstant sa réputation de salubrité, le choléra-morbus faisait de grands ravages dans la ville

parmi les Indiens, dès mon arrivée : il y règne encore aujourd'hui (17 *août*), quoiqu'il ait perdu sa violence. — Ici, pour la première fois, j'ai observé cette terrible maladie chez un de mes gens qui y succomba (1). C'était le meilleur de mes domestiques. Tous les autres, sans distinction de caste, s'empressèrent également à le soigner, et le veillèrent pendant 40 heures, qu'il vécut après l'invasion du mal. Dès le second jour, sa mort paraissait inévitable. Alors, je voyais quelque homme du groupe accroupi autour de lui, s'en écarter et sangloter à l'écart. Celui qui était plus spécialement son camarade, *Sitol*, entra brusquement dans ma chambre, dans un des moments où je m'y étais retiré, car j'étais aussi presque toujours auprès du malade, et, se prosternant à mes pieds, commença une scène horrible de désespoir. *Son frère*, car c'est ainsi que s'appellent les Hindous de la même caste, allait mourir..... Il me suppliait d'imaginer quelque nouveau remède à lui donner, — puis s'écriait qu'il était déjà presque mort, et que les remèdes étaient inutiles, que c'était la volonté de Dieu qu'il mourût; — il se roulait à terre, embrassait mes pieds qu'il saisissait avec force, comme ceux d'une idole, se tordait les bras et sanglotait. A 9 heures du matin, *Soudine* mourut sans convulsions, et depuis une heure la vie s'était si graduellement retirée, que je ne pus marquer l'instant où elle cessa. Alors ce furent des cris de désespoir et des lamentations dans toute ma maison. Quoiqu'il y eût une douzaine de domestiques, aucun n'était capable de me servir, et je fus obligé de monter à cheval et d'aller demander à déjeuner et à dîner à mon voisin.

L'homme mort à 9 heures était déjà brûlé à midi, au confluent du Mouta et du Moullah.

Le soir, je trouvai tous mes gens de retour, la face décomposée. Les Musulmans reprirent avant les Hindous leur figure habituelle. Sitol resta trois jours sans s'offrir à faire aucun service, et sans que je l'en requisse, ce dont il parut reconnaissant. Je crois cependant que c'est moi qui ai le plus regretté le pauvre Soudine. Il m'avait suivi à Cachemir. C'était lui qui, le soir, avait tant de fois fermé ma tente, et qui l'avait ouverte le matin. Il n'avait servi aucun autre maître avant moi. Sa bonne volonté et l'utilité réelle de son service m'avait fait doubler depuis longtemps les gages de son premier engagement. J'appris seulement après sa mort qu'il était marié et avait un enfant.

(1) On trouvera une note sur le choléra-morbus, et la description de la maladie de Soudine, dans la *Correspondance* de Victor Jacquemont, 3e édition, tome II, page 362. Paris, 1841, chez H. Fournier, éditeur, rue Saint-Benoît, n° 7.

Sitol réalisa son avoir, dont le seul article de quelque valeur, outre l'argent, était un turban de 10 roupies (25f.) que je lui avais donné à Bourhanpour. J'y ajoutai l'arriéré de ses gages et un mois en sus pour marquer ma satisfaction. — Tout cela fit une soixantaine de roupies (150f.) qu'il avait amassées depuis mon départ de Dehli. — Sitol acheta une lettre de change pour cette valeur, et l'envoya à sa veuve. Ce sera une petite fortune pour cette pauvre paysanne.

Ces pauvres gens sont mariés par leurs parents, pendant leur enfance; ils ne se connaissent guère que pour s'accoupler, quand ils sont d'âge. Dès qu'il y a un enfant de né dans la jeune famille, le jeune homme s'expatrie satisfait; il reste des années entières sans retourner à son village, où il envoie cependant une partie de ses gages. Les regrets de la veuve, en apprenant la mort de son mari, ne peuvent pas être bien vifs. Le mariage, pour l'immense majorité de la population hindoue, est purement un devoir civil et religieux.

Malgré leurs idoles sans nombre et l'accusation de polythéisme portée universellement contre eux, j'ai toujours remarqué que les Hindous se servaient du mot خدا *Khoda, Dieu,* et jamais du nom d'un de leurs dieux mythologiques, pour indiquer la toute-puissance qui gouverne le monde. Ils disent sans cesse, pour exprimer leur ignorance d'une chose qu'on leur demande : خدا جانا, *Khoda djana, — Dieu le sait!* — Ils ont une autre locution qui correspond exactement à la nôtre, *s'il plaît à Dieu :* اگر خدا کا مرضی هی, *agueur Khoda ka merzi haë, Si c'est la volonté de Dieu!* Musulmans, Hindous, Sikes, tous également se servent continuellement de ce mot, et paraissent y attacher exactement le même sens, celui du mot *Dieu* en français, *God* en anglais, et *Dii,* au pluriel en latin : Victrix causa *Diis* placuit, sed victa Catoni. خدا کا فضل سی, *Khoda ka fazl sé; par la grâce de Dieu, avec l'aide de Dieu,* est une autre expression qu'on entend fréquemment dans toutes les bouches. De quel mot se servaient les Hindous, avant qu'ils eussent appris le mot خدا, *Khoda, Dieu,* des Persans?

La notion de la contagion du choléra n'existe nulle part dans cette partie de l'Inde, ni parmi les Indiens, ni parmi les Européens. Cette maladie se développe par des influences de l'atmosphère, qui ont échappé jusqu'à présent à l'analyse des médecins; je note ici comme digne de remarque, que, tandis qu'elle emportait 50 et 60 personnes par jour dans la ville, il ne s'en est pas offert un seul cas dans les deux régiments de Sipahis dont les casernes n'en sont éloignées que d'un mille (¼ l.), et qui y vont sans cesse, soit pour fréquenter les marchés, soit pour y monter des factions. Des deux régiments d'infanterie

européenne, l'un a perdu une quinzaine d'hommes en six semaines, l'autre n'a pas eu un seul homme attaqué du choléra. Les hommes sobres et les ivrognes, les casaniers et les coureurs, les nouveaux débarqués et les vieux soldats ont été attaqués indistinctement; en sorte que le régime alimentaire paraît n'avoir aucune influence prédisposante ou préventive à l'égard de cette maladie. La maison que j'occupe touche aux casernes du régiment infecté. Elles sont un peu plus voisines de la ville que les autres, et situées dans une partie de la plaine un peu moins élevée.

Plusieurs médecins, ici, ont essayé contre le choléra le remède simple de M. Steart; il leur a réussi dans quelques cas, et n'a produit absolument aucun effet dans la plupart des autres. Chacun en varie le traitement: tous cependant s'accordent à y faire entrer une large dose de calomel pour rétablir la sécrétion de la bile, et de l'opium. A cela, quelques-uns ajoutent du carbonate d'ammoniaque; d'autres de l'ammoniaque caustique à petite dose; d'autres de la magnésie; quelques-uns, des bains excessivement chauds, ou de larges vésicatoires sur l'abdomen; la saignée; chacun selon son caprice et ses préjugés. Le choléra règne cet été dans tout le Deccan. Il a fait de plus grands ravages à Ahmednagghur et à Serrour qu'ici.

La dyssenterie régnait en même temps, mais sans caractère très-violent. J'en ai été attaqué plus fortement qu'aucun autre Européen, et pendant 4 jours, j'ai pensé souvent que ma maladie serait fatale. Les remèdes employés contre elle, n'avaient absolument aucune influence. Ni les laxatifs, ni les diaphorétiques, ni les bains, ni une copieuse application de sangsues (60) n'avaient apaisé les douleurs de l'abdomen, ni arrêté, ni modifié les évacuations. Un lavement gommeux le fit; et depuis, entré promptement en convalescence, j'ai recouvré toute ma santé.

Végétation. — Au Bengal, la terre demeure verte toute l'année, parce que l'eau reste en toute saison à la surface du sol, et parce qu'en hiver, qui est la saison la plus sèche, il y a d'épais brouillards qui l'humectent abondamment; et pendant les chaleurs de mars, d'avril et de mai, des orages passagers qui l'imbibent profondément. Les gazons de Calcutta étaient presque aussi verts au 5 mai 1829, lorsque je débarquai dans cette ville, qu'au plus fort des pluies en août. Depuis, j'avais été hors de l'Inde à l'époque de la mousson; c'est donc ici que, pour la première fois, j'ai vu la rapidité extraordinaire avec laquelle, après les premières averses, change la face de la nature. Au 20 *juin*, la campagne de Pouna était encore entièrement brûlée. Le sol, à quelque profondeur

qu'on y creusât, paraissait entièrement desséché. Sa surface s'élevait, dans le jour, à une chaleur suffisante, on le croirait, pour détruire le principe de la vie dans les graines et les racines des plantes. Cependant au 1^er^ *juillet*, la terre était partout couverte de verdure. Les rocs les plus nus en étaient tapissés. — Mon Catalogue botanique montrera toutes les espèces de cette flore singulière, dans laquelle dominent les espèces vivaces de la famille des Graminées et des Cypéracées. Le *Panicum dactylon* est la plus répandue. Quelques petites légumineuses se mêlent parmi ces gazons; mais ils n'ont ni la finesse ni l'éclat velouté des nôtres. Sur la pente des collines, ce sont d'autres espèces plus grandes et mêlées davantage de plantes d'autres familles. Les Cypéracées y sont aussi moins abondantes. Il n'y a point de Carex. Les semailles se font en juillet.

Cette campagne couverte de verdure jusqu'aux limites de l'horizon, et entièrement dépourvue d'arbres, a un caractère très-singulier de douceur et de tristesse auquel contribue également la lumière pâle qui l'éclaire. Le *Melia azedarach* qui fleurit une première fois à la fin de l'hiver, sans presque pousser de feuilles avec ses fleurs, refleurit en juillet et en août, et se décore alors d'un feuillage plus épais. C'est le plus bel ornement des habitations européennes. Les haies d'Agave lancent leurs tiges gigantesques; mais, à quelque distance, le paysage n'offre aucun trait du tropique. Il n'y a pas de Palmiers, pour l'annoncer de loin. Je n'ai pas vu un Dattier, depuis que je suis monté à Adjuntah sur le plateau du Deccan.

La sécheresse excessive du climat de l'Inde pendant l'hiver et le printemps, y interrompt complétement la végétation d'un grand nombre de plantes pendant un temps plus prolongé que l'hiver de l'Europe. Les herbes gigantesques, les *Saccharum* des plaines de l'Hindoustan inondées dans la saison des pluies, se flétrissent dès le mois de novembre. Les gazons de *Panicum dactylon* se dessèchent presque aussitôt. Leur végétation ne se réveille qu'au mois de juin et de juillet de l'année suivante. En France, les prairies restent vertes jusqu'au mois de décembre, et elles reverdissent dès le mois d'avril; et dans les hivers tempérés et pluvieux, la verdure de nos gazons ne s'efface jamais entièrement.

Pouna. — C'est une grande ville excessivement sale et mal bâtie. Il n'y a pas un seul édifice qui témoigne de sa grandeur passée. Sa population, qu'on estime à 50,000 âmes environ, ne compte qu'un très-petit nombre de Musulmans. — Les Brahmanes paraissent fort nombreux, et ici comme au Bengal, ils sont moins noirs que les autres castes, surtout que les basses castes. Il y a un très-grand nombre de pagodes, mais pas une seule remarquable. La plupart des

Brahmanes paraissent vivre par l'exercice de la dévotion. La coutume du Deccan interdit aux hommes de cette caste presque toutes les professions autres que celle de scribe. Très-peu d'entre eux servent dans l'armée.

D'ailleurs, la population est très-mêlée de Concanis, de Goudjeratis et de Deccanis. Il y a aussi des marchands marwaris, des Bhoras. Les Parsis n'habitent point la ville, mais ils ont presque le monopole du bazar du camp.

En général, les habitants sont petits et grêles, très-noirs; leurs traits n'ont pas la régularité classique si commune dans l'Hindoustan; mais leur physionomie annonce plus de finesse et de pénétration. Elle est dure sans être repoussante.

Le costume diffère peu de celui du Bengal. Les plus basses castes ne portent qu'un langouti, ou qu'une étroite ceinture, et un turban blanc ou rouge. Les gens du commun, plus aisés, portent un Dhouli bordé d'une large raie rouge. Cependant, au lieu de draper sur leur poitrine et leurs reins une pièce de toile, ils portent plus souvent une espèce de chemise ouverte sur le devant comme une redingote, qui descend jusqu'au genou, et qui est fermée sur la poitrine par deux cordons, comme à Madras. Chaque caste, et dans chaque caste, chaque classe, a ici, comme dans toute l'Inde, quelque particularité dans la manière de rouler son turban. En général, il a une forme peu gracieuse, laissant les oreilles découvertes et descendant fort bas sur le front, et derrière sur le cou, Pl. LXXXI. Il me semble que c'est pour laisser voir des anneaux d'or de grandeur variable, que les plus nus et les plus dénués en apparence portent souvent à l'oreille. Les hommes vont sans armes.

Les femmes portent presque toutes des anneaux d'argent aux doigts des pieds, dont la grosseur paraîtrait devoir beaucoup les gêner en marchant. Elles ont les bras couverts de bracelets d'argent, ou de cuivre, ou d'ivoire, ou de compositions fragiles recouvertes d'un vernis coloré. C'est aussi la coutume en Malwa, où le bras tout entier, du poignet à l'épaule, est caché par une série de larges bracelets d'ivoire blanc qui laissent à peine au coude la liberté de ses mouvements. L'usage des lourds anneaux de cuivre et d'argent au bas de la jambe, sur le cou-de-pied et le talon, est beaucoup moins général qu'au Bengal. Du reste, elles portent ici, comme dans le Radjpoutana, Malwa et l'Hindoustan, un jupon de toile de coton très-grosse et très-claire, qui drape d'autant mieux qu'il est plus ample, coloré soit en bleu foncé, soit en rouge obscur, semé de taches blanches ou jaunes. Ce jupon, attaché sur les hanches, laisse l'estomac et les reins découverts. Mais elles portent en outre une sorte de gilet fort court qui couvre la gorge et la soutient, sans descendre jusqu'au jupon.

Un grand voile de la même étoffe que le jupon couvre leur tête et tombe par derrière jusqu'aux talons, formant comme une sorte de manteau dont elles s'enveloppent quand elles veulent se cacher. Leurs cheveux sont noués sans art. J'en ai vu beaucoup de toute caste, car il y a dans la ville des bassins creusés pour les ablutions de chacune, et j'en ai remarqué fort peu de jolies.

Pouna a, comme Jeipour et Bénarès, ce caractère hindou donné par le nombre extrême de taureaux sacrés mis en liberté par les dévots. Ces animaux ont la même douceur dans toute l'Inde. Ils sont très-gras et très-paresseux. On les appelle *Fakirs* ou pauvres, mendiants. Ils vivent en effet, comme les Fakirs, de ce qu'on leur donne ou de ce qu'ils prennent. Ils sont extrêmement sales, et ne contribuent pas moins que les cochons et les chiens, dont il y a un nombre immense, à faire disparaître les immondices de la ville. Les moutons, dans l'Inde, ne sont pas plus recherchés dans le choix de leur nourriture, et c'est la raison pourquoi, dans certaines provinces, dans le Pendjâb particulièrement, les pauvres gens seuls mangent leur chair. — Les Hindous s'écartent peu pour satisfaire aux besoins de la nature. Les rues de Pouna, le matin, sont bordés d'hommes et de femmes qui se soulagent : alors les taureaux sacrés sortent de leur indolence habituelle, et vont à la curée.

La voix de ces animaux, et de toute l'espèce dans l'Inde, est fort différente de la voix du bœuf en Europe. C'est un grognement grave et court, terminé abruptement, beaucoup plus semblable au grogrement du Yâk qu'au mugissement des bêtes à cornes d'Europe.

La population se nourrit de riz, de blé et de la farine des menus grains, selon ses moyens.

La rareté et la cherté du bois sont extrêmes ; aussi emploie-t-on universellement comme combustible, non-seulement le fumier de vache, mais celui de cheval.

Au S.O. de la ville s'élève une colline, *Perbetti* dans la langue du pays, au sommet de laquelle est une pagode desservie par une troupe nombreuse de Brahmanes. Près du temple sont les ruines du palais du Peschwa. De vastes vergers de Mangos s'étendent au pied de Perbetti, vers la rivière de *Mouta*, et entourent la ville du côté du sud. Mais les arbres sont chétifs, la végétation n'a de force qu'au bord même de la rivière. Pouna, dont on embrasse le panorama du haut de la colline, n'offre à la vue qu'un mélange de chaumières et d'arbres; des Pipuls ou des Bhoeurs ou des Babouls. Il y a quelques Cocotiers épars dans les jardins et ils sont assez grands, mais trop rares pour marquer dans le paysage. Cet arbre ne mûrit jamais parfaitement ses fruits à une distance

considérable de la mer, quelques soins qu'on lui donne. Ici on le fume avec du poisson et du sel, qu'on enterre à sa racine. Sa tige s'élève considérablement, presque autant qu'au bord de la mer, mais ses frondes sont petites.

On traverse à Pouna la rivière de Mouta sur deux ponts en bois; l'un situé vers la partie supérieure de la ville, et bâti par les Mahrattes; l'autre, au-dessus du confluent de cette rivière avec le Moullah, construit par les Anglais : l'un et l'autre ont une centaine de mètres de longueur.

La Résidence de Pouna. — Des dominations dans l'Inde. — Il n'y a qu'une cinquantaine d'années qu'un Résident anglais fut admis à Pouna, à la cour du Peschwa. La Compagnie ne possédait alors, dans cette partie de l'Inde, que l'île de Bombay et quelques points fortifiés sur la côte. Depuis 15 ans, le Peschwa n'est plus qu'un de ses pensionnaires, et presqu'un de ses prisonniers. Cette révolution s'est faite ici comme dans les autres parties de l'Inde qui ont passé sous la domination anglaise.—Un Prince indien voit sans cesse son autorité attaquée par ses propres sujets, par les vassaux de son pouvoir : il appelle les Anglais à son secours. La Compagnie fait avec lui un traité par lequel elle s'engage à lui fournir quelques régiments de Sipahis, commandés par des officiers européens, et pour la solde desquels le Prince abandonne une portion de territoire égale en revenus aux dépenses de ces troupes. Fort de cet appui, le Prince réduit aisément ses feudataires rebelles, et rétablit l'ordre dans ses États. Son royaume éprouve une prospérité relative : son trésor s'emplit. Alors il se croit assez fort pour se passer de ses auxiliaires européens. Mais le traité qu'il a fait avec eux l'engage à perpétuité. Il a donc recours à la trahison, choisit son temps, et tombe à l'improviste sur ses protecteurs, qu'il hait comme ses maîtres. Quelques mois après, les armées anglaises occupent ses États, et il n'a pas à se plaindre de la générosité des vainqueurs, qui lui accordent une forte pension, et se contentent généralement de lui interdire la résidence dans les provinces qu'il possédait.

Plus souvent encore c'est pour se défendre d'attaques extérieures que les Princes indiens forment avec les Anglais des traités subsidiaires. Tel fut le principe de leur alliance avec le Soubehdar d'Oude, que les Mahrattes menaçaient. Le Vizir était trop faible pour donner de l'ombrage aux Anglais déjà maîtres du Bengal; mais les Mahrattes étaient assez puissants pour les inquiéter, et pour anéantir facilement le pouvoir mahométan en Oude. La politique et la justice sanctionnèrent donc leur traité avec le Vizir. Celui qu'ils avaient fait avec le Peschwa était également équitable; mais les traités de ce genre, irréprochables

en principe, aboutissent invariablement à la conquête des États avec lesquels le protecteur les contracte.

Dans l'Inde, sur cette terre qui semble vouée à des institutions immobiles, les peuples qui tour à tour se disputent le pouvoir suprême, naissent et meurent, comme dans l'Occident les individus. La domination des Afghans a été la plus longue; mais les Mogols leur succédèrent. Ensuite vinrent les Mahrattes, qui, sans les Anglais d'une part, et de l'autre sans Ahmed Schâh et ses hordes de Douranis, auraient anéanti toutes les dynasties musulmanes dans l'Inde : celles de Hyderali, du Nizam d'Hyderabad, et du Nawâb, Vizir d'Oude. Aujourd'hui, sans la barrière de la puissance anglaise élevée sur la rive gauche du Setludje, ce serait sans doute le tour de Rendjit et des Sikes.

Cette instabilité de la force des peuples de l'Orient est une conséquence de l'état imparfait de leur civilisation. L'anarchie les dévore. Ils ne sont rien que par leurs chefs. Les Afghans étaient ignorés du reste du monde, quand Mahmoud de Ghizni les mena à la conquête de l'Inde. Nous ignorons de quelles multitudes était suivi Tamerlan quand il chassa de Dehli les Empereurs Patans; mais son petit-fils Baber n'avait que 12,000 Tartares quand il ressaisit la conquête de son aïeul. L'histoire de Nadir Schâh, liée par quelques points à l'histoire de l'Europe contemporaine, nous est mieux connue encore. Nous savons à quel degré de faiblesse la Perse était tombée, et à quel degré de puissance il l'éleva; enfin, nous avons vu ce qu'étaient les Sikes avant Rendjit, et nous voyons ce que Rendjit a fait d'eux; il est facile de prévoir où ils retomberont après lui.

Sans la dernière campagne du marquis de Hastings, les Pindarris seraient devenus peut-être une nation, sous la conduite d'Amir-Khan, qui avait déjà dépouillé d'une grande partie de ses États le Prince mahratte au service duquel il s'était élevé, et qui déjà faisait fléchir tout le Radjpoutana, Marwar et Meiwar. Les deux grandes puissances mahrattes de l'Hindoustan, Holkar et Scindia, n'étaient guère encore eux-mêmes, à cette époque-là, que des chefs de partisans, sans résidence fixe : c'était là surtout ce qui faisait leur force. Il y avait dans leur camp des hommes de tous les pays. Scindia, au faîte de sa grandeur, avait des officiers français et européens de diverses nations; mille cavaliers Kouzzilbâches d'élite, que le colonel Skinner représente comme une des troupes les plus formidables qu'il ait vues; des Radjpoutes et des Mahrattes ou Deccanis; des Patans, des Rohillas, des Djâtes, des Mewattis. Prince et soldats ne s'enrichissaient, ne pouvaient même subsister que par la guerre, qui pour les États civilisés est toujours une charge énorme, alors même qu'elle est

suivie de la victoire. Le traité qui a imposé à Holkar et à Scindia une résidence fixe, Indour à l'un, Gwalior à l'autre, les place davantage sous le contrôle du Gouvernement anglais, que les contingents qu'ils se sont obligés à lui fournir.

Code Elphinstone. — M. Elphinstone, sous le titre de. *Commissioner*, fut chargé de l'organisation et du gouvernement de tous les territoires conquis en 1817 et 1818; et c'est l'immense talent qu'il déploya dans cet emploi difficile, qui lui valut ensuite le Gouvernement de Bombay, auquel ces provinces furent alors annexées.

Pouna a perdu beaucoup au changement de domination; c'est le cas de toutes les capitales indiennes qui perdent leur cour; leur prospérité factice tombe, quand cette cour s'éloigne, et il est injuste d'arguer de là contre l'administration anglaise. Pouna, sous le Peschwa, était le centre où affluaient les richesses acquises par la violence et le brigandage dans les provinces de l'Empire mahratte, et surtout dans les États limitrophes. L'argent était alors commun, comme il l'était à Dehli au temps des Empereurs mogols. Les produits agricoles des districts d'alentour qui alimentent les marchés de la capitale, se vendaient à plus haut prix. Mais Kandeisch était alors un désert, Malwa un théâtre de guerres continuelles.

M. Elphinstone, pendant son gouvernement, rédigea une série de 26 décrets, sur toutes les branches de l'administration publique, promulgués le 1er janvier 1827, et auxquels les officiers civils ont donné le nom d'*Elphinstone code*. Quelques articles en ont été modifiés ou supprimés, d'autres y ont été ajoutés, mais ce volume reste la loi des provinces sous la présidence de Bombay. La justice civile et les règlements de finance en occupent la plus grande partie. Il détermine toutes les formes de la procédure en quelque matière que ce soit, et ne laisse presque aucune latitude au pouvoir discrétionnaire des Magistrats anglais. M. Elphinstone avait sans doute peu de confiance dans les talents et l'activité des officiers de son Gouvernement; car il a soumis tous leurs actes à un système fort sévère de contrôle. Il n'y a aucun doute que la personne et la propriété du sujet indien ne soient plus efficacement protégées dans la Présidence de Bombay qu'au Bengal, et que la délimitation rigoureuse des pouvoirs des officiers européens ne contribue à ce résultat désirable. Cependant d'autres causes y concourent: le nombre plus considérable de ces officiers (1) par rapport à la population indienne, et la proximité du siége du

(1) L'armée de Bombay est à celle du Bengal, numériquement, comme 1 est à 3; le service civil est aussi comme 1 à 3; et les revenus sont comme 1 est à 12 ou 13.

Gouvernement, où, en peu de jours de marche, l'homme qui se croit lésé, peut se rendre pour porter plainte. Le code de M. Elphinstone est, à certains égards, une sorte de compromis entre les lois européennes et la loi des Hindous et des Mahométans. Les procès civils doivent être jugés d'après la coutume religieuse des parties. Le code pénal est sans doute moins sanguinaire qu'aucun code d'Europe. L'homicide avec préméditation est seul puni de mort. Les crimes contre la propriété sont punis moins sévèrement que chez nous. Celui de fausse monnaie est à peine distingué du faux en écriture privée. Le fouet est une des peines infamantes, ainsi que l'exposition et les travaux forcés. Mais le juge a le pouvoir de commuer les châtiments infamants et la peine capitale, lorsque le criminel est un Brahmane ou une femme, dont le supplice révolterait les sentiments religieux ou les habitudes du district.

Au Bengal, il n'existe aucune exemption de ce genre, dans l'armée du moins. La justice est égale pour tous, sans exception de caste. L'exécution d'un Brahmane n'y excite pas, je crois, plus de sensation parmi les Sipahis que celle d'un homme de toute autre caste. Mais les Brahmanes sont beaucoup plus nombreux dans les provinces du nord, et conséquemment dans l'armée du Bengal que dans le Deccan, et leur caste y est certainement moins respectée.

M. Elphinstone a consacré dans son code le principe de la détention et de la confiscation arbitraire, dont le droit est réservé exclusivement au Gouverneur en conseil. Il y a des prisonniers d'État dans toute l'Inde. En justice, très-peu de ces prisonniers ont à se plaindre. Le mode de détention qu'ils subissent n'est pas une disgrâce pour leur famille, et c'est généralement par humanité, par considération pour leur rang, que le Gouvernement, de sa propre autorité, les enferme dans une forteresse, au lieu de les livrer comme des criminels ordinaires aux tribunaux réguliers qui auraient à prononcer contre eux, dans un grand nombre de cas, des peines infamantes; Pl. LXXXII. Cependant, il y a aussi parmi le petit nombre de prisonniers d'État de ce vaste empire, quelques hommes dont la culpabilité ne saurait être prouvée dans les formes ordinaires de la justice, mais dont les antécédents ou le caractère turbulent rendent la détention prudente. Ils sont parfaitement bien traités. Le nombre en diminue graduellement à mesure que l'ordre se consolide, et qu'il devient plus difficile à un esprit ambitieux de le troubler.

M. Elphinstone, qui dans ce code de lois a fait preuve de tant de libéralité, qui d'ailleurs s'est montré plus jaloux qu'aucun autre Gouverneur anglais dans l'Inde, de répandre parmi les natifs les lumières de l'Europe, et d'améliorer leur condition, de créer parmi eux une Bourgeoisie respectable, était opposé

au système de la liberté de la presse en ce pays. Elle ne me paraît pouvoir être utile dans l'Inde qu'à dénoncer quelques petits abus de pouvoir, quelques injustices isolées, dont il serait toujours aussi aisé, je n'en doute pas, d'obtenir le redressement en les portant directement à la connaissance du Gouvernement lui-même, et les inconvénients qu'elle peut avoir, sont hors de toute proportion avec cet avantage.

Ce code, en général si équitable, si doux, si libéral, satisfait médiocrement les Indiens, surtout ceux des provinces les plus récemment acquises au Gouvernement de Bombay. On peut lui reprocher d'être rétroactif dans plusieurs de ses clauses.

Dans cet Eldorado de notre imagination européenne, dans l'Inde, la très-grande majorité de la population au lieu d'*avoir, doit.* Le cultivateur (et l'Inde n'est guère peuplée que de cultivateurs) emprunte presque toujours au banquier de son village la petite somme nécessaire à l'achat des semences, quand vient le temps des semailles; dans les provinces les plus pauvres, il est même obligé d'emprunter de quoi acheter une paire de bœufs, quand vient la saison des labours. En tout cas, s'il est assez heureux pour se suffire à lui-même pour ces modiques dépenses, ses propres ressources sont toujours insuffisantes à l'entreprise d'une culture plus dispendieuse par la main-d'œuvre qu'elle exige: celle du pavot, par exemple. Il n'y a pas un paysan dans les provinces de la Compagnie, à Patna et à Bénarès, qui produise pour son propre compte l'opium qu'il recueille sur son champ. L'Agent du Gouvernement lui avance les sommes nécessaires à la culture du pavot, et prend son opium au prix qu'il fixe lui-même. Ce prix est suffisant pour rendre cette culture aussi avantageuse au cultivateur que celle de toute autre plante qu'il pourrait semer à la place : il l'est même un peu davantage; car la culture du pavot n'est point forcée. Mais si elle permet au paysan qui s'y livre, de subsister un peu moins misérablement, elle ne le met pas en état de faire des économies suffisantes pour n'avoir pas besoin, l'année suivante, des avances du Gouvernement. Chaque paysan est, depuis les semailles du pavot jusqu'à la récolte de l'opium, débiteur du Gouvernement. En Malwa, ce sont les banquiers et les usuriers de chaque petite ville et de chaque village qui font au paysan ces avances, se réservant par contrat la propriété du produit, supportant les pertes de la culture, si la saison est défavorable, réalisant tous les bénéfices, si l'année au contraire est productive; enfin, ce sont les usuriers qui sont de fait les entrepreneurs de la culture; et les cultivateurs ou propriétaires du sol, incapables, faute de moyens, de le cultiver à leur propre compte, en louent l'usage et leurs propres services

à ces gens-là. Or, depuis le cap Comorin jusqu'à l'Himalaya, le même système prévaut. Il y a une classe beaucoup plus nombreuse qu'en Europe de capitalistes, prêteurs d'argent en détail; et le reste de la population naît, vit et meurt en état de dettes vis-à-vis d'elle. Chaque paysan a son compte ouvert avec le *Saokar,* auquel il paye toute sa vie l'intérêt du capital de sa dette, laquelle grossit dans les saisons fâcheuses et dans les événements de famille, les mariages surtout, et diminue lorsqu'une suite de saisons favorables se succèdent.

C'est là sans doute un ordre de choses déplorable. Nulle part peut-être dans l'Inde, il ne produit plus de misère que dans le Deccan. Mais la coutume ou la loi de ces provinces, qui livrait ainsi l'imprévoyance et la folie des pauvres à l'avarice des riches, imposait un terme aux droits des créanciers sur leurs débiteurs. Les intérêts composés ne pouvaient élever indéfiniment le capital originel d'une dette. Ils cessaient lorsque ce capital avait été triplé. Point de contrainte par corps; point de saisie d'immeubles au profit des créanciers. La loi anglaise, substituée à la coutume indienne, excite bien des réclamations. Les juges ont été obligés, pour l'exécuter, de dépouiller d'anciennes familles de leur manoir héréditaire.

Graduellement, la population indienne apprendra l'inflexibilité de la loi anglaise, et pour en éviter les rigueurs, elle répugnera davantage à des engagements pécuniaires. Mais la population présente des débiteurs, endettés eux-mêmes ou héritiers seulement de dettes de famille contractées sous une législation différente, souffre durement du changement.

L'incapacité des juges et des magistrats à modifier la loi qu'ils appliquent, est encore incompréhensible aux Deccanis.

Quelque peine que se soit donnée M. Elphinstone pour débrouiller la question de la propriété territoriale dans ces provinces, il aima mieux la laisser indécise et continuer la collection des impôts ou revenus territoriaux conformément à la coutume de chaque district, de chaque village et de chaque champ, que de faire un *permanent settlement*, comme lord Cornwallis au Bengal, au risque de méconnaître et d'usurper les droits des uns au profit des autres.

Une controverse passionnée s'est engagée parmi les financiers et les économistes du Gouvernement indien, sur les mots, il me semble, plutôt que sur les choses. Les uns avancent qu'en principe l'État est seul propriétaire de la terre; et que les familles de cultivateurs qui vivent dessus et la cultivent héréditairement, n'y ont qu'un droit d'occupation révocable par le Gouvernement dès qu'ils cessent de payer la rente qu'il stipule. La question est de savoir si c'est la rente

du sol que les cultivateurs doivent à l'État, ou seulement une taxe, un impôt. M. Briggs vient de publier à ce sujet un livre fort intéressant. Il prouve que, dès la plus haute antiquité où remontent les annales indiennes, le Prince ne recevait que la dixième, la sixième, ou la cinquième partie du produit brut des champs, tandis qu'aujourd'hui le Gouvernement de la Compagnie prétend en général à la moitié de ce produit, et prend souvent au delà. M. Briggs prouve également que les Princes indiens avaient leur domaine privé, qu'ils étendaient par des achats de terre, ou qu'ils diminuaient par des aliénations. Il convient cependant, parce que les institutions de Menou l'y obligent, que dans des circonstances extraordinaires, en cas de guerre, le Prince pouvait augmenter jusqu'au tiers du produit du sol la taxe territoriale, et il fait voir comment les conquérants mahométans changèrent à leur profit ces anciennes institutions.

Je ne prétends pas offrir une opinion sur une question sur laquelle, après trente années d'expérience, M. Elphinstone a refusé de se prononcer. Elle me paraît d'ailleurs oiseuse. Quand la Compagnie viendrait à découvrir qu'elle s'était abusée jusqu'ici sur l'étendue de ses droits à la propriété des revenus territoriaux, elle ne pourrait pas en abandonner la plus faible partie, puisque c'est là la source presque unique de ses revenus, et que ses revenus suffisent à peine à ses dépenses en temps de paix; qu'ils n'y suffisaient pas avant lord Bentinck; et qu'en temps de guerre, elle est toujours obligée de recourir à des emprunts. — Peu importe aux cultivateurs sans doute de payer sous le nom d'*impôt*, ou sous celui de *rente*, si, sous un nom ou sous l'autre, ils doivent payer la même somme.

Le cultivateur cependant se considère certainement comme le propriétaire du champ que son père labourait et que lui-même laboure. Mais il sait que son père ne tirait de son travail, sur ce champ, qu'une chétive subsistance, et il ne se croit pas avoir de droits à un sort meilleur; mais il tient obstinément à ce droit de subsister par le privilége de labourer ce champ.

Les Patèles et les Canoungous. — Le Gouvernement général de chaque État, de chaque principauté indienne, n'accordant presque aucune sorte de protection à ses sujets, en échange des taxes qu'il levait sur eux et qui ne servaien qu'à l'entretien de la splendeur de la cour, et à la solde de l'armée (dont le principal objet était de prêter main-forte à la collection de ces taxes), les communes rurales étaient fortement constituées pour se protéger elles-mêmes. Leurs rapports avec le souverain se bornaient presque exclusivement

au payement de leurs énormes impôts. Chaque communauté de cultivateurs formait une association, qui intérieurement se gouvernait par elle-même. Ce n'est que depuis l'occupation anglaise et la sécurité qu'elle inspire aux peuples des campagnes, qu'ils laissent tomber en ruine le mur de boue qui entourait chaque village. Mais ces communes continuent à s'administrer elles-mêmes, autant qu'on le leur permet. Chacune a son chef héréditaire ou *Patèle*, qui n'en est nullement le seigneur, mais dont l'autorité, dans toutes les provinces que j'ai parcourues depuis le Bengal jusqu'aux neiges éternelles de l'Himalaya, aux sources du Gange, et jusqu'au fond de la vallée de Cachemir, ressemble à celle de nos maires. Le Patèle est l'officier de la police municipale. Il est l'arbitre de tous les différends qui s'élèvent entre les habitants de la commune, trop minimes pour requérir la formation d'un *Pantchayet*. Il est le répartiteur entre tous, de l'impôt territorial que la commune doit payer au Prince. Pour l'aider et le contrôler dans ces fonctions, il y a un autre officier également héréditaire, appelé *Canoungou* au Bengal, et dont la dénomination varie extrêmement dans les autres provinces de l'Inde. C'est le scribe, l'archiviste de la commune. Il tient les livres de chaque membre de la communauté et de la propriété indivise du village. Il inscrit la quantité des récoltes faites par chacun, et les versements successifs qu'il fait à la bourse communale, laquelle est envoyée au receveur du Prince, quand elle est complète, et accompagnée de suppliques et de représentations, quand il est impossible de la compléter. Le Patèle (*Moukiar* ou *Seyana*, dans l'Himalaya indien) et le Canoungou se rendent rarement coupables d'oppression. Ils n'en ont pas la force. Leur autorité n'a pour appui que la bonne volonté des habitants de la commune, et comme ils sont tous à peu près de la même condition, tous également pauvres, il n'y a pas de classes ou de familles rivales qui cherchent à s'opprimer ou à se nuire. Le Patèle et le Canoungou vivent à peine dans une aisance supérieure à celle des autres paysans. Le Patèle, généralement, a sa terre franche d'impôt. Le Canoungou vit des menus profits sanctionnés par la coutume, à titre d'honoraires pour les diverses fonctions qu'il remplit.

Division des propriétés. — La loi hindoue exclut les filles de la succession de leurs parents et y admet tous les fils également. De là, l'excessive division de la propriété dans l'Inde. Il y a des provinces, par exemple celle de Dehli, où, à la mort de leur père, dont le champ était déjà trop petit pour fournir du travail et des aliments à la famille, les fils, quelque nombreux qu'ils soient, insistent pour obtenir un partage de ce champ, et s'obstinent à mourir de faim sur leur lam-

beau de l'héritage paternel, plutôt que de s'expatrier pour chercher ailleurs du travail, et du pain sur des terres inoccupées.—Dans le Deccan, les officiers du revenu public ne se plaignent pas de cet excès de population. Les héritages ne se divisent pas au delà de la mesure nécessaire au soutien d'une famille; et soit que la race soit moins féconde, soit que la mortalité soit plus grande, ou qu'il y ait moins d'attachement au sol natal dans la population et plus de disposition à s'expatrier et à embrasser un autre genre de vie, la plupart des communes ont des terres arables indivises, qu'elles sont obligées de faire cultiver par des étrangers qui n'ont et n'acquièrent jamais aucune espèce de droits de propriété.

Les querelles de limites territoriales sont plus fréquentes de commune à commune que parmi les habitants ou membres d'une même communauté. Ces disputes sont réglées par des *Pantchayets*, et souvent portées devant les juges anglais.—Hors des provinces de la Compagnie, elles amènent souvent des rixes, des scènes de violence et des meurtres.

Le Gouzerate.—On représente le Gouzerate comme le jardin de la Présidence de Bombay. C'est une province très-fertile en effet, magnifiquement ombragée de Mangos, de Méoras (*Bassia latifolia*) et de Tamarins. Les récoltes y sont très-abondantes, mais l'automne y est d'une extrême insalubrité. Le coton est le principal produit. La condition des paysans y est moins misérable que dans les autres provinces. Les champs sont enclos; les chaumières solidement bâties et spacieuses; la population mieux vêtue et mieux nourrie.

La taxe est légère.

Il y a du moins dans cette province divers taux de taxation, l'un exorbitant, mais les autres fort légers; et le petit domaine de chaque paysan ou de chaque commune comprend une proportion telle de ces diverses sortes de taxe, que la moyenne de l'impôt sur le tout reste fort au-dessous de la taxe ordinaire dans les autres provinces.

Malgré leur aisance relative, ni les gouvernements indiens autrefois, ni celui de la Compagnie dans les premières années de la conquête, ne se fiaient à la solvabilité des cultivateurs pour l'acquittement de leur impôt. L'usage était, pour le gouvernement, de saisir la récolte sur pied, de faire évaluer celle de chaque champ de chaque cultivateur, et après avoir réglé l'impôt d'après le produit brut, de traiter avec un banquier ou usurier pour le payement du total, laissant celui-ci le maître de faire aux cultivateurs telle condition que son avarice voudrait leur dicter pour l'achat de leur récolte.

M. Williamson, un des plus habiles officiers de finance de cette Présidence,

abolit le premier cette coutume ruineuse. — Il consentit à permettre aux cultivateurs de battre leurs grains et de les vendre, d'en disposer pour leur plus grand avantage, et il s'en remit à leur honnêteté pour le payement de leurs impôts, dès qu'ils en auraient réalisé le montant par la vente de leurs récoltes. Ce système prévaut maintenant au nord du Tâpti et de la Nerbuddah. Il laisse aux laborieux cultivateurs les profits que réalisait l'usurier, qui se plaçait avec ses avances et son crédit entre eux et l'État.

Rareté du numéraire. — Le Deccan ne produit aucune denrée rurale qui s'exporte. Le numéraire y devient plus rare de jour en jour : le recouvrement des taxes plus difficile. Pour l'y rappeler du dehors, le général Malcolm, comme je l'ai dit, donna des encouragements à l'éducation des vers à soie, qui fourniraient à l'exportation un produit d'une grande valeur. Un Italien, M. Mutti, qui paraît avoir cherché fortune dans bien des pays avant de venir dans l'Inde, plante à Pouna des Mûriers sur des terres dont le gouvernement lui a fait l'abandon. Il paraît fort industrieux et passablement au fait de ce genre d'industrie. Le ver à soie semble sujet à très-peu de maladies dans cette province, dont le climat tempéré est fort remarquable par l'extrême rareté des orages. La difficulté est d'élever des Mûriers, ou tous autres arbres, dans un sol généralement peu profond, desséché pendant sept mois de l'année.

Les Écoles. — M. Elphinstone qui était opposé à la liberté de la presse dans l'Inde, était jaloux de préparer, par l'éducation, l'amélioration du sort de ses habitants. Il avait fondé des *Écoles* dans plusieurs grandes villes de son gouvernement, où l'anglais, le dessin, la géométrie et l'algèbre, avec leurs applications, étaient enseignés aux Indiens. J'ai vu ici la plus grande de ces écoles. Un officier du génie, M. Servis, en est l'Intendant. Elle égale celles de Calcutta, et par sa position méditerranée doit sans doute répondre mieux au but de son fondateur. Cent cinquante écoliers la fréquentent; la plupart jeunes gens de 15 à 20 ans. Certaines classes apprennent l'anglais, d'autres les éléments des mathématiques, l'arpentage, la levée des plans, l'usage des instruments de géodésie. Elles ont déjà fourni aux bureaux de l'ingénieur en chef tous les aides dont il a besoin. J'ai vu des plans topographiques levés par eux, et dessinés très-passablement. Mais le gouvernement est le seul qui réclame ce genre de talents; son établissement d'arpenteurs est complet, et les jeunes gens qui terminent maintenant leur éducation au collége de M. Servis, n'ont aucune chance d'être employés. Leur algèbre et leur géométrie ne leur

serviront pas davantage à gagner leur vie, que chez nous, pour la plupart d'entre nous, l'éducation classique qu'on nous donne. L'un d'eux, qu'on m'assura être un des meilleurs sujets de l'école, Portugais d'extraction, se proposa pour me servir de domestique, et je l'aurais pris, si sa famille eût consenti à son éloignement.

Non-seulement les maîtres sont payés, mais les écoliers aussi reçoivent du gouvernement 5 roupies (12f,50) par mois. Il y a de la cruauté à donner à de pauvres enfants une éducation supérieure à celle de leur famille; à leur présenter, durant les premières années de leur jeunesse, l'image séduisante d'une condition meilleure, pour les abandonner ensuite. Aussi, par mesure d'humanité, aussi bien que d'économie, le gouvernement s'occupe-t-il de réduire extrêmement, sinon de détruire, cette école.

Les livres de mathématiques qui y servent à l'enseignement, sont écrits en mahratte, et ont été traduits dans cette langue par M. Servis. J'ai vu cet officier occupé à traduire pareillement un livre d'histoire anglais, considéré comme un ouvrage populaire. C'était l'histoire d'Angleterre par Sir James Mackintosh, dont chaque mot est intraduisible en mahratte, et le serait également en hindoustani. Les langues vulgaires de l'Inde n'ont pas de vocabulaire métaphysique. Elles n'ont de mots que pour des objets sensibles et matériels; pour les objets abstraits, leur vocabulaire est nul.—Le traducteur européen est obligé de s'entourer de Punditles, et, s'il ne sait pas le sanscrit, de leur faire comprendre à grand'peine, dans la langue vulgaire, le sens abstrait de l'expression qu'il veut traduire; le sanscrit fournit toujours une abondance d'équivalents, que l'on rogne, que l'on taille, que l'on termine de manière à donner au mot nouveau un certain air mahratte, hindoustani, tamoul, gouzerati, ou bengali, selon qu'il s'agit de traduire dans l'une ou l'autre de ces langues. Ce mot ne devient réellement ni sanscrit, ni mahratte, ni hindoustani, et demeure parfaitement inintelligible pour tout Mahratte et tout Indien illettré. Le persan lui-même n'a guère de vocabulaire pour les choses abstraites. Il emprunte à l'arabe pour les exprimer, comme les langues indiennes puisent dans le sanscrit.

Les classes de l'école de Pouna ne sont fréquentées que par des jeunes gens de familles peu distinguées. Pas un homme de rang n'y envoie son fils. Il y a surtout un grand nombre de Parsis. Les maîtres vantent l'intelligence des jeunes Mahrattes. Plusieurs jeunes gens qui en sont sortis déjà depuis quelques années, ont ouvert dans la ville et dans quelques autres, des écoles où ils n'enseignent que la lecture et l'écriture, avec les premières règles du calcul. Ils

trouvent des écoliers sans être obligés de les payer, mais c'est tout. Eux-mêmes doivent être défrayés par le gouvernement.

Le gouvernement anglais entretient à Pouna, comme à Bénarès, le feu sacré du sanscrit, dont, sans sa protection, la tradition se perdrait rapidement dans toutes les provinces de l'Inde qui ont cessé d'être gouvernées par des Princes hindous. Il y a à Pouna une *École sanscrite*. Le 27 août, j'allai la visiter. Un des maîtres, fort jeune pour un maître de sanscrit, vint me dire que tous les écoliers étaient assemblés dans la classe, et, précédé d'un huissier ou Chobdar, je traversai la ville à cheval pour m'y rendre.

L'école occupe une ancienne maison du Peschwa Badji-Rao, dont l'apparence sur la rue est assez belle pour cette misérable ville. J'y trouvai une centaine de jeunes gens accroupis sur le tapis de toile blanche qui couvrait l'aire d'une salle allongée, assez spacieuse; c'étaient les élèves. Le Directeur, un vieux Brahmane, me reçut au bas d'un détestable escalier. Une dizaine de Punditte, moins habiles, professent sous lui, dans un nombre pareil de classes, dont chacune comprend ainsi moyennement une dizaine d'écoliers.

Maîtres et élèves sont tous Brahmanes; non qu'il y ait aucun ordre du gouvernement contre l'admission de jeunes gens d'une autre caste; mais ce n'est qu'à des Brahmanes que la connaissance du sanscrit peut servir de gagne-pain: et c'est le besoin seul qui réunit dans le collége de Pouna les cent jeunes gens qui le fréquentent. D'ailleurs, dans les classes les plus élevées, les livres qui servent de texte à l'enseignement ne pourraient pas tous être montrés à d'autres qu'à des Brahmanes.

On considère 12 ans comme la durée moyenne des études nécessaires à la connaissance de cette langue difficile. Il n'y a pas d'exemple que les élèves les plus studieux et les plus intelligents aient pu l'apprendre en moins de huit années. A d'autres, il en faut jusqu'à 15 et 20.

L'école n'a encore produit aucun sujet fort distingué. Le vieux Punditte me présenta ceux qu'il me dit être les plus intelligents de ses élèves. C'étaient des jeunes gens de 22 à 24 ans, trop jeunes par conséquent pour être déjà très-habiles. Chacun récita de longues tirades de divers védas, ou plutôt les chanta, car leur débit était susceptible de notation musicale. Le sens, que je me fis expliquer en hindoustani, roulait sur des subtilités ou des lieux communs de religion. Je voulus ensuite faire converser en sanscrit improvisé devant moi, les élèves qui s'étaient le plus distingués par la sûreté de leur mémoire et l'aplomb de leur voix dans le premier exercice. Mais aucun d'eux n'en était capable. Je doute que les maîtres eussent été plus habiles eux-mêmes.

L'enseignement du sanscrit se communique en mahratte qui est la langue de la province, et que chaque élève doit savoir lire et écrire très-bien avant d'être admis à l'école sanscrite.

Ils reçoivent ici 5 roupies (12f,50) par mois. J'en ai questionné beaucoup sur leurs projets ultérieurs, sur l'état qu'ils comptent embrasser. Tous, il me semble, désirent surtout devenir maîtres dans l'école, où ils auront passé presque la moitié de leur vie comme écoliers. Je leur démontrai que, comme il n'y avait que 10 maîtres sur 100 écoliers, de ces 100 écoliers 10 seulement pourraient devenir maîtres par la suite du temps, mais que les autres devaient nécessairement chercher ailleurs des moyens d'existence. Il est évident que la perspective d'une existence médiocre, garantie par le gouvernement anglais, leur plaît bien plus que celle de la charité religieuse de leurs compatriotes. Telle sera cependant la seule ressource du très-grand nombre, au sort desquels le gouvernement ne pourra pourvoir. Ils se disperseront dans les provinces d'alentour, et vivront à la charge des seigneurs mahrattes auxquels on a laissé quelque territoire, ou des communautés villageoises les plus opulentes et les plus pieuses. Chaque village du Deccan a au moins son Brahmane; chaque famille au-dessus du commun a aussi le sien, qui lui sert en quelque sorte de chapelain domestique, et, chez les Radjahs, comme celui de Sattarah et Kolapour, etc., etc., le nombre de ces parasites est souvent considérable, et il n'est pas rare d'en voir un acquérir sur son maître la même influence qu'un confesseur catholique sur un dévot de cette secte, et monter aux plus hauts honneurs de l'État, lorsque le pénitent est un prince. Cette chance de la haute fortune politique de quelques *Gourous,* ou prêtres, plus adroits, ne semble pas balancer, dans l'esprit des jeunes élèves du collége sanscrit, celles plus probables d'une existence très-médiocre, précaire et dépendante.

Le vieux Punditte était jaloux d'une petite argumentation philosophique avec moi. Il en choisit mal le texte, avançant la prétendue antiquité de ses livres contre celle des livres des Musulmans et des Chrétiens. Mais à quoi bon la logique contre la foi? J'avais passé la soirée de la veille avec un Européen profond penseur et très-savant, qui, malgré sa science et son esprit, tenait tous les mythes bibliques pour des vérités aussi bien démontrées que les théorèmes d'Euclide. Aussi je ne m'étonnai point que ma logique glissât si facilement sur la foi de mon vieux Brahmane, qui d'ailleurs était fort ignorant. Quelques points de ressemblance entre sa religion et le christianisme parurent l'intéresser beaucoup; savoir l'unité de Dieu, et son incarnation, ou *Avatâr,* dans la personne de Christ. Il avait conversé fréquemment avec des missionnaires, mais jamais avec des unitaires, à ce qu'il me parut; car il sem-

blait ignorer que beaucoup d'Européens niaient la nature divine de Christ et le regardaient seulement comme les Musulmans regardent Mahomet, c'est-à-dire, comme un saint ou prophète, doué de pouvoirs surnaturels pendant sa vie. — La doctrine d'Épicure sur l'âme du monde, pénétrant l'espace, animant la matière et la régissant, le retour des parties de cette grande âme à leur source originelle après la dissolution des corps animés quelque temps par elles, parut fort du goût de mon vieux Punditte, qui évidemment n'a aucune idée d'une vie future, claire et distincte, et qui, en dépit de ses Schasters, est un matérialiste. Maître et écoliers étaient tous Deccanis, à l'exception de deux qui avaient du moins étudié à Bénarès. L'école de Bénarès est sans doute beaucoup plus savante que celle-ci.

Le plus âgé de l'*École mahratte* que j'allai voir ensuite est plus jeune que le plus jeune de ceux de l'école sanscrite. J'y trouvai aussi une centaine d'élèves : les trois quarts au moins Brahmanes ; divisés par classe comme dans nos écoles lancastériennes. On leur apprend non-seulement la lecture et l'écriture, mais l'arithmétique et quelques éléments d'algèbre et de géométrie. Le maître, qui sait un peu de sanscrit, enseigne, à quelques-uns de ses élèves les plus avancés, à lire ou plutôt à répéter quelques longues sentences dans la langue sacrée. C'est aussi un gagne-pain que l'art de lire le sanscrit sans le comprendre. C'est la profession avouée d'une classe de prêtres brahmanes.

Ici, les maîtres seuls sont payés par le gouvernement. Les élèves sont reçus gratis. Mais les parents de ceux qui ont le moyen, font quelques petits présents au maître occasionnellement.

Dialecte des cours de justice.—M. Elphinstone a aboli le persan dans les cours de justice du Gouvernement de Bombay, et y a substitué dans chaque province le dialecte qu'on y parle généralement. Dans le Deccan, c'est en mahratte que sont conduites toutes les affaires. Au nord de la Nerbuddah, en gouzerati. Les relations politiques même, avec les chefs mahrattes, se conduisent dans leur langue. Les proclamations du gouvernement s'impriment néanmoins dans les quatre langues, le persan, l'hindoustani, le mahratte et le gouzerati. L'hindoustani est écrit en caractères persans; le mahratte en nagri. Le gouzerati a un caractère particulier.

Revenus et dépenses. —Les revenus de Bombay, dans ces dernières années, sont de 150 laks (37,500,000$^{f.}$) : les dépenses de 210 laks (52,500,000$^{f.}$). Les 60

laks (15,000,000f.) de différence sont payés par le Bengal. Malgré cela, le numéraire disparaît.

Considération pour les Européens.—J'ai demandé à beaucoup d'officiers civils quels étaient les sentiments de la population à l'égard du gouvernement anglais. Aucun n'a osé me dire qu'il y eût de l'affection pour lui, et, quoiqu'il ait fait plus ici pour elle que dans toutes les provinces du Bengal que j'ai visitées, elle lui est moins attachée.

Dans le nord de l'Inde, où les Européens sont très-peu nombreux, où il n'y en a d'autres que les officiers du gouvernement, où tous sont riches et puissants, le nom Européen commande le respect des Indiens, et l'obtient en toute occasion. Leurs attentions envers les Indiens sont pour ceux-ci une distinction flatteuse, parce qu'elle tombe de haut.—Le seul fait de la couleur de ma peau et de ma condition de *Saheb*, me donnait dans le Nord et dans le Radjpoutana, une importance que j'ai perdue sur le territoire de Bombay; c'est qu'il y a ici un grand nombre d'Européens au-dessous de cette condition. L'humilité, et souvent la bassesse de leurs occupations ont ruiné la dignité du nom Européen. Je doute que ce soit un effet avantageux pour le gouvernement. Dans un pays conquis, comme l'Inde, l'égalité des droits entre les vainqueurs et les vaincus est une absurdité. J'aime à voir l'inégalité des conditions dans un pays constitué comme celui-ci, marquée davantage par les dehors qu'elle ne l'est ici. Tendre à donner au gouvernement de l'Inde les formes des gouvernements nationaux de l'Europe, dans tous ses rapports avec les sujets, dans l'administration judiciaire et financière, c'est oublier, il me semble, la différence totale des éléments hétérogènes de cette société, et la composition compacte et naturelle des nôtres. Le principe du gouvernement anglais dans l'Inde, c'est la conquête, la force, non l'assentiment général du peuple. Je crois qu'il serait utile de le rappeler, et de laisser plus de pouvoir à ses officiers qu'ils n'en ont ici. Le despotisme est le seul principe de gouvernement qui convienne à des peuples à demi barbares comme ceux de l'Orient. L'Inde ne fait aucune exception à l'état de leur civilisation : il lui faut le despotisme, mais un despotisme paternel. Les Indiens seraient plus reconnaissants envers leurs chefs immédiats, des bienfaits de leur autorité, s'ils savaient que cette autorité peut leur faire du mal.

Visites à des Mahrattes de qualité.—Le 27 août au soir, j'allai avec M. Williamson, le *Commissionner*, faire quelques visites dans la ville à des Mahrattes de qualité. Un des jeunes officiers civils de Pouna, M. Mallet, était aussi

de la partie. Nous sortîmes à cheval à la chute du jour, précédés d'une vingtaine de Pions et de Schobdars. L'éclat des lumières, la foule assemblée devant la porte, et le bruit des instruments annonçaient de loin la maison de *Monkeissœur*, que nous visitâmes d'abord. Le maître de la maison nous reçut au bas de l'escalier dans la rue, où nous descendîmes de cheval, nous prit successivement à chacun la main sans la serrer, et nous conduisit au premier étage, dans une grande chambre longue et étroite, ouverte sur la rue; des chaises étaient préparées pour nous au haut de la chambre, qui était éclairée avec plus de profusion que de goût, et dès que nous fûmes assis, une *Kaintcheni* entra, suivie de deux joueurs d'instruments, et commença seule à chanter et à danser. C'était le nautch le plus misérable que j'aie jamais vu. Notre hôte était un jeune homme de 18 ans, le chef de sa famille, et d'une famille fort riche et fort influente au temps du Peschwa. Le gouvernement anglais lui a assuré quelques terres, dont l'administration est la seule occupation de *Monkeissœur*, comme leur revenu sans doute sa seule fortune. Personne de sa famille ne parut pendant la visite. On causa de la pluie, du beau temps et de chevaux. Notre jeune homme cependant, malgré la part qu'il prit au chapitre des chevaux, n'a rien d'un cavalier. Il est petit, maigre, mal fait, voûté, excessivement laid, d'apparence maladive. Il était vêtu d'une longue robe fort ample de mousseline très-claire, et portait sur les épaules un large *Dopotta* assez riche. Son turban blanc était roulé d'une manière particulière aux Mahrattes: il représente une sorte d'anneau épais, posé sur une calotte qui enveloppe étroitement la tête. C'est une coiffure disgracieuse. Quand nous regardâmes du côté de la porte, notre jeune homme nous mit au cou un immense collier de fleurs de jasmin, nous passa deux bracelets semblables, et nous laissa dans une main une longue baguette également fleurie, et dans l'autre une sorte de couronne, qu'il aurait dû nous poser sur la tête pour faire les choses en véritable Mahratte. Décorés ainsi, nous présentâmes nos mouchoirs qu'il graissa d'*Attar* et mouilla d'eau de rose. Des fruits, dans des bassins d'argent, et du Bétel, avaient été placés à terre devant chacun de nous pendant le nautch et la conversation; mais cette collation ne fit que passer devant nous, et fut remise immédiatement aux domestiques de Monkeissœur par les nôtres, qui se tenaient debout derrière nous. Le jeune homme nous reconduisit où il nous avait reçus, au bas de la porte : là, nous remontâmes à cheval.

Appa Badji, chez qui nous allâmes ensuite, nous reçut semblablement. Il avait dans sa salle une très-grande et très-belle glace. Sa maison avait été bâtie par Badji-Rao, le dernier Peschwa, son beau-frère. Son nautch était presque

aussi ridicule que celui de Monkeissœur : mais il avait fait d'autres préparatifs pour nous recevoir, et nous ayant fleuris suivant la coutume avant de quitter son salon, il nous mena dans l'intérieur de sa maison, dans une cour carrée assez vaste, au centre de laquelle était un jet d'eau, au milieu d'un bassin. Le bassin sert aux ablutions des personnes de sa famille : ses bords étaient couverts de lampes et de quelques pièces d'artifice d'un effet agréable. Bientôt cependant, l'odeur du soufre nous chassa dans un autre quartier de son habitation, où il a construit deux autres bassins pour l'usage du public : l'un sert aux Brahmanes exclusivement, l'autre à toutes les autres castes indistinctement. Appa Badji est un homme de 50 ans au moins, d'un extérieur peu remarquable. Je remarquai son air tranquille. Mais M. Williamson m'assura que, malgré cet air tranquille, il monterait à cheval sur-le-champ et aurait le sabre à la main, s'il y avait la guerre quelque part, et qu'il crût gagner quelque chose à s'y mêler. Il a conservé des Djaguirs considérables du gouvernement anglais.

Le Durbar de lord Clare. — Les castes militaires que j'avais vues jusqu'ici dans l'Inde, annonçaient, par leur maintien, leurs habitudes guerrières. Mais il n'en est pas de même chez les Mahrattes, dont l'aristocratie, c'est-à-dire, les chefs du gouvernement déchu à Pouna, ne se peuvent comparer pour l'apparence qu'au bas peuple hindou de l'Hindoustan.

J'en ai vu, le 28 août, la réunion la plus complète; lord Clare vint à Pouna tenir un Durbar, ainsi que le font de temps à autre les Gouverneurs de Bombay. La grande salle de la cour de justice était préparée pour l'occasion. A l'une de ses extrémités, étaient quelques chaises destinées au Gouverneur et à ceux des natifs auxquels il voulait faire le plus d'honneur. D'autres chaises en très-grand nombre, et plusieurs rangées de bancs derrière elles, formaient les branches d'un fer à cheval. A quatre heures la salle était pleine; et comme les plus grands honneurs devaient être pour un prêtre Bhora, qui vient de bâtir à ses dépens un aqueduc pour la commodité du public, les gens de sa caste abondaient. Généralement, ils sont fort sales. Mais ils avaient tous, dans cette occasion, leurs robes blanches. L'extrême uniformité de leur costume, par la forme et la couleur, et celle de leur contenance me frappa extrêmement. Leurs traits n'avaient pas la même ressemblance; cependant ils appartenaient tous évidement à une race distincte. Les Parsis, qui ne sont pas moins caractérisés généralement par leur apparence personnelle, étaient beaucoup moins nombreux; l'assemblée était composée surtout de Mahrattes. J'y entrai avant l'arrivée de lord Clare, et renouvelai connaissance avec le vieux Punditte de l'école sanscrite, le jeune

Monkeissœur et Appa Badji que j'avais visités la veille. M. Williamson me fit faire d'autres connaissances. Une seule me plut beaucoup, celle de *Barra Tapia Saheb;* c'est un homme de moyen âge, mais dont tout le maintien annonçait l'ancienne profession de soldat. Il avait de grands commandements militaires sous le Peschwa, auquel il résista quelquefois d'une manière honorable. Sa figure annonce l'honnêteté et la fermeté de caractère dont il fit preuve en plus d'une occasion. Il me questionna beaucoup sur la France, quand il apprit que j'étais Français. Il voulait savoir si le Roi avait, comme celui d'Angleterre, une autorité limitée, ou s'il gouvernait à son bon plaisir. Il était curieux aussi de connaître les formes de la justice, que je lui expliquai à sa grande satisfaction. Il n'était jamais allé à Bombay, en sorte que j'eus à lui faire comprendre ce que c'est que le jury. Il me questionna sur mes voyages; sur l'Empereur de Dehli, dont la pension de 16 lacs de roupies (4 millions de francs) lui parut bien petite. Je lui rappelai que lorsque sa nation régnait de fait à Dehli, avant les Anglais, le Roi n'était pas si bien traité, et qu'il était gardé comme un prisonnier dans son palais. Ma remarque rendit plus grave encore sa physionomie naturellement sévère. Il me questionna ensuite sur Rendjit et Cachemir, et parut fort étonné d'apprendre que beaucoup de Brahmanes de l'Hindoustan mangeaient du chevreau, et qu'à Cachemir, ils mangeaient de plus du mouton et des poules. Cet homme ressemble beaucoup de figure et de manières au duc de Fitz-James. Il vit oisif dans ses Djaguirs, et vient rarement à la ville. Il n'y a et ne peut guère y avoir d'emplois sous le gouvernement anglais pour des gens de cette caste et de cette humeur. Le seul Mahratte de haute famille au service militaire des Anglais était là. C'est le colonel natif ou Ressaldar du corps de cavalerie irrégulière, dont j'ai vu quelques hommes à Serrour. Il reçoit 500 roupies (1250$^{f.}$) par mois. Il était vêtu d'habits très-courts et très-étroits de soie jaune, portait au côté un long sabre droit, et un Kandjar à la ceinture. Très-noir de peau, de gros traits, de gros yeux à fleur de tête : soldat des pieds à la tête, et soldat actif et résolu.

L'aspect de cette assemblée était peu pittoresque. Il n'y avait ni richesse, ni variété, ni éclat dans les costumes; la plupart ne portaient point d'armes.

Lord Clare entra à cinq heures, précédé de quelques valets richement vêtus d'écarlate, et suivi de son très-petit état-major en uniforme, et de quelques officiers civils en frac comme lui; il fut salué d'un houra de salams. Il s'assit au centre, et le magistrat de Pouna, debout devant lui, lui présenta successivement par leurs noms tous les natifs qui devaient avoir cet honneur. Ils étaient appelés sans bruit, à peu près dans l'ordre de leur rang. Des Khélats de diverses valeurs furent conférés aux uns, toujours en pièces d'étoffe, sur des

plateaux d'argent; d'autres reçurent quelque article de bijouterie, des bracelets d'or ou des boîtes d'argent richement travaillées. Le plus grand nombre n'obtinrent que quelques gouttes d'Attar sur leurs habits et une feuille de Bétel. Le prêtre Bhora, qui avait les honneurs de la séance, demeura pendant toute sa durée assis à la droite du Gouverneur. L'assemblée dura une heure; elle était animée sans être bruyante. Pas de mains jointes; pas de révérences jusqu'à terre. Un groupe nombreux entourait toujours le Gouverneur et le maître de cérémonie, qui y choisissait les gens à présenter. Congédiés par lord Clare, ceux-ci venaient presque tous saluer les officiers civils auxquels je m'étais joint, échangeaient quelques paroles et tâchaient d'introduire un mot sur leurs affaires, s'ils en avaient de pendantes devant quelque autorité anglaise. Tout cela se passait fort bourgeoisement, avec beaucoup de bonhomie, et nullement comme au Bengal où, dans de telles occasions, les maîtres ne se dérident pas. Cependant il n'y avait ici aucune familiarité que je pusse blâmer entre les maîtres et les sujets, mais au contraire une mesure parfaite, ce me semble. Un assez grand nombre de pétitions furent remises au Gouverneur.

Le baron de Hügel était là avec moi.

Au Bengal, dans l'Hindoustan, le Radjpoutana, le Pendjâb, une assemblée de notables comme celle-ci, se compose d'hommes gras. — Les Mahrattes paraissent dépourvus de cette bizarre faculté, commune à tous les Asiatiques que j'avais vus auparavant, de s'engraisser à volonté par l'oisiveté et la bonne chère. La débauche ici les maigrit, comme elle maigrit tous les Européens.

M. Mill, le Magistrat, m'assure qu'il y a à Pouna et à Bombay un assez grand nombre de maisons publiques où l'on ne trouve point de femmes, et que le vice pour lequel ces maisons sont établies, est loin d'être rare dans les villes du Deccan. Le Peschwa Badji-Rao en était fortement accusé. Impuissant dès sa jeunesse par suite d'excès prématurés, il se consolait comme Rendjit à regarder les autres. On dit qu'il avait une bande de porteurs ou Hammals à cet effet, et qu'il leur livra plusieurs jeunes femmes qu'il avait enlevées de force, sur la réputation de leur beauté.

Franc-maçonnerie. — Les francs-maçons font remonter la fondation de leur association au delà de l'ère chrétienne, et prétendent en trouver des traces évidentes en Asie, parmi les nations musulmanes. J'ai questionné beaucoup de francs-maçons anglais là-dessus, et le seul témoignage de maçonnerie indienne qu'ils m'aient donné, est le cas bien connu d'un des Nawâbs d'Arcott, qui fut affilié, vers 1780, à une loge de Madras. Il n'y a pas de loge musulmane à Pouna,

ni de Musulmans dans les loges chrétiennes. Je crois donc que les seuls Indiens qui soient maçons, sont quelques Musulmans de qualité, plus amis du commerce européen que la plupart de leurs compatriotes, et qu'il n'y a réellement rien en ce pays qui ressemble à la franc-maçonnerie, excepté certaines sectes religieuses de Fakirs, de Sanyassis et autres saints mendiants; chacune a ses rites particuliers, son mode secret d'initiation, et nous leur faisons l'honneur de leur attribuer la possession de doctrines secrètes.

Les Goussaynes. — Il n'en manque pas à Pouna. Ils sont banquiers et marchands. Cependant ils ont tous un caractère religieux. Cette secte bizarre ne se recrute que d'enfants adoptés, car ses adeptes font vœu de célibat. Toutefois, il est bien connu que très-peu d'entre eux le gardent : ils ont des Zénanas secrètes, et mettent un plus haut prix que qui que ce soit à de jeunes filles esclaves. Jamais leurs propres enfants ne succèdent à leur fortune : ils sont détruits sans doute à leur naissance. — Les Goussaynes ont en leur main la majeure partie des richesses de Pouna. Ils viennent surtout du Marwar et du Meiwar. C'est parmi les enfants de leur pays qu'ils adoptent des successeurs. — Ils occupent ici un quartier distinct, remarquable par l'apparence solide de leurs maisons, toutes bâties de brique ou de pierre, et percées d'un petit nombre seulement d'étroites ouvertures. Il y a toujours quelques pagodes auprès ou dans l'enceinte de leurs terrains.

Les Brahmanes deccanis. — Les Brahmanes, dans toute l'Inde, sont divisés en castes et en sectes. Les castes sont innombrables : elles se rapportent sans doute à des degrés plus ou moins éloignés de consanguinité. Les sectes se rapportent aux dogmes reçus par chacun : elles sont infiniment moins nombreuses, du moins ostensiblement; car il se peut qu'un grand nombre de Brahmanes aient des rites et des dogmes secrets, indépendamment de ceux de leur secte, qui sont ostensibles.

Les Brahmanes du Deccan ressemblent à ceux du Bengal par la couleur olivâtre de leur peau; je les crois même encore plus clairs. Quant aux basses castes, ici comme au Bengal, elles sont souvent d'un noir de jais.

La caste brahmanique est plus éminemment sacerdotale dans le Deccan qu'au Bengal, et sans doute, à cause de cette circonstance, elle est plus respectée des castes inférieures. Il y a dans le code pénal de M. Elphinstone une preuve curieuse du respect porté dans le Deccan aux Brahmanes; c'est un article qui permet aux juges de commuer la peine de mort en celle de l'empri-

sonnement perpétuel ou de la déportation à vie, lorsque le criminel est un Brahmane (ou une femme) et que son crime n'est pas d'une nature assez horrible pour étouffer tous sentiments de considération et de pitié pour lui dans le reste de la population.

Les lois pénales du Bengal ne renferment aucune clause semblable. La loi est une, quelle que soit la caste du coupable. Cependant elle a deux mesures aussi, suivant le rang des accusés. Elle a pour les riches et les puissants des ménagements qu'elle n'accorde pas au vulgaire.

M. Smith, l'intendant suprême de Saugor, a fait exécuter (pendre) 75 *Thugs*, dans le mois de juillet passé, à Saugor et dans d'autres lieux de son intendance, sur la scène de leurs crimes. Il y avait au moins un tiers de Brahmanes dans ce nombre. Il est vrai que leur crime était si horrible, que les juges du Deccan n'auraient pas sans doute commué la peine capitale en une autre, et qu'à Pouna même une exécution semblable ne serait pas très-impopulaire. Quelques exécutions ont lieu tous les ans dans l'armée du Bengal. Les criminels sont des soldats hindous ou musulmans, meurtriers de leurs camarades ou de leurs sous-officiers natifs. La jalousie, et plus souvent la vengeance, sont le motif de ces crimes toujours commis en plein jour, le criminel ayant fait d'avance le sacrifice de sa propre vie. Si la peine de mort peut être remise à des homicides, certes ce doit être à ceux-là. Néanmoins, ils n'obtiennent jamais de commutation, à moins qu'ils ne paraissent aliénés. Quelques Brahmanes sont ainsi exécutés devant leurs camarades, tous de haute caste, et qui ne s'en soucient pas davantage que s'ils étaient Radjpoutes, Kschattris, ou gens de basse caste. C'est que l'armée du Bengal se recrute exclusivement dans l'Hindoustan, où les Brahmanes sont plus nombreux, relativement à la population générale, que partout ailleurs dans l'Inde, et que la grande majorité d'entre eux sert et travaille comme les autres castes, dans l'armée et aux travaux des champs. Le nom de leur caste ne rappelle pas dans l'Hindoustan l'association d'idées qui protége ici les Brahmanes. Leur race n'est pas exclusivement sacerdotale, tant s'en faut. Mêlée aux autres castes, dans une foule de métiers, elle a perdu beaucoup en considération.

Aucune caste de Brahmanes deccanis (il y en a une vingtaine à Pouna) ne mange de nourriture animale. Au Bengal, il y a des Brahmanes qui mangent du poisson. Dans l'Hindoustan, surtout dans les provinces les plus septentrionales, il y en a, et beaucoup, qui mangent du gibier et de la chèvre, de même dans le Pendjâb, et enfin dans le Cachemir, les Brahmanes mangent du mouton. Ainsi, à mesure que l'on s'avance au nord, dans des contrées plus froides, le régime alimentaire

de cette caste devient de plus en plus animal. *Gouneiche Punditte*, à Cachemir, prétendait que ses Schasters lui permettaient l'usage de cette nourriture seulement au nord des montagnes de Pirpenjâl, et qu'il s'en abstenait dès qu'il avait passé cette chaîne; et que c'était là l'usage de presque tous les Brahmanes cachemiriens. Il est certain qu'au Bengal, où il ne manque pas de Brahmanes descendus de cette province, ils s'abstiennent absolument de nourriture animale; mais il me paraît probable que c'est pour s'attirer de la considération.— A Cachemir, ils peuvent sans compromettre leur caractère manger de la viande, puisque tous le font, et qu'il n'y a pas de Brahmanes étrangers ni de bas peuple hindou, de parterre en un mot, pour les juger et les siffler. Mais dès qu'ils mettent le pied hors de chez eux, vers l'Inde, et se trouvent en face d'un public hindou, alors ils se sanctifient par leur mauvaise chère.

Nassok, près des sources du Godavery, est le Bénarès du Deccan : c'est la ville sainte et savante. Il y a un grand nombre de temples anciens et d'établissements brahmaniques, jadis très-florissants sous le gouvernement brahmanique des Peschwas, et auxquels le gouvernement anglais a laissé la jouissance de grands avantages. Quelques personnes instruites m'ont assuré qu'il y avait plus de savoir brahmanique à Nassok qu'à Bénarès; et que, dans aucune autre partie de l'Inde, les livres sacrés n'étaient mieux conservés que dans le Deccan.

Les Brahmanes deccanis ont plus de zèle religieux que leurs frères de l'Hindoustan, et du Bengal surtout. Il n'y a point de protestants parmi eux, point d'esprits forts. Ce collége sanscrit que j'ai visité, et qui coûte 30,000 roupies (75,000$^{f.}$) par an à l'État, si un Européen avait quelque part à son administration, serait déserté aussitôt par les maîtres et les écoliers, au lieu qu'à Calcutta et à Bénarès, les natifs voient sans jalousie des Européens instruits y partager avec eux la surveillance des études. J'ai vu, depuis ma visite au collége, quelques Punditтes deccanis fort intelligents, qui avaient voyagé, avaient vu Bénarès, etc.: à aucun d'eux les missionnaires n'avaient réussi à faire lire la traduction des Écritures chrétiennes. Par politesse, ils me dirent qu'ils ne doutaient pas que l'Évangile ne fût excellent pour *nous*: mais pour le Koran, ils exprimaient le plus profond dégoût.

Un jeune Brahmane de ce pays, élevé sous l'aile des Anglais, que l'on dit très-intelligent et le plus instruit de tous ses compatriotes deccanis, mais resté cependant Hindou quand même, publie depuis quelques mois à Bombay un journal imprimé en anglais et en mahratte. Malgré l'orthodoxie de l'auteur, il ne vient à Pouna, où il ne manque pas de riches oisifs Mahrattes, que cinq exemplaires de ce journal, et ils se font un cas de conscience de le lire, quel-

ques-uns même de le recevoir dans leur maison, de peur des mauvaises doctrines. Ils ont horreur du contact intellectuel des Européens.

Outre leur caractère sacerdotal si bien fait pour leur attirer le respect des autres castes, les Brahmanes du Deccan ont dû sans doute s'élever encore dans l'estime publique par le fait singulier d'un gouvernement brahmanique établi pendant un siècle dans ces provinces. Les plus grandes charges de l'État dans l'empire mahratte, soit dans le gouvernement civil, soit dans l'armée, étaient toutes données à des parents du Peschwa, à des Brahmanes conséquemment; cette caste avait alors le monopole presque exclusif du pouvoir, tant spirituel que temporel.

Les Suttis. — Ils étaient assez communs dans cette partie de l'Inde. Dans le Concan, sous le gouvernement de la Compagnie, une soixantaine avaient lieu chaque année. Dans le Deccan, pays d'influence brahmanique, gouverné pendant tant d'années par des princes brahmanes, ils étaient bien plus nombreux. — Quand lord William Bentinck publia sa fameuse ordonnance pour leur abolition dans le Bengal, il invita les gouverneurs de Madras et de Bombay à les proscrire également; ce que fit aussitôt le gouverneur de Madras, et peu de temps après celui de Bombay, Sir John Malcolm. — Le succès a été complet ici comme au Bengal. Depuis près de 3 ans que les suttis sont prohibés, un seul a eu lieu dans cette Présidence, à Darouar, où il paraît qu'il aurait pu être aisément prévenu par la vigilance d'un agent natif du gouvernement, lequel, pour punition de sa négligence, va être condamné à un court emprisonnement; et il est probable que ce sera le dernier.

Voilà pour les profonds raisonnements des politiques qui menaçaient l'empire anglais d'une convulsion effroyable, si jamais on essayait d'empêcher de se brûler, ou d'être brûlées, quelques pauvres femmes chaque année.

Le gouvernement du Peschwa accordait des récompenses aux familles dans lesquelles un sutti avait lieu. Aussi, à la mort d'un de ses membres, s'il laissait une veuve, toute la famille l'obsédait pour la déterminer à se brûler, et sans doute l'effrayait par des menaces, l'enivrait peut-être avec des drogues malfaisantes, et la brûlait, quand elle ne voulait pas se brûler elle-même.

Manufactures de papier. — Il y a à Pouna plusieurs petites fabriques de papier. Elles sont situées dans un quartier de la ville presque désert. Les ouvriers qui y travaillent sont tous Musulmans et Sounnis.

Les seules matières qu'ils emploient sont de vieux Tâtes. Ils coûtent 2 francs

les 15 kilog. Elle est triturée sous un martinet mû par un équipage de 4 hommes ou jeunes gens, qui tous à la fois et en mesure sautent sur l'extrémité de son manche, et de là à terre. Le Tâte est d'un gris brun; d'ailleurs il est fort sale, souvent noirci et crasseux, car il provient généralement de sacs chargés long-temps sur les bêtes de somme. On le blanchit avec du savon et de la chaux, que l'on mêle successivement à la pâte lorsqu'elle est remise au moulin. Le savon, et, séparément du savon, la chaux, incorporés intimement à la pâte sous le martinet, restent dans cette pulpe qu'on étend dehors au soleil à blanchir. On emploie jusqu'à 6 kilog. de savon pour blanchir au plus haut degré 40 kilog. de Tâte. La moitié de cette quantité suffit pour le blanchiment de 40 kilog. de pâte destinée à faire du papier commun. Ce savon est de soude et d'huile, blanc et dur. Il vient de Bombay, et les 3 sers coûtent une roupie (2$^{f.}$,50 les 3 kilog.). Le triturage et le blanchissage sont toujours fort imparfaits, même pour la confection des plus belles qualités de papier. Le plus beau est extrêmement grossier. La pâte amenée au degré de blanchiment et de ténuité désirée, est lavée à très-grande eau et déposée dans les cuves de fabrication.

Celles-ci sont des pyramides renversées, creusées dans l'aire même de l'atelier. L'ouvrier, agenouillé devant, agite légèrement le bain avec un bâton, pour faire monter à la surface la quantité de pulpe qu'il juge convenable. Alors il y plonge obliquement sa forme, fig. 3 et 4, Pl. LX, qu'il ramène à lui, après lui avoir fait prendre dans le bain une position horizontale à o$^{m.}$,06 ou o$^{m.}$,08 au-dessous de la surface, dès que la forme a été entièrement submergée. Selon l'épaisseur qu'il veut donner à son papier, il retient plus ou moins de pulpe sur sa forme; et par de légères secousses qu'il sait lui imprimer, il distribue également la pulpe sur la surface de la forme. En tout cas, et quelque mince qu'il veuille faire son papier, après avoir enlevé du bain sa forme, chargée une première fois, il l'y replonge aussitôt, et, par le même procédé, renforce sa feuille d'une seconde couche de pulpe.

Ayant alors retiré la forme du bain, il lui donne quelques chocs assez vifs qui égouttent fortement la pulpe, et dans l'état de bouillie très-claire où sont encore les 2 couches de pulpe superposées l'une à l'autre, ces chocs ont l'effet de les empâter en une seule. Cela fait, il pose la forme devant lui, au-dessus du bain, supportée sur deux bambous horizontalement, et roule de dehors en dedans une baguette sur le bord de la feuille encore pulpeuse. Il presse ainsi environ o$^{m.}$,01 de longueur de la feuille, et l'égouttant par la pression, lui donne assez de solidité pour pouvoir la séparer du tissu de paille dont est formé le réseau carré sur lequel la pulpe est retenue. Il saisit alors ce réseau par les deux verges sur

lesquelles il est tendu, le renverse et l'applique à terre près de lui sur une planche unie, la pulpe sur la planche : alors il enlève le réseau, en le roulant sur lui-même.

Il empile successivement toutes les feuilles les unes au-dessus des autres. Quand il y en a 200 ou 300, ce qui forme une épaisseur de $0^{m},1$ à $0^{m},2$, il charge cette masse (qui ne paraît qu'une masse de pulpe très-molle sans aucune stratification) d'une lourde planche et d'un poids très-considérable (50 kilog.). Au bout de 2 heures, il enlève ces poids, et le papier est assez égoutté pour qu'il puisse séparer les feuilles les unes des autres, sans les déchirer. C'est une opération difficile; cependant les feuilles n'adhèrent jamais ensemble. On les applique sur les murailles crépies d'argile du petit atelier, en faisant déborder chaque feuille nouvelle sur celle qui est dessous, et l'on recouvre la muraille d'une épaisseur moyenne de 8 à 10 feuilles. Suivant la sécheresse de l'air, au bout d'une couple d'heures ou le lendemain, ces feuilles sont assez sèches pour être enlevées de la muraille. Elles adhèrent légèrement alors les unes aux autres, et se détachent toutes ensemble de la muraille comme des feuilles de carton. Cependant il est très-aisé de les détacher les unes des autres. Séparées une à une, on achève leur dessiccation en les suspendant sur des cordes tendues sous le plafond de l'atelier. On les ébarbe, puis on les encolle et on les lisse. Le collage se fait avec de la colle de farine de blé, et non de riz, comme à Cachemir. Du reste, la colle s'applique de la même manière. Le colleur passe sa main dans un gant de laine grossière qui ressemble à un soulier muni d'une semelle des plus épaisses, saisit une masse de colle, barbouille hardiment la feuille sur une face, et la tend sur des cordes sous le plafond jusqu'à ce qu'elle soit sèche. Il colle alors l'autre face, et quand celle-ci est séchée, on la lisse en la frottant fortement avec un caillou d'agate, qui présente une surface convexe très-polie. Mais pour être ainsi lissée, la feuille est posée sur une surface concave, au lieu de l'être sur une surface convexe, comme à Cachemir. Aussi le polissage est-il beaucoup moins parfait. D'ailleurs, à Cachemir, le papier est collé toujours plusieurs fois sur chacune de ses faces, ce qui le prépare à un lissage parfait.

A l'exception de la farine de blé qu'on emploie ici au lieu de la farine de riz, il y a identité entre tous les procédés et tous les simples instruments de cette fabrication, ici et à Cachemir.

Le papier à écrire ordinaire se vend 1 roupie ($2^{f}.50$) les 120 feuilles. Il est excessivement mauvais, et boit l'encre indienne, si elle n'est très-épaisse. Il est impossible d'écrire dessus avec de l'encre d'Europe.

La fabrication est fort limitée, par la raison que dans l'Inde le papier ne sert qu'à écrire, et que peu de gens écrivent, si ce n'est les marchands pour tenir leurs comptes et les officiers du gouvernement, et que l'on n'imprime pas.

Les papetiers ici savent qu'en Chine on fait du papier avec des bambous. Mais ils ignorent les procédés de cette fabrication. Je leur montrai du papier commun de Cachemir fait presque entièrement de chiffons de coton. Ils ne savaient ce que c'était. Ils regardaient cette fabrication comme impossible, et prétendent qu'elle a été souvent et vainement essayée. Il est vrai que la pâte de chiffons de coton est si courte, que c'est une opération bien délicate de porter les feuilles sur la muraille, du tas sur lequel on les empile, et de les détacher ensuite les unes des autres de la muraille; non qu'elles adhèrent ensemble, mais à cause du peu d'adhésion des parties de chacune. Elles se déchirent très-aisément. La pâte de Tâté est au contraire très-longue.

Le seul papier indien qui ressemble un peu à du papier de Chine, c'est celui dont on se sert à Calcutta.

Culture des vers à soie. — Le 9 septembre, je reçus de lord Clare l'obligeante invitation de visiter le jardin de M. Mutti, qu'il se proposait d'aller voir ce jour-là. Le Gouverneur désirait savoir mon opinion sur l'expérience qui s'y fait.

M. Mutti est un Génois, qui, après avoir, comme tant d'Italiens, cherché fortune dans l'Orient, en Égypte et en Turquie, s'est avisé de venir par la mer Rouge à Bombay, sans autres ressources, je crois, que l'habileté si flexible de ceux de sa nation à subsister là où d'autres Européens mourraient de faim. Sir John Malcolm venait d'imaginer de faire faire de la soie dans le Deccan. M. Mutti se présenta comme capable d'y naturaliser cette industrie. Il vint à Pouna, où le gouvernement lui donna en toute propriété et franches d'impôt, des terres qui ne sont pas sans valeur, malgré leur éparpillement. Mais il lui fallait trouver ailleurs les fonds qu'il n'avait pas, et sans lesquels sa terre demeurerait inutile. Un des marchands Parsis du camp anglais s'offrit à devenir son associé; et depuis deux ans, il plante avec l'argent de cet homme des Mûriers sur ce terrain, qui par là devient aussi pour moitié sa propriété. En attendant, il subsiste aussi, je pense, de ses prêts, quoiqu'il doive retirer quelque profit déjà de quelques jardins voisins de la ville, où il cultive, en attendant que ses Mûriers soient devenus des arbres, des fruits et des légumes qui se vendent assez cher sur les marchés de Pouna. M. Mutti est donc exactement un *Settler* dans l'Inde. Tous les Anglais, dont presque aucun n'a vu de Mûriers ni de Vers à soie en sa vie, se récrient contre le système de plantation de M. Mutti, qui se

propose d'obtenir, comme en Europe et en Syrie, des arbres et non des buissons plantés chaque année de bouture, et arrachés après la saison, selon la coutume du Bengal.

Kottour-Bâgh, où je trouvai lord Clare arrivé avant moi, avec les personnes de sa maison, était une propriété du Peschwa. M. Mutti, à qui le gouvernement l'a cédée, en a fait son exploitation centrale projetée. Il n'y avait pas planté cent Mûriers, qu'il y bâtissait déjà un atelier de filage, d'une grandeur démesurée : bâtiment qui doit rester absolument inutile pendant plusieurs années. L'associé Parsi faisait avec lui les honneurs de l'établissement à ses hôtes : personne ne faisait attention à lui. On me le désigna, et je l'attaquai de conversation en anglais qu'il parlait très-bien. Il commençait à perdre confiance dans le retour à sa bourse des roupies qu'il en avait tirées, pour les enterrer sous ses Mûriers. Je crois que je le rassurai un peu, en lui disant la bonne opinion que j'ai de leur avenir. Chacun, devant lord Clare, soutint sa thèse: M. Mutti en faveur de ses arbres; le docteur Lush (qui dans le jardin soi-disant botanique de Dapour a planté quelques haies de Mûriers) en faveur de ses buissons: et chacun prouva à sa satisfaction l'excellence de son opinion. Chacun des juges et des témoins garda celle qu'il avait apportée toute faite à cette réunion; et quand le soir vint, nous remontâmes à cheval, et quittâmes Kottour-Bâgh exactement comme nous y étions arrivés. Le docteur Lush continue à faire des buissons, M. Mutti à planter des arbres, le Parsi à craindre pour ses roupies, et le Gouverneur à ne savoir que penser de tout cela.

Si l'on faisait de la soie à Pouna, il serait inutile d'aller chercher pour elle un marché ailleurs; car il s'y en importe chaque année une quantité très-considérable de Bombay. Elle vient de Chine.

M. Mutti a filé une assez grande quantité de cocons d'un *Bombyx* qui, d'après les descriptions, me paraît être le *Bombyx* (*saturnia*) *mylitta*, ou une espèce fort voisine. J'en ai le cocon et l'insecte parfait dans ma collection zoologique. Ce papillon est commun dans les environs de Pouna, et, à ce qu'on m'a assuré, dans toute l'Inde : cependant je ne l'y ai jamais vu dans la campagne. Ces cocons, fort gros et fort épais, se trouvent attachés aux buissons. Les enfants des villageois les apportent par corbeilles à M. Mutti pour la plus faible récompense. Le mucus animal qui en empâte la soie est très-difficile à dissoudre. Cependant M. Mutti en a filé, et m'a remis un échantillon de cette soie, qui est d'un fauve clair, et a peu d'éclat, ce qu'il attribue à l'action du savon qu'il est obligé d'employer pour dissoudre le mucus animal. Cette soie sauvage se file aussi au Bengal,

et M. Mutti, à qui son intérêt a fait prendre des renseignements très-exacts à cet égard, m'a assuré que l'on y en faisait des étoffes recherchées, surtout par les Brahmanes. Il n'y a donc pas de doute que ce soit là la soie sauvage de la Chine, à moins que le papillon de l'Inde ne diffère quelque peu de celui de ce pays-là. Nulle part dans l'Inde le *Bombyx mylitta* ne s'élève artificiellement. Son éducation est une expérience à tenter.

Visite de congé à lord Clare. — Le 11 septembre, j'allai à Doupouri prendre congé de lord Clare, que je ne dois plus retrouver à Pouna quand j'y reviendrai de Bombay, car il se propose d'aller voir la fête du *Desserré* à Sattarah, pour faire un compliment au Radjah de cette province qui l'y a invité. Dans le temps même que j'étais chez le Gouverneur, on lui annonça la visite d'une députation de ce Radjah, venue de Sattarah pour renouveler l'expression du désir qu'avait le Prince de recevoir le Gouverneur dans sa capitale. — Lord Clare à l'instant quitta la salle à manger où il tenait tête à une quantité de visites anglaises de Pouna, et passa dans un salon voisin où je lui demandai la permission de le suivre pour voir la petite cérémonie, nouvelle pour moi. Elle fut fort simple.

Le Gouverneur s'assit sur un canapé, avec un officier de sa maison auprès de lui sur une chaise, pour servir d'interprète. Son secrétaire privé était le second de cette petite cour, que je complétais. Quelques noirs, à la livrée écarlate du Gouverneur, se tenaient debout devant nous, appuyés sur leurs longues cannes dorées. Quand la députation entra, ils proclamèrent d'une voix glapissante les titres du Gouverneur, qui n'en doivent pas à ceux du Gouverneur général. Les diplomates étaient quatre Mahrattes, dont le principal occupe à la cour de Sattarah un poste distingué, et qui tous avaient également l'air de soldats grossiers. Le Gouverneur se leva de son fauteuil pour les recevoir, et les fit asseoir à sa droite; et après avoir fait échanger avec eux pendant quelques minutes les lieux communs d'usage, les congédia oints d'Attar, et dûment aspergés d'eau de rose. Les envoyés avaient fait apporter dans le salon la *Zéafotte* qu'ils venaient offrir de la part de leur maître : c'était une centaine de grands pots de sucreries, de confitures et de mets indiens de l'espèce la plus commune, dont le parfum n'était rien moins qu'agréable. Je compris peu de chose à leur mahratte.

Le 22 septembre 1832. — A Tannah (île de Salsette), et séjour jusqu'au 29 octobre (1).

Le 16 septembre 1832. — De Pouna à Pounaóla.

Le 17 septembre 1832. — De Pounaola à Keurli, et séjour le 18.

Géologie. — *Description des terrains depuis Tchittour jusqu'à Tannah.*

Le 16 septembre 1832. — De Pouna à Pounaola. — Dans les premiers jours de septembre, la pluie diminua de violence et de fréquence à Pouna. Le soleil se montra tous les jours, d'abord dans les intervalles de courtes et légères ondées; le ciel graduellement se ressuya, et la pluie avait cessé entièrement quelques jours avant mon départ. Le soleil était vif : la chaleur du jour plus grande de 2° ou 3° centigrades qu'en août. Mais les nuits sereines et calmes permettaient aux couches inférieures de l'atmosphère de se refroidir assez pour déposer des rosées abondantes. Au lever du soleil, l'air était assez frais pour précipiter quelques traces de vapeur aqueuse de la respiration. La brise soufflait tout le jour de l'O. ou du S.O., dans les jours presque sereins, et tempérait agréablement la chaleur vive du soleil. Mais elle était sans effet sur le thermomètre, qui remontait là, comme en cette saison à Calcutta, après avoir atteint sa plus forte dépression estivale dans le mois d'août, je pense.

Cependant, ce temps n'était pas le temps ordinaire de Pouna en cette saison. La quantité absolue de pluie tombée jusqu'alors, $0^{m},30$ ou $0^{m},35$ (depuis la mousson), était fort au-dessous de la moyenne : et le nombre des jours pluvieux a cependant surpassé aussi la moyenne. Le beau temps qui régnait depuis 8 jours, était une calamité publique et menaçait de détruire la plupart des récoltes. Le prix des grains variait d'un cinquième et d'un sixième, d'un jour à l'autre, selon l'apparence du ciel et les chances de pluie ou de prolongation de la sécheresse.

Depuis que le soleil avait reparu, les gazons avaient jauni, pour ne reverdir qu'au mois de juillet prochain. La nature, en ce pays, n'a de fraîcheur que pendant deux mois. Le soleil la flétrit dès qu'il brille sur elle. L'horizon de verdure qui entoure Pouna après le solstice d'été, avec son ciel gris et brumeux, a un caractère singulier de monotonie et de tristesse. Le climat n'a rien alors de tropical

(1) Le Journal de Victor Jacquemont s'arrête après les articles suivants, écrits à Tannah, et ne contient que la description des deux premières journées de son itinéraire de Pouna à Tannah. On voit, dans la publication de sa correspondance, déjà citée, qu'il quitta Tannah le 29 octobre, pour se rendre à Bombay, atteint de la maladie à laquelle il succomba le 7 décembre 1832, dans cette dernière ville.

que l'égalité de température des jours et des nuits. Je n'en connais pas qui mérite davantage le nom de tempéré.

Quel que fût mon désir de saisir cette veine inespérée de beau temps pour faire mon petit voyage de Bombay, j'ai dû rester trois jours à Pouna au delà du jour que j'avais fixé pour mon départ. Là, pour la première fois, je m'étais établi dans une maison, je m'étais accordé quelques comforts, que je ne pouvais songer à me donner en voyage, surtout dans ce pays, où les moyens de transport, comparativement au Bengal et à l'Hindoustan, sont si dispendieux. Je me réduisis donc de nouveau à l'indispensable, et, malgré cela, ce petit voyage me coûte encore bien cher. Les porteurs se louent le double, les bœufs le triple, et les chameaux le quadruple du prix du Bengal.

J'ai quitté Pouna par une matinée superbe. Du pont bâti sur le Mouta, on voit la ville à son plus grand avantage. Elle occupe une grande longueur sur la rive droite de cette rivière, dont les eaux, assez basses déjà, coulaient presque transparentes depuis quelques jours que la pluie avait cessé. Les arbres qui croissent de toute part dans les espaces vagues ou abandonnés, les hautes haies de *Cactus* et d'*Euphorbe* qui entourent un grand nombre de chaumières et de huttes, cachent à distance la partie ignoble de Pouna, et forment comme une zone de verdure au-dessus de laquelle ne s'élèvent que les maisons des riches et les pagodes. L'effet de loin en est agréable. Derrière, est la colline d'*Harry-Perbette*, et plus loin s'étendent les montagnes que j'ai si souvent visitées dans mes herborisations au sud de la ville. A l'extrémité du pont, sur les bords escarpés de la rivière, est une petite ruine hindoue, qui, par le style très-orné de ses colonnes, me rappelle le temple, soi-disant Djaine, d'Adjmir. Quelques Fakirs musulmans s'en sont emparés.

La route de Bombay serait une bonne route en France. Elle est macadamisée, ou partout en train de l'être. Des pionniers y travaillent, exécutant eux-mêmes et avec beaucoup d'activité ce travail difficile; ils dirigent, dans leur ouvrage, des gens de la campagne qui n'en font que le plus gros. Ces campagnards sont tous des gens de bonne volonté. Il n'y a point de corvées ici, comme dans quelques-unes des provinces soumises à Calcutta, dans l'Himalaya particulièrement, où les Radjahs montagnards, tributaires de la Compagnie, ont à fournir chaque année, pour la réparation des routes, après la saison des pluies, un certain nombre d'hommes qu'ils envoient, sans consulter leur bon plaisir. Les pionniers sont enrégimentés comme au Bengal, et sont tous des gens de basse caste. Ils ont fait preuve du plus grand courage dans tous les siéges où on les a employés. Leur paye est de 9 roupies (22^{f},50) par mois. Celle des campagnards est de

4 ½ roupies (11f·,25). Il s'en présente à ce prix plus que le gouvernement n'a occasion d'en employer.—De distance en distance, au bord de la route, dans les lieux les plus éloignés de toute habitation, on creuse de grands puits, dont le déblai sert à charger la route. Des arbres sont plantés autour pour ombrager leur large ouverture. Quand ils seront grands, ce sera un bien bel ornement pour cette route.

Les pionniers ont leur camp près du Sangam : ce sont de mauvaises chaumières presque noyées dans la boue pendant les fortes pluies. Mais il y a autour d'elles d'autres habitations humaines, infiniment plus misérables. Ce sont des huttes hautes de 1m·,2, larges de 1m·,3 à 1m·,6, et longues de 2m·,0, à toit presque plat. Elles sont faites de paillassons fort légers, portés sur des brins de Bambous, et servent de demeure à toute une famille. Les habitants sont une race nomade, dont les hommes font le métier de voleurs, et les femmes celui de prostituées. Cette race singulière suit les camps, où mâles et femelles trouvent mieux qu'ailleurs à exercer leur industrie. Ils mangent de tout, même de la chair de porc. Ils sont extrêmement noirs, et ressemblent à tous les autres Mahrattes.

A peu de distance, dans la plaine ondulée et généralement cultivée qui s'élève au-dessus de la rive gauche du *Mouta*, sont des caves souterraines, fort peu connues à Pouna, malgré leur extrême proximité, Pl. LXXX, fig. 7. Mais les Anglais ne quittent les grandes routes que pour chasser. Tel d'entre eux, à Poûna, a passé cent fois par an à deux cents pas de ces caves, sans savoir encore où elles sont, et sans s'en soucier. On me les avait décrites comme si insignifiantes, que je fus frappé de leur apparence et de leur grandeur. A Ellora, elles ne seraient pourtant qu'un lieu commun. Mais elles ont cela de remarquable, qu'au lieu d'être percées, comme toutes les autres caves du Deccan, dans le flanc des montagnes, elles sont excavées sous une plaine faiblement ondulée. Le roc qui affleure presque partout la surface du sol, et qui est exactement de la même nature qu'à Ellora, à Adjuntah et à Aurengabad, a été creusé à la profondeur d'environ 7m·, sur une surface à peu près carrée de 32m· environ de côté. Au centre de cette excavation, on a ménagé un petit temple dédié au bœuf sacré Nandi, qui consiste simplement en une douzaine de piliers disposés en cercle, et portant pour toit une épaisseur de roc brut de 2m·,5 environ. Sur une des faces de cette excavation, s'ouvre une cave d'environ 26m· de largeur, et 13m· de profondeur, portée sur 3 rangées de piliers. Dans le fond, l'on a ménagé une chapelle excavée elle-même et dédiée à Mahadéo, dont le lingam est dressé sur son piédestal accoutumé. Cette cave n'est pas terminée. L'intention manifeste de l'architecte était de creuser un passage derrière la chapelle carrée de Maha-

déo, ainsi qu'à Ellora ; mais, par sa partie postérieure, cette chapelle tient encore au roc. Les piliers sont à base carrée et dépourvus d'ornements. Il n'y a ni sculpture ni inscriptions. Du reste, c'est tout à fait le plan des caves d'Ellora ; les proportions sont les mêmes. Cependant il n'y a rien à Ellora qui ressemble au petit temple circulaire ménagé au centre de la cour excavée.

Il n'existe pas plus de tradition ici qu'à Ellora sur la construction de ce singulier édifice. L'image du bœuf Nandi et le lingam de Mahadéo n'ont pas été sculptés sur place : ils ont été posés d'ailleurs sur celle qu'ils occupent. Du reste, cette cave n'a aucune réputation de sainteté, et elle est aussi ignorée des Brahmanes de Pouna que des insouciants Anglais.

A 6 milles (1 ¾ l.) de Pouna, je traversai la rivière de Mouta, qui se trouva guéable ; elle ne l'est pas toujours en cette saison. Elle ne roule, comme le Moula, que des sables et des graviers des mêmes roches amygdalaires dont j'ai vu jusqu'ici tout le plateau du Deccan entièrement formé. A quelques milles au delà, j'arrivai à *Pounaola*, où le Gouvernement a bâti un Bungalow. C'était jadis une petite forteresse : les tours et les murs ne sont pas encore éboulés. La rivière de *Pounao* coule auprès, sur un lit de gravier et de roches. Une forte chaussée oblique a été construite de la rive gauche du Pounao jusqu'au delà de son milieu ; c'est la prise d'eau d'un petit canal qui arrose les terres situées plus bas, sur les bords de la rivière.

C'est avec un plaisir extrême que je me retrouvai en voyage ; le changement de scènes me plaît. L'isolement aussi a pour moi de grands charmes.

Le 17 septembre 1832.—*De Pounaola à Keurli, et séjour le* 18.—A quelques milles au delà de Pounaola où je passai à gué le Pounao, les collines s'approchent de la route, herbeuses généralement dans cette saison, et couvertes de buissons dans les ravines. Je commençai à y herboriser et avec succès. Près de Tulligaon, la route passe entre deux de ces collines, de forme conique surbaissée ; l'espèce de col qui les sépare s'appelle *Khind* en mahratte. Je les laissai toutes deux à ma gauche et marchai vers Tulligaon au travers de la campagne, qui est très-humide et marécageuse auprès de ces collines.

Tulligaon est un grand bourg, d'un millier de maisons. Sous les Peschwas, il était possédé en Djaguir par un Kirdar de rang. Le Gouvernement anglais a laissé quelques terres à l'ancien occupant, qui continue d'y résider. Le hasard me fit rencontrer ce seigneur déchu ; il était accroupi dans un vieux palanquin, en route pour Pouna. — Il y a un grand étang au-dessus du village. De là je regagnai la route à peu de distance, et arrivai à *Wargaom*, où la plupart

des voyageurs font leur première halte, en allant de Pouna à Bombay.

Les collines, jusque-là semées dans la plaine irrégulièrement, forment une sorte de vallée au fond de laquelle on monte de Wargaom à *Keurli;* c'est la vallée de l'*Hindraoni.* On traverse cette rivière sur un bon pont de pierre, à peu de distance de Keurli. Son lit est large et plat. Elle ne roule que du menu gravier. Je n'y ai pas vu un galet de la grosseur du poing.

Le fond de la vallée est cultivé en riz et en *Eleusine digitata*, ce grain si commun dans les vallées de l'Himalaya. Mais la plupart des terres sont incultes. Ce sont des graviers boueux, qui ne recouvrent que d'une très-faible épaisseur le roc qui sans cesse se montre à jour, et souvent forme des aspérités basses, mais très-étendues, à la surface.

Cette vallée, large d'un mille ($\frac{1}{4}$ l.) et souvent davantage, s'élève doucement vers le point culminant de la chaîne des Gâtes. En s'approchant de cette ligne de faîte, les collines qui à Keurli s'encaissent sans interruption, se rompent et se dispersent, et la vallée se divise en une multitude de branches, ou plutôt son sommet n'est qu'un plateau semé de collines de formes variables, mais généralement à sommets aplatis, et dont les pentes sont un moment indécises entre la mer de Malabar et celle de Coromandel.

La ligne du seuil du plateau est aussi celle qui porte les collines de la plus grande élévation relative. Les plus hautes, dans cette partie de la chaîne des Gâtes, excèdent rarement 300^{m} au-dessus de leur base, que je suppose élevée d'environ 800^{m} à 1000^{m}.

Je restai un jour à Keurli pour y herboriser et visiter les temples souterrains qui en sont voisins.

Le fond marécageux de la vallée était émaillé de fleurs, de plantes presque toutes nouvelles pour moi (voir mon catalogue). Les bois sur les pentes inférieures des collines sont plus épais que hauts; ils ne remontent près du sommet que dans le fond des ravines. Les pentes supérieures de ces collines sont généralement herbeuses.

Keurli n'est qu'un très-petit village, habité presque exclusivement par des marchands qui fournissent aux besoins des voyageurs très-nombreux qui fréquentent cette route. Il est situé sur un petit mamelon de roches, élevé du fond de la vallée et entouré agréablement de vergers de Mangos. Le climat y est beaucoup plus humide qu'à Pouna, et la végétation y était encore dans tout l'éclat de sa verdure. Un des bras fort nombreux de l'Hindraoni, qui passe au-dessous de ce site, y est retenu en partie dans un étang dont la construction paraît ancienne. Mais je n'ai vu nulle part, dans les environs, des vestiges d'une ville.

Les caves de Keurli sont à un mille ($\frac{1}{4}$ l.) environ au nord du hameau. Elles

sont percées dans le flanc des montagnes qui bordent le côté gauche de la vallée d'Hindraoni, et vers leur hauteur moyenne. On y monte par un rude sentier, qui cesse bientôt d'être praticable à un cavalier. Il est percé au travers de bois peu élevés, mais assez fourrés, où le Mangotier paraît être sauvage. Ces bois ne s'arrêtent que là où la pente des montagnes s'élève jusqu'à être presque droite. Au-dessus, le roc est nu dans les escarpements; et il y a de beaux rubans de gazons là où il forme un retrait. La fameuse cave de Keurli s'ouvre sur un de ces degrés de la montagne, presque horizontal, au-dessus duquel s'élèvent verticalement jusqu'à une hauteur assez considérable les murailles du roc dans la profondeur duquel elle est creusée.

Son entrée se montre ainsi avec plus d'avantage que celle des caves d'Ellora.

Géologie. = *Description des terrains, depuis Tchittour jusqu'à Tannah (île de Salsette).* = Vers le village de *Naogaon,* entre Nimahairra et Nimutch, le Calcaire compacte, qui depuis Tchittour affleurait sans cesse la surface de la plaine, se montre plus rarement à nu. Les lits de Fer oxydé, qui se présentaient avec une très-faible épaisseur entre quelques-uns de ses bancs, paraissent plus fréquemment et plus épais, et souvent en rognons, comme des concrétions formées dans les interstices des couches disloquées du Calcaire.

Ces masses ferrugineuses acquièrent graduellement plus de développement; le Calcaire n'y forme plus que des lits subordonnés, de moins en moins épais et continus, jusqu'à ce que toute apparence de stratification s'évanouisse et que le Calcaire ne se montre plus qu'en masses concrétionnées, qui forment de petites veines au milieu des masses pulvérulentes ou concrétionnées d'Oxyde de fer (effervescent), qui, au delà de Naogaon, constitue la faible épaisseur du sol, ouverte à l'observation dans les ravines peu profondes dont il est coupé çà et là. Enfin, en approchant de *Nimutch,* ce sol rougeâtre prend une couleur plus foncée; il se change peu à peu en un terreau noir qui se délite par la sécheresse de l'atmosphère, et où l'on n'aperçoit aucun débris de substances végétales; ce n'est pas à elles qu'il doit sa couleur noire. Des cailloux sont épars à sa surface et surtout disséminés dans sa profondeur. A *Nimutch,* des puits récemment ouverts et fort larges mettent à nu sa composition, jusqu'à 7^{m} à 8^{m} de sa surface. La section montre une terre noire, parsemée de rognons de Fer oxydé (concrétionnée), semblables aux n^{os} G. *s.* 53 et 54 : des fragments anguleux de roches trappéennes semblables à G. *s.* 57 et 58, compactes ou plus rarement bulleuses, et aussi des boules de nature semblable, de la grosseur du poing, et qui ne doivent pas leur forme sphéroïde au roulement, mais au mode particulier de

désagrégation des masses dont elles faisaient partie. Enfin, mais dans ses ravines surtout, ce terrain offre des masses (concrétionnées) calcaires d'un violet pâle, mouchetées de blanc et brillantes de points spathiques épars dans leur masse un peu terreuse, et très-abondamment imprégnées d'Oxyde de fer, surtout à la surface des rognons, comme les échantillons G. *s.* 55 et 56.

La grande plaine très-faiblement ondulée au milieu de laquelle Nimutch est situé, offre à peu près, dans toutes ses parties, la même composition jusqu'à la faible profondeur où elle a été creusée pour la construction des puits. Cependant, en quelques lieux, la nature fragmentaire des pierres qui y sont mêlées au sol noir, prouve que tout ce sol est de transport, tandis qu'en d'autres lieux fort voisins, le Trapp compacte ou bulleux G. *s.* 57 et 58 forme, dans le sol noir friable, des lits, à la vérité peu continus et très-disloqués, mais qui paraissent être là dans leur position originelle; comme des veines plus dures qui auraient mieux résisté à la désagrégation des parties environnantes, lesquelles par leur décomposition auraient produit le sol noir de Malwa.

A quelques milles au sud de Nimutch, vers Mallarghur, les ondulations de la plaine sont plus marquées, et, au sommet de quelques-uns de ses mamelons surbaissés, de grandes masses de roches se montrent à nu. Ce sont de larges masses concrétionnées et cariées ou bulleuses de Fer oxydé (effervescent), pénétré de Calcaire, dont le gisement et les caractères physiques rappellent aussi singulièrement certains amas scoriacés dans les contrées basaltiques (1).

Plus loin, vers Mallarghur, le sol noir est couvert abondamment de fragments anguleux ou à angles émoussés, mais jamais roulés, des Trapps G. *s.* 57 et 58 (2).

(1) (G. *s.* 53 et 54). Proviennent de ces masses qui ne sont pas recouvertes et occupent les niveaux les plus élevés. Leurs blocs fendillés, plus ou moins durs ou terreux, paraissent les débris, les lambeaux d'une sorte de strate, au-dessous duquel on voit les n^os^ suivants.

(G. *s.* 55 et 56). Autres concrétions de Fer oxydé, mais plus abondamment mélangées de Carbonate calcaire, et formées presque exclusivement de Calcaire à l'extérieur. Ces parties calcaires à l'extérieur des masses, sont d'un violet pâle, mouchetées de points blancs. Leur structure est comme porphyroïde; mais leur apparence extérieure ressemble beaucoup à celle des masses *concrétionnées*, entièrement ferrugineuses, au-dessous desquelles elles forment des bancs obscurs extrêmement disloqués.

On ne voit pas, dans cette localité, si ces roches *concrétionnées* forment des bancs assis sur le sol noir des plaines d'alentour, ou si elles s'élèvent au travers de ce sol.

(2) (G. *s.* 57). Trapp bulleux, terreux, grisâtre ou noirâtre, parsemé de petites géodes cristallines blanc jaunâtre, non effervescentes.

(G. *s.* 58). Trapp très-compacte, gris ou noir, parsemé de nœuds de Carbonate calcaire d'un blanc bleuâtre (effervescent), et de petits amas de la même substance, disséminés dans la variété précédente.

Cette variété compacte de Trapp forme des bancs évidents, enterrés dans la terre noire, laquelle paraît n'être souvent que le résultat de sa décomposition sur place.

En approchant de *Mallarghur*, les ondulations de la plaine sont plus marquées, les mouvements du terrain plus vifs. En général, les parties les plus élevées sont formées de Trapp analogue à G. *s.* 58, qui offre comme une aire disloquée, et que ne recouvre aucun terrain noir. Elles sont incultes et stériles.

Les faibles dépressions de la plaine sont au contraire généralement très-fertiles : là, il y a une épaisseur considérable de terre noire. Cependant, celle-ci se voit aussi accidentellement, et quelquefois sur des surfaces très-étendues, dans les parties les plus élevées de la campagne.

Dans le lit d'un ruisseau, on voit se dégager de dessous ces manteaux de Trapp, des bancs de Quartz compacte G. *s.* 59 (1). Il paraît y avoir une transition entre eux et les Trapps G. *s.* 58, qui les recouvrent; et comme l'une et l'autre roche sont très-disloquées, qu'on ne voit leur superposition que sur un petit espace, et que leurs fissures sont emplies de terre, il est difficile de décider si cette apparence de passage minéralogique est réelle, ou si ce Trapp ne forme qu'une nappe étendue et moulée sur un plateau de Quartz compacte antérieur, lequel aurait éprouvé de certaines altérations au point de jonction.

Mais entre *Mallarghur* et *Mundissour*, à une couple de milles ($\frac{1}{2}$ l.) à l'O. de la route, s'élèvent quelques collines, hautes d'une cinquantaine de mètres au-dessus de la plaine, les unes arrondies, d'autres allongées en croupes, qui forment, par leur alignement assez régulier, une petite chaîne dirigée du N. au S. Ces collines sont formées de Quartz compacte, grisâtre ou rougeâtre et violet, ou veiné de ces deux couleurs. Ces roches bigarrées (2) sont de beaucoup les plus communes : elles composent des bancs très-épais, qui ne paraissent stratifiés que lorsqu'on les considère sur de très-petites étendues.

Vers la base des collines, ces Quartz passent à des roches tout à fait semblables par les accidents de leur coloration (3), et qui d'ailleurs non-seule-

(1) (G. *s.* 59). Quartz compacte, rougeâtre ou violâtre, moucheté de points jaunâtres ferrugineux, tout à fait semblable à quelques-uns des bancs quartzeux des montagnes entre Dehli et Alwar; comme eux aussi, obscurément stratifié.

(2) (G. *s.* 60 et 61). Quartz compacte, grisâtre ou rougeâtre et violet, ou veiné de ces deux couleurs.

(3) (G. *s.* 62 et 63). Argiles compactes, fissiles ou schisteuses, effervescentes, renfermant des veines minces calcaires, et des veines et petits filons de Fer oxydé (et carbonaté) (ou Chaux carbonatée ferrifère).

Ces Argiles ressemblent infiniment à celles qu'on voit près de Tchittour, intercalées d'abord parmi des bancs quartzeux fort semblables à ceux-ci, et qui en séparent la masse principale de celle des Calcaires compactes.

ment les recouvrent en stratification concordante (en petit), mais alternent avec eux.

De *Mundissour* à *Katchrode*, par Kutchnara, Djaorèh et Beraode, c'est la même plaine ondulée qu'entre Nimutch et Mundissour. Elle est élevée de quelques mètres au-dessus des ruisseaux qui la sillonnent. En général, elle est recouverte de terre noire, richement cultivée, ou de Trapps disloqués, mais en place, de la variété compacte, sans bulles, ou de Quartz rougeâtre et grisâtre. Les plaines de Trapp compacte et de Quartz sont incultes. Quelques pentes vers le lit des rivières sont couvertes d'un sol grisâtre, graveleux, peu fertile, évidemment de transport, mais sans aucune trace de stratification. Il est formé de débris de roches quartzeuses, et peut-être aussi de ces Argiles schisteuses qui accompagnent le Quartz compacte.

De *Katchrode* à *Ruttlam*, c'est la même composition. A *Ruttlam*, le Trapp compacte se montre fréquemment au jour en masses très-considérables (1 m,0 d'épaisseur), qui dans l'épaisseur de chacun des bancs obscurs qu'il forme, ont une tendance vague à se décomposer en boules. Au-dessous de ces lits, en sont d'autres plus compactes encore, qui se divisent en tables (1).

A la base des mêmes collines, on voit le Quartz compacte dont elles sont formées, devenir de plus en plus fissile, schisteux, et passer à G. *s.* 64 et 65.

(G. *s.* 64 et 65) Schiste micacé, tendre, jaunâtre ou rougeâtre, fortement imprégné de Fer oxydé qui pénètre entre tous ses feuillets. Ces Schistes, qui paraissent avoir éprouvé l'action du feu, s'enfoncent sous le *sol noir* analogue à celui décrit précédemment, et qui, là, paraît être le produit de la décomposition, sur place, de manteaux trappéens qui se seraient étendus jusqu'à la base des collines. Sur les pentes et à la cime de celles-ci, il n'y a aucun vestige de roches trappéennes en place ou déplacées.

(G. *s.* 66). Cette roche, dont la forme naturelle rhomboïdale représente bien le mode de décomposition de ces bancs, recouvre des Quartz compactes, rougeâtres, semblables à G. *s.* 59, 60, 61, et paraît passer à ces roches. C'est un exemple de ces *transitions* assez fréquentes des roches quartzeuses aux Trapps qui les recouvrent. Ces bancs qui affleurent le sol, et dont on voit la tranche dans une ravine voisine de Mundissour, sont très-disloqués. Des concrétions calcaires et ferrugineuses remplissent souvent les interstices assez grands de leurs pièces parallélépipédiques.

(G. *s.* 67). Fragments de ces incrustations.

(1) (G. *s.* 68). Une des variétés les plus répandues à Ruttlam, et en général entre Ruttlam et Mundissour.

(G. *s.* 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76). Bancs trappéens mal définis, mais liés aux Trapps compactes de la variété précédente.

Ils sont situés à 4 milles (1 l.) au S.O. de Ruttlam. On les exploite pour servir aux constructions dans les villes d'alentour.

Tous ces bancs offrent la structure porphyroïde. Leur pâte, d'un rouge plus clair ou plus sombre, d'une ténacité variable, est pétrie de trois espèces au moins de substances cristallines, qui y tapissent aussi l'intérieur de petites géodes : elle est compacte ou bulleuse.

G. *s.* 69 renferme dans ses bulles, des lames de Silex grisâtre. Cette variété peu abondante est comme scoriacée.

Les diverses branches du Tchumbol que l'on traverse en se rendant de *Katchrode* à *Oudjin*, ont toutes un lit assez profondément creusé dans un sol de transport argileux, noirâtre ou grisâtre, dans lequel sont disséminés çà et là des fragments roulés, et d'autres peu roulés, de roches trappéennes semblables à celles qu'on voit si communément, en lits peu réguliers, affleurer la surface du sol. Ces roches se montrent aussi à nu en quelques lieux, surtout en face d'Oudjin sur la rive gauche du Sipra, qu'elles bordent, à 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) de sa rive, d'une côte élevée de 20$^{m.}$ à 25$^{m.}$, coupée en falaise, et qui s'abaisse lentement vers le Tchumbol. Cette petite côte est formée de Trapps gris et noirs, divisés obscurément en bancs partagés en une multitude de pièces à angles mousses, exactement comme près de Ruttlam. Ces pierres servent aux constructions d'Oudjin, qui est bâti sur un sol de transport trappéen, assez peu épais, car le Sipra, à Oudjin même, coule sur les rocs vifs.

Je dois rappeler que de Ruttlam on voit à l'E. un long rideau de collines, éloignées d'une quinzaine ou d'une vingtaine de milles (4 $\frac{1}{4}$ à 5 $\frac{3}{4}$ l.), et qui paraissent dirigées du N. au S. Je suppose que c'est une protrusion du Quartz compacte, analogue à celles que j'ai décrites entre Mallarghur et Mundissour.

Cependant, les roches trappéennes forment, à peu de distance au S. et au S.E. d'*Indour*, des collines de formes diverses dont l'apparence est la même.

Entre *Samair* et *Indour*, c'est une longue croupe élevée de quelques mètres seulement au-dessus des plaines. Elle court au S.S.O. (1).

Les quatre échantillons G. *s.* 78, 79, 80, 81, proviennent des collines au S.E. d'Indour, décrites page 450, Pl. LXXVI, fig. 2. A la base de ces collines, on voit des masses ou bancs obscurs de Trapps décomposés sur place en une sorte d'Argile marneuse, où se trouvent disséminées des parties pierreuses plus

G. *s.* 71, 72 et 73 sont les variétés les plus abondantes et les plus employées pour les constructions.

G. *s.* 74 et 75 proviennent de blocs très-tendres.

G. *s.* 76 enfin, est une veine au milieu des variétés G. *s.* 71, 72, 73, à plus grands cristaux. Ces roches affleurent le sol, et ne sont pas recouvertes de terre noire.

(1) (G. *s.* 77). Trapp fort quartzeux, très-compacte, semé de cavités bulleuses, généralement remplies de Zéolithes. Se divise en masses irrégulières, sans stratification. C'est la variété qui domine en Malwa, et affleure partout le lit des torrents et le fond des ravines.

(G. *s.* 78). Trapp grisâtre, moucheté de jaunâtre, avec amas et géodes de Quartz de diverses variétés, Agates, etc., etc., provenant des collines au S.E. d'Indour, à 4 milles (1 l.).

(G. *s.* 79). Quartz compacte, et Agate, et Opalin en masses et géodes, dans les Trapps des collines au S.E. d'Indour.

(G. *s.* 80). Trapp d'une des variétés les plus abondantes, qui se divise en boules. Du même lieu.

(G. *s.* 81). Vacque ou Porphyre trappéen, décomposé en masses empâtées parmi celles des Trapps compactes précédents. Du même lieu.

dures, qu'on prendrait pour des graviers, et qui ne sont que des parties plus résistantes de la roche qui a été décomposée sur place. Il est difficile de distinguer ces Argiles (Vacques) d'autres amas terreux qui se trouvent sur les flancs et à la base des collines, et qui paraissent le produit d'éboulements. Aucune trace, d'ailleurs, de l'action des eaux : aucun transport. Dans la plaine d'Indour, entre la ville et les collines, le sol végétal, très-peu profond dans quelques endroits, profond de 10^{m} à 12^{m} dans d'autres, noir ou d'un noir rougeâtre, est partout, avec évidence, le produit de la décomposition sur place de roches trappéennes. J'ai vu des puits très-larges, parfaitement éclairés et assez profonds, ouverts sous cette terre noire, mince ou profonde. Le roc solide, plus ou moins recouvert, est un Basalte gris noirâtre, semblable à G. *s.* 77, très-dur, mais partagé en masses polyédriques irrégulières. Nulle part aux environs d'Indour, ni depuis Djaorèh, je n'ai vu affleurer les roches de Quartz compacte, rougeâtre, qui se montrent fréquemment entre Nimutch et Mundissour.

Entre *Indour* et *Mhow,* Pl. LXXVI, fig. 3, c'est partout le même sol, le terreau noir et fertile du Malwa, ou le gravier rougeâtre et ferrugineux auquel donne naissance en d'autres lieux la décomposition de certaines autres variétés de roches trappéennes. Mais les roches compactes noirâtres ou grisâtres, compactes ou bulleuses, se montrent fréquemment en croupes basses au-dessus de la plaine ou dans le lit des ruisseaux.

La plaine de Malwa s'étend jusqu'à 15 milles ($4\frac{1}{4}$ l.) au sud de Mhow, d'où elle s'abaisse tout à coup par les pentes rapides des montagnes de Vindhya dans la vallée de la Nerbuddah. Si Indour est élevé de 580^{m}, Mhow le sera, je pense, de 610^{m}, et le sommet du plateau sur la crête des montagnes, de 60^{m} davantage. Cette plaine, dans ses parties les plus élevées et les plus voisines de la crête de Vindhya où elle se termine, est plus ondulée qu'autour d'Oudjin, de Katchrode et de Mundissour.

Dans la direction de *Mhandou*, quoiqu'on s'approche constamment de son sommet, elle est également ondulée. Entre *Mhow* et *Djelona*, on passe au pied et sur les pentes inférieures de quelques basses collines, boisées, formées des mêmes roches que celles à l'Est d'Indour. Leur sommet est conique, arrondi ou plat. Elles sont rarement allongées en croupes, à faîte aigu. Le sol des plaines jusqu'à *Naltcha* est le même qu'autour d'Indour.

Le ruisseau de Naltcha roule des Basaltes très-compactes, noirs, identiques à ceux que recouvre le sol végétal à Indour.

Naltcha est à 2 ou 3 milles ($\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ l.) du sommet du plateau de Malwa

au-dessus des pentes de Vindhya, qui se précipitent au fond de la vallée de la Nerbuddah. Malgré sa grande proximité de la crête des montagnes, je doute que Naltcha soit aussi élevé que Mhow. Il me semble que vers ce lieu les montagnes de Vindhya sont un peu moins hautes qu'au-dessus du passage de Djanme.

De *Naltcha* à *Mhandou*, la distance est de 6 milles (1 $\frac{3}{4}$ l.). On marche d'abord en plaine, puis au travers des basses montagnes. Le profil Pl. LXXVI, fig. 3, montre la configuration de la contrée. En général, à son sommet au-dessus de la vallée de la Nerbuddah, le plateau de Malwa porte de hautes collines, plus ou moins serrées les unes contre les autres. Mhandou est situé sur un entassement de ces basses montagnes. Elles sont formées, pour la plupart, des mêmes roches basaltiques que les collines à l'E. S. E. d'Indour (1).

(1) (G. *s.* 82). Représente cette roche dominante, dont la surface exposée à l'air y acquiert un poli que l'on prendrait pour un enduit luisant, et qui se divise souvent en masses sphéroïdales, lesquelles se désagrègent en pièces polyédriques à angles mousses.

Il y a des variétés plus compactes, plus solides; mais généralement les Trapps de Mhandou et des collines d'alentour sont plus mous et plus terreux.

Parmi elles, se voient des roches en général peu dures, dont la pâte rougeâtre ou brunâtre, un peu terreuse, effervescente, parsemée de veines d'une Argile verdâtre, empâte des lames d'une substance blanche très-dure, matte, que je crois être du Quartz (et des Agates en miniature), et, çà et là, des paillettes isolées ou des amas ramifiés d'une autre substance rayable par le couteau, lamelleuse, éclatante comme le Mica, ou le Gypse en forme de lame, de Paris. Ces roches sont des Amygdaloïdes; mais leur structure est marbrée en même temps qu'amygdaloïde, et quelquefois n'est que marbrée. Elles sont extrêmement belles par l'opposition des couleurs de leurs éléments. La substance lamelleuse et éclatante qui y est disséminée, n'est pas effervescente : c'est la même que j'ai vue d'abord dans les roches de Ruttlam. L'autre, en lames, que je suppose du Quartz, est généralement enduite de l'Argile verdâtre qui se ramifie en amas dans la pâte rougeâtre et effervescente de la roche.

(G. *s.* 83, 84, 85). Amygdaloïdes de Mhandou.

Elles paraissent se décomposer assez facilement. Les globules quartzeux qu'elles empâtent se détachant, leurs cavités donnent à la roche un aspect bulleux. Au reste, ces roches sont quelquefois faiblement bulleuses, terreuses le plus souvent.

Elles passent insensiblement ou assez rapidement aux roches trappéennes noirâtres et d'apparence moins hétérogène, par des Trapps rougeâtres où le Quartz abonde en globules disséminés.

Aucun indice de stratification, pas même de divisions polyédriques avec des surfaces planes et des angles un peu vifs.

Les édifices de Mhandou sont bâtis partiellement de ces sortes d'Amygdaloïdes.

Mhandou est bâti en outre de marbre blanc saccharoïde, étranger à la contrée, et qui sans doute vient du Marwar. Il me paraît le même qu'à Jeipour, qu'à Adjmir, et dans les pagodes récentes du Meiwar, à Bilwara, etc.

(G. *s.* 86). Mais j'ignore entièrement d'où vient un Calcaire rougeâtre compacte, semé de parties arrondies plus brunes et plus terreuses, qu'enveloppent des parties grisâtres saccharoïdes ou même spathiques. Est-ce une brèche? Les parties miroitantes sont-elles des restes organiques? Ce Calcaire paraît avoir été stratifié. Les habitants ont perdu la tradition du lieu où cette pierre a été tirée.

A 3 milles ($\frac{3}{4}$ l.) à l'E. de Naltcha, est le sommet d'une large ravine par où l'on descend sur un étage moyen des montagnes de Vindhya : c'est le *ghaut de Naltchà*. Il y a un seraï. De là, tantôt par des ravines, tantôt par les pentes même des montagnes, on descend dans une vallée, au fond de laquelle coule une rivière dont une des sources est sous Mhandou. De ce point jusqu'à la vallée de la Nerbuddah, la pente est insensible.

Nulle part il n'y a d'escarpements, du moins qui se soutiennent sur une hauteur notable. Les montagnes de Vindhya, dans cette partie de la chaîne, s'abaissent d'étage en étage, par degrés assez doux. Les croupes des montagnes sont douces. Presque toutes les roches sont décomposées à la surface. Il en résulte que le paysage manque d'âpreté. Un grand nombre de roches se délitent et s'éboulent. Néanmoins, malgré les forêts de *Boswellia*, etc., qui couvrent les pentes des montagnes, et la terre végétale qui revêt ces pentes, la composition géognostique est mise à nu presque continuellement, soit dans les ravines, soit par des protrusions du roc solide.

La masse entière des montagnes paraît *une;* la stratification est nulle. Les roches varient souvent dans leur apparence, mais ces variations ne sont liées à aucuns phénomènes de recouvrement ou même d'injection. C'est un banc durci de matières hétérogènes mal mêlées ensemble.

Dans l'énorme épaisseur de la masse de ces montagnes (460^{m} au moins), on peut regarder comme dominants les Trapps noirâtres et compactes de l'espèce G. *s.* 82, qui forme la surface du plateau à Naltcha, et de Naltcha au bord même du plateau. Ce type se répète sans cesse du sommet à la base des montagnes, avec de légères variétés.

Vers le sommet, sont subordonnés à ces roches, des amas immenses (plus de 100^{m} d'étendue) des roches G. *s.* 87 (1).

(1) (G. *s.* 87). Roches pseudo-fragmentaires, renfermant des parties bulleuses, basaltiques, qui se fondent dans une pâte effervescente, trappéenne et calcaire, et qui contient des cavités, géodes ou fissures remplies de cristaux d'une substance à examiner, la même qu'à Ruttlam. Des veines de Quartz et d'Argile verte courent dans cette roche, qui n'est pas une brèche.

(G. *s.* 88). L'apparence de brèche est bien plus prononcée encore dans celle-ci, qui touche et passe à la précédente, et où des masses de Calcaire saccharoïde blanc se fondent, par quelques-unes de leurs parties, en Quartz, et, par d'autres, en une pâte argilo-calcaire rougeâtre, laquelle (cet échantillon le montre) passe au Trapp noir compacte, et renferme des géodes ou larmes d'Argile verdâtre, qui donnent à quelques-unes de ses parties une apparence variolitique.

Ces substances diverses paraissent avoir été plus ou moins parfaitement fondues ensemble; plusieurs n'ont éprouvé peut-être qu'une fusion pâteuse; elles se pénètrent entièrement les unes les autres.

Ces roches hétérogènes tombent en gravier.

(G. *s.* 89). Est une des plus friables d'entre elles. Elle a plus l'apparence d'une brèche que

La vallée de Nimar ou *de la Nerbuddah* a 8 à 10 milles (2 ¼ à 3 l.) de largeur : elle est assez unie. Sur les bords du fleuve, le sol alluvial se montre en escarpements sans stratification, sans parties grossières roulées, sur une épaisseur d'une vingtaine de mètres à Mheyssœur, et principalement à une heure de Mundleysir. Plus loin de la rivière, il paraît n'avoir nulle part autant d'épais-

toutes les autres. Mais je ne la regarde pas comme telle; c'est un mode particulier de séparation, de groupement des éléments minéralogiques divers d'un mélange fluide.

Les grands amas de cette nature qui se trouvent découverts, se délitent et s'éboulent bientôt, et se répandant sur les pentes inférieures, s'accumulent dans les vallons. Ils se montrent à divers étages de la hauteur des montagnes.

(G. *s.* 90). Trapp non effervescent, d'un gris ou d'un noir violet; marbré d'Argile verdâtre; semé de paillettes éclatantes d'une substance à examiner, et porphyroïde dans quelques-unes de ses parties par l'empâtement de petites lames globuleuses de Quartz-agate, lesquelles sont enduites d'Argile verte, et se détachant de la roche dans ses surfaces exposées à l'air, laissent des nids creux, ce qui donne à la roche une apparence bulleuse.

Cette roche passe aux deux suivantes par des transitions diversement ménagées. Quelquefois le passage est brusque; les unes et les autres sont comme juxtaposées. Elle passe aussi aux roches friables des trois numéros précédents.

Elle forme, comme les deux roches suivantes, des bancs obscurs sans continuité, qui survivent à la décomposition des roches environnantes plus délitables.

(G. *s.* 91). Trapp gris, moucheté de jaunâtre, quartzeux, très-dur, très-légèrement fissile dans quelques-unes de ses parties.

(G. *s.* 92). Roche analogue, plus colorée, plus dure, à pâte plus fine, et dont la fissilité est plus manifeste. Les plans de séparation font, dans les masses de ces roches, toutes sortes d'angles avec l'horizon.

G. *s.* 91 et 92 forment avec la roche du sommet du plateau, G. *s.* 82, la masse principale des montagnes de Vindhya. Elles passent sans cesse à la variété de G. *s.* 82, qui est un des types le plus fréquemment répétés.

Le Quartz, qui dans quelques-unes des variétés amygdaloïdes des roches de ce terrain, G. *s.* 83, 84, 90, est disséminé en petites lames ou globules très-abondants, forme des amas plus considérables, des nœuds plus gros, mais moins communs, dans les variétés les plus compactes et les moins hétérogènes du même terrain, G. *s.* 82, 91, 92. Dans les variétés très-compactes et légèrement fissiles, G. *s.* 91 et 92, le Quartz se montre en grosses veines qui courent dans le Trapp et se fondent avec lui; c'est du Jaspe, d'une couleur verdâtre sombre, veiné lui-même de rougeâtre.

Dans les variétés dont le mode de décomposition est plutôt globulaire que lamellaire, et dont la pâte est moins dure, G. *s.* 82, les amas quartzeux sont des rognons de la grosseur du poing ou de la tête, qui remplissent les cavités de la roche. C'est de l'Agate blanchâtre dont les géodes sont tapissées de Druses ou de cristaux de Quartz hyalin.

(G. *s.* 93). Échantillon de ce Jaspe.

(G. *s.* 94). Échantillon de ce Quartz. On remarque dans ce dernier des surfaces unies et mattes : c'est le moule de cristaux de Spath calcaire qui s'en sont détachés. Déjà près d'Indour, j'avais vu ces Quartz et ces Argiles empâtés dans le Trapp; ils sont très-abondants à la descente des montagnes, et ont roulé de là dans la plaine de Nimar.

(G. *s.* 95). Améthyste en cristaux implantés dans les géodes quartzeuses qu'enveloppent les Trapps. Il y en a d'assez belles, roulées des pentes des montagnes dans la plaine de Nimar, mais plus souvent éparses sur leurs pentes, et très-fréquemment engagées dans les roches.

(G. *s.* 96). Basalte (?) en bancs obscurs ou masses qui se divisent polyédriquement sans régularité. Une des variétés les plus répandues vers la base des montagnes de Vindhya.

seur, et souvent manque absolument. Les Trapps des montagnes de Vindhya et du plateau de Malwa se retrouvent en bas, dans la vallée, presque sans différence. C'est sur un lit de ces roches en place que coule la Nerbuddah (1).

Entre *Mundleysïr et Assirghur,* partout les roches trappéennes sont à nu. Elles offrent toutes les variétés que j'ai observées autour de Mundleysir, semblablement intercalées, mêlées les unes avec les autres en bancs obscurs, mais sans stratification véritable. Le Quartz en gros nodules laiteux et la

(1) (G. *s.* 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103). Variétés des Trapps qui bordent et encaissent la Nerbuddah entre Mundleysir et Mheyssœur. Il y a quelquefois des indices obscurs de pseudo-stratification dans de certains quartiers, où les roches sont en général plus compactes, comme G. *s.* 97, et G. *s.* 98 qui est subordonné à G. *s.* 97 dans le village même de Mundleysir, et G. *s.* 103 qui se divise en petites pièces polyédriques qu'on prendrait quelquefois pour du Schiste argileux. Quelques-unes des masses (300^{m}. et 400^{m}. d'étendue) sont lardées ou mouchetées de cristaux divers dont la nature doit être examinée. Cependant ces Zéolithes sont quelquefois du Spath calcaire, dont j'ai vu de très-grands cristaux, très-transparents, jaunâtres (forme primitive).

(G. *s.* 104) en est un petit, imparfait. On voit dans cet échantillon une substance rayonnée, nacrée, dont

(G. *s.* 105) est un échantillon. Sans mélange, à peine plus dure que la Chaux carbonatée; non effervescente; à examiner, ainsi que l'échantillon suivant,

(G. *s.* 106) qui me paraît être la même substance qui brille en paillettes disséminées dans les roches de Ruttlam, et court en petites veines dans quelques-unes des roches de Mhandou, G. *s.* 85.

Ces trois substances cristallines, le Calcaire spathique, et les deux suivantes G. *s.* 105 et G. *s.* 106, forment des amas plus considérables ici, dans les Trapps des rives de la Nerbuddah. Elles s'y étendent en veines irrégulières avec le Quartz.

Quelques-uns des Trapps de leurs bancs obscurs, d'un œil argileux, se décomposent en masses polyédriques en grand, et comme les Basaltes colonnaires, ces masses polyédriques tombent par couches concentriques; tel est G. *s.* 100. Le Quartz paraît abondamment disséminé dans les bancs obscurs G. *s.* 99.

G. *s.* 101 est une Amygdaloïde qui se divise en boules, en grand.

G. *s.* 102 paraît minéralogiquement composé comme G. *s.* 99, mais provient d'un autre banc voisin, lequel est presque entièrement décomposé sur place en un sable cohérent, dans lequel sont disséminées ces parties arrondies, qui sont des noyaux plus durs de la roche, laquelle par voie de décomposition concentrique s'est réduite sur place en sable.

Une coupe fraîche de ces bancs, Pl. LXXXIII, fig. 1, d'où provient G. *s.* 102, montre la disposition concentrique, manifeste dans le Sable agglutiné B, B, autour des noyaux solides A, A.

Je n'ai vu nulle part en place de Fer oligiste dans les Trapps de Malwa, ni de Vindhya.

Mais dans le lit d'un torrent (le Chorwur) qui descend de ces montagnes à 30 milles (8 ¾ l.) au N.E. de Mundleysir, gît un gros bloc, dont

(G. *s.* 107) est un fragment. Je ne l'ai pas vu en place, mais on me représente la contrée comme toute trappéenne dans ces quartiers-là.

(G. *s.* 108). Les collines trappéennes de la vallée de Nimar s'élèvent au-dessus d'elle; comme au-dessus du plateau de Malwa celles d'Indour. Notamment entre Mheyssœur et Mundleysir, la route passe entre deux de ces collines par une sorte de col, élevé à peine de quelques mètres au-dessus de la plaine. La masse générale de ces collines est de Trapp compacte, qui abonde en nœuds de Quartz et d'Argile. A la base du système, se trouvent des bancs obscurs et friables d'Amygdaloïdes G. *s.* 108, entre d'autres masses, disposées aussi comme des bancs passablement horizontaux, de Trapps argileux, ferrugineux, schisteux, qui ne paraissent être que la matière de la pâte des Amydaloïdes, sans les noyaux de celles-ci.

Zéolithe indéterminée G. *s.* 105 abondent dans la plupart de ces roches. La chaîne de *Sôtpoura* est ainsi composée géologiquement tout à fait comme celle de Vindhya. La seule variété que je n'eusse pas observée sur la rive septentrionale de la Nerbuddah, est le Trapp G. *s.* 109 (1).

Entre *le Tapti et le Pournah*, mêmes roches que précédemment. Le sol alluvial est très-épais sur les bords du Tapti, à *Bourhanpour* et surtout autour d'*Antourli*. Ces alluvions s'élèvent à plus de 10^{m}. et jusqu'à 15^{m}. au-dessus des plus hautes eaux de la rivière, mais ne se voient qu'à peu de distance de ses bords. Ce sont des Argiles grises, peu liantes ; le produit de la décomposition des roches trappéennes. A Bourhanpour, il y a parmi ces dépôts argileux quelques bancs faiblement agglutinés de Poudingue trappéen ; sans doute le produit d'une crue extraordinaire des eaux, qui auront alors roulé et déposé sur leurs bords, au lieu de leur sable fin accoutumé, des galets de la grosseur d'une noix, du poing ou de la tête.

Les deux rivières coulent sur un fond très-inégal de roches trappéennes diverses. Les galets de Quartz laiteux abondent surtout dans le Tapti. Dans l'une, ni dans l'autre, je n'ai vu de galets de roches calcaires ni primitives.

Du *Pournah* à la base des montagnes qui supportent le haut plateau du *Deccan*, c'est une vaste plaine très-ondulée et semée de collines ; comme entre la rive gauche de la Nerbuddah et les basses montagnes de Sôtpoura.

Yedlabad, à une demi-lieue du Pournah, est situé à la base de deux collines, au delà desquelles, jusqu'à *Bôgueur*, il s'en élève d'autres semblables, à sommets aigus, ou allongés en croupes, hautes de 30^{m}. à 50^{m}. ou 70^{m}. au-dessus des plus fortes ondulations de la plaine. Partout, dans celle-ci, on voit le sol noir de Malwa, ou la roche à nu.

(1) (G. *s.* 109). Trapp gris brunâtre, parsemé de lamelles d'une substance jaunâtre, qui abonde dans la pâte de la plupart des Trapps de Malwa, mais qui me paraît s'en détacher mieux ici, et surtout dans la variété suivante.

(G. *s.* 110). Variété de Trapp où la section des lamelles brisées forme une foule de lignes claires. C'est la disposition des cristaux frittés de Feldspath dans certaines variétés de *Klingstein* du Mont-Dore.

Ces deux roches se trouvent passant aux autres variétés de Trapp en amas aplatis, très-étendus (faux bancs horizontaux), en divers lieux du pays situé entre le Tapti et la Nerbuddah ; à Assirghur, notamment, où abonde aussi, dans toutes les variétés plus tendres et plus homogènes, plus foncées en couleur,

(G. *s.* 111) Cette Zéolithe rayable au contact, non-effervescente, notée tant de fois déjà.

La montagne d'Assirghur est formée de Trapps de diverses variétés, les unes compactes, les autres plus friables ; la plupart se décomposant obscurément en boules. La cime est couronnée d'escarpements d'un Trapp plus noir et plus dur.

La composition géologique de ce district est bien représentée par la suite des roches G. *s.* 112 à 124 (1).

M. Sandys m'a dit qu'à 50 milles (14 lieues) environ de Mundleysir, à l'O., dans la vallée de la Nerbuddah, il y avait une petite montagne, longue de 2 ou 3 milles ($\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ l.), large de plusieurs centaines de mètres, formée entièrement de prismes basaltiques. Les roches d'alentour sont les mêmes Trapps qu'à Mundleysir.

L'ambiguïté de ce mot de Trapp est commode pour désigner des roches aussi ambiguës que toutes celles-ci. Ce ne sont pas les Basaltes d'Auvergne assurément. L'allure de toutes ces roches trappéennes que j'ai observées depuis Nimutch

(1) (G. *s.* 112). Trapp argileux, assez homogène, pourri, en bancs ou en grandes masses étendues horizontalement, se divisant en pièces anguleuses, en fragments grossièrement rhomboïdaux, dont le noyau est plus souvent une boule à feuillets concentriques, comme G. *s.* 113 et 114.

(G. *s.* 113 et 114). Sont avec G. *s.* 112, les roches les plus répandues dans la formation trappéenne d'entre les montagnes de Vindhya et celles d'Adjuntah. On dirait quelquefois des Schistes argileux très-anciens, n'était la connexion, l'enclavement et la transition de ces roches à des Trapps bien caractérisés comme les précédents et le suivant,

(G. *s.* 115) dont le mode de division naturelle ressemble davantage à celui du Basalte tabulaire. Il faudra examiner les cristaux jaunâtres qui y sont dispersés, et la fusibilité de la roche elle-même.

(G. *s.* 116, 117 et 118). Amygdaloïdes à noyaux de Quartz laiteux et de Zéolithes diverses à examiner. Ces roches sont les mêmes qu'à Mhandou. Les noyaux de Quartz y sont toujours enveloppés d'Argile verte, qui les pénètre quelquefois, et alors, au lieu d'Agate, c'est du Jaspe vert que renferment ces petites géodes. La pâte de ces Amygdaloïdes est exactement celle des Trapps plus homogènes; par exemple, celle de G. *s.* 116 est la même que la substance du fragment du Trapp en boule G. *s.* 113; et G. *s.* 117 et 118, celle de G. *s.* 112.

(G. *s.* 119). Montre une géode à moitié emplie d'Argile verte, sur laquelle s'implantent de très-petits cristaux (de Quartz).

(G. *s.* 120). Le Quartz ne forme pas seulement des noyaux dans ces roches, il y court en veines minces très-étendues; suivi généralement dans ses irruptions par son atmosphère d'Argile verte qui forme comme la salbande de ses petits filons. Cet échantillon montre cette disposition.

La pâte rougeâtre, fine et dure de quelques parties de cet échantillon, ressemble beaucoup à celle de l'échantillon suivant,

(G. *s.* 121) laquelle forme des masses, sortes de très-grosses veines enclavées dans les Amygdaloïdes précédentes G. *s*, 117, 118, etc., qui sont les plus communes, et composent ici le sol de la contrée.

Cette roche G. *s.* 121 rappelle celle de Ruttlam. Le Quartz y forme de très-petits noyaux bleuâtres et laiteux.

(G. *s.* 122). Roche assez dure, homogène, rougeâtre, à cassure inégale; fragile. En bancs (faux bancs) épais de plusieurs mètres, parmi les Amygdaloïdes précédentes et les Trapps semblables à G. *s.* 112. Je ne l'ai pas vue au nord du Pournah.

(G. *s.* 123). Quartz compacte blanc, mêlé de la substance verte qui s'isole ordinairement autour des nœuds qu'il forme dans des Trapps. En petits bancs ou grands amas plats et étendus dans la plupart des roches précédentes.

(G. *s.* 124). Quartz en veines et rognons dans des Amydaloïdes verdâtres, argileuses, et des Trapps gris, brunâtres, pierreux, dont on voit un fragment dans cet échantillon, attaché à l'Argile verte.

est celle des roches primitives : des Granites, des Gneiss, des Micaschistes. Leurs variétés diverses s'enclavent les unes dans les autres, passent les unes aux autres, ou se coupent, se traversent les unes les autres, comme le Granite, le Gneiss, le Micaschiste et les Amphibolites dans les terrains primitifs. Le mode de décomposition est aussi le même. Les veines et filons de Quartz et d'Amphibole du terrain primitif, granitique et quartzeux, d'entre Dehli et Nassirabad, sont représentés dans le sol trappéen de Malwa et du Sud, par des filons de Quartz et des veines de Calcaire spathique. Ce qui est remarquable, c'est l'absence d'Amphibole, de Feldspath, de Pyroxène, de roches scoriacées et bulleuses ; car il n'y a guère ici que des apparences de bullosité produites par les chutes ou la destruction des Zéolithes qui remplissaient les cavités de la roche. Les cassures fraîches des Amygdaloïdes sont toujours sans bullosités.

L'âge géognostique de ces roches d'épanchement ne se peut déterminer que parcelui des terrains sur lesquels elles se sont étendues.

Leur étendue est une présomption de leur ancienneté.

Leur circonscription toute locale me paraît devoir être, au contraire, une présomption de leur origine plus moderne.

Au Mont-Dore et ailleurs en Auvergne, les Klingsteins eux-mêmes présentent des caractères nombreux de *volcanicité*.

Mais les amas pyrogènes de l'Auvergne sont bien petits, comparés à l'immense surface recouverte, dans l'Inde centrale, par les Trapps que je décris.

Au reste, il est possible que des roches tout à fait semblables se soient épanchées à la surface de la croûte consolidée du globe, à des époques très-distantes. L'identité oryctognostique de certaines laves contemporaines avec certains Basaltes dont l'apparition a précédé ou accompagné le dernier cataclysme, autorise cette supposition.

Col d'Adjuntah. — Autour de *Tolligaon*, la plaine est plus unie que plus près du Pournah et du Tapti. Cependant elle ne laisse pas encore que d'être ondulée. Partout, les roches affleurent la surface du sol. Ce sont des Amygdaloïdes à noyaux quartzeux, enveloppés d'Argile verte et à pâte d'un violet brunâtre, ou des Trapps moins hétérogènes qui diffèrent peu de la pâte de ces Amygdaloïdes. Les Amygdaloïdes n'ont aucune stratification, ni mode de division pseudo-régulière ; au lieu que les Trapps, plus homogènes, sont presque tous fendillés et se divisent, soit en pièces anguleuses, soit en boules concentriques.

Les Trapps se montrent plus rarement à mesure qu'on approche du pied des montagnes.

Tout à fait au pied de celles-ci, dans un vallon assez large et peu profond, qui est presque de niveau avec la plaine, est le village désert de *Ferdapour*. Il n'y a plus qu'un seraï. Le sol de ce vallon et la base des montagnes entre lesquelles il s'enfonce, sont formés presque exclusivement de roches amygdaloïdes, sans association de Trapps homogènes (1).

(1) (G. *s.* 126). Est, à ce niveau, la roche dominante. Roche tenace, qui se divise en très-grands blocs de forme irrégulière, terminés par des surfaces très-ondulées. Quelquefois on y trouve une tendance obscure à se diviser en bancs horizontaux ou plutôt en grandes pièces, épaisses de 1^{m},0 à 2^{m},0, couchées à plat les unes sur les autres.

(G. *s.* 127). N'est pas moins abondant. Se trouve dans le prolongement horizontal des masses précédentes, ou au-dessus et au-dessous d'elles.

(G. *s.* 128). Forme de grands amas de faux bancs associés aux précédents. Le Quartz y court en veines qui se renflent souvent et s'encavent en géodes tapissées de cristaux. Ici, c'est toujours du Quartz hyalin; je n'y ai pas vu d'Améthystes. Souvent ce sont des Agates blanchâtres. La Chaux carbonatée s'y montre aussi comme le Quartz, mais beaucoup moins abondamment.

(G. *s.* 129). Quartz marbré d'Argile verte, en amas très-abondants dans les deux roches précédentes surtout, et quelquefois au milieu même des Trapps les moins hétérogènes.

(G. *s.* 130). Quartz hyalin cristallisé dans les grandes veines qui s'étendent en tous sens dans les Trapps et les Amygdaloïdes du col d'Adjuntah, depuis la base jusqu'au sommet des montagnes.

(G. *s.* 131). Amygdaloïde très-tenace, en bancs très-continus, horizontaux, épais de 1^{m},0 ou 2^{m},0, qui se répètent à divers étages des montagnes, de la base au sommet, intercalés entre des roches de même apparence, mais friables et sans traces de stratification, comme

(G. *s.* 132), lesquelles sont le site le plus accoutumé des grandes veines bien cristallisées de Quartz hyalin et de Spath calcaire, ou de Quartz marbré d'Argile verte; et enfin de veines de cette Argile verte, dont on voit dans cet échantillon un débris. Ces veines d'Argile verte, épaisses de 0^{m},1, se pénètrent quelquefois de matière siliceuse, surtout vers leurs salbandes, et passent au Jaspe.

(G. *s.* 133). Spath calcaire en veines dans la roche pourrie précédente : il y forme des veines comme l'Argile verte, mais plus rares.

(G. *s.* 134). Trapp grenu grisâtre, assez homogène, en bancs obscurs, qui servent de toit et de plancher aux bancs très-réguliers de l'Amygdaloïde solide G. *s.* 131, laquelle est souvent aussi au contact immédiat de G. *s.* 135.

(G. *s.* 135). Trapp très-dur, compacte, le mieux caractérisé de tous; sonore, à cassure inégale, en bancs assez peu réguliers, peu épais et assez rares dans l'épaisseur de la montagne, et se montre indistinctement, mais assez rarement, parmi les roches précédentes. Se divise naturellement en grandes pièces anguleuses. La variété G. *s.* 134 est une des roches les plus répandues, à tous les étages de la montagne. Ces bancs assez épais sont toujours extrêmement fendillés, et il est difficile d'y trouver une pièce de la grandeur de celle-ci. Un faible choc fait tomber ces pièces en dix autres.

(G. *s.* 136). Petites couches de Silex, enfermant souvent des veines de Quartz hyalin; étendues horizontalement dans la plupart des variétés d'Amygdaloïdes d'Adjuntah. Leur surface inférieure et supérieure est presque toujours mamelonnée comme dans cet échantillon. Elles se trouvent généralement dans les masses les plus grossièrement cristallisées et les plus friables des roches, étendues souvent avec régularité sur plus de 10^{m} carrés. Elles adhèrent faiblement à la pâte terreuse des Amygdaloïdes qui les renferment, et sont le seul indice de la stratification de la plupart de ces Amygdaloïdes.

(G. *s.* 137). Quartz compacte, mélangé intérieurement d'Argile verte, parsemé de petites cavités tapissées de Zéolithes diverses en couches épaisses de 0^{m},3, assez régulièrement étendues, mais rares parmi les Trapps noirâtres et les Amygdaloïdes du plateau d'Adjuntah au-dessus du ghaut.

La configuration singulière des collines au S. E. d'Indour se présente ici en partie. Sur la coupe naturelle du plateau du Deccan, dans des falaises rapides, on voit des zones d'une coloration distincte, qui paraissent se prolonger d'une masse de montagnes à la masse voisine, nonobstant les vallées qui les séparent, et qui semblent comme le bord d'un ancien lac A, A....., Pl. LXXVI, fig. 6. Mais cette apparence est sans fondement, car il n'y a au pied des montagnes aucune masse de Sables : on n'y voit que des débris éboulés ; et le sol assez uni de la plaine, au pied même de la montagne, est formé par le roc vif, souvent décomposé sur place, et une terre noirâtre, riche et légère.

La surface du plateau autour d'*Adjuntah,* et jusqu'à *Ceylour,* est fort ondulée ; au-dessus de ces grandes ondulations, s'élèvent des basses collines, tantôt à sommet conique, tantôt déprimées en plateau. Leur composition géologique et celle des plaines du plateau inférieur, de ce qui est ici la plaine, rappellent exactement la vallée de Nimar et ses collines. Cependant, les roches amygdaloïdes sont ici les plus abondantes, et leur prédominance se soutient jusqu'à Aurengabad.

Entre *Ceylour* et *Phoulmurry,* la plaine est plus unie.

Au delà de *Phoulmurry,* elle s'élève graduellement. Des collines plus hautes et plus étendues que précédemment, se montrent de toutes parts au-dessus d'elle. On monte à la cime des plateaux qu'elles forment, par des pentes douces, et l'on en descend à 4 ou 5 milles (1 $\frac{1}{4}$ à 1 $\frac{1}{2}$ l.) d'Aurengabad par un ghaut peu rapide (1).

Des collines situées au N. N. E. d'Aurengabad, à 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) de la ville, sont liées aux précédentes. Leur élévation au-dessus de la plaine est de 80^m à 100^m. Leur sommet est terminé en plateaux étendus, rarement en cônes tronqués. Leur composition est parfaitement horizontale, quoiqu'il n'y ait pas de

Tous les accidents de couleur et de composition ou de structure des roches des montagnes d'Adjuntah, en général, marquent leur horizontalité, quoiqu'il n'y ait nulle part de couches très-distinctes, régulièrement étendues.

(1) (G. *s.* 138). Roche dominante dans l'épaisseur des collines qui s'élèvent ainsi au N. N. E. d'Aurengabad.

Les amas cristallins de matière verte, qui sont disséminés dans le Trapp grisâtre, méritent un examen spécial.

(G. *s.* 139). Trapp rougeâtre à pâte très-compacte, assez fine, enveloppant des noyaux siliceux d'Agate colorée en vert à l'extérieur par de l'Argile verte, laquelle se mêle aussi entièrement à la pâte rougeâtre. Roche très-répandue autour d'Aurengabad. La structure granitoïde y remplace la structure variolaire, amygdalaire ou porphyroïde, la plus commune dans ces roches. Il y a passage graduel de l'une à l'autre. Ces masses de structure assez diverse ne sont séparées par aucun plan de séparation, par aucune division naturelle.

(G. *s.* 140). Trapp à pâte d'un violet sombre, très-compacte, très-fine, enveloppant quelques petits noyaux siliceux, et diverses Zéolithes du même lieu.

véritables couches. Aux trois roches G. *s.* 138, 139 et 140, qui s'y montrent abondamment, il faut ajouter G. *s.* 141 à 148 (1).

Aurengabad, Douletabad et *Ellora.* — Le plateau qui domine Aurengabad à l'E. et au N., se prolonge considérablement au N. et au N.O., jusqu'au delà de Douletabad. La ville de Rôza est assise sur lui. Douletabad est une montagne conique isolée dans la plaine, mais qui n'est séparée du plateau que par un large col; elle a été taillée à pic sur tout son pourtour, qui est de 1500^{m} au moins. Ouvrage immense. Ses remparts artificiels ont une trentaine de mètres de hauteur, et en quelques parties davantage. Cette belle coupure du sol en montre parfaitement la composition. Elle est tout à fait semblable à celle du plateau voisin; ce sont les mêmes roches semblablement disposées. Les Amygdaloïdes rougeâtres à noyaux de Quartz blanc compacte, enveloppé d'Argile verte, y sont la roche dominante. Ces éléments minéralogiques diversement combinés, produisent une assez grande variété de roches, qui toutes se sont déjà présentées à moi depuis Mhandou, et que l'on voit toutes sur un petit espace de terrain à Ellora, où elles seront décrites.

Leur disposition exclut entièrement l'idée de vastes coulées ou de nappes fluides épanchées les unes au-dessus des autres; ou du moins, si ces roches

(1) (G. *s.* 141). Trapp amygdalaire enveloppant diverses Zéolithes, à examiner. En bancs (faux bancs) très-épais, tout d'une masse, sans aucune division naturelle, enfermant en grosses veines ramifiées, petites couches et petits filons ou amas, les substances cristallines diverses qu'on voit ici disséminées en nodules dans sa pâte, savoir : du Spath calcaire, et du Quartz compacte blanc, ou hyalin, ou de l'Agate blanche commune, ou du Jaspe commun. Les petites couches du Quartz agate sont enduites d'une croûte de matière argileuse rougeâtre, ou le plus souvent verdâtre, comme la roche suivante.

(G. *s.* 142). Fragment d'un de ces amas quartzeux. Quand ils se renflent en masses lenticulaires, à leur intérieur sont généralement des cristaux hyalins. Point d'Améthyste ici.

(G. *s.* 143). Bancs minces (faux bancs) de Trapp à pâte compacte fine, dure, rougeâtre, enveloppant une variété de substances cristallines; se divise en pièces irrégulières sous un faible choc.

(G. *s.* 144 et 145). Trapp à pâte cristalline, vert foncé, avec cristaux lamelleux d'une substance rougeâtre à examiner aussi.

Bancs très-épais, très-cohérents, sans aucune division naturelle. Enferme des petits filons de Jaspe. Passe graduellement aux diverses variétés ci-dessus et aux suivantes.

(G. *s.* 146). Trapp fort tendre, à pâte grisâtre, terreuse; rempli de cavités qui ne sont tapissées que d'une croûte d'Argile verdâtre, sans Quartz au dedans.

(G. *s.* 147). La même roche. Mais les cavités plus petites sont plus également distribuées, et quelques-unes sont remplies de Quartz, tandis que d'autres sont restées vides.

(G. *s.* 148). Trapp compacte, très-dur, tout à fait semblable à G. *s.* 138, empâtant de la même manière les mêmes substances cristallines.

C'est dans une masse très-épaisse de cette dernière roche que sont creusées les caves voisines d'Aurengabad. Leur aire est formée par des Amygdaloïdes tendres G. *s.* 147; leurs murailles, leurs piliers et leurs toits par cette roche très-dure et très-compacte, G. *s.* 148.

doivent leur origine à des phénomènes d'épanchement, leurs diverses éruptions ont dû se succéder coup sur coup les unes sur les autres, avant qu'elles aient eu le temps de se refroidir; car ces bancs obscurs, qu'on distingue dans la belle coupe verticale de Douletabad, rarement très-continus, quoique sensiblement horizontaux, se fondent insensiblement les uns dans les autres.

L'idée que leur aspect suggère est celle d'un bain immense de matières fondues, qui se seront refroidies paisiblement là où tous les accidents de structure des roches sont horizontaux et passablement continus, et qui auront été soumises à de violentes perturbations, à de grandes agitations intérieures, durant leur refroidissement, là où leur stratification apparente est contournée. Mais elle est très-rarement contournée, et ne l'est jamais qu'en petit, à l'exception des roches plus communément dites primitives (granitiques, feldspathiques, etc.) dont la pseudo-stratification n'est presque jamais apparente qu'en petit, et est presque toujours contournée en grand.

Les caves célèbres d'Ellora sont percées vers la base des pentes fort rapides par lesquelles le plateau décrit ci-dessus s'abaisse vers la plaine où est située la petite ville d'Ellora.

Cette plaine est formée de roches amygdaloïdes diverses et de Trapps à parties assez fines pour paraître homogènes. Ces roches affleurent presque partout à la surface de la plaine, et y offrent les mêmes variétés qu'à la surface du plateau, lequel est élevé de $65^{m.}$ à $130^{m.}$ au-dessus, et, çà et là, surmonté de collines de $30^{m.}$ à $50^{m.}$ de hauteur.

En montant de la plaine d'Ellora au sommet des collines à la base desquelles sont creusées les caves, on observe les roches ci-dessous (1).

(1) (G. *s.* 165). Trapp jadis compacte, décomposé, mais encore un peu solide; provient des masses pourries, situées au pied des collines d'Ellora. Il est très-difficile d'y tailler un morceau de cette grosseur, qui ne se sépare aussitôt en plusieurs petites pièces. Il provient d'une variété évidemment très-compacte originairement. Autour de ses noyaux plus solides, la roche s'effeuille en petites plaques concentriques, comme il est expliqué et figuré pour G. *s.* 158.

(G. *s.* 166). Amygdaloïde décomposée; du même lieu. C'est la base de la terre végétale entre Adjuntah et Aurengabad, Mhandou, etc.

(G. *s.* 167). Veines de Quartz passé à l'état terreux, dans le terrain décomposé précédent, surtout parmi les Amygdaloïdes G. *s.* 166.

(G. *s.* 149). Trapp rougeâtre, carié, à cellules tapissées seulement d'Argile vert-jaunâtre. Cette Argile tombe des surfaces exposées à l'air depuis longtemps, et l'apparence de la roche est alors celle d'une lave bulleuse.

Roche excessivement commune, qui se répète à maints étages des montagnes: abonde surout à la base. C'est dans ses faux bancs que la plupart des caves ont été creusées.

(G. *s.* 150). Trapp très-compacte, noirâtre, en fausses couches peu épaisses, très-fendillées, qui s'étendent à peu près horizontalement dans la masse non stratifiée de la roche précédente et des trois suivantes.

Les roches de Douletabad et d'Ellora ont un caractère général qui les distingue de celles d'Adjuntah, et du plateau entre Adjuntah et Aurenga-

(G. *s.* 151). Trapp bulleux, analogue à G. *s.* 149. Quelques-unes de ses cellules sont remplies de Silex laiteux, enveloppé d'une croûte rougeâtre. — Une des roches dans lesquelles plusieurs des caves d'Ellora sont creusées.

Elle passe souvent brusquement ou graduellement aux deux variétés suivantes.

(G. *s.* 152). Trapp compacte grenu, à cavités bulleuses très-rares. — Une des masses dans lesquelles sont creusées les caves d'Ellora.

(G. *s.* 153). Trapp variolitique qui reparaît au-dessus du précédent.

Variété excessivement répandue, et la plus abondante dans toute la contrée depuis Adjuntah.

(G. *s.* 154). Veines de Quartz verdâtre (souvent jaspoïde) dans la roche précédente; elles y sont très-communes; épaisses de quelques décimètres seulement, ou de plus d'un mètre.

Quand ces veines quartzeuses sont aussi épaisses, elles ne sont jaspoïdes que vers leur surface; à l'intérieur, elles sont formées de Quartz blanc compacte, persillé de vert, comme l'échantillon suivant.

(G. *s.* 155). Mélange de Quartz compacte et de Quartz jaspoïde, enlacés l'un avec l'autre. A la base des montagnes, on voit beaucoup de blocs de cette roche superbe, de plus d'un mètre cube.

Dans le creusement des caves d'Ellora, on a rencontré une foule de veines quartzeuses. En général, elles sont sensiblement horizontales. Elles coupent en deux, d'une large raie blanche, une multitude de figures d'idoles, dans les temples souterrains.

Ces veines quartzeuses se montrent à peu près indistinctement, dans toutes les variétés de roches trappéennes de cette série, dans la plaine, sur les pentes des montagnes et sur le sommet des plateaux qu'elles supportent.

(G. *s.* 156). Faux banc de Trapp grisâtre compacte, où le Quartz, au lieu de former des nodules arrondis comme à l'ordinaire, coule en larmes dans la pâte de la roche. Rare. Ces baguettes quartzeuses sont disposées verticalement dans la roche en place.

(G. *s.* 157). Trapp à pâte d'un gris rougeâtre compacte; à structure plus granitoïde qu'amygdalaire. Examiner les cristaux qui y sont disséminés. Il y en a de deux espèces.

Roche très-dure et très-tenace, en faux bancs très-épais, répétés à tous les étages de la montagne. Quelques-unes des caves d'Ellora sont percées dans cette roche; elle passe graduellement aux Trapps homogènes G. *s.* 152, ou Amaygdaloïdes, G. *s.* 149, 151 et 153.

(G. *s.* 158). Trapp rougeâtre compacte, à cassure inégale et terreuse, en masses fendillées, en faux bancs épais seulement de quelques pieds et peu prolongés. Il y a dans ces bancs des noyaux tout à fait identiques par la couleur au reste de la masse, mais plus compactes : autour d'eux, des couches concentriques, Pl. LXXXIII, fig. 2.

(G. *s.* 159). Pâte fissile de ces bancs rougeâtres. Il est très-difficile d'en obtenir un échantillon de cette grandeur; au moindre choc, cette roche se divise.

La variété compacte G. *s.* 158 doit exister, dans quelques parties des montagnes voisines, en masses étendues, car cette pierre a été employée à faire des cercueils à Rôza.

L'une et l'autre toujours associées se montrent çà et là, mais assez rarement, parmi toutes les autres variétés de Trapp.

(G. *s.* 160). Échantillon qui montre la roche rougeâtre précédente, passant abruptement et comme collée à un Trapp granitoïde pourri et fendillé, lequel ici la recouvre. Ailleurs, il est recouvert par elle.

(G. *s.* 161). Trapp grisâtre, grenu, amas cristallins, lamelleux, jaunâtres, faux bancs épais et peu continus : à tous les étages de la montagne, surtout vers le sommet.

(G. *s.* 162). Trapp rougeâtre, empâtant de nombreux globules quartzeux, recouverts d'une écorce d'Argile, et lardés de cristaux lamellaires d'un blanc jaunâtre, qui paraissent du Feldspath vitré, fritté.

(G. *s.* 163). Variété du précédent.

bad. C'est l'extrême rareté, sinon l'absence absolue de cette substance cristalline noire et lamelleuse, si abondante parmi les Variolites de Mhandou, et que j'ai observée pour la première fois près de Ruttlam, parmi les roches de cette formation.

Au pied des collines d'Aurengabad et dans plusieurs parties de la plaine qui entoure cette ville, il y a un terrain alluvial assez épais : on en voit la coupe dans le lit des ruisseaux et dans les ravines. En certains endroits, il ressemble infiniment à quelques-unes des roches trappéennes amygdaloïdes, décomposées sur place; les parties désagrégées de ces roches dont le terrain est formé, se sont agglutinées de nouveau par le tassement, et sans doute aussi par des infiltrations calcaires, et la masse a autant de solidité que beaucoup de lits en place. Ce qui augmente encore la ressemblance pour un observateur inattentif, ce sont des veines blanches généralement horizontales, mais un peu flexueuses, qui y courent, et qui rappellent les veines calcaires ou quartzeuses des roches en place.

Mais ces veines ne sont jamais ramifiées : ce sont des couches et non des veines; ce sont des couches formées de parties quartzeuses et argileuses, les plus fines et les plus légères, qui se sont déposées les dernières à chaque effort des eaux qui roulaient les sables grossiers dont en général ce terrain alluvial est formé. La figure 3, Pl. LXXXIII, montre leur disposition. Elles sont marquées en noir. On voit qu'en général, elles ont plus d'épaisseur là où elles se sont déposées sur des surfaces concaves, et qu'au sommet des ondulations des couches de sable plus grossier, elles s'amincissent extrêmement ou manquent tout à fait.

Les deux échantillons G. *s.* 162 et 163 proviennent de Douletabad, où cette variété de roche abonde vers la partie moyenne de la montagne, au-dessus des escarpements. Elle est sans solidité. On la place ici vers le sommet de la série des roches d'Ellora, lesquelles représentent avec une fidélité parfaite la composition de la montagne de Douletabad; et en outre parce que, dans les montagnes d'Ellora, il y a des roches qui renferment évidemment ces cristaux lamellaires de G. *s.* 162 et 163, mais seulement moins distincts qu'à Douletabad.

A Douletabad, ces roches granitoïdes (par la structure) et plus semblables encore aux Porphyres feldspathiques du Mont-Dore, forment plusieurs masses horizontales épaisses, d'une continuité médiocre, lesquelles alternent généralement avec les variétés amygdaloïdes les plus communes, de la composition et structure desquelles elles ne sont qu'un accident produit par le développement des cristaux que je suppose être feldspathiques.

(G. *s.* 164). Les mêmes éléments cristallins que dans les deux derniers échantillons; mais la pâte est finement bulleuse, et pénétrée d'Argile verte qui tapisse ses petites cavités. Quand celles-ci sont plus grandes, le Quartz les emplit en globules; sa pâte est en outre lardée de cristaux lamellaires qui paraissent être la même substance (Feldspath) que dans les amas cristallins plus étendus des deux échantillons précédents de Douletabad.

Cet échantillon-ci provient d'Ellora, où les faux bancs de cette roche se répètent à diverses hauteurs sur la pente des montagnes.

Dans la plaine d'Ellora, et entre Ellora et Gargaon, le terrain alluvial est très-rare et ne se voit que dans un très-petit nombre de fonds; le sol végétal est presque partout formé des roches amygdaloïdes décomposées sur place.

Au pied des montagnes d'Ellora, dans lesquelles les caves sont creusées, et vers Kanneir, le sol est très-ondulé et coupé en tous sens de ravines profondes. Les coupes du terrain que montrent leurs escarpements, rappellent à distance le terrain de transport au pied des collines d'Aurengabad; mais il est formé pourtant de roches en place; toutefois elles sont pourries et tombent en menues parties sous le plus faible choc. Ce sont des Amygdaloïdes et des Trapps homogènes. Les premières surtout sont délitées. Les Trapps tombent par très-petites pièces pseudo-rhomboïdales. Les veines quartzeuses qui abondent dans ces roches sont *ramifiées;* toutes sont décomposées en une poudre blanche, très-fine, mais âpre au toucher.

Le sol de transport, qu'on ne voit qu'en peu de places au-dessus de ces roches décomposées, est formé de parties grossières; elles sont peu roulées et atteignent rarement la grosseur du poing.

D'Ellora à Pouna. — D'*Ellora* à *Tokah,* où le Godavery se joint au Pahera, c'est une plaine unie dont le roc vif affleure souvent la surface. Là où il est caché, il n'est généralement recouvert que d'une médiocre épaisseur de sol végétal, formé par la décomposition de la roche en place. Les torrents que l'on traverse dans cette route, ne roulent que des Sables trappéens. Ces Sables, dans le fond du lit et dans les berges assez escarpées de ces torrents, sont quelquefois agglutinés et consolidés en un conglomérat peu cohérent, dont l'échantillon G. *s.* 168 est un modèle (1).

La plaine est fort unie jusqu'auprès de *Djeour,* à 12 milles (3 ½ l.) d'Amednagghur. En général, les roches qui affleurent sa surface, sont des variétés amygdaloïdes assez tendres, plutôt que des Trapps compactes.

A 1 mille (¼ l.) de *Djeour,* qui n'est qu'une ancienne mosquée entourée d'anciens vergers, on monte, par une route nouvelle qui met parfaitement à nu la composition de ces roches, sur la pente septentrionale d'un plateau ou système étendu de collines, qui s'élève abruptement au sud de la vallée ou grande plaine unie dans laquelle coule le Godavery, et qui apparaît là comme une chaîne de montagnes, dirigée exactement de l'O. à l'E. Ce n'est, de même que les montagnes d'Adjuntah, que la falaise d'un plateau superposé au

(1) (G. *s.* 168). Représente le conglomérat de toutes les rivières entre Adjuntah et Pouna, et même de tout le pays de Candeisch et de Nimar.

plateau du Deccan, comme celui-ci l'est à la vallée du Tâpti et de la Nerbuddah: La fig. 6, Pl. LXXXIII, montre sa disposition, qui représenterait également bien celle d'Adjuntah.

Coupé presque verticalement au nord, ce plateau s'abaisse doucement au sud, vers Amednagghur, qui est située dans une plaine, mais dont le niveau est certainement beaucoup plus élevé que celui de la plaine du Godavery au pied des montagnes de Djeour.

La composition géologique de ce plateau est semblable à celle du plateau de Rôza, à la base duquel sont creusées les caves d'Ellora. Ce sont les mêmes roches étendues, associées, développées semblablement; de même qu'à Rôza, les roches tendres et amygdaloïdes sont plus développées à la base, et les roches compactes au sommet. Cependant les unes et les autres, par des passages brusques ou gradués, se montrent à toutes les hauteurs.

Amednagghur est dans une plaine assez ouverte, mais au-dessus de laquelle s'élèvent çà et là des collines à sommets coniques obtus, ou à cimes aplaties. En général, les variétés de Trapps compactes et voisines du Basalte dominent dans la structure de ces collines et de la plaine même d'Amednagghur. La ville est bâtie de ces variétés compactes (1).

C'est surtout au S.O. d'Amednagghur, vers Serrour, qu'on exploite les variétés de Trapps aisément taillables. On ne les enlève que là où c'est la roche qui se montre à la surface du sol ondulé de la plaine.

Serrour est dans une petite plaine entourée, presque comme un bassin, de collines peu élevées. Le fond de la plaine est de Trapp compacte, et dénudé de sol végétal en beaucoup de places: il paraît dallé comme la fig. 5, Pl. LXXXIII, qui représente le plan de ses fausses couches. Les collines d'alentour sont formées d'un mélange de roches compactes et amygdaloïdes, rangées suivant leurs numéros dans l'ordre de leur superposition (2).

(1) (G. *s.* 169 et 170). Variétés de Trapps compactes. Elles se taillent assez aisément : elles sont tendres; leur cassure assez unie.

Elles forment des bancs obscurs fendillés, où les plus gros blocs atteignent rarement un mètre cube. Mais la variété la plus commune est la roche suivante.

(G. *s.* 171). Roche excessivement compacte et tenace, divisée en fragments encore moins volumineux que les deux variétés précédentes.

Des veines et petites couches de Silex, empâtées comme d'une croûte extérieure de matière argileuse verte, s'étendent entre les lits mal formés de ces diverses variétés de Trapp.

(G. *s.* 172, 173 et 174). Échantillons de ces veines de Silex. Elles se renflent çà et là en âmas, qui ont jusqu'à un mètre de diamètre.

(2) (G. *s.* 175, 176, 177, 178 et 179). Les Amygdaloïdes G. *s.* 175, 176, 177 et 178 recouvrent des Trapps compactes et en sont recouvertes. G. *s.* 179 représente également bien les

De Pouna à Salsette. — Les plaines de Pouna et les collines d'alentour sont composées des mêmes roches que celles d'Aurengabad. Les Amygdaloïdes dominent. Il y a souvent une pseudo-stratification horizontale. Des bancs de roche rougeâtre, homogènes schistoïdes, séparent des bancs de Trapps noirâtres, lesquels passent à des Amygdaloïdes. Les passages sont graduels ou subits. Mais les mêmes bancs (faux bancs) de Trapp rougeâtre, étendus avec régularité sur une longueur assez considérable, se renflent tout à coup, fig. 7, Pl. LXXXIII, en amas de formes bizarres, ou se ramifient en veines pour démentir l'apparence de la stratification. Plusieurs variétés de Silex se trouvent en rognons et en noyaux dans la plupart des variétés de ces roches à Pouna, comme autour d'Aurengabad et d'Adjuntah ou d'Amednagghur.

De même que dans toutes les autres parties du plateau du Deccan que j'ai visitées jusqu'ici, il n'y a de terrain de transport que dans le lit des rivières. Des plaines étendues et fort unies sont formées de roc presque nu, ou qui n'a pour couverture qu'une faible épaisseur de sa propre substance désagrégée par les météores atmosphériques.

Les caves creusées dans la plaine de Kirkyl sont dans des Amygdaloïdes assez compactes, noirâtres; les Trapps basaltiques sont moins communs entre Pouna et Khandala qu'entre Amednagghur et Serrour. On voit dominer les Amygdaloïdes à petits noyaux de Quartz laiteux enveloppés d'Argile verte.

C'est dans des roches de cette nature et tout à fait semblables à celles d'Ellora que sont creusées les caves de Keurli.

Les mêmes associations des diverses variétés de roches trappéennes se montrent jusqu'au sommet des Gâtes, à Khandala (1).

Il y a des passages insensibles et brusques entre les deux roches tout autour de Khandala, comme à Aurengabad et Pouna. On les voit se recouvrir alternativement bien des fois.

roches compactes du dessous et du dessus. Sur les bords de la Bimah, ces Trapps compactes forment d'obscures colonnes prismatiques.

(G. *s.* 180). Calcaire compacte lithographique, employé à la lithographie de Pouna : provient de 150 milles (431.) à l'E. de Belgaum, vers Visiapour.

(1) (G. *s.* 181 et 182). Montrent leurs types extrêmes, et à la fois les plus abondamment développés l'un et l'autre.

G. *s.* 181 est la roche amygdaloïde, violette, à grains verts, en faux bancs très-épais, sans solution de continuité, étendus cependant horizontalement, et G. *s.* 182 est le Trapp moins hétérogène, beaucoup plus dur, approchant du Basalte par la moindre hétérogénéité et la coloration plus foncée de sa pâte et son mode de division en pièces polyédriques irrégulières. Il est en général assez rare d'y trouver des morceaux qui ne se subdivisent pas, dès qu'on les choque, en pièces plus petites que cet échantillon.

Toutefois ces superpositions de fait n'indiquent pas des dépôts formés successivement les uns au-dessus des autres, des nappes de matières fluides épanchées les unes au-dessus des autres, à mesure de la solidification des inférieures; car un banc d'une espèce protrude souvent de la manière la plus bizarre dans le banc (faux banc) sous-jacent et dans celui qui le recouvre.

Les différences d'aspect physique et de composition chimique correspondantes d'un banc à l'autre, tiennent aux circonstances particulières du refroidissement de la masse entière, durant lequel des affinités diverses auront séparé les unes des autres, ou accumulé en plus grande quantité, dans certaines zones, de certaines matières.

Du sommet des Gâtes, à Kandala, jusqu'au pied de ces montagnes, sur une hauteur perpendiculaire de plus de 1000^{m}, on n'observe que des passages ou des alternances de ces deux roches trappéennes compactes et amygdalaires. Ainsi, la masse tout entière du plateau du Deccan est formée géologiquement comme les chaînes de collines qui sillonnent sa surface: la chaîne principale est dirigée du N. au S., sur la crête même du plateau; les autres de l'O. à l'E., encaissant les rivières qui en descendent. G. *s.* 181 et 182 représentent parfaitement cette composition. La plaine ondulée qui s'étend de la base des montagnes (au pied du Bore-Gâte) jusqu'au bord de la mer Pauwell, est tout à fait comparable géologiquement et topographiquement au plateau du Deccan. Le roc vif y affleure continuellement le sol, le forme sur des étendues considérables, et de plus s'élève au-dessus de lui en collines assez grandes, arrondies, ou à cimes aplaties et allongées en croupe. Ces collines s'élèvent en si grand nombre sur la plaine basse du Concan, en face de Tanna et de l'île de Salsette généralement, que, vues à quelque distance, on dirait qu'elles forment un étage continu de montagnes, et le premier gradin des Gâtes.

Elles sont formées de roches amygdaloïdes et trappéennes basaltiques, des diverses variétés qu'on observe dans les Gâtes.

J'ai vainement cherché au pied des Gâtes, des couches de terrain alluvial ou marin. Au bord des petites rivières qui sillonnent la plaine rocheuse et boueuse de Tanna-Pauwell, il y a des sables formés des débris des roches d'alentour, sans débris de coquilles marines. Pas un monticule de transport. Pas un lambeau de sables trappéens étendus à la base des Gâtes, ni des collines qui, au pied des Gâtes, s'élèvent du fond de la plaine de Pauwell.

Le canal qui sépare Pauwell de Salsette est peu profond. Il y a des îlots peu nombreux de roches trappéennes.

Salsette, avec ses montagnes qui atteignent, je pense, jusqu'à 300^{m} ou 400^{m},

est entièrement formée de ces roches. Les Amygdaloïdes y sont toutefois moins communes que les Trapps noirâtres d'apparence assez homogène : il y a des colonnes basaltiques, que je n'ai pas vues, à un des caps septentrionaux de l'île, en face du Fort ruiné de Bassun.

Tous les accidents du sol dans l'île de Salsette sont dirigés au N.-4° ou 5° E. C'est aussi l'axe de l'île entière.

Il n'y a d'alluvions marines en Salsette qu'à l'embouchure des rivières. Le roc nu se montre sur des étendues considérables à la surface du sol de la plaine basse, derrière Tanna, exactement comme dans la plaine du Concan, en face.

Le sol végétal très-riche des petits vallons généralement herbeux qui séparent les diverses croupes de collines, paraît formé de roches décomposées sur place, dont la violence des pluies dans la mousson, nivelle les inégalités. De même, sur les pentes des montagnes qui se couvrent de forêts. Près du centre de l'île, entre les deux longues croupes les plus hautes, est un nœud ou mamelon lié avec une de ces croupes, lequel est formé de roches sensiblement différentes de toutes celles qu'on rencontre dans les autres parties de l'île et dans le Deccan.

On dirait des Brèches ou des Vacques trappéennes. Leurs surfaces dégradées à l'air sont très-âpres ; on y voit en relief une quantité de parties anguleuses qui semblent des fragments de roches préexistantes, empâtées par leur base. La cassure confirme cette apparence, qui pourtant est mensongère. Ce sont des Trapps bulleux à œil terreux, à parties hétérogènes, les unes plus dures, bulleuses ou cariées, les autres plus tendres et plus terreuses, d'une couleur ocreuse : il y a aussi des parties verdâtres. En un mot, ce sont des éléments accoutumés de la composition des roches trappéennes de cette contrée, mais consolidées diversement. Le Quartz est fondu uniformément dans certaines parties, et ailleurs s'en détache et se traîne en veines tordues et comme filées, renflées çà et là en grandes masses alors fissiles, mais toujours jaunâtres et ocreuses.

Ces roches (Vacques trappéennes) présentent d'ailleurs toutes les allures de gisement des variétés ordinaires. Elles ont la même fausse apparence de stratification horizontale, passent et repassent brusquement ou lentement à des Trapps fort durs et sensiblement homogènes. Quoique plus tendres que ces Trapps, elles résistent mieux à l'action des météores. La montagne de Kennery reste tout à fait nue sur toutes ses faces un peu inclinées, et même sur son sommet presque aplati, comme si la roche ne se décomposait pas entièrement.

C'est là sans doute ce qui a donné l'idée d'y creuser des temples et des monastères (1).

En avant de la chaîne principale des Gâtes, dans la plaine du Concan, s'élèvent diverses petites chaînes ou croupes isolées, toutes généralement parallèles à celles des Gâtes et au bord de la mer, fig. 8, Pl. LXXXIII.

En face de Tanna, elles bordent la mer à 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) *c*, *c*. Cette croupe expire un peu au N. de Tanna; mais elle est continuée par une autre *b*, *b*, qui lui est parallèle et située à 6 ou 7 milles (1 $\frac{3}{4}$ l.) plus à l'E.

Toutes les variétés des roches trappéennes du Deccan se trouvent parmi ces roches, comme à Tanna. Cependant, en général, la structure variolitique y est plus rare : leur pâte est plus compacte et se rapproche davantage de celle des véritables Basaltes (2).

(1) (G. *s.* 183 et 184). Représentent les variétés les plus ordinaires de ces roches, où sont creusées ces caves. G. *s.* 183 est un fragment des amas de matière quartzeuse et ocreuse qui y sont communs.

(2) (G. *s.* 185 et 186). Représentent leurs variétés dominantes. Elles passent, comme on le voit dans l'échantillon G. *s.* 186, à des Amygdaloïdes. Elles offrent la même stratification obscure, horizontale, que toutes les roches de même nature dans la grande chaîne des Gâtes, à Kandala et dans le Deccan.

FIN DU JOURNAL.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TOME III.

CINQUIÈME PARTIE.

(JANVIER 1831 A FÉVRIER 1832.)

VOYAGE DANS LE PENDJAB ET LE CACHEMIR.

DEHLI A LOUDHIANA, page 1.

De Dehli à Narella, 2. = Société anglaise à Dehli, 2. — Saisons. — Ruines disséminées dans la campagne; restes des maisons de plaisance des seigneurs de la cour d'Aurengzèb. Bâties presque uniformément. — Corrosion des édifices dans l'Indé, attribuée au climat par l'évêque Herber; doit l'être à la mauvaise qualité des matériaux, 3. — Herbes desséchées; buissons de Jujubiers, Babouls. — Villages, éloignés les uns des autres. Immondices aux alentours; servent de pâture aux porcs, chiens, jakals, milans, vautours. — Glapissements effroyables des jakals. — Narella, gros village. — Vie imprévoyante et dissipée des Musulmans. — Rencontre de M. Metcalfe, 4. — L'auteur loue des chameaux pour porter son bagage : prix et nourriture des chameaux de louage, des chameaux de course, 5.

De Narella à Souniput, 5. = Géologie. — Souniput, ville jadis populeuse, encore considérable, 5. — Bœuf sacré ayant perdu une jambe. — Fakir, nu. — Tombes, mosquées ruinées. — Puits, communs. — Palmier, végète avec vigueur, 6.

De Souniput à Soumalka, 6. = Contrée plate et sablonneuse. — Passé près de Gunnour, gros village. — Végétation.

De Soumalka à Paniput, 7. = Abondance de gibier : lièvres, cailles, perdrix. — Paons, très-répandus. — Culture, assez soignée. — Puits fréquents. L'eau tirée par des roues à godets.

Paniput, grande ville, ceinte irrégulièrement de murs et de remparts. — M. Hugh Fraser, Juge, Magistrat et Collecteur. — Célébrité de Paniput, due à la victoire d'Abdallah, 7.

Paons, vont par famille, 8.

De Paniput à Kurnaul, 8. = Canal d'Ali-Mardan, salubre vers son sommet et dans le Douâb; fiévreux dans le rameau qui coule vers Hansi et Hissar.

Kurnaul, infâme cloaque à l'intérieur. Saleté proverbiale, même parmi les natifs. — Le Nawâb, pensionnaire de la Compagnie. — Station militaire assez considérable. — Cantonnements, 8. — Société, presque nulle. — Courses de chevaux. — Chevaux arabes, ne sauraient lutter de vitesse avec ceux anglais. — Prix des diverses races. — Sabres anglais, armes de parade et non de guerre pour les cavaliers natifs. — Un Grasseuf (coupeur d'herbes) pour un cheval. Un Saïsse pour trois chevaux. — Chirurgiens vétérinaires, assimilés aux officiers, 9. — Les Soubhedars dans la cavalerie. — Richesse et élégance du costume des cavaliers. Ton donné par les Musulmans. — Campement d'un régiment anglais, 10. — Allocations supplémentaires de solde, de logement et de transport pour les hommes mariés, 11.

De Kurnaul à Azimabad, 11. = Plantation de Bananiers, morts de froid. — Sortie du territoire anglais,

et entrée sur celui des Sikes. — Contrée plate. Jungles, misérables broussailles, 11. — Maintien national très-particulier, propre au peuple sike. — Rencontre d'une cavalcade (Souari) sike, 12.

D'Azimabad à Thanessir, 12. = Sol argileux. — Villages rares. — Le Ranah, rétif, réduit à l'obéissance par le capitaine Murray.

De Thanessir au camp à moitié chemin de Schâhabad, 13. = Thanessir : plus sale que Kurnaul; misérables huttes parsemées de belles maisons. — Restes de grandes tours carrées, enclavées dans l'enceinte. — Ruine musulmane extérieure : haute muraille octogonale, flanquée de tourelles. Élégante coupole de marbre blanc.

Du camp au delà de Thanessir à Schâhabad, 14. = Sol argileux. — Vastes troupeaux de bêtes à cornes d'une maigreur excessive. — Paysage et figures tristes. — Culture : blé, vesces, lentilles, chiendent. — Immenses volées de canards. — Sol ondulé, formé de très-menus fragments de briques; marque la position d'une ville ou d'un village. — Schâhabad, monceau de ruines et d'ordures, habité par 2 ou 3 mille âmes. — Le Sursouty.

De Schâhabad à Ambalah, 15. = Premières chaînes de l'Himalaya, paraissent s'élever régulièrement les unes derrière les autres jusqu'au sommet du Tchour. — Campagne, parfaitement nivelée. — Absence d'irrigations dans les districts argileux; comment expliquée.

Ambalah : dix à douze mille âmes : chef-lieu d'une Agence politique anglaise, occupée par le capitaine William Murray, 15.

Confédération politique et religieuse des Sikes, 15. — Sa période d'anarchie avant l'invasion anglaise. — Envahissements de Rendjit-Sing limités au Setludje par les traités d'occupation. — Protectorat des Anglais sur les Sikes du Douâb; comment exercé, 16. — Richesse et force militaire du Douâb. — Revenus des Radjahs. — Leurs droits restreints efficacement par l'influence de la Compagnie. — Analogie de cet ordre social avec la constitution de la société polonaise. — Tarif pittoresque de la fortune des chefs, 17.

Castes, 17. — Industrie, culture, population dans l'Inde, sont éloignées des routes et des canaux, 18.

Fertilité du pays des Sikes du Douâb. — Grande exportation de grains. — Vil prix des nécessités de la vie. — Gages d'un journalier, 16 à 20^{c}. — Paye des soldats, 18. — Examen critique et comparatif des impôts dans les diverses provinces, 19.

Scrupuleuse religion du capitaine Murray dans l'exécution des traités. — Ministres (Vakils) accrédités des Radjahs auprès de M. Murray. — Durbars, tenus trois fois la semaine, 21. — L'auteur assiste à un durbar : corps diplomatique : pétitionnaires; procès; jugements, 22. — Sodomie, attribuée aux Sikes, n'est point populaire. — Parole criarde des Sikes. — Limite des pouvoirs judiciaires de M. Murray, 24. — Sa résidence, sa garde, 25.

De la prostitution dans l'Hindoustan, et en particulier dans le Douâb sike. — Suttis anciens dans les environs de Kurnaul. — Comment Murray et Kennedy avaient aboli les suttis, avant l'ordonnance de lord Bentinck, 25. — Coutume de fumer, en horreur aux Sikes. — Prêtres, superstition. Préjugés de castes. — Relations commerciales entre les Sikes du Douâb et du Pendjâb. — Pèlerinages dans le Pendjâb. Ablutions à Amritsir. — Le Radjah de Khitul en pèlerinage au nord du Setludje, 26. — Recherches du capitaine Murray sur l'histoire civile et politique des Sikes. — Son opinion sur la solidité du pouvoir anglais dans l'Inde, et sur le danger d'une invasion russe, 27.

D'Ambalah à Radjpoura, 28. = Radjpoura, ancienne maison de plaisance impériale. — Le village. — Campagne plate et bien cultivée. — Passage à gué de la rivière de Togghœur. — Pont ruiné. — Rencontre d'une bande de forçats, 28. — Souvenir du bagne de Toulon. — Travaux forcés dans l'Inde, ne consistent guère qu'à réparer les routes. Châtiments, 29.

De Radjpoura à Sirhind, 29. = Vues de l'Himalaya. — Cimes du Tchour. — Pics neigés du grand Himalaya, 29. — Jungles. — Trace d'ancienne culture. — Babouls, communs, 30.

Sirhind, tête, porte, clef de l'Inde; fameuse dans l'histoire du pays. — Était dans sa plus grande splendeur au commencement du XVIII^{e} siècle. Saccagée depuis par les Sikes, 30. — Devait être, au temps de sa prospérité, la plus jolie ville de l'Inde. — Repas des gens de la suite, unique mais énorme. — Sucre, produit du pays, coûte 0^{f}, 12 le kilog. à l'état brut, 31.

De Sirhind à Kunnah, 31. = Campagne plate, bien cultivée. — Troupes d'Antilopes. — Kunnah, gros bourg. — Point de Mûriers. — Latreille fait voyager le ver à soie de Chine en Europe par Sirhind.

De Kunnah à Dourahé, 32. = Campagne sablonneuse. — Terres cultivées et incultes. — Dourahéka-Seraï, forteresse assez bien conservée. — Village pauvre.

De Dourahé à Loudhiana, 32. = Village et hameaux. — Sol sablonneux, faiblement ondulé. — Ancienne branche du Setludje.

Loudhiana, ancienne ville musulmane; ouverte et mal bâtie. Appartient au Radjah de Tindde. — Station militaire. — Résidence d'un Agent politique. — Commerce de transit, jadis considérable. — Population. — Tisserands. Toiles communes, se vendent à vil prix, 33.

Fabrication des châles dits de Cachemir. — Introduite à Loudhiana par une colonie de Cachemiriens, 33. — Paschm ou Oûnne : coûte brut 5^{f} le kilog. : est trié et assorti en brun et blanc. — Filage, difficile et dispendieux. — Couleurs, très-solides, mais fausses et peu éclatantes. — Fils classés par numéros suivant leur couleur, au nombre de seize, 34. — Métier ou boutique. — Trame. — Jeu des navettes. — Exécution des palmes, 35. — Atelier, renferme 2, 3 ou 4 métiers. — Châles très-communs, se font et se vendent par paire, à raison de 320^{f}. dans les dimensions de 2^{m}.,75 sur 1^{m}.,25. — Durée du travail. — Salaire des ouvriers. — Les plus beaux châles de Loudhiana, coûtent, la paire, 575^{f}. — Sont très-lourds; se vendraient difficilement en Europe, 36.

Mélange des habitants. — Cachemiriens; Musulmans; Afghans, hommes superbes, 37.

Schâh Zéman et Schâh Schoudja. Frères utérins. Ex-rois de Caboul. — Schâh Zéman, conquérant. Envahit jadis le Pendjâb. Détrôné et privé de la vue par un frère consanguin, 37. — Schâh Schoudja, ravit la couronne à ce dernier. Est défait à son tour. Tombe au pouvoir de Rendjit-Sing. — L'auteur est annoncé aux deux princes par le capitaine Wade, 38.

Visite à Schâh Zéman. — Pèlerinage du Schâh à la Mecque, depuis sa chute et sa cécité, 38. — Refusa, à Bagdad, des offres du Grand Seigneur. — Attaché à sa terre natale, malgré ses malheurs. — N'a abandonné que depuis peu de temps le fol espoir de ressaisir la couronne. — Se donne exclusivement à la dévotion. — Physique et costume, 39 — Sérail. Distraction des femmes, les jours de fête, 40.

Visite à Schâh Schoudja. — Réception dans le jardin par un officier dont la magnifique chevelure cache des oreilles coupées, 40. — Entrée chez le Schâh. — Taille, noblesse, dignité, grâce qui le distinguent. — Questionne l'auteur sur ses voyages. — Raconte sa dernière et malheureuse expédition contre Cachemir, 41. — Regrette l'Afghanistan, sa terre natale. — Parle avec enthousiasme de Cachemir, avec entraînement des montagnes de Caboul. — Air vraiment royal du Schâh. — Son costume, 42.

Entretien onéreux des anciens et nombreux serviteurs des deux princes. — Consolation et espoir qu'ils nourrissent au milieu d'eux. — Mémoires purs et élégants de Schâh Schoudja, 43. — Préséance qu'il s'efforce de prendre extérieurement sur son frère. — Ses velléités de tentative sur Caboul, 44. — Seigneurs (Doranis) de la cour des Schâhs, ne s'allient qu'entre eux. — Difficulté d'étiquette pour l'entrevue de lord Combermère avec Schâh Schoudja, résolue par le capitaine Wade, 45.

Le Radjah de Djhind partage avec le capitaine Wade la perception des impôts et la juridiction, 45. — Démêlé entre les Afghans et les Sikes à l'occasion de l'abatis et de la vente des bœufs, 46. — Trafic des filles à Loudhiana, diminué mais non aboli par l'autorité. Formées au chant et à la danse pour desservir les régiments anglais, 47.

LOUDHIANA A LAHOR, page 48.

De Loudhiana à Filour, 48. = Difficultés éprouvées par l'auteur pour s'assurer l'entrée des États de Rendjit-Sing. — Provoque, sur l'avis de M. Allard, et obtient une recommandation de lord Bentinck, 48. — Est présenté à Dehli, par le Résident, au Vakil de Rendjit, 49. — Hésitation, questions du Vakil de Loudhiana. — Note confidentielle, dévoile la défiance de Rendjit. — Sortie vigoureuse du capitaine Wade, rendue inutile par l'annonce de l'arrivée, sur la frontière, de Fakir-Schâh-ed-Din, fils du premier ministre de Rendjit-Sing, 50.

L'auteur traverse le Setludje. — Reçoit les honneurs militaires, en abordant la rive droite. — Est visité par son Méhmandar, Fakir-Schâh-ed-Din. — Provisions déposées à l'entrée de la tente. — Filour, grand village : parsemé d'espaces vagues ou cultivés. — Le Fort, ancien seraï, entouré d'un fossé, flanqué de tourelles, 51. — Lit, épanchement du Setludje. — Navigation nulle; flottage, aucun. — Crocodiles à long museau, 52.

De Filour à Poghouara, 52. = Teingue et Bara-Teingue, Kouletta, villages. — L'auteur visite son Méhmandar à Poghouara, 52. — Beaux jardins, appartiennent à des trafiquants hindous. — Fêtes ruineuses qu'ils y donnent. — Schâh-ed-Din, n'est qu'un Fakir de robe courte, 53.

De Poghouara à Djellindhœur, 53. = Plaine assez richement cultivée. — Basses collines. — Climat. —

Absence d'éléphants et de rhinocéros, 53. — Tchaéhrou et Kedjourla, villages bâtis de terre. — Le Beï, petite rivière intermédiaire. — Dokoua, fort grand village bâti en briques. — Babouls : réservés pour les bâtisses et les ustensiles de l'agriculture. — Fumier de vache, seul combustible en usage. Sa préparation en grand, constitue une sorte de manufacture. — Maisons construites en terre sablonneuse, s'effondrent dans la saison des pluies. — Toits plats et petitesse des habitations, donnent aux villages un aspect des plus étranges. — Jujubiers, Ricins, Mimoses, Cactus, Euphorbe, Melia, Dattiers, 54. — Aspect, maintien, costume de la population. — Caractères distinctifs des Sikes et des Musulmans. — Fakirs, sont dans le pays de vrais ermites : bien tenus : consultés par les habitants de la secte, 55.

Djellindhœur. — Rues sales et étroites. Masures, maisons neuves, huttes de terre sèche, décombres. — Circulation dans les bazars, entravée par les auvents et les étalages. — Bœufs et vaches, errent librement dans les rues. — Mosquées, tombes musulmanes, 56. — Jardins, seraïs. — Plantations de Mangotiers, exposées à geler, 57.

De Djellindhœur à Kopourtahla, 57. = Boudara, village. — Kopourtahla, petite ville; paraît florissante. Résidence d'un seigneur sike, Sirdar-Fatha-Sing. — Message de M. Allard et envoi d'un éléphant, de provisions, de vin, de serviteurs et de cavaliers.

De Kopourtahla à Birowal, 57. = Passé en bateau le Béas, ou Hyphasis, grande rivière; ressemble au Setludje, 57. — Des cavaliers sikes se joignent à l'escorte. Simulacre de combat. Manœuvre de la lance et du fusil à mèche. Mêlée pittoresque. — Birowal, gros bourg : n'a d'importance que par son bac. — Envoi d'un cheval par M. Allard, et avis qu'un logement se prépare pour l'auteur auprès du camp du Radjah, 58.

De Birowal à Djundialah, 58. = Nâgo, Tchekkouda, Hékolgaddah, Dhehœur, villages. — Campagne inégalement cultivée.

De Djundialah à Amritsir, 58. = Manwala et Soultanpenn, villages assez grands, bâtis de boue. — Approches d'Amritsir. — Vue des minarets. — Richesse croissante de la campagne. — Rencontre de la députation envoyée par Rendjit à Simla pour y complimenter le Gouverneur-général. — Chameaux, éléphants, mules de charge, hommes à pied et à cheval. — Le Bara-Pakhir, premier ministre du Radjah; échange de politesses avec l'auteur.

Amritsir. — La plus grande ville du Pendjâb. — Peut avoir 10 mille mètres de circonférence et cent à deux cent mille âmes de population. — Rempart en terre, battu en ruine par les pluies solsticiales : percé de douze portes misérablement fortifiées et armées de mauvais canons, 59. — Mouvement, vie, période de prospérité évidemment croissante d'Amritsir. — Quelques rues larges; pavées en briques de champ. — Forme et distribution des maisons. — Bazars très-nombreux. — Murailles grossières, lézardées. — Bois de charpente, non équarris. — Varangues ou balcons en paille, claies ou boiseries. Rétrécissent la voie publique, 60. — Portes de distance en distance dans les rues, ferment le soir. — Ancienne circonscription. — Quartiers du Selpierre de Lahor; des bois; des tisserands de laine, de coton; des filles publiques. — Propreté, recherche, maintien gracieux de ces filles. Ne sont pas dégradées par l'opinion. Sourient aux passants de qualité. D'un teint buis foncé. Très-petites. Jolies de taille, du buste. Très-beaux yeux. Membres trop minces, 61.

Population mélangée : Musulmans, Hindous, Sikes, tiennent le commerce; Cachemiriens, filent ou tressent; Afghans, spéculent. — Religion de Naneck, interdit l'exercice extérieur d'autres cultes à Amritsir, 62. — Étang ou bassin sacré, objet de maints combats dans le Pendjâb : comblé plusieurs fois par les Musulmans impériaux : lavé du sang des Musulmans par les Sikes : quartier général des Akhalis. — Discipline de ceux-ci. Leur fanatisme farouche mis à profit par Rendjit. — Écoles d'enfants des deux sexes, 63. — Taureaux, ânes, mulets, tattous, errants dans la ville. — Rambâgh, palais en construction. — Govindghur, mauvaise forteresse; renferme les trésors, l'artillerie, les diamants de Rendjit. — Soldats, de mauvaise mine; gardent les portes de la ville. — Fabriques d'étoffes grossières de laine, 64. — Lavage, reprises perdues, dernière façon des châles de Cachemir. — Hôtel des monnaies, 65.

D'Amritsir à Banianké, 65. = L'auteur ne peut voir le bassin sacré, ni le Kouhi-nour, célèbre diamant pris à Schâh-Schoudja par Rendjit-Sing. — Kalèwal, Boudara, Khiàla, Tchopendaye, villages. — Fortin en terre, château du seigneur. — Pays plat. — Banianké, petite ville, entourée d'un mur de boue. — Taillis; riches cultures.

De Banianké à Lahor, 65. = Départ pour Lahor, avec Schâh-ed-Din. — Tchèhoura, Modèh, Phoul, villages médiocres. — Jungles, vergers, jardins, 65. — MM. Allard, Ventura et Court accueillent l'auteur

avec effusion. — Sa demeure. Jardins délicieux : parterre de giroflées, iris, pieds-d'alouette, pavots ; allées de rosiers, orangers, grenadiers, mangos. Pavillon élégant, meublé avec recherche ; longues ailes de colonnades ; salle oblongue, décorée à la mode persane. — M. Harland, médecin de Philadelphie, disgracié du Radjah, réfugié chez M. Allard. — L'habitation occupée par l'auteur est un présent du Radjah à M. Ventura. — Gardes nombreuses. — Légion de serviteurs. — Table splendide, 66. — Le Méhmandar apporte les félicitations de Rendjit et des présents, 67.

M. Allard, de Saint-Tropez, officier de l'ancienne armée, aide de camp du maréchal Brune en 1815. — Passa en Turquie vers 1818, et, de là, en Perse, au service du Schâh. — Se rendit avec M. Ventura à Caboul, où, n'agréant pas les offres peu avantageuses de Schâh-Ayoud, ils vinrent, en 1822, dans le Pendjâb. — Accueillis d'abord avec distinction, mais avec méfiance, par Rendjit-Sing. Supposés, un moment, Russes ou Anglais. Ruse du Radjah pour s'assurer de leur fidélité : lettre au nom de M. Moorcroft, 67. — Invocation du témoignage du capitaine Wade à l'appui de leur nationalité : a fait considérer à tort, dans l'Inde, l'admission des officiers européens au service de Rendjit comme subordonnée par les traités à l'assentiment du gouvernement anglais. — Haute opinion qu'ils surent inspirer du caractère français. Longtemps payés avec exactitude et comblés de présents : se ressentent de l'avarice survenue au Radjah, 68.

M. Mévius, militaire prussien, agréé, sur leur recommandation, comme colonel de cavalerie. Excita deux révoltes par excès de sévérité, déplut au Radjâh et fut congédié. Tenta deux fois de rentrer dans le Pendjâb, d'où il fut reconduit sous escorte à Loudhiana, 68.

M. Harland, venu à Calcutta, entra au service médical de la Compagnie, fit la guerre des Birmans, revint malade dans l'Inde. Essaya de négocier, de Loudhiana, un emploi auprès de Rendjit. — Passa dans l'Afghanistan : visita, comme Saint (Séyd), Kandahar, Caboul, Peschawer ; entra dans le Pendjâb. — Fut déclaré le plus grand des médecins, après la guérison d'une fistule : obtint l'emploi de Collecteur à Nourpour, qui, depuis, lui a été retiré, 69.

M. Court, de Grasse, au service français, le quitta en 1818 ou 1820, pour passer en Perse. — Mécontent de sa paye, vint dans le Pendjâb. Y commande un ou deux régiments d'infanterie, 70.

M. Avitabile, Napolitain, cumule, avec la charge d'un régiment, un emploi financier, 70.

M. Martin Honigberger, médecin et Transylvanien, voyage depuis 17 ans en Asie. A la passion de son art. Parle bien les langues orientales. Prépare du vin, des liqueurs et des drogues pour le Radjâh. En est très-mal payé, 70.

Habitation de MM. Allard et Ventura, bâtie par eux sur les ruines d'un palais mogol. — Appartements magnifiques, glaces, peintures, arabesques, tapis, velours, soies, brocarts. — Varangues et escaliers sales et dégradés. — Alentours négligés. — Factionnaires. Atmosphère de soldats et d'officiers sikes. — La Zenana de M. Allard. — Logement isolé de sa femme et de ses deux enfants. — Femme de M. Ventura, Arménienne de religion, se considère comme légitime ; habite un édifice mogol contigu, 71. — Dîners en partie carrée dans la Zenana, rendus peu agréables par l'humilité des femmes. — Camp permanent autour de l'habitation de MM. Allard et Ventura ; bonne position défensive. — Maisons de MM. Court et Avitabile. — Nécessité d'un harem pour les Européens : seraient déconsidérés par le moindre commerce avec les filles publiques, 72.

L'auteur est convoqué au Durbar de Rendjit-Sing. Traverse le camp, 72. — Arrive au quartier général. Aborde le Radjah, en se félicitant d'être en présence du Bonaparte de l'Orient. Est reçu sans étiquette : questionné sur son voyage. — MM. Ventura et Allard prennent part à l'entretien. — Physique de Rendjit. Petit, maigre, d'une assez jolie figure, quoique borgne. Physionomie expressive, 73. — Costume ; ornements ; sabre richement garni. — Questions sur lord William Bentinck, 74 : sur l'Angleterre, le roi George, son successeur, ses revenus, son armée : sur les Sipahis indiens de la Compagnie : sur Bonaparte, 75 : sur les connaissances de l'auteur, ses principes de gouvernement : sur les conquêtes à entreprendre, 76 : sur les projets des Russes et l'attitude présumée des Anglais en cas d'invasion : sur la venue tardive de M. Burnes, 77 : sur l'existence de Dieu, d'un autre monde, d'une autre vie : sur les castes en Europe : sur le bœuf comme aliment. — Le Radjah demande à l'auteur une consultation ; est enchanté de ses manières, et animé pour lui des meilleures dispositions, 78.

Radjah Théânn-Sing, ministre favori. — Titres sous lesquels on parle à Rendjit-Sing : Maha-Radjah, Radjah-Sâheb, Sircar. — Un seigneur indigène partage avec MM. Allard et Ventura le commandement des troupes régulières. — Pantomime expressive, gestes français de Rendjit, 79.

L'auteur est mandé avec M. Court. — Assiste à l'exercice d'une compagnie d'élite. — Conversation sur les forteresses, les canons, la cavalerie en France : sur le roi de Dehli, sur Schâh-Schoudja et Schâh-Zemân, 80 : sur la médecine et les traitements du docteur Murray : sur Cachemir, ses habitants, ses jolies filles. — Ex-

hibition de cinq charmantes Cachemiriennes : parées avec grâce et magnificence : traits réguliers et nobles : chant agréable, 81.

Promenade en bateau de M. Court avec le Radjah, 82.

L'auteur administre à Rendjit, comme remède, de l'eau-de-vie sous le nom de vieux Cognac : lui prescrit une préparation de perles calcinées, avec addition modérée de cantharides. Satisfaction du Radjah témoignée par la visite du médecin-ministre, et l'envoi des fruits les plus rares de la saison, 83.

Audience de congé. — Présentation du Khélat ou habit d'honneur. — Pervanas, ordre général à tous les chefs de villages de pourvoir aux besoins du camp. Lettre d'introduction aux mines de sel de Pindaden-Khan, 84. — Ordre et recommandation au gouverneur de Cachemir. — Totalité des dons en argent, de 12,500f. — Valeur égale du Khélat. — L'intendant de Théânn-Sing est désigné pour Méhmandar de l'auteur. — Adieux obligeants de Rendjit, 85.

Départ retardé faute de chameaux. — Craintes du Radjah sur une demande de service, dissipées par MM. Allard et Ventura, 85.

Age du Radjah, 51 ans. — Détails sur son élévation. — N'était qu'un Sirdar, avec 400 à 500 cavaliers. — Signala son courage et son adresse au milieu des guerres de village à village et des invasions de Schâh-Zemân. — Envahissait les domaines voisins de son héritage ; pillait les districts éloignés ; négociait avec les uns, trahissait les autres. — Protégea Schâh-Zemân dans sa retraite de Lahor, dont il se fit céder les titres de possession. — Substitua à tous les chefs sikes des soldats de fortune. — Aida un des partis afghans dans la conquête de Cachemir, qu'il garda, 86. — Occupa la province de Moultan. — Soumit au tribut le Nawab de Bahawalpour. — Imposa une redevance à la principauté de Dheyra-Ghazi-Khan. — Rendit tributaire celle de Peschawer. — Acheva la conquête de toutes les principautés des montagnes du versant occidental de l'Himalaya, situées entre le Setludje et l'Indus, 87.

Les revenus actuels du Radjah approchent de 75 millions de francs, non compris les redevances annuelles et contingents en cas de guerre. — Ses dépenses : ne s'élèvent pas à la moitié des recettes. — Ses économies doivent monter à 200 millions de francs, enfouis dans le palais de Lahor. — Règne capricieux de Rendjit. — Ne sépare point les services publics ; ne spécialise pas les emplois. — Exige des recettes déterminées, sans règlement de compte. — Inflige la bastonnade aux récalcitrants. — Descend d'une famille de Djâtes. — N'a pris aucun titre. — Se contente de son nom, mais qu'il ne souffre pas être porté par d'autres, 87. — Met à l'amende les favoris dont il est mécontent. — Trois frères musulmans, ses conseillers intimes : sont respectivement ministre des affaires étrangères, homme de confiance, gouverneur ; portent le titre de Fakirs : connaissent l'arabe : sont réputés savants profonds. — Crimes punis par des amendes, 88.

Vie nomade et active du Radjah, 88. — Use son activité à la chasse. — Expédie les affaires en plein vent : écoute et dicte les correspondances : tient des Durbars le matin et l'après-midi. — Fait suivre son dîner au galop. — Prend de l'opium vers 2 heures. — Ne fait avertir de son départ que les officiers français. — Chasse presque toujours le tigre et emmène avec lui plusieurs milliers d'hommes : le tire sur un éléphant, ou l'attaque à cheval, le sabre à la main. — Est passionné pour les chevaux : a fait sa dernière guerre en Peschawer pour la possession d'un cheval, 89.

Troupes régulières : 20 ou 24 mille hommes d'infanterie et 4 régiments de cavalerie, 89. — Paye des soldats, souvent arriérée. — Révoltes, apaisées par des promesses, punies par le fouet et la confiscation de la solde. — Tenue d'été, d'hiver. — Solde variable des officiers, 90. — Goût militaire des Sikes : les enrôlements volontaires porteraient immédiatement l'armée à 80,000 hommes. — Artillerie, détestable ; pitoyablement montée et servie. — Canons, fondus à noyau et sans masselotte ; très-lourds. Se détériorent après quelques décharges. — Boulets en fer forgé ; de forme grossière. — Fusils, mauvais, sujets à crever, 91.

Akhalis, ingouvernables ; ont pour retraite les ruines des palais mogols, des mosquées ; déguenillés, hideux, 91 ; vivent de ce qu'ils prennent ; se mêlent quelquefois par centaine au cortége du Radjah ; menacent et rançonnent ; se battent en désespérés, 92.

Rendjit, superstitieux, quoique sceptique, craint la mort, 92. — Libertin déhonté ; a des femmes, des mignons. Protecteur et patron des filles publiques : s'afficha dans sa jeunesse avec l'une d'elles par des tours de force de cynisme ; allumait lui-même son houka, comblé de la dégradation à Lahor, 93.

Ses deux fils : Kurruk-Sing, fort bête ; Cheyre-Sing, fort intelligent, occupé à combattre le Séyd, 93. — Probabilité d'une guerre de succession et d'un envahissement du Pendjâb par les Anglais, 94.

Un sutti raconté par M. Allard. Résignation et sang-froid de la victime. Réflexions sur la perspective des femmes vouées d'avance au bûcher, 94.

Politique de Rendjit à l'égard des Européens — Les attache au sol par la conversion de leurs revenus en propriétés. — Tient leur solde à l'arriéré. — Doit 250,000f à MM. Allard et Ventura. — Élude toute ouverture

tendant à manifester leur vœu de revoir la France. — Comprend mal les rapports de nation à nation en Europe. — Ménage davantage les officiers français, en considération de leurs relations amicales avec les officiers anglais, 95.

Détails sur la Perse. — Infériorité du soldat. — Bastonnade, se donne à tous. — Beauté du climat. — Dépenses de la vie, peu coûteuses. — Étiquette à la cour du Schâh. — Possibilité d'une invasion de l'Inde par les Russes, 95, 96.

La ville de Lahor. Rues étroites, tortueuses, sales. Fabriques infectes. Bœufs, vaches, chèvres, ânes, errant en liberté. Remises pour les chevaux, empiètent sur la voie publique. Chiens, maigres, voraces, malades. Monceaux de briques de démolition. Tas de fumiers, encombrent les places. Bhœurs, pipuls, défeuillés par les éléphants et les chameaux. — Culte musulman, public. Mosquées avec minarets, bâties par Djéhanguir; mosaïques en marbre, coupoles dorées, 97. — Palais du Radjah : petits jardins, cours spacieuses. Ensemble sans goût et sans magnificence. Dépôt confus de tous les objets de fabrique européenne. Dépendances occupées par des arsenaux. — Population, moins mêlée et moins commerçante qu'à Amritsir; d'environ 50,000 âmes, 98. — Champ de Mars. — État d'activité constante des troupes régulières : ne vivent que sous des tentes : sont en congé pendant la saison des pluies. — Schâhlimar, jardin superbe, construit par les empereurs mogols. Orangers, cédrats, citronniers, pamplemousses, y forment un taillis impénétrable. Longs bassins, pavillons revêtus en marbre de Jeipour, 99.

Impôts, octroi, s'exercent arbitrairement. Leur perception s'afferme à l'enchère. — Fardeau des taxes, instabilité des grades et de la solde, privation de retraite, disposeraient peut-être le pays et l'armée à accueillir favorablement une invasion anglaise, 99. — Association deux à deux des Sikes; leurs amitiés à la façon antique. — Héra-Sing, comblé de présents par le Radjah; pourrait en être le fils, 100.

Pluies solsticiales, exercent leur influence sur tout le Pendjâb, 100; n'y ont pas la même continuité que dans l'Hindoustan. Hiver plus froid. Été plus chaud. Tattis. Jets d'eau employés pour rafraîchir par les gens riches et autour des sérails. Printemps, rend l'éclat et la fraîcheur à la végétation. Fruits médiocres, 101.

De Lahor a Soukchinepour, page 101.

De Lahor à Schâh-Dheyra, 101. = Tombeau d'un des empereurs mogols. Salle voûtée, éclairée par le jour adouci de quatre longues galeries. Tombe du Padischâh au centre. Dentelles de marbre blanc : mosaïques. Minarets aux angles. Ancien jardin, creusé de bassins, changé en bois de jujubiers, dattiers, orangers. Existence de l'édifice, menacée par l'approche successive du Râvi, 101. — Adieux à M. Allard. — Réflexions sur les liaisons entre compatriotes, contractées loin du sol natal, 102.

De Schâh-Dheyra à Koutiala, 102. = Kala, à mi-chemin. — Petite rivière (Béï). — Villages, rares. — Grands troupeaux de vaches et de buffles. — Lait converti en ghui pour être exporté à Lahor.

De Koutiala à Mongoké, 103. = Kiâpour et Rétâli, villages bâtis en torchis. Minces cultures. — Mongoké, village plus considérable. Bhœurs, pipuls, jujubiers. — Petit temple hindou ruiné. — Société d'horribles Fakirs; alimentée par la charité des villageois.

De Mongoké à Oulouk, 103. = Cépra, Boddouritta, Néchaora, villages. — Culture, nomade. — Migrations, suite de l'épuisement du sol et des exactions du maître. — Eau, se trouve partout à 5 ou 6^{m}; est élevée dans des roues à godets, par les bœufs et les buffles, 103. — Oulouk, gros village. Maisons en briques. Décombres, 104.

De Oulouk à Boutcha, 104. = Cultures. — Villages, nombreux. — Tongari, Oudowari et Nouïhala, villages voisins de la route. — Canne à sucre. — Boutcha, autrefois une ville; n'est plus qu'un village. Restes de mosquées.

De Boutcha à Ramnaghur, 104. = Alyghœur ou Akhalghœur, petite ville florissante, mur en terre et fossé. — Habitation voisine, au Radjah Dhéânn-Sing. — Le cheval de l'auteur se cabre et tombe à la renverse, sans suite grave. — Ramnaghur, appelée Resoulghœur par les musulmans, ville médiocre avec enceinte. — Bras du Tchinâb, passe auprès.

De Ramnaghur à Bari, 105. = Hameaux misérables. — Bari, gros village sur le Tchinâb.

De Bari à Quadabad, 105. = Lit du Tchinâb, a deux étages : étage supérieur, sec en été, fourré, retraite des tigres : étage inférieur, couvert d'eau, large d'environ 400^{m}. — Passage du Tchinâb. — Bacs excellents. — Berge de la rive droite, domine celle de la rive gauche, 105. — Quadabad, petite ville ruinée, 106.

L'auteur reçu, en débarquant, par le Divan du Radjah Goulâb-Sing, se rend au camp de ce dernier. — Petite armée. Jardin bordé de serviteurs, parterre de fleurs; tente du Radjah. — Son physique, d'une extrême beauté. Tête, pieds, mains superbes. Proportions combinant la grâce avec l'adresse et la force. — Costume militaire, simple, élégant, 106. — Officiers richement vêtus. Groupe de chevaux magnifiquement harnachés. — Goulâb-Sing, d'abord simple cavalier; plus tard mignon de Rendjit, et élevé par lui aux plus grands honneurs. — Ses frères, Dhéânn-Sing et Soutchait-Sing, également beaux, devenus favoris à leur tour. — Son avarice, ses actes tyranniques. — Sauve les apparences vis-à-vis de l'auteur, 107. — Bourse de 1,250 fr. offerte au nom de Rendjit; provisions distribuées entre la suite, l'escorte et la bande du Méhmandar, 108.

De Quadabad à Pindaden-Khan, 108. = L'auteur malade, séjourne à Naïn. — Territoire sablonneux et presque désert, 108. — Chameaux, abondants. — Troupeaux de buffles. Beurre porté dans les villes du Pendjâb. — L'auteur attaqué de la dyssenterie; nausées excitées violemment par l'odeur des chameaux. — Miari, petite ville compacte. — Le Djelum ou l'Hydaspes, enveloppe, dans le sol alluvial de ses bords, des galets de roches primitives, 109.

Description géologique des mines de sel de Pindaden-Khan. Échantillons de roches (G. p. 1) à (G. p. 21), 109 à 114.

Exploitation du sel, 115. — Ouverte autour de Kioula. — L'auteur, accompagné de Goulâb-Sing, l'intéresse à ses herborisations; mais ne peut le rassurer entièrement dans les mines, 116. Compare, à leur produit chétif, les impôts sur le sel en France; émerveille le Radjah par la grandeur du chiffre des budgets français et anglais. Ses récits sont sténographiés par deux secrétaires assistants. Explication mystique qui le dispense de répondre par des fictions continuelles aux questions incessantes de Goulâb-Sing, 117.

Trace du sel à la surface du terrain. Grandes masses. Boyaux de communication. Variété rouge et grenu, est la plus estimée. Dimensions des cubes. Outils, travail des mineurs. — Longueur des galeries, 118. — Chambres, présentent peu d'éboulements. Cas où ils sont à craindre. Capacité des chambres, 119. Elles sont généralement sèches. Stalactites superbes. — Nombre des ouvriers. — Prix d'achat aux ouvriers, de transport. Bénéfice du Radjah. Gain des mineurs. — Produit journalier d'un mineur, 200 kilog., 120. — Achats sur les lieux. Exportation à Moultan, 121.

Exploitations à Beutcha et à Tchôa. Ne produisent pas ensemble au delà de 4 à 8 millions de kilogrammes. Qualité supérieure de ce sel. — Le travail dans ces mines est volontaire, 121.

Goître, commun à Kioula. — Village de Tôbœur. — Limites verticales des bancs exploités, 121.

Kousse, forteresse gardée par 800 hommes, 122.

Ketâsse, le plus célèbre lieu de pèlerinage du Pendjâb. — Pèlerins désignés sous le nom de Baïrâguis, caricatures du genre. — Origine de Naneck suivant la biographie de sir John Malcolm, 122.

Végétation de la chaîne de Pendaden-Khan. — Absence de plantes essentiellement maritimes, 123.

Le Pendjâb vu de Tôbœur. — Colline de Kérana. Lâlia, ville située au pied, dans le Douâb du Djhelum et du Tchinâb, 123. — Incertitude des traditions sur l'époque originaire de l'exploitation du sel. — Remarques sur la description du Pendjâb donnée par Quinte-Curce, 124 à 128.

De Pindaden-Khan à Toddialah, 128. = Toddialah, petit village.

De Toddialah à Djillalpour, 128. = Géologie : échantillons de roches (G. *p.* 22) à (G. *p.* 31). — Djillalpour, petite ville bâtie de torchis, avec un Fort. — Orage violent. — Herborisation, 128 à 134.

De Djillalpour à Darapour, 134. = Géologie. — Schâh-Kommyr, hameau d'un aspect désolé. — Malikpour, village populeux, avec une forteresse. — Darapour, chétif village.

De Darapour à Djhelum, 135. = Géologie. — Kourd, Khoutalah, Sougouignan, principaux villages sur la route. — Contrée fertile et cultivée; quantité de hameaux. — Aspect du massif colossal et neigeux du Pirpenjâl et des montagnes intermédiaires : tableau des plus agréables.

Djhelum, petite ville; quelques maisons de briques. Balcons de cèdre, sculptés avec goût. — Dépôt de sel de Pindaden-Khan, 136.

Buttes couvertes de débris de briques et de poteries, marquent l'emplacement d'anciennes villes, 136.

Dhelum, un des ports les plus fréquentés de l'Hydaspes. Point de passage des caravanes et des armées, 136. — Lit étroit et profond, courant peu rapide de la rivière. — Description et prix des bacs, 137.

Forteresse de Rotâsse, à une journée de Djhelum 137.

De Djhelum à Soukchinepour, 137. = Passage du Djhelum. Étages supérieurs de son lit, cultivés en blé

et orge. — Ce fleuve, limite de la canne à sucre dans le Pendjâb. — Basse température de ses eaux. — Crocodiles.

Lithyan, village avec un séraï ruiné, en face de Djhelum, sur la rive gauche du fleuve, 138.

Soukchinepour, gros village avec une chétive forteresse de boue. Appartient à Kurruk-Sing. — Refus du Thanadar d'y recevoir l'auteur. Causes de ce refus. — Mœurs du pays, ressemblent à celles des siècles féodaux en Europe, 138.

DE SOUKCHINEPOUR A CACHEMIR, page 139.

De Soukchinepour à Mirpour, 139. = Routes du Pendjâb à Cachemir. — L'auteur, dans l'intérêt de sa sûreté, est dirigé par Rendjit sur Prountche, 139. — Traverse une plaine sablonneuse et cultivée. — Pied des premières montagnes de l'Himalaya. — Aspect des collines; végétation pauvre. — Vallée de Mirpour, 140.

Mirpour, ville d'un millier de maisons. Mauvaises huttes, de boue et de galets. Bazar. Tisserands cachemiriens, font des étoffes de coton et des couvertures de laine. Fortin de boue. — Opposition chez le commandant du Fort : paraît se rattacher au système d'anarchie et de révolte organisé dans le pays. Guerre de village à village : résulte d'anciennes inimitiés compliquées des nouvelles, 141.

De Mirpour au camp sur la rive gauche du Tchaômok, 142. = Rivière de Tchaômok. — Orage épouvantable. — Dispersion des gens de la suite : sont ramenés par les cavaliers, 142. — Cours du Tchaômok, 143.

Du camp sur la rive gauche du Tchaômok à Nâr, 143. = Nâr, hameau. — Végétation. — Petite tour de boue, gardée par 20 sipahis. — Chemins détestables, 143. — Force et adresse des Tattous. — Réquisition de villageois, 144.

Traces désastreuses des voyageurs puissants dans l'Inde. Souvenir de la grande partie de chasse à Khitul et à Patialah : dégâts commis, 144.

Bodder-Box ramène à Nâr le reste de la caravane. — Le Kotoual. — Ours, sangliers, léopards, 145.

De Nâr à Nekki, 146. = Végétation, 146. — Nekki, hameau. — Bodder-Box se casse un bras. — L'auteur, empressé de le secourir, s'épuise dans une longue marche de nuit : est atteint d'une inflammation de poitrine, 147.

De Nekki à Bérali, 149. = Néhal-Sing, commandant de la forteresse de Toloutchi, fait arrêter la caravane. Se présente environné d'une troupe nombreuse et de mauvaise mine : débite les formules d'usage et offre une chèvre en moulakâte. — Est interpellé vivement par l'auteur. — Menace de le faire prisonnier : expose ses griefs contre le Roi, contre Dhéann-Sing et Goulâb-Sing : refuse 1,250 fr. et l'offre d'une médiation. — Fait inutilement une demande de 15,000 fr. La réduit, sans plus de succès, à 5,000 fr. — Veut retenir le bagage jusqu'à l'acquittement des dettes du Roi. — Envoie chercher à la forteresse pour 25,000 fr. de mandats royaux, que l'auteur promet de faire solder par l'entremise de M. Allard. Finit par accepter les 1,250 fr. à titre d'étrennes. — Fournit des guides, bientôt dispersés, et reçoit une bouteille de vin, 149 à 157.

Bérali, petit village, jadis considérable. Appartient à Goulâb-Sing, 157.

De Bérali à Koteli, 158. = Route détestable. — Végétation.

Rencontre d'une armée mécontente, revenant de Cachemir dans le Pendjâb. — Le commandant, Chaïkh-Nour-Mouhammed, donne beaucoup de marques de déférence à l'auteur : lui offre de réduire et mettre à mort Néhal-Sing : regrette Cachemir et le service de Kir-Param, dernier Souba de ce royaume : paraît poli, sensé, respectable, 158.

Homme pendu à un arbre : ne cause aucune émotion aux gens de la suite. — Réflexions générales sur la valeur attachée à la vie : en raison de l'étendue des facultés de tout genre, 160.

Koteli, gros bourg à 100^{m} au-dessus du Tchaômok, avec forteresse carrée flanquée de tours aux angles, commandée par les montagnes. — Remarques sur le peu d'art dans la construction et le peu de discernement dans le choix de la position des Fortins de l'Himalaya. Attaques inutilement répétées ; échouent sans artillerie, 161.

Gouverneur de Koteli, appelé Kardar, 161. — Apporte des provisions de bouche. — Fait pendre les voleurs, les villageois lents à payer leur cote, 162.

L'auteur sent et voit des cadavres déchirés par les corbeaux, 162. — Appelle de tous ses vœux la domination anglaise sur le pays. — Bénéfices résultant du Gouvernement de la Compagnie pour les populations de l'Inde, contestés par plusieurs Anglais éclairés. Réponse à leurs objections, 163.

Bodder-Box rejoint, 164.

Persistance d'un cavalier malade à suivre la caravane, 164.

De Koteli à Sera, 165. = L'auteur très-souffrant d'une inflammation de poitrine. — Végétation. — Soubœur, très-petite forteresse. — Sera, village médiocre, agréablement situé.

De Sera à Prountche, 165. = Caractère plus montagnard de la végétation. — Passé à gué le Tchaômok. Danger; précautions.

Prountche, ville de 1,000 maisons, formée de quartiers séparés par des vergers. — Fort assez bien bâti, gardé par 300 hommes, 166.

L'auteur, très-malade, est soulagé par une application de sangsues; reprend ses forces à l'aide d'une nourriture succulente, 166.

Lit du Tchaômok élevé de 1004 mètres. — Végétation du territoire de Prountche, 166.

Le Kardar: ses attentions. — District faiblement peuplé, mais fort étendu; doit rapporter au delà de 250,000 fr. — Petite cour du Kardar. Fakir à sa suite. — Sur les fakirs. Charité des Hindous, et surtout des Musulmans, pour eux et pour les chiens: sauve ces derniers des arrêts de mort du capitaine Wade à Loudhiana, 167. — Population de la contrée. — Visite de l'ex-Radjah et du Séïd, son parasite. — Turbulence du pays, causée par les castes militaires sans emploi. — Maisons, mal bâties. — Costume, sans particularité distinctive. — Dénominations locales du Tchaômok, 168.

De Prountche à Kohouta, 168. = Kohouta, petit hameau, 168. — Torrent passé à gué difficilement. — Versants rapides. Bois de micocouliers et d'oliviers, au sud. Forêts de pins, au nord, 169.

De Kohouta à Ilahabad, 169. = Ilahabad, hameau élevé de 2,122 mètres. — Disparition, à 1,700 mètres, du grenadier et de l'olivier, et entrée dans la région des viornes, chèvre-feuilles, buis, chênes, pins, sapins. — Végétation herbacée, tout alpine. — Scène de fraîcheur admirable.

D'Ilahabad à Hyderabad, 169. = Col de Pirpenjal élevé de 2,681 mètres: dominé immédiatement de 300 à 400 mètres, 169. — Aspect et végétation arborescente des montagnes. — Observations sur les vents. — Végétation des cimes. — Brahmane, Saint ou *Pir*, stationnant au sommet du col. Demande l'aumône, 170. — Pierre ajoutée à la pile sacrée par chaque passant; petits drapeaux fichés par les plus dévots: superstition universelle dans l'Hymalaya. — Passage du col, praticable toute l'année. — Composition des forêts, 171.

Hyderabad, élevé de 1,983 mètres, n'est, ainsi qu'Ilahabad, qu'une seule maison. Ce lieu est situé au-dessous du confluent de deux torrents non guéables, 172.

D'Hyderabad à Ouri, 172. = Vallée étroite; s'élargit tout à coup en une vaste plaine cultivée; est une des plus pittoresques de l'Himalaya. — Torrent furieux et cascade. — Végétation.

Ouri, avec une forteresse, dans le pays de Cachemir. — L'auteur objet de curiosité des habitants. — Costume, langage, traits physiques de ces derniers. — Climat. — Végétation, 173.

D'Ouri à Nouchera, 173. = Entré dans la vallée du Djhelum. — Ce fleuve se précipite entre des montagnes très-escarpées. — Séraï ruiné, signalant la route de Mozafferabad à Cachemir.

Buniar, maison isolée, 174.

Nouchera, forteresse bâtie par les Sikes, au bord du Djhelum, avec 300 hommes de garnison. — Autre forteresse sur la rive opposée. — Largeur, profondeur, impétuosité du Djhelum. — Visite du Gouverneur de Nouchera. — Climat. — Premières vignes, 174.

Ruines près de Buniar, réputées celles d'un séraï mogol, mais restes d'un édifice hindou de grande antiquité. — Violent orage, 174.

De Nouchera à Baramoula, 174. = Plaine diluviale: couverte de rizières. — Vallée herbeuse, où coule paisiblement le Djhelum, 174. — Hameau sur le penchant des collines qui limitent à l'ouest le pays de Cachemir. — Végétation, 175.

Khampour, village, 175.

Ville de Baramoula. — Présente un aspect tout européen. — Maisons à 3 ou 4 étages, sur 5 ou 6 croisées de face. Toits inclinés. Façades alignées sur le bord du Djhelum. — Pont très-long. Sept piliers formés de troncs d'arbre. — Grande forteresse, résidence d'un Sirdar : formant tête de pont sur la rive gauche du Djhelum. Cinq cents hommes de garnison. Clef du Cachemir, 175. — Le Gouverneur refuse les provisions nécessaires au camp. — Pèlerinages. Cures merveilleuses, miracles, se faisaient, au temps et dire de Bernier, dans une des mosquées de la ville; inconnus aujourd'hui, 176.

Gorge de Baramoula, creusée par une divinité puissante, selon la légende du pays, pour l'écoulement des eaux du Djhelum, qui couvraient jusque-là la vallée de Cachemir comme un lac. Preuves reconnues par l'auteur, d'un niveau des eaux jadis supérieur, 176.

L'auteur, objet de curiosité des habitants. — Ampleur, malpropreté de leurs vêtements. — Chants des femmes cachemiriennes, lamentables. — Pluie violente : tempête, 177.

De Baramoula à Pétonne, 177. = Prairie unie, basse, humide. — Collines liées à l'arête de Baramoula. — Plateau sillonné de vallons. Hameaux. Cultures, 177. — Végétation. — Bassin du Lac Voulleur. — Soldats sikes ayant quitté l'armée guerroyante de Cheyr-Sing, pour aller toucher leur arriéré de solde à Cachemir, 178.

Pétonne, médiocre village, avec un petit temple hindou. — Horizon couvert de neiges. — Fraîcheur du paysage, 178.

De Pétonne à Cachemir, 178. = Ruines hindoues très-anciennes, 178. — Vue de la colline d'Hari-Perbette, couronnée par un Fort. Cachemir située au pied. — Traversé l'Erterotte, rivière assez considérable. — Marais. — Chaussées basses et étroites. — Monticules à cimes plates, 179.

Députation du Gouverneur et envoi de son bateau pour transporter l'auteur jusqu'à la ville. — Embarquement sur le Djhelum avec tout l'état-major sike de Cachemir. — Querelles entre les rameurs. — Description et manœuvre du bateau, 179.

La campagne au-dessous de la ville, élevée de 2^{m} au-dessus du Djhelum; la ville, élevée de 4^{m}; la différence doit être attribuée à l'entassement des terres apportées depuis sa fondation. — Entrée de Cachemir, n'a rien de frappant que l'originalité des constructions. — Le Djhelum coule entre des quais tombant en ruine. — Description des maisons. — Mosquées nombreuses, 180. — L'auteur passe sous plusieurs ponts couverts de curieux. — Malpropreté, misère, surplomb, délabrement des maisons. — Débarquement près du quatrième pont. — Il traverse à pied une partie de la ville pour se rendre à l'habitation qui lui est destinée, 181.

Description géologique des terrains, depuis Soukchinepour jusqu'à Cachemir, 181 à 204. = Échantillons de roches (G. *p.* 32) à (G. *p.* 69).

Papier de Cachemir, 204. = Le plus beau de l'Inde. — Sa fabrication, 204 à 209. — Son prix. — On travaille pendant huit mois de bonne saison. — Droits payés au Radjah. — Quinze fabriques à Cachemir. — Exportation peu considérable. — Qualités supérieures employées sur place, par des calligraphes, à copier les ouvrages célèbres de l'Orient; telle copie du Koran coûte 1,800 francs et 3,600 francs, 210.

Copistes à Cachemir, sont 7 à 800; ne travaillent que de commande sur leurs échantillons, et à des prix déterminés; ne gagnent pas au delà de 25 à 30 centimes par jour. — Une belle copie du Schâhnameh coûte environ 180 francs, 211. — Déclin du commerce de la librairie. — Intelligence de l'arabe, se perdra prochainement sous la domination sike, 212.

PREMIÈRE EXCURSION DANS LE CACHEMIR, AU COL DE PIRPENJAL, page 212.

De Cachemir à Ramouh, 212. = Olassi-Ram, l'espion du roi, accompagne l'auteur, 212. — Mirza, le plus utile de ses acolytes. — Le Gouverneur, Boman-Sing, grossit l'escorte de 25 soldats à pied. — La caravane a 22 porteurs. — Mince largeur de la ville de Cachemir. — Mendiants nombreux, 213.

Schirgoddi. — Campagne au-dessus des inondations. — Hameaux, composés de deux ou trois maisons; servent de cantonnements à l'armée sike, 213.

Rambâgh, médiocre jardin, commencé par Kir-Param. — Le Doudganga, coule très-lentement, 213.

Cralpour, faible village. — Platanes magnifiques, 213. — Khanpour, village situé entre le Doudganga et la Ramouche. Village de Bâdi à une lieue. Séraï de Khanpour, en ruine et à 6 cosses de la montagne d'Hari-Perbette. — Séraïs semblables bâtis de 6 en 6 cosses, par les empereurs mogols, sur la route de Dehli à Cachemir. — Plateau de Khanpour, généralement inculte, peu ondulé, sillonné de larges et profondes ravines. — Géologie, 214.

Ramouh, village de cent maisons. Pelouse superbe; beaux vergers. Lieu pittoresque, 215.

Mirza-Hedr, Cachemirien plein de sens; est dans l'adversité; gémit de la domination oppressive des Sikes; regrette les Afghans; appelle des conquérants nouveaux. — Revenus territoriaux, affermés à des pundits de Cachemir. — Exactions autorisées des fermiers. — Impôt levé en nature; dépasse de beaucoup la moitié du produit brut. Transport des récoltes dans les magasins du roi, à la charge des paysans, 215. — Le régime sike comparé au régime afghan. — Spoliations, violences, persécutions religieuses exercées par les Sikes contre les Cachemiriens, 216.

De Ramouh à Choupienne, 216. = Croisé obliquement les vallées du Ramouche, de l'Arobol et du Sounnegueul. Union et entrée des deux derniers torrents dans le Béhatte, à Arvogni.

Cours naturel des eaux étrangement détourné pour les besoins de l'agriculture, 217.

Petite mosquée musulmane et tombe d'un séïd; attire beaucoup de fakirs. Séraï de Schâh-Djï-Meurtg. — Végétation arborescente, 217.

Choupienne, une des villes les plus considérables du Cachemir: trois à quatre mille maisons. — Beaucoup de marchands; plusieurs familles de pundits; tous très-pauvres. Le Thanadar, à la fois Kardar, vient faire le moulakâte, 218.

Description du terrain de Choupienne, 218.

De Choupienne à Doubjonn, 220. = Hirpour, séraï ruiné. — Hameau voisin. Poste militaire. Péage. — Végétation à 2,500 mètres. — Alisier remarquable, 221.

Poste d'Hirpour (2,500^{m}), reçoit l'auteur sous les armes, enseigne déployée. — Traversé le Sounnegueul sur un pont de bois. — Doubjonn (2,800^{m}), clairière herbeuse et fertile, au milieu de pins et sapins, 222.

De Doubjonn au col de Pirpenjal, 222. = Hinglari, Fortin avec un poste de 30 hommes.

Bourdge-Goulam-Hossein, Fort gardé par 50 soldats. — Goulam-Hossein, saint auquel la légende des montagnards attribue divers miracles. — Affluent considérable du Sounnegueul, 222. — Col obstrué par des éboulements, servait autrefois à passer de Cachemir dans le Pendjab. Fort bâti par les Afghans, abandonné; commande un séraï. — Végétation, 223.

Séraï d'Ilahabad (3,000^{m}). — Darhâl, gros village (1,400^{m}). — Col de Darhâl (3,900^{m}); route de Radjaori. — Vallée de Darhâl: forêts de bouleaux; pâturages fertiles; troupeaux de chevaux, vaches, buffles; chalets pour les pâtres, 224.

Col d'Ilahabad ou de Pirpenjal, à deux lieues d'Ilahabad. — Sources du Sounnegueul, sous le col même. — Camp sur ses bords, élevé de 3,098^{m}, 224. — Le col est une large ouverture entre deux montagnes pyramidales, détachées de celles contiguës plus élevées. Il est gardé par des soldats entassés dans deux Fortins. — Petit temple misérable, fréquenté par les Hindous, Sikes et Musulmans. — Superstitions racontées par Bernier dont la tradition est perdue. — Hauteur du col, environ 3,655^{m}. — Face occidentale des montagnes, très-escarpée. — Pins dans les crevasses. — Grandeur sauvage et âpreté du paysage, 225. — Défense du col, rendue formidable par la nature des lieux. — Absence de glaciers. — Élévation des cimes situées entre ce col et celui de Darhâl, évaluée à 1,000 ou 1,200^{m} au-dessus du premier. — L'auteur, contrarié par le temps, n'atteint qu'à 4,369^{m} de hauteur absolue. — Végétation. — Oiseaux: passereaux, aigles. — Maux de tête violents, somnolence des gens de la caravane: étaient peut-être les premiers effets de l'influence de l'air raréfié. Comment rétablis, 226.

Forêts de bouleaux; leur écorce employée à plusieurs des usages du papier, et surtout à la couverture des maisons. — Végétation. — Rhubarbes; leurs feuilles mangées cuites par les montagnards, 227.

Du col de Pirpenjâl à Cachemir, 228 = Même route en retour qu'en venant. — Chevaux dans les prairies, misérables Tattous dans la plus déplorable condition.

Description du terrain entre Hirpour et le col de Pirpenjâl, 228 à 230.

DEUXIÈME EXCURSION DANS LE CACHEMIR, AU COL DE BANEHAL, page 231.

De Cachemir à Kréou, 231. = Route de Cachemir à Islamabad, contourne l'arête méridionale de la montagne de Soliman.

Hameau de Pandretonne; entouré de saules; lieu frais et agréable. — Pagode fort ancienne, des mieux conservées du pays; caractéristique de ce genre d'architecture. — Absence de ciment dans les constructions du Cachemir, 231.

Mosquée de *Haboukrotoune*, femme du roi tartare *Youssouf-Schâh*. — Ladjienne, village, petit, serré, situé en face, sur la rive opposée du Béhatte. — Géologie, 232.

Pergunnah de Veuhou. — Zevonne, assez gros village, 232.

Hameau de Balahama. — Bouquet de grands cèdres, avec une idole au pied, 233.

Vouïenne, grand village. — Géologie. — Sources sulfureuses. — Tombe d'un Séïd très-vénéré, 233.

Kréou, chef-lieu du Pergunnah de Veuhou. — Sources abondantes; lieu de pèlerinage des Hindous, 233.

Char, village de forgerons et de mineurs. — Mines; gisement, antiquité fabuleuse de l'exploitation, 233. — Fabrication et prix du fer, 234. — Impôt annuel de 2,000 francs levé sur le village par le Sirkar. — Vieillard agonisant, amené à l'auteur : sa mort; sanglots, désespoir violent de ses deux femmes, suivies bientôt de toutes celles du village; attitude interdite et silencieuse des hommes. — Géologie. Moules de coquilles, 235.

De Kréou à Medrou, 237. = *Vestervonne*, montagne; point des plus remarquables du paysage; pentes nues au sud, boisées aux autres expositions. — Riche herborisation. — Végétation arborescente. — Sommet, 3,088^{m} d'élévation; point favorable pour saisir la topographie du pays, 237. — Forêts très-giboyeuses : Chevrotins, *Cervus*, *Fasianus impeyanus*, Léopards, Ours, 238.

Culture du safran, requiert beaucoup de main-d'œuvre; produit médiocre et éventuel; prix moyen, 50 fr. le kilogramme, 238. — Safran, unique base des teintures jaunes du Cachemir; épice de la cuisine des gens aisés. — *Prix des produits du sol et de l'industrie cachemirienne*, énormément baissés depuis la conquête sike, 239.

Pergunnah de Voulleur : chef-lieu, Trâl ou Cassaba-Trâl, gros bourg : n'est qu'une grande et magnifique rizière. — Vallée de Voulleur. — Medrou, village, 240.

Description du terrain de Vestervonne, 240.

De Medrou à Bidjbéara, 241. = Passé à Merhanme, village peu considérable. — Montagne de *Dadinah*; sa composition; sépare le pergunnah de Voulleur de celui de Dotchenne-Para. — Pergunnahs de Sahireh-Mouzeh-Bâla et de Sahireh-Mouzeh-Pâïn.

Bidjbéara, petite ville de 1,500 à 2,000 maisons. — Colline de *Sakder*, portait, selon la tradition, une ville hindoue; doutes de l'auteur sur l'existence de la ville antique dans cette position. — Indices certains de l'existence d'habitations nombreuses sur un autre point, 241. — Déclin rapide de Bidjbéara. — Restes de la résidence d'été de Schâh-Djéhan; platanes d'une taille colossale et d'une beauté extraordinaire. — Très-grand canal construit par le Schâh; avait sa prise d'eau dans le Véchao, à une ou deux lieues de Kaïmou, 242.

De Bidjbéara à Islamabad, 242. = Le pergunnah de Dotchenne-Para n'est qu'une grande rizière. — Le Lideur, affluent le plus considérable du Béhatte.

Source d'*Ambernâte*, le plus fameux des pèlerinages hindous en deçà du Setludge; pigeons réputés immortels. — Col au delà et au sommet de la vallée du Lideur, pour passer au Thibet, 243.

Motonne, source sainte : bassins, fourmillent de poissons nourris par les dévots. Dévotions des pèlerins, assistés d'un brahmane. — Terreur de souillure imaginaire chez les Indiens, 243.

Icher-Dâsse, pundit cachemirien d'une haute naissance; habite un des pavillons de Motonne; blanc, mais un des types les mieux caractérisés de la figure cachemirienne; fils de l'ancien trésorier des rois de Caboul. Sa maison, au temps de sa prospérité, était l'asile de tous les pèlerins, et pourvoyait à l'entretien de deux ou trois mille fakirs. Charité d'Icher-Dâsse, 244. — Un Fakir de Guzérate raconte son histoire à l'auteur, et explique la vocation de la plupart des fakirs, 245.

Kahour-Para, petit pergunnah. — Plateau de Motonne cultivé en céréales diverses, 246.

Ruines de Srinaghur ou la maison du Soleil; les plus grandes qui restent en Cachemir; situées sur le plateau de Motonne. Leur description. Élevées d'environ 194^{m} au-dessus de Cachemir, 246.

Composition du terrain du plateau de Motonne, 249.

Islamabad, située entre la falaise du plateau de Motonne et la rivière d'Arhepotte; la plus grande ville de la province après Cachemir; 6,000 ou 8,000 maisons. — Profusion de sources très-abondantes, dont une sulfureuse et froide, 249. — Deux kardars : l'un commandant militaire, l'autre collecteur, 250.

Métiers à châles en activité, sont tombés de 800 à 360. — Châles fort communs (Djaméwars, Dôchâlahs); coûtent au plus 625 francs la paire; grossiers et légers; s'exportent et restent dans l'Inde. — Qualités supérieures de châles, n'ont jamais réussi qu'à Cachemir. Influence de l'air local, considérée par les habitants de la ville de Cachemir comme cause de cette supériorité, 250.

Tapis de petits morceaux de *Pettou*, fabriqués à Islamabad; agréables à l'œil, mais peu solides. Servent à faire des couvertures pour les chevaux; ne valent que 1^{f}, 50 le mètre carré, 250.

Teinture des *Tchitz*, étoffe de coton imprimée; cette teinture paraît n'avoir réussi qu'à Islamabad. — L'étoffe se tisse dans tous les villages. Elle se vend peinte 5^{f}, 50 les 8 ou 14 mètres, selon la qualité, sur 0^{m}, 50 de

largeur. Dessins assortis avec goût. Sert à faire les chemises ou robes (*Courtah*) des artisans, qui coûtent 2ᶠ, 50, et durent 6 à 8 mois, 250.

Malades nombreux, assiégent le camp de l'auteur. Leurs affections, graves et variées. Prescriptions de régime, paraissent les satisfaire. — Petite vérole, 251.

Détours multipliés de l'Arhepotte. — Plantes potagères sur ses bords : pastèques, concombres, citrouilles, aubergines, amarantes, chou-rave; oignons petits et médiocres; ail, fort en usage. — Cultures de tabac. — Usage du Houka, universel et immémorial, 251.

Fakir venu de l'Inde, de beaucoup le plus saint du royaume; vit dans un carrefour, nu, exposé au vent et au soleil, à la pluie et à la neige; n'a pas parlé depuis dix ans. — Est visité par l'auteur. Son attitude, ses regards dénotent un maniaque. — Sa supériorité prétendue, attribuée par les Musulmans à l'indépendance qu'ils lui prêtent, 252.

Le *Behatte* prend le nom de *Sanderânne* au-dessus du confluent de l'Arhepotte, 253.

D'Islamabad à Schâhabad, 253. = Sources d'Atchbol, les plus abondantes de toutes en Cachemir. Lieu des plus décorés par les empereurs mogols. Leur description. Habitation d'un musulman de haute piété.

Pergunnah de Kouthehâr, d'un faible produit et d'une médiocre étendue cultivable. — Géologie. — Vallée de Bringue. — Le Bringgui, torrent, 253. — Végétation, 254.

Schâhabad, gros village, chef-lieu du pergunnah de ce nom. — L'auteur malade. — Météorologie, 254.

De Schâhabad à Vernâgue, 254. = Vernâgue, village médiocre.

Source de Vernâgue, regardée comme celle du Béhatte; d'un bleu laiteux fort intense; température de 10° centigrades. Bassin et séraï. Inscription persane, nommant Djéhanguir comme le décorateur de ce lieu agréable, 254.

Col de Banehal, large échancrure faiblement dominée par les montagnes voisines. — Vallon méridional conduisant au village de Banehal. — Le pergunnah de ce nom fait partie du Cachemir. — Le col, dépression d'une chaîne secondaire et parallèle à la grande chaîne du Pirpenjâl. L'axe de celle-ci paraît entre les villages de Banehal et de Pougol, 255.

Caste des *K'hahs*, à Pougol, répudiée par les Hindous et les Musulmans; admet la pluralité des maris. Leur district appelé *Khahrasâl*, 256.

Hauteur du col de Banehal, 2,960ᵐ; boisé au nord, presque nu au sud. Passage de Cachemir à Djamou. — Voyageurs retardés par les neiges; quelquefois emportés par les ouragans, 256. — Cimes voisines, 300ᵐ au-dessus du col; herbeuses et boisées. — Végétation. — Géologie, 257.

De Vernâgue à Saganme, 258. = Saganme, chef-lieu du pergunnah de Bringue.

Vallée du Sanderânne, conduit au col de Boheur; chemin très-difficile; cinq hameaux et villages; élévation du col, estimée à 3,500ᵐ. — Géologie, 258.

Traversé la chaîne entre les vallées du Bringgui et du Sanderânne. — Composition du terrain, 258. — Végétation arborescente. — Petite source. — Ruines d'une pagode hindoue, 259.

Sôf, village de forgerons. — Procédés de fabrication du fer, les mêmes qu'à Châr. — Minerai; gisement; lieu de l'exploitation, *Gonnar*, 259.

Col, au sommet de la vallée du Bringui conduisant à Kichetouar, et peu élevé; à 9 lieues de Saganme. — Huit journées du col à Kichetouar. — Djoula pour passer le Tchinâb à Kichetouar. — Poste de douane dans un fortin avant le col, défendant le passage du Bringui, 260.

Zilla de *Naobouguenahet*, vallée étroite, profonde et longue. Du sommet, on descend vers le Tchinab, appelé *Tchoundeur-bagha*, qu'on traverse au moyen d'un Djoula permanent, 260.

De Saganme à Côleganne, 260. = Marche longue et pénible. — Rizières; canaux fangeux, 260. — Côleganne, le plus gros village du pergunnah de Déosœur.

Ziarette sans cesse visitée par les Musulmans de la province. — La sainteté du lieu fait respecter par les chasseurs d'immenses volées de Hérons établis sur les antiques platanes d'alentour, 261.

Plumes de ce Héron, recherchées dans l'Inde pour en faire des aigrettes. — Noms de cet oiseau : en persan, *Havâzil*; en cachemirien, *Brag*; en sike, *Lomtingue*. Sa description. N'habite que le Çachemir et le Caboul, 261. — Longues plumes de sa huppe; se vendent 2 fr. 50 l'une, selon leur longueur; étaient jadis réservées pour le Grand-Mogol. — Petit plumet, composé de 40 à 100 plumes, appelé *Côlegui*, et sorte de décoration militaire chez les Sikes. — Quatre aigrettes ornaient le bonnet du gouverneur afghan de Cachemir. — Côlegui porté par les jeunes filles le jour de leur mariage, 262.

Chaîne parallèle au Pirpenjâl, et qui en est séparée par la vallée de Kournarvao, formant une zillah indépen-

dante du pergunnah de Déosœur. — Cultures de maïs à plus de 2,500^{m} d'élévation; ravagées par les ours, 262.

De Cŏleganne au Cassaba de Kournarvao, 262. = Cassaba de Kournarvao, assez grand village, 262. — Description de la vallée de Kournarvao. — Village de Tchimiœur. — Petits hameaux épars, 263.

Montagnes du sommet de la vallée. — Neiges à 3,000^{m} d'élévation; remplissent de larges et profondes ravines et forment un glacier. Circonstances et éléments de cette formation, 263. — Limite de la végétation herborescente; expire au sommet des ravines neigeuses. Pentes supérieures, verdoyantes, rapides. — Sommités du Pirpenjâl; pics aigus; ne dépassent guère 5,000^{m} de hauteur absolue; sont entièrement dépouillés de neige. Explications relatives à la disparition annuelle de ces neiges, 264. — Géologie. — Végétation. — Composition des forêts, 265.

Hameau habité pendant l'hiver par des *Goudjours* ou pâtres d'origine pendjabienne; occupent, l'été, des chalets sur les herbages supérieurs des montagnes; y font paître leurs troupeaux; payent au gouverneur de Cachemir 7 fr. 50 par tête de bétail et par an; vivent de laitage et de maïs. — On en trouve au sommet de toutes les vallées. — Ils sont tous Musulmans; parlent le pendjabi; ne s'allient qu'entre eux; robustes et actifs; chasseurs; sont armés d'un lourd bâton ferré; inspirent du respect aux Cachemiriens par leur courage, 265.

Système de douanes; prévient efficacement la contrebande; rend la perception coûteuse au delà de son produit; a un objet plus politique que fiscal; se lie à l'immense réseau d'espionnage dont la prudence ou la cupidité du gouverneur de Cachemir enlace le pays, 266.

Organisation, hiérarchie, pouvoir de la police dans le Cachemir, le Pendjâb et l'Inde anglaise. — Métœurs (balayeurs), Harkarahs (porteurs de nouvelles) employés à l'espionnage, 267.

Sentiers, routes, conduisant de Kournarvao dans le Pendjâb, 267.

Du Cassabah de Kournarvao à Islamabad, 268. = Le Sanderanne prend le nom de Béhatte au confluent avec l'Arhepotte. — Peu de cultures, peu d'habitations. — Mosquée. — Le Véchao, grossi du torrent de Kournarvao, ne forme, dans les crues, qu'une immense nappe d'eau. — Géologie, 268.

Rizières, se succèdent depuis le Véchao jusqu'à Islamabad. — Berges gazonnées pour retenir les eaux; servent de chemins. — L'auteur, à cheval, se dirige à travers champs, 268.

Vaste plaine entre le Sounnegueul et le Véchao; sillonnée par des canaux de dérivation; parsemée d'un très-grand nombre de petits villages avec des vergers, 268.

Le Véchao, à Kaïmou, transformé en une rivière lente et profonde; passé à gué; est navigable jusqu'à un mille au-dessus de Kaïmou; reçoit les produits des pergunnahs de Déoseur et d'Adevenne, 268.

Canal construit par Schâh-Djehan; arrose l'espace compris entre le Véchao et le Béhatte, 269.

Passage du Béhatte sur le pont appelé *Kanebol*, où l'auteur trouve les bateaux qui doivent le ramener à Cachemir, en descendant cette rivière, 269.

D'Islamabad à Tsoursou, 269. = Descente lente du Béhatte en bateau jusqu'à Tsoursou, gros village du pergunnah de Voulleur.

Le Lideur entre, au-dessous du pont de Kanebol, par trois canaux dans le Béhatte. — Grandes sinuosités de ce dernier. — Le Sounnegueul et l'Arebol, réunis à Wauti, reçoivent, plus bas, le Véchao; grossissent le Béhatte au-dessous de Sakeder, 269.

Pente du Béhatte, très-faible. Vitesse moyenne, n'excède pas 1,000^{m} par heure. — Affluents, perdent tout à coup le caractère torrentueux. — Sol alluvial de leurs rives inférieures, meuble, fertile; se couvre tous les ans spontanément d'une superbe récolte de chanvre, 270.

Usages du chanvre. — Sert à faire du papier ou des cordes. — Produit la poudre enivrante que les fumeurs orientaux mêlent au tabac. Extraction de cette poudre; est triée suivant sa finesse; se mêle au tabac, soit sans préparation, soit humectée et réduite en pâte; se consomme beaucoup en Cachemir; s'exporte en grande quantité dans le Pendjâb et au delà de l'Indus; se vend 5^{f}. à 7^{f}, 50 le kilogramme à Cachemir, et jusqu'à 37^{f}, 50 dans l'Inde et l'Afghanistan; a quelque chose d'aromatique; prise avec excès, cause une béatitude hébétée et stupide; explique, par le grand usage qu'ils en font, la soi-disant contemplation des fakirs, 270.

De Tsoursou à Cachemir, 271. = *Ventipour*, médiocre village, sur la rive droite du Béhatte et sur un plateau alluvial. Selon la tradition populaire, c'est l'emplacement de l'antique cité indienne de Cachemir. — Environs, ne présentent aucune trace de grande cité. — Ruines d'un temple, seules sur le plateau. Enceinte d'arcades écroulées. — Emplacement défavorable pour une ville; manque d'eau. — Existence d'une ancienne Cachemir, universellement admise par les traditions: détruite, dit-on, par les premiers conquérants musulmans: exploitée comme une carrière pour la construction des quais du Cachemir actuel. Objections de l'auteur à cet égard.

Kakapour, gros village. — Le Béhatte y reçoit le Ramouche, navigable jusqu'à Mouronne, 272.

Pampour, petite ville.— Pont de plusieurs arches. Piles de bois.— Excursion à Vouïenne.— Circonscription de la culture du safran, 272.

Zaour, village.— Petite pagode et source, 272.

L'auteur retrouve son bateau auprès de Zévonne et descend le Béhatte jusqu'à Cachemir. — Détours multipliés du Béhatte au-dessus de la ville, 272.

Prières pour la pluie, 272. = Désolation générale. — Procession des Musulmans, le 9 août, à la mosquée d'*Azerette-Boll;* d'abord défendue pour raison d'ordre public, puis autorisée par *Boman-Sing*, 272. — Procession des Hindous à la colline d'*Hari-Perbette*, ouverte par Boman-Sing avec ses Sikes, 273.

Nouvelles prières le lendemain, suivies de deux jours de pluie abondante, 273.

Les docteurs musulmans embarrassés par l'opposition du dogme du fatalisme aux prières, 274.

L'influence de l'auteur sur ses serviteurs, a complétement deshonoré dans leur esprit la mendicité religieuse; les a fait convenir de tous les maux de la polygamie. — Les Anglais amélioreraient plus puissamment les mœurs des natifs par la réforme graduelle des idées que par la législation, 274.

Visites de Mohammed Schâh-Saheb, 274. = Schâh-Saheb, fils aîné d'un seigneur de ce nom; fait communiquer à l'auteur un certificat délivré à son père, il y a neuf ans, à Peschawer par M. Moorcroft, qui, en reconnaissance de son intervention amicale auprès des autorités du Thibet, lui fit donner, par Rendjit-Sing, un djaguir de 12,500 francs.

Visite l'auteur avec toute sa famille et suivi de seïds, d'hadgis, etc. — Un seïd de Boukhara. — Autre seïd ayant visité Constantinople, 275. — Schâh-Saheb, obséquieux, bavard, peu spirituel. — Son costume, 276.

Visite à Schâh-Saheb, après avoir consulté M. Allard. — Réception empressée, 276. — Déjeuner. — Intérieur patriarcal de Schâh-Saheb. — Offre des cadeaux, 277. — Son habitation; sa famille; sa vie, 278.

Seconde visite de Schâh-Saheb. — Reçoit des cadeaux: aurait désiré des espèces, dont l'auteur est court, 278.

Revenus. Impôts, 279. = Cachemir rapporte par an à Rendjit 10 millions de francs, dont 2 millions et demi restent pour la solde des troupes. — Violences exercées par Rendjit sur ses agents pour obtenir le plus possible.

Impôt sur les châles, rapporte 3 millions de francs. — Mode de perception. Produit le grand nombre de morceaux dont les châles sont composés, 280.

Pouvoir tyrannique, discrétionnaire, des agents du Kardar. — Vols énormes de ce dernier. — Tortures du prédécesseur et frère aîné de celui actuel, *Davissa*, 281. — La vie des Hindous respectée dans ces supplices. Les Musulmans exposés à la mort, 282.

Revenu territorial de Cachemir, actuellement perçu par plusieurs fermiers généraux. — *Gouneiche Punditte*, le plus considérable de ceux-ci. Va tous les ans à Lahor pour rendre ses comptes; y être emprisonné et fouetté. Revient à Cachemir reprendre et augmenter sa recette. Riche à 5 millions de francs, suivant les uns; pauvre, suivant les autres. Vit sur un grand pied, 282.

Vénération des Sikes pour les Punditte cachemiriens. — Kardars évadés des prisons de Lahor, par la connivence de leurs gardiens, 283.

Agents principaux des fermiers généraux dans les pergunnahs; agents subalternes dans les villages et hameaux. — Sont exécrés pour leurs exactions et tués par les paysans musulmans. — Vengés par la destruction des villages et le supplice des habitants, par suite de la vénération des Sikes pour les Punditte, 283.

Fabrication des châles à Cachemir, 283. = Paschm; apporté de Ladak; ses prix; son triage.

Fileuses au rouet à main : leur salaire; produit annuel, 284.

Tarferoches, marchands de fil; l'achètent aux fileuses et payent le droit sur le filage, 284.

Karkandars, maîtres de métiers : achètent le fil aux Tarferoches; ses prix : le font teindre. Fil double, pour la trame; fil simple, en travers. — Trame des châles les plus fins, a 2,200 fils; des plus grossiers, 1,600 : mouillée avec de la colle de riz. — Métier, chargé de 3,000 fuseaux pour la broderie; occupe trois tisserands. — Ouvriers : gain; à la tâche; payés à l'avance, 284.

Fixation mensuelle, par le Collecteur, de la valeur de l'ouvrage fait.— Timbre.— Acquittement immédiat du droit : produit de nombreux morceaux pour former un châle, 5, 6, et jusqu'à 15 et 20. Sont cousus et rapportés avec art par les *Raffaguers*. — Les *Djamévars* et les *Douchalahs* ne pourraient, indépendamment du mode de perception de l'impôt, être établis d'une seule pièce, 285.

Fond uni des châles ou *Zamine*, rarement tissé sur le métier et formé ordinairement d'une pièce d'*Alouanne* plus ou moins fine. — Trame des bordures, toujours en soie. — Palmes et bordures, brodées avec du fil assez

gros ; leur roideur disgracieuse, corrigée probablement par un apprêt qui produit les plis si admirés en Europe. — Prix des châles, 286.

Dessins peints sur le papier, se traduisent dans la langue des fuseaux ; n'ont plus l'agréable bizarrerie ancienne; ne sont que baroques. — Teintures très-médiocres ; leur composition. — Alun, sert de mordant. — Couleurs populaires dans l'Inde, l'écarlate, puis le blanc, 287.

Apprentissage, long et difficile. —*Chalbates* ou Tisserands, aveugles avant cinquante ans. — 9,000 métiers présentement; 5,000 sous Kir Param; 15,000 avant. — Les *Karkhandars* (fabricants) ne trafiquent pas sur leurs produits. — Ateliers, maisons des mieux bâties de Cachemir, à deux étages, contenant chacun 10 à 12 métiers. — Air de Cachemir, réputé le seul propre à la fabrication des châles très-fins. — A Lahor, à Amritsir, à Loudhiana, à Nourpour, même à Islamabad et à Pampour, on ne fabrique que des châles communs. — Ouvriers et maîtres, sont Sounnis. Mogols et Afghans dérogeraient en se faisant fabricants, 288.

Acheteurs persans: — Exportation. — Commandes de Rendjit-Sing, des seigneurs sikes, de l'empereur de Dehli. — Deux tentes fabriquées, chaque année, pour Rendjit, 289.

Trente mille tisserands à Cachemir. — Brodeurs, au nombre de 7,000, imitant à l'aiguille, sur l'Alouanne, les palmes et les bordures tissées. Se servent de fil de soie ou de paschm, 289.

Alouanne : deux largeurs ; prix; employée suivant la qualité, pour habits, turbans, châles : étoffe gracieuse, peu solide, 290.

Ourmok, étoffe serrée et roide, très-solide, faite aussi avec le paschm; ressemble au Bouracan anglais; coûte le double de l'Alouanne; sert, en Perse, à faire les *Tchôrahs* (manteaux de cheval); est toujours teinte, 290.

Longui, espèce d'Ourmok fine et légère, à carreaux : turbans favoris des Afghans; employée aussi pour ceintures. Fond bleu, rayé de rouge, ou blanc rayé de noir : 125 francs la pièce, 290.

Fabrication de l'Alouanne, de l'Ourmok et du Longui, très-facile. — Travail du paschm, occupe environ 50,000 hommes, et fait vivre 250,000 âmes. — Fécondité des femmes de Cachemir, mérite d'être proverbiale, 290.

TROISIÈME ET DERNIÈRE EXCURSION DANS LE CACHEMIR, A BALTOL, page 291.

De Cachemir à Schâhlibâgh, 291. = Note de l'éditeur sur l'interruption du journal, 291. — Retards de l'escorte et d'*Olassi-Ram*. — *Schâhlibâgh*, le seul palais bâti par les Empereurs mogols en Cachemir, qui reste encore debout: sa description : menacé d'une ruine prochaine, 292.

De Schâhlibâgh à Pendjgranme, 293. = Village de Pendjgranme, dans le pergunnah de Pâque, sur la rive gauche d'un torrent assez considérable, guéable difficilement. — Route de Cachemir à Ambernâte. — Trois journées de marche à Palgranme, dernier village de la vallée du Lideur. — Vallée de Pendjgranme, sans habitation à une lieue au-dessus du village; étroite, boisée, sauvage : fournit le bois de chauffage à Cachemir.

Visité un banc de neige qui fournit de la glace à Cachemir, 193. Son exploitation. — Propriété bienfaisante de la glace et malfaisante de la neige, selon les médecins du pays. — Production du froid artificiel, ignoré des Cachemiriens, 294.

Chyas, caste traitée d'impie par les Sounnis; ne mangent ni ne s'allient avec ces derniers; forment exclusivement la population de Pendjgranme, 294.

Géologie, 295.

De Pendjgranme à Nounnheur, 295. = Torrent de Pendjgranme ; se jette dans le Doll, près de Saïf-Khan-Bâgh; nommé *Télebol* à Cachemir ; seule rivière qui se jette dans le *Doll* ou lac de Cachemir ; se traverse sur un pont, au village de Télebol; arrose de vastes rizières, 295.—Géologie.—*Moullah-Schâh-Bâgh*, demeure ruinée du prêtre favori de Schâh-Djéhan. *Poter-Ka-Mosdjed*, ou la mosquée de pierre, bâtie par ce prêtre sur la colline d'*Hari-Perbette*, 296.

Pergunnah de Lâl, arrosé par le *Sind*, appelé aussi *Tchôta-Sind* ou petit Sind, 296. — Gounnderbol, assez grand village. Poste de douânes. — Nounnheur, *Cassaba* ou chef-lieu de Lâl; grand village, peu compacte. — L'auteur attiré sur un ancien cimetière par l'agrément du lieu, en est détourné par *Mirza*. Conduit dans le jardin d'un punditte, excite, en se dirigeant sur la Zenana, les cris les plus pitoyables des villageois. Est guidé par le punditte dans un jardin voisin, à distance respectueuse des femmes et des esprits.

De Nounnheur à Gounndeh-Seursing, 297. = Longue marche. Vallée du Sind. Forêts.

Le Ganga, affluent très-considérable du Sind, sur sa rive droite. C'est la plus pure des rivières du Cachemir. — Vallée du Ganga, cultivée et habitée seulement dans sa partie inférieure, 297. — Lac *Gangabol*, ou la source

du Ganga, vénéré des Hindous du Cachemir comme le Gange, à Hurdwar, dans l'Inde; y vont, en pèlerinage, jeter les ossements de leurs parents; font à pied, sans serviteurs, ce voyage pénible et quelquefois dangereux. — Eau verte du lac. Rivière, limpide, non guéable, 298.

Akhaal, village sur la rive gauche du Sind. — Végétation de la vallée du Sind et des montagnes, 298.

Domaine de *Ressoul-Malik*, seigneur du canton. — Ses gens reçoivent l'auteur: sont blancs comme des Européens. — Pays misérable, 298.

Vallée étroite et sauvage, avec un torrent qui se jette dans le Sind sur sa rive gauche. Élévation et âpreté des pics dominants, 298.

Hameau de Gounndeh-Seursing, résidence du Malik. Sa demeure. — Le Malik présente ses deux fils à l'auteur. — Celui-ci assiste à un repas, 299. — Plaisir de manger, inconnu des Orientaux. — Leur sensualisme, confiné à la débauche. — Symptômes particuliers produits chez les Indiens par l'excès des plaisirs vénériens. L'impuissance, dans les hautes classes, est commune à trente ans, 300.

Visite du Malik. — Son orchestre, simplifié, devient supportable. — Flûtes, percées de cinq trous seulement, ont plus de deux gammes. — Airs monotones, mesurés et phrasés comme dans la musique européenne, 300.

De Gouundeh-Seursing à Sounnmeurgue, 301. = Cascade. — Végétation arborescente.

Dôgnaguère, hameau, à deux lieues, sur la rive droite du Sind, au-dessus de Gounndeh-Seursing. — Inscription des marchandises à leur passage. — Impôt perçu à Gounnderbol, 301.

Défilé, au-dessus de Dôgnaguère. Sentier difficile; bois épais; immenses escarpements; roches éboulées; pics auxquels sont suspendus de courts glaciers; pins, sapins; cascades nombreuses. Lieu présentant le plus de beautés alpines de tout l'Himalaya, 302.

Élargissement de la vallée : scène nouvelle. Pâturages et forêts sur les pentes. Cimes nues et désolées, couvertes, au nord, de neiges perpétuelles, 302.

Village ruiné récemment par une avalanche, 302.

Sounnmeurgue, dernier hameau de la vallée du Sind, s'annonce de loin par ses chétives cultures : orge, pois, sarrasin. — Ressoul-Malik, arrive à l'improviste pour faire à l'auteur les honneurs de ses montagnes, 303.

De Sounnmeurgue à Bâltol, 303. = Description de la vallée du Sind, jusqu'au chalet de Bâltol; un affluent sur chaque rive du Sind. — Végétation.

De Bâltol à Gombour, 304. = Col de Bâltol. — Arête traversée par le Sind pour tomber dans la vallée de Bâltol. — Arête élevée de 3,575^{m}; située au delà et formant la ligne de partage des eaux, d'un côté vers le Cachemir, de l'autre vers le Thibet. — Voûtes creusées par le Sind sous les neiges amoncelées : forment des arches pour le passage de cette rivière. — Source du Sind, 304.

Rivière à l'opposite, vers le Thibet, appelée le Gombour, du nom d'un chalet : n'a point de source permanente; reçoit, à la fonte des neiges, les eaux de la vallée des Drounes. Incertitude de son cours au-dessous de Drâsse, 305.

Col de Bâltol, l'un des lieux les plus révérés par les Cachemiriens de toutes religions. — Végétation, 305.

Drâsse, premier village de Ladak, à sept lieues de Gombour. Habité par des musulmans, 306. — Lamas ou *Bhoûtes*, habitent à cinq marches plus loin. Distance de Ladak. — Yâks, commencent avec les Lamas; sont précédés par le Zo, bâtard de leur espèce avec la vache. — Climat, 306.

Gombour, terme de l'excursion de l'auteur. — Son territoire appartient à Ressoul-Malik, par lequel il y est reçu, 306.

Ressoul-Malik : sa famille : de Djaguirdar héréditaire, devenu tributaire du Gouverneur de Cachemir. Ses démêlés avec lui, 306.

Description de la ville de Ladak, d'après Ressoul. Bourg de 400 à 500 maisons, 307. — Peupliers d'Italie, seuls arbres de la contrée. Sarrasin, orge, millet. — La route est fréquentée, mais dangereuse en hiver. — Commerce de Cachemir avec le Thibet, est entre les mains des Chyas habitant Ladak. — Produits échangés. — Préjugé religieux des Hindous contre l'usage de la porcelaine, 308.

Ladak ne produit pas de paschm. Il commence à 15 jours de marche au delà de Ladak, vers l'Est. Vient même, en majeure partie, de 45 à 60 jours de marche dans la même direction. — *Tousse*, duvet analogue, produit d'une espèce d'Antilope; vient des mêmes contrées. — Peuplades thibétaines, inoffensives, 309.

Condition des Maliks de Cachemir. — Ressoul a trois femmes; est hébété par l'opium; entretient près de lui un saint homme, faiseur de miracles, 309.

Herborisation très-riche dans les montagnes de Bâltol et dans la vallée des Drounes. — Pics méridionaux au-dessus de Gombour (6,000^{m}). — Glaciers, 310.

Nombreuses familles de marmottes, appelées *Drounes*, dans la vallée où le Sind et le Gombour se séparent. Communes au Thibet, 310.

Rat, sans queue; espèce singulière, surtout par le système de ses dents, 311.

De Gombour à Sounnmeurgue, 311. = Ours monstrueux, d'un brun uniforme. Espèce la plus commune. — Autres espèces, noire et fauve blanchâtre, rares. — Ravagent les moissons. Évitent l'homme, sans le fuir. Régime mixte des ours. — Leur graisse employée comme médicament par les stupides médecins de Cachemir, 311.

De Sounnmeurgue à Gounndeh-Seursing, 312. = Antilope femelle. Chair très-bonne à manger. Poil court, fauve brun; cornes petites, 312.

Tigre, mâle adulte. Robe d'un fauve gris sale, mouchetée; moustaches grises. Nom cachemirien, *Souh;* persan, *Palang*, 312. Habite sous les bois du Cachemir. Enlève les moutons; attaque les chevaux, les bêtes à cornes, quelquefois l'homme. — Se trouve aussi en Afghanistan et au Petit-Thibet, ainsi que le tigre rayé (*cheyr*). Sa graisse, employée par les médecins de Cachemir comme remède contre la fièvre. Sa chair, séchée, conservée dans les maisons comme spécifique contre les revenants, 313.

De Gounndeh-Seursing à Ousoune, 313. = Adieux à Ressoul-Malik. — Ousoune, village sur la rive droite du Sind, au-dessous du Ganga. — Le Ganga, se traverse sur un pont. — Limpidité de ses eaux, cause peut-être de leur vénération. — Malik de la vallée du Ganga; vit des aumônes des pèlerins hindous, 313.

Un des cavaliers de l'auteur rentre d'un pèlerinage à Ambernâte. Estime à 5,000 hommes la pieuse caravane à laquelle il se joignit à Motonne. — Fanatisme et suicide de deux fakirs pèlerins, 314.

Pteromys, espèce peut-être nouvelle. — *Phasianus impeyanus*, commun dans les vallées du Sind et du Lideur, 314.

D'Ousoune à Safapour, 314. = Contourné les bases des montagnes entre la vallée du Sind et le bassin du Voulleur. — Le Sind, navigable jusqu'à une demi-lieue au-dessus de Schâhdipour, où il se jette dans le Béhatte.

Sapafour, grand village, composé de plusieurs hameaux, sur la rive septentrionale du lac *Manès-Bol.*

Description de ce lac, sur les bords duquel se prépare toute la chaux employée à Cachemir. — Ruines d'un palais d'Akbar, 314. — Colline de Manès-Bol, semblable à celle de la pagode de Soliman. — Végétation du lac sur ses bords, pareille à celle du Doll. — Ruines d'une petite pagode au bord du lac, vers le col de la montagne de Manès-Bol. Probabilité de l'existence ancienne d'autres édifices du culte hindou : pont sur le canal de décharge du lac dans le Béhatte, 315 à 320.

Roches recueillies dans le Cachemir et pendant le voyage en retour de cette province à Dehli (G. *p.* 70) à (G. *p.* 153), 315 à 320.

De Safapour à Bandehpour, 320. = Bandehpour, village au fond du bassin du lac Voulleur.

Le lac Voulleur. Ses bords plats font varier beaucoup ses dimensions selon la hauteur des eaux. Diamètre moyen jusqu'à la base des montagnes environnantes, deux lieues et demie. — N'est que le Béhatte, s'épanchant dans une anse basse et profonde, et y dormant avant d'en sortir. — Affluents principaux : le Madmod, l'Arine, l'Araganme. — Cultures seulement à l'embouchure des vallées de ces affluents. — Prairies marécageuses sur les plages. Il baigne toujours le pied de la montagne qui porte la tombe de *Babah-Schonkour-Dîn*, lieu de pèlerinage très-fréquenté, à l'ouest. Profondeur des eaux, 30^{m} à la base de cette montagne; 1, 2 ou 3^{m} partout ailleurs, 320.

Les eaux du Voulleur couvrent un espace considérable en dehors du pied des montagnes, 320. — Le Béhatte y entre par deux branches distinctes. — La moins considérable s'appelle le Nâla de Schâhdipour et s'ouvre sur la rive gauche du Béhatte, en face de l'embouchure du Sind. Elle reçoit le Soukenague ou Aretrott, et le Nâla de Ferozpoura. — La branche principale descend de Soumbol; se divise en plusieurs autres pour entrer dans le lac. — Celui-ci se décharge également en plusieurs branches qui se réunissent, 321.

Pergunnah de Kouiama. Bandehpour, village principal, 321.

Le Voulleur et les vastes marais adjacents, forment le district de *Mahali-Singarah*, ou domaine des châtaignes d'eau. Cette plante paraît différer du *trapa natans* d'Europe. Nourriture des habitants. Sa pêche. — Le Sircar prélève les trois quarts de la pêche, 321. — Misère, au comble. — Huttes en roseaux, 322.

La châtaigne d'eau se trouve aussi dans le Dol. Elle est pilée et forme une farine pour la nourriture. Considérée par les Hindous les plus rigides comme un fruit, et non comme un grain : se mange les jours de jeûne, 322.

Population des bords du Voulleur, en majeure partie de caste chya. — Contrée non fiévreuse, malgré les marécages. — Rareté remarquable des fièvres intermittentes en Cachemir, 322.

SIXIÈME PARTIE.

* (FÉVRIER A OCTOBRE 1832.)

VOYAGE DE DEHLI A BOMBAY, page 323.

Dehli a Jeipour, page 323.

De Dehli au camp au Koutoub, 324. = Résidence prolongée à Delhi, laisse à l'auteur des souvenirs agréables et doux. Regrets donnés à William Fraser. — Dehli, vu du dehors, ne dément pas les idées de splendeur et de magnificence attachées à l'ancienne capitale de l'empire mogol, 324. — Réflexions sur le bonheur chez les Orientaux et chez les Européens, 325.

Mausolée de Sofder-Djung : sa description, 326.

Site de l'ancienne Dehli, vaste désert de ruines. — Restes de l'observatoire bâti par *Houmayoun.* — Tombeaux, lourdes structures patanes. — Probabilités du déplacement successif de Dehli, depuis le Koutoub jusqu'aux bords de la Jumna. — Mobilité des villes en Orient; comment expliquée, 327.

L'auteur, abandonné à une rêverie mélancolique, en est retiré par un message touchant de Fraser, 328.

Du camp au Koutoub à Gourgaon, 328. = Le Koutoub, monument d'origine indoue, converti à l'islamisme : sa description, 328. — Ruines voisines. — Tombe de *Schemseddine-Schâh.* — *Lâth* ou pilier de *Pirthao,* cylindre épais de fer forgé, haut de 10 mètres, portant des inscriptions indiennes indéchiffrées. — Tour, commencée dans des proportions babéliques. — Sol ondulé; roches; arbustes sauvages, 329. Scène désolée, mais pittoresque, — Chacals. Hyènes. Tigres, 330.

Palais misérable, bâti par Schâh-Alem à 1 mille du Koutoub; habité par Acber-Schâh. — Description du cortége de l'Empereur, 330.

Ruines musulmanes, s'étendent bien au delà du Koutoub. — Plaine portant des tombes éparses parmi les cultures. Collines, 331.

Gourgaon, chef-lieu d'un district appartenant à la Begum Sumrou. Résidence d'un officier civil, 331.

Le Nazir, complimente l'auteur en excellent anglais; est brahmane; élevé à Calcutta par les missionnaires; a cessé de croire à sa religion; est de la secte des *Védantis,* et unitaire; s'abstiendrait de bœuf, non par dévotion, mais par répugnance naturelle, 331.

Hindous, n'ont que du dégoût à voir manger du porc; ont du dégoût et de l'horreur à voir manger du bœuf. L'horreur des Anglais pour les infanticides et les suttis est dépassée par celle des Hindous pour les sacrifices de bœufs, 331. Ménagements de Fraser et de plusieurs officiers politiques à cet égard; n'ont pas été observés par lord Bentinck, à son camp de Ropour, 332.

Fraser arrive au camp de l'auteur. Charmes, épanchements sympathiques de cette réunion. Veillée délicieuse, 332.

De Gourgaon à Sohna, 333. = Padschâhpour, petite ville; limite du territoire de la Begum Sumrou.

Division des possessions des petits princes par les Anglais. — Les irrigations, condition nécessaire de deux récoltes dans le nord de l'Inde, 333. — Question de la propriété du sol dans l'Inde. — Établissement et mode de collection de l'impôt foncier, 334.

Accroissement de la population dans les provinces anglaises. — Richesse des villages, en raison de la plus grande proportion de terres incultes, 335.

Sohna, petite ville musulmane. — Source chaude et sulfureuse, lieu vénéré des Hindous, qui s'y baignent conjointement avec les musulmans. Ses eaux efficaces contre les maladies de la peau, sont probablement malsaines par un usage habituel, 337.

De Sohna à Nhoun, 337. = Description de la contrée. — Population de chévriers, paisibles depuis la conquête, brigands autrefois, 337. — Mesure répressive et rigoureuse exécutée par Fraser, a mis, depuis vingt ans, un terme aux crimes de ces montagnards. — Race de ces derniers, *meos* ou *mewatis.* — Les Djâtes, les Radj-

poutes, 338. — Sol salé : extraction du sel, 339. — Troupes de Pélicans. — *Recurvirostra*. — Nhoun, petite ville. — Séparation de Fraser et de l'auteur, 340.

De Nhoun à Naguina, 340. = Principauté de Férozpour. — Cavaliers musulmans envoyés par le Nawab, escortent l'auteur jusqu'au village de Naguina.

De Naguina à Férozpour, 340. = *Schemseddin-Khan*, vient à sa rencontre, 340, et le loge à sa maison de plaisance. — L'auteur lui fait visite. Palais du Nawab. Détails concernant ce seigneur. Il a un million de francs de revenu; ne paie pas de tribut à la Compagnie; lui fournit cinquante cavaliers en temps de guerre; maître absolu dans sa principauté. Ses deux frères, 341.

Ferozpour, ville de 2 à 3 mille maisons. — Forges catalanes : fabrication et prix du fer, 342.

Visite aux mines : situées dans un vallon malsain, 342. — Forteresses ruinées. — Bambou, indique, s'il ne la produit pas, l'insalubrité des lieux. — Pavillon de chasse, bâti par Schemseddin, avec des murailles percées de meurtrières pour tuer les tigres, 343.

De Ferozpour à Ramgurh, 343. = Naogaon, premier village du district d'Alwar. — Ramburg, bourg de 2,000 maisons. — Collines isolées, du nom de *Mahôli* et *Solepour*, s'élèvent abruptement de la vallée.

De Ramgurh à Alwar, 344. = Crises atmosphériques pendant l'hiver; leurs conséquences sur les produits du sol. — Disposition modifiée des collines.

Alwar, ville petite, mal bâtie, capitale de l'État de même nom, avec enceinte. — Ruines d'édifices très-modernes, aux environs. — Temples hindous, à l'intérieur, d'un style mixte. — Palais et jardin du Radjah, 344. — Fort sur une colline voisine, résidence d'été du Radjah, 345.

D'Alwar à Radjgurh, 345. = Collines, augmentent de hauteur. — Sol sablonneux. — Campagnes, couvertes de riches moissons. — Mélakeri, gros village, 345. — Radjgurh, grande forteresse. — Radjpour, ressemble à Radjgurh. — Végétation, 346.

Camp du Radjah d'Alwar. — Celui-ci envoie successivement un domestique et un vakil pour complimenter l'auteur. Mauvais accueil qu'ils essuyent et refus de recevoir le Radjah, 346.

De Radjgurh à Bessona, 347. = Bessona, premier village du district de Jeipour. — Armée du Radjah d'Alwar se rendant au camp du Gouverneur-général; 30,000 hommes au moins.

De Bessona à Kalakoh, 348. = Passé à Gouddah. — Camp du Radjah d'Alwar, 348. — Camp du Gouverneur-général; suite de celui-ci : description du camp, 349.

La raison d'État, donnée par les Gouverneurs-généraux comme motif de leurs voyages : la curiosité est celui réel. — Lord Bentinck s'occupe des affaires avec une passion préjudiciable à leur bonne expédition, en supprimant l'action des Secrétaires-d'État, 350. — Divergence d'opinions sur toutes les questions, parmi tous les hauts fonctionnaires, 351.

Le colonel *Skinner*, un des noms les plus connus dans le nord de l'Inde, 352.

Première visite du Radjah d'Alwar, *Bonnèh-Sing*, à lord Bentinck, lors de son passage pour se rendre au congrès des Princes radjpoutes, à Adjmir. — Nouvelle visite du Radjah, au camp de Kalakoh. Sa réception, son physique, sa suite; sa chaussure, partie politique de son équipement, 354. — Son manque habituel d'égards pour les Européens, le prive de recevoir un khélat, 355.

Visite du Gouverneur-général au Radjah. Cortége, réception, 355. — Défilé des chevaux; exercices de manége et principes d'équitation des Indiens, 356. — Pugilistes, 357. — Nautch, 358.

Entrevues du Gouverneur-général avec les Radjahs, produisent plutôt du mécontentement que de la satisfaction chez ceux-ci, 358.

Principauté d'Alwar, de création nouvelle; était une province de Jeipour, 358. — Cinq millions de francs de revenu; 5,000 cavaliers entretenus par le Radjah et fournis à la Compagnie en temps de guerre. — Rivalité entre Jeipour et Alwar, 359.

Sur les droits des Princes tributaires ou protégés, 359.

L'auteur se loue des attentions de lord et de lady Bentinck : avoue au Gouverneur-général sa surprise sur le peu de talent et d'activité des officiers de son gouvernement. Lady Bentinck fait exécuter pour lui, par l'orchestre de sa maison, l'air de la *Parisienne*, 362.

Voyages du Gouverneur-général, nuisent à la considération du Gouvernement; détruisent, par sa présence prodiguée, le prestige qui doit exister chez les populations pour sa personne. Le congrès des Princes radjpoutes à Adjmir, n'en put réunir la moitié. Lord Bentinck laisse trop percer son amour pour la paix. La domination anglaise dans l'Inde; état forcé, critique, qui ne peut rester longtemps stationnaire, 363.

De Kalakoh à Gouddah, 363. = Deux assistants accompagnent l'auteur. — Les empressements dont les fonctionnaires en voyage sont l'objet de la part des Radjahs, déterminent peut-être leur bienveillance pour les petits États indépendants, 363. — L'armée du Radjah. Sa confusion. Impression qu'elle rapporte, 364.

De Gouddah à Saïntol, 364. = Collines; continues, isolées. — Saïntol, assez grand village. — Plaine sablonneuse, médiocrement cultivée.

De Saïntol à Boudje, 364. = Collines. — Site désert. — Culture, autour des puits seulement. — Végétation.

De Boudje à Jeipour, 365. = Description de la contrée. Changement subit de la nature du sol. — Temples hindous. — Édifice moderne, élégant, habité par les fakirs. — Oasis charmante; jardins magnifiques. Demeure de la reine de Jeipour, au temps de certaines fêtes religieuses. — Vue de la ville de Jeipour, semblerait un tableau d'Égypte.

L'auteur conduit à sa tente par des cavaliers radjpoutes, ne peut y tenir à cause des sables; reçoit et accepte l'offre d'une maison dans la ville, 366.

Jeipour, 366. = Palais et jardins du Radjah, 368. Crocodiles et Gavials entretenus dans les bassins. Quarante éléphants entretenus pour les combats, 372. — Observatoire. — Arsenal. — Palais habité par l'auteur. Vue de la ville, prise de ses terrasses. Tour de *Jeïgueurie* ou *Dia-Bourdje*; palais d'Amber; Fort de Futtigurh, 373.

Désert de sable, poussé par les vents dominants de l'ouest; a enterré complétement le rempart de ce côté; tend à envahir la ville elle-même; a formé des accumulations bizarres, et couvert leur emplacement d'une éternelle stérilité, 374.

Scène de désolation autour de Jeipour; interrompue au nord par une verdure brillante et une fraîcheur délicieuse. — Route d'Amber, étroitement bordée de temples, takhourdouars et palais. Celui de *Gounaiche-Mahal*, habité quelquefois par la reine. Scène de féerie. — Restes du système défensif de la ville d'Amber. — Végétation rabougrie. — Autels et offrandes rustiques des voyageurs hindous, 375.

Description des restes de l'ancienne ville d'*Amber*. Spectacle plus pittoresque que tout ce qu'a laissé de ruines le moyen âge en Europe, 375. — Autel sur lequel les brahmanes et les fakirs sacrifient, chaque jour, une chèvre à la déesse Kali, et immolent un buffle, le jour du desserré; y égorgeaient sans doute autrefois des victimes humaines, comme il se pratique encore chez quelques tribus d'indigènes de l'Inde centrale. — Le Radjah *Mân-Sing*, fondateur du palais d'Amber; description de celui-ci, 376. — Le Fort de Jeighur. — Jardins appelés *Dil-Aram*, ou la paix de l'âme, dignes de ce joli nom. — Amber, en ruine et sans habitants, semble une cité marquée par une providence funeste, 377.

L'État de Jeipour est, depuis des siècles, le plus puissant du Radjpoutana; a rapporté au delà de 25 millions de francs. Brilla d'un dernier lustre au déclin de la puissance mogole; plia devant celle des Mahrattes; fut délivré de ces derniers par lord Lake, et paye à la Compagnie 1,750,000 francs; ne rapporte plus que 7,500,000 francs, 377. — Le Radjah, mineur. La Reine-mère, régente; vit avec le ministre *Djouta-Râm* et gouverne par lui, 378.

Visite du Ministre à l'auteur. Tournure, figure, vêtement de Djouta-Râm. Élève mal le Radjah, 378.

Le Ministre appelé familièrement *Sunguidji*, du nom de sa race, *Sunguie*, est censé régler les affaires de l'État avec la Râni, au travers d'une tapisserie : protége sa caste dont il est aimé, et, pour un favori, n'est pas trop haï du reste. Passe pourtant pour détourner des sommes considérables. — Cavalerie, 2,000 hommes. Infanterie, 20 bataillons, dont deux seulement au complet : commandée par des hommes de couleur, réputés Français, mais, sans doute, Portugais : mal armée, mal habillée. Solde mensuelle, nominalement de 12 fr. 50 c.; toujours arriérée, souvent réduite, 379.

Jeipour, plus vivant, plus animé que Dehli. — La richesse, sous les gouvernements indigènes, est, dans l'opinion des officiers anglais, plus grande que sous celui de la compagnie. Avis contraire de l'auteur, 379.

Population de Jeipour, ne doit pas dépasser 50,000 âmes. — Costume. — Armement. — Particularité de la barbe chez les soldats. — Domestiques du palais, ont l'air d'automates. — Les femmes de la classe indigente seulement, paraissent dans les rues. — Race, en général, n'est pas belle. — Traits et physionomie, 381.

Brahmanes, très-nombreux. Multitude de clans radjpoutes. Le plus nombreux appelé *Kotchouahi*, c'est le clan du Radjah. Point de Kschastris. Des *Goudjjeurs*, ou pâtres. Des Djates. — Esclavage, commun aux deux sexes, est fort doux, 382.

Jeipour, entrepôt d'un commerce considérable entre le nord et le sud-ouest de l'Inde. — Sentiment de

fierté nationale prêté aux Radjpoutes, n'existe pas. — Sur l'action du gouvernement anglais, tendante à ramener toutes les classes au même niveau, 383.

Agence politique anglaise à Jeipour, supprimée, 384. Il n'y a plus qu'un *Akbar-Nevisse* ou nouvelliste. — L'auteur retrouve M. *Ralph*, dîne chez lui et assiste à un nautch. Sa description, 385. Sur les *Kandjeris* de l'Inde, 386.

DE JEIPOUR A ADJMIR, page 387.

De Jeipour à Bacrota, 387. = Marche pénible par la profondeur du sable, 387. — Eau stagnante et saumâtre. Efflorescences. — Végétation, 388.

De Bacrota à Mahel, 388. = Mahel, petit village. — Culture, moins rare.

De Mahel à Doudou, 388. = Doudou, gros bourg. — Sambeur, lac salé; fort grand, peu profond. — Immense exportation de sel.

De Doudou à Kischengurh, 388. = Kischengurh, petit État indépendant. — Ville, délabrée; dut être considérable. La campagne autour est jonchée de tombes musulmanes et de mosquées ruinées.

De Kischengurh à Adjmir, 388. = Disposition des collines vers Adjmir. — Site charmant.

Adjmir. = Sa position. — Son lac. — *Douletbagh*, jardin délicieux. Adjmir, ville très-ancienne. — Restes d'une ancienne pagode en marbre blanc. Son origine, miraculeuse. — Tombeau de *Khodjah-Mouïne-Eddine*, seïd de Ghizni, lieu de pèlerinage des plus fréquentés par les Musulmans, 389. — Population de 30,000 âmes, dont 5 à 6,000 Musulmans. — Centre d'action politique et de force militaire des Anglais dans le Radjpoutana, 390. — Fort de Taraghur, bâti par le grand Radjah *Pirthiradj*. Habité par des fakirs. Leur opposition à la visite de l'auteur, qui se fait justice lui-même. Rencontre de Kandjeris montant au Fort pour se rendre auprès des Pirzadehs. Démantèlement de Taraghur, ordonné comme mesure politique, 391.

Succès douteux de la nouvelle combinaison administrative adoptée par lord Bentinck pour Adjmir. — Sur le congrès des Princes radjpoutes, qu'il vient d'y tenir, 392.

Le *Mhairwarra* et les *Mhairs*. Leur civilisation par le major *Hall*, commandant du cantonnement militaire placé à Béaur, 393. — Les *Minas*, autre nation indigène, 401.

Pôkeur, lieu de pèlerinage très-fréquenté par les Hindous, 401.

Composition du terrain de la montagne de Taraghur. — Mine de plomb. Son exploitation, 401.

Percement d'un puits artésien. On en perce dans d'autres lieux de l'Inde, 402.

Extraction de la chaux. — Marbre blanc de Djoudpour, 403.

D'ADJMIR A NIMUTCH, page 403.

D'Adjmir à Nassirabad, 403. = Nassirabad, vaste cantonnement militaire, fondé par sir David Ochterlony. — Vue de l'immense plaine du Radjpoutana, sablonneuse et stérile. — Effectif et composition de cette division, appelée *Radjpoutana fieldforce*. — Serait formidable dans les commencements d'une insurrection, 403. — Le brigadier *Wilson*. — Le capitaine *Barnett*, très-hospitalier, fait voir à l'auteur un nautch d'hommes. Description de ce spectacle, 404.

Radjghur, forteresse ruinée, dont l'histoire est inconnue, 405.

De Nassirabad à Nimutch, 405. = Bhinnaï, petit village.

Plaine de Meiwar, très-maigre. Villages, éloignés, avec peu de culture. Commencement des champs de pavots, 405. Végétation. Coton, grossier; 0 fr. 25 le kilog. — Le Bunasse, rivière. — Le Marwar, plus pauvre que le Meiwar. — Goudjeurs, peuplent principalement les campagnes; peu de musulmans, 406.

Sanganir, ville fortifiée, 406.

Bunnira, ville dont l'enceinte est en ruine. — Fabrique d'ustensiles de fer et de lames de sabres. — Fêtes du *Houli*, saturnales des Hindous. Attitude indécente d'un dieu de bois dans le bazar, 406.

Sungrar, faible village; lieu réputé comme coupe-gorge, 407.

Tchittour, célèbre forteresse au-dessus du confluent du Bunasse et du Goumairi, analogue à Adjghur et à Kallinger. — Là Goumairi, rivière. — Entrée du Fort, interdite aux voyageurs européens, 407.

Ranah d'Oudipour ou Meiwar, conserve la préséance sur les autres princes radjpoutes ; a 5 millions de francs de revenus ; ne paye aucun tribut ; fait revivre, dans l'extrême étiquette de ses durbars, toutes les vieilles traditions et l'orgueil radjpoutes. — Le pays pauvre ; plat en général. — Montagne primitive d'*Abou*, 1,372^{m} de hauteur absolue ; végétation tropicale jusqu'à la cime. — Lac d'Oudipour, paraît n'être qu'un vallon fermé par la nature, 408.

Climat, 408. — Chameaux. Race particulière de moutons à Jeipour. Chèvres, bœufs, buffles, 409.

Nimahairra, grand village du Meiwar ; appartient à *Amir-Kan*, 410.

Nimutch, en Malwa, 410. — Station militaire. — Le docteur *Ludlow*. — Le major *Wild*, Bernois. — Insuffisance de connaissances et inexpérience des officiers de santé, 411. — Comment se font les observations météorologiques dans l'Inde. — Climat. — Végétation, 412.

Description des terrains depuis Dehli jusqu'à Tchittour : échantillons de roches (G. *s.* 1) à (G. *s.* 52), 413 à 421.

De Nimucht a Oudjin, page 424.

Le Malwa, 424. = Ex-empire du Radjah *Bikramut*, partagé entre une foule de princes indiens. — *Scindia* et *Holkar*, les plus puissants de ceux-ci, 424. — Scindia, Radjah de Gwalior, occupe la majeure partie du Malwa. — Traits généraux de la contrée entre Nimutch et Oudjin. Plaine faiblement ondulée ; nature toute particulière du sol ; rivières, peu considérables ; nombre et grandeur des villages en raison de la fertilité du terrain, 425 ; végétation, 426.

De Nimutch à Malarghur, 426. = Malarghur, assez gros village, appartenant au Nawâb de Djaorèh ou Jowra.

De Malarghur à Mundissour, 426. = Mundissour, ville de 10 à 15 mille âmes, appartient à Scindia. — Chaîne de collines. — *Carissa* à grandes fleurs. — Commerce considérable de coton et d'opium. — Traité de Mundissour, conclu après la bataille de Mehidpour. — Le Sao, rivière ; pagodes anciennes sur sa rive droite.

De Mundissour à Kutchnara, 427. = Kutchnara, village.

De Kutchnara à Beraode, 427. = Djaorèh ou Jowra, chef-lieu d'une principauté musulmane, vassale de Scindia : a 10 ou 12 mille habitants.

De Beraode à Katchrode, 427. = Katchrode, petite ville, à Scindia. — Commerce de coton, d'opium et de tabac. — Tabac de Malwa, le plus estimé de toute l'Inde : le plus fameux produit par Bhilsa et Katchrode. Prix du plus cher, 1 fr. le kilog. — L'auteur, atteint d'une inflammation des bronches et de la membrane pulmonaire depuis Tchittour, séjourne à Katchrode pour se soigner.

De Katchrode à Rutlam et retour, 428. = Le capitaine *Borthwick*, Agent politique à Mehidpour. — Le capitaine *Macmahon*, 428. — Rutlam, petite ville populeuse. — Le Radjah, *Rhator* de caste ; a 500,000 fr. de revenus ; en paye 200,000 à Scindia ; parle et écrit le persan ; révère M. Borthwick qui a soigné son éducation. — Exemples de l'interférence obligée des Agents politiques, 429.

De Katchrode à Passerode et à Oudjin, 430. = Passerode, village à Scindia. — Le Divan du Nawâb de Djaorèh, *Schaikh-Alli-Azim*. — Principauté de Djaorèh, 430. — Population du Malwa. Les Radjpoutes, 431. — Productions du Malwa. Céréales ; graines légumineuses et oléagineuses ; cannes à sucre ; pavots, extraction de l'opium ; coton, 435. — Costumes des habitants du Malwa ; population, armée, 437. — Animaux du Malwa, 438.

Oudjin. = Grande ville, très-ancienne et très-sainte parmi les Hindous, capitale du Malwa, appartient au Radjah de Gwalior ; 40 à 50 mille âmes. A dû être autrefois beaucoup plus considérable. — Rues, tortueuses et étroites. — Maisons : fondées en basalte, étage supérieur en briques séchées ou cuites ; couvertes en tuiles, quelques toits en terrasse. — Les principaux bazars au centre de la ville. — Quai, bien pavé. Petits ghauts ; Brahmanes ; prières et purifications dans le Sipra, 439. Ablutions, dans le haut ou le bas du courant, selon les castes. — Édifice élégant, demeure de l'auteur, 440.

Eursoddi-Ka-Talâb, vaste étang, 440.

Ruines d'un palais des princes ghoris, 440. — *Mahenne-Kâl*, temple hindou ; construction de style antique. Eau verte et croupissante du bassin, servant aux ablutions ; a, pour les dévots d'une foi suffisante, les goûts les plus divers et les plus agréables, selon les saisons de l'année, 441.

Porte, assez semblable à un arc de triomphe; ruine la plus remarquable et peut-être la plus ancienne d'Oudjin; reste d'un palais de Bikramut-Djît, 441.

Le *Djonnieur-Mhèl*, observatoire bâti par Djey-Sing, 442.

Palais de *Mahèna-Baille*, résidence du gouverneur. — Palais du Radjah, petit et misérable, 442.

Quartier des *Bhoras*. Sa description. — Visite de la maison de *Moullah-Issa*, chef de cette caste, et sa description, 442. — Mosquées des Bhoras; différentes de toutes les mosquées de l'Inde. Leur description, 443. — Tombeau de *Schaikh-Houssein-Dji*, le plus révéré de tous ceux de ces mosquées, 444.

Mhèl-Kaliadèh, palais d'Houchaing-Ghori, en ruine, à 4 milles hors de la ville, 444.

Conjectures sur l'importance du royaume d'Oudjin, dans les premiers siècles de l'occupation de l'Inde par les Musulmans, 444.

Berounghur, sur la rive gauche du Sipra; ébauche d'une ville commencée par *Mahado-Maradje-Scindia*, prince mahratte; n'a aucune chance de se peupler, 445.

Ancienne ville d'Oudjin, accusée par les restes d'un temple massif. Caves taillées dans le roc, dites *le souterrain du Radjah Beurtheri*. Escalier et galeries de communication. Niches remplies d'idoles. Souterrain conduisant, au dire des Brahmanes, à Bénarès, 445.

Grand bassin avec deux grandes pagodes, au lieu appelé *Tangue Pâle*. L'étang, nommé *Kânme*, est entouré de petites pagodes dont les sculptures représentent deux magots, et rappellent celles des églises gothiques, 446.

Temple élevé par *Mahado-Maradje-Scindia*, avec peintures représentant M. de Boigne ou le général Perron, 446.

Le gouverneur *Nantia*, visite l'auteur. Ses extorsions soulèvent les plaintes des habitants. — Revenus d'Oudjin; 140,000 francs, 446. — Le Radjah de Goualior, étranger de basse caste, le plus riche des princes hindous soumis au contrôle des Anglais, perçoit 14 à 16 millions de francs. Fournit un contingent de 4,000 à 5,000 cavaliers, 447.

D'Oudjin a Mundleysir, page 447.

D'Oudjin à Samair, 447. = Samair, gros village appartenant à Holkar. — Plaine cultivée, sol peu productif.

De Samair à Indour, 447. = Indour, capitale d'Holkar; médiocrement ancienne, peu considérable. — Arrivée de l'auteur au point du jour. — Spectacle de la population entière suppléant, dans le ruisseau qui traverse la ville, au manque de lieux d'aisances dans les maisons, 447. — Ablutions dans ce ruisseau. Bizarres notions de pureté et d'impureté chez les Hindous. — Rues tortueuses; sol accidenté; maisons, petites et misérables, de boue, ou de briques séchées ou cuites. Mosquées; pagodes, 448.

Pouvoir de la race mahratte, actuellement sans importance. — M. *Martin*, Résident, 448. Son contrôle politique, financier et judiciaire. — Le Radjah actuel, fils du fameux Holkar, âgé de 25 ans, perdu de débauche; de caste *Dunkœurs*, des plus basses chez les Mahrattes : les Scindia sont de moins basse caste. — Le docteur *William Wilson*. — Bonne administration de sir John Malcolm, en Malwa; il y était très-populaire parmi les Indiens : a commencé à civiliser les Bhîls. Fidélité qu'il sut leur commander par la confiance; trait de lui à ce sujet, 449.

Environs d'Indour; leur description. Géologie, 449. — Situation déserte de la Résidence. Garde. — Assistants, tous militaires. — État satisfaisant du Malwa, soumis exclusivement au contrôle d'officiers de l'armée. — Privé de baromètre, l'auteur, sur la foi des traditions du général Malcolm, accepte 579^{m} pour la hauteur absolue d'Indour. — Climat, plus agréable que salubre; matinées fraîches; pluies très-fortes, 450.

D'Indour à Mhow, 451. = Cantonnements de Mhow; 4,000 hommes de toutes armes pourraient, en se joignant, en même temps que la division de Nassirabad, à celle de Nimutch, concentrer en 8 jours, sur ce dernier point, une armée de 10 à 12 mille hommes. — Apparence européenne de Mhow. Salon de lecture, théâtre.

De Mhow à Djolona, 451. = Quelques collines. — Végétation.

De Djolona à Naltcha, 451. = Plaine presque unie. — Naltcha, gros bourg, au Radjah de Dhar, seigneur radjpoute relevant d'Holkar.

De Naltcha à Mhandou; 452. — Description de la contrée. — Ruines de Mhandou envahies par les bois; lieu des plus pittoresques. — Chaussée. Portail massif, flanqué de tours, restes de l'entrée principale de l'ancienne ville, 452. — La *Djama mosjid*. — *Mausolée de Schâh Houchaing Ghori*, réputé fondateur de Mhandou. — Envahissement, destruction des constructions par les arbres de la forêt. — Puits curieux, 453. — Petite

mosquée, presque enveloppée par les arbres. — Nombreux mausolées, montrent leurs dômes noircis au-dessus des bois. — Palais ruiné, à plus d'une lieue de la Djama mosjid, paraît avoir été à la fois une forteresse, 454.

Doutes de l'auteur sur la réalité de l'existence d'une ville de Mhandou. Vestiges de quelques rues seulement, aboutissant aux édifices ruinés. Mais absence, dans la forêt, de trace d'habitation. Point de ruisseau; peu de bassins, et de puits. — Habitants, rares. L'auteur, nonobstant les fièvres d'automne qui doivent les décimer, n'adopte pas l'étymologie de *mandâ* (maladie), proposée pour le nom de cette ville, 454. — Pierres différentes qui ont concouru aux constructions, 455.

Végétation. *Bassia*, appelé *Mohouhoua;* ses fruits. *OEgle marmelos*, appelé *Bêle. Pandanus. Imli tamarindus*, arbre dont le tronc a 13 mètres de circonférence au pied, 455.— Les Ghauts de Naltcha et de Jânme. — Montagnes de *Vindhya*, 456.

De Mhandou à Naltcha, 457. = Embarras gastriques et fièvres consécutives de plusieurs des gens de la suite, guéris par les purgatifs. — Population décimée par des maladies contagieuses et endémiques; abandonne le pays. — Foire dans le voisinage.

De Naltcha à Gheuri, 458. = Descente du Ghaut, difficile. Grand séraï, sert de poste aux Anglais. — Gheuri, autre poste anglais : gorge assez ouverte; température très-élevée (42°).

De Gheuri à Mundleysir, 458. = Mheysœur, petite ville avec un Fort, sur la Nerbuddah; appartient à Holkar. — Ghaut, descend dans la rivière au-dessous des plus basses eaux. — Palais en construction. — La Nerbuddah, rivière. — L'auteur, arrivé dans la ville au point du jour, y trouve les rues encombrées de dormeurs. — Climat de Nimar, 459. — Le Fort. — Les bâtisses, comme à Indour, 460.

Mundleysir, gros village. Siége d'un Agent politique subordonné à la Résidence d'Indour, pour les possessions anglaises. — Gouvernement de la province de Nimar, abandonné par Holkar à cet Agent, 460.— Assistant, le capitaine *Sandys*, substitué à l'Agent par lord Bentinck. Son accueil cordial et hospitalier pour l'auteur. Commande deux compagnies d'infanterie, un corps local de cavalerie, et un corps local de Bhîls pour la police, 461.

Pénalité. Régime et douceur de la prison; rareté des exécutions capitales, 461. Mode de punition par les châtiments corporels, peut-être trop abandonné dans l'Inde. — Gouvernement de M. Sandys par les règles simples de l'équité, préférable à un appareil compliqué de légalité. Confirmation de cette préférence par la popularité de l'administration anglaise, dégagée de toutes les formes de la procédure européenne, 462.

Les *Bhils*, habitent principalement les montagnes entre lesquelles coulent la Nerbuddah et le Tapti. Très-pauvres; presque nus; polygames; avides de chair; chasseurs et voleurs. Arc, flèches qu'ils emploient, 462. N'ont pas de prêtres, adorent des pierres. — Défense d'un Bhil accusé de vol. Comparaison qu'il emprunte à un proverbe usité dans sa caste. — Traits physiques des Bhîls. — Brûlent leurs morts, 463.

La Nerbuddah à Mundleysir. — Climat de Nimar; n'est pas regardé comme malsain, malgré la chaleur, et l'invasion annuelle du choléra-morbus, qui s'y montre sous la forme la plus terrible. Traitement efficace de cette maladie, par le docteur Steart, au moyen de l'ammoniaque et de la saignée. Doutes des médecins, dans l'Inde, sur la contagion du choléra, 464. — Droit de péage. Abus dans son exercice, et préjudice porté au commerce. Convenance de supprimer les douanes intérieures, 465.

Excès de jurisprudence militaire européenne dans l'armée native de la Compagnie, blâmé par les officiers expérimentés. Confiance des sipahis dans leurs chefs, affaiblie, détruite, sans plus de fidélité pour la Compagnie, 465. — Conséquences du système actuel, à redouter en présence de rébellions qui seraient produites par l'enthousiame, contagieux et inattendu, du fanatisme religieux, 466. Exemple de révolte comprimée, mais susceptible de se reproduire plus menaçante. Nécessité d'entretenir des forces nombreuses et toujours disponibles. — Entretien de l'armée du Bengal, forte de 86,000 hommes, évalué par année à 87 millions de francs, 467.

De Mundleysir à Aurengabad, page 467.

De Mundleysir à Moultan, 467. = Traversé la Nerbuddah. — Géologie. — Dôgon, village. — Passé la petite rivière d'Yedda.

De Moultan à Bikonngaon, 468. = Contrée fortement ondulée, couverte de bois clairs et bas. — Végétation. — Villages, bâtis de boue, misérables, 468. — Tigres, communs. — Bikonngaon, poste gardé par 20 cavaliers d'Holkar, 469.

Convoi de mille bêtes à cornes. — Conversation de l'auteur avec le chef du convoi. — Couleur, proportion, agilité, force, taille des bœufs ; suppléent aux chevaux pour le service de l'artillerie. Modifications des formes des bœufs, produites par la castration, 469. — Race particulière des bêtes à cornes dans le Nimar. Pelage, courbure remarquable de leurs cornes. —Activité des bœufs, plus grande dans l'Inde qu'en Europe. — Causerie de politique indienne avec le conducteur du convoi. Mépris des soldats anglais pour toutes les troupes natives. Comment ils caractérisent les armées des trois Présidences du Bengal, Madras et Bombay. L'auteur restreint ces témoignages un peu suspects, 470.

De Bikonngaon à Seursode, 470. = Plaines ondulées, désertes. — Tchairouèle, poste de sûreté.

De Seursode à Kâtela-Djeranda, 471. = Pundanah, gros village, cultures étendues. — Traversé un affluent de la Nerbuddah. — Température du vent à l'ombre, entre midi et 3 heures et demie, varie de 42° à 43°. — Effets salutaires du climat sur la santé de l'auteur. Son régime. — Sécheresse extrême ; son action sur le bois et les métaux, 471. L'air, plus élevé de 2, 3, ou 4° que le sang, rend toute la nature solide, chaude au toucher : sensation aussi singulière que nouvelle résultant, pour l'auteur, de cet effet. — Admirable sérénité, pendant huit mois de l'année, du climat du Nord et du Nord-Ouest de l'Inde, 472.

De Kâtela-Djeranda à Assirghur, 472. = Chaîne de *Sôtpour* ou *Sôtpourka-Pahar*, sépare les eaux de la Nerbuddah de celles du Tapti.

Montagne d'Assirghur, accessible aux chevaux jusqu'à sa cime. Escarpements verticaux au sommet, surmontés d'une enceinte bastionnée, composant le Fort, 472. — Canons monstrueux, aux noms d'Aurengzèb et d'Akbar. — Bassins, citernes, puits sur le plateau. — Position inexpugnable avec une garnison dévouée. — Scindia, retranché dans Assirghur, après la bataille de Mehidpour, fut forcé par lord Hastings. Sensation produite dans l'Inde par cette prise de la forteresse. — Assirghur, construit par des dieux, selon la légende ; paraît à l'auteur n'avoir été bâti que par les premiers conquérants musulmans, 473. — Restes d'un palais érigé par les empereurs mogols. — Mosquée construite par Aurengzèb, flanquée de deux minarets ; sert d'hôpital à la garnison du Fort. — Assirghur dépend de la Présidence de Bombay, 474.

Contrée environnante, sauvage et presque déserte. Groupes de mangos et vignobles épars. — Ruines d'antiques fortifications, de tombes, de mosquées, semblent dénoter l'assiette d'une ville jadis considérable, 474. — Forêts, recèlent des hameaux de Bhîls et d'autres castes sauvages. Sont très-malsaines ; font contracter aux étrangers la *mal' aria*. Préjugés des Bhîls à l'égard du développement de ces miasmes. — Gibier abondant : nilgao, antilopes, ânes, sangliers. Tigres et léopards, communs, 475.

Accueil prévenant de la part du major *Charles Davies*, commandant d'Assirghur. — Prisonniers d'État ; leurs figures intelligentes, résolues, fausses, 475. — Garnison, soldats de l'armée de Bombay. — Paix profonde dans le pays, 476.

D'Assirghur à Bourhanpour, 477. = Bourhanpour, grande ville ; débris d'une plus grande ville encore sous Aurengzèb ; ancienne capitale de la puissance musulmane dans cette partie de l'Inde. Appartient à Scindia.

Située sur le Tapti. Rempart de briques ; 50,000 habitants. — Maisons, petites, mal bâties ; n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée ; sont couvertes en chaume ou en tuiles. — Castes, très-diverses, 477. — Garnison. — Absence de pagodes ; mosquées. — Le *Lâl Killah*, palais élevé par Akbar ; seul reste de la magnificence mogole, 478.

Fabrication propre à Bourhanpour, d'une espèce particulière d'étoffes de coton, claires et roides, mêlées souvent d'or et de soie. Largeur, 1^{m}, 10 à 1^{m}, 30 ; longueur, 4 mètres. Les plus estimées, nommées *Doria Calabottou*, coûtent jusqu'à 1,250 francs. Travail des bordures, est à peu près le même que celui des châles de Cachemir. Servent aussi pour turban. 500 métiers. — Fabrication du fil d'or, 479. — Petite verrerie. — Papeterie, 480.

Revenus de Bourhanpour, 100,000 francs. — Brahmanes, très-nombreux. Peu de Radjpoutes, 480.

Djohainabad, petite ville ruinée et déserte, en face de Bourhanpour ; territoire etendu, produisant 150,000 francs, 480.

De Bourhanpour à Antourly, 481. = Passé le Tâpti à gué. — Plaine alluviale, broussailles, cultures. — Troupe de sangliers, leur chasse. — Antourly, grand bourg. — Foulage du grain par les bœufs ; son nettoyement par le vent ; sa conservation dans des silos aériens.

D'Antourly à Yedlabad, 482. = Plaine ravinée. — Traversé le Pournah, rivière. — Yedlabad, petite ville de 500 à 600 maisons, avec un Fort. — Pays ondulé et stérile ; collines.

D'Yedlabad à Bôgueur, 483. = Ondulations et ravines ; collines. — Végétation.

Jardins autour des grandes villes, dans l'Inde, pour les approvisionnements de fruits et légumes. Ils manquent au contraire dans les petites villes et villages : motifs de cette absence. Monotonie de la nourriture des paysans. Mouture, journalière, 483.

Fumiers, immondices autour des bourgs et des villages; servent de pâture aux animaux. — Occupations des femmes. — Vase à boire des hommes, en cuivre pour les riches, en terre pour les pauvres; mesure par son poids l'importance des villageois. Meuble favori des Indiens, 484.

Bôgueur, gros bourg, à la Compagnie. — Plaines montueuses, ravines, ruisseaux, 484.

De Bôgueur à Tolligaon, 484 = Plaines montueuses et collines; ravins et ruisseaux. — Samroud, gros bourg, 484. — Camp de Mahrattes escortant deux femmes du sérail de Scindia. — Tolligaon, bourg médiocre. — Bhîls, Brahmanes, Banyans dans les villages; très-peu de Musulmans. — Végétation, 485.

De Tolligaon à Adjuntah, 486. = Plaine avant Adjuntah. — Configuration des montagnes. — Ferdapour, séraï. — Route mauvaise pour arriver au sommet des montagnes. — Végétation.

Adjuntah. Col, pentes latérales très-rapides. Hauteur et apparence du plateau, 486. Sol rocheux. Arbrisseaux rabougris. Aspect de l'enceinte, des plus singuliers : polygone crénelé, flanqué de bastions européens et de tours indiennes, construit par un des Soubehdars du Deccan. Séraï, désert. Ville, petite et misérable. Mosquée. Bassin profond. Débris d'un temple hindou, 487.

L'auteur reçoit la visite des autorités, 487. — Population, ne subsiste que par le passage continuel des voyageurs. — Changement dans l'état de l'atmosphère sur le plateau du Deccan, 488.

D'Adjuntah à Ceyllour, 488. = Plaines riches, parsemées de plateaux. Buissons, petits arbres. Sol pierreux. Villages rares et petits. Contrée misérable et sauvage, 488. — Ceyllour, assez grand village avec enceinte et citadelle de boue; demeure d'un djaguirdar musulman, qualifié de Nawâb. Sa visite à l'auteur. Son djaguir ne s'élève qu'à 55,000 francs, 489.

De Ceyllour à Bunkinolla, 489. = Plaines unies. — Passé à Bowen, gros village, sur la rive gauche du Pournah.

De Bunkinolla à Phoulmurry, 490. = Plaine unie et cultivée; sol noir. — Traversé le Gurgah. — Phoulmurry, assez gros bourg, avec muraille flanquée de tours, situé sur le Gurgah. — Résidence d'un Nawâb. — Environs, arrosés et ombragés. Premiers cocotiers depuis Bénarès. Les mangos se mangent cuits avec du sel. — Boisson laxative, composée avec les fruits du Tamarin.

L'auteur campe auprès de deux médecins de l'armée de Madras. — Comparaison entre les Gouvernements du Bengal, de Bombay et de Madras, 490.

De Phoulmurry à Aurengabad, 492. — Collines à cimes pierreuses et incultes. — Montée douce, col, et descente rapide dans la plaine d'Aurengabad. — Approche de la ville, s'annonce par l'aspect dépouillé de la campagne, comme autour de toutes les grandes villes, dans l'Inde. Cause de ce fait.

Aurengabad. = Fondée par Aurengzèb, ruinée sur les trois quarts de son étendue, 492.

Mausolée élevé par Aurengzèb à la mémoire d'une de ses femmes, 492. — Souterrains ou caves creusées dans la montagne, 493. — Suivant les habitants, elles communiquaient autrefois avec celles d'Ellora. — Caves semblables à Adjuntah. — Population d'Aurengabad, 30,000 âmes; très-mêlée. — Les Bhoras y tiennent une grande partie du commerce; brodent des écharpes d'un goût très-extraordinaire; fabriquent du brocart d'or, appelé *Kinkhab*, réputé le plus beau de l'Inde; ont leurs mosquées à part, 495.

L'auteur séjourne chez le colonel *Seyer*, commandant une des divisions militaires du *Nizam*. — Organisation et composition des forces militaires du Nizam, 496. — Révolte contre l'autorité de celui-ci. — Effets désastreux produits par les changements administratifs de lord Bentinck, 498.

Climat salubre. — Pluies au 10 juin, non continues. Fièvres à leur terminaison. — Hiver dur. — Vigne, fleurit deux fois, mûrit une. — Formation du sol. — Sources abondantes qui s'en échappent. Coïncidence constante remarquée par un officier de la garnison, entre la quantité des eaux de ces sources et les phases de la lune. Système de l'auteur sur les causes du phénomène particulier de l'intermittence des sources, plus satisfaisant, dans son opinion, que la théorie généralement admise, 499. — *Baobabs* épars autour de la ville; de leur origine, 500.

Le lac *Lounar*, à 12 ou 14 lieues d'Aurengabad, se couvrait jadis, chaque année, sur le fond, d'une croûte épaisse de terre salée et amère, dite *pierre de savon*. Produisait, plus anciennement, dit-on, des *Cauris* (*Cypræa moneta*), ou coquilles si semblables qu'elles avaient cours comme monnaie. Doutes émis par l'auteur sur l'existence de ces coquilles, 500.

Suppression projetée des employés civils dans l'Inde. Excellence de ce projet, 501.

D'Aurengabad a Pouna, page 502.

D'Aurengabad à Douletabad, 502. = Forteresse de Douletabad, ou Déoguir, la plus célèbre de l'Inde; appartient au Nizam; sa description. — Fort de la Montagne, 502. — Autre Fort dans la plaine, et triple enceinte, 503. — Douletabad, monument gigantesque regardé par la population comme l'ouvrage des dieux. — Son nom hindou, *Déoguir*, a été changé par les empereurs de Dehli en celui de *Douletabad*. — Stratagème apparent de M. de Bussy pour s'emparer du Fort; connivence du gouverneur. — Nature de la roche dans laquelle sont taillés les remparts. — Garnison de 50 hommes, 504. — La ville, bâtie par *Mohammed-Touglick-Schâh*, entièrement déchue de sa grandeur factice, n'a plus que quelques milliers de pauvres habitants. — Origine incertaine de la forteresse, 505.

De Douletabad à Ellora, 505. = Ruines musulmanes disséminées sur le plateau que flanque la montagne de Douletabad. — Expédient de Mohammed-Touglick pour couvrir le déficit de ses finances.

Rôza, ville médiocre, située sur le plateau. — Mosquée d'Aurengzèb, 505. — Autre mosquée. Honneurs rendus au tombeau de *Bourhân Eddine Aolia*, Saint renommé. — Rôza, première ville où l'auteur voit les coupoles des mosquées surmontées d'un croissant. — Fakirs : mariage d'un Fakir. — Enceinte de Rôza, flanquée de tours, 506.

Ellora, gros bourg, avec mur de pierre et de boue : population hindoue, 506. — Sa position au pied des collines qui contiennent les caves, 507.

Les caves d'Ellora, merveilles de l'art des temps anciens, encadrées admirablement par une nature sauvage et solitaire : leur description. — *Adnâte-Subbah*. — *Djaguernâte-Subbah*, 507. — *Indra-Subbah*, 508. — *Peresram-Subbah*, 509. — *Doumar-Leyna* (palais nuptial), 510. — Les deux *Djenouas*, 512. — *Kômar-Warri* ou *Kounar-Warra* (maison du potier). — *Telika-Makanne* (maison de l'huilier), 513. — *Nil-Khânt*. — *Ramissœur*, 514. — Le *Keylas*, 515. — *Dosse-Aoutar*, 518. — La maison de *Rawana*. — *Tine-Tâl*, 519. Fakir hindou, brahmane, logé à l'étage intermédiaire. L'auteur s'entretient avec ce mendiant, 521. — Différence des opinions de l'auteur avec M. Sikes au sujet de ce fakir. Observations sur les fakirs : leur caractère de pauvres pénitents, considéré comme emprunté, 521. — *Dô-Tâl*. — *Doukhya-Ghur* (maison de la douleur), n'a pas été visitée par l'auteur. — Temple de *Biskerma*, dit *Mestrika-Makanne* (maison du charpentier), 523. Erreur de M. Sykes sur le support de l'idole. — *Dhaïr-Wara*, 524.

Les *Dhairs*, tribu déprédatrice du Deccan, 524. — Institution et préjugé de castes, considérés comme obstacle à toute amélioration importante dans la condition morale et physique des Indiens, mais comme exerçant une influence favorable sur le bonheur des individus, 525. — Coup d'œil sur les classes inférieures des sociétés européennes et des États-Unis d'Amérique, 526.

État de conservation, classification, caractères, origine des caves d'Ellora, 527. — Groupe central des Keylas et de Doumar-Leyna, incontestablement brahmanique; groupe méridional, bouddhiste; groupe septentrional d'Adnâte-Soubah et d'Indra-Subbah, soupçonné djaine, 528. — Revue critique et comparative des recherches de MM. Mallet, Erskine et Sikes. — Considérations d'après lesquelles M. Erskine attribue, contre l'opinion générale, au brahmanisme la priorité sur le bouddhisme. Réfutation de cette priorité par l'auteur, basée sur l'existence des anciens monuments bouddhistes dans toute l'Inde, et sur les faits historiques des religions de tous les autres peuples. Analogies entre Déoguir et Ellora; attestent l'ouvrage d'un même peuple, sous une même dynastie, et la simultanéité de la construction des caves par des sectes diverses, mais également protégées par le souverain, 529. — Age des caves; limité par M. Erskine à 800 ans; doit, suivant l'auteur, remonter à une très-haute antiquité. — Impression qu'elles ont produite chez l'auteur, 534.

Bassin d'Ellora; lieu d'ablutions des pèlerins; a une légende pleine de merveilles, 535.

D'Ellora à Pahera-Sangom, 535. = Plaine entre Ellora et le Godavery, 535. — Nature du sol. — La Sioune, rivière. — Villages pauvres. — Le Godavery et le Pahera, rivières. — Tokah, village, à leur confluent. Lieu de pèlerinage pour les Deccanis. — Bacs sur le Godavery, limite entre le Nizam et les États de la Compagnie, ou ancien Peschwa. — Kaégaon, sur la rive gauche du Godavery, et Pahera-Sangom, sur la rive droite, 536.

Brahmanes deccanis, propriétaires de Djaguirs. Brahmanes goudjeratis, vivent, à titres divers, dans la dépendance des premiers, 537.

De Pahera-Sangom à Tchandeh, 537. = Nature du sol. — Héora, petite ville. — Tchandeh, grand village; habité surtout par des Dhangueurs, basse caste des M-

De Tschandeh à Djeour, 537. = Montagnes de *Djeour* et *Gaëmoukh*, séparent les eaux du Godavery de celles de la Kischtna, 537. — Imanpour, petit village, 538.

De Djeour à Amednagghur, 538. = Amednagghur était la capitale d'un des cinq royaumes du Deccan; 30,000 âmes; enceinte avec tours; bâtie misérablement. — Population mêlée d'Hindous, de Mahrattes, de Musulmans, de Bhoras et de Parsis. — Grand nombre de chrétiens, ainsi qu'à Aurengabad; vivent misérablement.

Garnison composée de troupes de la Compagnie. — Forteresse voisine, améliorée par les Anglais, surabonde en bouches à feu. — Mausolée d'un sultan à 2 milles, 539. — Missionnaires américains à Amednagghur, 540.

Anciens jardins de *Furriabâgh*, plantés en mûriers par le docteur *Graham* pour élever des vers à soie. Mode particulier de culture du mûrier, 540. — Fileurs de soie venus de Chine, et d'une adresse extrême, 541.

Demeures des officiers civils et militaires, petites et d'apparence misérable, comparées à celles des officiers du Bengal, 541.

D'Amednagghur à Serrour, 542. = Pays coupé de vallons et de collines pierreuses. Campagne, jaune et noire, dans la sécheresse; gracieuse par la verdure, en temps de pluie. — Warigohouanne, assez gros village remarquable par ses pagodes mitrales élancées. — Traversé à gué la rivière de Gour. — Serrour a un aspect singulier de désolation : n'est qu'un camp anglais presque abandonné. — Culture de la vigne par le médecin de cette station. Succès douteux d'un projet d'expérience pour corroborer son vin.

De Serrour à Lôni, 543. = Pays plus ouvert, plus cultivé. — Lôni, village, entouré d'un mur de boue; hideux de saleté et de misère. Indication d'un mémoire statistique très-intéressant sur ce village. — Traversé la Bimah, grande rivière pendant les pluies. — Obélisque de basalte, élevé à la mémoire d'un faible corps de troupes de la Compagnie, vainqueur de toute l'armée du Peschwa, près de Korigaon.

De Lôni à Pouna, 544. = Collines. Plaine unie et desséchée; couverte de cultures dans la saison des pluies.

Séjour a Pouna, page 544.

Situation et aspect de Pouna, 544. = Aspect lointain de la ville, européen. Elle est située sur le Mouta, au-dessus de son confluent avec le Moula. — Cantonnements européens, à l'Est. — L'auteur descend au Bungalow; accepte, pour quelques jours, l'hospitalité de M. *Bacon*, et s'installe dans une maison à loyer.

Climat, 545. = Établissement de la mousson, le 20 juin. Caractère local de ce vent, 545. — Humidité extrême et continue de l'atmosphère. — Température, de 20 à 28°. Maximum de chaleur en été, atteint 39°. Hiver, tempéré. — Élévation de Pouna, 579^{m}. — Sa salubrité en fait le *sanitarium* des officiers du gouvernement de Bombay, et la résidence de plusieurs corps anglais, 546.

Mortalité, 547. = De 1 sur 51 pour les troupes européennes; de 1 sur 117 pour celles indiennes. Causes de cette différence dans les décès, attribuée par l'auteur à celle des régimes alimentaires.

Choléra-morbus. — Mort de Soudine. — Dyssenterie, 547. = Désolation des gens de l'auteur à la mort de Soudine. Envoi de ce qu'il possédait et d'un secours à sa veuve, 548. — Digression sur l'accusation de polythéisme portée contre la population hindoue. — Le choléra n'est regardé contagieux ni par les indigènes, ni par les Européens. Son développement attribué aux influences de l'atmosphère, non encore saisies par les médecins. — Invasion capricieuse, anomale; paraît indépendante du régime alimentaire, 549. — Traitements divers; effet variable d'un même traitement. — La dyssenterie attaque fortement l'auteur, 550.

Végétation, 550. = Transformation subite, extraordinaire, de la nature après les premières averses. — La végétation interrompue pendant un temps plus long que l'hiver d'Europe.

Pouna, 551. = Grande ville, sale et mal bâtie. — 50,000 âmes environ. Peu de musulmans; beaucoup de brahmanes, la plupart scribes, 551. — Population très-mêlée. Physique. Costume. 552. — Taureaux sacrés en liberté. — Nourriture, consiste en riz, blé, menus grains. — Combustible : fumier de vache et de cheval. — *Perbetti*, colline au S.-O. de Pouna, portant une pagode à son sommet, et auprès les ruines du palais du Peschwa. — Plantations autour de la ville. Arbres chétifs dans l'intérieur, 553. — Ponts en bois sur le

minations dans l'Inde, 554. = Comment s'établit la domination des An-

glais dans l'Inde, 554. — Succession rapide des diverses dominations de l'Inde. — Instabilité de la force des peuples de l'Orient, considérée comme conséquence de l'imperfection de leur civilisation. Ne sont rien que par leurs chefs, 555.

Code Elphinstone, 556. = Renfermant 26 décrets, sur toutes les branches de l'administration publique; date de 1827. Consacré principalement à la justice civile et aux règlements de finances, 556. — Présente à certains égards une sorte de compromis entre les lois européennes et la loi des Hindous et des Mahométans. — Paraît moins sanguinaire qu'aucun code d'Europe. — Consacre, par humanité et considération de rang, le principe de la détention et de la confiscation arbitraire, 557. — Est rétroactif dans plusieurs de ses clauses, 558. — Laisse indécise la question de la propriété territoriale, et admet la continuation de la collection de l'impôt suivant les coutumes locales. — Controverse passionnée engagée sur cette question parmi les financiers et les économistes du gouvernement indien, 559. — Livre fort intéressant de M. Briggs sur la matière, 560.

Les Patèles et les Canoungous, 560. = Administration des communes par elles-mêmes. — Patèle, chef héréditaire et administrateur de chacune, secondé et contrôlé dans ses fonctions par le Canoungou, autre officier également héréditaire.

Division des propriétés, 561. = Est excessive dans l'Inde, malgré l'exclusion des filles, à cause de l'égale admission de tous les fils dans le partage des terres; moindre dans le Deccan.

Le Gouzerate, 562. = Province très-fertile; magnifiquement ombragée; représentée comme le jardin de la Présidence de Bombay. — D'une extrême insalubrité en automne. — Coton, principal produit. — Condition des paysans, moins misérable que dans les autres provinces. — Taxe légère. — Mode ancien et ruineux d'acquittement de l'impôt par l'entremise des usuriers, aboli sous M. Williamson.

Rareté du numéraire, 563. — Occasionnée, dans le Deccan, par le défaut d'exportation de denrées agricoles. — Tentative entreprise pour y suppléer en exportant les produits des vers à soie élevés à Pouna. — Terrain abandonné à cet effet, pour la plantation des mûriers, à un Italien, M. *Mutti*, chargé par le général Malcolm de donner l'essor à ce genre d'industrie.

Écoles, 563. = Fondées par M. Elphinstone dans plusieurs villes.

La grande école de Pouna, fréquentée par 150 élèves. — Intendant, M. *Servis*, officier du génie. — Instruction: anglais, mathématiques et leurs applications, 563. — Réduction projetée de cette école, à défaut d'emplois à donner à tous les sujets. — Livres d'étude, traduits en mahratte par M. Servis, 564.

École sanscrite. — Enseignement confié, pour les 100 étudiants, à dix punditles, sous la direction d'un vieux brahmane. — Durée des études, 12 ans. — Exercices sous les yeux de l'auteur, laissent à désirer, 565. — Positions diverses auxquelles peuvent aspirer les élèves. — Petite argumentation philosophique du vieux brahmane avec l'auteur, 566.

École mahratte. — Cent élèves, la plupart brahmanes, apprennent, outre la lecture et l'écriture, les éléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie. Répètent aussi quelques sentences de sanscrit, 567.

Dialecte des cours de justice, 567. = Est, pour chaque province du ressort de Bombay, le dialecte local, au lieu du persan, aboli par M. Elphinstone.

Revenus et dépenses de la Présidence de Bombay, 567. = Revenus, 37,500,000 f.; dépenses, 52,500,000 f. L'excédant de dépense, payé par le Bengal.

Considération pour les Européens, 568. = Moindre qu'au Bengal et dans le nord de l'Inde : les causes.

Visites à des Mahrattes de qualité, 568. = *Monkeissœur*, chef d'une famille influente sous le Peschwa; resté possesseur de quelques terres. Insignifiance morale, physique ingrat; costume assez riche, coiffure disgracieuse. Nautch, misérable; présents divers, 568. — *Appa Badji*, beau-frère du dernier Peschwa. Nautch; illumination avec feu d'artifice autour d'un bassin. Montre un air tranquille; serait prêt à faire la guerre, si son intérêt personnel le commandait, 569.

Le Durbar de lord Clare, 570. = Disposition du local. — Composition de l'assemblée, 570. — *Barra Tapia Saheb*, ancien chef militaire important sous le Peschwa; ses questions à l'auteur. — Le Ressaldar du corps de cavalerie irrégulière; vrai type du soldat. — Entrée de lord Clare et de sa suite; salué d'un hourra de salams. — Présentation des natifs par M. *Mill*, magistrat de Pouna, 571. — Présents distribués. — Honneurs particuliers rendus à un prêtre bhora, constructeur, à ses frais, d'un aqueduc pour la commodité du public. — Pétitions remises au gouverneur. — Allure bourgeoise, de bonhomie, et mesure parfaite dans l'assemblée. — Le

baron *Hügel*. — Maigreur des notables mahrattes, produite par la débauche. — Excès du Peschwa *Badji-Rao*, 572.

Franc-maçonnerie, 572. = Vainement prétendue musulmane d'origine; ne présente qu'un seul cas d'affiliation indienne; n'existe, pour l'Inde, qu'en simulacre, dans certaines sectes religieuses de Fakirs, de Sanyassis et autres Saints mendiants.

Les Goussaynes, 573. = Nombreux à Pouna. Banquiers et marchands, quoiqu'ayant un caractère religieux. Font vœu de célibat. Viennent surtout du Marwar et du Meivar. Possèdent la majeure partie des richesses de Pouna. Y occupent un quartier distinct.

Les Brahmanes Deccanis, 573. = Couleur. Caractère plus sacerdotal qu'au Bengal. Plus respectés des basses classes. — Article du code Elphinstone, conséquence de ce respect, 573. — S'abstiennent de nourriture animale, 574. — *Nassok*, la ville sainte et savante du Deccan. — Les Brahmanes deccanis, plus religieux que ceux du Bengal et de l'Hindoustan, 575. Respect pour leur caste, augmenté par le fait du gouvernement brahmanique des Peschwas pendant cent ans, 576.

Les Suttis, 576. = Soixante annuellement dans le Concan, et bien davantage dans le Deccan. — Proscrits depuis l'ordonnance de lord Bentinck, n'ont présenté qu'un seul cas, dû à la négligence d'un agent natif. — Étaient encouragés sous le gouvernement du Peschwa, et excités par les familles.

Manufactures de papier à Pouna, 576. = Pâte composée de vieux tâtes, bruns et sales, triturés sous le martinet, blanchis au savon et à la chaux; lavés à très-grande eau et déposés dans les cuves de fabrication. — Disposition de ces cuves. Maniement de la forme. Traitement de la pulpe. Superposition des couches. Enlèvement du réseau. Empilement, égouttement, réparation, dessiccation, ébarbage, collage et lissage des feuilles. — Papier à écrire ordinaire, mauvais, se vend 2 fr. 50 c. les 120 feuilles.

Culture des vers à soie, 579. = L'auteur se rend avec lord Clare à Kottour-Bâgh, pour visiter les mûriers de M. Mutti. — Précédents de cet industriel et son association avec un capitaliste parsi. — Culture du mûrier en arbre ou en buisson, contradictoirement soutenue par M. Mutti et le docteur Lush. — Soie des cocons d'u *Bombyx mylitta*, paraît être la soie sauvage de la Chine.

Visite de congé à lord Clare, 581. = L'auteur rendant sa visite, assiste à la réception d'une députation du Radjah de Sattarah. — Allure grossière et soldatesque des diplomates. Court échange de lieux communs entre le gouverneur et les envoyés. Zéafotte offerte de la part du Radjah.

DE POUNA A TANNAH, page 582.

De Pouna à Pounaola, 582. = Retour prématuré du beau temps et de la sécheresse à Pouna, cause de craintes pour les récoltes. — Note de l'éditeur sur la fin du Journal de Victor Jacquemont, 582. — Cherté des voyages et des transports dans le Deccan. — Point de vue avantageux de la ville, du pont sur le Mouta. — Route de Bombay, macadamisée. — Camp des pionniers. Huttes misérables logeant la race nomade qui suit le camp, 583.

Caves dans la plaine sur la rive gauche du Mouta; peu connues à Pouna. Remarquables parce qu'elles sont creusées sous une plaine, au lieu de l'être dans le flanc des montagnes. Profondeur de 7 m, sur une surface à peu près carrée de 32 m de côté. Leur description, 584.

Traversé à gué le Mouta. — Pounaola, petite forteresse ruinée. — Rivière de Pounao, 585.

De Pounaola à Keurli, 585. = Passé à gué le Pounao. — Campagne humide et marécageuse. — Tulligaon, grand bourg. — Wargaom, village, 585. — Vallée de l'Hindraoni, s'élève doucement vers le point culminant de la chaîne des Gâtes, et forme à son sommet un plateau élevé de 800 à 1000 m, base lui-même de collines hautes de 300 mètres. — Keurli, très-petit village. — Étang. — Caves de Keurli, percées dans le flanc des montagnes bordant la gauche de la vallée d'Hindraoni, 586.

Description des terrains depuis Tchittour jusqu'à Tannah : échantillons de roches (G. *s.* 53) à (G. *s.* 182), 587.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU TOME TROISIÈME.

00038472

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 11 March, 2020